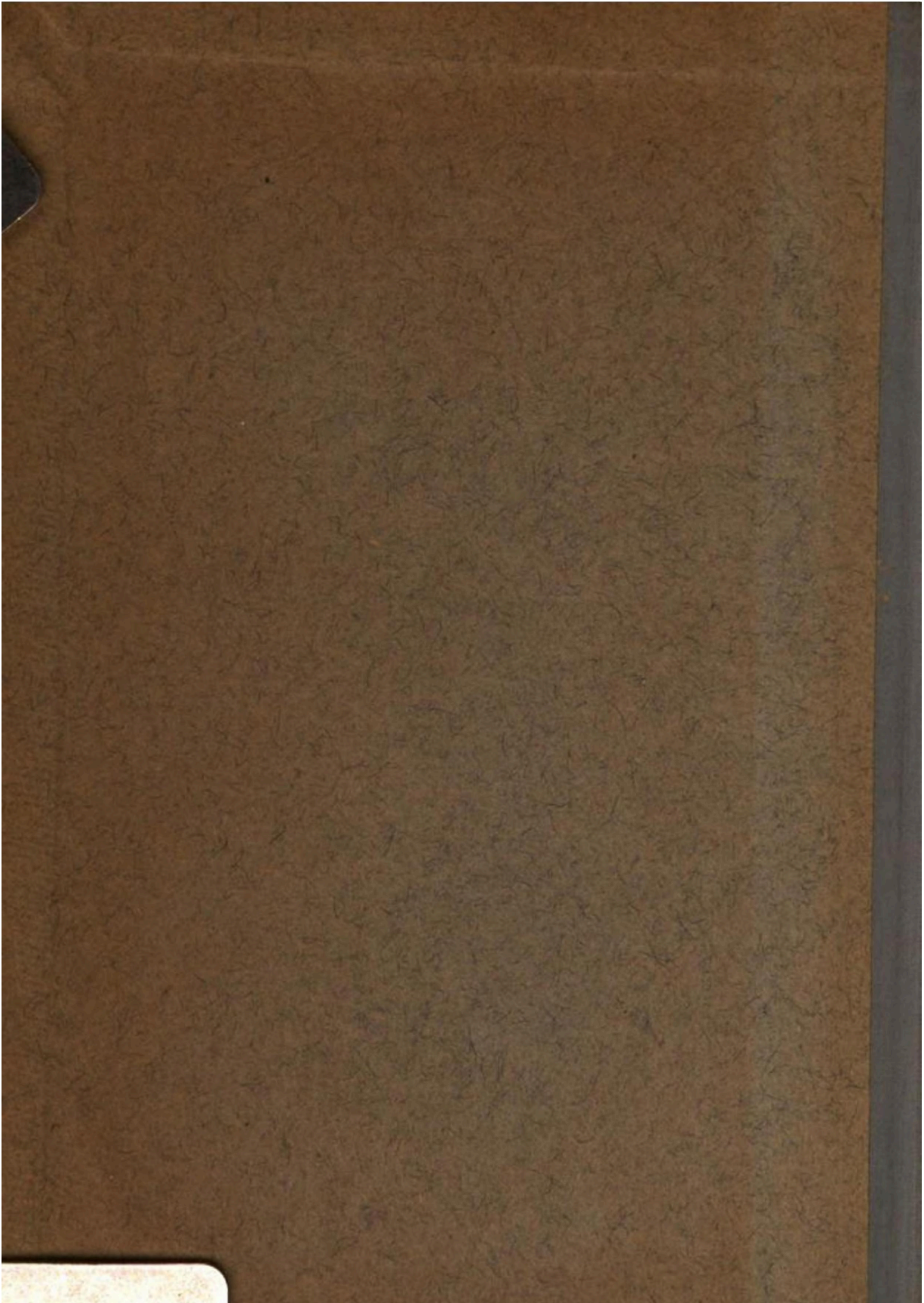


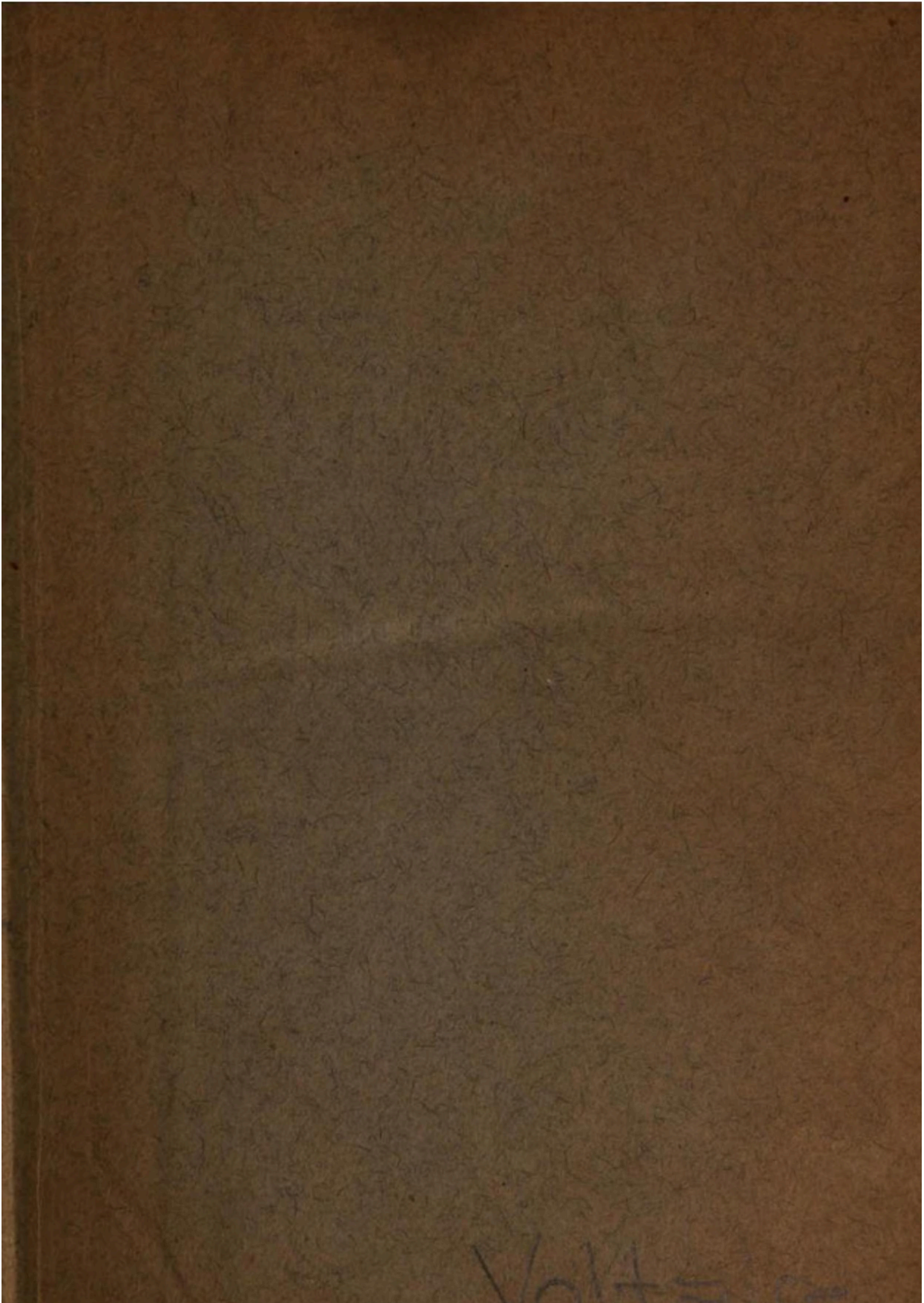
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)





The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.67% accurate

• • • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

Digitized by Googl(

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.12% accurate

ŒUYMS COMPLÈTES « DE VOLTAIRE kSJOVS >T^ '

The text on this page is estimated to be only 17.90% accurate

PARIS. - IMPRIMBRIB DE CH. UHURI BT Rues de Fleurus , 9
, ei de l'Ouest, 91 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.85% accurate

ŕ I (EUYE£S COMPLÈTES DE VOLTAIRE TOME fiUIISME
iDIION DI CH. LAHORS II C* . . . ' ' « • < ■ PARIS
* LIBRAIRIE DE L IAGHETTB ET G** BDB PIBBBI-8ARBAZIN, N°
14 1859 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 0.33% accurate

• b •

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

£SSAI SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET
SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, Mmns CBftiKoiàoni
nwpfk usam xm. t (SOITB.) Ghap. CXXYIU. — Z>e Itt^fter. Z>e«
indu^^em^. YouBii'igiiaraipts^oettognndeiévQlutiaiidm fanmite et (kns le
«yiième politi

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

s CHAPITRE CXXVUI. — DE LUTHER. l'on 0ût da pitisir à Romet Kaii il importait qu'on ne payât point dt tûA exoiliitaiilei, que l'archeTêque d'Upsal ne fût pu le maître d'un royaume. Les revenus de rarchevôché de Magdebourg, ceux de tant de riches abbayes, tentaient les princes séculiers. La séparation, qui se fit comme d'elle-même, et pour des causes très-légères, a opéré cependant à la fin , en grande partie, cette réforme tant demandt'C, et qui n'a servi de rien. Les mœurs de la cour romaine sont devenues plus décentes, le clergé de France plus savant. Il faut avouer qu'en général le clergé a été corrigé par les protestants, comme un rival devient plus circonspect par la jalousie surveillante de son rival-: nais oante a imé que plus di jang, etUI qamDfit ém thédogiens sont defeniNS des ^nenea de cannibales.' Pour parrenir à cette grande scisston, il ne bUait qnhm prince qui aaimlt les peuples. Le vten MdériCy électeur de Sais, eemiHnmé le Sage, celui-là même qoi, après la mort de llaxîmilien eut le courage de renise^ taapii>>^ fiieiégea Luther ouToMBent Cette révolution dans l'Église commença comme toutes ceQes qui ont d^trôr.é les souverains : on présente d'abord des requêtes, on expose des griefs; on finit par renverser le trône. Il n'y avait point encore de séparation marquée en se moquant des indul^^ences, en demandant à communier avec du pain et du vin, en disant des choses très-peu intelligibles sur la justification et sur le libre arbitre, en voulant abolir les moines, eu •limitée pMier que rgartUrti eainte aUfie eiymtoehipttiédi pnrgeHiife. (liM)UeiiX, qid dns le IM BdpilHA eie dtopulef, M i(l%é, «Mimpie, dPimftimiHier ■ninnllwient ^ar une Iwrfiè teafae ece^ plipMÉliaiil» Il ne savait pas comjMen Luther était protégé seciHemeftl^ en Allemagne, n fallait, disait-on, le faire changer d'opinion parle moyen d'un chapeau ronge. Le mépris qu'on eut pov M îtâ iMd ft Rome. Luther ne garda plus de mesures. Il composa son livre De la Capftvité de Babylone. Il exhorta tous les princes à secouer le joug de la papauté; il se déchaîna contre les messes privées, et il fut d'autant plus applaudi qu'il se récriait contre la vente publique de ces messes. Les moines mendiants les avaient mises en vogue au zm* sidele; le peuple les payait eémêm U Êm paye came aR4ond*M tfÊÊnê Il m cwmwiaftt, CM «te Mgl» léitibelion dont idMaient les pMinee wiîgieiK el les yiéHée haMltle. Ce ftJMe iwwMUii;>>, fii>>aft ne yeault gaiêt eoßlcr à eeis qai ae vifeat de YmAA et i^môneSy dliil alefe SB fkweé'envinn dan sous de ce teoM^lk, et

Le mot fut encore en usage au XIII^e siècle. La doctrine fut proscrite comme un mot qui ne se trouve ni dans l'Écriture ni dans les Pères. Les partisans de Luther prétendaient que la doctrine qui fait évanouir la substance du pain et du vin, et qui en conserve la forme, n'avait été universellement établie dans l'Église que du temps de Grégoire VII, et que cette doctrine avait été soutenue et expliquée pour la première fois par le bénédictin Paschase Ratbert au IX^e siècle. Ils fouillaient dans les archives ténébreuses de l'antiquité, pour y trouver de quoi se justifier.

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

DIS I!fDULOEI9(%8* 3 romaine sur des mystères que la faiblesse humaine ne peut approfondir. Luther retenait une partie du mystère et rejetait l'aïère. U avoue que le corps de Jésus-Christ est dans les espèces consacrées; mais il y est, dit-il, comme le feu est dans le fer enflammé : le fer et le feu subsistent ensemble. C'est cette manière de se confondre avec le pain et le vin qu'Osiandcr appela impanation , invination, consubHQ/ntiation. Luther se contentait de dire que le corps et le sang étaient â^taiSt â^sUs, et doflsotiSy lu, oim, tud. Ainsi, tandis que ceux qu'on appelait papisi» mangeaient • Dieu sans pain, lia hithériitta maafeMaai te yaia el Omu im «alfiaiitei'vtoiDi Meaiftt après , qui sHttgliiii^ It pàni M qid ne Mi«èffeii jwtet 1418 luthéiMa vaidufentMboidAaBmiviltBa Imioaa 4e k mbk «n Milieu lea langues modernes , et des vemons purgées de toutes lei wé» gligences et inffdélités qu'ils imputaient à la Vulgate. En effet, lorsquele concile voulut depuis faire réimprimer cette Vulgate, les six commissaires chargés de ce soin par le concile trouvèrent dans cette ancienne traduction huit mille fautes; el les savants prétendent qu'il y en a bien davantage : de sorte que le concile se rontenta de déclarer la Vulyale authentique, sans entreprendre cette curreotion. Luther traduisit, d'après l'hébreu, U Bible germanique; miia m jndtand qU'il atfiii peu dli4toeU| et qee « iiaduetteo eal ptai ta^e detelea ^lua ûamÈDiatiaêt amo lea neaMa-do pe^ ^^i élalenteai AUeaaagaa, firent brûler les premiers écrits de Luther. Le pape donna une nouvelle bulle contre lui. Luther fit brûler la bulle du pape et les décrétalea dan? la place publique de Wittemberg. On voit par ce trait si c'était un homme hardi; mais aussi on voit qu'il était déjà bien puissant. Dès lors une partie de l'Allemagne, fatiguée de la grandeur pontificale, était dans les intérêts du réiocmateur, sans trop oxamiaer ios ^uesiu>as • de l'école. Cependant ces questions se multipliaient. La dispute du libre arbitre, cet autre écueil de U raison humaine, mdlail sa source intarissable de firnllei alMHiaa àee tonal de Usea «àéniogiquea^ lanther Bia le Mme aitre^ f»eepaBdarte>aaeetalBMra eni adaia daiala aaite. L'a* niTersité de Umnàa^ eaitta de HtUf éeiiidienl t eeUe«eî tat^mM l'eiamen di k diipate a'il y a eai trois Madeirtae, e« une aeale Madeleine, pour proscrire les dogMa de Ldlrier. Il demanda ensuite que les ymnx oumaatiques fussent abolis, parce qu'ils ne sont pas de l'institution primitive; que les prôlres pussent être mariés, parce que plusieurs apôtres l'étaient; et que l'on communiât avec du

vin, parce que Jésus avait dit : Buvez-en tous[^] ; qu'on ne vénéra^t point les images, parce que Jésus n'avait point eu d'image : enfin, il n'était d'accord avec l'Église romaine que sur la trinité, le baptême, l'incarnation, la résurrection : dogmes encore qui ont été autrefois les sujets des plus vives querelles, et dont quelquei[^]uns ont

Digitized by Google

4 CBAPJTA& CUVIU. ^ AS JLUXHfiR. été combattus dans les derniers temps ; de sorte qu'il n'est aucun point de théologie sur lequel les hommes ne se soient divisés. Il est évident qu'À la fin de la querelle; car il «tait à la tête des écoles. Luther ajouta qu'Amé que la doctrine d'Aristote était fort inutile pour l'interprétation de l'Écriture, la sacrée futilité de l'Église tenait cette assertion d'Érasme et d'insensée. Les thèses les plus vaines étaient mêlées avec les fins profondes; et des deux côtés les fausses imputations, les injures et les anathèmes, nourrissaient l'animosité des partis. On ne peut, sans rire de pitié, lire la manière dont Luther traite tous ses adversaires, et surtout le pape. « Petit pape, petit papelin, vous êtes un âne, un ânon; allez doucement, il fait glacer, vous vous rompiez les jambes; et on dirait : a Que diable est-ce-ci? Le petit ânon » de papelin est estropié. Un âne sait qu'il est âne, une pierre sait qu'elle est pierre; mais ces petits ânes de papes ne savent pas qu'ils sont «ânes. » Ces grossièretés ne dégoûtèrent pas les Écrivains de l'Église. Lutte, avec ces bêtises d'un sifflement, se livrait dans son pays de toute la politesse humaine. Si on s'en était tenu à des injures, Luther aurait fait moins de mal à l'Église romaine qu'Érasme; mais plusieurs docteurs hardis, se joignant à lui, élevèrent leurs voix, non pas seulement contre les dogmes des scolastiques, mais contre le droit que les papes s'étaient arrogé depuis Grégoire VII de disposer des royaumes, contre le trafic de tous les objets de la religion, contre des oppressions particulières : ils étalaient dans les chaires et dans leurs écrits un tableau de cinq cents ans de persécutions; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'empire et du sacerdoce ; les peuples traités comme des animaux sauvages ; le purgatoire ouvert et fermé à prix d'argent par des incestueux, des assassins et des empoisonneurs. De quel front un Alexandre VI, l'horreur de toute la terre, avait-il osé se dire le vicaire de Dieu et comment Léon X, dans le sein des plaisirs et des voluptés, pouvait-il prendre ce titre ? Tous ces cris excitaient les peuples; et les docteurs de l'Allemagne avaient plus de haine contre la nouvelle Rome que Varus n'en avait excitée contre l'ancienne dans les mêmes climats. La bizarre destinée qui se joue de ce monde voulut que le roi d'Angleterre Henri VIII entrât dans la dispute. Son père l'avait fait instruire dans les vaines et absurdes sciences de ce temps-là. L'esprit du jeune Henri, ardent et impétueux, s'était nourri avidement des subtilités de l'école. Il voulut

écrire contre Luther; mais auparavant il fit demander à Léon X la permission de lire les livres de cet hérésiarque , dont la lecture était interdite sous peine d'excommunication. Léon X accorda la permission. Le roi écrit; il commente ^à Thomas; Il détord sept serments contra Lutte, qui alors en admettait trois, lesquels bien» l'ont se réduisant à deux. Le Livre s'achève à la fin : ce l'envoie à l'Ume. Le pape ravi contrefait ce livre, que personne ne lit aujourd'hui, aux écrits des Augustin et des Jérôme. Il donna le titre de défenseur de la foi au roi Henri et à ses successeurs: et à qui le donnait-il à

Digitized by Google

DES INDULGENCES. 5 celui qui devint d'être quelques années
i[^]vers le plus sanglant ennemi de Rome. Peu de personnes prirent le parti de
Luther en Italie. Ce peuple in- ' génieux, occupé d'intrigues et de plaisirs,
n'eut aucune part à ces troubles. Les Espagnols, tout vifs et tout spirituels
qu'ils sont, ne s'en mêlèrent pas. Les Français, quoiqu'ils aient avec l'esprit
de ces peuples un goût plus violent pour les nouveautés, furent longtemps
sans prendre parti. Le théâtre & cette guerre d'esprit était chez les AU»»
maîtres, chez les Solsses, qui n'étaient pas réputés alors les hommes de la
terre les plus déliés, et qui passent pour circonflexe La cour de Rome,
savante et polie, ne s'attendait pas que ceux qu'elle traitait de barbares
pourraient, la Bible comme le fer à la main, lui ravir la moitié de l'Europe
et ébranler l'autre. C'est un grand problème si Charles-Quint, alors
empereur, devait embrasser la réforme, ou s'y opposer. En secourant le joug
de Rome, il vengeait tout d'un coup l'empire de quatre cents ans d'injures
que la tiare avait faites à la couronne impériale; mais il courait risque de
perdre l'Italie. Il avait à ménager le pape, qui devait se joindre à lui contre
François I^{*} : de plus, ses États héréditaires étaient tous catho- ' liques. On
lui reproche même d'avoir tué avec plaisir naître une action qui lui donnerait
lien de lever des taxes et des troupes dans l'empire, et d'écraser les
catholiques, ainsi que les luthériens, sous le poids d'un pouvoir absolu.
Enfin sa politique et sa dignité l'engagèrent à se déclarer contre Luther,
quoique peut-être il l'eût, dans le fond, de son avis sur quelques articles,
comme les Espagnols l'en soupçonnèrent après sa mort. On peut ajouter
qu'au moment où Charles-Quint renonça au gouvernement, les États de la
maison d'Autriche en Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne, Naples étaient
remplis de protestants; que les catholiques mêmes de tous ces pays
demandaient une réforme; qu'il lui eût été facile, en excluant le pape et ses
sujets du concile, d'en obtenir des décisions conformes à l'intérêt général de
l'Europe; qu'il en eût été maître surtout du temps de Paul III, pontife
également sanguinaire et insensé. Il imagina malheureusement qu'au lieu de
bénéfices, des leserits et de l'or, il se rendrait le maître de l'Allemagne et de
l'Italie; et après trente ans d'intrigues et de guerres, il se trouva beaucoup
moins puissant, lorsqu'il abdiqua l'empire, qu'au moment de son élection. Il
somma Luther de venir rendre compte de sa doctrine en sa présence à la
diète impériale de Worms, c'est-à-dire de venir y déclarer s'il soutenait les
dogmes que Rome avait proscrits (1521). Luther comparut avec un sauf-

conduit de l'empereur, s'exposant hardiment au sort de Jean Huss; mais cette assemblée étant composée de princes, il se fia à leur honneur. Il parla devant l'empereur et devant la diète, et soutint sa doctrine avec courage. On prétend que Charles-Quint fut ioffieilé par le nonce Alexandre de fldre arrêter Luther ^ malgré le saufeondnit, comme Sigismood arait lifré Jèan Huss, sans égard pour h. M pnNique; mais que Chailes-Quint répondit «qu'il ne voulait pas «foir à rougir comme ^amond. » Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

' e CHAFFTB COOLVai* ^ M urnooL Cependant Luther ayant contre lui son empereur, le roi d'Angleterre, le pape, tous les évêques et tous les religieux, ne s'étonna pas : cachô dans une forteresse de Saxa, il brava l'empereur, irrita la muiité de TAllemagne contre le ppe, répondit au roi d'AQgl9terre marne k son égal, lortiila 6iét«iijit §011 éf^i» iMiNwat», la lieup Frédéric, éUetenr de Sm, aoilittUil l'tortiryatiott de VÉ\$Ut0 HNBUine. Lauier crut qu'il était tuafê «afin d'abolir U mam Jffifé». 0 t'y prit d'une manière qui, dans un temp« plus éclair^, n'eût pif trouvé beaucoup d'applaudissements. H lèifuit que le àiMà lui étant apparu lui avait r^roobé de dire la messe et de consacrer. Le diable lui prouva, dit-il, que c'était une idolâtrie. Luther, dans le récit de cette fiction, avoua que lo diable avait raison, et qu'il fallait l'en croire. La messe fut aboUe dans la ville de Wittemberg, et bientôt après dans le reste de la Saxe. On abattit les images. Les moines et les religieuses sortaient de leurs cloîtres; et peu (rannt;es après, Luther épousa une religieuse nommée Catherine Bore. Les ecclésiastiques de l'ancienne communion lui reprochèrent qu'il ne pouvait se passer de femme : Luther leur répondit qu'ils 10 poviueiit m plier d^nal• trenas. Ces roprocbea mutuele étaient bien diiSkrenH i les prôtitat eatbeliquM, qu'on aeusait d'incontinence, étaient fBNéa d'avouer qu'ils tiansgreisaient la discipline de l'KgUao emtiècB : lAUbar •(les aima la Ohangeaient. La loi de l'histoire oblige de rendre justice à la plupart des moines qui abandonnèrent leurs églises et leurs cloîtres pour se marier. Ils reprirent, il est vrai, la liberté dont ils avaient fait le sacrifice; ils rompirent leurs vœux : mais ils ne furent point libertins, et on no peut leur reprocher des mœurs scandaleuses. La même impartialité doit reconnaître que Luther et les -autres moines, en contractant des mariages utiles i i'£tat, ue violaient guère plus leurs vœux que ceux qui, ayant Mt aanneut d*etre paunw et buvbies , possédaient des riçàesses ijutueusea. Barvi tel vois qui a'élivaieDt oaalit lother, plu^onre teisaienl en» tisdio avec ironie que celui qui avait oonaulté & diable pour détnrive U flUHMO, témoignait au diable sa monnaisaanee en abolissant lea CBBDnsiames, et qu'il voulait renverser tous les lec^arts élevés pour repousser l'ennemi des hommes. On a remarqué depuis, dans tous les pays où l'on cessa d'exorciser, que le nombre énorme de possessions et de sortilèges diminua beaucoup. On disait, on écrivait que les démons entendaient mal leurs intérêts, de ne se réfugier que

chez les catholiques, qui seuls avaient le pouvoir de leur commander; et on n'a pas manqué d'observer que le nombre des sorciers et des possédés était prodigieux dans l'Eglise romaine jusqu'à nos derniers temps. Il ne faut point plaisanter sur les sujets sérieux. C'était «une matière très sérieuse» rendue funeste par la mort de tant d'innocents; et c'est un grand bonheur pour le genre humain que les tribunaux. Si dans les pays étrangers à l'OMtenl, les obsessions et la magie. Les réformateurs arrachèrent cette pierre de scandale deux cents ans avant la révolution. On leur xigv»* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

I tm inwiMfieiii. f chait de heurtôï les fondements de la reliprion chrétienne; on leur disait que les obsessions et les sortilèges sont admis expressément dans TÊeriture, que Jésus-Christ chassait les démons, et qu'il envoya surtout ses apôtres pour les chasser en son nom. Ils répondaient à cette objection pressante ce que répondent aujourd'hui tous les magistrats liges, que Wm ftfMUiil MMMl te. dioses qu'il ne permet plus •iliiiiNniii; qut l'tgliM MiiMBl» ftvail iMOiA di mâném^ tel Hiflit» .lii— il ftoUiitab Ek wi noti whm «rayons, par li «ÉDMiiMift dtrBerituM, ^vllYtutit to]poitédés «t te MMtoii, al a Mt «WUla qu'il n'y en a pas aujourd'hifti car ai dans noatedm temps les protestants du Nord ont été encore aaaa imbéoUii et assat cruels pour faire brûler deux ou trois misérables accusés de sorcellerie , U cQAsiaai qu'aoto aeti^ aatte ahftariinatiMi «il aoUèMOMitt ilMDU#. ŪBàff iSXXPL-^Dê Z^iingkj «I da cause qui rendit l^niMot SttiaM fklI le premier pays hors de rÂllemagne où s'étendit la mwféh inti qn'aii appaU^t la prêmiUIKÊê ifflilÊê. BUngle, ouédeBoriell •UaylaikiiiaaiioiM qaa Mlm»s ékmMftÊat ^impmiaikn, ptfliil ^tiMtealiaia. U aP^pM* poiat fw «tzit daoa la M&i tt dasa la fia, moiaa aama que tout le coipa é\$ lésua-Cbrist fût tout eatiar dbaa cka^ parcelle et dans chaque goutte. Ce fdt lui qu'en Franoa on appela sacramenlaifêp nom fui fut d'ahaad domiè à toua laa léfev** mateurs de sa secte. (1523) Zuingle s'attira des invectives du clergé de son pays. L'affaire fut portée aux magistrats. Le sénat de Zurich examina le procès, comme s'il s'était agi d'un héritage. On alla aux voix : la pluralité fut pour la réformation. Le peuple attendait en foule la sentence du sénat : lûiaque le greffier vint annonoer que Zuingle avait ça^né sa cause, tant le peuple M dam U aaoaaattt de la religion du ainat Qiaetair» 1^ «dM jugea Bamê. BmmêM peuple, apièa laut , qui daâ« ap aiflhflIQtlé te nnwttrit à aaa BMgiâcrata avf ae qo» ni kii^ ai ma, ni , aolfigto» Bi]• pa^, «• pmgtuiaat «Mite 1 Quelques années après, Berne, qid tat «i Maaa M ^AaiBtafdaa ■al daaa les Provinces -Unies, jugea plus solennellement encore même procès. Le sénat, ayant entendu pendant deux mois les deux parties, condamna la religion romaine. L'arrêt fut reçu sans difficulté de tout le canton; et l'on érigea une colonne, sur laquelle on grava en lettres d'or ce jugement solennel, ^i est .depuis (le meurô toute sa force. (1528) Quand on voit ainsi la nation la moins inquiète, la moins remuante, la moins volage de l'Europe, quitter tout d'un coup une leligion pour une

autre , il y a infUIHÛaflMttt iiM caoaa qui doit «voir ftdt mê lapnaBioft
tiotala anr tona laa ai^pflta. Toiel eatto cmaa ^ ^ itekitioii te poiaiaa. . Vné
«niffloaitt exeKait laa taMiaetliia eoaire laa d

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

CBAFUBB OOCn. oc XUDMU. . clieii le peuple, piirce qu'ils honoraient moins la Vierge que les cordeliers, et qu'ils lui refusaient avec saint Thomas le privilège d'être née sans péché. Les cordeliers, au contraire, gagnaient beaucoup de crédit et d'argent en prêchant partout la cwuMptfwfi immioaléo loiitanLue par Mûnt Bjmayenture, La haine entre eas dtiiz ordres élût M ibrii, qu'un eoidelier prêohaBt à FtanGTort, nrlaTieise (liO^.eliojtBteBlr un dominicain^ s'écria qu'U remeioiiit JNeu de n'être pec d'une eeele qni déshonorait la mère de Dieu méOMy et qui «npoisonnait les em* parente dana l'hostie. Le dominicain, nommé Yigan, lui crie qu'il on avait menti, et qu'il était hérétique. Le franciscain doçcendit de sa chaire, excita le peuple; il chassa son ennemi à grands coups de crucifix, et Yigan fut laissé pour mort à la porte. (1504) Les dominicains tinrent à. Wimpfeu un chapitre, dans lequel ils résolurent de se venger des cordeliers, et de faire tomber leur crédit et leur doctrine, en armant contre eux la Vierge même. Berne fut choisi pour le lieu de la scène. On y répandit, pendant trois ans, plusieurs histoires d'apparitions de la aître de Dieu qui reprochait aux coidéliers la doctrine de jllaunaoalée conception, et qui dloit que e'éliit unhlaspème, lequel ôtiit à son Fils la gk^ de l'avoir latée du péché originel et sauvée de l'enfer. Les cordeliers opposaient d'autres apparitions. (1507) Bnlr les dominicains ayant attiré chez eux un jeune frèi^ lai, nommé Tetser, se servirent de lui pour convaincre le peuple. C'était une opinion établie dans les couvents de tous les ordres, que tout novice qui n'avait pas fait profession, et qui avait quitté l'habit, restait en purgatoire jusqu'au joignement dernier, à moins ^u'ii ne fût racheté par des prières et des aumônes au couvent. Le prieur dominicain du couvent entra la nuit dans la cellule d'Yetser, vêtu d'une robe où Vtm, avait peint dss diabtos. H était chargé de chaînes» accompagné de quatre chiens; et sa houche, dans lai^Mlle . onavait mis une petite holte ronde pl^d'étoupes, jetait des ito * Ce prieur dit à Tetser qu'il était un ancien moine mis en purgatoire pour avoir quitté l'habit, et qu'il en serait délivré, si le jeune Yetser . voulait bien se faire fouetter en sa faveur par les moines demi le grand autel; Yetser n'y manqua pas. Il délivra l'âme du purgatoire. L'âme lui apparut rayonnante et en habit blanc, pour lui apprendre qu'elle était montée au ciel, et pour lui recommander les intèi^ts de ia Vierge, que les cordeliers calomniaient. Quelques nuits après, sainte Barbe, à qui frère Yetser avait une grande

dévotion , lui apparut : c'était un autre moine qui 'était sainte Barbe ; elle lui dit qu'il était saint, et qu'il était chargé par la Vierge de la venger de la mauvaie doctrine des cordeliers. lEnfin la Yieige descendit ellMême par le plaAmd avec deux anges ; elle lui commanda d'annoncer qu'elle était née dans le péché origÈosl» • et que les cordeliers étaient les plus grands ennemis de son Fils* Aie lui dit qu'elle voulait l'honorer des cinq plaies dont sainte Loeie et sainte Catherine avaient été favorisées. La nuit suivante, les. moines ayant fait boire au frère du vin mêlé d'opium, on lui per^ les mains, les. pieds, et Je côté. U se réveiUa Digitized by Google

CHAPITRE CXXIX. — De l'Inglême. 9 Irai «a saa^». On ki dH It niai» ttiftjhd mit imprimé]m iiiiitfls;«t«Boételit» onltpMiarl'tolelkb pei^fe. CipeBdaat» Migré wm imbécillité , te panvre frto, «ytat ccn recon» mitre dans la sainte Yieigt la Toix du sous-prieur, commença -à acN^^ çonner l'imposture. Les moines n'hésitèrent pas à l'empoisonner : on iui donna, en le communiant, une hostie saupoudrée de subhmé corrosif. L'âcreté qu'il ressentit lui fit rejeter l'hostie : aussitôt les moines le chargèrent de chaînes comme un sacrilège. Il promit, pour sauver sa vie, et jura sur une hostie, qu'il ne révélerait jamais le secret. Au bout de quelque temps , ayant trouvé le moyen de s'évader, il alla tout déposer devant le magistrat. Le procès dura deux années » au bout duquel il fut déclaré innocent. On le fit relâcher, et il retourna dans son pays. En mai 1509 (ancient style) , après avoir été condamné par le conseil de Rome, cette aventure inspira une honte pour les moines telle qu'elle devait la produire. On ne manqua pas d'en relever toutes les circonstances ces affreuses au commencement de la réforme. On oubliait que Rome même avait fait punir ce sacrilège par le plus grand supplice : on ne se souvenait que du sacrilège. Le peuple, qui en avait été témoin, croyait sans peine cette foule de profanations et de prestiges faits à prix d'argent , qu'on reprochait particulièrement aux ordres mendiants, et qu'on imputait à toute l'Eglise. Si ceux qui tenaient encore pour le culte romain objectaient que le siège de Rome n'était pas responsable des crimes commis par les moines^ on leur mettait devant les yeux les attentats dont plusieurs d'entre eux étaient auteurs. Rien n'est plus aisé que de rendre un corps entier odieux/ en détaillant ses orimes de ses membres. Le sénat de Berne et celui de Zurich avaient donné une religion au peuple ; mais à Bâle ce fut le peuple qui contraignit le sénat à la revoir. Il y avait déjà alors treize cantons suisses : Lucerne, et quatre des plus petits et des plus pauvres, Zug, Schwitz, Uri, Unterwald, étant demeurés attachés à la communion romaine, commencèrent la guerre civile contre les autres. Ce fut la première guerre de religion entre les catholiques et les réformés. Le curé Zuingle se mit à la tête de l'armée protestante. Il fut tué dans le combat (1531), regardé comme un saint martyr par son parti, et comme un lâche par le parti opposé : les catholiques vainqueurs écartèrent son corps par le bonrreaiiy et le jetèrent ensuite dans les flammes. Ce sont là les préludes des fureurs auxquelles on n'apporta depuis. Ce fameux Zuingle, en établissant sa

secte» avait paru plus zélé pour la liberté que pour le christianisme. 11
croyait qu'il suffisait d'être vertueux pour être heureux dans l'autre vie, et
que Caton et saint Paul, Numa et Abraham, jouissaient de la même
béatitude. Ce sentiment est devenu celui d'une infinité de savants modérés.
Ils ont pensé qu'il était abominable de regarder le père de la nature comme
le tyran de presque tout le genre humain, et le bienfaiteur de quelques
personnes dans quelques petites contrées. Ces savants se sont trompés sans
doute : * mixis (^u il est humain de se tromper ainsi ! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

La religion du Zulu s'appelle depuis le calviniisme, Calvin lui donna son nom, oomm âna Vetpm ditiBa b sien au ooiivmhi amide, déoaf>rt pv Cfiltmk ToiU an pea 4%wiw Mg tiftaw smuaUm : DtUi da LiiliMtf> mIUi da UboIa. illa dPIBÉblMi. iita. «liét du Mnlii d# hmlM, tl gwnainK yat alki wêmm. OtOa da FitMa, aaaa janaïs rompia aiaa le ehaf, était tmm lijaidéa 4 K|aM comme muataihta a4^ bien des aitialaa» aaaHM m» la . inyîdonté des concQesi tu il laiUikUité du premiaf foaUii, ma faelques droits de l'épiacopat, sur le pouvoir des légats* aw 1^ Battlnation aux bénéfices, sur les tributs que Rome exigeait. La grande société chrétienne ressemblait en un point aux empires profanes qui furent dans leurs commencements des républiques pauvres. Ces républiques devinrent, avec le temps, de riches monarchies; et ces monarckies perdirent quelques provinces qui redeTîarent tépubliques. Gbap. eux. Progrès du inthéranisme fiu SMe^ m Dainmmk U DaMMik al ttM Ift talda «rintaMfaail la hri^^ Ut religion évamgitique. (1518) Les Sti6dols, a» aaoaaaat la joug des Mqnas de la communion romaine, écoutèrent surtout les motife da la vaogance. Opprimés longtemps par quelques évêques, et surtout par les archevêques d'Ipsal, primats du royaume, ils étaient encore indignés de la barbarie commise (1520), il n'y avait que trois ans, pai'le dernier archevêque, nommé Troll : cet archevêque, ministre et complice de Chrisiern II, surnommé le Néron 4u Nord^ tyran du Danemark et de la Suède, était un monstre de cruauté, non moins abominable que Ghristiem : il avait obtenu une bulle du pape contre le sénat de Stockholm .qui a'étiit appaaé h aaa déprédations aussi bien qu'à l'usurfalloi da GlirMianii nat» lent ayant été apaisé, Iga daux lyraaa, CttuMam al Faiokavèque, ayant juré aur IHioada d'oublier la paaaé^ le «al iBfita' à aeapar daiia loi palaia dam évknias. tout la léaal, et ^tra-tiii|l-qttatorze seigneurs. Toutes lai tables étaient servies : ûn était dans la sécurité et dans la joie, lorsque Ghristiem et rarchevôgne sortirent de table : ils rentrèrent un moment après, mais suivis de satellites et de bourreaux : l'archevêque, la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et on lui arracha le cœur. Cette fête do deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de plus de six cents citoyens , sans distinction dMge ni de sexe. Les deux monstres, qui devaient périr par le supplice du grand prieur de Saint-Jean, moururent à la vérité dans leur lit; mais l'arche?

ôqae après afoir été blessé dans un combat, et Ghristiem après avoir Hé
déliOné. I4 fluneax Ovatsfa Yasa, csonuna noua Parons dit ' en |ttiai(1 da la
BMb^ délivra sa patrie du tyian (1523); et les quatre 1* Ghap.ciix«(ÉD.)
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate

États du royaume lui ayant décerné la couronne , il ne tarda pas à exterminer une religion ou Affût altusé ppuf fioavPfttrQ 4o «i çjables crimes. Le luthéranisme fut donc bientôt établi sans aucune contradiction dans la Suède et dans le Danemark, imiQé(ii^^e(a6nt après4 que le tjp f^JX eut été ch^^sé de ses à^ux f^tat9. •Xuthev m ?Ofliit l'apôtre itn Nord » «l JonUiMii m piit 4* » i^fliie. •tors» 1525 kitlaud«9ftxe, d«BnmiNik,4ftHiiM, lesiite^* MrMbcMirg «t d0 9!niiofoit| MibiM«ii«fil«d4M|ite. n ait gftaitt P%Uif miiilm •f»i| fe|iittoi0'iâlMt| lipipe J^ea, 8ii60isseur da Mon Xr l'âvoiuùl]Hfr«iême. Il n'ail fm «otei certain qua, s'il n'y avait pas au dans la monde ahrétieii una aotorM qui fixât le sens de l'Ecriture et les dogmes de la religion* il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire : car enfin le divin législateur n'a daigné rien écrire; ses disciples ont dit très-pou de choses, etib les ont dites d'une manière qu'il est quelquefois très-dif^cile d'entendre par soi-même; presque chaque mot peut susciter une querelle : mais aussi une puissance qui aurait io droit de commander toujours aux hommes au nom de Dieu abuserait bientôt d'un tel pouTQir. Le genre humata i^aat umaé mmBtf étm te religion oamme d«ia te gouvethaniiMt, mM te tyMsie tthMaiMii prMàInaAir dana l'on da ces deux goulRrea Im tUamfUBm fAHiwwgi, qril fMtetal mhn fivMiiat nat à I9at, dosB^nm1 un BOfMaa ipaalMte qoalques aonéea après i fls dis- . pansèrent d'une loi reconnue, laquelle semblait sa devoir plus rmêvoir d'attainte : c'est la loi de n^foir qu'une femme; loi positivô sur laquelle paraît fondé le repos des États et dos familles dans toute la chrétienté ; mais loi quelquefois funeste, et qui peut avoir besoin d'exceptions, comme tant d'autres lois. Il est des cas où l'intérêt même des familles et surtout l'intérêt de l'État demandent qu'on épouse une seconde femme du vivant de la première, quand cette première ne peut donner un héritier nécessaire. La loi naturelle alors se joint au bien public ; et le but du mariage étant d'avoir des enfants , il parait oontradictoire de refuser Tunique mojan qmi mine à ea bat. I* Xi'aasfsUa sa palltimie set un grand mal , parce qui! est fnportaataa ' bonheur coiomiia que la force publique se réunisse pour la protection da droit de chacun ; au contraire . l'anarchie dans la religion non-seukment est indifférente, mais «lie est i|iême presque nécessaire au repos publie. Il est difficile que deux sectes rivales subsistent sans causer de troubles, et presque impossible aue deux cents sectes en

puissent causer jamais. La tolérance absolue, la destruction de toute
jurisdiction ecclésiastique, du toute influence du clergé sur les actes civils,
sont les moyens d'assurer la tranquillité. D'ailleurs, il faut observer
que le droit d'examiner ce qu'on doit croire, et de discuter ce qu'on lit, est un droit naturel qu'aucune puissance ne peut ôter, et
que personne ne peut attaquer sans violer les sacrées lois de la conscience.
Tout homme de bonne foi, qui raisonnerait juste, ne pourrait proposer une
loi d'intolérance, sans poser pour premier principe que la religion n'est et ne
peut jamais être qu'un établissement politique. Aussi compte-t-on, parmi les
auteurs de nos troubles, plus d'hypocrites encore que de fous. (d'après KeM.)

t Digitized by Google

12 cBànm eux. FRoaRis Il ne s'est trouvé qu'un seul pape qui ait écouté cette loi naturelle; ' c'est Grégoire II, qui, dans sa célèbre décrétale de l'an 726, déclara que a quand un homme a une épouse infirme, incapable des fonctions conjugales, il peut en prendre une seconde, pourvu qu'il ait soin de la première. » Luther alla beaucoup plas loin que le pape Grégoire II. Fiiilippe le Magnanime, landgrayo da HesM, tonlut, du irinnt dett. fnnmdChrMMd» Sue, qui ifélaft point infime, et dont il ataitdes enftuiti, épomer une jeune demoiseUe, nonunée Gstlierîne de Saal, dont 11 était amourattz. Ce qui est peut-être plus étrange,

ou UfIBÉRANaA 18 Cowper, chancelier d'Angleterre du temps de Charles II, épousa secrètement une seconde femme , avec le consentement de la première ; il fit un petit li\Te en faveur de la polygamie, et vécut heureusement avec ses deux épouses : mais ces cas sont très-rares. La loi qui permet la pluralité des femmes aux Orientaux est, de .toutes les lois, la moins en vigueur chez les particuliers : on a des concubines»; suivait-il n'y « pas à Constantinople qu'il n'y ait ^ au moins une polygamie »*. Si les hommes n'avaient apporté go»

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

14 CHAPITRE dUI* — 'DB AKABAPUSTBS. I égorp-ent une fille bâtarde de l'empereur Maximilien T«^ (> qui çst très- remarquable, c'est qu'à l'exemple des anciens esclaves révoltés, qui, se sentant incapables de gouverner, choisirent pour leur roi le seul de leurs maîtres échappé au carnage, oes paysans mirent à leur tête un gentilhomme. Ils ravagèrent touf? les endroits où ils pénétrèrent, depuis la Saxe juiqu'en Lorraine ; mais bientôt ils eurent le sort de tons les attroupements qui n'ont pas un chef habile : après avoir fait des muoi aiflreiii, M8 tm^m imm mmtamm ftr impas réguUèM». IMAar, fpd mHtoriii iTôriger m lliJiMMt, périt, àHBllMmti, m HATH ilMul (1636); Luther, qui n'ftait point ea de ptri à Oftt Mportraniilip mais qui en était pourtant malgré lui le premier prino^ê, puîiqBe le premier il avait franchi la harrière de la ioumiitei ne pndit tien 4a floncréditj «t n'eniutpaamainelaproi^bèlidaiapalria. Il n'était plus possible à l'empereur Charles- Quint ni à son frère Ferdinand d'arrêter le progrès des réformateurs. En vain la diète de Spire fit des articles modérés de i)acifi(:ation (1529); quatorze villes et phuieun princes protestèrent contre cet édit de Spire : ce fut cette protestation qui fit donner dupuis à tous les ennemis da Borna la nom de IVotettofUi. luthériens, aiingliens, oecolampadianf , oaiiostadiana, calvinistes, presbytériens, puritains, hanta flgUse anglicane, petiia Iglise anglicane, tous sont désignés aujourd'hui aous aa nom. Caat une république immense, composée da actions ditanes, qoi aa finissent toutes contre Home, leur ennemia commune. (1530) Les luthériens présentèrent leur confession de foi dans Augsbourg, et c'est cette confession qui devint leur boussole; le tiers de rAliemagne y adhérait : les princes de ce parti se liguèrent déjà contre l'autorité de Charles-Quint, ainsi que contre Home; mais le sang ne coulait point encore dans l'empire pour la cause de Lutlier : il n'y eut que les anabaptistes qui, toujours transportés de leur rage aveugle, et peu intimidés par rexemj Je de leur chef Muncer, désolèrent l'Allemagne au nom çle Dieu (lû34). Le fanatisme n'avait point encore produit dans le monde ime fureur pareiUe: tous ces paysans, qui se croyaient prophètes, et qui ne savaient rien da r&critare sinon quffl • fout massacrer sans pitié las ennemis du Seignanr, ae rendirent laapliia forts en Westphalie, qui était alors la pattia da la stupidité; ils s'emparèrent de la vUle de Munster, dont ils ahaasàrantPévêqoa. Us vonlaient d'ahaid établir k théoointie dea luifo) et être gonnervéa par Bien aeo^ mais un nommé

Mathieu, leur principal prophète^ ayant été tué, un garçon tailleur, nommé Jean de Leyde, né i {«ayda en Hollande ^ assura que Dieu lui était uppam, a(Tavalte nommé soi : il k dit al le fit croire. La pompe de son couronnement fut magnifique : on voit encore de la monnaie qu'il fit frapper; ses armoiries étaient deux épées dans la même position que les clefs du pape. Monarque et prophète à ia foiS| Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate

CHAmme CXmi. — • UITHÉAANISIfS» STC. 15

fflyncirioaz«apOtns(iiii tûftml aittimeer m rlne dios toiilf la taw iJlfmagiie.
Four M, à I*seieupl« éet toit dnitall. 1! ?mM mir pWiim» MmiM, ét «n
Ipottia josqu'à à hLMs* iHimMIM •fut pari! MHtM mimfeflll, Ulvl
triàielitlâlélB èn pièiwioeto nKn»y qui, «oitpup eraitife, «oit fuMMUnui,
dauttoml ftm M Mfottr d« c^avrd sdtiglant de tetit compagne. Ce roi
prophète eut une yertn qui n'est pas rare chez les bandits et chez les tyrans,
la valeur : il défendit Munster contre son éA'ôquo Valdec avec un courage
intrépide pendant une année entière; et dans les extrémités où le réduisait la
famine, il refusa tout accommodement. (1536) Enfin il fut pris les armes à
lâ main par une trahison des siens. Sa captivité ne lui ôta rien de son orgueil
inôbranlahle : l'évêque UA aiant demandé comment il avait osé se faire roi ,
le prisonnier lui émmê^ à M Mr ée quel dfoit Pérêque osait aeigneot tsmo*
rm mjk^ pm tm» dNg^, «t le prélat mol jMf IKE» fiAW| ii|fil IMi #ii Lsyd€.
ti%vêi|M| apfèa Pttfolr ipitiquo ianipa MBifiAft tflto «A tIBe. eointne on
fait tdr tm monstre, le fit tenailltf avec des tenailles timttai.Ltathoasiasffle
anabaptiste ne fut point éteint par le supplice que ce roi et ses complices
subirent; leurs frères des Pays-Bas furcTit sur le point dO surprendre
Amsterdam : on extermina ce qu'on trouva de conjurés ; et dans ces temps-
LI tout ce qu'on rencontrait d*anabaptistes dans les Provinces-Unies était
traité comme les Hollandais l'avaient été par les Espagnols; on les noyait,
on les étranglait, on les brûlait; conjurés ou non, tumultueux ou paisibles,
on courut partout sur eux dans toute la basse Allemagne , comme sur fÉM
MMisli^s dont il ftiUsdt piu^et Ift larrB.

€)6pe)adaaitlaaeel0TOM8taa88aii(mihn^ dmaiitM (la sang des . Ifusaflytes,
qa'tts appeQaiit «loflyr^ , mala antSèmrant dtillrfaitd de 9k qifelle était dans
ton origlM : les saecesseuts de cas ftnatiqueë sanpdialm «ont les plus
paisibles de tous les hommes, occupés de leurs maittifu^res et de leur
négoee, kborieux, charitables. Il n'y a point d^stetnple d'un si grand
changement; mais comme ils ne font aucune figure dans le monde, on ne
daigne pas s'apeiceroir S*iU sont changés ou non, s'ils sont méchants ou
vertueux. Ce qui a changé leurs mœurs, c'est qu'ils se sont rangés au parti
des unitaires, c'est-à-dire de ceux qui ne reconnaissent qu'un seul . Dieu, et
qui, en révéant le Christ, viv'cnt sans beaucoup de dogmes et sans aucune
dispute; hommes condamnés dans toutes les autres : communions, et vivant

en paix au milieu d'elles. Ainsi ils ont été H ^ ' eontraite des tehtdtlens;
ceux-ci ftirettt d'alwfd des îàm {MteOtei ; ' sotedUntati et aachte, et dnfin
des aoélèrata ahsofdes et tettmM. lei ' antdMptisiea ooiiltiMMf^
etlasagesBé. QBâti CXXXIII. De Genève et de Calvin. Autant que leS
lhabaptistes méritaient qtt*on sonnât le tocsin sur etixde tous les coins
deVEurope, auUntles protestants devinrent recoirimandaWfls aux yeux des
peuples par la manière dont leur réforme Digitized by Google

« 16 CHAPITRE CXXXm. — DE GENÈVE s'établit en plnsieurt lieux. Les magistnts de Genève firent soutenir des thèats pendant tout le mois d% juin 1535. On invita les catholiques et les protestants de tous les pays à venir y disputer : quatre secrétaires rédigèrent par écrit tout ce qui se dit d'essentiel pour et contre. Ensuite le grand conseil de la ville examina pendant deux mois le résultat des disputes : c'était ainsi à peu près qu'on en avait usé à Zurich et à Berne, mais moins juridiquement et avec moins de maturité et d'appareil. Enfin le conseil proscrivit la reUgion romaine; et Ton voit encore aujourd'hui dans l'hôtel de cette inflcription gravée Bur une {klaque d'alrafa» : « En mémoUe de la gHm que Dlea bom • foite d'avoir leoeiié le joug de l'antecteiit, aMI la i^pmlttfQB^ «i * recoané notre liberté. > Les Gènevois reooanèrent en efftl leur mie liberté. L'évIqM qui disputait le droit de souveraineté sur Genève au duc de Savoie et au peuple, à l'exemple de tant de prélats allemands, fut obligé de fuir et dV Itandonner le gouvernement aux citoyens. Il y avait depuis longtemps deux partis dans la ville, celui des protestants et celui des romains : les protestants s'appelaient egnots, du mut eidynosaen , alliés par serment. Les egnots, qui triomphèrent, allirèrent à eux une partie de la faction opposée, cl chassèrent le reste : de lit vint

The text on this page is estimated to be only 22.24% accurate

ET DE CALVIN* If sigailtr at d^obteair cette domination sur les esprits qui iM lM l'amour-propre , et qui d'un théologien fait une espèce de conquérant Les catholiques peu instruits, qui savent en général que Luther, Zuingle, Calvin, se marièrent, que Luther fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ces fondateurs s*insinuèrent par des séductions ilatteuses, et qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pesant pour leur en donner un très-léger; mais c'est tout le contraire : ils aYaient des mœurs farouches; leurs discours respiraient 10 fiflL S^ils coDdMBBèNal k «Mibat dei piêtres, s'ils ouvrirent les poftiidit Muviiils, c'était pour atofBr m uumarta laMNÉMhv* MÉia. Xm jeux, les spectaoIn» taemi dtfwbaebts ksvitanéi; Caaiifo, pendant nku d« tmt aoa, wfm pu aouffeort éim alla im in* strument de Mi^pia* Ils proscrivirent la eaajiMtoB miattlaiiay mais ils la voulurent publique: danala6ttisse, en Ecosse, à Genève,ailaFa M ainsi que la pénitence. On âa fimsit guère chez les hommes, du iBOins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile et le simple; le maître le plus dur est le plus suivi : ils étaient aux hommes le libre arbitre , et l'on courait à eux. Ni Luther, ni Calvin , ni les autres, ne s'entendirent sur l'eucharistie : l'un, ainsi que je l'ai déjà dit", voyait Dieu dans le pain et dans le vin comme du feu dans un enfer ardent; l'autre, comme le pigeon dans lequel était le Saint-Ksprit. Calvin aafetauillaé'alKiii «m anidaQaaive, qui eoaHmiBiaf ant avaa du paiaJM;Umlailitepai]iaijfaM.Ilaaiéliigiak8ln^ ear 11 na pottvaimianBMr an Fkaaaa, où laa l^takm élaiani ahm ail»aoés» et où msQaia l" laissait MlerlaapralailaBl, tandis qi^l faisaii alliance avec ceux d'ÂltemagM. S'itant marié à Stradiiiiig avac le veuve d'un anabaptiste, il retoama enfin à Genève; et communiant avec (lu pain levé comme Jaa antm» il y acquit autant da crédit q«a Luther en avait en Saxe. Il régla les dogmes et la discipline que suivent tous ceux que nous appelons calvinistes, en Hollande, en Suisse, eu Angleterre, ei qui ont si longtemps partagé la France. Ce fut lui qui établit les synodes, les consistoires, les diacres; qui régla la forme des prières et des prêches : il institua même une juridiction consistoriaie avec droit Sa religion ait canforma à l'asprit répoUicaîni at cependant QÉlTin «fait Taiprit Igffannique. On an peut jh^nt par la panéaiitkMi fn'E awnta contra Gastalion» liOBUM iina amotfaa lai, quo sa jalomia flt chasser de Genève, at par la mort amnOa dont fl fit périr longiBOifa après

la malhenrani ^ mcMSanat Chap. CXXXIY. — De Calvin et de Servet.
Michel Servet, de Yillanueva en Aragon, très-savant médecin, méritait de
jouir d'une gloire paisible , pour avoir, longtemps avant Harvey, découvert
la cioulatioa du sang; mais il négligea un art util^ I. Chap. cxxvm. (£d.) .
TOLTAIBB. — niU 2 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

18 GHipmus dumr. — n càLvm |WT dai icttici dangwtmw : il
traita de la préfiguration du Ckrist le Verbe, de la vision de Dieu, de la
substance des anges, de la manducation supérieure ; il aïio]itait en partie les
anciens dogmes soutenus par Sabeilius, par Eusèbe, par Arius, qui
dominèrent dans l'Orient, et qui furent embrassés au xvi^e siècle par i.eUo
bocini, reçus ftDSuite en Pologne, en Angleterre, en HoHande. Pour se faire
une idée des sentiments très- peu connus de cet homme que sa mort barbare
a seule randu célèbre, il «iffira^peut-èCrt ilfiiiilli laUMHMwa;
oaviitoespropmaMlftdaiiftUM di|ft— jattm imptoéftft s €Baaaa gya
goekinfoi soit liltéfadoia, et fall taa sonysia éi satuti ésa mats irtsM at
ysrKiinSf ftin*» noaft na caoïoaa pas 411a aa aoH vm raison pour ngetar
cet homma; soiu deifoas k siqypaiiar, aaas le chasser de l'Egal et sans
Texposer à auema aensora fiomma un hérétique. » Mais Jean Calvin
changea d'avis dès qu'il se livra à la fureur de sa haine théologique : il
demandait la tolérance dont il avait besoin pour lui en France, et il s'armait
de l'intolérance à Genève. Calvin, après le supplice de Servet, publia un
livre dans lequel il prétendit prouver qu'il fallait pimir les hérétiques.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.79% accurate

19 Quand son ennemi fut. aux fers, il lui prodigua les injures et les mauvais traitements que font les lâches quand ils sont maîtres. Enfin, à force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que Dieu demandait l'exécution de Midifil Servet, il le fit brûler vif, et jouit de m l'appliance, lui qui, s'il «âtniitliyMMifMMi, «il M Mlé taMÉM, loi ^ «iilt IM ii iBflMMai iik wiz Moln Im MiiéMttiit* i, qid^lulMMItéiMid«fdifioe,p«mil qtA fUÊijt par xm fflit étranglM iliiit-il juUfetaible de cette liUe pour avoir publié ses sentiments, sans avoir ddsmtiie al diaf eeHS Tille ni dans aucun lieu de sa dépendance ? Ce qui augmente encore l'indignation et la pitié, c'est que Pervet, dans ses ouvrages publiés, reconnaît nettement la divinité éternelle de Jésus-Christ; il déclara dans le cours de son procès qu'il était fortement persuadé que Jésus-Christ était le fils de Dieu, engendré de toute w éternité du Père, et conçu par lo Saint-Esprit dans le sein de la vierge Marie. Calyin, pour le perdre, produisit quelques lettres secrètes de cet infortuné, écrites longtemps auparavant à ses amis en termes ba4|M G«ièf»#iit fnchi m arrêt mon h r«llgloit xomaifi^; unis Jci la place ici pour mieux faire connaître le eai«etln4êOahiil% qui devint Papôtre d« ^esève et des réformés éb France. Il semble aujoiid^d qu'on fksse amende honorable aux cendres de Servet' : de savants paS' teurs des Églises protestantes, et même les plus grands philosophes, ont embrassé ses sentiments et ceux de Socin. Ils ont encore été plus loin qu'eux : leur religion est l'adoration d'un Dieu par la médiation du Christ. Nous ne faisons ici que rapporter les faits et les opinions, sans entrer dans aucune controverse, sans disputer contre personne, respectant ce que nous devons respecoter| et uni^ement attachés à la fidélité de l'histoire. Le dernier trait au portrait de OIMn peut se tirer d'une lettre de ta wtàn , qui ee ceaserte enoore su diâteeu de te BB9lle*Roland, près éb lloBtÉlinieit : elle est edmsée sa mArqnis de Potty grand ehambelbin 4a «el de Nsmre, et datée da 30 septembre 1S61. « flUnneur, gloire et richesses seront la récompense de vos pelnesî surtout se fîtes faute de déAtltre le pays de ces zélés ftuiidns qui excitent les peuftes à se bander contre nous. Pareils monstres doivent être étouffés, comme j'ai fait de Michel Servet, Espagnol. » Jean Cahin avait usurpé un tel empire dans la ville de Genève , oft I. Q'après la lettre de Voltaire à Thieriot, du 26 mars 1757, on pourrait eroiré que voltaire a traité ici Cahrin d'âme ck^oa. Cas saptissl—s afook jamais

existé dans ce chapitre. Je ne les ai trouvées dans aucun des nombreux exemplaires que j'ai vus de l'édition de 1756; et. ce qui est plus positif, dans *WM K^{mm} wàè au WM dnuw BêêMU éégtméi imteêê Il0filv*», à la lettre du 26 mars, on lit que « les mots d'*dm*» atro ie ne se trouvent point dans ce qu'on a imprimé ici (à Genève). «Voyez dans *iMàFoésieg* de Voltaire, les stances intitulées : la torU, anaée 1757. {Not9 49 M, MmteM.)

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

CHAPITRE CaUUOV. — DB CALVIN il fut d'abord reçu avec tant de difficulté, qu'un jour, ayant su que la femme du capitaine général (qui fut ensuite premier syndic) avait dansé avec sa famille et quelques amis, il la força de paraître en personne devant le consistoire, pour y reconnaître sa faute: et que Pierre Ameaux, conseiller d'État, accusé d'avoir mal parlé de Calvin, d'avoir dit qu'il était un très-méchant homme, qu'il n'était qu'un Picard, et qu'il priait «Monsieur l'Intendant My tel Monsieur ditonné, quoiqu'il daignât donner à faire à Monsieur de honte à Monsieur», «icksmise, la tête au poing, par la fillette» L'usage des hommes Hmami souvent à leur vantage. Quant à Calvin était jacobin au jacobin grand dévouement: il ne laissa pour tout bien, en mourant, que la valeur de cent vingt écus d'or. Son travail infatigable lui donna, comme un homme célèbre et un grand crédit. Il y a des lettres de Luther qui ne respirent pas un esprit plus pacifique et plus charitable que celles de Calvin. Les catholiques ne peuvent comprendre que les protestants reconnaissent de tels apôtres: les protestants répondent qu'ils n'invoquent point ceux qui ont servi à établir leur réforme, qu'ils ne sont ni luthériens, ni zuingliens, ni calvinistes; qu'ils croient suivre les dogmes de la primitive Église; qu'ils ne canonisent point les passions de Luther et de Orléans; et que la dureté de leur caractère ne doit pas servir de prétexte à l'esprit des réformés, que les mœurs d'Alemandie VI et de l'Allemagne et les barbaries des persécution se font tort à la religion comme dans l'esprit des catholiques. Cette réponse est sage, et la modération semble aujourd'hui prendre dans les deux partis opposés la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours prévalu à la religion, l'Europe serait un vaste cimetière. L'esprit de philosophie a enfin éteint les furies. Faut-il qu'on ait éprouvé plus de deux cents ans de fureur pour arriver à des jours de repos? Ces secousses, qui par les événements des guerres remirent tant «le bien d'Église entre les mains des séculiers, n'enrichirent pas les théologiens promoteurs de ces guerres. Ils eurent le sort de ceux qui ne supportent pas la charge et qui ne partagent point les dépouilles. Les pasteurs des Églises protestantes avaient si hautement élevé leurs voix contre les abus du clergé, qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes la loi de ne pas recueillir ce qu'ils condamnaient: et presque tous les souverains les astreignirent à cette bienséance. Ils voulurent dominer en France, et ils y eurent en effet un très-grand crédit;

mais ils y ont fini enfin par en être chassés, avec défense d'y reparaître, sous peine d'être pendus. Partout où leur religion s'est établie, leur pouvoir a été restreint à la longue dans des bornes étroites par les princes, ou par les magistrats des républiques. Les pasteurs calvinistes et luthériens ont eu partovité des appointements qui ne leur ont pas permis de luxe. Les revenus des monastères ont été mis presque partout entre les mains de l'État, et appliqués à des hôpitaux. Il n'est resté de ces évêques protestants qu'à l'Allemagne Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

ET DE SERVET. SI que ceux de ItuiMok 9L d'OoMbciiofcf dent les reTenus n'ont pas été distraits. Vous Terrez, en continuant de jeter les yeux sur les suites de cette révolution, l'accord bizarre, mais pacifique, par lequel le traité • de Westphaie a rendu cet évèclié d'Osnabiuck alternativement catholique et luthérien. La réforme en Angleterre a été plus favorable au clergé anglican, qu'elle ne l'a été en Allemagne, en Suisse, et dans les Pays-Bas, aux luthériens et aux calvinistes. Tous les évècliés sont considérables dans la, Grande-Bretagne j tous les bénéfices y donnent de quoi vivre kmnôteinent Les curés de k campagne y sont plue à leur aise qu'en Mooe; Fftalet les séeuliece n'y ont profité que do reboUesémeni dee MMnaetàNi. Il y e de» gnertièrè enlièw 4 Londièe qui ne fonaaièsit autrefole qu'un seul couvent, et qni sont peevlés 9nr jottcd'iiui d'un très^send nmbre de fuaUIes. En génècal, toute nation qui a converti les convente à l'usage public y a beaucoup gagné, sans que personne y ait perdu : car en effet on n'ôte rien à une société qui n'existe plus. Ou ne fit tort qu'aux possesseurs passagers que » l'on dépouillait, et ils n'ont point laissé de descendants qui puissent se plaindre ; et si ce iut une injustice d'un jour, elle a produit un bien pour des siècles. " Il est arrivé enfin, par différentes révolutions, que r£glise latine a perdu plus de la moitié de FBurope chrétienne, qu'elle avait eue presque toutentièrè en divers temps : car, outre le pays immense fui s'é^ tend de Gonstantinople jusqu'à CodovL et Jusqu'à la mer de Naples, elle n'a plus ni la SuMe» nila N

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

il CHAPITRE CXXXV. — W ROI HENRI VIlt qu'on jeta suffît pour renvwiif «• glMÉ aoMHM éli lOiglMlfi ébranlé par la hate« pablique. Heni VIII, homme Toluptaeni, fougueux, et opiniâtre dans tous ses désirs, vnt parmi beaucoup de maîtresses Anne de Boiînn, fiûe d'un gentilhomme de son royaume. Cette fille, d'un enjmifni'^nt et d'une liberté qui promettaient tout, eut pourtant l'adresse de no se pas abandonner entièrement, et d'irriter la passion du roi, qui résolut d'en faire sa femme. Il était marié depuis dix-huit ans à Catherine d'Espagne fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles- Quint, de laquelle il avait eu trois enfants, et dont il lui restait encore laprUiMiellIfle, qui firt depvis tetiio d'ABK'letefre. Comneiit ftdre un éHiofMT eomnMift etssef son uutflflfe iifee une An&Bit télto ooe Cafteitiie tfKspai^iie, I ItqodkmiiepoiinHfeipToo^ nfmiofiiiiemxhiiti, ni iBêiM isefte litmieinr qtd aceoiopegpe si soutent la verttt des femmes t i^ant Mmà épousé le prince Artlmr, frèm aîné de Henri VIII, et l^iytnr perdu au botit de quelques mois, Henri VII l'avait fiancée à son second fils Henri, avec la dispense du pape Ju!o> 11; et ce Henri VIII, après la mort de son p'''Te, l'avait solennellement épousée. 11 eut longtemps après im bAtard d'une mattresse nommée Blimt. Il ne sentait alors que des dégoûts de son mariage, et point de scrupules; mais quand il aima éperdument Anne de Boulén, et qu'il ne put venir à bout de jouir d'elle sans l'épouser, alors il eut des remords de conscience, et trembla d'avoir ofi^nsé Dieu dix-huit ans avec sa femme. Ce prince, eomnif encore anx papes, soUucitt dément Vil de ciieer la bulle de lides H, et de déclarer aon mariage aiee la tante de Chariei* QnHtt contraire am lois difhies et Iramaines. Clément VII , bâtard de Jnlien de Hédlelf , wtait de voir Rome mus eigée par l'armée de Charles-Quint. Ayant entofte iUt à «ehie la pabt avec l'empereur, il craignait toujours que ce prince ne le fit dépoeer pour sa bâtardise. Il craignait encore plus qu'on ne le déclarât simoniaque, et qu'on ne produisît le fatal billet qu'il avait fait an cardinal Colonne; billet par lequel il lui promettait des biens et des hoïinnirs. s'il parvenait au pontificat par la faveur de sa voix et de ses bons offices. 11} ne pouvait déclarer la tante de remporciir concubine, et mettre les enfants de cette femme si longtemps légitime au rang des bâtards. D'ailleurs un pape ne pouvait guère avouer que son prédécesseur n'avait pas été en droit de donner une dispense : il anndt lapé lo^ mime les fmdemenle de la gmndeor panifluale en aienaiH

faHy avait dea lois que les papes ne peavaient enMndre. Louis XII avait fait, il est vrai, dissoudre son mariage : mais le cas était bien différent. Il n'avait pu avoir d'enfants de sa femme; et le ' pape Alexandre VI, qui ordonna ce divorce, était lié d'intérêt avec Louis XII. François I", roi de France, devenu par son second mariage nommé Catherine d'Aragon. (Éo.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

cMâmtwÊÊ de Catherine d'Espagne, soutint à Rome le parti de Henri VIII, comme son aJlié, et surtout comme ennemi de Charles-Quint, devenu si reI doutable. Le pape pressé entre l'empereur et ces deux rois, et qui [écrivait qu'il ttait entre l'enclume et le marteau, néj?ocia, temporisa, j promit, se rétracta, espéra que l'amour de Henri VIII durerait moins . qu'une uégociatiou italienne : il se trompa. Le monarque anglais, qui était mallieureujeiieot théologien , fit servir la théologie à sou amour. M €l tatti* teiMMtn d« ton parti avalent locoun m idwUiqu^^i tféponwr la mnr |«ti#iH" I étÊtmf mtomm §tfMifÊÊ m gluif a yoteHy mÊÊfmêê ém ■ncienaii I cooiMiiea de cinq cents pittia tfam^ m aaaava amrait aux lois n>I aainaa H à oailes des Hébreux, comme un iMmaa égaré qui demande sa route : ils yomi ihifahar daaa le aodb éa faapia Juif lea fàflaa êê leurs tribunaux. Mais si on voulait suivre les lois matrimoniales des Hébreux, il faudrait donc les suivre en tout; il faudrait condamner à la mort celui ' qui approche de sa femme quand elle a ses règles , et se soumettre à I beaucoup de commandements qui ne sont laits ni pour nos climatâ| ni pour nos mœurs, ni pour la loi nouvelle. fit aM ià que la moindre partie de Tahaa tii Ton le jetait en jugnal le martign da Heaii p» la Mltffae. On •• diMianlalt ^ daai an mÊtÊmhwmiAliàÊtamnMat itiaa «m ftdUM kniftna, eamwaaiar oaelcMiiBii lai aDaU'atoaa aaaf eteiief l'ibéliiinee Imaiaiat^ U était a«- aeaiaiaMal panait par le Veutéronom^ i maia mtené d'époaaer la venye de eon frira fOaaA elia n'avait point d'enfents; que la veufa éaiilaii droit de sommer son beau-firtee d'exécuter eetitie; etqaa sur son refus elle devait lui jeter un soulier à la tête. On oubliait encore que si les lois juives défendaient à un frère d*épouser sa propre sfrur, cette défense même n'était pas absolue; témoin Thamar, fille de David, qui, avant d'être violée par son frère Amnon, lui dit en propres mots : « Mon frère*, ne me faites pas de • sottises, vous passeriez pour un fou : demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas. » C'est ainsi que les lois sont près- ' que toiî^ourt eontradictohres. Mais 11 tett plat étiasge aneeffa da leir gcáfamai Ifia d'Angleterre par let ioataaita da la Jvdéa. Iféiaittni tpeetatto aorta al lace da ?tir àhm côté le roi d'Aagla* ttfia aolH^lar Itt tmlftirilit de l*Bttropt d^itre fnrovaliies à ara de Pautre l'empereur presser leort décisions en faveur de sa tante, •! le roi de Franot aa niSea d'ea taotenir la loi du Lévitique contre oelle du Deutérammê^ poar rendre Charles

The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate

i4 CHAPITRE CXIXV. — SU RDI HENRI YBU itent de ce coi, mmméOtmki^kvmwêigieux servite, mta; à émx, àb l^bservance, deux écoe; en prieur ée Saint -Jean, qinaae éeOB; au prédicateur Jean Marino, vingt écus. i> On voit que le prix était différent selon le crédit du suffrage. Gel aclicteur de décisions théologiques s'excusait en protestant qu'il n'avait jamais marchanfié, et que jamais il n'avait donné l'argent qu'après la signature. (1630, 2 juillet) Enlin les universités de France, et surtout la Sorbonne, décidèrent que le mariage de Henri avec Catherine d'Espagne n'était point légitime, et que le pape n'avait pas le droit de dispenser de la loi du Lévitique. Les agents de Henri ?in eliawnt ju&qrfà trwrtr im wUrn in rabbins : ceofrei amèreiit la vérité le BmÊàfmmÊÊ «ÉoiMit qe'oE époméllft nm n ée sm fièn; raeliUiëlMtqMoellelei sMlsit que pe«r la PileUlai, «t que le IMHifm devet^ ètoe obnffé m ABg&Bime; Lee unlieieltéi et les labUiie dee pays afllMiens pensaient tout autrement; mais Henri ne les consulta pas : jamait les théologiens ne firent voir tant de démence et tant de bassesse. Muni des approbations qui ne lui avaient pas coûté cher, pressé pa: sa maîtresse, lassé des subterfuges du pape, soutenu de son clergé, autorisé par les universités et maître de son parlement, encouragé encore par François I", Henri fait casser son mai iage (1533) par une sentence de Cranmer, archevêque de Cautorbury. La reme ayant soutenu ses droits avec fermeté, mais avec modestie, et ayant décliné cette juridiction fam donner des année eonlra elle par des plaiaM ivep-amèroi, wtirée à la campagne, laima aon lit et sentPOBoàea ritate. Cette mehrerae, défA groee de deua mois» qntmà èùm firt déclarée femme et reine, ût son entrée dans Londioi avec vne pompe autant au-deasui de la magnificenae ordinai», qm m IMme pâmée était au-dessous de sa dignité préeeato. Le pape Clément YU ne put alors se dispenser d'accorder à CharlesQuint outragé, et aux prérogatives du saint-siège, une bulle contre Henri VIII. Mais le pape,]3ar cette bulle, perdit le royaume d'Angleterre. (1534) Henri presque au même temps se fait dtclarer, par sou clergé, chef suprême de l'Église anglaise. Son parlement lui confirme ce titre, et abolit toute l'autorité du pape, ses annates, son denier de Saint-Pierre, les provisions des bénéfices. Les peuples prêtèrent avec allégresse un nouveau serment au roi, qu'on appela le serment de suprématie. Tout io ctéHi du pape , si palaiant peâlMrt ttnt de iriées, tonaba en un instant sans ootiediction, malgré le déeaq^ dm ordres Jeux

qui prélevaient que dans un grand royaume en ne pouvait rompre avec le pape sans danger, virent qu'un seul coup pouvait renverser ce colosse vénérable, dont la tête était d'or, et dont les pieds étaient d'argile. En effet, les droits par lesquels la cour de Rome avait vexé longtemps les Anglais n'étaient fondés que sur ce qu'on voulait • bien être rançonné; et dès qu'on ne voulut plus l'être, on sentit qu'un pouvoir qui n'est pas fondé sur la force n'est rien par lui-même. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

csAPiTHB cxxsr. — m wn mam vm. S5 te roi se fit donne»' par son parlement h< annates que prenaient les l papes. Il créa six évêchéi nouveau v : il fit en sorte que son nom la visite i «les couvents. On voit encnn> les proc.ès-verbaux (!•• (iii)elques débauches ! scandaleuses, (u'on eut soin d'exai^jérer, de quelle. Tous les couvents furent supprimés. On assigna des retraites aux vieux religieux qui ne pouvaient retourner dans le monde, une pension aux autres. Leurs rentes furent mises dans la main du roi. Il y avait, au calcul de Burnet, pour cent soixante mille livres sterling de revenu. Le mobilier, l'argent comptant, étaient considérables. De ces dépouilles, Henri fonda ses six nowfwia éfMiés et un eollése (1536), récompensa quelques senritcw», ttoenveititlenÉteàieniMVi. Oè nèOM soi, *qBi Mit asotm de sa ptaae rautorité d« pi^ contre LiHier, devenait ainsi un ennemi irrieenciliable de Rome. Mais ce aèle, qall avait si hautement montré contre les opinions de cet hérésiarque réformateur, fut une des raisons ^ la serment snr le dogme, quand il eut chan^ié la discipline. U voulut bien être le rival du pape, mais non luthérien ou sarramentaire. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il fit lire l'Écriture en langue vulgaire; mais il ne voulut pas qu'ou allât plus avant. Ce fut un crime capital de croue au pape; c'en fut un d'être protestant. Il fit brûler dans la même place ceux qui parlaient * • pimrtopimitfi,etcewytf aedédftfateptpwirlniétoB^ I U oâMwn Mectts, qnâ avait été gnad rhtnwdsry et un éviive nommé Fisher, ^ refusftieit de pMter le seaoMiit de mprématiet c'estrà-diiede reconnaître Henri VIII pour le pape d'Angleterre, furent csMrtinmés, par le padement, à perdisse U tête» selon la ri^^ucur de la loi nouvellement portée ; car c'était toujours Aveo le glaive delà lûi qjm Henri VI H fai.sait périr quiconque résistait. Presque tous les historiens, et surtout ceux de la communion romaine, se sont accordés à regarder ce Thomas More ou Morus comme un homme vertueux, comme une victime des lois, comme un sage rempli de clémence et de bonté ainsi que de doctrine ; mais la vérité esl qee c'était un superstitieux et on barbare persécuteur. Il avait, un an avant son supplice, ftdt venir ehna lui nn avocat nommé Bainbam, aooQsé de Inorier les opaions des luthériens^ et l'ayant fsit battre de veiges en sa pcéaenoe > l'ayant ensuite fsit condnre à la Tour, où il fut témoin des tortures qu'il lui fit subir, U l'avait enfia lût brûler vif dans la place de Smitbfield. Plusieurs

autres malheureux avaient péri dans les flammes par des arrêts
principalement émanés de l'enchan

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.04% accurate

26 CHAnmi Gixxv. du m» nmx vm. celier qu'on nous peint
comme un homme si doux et si tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il
méritait le dernier supplice, et non pas pour avoir nié la nouvelle suprématie
de Henri Vill. Il mourut en plaisantant : il eùJL mieui valu avoir un
caractère plus sérieux et imim barbare. Le pape Paul III , successear de
dément VII , crut sauver la vie à l'Mqiii FUher, pendant qu'on hurtmiiait
iom pvMèiy m M wigiiiu le Ghapeam de eaidiMd : il m ftt q«e doonar an
aei la flatafr da niaa périss «a aaitoi m réahaftind, La téla d» aaidinal gihia,
a»4aLa iNNvmm la mère de ce oaidiaaly ians laifeQter ni la viiiHaaw ai la
saag xoyal danlaUa était» al taal aala paraa

The text on this page is estimated to be only 18.27% accurate

lui avaient dit un jour de ces choses flatteuses qu'on dit à toutes les femmes, et qu'une reine vertueuse peut entendre, quand l'enjouement de son esprit permet quelque liberté à ses courtisans. On pendit un musicien qu'on avait engagé à déposer qu'il avait eu ses faveurs, et qui ne lui fut jamais contraire. La lelle cctU; malheureuse reine écrivit à son mari avant d'aller à l'échafaud paraît un grand témoignage ■ Idtorie, riipMihmtê dM» l'«némtion , sont égales ; c*ett qn» tMt iMimM qui sera teltnilt A*vai» galta« terie de la reine dflit ITâMnser, sou8 ftii« de haute traltlfOii| et que toute fille qui épouse un roi d'âi^Mm, «l il'ofi fÊÿkÊlg%, doit k déclarer sous la même peine. La plaisanterie (si on pouvait plaisanter dans une telle cour) disait qu'il fallait que le roi épousât une veuve : nussi en éjiousa-t-il une dans la oersonne de Catherine Parr, sa sixième femme (lf)43). Elle fut prête de subir le sort d'Anne de Boulén et de Catherine Howard, non pour ses galanteries, mais parce qu'elle fut quelquefois d'un autN a»it^ que le roi aux les matières de théologie. Quelqm MamiM f« iM «kn«ê k Nlt^ d» k^ • • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

£8 CBAPIERS CXUV* ~ HU Bûl UJUîBl VIU été dus tyraus, parce que la contradiction et la révolte foui naître la eruauté. Henri YUI était cruel par ton «HWHàre; tyran dans lagon vamament, àum Jâ leligion, dma sa lunUliu II Munit tei m lit (1545); et Hanii VI, b pin doux dis ptiupaa, avait été détrtéé, «apriioimé, aasaaéBét On vit dans sa deniièl#]Mladla un efllet singulier du pouvoir qu'ont les lois en Angleterre jusqu'à ce qu'elles soient abrogées, et combien on s'est tenu dans tous les temps à la lettre plutôt qu'à l'esprit de ces lois. Personne n'osait avertir Henri de sa lin prochaine, parce qu'il avait lait statuer quelques années auparavant, parle parlement, que c'était un crime de haute trahison de prédire la mort du souverain. Cette loi, aussi cruelle qu'inepte, ne pouvait être fondée sur les troubles que la succession entraînerait, puisque cette succession était réglée en faveur du prince Edouard : elle n'était que le Irait da la tyian' de Hemi YIII, de sa crainte éa Je Mrt^ et de l'opInUm où. les peuples étaient eneore qu il y a «n ut de oonnattie V%wak, CuAP. CXXXVI. — Suite dê la religion d'Angleterre, Sous k liaitere et capricieux Henri VIII, les Anglais nesiivaieit encore de quelle religion ilsdaieraient être. Le luthéranisme, le puritanisme, l'ancienne relifiion romaine, partageaient et troublaient les esprits, que la raison n'éclairait pas encore. Ce conflit d'opinions et de cultes bouleversait les têtes, s'il ne subvertissait pas l'État. Chacun examinait, chacun raisonnait, et ce furent les premières semences de cette philosophie hardie qui se déploya longtemps après sous Charles II et sous ses successeurs. Déjà même, quoique l» septicisme edt psB de partiaaM ea àni^ terre, et qu'on ne disputât que pour s^roir son quai anitre on dimii s'égarer, il y eut dans le gnuad parolesMBt eonvoqué par Henii dea esprits mAlaa qui déclarèmnt haiàeiiient q«'il ae ftBait eroiee ni à l'Ëglise de Rente ai asx sectes de liUiÛier et de Zuingle. le célaAfaie lord Herbert nous a conservé le discours plus hardi d'un membre dn parlement (15'29), lequel déclara que la prodigieuse multitude d'opinions théologiques qui s'étaient combattue? dans tous les temps mettait les hommes dans la nécessité de n'en croire aucune, et que la seule religion nécessaire était de croire on4^jieu et d'être juste. On T écouta, on ne murmura pas, et on resta dans l'incertitude. Sous le règne du jeune Edouard VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, les Anglais furent protestants, parce que le prince et son conseil le ftirent, et que Tesprit de réforme avait partout des ractnes. Qette

l'église était alors un mélange de racwiftiïetrey elde kifkàrimtg mais
penenne neftit persécuté peur ea loi, hors deuspanfres ternes anabaptistes,
qae rarchevéqae de Ganteiltéryy Onammw ^ éHu^ letliérien,' a'iribstina à
faire brûler, ne prévoyait pas qu'un jour il périrait par le même supplice. Le
jeune roi ne voulait pas consentir à l'arrêt porté contre une de ces
infortunées : il résista longtemps; il signa en plonant. Ce n'était pas «assez de
verser des larmes» UlsUait Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

cHimn caaom. flim DB LA BKLI6J0N , nrc. m I ne pas '^ip'ner; mais il n'était âgé que de quatorze ans, €LM piwait avoir do volonté ferme ni dans le mal ni dans le bien. 1 Ceux que l'on appelait alors anabaptistes en Angleterre sont les pères de ces quakers pacifiques, dont In religion a été tant tournée en ridicule, et dont on a été forcé de res[]ecler les mœurs. Ils ressemI hlaient très-peu par les dogmes, et encore moins par leur conduite, à I ces anabaptistes d'Allemagne, ramas d'hommes rustiques et féroces ^ que iMnui «YDW Tiui pooasBr Iw iMxriWft^hmlMiatiflme sauvage aqui loin que peut aller la aatere liqy^i— ahiaéonaè» à éltó*îêBie> Ui aucone aeete établie fofpoïtànmmi n'en pÊni jamala a¥Oir qu'à la longue; nais ee qui eat trtl-oitfaordinaire, c'est que, se croyant chrétiens, et ne se piquaatiMillMMlitde piûloioophie, ils n'étaient réel* lement que des déistes; car ils ne reconnaissaient Jésus-Christ que 1 comme un homme à qui Dieu avait donné des lumières plus pures qu'à ses contemporains. Les plus savants d'entre eux prétendaient que le terme de fils de Dieu ne signifie chez les Hébreux ({xi' homme de bien, comme fds de Satan ou de Bélial ne veut dire que méchant homme. La plupart des dogmes, disaient-ils, qu'on a tirés de TEcriI tore, eeiitdaeealitmiésdepliaoïQpklediniliiiaeQ^^ simptes et natureUes» Ha ne reecennaîMaient ni lliialoioie de la ohale f • de llMMOiiie, ni le jnyatto de la sainte Trinité, ni jiar eonséqnt I celni de rinearnatian» lie liaplénie dee enftnta était alwolament ifQeté I chez eux; ils en conféraient «a nooma aux adnltea : plusieurs même I ne regardaient le baptême que comme une ancienne ablution orientale I adoptée par les Juifs, renouvelée par saint Jean-Baptiste, et que le Christ ne mit jamais en usage avec aucun de ses disciples. C'est en cela surtout qu'ils ressemblèrent le plus aux quakers qui sont venus ^ après eux, et c'est principalement leur aversion pour le baptême des enfants qui leur lit donner par le peuple le nom (V anabaptistes. Ils j pensaient suivre l'Évangiie à la lettre j et en mourant pour leur secte, Ha croyaient mourir pour le christianiflBM : bien difittrente en cela des I théistes on des détooles, qui établirent pfa» que jamais lews epinions seerètes an milieu de tant de seetes publiqiBS. Ceqfrciy ptes attaeiiéB à Platon qtfà Jésn^«(flgist, tdas philesephes [que chrétiens, fatigués de tant de disputes maDieareuses', rejetèrent témérai rement la révélation divine dont les hommes avaient trop abusé , et l'autorité ecclésiastique dont on avait abusé encore davantage. Ils j étaient répandus

dans toute l'Europe, et se sont multipliés depuis h j un excès prodigieux, mais sans jamais établir ni secte ni société, ^ sans s'élever contre aucune puissance. C'est la seule religion sur ^ la terre qui n'ait jamais eu d'assemblée, celle dans laquelle on a le ^ moins écrit, celle qui a été la plus paisible; elle s'est étendue partout sans aucune communication. Composée originairement de phiiuso^ pbes, qui, en suivant trop leurs lumières naturelles, et sans slnstraître mntnellemagt, se sont tous égarés d'tne manière uniforme; passant eosBite dans l'ecdie mîtoim de ceux qvs Tiveat dans le loisir aliaolé i mie fbftone boiBée, elle est mrâlée éipnis ^ pigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

10 GSAfmi (UDOOT. ~ (TORS M IJk MLIMOil de tous les pays,
et ello a rarement descendu chez le peuple. L'Angleterre a été de tous les
pays du monde celui où cette religion, ou plutôt eette philosophie, a jeté
avec le t«m^ let neimt les plus profondes et les pi» énuân. Ble y a péaUré
atat «Imi quelques tr*tiRUU «t J«i^ dam lit «ftmpagnat. Li peuple i« MU fit
eit te tmi foi iH «eniMMé à pèBMr par litf

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

préjudice de Marie, sa sœur, fille de Henri VIII et de Catherine
d'Espagne. Jeanne Grey fut proclamée à Londres ; mais le parti et le droit de
Hariri l'emportèrent. A peine y eut-il une guerre. Marie enferma au
1a t m cm la prinMaw flia i Mb, qui régna depuis un tant de gloire. Bttuftp
ptoi d to aait Mt i

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

8B (mPiniSCIXXYI.-^fOnSMI^BBUGIOlf, ITC, De tons ceux que Marie fit exécuter vifs dans les flammes, il n'y en eut aucun qui fût accusé de révolte : la religion faisait tout. On laisse aux Juifs l'exercice de leur loi; on leur donne des privilèges; et les chrétiens livrent à la plus horrible mort d'autres chrétiens qui d'ailleurs rent d'eux sur quelques articles ! (1558) Marie mourut paisible, mais « méprisée de son mari Philippe II tant de » 880 rajets, qui lui retournent en outre la perte de Calais^ laissant . onAn «ne mémoire odieuse dans l'esprit de quiconque n'a pu les FAmis ; dW penéteur. k WÊtê catholique succéda Elisabeth première. Le parlement fut protestant; la nation entière le devint, et il est encore. Alors la religion fut fixée. liturgie qu'on avait ébauchée sous Édouard VI fut établie • telle qu'elle est aujourd'hui ; la hiérarchie romaine conservée avec bien moins de cérémonies que chez les catholiques, et un peu plus que ' chez les luthériens; la confession permise et non ordonnée; la créance que Dieu est dans l'eucharistie sans transsubstantiation : c'est en général ce qui constitue la religion anglicane. La politique exigeait que la suprématie restât à la couronne : une femme fut donc chef de l'Église. . . * Cette femme avait plus d'esprit, et un meilleur esprit que Henri VIII • son père, et que Marie sa sœur. Elle évita la persécution tant qu'ils l'avaient excitée. Comme elle vint à son avènement que les prédicateurs . des d'énas partis étaient en chaire les trompettes de la discorde,- elle . ordonna qu'on ne prêchât de six mois, sans une permission expresse- . ; signée d'elle, afin de préparer les esprits à la paix. Cette précaution nouvelle content ceux qui croyaient avoir le droit, et qui pouvaient • avoir le talent d'émouvoir le peuple. Personne ne fut persécuté, ni recherché pour sa croyance ; mais on poursuivit sévèrement selon la . loi ceux qui violaient la loi et qui troublaient l'État. Ce grand principe si longtemps méconnu s'établit alors en Angleterre dans les esprits, que c'est à Dieu d'inspirer les rois qui pevent-ilni d'ailleurs. ' que «az hommes à ramener ceux qui s'attachent contre le gouvernement établi par les hommes. Vous examinerez dans la suite ce que vous devez penser d'Elizabeth, et surtout ce que fait sa nation. Chap. CXV. — le règne en effet. La religion n'éprouva de troubles en Écosse que comme un reflux sur ceux de l'Angleterre. Vers l'an 1559, quelques calvinistes s'étaient d'abord insinués dans le peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi ; il se met lui-même la bande qu'on lui présente,

jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, et qui a^{en} serve à eoB avantage. Les évêques caÉkoHqnes ne manquèrent pas d'abord de Ikire eon« 1. U faut en excepter les antitrinitaires. On en condamna plusieurs aux flammes sous sou règne. Cette manière de les traiter était le seul point de discipline eodésiastlqiie sur leqoâ on fftt alors d'accord en Berops : dane en siècle on ne le eerapnisqae sur la tolérance. {Bd»àê KM)

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.10% accurate

V CHAPITRE CXXXVU. — DE LA RELIGION EN ÉCOSSE.

^3 dsmiMr an Ita quelques hétMqoM : tétait uw dune âuin ett unge en Europe qm ùb Mie périr im Toleiir pftir la ooide. Il arriva en ÊcoM M qui doit arrim dans tovs les pt^t où il reste de la liberté. Le supplice d'un vieux prêtre, que rarcheviqias de Saint-André avait condamné au bûcher (1559), ayant fait beaucoup de prosélytes, on se servit de cette liberté pour répandre plus hardiment les nouveaux dogmes, et pour s'élever contre la cruauté de rarchevêque. Plusieurs seigneurs firent en Êcosse, dans la minorité de la fameuse reine Marie Stuart, ce que firent depuis ceux de France dans la minorité de Charles IX. Leur ambition attisa le feu que les disputes de religion allumaient; il y eut beaucoup de sang répandu comme ailleurs. Les Ecossais, qui étaient alors un des peuples les plus pauvres et les moins inihistifein de FBarope, anialent liiaii mlea ftH de s^ pliquer à iérfiiser par levr travail leur tam iQgnte et stéiiley et à se procurer «n mollis par la pêche mè sahsistsiise qui levr maaqnaiti que d'ensanglanter Uni malheureux pays pour des opinioas Aliaiipkres et pour rintérêt de quelques ambitieux. Ils a|oalérant ee aouTaaa malheur à celui de Tindigence où ils étaient alors. (ir)59) La reine régente, mère de Marie Stuart, crut étouffer la réforme en faisant venir des troupes de France; mais elli établit par cela même le changement qu'elle voulait empêcher. Le parlement d'Écosse, indigné de voir le pays rempli de soldats étrangers, obligea la régente de les renvoyer; il abolit la religion romaine, et établit la confession de foi de Genève. Marie Stuart, veuve du roi de Francœ François II, princesse faible, née seulement pour Pamour, forcée par CaUierine de Médieis, qui craignait sa beauté, de quitter la rīnuice et de releuiier eu toosM, ne retrouva qu'une contrée malheureuse, divisée per la fanatisme. Tous verrez comme die augmenta par ses mbleaiea les malheurs de son pafs. Le calvinisme enfin l'a emporté en floossa, malgré les évôques catholiques, et ensuite malgré les évêques anglicans. Il est aujourd'hui presque aboli en France, du moins il n'y est plus toléré. Tout a été • révolution depuis le xvi* siècle, en Êcosse, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemark, en Hollande, en Suisse, et en Francœ. Chap. GXXXVIU. — De 2a religion en Franeep mu FtonfoU l** et «et «tiecesf sufv. Les Français depuis Charies TII étaient regardés à Borne eommedes schismatiques, à cause de la pragmatique-iuictioA ftitita à Bourges, ccmiMmémeni aux décnts du concile de Blla, ennemi da la

papauté. Le plus grand effet de cette pragmatique était l'usage des élections parmi les ecclésiastiques, usage, encourageant à la vertu et à la doctrine en de meilleurs temps, mais source de lactions. Il était cher aux peuples par ces deux endroits ; il l'était aux esprits rigides comme un reste de la primitive Église; aux universités comme récompense de leurs travaux. Les papes cependant, malgré cette pragmatique qui abolissait les annates et les autres simonies, les recevaient près- , VOLTAIRE. — VIII, 3 ^ i « »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

34 CiUPITRB CZZXYUI. — DB lA RELIGION qw tavfoun.
FMmtMW am dit qoA dm 1m dix-aq^ innétg da i ^gne de Louis XII, ils tirèrent ds diocèse de Fuit U somme exo^ bitante d« trait mîUiau trait itnt miUâ lifrat nnmériim» de ra temps-là. Lorsque François P" alla faire, eu 1515, ses expéditions d'Italie, brillantes au cumuiovement comme celles de Charles VIII et de Louis XII, et ensuite plus malheureuses ^core, Léou X, ^{ui s'était d'abord opposé à lui, en eut besom et lui fut nécessaire. (1515 et 1516) Le chancelier Duprat, qui fut depuis card ual, fit avec les ministres de Léon X ce fameux concordiU par lequel ou disait que te roi «t It fÊf m doQBômU ce qui leur apperteneit pas. Le roi oMint b necifiiation d« bénéfices, et le pape eut, par m artide aeerat, le NvmiidelapMalênaiiiiée, en leneicant amt amadatiy am yétéma» «ne eipeelitivee, à kt préventioai droits que Boom avait loBgterapt prétendus. Le pape, immédiatement après la signature dn eoneordat, se réserva lesjaoatet par uoe buJUe. L'Uuirenité de Faris, qui perdait un de set droits, s'en attribua un qu'à peine un parlement d'Angleterre pourrait prétendre : elle fit aflicher une défense d'imprimer le concordat du roi, ot de lui obéir. Cependant les universités ne snnt pas si maltraitées par c>\ accitrd du roi et du pape, puisque la troisième partie des béneliccs leur tsL réservée, et qu'elles peuvent les impéirur ijcdaut qua.tre mois de l'année, janvier, avril, juillet et octobre, qu'on nomme les mois des gradués. Le clergé, et surtout les chapitres, à qui on ôtait le droit de sommer leu» évêques, eo mamurèrBBt; feyéfance d'obtenir det béaéiees de la eoor let apaiaa. Le périment, qui u'attmidait pat de grâcet de la eour, fat inébranlable dam ta femeté à soutenir lea aucient mages , et lee Ubértét de l'Sglise gallicane dont il était le oontennteur; il résista respectuailment k jdusieurs lettretde jussion; et eofloY forcé d'enregistrer le concordat , il protesta que c'était par le commandement du roi, réitéré plusieurs fois. Cependant le parlement dans ses remontrances, l'Université dans ses plaintes, semblaient oublier un service essentiel (jue François P*" rendait h la nation en accordant les annales : elles avaient été payées avant lui sur un pied exorbitant, ainsi (pi'en Angleterre: il les modéra; elles ne montent pas aujourd'hui à, quatre cent miile francs, année commune. Mais enfin les vœux de toute la nation étaient qu'on ne payât point du tout d'cMUiafet à Rome. On tonhaiiait an molat un eoneordat temblatle au concordat germanique. Let AHemandt, toujouni jaloux de leurt droitt, avaient stipulé

a? ee Niooiea V que Véleetlea canonique serait en Tigueur dans toute
rAllemagne; qifon ne payerait point d'annates à Rome; que seidemement le
pape pourrait nommer à certains canonicats pendant six mois de Tannée, et
que les pourvus payeraient au pape une somme dont on convint. Ces riches
canonicats allemands étaient encore un abus eux yeux des juriseonsullas, et
cette r^vaofie k Home une siL. Voyti i'UiêtQif du i^arimitUi chap. av.

The text on this page is estimated to be only 25.45% accurate

r EN FBANCE SOUS FRANÇOIS I^{er}. 35 moDW. G[^]étiit, aéUm
mUf m wrché onéreux et fcandaleiiiit de payw en Italie pour obtenir un
rmam dans la Germanie et dam la GaoJt. Ce trafic paraissait la honte de la
religion, et les calculateurs politiques faisaient voir que c'était une faute
capitale en France d'envoyer tous les ans à Rome environ quatre cent mille
livres, dans un temps où l'on ne regagnait point par le commerce ce que l'on
perdait par ce contrat pernicieux. Si le pape exigeait cet argent comme un
tribut, il était odieux; comme une aumône, elle était trop forte. Mais enfin,
aucun MDQvd 80 l'est jamais fait que pour de l'arfeot; reiii[^]ueai
wdulgtuQes, di^{^^}Mttf ff hétéÊÊtê f tNft % été ?o&dii« raAiiiHMItof«lMI
Jai«llgi0AàAMi, a nlift «tan, m àmm, Mi» wviv «MI iiamto aa Ite 4« IMI
«te pi«8t ih» éièque éHMgir» tfà, ftr It toH dt U Miamil m gw» m'iuft |M
pla» MmM èMmif lipremièivaBiéft du rtfeatt d'm béaéaoe an Fraieia que It
pnmière année du revenu dt 1» CkiM tl des Iiidii. Cet accord alors si
révoltant se fit dans le temps qui précéda la rupture du Nord entier, de
l'Angleterre et de la moitié de rAllemagne, avec le aiége de Rome. Ce siège
en devint bientôt plus odieux k la France, et la religion pouvait souffrir de la
haine que Rome inspirait. Tel fut longtemps le cri de tous les magistrats, de
tous les chapitres, de toutes les universités. Ces plaintes s'aggravèrent
encore quaud on vit la bulle dans laquelle le voluptueux Léon X appelle la
pragmatiquemÊtUkm U iépfmmUm Ai foy«iifii« de Ftmm*
flMt»lM«teMI9 àtatHiWM Mlion, daoï vit Mit •& tai dUil «dm Fiai, «I
oÉfm dm»ndai»d» Fctput» oMltt «bmm «dourd'lnii Les premières nnnéw
qui suivirent le mmtvréoÀ fùrent des temps de tfOttUa» dâBs'pluiiiflirt
dioeèiM* Im roi nommait an évêque, les char noines un autre; le parlement,
en vertu des appels comme d'nbns, jugeait en faveur du clergé. Ces disputes
eussent fait naître des guerres civiles du temps du gouvernement féodal.
Enfin François ôta au parlement la connaissance de ce qui concerne les
évôchés et les abbayes, et l'attribua au grand conseil. Avec le temps tout fut
tranquille : on s'accoutuma au concordat[^] comme s'il avait toujours existé;
(1538) et les plaintes du parlement cessèrent entièrement, lorsque le roi
obtint du pape Paul III Tiaduit du ehanc[^]er et dea mernlvea du
paiJ#MBt;tediilt par lequel ils peafVilm-mèiiiasfldMfoptttttMqMto
iQifidlMigindfOMittmim hto[^]ftoidaiateuim (lâaiattNidii riqiitttt mtm% la
aiteM pciviléce. Bans toute cette affaire, qui fit tant de peina à MiiQoia I**,

Uétilt nhuriM qe'il fût oM, s'il voulait fw LÉMi X remplit avec lui tes engagements politiques, et l'aidât à recouvrer le duché de Milan. Ou voit que l'étroite liaison qui les unit quelque temps ne permettait pas au roi de laisser se former en France une religion contraire à la papauté. Le conseil croyait d'ailleurs que toute nouveauté en religion traîne après elle des nouveautés dans l'État, Les politiiiues peuvent se tromper en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. Le conseil avait raison, en considérant les trouble» U AUemague, qu'il fo* Digitized by G[^]j

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

36 CHAPITRE CXXXVIII. — DE LA RELIGION 'SMRitait lui-même; peut-être avait-flwt s'il songeait à la flacilité avec laquelle les rois de Svèda flit de Danemarlc établissaient alors le luthértnisme. Il pouvait encore regarder en arrière, et voir de plus grands exemples. La religion chrétienne s'était partout introduite sans guerre civile : dans l'empire romain, sur un édit de Constantin; en France, par la volonté de Clovis; en Angleterre, par l'exemple du petit roi de Kent, nommé Éthelbert; en Pologne, en Hongrie, par les mêmes causes. Il n'y avait guère plus d'un siècle que le premier desJagellons qui légua en Pologne s'était fait chrétien, et avait, rendu toute la Lithuanieet la Samogitie chrétiennes, sans que ces aadeiis Gépides eusMt mnrmiizé. Siks Smmatiîntélé baptisât dw» te ntaMnzdt «mg par Charlemigne, c'est qu*il s^aflIMilft de!» mmntt tl mm éolainr. 81 on Yooisit J«it«r»lefl nr VAIienlièm, oo vttnitlBi États nuundinaif remplis de chrétiens et d'idolâtres également pMlto, plusieurs religions dtaUies dans Plnda, à la Chine et ailleurs, atm avoir jamais pris les amies. Si on remontait à tous les siècles anciens, on y verrait les mêmes exemples. Ce n'est pas une religion nouvelle qui par elle-même est dangereuse et sanglante, c'est l'ambition des grands, laquelle se sert de cette religion |)our attaquer l'autorité établie. Ainsi les princes luthériens s'armèrent contre l'empereur qui voulait les détruire; mais François Henri II, n'avaient chez eux ni princes ni seigneurs à craindre. La cour, dhiafie depuis sous des minorités malheureuses, éMC alors réonie dans me obfiÉMM puMie à Fiuçofa I« : watA oe prince laiasa-t-U phitét persécuter les kMtiques qu*a ne les pouienivit Les évêques, les paiements allumèrent des bûelieni: il ne les éteignit pas. Il lm aviah éteints si son ccear n'avaitpasété endord sar les maliieiirs des autres autant qu'amelB par les plaisirs; il serait du nielm nîttigê la peine de Jean Le Clerc, qui fut tenaillé vif, et à qui on eonpa les bras, les mamelles et le nez, pour avoir parlé contre les images et contre les reliques. Il souffrit qu'on brûlât à petit feu vingt misérables, accusés d'avoir dit tout haut ce que lui-même pensait sans doute tout bas, si l'on en juge par toutes les actions de sa vie. Le nombre des suppliciés pour n'avoir pas cru au pape, et l'horreur de leurs supplices font frémir ; il n'en était point ému; la religion ne l'embarras'Sait guère. 11 se liguaît avec les protestants d'Allemagne, et même avec les maliOBiétims, o^mre caudes-Omnt; et quand les princes luihériMis d'Allemagne, tes alliés, hk

reprochèrent d'ansir bkk monlr leurs firées qui n'excitaient aucon tronUe
en France, il rejetait tout aur les juges ordinaires. Nous avons va • les Jugea
df Ani^eterre , sous Henri vm et smhi Mkrie , eierœr des cruautés qui font
borreiir : les Français, qui passent pour -un peuple plus doux, surpassèrent
beaaoap eea barlMoies faites au nom de la religion et de la justice. Il faut
savoir qu'au xn* siècle, Pierre Valdo*, riche marchand de Lyon, dont la
piété et les erreurs donnèrent, dit-on, naissance à la 1. Chap. cxxxv et
cxxx\i, (fdO s. Voyez chap. cxxvni. (fo.): « Digitized by Google

£14 FAAMC£ SÛU3 FBAttgOI^ i". ^1 flflete des Tmdoto,
 f^Manl roM «n» plniins pmmt qu'il noiini»siit déB9 des vaMei itHndit» «t
 dâiertet eatie k Pimoe «t k Dtu pliinéy il Irar sertit de poatifi comme de
 pftie; il les instruisait dans sa secte, qui ressemblait à cette des Albigeois, de
 Wiclef, de Jean BMf de Luther, de Zuingle, sur plusieurs points principaux.
 Cét • hommes, longtemps ignorés, défrichèrent ces terres stériles, et par des
 travaux incroyables les rendirent propres au grain et au pâturage; ce qui
 prouve combien il faut accuser notre négligence, s'il reste en France des
 terres incultes. Ils prirent à cens les héritages des environs; leurs peines
 servirent à les faire vivre et enrichir leurs seigneurs, qui jamais ne se
 plaignirent d'eux. Leur nombre en deux cent ciuqttaate ans se multiplia
 jusqu'à près de dix-hnit mille. Us habitèrent trarte bourgs, ssoe eoapler iee
 lîmeaiu. Tout cela était l'ouTrage de Um aMfa». FoisI de pvMns paimi eux,
 poiat de querelles sur leur ente, point de pioofts; ils décidaieat entre eux
 leurs différends. Ceux qui idlaient dans las yiÛkn Toisines étaient les seub
 qui sussent qu'il y «fait une messe et des évêques. Ils priaient dans leur
 jargon, et un tim^pail assidu rendait leur vie innocente. Ils jouirent pendant
 plus de deux siècles de cette paix, qu'il faut attribuer à la lassitude des
 guerres contre les Albigeois. Quand l'esprit humain s'est emporté longtemps
 aux dernières fureurs, il mollit vers la patience et l'indifTérence : on le voit
 dans chaque particulier et dans les nations entières. Ces Vaudois jouissaient
 de ce CÉilme, quand les réformateurs d'Allemagne et de Genève apprirent
 qu'ils avaient des frères (1640). Aussitôt ils leur envoyèrent des ndnistsee;
 on appelait de oe nom les desservants des églises protestanlas» à)M ces
 Vandois forent trop connus. Les édits aonveauz coolre les hérétiques les
 coadiauiaient au feu. Le parlement de Provence décerna cette peine contre
 dix-neuf des principaux habitants du bottig de Hérindol, et ordonna que
 leurs bois seraient coupés, et leurs maisons démolies. Les Vaudois, effrayés,
 députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, qui était alors
 dans son évêché. Cet illustre savant, vrai plulosophe, pui.squ'il était humain,
 les reçut avec bonté, et intercêda pour eux. Langeai, commandant en
 Piémont, fit surseoir l'exécution (1541); François I" leur pardonna, à
 condition qu'ils abjureraient. On n'abjure guère une rehigion sucée avec le
 lait. Leur opiniâtreté irrita le parlement provençal, composé d'équité aidenii.
 Jean Mayi^er d'C^pède, alors premier prudent, le plus emporté de tous,
 oontinna la procédure. Les VaoAeis enfin s'Utmpèfent. D'Oppède, irrité»

aggrava leurs tentes auprès du camp, et obtint permission d'exécuter Parrêt si^pendu cinq années entières. Il fallait des troupes pour cette expédition : d'Oppède et l'avocat général Guérin en prirent. Il paraît évident que ces habitants trop opiniâtres, appelés par le déclamateur Maimbourg • une canaille revoit^c, n'étaient point du tout disposés à la révolte, puisqu'ils ne se défendirent pas; ils s'enfuirent de tous côtés, en demandant miséricorde. Le soldat égorgea les femmes, les enfants, les vieillards, qui ne purent fuir assez tôt. D'Oppède et Guérin courent de village en village. On tue tout ce

Digitized by Google

• 38 oumBB cxzzm. ~ h iiâ mbuêsiioq qu'on refcolitre : on brûle les maisons et les granges, les moissons «i les arhres : on poursuit les fugitifs à la lueur de l'embrasement. Il ne restait dans le bourg fermé de Gabrières que soixante hommes et trente femmes : ils se rendent, sous la promesse qu'on épargnera leur vie ; mais à peine rendus, on les massacre. Quelques femmes réfugiées dans une église voisine en sont tirées par l'ordre d'Oppède; il les enferme, dans une grange, à laquelle il fait mettre le feu. On compta vingtdeux bourgs mis en cendres; et lonqut !■ flaniMi fonni Mutât, la contrée, aupaiannt (MmmM «t potipléi» ftU m dtert o& l'on ûB voyait qja» dea cofpa morta. La pm qoi irihaffi aa masm rm Je Piémont. Fm^fOla en aot horreur : ranél dont il anit permis^ Texécution portait aeuioement la mort de dix-neuf bôrétiqaaa: d'Oppède et Guérin firent matiacrer des milliers d'habitants. Le roi reooBunanda, en mourant, à son fils de faire justice da aatta haibaria» qfd n'avait point d'exemple chez des juges de paix. En effet Henri II permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits et de ces peuples égorgés de porter leurs plaintes au parlement de Pajis. L'affaire fut plaidée. D'Oppède eut le crédit de paraître innocent; tout retomba sur l'avocat général Guérin; il n'y eut que cette tête qui paya le sang de cette multitude malheureuse. Cas eiéctftions n'ampéchiàant paa le progrài dn aalvinliMa. On brûlait ^hm c6t6, et on chantait da l^iautia an liaat laa fianBMa da Ibioii lalon la génie toujours léger et quelqnaiiis tièa«cwici da la nation française. Toute la cour de Marguerite, reine de Navarre et sœur de François I**, était calviniste ; la moitié de œUe du toi, Télatt. Ce qui avait commencé par le peuple avait passé aux grande» eomme il arrive toujours. On faisait secrêtement des prêches : on disputait partout hautement. Ces querelles, dont personne ne se soucie aujourd'hui, ni dans Paris, ni à la cour, parce qu'elles sont anciennes, aiguillonnaient dans leur nouveauté tous les esprits. Il y avait dans le parlement de Paris plus d'un membre attaché à ce qu'on appelait la réforme. Ce corps était toujours occupé à combattre les prétentions de rēgiise de Borne, que l'héiétfe détroiadit la liberté ligide et jjpWWfoeine de quelque! congaille» se plaisait eneora à Imfiar ime eeate aétrlre «pd oondamnalt les débauches de la tant* Heaffl H, atéoaniaitde pliwima Aembies de ce cotps, entre un Jour InophiéBMnt dans la giand'ohan» bre, tandis qtt'on délibérait sur l'adouciaieinant de la peiiécution oontre les huguenots. Il fait arrêter cinq conseillers (1554) : Tun d'eux, ^ne du Bourg, qtd avait parlé avec le plus de

force, signa dans la Bastille sa confession de foi, qui se trouva conlbana en
boanooup d*a^• ticles à celle des calvinistes et des luthériens. Il y avait
alors un inquisiteur en France , quoique le tribunal de l'inquisition, qui est
en horreur à tous les Français, n'y fût pas établi. L'évêque de Paris, cet
inquisiteur, nommé Mouchi, et des commissaires du parlement, jugèrent et
condanmèrent du Bourg, malgré Faittianna fidadmtlaquéll» fine devait atte
jugé que par les ohaaa» lues dn pariement assemblées ; loi toujou
aaMatamei tof^ama lé^ ds^ée, et presque totijotira Inatila s aar ifaa wtm ai
mmmm dans Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

EN FRANCE SOUS FRANÇOIS I^{er}. 39 l'histoire de France que
de mai 1547 à la mort de François I^{er} en 1547. Anne du
Bourg ne fut exécuté que sous le règne de François II. Le cardinal de
Lorraine, le cardinal de Guise qui gouvernait l'État avec violence, voulait sa mort
(1559) : on pendit et on brûla dans la Grève ce prêtre magistrat, esprit trop
inflexible, mais juge intègre et d'une vertu reconnue. Les martyrs font des
prosélytes : le supplice d'un seul homme fit plus de réformés que les livres de
Calvin. La sixième partie «li; la France était calviniste sous François II,
comme le tiers de l'Allemagne, au moins, fut luthérien sous Charles-Quint.
Un festait qu'un parti à prendre : l'édit de Charles-Quint, I qui lui fit,
après huit ans de guerres, par la liberté de conscience, l'Édit de Fontainebleau, et la reine
Élisabeth, qui, en protégeant la religion catholique, laissa l'Angleterre adorer
selon ses principes, pour qu'on fût soumis à aux lois de l'État. C'est
ainsi qu'on en use aujourd'hui dans tous les pays désolés autrefois par les
guerres de religion, après que trop d'expériences funestes l'ont fait
connaître combien ce parti est salutaire. Mais pour le prendre, il faut que les
lois soient sages, et que la fureur des factions commence à se calmer. Il
n'y eut en France que des factions sanglantes depuis François II jusqu'aux
belles années du grand Henri. Dans ce temps de troubles les lois furent
inconnues; et le fanatisme, survivant encore à la guerre, assassina ce
monarque au milieu de la paix par la main d'un Airieux et d'un imbécile
échappé du bûcher. n'étant fut ainsi «ne l'idée de l'État de la religion en
Europe au XVI^e siècle, il me reste à parler des ordres religieux qui
combattaient les opinions nouvelles, et de l'inquisition, qui avait
d'exterminer les protestants. l'Édit de Fontainebleau. CXZXC. Dm erdtf réaffirmé La
vie monastique, qui a fait tant de bien et tant de mal, qui a été l'une des
colonnes de la papauté, et qui a produit celui par qui la papauté fut
exterminée dans la moitié de l'Europe, mérite une attention particulière.
Beaucoup de protestants et de gens du monde s'imaginent que les papes ont
inventé toutes ces milices différentes en habit, en échausure, en
nourriture, en occupations, en règles, pour être dits tous les États de la
chrétienté les armées du saint-siège. Il est vrai que les papes les ont mises
en usage, mais ils ne les ont point inventées, »* Il y eut chez les peuples de
l'Orient, dans la plus haute antiquité, des hommes qui se retiraient de la
foule pour vivre ensemble dans la retraite. Les Perses, les Égyptiens, les

Indiens surtout, eurent des communautés de cénobites, indépendamment de ceux qui étaient destinés au culte des autels. C'est des Indiens que nous viennent ces prof. 1. Yoyex V Histoire du Parlement , chap. xxi. i Digitized by Google

40 . CHAPITRE CZXXIX. MI MDWi lliUQliOZ« tligieuses austérités, ces sacrifices et ces tourments volontaires aux({uels les hommes se condamnent , dans la persuasion que la Divinité se plaît au](souffrances des hommes. L'Europe en cela ne fut que Viniittlrïoe de l'ode. L'imagination ardente et somlæ des Orientaia s'est portée beaucoup plus loi» que la nôtre. On se voit point de moines chcc les Gracs et chez les Romains; tous les eoUégée de prêtres desservaient leurs teoiples auxquels ils étaient attachés. La Tie monae^ tique était inoeuiue à ces peuples. Les Juifs euraot leurs esaéniena et leurs thérapeutes : les chrétiens les imitèrent. Saint Basile, au commencement du iv* siècle, dans une province barbare vers la mer Noire, établit sa règle, suivie de tous les moines de l'Orient : il imagina les trois vœux, auxquels les solitaires se soumirent tous. Saint Benoît, ou Benoît, donna la sienne au vr siècle, et fut le patriarche des cénobites de l'Occident. Ce fut longtemps une consolation pour le genre humain qu'il y eût de ces asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement goth et mdale. Presque tOut ce qui n'était pas seigneur de château était esdave : on échappait, dans la douceur des clotties, à la tyrannie et à la guerre. Les lois féodales de TOccident ne peiw mettaient pas, à la Térîté, qu'un esclave fftt reçu moine sans le consentement du seigneur; mais les couvents savaient éluder la loi. La peu de connaissances qui restait chez les barbares fut perpétué dans les cloîtres. Les bénédictins transcrivirent quelques livres. Peu à peu il sortit des cloîtres plusieurs inventions utiles. D'ailleurs ces religieux cultivaient la terre, chantaient les louanges de Dieu, vivaient sobrement, étaient hospitaliers; et leurs exemples pouvaient servir à mitiger la férocité de ces temps de barbarie. On se plaignit que bientôt après les richesses corrompirent ce que la vertu et la nécessité avaient institué : il Mut des xéfoimes. Chaque siècle produisit en tous pays des hommes animés par Teiemple de saint Bàoît, qui tous foiduient être fondateurs de congrégations nouvelles. L'esprit d'amhition est presque toujours joint à celui d^enthousiasme^ et se mêlé, sans qu'on s'en aperçoive, à la piété la plus austère. Entrer dans l'ordre ancien de saint Benoît ou de saint Basile, c'était se faire sujet; créer un nouvel institut, c'était se faire un empire. De là cette multitude de clercs, de chanoines réguliers, de religieux et le religieuses. Quiconque a voulu fonder un ordre a été bien reçu des papes,])arce qu'ils ont été tous immédiatement soumis au saint-siège, et soustraits, autant qu'on l'a pu, à la domination de

leurs évêques. La plupart de leurs généraux résident à Home comme dans le centre de la chrétienté, et de cette capitale ils envoient au hout du monde les ordres que le pontife leur donne. Maie ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est qu'il s'en est fallu peu que le pontificat romain n'ait été pour jamais entre les mains des moines. Ce dernier avilissement qui manquait & Home ne tut pas à craindre lorsque Grégoire !•* fut élu pape par le clergé et par le peu» pie (590). U est vrai qu'auparavant il avait, été bénédictin, mais il y avait longtemps qu'il était sorti du cloître. Les Romains d^uis s'acDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

coulunièrent à voir des moines sur la chaire papale ; elle fut remplie par des dominicains et par des franciscains aux ^{xi} et ^{xiv} siècles, et il y en eut beaucoup au ^{xv}^{*}. Les cardinaux, dans ces temps de trouble, d'angoisse, de Umm soieiuae el àê terimna, «itinil ftwi an dergé et au peuple roiMin I0 diott d'effie \sm évdqpM. 8î cas Boiaaa ftfm avaient oâé aanlanteal mattce dasa le oolléga dea oafdfauua laa dame tea de moînea, la pontîfliwt nstait pou jmaia aatsa leurs maiiia« les moinaa alors auraient gouverné despotiquement toute la chrétienté catholique ; tous les rois auraient été ezpoaéa à Texcès de Toi^robra. Les cardinaux n'ont paru sentir ce danger que vers la fin du ^{xvi} siècle, sous le pontificat du cordelier Sixte-Quint. Ce n'est que dans ce temps qu'ils ont pris la résolution de ne donner le chapeau de

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

•) Il blancs il régnait une inimitié scandaleuse. Cette jalousie ressemblait à celle (les factions yertes et bleuoft dans Tempire romain^ nuùs elle m causa pas les mêmes séditions. Dans cette foule d'ordres religieux, les bénédictins tenaient toujours le premier rang. Occupés de leur puissance et de leurs richesses, ils D'entrdrent guère au xvi* siècle daos les disputes scolastiques ; ils refiidttal iii iatM MlM •omm Oiot d» Cttea«t| dtGlaimux, et beneoiip tain», êMemiétêt^ fOMdaiaaoiioI Mi4i«iliitBMiolt, et s'IUient, dtttampt de Luther, mimg que par leur oputaiice. Lm riolMt tihtÊjm d'ADamigm, tnuquilles dans leurs Stats, m m mllalwrt pts 4e oontroverse , et les lifrttMîelilis de Paris n'ayaient pas encore employé leur loisir à OW flITantes recherches qui leur ont donné tant de réputatiicti. Les carmes, transplantés de la Palestine en Europe, au vni" siècle, étaient contents, pourvu qu'on crût qu'Ëlie était leur fonflatfmr. L'ordre des chartreux, établi près de Grenoble à la fin du xi' siècle, seul ordre ancien qui n'ait jamais eu besoin de réforme, était en petit nombre; trop riche, à la vérité, pour des hommes séparés du siècle, mais, malgré ces richesses, consacrés sans relâchement au jeûne, au silence, à la prière, à la solitude; tranquilles sur la terre, au milieu de tint d*agittti

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

I CHAPITRE CXXXUL* — DES ORDRES RKLUSUS. 43
piwr tntr Ift plidÉr d9 It MmaHv F» ^ MMto toit à raoMoi «M mllIMte
|io^^ grand, en mn^ qn'mK opM m AmmImw ifim ri pMit «tef 4e fsfoir
multiplié au point que de son lr|?ttl| h un chapitit fiiiéml I qui se tint près
d'Assise (1319), il se tronta cinq mille ds Mt moiiii I Ajourd'hui , quoique
les protestants leur aient enlevé un nombre pro(îicrieiT de leurs
monastères, ils ont encore sept mille maisons d'hommes sous des noms
difTérants, rt plus de neuf cents couvents de filles. ' On a compté, par leurs
derniers chapitres, cent quinze mille hommes, ' et environ vingt-neuf mille
filles t abus intolérable (U&s det pays oCi Ton a vu Tespèce humaine
manquer sensiblement. Ceui-là étaient ardents à tout*, prédicateurs,
théologiens, missionnaires, quêteurs, émissaires, courant d'un bout du
monde à l'autre, et en Kms Heux ennemlt te domiUMta». Lear querelle
tliéologique reolatt mir h naiMttQe de la mère de MmKM wonient qu^dle
élâlt nie llvMe «a dimon eeu» lie aatiee : lee eordeliers prétendelest tifill
M eiempei de fkàié oiIgtamL Les dominicains embrayaient être fondée Mtf
Pepiâte de «dnt ThOMd; les franciscains sur celle de Jean Duns, écossais,
nommé imprei^ee ment Scot, et connu en son tnmps par le titre de Docteur
subtil. La querelle politique de 069 deux ordres était U euUe «Ui
jNmUfieax crédit des dommicains. Ceux-ci, fondés un peu après les
franciscains, n'étaient pas si nombreux; mais ils étaient plus puissants, par la
charge de maître du sacré palais de Rome, qui, depuis saint Dominique, est
affectée à cet ordre, et par les tribunaux de Tlnquisitlott ittxqueU ces
religieux préident Xeur^ génems même «leeMièrenl langMfs ke
ImpÊitÊlÊÊm âuM Vk iMtienté. le pape, qui ke muamt aptneUwNni, lidne
jours enbsiiter U oongi^gstion de cet ottee due le eouveot de U Minerte te
domteieelns; et ces mdtnm woêX eeeeeie l&qeMeufe deas tr6nt»4eux
tribunaux de lltiaie, eane eoaiptef eeu dn rua tiipl et de PSspagne. Pour les
ansnistins, c'était originairement une congrégation d'ermites, auxquels le
pape Alexandre IV donna une règle (1254). Quoique le sacristain du pape
fût toujours tiré de leur corps, et qu'ils fussent en possession de prêcher et
de vendre les indulgences, ils n'étaient ni si répandus que les eordeliers, ni
si puissants que les dominicains; et ils ne sont guère connus du monde
séculier que pour avoir eu Lutlier dans leur ordre. Ltt minimas ne AdfeleBt
ni Men ni miL Hi ftoent IMlle pev tn liomme sme jugement, par ee

Mmeioe ttiiefflo, que Leele ZI prfiit de Id pRdiA|er.k tte. Qe MMifflo ses moines mtngeràieiKt tout à Phuile, parce que rtiuile y est preeqee pour rien, ordonna la même chose à ses moines établis par lii«làle dans les climats septentrionaux de France où les oliviers ne croissent point, et où l'huile est quelquefois si ellère^ q«e dette aeuffiten, ordonnée par la frugalité, est un luxe. J'Offleta un grand nombre de coogrégationa différentes ^ car, dans

Digitized by Google

iiik CHAPITRE CXXXIX. — DS6 ORDRES RELIGIEUX. oe

plan ffédéral, je ne fais point passer en revue tous les régiments d'une armée. Mais Perdre des jésuites, établi du temps de Luther, demande une attention distinguée. Le monde chrétien s'est épuisé à en dire du bien et du mal. Cette société s'est étendue partout, et partout elle a eu des ennemis. Un très-grand nombre de personnes pense que sa fondation était l'effort de la politique, et que l'institut d'ignace, que nous nommons Ignace, était un dessein formé d'asservir les consciences des rois à son ordre, de le faire dominer sur les esprits des peuples, et de lui acquérir une espèce de monarchie «ntvMiéUe* IgMce de Loyola éllit Uea «loigiié d'un» pareille vue» et ne fut jamais en état de ftsmer de tiles prétantioDs : c'était «i «aBtttlicabm Uaeayen, sanaletiM, néaMC vneqpcitnnianeaeae, entétédeUvM de olHPfaleriey et dispéaé àl'enthouaiaanie. U servait dlms les troupes Mflpi^pDe tndie que les FkançaiSi qui voulaient en vain retirer la WaT&ne des meins de ses usurpateurs , assiégeaient le château de Pampelune (1521). Ignace, qui alors avait près de trente ans, était renfermé dans le chAteau. U y fut blessé. La Légende dorée, qu'on lui donna à lire pendant sa convalescence, et une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent c\ faire le pèlerinage de Jérusalem. Il se dévoua à la mortification. On assure même qu'il passa sept jours et sept nuits sans manger ni boire, chose presque incroyable, qui marque une imagination un peu Caible et un corps extrêmement lelNUte. Tout ignorant qv*il était, il prècha de fttlage en village. On sait le reste de aas aventures; eomment il ae tt ekevalier de la, Vierge apris avoir fait la veille dea «rmea ponr eonunent il voulut combattre un Manie qui avait parlé peu respectueusement de celle dont U était chevalier , et comme il abandonna la chose à la décision de son cheval, qui prit un antre chemin que celui du Maure. 11 prétendit aller prêcher* les Turcs : il alla jusqu'à Venise-, mais faisant réflexion qu'il ne savait pas le latin, lanpue pourtant assez inutile en Turquie , il retourna, à i'âge de trentetrois ans, commencer ses études à Salamanque. L'inquisition l'ayant fait mettre en prison parce qu'il dirigeait des dévotes, et en faisait des pèlerines, et n'ayant pu apprendre dans Alcak ni dans Salamanque les premiers rudiments de la grammaire, il alla ae mettre en ailtléaie dans Paris, an eellége de Montaigu, se soumettent an fouet comme les petite garçons de sa classe. Incapable d'apprendre la latin , pauvre» enrant dans Paris, et méprisé, il trouva des Espagnols dans le même état; il se les aasooîa :

quelques Françws se joignirent à eux. Ils allèrent tous à Rome, vers Tan 1537 , se présenter au pape Paul III, en qualité de pèlerins qui voulaient aller à Jérusalem, et y former une congrégation particulière. Ignace et ses compagnons avaient de la vertu; ils étaient désintéressés, mortifiés, pleins de zèle. On doit avouer aussi qu'Ignace brûlait de l'ambition d'être chef d'un institut. Cette espèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermir dans un cœur par le sacrifice des autres passions , et agit d'autant plus puissamment qu'elle se joint à des vertus. Si Ignace n'avait pas en cette passion, il aurait entré avec Cassien dans l'ordre de saint Ignace ^na le cardinal Cajetan avait établi. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

I) * CBAPITRC CULdL * MES ORMBS RELIGIEinC. 45 En vain ce cardinal le sollicitait d'entrer dans cette oomnimaatée l'envie d'être fondateur l'empêcha d'être reli[^]cieux sous un antre. Les chemins de Jérusalem n'étaient pas sûrs; il fallut rester en Europe, rpTiace, qui avait appris un peu de grammaire, se consacra à (i)seigner les enfants. Ses disciples remplirent cette vue avec un trèsgrand succès; mais ce succès même fut une source de troubles. Les jésuites eurent à combattre des rivaux dans les universités où ils funst reçus; et les villes où ils enseignèrent en concurrence avec l'unir[^]rtaté fttrealiuk ihéhti[^] de dîfiitonB. • Si le désir d'ene[^]er, que là charité iaapin à oe fondilm, a [^]oit des éféncdMBls fanflMM, nmllité ptf et l8i sieas ma. djgiMs «nlteiaetlqiief «et précistaifliit ce oui a iUt la ', gnmdear de m erdre. La plupart des souteraiis prirent des jésuites I pour confesseurs, afin de n'avoir pàs un éydché à donner pour une I absolution ; et la place de confesseur est devenue iquTent bien plus importante qu'un siège épiscopal. C'est un ministè» secret qui devient puissant à proportion de la faiblesse du prince. Enfin Ignace et ses compagnons, pour arracher du pape une bulle d'établissement, fort difficile à obtenir, furent conseillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatrième vœu d'obéissance au pape, et [^]est ce qustrième vœu qui, dans la suite, a produit des mission* nabes porMaf la leligion et Is giolMi dn sonmain ponttfé ans eitiéfflitids la terre. Voilà comme Pe[^]t da monde la huAbb politique éenaa Baissmee aa plus politl[^] de tous les ordres monastiques. Bn flMtée de religion, l'enthoiudssme oommenee toegours le bithneiit; nais rhabilité rachève. (1540) Paul IU iminidiiia leur telle d*institition, avec la clause [^]presse que leur noml)re ne passerait jamais soixante. Cependant Ignace, avant de mourir, eut phis de mille jésuites sous ses ordres. prudence gouverna enfin son enthousiasme : son livre des Exercices spirituels, qui devait diriger ses disci[])les, était à la vérité romanestpie; il y représente Dieu comme im général d'armée, dont les jésuites sont les capitaines : mais on peut faire un très-mauvais livre, et bien gouverner. Il fut assisté surtout par un Lainez et un Salmeron qui, étant devenus habiles, composèrent avec kd les lots de son ordre. PrtBçois de Borgia , dm de Candie, petlt*fls du pape Alexandre VI, etneven de César Borgia, aussi dévot et aussi simple que son oncle et son gtaad-père avaieDt été méeluaits et fourbes, entra dad» l'ordre des jésuites, et kd procura des riofaesses et du crédit. François

Xavier, perses misifioBS dans PInde et au Japon, rendit l'ordre célèbre. Cette aideur , cette opiniâtreté , ce mélange d'enthousiasme et de souplesse , qui fait le caractère de tout nouvel institut, fit recevoir les jésuites dans presque tous les royaumes, malgré les oppositions qu'ils essuyèrent. (ir)Gl) Ils ne furent admis en France qu'à condition qu'ils ne prendraient jamais le nom de jésuites, et qu'ils seraient soumis aux évê(lues. Ce nom de jésuite paraissait trop fastueux : on leur reprochait de vouloir s'attribiier à eux seuls un titre commun à tous les chrétiens; et les vœux qu'ils faisaient au pape donnaient de la jakwsia. .Digitized by Google

On 3f » w dtyqi» nmmm f liiin» iow 4» rguroft, le fair^ m grand nom par rééducation qpi'ils ont donnés à k jeunesiBf zélDimer les sciences à la Chili», reordre pour un Umps le Japon chrétien , et donner des lois aux peuples du Paraguai *. A l'époque de leur expulsion du Portugal, premier signal de leur destruction, ils étaient environ dix-huit mille dans le monde, tous soumis à un général perpétuel et absolu, liés tous ensemble uniquement par l'obéissance qu'ils vouent à un seul. Leur gouvernement était devenu le modèle d'un gouvernement monarchique. Ils avaient des maisons pauvres, ils en avaient de très- riches. L'évêque du Mexique, dom Jean de Palafox, écrivait au pape Innocent X, environ cent ans après kor iaftitatiOA : ifc trowré «atre ks mains dna jésuites presque iMltlii liihiMii da cet prorinoef. Denx de Jeun collèges possîdeal tnie eeni nuUe mouton», fût ipiide» norerie» dont qmlin»'Wn»i nient yièf dte million d'écus; ils ont detmines d'aigint trée-4iialMe; tai» mine» eoal li fffïnrdeMMw' ^*ellM inffiraient à un prince ^ ne reoonniitiitt aneun aonmain aurdems de lui. 9 Goa ^laintei paraiwaitf ua 9m exagérées; mais elles étaient fondées. Cet ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France ; et cela devait être. Il naquit , il s'éleva sous la maison d'Autriche , alors ennemie de la France, et fut protégé par elle. Les jésuites, du temps de la Ligue, étaient les pensionnaires de Philippe II. Les autres religieux, qui entrèrent tous dans cette faction, excepté les bénédictins et les charttwsXf n'attisaient k ku qu'en Vnxm\ les jésuites k soufflaient da Bone, de Kadrid, de Bvnielka» au milieu de Padai Oee temps plus heureux ont éteint oes flammes. Rien ne semUe pins oon

The text on this page is estimated to be only 22.74% accurate

cHAPiXBi; cxYyrx. — pss oaDass esugisuz. 47 Ob dofi ptt
imfti^Êi ^Sfuitlv à nisÉ ShmiLi rMQpoiMMMMMt d« égg ^ OBiiwm, Mm
Loito H» f«r m hênêiMn. M ûtM religieux ne Ait fondé dans des mi
crfiâBtQes , ni même pollliques. Lesptot de l'Oratoire de Franoe, tftta»
institution plus nouvelle, sont différents de tous les ordres. Leinr
tfOQfrôgation est la seule où les vœux soient inconnus , et où n'habite point
le repentir. C'est une retraite toujours voloiitaie. Les riches y vivent à leurs
dépens, les pauvres aux dépens de la maison. On y jouit de la liberté qui
convient à des hommes. La superstition et les [etit]jsses n'y déshonorent
guère la vertu. Il a régné entre tous ces ordres une émulation qui est souvent
devenue une jalousie écktaote, La haine entre les moines noirs et les moiins
Uanes sobsiitâ Tiolemment pendant quelquot sièetes ; 1m
iBlaktiBtMJM'fiNnidMÉbuflmn cocmm on l*a nmtaqué^ i «faaquo oste
wUirt it itUiir mm n éHatod différent. Ce qiifon apptUa Mffit da «otpt MiM
Icmtit lit Miélii. Les instituts consacrés au soidipniint des paums et au
service des malades n'ont pas été ks noîas ftspMtaiblia. Peut-être n'est- il
rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la
beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans
les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si
humiliante pour l'orgueil humain, et si révoltante pour notre délicatesse. Les
peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement
une charité si généreuse; mais ausâi cette congrégation si atHe est la aoils
aooihreuse. UaHintiitiiiQngrégaiioft ptai ktoîque; car m Mm oo&Tiatt ans
trinltaim da U r«iimptioa daa aairtib éiaMIaws'l'w 1120 par QB f
anliltenaaa saniiié Jiaii da yaHiai Cêê nlipkMi ai aMsaannl dep«is six cents
«M àliliaar iaa abalnas des chHkiaM ahaa laa Mama i . ila amplaieiit à pifar
les rançons des esclaves leuea laVQBW fi lia an» mônes qu'ils recueillent,
et qu'ils portent eux-aadnas en Afrique. On ne peut se plaindre de tels
instituts ; mais on se plaint en général que la vie monastique a dérobé trop
de sujets à la société civile. Les religieuses surtout sont mortes pour la
patrie ; les tombeaux où elles vivent sont presque tous très-pauvres : une
fille qui travaille de ses mains aux ouvrages de son sexe gagne beaucoup
plus que ne coûte l'entretien d'une religieuse. Leur sort peut faire pitié, si
celui de tant de couyents d'hommes trop riches peut faire eniàe. Il est bien
évident qui leur Ifop gwid aflUAndépeuplanit im ilit Ua Mfli, paw Mfto

mmHf A'imNH ai aaséiioBnaa aliMaathéiipaiilBa i il n'y eul mm isOa
ooBMe à k viigiilté aa Aala; laa GUnoia it laa Japanaiaiiiiia oat qoalqaes
bomeesses; mate allai aa aotttpia abaafaniaet ianliiaa i U B*jr sut jamais
dans l'aneiaBai Rame que six Tastales; eaaava poa^ vaiaat-elles sortir da Im
retraite au bout d'un eartain temps povr aa marier : les temples eurent très-
peu de prêtresses consacrées à la virginité. Le pape saint Léon, dont la
mémoire est si respectée, ordonna (458), avec d'autres évd^as, qu'on ne
donnerait jamais le voile au^ 1. Ghap. cxxix* (ÉD.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.46% accurate

48 CHAPITRE CXXm. — DES ORDRES RELIGIEUX. I ftUes avant ll^a da quarante ans; aUfttapatibtr M^onen fit une loi de rttat de cette sage loi de TÊglise : i» aèia impnidwt iMH «roc le temps ce que la iigiaiff avait établi. Un des plus horribles abus de l'état monastique, mais qui ne tombe que sur ceux qui, ayant eu l'imprudence de se faire moines, ont le malheur de s'en repentir, c'est la licence que les supérieurs des couvents se donnent d'exercer la justice et d'être chez eux lieutenantscriminels : ils enferment pour toujours dans des cachots souterrains ceux dont ils sont mécontents, ou dont ils se défient. Il y en a mille exemples en Italie, en Espagne; il y en a eu en France : c'est ce que dans le jargon des moines ils appellent dirt in pace, à Veau d'angoissé ef au pM da irjMftKofi. ¥6U8 tramm dana VJtttMf du âmU puibUo mMmîSfm* anqaal travailla V. d'Aigamoii*, le winiftra dea iMUsa élrâigètes, homme beaneoap plus instruit et plus philMOfdie qu'on ne croyait; vous trouverez, dis-je, que l'intendant de Tours délivra un de ees prisonniers, qu'il découvrit difficilement après les plus exactes recherches. Vous verrez que M. de Coislin, évêque d'Orléans, délivra un de ces malheureux moines enfermé dans une citerne bouchée d'une grossL pierre. Mais ce que vous ne lirez pas, c'est qu'on ait puni l'insolence barbare de ces supérieurs monastiques , qui s'attribuaient le droit de la puissance royale, et qui l'exerçaient avec tant de tyrannie 3, La politique semble exiger qu'il n'y ait pour le service des autels, et pour les antres secours, que la noMliie de miniattea ■êeomairea ; PAngleterfOy IfSaosM, et ririande, n'en ont paa vingt miHa. hk Hottandey qui eonlieiit dau mfflioia dliaUtantSy vfa paa mille eodéaiastiqufla : encore ces hommea eoniaeréa à l^t^ise, dtaat preaquaa loua mariés, fonnSasent des sujets à la patrie , et des sujets élevés avec sagesse. On comptait en Fiance, vers Tan 1700, plus de deux cent cinquante mille ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers; et c'est beaucoup plus que le nombre ordinaire de ces soldats. Le clergé de l'État du pape composait environ trente-deux mille hommes, et le nombre des religieux et des filles cloîtrées allait à huit mille : c'est de tous les États catholiques celui où le nombre des clercs séculiers excède le plus celui des religieux; mais avoir quarante mille ecclésiastiques, et ne pouvoir entretenir dix mille soldats , c^mt le sûr moyen d'être toujours Le FMicea plus de eonmlB queloiiti lltÉlie «nandda. le aoôilife des hommes et des isumies que lenfBnMt les dottras montait en ce royaume à

plus de quatre-vingt-dix mille an conanaocament dn aièole OOUiant :
l'Espagne n'en a environ que cinquante mille, d on s'ètt rapporte au
dénombrement fait par Gonzalès d'Âvila (1620) ; mais ce pays n'est pas à
beaucoup prto la moitié aussi peu^ que la Fiance^ 1. Tome I, p. 399. t.
VBistoirê du érotÈ^^ut^lic tccligicutique français, par M. D. B. (Da Boni
lay, avocat), i737, 2 vol. in-8 ; en I7S0, 2 vol. iD-% ou 3 vol. in-i2. (Éd.) S.
Le parlement de Paris punit en 1763 les moines de GUirvauz d'ans TSia*
tion semliiable^ : il leur en coûta (j^uarante mille écus. Digitized by Googic

The text on this page is estimated to be only 23.06% accurate

CBApRiui cauoaz. ^ dm omhw mmiiix. 49 et après l'émif[^]ration des Maures et dos Juifs, après la transplantation flo tant de familles espagnoles en Amérique , il faut convenir que les cloîtres en Espagne tiennent lieu d'une mortalité qjai détruit insensiblement la nation. Il y a dans le Portugal un peu plus de dix mille religieux de l'un et de l'autre sexe : c'est un pays à peu près d'une population égale à celle de l'JStat du pape , et cependant les cloîtres y sont plus peuplés. Il aM peiBi ê» royaume oà \\m. Boutent proposé de rendre à l*Sliié «ne paitie deseitofens que les monastères hii enlèvent; mais ceux qai gournent sont faiemment tonehés d*itne ntiUté éloignée, toute eensfitte qiMle[^], sorlotttqiiaad eet attantige faturest iMiancé per les dilfieiltés présentes. Les ordres religieux s'opposent tous à cette réforme; chaque supérieur qui se voit à la tête d'un petit État voudrait accroître la multitude de ses sujets; et souvent un moine j que le repentir dessèche dans son cloître, est encore attaché à l'idée du bien de son ordre, qu'il préfère au bien réel de la patrie '. Chap. GXL. — De Vinqimtitwn, Si «ne milice de daq m six ent mlHe feUgteux, combattint par la parole soos l'éisodud de Roffle» ne pot empêcher la moitié de l'Buropedesesourtiaimanjoii[^]decsllseonr, llaqiisitkm n*[^] réellement servi qu'à faite perdre au pape encore quelques provinces, comme les . sept praviooes «nies, et à brûler aiUeuis invlilement les malheareux. Ou se souvient' qi», dans les guerres contre les Albigeois, le pape * f . Joseph u vieat dTeelingBdvi ome lélme que, dans tous lis États catholiques, les hosunes étibuTis, les bsDs eitoyens[^] oésuraitet «a vain dspvis • longtemps. il a supprimé successivement nn grand nombre de coavents des deux sexes, et quelques ordres entiers, en commençant par les plus inutiles. Il assure aux individus qui vivaient dans ces couvents une subsistance suffisante, en permettant à ceux qui voudraient se réunir librement, de mener la vie commenesous l'inspection de l'évêque. Ce qui reste des biens de ces couvents est consacré à l'éducation publique, à des établissMMata mitas poOT rinstrectimi et pour le soulagement du peuple. Sn nkême temps l1 a soustrait tes uodies, qu'il n*a |)a8 cru deroir supprimer encore, à l'obéissance du pape, et à celle de tout supérieur étranger. Il a rétabli les évêques dans leurs- anciens droits ; et en respectant U primauté du siège de Rome, regardée comme un dogme par l'Église catholiquae, il en a éédiné la ** juridiction, que l'histoire prouve n'être qu'un établissement purement

humain, qu'une suite de la faiblesse des princes et de la superstition des peuples. Il a rendu à tous ses sujets le droit de suivre le culte que leur prescrit leur conscience, en les assujettissant seulement à quelques sacrifices que l'amour de la paix rend nécessaires; mais ces sacrifices ne sont une atteinte ni à la liberté de la conscience, ni à aucun autre droit des hommes. L'esclavage de la glèbe a été adouci, ou plutôt supprimé dans des pays immenses où, joint à l'intolérance, il avait empêché si longtemps les progrès de la population et de l'industrie. Ces changements heureux ont été l'ouvrage de la première année de règne de Louis XVIII; et jamais aucun prince antérieur ni le moderne n'a montré au monde un plus courageux et plus éclairé défenseur des droits de l'humanité et des lois de la nature. 2.

Chap. LXii. (ÉD.) VULTAIR — ▼m * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

M CBArtm cao*. ~ um h^mgaaaum. Innocent III établit, vers l'an 1200, ce tribunal qui juge les penséo? des hommes, et qu'au mépris des évêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine, il fut confié à des dommiciaios et à des cordeliers. Ces premiers inquisiteurs avaient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui exterminerait les condamnés, de réconcilier à l'Église, de taxer les pénitents et de recevoir d'eux en argent une Mtioii de leur repeatir* La lOarreiie im Maeoients, qui mit tal do ftOBtiadictioM daas U politifne temiine, fit que le plus fier des «umii dee papo» M h protootaor la plu lÉTira du et trtenaL L'anpiTOW Frédéric II, aocoeé par le pape» twIOt d'être aaliiiiiétao, tantôt d'être athée, crut se law du lipmbe en prenant sous sa pioliCtion les inquisiteurs; il donna même quatre édiu à Pavie (1244), par lesquels il ordonnait aux juges séculiers de livrer aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneraient comme hérétiques obstinés, et de laisser dans une posoa peipôtui^ ceux qm Tinq^isitUMi déclarait repentants. Frédéric II, malgré cette politique, n'en fut pas moins persécuté; et les papes se servirent depuis, contre les droits de Tempire, des armes qu'il leur avait données. In 13^^ le pape âlasaito m établit laniQliillan «i VMms» wom h TCd saint UoLk Le pidiMdaiOosdbUan dt Ma ti k profiBainl dai dwninloiina étalant laagimda immaHMiii Oi damlant, par la boQs d'Almaadra, consulter les é? éqnae; maia Ua n*en dépendaisnt paa : oatta étiangi juridictionf donnée à des hommes qui font vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïques. Un cordelier inquisiteur assista au jugement des templiers; mais bientôt le soulèvement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile. En Italie les papes avaient plus de crédit, parce qu'ils, tout désobéis qu'ils étaient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent longtemps, ils étaient toujours à la tête de la faction guelfe contre celle des gibelins : ils se servirent de cette inquisition contre les partisans de Tempire (1302) ; car le pape Jean XXII fit procéder par des moines inquisitanra contre HaltbieaViaociiiti, aignaur de Muan, dont le crime était tftéie attahé h Fempereor Lonla de BaEfiera. te défonemant da faa* salâaonauaiain fot dédaré hérène : la maison d'Esté, céQe deXalatesta, lurent tnîtéaa de mtee pour la même cause; et si la aoppUca ne suivit pas la sentance, e^aal qn'il était aiove piaa aM ma p^ei d'avoir des inquisiteurs que des armées. Plus ce tribunal s'établit, et plus les évêques, qni ?e voyaient enlever un droit qui

semblait leur appartenir, le réclamèrent vivement : les papes les associèrent aux moines inquisiteurs qui exerçaient pleinement leur autorité dans presque tous les États d'Italie » et dont les évêques ne furent que les assesseurs. (1289) Sur la fin du xm^e siècle, Venise avait déjà reçu l'inquisition ■ mais si ailleurs elle était toute dépendante du pape, elle fut dans l'Empire romain soumise au sénat : la sage précaution qu'il prit fut que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux magistrats.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

CHAPITRE CXL, — DE L'INQUISITION. 51 leurs. On croyait modÉrar im iftte, «■ hmu ôtant la tentation di s'enrichir par leurs jugements; mais, comme l'envie de ftite valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte qu? l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat long- ' temps après, au xvi* siècle, d'ordonner que l'inquisition ne pourrait jamais faire de procédure sans l'assistance de trois sénateurs. Par ce règlement , et par plusieurs autres aussi politiques, l'autorité ^ tribunal fut anéantie à Venise à force d'être éludée. Un royaume où il semblait que l'inquisition dilt s'établir avec le plus de facilité et de pouvoir, est précisément celui où elle n'a jamais m d'entrée ; c'est le wyasme de Kaples. Lee souverains de cet État et. eeu de tteile se oro^fiient en droit, par lm oonoestiotte des papes, d'y oetoeer laîmridiBtkm eoolésiBstiqfae : le pontilé romain et le roi diapa* ' tint tDvjondre à qui nommerait tes inqnsitenie, on nte nomma point, et les peuples profitèrent, ponr la première fois, des qnerelies de leart maîtres : il y eut pourtant dans Napleset Sloile moins d héré* tiques qu'ailleurs. Cette paix de l'Église dans ose royaumes prouva bien que l'inquisition était moins un rempart de le foi qu'un fléau inventé j pour troubler les hommes. (1478) Elle fut enfin autorisée en Sicile, après l'avoir été en Espagne par Ferdinand et Isabelle; mais elle fut on Sicile, plus encore qu'en Castilie, un priviléM:e de la couronne, et non un tribunal romain; car en Sicile c'est le rui qui est pape. n y avait déjà longtemps qu'éUe était reçue dans l'Aragon : elle y lengaisstit einii qn^ Flrenoe, sans fouettons, sans ordre, et presque onUiée. Mais ee ne Itet quufktès la oonqnète de Grenade qu'Mle déploya dans tonte rispegne eette force et cette rigueur que jamais n'avalent eoe ' les trilmnanx ordinaires. U faut que le génie des Espagnols eût alors qodqae chose de plus austère et de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies dont ils inondèrent bientôt après le Nouveau i^Ionde. On le voit surtout ici par l'excès ; d'atrocité qu'ils mirent dans l'exercice d'une juridiction où les Italiens ses inventeurs moltaient beaucoup plus de douceur. Les papes avaient i érigé ces tribunaux par politique; et les inquisiteurs espagnols y ajou-* ; tèrent la barbarie. Lorsque Mahomet II eut sul}ugué Qonstantinople et la Oréfse, lui et I ses successeurs laissèrent les vaincus vivre «l paix dans leur religion; et ke Arabes, maîtres de rsspagne, n'avaient jamais forcé les chrétiens regniodee à recevoir le mabomélisme.

Mais, après la prise de Grenade, le cardinal Ximénès voulut que tous les Maures fussent chrétiens, mais ce fut porté par zèle, soit qu'il espérait l'augmentation de compter un nouveau peuple soumis à sa primatie. C'était une entreprise directement contraire au traité par lequel les Maures s'étaient soumis, et il fallait du temps pour la faire réussir. Mais Ximénès voulut convertir les Maures aussi vile qu'on avait pris Grenade. On les prêcha, on les persécuta : ils se soulevèrent; on les soumit, et on les força de recevoir le baptême (1499). Ximénès fit donner à cinquante L Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

ht GHAPimB CXL. ~ SB L*IIIQDinillMI« mille d'entre eux ce signe d'une religion à laquelle ils ne croyaient pas. Les juifs, compris dans le traité fuit avec les rois de Grenade, n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les Maures. U y en avait beaucoup en Espagne. Ib étaient ee qalli wmt pirtMt taSktan, km eottrtiera da oommeree. Cette prafe^ioii, leia d^Atce tadMlente, ne peut anbuler que per un eq^ peciiqtie. On canote plus de vingt mille Juife autoriees par le pepe en Italie : SI y e Jnèa de deux cent quatre-vingts synagogues en Pologne. La Kule province de Hothinde possède enviion douze mille Hébreux, quoiqu'elle pnian assurément faire sans eux le commerce. Les juifs ne paraissaient pas phi« dange* reiiix en Espagne; et les taxes qu'on pouvait leur imposer étaient des ressources assurées pour le gouvernement : il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils e&Bayèrent. L'inquisition procéfia contre eux et contre les musulmans. Nous avons déjà observé ' combien de familles mahométanes et juives aimèrent mieux quitter l'Espagne que de soutenir la rigueur de ce tribunal ^ et combien Ferdinand et Isabelle peidirant de nqela. C'étaient nerte^ nement eeux de leur eeete le moins à ereindie, pmequills préliMdent la fèite à la révolte. Ce qui restait feignit d'être chrétien. Mtfs le grand inquisiteur Torquemadâ fit ragBider à la reine Isabelle lone ees chrétiens déguisés comme des hommes dont il liillait oonfiiqMr les biens et proscrire la vie. Ce Torquemadâ, dominicain, devenu cardinal, donna au tribunal de l'inquisition espagnole cette forme judirique opposée à toutes les lois humaines, laquelle s'est toujours conservée. Il fit en quatorze ans le procès à près de quatre-vingt mille liommes , vt en fit brûler six railhti a\ ec i appareil et la pompe des plus augustes fètrs. Tout ce quVm nous raconte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la Divinité n'approche pas de ces exécutions accompagnées de cérémonies religieuses. Les Espagnols n%n conçurent pae d'abord eeses dfhemur , parce que i c'étaient leurs anciens ennonis et des juifs qu'on immolait Maie btentét eux-mêmes de?inrent victimes; car lorsque les dogmes de Luther éclatèrent, le peu de citoyens qui fut soup!gonné de lee edmeltre ftit immolé. La forme des procédures devint un moyen hnfaillible de perdre qui on voulait. On ne confronte point les accusés aux délateurs, et il n*y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel public et flétri par la justice, un enfant, une courtisane, sont des accusateurs graves : Je fils

même peut déposer contre son père, la femme contre son époux; enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner et d'avouer le délit qu'on lui suppose, et que souvent il ignore. Cette procédure inouïe jusqu'alors fit trembler l'Espagne. La défiance i » s'empara de tous les esprits; il n'y eut plus d'amis, plus de société : ' le frère craignit son frère, le père son fils. C'est de là que le silence est devenu le caractère d*^ nation née avec toute la tivacité que 1. Gbap, CM. (ÉD.) Dlgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 30.00% accurate

I CHAPITRE CXL. — D^e. L'INQUISITION. 53

Un pays fertile, les plus adroits s'emparent d'être les archers de son nom de ses familiers, aimant mieux être satisfaits que suppliés. Il faut encore attribuer à ce tribunal une profonde ignorance de la saine philosophie où les écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, et ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir. Mais ces tristes effets de l'inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme auto-da-fé, acte de foi, et des horreurs qui les précèdent. C'est un prêtre en surplis, c'est un moine voué à l'humilité et à la douceur, qui dans des cachots applique des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique où l'on conduit au supplice tous les condamnés à la suite d'une procession de moines et de confréries. On chante, on dit la messe, et on tue des hommes. Un Asiatique qui arriverait à Madrid le jour d'une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie, et c'est tout cela ensemble. Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grâce à un criminel, assistent nu-tête à ce spectacle, sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur, et voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochait à Montezuma d'immoler des captifs à ses dieux : qu'aurait-il dit s'il avait vu un auto-da-fé ? Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois ; mais la raison, qui pousse tant de peine quand le fanatisme est établi, n'a pu tarder encore à l'introduction de l'inquisition dans le Portugal que vers l'an 1557, quand ce pays n'était point soumis aux Espagnols. Elle essuya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devait produire : mais enfin elle s'établit, et sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi et confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office, qu'on nomme saints, sont soumis, en Espagne et en Portugal, au tribunal de la capitale. L'inquisition eut dans ces deux États la même sévérité et la même attention à signaler son pouvoir. En Espagne, après la mort de Charles-Quint, elle osa faire le procès au confesseur de cet empereur, Constancio Ponce, qui mourut dans un cachot, et dont le corps fut brûlé après sa mort dans un autodafé. En Portugal,

Jean de Btagance, ayant arraché son pays à ta domination e^agnota, Touhit
aussi tadélimr de l'inquisition: mata il ne put réussir qu'à priyer les
inqlsileurs des confiscations. Ita ta déetaf rèrent excommunié après te mort
Il tailut que ta leine sa tenve les t . Le célèbre comte d'Aranda a détruit en
iVTi Une partie de oss abos abominablee, et ils ont rspam depuis. Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate

engageât h donner au cadavre une absolution aussi ridiCttU

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

/ CHAPXXAS CXL. — D£ L*IIfQUXSITJON» 55 qm éloigne le plus les protestants de rjBgUse romaine : il est po«r eux un objet d'honenr; ils aimendent micRi^moiîn que s'y soumettre, et les chemises ensou&te 4a ssiat-offlo» sont VMaàBid, oootn ItqvftLîls •ont à jamais réunis. l/inquisition a été moins cruelle à Rome et en Italie, où les juifs ont de grands privilèges, et où les citoyens sont tous plus empressés à faire leur fortune et celle de leurs parents dans l'Église qu'à diûputer sur des mystères. Le pape Paul IV, qui donna trop d'étendue au tribunal de l'inquisition romaine, fut détesté des Romains; le peuple troubla ses funérailles, jeta sa statue dans le Tibre, démolit les prisons de l'inquisition, et jeta des pierres aux ministres de cette juiddiction : cependant ringuisitton »omiin| sovi Bul IT, m'Ml mmât penonai. Fie IY fiil pins Udwn 's il lit brtfer trois williOTroOT iSF* 'vants« ttesnste de ne dis nsnsir ftfmm? les sntrsst maïs lintff l'isr^tnîsition italienne n'a égalé les hoironiB de celle d'Espagne. Le pUts grand mal qu'elle ait fait à la longue en Italie a été de tenir autant qu'elle Ta pu dans l'ignorance une nation spirituelle. Il faut que ceux qui écrivent demandent à un jacobin permission de penser, et les autres, permission de lire. Les hommes éclairés, qui sont eu grand nombre, gémissent tout bas en Italie; le reste vit dans les plaisirs et l'ignorance; le bas peuple dans la superstition. [Plus les Italiens ont d'esprit, plus on a voulu le restreindre, et cet esprit ne leur sert qu'A AtiA éltminéut deg iwaIwa» étmt il Êust Im>î«m* la waiw dsns nlw^^— provinces; de mimo qu'il na leur a ser?î baiser lai lén des fioths, des lombards, des Francs et des Teutons» Ayant ainsi parcouru tout ce qui est attaché à la religion, et réservant pour un autre lieu l'histoire plus détaillée ies malbeum doBl aUt fut en France et en Allemagne la cause ou le prétexte, je viens au prodige des découvertes qui firent en ce temps la gloire et la richesse du Portugal et de l'Espagne , qui embrassèrent l'univers entier, et qui rendirent Plùippe U le plus puissant monarque de rjSurop». t> O^ttis qw M. de Voltaire a écrit ce chapitre^ rinquisition a été détruite à Ililan, sons le règne de l'impératrice Marie-Tbérese, d'après les conseils du comte de Firmian, à qui l'Italie doit la renaissance des lumières que, depuis le temps deFra-Paolo, la superstition se flattait d'avoir pour jamais étouffées. Ce tribunal vieat d'être détruit eu Sicile par M. de Caraccioli , vice-roi de cette Hé, l'un des hommes d'Etat de l'Europe les plus savants et les plus éclairés, et que nous

avons vu longtemps à Pans un des hommes les plus aimables de la société. La liberté du commerce des grains, celle d'acheter et de vendre du pain, d'être accordée par lui à ce pays, où de si sages lois si longtemps rendues inutiles et la fertilité du sol, et les avantages de la situation la plus heureuse, et le génie des compatriotes de Théocrite et d'Archimède. Cependant l'inquisition a repris de nouvelles forces en Espagne : elle oblige plusieurs jeunes Espagnols qui annonçaient des talents pour les sciences de retourner à leur patrie. Elle a poursuivi les Juifs, qui vivaient dans le désert une vie simple peuplée d'hommes laborieux et pleins d'industrie, mais qui avait commis le plus grand des crimes aux yeux des prêtres, celui d'avoir su tout l'étendue du mal qu'ils ont fait aux hommes. {Ed. de Kihh) Digitized by Google

Chap. GXU. — De la découverte du Portitg&is. Jusqu'ici nous n'avons guère vu que des hommes dont l'ambition se disputait ou troublait la terre connue. Une ambiliuu qui semblait plus utile au monde, mais qui ensuite fut pas moins funeste, excita en l'hi l'industrie humaine à chercher de ' nouTellit l'engci «I de novfellfls mm. On sait que la découverte de YmmtimUmuà^ A l'engtempB iaconiHie aux peuples l'm pli» tavaists, tel trouvée dans le temps de Vigncmiee, vêts la fin du xiii^e siècle. Flavio G^{ia}^ citoyen d'Amalfi, royaume de Naples, inventa bien l'Al[^] wès la boussole; il marqua l'aiguille aimantée d'une fleur de lis, parce que cet ornement entra dans les armoiries des rois de Naples, qui étaient de la maison de France. Cette invention resta longtemps sans usage, et les vers que Fauchet rapporte pour prouver qu'on s'en servait avant l'an 1300, sont probablement du XIV^e siècle. On avait déjà retrouvé les îles Canaries sans le secours de l'abouQSsole, vers le commencement du xiv^e siècle. Ces îles, qui, du temps de Ptdémée et de Plin, étaient nommées les Ile» ForMMitfM, furent fréquentées des Romains, maîtres de l'AMqaa Tingitane, dont les îles ne sont pas éh[^]nées ; mais la décadence de l'empire romain ayant interrompu la communication entre l'InnatiodS d'Occident, qui devinrent toutes étrangères l'une à l'autre, ces îles furent perdues pour nous. Vers l'an 1300, des Biscayens les retrouvèrent. Le prince d'Espagne, Louis de La Cerda, fils de celui qui perdit le trône, ne pouvant être roi d'Espagne, demanda, l'an 1306, au pape Clément V, le titre de roi des îles Fortunées; et comme les papes voulaient donner alors les royaumes réels et imaginaires, Clément V le couronna roi de ces îles dans Avignon. La Cerda aimait mieux rester dans la France, son asile, que d'aller dans les îles Fortunées. Le premier usage bien avéré de la boussole fut fait par des Anglais, sous le règne du roi Édouard I^{er}. Le peu de sdenoe que s'Péaût oonservé d'» les koittMf était l'hi fermé dans les doUres. Un moine d'Oxford, nommé Linna, l'haUe astronome pour son temps, pénétra jusqu'à l'Islande, et dressa des cartes des mers septentrionales, dont on se servit d'après sous le règne de Henri VI, Mais ce ne fut qu'au commencement du xv^e siècle que se firent les grandes et utiles découvertes. Le prince Henri de Portugal, fils du roi Jean I^{er}, qui les commença, rendit son nom plus glorieux que celui de tous ses contemporains. Il était philosophe, et il mit la philosophie à faire du bien au monde : Talent de bien faire était sa devise. A cinq degrés en deçà de notre tropique est un promontoire qui s'avance dans la mer Atlantique, et

qui avait été jusque-là le terme des navigations connues : on l'appelait le
Ca^ Non^ : ce monsyllabe nuu> quait qn'on ne ponwtt le pâmer. 1. OMa.
(in.) — a. Oaplf^ (in.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

DES PORTUGAIS. 5T Le prince Henri trouva des pilotes assez hardis pour doubler ce cap, et pour aller jusqu'à celui de Boyador, qui n'est qu'à deux degrés du tropique; mais ce nouveau promontoire s'avancant l'espace de six -vingts milles dans l'Océan, bordé de tous côtés de rochers, de bancs de sable, et d'une mer orageuse, découragea les pilotes. Le prince, que rien ne décourageait, en envoya d'autres. Ceux-ci ne jurent pas; ser ; mais en s'en retournant par la grande mer (1419), ils retrouvèrent Vîle de Ma7 dère, que sans doute les Carthaginois avaient connue, et que l'exagération avait fait prendre pour une lie imineise, kquelle, par une autre exagération, a passé dans l'esprit de quelques modernes pour l'Amérique même. On lui donna le nom de Madère, parce qu'elle était couverte de bois, et que Madère signifie bois, d'où nous est venu le mot de madrier» Le prince Henri y fit planter des vignes de Grèce et des cannes de sucre, qu'il tira de Sicile et de Chypre, où les Arabes les avaient apportées des Indes, et ce sont ces cannes de sucre qu'on a transportées depuis dans les Ues de l'Amérique, qui en fournissent aujourd'hui l'Europe. Le prince don Henri conserva Madère; mais il fut obligé de céder aux Espagnols les Canaries, dont il s'était emparé. Les Espagnols firent valoir le droit de Louis de La Oerda et la bulle de Clément V. Le cap Boyador avait jeté une terreur épouvante dans l'esprit de tous les pilotes, que pendant treize années on n'osa tenter de passer. Enfin la flotte du prince Henri inspira du courage. On passa le tropique (1446) ; on alla à près de quatre cents lieues par delà jusqu'au cap Vert. C'est par ses soins que furent trouvées les îles de Cap Vert et les Açores (1460). S'il est vrai qu'on vit (1461) sur un rocher des Açores une statue représentant un homme à cheval, tenant la main gauche sur le cou du cheval, et montrant l'Occident de la main droite, on peut croire que ce monument était des anciens Carthaginois : l'inscription, dont on ne put connaître les caractères, semble favorable à cette opinion. Presque toutes les côtes d'Afrique qu'on avait découvertes étaient sous la dépendance des empereurs du Maroc, qui, du détroit de Gibraltar jusqu'au fleuve du Sénégal, administraient leur domination et leur siège à travers les déserts; mais le pays était peu peuplé, et les habitants n'étaient guère autres que des brutes. Lorsqu'on eut pénétré au delà du Sénégal, on fut surpris de voir que les hommes étaient entièrement noirs au midi de ce fleuve, tandis qu'ils étaient de couleur cendrée au septentrion. La race des

nègres est une espèce d'hommes différente de la nôtre, comme la race des
épagneuls Test des lévriers. La membrane muqueuse, ce réseau que la
nature a étendu entre les muscles et la peau, est blanche chez nous, chez eux
noire, bronzée ailleurs. Le célèbre Ruysch fut le premier de nos jours qui,
en disséquant un nègre à Amsterdam, fut assez adroit pour enlever tout ce
réseau muqueux. On voit Piam Ifama, mais Rniscli oBoanerva une petite
partie que fait voir, et qu'on ne peut enlever sans que la peau devienne
brûlée, sa peau devient brune, quand le réseau muqueux est enlevé; sinon, la peau
redevient blanche. Un lièvre de l'Inde Digittzed by Google

The text on this page is estimated to be only 28.40% accurate

58 GHAPIXRB GXU. — fifiS DECOUVERTES n'est point la uOtre. Leur lame noire ne ressemble point à nos ciieveux; et on peut dire que fi leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notn eatwidgBwnt» die est fêrt laférienre. Ht ne «mt pw capables d'uni grande attention} ili ecunliinent peu, et ne paraiMent ftin ni ponr lea avantagea ni pour lea abus de notre philoeophie. Ha aont ori* ginairea de cette partie de TAfrique , comme lea éléphanta et ka Bingea; guerrière, bardia et omela dana l'empire de Maroc, souvent mdme sapérieurs aux troupes basanées qu'on appelle blanches : ils ae croient nés en Guinée pour être vendus aux blancs et pour les serrir* Il y a plusieurs espèces de nègres; ceux de Guinée, ceux d'Éthiopie, ceux de Madagascar, ceux des Indes, ne sont pas les mêmes. Les noirs de Guinée, de Congo, ont de la laine, les autres de longs crins. Les peuplades noires qui avaient le moins de commerce avec les autres nations ne connaissaient aucun culte. Le premier degré de stupidité est de ne penser qu'au présent et aux besoins du corps. Tel était l'état de plusienri nations, et surtout des insulaires. Le second degré est de prévoir à demi, de ne former anoune société stable, de regsuder les «atrea eiee admiration, et de eélébrec quelouea fitaa» qoeliaea léjouissanoea •« retour de aertainea aaiaona, à apparition de certaine étoiles, sane aller piva loin, et aana ifdr amonie notion diatinote. C'est entre ces deux degrés d'imbécillité et de raiaon fK*TM"^^ que plus d'une nation a vécu pendant des siècles. Les découvertes des Portugais éUient jusqu'alors plus eurieusee qu'utiles. Il fallait peupler les îles, et le commerce des côtes occidentales d'Afrique ne produisait pas de grands avantages. On trouva enfin de l'or sur les côtes de Guinée, mais en petite quantité, sous le roi Jean II. C'est de là qu'on donna depuis le nom de Ruinées aux monnaies que lea Ànglais firent frapper avec l'or qu'ils trouvèrent dans le mAmepaya, Ua PoitQgiiat ^ aeida «vaient la gloire de nculer pour nous les bornes de la terre, passèrent Téquataur, et déeouTrirent le royaume de Congo s alors en apaegn l un nouveau eiel et de nouvelea étSâi. Les Européans y\$ieBt, pour la première fois» le péle avetnl et lae quatre étoiles qui en lont les plus voisines. C'était une aingulaiité bien surprenante, que le fameux Dante eût parlé plus de cent ans aupank vaut de ces quatre étoiles. « Je me tournai à main droite, dit-il dans le premier chant de son Purgatoire, et je considérai l'autre pôle : j'y VIS quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde. » Cette

prédiction semblait bien plus positive que celle de Sénèque le tragique, qui dit, dans sa Médée, a qu'un jour l'Océan ne[^]parara plus les nations, qu'un nouveau Typhis découvrira un neuvième monde, et que Thulé ne sera plus la borne de la terre. » Cette Idée vngt de Sénèque n'est qu'une espérance probable, fondée sur lea pingvè qu'on pout à dans la navigation ; et la prophétie du Dante n'a réellement aucun lepporl à dépeindre dii FofftnpSe et dea Sapagnola. PI» eeNa pnoptin m ebire» et mOnê eOe «al t* 4olali,aaèeaBi.(Aa^ Digitized by Google)

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

Wê FORTOBAlft 59 vraie. Ce n'est que par un hasard assez bizarre, que le pôle austral et ces quatre étoiles se trouvent annoncés dans le Dante. H ne parlait que dans un sens figuré : son i>oème n'est qu'une allégorie perpétuelle. Ce pôle chez lui est le paradis terrestre ; ces quatre étoiles, qui n'étaient connues que des premiers homnies, sont les quatre vertus cardinales, qui ont disparu avec les temps d iiiiaceuce. Si ou approl'oudissait ainsi la plupart te prédiotiooi, dont tant de livrât lont pi6in\$, on trouverait qu'on A'« JUMis lim piéiit, «1 qnt kl floamiMtnM de l'amiir n'eppertieBt qifà Dien. Meii â os mit m beedia de eette piMIotioii du Dante pour Mdir qMlqwe drail M qoelfiit opinta, oemme on aurait (Ut valoir cette frofèiM Mme éUe eût paru claire! avec quel zèle on aurait opprimé ceux qui l'aurait ezpUquéie raisonnablement I On ne savait auparavant si raiguille aimantée serait dirigée vers le pôle antarctique en approchant de ce pôle. La direction fut constante vers le nord (l/i8(i). On poussa jusqu'à la pointe «le l'Afrique, où le cap des Tempêtes causa plus d'effroi que celui de Boyador ; mais il donna l'espérance de trouver au delà de ce cap un chemin Jjour embrasser par la navigation le tour de l'Afrique, et de trafiquer aux indus ; dès lote fl fttt nommé le cap de Bonne-Espérancef nom qui ne lui point trompeor. Bteatftt le roi iftMiiaial, Mtiieg te — èiti àêmt\m\$ dt eee pères, eftToya, malgré leemmtmneee de ttltle Beitagel, «i» petite flotte de qoatre niaieita, eew le Mttidiilte de Veeio dt Ota»! desl le nom est deteaii fairerlel per eetle eipédilien Les Portugais ne firent elon aucun éliWiMeinent à et Immux cap, que les HoUandaie ont rendu depuis une te plus délicieuses habita^ tiens de la terre, et où ils cultivent avec succès les productions des quatre parties du monde. Les naturels de ce pays ne ressemblent ni aux blancs, ni aux nègres; tous de couleur d'olive foncée, tous ayant des crins. Les organes de la voix sont différents des nôtres; ils forment un bégayement et un gloussement qu'il est impossible aui autres hommes d'imiter. Ces peuples n'étaient point anthropophages; au contraire , leurs mœurs étaient douces et innocentes. 11 est indubitable aulls n^nient point poussé Pusage de la raison jusou'à reûonailtBt na. Ire enprtae. fie ttilent deat ee degré di etofiété q^i idMl hm société informe, fondée w&t lee taofne oenaaae. Le maltoeéi arti Pierre Xolb, qoi n ei longtenqpe voyegé nend me, eetiÉr qne eet pMiplfli deeeendent de Céthora, fnne te iummm d'Abraham , et qu'ile • edoîent un

petit cerf-volant. On est fort pm instruit de leur théologie; et quant à leur arlne généilegiqie, Je li eMeiiMemUbAende bons mémoires. Si la circoncision a dû étonner les premiers philosophes qui voya^ grrent en Égypte et à Colchos, l'opération des Hottentots dut étonner bien davanla^e : on coupe un testicule à tous les mâles, de temps immémorial, sans que ces peuples sachent pourquoi et comment cette , coutume s'est introduite parmi eux. Quelques-uns d'eux ont dit aux HoUandais que ee retranchement les rendait plus légers à laoonrse; d'autres, que les herbes aromatiques dont on rempleee lê teetlenie eonpéi lee fentet pi» tlfoniMiz. H tit mMa qulliitafMMé V uiyku-uu L/y Google

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

60 CBAPITBS cm. ^018 DÉGOMriRTBS rendre qu'une mauvaise raiaoïiy et c'est l'origiae de bien dei lunOM dans le reste de la terre. (1497) Gama ayant doublé la pointe de l'Afrique, et remontant par ces mers inconnues vers l'équateur, n'avait pas encore repassé le capricorne, qu'il trouva y vers Sofala, duâ peuples policés qui parialMit arabe. De la hauteur daa GauAiiet juaqufâ SoftJay la» hommes, lee animaux les plantes, tout «vait para d'un» esptee noupUe. La sor« prise ftit eitrdme de retnmyer daa hommes qui ressemniaieat à ceux du contiBant eonnu. dnahométisme commençait à pénétrer parmi eux; les musulmans, en allant à ViOlisiit de l'Afrique, el les chrétiens , en remontaut par l'oocident, te rauoontiaient à une eiUénutâ de la terre. (1498) Ayant enfin trouvé des pilotes mahométans à quatorze degrés de latitude méridionale, il aborda dans les grandes Indes au royaume deCalicut, après avoir reconnu plus de quinze cents lieues de côtes. Ce voyage de Gama fut ce qui changea le commerce de l'ancien monde. Âlexandre, que des dédamateurs n'ont regardé que comme un destructeur, et qui eepeodaat fenda ptui de vUto» «lu'tt n'en détruisit, homme sans doute digne du nom de irandf maigri ses YÎces, avait destiné sa iflle d'Atenmirie à éface le osaHu dn commerce et le lien des nations : flUe Famit été en effet et sous les Ptolémées, et sous les Romains, et sous les Arabes. KUe était l'entrepôt de TBgypto, de l'Europe, et des Indes. Venise, an xv« siècle, tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'Orient et du Midi, et s'enrichissait, aux dépens du reste de l'Europe, par cette industrie et par Tigaurance des autres chrétiens. Sans le voyage de Vasco de Gama, celte république devenait bientôt la puissance prépondérante de l'Europe; mais le pa^^ge du cap de Bonne-Espérance détournâ la source, de bes rilee ^ineae ctaînt jusque-là fâit la guerre pour raTîr des terres^ on la fit ahm pour établir des comptoirs. Diu Tan l&ûo , on ne put aroir du pdrn à Galicut qu'ta répandant du sang. Alftnse d'AJbuqnerque et d'autres ftmenz capitaines portugais, en petit nombre, combattirent successivement les rois de Galicut, d*Ormus, de Siam, et défîrent la flotte du Soudan d'figypte. Les Vénitiens, aussi intéressés que PÉgypte à tra?er8er les progrès du Portugal, avaient proposé k ce soudan de couper l'isthme de Suez à leurs dépens, et de creuser un canal qui eût joint le Nil à la mer Uouge. Ils eussent, par cette entreprise, conservé Tempire du commerce des Indes; mais les difficultés firent évanouir ce grand jirojet, tandis que d'Albuquerque prenait la ville de

Goa (1510) au deçà du Gange, Malacca (1511) d'Amboine, l'or, Aden
(1513) à l'entrée de la mer Rouge, sur le cap de Socatra, et qu'où fin
il s'empara d'Ormuz dans le golfe de Pers. (1614) Bientôt les Portugais
eurent sur toutes les côtes de l'Inde de Ceylan, qui produit la perle la
plus précieuse et les plus beaux rubis de l'Orient, ils eurent des comptoirs
au Bengale; ils trafiquèrent avec l'Inde et le Japon par la route de Macao sur
la frontière Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

DES PORTUGAIS. 61 de la Chine. UMNopia «tinialt, Iti «êlM
éelmm teMt M^cMotées par tem vaisseaux. Les îles Moluques, seul
«irfMit di Jt terre où la nature a placé le girofle, furent découTertet «t
ooaqtviMS par eux. Les négociations et les combats contribuèrent à ces
nouveaux établissements : il y fallut faire ce commerce nouveau à main
armée. Les Portugais, en moins de cinquante ans, ayant découvert cinq
mille lieues de côtes, furent les maîtres du Cdmmerce par l'océan
Éthiopique et par la mer Atlantique. Us eurent, vers l'an 1640, des
établissements considérables depuis les Moluques jusqu'au gulTe Persique,
danr im» élsiidiio de toixaate degiés de lon^^tede. Tout ce que la nasme
produit d\rti]e» de rare, d'igiMle» fat jiorlé par eus en Bnlope^ à bien moins
de IMA m Ycniie ne poimift ie TiNIB an Gai«e dBVwail MiMBtAe. SiM et
le IMA«^ Gbap. GXtII. — JDu Japon, Les Portugais, établis en riches
marchands et en rois sur les cotes de rind^iet dans la presqueîle du GangOi
passèrent enfin dans les Ues du Japon (1538). De tous les pays de l'Inde, le
Japon n'est pas celui qui mérite le moins Tattention d'un philosophe. Nous
aurions dû couuaitre ce pays d>s le zm* siècle par la relatiatt dn oélébce
Maio Penl. Ce Vénitien aiait Toyagé par tsm à la Chine; et, ayant servi
longtemps sons un des enfknis de Gsnngis-kan, il y eut Iss premilies notions
de ess lies que nous nommons Japoiïy et qu'il a^elle Spensri; mais s«
oonlemporains, qui adoptaient les ftJblea las pins grosslèiea , ne cruient
point les vérités que Mare Paul annonçail Son manuscrit resta longtemps
ignoré; il tomba enfin entre les mains de Christophe Colomb, et ne servit
pas peu à le confirmer dans son espérance de trouver un monde nouveau qui
pouvait rejoindre l'Orient et I tVxident. Colomb ne se trompa que dans
l'opinion que le Japon.touobait à l'hémisphère qu'il découvrit. Ce royaume
borne notre continent, comme nous le terminons du côté opposé. Je ne sais
pourquoi on a appelé les Japonais nos antipodm en mofàjê; il n^ a point de
pareus antipodes parmi las peuples qui enhimtlm raison. La seUgion la pto
autoriaée an Ji^on admet des réoonpenaaa et des peines i^às te moct. lionm
prinoipaïuc eommandements» qn^ ilipellent divins , sont pidoiatment les
nitres. Le mensonge, rincontinence , le larcin, lemeurtrOf sont également
défendus ; c'est la loi naturelle réduite en préceptes positifs. Ils y ajoutent le
précepte de la tempérance, qui défend jusqu'aux liqueurs fortes de quelque
nature qu'elles soient; et ils étendent la défense du meurtre jusqu'aux

animaux. Saka, qui leur donna cette loi, vivait environ mille ans avant notre ère vulgaire. Ils ne diffèrent donc de nous, en morale, que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, et à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme et qui n'en faisons que trop méfiance à notre religion» Si leurs

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

et CHAPITRE CXLU. — DU JAFONI. tMlgW Mmt différents des nftres, tous ceux des nntions orlMalts It sont aussi , depuis les Dardanelles jusqu'au fond de la Corée. Gomme le fondement de la morale est le même chez tnntp's les nations, il y a aussi des usages de la vie civile qu'on trouve établis dans toute la terre. On se visite, par exemple, au Japon, le premier jour de l'année, on se fait des présents comme dans notre Europe. Les parents et les amis se rasseniMent dans les jours de fête. Ce qui est plus singulier, c'est que leur gouvernement a été pendant deux mille quatre cents ans entièremrat semblable à celui du calife dei mimiliiiaais «t d» Rome inodsnMi. Lm èMI d« la religioii ont M ehtz hs Japonais lis élielll ŪB Pempire plus longtemps qu*tn aoecoDe natton du monde; la meoeaiioii dê lèurt pontifes-mia tanmita inoo»tetlibtemeiit fit ee&t ioIxaKift ana mat ootra èra. Mali Imaloiiillm^ ayant peu à peu partagé le goavement, s'en emparèrent entièrement vers la fin du xvi* siècle, sans oser pourtant détruire la raee et le nom des pontifes dont ils ont envahi tout le pouvoir. L'empereur ecclésiastique, nommé dniri, est une idole toujours révérée, et le général de la couronne, qui est le véritable empereur, tient avec respect le dairi dans une prison honorable. Ce que les Turcs ont fait à Bagdad, ce que les empereurs allemands ont voulu faire à Rome, les Taicosamas l'ont fait au Japon. La natvre Iramafaie, dont le ft>nd est parumt le même^ a établi ^Ptatres renemlilanoes entre ees peuplée et neus. Us ent la flopeeaiitien des lertOésee, qnenentatnneene li longtenpe. OnretnMm ohea en les pMerinaget, les épreuves même du Im, qid ftdsilent antr^Rnis «ne partie de notre Jorispmdence : enfin ^ ils plaecnt Isor gieads hommes dans le ciel , comme les Grecs et les Romains. Leur pentife a senl, comme celui de Rome moderne, le droit de faire des apothé^ ses, et de consacrer des temples aux hommes qu'il en jufre dipfnes. Les ecclésiastiques sont en tout distinfiués des séculiers; il y a entre ces deux ordres un mépris et une haine réciproques, comme partout ailleurs. Ils ont depuis très-longtemps des religieux, des ermites, des instituts même, qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers; car il y ayart une ancienne société de solitaires qui faisaient vœu de eombatte pour le religion. Cependant y malgré eet étaMissement, qui semMe annoncer dea guerres oHileSi eomme Fordre t6utoni^[ne de Prusse en a eaneé en Eorm, la liberté de conseienoe était étaMie dans oes pays ansst bien que dans tout le reste de POri«it. le Japon

était partagé en plnslem sectes, quoique sous un roi pontife; mais toutes les sectes se réunissaient dans les m^^mes principes de morale. Ceux qui croyaient la métempsycose, et ceux qui n'y croyaient pas, s'abstenaient et s'abstiennent encore aujourd'hui de manper la chair des animaux qui rendent service îi l'homme. Toute la nation se nourrit de riz et de légumes, de poissons et de fruits; sobriété qui semble en eux une vertu plus qu'une superstition. La doctrine de CSonAicius a fait beaucoup de progrès dans cet empire. Gomme sDe se réduit tonte k la sbnple morale, elle a charmé tous

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.24% accurate

I CHAPITRE CXLV. — DU JAPON* 63 Ws mpHÊB é\$ mm qol
m lompil ailafilt m homm; et Um» jom la saiM partit 4e la nation. On croit
que le progrès de cette philosophie n'a pas peu contribué à ruiner la
puissance dm diiii* <176Q) L'empereur qui régnait n'avait pas d'autre
religion. i Il semble qu'on abuse plus au Japon qu'à la Chine de cette
doctrine de Confucius. Les philosophes japonais refaillaient l'immortalité de
soi-même comme une action Tortueuse quand elle ne blesse pas la société.
Le naturel fier et violent de ces insulaires met souvent cette théorie en
pratique, et rend le suicide beaucoup plus commun encore au Japon qu'en
Angleterre. IM mmtê 4ê IMMIUI, OttMM I» tllH|M Umpfer , et iMiÈm «I
iMOt Toyagenr, ault tmô^Miv M iMidét tei !• Japon, aiul ÊÊÊDB pMH^M
toirt to VMIS EAIÉA* HmIMM NtlUIMi 4IMUI|fto8t dénie pairiUIBmi
IntiOduites au lipoB. Dira pMMitait ainil qoi la fsie fût mnvrte à l'ÊfngUt
dam tootM ees vastes contrées. Per« sonne n'ignore qu'il fit des progrès
prodigieux sur la fin du xvi^e siècle danaa géographie lew leetears Jniqn aa
peint d'attirer que làfler a^anl peiâu son cmdfix, 11 lui fut rapporté par mi
eaneit; quMI se trouva en deux endroits au même instant, et qu'il ressuscita
neuf morts'. On devait s'en tenir à louer son zèle et ses tentatives. Il apprit
enfin assez de japonais pour se faire un peu entendre. Les princes de
plusieurs îles de cet empire, mécontents pour la plupart de leurs bonzes, ne
furent pas fâchés que des prédicateurs étrangers vinssent contredire ceux
qui abusaient de leur ministère. Peu à peu la religion chrétienne s'établit. LA
célébra ambassade de tfele pnnces chrétiens japonais au pape Gxdgolfe xm
eet pent Hie rbeuunage le fine tmewr que le nint* sUge ait
}eBMlafe9tt.TMéegiand paya e« U tal e^enidliid é|inw l'tfngBe, el eft ka
eenle HMIttiWe sent Itfn aaennacla de irii0en, a lié sur le point dfétw en
foyanmechré- • tien, et pent élw nn wyaaie portugais. Nos prêtres y étaient
honcrés plus que parmi nous; aujourd'hui leur tête y est à prix, et ce prix
même est considérable; il est environ de douze mille livres. L'indiscrétion
d'un prêtre portugais, qui ne voulut pas céder le pas à un des premiers
officiers du roi, fut la première cause de cette révolution; la seconde fut
l'obstination de quelques jésuites qui soutinrent trop un droit odieux, en ne
voulant pas rendre une maison qu'un seigneur japonais leur avait donnée, et
que le fils de ce seigneur redemandait; 1. ToyeraiftllaFaABçoisZAViia,
dîna li IWclisewelri pkOoÊophim Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

64 CBAffRU. exm. m lârar. la troisième fut la crainte d'être subjugué par les chrétiens; et c'Mt m qui causa une pfiiLM-re civile. Nous verrons comment le oluiftiaBiHMf qui commença par des missions, finit par des batailles. Tenons-nous-en à présent à ce que le Japon était alors, à cette antiquité dont ces peuples se vantent comme les (ihinois, ;\ cette suite bonne déeomir tana^caa pap îaNMBHa, al a^y ébàlir atae iphi deur. Jamais commeroe ne fut plus aiantageui aux Portugais qaa ceHii da Japon. Ils en rapportaient, à ce que disent les Hollandais, trois oaots tonnes d'or chaque année; et on .sait que cent mille florins font ce que les Hollandais appellent une tomic. t^est beaucniip evagrrer : mais il paraît, parle soin qu'ont ces réj)ublicains industriels et infatigables de se conserver le commerce du Ja[])on à Texclusion des autres nations, qu'il produisait, surtout dans les commencements, des avantages immenses. Ils y achetaient le meilleur thé de l'Asie, les plus belles poroelaine, da l'anbre gris, du cuivrç d'une eipèea aaiépviaiim an ndtie ; enfin» rargaal et Tor, objet principal ds tooiai ees aattaprieee. Ce pays possède; oomiM la Gîiine» praaqaa tout ea qaa aone avona, et presque toat ce qià nous manque. Il est aassi peuplé que la Cliina à proportion : la nation est plus fière et plus 'guerrière. Tous ces peuples étaient autrefois bien supérieurs à nos peuples occidentaux dans toaa les arts de l'esprit et de la main. Mais que nous avons regagné le temps perdu ! Les pays où le Bramante et Michel-Ange ont bâti Saint-Pierre de Home, où Raphaël a peint, où Newton a calculé l'infini, où Citina et Athalic ont été écrits, sont devenus les premiers pays de la terre. Les autres peuples ne sont dans les beaux-arts que des barbares ou dos enfants, malgré leur antiquité, et malgré tout ce que la uatuie a fait pour eux Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

CEAPiTRE CXUII. DE L Hfl»» 65 dTjlmiiMf 9,ifféfmMM^ et
âë leun eoutwneg. Je ne vous parlerai pas ici du royaume de Siam, qui n'a
été bien connu qu'au temps où Louis XIV en reçut une ambassade, et y
envoya des missionnaires et des troupes également mutiles. Je vous épargne
les peuples du Tunquin, de Laos, de la Gochinchine, chez qui on ne ptoétr»
qn* nieiiHnl, «l longtemps après l'époque te mAtwpHm portagÉoM,
MoèBfllieooninefeeMifwtiMMàiltellniB. Lts potanUto llaiopt, tt fat
aé^atiurts qoi fai «nioidMat, B'ont ta pour tl^tiy ten iûvlii cm MoMnnrtBt,
hmmmoi tréso». Les philosophes y ont déeowert un nouvel mÉiM en
moRtlt et en physique. La route facile et ouverte de tout les ports de
TEuropt jusqu'aux extrémités des Indes mit notre curiosité à portée de voir
par ses propres yeux tout ce qu'elle ignorait ou qu'elle ne connaissait
qu'imparfaitement par d'anciennes relations infidèles. Quels objets pour des
hommes qui réfléchissent, de voir au delà du fleuve Zayre, bordé d'une
multitude innombrable de nègres, les vastes côtes de la Cafrerie, où les
hommes sont de couleur d'olive , et où ils se coupent un testicule
àiriMMiMirdft k Oiînililéy tudii qi^ les Elbiopltiit il l»t pei^dt ViMins to
rontoiiisut ^aÊÈtbt wn pMtte us avons eu deux de ces Albinos en France;
feu ai vu un à Paris, à rbflftel de Bretagne, qu'un manhand de nègres afitit
amené. On trouve quelques-uns de ces antwiiit ressemblants à l'homme
dans l'Asie orientale : mais l'espèce est rare; tile demanderait des soins
compatissants des autres espèces humaimSi qui n'en ont point pour tout ce
qui leur est inutile. La vaste presqu'île de l'Inde, qui s'avance des
embouchures de i'Indus et du Gange jusqu'au milieu des îles Maldives , est
peuplée de vingt nations différentes, dont les mœurs et les rehgiours ue su
ressemblent pas. liée aatnefa du pays sont d'une couleur de cuivre rouge,
ficiaapierre limmdflpufa tels l'tfa deflBorte iMoaiiflfe^^ deeatmjaine: tant fa
utturs se nriel la preiuière efaiee quevH TOLTAIRI. — mu . 6 Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 18.28% accurate

ee Pelsart, en 1630, vers la partie fies terres australes, séparées de
notre liémispîi("re, à laquelle on a donné le nom do Nouvelle -Hollande,
ce fut une Iroupo de nT-LTos qui venaient h lui en marchant sur les mains
comme sur les pieds. Il est à croire que, ([iiaand on aura pénétré dans ce
monde austral , on connaîtra encore l'ius la variété de la nature : tout
agrandira la sphère de nos idées, et diminuera celle de nos préjugés. IfauS)
poor m«lr mx «Hm 4t IMt, én* Ift fmmprnê d«çà It Gange lahlMC ém
bhéMMm éê o^*"»*^ àmmâÊÊâà ém mim Iwwhmin HliMliii à ftaïUa
dogMe B«BtMa tt !■ ■ H4knm, On ttiéi Mhdt ifiiniimiiw fciiiaw
j«iMii|iiter«Ritèiilillet*|«ift iiwfiMlIM«li|iai«i.OatMm 9ÊÊ Jtf eôtes de
Malaba)r des chrétiens nastMIM»! «fpillt mi i propos Ut chrétiens de samt
Tkonuu; Ut ns «vttet pas qu'il y 0ÊX une Église de Rome. Gouvernés
autrefois par un patrimte de Syrie, ils reconnaissaient encore ce fantôme de
patriarche, qui résidait, ou plutôt qui se cachait dans Mosui, qu'on prétend
être l'ancienne Ninive. Cette faible Église syriaque était comme ensevelie
sous ses rumes par le pouvoir mahométan, ainsi que celles d'Antioche, de
Jérusalem, d'AËlexaijdrie. Les Portugais apportaient la religion catholnjue
romaine dane oes dimats i ils fondaient un archevêché dans Goa, devenue
métwftto mk i»èmt»mps que capitale. On wwàaX imwiHw les ttteHmoM
d»lfitebir«nMiail LoiiqtlI d'Onnus on alla vers TAndiie, m «tMMLra.dti
dM||ti de eaiiU Jean, qui nVtvtaMitiumisfloiyHi nhtufl!»! «tMiMOEfita
Bomme les Sahéms. Quand on a pénétré ensuite par la mer orientale de
l'Inde à la Chine, au Japon, et quand on a vécu dans l'intérieur du pays, les
mœurs, la religion, les usages des Chinois, des Japonais, des Siamois, ont
été mieux connus de nous que ne l'étaient aupai^vanl ceux de nos contrées
limitrophes dans nos siècles de barbarie. «it «a oli|0t dig»eél IflftHiitioa
d'un philosophe que cette diffèMQfli «Btet te «Miw* de lH)HMiI#t lit allrii,
AUM mtêlmm^ ^ ^ >

The text on this page is estimated to be only 17.61% accurate

a-t-il rien d'opposé à nos coutumes que la manière dont les Banians trafiquent dans l'Indoustan ? Les marchés les plus considérables se concluent sans parler, sans écrire; tout se fait par signes. Comment tant (finsagis orîMitatti ne différeient-ils pas des îôtres? La nature, dont l'» taoài est partout le même, a de prodigieuses différences dans les lois si due le aAébsu un esl nniile à aiBl m lutît me dans Vbxée mjMauÊiÊé Xaa waiiages esatriilis à oei âge y ewt comanint Ces «iBtaiii qei deetiifiit pèses» jouaient de la mesure de raison qu'on la astue kuf âoesate, daae «a lie la âôtm esl à paiae d4fe* Tous ces peuples ne nous ressemblent que par les passions, et par la raison universelle qui contre-balance les passions, et qui imprime cette loi dans tous les cœurs : a iSe fais pas ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit » Ce sont là les deux caractères que la nature empreint dans tant de races d'hommes différents , et les deux liens éternels dont elle les unit, malgré tout ce qui les divise. Tout le reste est le fruit du sol de la terre, et de la coutume. làWtlaiiiedBPégu, guidéaper deeeioeedileaqiiiM«eDlâaie des Iwsie pistoe é^eesu lei sfélaii Jata, e& des fMMnes laotakmt i» garda anjealaiedasaL 4 Siam, la possession d'un éJépbaot Mené Ait la gloire du royaume. Point de Ué au Malabar. Le pain , le riz Ai iOBi ignorés dans toutes les îles. On voit dans une des Philippines un arbre dont le fruit peut remplir un baril ia paéa« Ikm iae lies Haauearaesge d» Iki était inconnu. Il est vrai qu'il faut s'en méfier avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes de Coromandel et de Malabar des marchandises que des ventés. Un cas particulier est souvent pris pour un usage général. On nous dit qu'à Cocbin ce n'est point le fils du roi qui est son Mnlifir, mais le fils de sa femme. lia tel règlement contredit trop la Bsmee; il ttey « éMna qiA Milia eielure son ais de se» hkOtÊ^èi eiei ea aai 4s Qeahte afa iMisBl de eem, à qui appartient» te tidnat Il.eelfnripaBUeMs qih» MWtt Imli^ fils mal conseillé ai Biaï saennni, eaqâ^iapdiiae, a'agaBl laissé jna 4se lllaeB te âge, «ara eu aoB neien pour successeur, et qu'un voyageur aura pris cet accident pour une loi fondamentale. Genl éflfhatiia aaxont copié ce voyageur , et l'erreur se sera accréditée. Des auteurs qui ont vécu dans l'Inde prétendent que personne ne possède de bien en propre dans les États du Grand Mogol : ce qui serait encore plus contre la nature. Les mêmes écrivains nous assurent qu'ils ont négocié avec des Indiens

riches de plusieurs millions. Ces deux as* sortions semblent un peu se contredire, il faut toujours se souvenir que les conquérants du Nord ont établi l'usage des iiei» depuis la Lombardie jusqu'à Hada. Or Balaiaa foi euaît voyagé «i Italie du temps r^atolphe at d'ilMm, aafIMlaarelaea Mmrfaàlas lielfeaa BayaaîMaiMl fie» «a proprement te aaMBttnpeettlÎMise eallaiéfa fciiBiiliaale peut la geate hnaMÉN» ^pfii y m dee pafs eà ése adHioM elunuM travaillent su» aesse faat «I aal 9tl diîn 1^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

CHAPITRE OULUI. — K VWJM. Nous ne devons pat moins nous dM«r (!• mu qtA aani puint ^ templèt eoBsaofés à StdAMMote. Mettoni mom à la plaœ 4te ladtai qitiMmittémoiAduifiiàB eltoata éê qjatktpm wini irmÉilMMi dt BoamoliiM; Une^iemit pu taaaraniiii c'ait là tariiutiM «t km règte. Ce qui attirera surtout Totft atHattoi, c^a8l 4» labt piiaijiw loua en peuples imbus de l'opinion que leurs dieux sont venus souvent sur la terre. Visnou s'y métamorphosa neuf fois dans la presqu'île du Gange; Sammonocodon , le dieu des Siamois, y prit cinq cent cinquante fois la forme humaine. Cette idée leur est commune avec les anciens Egyptiens, les Grecs, les Romains. Une erreur si téméraire, si ridicule et si universelle, vient pourtant d'un sentiment raisonnable qui est au fond de tous les cœurs : on sent naturellement sa dépendance d un Éuu suprême; et l'erreur, se joignant tm^on h lniMlêy a làil regardai lea dieux, dana pnaque imita k tim, «mm daa aalgnœon qai lanaient quelquafoia viaHer ef^réfoimer lai» dooMinaB. La téUffm M,éé ehei tant da pmi^ eomma IMnaMBi* : Pane at l'anbca ont paMié lea lempa biatoriqnaa; Tuiia et VMn ont été na mélange de védt&at ^Imposture. Les premiava obsertaiaaDni du cours véritable des aatm letv attribuèrent de fausses influences : les fondateurs des religiona, m reconnaissant la Divinité, souillèrent le culte parles superstitions. De tant de religions différentes , il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. C'est l'origine de ces pénitences eflrayarites auxquelles les bonzes, les bramins, les faquirs se dévouent; et ces tourments volontaires, qui semblent crier miséricorde pour le genre haiuain| sont der&am tul métiw pour gagner sa vie. le a*entrami potot danatedétaU Iwiiiiaia» da litœouiamaa; mabl ▼ en t on al étmnge povr Ma moars, qofatt na jmt aPumpéciwr.d'ea àin mention : e'aat «alla dea famaiaaa, ^ portant m pamanoa la Phalhœn dm ÉnrMiena. la PiiaDO des nm^n^na^ naa idées de bian* séance nous portent à Cfoire qu'une cérémonie qui nous panttsi infâaia n'a été inventée que par la débauche ; mais il n'est guère croyable que la dépravation des mœurs ait jamais chez aucun peuple établi des cérémonies religieuses. Il est probable, au contraire, que cette coutume fut d'abord introduite dans des temps de simplicité, et qu'on ne pensa d'abord qu'à honorer la Divinité dans le symbole de la vie qu'elle nous a donnée. Une telle cérémonie a dû inspirer la licence à la jeunesse, et paraître ridicule

aux esprits sages, dans des temps plus raffinés, plna eonNnapaa, et plus éclairés. Mais l'ancien usage a subsisté maigié les alfu; et il n'y a guère de peuple qui n*ait eonaené quelque cérémonie qn'on ne pÎMtt ni appaoume ni akalir. Ptomltmitd'^ypInieaaeatrayagKi^

CHAPITRE CXLVI. ^ DE L'INDE 69 1 tenues dans le Veidanij ce livre des anciens brachmanes, et encore jxûeai doit le 5Aiiiifa, plus ancien que le Fetdoi. Elles 80^ I dans les éeKtteiBodeiBeiéBfliffesiiiie. Ité flânait danoifl, mlssioiiiiaîre sur la eôta de Tranqoebar, dte |ilttiieus peengn, IpMMn Ibmitilefl de prièrae, q«i aenlileiii partir de I la raison la plus droite , et de la sainteté la plus épuée. En voici une tirée d'un livre intitulé Vmtûbadu : « O aouverain de tous les êtres, Seigneur du ciel et de la terre , je ne tous contiens pas dans mon cœur! Devant qui déplorerais-je ma misère, si vous m'abandonnez, vous à qui je dois mon soutien et ma conservation? sans vous je ne saurais vivre Appelez-moi, Seigneur, afin que j'aie vers vous. » Il fallait être aussi ignorant et aussi téméraire que nos mornes du moyen âge, pour nous bercer continuellement de la fausse idée que tout ce qui habite au delà de notre petite Europe , et nos anciens maîtres Ot législateurs les Romains, et les Grecs précepteurs des Romains, et les «neieit Egyptiens précepteurs des Grecs, et enfin tout ce qui n'est pas nom, ont toqjoon été des idoUttes odieus et ridicules* Oepeadant, malgré une doctrine si sage et si sublime , les pins basées * et leaplueliQ^» supersUtions prévalent. Cette contradiction n'est que trop dans la nature de l'homme. Les Grecs et les Romains avaient la même idée d'un Être suprême, et ils avaient joint tant de divinités subalternes, le peuple avait honoré ces divinités par tant de superstitions, et avait étouffé la vérité par tant de fables, qu'on ne pouvait plus distinguer à la fin ce qui était digne de respect, et ce qui méritait le mépris. Vous ne perdrez point un temps précieux à rechercher toutes les sectes qui partagent l'Inde. Les erreurs se subdivisent en trop de maî nièm. U eat d'ailleurs vraisemblable que nos voyageurs ont pris quel, qoefoia des rites différents pour des aectas oppoke^ méprendra Chaîne eollège de prétree, dana l'aneieue Gcèoe et dana • I l'aneienne Rome» MAt cea cérémonies et ces 8a43riilceB. On ne irénéait I point Beienle eomme ApoUoiiy ni Innon comiae Vénus : tons cea dié. imta eultea appartenaienl pourtant à la même religion. Nos peuples occidentaux ont fait éclater dans toutes ces découvertes , une grande supériorité d'esprit et de courage sur les nations orientales. Nous nous sommes établis chez elles, et très-souvent malgré leur résistance. Nous avons appris leurs langues, nous leur avons enseigné , quelques-uns de nos arts. Mais la nature leur avait donné sur nous un avantage qui balance tous les nôtres : c'est qu'elles n'avaient nul be- . . soin de nous, et que nous avons besoin d'elles. '

Ghap. GXUV. — De VéthiapietOu Àbyssinie, ' Avant œ tempe ^ mon
nationa coMmÊtian m cwinaiiiiient de l'£S tiUopie que le seul nom. Ce fût
sous le fameux iean Ut roi de Portugal, que don Francisco Alvarôs pénétra
dans ces vastes contrées qui ^ sont entre le tropique et la ligne équinoxiale ,
et où il est si difficile d'a' border par mer. On y trouva la religion chrétienne
établie, mais telle * qu'elle était pratiquée par les premiers juifs qui
l'embrassèrent avaut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

70 CHAPrrK£ cxLiv.— de L omom, que les deui rites fuMOit mtikaawtiépMés. G* ttétafod» jaiitat •t dt chrirtianiamas'ott ^anj/om — iimiwi juaqo^ nos jon «a. Witopie. La circoncision et le baptêiM f font égalMMBt pnlfnlf , le libiMtt et le dimanche également obserrés : le mariag» est ptnBit aux pfêtres, le diTorœ à tout le monde, el ia iMljiMi^ fttl en ainsi que chez tous les juifs de rOrient. Ces Abyssins, moitié juifs, moitié chrétiens, reconnaissent pour leur patriarche l'archevêque qui réside àans les ruines d'Alexainlu»-, ou au Caire en Égypte ; et cependant ce patriarche n'a pas la même rehigion qu'eux ; il est de i ancien rite grec, et ce rite diffère encore de la religion des Grecs : le gouvernement turc, maître de l'Égypte , y laisse en paix ce petit troupeau. On ne trou?» point mauvais que ces flbfétiOTB plongeât tonif tûmli dwiidttwwet et porioai FtiAjifiiHt anx ftwiaf diBs Imbi iBaiaoBft* im la Uant 4*m aMmu li aont dMi les mahométans. Don Francisco Almèi fut le premier qui apprit la position dM ao«est du Nil, et la cause des inondations régulières de ce 0euY« : deoi choses inconnues ;i toute l'antiquité, et même aux Égyptiens. La relation de cet Alvarès fut très-longtemps au nomhre des véritfe peu connues; et depuis lui jusqu'à nos jours on a vu trop d'auteurs échos des erreurs accréditées de Fantiquité , répéter qu'il n'est pas duniie aux hommes de connaître les sources du Nil. On donna alors le nom de Prêtre- Jean au négus ou roi d'Êthiopie, sans uuUc raisou de l'appeler ainsi que parce qu'il se disait issu de la race da Salomon par la reine da Saba, al paioa qna dapola laa oroiaidai o> «MMail4a1aA derait twnm daiiala manda on ni dizdtat Momé la Pvitra-j^iam : laaéf«8 lÉ'élait poortanl ni ohrétiaii ni prdtnk Tout la fruit des vofagaa aa StÛopîa sa iddHiail à obtenir «m am* baasada ds foi da aa pays an pape Clément YII. Le pays était pauvre, avec des minas d'argent qu'on dit abondantes. Les habitaata, mmos industriels que les Américains, ne savaient ni mettre en œuvre oss trésors, ni tirer parti des tréaoïa féâtablfs qua ia tarra iouoEût pour les besoins réels des hommes. En effet, on voit une lettre d'un David, négus d'Ethiopie, qui demande au gouverneur portugais dans les Indes des ouvriers de toute espèce : c'était bien là être véritablement pauvre. Les trois quarts de ' PAfrique et l'Asie septentrionale étaient dans la même indigence. Nous pensona, dans l'opuIaDla «isipali da usa fittas, que tout runivers nous rassamUa; ^ noua na songaons pas que ka bommaa ont vécu loogten^Ni oomaM la laata das animaux, ayant aamnt à

peina le ooamt et la pliure, au milieu mâma des mines d*or et da diamants.
Ce loyanaa d'Micfie, tat wité, était st^liidUa, q^m pâlit roi mafaométan, qui
possédait un canton voisin, la eanquit piaanua Mt entipr au commencement
du xvi* siècle. Nous avons la *iHfmrmt lettre de Jean Bermudes au roi de
Portugal don Sébastien, par laquelle nous pouvons nous convaincre que les
Éthiopiens ne sont pas ce peuple indomptable dont parie Hérodote, ou qu'ils
ont bien dégénéré. Ce ps• Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

« I ou ABYSSIUIE. 71 trliiiiM litfB, enToyé avec ifKéqjm
aoMMi jNHtogitft, piviégaiH te jeiin« wtêgvis de Fâlifilait eOBtra M ni
maure qui avait envahi ses Stats; et malheurenaenMnt, quani le grand négus
fiit rétahH, lepatsitrehe voulut toujours le protéger. 71 était son parrain , et
se croyait son maître en qualité de pore spirituel et de patriarche. Il lui
ordonna de rendre obéissance au pape , et lui dénonça qu'il l'excommunait
en cas (le refus. Alfonso d'Albuijuerque n'agissait pas avec plus de hau- t
leur avec les petits princes de la presqu'île du Gange. Mais enfin le tUeul
rétabli sur soo troue d'or respecta peu son parrain, le chassa de wmftimMf
tlntfwoiBMlpoitttlapip». Ce Bermudes prétend que sur NÎi teatiSèmim pays
d« MBirt, fSIM TJKhfÊÊtaâ^ et lii peyi tdiAift de lu Mtret4llilil, 11 ytUM
petite MitfiéeoùlaedMxtetdèlftBfteidnl #0r. OMlfc^i ^ leePOfe^
tttgaiickifietatet, et et ^ii'Se s'ont point troufé; e*egl Ik le ptftaelpe de tous
ces voyages; les patriarches, les missions, les convefiloin, n*ont été que le
prétexte. Les E\iropéans n'ont fait prêcher leur religion depuis le Chili
jusqu'au Japon que pour faire servir îe^^ hommes, comme des hôtes de
somme, à leur insatiable avarice. Il est à croire que le sein de l'Afrique
renferme beaucoup) de ce métal qui a mis en mouvement l'univers-, le sable
d'or qui roule dans ses rivières indique la mine dana les montagnes. Nais
jusqu'à préeet oette mine a été laMeeriMe M Mtenhee di k oopIdM; 01 ft
ibm Ai es laérique it m Ajrit, en M aoteMvfé «Bélal diMre die tenfatiTee
dans le miliea die l'Afrique. * Gba^. CXtT. — ih Cohmho el de VAMériqm,
C'est à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons
le nouveau, si pourtant c'est une obligation que cette conquête de
TAMérique , si funeste pour ses halutaatSy et quelquefois pour les
conquérants même.* C'est ici le plus grand événement sans doute de notre
globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ee qui a
paru grand jusqu'ici sembte dieyaiaiHiB dmnI eette êagêm de ertiilta
MifiUkIlewpfoionçoiaa .eB^ amm edmlieHea rapaiivHM lii nema dea
ArgnmrtiSf cpil iieat «MliBle mêlas ^ lae murioti de Gaaiia et
d^Alboqueiqna. 0«e dMslB on eût érigés dans IfmtliiHi à un Grec qui eût
découvert rAmérique! Cliriiti|ihi Oolembfli el WÊBtm thélemi son frère ne
furent pas traités ainsi. Colombo, frappé des entreprises des Portugais,
conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand, et par la seule
inspection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait^y en avoir un

autre, et qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, et à soutenir les refus de tous les princes. Gènes, sa patrie, qui le méprisait, le perdit à son tour. Le génie de son pays ne fut pas vaincu. W

reid'jtogtitiffe»ptoe»ktod'»rg«rtq!W Digitized by Google

CHAPITRE CXLT. — • DE COLOMBO s'adressa dans une si noble entreprise, n'écoula pas le frère de Colombo : lui-même fut refusé en Portugal par Jean II, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, et les affaires autant que jamais en confusion sous la minorité de Charles VIII. L'empereur Maxirilien n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grand courage pour, un tel projet. Viiiie tût pas à t'm «hargw; mais, soit que l'absence des Génois pût être une gêne pour lui, soit qu'il ne lui parût pas à Colombo de bon espoir à la rivalité de la pairie, soit que Yonisa ne conçût de grandeur que dans son commerce de l'Almandria 41 du Lavant, Colombo n'espéra qu'en la voie d'Espagne. Ferdinand, roi d'Aragon, et Isabelle, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore, mais que Ferdinand leur enleva bientôt après. L'union d'Isabelle et de Ferdinand prépara la grandeur de l'Espagne; Colombo la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'Isabelle consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours la détermination d'augmenter la cour d'Espagne était pauvre. Hâtant qu'il le prieur Péras, et de nombreux négociants, nommés Pinson, avançant dix-sept mille ducats pour les dépenses de l'expédition. (1492, 23 août) Colombo eut de la cour une patente et partit enfin du port de Palos en Andalousie avec trois petites Taiseaux, et un vain titre d'amiral. Des lies Canaries, où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première lie de l'Amérique; et pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette île, située environ à mille lieues (les Canaries, fut nommée San Salvador. Aussitôt après il découvrit les autres îles Lucayes, Cuba, et Hispaniola, nommée aujourd'hui Saint-Domingue. Ferdinand et Isabelle furent dans une singulière surprise de le voir venir au bout de sept mois (1493, 15 mars) avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, et surtout de l'or qu'il leur présentait. Le roi et la reine le firent asseoir et ouvrir comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand amiral et Titien 40 du nom de l'almide. Il était regardé partout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. (1493) Il trouve encore de nouvelles îles, les Antilles et

la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage, mais l'admiration se tourna en envie au second. Il était amiral, vice-roi, et pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de Ferdinand et d'Isabelle. Cependant des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple, qui entendit que Colombo arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On fit aller le gouverneur; il parut, mais avec les fers aux pieds et aux mains. Ce traitement fut ainsi été fait par Tordra de Fonseca, évêque de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

KT OE L'AMÉRIQUE. 78 I Burgos, intendant des armements. L'ingratitude était aussi grande I que les services. Isabelle en fut honteuse : elle répara cet affront auj tant qu'elle le put; ra;is on retint Colombo quatre années, soit qu'on j craignît qu'il ne prit pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût I seulement avoir le temps de s'informer de sa conduite. Enfin on le , renvoya encore dans son nouveau monde. (1498) Ce fut à ce troisième voyage qu'il aperçut le oontma&l à dix degrés de l'équateur , et qu'il vit la oAte l'on « 14ti Cartlu^ém. Lac99m ColoiBbQ «nit pronis vm nmtftl Jitetapbàni^ oa M «tilt somemi qM^«il litarâplièN nê panmii «iMar; «l qmd U IM couvert, on prétendit qu'il avait été connu dtpiûs longtemps. Je ne parle -pas ici d'un Martin Behem de Nuremberg^ ^pli, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460, avec une patente d'une duchesse de Bourgogne, qui, ne régnant pas alors, ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce ' Martin Behem, et des contradictions qui décréditent cette fable : mais enfin ce Martin Behem n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait ' honneur aux Carthaginois , et oa citait un livre d'Aristote qu'il n'a pas composé. Quelque«-un8 out cru tnouver de la 4walnrMiié titw ém parcdes cwaXbBS et des mots hébreux, et n'ont pis aeiikié de wakrté une 81 bdle ouverture. D'autres ont su que les enfants de JMf s^tast établis en Sibérie, passèrent de là en Canada surlaglace, el qu'en* suite leurs enGuts nés au Canada aUèrent peupler le Pérou» Lis Chinois et les Japonais, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, et y firent passer des jaguars pour leur divertissement, quoique I ni le Japon ni la Chine n'aient de jagunrs. C est ainsi que souvent les ' savants ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On I demande qui a mis des hommes en Amérique : ne pourrait-on pas ré' ■ pondre que c'est celui qui y fait croître des arbres et de l'herbe ? I La réponse de Coloroho à ees envieux est célèbre. Us disaient que I rien n'était plus làcile que ses découT^rtes. Il leur proposa de li^ i tenir un oeuf debout; et aucun n'ayant pu le Ikire, il cassa le l»«t de i VasfsSf et le fit tenir. « Gela était bien aisé, dirent les assistanli. — * Que i ne TOUS en avi siez-vous donc ? » répondit Colombo . Ce conte est rappedé du BruneUeschi, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence i longtemps avant que Colombo e^stât. La plupart des bons nets sont I des redites. t La cendre de Colombo ne s'intéresse plus à la gloire

qu'il eut peni dant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création; mais I les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit ({u'ils se llatient ^ de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivants, soit qu'ils aiment naloreDement la vérité. Amerigo Yespucci , que nous nommons I Améric Vespuce, négociant florentin, jouit de la gloire de donner son I nom à' la nouvelle moitié du fsUthe, dans laqueUe il ne possédait pas I un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continrât I Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte , la gloire n'en serait \ pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage, La gloire, comçae dit I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.34% accurate

74 CHAPmtB 1» GOLOMBO Newton dans sa dispute avec Leibiiiitz, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne sont -que des |(lisciples. Colombo avait déjà fait trois voyages en qualité d'amiral et do vice-roi, cinq ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral Ojeda : mais, ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur ta parole; et les fàtojm 4« Homm •fdooaènB&t qu« lova lit a&ft, mm ftum b Touttaint, ml fU ptndant trois joun draat itaaioa mm IUwiiiiitifln tflliDiiiflt Cil twirif M nltitiit iiii iriiiiiiiMit imhmi iMmatm pour MmiM«!ié^«il4M|tei«M tstatefai na^a» litflllis dsM* itt, loniot ûÊkmbùf claq aasiivartfiftli anit amtré lb titmaàn m fMls^ xnoi^. n a paru depuis peu à Florence une vie de cet Améric Vespuce , dass laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité, ni qiVon ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs français qui ont rendu justice à Colombo. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Espagnols, qui les premiers ont rendu celte justice. L'auteur de la vie de Vespuce dit qu'il veut « confondre la vanité de la nation française, qui a toujours combattu avec impunité la gloire et la fortune de l'Italie. » Quelle Tanité y t«t-tt à dire çoo oe fM lui Gémil ^ dêftmfrU IPlaiiriqiMt qoeUa ii^m ftil-OB à la gloiTO dt Vmà^ m ^mma que e^ett v& Itilin né èOêaatàqiii Von doit l0 nouveau m&aêBf Je remtiqw eiçfèt m MM d'équité, de politesse et de bon sens , dont il n'y a que trop d*exein]to; et Jf dois dire que les bons écrivains français sont en général eeilZ \$fd sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font ' lire dai» toute rsurepe, c'est qu'ils rendent jottioe à toutet les Les habitants des îles et de ce continent étaient une espèce d'hommes nouvelle; aucun n'avait de barbe. Ils furent aussi étonnés du visage des Espagnols que des vaisseaux et de l'artillerie; ils regardèrent i d'abord ces nouveaux hôtes comme des monstres, ou des dieux qui ftaileiit du elél eu de FOééan. Hous apprenions alors , psor les voyages dei Purtugais el des Espagnols, le peu qu'est luitre Knrope, et quâle 1 nrlM règne tnr k ttrre. On était w qirtl y avait daat Fliidoitslan I dte laet dlleBUMt Jemiet. Im mAn, ditthigiiét eneere en plosieirs eqpèet, ae trouvaient en Afrique et en Asie aatei loin de l'équateur; elqnand on eut depuis percé en Amérique jusque sous la ligne, on yit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil sont de couleur de bronze. Les Chinois

paraissaient encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux et de leurs oreilles, par leur couleur, et peut-être encore même par leur génie; mais ce qui est plus à remarquer, c'est que, dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point quand elles ne se mêlent pas aux natarela du pays. La membrane muqueuse des nègres, reoomme noire, et qui eit lâ eanse de kur eoiileiir>*«itime meirreiiiianfMte qu'il y a dans èluiqae etpèoe d*hoaunet, comme dans I les plttKtet, mi pitoeipe qni les diflénnde. tions. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

IT D£ l'aMÉJUQUE. 75 It ntm â raboitanié i «epriaeipe mb diflftrents dflgrèi de gWt et ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. Cest par îà «jiiie les nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes; et les multitudes de ces noirs, transplantés dans nos colonies d'Amérique, servent im très-petit nombre d'Européans. L'expérience a encore appris quelle supériorité ces Européans ont sur les Américains, qui, aisément vaincus partout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un. Oatte partie de Plflrtrique éMt iMOie fMiMSPiWe par dtesBioMMt et te té^taBi qoé Ifli Ml airtM perliffi moiA lebesoliideee^aoaiafoiie.l4echefena, leMdeloalBeipèei, le fer, êtiJent let prindpeles productions qui manquaient dans le ■eii^e et dans le Pérou. Fanal let denrées ignorées dans Iteota iionde, la cochenille Ait une des premières et des plus précieuses qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'écortetei 90! tenait de temps immémorial aux belles teintures rouges. Au transport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent îi l'ornement, ou qui entrent dans la médecine; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les montagnes dn Pérou, tandis qu'elle a mis la flèm dans le fetle de moluiew Ce noOMMean* llÉeiit pœMe inm 4» ptltilt te piecm de eeeim, te die* sMuatt. Il et! etfliiii Qttt Mjftêfique preeere ai^jeiUNlIMl eni*iMiiidvee eî* teyeni de l'Europe des commodités et des plaisir. Lee miam et dPirgent n'ont été utiles d'abord qu'au roit d'Btpagne et aux Bégo* dants. Le reste du monde en fut appauvri; car le grand nombre, qui ne fait point le négoce, s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu à peu cette affluence d'argent et d'or dont l'Amérique a inondé l'Europe a passé dans plus de mains, et s'est plus également distribuée. Le prix des denrées a haussé dans toute l'Europe à peu près dans la même proportion. Pdiir eenq^fendre, par emnple, eoDMat ke tideoeaieirAatffifee eal pisié det maille eipagMte diae oôte te estmstllou, tt aol^ de eenidétér iel deox élMMei : hunge ^ Gtete^QulBt el Mlippe n flmt de leur argent, et la amitié teM la Mirée pesqplit entrent en partage dee mines du Pérou. Charles-Quint, empereur d'Allemagne, toujours en voyage et toujours en guerre, fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en

Allemagne et en Italie, qu'il reçut du Mexique et du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils Philippe II à Londres épouser la reine Marie et prendre le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la Tour vingt-sept grandes caisses d'argent en barre , et la charge de cent chevaux en argent et en or monnayé. Les troubles de Flandre et les intrigues de la Ligue en France coûtèrent à ce même Philippe II, de lui propre Digitized by LiOO^lc

76 cmmBM cxLV* m ooLomo aveu, plus de trois mille milUoas
 de livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Quant à la manière dont l'or et
 l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, et de là vont en
 partie aux grandes Indes, c'est une chose connue, mais étonnantt. Thaè loi
 tMn MàJtim ptr ItedinandetlnbèUe, o(mliisiéeppt ksfoit d'Espagne, défend
 anz autres aaSiont «mqiagnal, qui est à GadSz &cteur de Tét ranger,
 confiait les lingots reçus à des braves qu'on appelait Météores, Ceux-ci ,
 armés de pistolets de ceinture et d'épées, allaient porter les lingots
 numérotés au rempart, et les jetaient à d'autres Météores^ qui les portaient
 aux chaloupes auxquelles ils étaient destinés. Les chaloupes les remettaient
 aux vaisseaux en rade. Ces Météores^ ces facteurs, les commis, les gardes,
 qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, et le négociant étranger
 n'était jamais trompé. Le roi, ayant reçu son induit sur ces trésors à l'anMe
 des gâtions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement ;que la loi de
 trompée, loi qui n'est ntite qn'antant qu'on y eontrefient, et qû n'est poirtant
 pas encore alNrogée, parce que les anciens préspigés sont toi^ovai ce qu'il y
 a de j^us fort chez tes kûQunes. Le plus grand exempté de la violation de
 cette loi et de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre
 était déclarée entre la France et l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir
 des efl'ets des Français. On employa en vain les édits et les monitoires, les
 recherches et les excommunications; aucun commissaire espagnol ne trahit
 son correspondant français. Cette fidélité, si honorable à la nation
 espagnole, prouva bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux teis
 qu'ils se sont faites pour te bien de la société, et que les lois qui se
 aontquetetokmtédt souverain Irontent toi^ours tous tes coeurs lebeltee. ft te
 decoviQrta de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Espagacte^ elte
 fit aussi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler PEspegne par te
 nombre nécessaire de ses ooteaies; l'autre, d^ecter Fuaifers d'une maledie
 q» n'était oonnne, que dans ^idquea parties % Digitizedby Google

ET BB VàmÉaSOm^ 77 de cet autre monde, et surtout dans l'Ile Hispaniola. Plusieurs compagnons de Christophe Colombo en revinrent atteints, et portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin qui empoisonne les sources de la vie était propre de l'Amérique, comme la peste et la petite vérole font des maladies originaires de l'Azabie m'Arilloiiale. H na Dutt pai ooir m'Amaqua la chair tiimainey dont quelques saangas américaines aa aoirriassent, ait été lasouiee de cette corruption. H n'y avait point d'antim^phages dans l'Ile Hispaniola, où ce mal était inTété. U n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs : ces pxc^s n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien monde; et aujourd'hui, après un moment passé et oublié depuis des années, la plus chaste union peut être suivie du plus cruel et du plus honteux des fléaux dont le genre humain soit affligé. Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens, il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes et dans leurs conquêtes. Le grand Golom]o, après avoir bftti quelques baliffations dans lea tlefti et reconnu le continent, avait repassé en Espagne, où il ionissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines et de cruautés : U mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hispaniola, qui lui succédèrent, persuadés que ces provinces fournif^aient de l'or, en voulurent avoir au prix du sang des habitants. Enfin, soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable, soit qu'ils craignissent leur grand nombre, soit que la fureur du carnage, ayant une fois commencé, ne connût plus de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola, qui contenait trois millions d'habitants, et Cuba, qui en avait plus de Mz cent mille. Barthélémy de Las Casas, évêque de Chiapa, témoin des destructions, rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux, presque nus et sans armes, étaient poursuivis comme des daims dans le fond des forêts, dévorés par des dogues, et tués à l'oupa de ftisU, on surpris et brûlés dans leurs habitations. Ce témoin oculaire dépose à la postérité que souvent on faisait sommer, par un dominicain et par un cordelier, ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne et au roi d'Espagne; et, après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de Las Casas exagéré en plus d'un endroit; mais, supposé qu'il en dise dix fois trop^ il en reste de quoi être saisi d'horreur. On est encore surpris que cette extinction totale d'une race nommée dans

TBapaniola soit arrivée sous les yeux et sous le gouvernement de plusieurs religieux de saint Jérôme : car le cardinal Hénault, maître de la Gastille avant Charles - Quint, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidents du conseil royal de l'Ile. Ils ne purent sans doute résister au torrent; et la haine des naturels du pays, «venue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

78 CHAPITRE CXLVI. — VAINES DISPUTES Chap. CXLVI.

— Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique et le Vrai la contrée primitive? * La nature, qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour qu'ils se répandissent de là dans le reste du monde ? ou serait-ce ce temin qui «voit eu d'abord toute l'herbe et toutes les fourmis, et qui tes ont» * a-t-on voyé au lointin de l'Amérique commune la moitié de la population de l'Amérique du Nord? égo iuraient-ils par la terre antraloit Quelque indien qui imagine, il est presque tout dérangé de ce que les attitudes produisent l'idée de supposer qu'originellement il n'y avait rien, et qu'il n'y avait presque plus rien. Chaque pays a ses productions différentes, et le plus abondant est très-pauvre en comparaison de tous les autres ensemble. Le maître de la nature a peuplé et varié tout le globe. Les sapins de l'Amérique ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques; et ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays que l'herbe des champs d'Europe n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles et les limaçons d'une partie du monde soient originaires d'une autre partie : pourquoi s'imaginer qu'il y ait en Amérique quelques espèces d'animaux et quelques races d'hommes semblables aux nôtres ; L'Amérique n'a rien que l'Afrique et l'Asie produisent des végétaux, des animaux qui ressemblent à ceux de l'Europe; et tout de même en Afrique et l'Asie, elle en produit beaucoup qui n'ont même analogie à ceux de l'ancien monde. Les terres du Mexique, du Pérou, du Canada, n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture, ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire, ni les olives dont nous tirons tant de secours, ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme et de charrue, chèvres, chameaux, ânes, bœufs, étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de buffles et de moutons, mais toutes différentes des nôtres, les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe, et savaient à porter des fardeaux. Les bœufs tenaient à la fois de nos bœufs et de nos chameaux. On trouve dans le Mexique des troupes de porcs qui ont sur le dos une glande lenticulaire

«Fme Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

SUR L'AMÉRIQUE. 79 matière onelaeae et fSfMe : point de chiens, point de ehale. Le 1M> qoe, JeMtoiii «vaient une espèce de lions, mais petits et pri^ de cifoîere ; et, ce ^ eil plus sisigiiUer, le lion de ces climats était on • animal poltron. On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hoinmes, parce qu'ils ont tous les mCmes or^Miies de la vie, des sens et du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres dans le physique et dans le moral. Quant au physique, on crut voir dans les Esquimaux, qui habitent fevsle eoîxantième degré du nord, une figure, une taille semblable à oeOe des X^^Mms* Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les boquois, ksftiîOOSy et tous les peuples jusqu'à la Horide, parurent oliiâtrts el saai aneun poil sur le corps, excepté la tête. le capitaine Bogers, qui naTigoa ma les côtes de la Californie, y découfrit des peuplades de nègres qn'on ne soupçonnait pas dans rAméiiqne. On Ht dans Tisthme de Panama une race qu'on appela les Dariens\ qui a beaucoup de rapport aux Albinos d'Afrique. Leur taille est tout au plus de quatre pieds; ils sont blancs comme les albinos : et c'est la seule race de l'Amérique qui soit blanche. Leurs yeux rouges sont bordés de paupières façonnées en demi-cercles. Ils ne voient et ne sortent de leurs trous que la nuit; ils sont parmi les hommes ce que les hiboux sont parmi les oiseaux. Les Mexicains, les Péruviens, parurent d'une couleur bronzée, les Brasiiliens d'un rouge plus foncé, les peuples du Cbili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons qui habitent vers le déuoît de Ibgellaa» mais «l oroît que c^eet la nation de la pins liante taille qui soit sur la terre. Pumi tsnt de natfoaa si différenlBe de nous, et si dilllrentes entre ellesy on n'a jamais trouvé d'lisi HÉtorini et les Maiies: en effslt oes peuples, n'aysnt polstdn Mm de nsmoin, a'apraiant p« trmuporter alaâmant leois ; cateMi. Pailoiai en a tawvé des idiomes formés, par lesqnab les pins sauvages exprimaiaol le petit nomJbe de leurs idées : c'est encore on instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De \h se sont formées nécessairement tant de langues différentes , plus ou moins abondantes, selon qu'on a eu plus ou moins de connaissanees. Ainsi la langue des ICexicains était plus formée que ceUe des Iro1. On ne voit presque plus aujoard'hui de ces Daneus f Ûigiti^ed by Google

ao CHAPRRE cuvi. — VÂniis rapom riuois, comme la nôtre est plus régulière et plus aJoadate c^ue celle des Samoïèdes. De tous les peuples de l'Amérique , un seul avait une religion qui semble, au prâmier coup d'œil, nye pat offMuer notra laiMm. tm F6rwiens «doniont le soleil coBune im astre]>ieiilliisant, sônblables ea ce point aux anciens Persans et aux Sabéens; mais si tous en exceptez les grandes et nombreuses nations de TÂmérique, hs autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. X^urs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé; leur créance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brasiiliens, les Caraïbes, les Mosqiiites, les peuplades de la Guiane, celles du Nord, n'avaient pas plus de notion distincte d'un Dieu Suprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée, et leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant, de terrible, à un sauvage qui verra tomber la foudre, ou un neuve se déborder, liais ce n'est . Ut que le faible commencement de la connaissance d'un Dieu créateur : cette connaissance xaisonnée mangoait même absolument à toute l*Amérique« Les autres Américains qsà èètaimi mi une religion l'araient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiaient des hommes à Je ne sais quel être malfaisant : on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes; mais ce reproche paraît avoir été imaginé par les vainqueurs pour excuser leur barbarie. Les anciens peuples de notre hémisphère, et les plus policés de l'autre , se sont ressemblés par cette religion barbare. Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs et des missionnaires disent totis que les Brasiiliens, les Caraities, les Iroquois, les Buronsi et quelques autres peuplades, mangeaient lés càpti& faits k la guerre; et ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quriques particuliers^ mais comme on usage de nation. Tant d'auteurs anciens et modernes ont parlé d'anthropopliages, qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui demandai, par l'interprète qui les conduisait, si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, et comme à une question ordinaire, (^ctte atrocité, si révoltante pour notre nature, est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de donner la mort, et non de disputer un mort aux

corbeaux ou aux vers. Des peuples duoseurs, tels qu'étaient les Brasiiliens et les Ganadients, des Insolaiees comme les GaraSbeSy n'ayant pas toujours une sabeistuce assurée, ont pu de* venir quelquefois anthropopliages. La famine et la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture : et quand nous voyons, dans les siècles les plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes sanglants du maréchal d'Ancre, et le peuple de la Haye manger le cœur du grandpensionnaire de Wit, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère ait duré chez les sauvages. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

mm, %*àMiKiQUE* 81 ^ Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Moïse même i menace les Hébreux, dans cinq versets du Deutéronome\ qu'ils manderont leurs enfants s'ils transgressent sa loi. Le prophète Ézéchiël répète la même menace', et ensuite, selon plusieurs commentateurs, il promet aux Hébreux, de la part de Dieu, que s'ils se défendent bien CMitof 1»* 10^ d0 Fmm, ils auront à manger de la chair de cheval ^ et à la «iMir d« oaTAUer^. Marao Paolo» ob Maio Paul, dit que, de son tampsy dans na partie da la Tartaiia, tea ai^aiia o« ka prètna («^Mait la mtaa oliaaa) «fil«Dt la droit da aaigar la das eriml* nels eondaBiiiés à la mort Tout cela soulève la oorar; mais la HMina du genre humain doit souvent produire cet effet* Comment des peuples toujours séparés les uns des autres ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'aile la parattitil est sûr qu'elle est rare, mais il est silr qu'elle existe. On ne voit pas que ni les Tartâires, ni les Juifs, aient mangé souvent leurs semblables. La faim et le désespoir contraignirent, aux sièges de Sancerre et de Paris pendant nos guerres de religion, des mères à te nouRfr de la chair daleon cntota. ia ebaritaUe Las Casas, évêque de dûapa, dit que eeUe henreer n'a été commisa ea Amérique que par quelqttea pato^ta ebaa losqneb il n'a pas voyagé, hmfmt utan qa'il n'a jmaia rancontré d'anthrepophages, et il n'y a peut-être pas a^jovrd^hiii deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage. Il eit m autre vice tout différent, qui semble plus opposé au but de la nature, que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'est perpétué dans les nations les plus polies, et qui est beaucoup plus commun dans nos climats cfiauds et tempérés de l'Europe et de l'Asie, que dans les glaces du Septentrion : on a vu en Amérique ce mÔme effet des caprices de la nature humaine; les Brasiiliens pratiquaient cet usage monstrueux et commun ; les Canadiens Tignoraient. Comment se peut-il encore qu'une passion qui renverse les lois de la propagation humaine se soit emparée dans les deuxliéini- \ iphèrea des organes de la propagation même *f Une anisa obsarfation importante ^ e'est qu'on a trouvé la miUea de rAméiîqne asaes peuplé, et les deux extrémités vers les pèlea peu lialaiéaa : an générat le noamu monde ne contenait paa la nombre 1. Chap. xxvni, 53-57. ^Éd.) — 2. Chap. v, 10. (En.) — 3. Chap. xxxix, 20. fÉi».)

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

6ft CBAPtmS CXLyi.~TA] I DISmBd SDR L*AllfeUQUE.
d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des causés naturelles :
premièrement, le froid excessif, qui est aussi perçant er; Amérique, dans la
latitude de Paris et de VitiuBie» qu'U Teeiàiiotn continent au cercle polaire.
En second lieu, les fleuves sont pour la plupart, en Amérique, vingt, trente
fois plus larges au moins que les nôtres. Les inondations fréquentes ont dû
porter la stérilité, et par conséquent la mortalité^ d^t des pays iaanneii. Lee
montagnes, Imicoup ph» teUMi msT aniif flvf iakaMtiblmque lae bMcw;
deepoiMivfiolMlB«ldiii«UM, duBtlatMrfsd'AaéiifMititeomrto,
itndmtnortilli te^taUeii» •IMinte d'une flèche treiopét dm ees poisons ;
enfin , la stupidité di l'eqpèee humaine , dans une piftiedeMt èiémisphère, a
dû influencer bera* coup sur la dépopulation. On a connu, en général, que
Tentendement humain n'est pas si formé dans le nouveau monde que dans
l'ancien : rhomme est dans tous les deux un animal trf>s-faible, les enfants
périssent partout faute d'un soin convenable; et il ne faut pas croire que,
quand les habitants des bords du Rhin, de l'Elbe et de la Vistule, plongeaient
dans ces fleuves les enfants nouveau-nés dans la rigueur de l'hiver , les
femmes allemandes et sarmatis élevassent alors autaiii d*eiilhnts qu'eUes
en mvent iaujomntrt, Mrteid qtmà ose pays étaiem wwHê de forêts qui
{«ndtleat te dimat pl«a milMlft «t plîi lude qi^ ne l*^ dane aos demiers
teMpe. XiUe petqpladee de fâM^ lique manquaient d'une bonne nouYfHm t
en M poilflll Bi ftonk atix enfants un bon lait, ni leur donner ensuite «■•
mÛHEMÊê Mine, ni même sulEsante. Plusieurs espèces d'animaux
camasslen sont réduites, par ce défaut de subsistance, à uno très-petite
quantité; et il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plue d'iuNnsMi
de singes. Chap. CZLVn. — 1)0 Fernond Cortêt, Ce fut de l'île de Cuba que
partit Fernand Cortès pour de nouvelles expéditions dans le continent
(1&19). Ce simple lieutenant du gou?er« neur d'aie tto nomeUeniKt
déoonmte, oniTi de aMlne de lin nenti hommes, n'ayant que dis-inft
olMvairs et quelques pHots ée «mpn* gne, va B0bjvg«er te plus]Ndaeant
tut de rAadiique. Mloed il est assez heureux ponr trouver un Espagnol qui ,
ayant été neuf ans prisonnier à Jucatân, sur le ohenin du Maiifue, lui sert
d'intesftèle. Une Américaine, qu'il nomme dona Marina, devient à la fois sa
maîtresse et son conseil, et apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi
une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur et la

cruauté, ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonlieur, on trouve un volcan plein de soufre, on découvre du salpêtre qui sert à renouveler dans le besoin la poudre consommée dans les combats. Cortès avance le long du golfe du Mexique, tantôt oases, tantôt rochers du pays, tantôt usant la guerre ; il trouve d'ailleurs toutes les richesses que les arts ont en honneur. • I^{re} république de Tlascala, qui florissait sous son règne. Quant à Mexico, si riche à son passage ; mais la vue des

«a»t oA te Mt nenl Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

CBAmML cwm. ra tsiuf and ooirris. 83 ((In canon mettaient en fuite ces multitudes mal arm("es. Il fait nno ! paix aussi avantageuse qu'il le veut; six mille de ses nouveaux alliés 1 de Tlascala l'accompaprnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain conimandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vassaux, dont «hâoun pouvait paraître à It Hli ÉB nnlviUl» hommea êmét de Mhi miB m fieiM tnaaiuatw ^ Imt imteit liw éi iMP« ¥mmm% m à tmm te g—nmait ttedai MrtU m ingiyn f U «iflt de MiiiM, Mte ail niMaa gvul te, étiil te 9te MMoneot ite IMMrte américaine : ém ekauaaéea ImMues traversaient le lac , tout couvert de petites btrqnee Mm êê ttmm d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses et commodés, construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or et d'argent ciselés et sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, et de tissus de plumes qui formaient des dessins éclatants par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais «.ù , l'on rendait sommairement la Justice aux marchands, comme dans la juridictioB des coqsU de Faits, fil «f^ été étebite q«e tou te roi fjwriti VL, apsée te dHiiwHwi ia l^anplm da Mexique. FteateM patete èè fMMjmaur iMtomm aiyanialeai te aaaiytuaiili da te Tille. Un ^enx 8*élevait sur des eoimmes de ja^^ «t dtalt dealteé it Miermeff dps euriosités qui ne senraiaDt qi'au plaisir. Un antre était iMDpli d'arraes offensives et défensives, garnies d'or et de pierreries : im autre était entouré de grands jardins où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendants les distribuaient gratuitement aux malades, on rendait compte au roi du succès de leurs usages, et les médecins en tenaient registre à leur manière, sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent ;^ue les progrès des arts; cella-ià marque le progrès de la morale. S'il ii'êtBit pas de la nature humaine de réunir le meilleur et le pire, OR ûB ûuuifmMtk pas «BiiMulaateioiilei^iMteiéaHaifaatessa* egttflaahaBateadaaateaaigregorgMttàHéitaodavBiiiriAoleda IV«O^Hilsit*, VBgaidé ooa» te dte» des années, taa imteissadenw de ManteiMa diiaMI à OaUti, à ee qn'ea ptétend, quateormiétieavait aeorift'é éiai set guerres prée de vingt mille ennemis, éhaque aante, dans le grand temple de Mezicd. C'est une très-grande exagération : oa sent qu'on a voulu colorer par là les injustices du vainqueur de Montezuma; mais enfin, quand les Espagnols

entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent, parmi ses ornements, des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi (jue l'antiquité nous peint le temple de Diane dans la Chersonèse Taurique. Il n'y a guère de peuples dont la rehigion n'ait été iniiumaine et sanglants : favs savez que tesGtuins, tes Oartheginois, tes S^sns, tes sMiaM Chaos, lUAléNBl des iwasaiss. La loi dasIaifliBBaliteflpeiW maMie œs saorifloes; Il est dit dans le lévitique : c 81 une âme vivante a été promise à Dieu, on ne poomte xaciieter ; U tentqu'eEe meure*. » : t « Omne qaod Bommo consecranir, sive aorno faeril, sive animal, sive Digltized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.87% accurate

bk CBAPiTK£ CXLVU. ^ I» F&RNANP CORTES. Les livres des Juili Mqyportent que , quand ils envahirent le petit pays dasChananéens, ils massacrèrent, dans plusieurs villages, les hommes, les femmes, les enfants et les animaux domestiques, parce (Jirils avaient été dévoués. C'est sur cette loi que furent fondés les sermenb de Jt'phté, qui sacrifia sa fille, et de Saiil, qui, sans les cris de l'armée, eût immolé son fils : c'est elle encore qui autorisait Samuel à égorger le roi Agag, prisonnier de Saül, et à le couper en morceaux; exécution aussi horrible et aussi dégoûtante que tout ce qu'on ptotioir de plut affinoz tbm Im «wvages. D^iiUmu» il ptnit que (dies te Unicains on tfiaimoiait g» lai tMitmSt; ils m*ÉÉiattt potatt lattropoplMicni, mm im tiès-pttU nonik» de psqM'^ Leur poUMtatontlBnetoéltilhumaineetatQe. VédMfttfondela jeunesse formait un des plus gfanda objets du gouyement : il y avait dea écolea publiques établies pour Tun et l'autre sexe. Nous admirons encore les anciens Ég^Tptiens d'avoir connu que l'année est d'environ trois cent soixante-cinq jous : les Meiioaina avaient poussé jusque-là leur astronomie. La guerre était chez eux réduite en art; c'est ce qui leur avait donné tant de supériorité sur leurs voisins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grauduui-de cet empire, regardé^ par ses voiiiiis afsc crainte et avec envie. Mais oaa artmaiiT guorriars ssr qui laa pnndpauz Espagnob étirfwtt montéa, œ lomerra artificiel qn ae Ibmaît dasa Isa» mima, ces ohâtaanx de Ma qui lia ataNmt «pportéa enr l*Ooé8a, m fat dont ik étaient couverts, leurs marches comptées par daa Tiotoivaa, tant de sujets d'admiration joints à cette faiblesse qui porte les peuples à admirer; tout cela fit que, quand Cortès arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par Montezuma comme son maître, et par les habitants comme leur dieu. On se mettait à genoux dans les rues quand un valet espagnol passait. On raconte qu'un cacique , sur les terres duquel passait un capitaine espagnol, lui présenta des esclaves et du gibier. c< Si tu es dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les^ si tu es homme, voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront. » Ceux qal «■! fidl tes nialioiia de ces étranges MmÊimmà\$ laa ant Toolu retovar par dea mlraolflB, qui neaarfaiteii eièt qu'àlaa tÉbaiaaer. Le mi miade ffit la eondiile de Gottde. Fa« à pan la oour de Montezuma, a^apprivoiaant avec leon Mlee, eaa laa tftâer comme des hommes. Une partie des Espagnole était à la y«a«Gfius, anrlefAemin du Mexique : uff général de reaqqpecur,

qui avfdt dea ordres secrets, les attaqua; et, quoique ses troupes fu.ssent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués : la tête d'un d'eux fut même portée à Montezuma. Alors Cortès fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en poiiti que : il va au palais, suivi de cinquante Espagnols, et accompagné de la dona Marina, qui lui sert toujours d'interprète; alors, mettant en «ager, non vendelur, nec redimi poterit. ... Et omnis consecratio quff « offertur ab homine non redimetur, sed morte morietar.i* LévitteQue, xxvii, tt. 99. Digitized by Googl

CHAPITRE CXLVU. — DE FERNAND CORTÈS, 85

« Onge k
 ptt'iaaïon «t la motace, il — ilno rta^eiaaf frifonnier au quartier espagnol, le
 force à lui limr qui ont; attaqué les siana à la Vera-Cruz, et fait mettre les
 fers aux pieds et aux mains de Tempeleur même, comme un général qui
 punit un simple soldat; ensuitâil l'engage à se reconnaître publiquement
 vassal de Charles -Quint. Montezuma et les principaux de l'empire donnent
 pour tribut attaché à leur hommage six cent mille marcs d'or pur, avec une
 incroyable quantité de pierreries, d ouvrages d'or, et de tout ce que
 l'industrie de pluaieurs siècles avait fabriqué de plua rare : Cortès en mit à
 part le «iai^Kième pou^flQAIbaltre , prit moioqtiàmàygm lui, et diatribuato
 ratteà Mtaoiâtta. Cte peut oonpter paani les pLna guds prodiges qua ki
 oonquérant» da œ Bonveatt mmde se déchirant eux-mêmes, les conquêtes
 n'an souffrirent pas. Jamais le mi na fut moins vraisemhlaUa : taiMto qm
 Cortès était près de subjuguier l'empire du Mexique a?eo ciao cenla hommes
 qui lui restaient, le gouverneur de Cuba, Veîasquez, pUia offensé de la
 gloire de Cortès, son lieutenant, que de son peu de soumission, envoie.
 presque toutes ses troupes, qui consistaient eu huit cents fantassins, quatre-
 vingts cavaliers bien montés, et deux petites pièces de canon, pour réduire
 Cortès, le prendre prisonnier, et pouraoivre le cours de ses victoires. Cortèa,
 ayant d'un côté mille Espagnols àtaulwtte, et k continent à retenir dans la
 soumission» laissa quatreYingte tonmss pour lui répondre de tout le
 Mexique , et marcha, suivi da reste, contre ses compatriotes; il en dèCût une
 partie, il gagne l'aotre, EnSx^j cette- armée, qui Tenait pour le détnUre, se
 range sons ses drapeans, et il retourne ml Heiique ma elle» L'empereur était
 toujours en prison dans sa capitale, gardé par quatre-vingts soldats. Celui
 qui les commandait, nommé Alvaredo, sur un bruit vrai ou faux que les
 Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le temps d'une
 fête où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de
 leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec cinquante soldats, les égorge eux
 et leur suite sans résistance, et les dépouille de tous les ornements d'or et de
 pierreries dont ils s'étaieBl pariâa pour cette fête. Cette éuormité, que tout le
 peuple attribuait afee rtisou à la rage deTawiee, souleva ces hommes trop
 patients: et quand Cortès arnva, il trouva deux cent mille Américains en
 armes contre quaternngts Bq^agnols occupés à se défendre età garder
 Tempereur. Ils assiégèrent Cortès pour délivrer leur rot; ils se précipitèrent
 en foule eonlre les canons et las montqwni. Antonio de Solis appelle cette

action une révolte, et cette valeur une brutalité : tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains ! L'empereur Montezuma mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. Cortès osa proposer à ce roi, dont il causait la mort, (se mourir dans le christianisme; sa concubine dona Marina était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfants plus faibles encore que lui, auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres dans le Kéanque même et aujourd'hui
Isa de seenDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

86 CHAPITRE CXLVII. — DE FERNAND CORTÈS. ÔÊMtM
Ml droite hgtm dt ce puissut tflpwnr Vivent à Mexico même. On toi a^elle
]m domtes de Montezama; ils sont de simples gentilshommes chrétionq, et
confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans turc? ont laissé subsister
à Coiistanlinople une famille des Paléologues. Les Mexicains créèrent un
nouvel empereur, animé comme eux du désir de la vengeance. C'est ce
fameux Catimozin, dont la destinée fat encore plus funeste t^ue celle de
Montezuma* 11 arma tout le Mexique contre les Espagnols. Le désespoir,
Top i ni; itreté de la Ycngeano« «l 'it Ift Mu*, |>IMl»itâtoat toujours ces
multi tudes contre ûtê mêmm hmmm qoPfii a'MliBl regarder auparavaiit
qu'à genom. Lee Espagnole Misl irtlguui de tier, et lee ABèrkHdiii M
eueeldiiet m fM* mm m

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

manda quel était cet homme : « C'est, répondit Cortès. celui qui fOW a doBBé pluf d'âUlt qua fot pèMM voui onllaiMÉ da tUIm. m Cortès ayant soumis à Charles-Quint plus de deux centa lieues de, nouvlllM tims ta longueur, et plus de cent cinquante aa largeur, afair pat iili. tMlmia nmutt mtm égmmtnU aali» nanldAlfAaMiw B^paaiatiiigi-aiBq Uawa nwwman aa foit da bam dW montifDe, près 4a Naaiihn da Ma, An aMla naa quà a^ttandéa KâuMqna jw^altaoa aêiM, at da l*aatoa aaiaqidaa pntaga jvfanaaxfMidaa ladaa. La premita a iâé aanaîée mer du , HmrAf parce que nous sommes au nord; la aaconde, mer du Sud, parce que c'est au sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc, dès l'an lôl&, da Qhaiai>ar par aalta aiar da Sud da aouvaauK pays à soumettre. Vers Tan 1527, deux simples aventuriers, Diego d'Almagro et Francisco Pizarro, qui même ne connaissaient pas leur père, et dont l'éducation avait été si abandonnée qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, fBfentceux par quiChatlM Qatet aa^aW da naiifalici tanraa plw natas al pta Habaa 91a la IMfBa. D^aSaii ili lacanaïaMiat tooia anrta Uanoa da ateia aaiMaiMa a& ola«taBt Irait au midi; MiaUOt ils enI umâmi Un qm m» la Bgaa dfttirioami al aaïaa Fiudra «npifm fl y a QM aaaAaée immeosa, où Por, Vuşm al lia ptamte, lant ptaa aeaunQns que le bois, al qpa la pays est goavamé par un roi aoad despotique que Monteanaa) aaV| daaa tant rmtfariy la daspolisaaa ait le fruit de la richesse. Du pays de Cusco et des environs du tropique du Capricorne ju«;qu';\ • la hauteur de l'Ile des Perles, qui est au sixième degré de latitude septentrionale, un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérants qu'on appelait ifwa^. Le premier de ces incas qui avait subjugué le pays, et qui lui imposa dia loto, passait pour le fils du SoMl. Ainsi las peuplaa iaa plaa poMaéi èè FaBalaa mmâ» al én Bajiaaaa sa laaiamMiiaat dan» hnan da éMÉaf laa bnodnaa taliBnidhulwa aaèl aaauaadtama^ aoH UgidÉtaufa. GarciUso de La yfÊşťj liMdaaas incas, tmipaťé à Madrid, écrivît laaa àistoira van l'a» laOS. Il était alors avancé en âge , et son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. H ne pouvait, à la vérité, savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture; semblables en ce point aux anciennes nations tartares, aux habitantsde l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du Septentrion, aucune de ces nations n'eut rien qui ttnt

lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux laits à la postérité par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes : mais en général les UMBd* aaniaies, les poètes qui ont écrit la «Ugian, les dégagés de détail, par exemple, les Maaaaai de kaulia an

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

8B CHAPITRE CXLVIU. — CONQUÊTE DU PEROU.

IK)iiiche. Ainsi GarcilMio pouTait être instruit de qmkfÊÊÊ pîMipMK événements. C'est ces objets seuls qu'on peut l'en croire. Il assure qu'il e dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre dans un monde où la raison humaine n'était point perfectionnée. Plin chez les Romains, dans les temps les plus éclairés, n'admet jicint d'autre dieu. Platon, plus éclairé que Plin, avait appelé le soleil le fils de Dieu, la splendeur du Père; et cet astre longtemps auparavant fut révééré par les mages et par les anciens Égyptiens. La même miimnWwM «t te même mmmu régnant IgÉtMMol tea les dieux hébreux phéto Um Pénfieu afatet det obéliqiiiai» daa gaotoi fégriltett fomr imiitr laa ooiili dM éouinom ét daaaolidiQii. LnvMttia élaie de trois cent soixante «t cinq jours; peut-être la science de l'antique Égypte ne s'étendit pas au delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture et taillé des statues avec un art surprenant. C'était la JMKtîQA te plus jolie et la plus industrielle du nouveau monde. L'Inca Huescar, père d'Atabalipa, dernier inca, sous qui ce vaste empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté et embelli. Cet inca, qui conquiert tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait, par les mains de ses soldats et des peuples vaincus, un grand chemin de cinq cents lieues à Oosod jusqu'à Quito, à travers des précipices ombrés et des montagnes abruptes. Ce chemin mène de l'ombrage et de l'indolence tertiale n'a pas de pente entwiBnt par les Espagnols. Des relate d'ordonnesétaUte de deaii4teae en dami-ltens perteMDt les ordres du monarque dans son empire. feUe était la police; et si on veut juger de la agnésie, il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur un trône d'or, qu'on trouva peser vingt-cinq mille ducats, et que la litière de lames d'or sur laquelle était le trône, était soutenue par les premiers de l'État. Dans les cérémonies pacifiques et religieuses à l'honneur du soleil, on formait des danses : rien n'est plus naturel; c'est un des plus anciens usages de notre hémisphère. Huescar, pour rendre les danses plus graves, fit porter par les danseurs une chaîne d'or longue de sept toises de nos pas géométriques, et grosse comme le poignet; chacun en son tour en obéissait. Il n'y avait pas de plus commun au Pérou que ne l'est parmi nous le cuir. François Plzam attaqua avec des assistants les fémassins, soixante catalans, et une douzaine de petits canaques traînaient souvent les

esclaves des paps déjà domptés. Il arriva par la mer du Sud à la hauteur de Quito par delà l'équateur. Âtabalipa, fils d'Huescar, régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille soldats armés de flèches et de piques d'or et d'argent. Pizarro commença, comme Cortès, par une ambassade, et offrit à l'inca l'amitié de Charles-Quint. L'inca répondit qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de son empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi sur leur route; et après cette réponse il marcha aux Espagnols. Ordonnée de l'inca et la petite troupe castillane furent en pleine mer, les Espagnols ne purent encore mettre de leur côté (Hé jusqu'à

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate

cHAmilS ékvrûi. cowquéti w wtma. n apparences de la religion. Un moine nommé Valverda, fait évêque de Cf» pays même qui ne leur appartenait pas encore, s'avance avec un interprète vers Tinca, une Bible h la main, et lui dit qu'il faut croire tout ce qui est dans ce livre. Il lui fait un long sermon de touh les mystères du christianisme. Les historiens ne s'accordent pas sur la mMiièN dooft te iwnoii Ait raçv; mais ils eonvienimt Im fus la prédicstiim finit par la oonlMt Lm onaiii, hactaïaiy allwaïaiM dafv, fliMisrl» Mm* vienala alMMtelqMMir les EezioaiBi; on n'aotgaliafaalapaiBa de tuer; et Atabilîpa, amahè èa Ma ttAaa d*of parlai niaqffi» tut chargé de fers. Cet empereur, pour se procurer une liberté prompte, promet une trop f^rosse rançon; il s'obligea, selon Herrera et Zarata, de donner autant d'or qu'une des salles de ses palais pouvait en contenir jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au-dessus de sa tête. Aussitôt ses courriers partent de tous côtés pour assembler cette rani^on immense } l'or et l'argent arrivent tous les jours au quartier des Ëspa^ gnola : «ab a^ que toi Pèrunens m Iwtiiiant de di^pomiller Teipira po«r ua «aplif, ioit qtfAlahalipa us las pranât psi, an aa MOflift peint tottla l'étaadaa de ses piamaisa. Lia aqvîti dii vainquawa i^aigrirent; leur amîae trompée monta à aataioèi de lage, qu'ils condamnèrent Pempereur à être brûlé vif; tonte la gfiaa qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il vuulilt mourir chrétien, on Tétranglerait avant de le brûler. Ce même évêque Valverda lui parla de christianisme par un interprète; il le baisa, et immédiatement après on le pendit, et on le jeta dans les lllammes. Le malheureux Garcilasso, inca devenu Espagnol, dit quWtabalipa avait été très-cruel envers sa famille, et qu'il méritait la mort ; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires, oioana Zuata, prémdint qna Wtm^m Pisam» 4tait déjà parti pour allar ymlm à Chiilii Qwtoâ, nna parti» dei tféaoïa d'itattlipi, etqaa d^AlMgfo ienl tek àanptfMa da aatia tarUria^ Cet évêqoa da Ghispa, qna fai déjà cité, sjoola ^n'on fit ioafirir le même supplice à ^« sieurs capitaines pénuaiaQa , par une génécoiité aussi grande que la cruauté, des vainqueurs, aimèrent ndnK fiaaiQir laSMit qmèa découvrir les trésors de leurs maîtres. Cependant, de la rançon déjà payée par Atabalipa, chaque cavalier espagnol eut deux cent cinquante marcs en or pur; chaque fantassin en eut cent soixante : on partagea dix lois environ autant d'argent dans La même

proportion; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses, et on envoya à CiUBiiiB Quint trente mUle vana ^argent, trois miUa d'or non ti»yÊSBét at fiagt mlUa masia passai d'argent atae dans miUa d'or an iifiagiidnpayi. ViJOiéEifna Inl annal oarvi à tenir saoa la joqgna paitfa da llnsopa, al iailo«l Im pÊ^aê^ qni lui aiaionl adiogé oa BOniiifi monde , s'il avait reçu souvent de pâiila tributs. Onne sait si on doit plus admirer le courage opini.^tre de ceux qui dteamirail et oonquuiant tsnt de larfes. ou plus détester leur féroDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

90 CHAPITRE CXLVUI. — CONQUÊTE DU PÉROU. On : la
même souret» ftti «M Payarioty iHUiiMirtl iHlitMni et tant à» mal. D'Almagro marche à Cuseo à travers d«i sraltitudeft qu'il faut écarter; il
pénètre jusqu'au Chili par delà le tropique du Capricorne. Partout on prend
possession au nom de Charles-Quint. Bientôt après, la discorde se met
entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avait divisé Velasquez et
Fernañul Coriès dans l'Amérique septentrionale. Diego d'Almagro et
Francisco Pizarro font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des
incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe se partagent, et
combattent pour le chef qu'ils élisent. Ils donnent un combat sanglant
sont liés l'un à l'autre que Isa Mravlafia oient profiter de
l'affaiblissement de Mr «naMal MBom ; au moment où les
Péruviens dans chaque armée : Un combat pour leurs tyrans; et les
multitudes de Péruviens dispersés allaient stupidement à quel parti de
leurs destructeurs ils seraient soumis, et chaque parti n'était que d'environ
trois cents hommes : tant la nature a donné en tout la supériorité aux
Européens sur les habitants du nouveau monde ! Enfin, d'Almagro fut fait
prisonnier, et son rival Pizarro lui fit trancher la tête; mais bientôt après il
fut assassiné lui-même par les amis d'Almagro. Déjà se formait dans tout le
nouveau monde le gouvernement espagnol. Les grandes provinces avaient
leurs gouverneurs. Des provinces, qui en peu de temps se sont noyées
pariement, étaient menées; en . anheifèques , des évêques de arabinieri
d'atqilaittoB | IOM6 la bM^ itvoliee eooMsiaailqie eieifalt aea fbnatioia
connus à Madrid, lorsque les capitaines qui avaient occupé la Pérou pour
l'empereur Charles-Quint voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils
d'Almagro se fit reconnaître roi du Pérou; mais d'autres Espagnols, aimant
mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe qu'à leur compagnon qui
devenait leur souverain, le prirent, et le firent périr par la main du bourreau.
Un frère de François Pizarro eut la même ambition et le même sort. Il n'y
eut contre Charles-Quint de révoltes que celles des Espagnols mêmes , et
pas une des peuples soumis. Au milieu de ces combats que les vainqueurs
livraient entre eux , ils découvrirent les mines de Moai que les Incas
avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la mine de
copper était l'objet de l'avidité : Le cuivre était l'objet de l'avidité.
Les Espagnols travaillèrent à ces mines pour les Incas pour les

propriétaires. Btàiôt après on Joignit à ces esola?aa éaa nègres qu'on
achetait en Afrique , et qu'on tranapartaftanMmioaHaM des animaux
destinés au service des hommes. On ne traitait en effet ni ces nègres, ni les
habitants du nouveau monde, comme une espèce humaine. Ce Las Casas,
religieux dominicain, évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touché
des cruautés de ses compatriotes et des misères de tant de peuples , eut le
courage de s'en plaindra b Cftarles-Quint et à son fils Philippe par dea mé»
iBOtres que noaa vmn aneora. Il f ispiiaMH presqmatoiiialaa
imirtoainaoofluna daa bomaea don «t ttaMea, dta taaapétamat iUHa
Digitized by Googl'

The text on this page is estimated to be only 19.22% accurate

qtti les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regtpp> dèreot dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les lies voisines, ils firent périr plus de douze cent raille hommes, comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bôtes fauves. • Je les ai vus, dit-il, dans l'Ile Saint-Domingue et dans la Jamaïque, remplir les etmptgttés de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malHUÊÊiiuméatan êm mtoii à éêwir 4 Umn ehlewi dt amw • pêfhf pir k feu, pour ifiTair fit énné uses d'or, Ht nmiê, avam qu'on lUïUBiâl \q bûchet, entre les mtfais d'un franciscain qui rcxhoi^ tait à mourir chrétien, et qui lui promettait le eiel. « Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel? demandait le cacique. — Oui, sans doute, disait le moine. — Ah ! s'il est ainsi , (\up jo irai lie point au ciel . » répliqua ce prince. Un cacique do la Nouvelle-Gronado . qui est entre le Pérou et le Mexique, fut brOlé publiquement pour avoir promis eu Tain de remplir d'or la chambre d'un capitaine. Des milliers d'Américains servaient aux Espairnols de bèlM M •OBUM , tt mi lis «Mil ^fiÊÈA kmt lissHudt lit empôoMt ûê faneur. Kftflhi , ii littoio ioidAiri alBrni qm dini IM llii iliiff ta ii pitti Moitoi dltaopdiM â Ml périr pk» éi diMi ml^^ Hiaftti. « Pour vm juitflkr, a]oute-V41, yoat dltis qui iii nnUM» irnit i'étéiiflBl i^ndus coupables di sattUloes humains; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel et la terre que les Mexicains, usant du droit barbare de la guerre, n'avaient j)as fait littflrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers. » De tout ce que je viens de citer, il résulte que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations dos Mexicains, et que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre Iii compatriotii. Observons lil que, A ma rsproelM lai IMitlM d'avoir quelqasfois sierUlé dis sniMiiiiis fiisiiii a« élMi di II fMrrt, JtaaiiliiPMfiMiMifiBlditBlsmrifliiiMi iiMl, qtfltaMgirditanl ianitti li diiu blenldstiil di ta iMafi. Ut Mttaa éê Hnnà était peut-être la plus douce de toute la Hm. Knfin les plaintes réitérées de Las Casas ne furent pas inutiles. Les lois mojrées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américtias. Ita sont as^fouid'luii avyeto soumis et non issUviS. Cbap. CXIXL — Ihi pmier «oirotfi «ttCpMT dki iiiifi^ . Ce mélange de grandeur et de cruauté étonne et indigne. Trop d'hor* reurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique; mais ta

gloire de Colombo est pure. 'Mta est oilta de Magalhaens, qui am BiUMm
tti[[iltaa, qui antripril di talfo p« aurta tourdu globi. it 4i SébistliD GsDo. qui
«^nf» ta piaolir ii prodlgiot foya^ , qvn ii*iil i^kis an pfodl0i aiijoard*bid.
Digitized by Google

1 %i CHAPITRE DUX. DU NUMIIR YOTAOL Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes espagnoles en Amérique, et au milieu des grands succès des Portugais en Asie et en Afrique, que Magellan découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, et qu'en voguant de l'occident à l'orient, il trouva les îles qu'on nomma depuis Mariannes. Ces îles, situées au nord de la ligne, méritaient une attention particulière. Les habitants ne connaissaient point le feu, et il leur était inutile. Ils avaient de la noix de coco, du sagou, du manioc d'une espèce de palmier qui est fort au-dessus du riz, et du rima, fruit d'un grand arbre qu'on a nommé Varbre à pain, parce que ses fruits peuvent en tenir lieu. On prétend que la durée ordinaire de leur vie est de cent vingt ans : on en dit autant des Brésiliens. Ces insulaires n'étaient ni sauvages ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de cocotiers, industrieusement façonnées, étaient propres et régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; et ils étaient les moins malheureux et les moins mécontents de tous les hommes. Cependant les Portugais appelèrent leur pays les Philippines, et pensèrent que ces peuples, ignorant le bien et le mal, mangèrent quelques provisions du vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations africaines et américaines. Mais [au-delà ! de ces îles, en tirant vers les Moluques, il y en avait d'autres où la religion mahométane avait été portée du temps des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, et les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans arabes avaient connu la boussole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigué plus loin qu'à l'île de Mindanao, à l'ouest; des Philippines. Ce Taate ardiipà était peuplé d'hommes d'espèces différentes; les uns étaient noirs, les autres blancs ou jaunes. On a toujours vu la nature plus variée dans les climats équatoriaux que dans ceux du Septentrion. Au reste, ce Magellan était un Portugais auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le déterminait à servir le roi d'Espagne, et à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidore, la principale des îles Moluques, où croissent les plus précieuses épices. Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols,

et ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer Orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portiigal ne pouvaient venir que de Toccident Ha ne aoupçonnaient paa que las Espagnols eussent Hait une partie du tour du ^be. H fidlut une nouvâle géographie pour lersUner le différend dea Bspagnob et des Portugaiai et pour rèfonnev Tarrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentiooa et eus ka limites de leurs découvertes. Ulàttt savoir que, quand Je oilèbro piinee don JBeari MBunenitil à | * • I Digitized by Google "

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

AUTOUR DU MONDE. 93 reculer pour nous les bornes de l'univers, les Portugais (lemand^{^^}eIl^t aux papes la possession de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au saint-siège, depuis que dréjEToire VII s'était mis en possession de les donner; ou croyait par là s'assurer contre une usurpation étrangère, et intéresser la religion à cas nouveaux étabUssem^{tt}its. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Bortngal 1m droits ^{^11} mât acquis[^] et qiCils n[^] pouTaîMit loi ter» UMsqiie les filpasaols iOMBMBçi[^] te pape Alemdve ¥1 4iita tes dm Boureaux mondes, l'amérioaUi «t Tasiatique, m deaz parties : tout oa qui était à l'orient des lies Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à TEspaj[^]ne : on traça une ligne sur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, et qu'on appelle la ligne du marcation. Le voyage de Magellan déranger la ligne du pape. Les îles Manannes, les Philippines, les Moluques, se trouvaieⁿL à l'orient des découvertes portugaises. Il fallut donc tracer uue autre ligne, quou appela de démarcati(m. Qu'y a-t-ii de plus étonuait, ou qu'où ait découvert tant de pays, ou quedes érfêqoes de Roma les aieBl donnés tous? fmam eaa UsBes tesnl saoen ddfwgées lonqie tes Portugais abûfdèNBk an Brésil ; eltes ne flimU pas respectées par tes ftai[^]aU et par les Aurais, qoi s[^]étaUieet ensuite dans l'Aiaiénque septentrioate. il est vrai que ese nalieiis n'ont fait que glaner après les riches ino {u BréiU* « Qoend les Espagnote enTahIaaaient la plus riohe partie du nouveau monde, les Portugais[^] surehaigés des trésors de l'ancien , négligeaient te Brésil» qn'ite déconnirent en 1500, mais qu'ite ne cherchaient pas. Leur amiral Cabrai, après avoir passé les lies du cap Vert, pour aller par te mer austnde d'Afrique, aux côtes du Malabar, prit tellement Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

94 CHAPITRE CL. — DU BRESIL. !• Uifgi à Voccident qu'il vit
cette terre du Brétil, qui de îmâ kê OOftinent américain est le plus voisin
de PAfrique; il n'y a que trenta degrés en lonpitiide dp c

The text on this page is estimated to be only 19.15% accurate

I CHÂPITRI cil. W VUtSUi. 9b * !p Mexique, le Pérou et les îles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers temps même, on y a découvert des mines de diamants, auⁱ abondantes que celles de GûJcoade. Mais qu'est-il arrivé? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Brésil, avaient enlevé beaucoup d'habitants : les autres, comptant sur Tor et les diamants, out cessé d[^] oultîTar lit véritaiMit aaines, qui 1091 l'agricuto» M lea mamifac[^] taras. JUbuis 4iaiMii|t tt leur of ont payé à pdiii kt «hom nta»saites qyt las Aoglai» laar onl ISimmieit c'ait pour l'Aaflatam, «l eSéty qu» Ptvugaia oui tmwiiUé m Amériqua* Snfiii, an 1766» quaiid Iiubonna a [^]6 renversée par un twmMeiBaiit da lam, U % Attu 41UI Iiondres envoyât jaaftt'à 4a Targaat monnayé au Porlacal» qui manquait de tout. Dans ca paya, la roi ast ricbei at]# ftvpla « Cbav* GLX» Au itotÊÊÊÊiCÊkÊ äas JPraMiaaAi an àWÊitinuê Les Espagnols liraient déjà du Mexique atdu Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis, quand las antres Bâtions, jalousea tl aMiléas par leur aiample, n'avaient pas encore dans las antres parties da TAménqtia vm aotato [^] Jav fût avantagmiia. L'aolnl GoiUgny, qui avait an toii da «randaa idéasi iaiafiM, ai 1657, sous Hanri II, d'teUir les Français et m aacta dans la Bvé* iil : un cbavnlrier de YiUagagnon, alors caivinista, y Art anvoyé; Cal> vin s'intéressa à l'entreprita. Les Gènevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçants qu'aujourd'hui. Calvin envoya plus de prédicants que de cultivateurs : ces ministres, qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles ; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée; les Portugais la détruisirent. Villegagnon renonça à Calvin et à ses ministres; il les traita de perturbateurs, ceux-ci le traitèrent d'athée, et le Brésil lut perdu pour la France, qui n'a jamais su faire de grands établissements au dehors. Oa djaait qa» k ùmSkê des iacaa s'était raUtéa dans ca lasta ptys dont laa limitas touchent à celles dn Pérou; que c'était Ui qna Jft pte» part dan FÉcnitaa aillant éohai[^]âlfamiaaalâkman[^] tiaas tflmnpa; qprîla liahitaiait an niliait daa Hfina, pila d'nn nar> tain lie Panmdani la aaêfe était d'or; fu'il y avait «na fâla daot les toits étaient couverts de ce métal : laa l[^]pajwcia Igpaiaiant oaHi viiin BiéorûÂo; ils la cherchèrent longtemps. Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puissances. La reine Elisabeth envoya eu 1596 une flotte sous le commandement du savant et malheureux Raleigh, pour disputer aux

Espagnols ces nouvelles dépouilles. Raleigh, en effet , pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il i-rétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, et quelques morceaux d'or ouvragés; mais enfin, on ne trouva ni la villa Ilofado, ni dans le pays. Lan Mam. Laa Digitized by Google

96 CHAPITRE eu. — F086BS6iONS FAANÇAISIS Français, après plusieurs tentatives, s'établirent en 1664 à la pointe* de cette grande terre dans l'île de Cayenne, qui n'a qu'environ quinze lieues de longueur. «QM Ik m qvta aoaniift 1» Ftameê équk^ whêUUb. Gsto FktBM wb fédss sil à Vft boniif 60iflpoié tfflifioa mdI einquinta maSioiis de ¥m et de bois; et l'île de CefeoM ifa ^mkOi quelque chose que sous Louis XIY, qui, le premier des rois de France, encouragea véritablement le commerce maritime; en effet cette île fut-elle enlevée aux Français par les Hollandais dans la guerre de 1672 *: mais une flotte de Louis XIV la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo, de mauvais café, et on commence à y cultiver les épices avec succès. La Guiana était, dit-on, le plus beau pays de l'Amérique OÙ les Français pussent s'établir, et c'est celui qu'ils négligèrent. On leur parla de la Floride entre l'ancien et le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déjà en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même Us avaient donné son nom : mais comme un «cMMr français prétendait y avoir abordé à peu près dans le même temps qu'eux, e'étéât un droit à disputer; les terres des Américains devaient appartenir, par notre droit des gens ou de ravisseurs, non-seulement à celui qui les envahissait le premier, mais à celui qui disait le premier les avoir vues. L'amiral Coligny y avait envoyé, sous Charles IX, vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours établir sa religion en Amérique, comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement (1565), et pendirent aux arbres tous les Français, avec un grand écriteau au dos; à Pendus, non comme Français, mais comme hérétiques. » Quelque temps après, un Guesclin, nommé le chevalier de Gourgues, se mit à la tête de quelques soldats pour essayer de repousser la Floride. Il s'empara d'un petit fort espagnol, et fit pendre à son tour les prisonniers, sans oublier de leur mettre un écriteau : « Pendus, non comme Espagnols mais comme voleurs et maraudeurs. » Or les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs européens les venger en s'exterminant les uns les autres; ils ont eu souvent cette consolation. Après avoir pendu les Espagnols, il fallut, pour ne le pas être, évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guyane : mais les guerres affreuses de religion, qui ruinaient alors les habitants de la France, ne leur permettaient pas d'aller égorger et convertir des sauvages, ni de disputer de beaux pays aux Espagnols. Déjà les Anglais s'étaient en possession des meilleures terres

et des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale au delà de la Floride, quand deux ou trois marchands de Normandie, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaisseaux, et établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges et de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours et des castors. Cette terre, Digitized by Google

m AMÉRIQUE. 97 i I découverte auparavant, dès l'an 1360, avait été abandonnée; mais enfin, après plusieurs tentatives, mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe et de Saint-Malo fonda Québec, en 1608, c'est-à-dire bâtit quelques cabanes} et ces cabanes ne sont devenues une ville que sous Louis XIV. Cet établissement, celui de Louisbourg, et tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze ans la ville de Québec, et le territoire de la baie de l'Est de la Nouvelle-France s'en ont part; il a été un objet de gloire pour la France avec les autres colonies, qui. pendant ces cinquante dernières années, ont voulu ravir ceux des Français, pour être les seuls maîtres de la possession de cette partie orientale du continent. Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique, du Pérou et du Brésil. Ils leur ressemblaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux, et qu'ils n'en ont qu'aux sourcils et à la tête. Ils en diffèrent par la couleur, qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encore plus par la fierté et le courage. Ils ne connaissent jamais le gouvernement monarchique; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du Nord dans l'ancien monde et dans le nouveau. Tous les habitants de l'Amérique septentrionale, des montagnes des Apalaches au détroit de Davis, sont de paysans et des chasseurs divisés en tribus, institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous (avons très-mal à propos désigné les peuples du Pérou et du Brésil. On n'appela ce pays les Indes jusqu'à ce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du Nord sauvages; ils étaient moins à quelques égards que les paysans de nos côtes européennes, qui ont si longtemps pillé de droit les vaisseaux naufragés, et tué les navigateurs. La guerre, le crime et ce fléau de tous les temps et de tous les hommes, n'avait pas chez eux, comme chez nous, l'intérêt pour motif; c'était d'ordinaire l'insulte et la vengeance qui en étaient le sujet, comme chez les Brésiliens et chez tous les sauvages. Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils les voyaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, et qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brésiliens, éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns et les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. (Tous un usage qui n'est pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un

peuple. et ^ nous en avons traité à part ^ ^ . j : C'était dans ces terres
stériles et glacées du Canada que les hommes 1; étaient souvent
anthropophages : ils ne Tétaient point dans l'Acadie, ^ pays meilleur où Ton
ne manque pas de nourriture; ils ne rétaient ci u M» It lNcltOIIIUi

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

98 CHAPITRE eu* r— POſiMaSIONS FRANÇAISES point dans le reste du continuei, excepté dadin quoique» pſirUes du^ Brésil , et chez Jet eamiibalefl des tles Caraïbes. Quelques jésiUtſ «t qvflquet huguenots, niKaMéi ^•m'btelſt' liofuMn, witifèriut la wiomB BiiiMiilt du Gintd»{ eUé t'allia aa-' toita avia laa Burontfui ûteianilagaana aux IrofiMis, Gais^cl buitirent beauooup à la colonie, prirent quelquet jétuitet prisoſiniera« et, dlt-OB, lat mangèrent. Les Anglais ne furent paa moins funestes à rétablissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie et lortifiée (1629) qu'ils l'attaquèrent. Us prirent toute l'Acadie; cela Tie veut dire autre chote ainon qu'ils d^truiaieiat dea caltaaes de pôcbeurs. Les Français n'avaient donc dans ces temps-là auc\m établissemant hors de France, et pas plus en Amérique qu'en Asie. La compagnie do marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises, etpéraixt réparer ses pertes, pressa le cardinal de lliclieieiu de la comprendre dans le traité de Saint -Germain £ût avec les Anglais. Ces peuplée laiſdieiat h pan qu'ils avaient envdil, draſt Ut ne ûdaaſant alon anann caa; et ce peu derint entalte la Nouvelle -Itaiae. Catts NduveUe- France resta iongtimpt dans un état miséraUe; la pécha' de la morue xapporta quelques légere profita qui aoutinrent k compagnie. Les Ani^eia, imormét de cet petite profite, prirent anooiè I*Âcadie. Ils la rendirent encore au traité de Breda (1654). Enfin, ils la prirent cinq fois , et s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht (1713), paix alors heureuse, qui est devenue depuis funeste à l'Europe : car nous verrons que les ministres qui firent ce traité n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, et la France les resserrer, ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violante an 1755 entre ces deux nations rivales ; et cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y atait aucun rapport la complication des intérêt politiquet est Tenue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être la tSgnal de l'embrasement de l'Europe. la petite tle du cap Breton, où ett Louîsbourg^ la rivito de SaintLaurent, Québec, le Canada, demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissements senrèrent plus à entretenir la navigation et à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ sept mille habitants : les dépenses de la guerre pour conserver ces pays coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais i et cependant elles paraissaient nécessaires. On a compris dans la Nouvelle-France un pays immense qui touche d'un

côté tiu Canada, de l'autre au Nouveau-Mexique, et dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues : on l'a nommé Mississipi^ du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique ; et JLouisianet du nom dé touii XI?. Cette étendue de terre ételt à la bienteance des espagnols, qui, n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette potaet- sion, d'autant plus qu'ils n'y ont pat trouvé d'or. Quelques Frangait du Canada t'y iwatpartkna!» an detaaadan* p«r la pays al ^ J|a Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.84% accurate

W» AimiQUK. ' rivière des Illinois, et en essayant toutes les fatigues et tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Eu^ypto par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la Nouvelle-France fut, jusqu'en 1708, ts^iA^ r. fmxm^ el se pcMiTiit penser à la iitfBfflIff. ratai étâitéiN^ et d'aigent. Il est bon de savoir que, tins eette misère publique, daal hommes «raient gagné chacun environ quarante millions : l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes, établie par Colbert, était détruite; l'autre par des affaires avoo un ministère malheureux, obéré et ignorant. Le grand négociant,' qui se nommait Cro«at, étant assez riche et assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui et ses associés enverraient J porterait six garçons et blk filles pour peupler* HmâonMÊtm ai la popup latktt y la&gnimt agilemeiil. Aprlslamort dal^MiallT, rftiOBsaisUir an Lw, iatune aM* fitdliialre, dont plusiean Idées ont été atUM, et d'aulras pernicieuses, fit aonroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, et allait fournir autant de soie'que la Chine. Ce fut la première époque du fameux système de Lass. On envoya des colonies au Missis•sipi (1717 et 1718); on grava le plan d'une ville magnifique et régulière, nommée la Nouvtdle-Orléans. Les colons périrent la plupart de misère, et la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitants de trop en France, sera-t^ii avantageux de peupler Ja Lottieiane, mais il est plus vraieiaUakla flMto MiadosBer . » Cbav. cul ^ IkiUeg (tanioim U dm fiSmUen, Les possessions les plus importantes que les Françds o&t aequisei avec le temps 8(mt la moitié de l*Ile Saint-Domingue , la Martinique , li! Guadeloupe, e^ quelques petites lies AntOIes : ee n'est pas la demt-. centième partie des conquêtes espagnoles; mais on en a tiré enfin de grands avantages. Saint-Dommgue est cette mémo île Hispaniola, que les habitant!^ nommaient Haïti, découverte par Colombo, et dépeuplée par les Espagnols. Les Français n'ont pas trouvé, dans la partie qu'ils habitent, l'or et l'argent qu'on y trouvait autrefois, soit que les métaux demandent une longue suite de siècles pour se former, soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, et que la mine ne renaisse plus; l'or et l'argent en eliet n'étant point des mixtes, ilest\$f; llella de concevoir ce qui

les reproduirait. Il y a encore des manières de l'évaluer à justifier
cette prédiction. UIMU ' ' ' « Digitized by Google

106 CHAPITRE CLU. — I» IUS FRAIÇA] ces métaux dans le
 tei raui qui reste aux Espagnols ; mais It* Irais n'étant pas compeusés par le
 profit, on a cessé d'y travailler. •La France n'est entrée en partage de cette
 île avec l'Espagne que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau que
 le hasard composa d'Anglais) de Bretons, et surtout de Normands. On les a
 nommés hounikn, flUnutim : leur union et leur origine firent à peu près
 qéBee iee anciens Roniia; ieiir oowagefttptiui impétueux et jtn tenOite.
 ImsiMBdeatigm^anntetmpeadAiaioiito^ qit'iCaieBt les flibustim : foioi
 leur hiatoire. Il arriva» im Paa IfiSS, que te amturiers français tl anglais
 abordèrent en même temps dans une lie des Caraïbes» nommée
 SaintChristophe par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom
 d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, et qui égorgeaient les naturels au
 nom d'un saint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie
 naturelle des deux nations, se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci,
 maîtres de toutes les îles voisines comme du continent, vinrent avec des
 forces supérieures. Le commandant français échappa, et retourna en France.
 Le commandant anglais capitula ^ les plus déteraiMe teFkan^ et te Anglais
 gagnèrent dana te baiqiws llte de Qtbrt-DetniDgue» et i^èlablireiit dana ua
 endroit inabordable de b ete, an adliea te «Mbaïa. Ua Cabriqiïieieiit de
 petite canota à la nanière des Amériçaïsa, et s'emparèrent de l'île de la
 Tortue. Plusieun Normands allèrent grossir leur nombre, comme auxii*
 siècle ils allaient à la conquête de la PouiUe, et dans le x* à la conquête de
 l'Angleterre, lis eurent toutes les aventures heureuses et malheureuses que
 pouvait attendre un ramas d'hommes sans lois, venus de Normandie et
 d'Angleterre dans le golfe du Mexique. Cromweil, en 1655, envoya une
 flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols : on n'en serait point venu à
 bout sans ces flibustiers. Ils pirataient partout; et, plus occupés de piller que
 de conserver, ils laissaient, pendant une de leurs courses, reprendre par les
 Espagnols la Tortue, lia la reprirent ensuite; le ministère de Aance fût obligé
 de nommer pour eommandant de U Tortne celui qaHs «faient choisi : ils
 infestèrent la mer du Usaûqim, et se firent te retraites dana pluaieurs âes. Le
 nom qu'Us prirent alors fat celui de frèm âe Id Côte. Us s'entassa! ent dans
 un misérable canot qu'un conp de canon ou de vent aurait brisé, et allaient à
 l'abordage des plus gros vaisseaux espagnols, dont quelquefois ils se
 rendaient maîtres. Point d'autres lois parmi eux que celle du partage égal
 des dépouilles ; point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encore ils

s'écartaient monstrueusement. Ils ne furent pas à portée de ravir des épouses, comme on l'a conté • des compagnons de Romulus; (1665) ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France : ce n'était pas assez pour perpétuer une associatio« devenue nombrenaa. Deux flibustiers tiraient aux dés une fille ; le gagnant l'^Kmsait, et le perdant n'avait droit de coucher avec elle que quand Fantie était occupé ailleurs. Ces bommea étaient d'ailleurs plus faits pour la destmeâea que pour fMA^er un 8tat Leurs txploits étaient inouia, leura cruautés auaai. Un Digitized by Google

£T'D£S FLIfiUSTI£AS. 101 (Fonz (nommé rokmais, parce qu'il
 était déf Mâm Fmd, awmi seul oanot, mie ftégato «mée }iBq[BB dw le potl
 ëa la flk» vane. Il interroge un des prisonniers, qui lui avoue que cette
 frégate était destinée à lui donner la chasse ; qu'on devait se saisir de lui et
 le pendre. Il avoue encore que lui qui pekait était le bourreau. yolonaia sur-
 le-champ le fait pendre, 0011^ hd-même la tête à loiii las eapliii, et suce
 leur sang. Cet Olonais et un autre, nommé le Basque, vont jusqu'au fond du
 petit golfe de Vénézuëla (1667) dans celui de Honduras avec cinq cents
 hommes; ils mettent à feu et à sang deux villes considérables; ils reviennent
 chargés de butin; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà
 bientôt une puissance maritime, et sur le point d'être de grands eonqnémits.
 Morgan, Anglais, qui a laissé son nom flunea, se Hiit à la tIle de mille
 flilrastiers, les uns de sa nitimi, les autres Nonaands, Bratona, Saintongeais,
 Basques : il entreprend de s'emparer de Porto^BeHa, l'entrepôt des richesses
 espagnoles, viSe très-forte, munie de canons et d'une garnison considérable.
 Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du
 canon ennemi; et, malgré une résistance opiniâtre, il prend la forteresse :
 cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million
 de piastres. Quelque temps après (1670) il ose s'enfoncer dans l'isthme de
 Panama, au milieu des troupes espagnoles; il pénètre à l'ancienne ville de
 Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, et revient à la
 Jamaïque Tictorleoz et eurioU. Gfétait le ffis d'un paysssi d'AagIstaiM t * il
 eût pu se ftre un royaume dans l'Amérique ; mais ettin Il Mnt en prison à
 Londres* Les flibustiers français, dont le lepart était tantôt dna les tûAim
 de Saint-Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, et vont, au
 nombre d'environ douze cents hommes, attaquer la Vera-Cruz (1683) • cela
 est aussi téméraire que si douze cents Biscayens venaient assiéger Bordeaux
 avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut; ils en rapportent cinq
 millions, et font quinze cents esclaves. Enfin, après plusieurs succès de
 cette espèce, les flibustiers anglais et français se déterminent à entrer dans
 la mer du Sud, et à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vu encore cette
 mer : pour y entrer, il faut ou traverser les montagnes de l'isthme de
 Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale ,
 et passer le détroit de MageUan ^Is ne connaissaient pas. Us se divisant en
 de» troupes (1687), et prennent à l'ibis ces deux routes. Ceux qui
 franchissent l'isthme renversent et pillent Isut oa qui est sur leur passage,

arrhent à la mer du Sod, s'emparent daaa lea ports de quelques barques qu'ils y trouvent, et attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci, qui étaient presque tous Français, essayèrent des aventures aussi romanesques que leur entreprise : ils ne purent passer au Pérou par le détroit, ils furent repoussés par des tempêtes; mais lis allèrent piller les rivages de l'Afrique. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

102 CHAPITRE CLU. — DES ÎLES FRANÇAISES, Cependant les fHkttitten qai le troinfeBl au delà d« l'ittiuD», éum k mtr du Sud, n*ayant que des barques pour naviguoTi ^nt poursui* vis par la flotte espagnole du Pérou ; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons, qui commando une ospocn dp canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille et dans la Californie; il y reste quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cent mille piastres, passe le détroit de Hagellan, et arrive à la Jamaïque avec son butin. Loà autres cependant rentrent dant l'isthme çbargés d'or et de pieimies. Lea troupes espagiudit fwmmBmip kf atiiiutont tt Im pounnifent parioat : H im kut lai (libqititfi tra?arml Vvâkam dans sa plus frande largeur , H ^fûhk aBirahaiit par dia détowi l'aspiat do MB aiDls Ueues, quoi* qu'il n'y en ait que quatre-vingts én dioito UgOO do la côte où Us élUsnt à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des riviAros foi ge précipitent par des cataractes, et sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les éléments et les EsfJci'^nols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord avec l'or et les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille Grecs sera toiyours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable. Si^ ces aventuriers avaient pu se réunir sous un chef, ils auraient iDnM'OBO puiMMo ooasîdéiildo «a Amérique. Go n'était, à la vérité, fiNMIroupe do tolouo : nudtqiiVml été tout Ut GonqoéiOAttt Im iibuilim m léotsifiil qu'à ftifo ani B^agaolt prosquo aotaat do ml que les Ispognolt m avoient f^t an Amériooiiisys ta usa oUteooft }o«ir dans leur patHe do leurs TiQb^sesi, loi autios moururent dot excès où ces richesses les ontnlnèrent; beaucoup ftuont réduits à lew .première indigence. Les gouvernements de France ot d'Angleterre cessèrent de les protéger quand on n'eut plus besoin d'eux; enfin, il ne reste de ces héros du brigandage que leur QOm Ot lo SOUVOIÛT do leur valeur et de leurs cruautés. C'est à eux que la France doit la moitié de l'île de Saint-Domingue; c'est par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le temps de leuis courses. ' On comptait, en 1757, dans la Saint-Domingue française, environ Iraitto nUloponooiot» ot oont millo otelaw ftèfm ou nolâlms, qui imfaUlaioiil -an tnoiores, aux plaAtiHôoBt d'indigOi èi oaoao, et qui abiégOBi kQP ido po«r flottor nos appétits noavoai, oa rompUttant nos n miTnanT bfinnlnti , que nos pères ne

connaissaient pas. Nous aUoat acheter ces nègna à la côte de Guinée , à la oéto d'Or, à celle dlvoiro. Il y a trente ans qu'on avait un beau nègre pour cinquante livres ; c'ott à peu près cin'i fois moins qu'un bœuf gras. Cette marchandise humaine coûte aujourd'iiui, on 1772, environ quinze cents livres. Nous leur disons qu'ils sont hommes comme nous, qu'ils sont rachetés du sang d'un Dieu mort pour eux, et ensuite on les fait travailler comme des bêtes de somme; on les nourrit plus mai: s'ils veulent s'enfuir, on leur coupe ime. jambe, et on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à tuero, lonwui'on loiir a donaé une jambe de bois. Après cela Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.68% accurate

« nous osons parler du droit des gens! La petite île de la Martinique, la Guadeloupe, que les Français cultivèrent en 1735, fournirent les mêmes denrées que Saint-Domingue. Ce sont des points sur la carte, et des événements qui se perdent dans l'histoire de l'univers; mais enfin ces pays, qu'on peut à peine apercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays ; bien au contraire, il fait périr des Indiens, il cause de nombreux naufrages; Un'effluant «NM dent» «à M UMi;ttait les Indiens à l'île de la Martinique, il y eut de nombreuses pertes de vies humaines. » U Wtmm mMiMe jMnmm de Fé< iMiigsm ii^arfla demm néeiiaire. ' U AAP. CLDI. — il y a peu d'Indiens dans l'Amérique, Les Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une île, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissements que les Français. Ils possèdent six cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline jusqu'à cette baie d'Hudson , par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui mène jusqu'eux du Nord et du Sud. Les Indiens de la Caroline pas-dee xielMi coitret de l'Amérique espagnole, les terres de l'Amérique ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, - pierres précieuses, ni soie teinture; ««pendant, les Indiens ont préparé dressez grands avantages, les possessions anglaises en terre ferme commencent à dix degrés de notre tropique, dans un des plus heureux climats. C'est dans ce pays nommé Caroline, que les Français ne purent s'établir; et les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales. Vous avez vu les Espagnols et les Portugais maîtres de presque tout le Nouveau-Monde, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Floride. Après la Floride est cette Caroline, à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du sud appelée la Géorgie , du nom du roi Georges V: ils firent en la Caroline que depuis 1714. le plus grand lustre de cette île était d'être en ses lois du philosophe Locke. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions, fut le fondement de ces lois» Les évangéliques y vivent fraternellement avec les puritains ; ils y permettent le culte des catholiques leurs ennemis, et celui des Indiens nommés idolâtres : mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être sept pères de familles. Locke a considéré que sept familles avec leurs esclaves pourraient

composer cinq h six cents personnes, et qu'il ne serait pas juste d'empêcher ce nombre d'hommes de servir Dieu suivant leur conscience, parce qu'étant gênés ils abandonneraient la colonie. Les mariages ne se contractent dans la moitié du pays qu'en présence du magistrat) mais ceux qui veulent joindre à ce contrat la bénédiction d'un prêtre, peuvent se donner cette satisfaction. * Digitized by Google

semblèrent admirables, après les torrents de sang que Vesprik d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas seulement songé à faire de telles lois chez les Grecs et chez les Romains, qui ne soupçonnèrent jamais qu'il pût arriver un temps où les hommes voudraient forcer, le fer à la main, d'autres hommes à croire. Il est ordonné par ce code humain de traiter les nègres avec la même humanité qu'on a pour ses domestiques. La Caroline possédait en 1757 quarante mille nègres et vingt mille libree. Au delà de la CaraUne eit la Virginie, nommée ainii m rkouM» de la reine ÉUeabetby peuplée d'ited par leeeoiBeda fmmoLfoMfjàt si crueUemeat récompensé depuis par Uafom I**. Oet étabUeeemenlde s'était pas fait sans de grandes peines. Les sauvages, plus agnerre qae les Mexicains et aussi iajvstemeiit attaqués, détraisirent pres^iw toqito la colonie. On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitants de la Virginie se monte à cent quarante mille, sans compter les nègres. On a surtout cultivé le tabac dans cette province et dans le Waryland; c'est un commerce immense, et un nouveau besoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, «A qai ^est accru par Tezemple : il n'était pas permis de mettre de cette poussière lore et malpropre dans son nez à la cour de Lonis ITT; cela passait pour une grossièreté. La première ferme du tabac fut en France de trois oent miUms par an; elle est ai4oiird'liai de seise millions '. Les Français en achètent pour piès de quatre millions par années des colonies anglaises*, eux qui poamint eo planter dans la Louisiane. Je ne puis m'empêcher de remarquer que la France et TAngleterre consomment aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenu*. De la Virginie, en allant toujours au nord, vous entrez dans le Maryland, qui possède quarante mille blancs et plus de soixante mille nègres ^ Au delà est la célèbre Pensylvanie, pays unique sur la terre par la singularité de ses nouveaux colons. Guillaume Penn, chef de la religion qu'on nomme très^improprement quakérisme, donna son nom et ses lois à cette contrée vers Tan 16g0. Ce n'est pas loi une usurpation comme toutes ces invasions que nous avons vues dans l^anden monde et dans le nouveau. Penn acheta le terrain des fndjgènf» et devint le propriétaire le plus légitime. Le christianisme qnll apfwrt ne ressemble pas plus à celui du reste de l'Europe que sa colonie ne ressemble aux autres. Ses compagnons professaient la

simplicité et l'égalité des premiers disciples de Christ. Point d'autres dogmes que ceux qui sortirent de sa bouche; ainsi presque tout se bornait à aimer Dieu et les hommes : point de baptême parce que Jésus ne baptisa personne; « 1. vers 17^U. Elle a beaucoup augmenté depuis, (iiin.) a. Les calculs de la population de chacune des colonies anglaises sont tirés d'anciens états publiés en Angleterre; et d'après les observations de K. Franklin, cette population doublait tous les vingt ans. On trouvera dans l'ouvrage de M. l'abbé Raynal la population de ces, mêmes colonies, pour les années qui ont précédé immédiatement la guerre. (Éd. 4^e JTdW.) * ^ ^

Digitized by Google

point de prêtres, parce que les premiers disciples étaient également conduits par le Christ lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un historien fidèle, et j'ajouterai que si Penn et ses compagnons errèrent dans la théologie, cette «*immense multitude de quakers •! de »*alhera, ik ti[^]snksmX an degwii de tow les peuples par la parole. Fit* eés entre douze petite nelimu que nous éprouvâmes, Ht ii'ite» lentes différends à Tec aucune; elles regardaient Penn comme le «*r * arii*tre et leur père. Lui et ses primitifs qu'on appelle quakers[^] et qui ne doivent être appelés que du nom de Justes, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers et de n'avoir point entre eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres qui, sans aucuns frais, accommodaient toutes les affaires litigieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre qui n'en avait pas besoin, la Pensylvanie fut longtemps sans soldats, et ce n'est que depuis peu que l'Angleterre m'a envoyé pour les défendre, quand on t'a été en guerre avec la France. Olaacenom de l'Inde, cette l'Inde» volutaire et berbe» de l'Inde en pailant dans la l'Inde aes l'Inde véligieuses, et quelques contâmes ridicules il faut admettre que ces primitifs sont les plus respectueux de tous les hommes : leur colonie est aussi florissante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des Frères, leur capitale, est une des plus belles villes de l'univers; et on a compté cent quatre-vingt mille hommes dans la Pensylvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont pas tous du nombre des primitifs ou quakers; la moitié est composée d'Allemands, de Suédois, et d'autres peuples qui forment dix-sept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs frères'. ' . Au delà de cette contrée unique on la tene, est le l'Inde la paix l'Inde partent au l'Inde Si mu reaeontias la Nouvelle-Angleterre dont Boston, la ville la plus rielle de toute cette côte, est la capitale. Elle fut habitée d'abord et gouvernée par des puritains persécutés en Angleterre par le Laud, archevêque de Cantorbéry, qui depuis paya de sa tête ses persécutions, et dont l'échafaud servit à élever celui du roi Charles I". Ces puritains, espèce de calvinistes, se réfugièrent vers l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis la Nouvelle-Angleterre. Si les évêques les avaient poursuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre et féroce, et vécurent en toute manière les pacifiques Pensylvaniens, dès que ces non-fameux venus s'en vinrent à l'Inde. Mais en 1603, ces puritains se punirent eux-mêmes

par la plus étrange maladie épidémique de Fe^{il} qui ait jamais atta[^]
TetièiBe humaine. Tandis que l'Europe commençait à sortir de Tabtme de
superstitions horribles où Tignonmee l'avait plongée depuis tant de siècles,
et tp» t. Cette respectable colonie a été forcée de connaître enfin la guerre,
et menacée d'être déamite per les arois derAn[^]elerre* U mètpains/Mi ms
et 1777. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

106 CHAPinUB cuil. — WOÊÊÊÊÊUM èMQLA^ mm les
sortilèges et les possessions n'éluient plus regardés en Angleterre et chez les
nations policées que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les
puritains les tirent revivre en Amôriqiie. Une &Ue eut des convulsions en
1692; un prédicant aouuaa va» vWki •arviill* ée Ta? oir enafoelôe; on
força U lidilto A*«faMr ^«Ut Mt macIctaM : Vi «ollié te iMbitanto «rut lira
poiîâdé»» l'attira aoltî^ 4a m^Uft; d k.^ple «a teour maaçait lom Im Jii«m
da las MMkai ifUa faisaient pas paaire les accusés. On ne vit pendant SaH
ana que des sorciers, des possédés, et des gibets; et c'étaient t dai
aos^patriotes de Locke et de Newton qui se livraient à cette abominable
démence. Enfin la maladie cessa; les citoyens de la NouvelleAngleterre
reprirent leur raison, et s'étonnèrent de leur fureur. Us se livrèrent au
commerce et à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus
florissante de toutes. On y comptait, en 1750, environ trois cent cinquante
mille habitants; o'eat dix fois plus qu'on n'eu Oûmptait dans les
étabUsiarnauts françaie. De la NoQtalla-^Aaglalam fa«a paiaM à la
ltavitta-!telt, h Plasr die, qui aat dafaava m si fmad aijal da disoaida) à
Tmn^nm, #4 aa (àit la gianda pèaha da la monia; al nte, ayrts avoir
iiftflgiîé W« rawMl» ms anlfai à la baie d'Hudson, par liqueUe cm a m al
tagttnpa trouver ,uq pasaage à la Chine et à ces atra inconnuss qui font
partie de la vaste mer du Sud ; de sorte qu'on croyait trouver à la fois le
chemin le plut ooux pour BAYiguar aux exUéBaitéa de l'Orient et de
l'Occident. Les îles que les Anglais possèdent en Amérique leur ont presque
autant valu que leur continent; la Jamaïque, la Barhade, et quelques autres
où ils cultivent le sucre, leur ont été très-profitables, tant par leurs fabriques
que par leur commerce avec la Nouvelle -Espagne, datant pbîa amlafiax
firîl lil pioUbé* %M BoUaadait, il ptrissiBis aux ladoa Ortalslas, mi à patat
•aMUM tm Anéti^; la patit tanala da aaiiMaa, puis du Biésu, est ce qii^ mA
aaaaané de plus oenridéiabla. Us y oal parti le génie de kur pays, qui est de
couper lae lèvres en canaux. Ils ont fait VM nouvelle Amsterdam à
Surinam, eomma à Batavia ; et l'Ile de Curaçao leur produit des avantages
assez considérables. T.^s Danois enfin ont eu trois petites îles, et ont
commencé un commaroe trèa-utiie par les encouragements que leur roi leur
a donnés. Voilà jusqu'à présent ce que les Européana ont iâit de plus
impertant dans la quatrième partie du monde. Il en reste une cinquième,

qui est celle des terres australes, dont m'étonnait encore que quelques
heures et quelques lieues. Si on comprend sous le nom de ce «*Mal de
la mer*» la maladie épidémique, et la *Maladie* qui accompagne sans
l'équateur même, il a été fait partie de la grande partie de la terre
Magellan vit le premier, en 1520, la terre antarctique, à cinquante et un
degrés du pôle : mais ces climats ne pouvaient pas tenter
le possesseur du Pérou. Depuis ce temps on a découvert de plusieurs
pays immenses au midi des Indes, comme la *Haute*

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

ET HOUUANPÀISÈS AHÉAIQUE 107 T^e-HoOande, qui s'étend depuis le dixième degré Jusque par delà le trentième. Quelques penmfeirpvlnident que la compagnie de Batatiaypeitède des établiMwnaati i^{efc} H est pourtant difficile d'avoir secrètement des provinces et un commerce. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats, et qu'on y Yerraît des loarques de sa variété et de sa profusion. Mais jusqu'ici, que connaissons-nous de cette immense partie de la terre? quelques côtes incultes, où Pelsart et ses compagnons ont trouvé, en 163Q, des hommes noirs, qui marchent sur les mains comme sur les pieds; une baie où Tasman, en 1642, fut attaqué par des hommes jaimesy; armés de flèches et de massues; une autre où Dampierre, en 1699. a éomhattn des nè^s, qui tous avaient la mir ehoire supérieure dégarnie de dents par devant. On ii% point enixfte péné^t dans ce segment du globe, et il faut avouer qu*U vaut mieux cultiver son pays que d'aller chercher les glaoes et les animaux noha et bigarrés du pôle austral. Kons appronons la découverte de la Nouvelle-Zélande. C'est un pays immense, inculte, affreux, peuplé de quelques anthropophages, qui, à cette coutume près de manger les hommes, ne sont pas plus méchants que nous 1. Les découvertes du célèbre Gooic ont prouvé qu'il n'existe point proprement de continent dans cette partie da globe , mais plusieurs archipels et qiMlques grandes tles dont une seule , la Nouvelle-HoUande , est aussi grattés aue l'Europe. Les glaces s'étendent dIus loin dans 1 hémisphère austral que dans le nôtre. Lles couvrent ou rendent inabordable tout ce qui s'éteud au delà de l'endroit où les voyageurs anglais ont pénélii» Parmi les peuples qui habitent les îles, plusieurs sont anthropophages et Vangeat leurs prisonniers. Ils n'ont cependant commis de violence envers tes ■snypéaAB, ni tramé éêtnUsoB osatre eux qu'apiès ea Sifeir été tox-ménss maltraités ou trahis. Partout on a trouvé l'homme sauvage bon , mais implacable dans sa vengeance. JUs mêmes insulaires qui i^{angèrent} le capitaine Msricn, après Ndoir attiré dtas le piège par de Isakees ééiSMSttisiieiis d'wi' tié, avaient pris le plus grand soin de quelques malades du vaisseau de M. de Surviile ; mais osl tf&oier, sous prétexte de punir l'enlèvement de son bateau, amène sur sa flotte le même chef qui avait générensement reçu dans sa case nos matelots malades, et mit en partant le feu à plusieurs villages. Ces ptaplss s'en vengèrent sur le premier Européan

qui aborda chez eux. Comme ils ne distinguent point encore les différentes nations de l'Europe, les Anglais ont quelquefois été punis des violences des Espagnols ou des Indiens, mais les sauvages n'attaquent les Européens que lorsqu'ils les ont blessés. Dans les pays où la civilisation a fait des progrès, l'usage de la chair humaine s'est aboli. Cet usage a même plusieurs degrés chez les peuples les plus grossiers : les uns mangent la chair des hommes et des femmes ; les autres se contentent de la chair des animaux. Dans les pays où l'anthropophagie est détruite, la société est perfectionnée ; les hommes vivent de la pêche ou de la chasse, ou des produits des cochons qu'ils ont réduits à l'état de domesticité, des fruits et des racines que la terre leur donne, ou qu'une culture grossière peut leur procurer ; quoiqu'ils ne connaissent ni l'agriculture, ni les métiers, ils ont porté assez loin l'usage de l'intelligence dans tous les arts nécessaires, ils aiment la danse, ont des instruments de musique, et même des pièces dramatiques ; ce sont des espèces de comédies

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.16% accurate

108 GBAPmiE CUV. — DU PARAGUAY.^ Chap. CLIV. — Du Paraguay. De la domination des jc'stdt^s àn^^ cette partie de l'Amérique i de leurs quereUes avec les Espagnols et les Portugais. tes congèles dn MexiqiM et du Péiou lont des prodiges d*auâaioe; les cruautés qu'on y a esarcées, Texterminatioii «atière des ba^tmls de Saint-Domingue et de quelques autres tlest sont des excès d'horreur : mais l'établissement dans le Parajcuay par les seuls jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité; il semble expier les cruautés des premiers conquérants. Les quakers dans l'Amérique scpterilrionale , et les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont ailouci les mœurs des sauvages voisins de la Peusylvanie; ils les ont instruits seulement par ^'exemple, sans attenter i leur liberté, et ils leur ont procuré de nouvelles douoeun de la vie pur le commerce. Les Jésuites se sont à la Vérité serris de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguay : mais ils les ont poUcées; Os les ont rentes industrielles, et sont Tenus à bout de gouYemer un vaste pays , oonum en Europe on gouverne un couvent. Il paraît q«e les pri|aiiti& ont été oè l'on joue les ayenturst setBdaleiMB arrivées dans le pays, eomme dais ce qu'on appelle l'ancienne comédie grecque. Ces bommfis sont gais, doux et paisibles ; ils ont la même morale que nous, à eela près

CHAP. III. — DU PARAGUAY. 109 plus justes, et les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins; les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par l'instruction et par la persuasion. Le Paraguay est un vaste pays entre le Brésil, le Pérou, et le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent à Buenos-Ayres, ville du grand commerce sur les rives de la Plata; mais, quelque puissante qu'ils l'ont trouvée, ils l'ont trouvée trop petite pour satisfaire tant de peuples qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur ont été données par le roi d'Espagne «pour le service de Dieu et de Sa Majesté» el viceroi de Buenos-Ayres et du Pérou. Ils ont aidés, dans cette conquête, par des jésuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des soldats. Ces missionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays, au commencement du xvii^e siècle. Quelques sauvages pris dans leur enfance, et élevés à Buenos-Ayres, leur servirent de guides et d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines, égalèrent celles des conquérants du nouveau monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne rebutèrent jamais; et voici enfin comme ils réussirent. Ils achetèrent, les vaches, les moutons, les chevaux d'Europe à Buenos-Ayres; ils en firent des troupeaux; ils en firent acheter des chevaux de labour et des charrues, ils achetèrent quelques flèches de tous les grains d'Europe, et donnaient tout aux sauvages, qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appât. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion : on les accoutuma aisément à la société, en leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitants de Buenos-Ayres, leur apprirent à semer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à construire des maisons; bientôt ces hommes furent transformés, et devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme, ils purent comprendre, leurs parents élevés dans cette religion devenaient bientôt chrétiens. L'établissement a commencé par cinquante familles, et il monta en 1750 à près de cent mille. Les Jésuites, dans l'espace d'un siècle, ont formé trente cantons, qu'ils firent du pays des missions; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitants. Un religieux de Saint-François, nommé Florentin, qui passa par le

Paraguay en 1711, et qui, dans sa relation, marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de Saint-Xavier, où il séjourna longtemps, contenait trente mille personnes au moins. Si l'on s'en rapporte à son témoignage, on peut conclure que les jésuites se sont enné quatre cent mille sujets par la seule persuasion. Si quelque chose peut dominer une nation de peuples sauvages c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des misérables. Ces voisins du Péron ne connaissent point l'or et l'argent* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

110 CBàPmM — DU FAIUOTàT gent. L'tMence d un Spartiate était i'ubéissaiice aux lois de Lycurgue, et l'essence d'uQ Paraguéea a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des jésuites : tout se ressemble, à cela près que le^ ParaguéeoA &*ettt yoiaft d'esclaves pour ensemençer lenrs terres et pour eoapir ton hoto, oeniM tot SpMttotet; fit ioot lae tieliifti te J4Milii. Ce pays dépend à la Térité ponr le iptritealda féifideBué— ■ Afm, «t du gouvemenr paw to MviMeL 11 «t eonmis aux rois d'£q>agne, ainsi que les contrées dt la Pilla «I d« Chili; mais les JinitMi londaieurs de la «oiontoi M ioaÉ toi^ours maintenus dans le gouTemaoïMlt absolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent au roi d'Espagne une piastre pour chacun de leurs sujets; et cette piastre, ils la payent au gouverneur de Buénos-Ayres, soit en denrées, soit en monnaie; car eux seuls ont de l'argent, et leurs peuples n'en touchent jamais. C'est la seule marque de vassalité que le gouvernement espagnol crut alors devoir exiger. Ni le gouverneur de Buénos-Ayres ne pouvait déléguer un officier de guerre ou de magistrature au pays des j4suiteS| ni l'évêque ne pouvait y envoyer un curé. ^ Ob ttala itaa fois d'envoyer dssot •aria dm ks peuplades lypalta dé Notn-Daioa de M al SatotpH&aoa; oa prit mina la préoaMloo df les ftdn esoorlsr piv des soldais : ks daai ystptodsi alMMdattpttoart tova dsasawesi sUes ss rdpeftlmt daas ks attirai amoas^ al ks daniawisi dsttands seuls, latonralwt à laiaaaii-Ayres. Un autre évdqaa, irrité de cette aventure, voulut établir Tordra hiérarchique ordinaire dans tout le pays des missions; il invita tous les ecclésiastiques de sa dépendance à se rendre chez lui pour recevoir leurs commissions : personne n'osa se présenter. Ce sont les jésuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils restèrent donc maîtres absolus dans le spirituel, et non moins maîtres dans l'essentiel. Ils permettaient au gouverneur d'envoyer par le pays des missions des officiers au Pérou; mais ces oOkiaBS ne pouvaient demeurer que trois Jours dans le pays. Us aa piriaknlàaMaa kalillaatt al, qoolqufUssspidsinksssfittatt tMMida raif fls élatail kaitta téiiklikmant an dtfaagsn stti|»sels. Les JésoItas, qui aailla^ioiui coasand ks dek»a, irsnt sarvk k pt6té à Jomâar cette conduite, qa'on pot qualifier de désobéissnoe al dMnsaltl : ik déclarèrent au conssU das Indas da Madrid qulk n^ pouvakot taosvûtr un Espagnol dans leurs provlaess, de peur que cot officier ne corrompît les mœurs des Paraguécns; et cette raison, èï outrageante pour leur propre nation, fut

admise par les rois d'Espagne. qui ne purent tirer aucun service des
Paraguayens qu'à cette sinistre condition, déshonorante pour une nation
aussi fière et aussi fidèle que l'espagnole. Voici la manière dont ce
gouvernement unique sur la terre était administré. Le provincial jésuite,
assisté de son conseil, rédigeait les lois; et chaque recteur, aidé d'un autre
conseil, les faisait observer; un procureur local, tiré du corps des habitants
de chaque canton, avait sous lui, sous son conseil. Les affaires de tous
les jours étaient traitées, et les affaires importantes étaient
qui se traitaient. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

CBâMfBB eu?; — D9 PAIUU3VAT. 111 Toute la peuplade travaillait; et les ouvriers de chaque profession rassemblés faisaient leur ouvrage en commun, en présence de leurs surveillants, nommés par le fiscal. Les jésuites fournissaient le chanvre, le coton, la laine, que les habitants mettaient en œuvre : ils fournissaient de même les grains pour la semence, et on recueillait en commun. MM* Jâ fécoll» était déposée dans les magasins publics. On distillait à «èaqM iMBilie qitf raffiill à tM tetaliit : 1» fuste était fabriquée à BttiBoa-Aym tti iu Péfou» FIndIgD» le «tte, lô diiim, Im uUBam à miere, li Jalnp, npéoi* cuanha, et surtout la plante qu'on nomme herbe du PafagWBy*, espèce de thé très-recherché dans l'Amérique méridionale, et dont on fait un trafic considérable. On rapporte en retour des espèces et des denrées. Les jésuites distribuaient les denrées, et faisaient servir l'argent et l'or à la décoration des églises et aux besoins du gouvernement. Ils eurent un arsenal dans chaque canton ; on donnait à des jours marqués des armes aux habitants. Un jésuite était préposé à l'exercice; après quoi les armes étaient reportées dans l'arsenal, et il n'était permis à aucun citoyen d'en garder dans sa maison. Les mêmes principes qui ont fait de ces peuples les sujets les plus soumis, ont fait de très-bons soldats; Ils eurent à combattre les Portugais du Brésil, contre des hordes à qui ils firent éprouver de grandes pertes, et contre des sauvages nommés Moiquites qui étaient anthropophages. Les jésuites les ont tous vaincus dans ces expéditions, et ils ont tout organisé avec ordre, avec courage et avec succès. Lorsqu'en 1662 les Espagnols firent le siège de la ville du Saint-Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, siége qui a causé des accidents si étranges, un jésuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'assaut et qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux, accoutumés au commandement, en savaient plus que le gouverneur de Buénos-Ayres, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'assaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des soldats, afin que l'artillerie des remparts ayant épuisé son feu sur les ennemis, les soldats se présentassent avec moins de risque; le Jésuite remontra le danger d'une telle entreprise, et il leur fit attaquer dans les règles. La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne a fait voir qu'ils sauraient se défendre contre elle, et qu'il serait dangereux de

Touloir changer leur gouwiMment. U est très-yrai foe Um jésuites s'étaient formé dans le Paraguay un empire d'environ quatre cents lieues de circonférence, et qu'ils auraient pu l'étendre davantage. Somais dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne, ils étalent 1. On en fait dans rAmérique méridionale le même usage que les Anglais et les Bollandsis font dn thé. Cette plante B*Mt pas Mlrlaiwws eenmit n tM; msis amère et stomachique. Les malheureux Péruviens , enterrés dans les n)ines avec une barbarie digne des descendants de Pizarre et^'AlD^â|f^*.'^ servent pour râuimer leurs forces et soutenir leur eourage. (Iti. tfi AiM.) Digitized by Google

lis CHAPITUC CUV. — DU PAIUWAT rois en effet, el peut-être les rois les mieui ubéis de la terre, lis ont 4té à la fois fondateurs, législateurs, pontifes, et souverains. Un flo^iire dte« oonstitution si étnnge dans un autra hÊmiMfkÊn fltl l'Mbt le plus étoigné de sa cause qui ait jamab para .duu k aMnde. Noos voyous depuis kmgtmps des moines princes dans notre Europe; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur, oppœé à le» état, pv une marche naturelle; on leur a donné de grandes terres qui sont devenues des fiefs et des principautés comme d'autres terres. Mais dans le Paraguay on n'a rien donné aux jésuites; ils se sont faits souverains sans se dire seulement propriôtairos d'une lieue de terrain, et tout a été leur ouvrage. Ils ont enfin abusé de leur pouvoir, et l'ont perdu : lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du Saint-Sacrement et ses vastes dépendances, les jésuites ont osé s'opposer à cet accord; les peuples qu'ils gouvernent n*ont point fonlu se soumettre à la donation portugaise , et ib ont résisté également à leurs anciens et à laurs nonroaus maîtres* Si on en croit la Mocîbfî dbreviada, Ib général portugais d*Ândrado écrivait, dès l'an 1750, au général espsgnoi Valderios : « Les jésuites sont les seuls rebelles. I^urs Indiens ont attaqué deux fois la forteresM portugaise du Pardo avec une artillerie très-bien servie. » La même relation ajoute que ces Indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers, et les ont portées à leurs commandants jésuites. Si QBtte accusation est vraie, elle n'est gufire vraisemblable. Ce qui est plus silr, c'est que leur province de Saint-Nicolas s'est soulevée en 1757 , et a mis treize mille combattants eu campagne, sous les ordres de deux jésuites, Lamp et Tadêo. Cest Torigine du l^t qui courut alors qu'un jésuite s'était &it roi du Paraguay sons Is Pendant que ces religieux Ikisaient la guerre en Am^que aux rois d'Espagne et de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin, ils ont été accusés de rébellion et de pairi^deà Lisbonne; ils ont été chassés du Portugal en 1758; le gouvernement portugais en a purgé toutes ses colonies d'Amérique; ils ont été chassé^ de tous les États du roi d'Espagne, dans l'ancien et dans le nouveau monde; les parlements de France les ont détruits par un arrêt; ie pape a éteint l'ordre par une bulle; et la terre a appris enfin qu'on peut abolir tuus les moines sans rien craindre. Chap. CLV. — ÉUU d\$ r.isic au tem^ des fkc9¥»urUê des J^ortugaù, Tandis que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait sur les cêtes de l'Afrique et de l'Asie, que le commerce de l'Europe prenait tme làce si

nouvelle , et que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre ancien umvers. Digitized by Google

CHAPITRE CLT. —

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

\Vi CHAPXIRfi CLV. — fiiAT û£ L ISIS AU TEMPS pr«mièro«
fttt«iiUons fut de réprimer les bcmiea, qu'il oonaaissait d*aatant mieux qu'il
les «viit aervii. U défendit qaiuciia -Ghinoie n'embraiiAt U prôfeasicoi de
bonze ammt quatinte ans, et porta la même loi peur lea hopiftMei, C'est ce
que le ciar Pierre le Grand a lait de ;aes jours eu Russie Mais oet amour
innaciUe de sa profession, et cet esprit qui anime tous les grands oorpa, ont
fait triompher bientôt les iMUizes ohinois et les moines russes d'une loi
sage; il a toujours été plus aisé dans tous les pays d'abolir des coutumes
invétérées que de les restreindrñ. Nous avons déjà remarqué' que le pape
Léon X" avait porté cette mènle lui, que le fanatisme a toujours bravée, li
paraît que Tai-îsoiig, ce .second fondateur do la Chine, regardait la
proiiagatiun comme le premier des devoirs; car en diminuant le nombre des
bonzes, dont la plupart n'étaient pas mariés, il eut soiu d'exclure de tous les
emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais et
amollissaient U nation« Quelque la tace de Geagia eût été ohaasée de la
Chine, oea aaeieQs iniBiqqiMirs étoieat tofujeuni trèa-vedoutablea. TJa
empereur chinois, mmmé J^ltmgt fut liât prisonnier par eux, et amené
eaptif dans le fond de la Tartarie, en U44. L'empire chinoia pa^ poiur lui
une lentgon immense. Ce prince reprit sa liberté, mais non pas sa couronne ;
et il attendit paisiblement, pour remonter sur le tr^lkne, la moit de son fr?re
qui régnait pendant sa captivité. L'inti'ricur de l'empire fut tranquille.
L'histoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonj^e qui voulut faire
soulever les peuples^ et quj eut la tête tranchée. La religion de l'empereur et
des lettrés ne changea point. On défendit seulement de rendre à Confutzée
les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire dea nûa; défense lumteusç,
puisque nul roi ii*a?sit rendu tant de aerrices à la patrie que Coitftotsée^
maia défense qui pieuve que GonAitzée ne Ait jamais adoré, et qu'il n'entre
point d'idoIfittlie dûa ees cérémonies dont lea Chinois honorent leurs aîeux
et les mânes dei grands hommes. Rien ne confond mieux les mepriasUes
disputes que nous ayons eues en Rorope sur les rites chinois. Une étrange
opinion régnait alors à la Chine : on était persuadé qu'il y avait un secret
pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui ressemblaient à nos
alchimistes se vantaient de pouvoir conqtûser une liqueur qu'ils appelaient
le breuvage de l'immortalité. Ce fut le sujet de raille fables dont l'Asie fut
inondée, et qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un

empereur chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette ; c'est comme si les Âsiatiques croyaient que nos xolb de l'Europe (mt recherché aérimiaement la /bnsetne de Jqmnom, aussi oonnue dans nos anoiens romains gmiols que la coupe d'immortalité dans les rosurns asiatiques. Sous ladynaatieTw, c'est-à-dire sous la postérité de Gengla, «taons celle des restaurateurs, nommée Ming, les arts qui appartiennent à l'esprit et à l'Imaginaion furent plus cultivée que jamais * ee n'était j. Gbap. cx3kXix. (Éd.) Oigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.29% accurate

DS9 ptoufimxia ms fomosais. U5 ai notre sorte d'esprit ni notre sorte d'imagination; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fond qui plaît à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus, des avantages inespérés, des reconnaissances : on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoses inventées par les Grecs et embellies par Ovide, tel .tue kl Mutes artbesellet flJiief dn Bdirfo •» d» râiiam. Viwmi' tim, tot It ftMat eMaolieg, t'élaigne iMiamt éi It iniiiMwMiMii et ttnd to^join àk Aoflîlt. La passion du tiiéfttre devint nnlTenelle à Chîm étpÊin k afriècle jusqu'à nos Jours. Ils ne pouvaient avoir reçu eet art d'auevi peuple; ils ignoraient que la Grèoo elit«ilstè| et ni lit nnhftHiéHiiS» ni les Tartares, n'avaient pu leur communiquer les onvragii frees : Ils inventèrent l'art; mais, par la tragédie chinoise qu'on a traduite, en voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette traijédie, intitulée rOrphrlin de Tchao, est du xiv« siècle; on nous la donne comme la meilleur ' qu'ils aient eue encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il eonnu. Notre earactère est de nous perfectionner) et œlni des Chinois «st, jttsqu'l^ pideent, de reHer eà ib mt parvenns. Fe«l-être eeMe tragédie eefe-ettedanslega&ldes prmien m\$8i\$NÊAiH, lesCkteeii, Un^onvsanqtirienn dans la moitié, ont flitpeQ de pragiès dans teoCis Jis autres sciences : &Êtt sans doute que la nature, qnl leor a dsidlé un esprit droit et sage, leu? a reAisé la foroe de Fesprit Ils écrivent en général comme ils peignent, sans connaître les secrets de l'art : leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance, de perspective, de clair-obscur; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse; mais il paraît qu'il règne dans leurs productions une médiocrité sage, une vérité simple qui ne tient rien du style ampoulé des autres Orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étranges, de ces oempaiaions gigantesques et loreès : ils parlent rarement en ônig« messefMeneafeeevaeDMdansl'Aiiennpeuple àpart tboi H* nesUa^aittsknglanpadeeidaiadoM dhniaagaclDMliaqf laaa* nîèiedont os pont se pvoeuxerla petlle portUm de haatair dent la natniede numsia eal soseiiiitible : ces léOasiaas lont pséelrtawt les nilmaa que noua retrouvons dans la plepait denos ttinea. La théorie de la médecine n'est encore chez eux qu'ignorance et ef» reur; cependant les médecins chinois ont une pratique

assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la physique. Les Grecs savaient saigner à propos, sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remèdes elle bon sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre; elle est partout un art conjectural qui aide quelquefois la nature, et quelquefois la détruit. En général, l'esprit d'ordre, de modération, le goût des sagesse» la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait pour les conquérants tartares, et les vaincus offerts à la nation * c'est un avantage que les Orientaux n'ont pu avoir sur Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

116 CHAPIX GLY. — ÉTAT DE L'ASIE, BTC les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres, et les Grecs | n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs. ' Quand nous parlons de la i>âgease qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine , dous ne piétaïutoM pas ptder de la populace; elle eit en tout pays uniquement oecupte da tiamil das mains*; Tesprit d'une natk» réside tcnqoais dans le petit nombre, qui fkit tuvaiUer la grand, est noani par lui et le goateme. Certainement eet esprit de la nation chinoise est le plus anciea monmneat de la zaisoB qui soitsar latarra. Ce gouvernement , quelque beau qu'il f^ît. était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, et surtout îi un vaste empire. Le plus grand de ces abus, qui n'a été corrigé que dans ces derniers temps, était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfants, dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches : il périssait ainsi beaucoup de sujets; l'extrême population empêchait le pouvemement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les findtsdes arhras, dont on laissa p6rfr sans regret une partie quand il m nsta svfBsamment pour la noorritora. Les conquérants tartaies asraient pa Imimir la sobsistanaa i cas ei^ts ahandonnéa, et cm fain dea colonies qai auient peuplé les déserts de la Tarlarie. Us n'y songèrent pas ; et dans notre Occident, où nous avons un bescdn plus pressant de réparer l'espèce humaine, nous n'avons pas encore remédié au même mal, quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfants trouvés que depuis quelques années. Il fwt hien des siècles pour que la société humaine se perfectionne. Gbap. CLVI — Jhi Tartairet. • Si les Chinois, deux fois subjugués, la première par Gengis-kan, au xm* siècle*, et la seconda dans le xw, ont toiqours été le premier peuple de l'Asie dans les arts at dans les lois, les Tutares l'ont été dsu les armes. H est huttiUant pour la nature humaine que la Ibm M toi4ottni eo^^é sur la sagesse, et que ces hariteres aient sobjugoé presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détroisireat Tempire romain au v* siècle, et conquirent l'Espagne et tout ce que les Romains avaient eu en Afri^pia; nous les arons tus ensuite asaujetltr les califes de Babylone. Maluxu)ud, qui sur la fin du X* siècle conquit la Perse et l'Inde, était I. C'est une suite naturelle de l'inégalité que les mauvaises lois metteai entre les fortunes , et de cette quantité d'hommes que le culte religieux , unî jurispmence compliquée, un système flseal absurde

et tyrannique, Tagiotagc et la manie des crandos armée?, obligent le peuple d'entretenir aux dépens ét j son travail. Il ny a de populace ni à Genève, ni dans la principauté de Neuidistèl. 11 yen a OMUOOiip moins en Hollande et en Angleterre qu'en Franc?, moins dans les pays protestants que dans les pays catholiques. Dans tout pays qui aura de bonnes lois, le peuole même aura le temps de s'instruire, et d'acquérir le petit nombre d'idées aont il a besoin pour se conduire par la raison(Éd. de KehI.) , ' 2* Voyez, cbapitrs La* (Éo») Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate

CHAPITRE CLVI. — DES TARTARES. 117 un Taittre : il n'est presque connu aujourn'hui des peuples de l'Inde que par la réponse d'une personne qui lui demanda pourquoi, dans les Indes, du meurtre de son père, tué et assassiné dans la province de Trac en Perse*, a Comment Tonlex tous que je rende justice de loin ? dit le sultan. — Pourquoi donc nous avez-vous conquis ? » répondit la mère. Ce fut du fond de la Tartarie que partit Gengis-kan, à la fin du XII^e siècle, pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perse et la Russie. Batou-kan, l'un de ses enfants, ravagea jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reste aujourd'hui du vaste empire de Capshac, partage de Batou-kan, que la Crimée possédée par ses descendants, sous la protection des Turcs. Tamerlan, qui subjuguait une grande partie de l'Asie, était un Tartare, et même de la tribu de Gengis. 'Ussum Cassan, qui régna en Perse, était aussi né dans la Tartarie. Enfin, si vous regardez d'où sont sortis les Ottomans tous les verrez partir du bord oriental de la mer Caspienne pour venir mettre sous le joug l'Asie mineure, l'Arabie, l'Égypte, Constantinople et la Grèce. Voyons ce qui restait dans ces vastes déserts de la Tartarie, au XVI^e siècle, après tant d'émigrations de conquérants. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Mongols et ces Mantchoux qui la conquièrent sous Gengis, et qui Tout encore revinrent il y a un siècle. Ils étaient alors de la religion dont le dalaï-lama est le chef dans le petit Tibet. Leurs déserts confinent aux déserts de la Russie : de là jusqu'à la mer Caspienne habitent les Kirghizes, les Gaksas, les Kalmyks, et cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbeks étaient et sont encore dans le pays de Samarcande; ils vivaient tous pauvrement, et savent seulement ce qui est sorti de chez eux et les peuples qui ont conquis les plus riches pays de la terre. Gengis. GLVII. — Du Uoffoh La race de Tamerlan régnait dans le Mogol : ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout à fait soumis par Tamerlan. Les enfants de ce conquérant se firent la guerre pour le partage de ses États, comme les successeurs d'Alexandre ; et l'Inde fut très-malheureuse. Ce pays, où la nature donne une mollesse, l'est attribuée à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan Bahar, arrière-petit-fils de Tamerlan, se rendit absolument le maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarcande jusqu'à Agra. Quatre nations principales étaient alors établies dans l'Inde : les mahométans arabes, nommés Polonais, qui avaient conservé quelques pays depuis le X^e siècle;

les anciens Parsis ou Guèbres, réfugiés du temps d'Omar; les Tartares de Gengis et de Tamerlan, enfin les vrais Indiens, en plusieurs tribus ou castes. Les musulmans Patanes étaient encore les plus puissants , puisque vers l'an 1530 un musulman, nommé Chircha, dépouilla le sultan Amayum, fils de ce Babar, et le contraignit de se retirer en Perse. e Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.85% accurate

118 GKAFRME CLYU. — DV MOGOL. L*emperœir turc Soliman, l'ennemi naturel de^ Persans, protégea l'usurpateur mahumétan contre la race des usurpateurs tartares que les Persans secouraient. Le vain'joueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde; et tant que Soliman vécut, Chircha régna heureusement*: c'est lui qui rendit la religion des Osmanlis dominante dans le Mofrol. On voit encore les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanseraib, et Isft iMins qu'il fit construire pour les voyageurs. jktynti ne put mirer ém Tlndt qu'aprte k nort iiê Solinii et de Ghireba. One année de Penena le remit aux le tvane. Ainaï lea In* diana eut toilette été auljiinée par dea étranfeia. Mm petit iO|«Me de Ouarate, près de Snrale, demeurait eaeorc soumis aux anciens Ârabea de Tlnde; c'est preiqne ton! et qui reatait dans l'Asie à cas vainquenra de tant d*fîtati| qpie tous avez vus tout conquérir depuis la Perse jusqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'implorer le secours des Portugais contre Akebar, fils d'Ainayuja, et les Portugais ne purent les empêcher de succomber. Il y avait encore vers Agra un prince qui se disait descendant de Por, que Quinte Curce a rendu si célèbre sous le nom de Porus. Akebar le vainquit, et ne lui rendit pas son royaume) mais il fit dana lInde pHu de Irten tin'Aleiaiidie le leaïpe d'en f)Mfe% Ses todaiiona aoni fmnenaai et Ton adailre toujours le grand ehea^n bordé d'avinea reapeee de aent ainfiïïBta lieuM» depuis Agra jusqu'à Lahor, célèbre eunege de ce eeaqiéra&l, emb^ enoera par m fils Geenguir. La presquille de l'Inde deçà le fiaïge n'était paa encore entamée; et si eUe avait connu des vainqueurs sur ses côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi qui résidait à Goa é^'alait alors le Grand Mogol en ma gnificence et en faste, et le passait beaucoup en puissance maritime: il donnait cinq gouvernements, ceux de Mozambique, de Malaca, de Mascaie, d'Ormus, de Ceylan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, et les peuples du Grand Mogol recevaient d'eux taetti Im denrées précieuses des îles. L'Amérique, pendant quarante ans» ne vihil pea damtege aux Espagnols; et quand Philippe II s'em para du Perti

CHAPITRE CLVII. — DU MOGOL 119

itf â fie loi que It tobntl
 ûu mogol ; et qu'on n'a point cependant tonebé att ilmlts des peuples. > H
 est difficile de concilier ces no-' tions. TaTBrnîer parle plus aox maichands
 qu'aux philosophes, et ne donne p]trc d'instructions que pout connaître 1m
 grandes routes el pour acheter des diamants. Bernier est un philosophe;
 mais il n'emploie pas sa philosophie à s'instruire à fond du gouvernement. Il
 dit, comme les autres, que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est
 ce qui a hesoin d'explication. Donner des terres et en jouir sont deux choses
 al)solument différentes. Les rois européens, qui donnent tous les bénétices
 cccléitosUques, ne les possMent pas. L'empereur, dont le droit est de
 couAref tous les Ilefl dfAUenuigne el d'Italie, quand ils Tsquent ikute
 dThérilieni, ne recueiUe pas les firults de ces terres. Le padisha des TwreSy
 qui règne à Constantinople donne aussi des ieSi à ses Janis* safrtts et à ses
 spahis; il ne les prend pas pour lui-même. Bemier n'a pas cru qu'on
 abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens
 labourent, sèment, bâtissent, traTaillent pour un Tartare. Co Tartare,
 d'ailleurs, est ahsohi sur les sujets de son domaine, et a très-peu de pouTOir
 sur les vice-rois, qui sont assez puissants pour lui désobôir. Il n'y a dans
 l'Inde, dit Bernier, que des grands seigneurs et des misérables. Comment
 accorder cette idée avec l'opulence de ces mar-' chands que Tavernier dit
 riches de tant de millions? Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce
 peuple siqiérieiir ehéc qui les andens Greea voyagèrent pour ^ioilmire. Il ne
 resta plus ehés eet Indlena que de la snpention, qui redoubla môme par
 leur . sMtriMment, comme celle des Sgyptieiit n'en devint que t&s forte '
 quand tes Romains les soumirent. Les eaux du Gange avaient de tout temps
 la réputation de purifier les âmes. L'ancienne coutume de se plonger dans
 les fleuves au moment d'une éclipse n'a pu encore être abolie; et, quoiqu'il y
 eût des astronomes indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples
 n'en' étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un
 drason , et qu'on ne pouvait le délivrer qu'en se mettant tout nu dans l'eau, et
 en faisant un grand bruit qui épouvantait le dragon et lui faisait lâcher prise.
 Cette idée, si commune parmi les peuples orientaux, est tme preuve
 évidente de Pabus que les peuples ont toujours ihit ta physique, comme en
 religion, des sigiies établtts par les pre^ mien ^lilosophes. De tout temps les
 astronomes marquèrent les denz pointi irintiisection où se ft)nt les éclipses,
 qu'on appelle lit nmâ» de la lunêf l'un par une tdte de dragon, l'autra par une

queue. Lipenple, également ignorant dans tous Tes pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disaient ' les-astronomes. Le dragon va dévorer le soleil, disait le peuple, et surtout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, et nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe, tous le.«; ans, plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations a Digitized by

ISO CHAFITRS CLTH. — * DU MOGOL. non moins fausses, et d'idées non moins absurdes. Il vaut autant Urne que le soleil et la lune sont entre les griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner, que certains jours de la lune. Il serait temps que dans un siècle comme le nôtre on daignât laire, h l'usage des cultivateurs, un calendrier utile, qui les instruisît et (^ui ne les trompât plus. L'école des anciens gymnosophistes snbiistaH «leoie dans U giande ville de Bénafits, sur les rim du Gange. is\$ biamins y oïdlimenft la langue sacrée, ^on appelle le ktmierU^ qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout ro rient. Us admettent des ^taiies , comme les premiers Persans. Ils enseignent à leurs disciples que toutes les idoles ne sont faites que pour fixer l'attention des peuples, et ne sont que des emblèmes divers d'un seul Dieu; mais ils cachent au peuple cette théologie sage qui ne leur produirait rien, et l'abandonnent à des erreurs qui leur sont utiles. Il semble que, dans les climats méridionaux, la chaleur du climat dispose plus les hommes à la superstition et à l'enthousiasme qu'ailleurs. On a vu souvent des Indiens dévots se précipiter i l envi sous les roues du char qui portait l'idole Jaganai, et se Dure briser les os par piété. La superstition populaire léiuûasait tous les contraires : on voyait, d^un oôté , les prêtres de Tidole Jaganat amener tous les ans une fille à leur dieu pour 6tre honorée du titie de son épouse , comme on en présentait une quelquefois en Sgypte an dieu Anubis; de Tautre côté, on conduisait au bûcher de jeunes Touyes, qui se jetaient en chantant et en dansant dans les ^«p^^irg sur les oorps de leurs maris. On raconte* qu'en 1642, un raya ayant été assassiné à la cour de Sha-Géan, treize femmes de ce raya accoururent incontinent, et se jetèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'eu 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, et tseise de l'autre, se dévouèrent à la mort de la même manière, et que la dernière, étant enceinte, attendit qu'elle edt accouché, et se Jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquents dans las premières castes que dans celles du peuple ; et plusieuf missionnaires le confirment. Il semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artisans et des hommes qui mènent une vie pénible; mais on a malheureusement attaché de

la gloire à ces dévouements. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus sensibles à cette gloire; et les bramins', qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches. Un nomlure prodigieux de fitits d^ cette nature ne peut laisser douter • 1. Lsttres curieuses et édifiantes. Tome xui. a. Toytsleoh^pitre de rfisaur-fiMom (chap. i? de VStuU wr tm Mmmé). Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.51% accurate

1 CHAPITRE CLVU. — DU MOGOL. 111 m que cette «outnine ne fitt ea ligmu dans le Mogo!, eoMeeUe y est encore dans toute la inresquille jusqu'aiheap de Cottofiii. Une réeolntîon si désespérée dans on sexe si timide nous étonne : maie la wapnt' stition inspire partoal une forée anaasieUe *. Crap. CLVm. ^De la PerUt \$t de ta riviluion au xvi* tièeU; de m usages y de ses mcnirs, etc. La Perse éprouvait alors une révolution à peu près semblable à celle que le changement de religion fit en Europe. Un Persan nommé Eidar, qui n'est connu de nous que sous le nom de Sophi, c'est-à-dire, sage y et qui, outre cette sagesse, aittit des terres considérables, formn sur U fin dn xv* stède la secte qui dirise aujourd'hui les Persans el lès Tores. Pendant le règne du Tartare Ussum Cassan, une partie de la Perse, flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre Ali audessus d'Omar, et de pouvoir aller en pèlerinage ailleurs qu'à la Mecque, embrassa avidement les dogmes du sophi. Les semences de ces dogmes étaient jetées depuis longtemps : il les fit éclore, et donna la forme à ce schisme politique et religieux, qui paraît aujourd'hui nécessaire entre deux grands empires voisins, jaloux l'un de l'autre. Ni ies Turcs ni les Persans n'avaient aucune raison de reconnaître Omar ou Ali pour successeurs légitimes de Mahomet. Les droits de ces Arabes qu'ils a?ai6nt chassés devaient peu leur importer; mais il Importait aux Persans que te siège de leur nligfonae Alt pas ohei les Tores. Le peuple persui avait tenjeurs eompté puimi ses grielli eentie le pétale tnre le meurtre d'Ali, quoique AU n'efft Tpotax été assassiné par la nation turque, qu'on ne connaissait point «dors : mais c'est ainsi que le peuple raisonne. U est même surprenant qu'on n*eût pas profité plus tôt de cotte antipathie pour établir une secte nouvelle. Le sophi dogmatisait donc pour l'intérêt de la Perse; mais il dogmatisait aussi pour le sien propre. Il se rendit trop considérable. Le Sha-Rustan, usurpateur de la Perse, le craignit. Enfin ce réformateur eut la destinée à laquelle Luther et Calvin ont échappé. Rustan le fit « assassiner en 1499. Ismaëi, fils de Sophi, fut assez courageux et assez puissant pour soutenir, les armes à la main, les opinions de son pôte; ses disettes devinrent des soldats. n eouTertit et conquît FArménie, ee royaume si flunens autrefois sous Tigrane, et qui l'est si peu dqmis ce tempe^ On y . distingue à peine les ruines de T^ranocerte. Le pays est pauvre ; il y a beaucoup de dirétiens grecs qui subsistent du négoce qu'ils font en Perse et dans le reste de l'Asie; mais il ne ûwt pas croire que cette

pro? inoe f. VOyei les étonnantes singularités de l'Inde et les événements
malheureux qui y sont arrivés sous le règne de Louis XV, dans les
Fragments sur l'Inde (Paris, 1775), et dans le Précis du règne de
Louis XV, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

m CHAffinil CLVm. — DB ut MME. nourrisse quinze cent nulle familles chrétiennes, comme le disent îes relations. Cette multitude irait à cinq ou six millions d'habitants, et le pays n'en a pas le tiers. Ismaël Sophi, maître de l'Arménie, subjuguâ la Perse entière et jusqu'aux Taitares de Samarcande. Il combat lit le sultan des Turcs Sélim I** avec aTantage, et laissa à son fils Thamas la Perse puiiiente et patsiUle. CBSSt ce même Thamas qui repoussa enfin Soliman, après avbir été sur le point de perdre sa couronne. Ses descendants ont régné paisiïàÊmÊmtmtmmtéMpfÊnfMtal^^ antdéebié cet empire. La Perse devint, sur la fin du if? siècle, un des plus florissnnts et des plus heureux pays du monde, sous le règne du grand Sha-Abl)as, arrière-petit-tils dMsmaël Sophi. Il n'y a guère d'États qui n'aient en un temps de grandeur et d'éclat, après lequel ils dégénèrent. Les usages, les mœurs, l'esprit de la Perse, sont aussi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont passé sous nos yeux. Le voyageur Chardin prétend que l'empereur de Perse est moins absolu que celui de Turquie ; mais il ne paraît pas que le sophi dépende d'une mliiee eemme le Ofend Seigneur. Cbitdin ateue du moine que teute» let tente en Perte n'apprttrieiineiit pas à un aeui homnM : les ettojette T}e«lase&t de leui peeseisioni, et payent à l'fitat une lue (fid s» vft pas à un écu par an. Point de grands ni de petite fief, comme dans Tlnde et dans la Turquie, subjuguées par les Tartaree.bmail Sophi, restaurateur de cet empire, n'étant point Tartare, mais Arménien, avait suivi le droit naturel étaUi dans eon peyS| et non pas le droit de conquête et de brigandage. Le sérail d'Ispahan passait pour moins cruel que celui de Constantinople. La jalousie du trône portait souvent les sultans turcs à faire étrangler leurs parents. Les sophis se contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur sang. A la Chine, on n'a jamais imaginé que la sûreté du trône exigeét de tuer cm d'aTeugler ses frères et ses neveux. On leur liiiealt toijoun l» hemeure etM t^ttorité. Tout fvoufe ^ lee mMus eUi^iee étaient les plue himiliiee il les piM sagii de rorient Les rois de Per«i oât cooeenré la coutume de reeetoif des présents de leurs sujets. Cet usage est établi au Mogol et en Turquie ; il l^ été en Pologne, et c'est le seul royaume où il semblait raisonnable : car les rois de Pologne, n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient besoin (le ces secours. Mais le Grand Seigneur surtout, et le Grand Mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir; et de cet abaissement ils font

un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. Chardin prétend que les ôtreunes du roi de Péiss kd niaient cinq ott ait de nei milUone. Ge que la Perse a toi^ours eu de commun avec la Chine et la Turquie , q*eet de ne pas oonnahre la noblesse; il n'y a dans eee Tuatea Stats d!autie iMiMalwe ^ eéUe dee eapl^ n'y peuvent tirer emtiBe de eè qu'ont été ieute pèiee. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

CHAPITRE CLV^m. — DE LA PÉRSE. ISS JM^m la Perte, comme dans toute VÂÊ»f la Juitiee a toiig'oun été rendue sommairement; on n'y a jamais connu ni les avocats, ni les procédures, on plaide sa cause soi-mOme; et la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue et épineuse, a prévalu chrz tous ces (n'uples qui, policés lon^^temps avant nou8| ont été iioiJis I affinés eu tout que nous ne le sommes. La religion mahométane d'.Ui, dominante eu Perse, permettait un litoe MATofaii à toates les autres. U y avait encore dans Ispahan des Mies d'aneienf. Peiees ignicoles , qui ne fons^t ohaeaéi de U capitale q«e sous le règne de Sha-iJUiea. Ui étaient ré|Muidiii eur les firootièree» et particuli Ornent jdans Vaneienne Asiyrie, partie de rArménie haute oii réside encore leur grand prêtre. Plusieurs famiUes de ces dix tribus et demie, de ces Juifs samaritains transportés par Salmanazar du temps d'Osée, subsistaient encore en Perse; et il y avait, au temps' dont je parle, près de dix mille familles des tribus de Juda, de Lévi, et de Benjamin, emmenées de Jérusalem avec Sédécias leur roi par Nabuchodonosor , et qui ne revinrent point av(;c Esdras et Néhémie. Quelques sabéens disciples de saint Jean-Baptiste, desquels on a déjà parlé ■ , étaient répandus vers le golfe Persique. Les chrétiens arméniens da lits gM fiUaafiit le pto grand somBil; jes- MilDiliM eomposaient le plus petit; les Miens de la itUgiSn des bramîns lempKMient l^ahan; sa m oaptait pins de vingt mille. La ptupart étaient de ees banians qui, du cap de Comorin jusqu'à la mer Caspienne, ml trafiqusr avec ?ingt nations, sans s'être jamais mêlés k aucune. Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse, excepté la secte d'Omar, qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les secteSi et tolère à peine le catholicisme, qu'il redoute. L'empire persan craignait avec raison la Turquie, à laquelle il n'est comparahie ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y est pas si tetile» et k mer hù manfusit. Le port d'Ormos ne lai appartenait point alors. Les Poi^lugais s^en étaient emparée en lfi07. âne petite natisa evn^dane dominait sur la golfo Panique, et fermait le eom» meice maritime à toute la Peise. Il a fiUn que le grand Sha-Abhas, tout-puissant qu'il était, ait eu recours aux Anglais pour chasser les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine Is destin de toutes les côtes où ils ont abordé. Si le terroir de la Perse n'est pas si fei tilc que celui de la Turquie, les peuples y sont plus

industrieux, ils cultivent plus les sciences; mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires européens ont étonné la Chine par le peu de physique et de mathématiques qu'ils savaient, ils n'auraient pas moins étonné les Leurs. Leur langue est la même depuis six cents ans elle n'a point été altérée. Leurs poésies sont nobles, leurs fables ingénieuses; mais ils. «. Gli. csuu. cÉa.) • .X.. » Digitized by Google

124 CHAPITRE CLVm. — DE LA PERSE. savent on pea plus de géométrie que les Chinois, Iki tt^oni pts beau* coup avancé au delà des éléments De Vempire ottoman au xvi* siècU : ta tuaget, son • Le temps de la grandeur et des progrès des Ottomans fat plue kmg que celui des sopids; car depuis Amurai H ee ne fiit qu'un enehahiemment de Tictoires. Mahomet II avait conquis assez d'États pour que sa race se contentât d'un tel héritage; mais Sélim y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit, en 1515, la Syrie et la Mésopotamie, et entreprit de soumettre l'Egypte. C'eût été une entreprise aisée s'il n'avait eu que des Égyptiens à combattre; mais l'Egypte était gouvernée et défendue par une milice formidable d'étrangers, semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circasses venus encore de la Tartarie : on les appelait Mameltics, qui signifie esclaves : soit qu'en effet le premier soudan d'Egypte qui les employa les eût achetés comme esclaves, soit plutôt que ce fût un nom qui les attsch&t de plus près à h personne du souverain , ce qui est bien plus vraisemUafale. Sn effist, la manière figurée dont on parle chez tous les Orientaux y a toujours introduit cime les princes les titres les plus ridiculement pompeux, et chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bâchas du Grand Seigneur s'intitulent ses esclaves; et Thamas Kouli-kan, qui de nos jours a fait crever les yeux à Thamas son maître, ne s'appelait que son esclave, comme ce mot même de Kouli le témoigne. Ces mamelucs étaient les maîtres de l*Égypte depuis nos dernières croisades. Us avaient vaincu et pris le malheureux saint Louis. Ils établirent depuis ce temps un gouvernement qui n'est pas diflérent de celui d'Alger. Un roi^et vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient èbqisis entre ces soldats. La moUesse du climat n'àflUblit point cella laee goenièrè, parce qu'éUi se renouvelait tous lea ans par rafSuenée des autres Cireasses appelés sens ceM pour remplir oe corps de vaiftDigitized by Google

GHAPITBE eux. ~ 0E L*BlinilB OTTOMAN. 125 queurs
 toujours subsistent. L'Ugypte 'fui flinii goBTamée pendaiit près de troiti
 cents années. Il se présente ici un champ bien vaste pour les conjectures
 historiques. Nous voyons P£gypte longtemps subjup^uée par les peuples de
 l'ancienne Colchide. habitants de ces pays barbares qui sont aujourd'hui la
 Géorgie, la Circassie, et laMingrélie. 11 faut bien que ces pcuplM \$Mmii
 été autrefoii plus recommandahles qu'aujourd'hui, puisque le premier
 voyage des Gxeei à Golchos eetune des plus grandes époques de U Grèce.
 Il esfc indnbiteMe que les usagée et les mœurs de la Gol« ehîde tenaient
 beaucoup de ceux de l'Egypte ; ils avaient pris des prêtres S tiens jusqu'à la
 circoncision. Hérodote, qui avait voyagé en ^e et en Colchide, et qui parlait
 à des Grecs instruits, ne nous laisse aucun lion de douter de cette
 conformité; il est fidèle et exact sur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuse de
 s'être trompé sur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Êgypte lui ont
 confirmé qu'autrefois le roi Sésostris étant sorti de son pays dans le dessein
 de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide
 dans ses conquêtes, et que c'était depuis ce temps-là que l'usage de la
 circoncision s'était conservé à Colchos. Framièivment, le dessein âe
 danqnérIf Hwte la tem est ime Mie romanesque qui ne peut tomber dans hî
 tAte

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

U6 CHAPIZRS eux. — B£ L^SMPXKB OTTOMAN imitateurs, aunôoat dû mMm^mnÊàflts^rQiÊàm. 8ÉMÉ!ftamll eu plus de soin de dominer dans le beau pays de la dfèee, et éff impeiirteiMa, qie d'alkr fciit emipef)is ipvipveee des Gelelii^^ n est Kiea plus dans Fordre ooauBmi des choses if» «• idest les Scythes, halutants des borde d« Phase et de TARaxe , toujours affamés et toujours oonquérants, qui tombèrent sur l'Asie Mineure, sur la Syrie, sur l'Égypte, et qui, s'étant établis à Thèbes et à Memphis dans ces temps reculés, comme ils s'y sont étalilis du temps de saint Louis, aient ensuite rapporté dans ieur pairie queiçiués rites religieux et quelques usages de l'Egypte. C'est au lecteur intelligent à peser toutes ces raisons. L'ancienne histoire ne présente che2 toutes les nations de la terre que des doutes et desovojeotnres, Toaaa-Bey full» denier rei Mvekae; QaPesleélIbMqvepereelle égoqmt et par le malbewr qu'il eal de toaUr entre les maîM de 9èUm; mît il mérite d^Hie ;ooiuit par une singularité qui noos pareh étmie» et qui ne l*étail pas ehez les OrieDtam : e'est que le vain^ quenr l«i eenâa Is fomntttpat da l'Egypte, ^*il lui avait ea* levée. Toman-Bey, de roi devenu hacha, eut le sort des baohas : il fut étranglé après quelques mois de gouvernement. Depuis ce temps le peuple de l'Égypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du temps de Sésostris est devenue plus pusillanime que du temps de Cléo-; pâtre. On nous dit qa'eUe inventa les soîenoes, et éUe.ata enlUve née xm\ qu'elle dtait lérieuii «I «lavl, et injeuidlMii ou la veH, légtee et gaie, danser et oluHitar tot la pSîUiitèaÉdaasyaefliavege : esHe multitude d'iialiîtants qu'ou disait iuunithssMa se réduit 4 tr^aillions tout au plus. U ue s'est pse flÉit uu plue ftaud fhsngeisut dans Roipe et dans Athènes: c'est une preuve sans réplique que si le climat indue sur le caractère des hommeSi iu gonvenOMMUst a Inoiplued^* fluence encore que le climat. Soliman, fils de Sélim, fut toujours un ennemi formidable aux chrétiens et aux Persans, il prit Rhodes (1521), et quelques années après (152C), la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie et la Valachie (1529) devinrent de véritables fie(s de son empire. U mit le siège devant Vienne; et ajauî manqué eelte entreprise, il teusua see asMs eoutrelaPerse', ettplus heui^uisiirl'KiaplintevissnvklIMmbe, il s'empaia de Bsisdad Qosme sou p^, sur Isquél ks Perseus iïavaieui repris. Il soumit la Géorgie, qui est Ftoi^enue Ibérie. Ses armes vietorieuses se portaient de tous côtés; car son amiral

Gheredin Baihe* rousse, après avoir ravagé la Fouille, alla, dans la mer Rouge, s'emparer du royaume d'Yémen, qui est plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français; et cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant, en Hongrie, la ville de Zigeth, et la victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville

Digitized by
CoogLe

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

117 fut prise d'assaut. Son empire s'étendait d'Alger à rEuj^Ufêto, fit du fond de la mer Noire au fond de la Grèce et de l'Épire. Sélim II, son successeur, prit sur les Vénitiens l'île de Chypre par ses lieutenants (1571). Comment tous nos historiens peuvuât-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de Malvoisie de cette Ue, et pour la donner à un juif? Il s'en empara par le droit de ofVHPtattMe. CbypradwiMit léoMMlM aioxpoaatwtMidtkNalQli», t juMu emperisr Be Im lawiqttlte d'un foyâviBi ni pour un juif, ni pmtàmfiMm Xta liÉliitUi aaouié Métminai, doaM ^pwIqoM tures pour eatit iMHifvtêtt, «l Im niamu allèmit à tetlt liAVk ém ikUta qu0 les vainqueurs ignorent, Après avoir laissé les Turcs «'eoipam des plus beaux climats df îFTnrope, de l'Asie, et de TAfrique, nous contribuâmes à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le temps même qu'ils lui enlevaient l'île de Chypre, et qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur Bragadino, gouverneur de Famagouste. Gènes, Florence, Marseille, se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies et les autres denrées de l'Asie. Les négociants chrétiens s'eunchis' salent de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On ncneHUit «Ion peu dt ml» «i It*lit, «wm* M Ffuifitr Nom «vm 6té forcés sonfent d'aller adiettr du Ué à GoBflNitiAflfi : aali mèn l'indubit •«Apudlift lortifMlaiiitmtlUaétfC^BMlki^^ DM dinats, et IwM&iitectimmilraBdalaQoaiMNe des chrétiena, elurtout des Français, tiès^avantageuz en Turquie « malgré Topinion da eomte Marsigli, moins informé de cette grande partie de VintérAt des nations que les négociants de Londres et de Marseille. Les nations chrétiennes trafiquent avec l'empire ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples, qui ne viennent jamais dans notre Occident; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les Cchelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutesles nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent des ambassadeurs ordinaires à la Porte ottomane, «lui b'oi envoie peint 4 aot eeon. la Porte rofifde eei amhaaradet pif • idioeUm eomme m lunuiace mie lae beeeiM dei eluétieDs reodent à ai pniMaee. SUE a fiiiit aotneat à ùm ainiatree dee «ffronia, pour la»* quels les princes de l'Europe se Iweieol le guene entre eux , mais qa'ia ont teneurs dissimulés «ree Teapire ottoieea* Le roi d'Angleterre, Guillaume, disait, dans nos dernière tevpe, « qu'il n'y a pasde point d'honneur avec les Turcs. » Ce

langage est celui d'un négociant qui veut vendre sea eû^eta» et non d'un roi qui egt jaloux de ce qu'on appelle la gloire. L'administration de l'empire des Turcs est aussi différciite de la nôtre que les mœurs et la religion. Une partie des revenus du Grand S^gneur consiste, non en argent monnayé, comme dans les gouver« eemrata ohrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui ièit ioali. U eeeel de CinieelKtinepie eet oomeit tente raeée de naYiree qui a^Kirtmit de i'fitypte, de leGrèoe, de le NatoUe, des cAtes tiu Pdnt-Euxin, tovtte les piôfisioiie néeessiies pow le sérail, pour Digitized by Google

janissaires, pour l'usage du trésor en argent, jusqu'à l'année 1688, ne montait qu'à cent mille livres; ce qui retenait à peine à quantité de nos limas d'aujourd'hui. Ce revenu ne suffisait pas pour entretenir de si grandes armées et tant d'officiers. Les bécas, dans chaque province, ont des fonds assignés sur la province même pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent; mais ces fonds ne sont pas considérables : celui de l'Asie Mineure, ou Natolie, allait, tout au plus, à douze cent mille livres; celui du Diarbek à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus considérable ; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à son bécas ; celui d'Erzerum en valait environ cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle Bélie, donnait à son bécas cent mille livres. En un mot, tous les bécas ne donnaient que cent mille livres. En 1683, ne montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie et la Valachie ne fournissaient pas deux cent mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille soldats au service de la Porte. Le capitaine pacha ne tirait pas des fiefs appelés Zaims et Timars, répandus sur les provinces, plus de huit cent mille livres pour la flotte. Il résulte du dépouillement du Canon Nameh que toute l'administration turque était établie sur moins de soixante de nos millions en argent comptant; et cette dépense, depuis 1683, n'a pas été beaucoup augmentée; ce n'est pas la troisième partie de ce qu'on paye en France, en Angleterre, pour les dettes publiques; mais adieu il y a, dans les deux royaumes, une industrie plus perfectionnée, une grande industrie, beaucoup plus d'industrie, une industrie plus avancée. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, dans le trésor particulier du sultan, on compte les confiscations pour un grand objet. C'est une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au souverain, quand le père de famille a été condamné. On porte à un sultan la tête de son vizir, et cette tête lui vaut quelquefois plusieurs millions. Il n'est plus horrible qu'un droit qui met un si grand prix à la cruauté, (qui donne à un souverain la tentation continuelle de n'être qu'un voleur homicide. Pour le mobilier des officiers de la Porte, nous avons déjà observé* qu'il appartient au sultan, par une ancienne usurpation, qui n'a été que trop longtemps en usage chez les chrétiens. Dans tout l'univers, l'attribution du brigandage autorisé,

excepté dans quelques Etats républicains, où les droits de la liberté et de la propriété ont été plus sacrés, et où les finances de l'État étant médiocres , ont été mieux dirigées , parce que l'on embrasse les petits objets, et que les grands confondent In vue. On peut donc présumer que les Turcs ont exécuté de fr'-s-grandes choses à peu de frais. Les appointements attachés aux plus grandes 1. Cbap, xcui. (Éd.. Digitized by Google)

AU XV^e SIKCLE. 129 dignités «mi Uèf-médio«iis ; m m ptol
juger par la place du npbli. Il n'a que deux mille aspres par jour, ce qui fait
environ cent diH (quante mille livres par année. Ce n'est que la dixième
partie du revenu de quelques églises chrétiennes. Il en est ainsi du grand
viziriat; et, sans les confiscations et les présents, cette dignité produirait
plus d'honneur que de fortune, excepté en temps de guerre. Les Turcs n'ont
point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec
de Targent et des négociations : la force du corps, l'impéHioeité 4^{ee}
janîminos, ont établi saut disaipUne cet «la* pire, qui se soutîADt
perrafilisseaHDt des peuplée ?iiiM«8, et pur !«• jaloasiee des peuplée
laiuin», Les sultans n'ont jauuûe mis en rsapegae cent quenats mille
combattente à la fois, si on retranche les Tailares et la multitude qui suit
leurs armées; mais ce aoaibee était toigeui» supérieur à celui les chrétiena
pouweat leur opposer. OMP. ax — He la bttfalOe dâ l#Mi. Les Vénitiens,
après la perte de l'île de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs, et
osant toujours être leurs ennemis, demandaient des secottis à tous les
princes cbiétiens, que llatérAt commun détail * réunir. C'était eacore
Fooflasioa d'une ero^ede; aiaîa tous ares déjà ▼u qu'à force d'en avoir foit
aatnfoie d'Inutiles, on n'en foisalt paini de nécessaires. Le pape Pie V fit
biea mieux que de précte une eroi* sade; U eut le courage de iSaire la
guerre à Vempire ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et le roi
d'Ëspagne Philippe II Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux
clefs déployé contre le croissant, et les galères de Rome affronter les galères
ottomanes. Celle seule action du pape, par laquelle il finit sa vie, doit
consacrer sa mémoire. Il ne faut, pour»connaître ce pontife, s'en rap()orter à
aucun de ces portraits colorés par la fiatterie, ou noircis par la malignité, ou
crayoaués par le bel esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les
Daits, Fie V, dont le nom était Gbisleri, fut un da ees hommee que le mérite
et la fortune tixèroat da l'obscurité pour les éluTer à la pre* mière place du
cbristianisme. Son aideor à redoubler la séférité da llaquisition, le supplice
dont il fit périr plusieurs citoyens, montxeBt qu'il était superstitieux, cruel,
et sanguinaire. Ses intrigues' pour faire soulever l'Irlande contre la reine
ËUsabeth, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la
fameuse bulle In cctna Dominif dont il ordonna la publication toutes les
années, font voir que son zèle pour la grandeur du saint-siège n'était pas
conduit par I la modération. Il avait été dominicain : la sévérité de son

caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme, élevé parmi des moines, eut, comme Sixte-Quint, son successeur, des vœux royales : ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. Fie Y fit le modèle du fomaux Sixte-Quint; il lui donna l'habitude d'amasser, en peu d'années, des épargnes assez considérables pour faire regarder le saint-siège comme une puissance. Get TOLTAIBI. — viii. * 99

I ' Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

130 " CHAPITRE CLX. — DE LA BATAILLE épargiiM loi
doDoateDt dt quoi mettre en mer des gal[^]. Son zèle MBioHiK tOBBllet
princes chrétiens; mtis il ne trouvait que tiédeur ea ttptlllHtlloe. n s'adressait
en vain au roi de France Charles IX, h Vmpmof Ifftsimilien, au roi de
Portugal don SébasUèai au roi de Pologne Sî[^]smond TT. Charles IX était
allié des Turcs, et n'avait point de vaisseaux à donner. L'empereur
.MaximilifMi II craignait les Turcs; il manquait d'argent, et ayant fait une
trêve avec eux, il n'osait la rompre. Le roi don Sébastien était encore trop
jeune pour exercer œ courage, qui depuis le fit périr en Afrique. U Magûê
était époilée partme gierre MO lee Russes, et Sigismond, son roi, était dans
une rleOlesse languis* sasle. n n'y eut dette que Philippe n qd entra dans les
Tues du p[^]pe. M seul, de tous les lols eàholiques, était assœ riche pour fiiire
les plus grands Unie de l'armement nécessaire; lui seul pouvait, par les
anangements de son administration, parvenir à l'exécution prompte de ce
projet : il y était principalement intéressé par la nécessité d'écarter les flottes
ottomanes de ses Etats d'Italie et de ses places d'Afrique; et il se liguait avec
les Vénitiens, dont il fut toujours l'ennemi secret en Italie, contre les Turcs
qu'il craignait davantage. Jamais grand armement ne se fit avec tant de
célérité. Deux cents galères, six grosses galéasses, vingt-cinq vaisseaux do
guerre, avec cinquante navires de charge , fûrent prêts dans les ports de
Selle , eu septËBafcrs, cinq mois anrès la priM de Pfla de Chypre. Philippe
II afait Hcnitni la moitié de Varmement. tas Vénitiens ftntent chargés des
deux tien de Pisntre moitié, et le reste était fourni par le pape. Don Juan
d'Autriche, ce célèbre bâtard de Charles-Quint, était le général de la flotte.
Marc- Antoine Colonne commandait après lui, au nom du pape. Cette
maison Colonne, si longtemps ennemie des pontifes, était devenue l'appui
de leur grandeur. Sébastien Venîero , que nous nommons Vcnier, était
général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans sa
maison, et aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. Barbarigo, dont la
maison n'était pas moins célèbre à Venise, était provéditeur, c'est-à-dire
intendant de la flotte. Malte envoya trois de ses galères, et ne pouvait en
fournir davantage. Il ne faut pas compter Qènes, qui craignait plus P'hilippe
II que Sélim, et qui aenvoya qifmie galère* Celte aimée ntvile portait,
disent les historiens. ciaaiUAte mille
eomhittanl8.QnneToitgttèieqnedeeeiagéfations dans des réeitede bttafle.

Deux cent six galères et vingt-cinq vaisseaux ne pouvaient être armés, tout au plus, que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux cent cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien Naupactus, non loin de Corinthe. Jamais, depuis la bataille d'Actium, les mers de la Grèce n'avaient vu ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens, et les galères chrétiennes par des esclaves turcs. C'est ainsi que tous se battirent en vain contre leur patrie.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate

r ^ DE LÉPANTE. 181 Les deoz flottes se choquèrent avec toutes les armes dt l'intiquité el toutes les modernes, les flèches, les longs javelots , les lances à feu, les grappins, les canons, les mousquets, les piques et les sabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées, comme sur un champ de bataille. (3 octobre 1471) Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre que c'était ia première de cette espèce. Bon Jmb d'Autriche «t Veniero, Taairal des Vénitiens, attaquèrent ItcapitaM otlMBiM fflm amtatl hnM ém Tvice MUBé àL II ftlpiiatfMsagalèrty ft^Aki flUiatliirU IM», qu'on aihMfV Mm propve pavillon. C'était abuser du droit de la ganrre; maia mat qd atftiant éeomhé BagadiMdaiM Itea^oiista na méfttaiiBt pas an autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquanti bâtiments dans cette journée. Il est difficile de smif le nombre des mcni i on le faisait monter à près de quinze mille; environ cinq mille esclaves chrétiens furent déiivrf's. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape Pie V, en apprenant cette grande victoire, qu'on attribuait surtout à don Juan, le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria : « Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean< paroles qu'on appliqua depuis à Jean Sidbiaaki» âê Mogne, quand il délivra Tienne. mm Jtai éfAutrieHa aeqnit ton! d^m caap la plus gitnia ftpiEHina doBilafliaiaaeapttataiHJaQl. GbaqoaniitianniadHntiiaam qn» sas béfoa, et néglige oam des autres peaplnt Don Jam^ aonuna vangeur de la chrétienté, était la héros de toutes les nations : on le eam" parait à Charles-Quint son père, à qui d'ailleurs il ressemblait j^nt ^pM • Philippe. Il mérita surtout cette idolâtrie des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme Charles-Quint, et fit comme lui un roi africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante et de la conquête de Tunis? Les Vénitiens ne gni^^nèrent aucun terrain sur les Turcs, et l'amiral de Sélim II reprit sans peine le royaume de Tunis (1674) ; tous les chrétiens y furent égorgés. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lôpanta») • I Cëäi. CLXI. ~ Des côtes d'Afrique. Lea adies d'AM^, depuis TÊgypte jusqu'au voyaumes de Fte at da Maioe, aocrurent enecura Tempire des sultans; mais eUea fUrent plii» M aous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays de Barca et ses déserts, si fameux autrefois par le temple de Jupiter Ammon. dépendirent du

bâcha d'Égypte. La Cyrénaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli, qu'on rencontre ensuite en allant vers l'occident, ayant été pris par Pierre de Navarre, sous le règne de Ferdinand le Catholique, en 1510, fut donné par Charles-Quint aux chevaliers de Malte; mais les amiraux du Soliman uju empalèrent) et à Tao la temps i. leaa, i, «. L Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

elle s'est gouvernée comme une république, à la tête de laquelle est un général qu'on nomme dey, et qui est élu par la milice. Plus loin vous trouvez le royaume de Tunis, l'ancien séjour des Carthaginois. Vous avez vu Charles-Quint donner un roi à cet État, et le rendre tributaire de l'Espagne; dont le fief s'étend encore sur les Meures et sur même la région de Clélie l'ancien père; mais enfin remirent de Sélim ne remettre l'outil sous la domination mabonite et y est assés tous les chrétiens, trois ans après «Hé l'ancien tyffig l'ancien de Lépente, qui produisit tant de gloire à dettinat et aux Vénitiens avec si peu d'argent. Cette province se gouverna de près de Tripoli. Alger, qui termine l'empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie césarienne, si fameuse par les rois Juba, Syphax, et Massinissa. Il reste à peine les ruines de Carthage, leur capitale, ainsi que de Carthage, de Memphis et même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où Alexandre l'avait bâtie. Le royaume de Juba était de si peu de chose, que Chérédin Barberousse aimait mieux être amiral du Grand Seigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à Soliman; et, de roi qu'il était, il se contenta d'en être hacha. Depuis ce temps jusqu'à l'envoie du xviii^e siècle, Alger fut gouvernée par les baches que la Porte y envoyait; mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli et à Tunis se forma dans Alger, d'où l'on fit une retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation anglaise, qui se plaignait de quelques prises : « Cessez de vous adresser au capitaine des voleurs, quand vous avez été volé. » Dans toute cette partie de l'Afrique on trouve encore des monuments des anciens Humains, et on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne et dans la France ensemble. Il y en a deux raisons : Tune, que les plus anciens édifices, bâtis de pierre dure, de marbre, et de ciment, dans les climats secs, résistent à la destruction que les hommes; l'autre, que des hommes avec l'inscription IHU ne les laissent pas entendre point, ne les révoltent pas, et que la croix des symboles du christianisme excite leur fureur. Dans les beaux siècles des Arabes, les sciences et les arts fleurirent chez ces Numides; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année; et en faisant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas même un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens, et surtout des Hollandais, les armes, les canons, la poudre dont ils

se servent pour s'emparer des nos vaisseaux marchands; et les puissances chrétiennes, au lieu de détruire ces ennemis communs, sont occupées à se ruiner mutuellement. Constantinople fut toujours regardée comme la capitale d'un si grand empire. Sa situation semble faite pour leur commander. Bosphore à portée de canon, le port, aussi sûr que vaste, ouvre et ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient, et de la Méditerranée à l'occident. Rome, bien moins avantageusement située, dans un terrain ingrat, et dans un coin de l'Italie où la nature n'a fait aucun port. Digitized by Google

CHAPITRE C^m D^tS CÔX5S D'AnUQOS. 133 < mode,
semblait bien moins propre à dominer sur les nations; cependant devint le
capitale de l'empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'est qu'il y a les
«noms des Récensements du peuple qui attendent d'eux la
discipline militaire et que les Officiers après avoir
occupé le territoire, ont trouvé tout le reste de l'Europe aussi
aguerri et mieux discipliné qu'eux. Gbat. GUai« reynaie é\$ Wm fids
Mevw^ La protection du Grand Seigneur ne s'étend point jusqu'à l'empire
de Maroc, vaste pays qui comprend une partie de la Mauritanie tingitane.
Tanger était la capitale de la colonie romaine; c'est de là que partirent ces
Maures qui subjuguèrent l'Espagne. Tanger fut conquise elle-même sur la
fin du siècle par les Portugais, et donnée dans nos derniers temps à Charles
n, roi d'Angleterre, pour la dot de l'Infante de Portugal, sa femme; et en 1761
Charles II l'a cédée au Roi de Maroc. Beaucoup de villes ont prouvé plus de
l'Avantage. Cet empire s'étend jusqu'aux frontières de la Guinée, a les
plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus
riche; plusieurs branches du mont Atlas sont remplies de mines, et les
campagnes produisent les plus abondantes moissons et les meilleurs fruits
de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être; et il
fallait bien qu'il le fût sous les premiers califes, puisque les sciences y
étaient en honneur, et que c'est toujours la dernière chose dont on prend
soin. Les Arabes et les Maures de ces contrées portèrent en Espagne leurs
armes et leurs arts; mais tout a dégénéré depuis, tout est tombé dans la plus
épaisse barbarie. Les Arabes de Mahomet n'avaient point le pays, ils se
sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'islamisme; et le
gouvernement a été abandonné aux Maures, espèce d'hommes moins
favorisée de la nature que leur climat, moins industrieuse que les Arabes,
nation ennemie à l'Ibisme et esclave. C'est là que le despotisme se montre dans
toute son horreur. L'ancienne coutume établie, que les miramolins ou
empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu
contribué à faire des habitants de ce vaste empire des sauvages fort au-
dessous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan sont un peu plus civilisés;
les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs chassés
d'Espagne par Ferdinand et Isabelle se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez,
à Maroc, et y vivent misérablement. Les habitants des provinces
septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit

dans font Fempire, dans ks maisons, dans les armées, un mA» lange de
boIis, de Uancs et de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout temps en
Guinée. Ils allaient par les déserts aux cétes où les Portugais Tinrent par
FOcéan. Jamais ils ne connurent la mer que comme Pélément des pirates.
Enfin, toute cette vaste cête de l'Afrique, depuis Bar miette jusqu'au mont
Atlas, était devenue barbare, tandis que nos peuples septentrionaux,
autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs et des
Romains. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

I 134 CHAFITRË CLXU. — DE FB^ fil DI IOJIOC. Ilyavl
dftqainrilM d§ reUgion ta» « pays «mm idIl0aTt;et «ÉtNctedf mifulmtos,
qui m |H iras» dispoM da trftna : eMeeqii sMjAÔliii armé à OonsUatitth
pie. Il y eut aussi, comme ailleurs, des guerres eiTiies; et ce n'est qu'au ivn*
siècle que tous les États de Fez, de Maroc, de Tafilet, oat été réunis, et n'ont
composé qu'un empire, après la fameuse victoire que les Maures
remportèrent sur le malheureux Sébastien, roi de Portugal. Dans quelque
abrutissement que ces peuples soient tombés, jamais TEspagne et le
Portugal n'ont pu se venger sur eux de leur ancien esclavage, et les asservir
à leur tour. Oran, JCrontière de leur empire, pris par le cardinal Ximénte,
perdu enenitoi tt f^ri» dupais par le «00 de Moitmar, soos Philipq[»e V, en
ITSS, n'a pu oanir !• «Iinia à d'autraa oenqultes» Tuiger, qui peufiit Mre
clif dft ott «mpin, Alt toi^oa» i&iitile. GeaU, que les Portuglis prirest tt IW,
q«e 1« lipagnols eurent soui Philippe II, et qu'ils ont oonflenré totg'ours, été
qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne, et les
Espagnols n'ont pu encore que harceler les Maures. Ik ont passé la mer
Atlantique, et conquis un nouveau monde, sans pouvoir se venger à cinq
lieues de chez eux. Les Maures, mal armés , indisciplinés, esclaves sous un
gouvernement détestable, n'ont pu être subjugués par les chrétiens. La
véritable raison est que les chrétiens se sont toujours déchirés. Comment les
Espagnols auraient-ils pu passer en Afrique avec de grandes armées, et
dompter les musulmans, qu&ad ils svttii&t ift ritae à
oomlisttraroiilofiquaélMit unis amis Fianos, les Anglais leut prenaient
Gibraltar et Minorqaat Os cpil est singulier,
ifeillsnomliradaFeBégalsispagMtoyiBia^f anglais y qu'on a trouvés dans
les États de Miroe. On a vu «n ttpi^ gnol, nommé Pérès, amiral soos
l'empire de Mulei IsmaU; un Français, nommé Pilet, gouverneur de Salé;
une Irlandaise concubineds tyran Ismaël; quelques marchands anglais
établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes
conduit toujours des Européans en Afrique, en Asie, surtout en Amérique.
Ijk isison QOntraif retient loin de nous les peuples de ces climats. Chap.
CLXIU. — J>t FhUippe U, roi d'S^agnt. Après le règne de Chaïies*Qaiat,
qoclra glandes pulssaïaas àite* aèrent las forces de rBuope ohrétieana :
l'ispagna^ par sea riolMMOi dnNouveau-^Munde; la France, par elle-même
, par sa dtnation, qm empêchait les vastes États de Philippe U de sa

oemmnmiqtter ; l'Allemsgne, par la multitude même de ses princes, qui, quoique divisés entre eux, se réunissaient pour la défense de la patrie; l'Angleterre, après la mort de Marie, par la conduite seule d'Elisabeth; car son terrain était très-peu de chose : l'Ecosse, loin de faire un corps avec elltt, était son ennemie, et l'Irlande lui était à charge. Les royaumes du Nord n'entraient point encore dans le système politique de FEnro]», et l'Italie ne pouvait être une puissance préonDigitized by Google

CHAPITRE CLX^{ra}. — DE PHILIPPE H. 135 dévnlb FbU^{pe} U
aemblait la tenir sous sa main. VVÊmti, duc de Savoie, gouverneur des
Pays-Bas, dépendait entièrement de lui; Charles-Emmanuel, fils de co
Philibert, et gendre de Philippe II, ne fut pas moins dans sa dépendance. Le
Milanais, les Deux-Siciles, qu'il possédait, et surtout ses trésors, firent
trembler les autres États d'Italie pour leur liberté. Enfin Philippe II joua le
premier rôle sur le théâtre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins
puissants princes, ses contemporains, ont laissé un plus grand nom, comme
Elisabeth, et surtout Henri IV. Ses généraux et ses ennemis ont été plus
estimés m loi 1 1» nom do don Jtuo iTAutriélis. d*Â]exaiulfe Mnèse, celui
des princes d'Orange, est bien au-dessus du sien. La postérité fut une
généralisation de la flatterie et de la gloire. Mais bien connaître les
temps de Philippe H, faut d'abord connaître son caractère, qui fut en
partie la cause de tous les grands événements de son siècle; mais on ne
peut apercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il
faut «[^]e déflner du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par
la flatterie ou par la haine; et pour ces portraits recherchés, que tant
d'historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer
aux romans. Ceux qui ont comparé depuis peu Philippe II à Tibère n'ont
certainement vu ni Tun ni l'autre. D'ailleurs, quand Tibère commandait les
Mgions et les ftdsah combattre, il était à leur tête; et Philippe étaU dans une
ohapiffle entre deux récollets, pendant que le prince de Ssr foie, et ee eonte
d*llgmant, oah fit périr depuis sur Tébecud» lui gagnaient la bataille de
Saint>Qnentin. Tibère n'était ni siqyerstitieux ni hypocrite; et Philippe
prenait souvent un crucifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les
débauches du Romain et les voluptés de l'Espagnol ne se res^{^^}embient pas.
La dissimulation m[^]me qui les caractérise l'un et l'autre semble difⁱérente :
celle de Tibère paraît plus fourbe, celle de Philippe plus taciturne. Il faut
distinguer entre parler pour tromper, et se taire pour être impénétrable. Tous
deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille et réfléchie ; mais combien
de princes et d'hommes publics ont mérité le même reproche ! Pour se faire
une idée juste de Philippe, il faut se demander ce que eest qn'un souverain
qui affecte de la piété, et à qui le prince frange, Guillaume, reproche
publiquement, dans son manifeste, un mariage eeeret avec dona Inbefia
Osorio, quand H épousa sa praniète femmoi Harie de Portugal. Il est accusé
à la face de l'Europe, par ce même Guillaume, du parricide de son fils, et de

l'empoisonnement de sa troi^{sième} épouse, Isabelle de France : on lui impute d'avoir forcé le prince d'Ascoli à épouser une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi; mais cet ennemi était un prince respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste et ses accusations dans toutes les cours. Était-ce l'orgueil, était-ce la force dû la vérité qui empêchait Philippe de répondre? Pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'Orazige, comme on méprise ces libelles obscurs, composés par d'obscurs tagi[^]Mnds, auxquels les par*

Digitized by Google

136 cBàmfn cuon. ^ db PHOim liculiers mfimes ne répondent pas plus qiiio Louis XIV n'y a répondu? Qu'on joigne à ces accusations, trop authentiques, les amours de Philippe avec la femme de son favori Kui Gomez, l'assassinat d'Escovedo, la persécution contre Antonio Pérès, qui avait assassiné Escovedo par son ordre; qu'on se souvienne (\n^^ c'est là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, et qui immolait tout à ce zèle. C'est fo«t oe masque iiiftm» do la léligioB, qa'U trama vue eonnU filloBdasaloBâam, poiireBlomJotaM.iioKa mira de Beuii IV, tcnc tan Ûh encore enfant, la mettra oomme hérétique entra les mains de Tinquition, la faire brûler et se saisir da Béant, enwtadela confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. Oh ?oit une partie de ce projet* au trente-sixième livre du président de Thou, et cette anecdote importante a trop été négligée par les liiâtoriens suivants Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, et qui affermit l'autorité; une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales, la surveilUttee eoDtimw&e sur ses ministres, tooJonn accompagnée de défiance; l'attention de Toir tout par soi-même autant qjinele peel on soi; l'appKcatioB snifie % eatratenir le tionUe elles ses TOisios, et à maintenir l'Espagne en paix; des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe, depuis le Mexique jusqu'en fond de la Sicile ; un front toujours composé et toujours sévôra au milieu des chagrins de la politique et du trouble des pftffff^ff : alon on pourra se former un portrait de Philippe II. Mais il faut voir quel ascendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Espagne, du Milanais, des Deux-Siciles, de tous les Pays-Bas; ses ports étaient garnis de vaisseaux ; son père lui avait laissé les troupes de TEurope les mieux disciplinées et les plus fières, commandées par ks compagnons de ses Tietoiras. Sa seconde femmOi Marie, raine Angleterra, ne se gonrarnant que par ses inspirations, faisidt briOer les protestants, et dédarait la guerre à la France snr une lettra de PldÛppe. n pouvait compter l'Angleterre parmi ses royaumes. Les moissons d'or et d'argent qui lui venaient du Nouveau-Monde le rendaient plus puissant que Cbarles-Quint , qui n'en aiait eu que les prémices. L'Italie tremblait d'être asservie. C'est ce qui détermina le pape Paul IV, Caraffa, né si^et d'Espagne, à se jeter du côté de la l^rance, I. Oa trouve un récit détaillé de cette anecdote dans une des pièces des Mémoires de YiUeroi. il paratt que la malheureuse femme de PhiÛppe II servit à It découverte du

projet. Cette action de justice et de générosité n'est peut-être une des causes de sa mort précipitée. Le duc d'Albe et les princes de la maison de Guise étaient les chefs de l'entreprise. Leur agent, qui se trouvait à Paris, se sauva. Lorsque Charles IX raconta cette conspiration, dont il venait d'être instruit, au vieux connétable, et lui dit qu'il en avait instruit le secrétaire d'Etat l'Aubespine : « En ce cas, répondit Montmorency, le traître ne sera pas arrêté. » Ce mot et l'événement prouvent que Philippe avait dû à dessein se pencher sur ce projet. (Mémoires de Montmorency, t. I, p. 100.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

oomoMt Giélileat Tli. H wakâp aiMi que mm m prédécesseurs,
établir mie iMilaiice que Iron aaiaf trop trihias m pamt junis
taiiir.Cep^propQfa àStaittill de éeaacr IHpiee

The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate

18B CHAPITIII euBH«---*Bi tBium n, de Guise au-dessus de fous les capitaines de son temps. Ceste conquête fut plus éclatante et plus profitable que difficile. La reine Marie n'avait laissé dans Calais qu'une garnison trop faible; la flotte n'arriva que pour voir les étendards de France arborés sur le port. Cette perte, causée par la laut^ de sou miiiistère, acheva de la rendre odieuse aux Anglais. CalaSi (13 joUtol IIM), «I tmlte par (MD« de TMottfflle, rangée de Pkilifpe U gmeâ inoeif iM MMi gitnde betiiUe eentte le maiMuI deTeiMef ai^rède QtwHâÊàBs, sous le cominandement du comte digmont, de ce nltte comte d'Egmont, h qui Philippe fit depuis tranclnr le tête pevr eteir définda les diùlli et I* Uberté de m patrie. Tant de batailles rangées, perdues par les Français, et tant de villes prises d'assaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du temps de Jules-César, plus propres pour l'impétuosité des assauts que pour cette discipline et ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de hataiUe. PhiUppe ne profita pas plue en guenier de la fielolfi di OntvelineB qm 4» «alla de SaiAMHwailA} naie il fil k pait glieriettae de Gaiei»> * Ckflibearii(l(HW>daBela^tiMtle. potir8Éltt

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

A. Tégaid de Calais, cette clef de la France ne tetjianaitiiiiidtte à taa^ andefia eitnemlBy et lea huit cent mlBe éen» d*or ne ftiteiit Jamaii payés. Cette gverre finit enoore, comme tant d'autres, --pav m aeriage. Philippe prit pour troisième femme Isabelle , fille de Henri II , qui avait été promise à don Carlos; mariage infortuné, qui fut, di^tflf la caaae de la mort prématurée de don Carlos et de la princesse. Philippe, après de si glorieux commencements, relouma triomphant en Espagne sans avoir tiré l'épée; tout favorisait sa grandeur. Le pape Paul IV avait été forcé de lui demander la paix, et il la lui avait donnée. Henri II, son beau-père et son ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, et laissait la France pleine de flectioni, gouieniie par daa étrangers, aoaatt lei «nflitt Philippe, du tmA èè tm eaUnet» était le arnii ni en Europe pvlaaait et nda«taMi. n m'huât qu'uni i»|uélwle, tfitait tfm la leligion yiaecania ne m gUaatt éam qnelqtftnn de ses Ètatai aiutoat dans les Pays-Bas , voisins de r^lleaagne; paya où il ne oommandait point à titre de roi, mais à titre de doc, de comte, de marquis, de simple seigneur; pays où les loiaiN^ damentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du souverain. Son grand principe fut do gouverner le saint-siège en lui prodiguant les plus grands resjpects, et d'exterminer partout les protestants. Il y en avait un très-petit nombre en Espagne. Il promit solennellement devant un crucifix de les détruire tous : et il accomplit son vœu : Tinquisition le seconda bien. On brûla à petit feu dans Yalladolid tous eaux qui éteint amç^tnés; et noiippe, dee Kmètna de een 9«laie, eanteirtplaft lenr enpplieei ai entendait lenre erla» I^hetêque de Mède, elliP.CDneianttePeneapiémealanfeteenftaaef deChÉii^ Quint, ftirent leeeerréa dana lea prisons du saint- oflee; et Ponee fm brûlé en effigie après aa sort , ainsi qu'on Ta déjà remarqué *. Philippe sut que dans une vallée du Piémont, voisine du Milanais, il y avait quelques hérétiques; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, et lui écrit ces deux mots, tous au gibet. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré; il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée , et qu'on en réserve soixante, dont trente doivent périr par la corde, et trente par les flammes : l'ordre est exécuté avec ponctualité. ' Cet esprit de cruauté, et l'abus de aen pouvoir, affaiblirent enfin ce poflmrir ImiMee t ataK ménagé ne eiprita dea natnand», Il nfedtpeatttiaféfmli^dee Sept Pnifliieea ae Ibntter paf eee aeulea

païéiilienai «atie féVDluUon ne hi! eût pas eotllé ses trésors; et loie^
anenlle le Portugal al lei peaaeaBione dea Portugais dane TAfrique et dans
les Indes accrurent ses vastee États^ quand la France déebiiée fut sur le
point de recevoir des lois de lui , et d'avoir sa fille pour reine, il eût pu venir
à bout de ses grands desseins, sans cette tunaaie guerre que aea ngueura
allumaient dans les Pays-Bas. t. chap.Giii.(iaO • ' Digitized by Google

140 cmmwcjjof.ir'WM^mmM Gbap. CUnr. — FondoKo» if la r^mMtgiM d« Provteit8i on consulte tous les monuments de la fondation de cet État, auptttfant presque inconnu, devenu bientôt si puissant, on verra qu'il ifest formé mm dwntai et contre tonte mifemhianee. Ia lévolnliiNi eommença par Iw beibi et grande! provinces de ferre ftocme, le Bça* bant, la Ftendre, et le HÉinant, èO« tpû pourtant restèrent jqjetlêft; et un petit coin de terre piwque noyé dans l'eau, qjiA ne subsistait qn» de la pêche du hareng, est derenn nne pniaaance foimidable, atemi tête à Philippe 11 , a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qi^tla avaient dans les Indes orientales, et a fini enfin par les protéger. On ne peut nier que ce ne soit Philippe II lui-même qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas : son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur. 11 est important de considérer que tous les peuples ne se gouvernent pas 8ur le même modèle ; que les Pays-Bas étaient nn aaiemblage de plVBienra eelgnepties appartenantaa à Philippe à des titras diflRtants; que ohaenne mà% ses lois et ses usages; opw dans la nise et dans le ps^B de Graningae, on trilmt de six miué éeus était tout ce qu'on devait au seigneur; qne dans aucune ville on ne pouvait mettra afin* pôts, ni donner les emplois à d'autres qu*à des régojooles^ ni entrais nirdes troupes étrangères, ni enfin rien innover, sans le consentement des états. Il était dit par les anciennes constitutions du Brabant : « Si le souverain, par violence ou par artifice, veut enfreindre les privilèges , les états seront déliés du serment de fidélité , et pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable. » Cette forme de gouvernement avait prévalu longtemps dans une très-grande partie de l'Europe : nulle loi n'était portée, nuBa levée de déniais n'était faite sans la sancttott des états assemblés. Un gouverneur de kprovinoe présidait i ses états au non dnprinoe, et ee gouverneur Rappelait «tadI-Mdsr» teim d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant, dans toute la Insse AUemagne. Philippe II, en 1559, donna le gouvernement de Bbllamde, de Zélande, de Frise, et d'Utrecht, à Guillaume de Nassau, piinoe d'ûnnge. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maisoa de Châlons dans la sienne par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles, devenu indépendant. Guillaume tirait une plus grande illustration de la nuûson impériale dont il était : mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'Autriche, eût donné un empereur à ^AUemag^e , elle n'était pas au

rang des princes de l'empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en usage que vers le ten^e de Frédéric II, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; et celui d'un empereur qui n'aurait possédé aucune terre n'était qu'un empereur s'il était élu, et simple gentilhomme s'il ne succédait pas à son père. Guillaume de Nassau était comte dans l'empire, comme le roi Philippe I^{er} était comte de Hollande et seigneur de Malines; mais il était sujet de Philippe en Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.22% accurate

MB FIOVINCISHDIIIBI* 141 qualité de son stadholder, et eoinM p— édwt à m temt dans let I*ays-Bas. Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet; tant l'autorité cherche toujours à renverser les barrières qui la restreignent : mais Philippe trouvait encore un autre avantage à être despotique éuM on Ta^te et ridie pays^ fofsiii do kfMuiee; il poonlt en ee en démcmhrer au moins la Ttm» pour jamais, puisqu'on perdant sqpt pfctimos, et étant aottfeat très gtoé dans latantwa» fl ftit eneoro sor le pol«c de sdjngner ee royaume, sans même être Jamais à UtMe d*aucune armée. (lâGo) Il voulut donc abroger toutes les lois, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, et établir l'inquisition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamands sont naturellement de bons sujet^ et de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de >rutestants que tous les livres de Calvin chez ce peuple, qui n'est assurément porté par son caractère ni à la noOTOanté ni aux remuements. Les principaux seignomt ifonis• senidfnhord à BnixeUes pour lepitentor leurs droits à Ugen^^ dos Pi|s-BaSy Maigiiaito de Panne, fUle natmeRe de CliaflesOuint. Leurs aasemliées s'appelaient nne oouplration, à Madrid : c'était» dans les Pays-Bas, l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils enfoyaient le comte de Beiglief et le seigneur de Montmorency-Monligny porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône, ils demandaient l'éloignement du cardinal de Granvelle, premier ministre, d'ailleurs ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'Albe avec des troupes espagnoles et italiennes, et avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile, fut précisément ce qui la fit naître en Flandre. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé la IfBsHtwney songea presque seul à prendre ks anns, tandis que Isus les «stras pensaient à se soumettre. n y n des eq^ts fiers, profonds, d'une intr^iditl tranquille et opinillira, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le earact&re de Guillaume le Tadtume, et td a été depuis son arrière-petit-fils le prince d'Orange, roi d'Angleterre. Guillaume le Taciturne n'avait ni troupes ni argent pour résister à un monarque tel que Philippe II : les persécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jeta les peuples dans le désespoir. Le comte d'Egmont et de Horn, avec dixhuit

gentilshommes, ont la tête tranchée; leur sang fut le premier ciment de la
république des Provinces-Unies. Le prince. d'Orange, retiré en Allemagne,
condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les protestants en sa faveur
et pour les animer[^] il donna l'exemple[^] LeealTinimdoftibBaltdanalespravlM
ffitimes des Fay»>BBS. Ouillmmie était né Inthéien. Chariea-Qunt, qui
PaflBait, l'aTaH rendu catholique ; la nécessité le fit calviMSla ; car les
princesqui ont ou établi, ou protégé, ou changé les reUgions, en ont:
rarement j>u> U é[^]it trts jim[^]ile à ftiUIUiUiniB.de kaas nne armée Ses.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

lk% CBAPITIUICIXJ¥»-rMIIMTmDIUlli^^ terres en Allemagne étaient peu de chose : le comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères, ses amis, son mérite, et ses promesses», lui firent trouver des soldats. Il les envoya d'abord en FHse m\$ iM oràree de son bèit h matt l4Niie; soâ «imét «H déHiiile. U M M décourage point; il en fonna «ne «ntrs dfàWeitwh «t de FtangeifqotrtrntlioowiMiM date religi«D tt revoir dapUI^ eafl»* gent i ion aanrice. La fortune lui est faraMnt IkTonh!»; 11 ai* lénU A aller combattre dans l'armée des huguotade France, ne poraH pénétrer dans lae Fays-Bas. Les sévérités espagnoles donnèrent encore ae nouvelles ressources. L'imposition du dixième de la vente des biens meubles, du vingtième des immeubles, et du centième des fonds, acheva d'irriter les Flamands. Comment le maître du Mexique et du Pérou était-il forcé à ces eiactions ? et comment Philippe n'était-il pas venu lui-même dans le pays, oomoie son père, étouffer tous ces troubles ? (1570) Le prince d'Orange entra enfin dana laBiabanl arae me palUa améa, llaa iitira.aia Zélанда al an Hollande. Amalaidaim, aujouMil al ftsmaa, était aloft pan de eboaa, at n'on pM méma an dédaiar paia Ja pfinea d^Omiga. Cette fiUa était alors occt^ d*«m ooaMfia noureau et bas en appiiaance, mais qui fut la tendaflwnt da aa grandeur. La pêche du huiwig et Tart de le saler ne paralaainl paa un objet bien important dans Thistoire du monde ; c'est cependant ee qui a fait d'un pays méprisé et stérile une puissance respectable. Venise n'eut pas des commencements plus brillants; tous les grands empires ont commencé par des liameaux, et les puissanoea maritimes par des barques de pêcheurs. Toute la ressource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d^UK surpréud la Brille; un curé fait déclarer Flessingue; enfin les élata da BoUande et de Zélande assemblés à Dordrecht , et Amsterdam eUa-néma, a'imiaaaail amlul^ tt It raaomidwant pg«r atathoadw : il titttaloiaadaapaoplaaMlia mémo dignité qu'A avait lanne dnfDI.On abolit la religion romaine, afin de n'avoir plna flan da aonmim cm lé go«v««nM8lent espagnol. Ces peuples depuis longtattpa Bavaient poial paaaé ponr guerriers, et ils le devinrent tout d'im coup. Jamais on ne combattit ae part et d'autre ni avec plus de courage ni avec tant de fureur. Les Espap-nols, au siège do Harlem (1573), ayant jeté dans la ville la tôto d'un de leurs prisonniers, les habitants leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription : a Dix têtes pour le payement du dixième denier, et Tonzième

pour l'intérêt. » Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs font
pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, et plus de quiaaa omla
oifoyana i e^était traiter les Payaéaa oomma on mit tMité la Wonvaam -
Monda. La plnma tomba dai mins, qutni on volt coanent las hommes an wat
avaa lae boounaa. Le daa d'Albe, dont lae Inltamanitéa n'avalant aervi qu'à
ftdre perds* dan fiapiMes au roi son mettra, est enfin rappelé. On dit qM ae
vantait^ en partant, d'avoir fait mourir dii-huit mille personnes ptf U aMis
dtt bawiaain. Laa iKmul» da k siam Digltized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.93% accurate

IUW FMTOIOBF-UiAiS* 1%3 pas moins sous lo nouveau gouverneur des Pays-Bas, le grand coinmaïtfeïr ê% RaqneMis. L'année dn prince d'Orange est tncore battue (1574) , ses frères sont tués , et son puû le fetllla par l*MaofHê ftft peuple né tranquiUe , qui ayant tm IMs passé laa Dorom na^aavaH plu T00iilisr« (1(^74| 18IT8) te siég* el la ditase de Lafda sont un des phis grands témoignages de ce crue peuvent la constance et la Ubérté. Les Hollandais firent précisément la même chose qu'on leur a tu hasarder depuis, en 1672, lorsque J.nuh XIV était aux portes d'Am geons dans ce siège pour donner des noutéllee an piinoe d'Itaaiige : e'est une pratique commune en Asie. Quel était donc ce gouvernement si sage et si vanté de Philippe II, lorsqu'on voit dans ce temps-là même ses troupes se mutiner en Flandre, faute de paiement, saccager la ville d'Anvers (1576), et que toutes les provinces des Pays-Bas, sans consulter ni lui ni son gouverneur, font un traité de pacification avec les révoltés, publient une amnistie, rendent les prisonniers, font démolir les forteresses, et ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d*Âlbe, trophée que Bon orgueil atait életé I sa creanté. et q;ui était encore debout dans la citadelle d'Anters, dont le rot était le maître? Après la mort dn grand commandeur de Beqaesens, Iliilippe, qjlà pontalt enoore essayer de remettre le calme dans lac Feje-Bas par se présence, j envoie don Jnan d'Autriche, son frèrOi 00 prince célèbre dans l'Europe par la fiimeuse victoire de Lépante remportée sur les Turcs, et par son ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. Philippe n'aimait pas don Juan : il craignait sa gloire, et se défiait de ses desseins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas, dans l'espérance que les peuples, qui aimaient dans ce prince le sang et la valeur de Charles-Quint, pourraient revenir à leur devoir : il se trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du • Brabant dans Bruxelles, lorsque don Juan en sortait (1577), après y atoir été imtaQé gouterneur général. Cet honneur qu'on leiidit e Guillamne le Taciturne fut cependant ce qui empêcha le Brabaol et la Flandre d'être litosp comme le itaront lec HoUandaia. Ay atait iatcp de aeignenrs dans ces deux protinces; ils furent JaUum dn princet d'(>> range, et cette jalousie conserva dix provinces à l'Espagne. Us appellent l'archiduc Matlliai pour être gouverneur général en concurrence avec don Juan. On a peine à concevoir qu'un archiduc

d'Autriche, proche parent de Philippe 11, et catholique, vienne se mettre k
la tête Digitized by Google

Ik CHAPITRE CLXIV. — FONDATION DE LA

RÉPUBLIQUE d'un parti par lequel tant pour l'État contre le chef de sa maison; mais l'ambition ne connaît point de mesure. L'empereur et le Pape se divisent, tout est en confusion. Le prince d'Orange, nommé lieutenant général de l'archiduc Matthias, est nécessairement le rival secret de ce prince : tous deux sont opposés à don Juan : les États se défient de tous les trois. Un autre parti, également mécontent et des États et des trois princes, déchire la patrie. Les États obtiennent la liberté de conscience (1578); mais l'union n'est plus la même à cause de l'incapacité de don Juan. Don Ivan, ayant gagné une bataille inutile à Gembloux, meurt à la fleur de l'âge au milieu de sa jeunesse (1579). A ce fils de Charles-Quint succède un petit-fils non moins illustre; c'est cet Alexandre Farnèse, duc de Parme, demandant de Charles par sa mère, et du pape Paul III par son père; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, et combattre Henri le Grand. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre; mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui naquit sous ses yeux. Ces sept provinces, que nous appelons aujourd'hui du nom général de la Hollande, contractent (29 janvier 1579) par les soins du prince d'Orange, cette union qui paraît si fragile, et qui a été la consécration de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toutes des intérêts divers, et toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'est ce lien de fédération qui donne leurs armoiries et leur emblème. Cette union d'Utrecht, le fondement de la république, l'est aussi du stathoudérat. Guillaume est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine, d'amiral général, de stathouder. Les dix autres provinces, qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde, ne se joignent point aux sept petites Provinces-Unies. Celles-ci se protègent elles-mêmes, mais le Brabant, la Flandre, et les autres, veulent un prince étranger pour les protéger. L'union de l'archiduc était devenue inutile. Les États généraux renvoient avec une pension modique ce fils et ce frère d'empereur, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir François, duc d'Anjou, frère du roi de France, Henri III, avec lequel ils négociaient depuis longtemps. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis : celui de Matthias, si faible qu'on le renvoie; celui du duc d'Anjou, qui devint bientôt funeste; celui du duc de Parme, qui, n'ayant pour lui que quelques seigneurs et son

armée, sut enfin conserver dix provinces au roi d'Espagne ; et celui de Guillaume de Nassau, ^ui lui en arractia sept pour jamais. Cest dma ce temps que Philippe, toujours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange (15^), et mit aa tête à vingt-cinq mille éeus. Cette méthode de commander des aasasdnafa, inouïe d^«îs le triumvirat, avait été pratiquée en Vtanee contre Famiral de C^gni, bera-père de GuiBaume; et on avait ptomia cinquante mine ém peur ■ Digitized by Google

DES PROVINCES-UNIES. 1550 son usage : «toute la priation ion gendre ne fut «iliné ^ Ja awitié ptr Philippe, qui pouvait payer plus chèrement. Quel était le préjugé qui régnait encore ! Le roi d'Espagne, dans son édit de proscription, avoue qu'il a violé le serment qu'il avait fait aux Flamands, et dit « que le pape l'a dispensé de ce serment. » Il croyait donc que cette raison pouvait faire une forte impression sur les esprits des catholiques. Mais combien devait-elle irriter les protestants, et les affermir dans leur défection !

Ift sépoiiM de Gwillaimw est «a das plus beaux monunientB de Hii»toîBBL De sejet qu'il mit étft de Philippe, il defitt Km égal dès qu'il ert pi— agit On voit drae aon apoilogie un prisée d'DM naim impé^ riale non moina andenne, non monia fluatre antrefoia que U ntalapn dfAiOiriche, un statîUMider qui se porte po«r aecnaateur du plus puisaam nù de l'Europe au trihunal de toutea les oouia et de lous les hommes. Il est enfin supérieur à Philippe, en ce que, pouvant le proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance,, et n'attend sa aûreté que de son épée. Philippe dans ce temps-là même était plus redoutable que jamais; car il s'emparait du Portugal sans sortir de son cabinet, et pensait réduire de même les Provinces-Unies. Guillaume avait à craindre d'un côté les aaaassins, et de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou^ Mra de Bènni HI^ crrifé daoaleaFi^a-Baa, etreocnm par les peuplée poof due de Biabuit et eomte de FUuidfe. D fat bientdt déteH du due dfAi4o«, eofluae de rardddne MULiaa. (1580) Ce duc d'Anjou vonlnt être souverain tbaofai 'd*im peya qiii * , l'avait dioisi pour ^n protecteur. Il y a en de UnA temps dea conspirations contre les princes : ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut surprendre à la fois Anvers, Bruges, et d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze cents Français furent tués dans la surprise inutile d'Anvers : ses mesures manquèrent sur les autres places. Pressé d'un côté par Alexandre Farnèse, de l'autre hai des peuples, il se retira en France couvert de honte, et laissa le duc de Parme et le prince d'Orange se disputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus iUttStre de la ftuene en Europe, et Fécole militaiie oft tea bratea de loue les paya aUèrent ftiie leur apprentissage. Bee aaaaaaina vengèrent enfin Pphilippe du prince d'Orange. JSn Français, nommé Salcèce, «trama aa mort lauiîgni, Sapagnol, le blessa d'un coup de pistolet dans Anvers (1583). Enfin, Balthaaar Gérard , Franc-Comtois, le tua dans Delft (158^, aux yeux de aon épouae, qui vit ainsi assassiner son second mari après avoir perdu le premier, ainsi que son père

l'amiral, à la journée de la Saint-Barthélemy. Cet assassinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis Philippe, mais par l'enthousiasme de la religion. Le jésuite Strada rapporte que Gérard soutint toujours dans les tourments a qu'il avait été poussé à cette action par un instinct divin. » Il dit encore expressément que « Jaurigi^ n'aTall anpartfant entrepria la mort du prince d'Orange qu'aprèa avoir purgé een âmeper la mUmAm aux pïeda d'un dominicain, et ToutoBa — Tn tQ Digitized by Google

1 46 CHAPITRE CLX^{nr.} — F(Mn)ATÎOÏI m LA BÉPUBUQUE
après Paroir fortifiée par le pain céleste. » C'était le crime du temps : les
anabaptistes avaient commencé. Une femme, en Allemagne, pendant le
siège de Munster, avait voulu imiter Judith; elle sortit de la ville dans le
dessein de courber avec IVîvOqiie qui l'assiép[^]eait, et de le tuer dans son
lit. Poltrot de Méré avait assassiné François, duc de Guise, par les mêmes
principes. Les massacres de la Saint-Barthélemy avaient mis le comble à
ces horreurs : le même esprit fit répandre ensuite le sang de Henri m et de
Henri IY, et forma la etmtpiruHmi [^]pùuûmidk Aiigletem. Im mw[^]m ttrte de
Pteilare, prêâiés f^{^^}mrit par les réHonnêi ou les nmteitn . et troo souml
ensuite pir les eathmiqties, HtfiateAt HnpfesBioii sur Ibs eq[^]ts fdbles et
féraoes, Ifflbéeileme&t persuadés que IMea leur oidoimait le meurtre. Leur
aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre qae si Dieu demandait du
sang dans l'Ancien Testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand
Dieu lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière
claire et précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître : et
qui sait encore si Dieu n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait
des remontrances à sa clémence, de ceux qui auraient obéi à sa justice ?
Philippe II fut très-content de l'assassinat; il récompensa la famille de
Gérard; il lui accorda des lettres de noblesse, pareilles à celles que Charles
,TII dcmna à la fiiAiiUe de la Pueelle d'Oilêaiis, lettres par lesquelles le
ventre anoblissait. les descendants iPune soiaf de l'assassin Gérard jouirent
tous de ee singulier pitfUége, Jusqu'au temps où liouls XtV s'empara de la ?
ianclie-Comté : alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus
illustres n*ont point en France, et dont même les descendants frères de
Jeanne d'Arc avaient été privés. On mit h la taille la famille de Gérard ; elle
osa présenter ses lettres de noblesse à M. de VanoUes, intendant delà
province; il les foula aux pieds : le crime cessa d'être honoré, et la famille
resta roturière. Quand Guillaume le Taciturne fut assassiné, il était près
d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité
avaient déjà été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam et Gouda.
On voit par là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la
république. uaurlee son fils ne put prétendre I cette prineipanté; mais les sut
provinces le déparèrent stathouder (1584)» et il affermit rédilloe de h liberté
fondé par son père. U lût digne de eomlMittre Alemidre Fte* uèse. Ces
deux grands hommes sMmmortaliscent sur ce théâtre resserré où la scène

de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme ,
Farnèse, ne serait illustre que par le siège d'Anvers, il serait compté parmi
les plus grands capitaines : les Anversoïs se défendirent comme autrefois
les Tyriens, et il prit Anvers comme Alexandre, dont il portait le nom, avait
pris la ville de Tyr, en faisant une digue sur le fleuve profond et rapide de
l'Escaut, et en renouvelant un exemple que le cardinal de Richelieu suivit
aussi au siège de la Rochelle. La nouvelle république fut obligée d'implorer
le secours de la reine Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

DES PROVINCES- UNIES. 147 fPAaiMtfie Élisabetli. Elle lui envoya , Bom le comte de LeiMter , m * secours de quatre mille soldats; c'était assés alors. Le prince Maurice eut quelque temps dans Leicester un supérieur, comme son père en avait eu im dans le duc d'Anjou et dans rarchiduc Mathias. Leicester prit le titre et le ranpde gouverneur général; mais il fut bientôt désavoué par sa reine. Maurice ne laissa pas entamer son stathoudérat des sept Provinces-Unies: heureux s'il n'avait pas voulu aller au delà. Toute cette gtierre si longue et si pleine de vicissitudes ne put enfin jd teidte eept proffncee à HiiËppe, ni Iv l dier be «iitM, It répaMiqiie Aevmiit chaque Jour 4 fotmidaUe mr mer, qu'elle ne eertH pti ^ & Mraire celle Ml» 4e PldMppe H* nmoiBiitâB FIMkMîNf . Oe feaple pendant plus de qnmnte ans icietfnliiâ aux Lecédémonlens» qni repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité, étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, et la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frison un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs et des serrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, et ce n'était pas la peine de l'enfermer: on ne craignait point ses compatriotes; on défendait ses troupeaux et ses grains contre l'ennemi. Les maisons, dans tous ces cantons marittimes, tfMedt q«e des eetaief cft la propreté fit toute bniagiii-' « fteenee. Mneis peuple ae eoimvt moins le dâicsiasse : quand Louise de CeUgai Tiait épouser à k Baye le whioe Gullfatume, ou ento^fâ m* éwiBt d'elle une charrette de poste découverte , où elle fût assise sur une planche. Mais la Haye devint sur la fin de la vie de Maurice, et dans le temps de Frédéric-Henri, un séjour agréable par l'affluence des princes, des négociateurs, et des j2:uei»riers. Amsterdam fut, par le commerce seul, une des plus florissantes villes de la terre; et la bonté des p&tuiages d'alentour fit la richesse des habitants de» campagnes. GB4B. GUY. — Suite du règne de Philippe IL Mélkm ŪB do» Sibat^ia^ roi 4\$ fom\$QL ttiendMIqvelt ixddfBBpamdfildlors denier knàison de 11^ iM et iik «IfOMiqM usiweiito du pdds de sa puissance. Il aval t perdu à lu Térité en Afrïque la souveninolè do Tunis, et le port de la GouMiB où était autrefois Carthsge : mais un roi de Maroc et de Fez, nommé Mulei-Mehemed, qui disputait le royaume à son oncle, avait offert à Philippe de se rendre son tributaire, dès l'an 1577. Philippe le refusa, et ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le

monarque africain alla lui-même embrasser les genoux du roi de Portugal , Sébastien, et implorer son secours. Go jeune prince, arrière- petit-fils du grand Emmanuel, brûlait de se signaler dans cette partie du monde où ses aïeux s'élevèrent. C'est là que le roi de Portugal, qui n'avait point d'idée à fuir, eut une idée, dont il dut profiter. Il reçut une commission de son père, le roi d'Espagne, qui lui donna à gouverner la Flandre. Il y fut reçu avec honneur, et se trouva en Flandre. Il y fut reçu avec honneur, et se trouva en Flandre.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

l(a cHAPinuB CLiY. — mis DU Rtem grandeur dans le prince (rOrange, mais surtout Uflft jpMsiflft d^tarminée (le faire purlout des euuemis à Philippe. Sébastien débarque avec près de huit cents bâtiments au royaume de Fez, dans la ville d'Ar/.illa, conquête de ses ancêtres. Sou armée était de quinze mille hommes d'infanterie; mais il n'avait pas mille chevaux. C est apparemment ce petit nomlure de cavalerie, si peu proportionaé à la Qtfaterie fonaيداUe des Vanres, qui Ta fiât eondaiinMir oomme un téméraire par tous loi historiens ; mais que de kmanges s'il aiatt été heoieuz I U fiit ninou par le vieux souverain de Maroc, Ifolucco (4 auguste 1578). Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois maures, J'onde et le neveu, et Sébastien. La mort du vieux roi Molucco est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie; il se sentit affaibli au milieu delà bataille^ donna tranquillement ses derniers ordres, et expira en mettant le doigt sur sa bouche, pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas (juc ses sulrats sussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne du l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas mmns : on vit pour la première fois un prêtre cardinal tl roi; c'était \ don Henri, âgé de soixante et dix ans, fils du grand EmmiBnel, grand-onde de Sébastien. Il eut de plein droit le FortogaL . Philippe se prépara dès lors à lui succéder ; et pour que Uml fût { singulier dans cette affaire, le pape Grégoire XIII se mit au nombre des concurrents, et prétendit que le royaume de Portugal appartenait au saint-siépe, faute d'héritiers en ligne directe; par la raison, disaitil, qu'Alexandre III avait autrefois créé roi le comte Alfonse, qui s'était reconnu feudatairc de Rome: c'était une étrange raison. Ce pape Grégoire XIII, lUioiicomphf^no, avait le dessein ou plutôt l'idée vague de donner un royaume à Buuucompagno , sou bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer Tétat ecclésiastique , comme avaient iait plusieurs de ses prédécesseurs. H avait d'abord espéré que mm. fis aurait le rojfsnme dlrlande, paroe que Philippe II fomentait des tioa* * Ues dans cette lie, ainsi qu'flisabeth attisait le feu aUimié dans las Pays-Bas. I/Irlande, ayant enooia été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfants quand la semraïne d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit pas. Le pape obtint, à la vérité, de Philippe quelques vaisseaux et quelques Espagnols qui abordèrent en Irlande avec des Italiens, sous le

pavillon du saint-siège; mais ils furent passés au til de Tépée, et les Irlandais de leur parti périrent par la corde. Grégoire XIII, après cette entreprise si extravagante et si malheureuse, tourna ses vues du côté du Portugal ; mais il avait affaire à Philippe II , qui avait plus de droits que lui et plus de moyens de les soutenir. (1580) Le vieux cardinal ne régna que pour voir s'il triompherait juridiquement devant lui quel seigneurie. A moustibadlA^ X^ébh valier de Malte, Antoine, premier de Grato, voulut rasoédar au loiprêtre, qui était son oncle paternel, au lieu que Philippe II il'était neveu de Henri qu'il était du côté de sa mère. Is prieur par Mît povr kl Md,

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.96% accurate

DE PHILIPPE U. 149 et se disait iégitima. Ni le prieur ni le papo a'héritèrent La branche de Bragance, qui semblait avoir des prétentions justes, eut a^ors ou la prudence ou la timidité do ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit do Philippe; il ne fallait guère dans ce terap.s-là de plus grandes armées. Le J)ricur, qui ne pouvait résister par lui-même, eut en vain recours à l'a)]fiui du (Irand Seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que du voir le pape implorer au&>i le Turc pour être roi de Portugal. Pliilippe ne fliisait jamais la guerre par Uii-mtaie : H oonquit de son eablnet le Portugal. Le vieux duc d^Albe, exilé depuis deux ans, apiAs ses lengs services, rappelé conune un dogue encbatné ^on lAcba eueore pour aller à la chasse, termina sa carrière de sang eu bitlaat deux fois la petite armée du roi-prieur, qui| ^^n^nn4 de Iput le monde, erra longtemps dans sa patrie. Philippe vint alors se faire couronner à Lisbonne, et promit quatrevingt mille ducats à qui livrerait don Antoine* Les proscripUonfi étaient |ps armes à son usage. (lf)Hl) Le prieur de Crato se réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de sou infortune, qui, manquant de tout, et délabrés eoBUBie lui, le servaient à genoux. Cet usage, étaUi par tes empereurs allemands qui succédèrent à la race de Clialemagne, Itat reçu en Espagne quand JJpbonse X, roi de Gastille, eut été élu empereur, an xm* siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple qui semble contredire la fière liberté de leur nation. Les rois de France l'ont dé* ^é, et se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, et n'en sont pas plus absolus. Élisabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de Philippe, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrètement des ennemis ; et ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'eu ne demandant pointée nouveaux subsides', elle n'était pas en état de porter la gueif» en Espagne. Don Antoine s'adresse à la France. Le conseil de Henri III était avec Philippe dans les mêmes termes de jalousie et de crainte que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée , mais une an* cienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire; et Henri III fut toujours embarrassé entre les huguenots, qui faisaient un État dans l'Etat, et Philippe , qui voulut en faire un autre en offrant toujours aux catboliques sa protection dangereuse. Catherine de Médicis

avait des prétentions sur le Portugal, presque aussi chimériques que celles du pape. Don Antoine, en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, et au moins les îles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de Catherine un secours de cent mille hommes. On lui donna six vaisseaux, et environ six mille hommes, pour la plupart Irlandois, qu'on était bien aise d'employer au service, et qui n'étoient encoire Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

110 CHAFinUi CIXV. » SUITI DU HÂGNS davanta^ d*aller
combattre des Espagnols. Les Français, et surtout les calTinîstes,
clierchaleot partout la guerre. Ils suivaient alors eu foule le 4m ^Ai4

The text on this page is estimated to be only 24.63% accurate

im wmun n. I5i d'Élisabeth. Philippe pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté : et enfin l'entreprise de délivrer la reine Marie mettait nécessairement le j^hpe et tous les catholiques d'Europe « dans le mal ». Chap. CLK\l. — De l'invasion de l'Angleterre projetée par Philippe V. De la flotte immense. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen Dans ce dessein, Philippe prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, et par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine Marie Stuart (1687), et la conduisit sur un échafaud, au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à Philippe qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même ; après quoi l'Europe fut soumise et punie. IX avait été élu du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte italienne part du port de Livourne (3 juin 1688), mais elle est si mal équipée, de moins de sept mille hommes d'équipage, qui ne peuvent combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattants, assemblée en Flandre par le duc de Parme, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, et de se joindre aux soldats que portait la Hotte de Philippe. Les vaisseaux anglais, beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur, impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte (voir le détail) ils paraissent qu'ils ont des intentions assassines; Us dispersent la flotte et les Anglais. La tempête les mène à la destruction des vaisseaux; les Anglais sur les côtes de la Manche « n'ont pas les vaisseaux; ils » Y a-t-il une « sainte piété d'Élie » sur les côtes de la Manche « Vaine du dard de la Parole » qui ne pouvait se mettre en mer qu'à la faveur de la flotte espagnole, demeure inutile. Les vaisseaux de Philippe, vaincus par les Anglais et par les vents, se retirent aux mers du Nord; quelques-uns avaient échoué sur les côtes de Zélande, d'autres sont fracassés vers les rochers des îles Orcades et sur les côtes d'Écosse; d'autres font naufrage en Irlande. Les paysans y massacrèrent les soldats et les matelots échappés à la fureur de la mer; et le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en restait. Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux; et d'environ treize cents hommes que la flotte avait fait périr. Les naufrages, les pertes, les blessures « les malades »,

n'en laissant pas ses frères dans leur patrie. Il règne encore 'en Angleterre un singulier préjugé sur cette flotte invincible. Il n'y a guère de négociant qui ne répète souvent à ses apprentis que ce fut un marchand, nommé Gresham, qui sauva la patrie, en retardant l'équipement de la flotte d'Espagne, et en accélérant celle de la flotte anglaise. Voici, dit-on, comment il s'y prit.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

159 CHAPITRE CLXVI. SDITI DU RÈGNE nislère espagnol envoyait des lettres de change h Gènes pour payer les armements dps ports d'Italie : Grosiinn . qui était !e]Aus fort marchand d'Angleterre, tira en même temps sur lièios, ot menaça ses correspondants (le ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Kspapnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand anglais et un simple roi d'Espagne. Le marchand tira tout l'argent de fiênBs; il n'en resta plus pour Philippe II, et son armement resta six mois flospewls. Ce eonte ridSodo att répété itei vhhgC foimnes; on Pft mémo débité puhliquwMiit sur ks IhéHns d» Lradm : mais les IMh HentMDiésiMMfMjaiiiiifsdésIiOBOvésptrettiillAlB^^ Chaque praple ft'iet eostee inventés par Pamour-prspre; û serait heofoui qae le gaue humain n'edt jamais élé beroé de eoates plis abauides et plus dangereux. Lallorissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme ne servit pas plus à subjup'iuer la Hollande fffiie la flotte invincible n'avait s;^rvi à Conquérir l'Angleterre. La Hollande, qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées , encore plus par un peuple idolâtre de sa liberté, et devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre ime armée plus formidaUe. n nfj afaitqoe Philip» H qui pAtêtre eneoreiedealaUe aprèewi si grand désaetie. L*Anériqiie et l'Asie loi prodigtaaieit de quoi ffiie trembler ses voMns; et ayant manqué rAngleterret il M sur le point de faire de la France une de ses provinces. Dnns le temps même qu'il conquérail le Portugal, qu*il soutenait la guerre en Flandre, et qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée sainte, qui renversait le trône, et qui déchirait l'État; et, mettant encore lui-même la division dans cette ligue qu'il protégeait, il fut près trois fois d'être reconnu souverain de la France, sous le nom de protecteur y avec le pouvoir de conférer toutes les charges. LfaCuite Eugénie, sa fille, devait être reine sous ses ordres, et porter en dot la eomenne de Innée à son épom. QeUe propoaiiiiQn tet lUte par la lhetion dea Seiee, dès fan 1689, apiée reaseasiBat de Henri UL Ledno de Mayeaft» dMf de laligao, ne p«t éiader eelte proposition qu'en disant que la Hgne ayant été fomée par la reGgiea, le titre de protecteur de la France m jNNNNitt appartmir qu'au pape. L'ambassadeur de Philippe en France poussa très-loin cette négociation avant la tenue des états de Paris, en 1593. On délibéra longtemps sur les moyens d'abolir la loi sslique, et ^n rio£Rnte

M proposée pour reine aux états de Paris. Philippe accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui; car, d'un côté, il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber, mais non assez pour la rendre indépendante; de l'autre, il armait son gendre, Glualea-lttnianvil de Savi[^]y contre la FMm; il lui entraînait des troupes; il l'aidait à se faire reconnaître par le parlement de Provence, afin que la France, apparue par cet exemple, reconnût Philippe pour protecteur de tout le royaume. Il était inévitable que la France y eût été forcée. L'Angleterre

Digitized by Google

DB mum TU 15S d*Kspagne régnait en eïiet dans Pans en }tro(ii quant les pensions. La Sorborme et tous les ordres religieux étaient dans son parti. Son projet n'était point de conquérir la France comme le Portugal, mais de forcer la jPMmce à le prier de la gouyemer. Cesl dans ce desMin qu'il envoie da Isiid des Pays-Baa Alenadre Famèse au eecoun de Pim« pressé parles armes ttetorieuses de Beari IV; et c'est dans ce dessein qn'U le rappelle, après que Fa rnèse a délivré perses savantes marches, sans coup férir, la capitale du royaume. Ensuite, lorsque Henri IV assiège Rouen, il renvoie encore le même duc de Parme faire lever le siège. (1591) C'était une chose bien admirable, lorsque Philippe était assez puissant pour décider ainsi du destin de la guerre en France, que le prince d'Orange, Maurice, et les Hollandais, le fussent assez pour s'y opposer et pour envoyer des secours à Henri IV, eux qui , dix ans auparavant, n'étaient regardés en Espagne que comme des séditieux obscurs, incapables d'échapper au supplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de Mnce; mal» le duo da Pmia n*en délivra pu moins la villa de Rouen, joamm» il avait délivré celle de Paris. Alor» Philippe le lappéOe enoore ; et toujours donnant et retfnun ses seconrs à la Ugae, toujours se rendant nécessaire» il tend ses filets de tous edtét Mr les frontières et dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays divisé dans le piège inévitable de sa domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre, le duc de Savoie, Tétait dans la Provence et dans une partie du Dauphiné : le chemin était toujours ouvert pour les armées espagnoles d'Arras à Paris, et de Fontarabie à la Loire. Philippe était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ses entretiens avec le président Jeannin, envoyé du duc de Mayenne, il lui disait toujours ; Ma viUe de Paris ^ ma ville d^OrUcms^ ma viUe de loueik La eour de Rome, qol le eraignait» était pourtant oUigée de la seocndar; et tes armée de la reUgion combattalini sans cessa pour loi. Il na lui «n coûtait que Paffectation d'un grand xèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la destruction de ' Genève, à laquelle il travaillait dans le même temps« Il fit marcher, dès Pan 1589, une armée aux ordres de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, son gendre, pour réduire Genève nt les pays circon voisins; mais des peuples pauvres, élevés au-dessus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche et puissant monarque. Les Gènevois, aidés des seuls cantons de Zurich et de Berne, et de % trois cents

soldats de Henri IV, se soutinrent contre les trésors du beau-père et contre les armes du gendre. Ces mêmes Gênois délivrèrent leur ville, en des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait surprise par escalade en pleine nuit, et qui déjà la mettait au pillage. Ils eurent même la hardiesse d'envoyer punir cette entreprise d'un souverain* comme un brigandage et de l'obliger à pendre quelques officiers qualifiés, qui, n'ayant pu être conquérants, forant traités comme des voleurs.

Digitized by Google

154 CHAPITRE CLXVI. — SUITE DU RÈGNE Wlippe, sans sortir de «ni caUnot, soutenait donc mos cessa la Kuerro a la fois dans les Pays-Bas contre le prince Maurice, dans presque toutes les provinces de France contre Henri IV, à Genève et dans la Suisse, et sur mer contre les Anglais et les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vastes entreprises qui tinrent si longtemps l'Europe en alarmes? Henri IV, en allant à la messe, lui fit perdre la France en un quart d'heure. Les Anglais, aguerris sur mer par lui-même, et devenus aussi bons marins que les Espagnols, ravagèrent ses possessions en Amérique (1593). Le comte d'Albion brûla ses galions et sa ville de Cadix (1596). Enfin, après avoir encore désolé la France, après qu'Ambroise «la Hé pris par surprise, et repris par Uysieir de BSWA Tiffi Philippe fut obligé de conduire la Mis de Taniis, et de teoiiiiatre pour roi de Vtanoe ccdni qahii'aTait janiais 'manié quo lo phnco de Béarn. Il faut observer surtout que dans cette paix il rendit à l'Atnoo la villa de Calais (2 mai 1598), que Parchiauc Albert, gouverneur des Pays-Bas, avait prise pendant les malheurs de la France, et qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par Élisabeth dans le traité; eUe n'eut ni cette ville ni les huit cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Cateau-Cambresis. Le pouvoir de Philippe fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit, après avoir inondé au loin les campagnes. Philippe resta le premier potentat de l'Europe. l'Ssal)eth, et smtoQt Henri If, «voient une gloire plus personnelle; mais Philippe conserva jusqu'en dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immonité de ses pays et de ses trésors. Trois mille millions de nos livres oue lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-Bas, et son ambition en France, ne l'wpauvrirent point. L'Amérique et les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui. il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ses armements lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguier, le prix des denrées doubla presque partout, et l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire. Il avait environ trente millions de ducats d'or de levOQU. sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut par là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de conquérir. Le courage d'Orange, triomphaient de ses trésors et de ses intrigues; mais,

si on en excepte le saccagement de Cadix , l'Espagne liit do son tompa
toujours tranquille et toujours heureuse: Les Espagnols eurent une
supériorité marquée sur les autres peuples: leur langue se parlait à Paris, à
Vienne, à Milan, à Turin; leurs modes, leur manière de penser et d'écrire,
subjuguèrent les esprits des Italiens; et depuis Charles-Quint jusqu'au
commencement du règne de Philippe III, l'Espagne eut une considération
que les autres peuples Savaient point Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

DE PHIUPPE H. 155 Dtns le tAmpt qu'il Diitait la paix avec la Mm», U dOMt Im PapBm et la Franche-Comté en dsl à «i iUe Claire-Eugénio , qu'il n'temki pu faire reine, et il les donna usiUM «I fiif séMlàMi à la twreillil d'Espagne, faute de postérité. Philippe mourut bientôt après (13 septembre 1598) à IMpe de soixante et onze ans, dans ce vaste palais de l'Escorial , qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de Saint-Quentin : comme «'il importait à Dieu que le connétable de Montmorency ou PhiIftMtéiiMle gagoM li teiillty d oomme si U faveur oéleste s'aoheHdl fv iti MMbmM t ji hHiIM émkêpi friMi m êm yitimli t^, mais M 4ta Htm pmàÊ 0» ft»|rft h Mmm mm parte àm l^d de vum^f vàmim mm êê nmgêf iltmAIf t Im 1m autrea États. Si, après l'avoir considéré sur le théAtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un mattM dur ai défiant, IIB amant, un mari cruel, et un père impitoyable. Un grand événement de sa vie domestique, qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son iils don Carlos. Penanaa oa sait comment mourut œ prince; son corps, qui est dans hm mÊkm à» VWmwM , y estsépoédiMtlIiOiipréliiid^iitMtllt mm aMtipivéf ^ pifqtÊe lacriiM da ytonb qii itafctmt It wpa «et «i aM tnp pHita. C'ait uat alMgilUm l>iaA MM» : Il étik aM de faire un cercueil fitm long. Il est plus vraisemblable qua PM» lippe fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar Pierre l"que, lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Kspa^me les actes du procès de don Carlos; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son penre do n^ort. U n'est ni prouvé ni vraisemblable que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1ÛG8, son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre » et qu'il éarivit à l'inpInttEii», M», « qa'U aRavili JttiaXi dlmiwt dans li ffiact mm fllt «niiui Hm MpHal al anaaa erfma dMoaidrant, at M'a ratait M atAnatfwanibtaaiMraelaidaM^^ • 11 Mtflaaalme t«apaaiapa]iaPlaTioittlaaoBtraire : itlniditdaaa aaMve du 20 jantiar 1568 , « que dès sa plus tendre jeimaiia la foroa d^m naturel vicieux a étouffé dans don Carlos toutes les instructions paternollf;?;. t> Après ces lettres par lesquelles Philippe rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort; et cela seul, joint aux bruits qui coururent dans TEurope, peut faire croire qu'en efTet Philippe Fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques

justifiait encore ceux qui prétendaient que la cause de cette horrible
aventure fut ramoar da éon Ciite poar fiitabalii 4a wmm^ ta Maoèia, al
lIndinatioii da aalta taiiia paat ea Jaima pvmaa. Riiai n'était plaa
tiilaendMaUa i ffiialiaitli aiait été flavée dana ma aoar galanta at m/tap^
taeuse; Philippe n était plongé dans les inUlgues des femmes; la gdantarie
était raaieikaa d'an BipagMd. Da taoa céiéa était l'enoîpla I Digltized by
Google

de l'infidélité. Il était naturel que don Carlos et Élisabeth, à peu près du même âge, eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui suivit de près celle du prince couvrit ces soupçons. Toute l'Europe crut que Philippe avait immolé sa femme et son fils à sa jalousie, et on le crut d'autant plus que quelque temps après « l'homme » « s'yal de jalousie » le porta à Tooloir à périr par la même Élisabeth à l'instigation de son fils. Les procès intentés contre lui par le prince d'Orange au tribunal du peuple. Il est bien étrange que Philippe n'y fit pas au moins répondre par les plumes vénales de son royaume, et que personne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne sont pas là des convictions entières, mais ce sont les présomptions les plus fortes; et l'histoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles, le jugement de la postérité étant le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse. Chap. CLXYU. — Des Anglais sous Édouard VI, Marie, et Élisabeth. Les Anglais n'eurent ni la marine ni cette influence digne de tous autres, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer et le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, et cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères et les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates danois et saxons, et par un duc de Normandie, n'avait été, sous les Édouard III et les Édouard V, que vraiment grossier et la grande passagère de ces marques; il fit sous Élisabeth un peuple puissant et poli, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigateurs des Baignols avaient excité leur émulation; ils cherchèrent dans trois voyages de découvertes un passage, au Japon et à la Chine par le nord. Drake et Candish firent le tour du globe, en attaquant partout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier Raleigh, sans aucun secours du gouvernement, jeta et affermit les fondements des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale en 1585. Ces entreprises formèrent bien la meilleure éducation de l'Europe; il y parut bien bientôt le mirant cent vaisseaux en mer contre la flotte invincible de Philippe II et qu'ils allèrent ensuite taquiller les côtes d'Espagne, détruire ses navires et

brûler Cadix; et qu'enfin, devenus plus formidableB, île battirent en 1602 la
prendre flotte que Philippe III eût mise en mer, el prirent dès lors une
supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais. Dès les premières années du
règne d'Elisabeth, ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamands,
persécutés par Philippe H, vinrent peupler Londres, la rendre industrielle,
et l'enrichir. Londres , trauf Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

aUPITRE CLXVH. — DES ANGLAIS, ETC. 157 *. ^pNÈUa
aM» yiieiheth, cultiva même avec siicoèt iM botu-aHs, qui aCNBt la moque
et le fruit de Tabondance. Les nomt da SfÊÊÊÊt «I ŪB Shafcspeare , qui
fleurirent de ce temps , sont parvenus aux autres nations. Londres
s'agrandit, se poliça, s'embellit; enfin la moitié de cette île de la Grande-
Bretagne balança la grandeur espagnole. Les Anglais étaient le second
peuple par leur industrie; ut cuuime libres, kU étaient le premier. Il y avait
dtjà sous ce règne des compagnies do couuuerce établies pour le X«evaiit et
pour le I^ord. On commençait en âagtofrea à wiiiifiw la onta» dît tmm
oomm le premier bien, tamdtf qfi^mkSspaf^ûQAComamtÊii pour te
tf4MM dm mmtaiu im «bmnme te titei» chi Nomtii-liQiiidt enrichissailk
roi d'Ëifl^M; mais ea Angleteire le négoce teteute tett utile aux «Hoyoïf.
Un single marchaml d« Loatet, nfinai Gresham, dont nous avons parlé \ eut
alors assez d'opulence et assez de générosité pour bâtir h ses dépens la
bourse de Londres et un collège qui porte son nom. Plusieurs autres
citoyens fondèrent des hôpitaux et des écoles. C'était là le plus bel effet
qu'eût produit la liberté; de simples particuliers faisaient ce que font
aij^oucd'hui les rois, quanil leur administration est heureuse. Les jrevenus
de la reine Élisabeth n'allaient guère au delà de six cent mille liTies
Sterling, et le nombre de se» evgels ne monleit pes à betnoeup îplue de
qnetre millieM d'hebilMrtt. La eeele Espagne alon en ecMitenaii «M ftie
daftalige. Copeetet Bli jovre ayae ineeèe, et «at la gloire dl^der à la Ibis
Henri IY à eooqiiérir JOB royaume, et Ĩm Holkuidaie à élaldir leur
république. n faut iMMàlar en peu de mots aux temps d'fidouard VI et de
Marie, pour connattre la vie et le règne d'Élisabeth. Cette reine, née en
1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, et
peu de temps après déclarée bâtarde, quand sa mère Anne Boulen passa du
trône à l'échafaud. Son père, qui finit sa vie en 1547, mourut eu tyran
comme il avait vécu. De son lit de mort il ordonnait des supplices, mais
toujours par l'organe te lois. 11 fit condamner à mort le duc de Norfolk et
son fils, sur ce seul pcteile

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

158 CHAPITRE CLXVII. — DES ANGLAIS, ETC. de Louit ni «C de BmidoB, simpte fentlllKMiiime, créé d«i de M» folk. Cette Jeanne Gray était femme d'un lord Gtiildford, et Goildfort était fils du duc de Northumberland, tout-puissant sous Édouard VI. Lv testament d'Édouard VI, en donnant le trône h Jeanne Gray, ne lai prépara qu'un échafaud : elle fut proclamée h Londres (1553); mais le parti et le droit de Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, l'emportèrent; et la première chose que fit celte rdne, après avoir signé son contrat de mariage avec Philippe , ce fut de faire condamner à mort sa rivale (1&54), princesse de dix^^sept ans, pleine de grâces et dlimooenoe, quinlitaltdMr* «rtM» qmd^Mnflieédmllelii* imMkt dftéomd* Bft wln èOê fi dépoulllft de eeHe «ttgoHé fttlti qu'elle ee gaidaqee Mef hm; eileniteoMiiteaei^ipllee, «M ^pM MMi sml| 9D11 pète , et sen tiee-pAie. Qe tel le tnMêBie frine ee Angletene, en saÂtM de tlngt années, qui mourut sur Péchafaud. lA religion protestante, dans laqueUe elle était née, fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux , dans cette révolution, furent beaucoup plus employés que les soldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par actes du parlement. Il y a eu des temps sanguinaires chez tous les peuples; mais chez le peuple anglais, plus de têtes illustres ont été portées sur l'échafaud que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridijettent les periM de li»diei mt été tiHaettudeeilBes humains enedkêi eut fluueUleiy eomeM lu iMiplie de IMfii^ . Chap. CLXVin. — De la reine ÉLUabeth. Elisabeth fut d'abord mise en prison par sa sœur, la reine Marie. Elle employa une prudence au-dessus de son âge, et une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse, qui refusa depuis Philippe II, quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de Devonshire Courtenai; et il paraît par les lettres qui restent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel maciige &*edt point été extrtordietire; on T9it que Jeanne Gray, destinée em tiAae, enit épeuié le kid MUfbidf Mtoie, leiee deveirièrre de IMoe, eftft pÊÊÊé du lit de lmlê zn dtee lee kns da cbofriitt Bnaden» IbelB le MdM lejile dTAni^eliRe veiM^ tSlIMmae Downi Tudor^ qoi mit épmité le mcve de HMuri llite de lel de France Cliarles VI; et en Pranei, qeaid lei xols n'étaient pas encore parvenus au degré de puissance qu'ils eut eu depuis, la veuve de Louis le Gros se fit eneuM difilcttlle à*éfçmm Mettliiea di Montmorency. Elisabeth, dans sa

prison, et dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous Marie, mit à profit sa disgrâce; elle cultiva son esprit, apprit les langues et les sciences : mais de tous les arts où elle excella, c'était de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestants, de dissuader, de détourner de la haine à régner, fût le plus grand. (1560) À peine proclamée reine, Philippe II, son beau-frère, le lendemain en mariage. Si elle l'eût épousée, le France et le monde

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

GHAFITEE jCLXYIU.]>£ LA afiIN£ EUSABEXH. 159
couTMÉAâ risfve d'Hit ■aoiliHtii ; smU ail» haïssait la religMNI de
Philippe, n'aimait pas sa personne, et voulait à la fois jouir 4* la m> nité
d'être aimée el du bonheur d'être indépendante. Mise en prison sous la reine
sa sœur catholique, elle songea, d^s qu'elle fut sur le trône, à rendre le
royaume protestant. (1559) Elle se fit pourtant couronner par un évêque
catholique, pour ne pas efTaroucher d'abord les esprits. Je remarquerai
qu'elle alla de Westminster à la tour de Londres dans un char suivi de cent
autres. Ce n'est pas que les carrosses fussent «dors en usage, ce n'était qu'un
appareil passager. ïmmtÊâiÊimÊQt e^cèi tXf» «onYoqua un parlemoU ffoi
étiUiUl 1» m* Ui^OB aaaliaiM ttUiqu^ est uyouid'lmi, et ^vi tea&«a «mit»
aîn la fliiBiéaalie^ 1m dAfliiWÉi et lee amiatei. SUsabeu e«t dtmo le titre
de chef de 1» rtUgloii angUetM. Beaucoup d'auteurs, et principalement les
Italiens, ont tiouYé eette dignité ridicule dans une femme; mais ils
pouvaient considérer que cette iename régnait ; qu'elle avait les droits
attachés au trône par les lois 4u pays; qu'autrefois les souverains de toutes
les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion; que les
empereurs romains furent souverains pontifes; que si aujourd'hui dans
quelques pays l'Église gouverne l'État, il y en a beaucoup d'autres où l'État
gouverne r%lise.Nous avons vu en Russie quatre souvertifiet do mite
fÊàÊbÊ sr en eyneie

d'augustin, et ce que le luthéranisme a d'austère. J'otiifci qua da muT mille quatre oenli bénéficien qua oobUmUI l'ABglaterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquanta chanoines, et quatre-vingts curés, qui, n'acceptant pas la réforme, restèrent catholiques et perdirent leurs j bénéfices. Quand on pense que la nation anglaise changea quatre fois de religion depuis Henri VIII, on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons suisses qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Uà lolada parlement est tout pour les Anglais; ils aiment la loi, et au napeot las eondiiire que par les lois d'un parliamt qui proBonae, et qui Mmble ptononcar par lvi-néma saire de cette conduite. En effet, dit que Ton établit pour principe que les princes sont obligés en conscience de sévir contre ceux qui attaquent la religion, de statuer une peine quelle qu'elle soit, contre la protestation ouverte ou cachée, l'exercice public ou secret d'aucun culte; la maxime que les peuples ont le droit et même sont dans l'obligation de s'armer contre un prince hérétique ou ennemi de la religion, en devient une conséquence nécessaire. Les diables des princes peuvent-ils balancer ceux de la Divinité même? La pats temporelle mérite-t-elle d'être achetée aux dépens de la foi? Il n'est pas question ici d'accorder à des particuliers le droit dangereux de se révolter; il faut établir un tribunal régulier qui prononce et le ptaet a aeriH «a aoa da p&mn ses droits; ainsi les objections qu'on fait contre le droit de résistance soutenu par plusieurs publicistes, les restrictions qui rendent ce droit, pour ainsi dire, nul dans la pratique, ne peuvent s'appliquer à celui de se révolter contre un prince hérétique. Je sais que les partisans de l'intolérance religieuse ont soutenu, suivant leurs intérêts, tantôt les maximes séditieuses, tantôt les maximes contraires. Mais entre deux opinions opposées, soutenue suivant les circonstances par un même corps, celle qui s'accorde avec ses principes constants ne doit-elle pas être regardée comme sa vraie doctrine? Cette proposition : Tout prince doit employer sa puissance pour détruire l'hérésie; et celle-ci : Toute nation a droit de se soulever contre un prince hérétique, sont les conséquences d'un même principe, il faut, si l'on veut raisonner juste, ou les admettre, ou ne rejeter ensemble. Tout ce qu'on a dit, pour prouver que des prêtres intéllectuels ne peuvent être de bons citoyens, se réduit à un pur verbiage : faire jurer à un prince d'exterminer les

hérétiques, c'est lui faire jurer, en termes équivalents , qu'il se soumet à être dépouillé de son trône , si lui-même devient hérétique. L'intérêt des princes a donc été, non de chercher à régler la religion, mais de séparer la religion de l'Etat, de laisser aux évêques la libre disposition des sacrements, des censures, des fonctions ecclésiastiques ; mais ne donner aucun effet civil à aucune de leurs décisions, de ne leur donner aucune influence sur les mariages, sur les actes qui constatent la mort ou la naissance ; de ne point souffrir qu'ils interviennent dans aucun acte civil ou politique , et de juger les procès qui s'élèveraient entre eux et les citoyens pour des droits temporels relatifs à leurs fonctions, comme on déciderait les procès semblables qui s'élèveraient entre les membres d'une association libre, ou entre cette association et des particuliers. Si Constantin eût suivi cette politique , que de sang il eût épargné ! Dans tous les pays où le prince s'est mêlé de la religion, à moins que, comme celle de l'ancienne Rome, elle ne se borne à de pures cérémonies, l'Etat a été troublé, le prince exposé à tous les attentats du fanatisme ; et l'indifférence seule pour la religion a pu amener une paix durable. 1 . Ces mêmes Anglais, si dociles sous la maison de Tudor, firent une guerre opiniâtre à Charles par zèle de religion ; ils chassèrent Jacques II, son fils, sur le simple soupçon qu'il songeait à rétablir la religion romaine ; mais les

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.91% accurate

GHAPITRS CLXYUI. — I»: LA R£IM£ ÉUSABETH. 161

PmÊomm nt Ht penéeuté poar ètte cHholique; miit ma qai liiwt tmbltr l^Sut par principe d» acniciwie» tannt iMraaMiit poil». Lm GiitMft ^ m Mmiaiit «lofi da pfétntt de k xeUgiospoiir étillirkQr poofoir od France, ne mtnquèrent pas d'emiuoyer les mêmes armes pour mettre Marie Stuart, leine d'£o(MWY leur nito, •urle trône d'Angleterre. Maîtres des finances et des armées de France, ils envoyaient des troupes et de l'argent en Écosse, sous prétexte de secourir ies f^cossais catioliqes contre les Écossais protestants. Marie Stuart, épouse de François II, roi de France, prenait liautement le titre de reine d'Angleterre , comme descendante de Henri VII. Tous les eatholiques anglais, écossais, irlandais étaient pour elle. Le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi ; les intrigues de la religion pouvait]• rnm&t* iaialmtti ditsipe ce piemier orage ; eSettmle ont armée an iscoiub dm proteetaoli d'£oomE , et ibreo la régante d'fioome mèm da JURê Stotr, 4 ramoir k loi par mi titilè, «t à tioiipaa da ftaaea dtne yingt jours» FÀnçois n meurt : elle oblige Maria Stnavlt aa fauye, à renoncer au titfe de reine d'ÀngUterre, Ses intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en ficouaj par là alla a'âtUcba uapaya dont elle avait tout à craindre. A peine est-elle libre de ces inquiétudes que Philippe II lui donne de plus grandes alarmes. Philippe était indispensablement dans ses inté' rêts quand Marie Stuart, héritière d'Élisabeth, pouvait espérer de réunir sur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre , et d'£aoam. Mais François II étant mort, et sa veuve retournée en£coasa sans appui, Philippe, n'ayant qna laa piolastanta à enlndra, derist HmplÂmhla annami d'filimbath. I Uaoalèfa an seeratrirlaiida contra atk^ataik réprima toijou Irlandais. U envia catta flotta Infineibla pour la détrtoar, at elle la I dissipa* U. soutient en France cette ligua catholique, si hmeste à la , maison royale, et elle protège le parti opposé. La république de Hollande est praaUa par las armas aspagnolas} alla rempftr.ba da auoom■ eheonstanees aTaient changé. Henri THI éprouTS peu de résistance, parce I qe^il n'attaqua que la hiérarchie ecclésiastinue, dont les abus avaient révolté toas les peuples : sous Edouard , la religion protestante devint aisément la ' dominante; elle avait fait des progrès rapides sous le règne de Henri YIII, I BUdgré les persécutions ; et Rome ne reconnaissant poar catholiques que ceux > oui reconnaissaient son autorité, tous ceux qui avaient approuvé la révolution i

de Henri VIII se trouvèrent protestants sans le vouloir. Le règne de Marie fut court; elle étonna la nation par des supplices, mais elle ne la changea point; et il fut à Elisabeth de rétablir le protestantisme. Enfin, lorsqu'à force de disputes on eut bien établi la distinction entre les différentes croyances, lorsque les persécution eurent forcé les dissidents à se réunir en sectes distinctes, tout changement de religion devint plus difficile en Angleterre qu'ailleurs; elle n'eut la paix qu'après que la tolérance de toutes les communions fut établie; si tant que les catholiques subsisteront, tant que l'entrée du parlement restera fermée à aux non-conformistes, cette paix ne sera fondée que sur l'indifférence pour la religion: indifférence qui est moins grande en Angleterre que dans aucun autre pays. En 1780, les compatriotes de Locke et de Newton ont donné à l'Europe étonnée le spectacle d'un assemblée tenue au nom de Dieu* et d'un vol TAXBI. -* yni. u ' Digitized by Google

Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs Etats pour se mettre en possession du trône de France; mais les intérêts et les temps sont tellement changés , qu'elle envoie des secours réitérés à Hènri IY pour hdder à conquérir' nm pstrfmiiiiie. CfM ft?ec M secourt tpie Benri assiégea enilh Paris, et que, sans le due ds Panne , ou sans son extrême indiilgenec pour les assiégés, il eût -mis la religion protestante sur le trône. C'était ce qu'Slisaibeth avait extrêmement & cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ne point perdre Is fruit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s*était encore fortifiée dans son cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par Pie V et par Sixte-Quint; ces deux papes l'avaient déclarée indigne et incapable de régner; et plus Philippe II se déclarait le protecteur de cette religion, plus Elisabeth en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministre protestant plus affligé qu'elle quand elle apprit l'abjuration de Henri IV. Sa lettre à ce monarque est bien remarquable : c Vous m'offres Totre amitié oonune à TOtre sœur, je sais que Je Vai méritée, et certes à un grand priz;]e ne m'en repentiraia pat si ?oos nfifiez pas changé de père. Je ne puis plus être votre wam d« pête; car J'aimerai to^fours plus ch&rwnmit celui qui m'est propre que c^ qui vous adopté. » Ce hiUst fieiit voir en même temps soa oonuTi son esprit, et l'énorme a?ec laquelle eUe s^ezprimait dans une langue étrangère. Malgré cette haine contre la religion romaine, il est silr qu'elle ne fut point sanguinaire avec les catholiques do son royaume, comme Marie l'avait été avec les protestants. Il est vrai que le jésuite Créton, le jésuite Campion, et d'autres, furent pendus (1581), dans le temps même que le duc d^Anjou, frère de Henri III, préparait tout à Londres pour sou mariage avec la reine, lequel ne se fit point; mais ces jé« suites ftirent jumanimement condamnés pour des conspirations et des séditions dont ils ftirent accusés; l'arrêt fttt donné sur les d^NseitioBs 4^ témoins, n se peut que ces victimes fussent innocentes; smïs ausii la rrine était innocente de leur mort, puisque les bis secdee avaieat agi : nous n'avons d'ailleurs nulle preuve de leur innocence; et les preuves jnrldiquiM de leurs oiimes subsistent dans les Archives de VAngleterre. Plusieurs personnes en France s'imaginent encore qu'Êlisabeth ne fit périr le comte d'Essex que par une jalousie de femme; elles le croient sur la foi d'une tragédie et d'un roman. Mais quiconque a un peu lu, sait que la reine avait alors soixante et huit ans ; que le comte d'Essex fut coupable d'une révolte

ouverte, fondée sur le déclin même de l'âge de la reine, et sur l'espérance de
prolonger du déclin de sa puissance } qu'il fut enfin couronné par ses pairs,
lui et ses collègues. Il joignait à son titre de roi le titre de roi
d'Alsace. Il fut sous aucun de ses prédécesseurs, fut un des fermes appuis de
son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'État.
Il eut des favoris, et n'en employa aucun aux dépens de la patrie.
Son peuple fit son premier favori; non qu'il l'aimât en effet, mais
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.94% accurate

CHARIBS CLZVm. — • D8 LA RBUfB ÉUSABBTH. 163 elle sentait que sa silretô et sa ^oire dépendaient de le traiter cumme si elle l'eût aimé. Elisabeth aurait joui de cette gloire sans tache, si elle n'eût pas florillé on si beau règne par l'assassinat de Marie Stuart, (qu'elle osa oemmettre a? 8e le glaife de la justiee. Crap. CLXIX. — De la reine Marie Sluart. Il est difficile de savoir la vérité tout entière dans une querelle do particuliers; combien plus dans une querelle de têtes couronnnt^es. lorsque tant de ressorts secrets sont employés, lorsque les deux partis font valoir également la vérité et le mensonge! Les auteurs contemporains sont alors suspects; ils sont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande et fatale aventure. Toutes les rivalités étaient entre Marie et Elisabeth , rivalité de na* tkm, de eonniiOy do religion; edle de l'esprit, eéltode la beauté, HariOi bien moins puissante, moins mattresae ohes elle, moins ferine efmohaspoIHîqae, n'avait de stqiériorité sur Blissbelb que oeUe do see agréments, qoi eontriboftrent même à son malhenr. La reine d^Bcosse enoourageaitb faction catholique en Angleterre ; et la reine d'An* gleterre animait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse, Ëlisabeth porta d'abord la supériorité do ses intrigues jusqu'à empé* cber longtemps Marie d'Êcosse de se remarier à son choix. (1565) Cependant Marie, malgré les négociations de sa rivale, malgré les états d'Êcosse composés de protestants, et malgré le comte de Murray, son frtre naturel, qui était à leur tête, épouse Henri Stuart, comte Darnley, son parent, et catholique comme elle. Elisabeth alors excite sous main les seigneurs protestants, sujets de HafiOi à prendre les armes;]a reine d'Écrasé tes poursoiTit eUchmême, et les contraignit de se retirer en Angleterre ; jusquelà tout loi était favoftUe, et sa rivale était confondne. la faiblesse dn ooenr de Varie commença tons ses malheurs. Vn. mutfcioi italien, nommé David Rlzaio, lût trop avant dans ses bonnoi grâces. Il jouait bien des instrnnunitSi et avait une Toix de basse agréable : c'est d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la musique, et qu'ils étaient en possession d'exercer leur art dans les cours de l'Europe; toute la musique de la reine d'Ecosse était ^ italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent de quiconque est en crédit, c'est que David Rizzio était pensionnaire du pape. 11 contribua beauœup au mariage de la reine, et ne servit pas

moins à l'en dégoûter. Darnley, qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri et jaloux, entre par un escalier dérobé, snivi de quelques bsonaes iBoée, dans in elMOBBia de aa fenuBM, oà efle sonpait atee Rittio et nne de ses flrvorites : on rearerse la table, et on tne Eixiio aux yeux de la reine, qjsâ se met en vain au-dennt de lui. BUe était enceinte de einq mois : la ?«e des épées nues et sangtanloi it sur elle une impfMsion qot pcssa JnsQa'an fruit ^'eUe pof^ * ' Digitized by Google

16% CHAPIIRfi CLXU. — DE LA R£IN£ tait dam son flanc. Son fils Jacques VI, roi d'£co«e «l d'Angleterre, «ini naquit ^piatre mois après cette aventere» tramMa toote sa Tie à la toe d'une épée nne, quelque elRurt qu*U At pour sumonter oeMe disposition de aas oiganes : tant la nature a de fraee, et tant éUe agit pafr des tôles inconnues La raine reprit bientôt son autorité, se raccommoda avec le comte de Murray, poursuivit les meurtriers du musicien, et prit un nouvel engagement avec un comte de Bothwell. Ces nouvelles amours produisirent la mort du roi son époux (1567) : on prétend qu'il fut d'abord empoisonné, et que son tempérament eut la force de résister au poison; mais il est certain qu'il fut assassiné à Edimbourg dans une maison isolée, dont la reine avait retiré ses plus précieux meubles. Dès que le coup fut fait, on lit sauter la maison avec de la poudre; on entem son corps auprès de celui de Rixslo dans le tomlMan de la maiaon rofale. Tous les ordres de nitat, tout b peuple, accusteent Botliwell de rassaasinat; et dans la temps nAme^ la voix pnhliqfue criait vengeance, llarie se fit enlem par oelaHaasin, qui avait encof» les annns teintes du sang de son noud, et l^épousa publiquement Ce qu'il y eut de singulier dans cette horreur, c'est que Bothwell avait alors une femme, et que, pour se séparer d'elle, il la força de Taccuser d'adultère , et fit prononcer un divorce par l'ardieTaque de SaintrAndré selon les usages du pays. Bothwell eut toute Tinsolence qui suit les grands crimes. Il assembla les principaux seigneurs, et leur fit signer un écrit, par lequel il était dit expressément que la reine ne se pouvait dispenser de l'épouser, puisqu'U Pavait enlevée, et qu'il avait coudié avec éDe. Tous ces Didls sont avérés; les lettres de Marie à BoUivrell ont été eontestées; mais elles portent un caractère de vérité anqudl il est Attelle de ne pas se rendre. Ces attentats soulevèrent rficosse. Marie, abandonnée de son armée, fut obligée de se rendre aux confédérés. Bothweli s'enfuit dans les îles Orcades; on obligea la reine de céder la couronne à son fils, et on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de Murray, son frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches et d'injurœ. Elle se sauve de sa prison. L'humeur dure et sévère de Murray procurait à la reine un parti. Elle lève six mille hommes, mais elle est vaincue, et se réfugie sur les frontières d'Angleterre (1568). Elisabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle ; mais elle lui fit dira qu'étant aceiMée par la voii pnldique du meurtre dn xot son époux, éUe devait s'en Justifier, et qu'elle aérait protégée, si éHe était innocente. I.

L'opinion que l'imagination des mères influe sur le fœtus a été longtemps admise presque généralement; les philosophes même se croyaient obligés de l'expliquer. L'impossibilité de cette influence n'est pas sans doute rigoureusement prouvée, mais c'est tout ce qu'on peut accorder; Mais pour établir une opinion de ce genre, il faudrait une suite de faits bien constatés avant à leur existence, et tels au'ils ne puissent être attribués au hasard; et c'est ce qu'on est bien résigné d'avoir. Les tentatives qu'on a faites pour montrer le pouvoir de l'imagination sur nos jugements, sur notre manière de voir, qu'à prouver le pouvoir de celle de la mère sur le fœtus. {Éd. de Kehl.) Digitized by Google J

105 Elisabeth se rendit Arbitre entre Marie «t la régénée d'Écosse. Le régent vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt (1569), et se donna à remettre entre les mains des commissaires anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse, d'un autre côté, retenue dans Carlisle, accusa le comte de Murray lui-même d'être auteur de la mort de son mari, et récusait les commissaires anglais, à moins qu'on ne leur joignît les ambassadeurs de France et d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès. (9^e Juin 4^e mai de l'année 1569) Elisabeth ne se fit point juge de l'affaire; elle devait un serment, mais elle le fit transférer à Thomas Murray, qui était pour elle une prison. Ces décastres de la maison royale d'Écosse retombaient sur la nation partagée en luttes produites par l'anarchie, le comte de Murray fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de Marie. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre, et firent quelque ravage sur la frontière. (1570) Elisabeth envoya bientôt une armée punir ces brigands et tenir l'Écosse en respect. Elle fit élire pour régent le comte de Lennox, frère du roi assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice et de la grandeur : mais en même temps on conspirait en Angleterre pour délivrer Marie de la prison où elle était retenue; le pape Pie V lui-même se fit ardemment afficher dans Londres une bulle par laquelle il'excommuniait Stobeth et déliait de son serment de fidélité : c'est cet attentat, si familier aux papes, si horrible, et si absurde, qui ulcéra le cœur d'Élisabeth. On voulait secourir Marie, et on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble, mais l'une du haut du trône, et l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que Marie se conduisit avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Écosse pendant ce temps-là ruisselait de sang. Les catholiques et les protestants faisaient la guerre civile. L'ambassadeur de France et l'archevêque de Saint-André furent faits prisonniers, et l'archevêque pendu (1571) sur la déposition de son propre confesseur, qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi. Le grand malheur de la reine Marie d'avoir des amis dans sa disgrâce. Le duc de Norfolk, catholique, voulut s'élever comptant sur une révolution et sur le droit de Marie à la succession d'Écosse. Il forma dans Londres des partis en sa faveur, très-faibles à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne et des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de Norfolk. Les pairs le condamnèrent à mort (1572),

pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours en faveur de Marie. Le sang du duc de Norfolk resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne découragea point ses partisans à Londres, animés par les princes de Guise, par le saint-siège, par les jésuites, et surtout par les Espagnols. Le grand projet était de délivrer Marie, et de mettre sur le trône d'Angleterre la reine catholique avec elle. On complotait contre Elisabeth. Philippe II préparait sa invasion (1580) Une reine d'Angleterre

Digitized by Google

terre alors, ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger Marie son égale, comme si elle eût été sujette (1586). Quand elle-même meublait sa perlemenc et cinq juges du Parlement l'allaient interroger dans sa prison à Fotheringhay; elle protestait mais répondit jamais. Jugement ne fut ni l'acte incompetent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, et jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, et on ne les lui confronta point. On prétendit même convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, et dont on aurait pu tirer la mort pour les examiner avec elle. Enfin, quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que Marie cherchait partout des secours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. Elisabeth n'avait d'autre juridiction sur elle que celle du puissant sur le Hérétique et sur le malheureux. Enfin, après dix-huit ans de prison dans un pays qu'elle trouvait improprie, prudemment choisi pour elle. Marie eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir (le 28 février 1587). Elisabeth sentait qu'elle laissait une action très condamnable, et elle la rendit encore plus odieuse en voulant tromper le monde, qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, et en faisant mettre en prison le secrétaire d'État qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté et sa dissimulation. On estima son règne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage Elisabeth, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on put même prétendre que la conservation de Marie lui était nécessaire, pour lui répondre des attentats de ses partisans. Si cette action flétrit la mémoire d'Elisabeth, il y a une impérieuse nécessité à canoniser Marie Stuart comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, et de son imprudence : ses fautes et ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de Jeanne de Naples; toutes deux belles et spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parents. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les attentats, et le crime puni par le crime. C'est la France vers la fin du seizième siècle, l'Espagne intimidait l'Europe par sa grande puissance, et que l'Angleterre jouait le second rôle en

lui résistant, la Btece était déchirée, faible, et prête d'être démembrée; eUe
était loin d*ayoir en Europe de l'influence et du crédit. Les guerres civiles la
rendiient dépend m to de tous ses voisins. Ces temps de fureur,
d'avilissement, et de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient
toute l'histoire romaine. Quelles furent les causes de tant de malheurs? la
religion, l'ambition, le défaut de bonnes lois, un mauvais gouvernement.
Digitized by Google

CHAPITRE CLU. — DE LA FRANCE SOUS FRANÇOIS U.

167 Henri II, par ses rigueurs contre les sectaires, et surtout par la
ordonnance de la mort du comte d'Anjou, exécutée par le roi,
par l'ordre des Jésuites, fit beaucoup plus de catholiques en France qu'il en avait
en Suisse et à Genève. S'ils avaient pu daigner un peu comme celui de
Louis XII, où Ton faisait la guerre à la cour de Rome, on eût pu les
favoriser; mais ils venaient précisément dans le temps que Henri II avait
besoin du pape Paul IV pour disputer Naples et Sicile à l'Espagne, et
lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison
d'Autriche. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de l'Eglise aux intérêts
de Rome. Le clergé, puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels
et pour son autorité, les poursuivit; la politique, l'intérêt, le zèle,
concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme Elisabeth en
Angleterre toléra les catholiques; on pouvait en conserver de bons sujets, en
leur laissant la liberté de conscience. On eût importé peu à l'état
qu'un schisme leur manière, pourvu qu'ils eussent été soumis au lois de l'état
: en les pénalisant, et en en fit des rebelles. La mort funeste de Henri ne fût le
signal de trente ans de guerres civiles. On vit un roi enfant gouverné par des
écarts, des princes du sang et de grands officiers de la couronne jaloux
du crédit des Guises, en outre, encoururent la subversion de la France. La
fameuse conspiration d'Amboise est la première qu'on connaisse en ce pays.
Les ligueurs faites et rompues, les mouvements passagers, les emportements
et le repentir, semblaient avoir fait jusqu'alors le caractère des Gaulois, qui,
pour avoir pris le nom de Francs, et ensuite celui de Français, n'avaient pas
changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conspiration une audace qui
tenait de celle de Catilina, une profondeur, et un secret qui la
rendait si difficile à déjouer, que des députés siciliennes et des Fasti de Florence : le
prince Louis de Condé en fut l'âme insaisissable, et conduisit cette entreprise
avec tant de dextérité, que quand toute la France sut qu'il en était le chef,
personne ne put l'en convaincre. Cette conspiration avait cela de particulier
qu'elle pouvait paraître excusable, en ce qu'il s'agissait d'ôter le
gouvernement à François duc de Guise, et au cardinal de Lorraine, son
frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en
esclavage, et les princes du sang et les officiers de la couronne éloignés :
elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur,
maître par les lois de choisir les dépositaires de son autorité. Il n'a jamais

été prouvé que dans 66 complot on eût résolu de tuer les Guises} Baie«
eonlM ili an* raient rédsté, leur mort était infoilliblsw Cinq eente
seotilshonflMs, tous bien accompagnéSi . et aille soldate détacminée»
conduite per trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour aaïqué du
Ibiod des provinces du royaume dans Amboise, oii éteit la cour. Les rois
n'avaient point encore la nombreuse garde qui les entoure aujourd'hui : le
régiment des gardes ne fut formé que par Charles IX. Deux cents archers
tout au plus accompagnaient François IL Les autres rois de l'Europe n'en
avaient pas davantage. Le connétable de Montmorency, Digitized by
Google

168 CHAPITRE eux. — DE LA FRANCE 0 revenant devant
Oiiiteni, où les Mms « n'ont pas voulu la mort de François II,
chaussés de nouvelles souliers, et là » menaça de les faire pader comme d'
tanamii qui mettaient une barrière entre le roi et « le praple. La simplicité
des mœurs antiques était encore dans le palais des rois; mais aussi ils
étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se
saisir, dans la maison royale, des ministres, du roi même ; le succès
semblait sûr. Le secret fut gardé par tous les conjurés pendant près de six
mois. L'indiscrétion du chef, nommé du Barri de la Renaudie, qui s'ouvrit
dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration : elle n'en fut pas moins
nécessaire; les conjurés n'avaient pas moins au rendez-VOUS. leur opiniâtreté
d'espérance Tenait surtout du fanatisme de la religion : ces gentilshommes
étaient beaucoup de calvinistes, qui se fusaient un devoir de Tuer leurs
frères persécutés. Le prince Louis de Gondé avait hautement embrassé cette
secte, parce que le duc de Guise et le cardinal de Lorraine étaient
catholiques. Une révolution dans l'Église et dans l'État devait être le fruit de
cette entreprise. (1560) Les Guises eurent à peine le temps de faire venir
des troupes/ Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans
tout le royaume; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les
conjurés. Comme ils venaient par troupes séparées, ils furent aisément
découverts; du Barri de La Renaudie fut tué en combattant; plusieurs moururent
comme lui les armes à la main. Ceux qui avaient pris part à la révolte les
s'implorèrent; et pendant un mois entier on ne vit dans l'Amélie que des
écheffards sanglants et des potences chargées de cadavres. La conspiration
découverte et punie ne servit qu'à augmenter le nombre de ceux qu'on avait
voulu détruire. François de Guise eut la puissance des anciens maires du
palais, sous le nouveau titre de lieutenant général du royaume : mais cette
autorité même de François de Guise, l'ambition turbulente du cardinal en
France, révoltèrent contre eux tous les ordres du royaume, et produisirent de
nouveaux troubles. Les calvinistes, toujours secrètement animés par le
prince Louis de Condé, prirent les armes dans plusieurs provinces. Il fallait
que les Guises fussent bien puissants et bien redoutables, puisque ni Condé,
ni Antoine, roi de Navarre, son frère, père de Henri I^{er}, ni le fameux amiral
de Coligny, ni son frère d'Andelot, colonel-général de l'Armée, n'osaient
encore se déclarer ouvertement. Le prince de Goadé fut le premier chef de
parti qui parut faire la guerre civile en homme timide, portait les coups et

retirait la main; et, croyant qu'on se ménager avec la cour, qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan, dans le temps qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les Guises le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé et par des commissaires tirés du parlement, malgré les privilèges des princes du sang de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées : mais qu'est un privilège contre la loi ? et un privilège dont il n'y avait

Digitized by Gca

* nom FRANÇOIS n. I6é d'exemple que dans la violation même on qu'on a Henri m «ofre oUssm. Gkap. GLXXI. -^Dêla Frmuoê, MimHU dê Chmtki IX. Dans toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint A. Orléans, et ensuite à Pontuise, des états généraux : ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre Tépéa et la roba» Cette distinction lût ignorée dans l'empire romain jusqu'au temps de Constantin. Les magistrats savaient commander et les guerriers avaient talent à loger. Les armes et les lois {étaient aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusque vers le HT* siècle. Peu à peu ces deux professions furent séparées en Espagne et en France : elles ne l'étaient pas absolument en France, quoique les parlements ne fussent plus composés que d'hommes de robe longue. Il restait la juridiction de baillis d'épée, telle que dans plusieurs provinces allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans, convaincus que ces baillis de robe courte ne pouvaient guère s'astreindre à étudier les lois, leur ôtèrent l'administration de la justice, et la conférèrent à leurs seuls lieutenants de robe longue : ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges, cessèrent de l'être. f. Ces fonctions ne s'entendaient être confondues que chez des peuples où les lois étaient simples, et qui n'avaient point de troupes réglées toujours subsistantes. Alors le même homme remplissait tour à tour toutes les fonctions de la société, «sensé comme philosophe embrassait toute l'étendue des sciences, lorsqu'il se livrait aux détails^ Messe finie Digitized by Google

Le chancelier de l'Hospital eut la principale part à ce changement. Il fit dans le temps de la plus grande faiblesse du royaume; et il a contribué depuis à la force de son souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des lois. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, qui compose la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui concourt à former les lois, et rend la justice. Quand on observe un grand changement dans la constitution d'un État, et qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changements, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie et d'autres mœurs. Les états généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent; on en eut à peine. C'est là le véritable principe du bouleversement de la France. Si Catherine de Médicis avait eu de quoi acheter des serviteurs et de quoi payer une armée, les différents partis qui troublaient l'État auraient été contenus par l'autorité royale, la reine mère se trouvait entre les catholiques et les protestants, les Coudés et les Guises. Le connétable de Montmorency avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris, et dans les provinces. Catherine de Médicis ne pouvait guère que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maîtresse et d'arrêter les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissy entre les catholiques et les protestants : ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, et donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger. Dans le temps que Théodore de Bèze et d'autres ministres venaient à Poissy soutenir solennellement leur religion en présence de la reine et d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de Marot. arrivait en France le cardinal de Ferrare, légat du pape Paul IV. Mais comme il était petit-fils d'Alexandre VI par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance que de respect pour sa place et pour son mérite; les laquais insultèrent son portecroix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père, avec l'histoire des scandales et des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des Jésuites, le père de la Motte, qui ne savait pas un mot de français, et qui disputa au cardinal de Poissy en italien; langue que Catherine de Médicis

avait rendue à l'État et de magistrat commencent à se séparer longtemps avant la destruction de la république, quoique jamais elles n'aient appartenu à des ordres séparés. Un sénateur était le juge suprême des provinces qu'il gouvernait; un jurisconsulte, devenu préteur ou proconsul, commandait les troupes de sa province. Mais ce mélange n'avait lieu que pour les personnages de cet ordre : les jurisconsultes se formaient au barreau, et les guerriers dans les camps. Le mal n'est donc pas en France d'avoir séparé ces fonctions, mais d'avoir formé deux ordres de gens qui s'excluaient. Il serait ridicule que les militaires voulussent juger, comme il le serait qu'un géomètre voulut enseigner la chimie ; mais toute distinction légitime, toute division en ce genre est utile à la société. (Éd. de Kehl,) Digitized by Google ;

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

sous CUARLEa IX. 171 ftimillère à la Oour, et qui influait alors beaucoup dans U Ittigue française. Ge JétHe, dm le aelloque, estla lutfdleiM dedli« à la reine mm ne tel ajqppteiiat pasde le omtfoquer, et quelle «siuptlt le droit du pipe, n di^mtelt cependant dans eeUe aeaeiuiiéa ^1 téprouTalt; Il dût en pariant de Fevehailstie, « que Dieu êtidt k la place do paâa et du vin , commtf un roi qui se fait lui-même son amhassadenr. » Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites chose?? niii

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

1 72 CHAPITRE CUUU. DE FRANCE pouvait «Mwr «émit à ftiira ?MiSr te AllMMods poor adMnw k 4iMtniiotioa éa laïaume. Le tel dTSipi^gi», ds ion côté , envoyait de petits secours aux catholiquør pour eatretrair o«t incendie, dont il flfpérail profiter. C'est ainsi que treize enseignes espagnoles marchèrent au sf^coiirs de Montluc dans la Saintonge. Gea temps fiixent sans contredit les plus funestes de la monarchie. (1562) La première bataille rangée qui se donna fut celle de Dreux. Ce n'était pas seulement Français contre Français : les Suisses faisaient la principale force de l'infanterie royale, les Allemands celle de l'amée protestante. Cette journée fut unique par la prise des deux géwÊÊtm : Xoiitmoreiicy , qui oomoiaBdait riurméa royale en qnalilé de connitable, et le prisée de Gondé, tmok Iras deox pvieoBnSenL Fnufoie de Guiee, Uevlenant dw ooBBélabale, gagna la lMrt«ne, et Coligny, fientenaat de Oondé, aam aoii amée. Gniae fut elon ae comble de sa i^te; toi^wm vainqueur partout où il s*élait tronvé, et tw^om vépeiant les malheurs du connétable, son rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, et le maître de la cour \$ afiaUei généreux, et en tout sens le premier homme de l'État. ^ (1563) Après la victoire de Dreux, il alla faire le siège d'Orléans; il était prêt de prendre la ville, qui était le centre de la faction protestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand homme fut le premier que le fiuiatisme fit c(mimettre en France. Ces mômes huguenots qui, soui François I** et aoet Henri H, n'avaient m que prier I>ieiit ^ aoeflHr ee qu'île appelaient Je man^fre, étaient devenue des enthouaiaitea lùrieux : ils ye lisaient plna l'fieritaire que pour y ekei^ eber des eiemplee d'assassinats. Poltrot de Méré se crut un Ao4 envoyé de Dieû pour tuer un chef philistin. Cela est ai vrai que le parti fit des Ters à son honneur, et que j'ai vu encore une de ses estampes, avec une inscription qui élève son crime jusqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche; car il feignit d'être un transfuge, et assassina le duc de Guise par derrière. Il osa charger l'amiral de Coligny et Théodore de Bèze d'avoir au moins connivé à son attentat; mais il varia tellement dans ses interrogatoires, qu'il détruisit luimême son imposture. Coligny offrit même d'aller k Paris subir une oonbentiliott aeee ee mliMklet et ptia la nine de suspendre l'eiecntioft iuiqufà ee que k véifté lût ffecoimue. n iiMit avouer que ramti^ tout chef de parti qu'il était, n'avait Jamaii eemiBia la meiudTO aetiou qui pût le tÊÛe ÊOvp^nK d'une noireenr si

lâche. Un moment de paix succéda à ces troubles : Condé accommoda - avec la cour; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces. Ce n'était pas assez que les Espagnols, les Allemands et les Suisses, vinssent aider les Français à se détruire; les Anglais se hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les protestants avaient introduit dans le Havre-de-Grâce, bâti par François I", trois mille Anglais. Le connétable de Montmorency, alors à la tête des catholiques et des protestants réunis, eut bien de la peine à les en passer. Digitized by Google

» SODS CHAULES IX. 173 (1563) Cependant Charles IX. ayant atteint l'âge de treize ans et un jour, vint tenir son lit de justice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen; ut, ce qui est reraaniuable, sa mèrei en se démettant de sa régence, se mit à genoux devant lui. Il se passa, àj cet acte de majorité, une scène dont il n'y avait point d'emnple. Oàét de GhâtiUon, cardinal, évêqoe de Beauvtif, ^4liil €ût protestant oomme son frère, et s'était marié. Le pape i'iait rayé dtt aaaabn des eardinanx; lin- inême avait méprisé œ titre : mais, pour braver le pape, il assista à la cérémonie en habit de eardinal; sa tanme s'assexait cliei le roi et la reine en qualité de iéiome d'un pair du royaume, et on la nommait indiflérénmient maâmê la eomtesiê de Beaurais et madame la cardinale. Ce qui est très - remarquable, c'est qu'il n'était ni le seul cardinal, ni le seul évêque qui fût marié en secret. Le cardinal du Belley avait épousé Mme de Châtillon, À ce que rapporte Brantôme, qui ajoute que personne n'en doutait. La France était pleine de bizarreries aussi grandes. Le désordre des guerres civiles avait détruit toute police et toute bienséance. Presque tous les liéDéAees étaient possédés par des séculiers : on donnait nne abbaye, un évêché, en mariage à des iUies; mais la paix, le plus grand des biens, fiUsait oublier ces irrégularités, amqueDes on était aecoutumé. Les protestants, tolérés,' étaient sur leurs gardes, mais tranquilles. Louis de Condé prenait part aux fêtes de la cour ; ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de sûretés, et on lui en donnait trop peu. Le prince de Condé voulait partager le gouvernement. Le cardinal de Lorraine, à la tête de sa maison, si étendue et si puissante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de Montmorency, ennemi des Lorrains, conservait son pouvoir et partageait la cour. Les Coligny et les autres chefs de parti se préparaient à résister à la maison de Lorraine. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre, «iaient h h religion. Dieu était leur prétexte; la ftueur de dominer était leur dieu : et les peuples eninés de Cuiatisme, étaient les instniments et lee tietimes de l'aml^tion de tant de partis oppMés. (iS67) Louis de Condé, qui avait voulu amdiier le jeune François U des mains des Guises, à Âmboise, veut encore avoir entre ses mains Gharies IX, et l'enlever, dans Meaux, au connétable de Montmorency. Ce prince de Condé fit précisément la même guerre, les mêmes manœuvres, sur les mêmes prétextes, à la religion près, que fit depuis le grand Condé, du môme nom de Louis, dans les guerres de la

Fronde. Le prince et l'amiral donnent la bataille de Saint-Denys (1567) contre le connétable, qui y est blessé. \ mort, à l'âf^e de quatre-vingts ans; homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, esprit austère, difieile, opiniâtre, mais koanite homme, et pensant atee grandear. CTest lui qui répondit à son eonfesseur : « Pensea-vous que j'aie véeu fasire-vingls ans pour ne pas savoir mourir un quart d'beure t » On fortasoa effigie en dre, comme celle des rois, à Notre-Dsme, et les cours supérieures assistèrent à son service par ordre delà ooar: bonL Digitized by Google

174 CHAPITRE CLXXI. ^ DS Là FRAHGE neur dont l'usage dépend, comme presque touti da la Tdlont^ (te lois et des circonstances des temps. Cette bataille de Saint-Denys fut indécise, et la France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral de Coligny, l'homme de son temps le plus fécond en ressources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemands, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée de l'amiral se cotisa pour fondoyer l'améd palatine. Toatkiioyaume eit ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle nne pnissance assemble tes forces contre une antre, et est victorieuse on détruite ^ ce sont autant de guerres qa'il j a de villes; ce sont les citoyens, les parents } acharnés partout \ôs uns contre les autres : le catholique, le protestant , rindififérent, le prêtre, le bourgeois Si n'est pas en sûreté dans son lit : on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée (1568), mais chaque paix est une guerre sourde, et tous les jours sont marqués par des meurtres et par des assassinats. Bientôt la guerre se fait ouvertement. C'est alors que la Rochelle devint le centre et le principal siège du parti réformé, la Gen^ve de la France. Cette ville, assez avantageusement située sur le bord de la mer pour devenir une république florissante, l'était déjà à plusieurs égards; car, ayant appartenu au lol d'Angleterre depuis le mariage d'SLéonoce de Guyenne avec Henri II, elle s'était donnée au roi de France Charles V, à condition q[u'elle aurait droit de battre en son propre nom de la monnaie d'argent, et ^e ses maires et ses échevins seraient réputés nobles : beaucoup d'autres privilèges, et un commerce asses étendu, la rendaient assez puissante, et elle le fut jusqu'au temps du cardinal de Richelieu. La reine Élisabeth la favorisait; elle dominait alors sur l'Âunis, la Saintonge, et i'Angoumois| où se donna la célèbre hataiik de Jarnac. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, à la tête de l'armée royale, avait le nom de général ; le maréchal de Tavannes l'était en effet : il fut vainqueur (13 mars 1569^). Le prince Louis de Condé fut tué, ou plutôt assassiné, après sa défaite, par Montesquieu , capitaine des gardes du duc d'Anjou. Coligny, qu'on nomme toujours Vomirai , quoiqu'il ne le fftt nlus, rassembla les débris de l'armée vaincuei et rendit la lietdre des royalistes inutile. La reine de Navarrei Jeanne d*AU»et, veuve du faible Antoine, présenta son fils à l'armée, le fit reconnatue chef du parti; de sorte que Henri IV, le meilleur des^is de France, fut, ainsi que le bon roi Louis XII, rebelle avant que de régner". L'amiral Coligny fut le chef véritable et

du parti et de l'armée, et servit de père à Henri IV et aux princes de la maison de Condé. Il soutint seul le poids de cette cause malheureuse, manquant d'argent et de secours. 1. Il fut le chef et l'allié des rebelles de France, car un roi de Navarre, son vassal d'un royaume indépendant de la France, même féodalement, n'eût plus un rebelle en faisant la guerre à Charles que Philippe II, souverain de Flandre et de la Flandre, et en cette qualité vassal de la couronne. Il faut observer aussi que Louis XIV ne fit la guerre que pour soutenir ses prérogatives et ses projets d'ambition en Espagne que Henri IV défendait les lois de la justice, ^, j Ly Google

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

sous CHARUS BL. 175 danl ayant des troupes; trouvant i'arl d'obtenir des secours allemands, sans pouvoir les acheter; vaincu encore à la journée de Moncontour (1569), dans le Poitou, par i'arméti du duc d'Anjou, et réparant toujours les ruines de bon parti. Il n'y avait point alors d« manière imiformt és eoBibaUre. LlnAntorie àuemaade et tutoae ne se semit que de longues piques j la française employait plus ordinairement des aiquebuses avec de conrles h»]1»h«wies : la cavalerie allamaiide se servait de pistoletB; la fran« çaiaene oombatlait guère qu'avec la lance. On entremêlait souvent les bataillons et les esMdrons, Les plus fortes années n'allaient pu alors à Tingt mille hommes : on n'avait pas de quoi payer davantage. Mille petits coëbals suivirent Ja iMiaiiie de Moncontour dans toules les pro» vinces. Enfin, au milieu de tant de désolations, une nouvelle paix semble faire respirer la France; mais cette J)aix ne fut que la })réj»uration de la Saint-Bartliélemy (1.j70). Celte alTrousse journée fut méditée et préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que Catherine de Médicis, élevée dans les plaisirs, et à qui le parti huguenot était celui qui lai ftisait le moins d'ombrage, put prendre «ne fteitioii si bidiare. Cette honeur étonne encore davantage daas un lotdeTingt ans. laiiictioa des Onises eutbeanoonp de part à l'en* trepriae. Deux Italiens^ depuis cardinaux, Birague stBetx, dlspectoi^ les esprits* On se faisait un grand honneur alors des maximes de Macbiavel, et surtout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. iJi maxime qu'il ne faut jamais commettre de crimes eût été même plus politique; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes et les plaisirs que Catherine de Médicis entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie et de fureurs, de vo^ luptés et de carnage, forme le plus bizarre tableau où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. Charles IX, qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinairej et, quoiqu'il eût des maitres^S| son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses svjets. La trame fût ourdie avec une £s8i« mulatîon aussi profonde que l'action était bpnible. Une seule chose anrait pu donnar ^ulque aoqpçon: c'est qu'un jour que le roi s'arnuaaat à alisier des lapins dans un clapier: « Vaîtes-ka-mol tous sortir, dit-il, afin que j'aie U plaisir de les tuer tous* a Auan un gentilhomme du parti de Cdigny ^litta Paris, et lui dit, en prenant goagé de Igi : m Je m'enfuis, parce qu'on

nous fait trop de caresses. » (i&72) L'Europe ne sait que trop comment
Ciiaries IX maria sa sœur à Haaâ de IHavaïie, pour k laire donner dans le
piéga^ par quais sarnation et les droits des citoyens. Les moyens qu'il
employait pouvaient êtr^ illégitimes, mais oTétait en ftreur d'une eanse
juste qu'û les employait. Vi tes catnoliques ni les protnstnnts n'avaient
certainement le droit de faire la guerps civile; mais les protestants ne la
firent jamais que pour soutenir la lib«rté de conscieuee, ce droit légitime d«
tous las hommes ; et les oatholiauas ne U fê^ salent au ogatraire que pour
maiatsnir uns intolérance tyraaniqDf. (m ai Mthl.) Digitized by Google

176 CBAPITRB CLZXI. — M Lâ fRANCB menls il le rassura, et avec quelle rage s'exécutèrent enfin oes massacres projetés pendant deux années. Le P. Daniel dit que Charles IX joua bien la comédie; qu'il fit parfaitement son personnage. Je ne répéterai point ce que tout le monde sait de cette tragédie abominable : une moitié de la uation égorgeant l'autre , le poignard et le crucifix en nain; le roi lui«inèiie tirant d^lln• arquebuse sur les malheueiiz qui fayaient : Je remarquerai teulement quelques partieuhritéa; la peaîère, c'est que, li on en croit le duc de SuUy, lliittoriètt lUtthieu, et tant d'autres, Betai Vf leur avait souvent raconté que. Jouant aux dés avec le due d*Alençon et le duc de Guise , quelques Jours avant la Saint-Barthélemy, ils virent deux fois des taches de sang sur les dés, et qu'ils abandonnèrent le jeu, saisis d'épouvante. Le jésuite Daniel, qui a recueilli ce fait, devait savoir assez de physique pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant : et voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse qui changeait en bêtes féroces une nation qo^uà a Tue sdmnt à douce et si légère. le Jésnité Daniel répète enooie que, lorsqu'on eut pendu le eadane de Gidigny au gibet de Monfaucon, Cliarles IX alla repettvs ses yeux de ce spectacle, et dite que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon : » il devait ajouter que c'est un ancien mot de Vitellius, qu'on t'est avisé d'attribuer à Charles IX. Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le P. Daniel veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le temps, le lieu, la manière, le nombre des proscrits, n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès longtemps. Tout ce que rapporte Mézerai, meilleur Français que le jésuite Daidely et lilstorien très -supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter; et DdaàéL m contredit lui-même en louant Charles DL d'avoir hien Joué la comdJfa, d'avoir hien fiiit son réis. Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. Daniel se contente de dire qu'on loua à Rome «le zèle du roi, et la terrible punition qu'il avait faite des hérétiques.* Baronius dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris; mais plusieurs commandants refusèrent d'obéir. Un Saint-Hérem en Auvergne, un La Guiche à Màcon, un vicomte

d'Orte à Bayonne, et plusieurs autres, écrivirent à Charles IX la substance de ces paroles : « qu'ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour lui ohéir* » Ces temps étaient à fimestea, le fanatisme ou la terretfr diomina tellement les esprits, que le parlement de Pasis ordonna que tous les ans on lérait une processioii le Jour de la gaint « Bsrthéiemy, pour fiodef grâce à Dieu. Le chancelier de L'Hospital pensa bien autrement en écrivant fjwtdol tMa disf. On reprochait à L'Hôpital d'être Digitized by Google I

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

SOJSS CHARLES IX. 177 fils d'un juif, de n'être pas chrétien dans le fond de son cœur ; mais c'était un homme juste'. La procession ne se fit point, et l'on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement, la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, et que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, Briquemaut et Cavagnes. Ils furent traînés à la Grève sur la claie, avec l'effigie de Coligny . et eaioiief. de ftn Itt «Mnbte ém hmwu dfijovlir à etlli muHitnae d*taiwinati 1m f&mm fn'oiitppeDe de le Jntlte. S'il MMmil y tfoir q[aelque choM de pint dépbiiMe que la Mo** BarthAeiAT, cM a&'eUe fit naître la guerre eiTile, au lieu de couper la. raeine flee trodUef. Les calvinistes ne penaèwpt plna, dans tout le royaume, qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres siiivpnt donc de part et d'autre ceux de la Saint-Barthélemy. Le siège da Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les juifs à Jérusalem contre Titus : ils succombèrent comme eux; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités; et l'on rapporte qu'un père el une mère mangèrent leur propre ffito. On en dU aalent depiBs éoL de Pam par Henri 17. Chap. GLXXII. — Sommaire des pariicularitis prine^paks dik amcik de Trente, <7eal an milieu de tant ée guerres de religion et de tant de désa^ ' très que le concile de Trente fut assemblé. Ce lât le pins long qu'on ait jamais tenu, et cependant le moins orageu. S ne forma point de schisme comme le concile de Bftle; il n'allufna point de bûchers c

1 178 CHAPITRE CLZZn. — DU GOSGILE DE TRENTE. écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre Sarpi, ce défenseur de la liberté vénitienne, plus connu son?; Je n^m de fra Paolo, et le jésuite Pallavicini, son antagoniste, sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que Pallavicini compte Irois cent soixante erreurs dans fra Paolo; mais quelles erreurs? il lui reproche des méprises dans les dates et dans les noms. Pallavicini lui-m^fme a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire; et quand il a raison ldo, qui Tendit tant d*indulgenoe8 dana le Hofd» At le fib d'un marchand milanais, ou d'un génois f ee qui importe, qa[^] ait fait trafic dMndulgences. On se soucie peu que le cardinal Hiténusius ait été moine de Saint-Basile, on ermite de Saint-Paul; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transylvanie contre les Turcs fut assassiné par les ordres de Ferdinand I", frère de Charles V. Jinfin Sarpi et Pallavicini ont tous deux dit la vérité d'une mani»>re différente, Tun en homme libre, défenseur d'un sénat libre; l'autre en jésuite qui voulait être cardinal. Dès l'an 1533, Charles V proposa la convocation de ce concile au pape Clément VII, qui, encore effrayé du saccagement de Rome et de sa prison, craignant que le prétexte de sa bâtardise n'enhardit un condle à le déposer, éluda cette proposition, sans oser reftiaer l'empemr* Le foi de FraACOi FM«[^] I*, propoMi Ofinè^e pour le lita de rassemblée, précisément .te» le tunps qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville (1540). Il est bien probable que si le concile se fllt tenu dans Genève, le parti des réformée y eût betueetip perdu. Pendant qu'on diffère, les protestants d'Ail emn. en e demandent un concile national, et se fondent dans leur réponse au légat Contarini sur CCS paroles expresses : « Qnnnd detix ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. ^ On leur accorde que cet article est certain; mais que, si dans cent mille endroits de la terre, deui ou trois personnes sont assemblées en ce nom, cela pourrait produire cent mille conciles, et cent mille confessions de foi différentes : en ce cas il n'y aurait eu jamais de réunion, mais ami 11 n'y eût peut< ébe jamais eu de guerre civile. La multitude des eplDloiiit ^horses produit nécessairement la tolérance. Le pape Faul m, itoièse, propose tfeence; inali les IfMtfeoi répondent que le divan de Constantinople prendrait trop â'ombnga d'une assemblée de chrétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue; mais le seigneur de cette ville craint d'y recevoir tme gÊfnison étrangère : (1542) enfin il s*[^] décide pour la ville de Trente, voulant complaire h

l'empereur, dont il avait tr[^]s-grand besoin: osr il espérait alors d'olitchir l'investiture du Milanais pour son bâtard Pierre Famèse, auquel il donna depuis Parme et Plaisance. (1545) Le concile est enfin convoqué par une bulle, « de l'autorité du Père, du Fils, du Saint-Esprit, des apOtrcs Pierre et Paul, laquelle autorité le pape exerce en terre : » priant l'empereur, le roi de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate

« CHAPITAS CLXXU. 7- OU GOMCILfi TABim. 179 France, et les autres princes, de venir au concile. Charles V témoigne son indignation de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui, et surtout un tci aUié des mufnlmans, après tous Us senrlMt tedtis par rempereur k TÉglifle. Il ouldiait le pillag^ de Borne. Le pape Paul IH, ne pooraiit plus eapérer que Pempereuî donnât le Milanais à son bâtard, youlait lui donner l'in?estitnre de Panne et de Plaisance, et croyait AToir besoin du secours de François I*** Pour * intimider l'empereur, pressé à la fois par les Turcs et par les protestants, il menace Charles Y du sort de Dathan, Coré, et Abiron, s'il s'oppose à l'investiture de Parme, ajoutant que « les juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître, et que les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire. » Mais il ne fallait pas que les vicaires de Dieu eussent tant de bâtards. Après bien des intrif^es, l'empereur et le pape se réconcilient. Cliarles permet que le bâtard du pape règne à Parme, et Paul envoie trois légats pour ouTrir à Trente le concile qu'il doit diriger de Rome. Cas légats ont un chiffre aToc le pape ; c'était nna Inmticn alors trèapett commune, et dont les Italiens se servirent les premiers. lias MgalB et raiolMTâqio» Un tel discours seml)le réfuter ce que nous avons dit de la renai*'sance des lettres en Italie : mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais. Un Florentin, un Romain, un élève des Bembo et des Casa, n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces. (1546) La première chose qui fut ordonnée par le concile, c'est que les préUHa ftMNNut loodours rerâtns de l'iialiît de leur prefesrien. In oontnme Hait idoss di^^habiller an aéaettar, eioipté fuend ila officiaiattl. Û y avait atora peu de prélats an concile, et la plupart des éféquea Digitized by Google

130 CHAPITRE CLXXU. — DU CONCILIE DE TRIER. des
grands sièges menaient avec eux des théologiens qui paieraient pour eux. Il
y avait aussi des théologiens employés par le pape. Presque tous ces
théologiens étaient ou de l'ordre de Saint-François ou de celui de Saint-
Dominique. Ces moines disputèrent sur le péché originel, malgré les
ambasciadeurs de Pempemr, qui lésaient en faveur contre ces disputes,
regardées par eux comme inutiles. On eut la grande question si la
Vierge, mère de Jésus-Christ, avait soumise au péché d'Adam. Les
dominicains, ennemis des franciscains, soutinrent toujours avec saint
Thomas qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fut vive et longue, et
le concile ne la détermina qu'en statuant qu'on ne comprenait pas la Vierge
dans le péché originel commun à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en
exceptait pas. Duprat, évêque de Clermont, demande ensuite qu'on prie Dieu
pour le roi de France comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au
concile; mais il est refusé, sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les
autres rois, et qu'on aurait indisposé ceux qu'on aurait mécontents les d'endres.
Leurs rangs n'étaient pas les mêmes autrefois. (1541) Pierre Banez arriva en
qualité de représentant de France. Alors que dans une des congrégations il
fit cette réponse à « un évêque italien, qui dit, après l'avoir entendu
haranguer : « Vraiment ce coq chante bien. » Les mots de coq et de Français
signifient la même chose dans la langue latine, dont se servait cet évêque.
Banez répondit à ce froid jeu de mots : « Plût à Dieu que Pierre se levât
au chant du coq ! » C'est ici le lieu de placer le mot de dom Barthélémy des
Martyrs, primat de Portugal, qui, en parlant de la nécessité d'une
réformation, dit : « Les très-illustres cardinaux doivent être très-
illustrement réformés. » Les évêques cédaient avec peine aux cardinaux;
qu'ils ne soient pas dans la hiérarchie de l'église; et les cardinaux —
n'ont point le titre de ministres, qu'ils ne se soient donné que sous
le nom de cardinaux. On peut encore observer que tous les pères et les théologiens
qui se trouvaient parlaient en latin dans les sessions : mais ils avaient quelque
peine à s'entendre les uns les autres; un Polonais, un Anglais, un Allemand,
un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très-différente.
(1546) Une des plus importantes questions qui furent agitées fut celle de la
résidence et de l'établissement des évêques de droit divin. Presque tous les
prélats, excepté ceux d'Italie, attachés particulièrement au pape,
s'obstinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur institution était

divine, prétendant que si elle ne l'était pas ils ne se Toyaient pas en toit de condamner les protestants. Ibis aussi, en reemnt leurs huUes du pape, comment pouvaient-Ut être étahiie puieuMulde droit divin t Si le concile constatait ce droit, le pape n'était plue qute évèque comme eux. Sa chaire était la premièn dans P^ttse latine, mais non le principe des autres chaires : elle perdait cea nutosilé; et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

(COAMTRE CLXXn. — SU CONCILE DE TRENTE. 181 cette question, qui d'abord semblait purement théologique, tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fut longtemps débattue avec éloquence, et aucun des papes sous qui ^ tint ce iou^ coi^cile ne «mflht qu'elle fût décidée. Leimfttièiits dt k pfMeiliiiatioa et de k grâce ftirent longtemps agitées. Im déoiti fttttM loonnée*])caiiiiique 4m Soto, tbédkiilBii dos C8 MMito, emli«Mkoeè dtoeti en ftwear de ropinjondeedomiaicaiBSt MtBiieyoliiiQeeiii-feliaimaisfraïe AodiéVegikieiyl^^ en quinze tomes, à ra? aiil«g# des cordelien. La doctrine des sej^t sacrements fut eninite *TP*f!fr'"4t ^5?nglf*T*jf avec attention, etn*ezcita aucune dispute. Après avoir établi cette doctrine telle qu'elle est reçue par toute l'Église latine, on passa à la pluralité des bénéfices, article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès longtemps de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du temps de Clément VU, qui donna, en 1534, au ewîlnal Hippolyte, son neveu, la jouissance de tous les bénéfices de la tem wants pendant ais mois. I^ptfiPiiAlUmtaerdierwU décision de oettoqiiestw maia les Pteoi décrètent qn'on ne peut poaaéder deux évêchêa à la foia. Ua nhrtUBt pourtant qu'on le peut avec ime dispense de RomOy et c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux psélata allemands : ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouît jamais de deux paroisses ûe cent écus chacune, et qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes et de tous les peuples de déraciner cet abus ; il est cependant autorisé. Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits , Paul III transfère le concile de Trente k Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente. I%nd«nt lii diain piinièm MMLona da ci^^ le bâtard dn fÊf%f nem-tatia Fanèao, dno de Pann», dofana insuiqponaUo DOir lliMBianfln dn aaa débanobna ai da laa raninea. as& niaaiafn^^ dans Plaiaanonni ainsi que Gosmo de Médicis l'avait été auparaunt dans SlorencOt InUan avant oo Cosme, la dno Gaiéas à Milan, et tant Vautres, princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que Gbarles-Quint eut part à ce meurtre; mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, et le gouTerneur de Milan se saisit de Plaisance aux nom de l'empereur. (1548) On peut juger si cet assassinat et cette promptitude à priver le pape de la ville de Plaisance mirent des dissensions entre l'empereur et Paul m. Ces querelles influaient sur le concile ; le peu d'évêques impériaux restés à

Trente ne voulaient point reconnaître les Pères de Bologne. Cédant à l'impulsion de la division, Charles-Quint ayant vaincu les protestants dans la célèbre bataille de Mühlberg, au lieu d'aboutir à un succès, mécontent du pape, n'espérant plus d'un concile divisé, ambitionna la gloire de faire ce que n'avait pu le concile de Trente réunir, du moins pour un temps, les catholiques et

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

182 CHAPITRE GLXZn. — OU CONCILB DB TBIUTB. les protestants (i'Allema;,'ne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis; il fait publier son inhalt, son intérim, profession de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était point se déclarer chef de FÉglise, comme le roi d'Aiigleteire, Henri VIII; mais c'eût été l'être en effet, si les AUemands avaient eu autant 4e doeilité que ks Anglais. 1A

toitmtiildA6ttliittoiMtod«MMsKM tsltoduutui mitna, aiis mitigée, etipMyiée m %umm qri peuftf ne petot ghogaet les féfbnmmii. On pemet imc peiqries le vin dans la ewuinunlmi; on pennet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, si Tesprit de division pouvait jamais être content : mais ni les catholiques ni les protestants ne furent satisfaits. Paul III (1648), qui pouvait éclater contre cette entreprise, garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même; et, s'il osait se servir des armes des Grégoire VII et des Innocent IV contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre et le pouvoir de Charles le faisaient trembler. iJ'autre's intérêts plus pressants, parce qu'ils sont particuliers, trouvent la vie du pape. L*aflkire de Panne et de Plaisance était des pins épineuses et des pins bizarres : Gharies-Quint, eeome msdtre de k Lombardie, ^ent de réonir Plaisanee à ee demetee, et peut y réonfr ftume. Le pape, de son côté, rent thuù Parme à KStil eeelérf««tffw, el donner un équivalent à son petit-fils Octave Farnèse. Ce prinee % épousé une])a farde de Charles-Quint, qui lui ravit Plaisance : il est petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme. Persécuté h la fois par ses deux grands-pères, il prend le parti d'implorer le secours de la France, et de résister au pape son aieul. Ainsi, dans le concile de Trente, c'est l'incontinence du pape et de l'empereur qui iormc h querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontilé meurt saisi de douleur, comme presque tous les sou mains an milieu éu troubles qu'ils ont eieités, et qulls ne voicm peint finir. De grands reproches , et penl-éire betîwMip de cttauies, flétrissent sa mémoire. (1551) Jean del Honte, Jules UI, est élтт, et consent à téMMr le eoncile à Trente; mais la querelle do Paimetratarse tm^mun le eoneile. Octave Farnèse persiste à ne point rendre Parme à l'Église; Charles Quint s'obstine à garder Plaisance, malgré les pleurs de ea fille Marguerite, épouse d'Octave. Une autre batarde se jette à la trayerse. et attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'Octave,

fille du roi de France, Henri II, et de la duchesse de Valentinois; elle obtient aisément que Henri, son père, se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les Farnèse contre l'empereur et le pape; et celui qui fait brûler les protestants en France, s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestants. Tandis que le roi très-chrétien se déclare contre le schisme, quelques princes protestants y envoient leurs ambassadeurs, comme Mithridate, l'otoman du de San, le duc de Brlinberg, et le comte de Péleu.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.69% accurate

I cmsmM GLxm *- du cokciis imb tbwts. laa leur de Brandebourg; mais ces ministres, peu satisfaits, s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi un ambassadeur, Jacques Amyot, plus connu par sa naïve traduction de Plutarque que par cette ambassade^ mais il n'arrive que pour protester contre l'assemblée. (1551) Cependant deux électeurs, Mayence et Trêves, prennent ■iînco m-àemm légats : ûim «ordinaux légats, deux nonces, dMKK mbtmàem da CbaïkMîiimt, un da roi dw Bosuûas, on doit un ddl» 4» litria. Cependant Ja prinoa Philippe, fils da Cbadaa-Qiiint, depuis IOi «PBq Mgne , tt la piinca héréditaire da Savoia^ passent par Tianta (ibSZ)* Il est dit dans quelques livres crnioamani las lieaux arts, « qua las Pères donnèrent un bal à ces princes, que le oardinal da Kantoue ouvrit le bal, et que les Pères dansèrent avec beaucoup de gravité et de décence. » On cite sur ce fait le cardinal Pallavicini; et, pour faire voir que la danse n'est point une chose profane, on se prévaut du silence de fra-Paolo, qui ne condamne point ce bal du concile. Il est vrai que chez les Hébreux et chez les Gentils la danse fut souvent une cérémonie rehgieuse; il est vrai que Jésus-Christ chanta et dau^a après sa pâque juive, comme le dit saint Augustin dans ses Lattias : mais il n est pas vrai, comme on le dit, que Pallavicini parla da aotln dansa das jPères, On rédama an vain nudulgenca da DraPaolo : s'il na aondamna naint aa bal. o'ast qu'an affot ks Pèras na dansèrent point Pallaviciiu, dans son Êvxa ond&ma, ahapitre t&, dit sanlamant qu'après un râpas man^fiqua donné par la cardinal de Manlaiiat président du concile, dans une saUe bâtie exprès k trois cents pas da la ville, il y aut des divertissements, des joutes, des danses; mais il na dit pout du tout que co président at la concile aient dansé. Au milieu de ces divertissement? et des occupations plus sérieuses du concile, Ferdinand P', roi de Hongrie, frère de Charles-Quint, fait assassiner le cardinal Martinusius en Hongrie. Le concile, à cette nouvelle, est plein d'indignatiun et de trouble. Les Pères remettent la connaissance de cet. attentat au pape, qui n'en peut connaître; ce n^est pins la tampa da Thomas Baoquat at da Hanri II d'Angiaterra* Jules in excommunia les aatatfiins, qid étaient

Digitized by Google

t 184 CHAPITRE CLXXU. — DU CONCILE DE TRENTE. dit
 fBtiqMiempi, dédm U roi Veidinudy Mn da polMliit GhariatQuint, ateôt
 te eenm. L» mtorln au eélébra Màrtinusiiif demeure dans le gmd nomlnre
 te fittitfffnBtf impuoli qui détàoBoreat la nature humaine. Do plus grandes
 entreprises dérangent le ooneile : le parti protestant, défait à Mulberg,
 reprend vigueur; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe, Maurice,
 assilge Aupsbourg (1552). L'empereur est surpris dans les défilés du Tyrol :
 obligé de fuir avec son frère Ferdinand, il perd tout le fruit de ses victoires.
 Les Turcs menacent la Hongrie. Henri 11, toujours ligué avec les Turcs et
 les protestants, tandis qall làit brûler les hérétiques de son royaume, envoie
 des troupes en AUemagne et en Italie. Lee pères da coneOe tentaient en
 hâte delà YiUedestente, et le eondleettoililié pendant dix amite. (im) Infln
 VedieUno, Pie IT, qui se disait de laiMlsoii de ees grands négociants et de
 oes grands princes les Médieis, femadte le concile de ftente. Il Intite tous les
 princes chrétiens; Il enToie même des nonces aux princes protestants
 assemblés à Naumbcurg en Saxe. Il leur écrit, A mon cher fils; mais ces
 princes ne le reconnaissent peint pour père , et refusent ses lettres. (1.562)
 Le concile recommence par une procession de cent douze évôques entre
 deux files de mousquetaires. Un évôque deReggio prêche avec plus
 d'éloquence que n'avait fait l'évôque de Bitonto. On ne peut Telefêr
 davantage le pouvoir de l'Ëglise; il égale son autorité à cells de Dien : <
 Car, dlt^l, l'Ëglise a détruit la drconelrien et le aabbat fue IMea même avait
 ordonnés K « Bans les/deuz annta th\$X et O qoe dnra la reprise du concile,
 11 âlWre presque teniegre te dlepatei entre les ambpssadedra sur b
 préeeOnce : cens de Bavièi» venbot remporter sur oeo de Tenlse; mais Us
 eètet enin, apièe de longues contestations. (1562) Les ambassadeurs des
 cantons suisses catholiques demandent la préséance sur ceux du duc de
 Florence, et Tobtiennent. L'un de ces députés suisses, nommé Melchior
 Luci, dit qu'il est prêt de soutenir le concile avec son épée, et de traiter les
 ennemis de l'Eglise comme ses compatriotes ont traité le curé Zuingle et ses
 adhérents, qu'ils tuèrent et qu'ils brûlèrent pour la bonne cause. Mais la plus
 grande dispute fut entre les ambassadeurs de France et d^spagne. Le comte
 de Lnna, ambassadeur éb Philippe II< soi dls> pagne, teot être enocnsé à
 1» fflCBM, et Iniser la patène avant Verrier, ambamadeur de Fnnee. Ni
 pouvant obtenir cette dislinotion, il ae réduit à souffrir qu'on wnploie en
 mèipe temps deux pttènes et deux encensoirs : Ferrier fut inflexible. On se

menace de part et d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de tumulte. On apaise enfin le différend en supprimant la cérémonie de renouveau et le balai de la patène. D'autres difficultés retardaient l'examen de questions théologiques. I. Cet évêque avait plus raison qu'il ne croyait; car Jésus ne prêcha rien que l'obéissance à la religion juive, et nous n'avons jamais rien de sa pratique chez les chrétiens : cela est évident. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.07% accurate

CHAPITRE CLXIU. — DU CONCILE DE TRENT. 185 IM
«albiMHkiiit de r«mp«wr nriiMsd, MUMMar 4t Gkarii»Quiiity "reoléfât
qm oette UMmUé» soit im novfittt ooeilt» «t aon pM tme miliwMtioB ém
prtnier. Im légats praiMBt iBjptrtt mitoyoi ; ils disent : « Nom eontinnoiif le
oeaotle en fitttdiquiat, «I BOue Tiadi* q^aoiis en le continuant. t> La grande
question de l'institution et de la résidence des prélats de droit divin se
renouvelle avec chaleur (mars 1562); les évêques espapmols, aidés de
quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions : c'est à
cette occasion qu'ils se plaignent que le Saint-Esprit arrive toujours de
Rome dans la malie du courrier j bon mot célèbre dont les protestants ont
triomphé. Pie rv, outré defobetiaation des évêques, dit que les ultramoatins
eont ennemis du saint-aiége, qu'il won leoms à m milita d'tae . d*i»r. les
piélrts espagnols se plaignent hintement qne lis piélali ilnUane abeodonamit
les droits de Iféfâseopaly etqn'Usiefoifeatdn pipe ei^iamle éens d'or par
mois : la plqiert des prélats italiens étaient pMrrm, et le saint^iége de
IUMie, pins riche que tens les èféQnes da cone fle ensemble , pouvait les
aider avec bienséance^ maie een qni reçoivent sont toujours de l'avis de
celui qui donne. r*ie IV ûtlre à Catherine de Médicis, régente de France,
cent mille écus d'or, et cent mille autres en prêt, avec un corps de Suisses et
d'Allemands catholiques, si elle veut exterminer les huguenots de France,
faire enfermer dans la Bastille Montluc, évêque de Valence, soupçonné de
les favoriser, et le chancelier de L'Hospital, iils d'un Inif , mais qui itait le
plus gimid iomme de France, si ce titie est d4 mi génie, à sdenee et à k
piohité ffanies> Le pape demande enoem quHm abolisse tontes Iw kia des
pariemants de Franoe sur tout oe feî eonceme riifl^ (1569)} et dans eea
espéiaaesSy U donne fîngt^oîng mille écus d'avanee. L'humiliation de
recevoir cette aumtee de fîng^ cinq mille écus montre dans ^leLabime de
mistee le gomernement de France était alors plongé. (Novembre 1562) Ce
fut un plus grand opprobre quand le cardinal de Lorraine, arrivant enfin au
concile avec quelques évêques français, commença par se plaindre que le
pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi son maître. C'est alors que
l'ambassadeur Ferrier, dans son discours au concile, compare Charles IX
enfant à l'empereur Constantin. Chaque amhassadeur ne manquait pas de
laire la même eompeiaison en fcevor de son sonfSfiin : eepaiallèle
neeemnaità peramme; dfiilleerB Oonstintin ne mgnt jMidedfnn pape vingt-

cinq mille éens de enbsl des» et il y afit un pendediika Beeentrevie Bftait dent
li mice était légealn due mm psftfe des CNudes, et on empereur d'Orient et
d'Occident Lm amliesmdea» de Itedinsod en concile se phUgnaient
cependant me aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils
demandaient que le concile réformât le pape et sa cour, qu'il n'y eût tout au
plus que vingt- quatre cardinaux, ainsi que le concile de Bâle l'avait statué
(1562), ne songeant pas que ce petit nombre les rendait plus considérables.
Ferdinand I*' demandait encore que chaque ua-tiou I Digitized

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

186 CHAPITRE CLXXU. — DU CONCIL DE TRENT. pri&t
Bitn dans sa langue, que le calice ffit accoidé ans ia^pies, et qtfMi IdsiH 1m
pffnoas ananands nuiUm des Mena eeeUaiastiques dam ils Maienl
eoqpafés. On fttisalt de trilas propeailioBs quand on #IéH méeonleiiit da
siège de Rome, et en les oubliait quand on s'était rapproché de France,
Ferrier, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.03% accurate

CHAPITRE CLXXIX. — DU CONCILE DE TRUFTS. 187 dit dans It twpulte : < Quasd JitUf-Gbrist approche, il mIM pis crier ici coiqai^ ii» diaUn : envoyez-nous dans des troupeaux de cochons. j> On ne voit pas bien qœl XVppOft ca teOD^udecockOIUI peu* ^t avoir avec cette dispute. (11 novembre 1563) Après tant d'altercations toujours vives et toujours apaisées par la prudence des légats, on presse la conclusion du concile. On y décrète, dans la vingt-quatrième session, que le lien du mariage est perpétuel depuis Adaçi, qu'il est devenu un sacrement depuis Jésus-Christ, que l'adultère ne peut le dissoudre, et qu'il ne peut être ni dissout que par la parenté jusqu'au quatrième degré, à moins d'être dissout par le pape, les protestants, su oontitire, pensaient qu'on pouvait épouser sa oonsine, et qu'on peut quitter une femme aduultère. Les conoiles œéolaies dans cette session que les Mques, dans les causes criminelles, ne peuvent être jugés que par le pape, et que, s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre des évêques pour juger. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plupart des États et sur tout en France. (1563) Dans la dernière session, on prononce anathème contre ceux qui rejettent l'invocation des saints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que Dieu seul, et qui pensent que Dieu n'est pas semblable aux prêtres fidiels et bons, qui ne peut aborder par les ecclésiastiques. Anathème contre ceux qui méprisent les reliques, qui pensent que les reliques n'ont rien de commun avec Jésus-Christ qui les animait et que ces os n'ont aucune vertu. Anathème contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Égyptiens, des Grecs, et des Romains, sanctifié par l'Église, et regardé par quelques-uns comme plus convenable à un Dieu juste et clément, qui clâtie et qui pardonne, que l'enfer éternel qui sembla annoncer l'existence d'un Dieu inexorable. * Dans tous ces anathèmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg, ceux du U Cuiuaiuniu de Zuingle et de Calvin, ni les anglicans. Cette même session penpat que les moines ont des lambeaux l'âge de 12 ans et les filles à douze ans permission regardée comme très-piétieuse à la poignée des iurats, mais les sftos laquaUa les ordres monastiques seraient bientôt anéantis. On aontiant la validité des indulgences première source des vexations pour lesquelles ce concile fut convoqué, et on défend de les vendre : cependant on les vend encore à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre sous la pièce dans quelques petits cantons catholiques suisses. Le grand

profit se fait dans l'Amérique espagnole, où l'on est plus riche et plus ignorant que dans les petits cantons. (1563) On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préséance aux ministres des rois et aux seigneurs : l'Espagne a trop souffert ainsi. *

188 CHAPITRE CUI. — DU CONCILE DE TRENTE. Le
 Gondla est souscrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq
 archevêques, cent soixante-huit évêques, sept abbés, trente-neuf
 procureurs d'évêques absents, et sept généraux d'ordre. On n'y employa pas
 la formule : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous ; » mais : « En
 présence du Saint-Esprit il nous a semblé bon. » Cette formule est moins
 hardie. Le cardinal de Lorraine renouvela les anciennes acclamations des
 premiers conciles grecs ; il s'écria : « Longues années au pape, à l'empereur,
 et aux rois ! » Les Pères répétèrent les mêmes paroles. Ott se plaignit en
 France qu'il n'eût point nommé le sonnant, et on dit dès lors combien ce
 cardinal craignait d'offenser Philippe II, qui fit le soutien de la ligne. Ainsi
 finit ce concile, qui dura, dans ses interruptions depuis sa convocation,
 l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix
 délibérative y expliquèrent les dogmes ; les prélats prononcèrent, les légats
 du pape les dirigèrent ; ils apaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs,
 éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, et furent toujours les
 maîtres. Chap. CLXXIII. — De la France sous Henri III. Sa transplantation
 en Pologne et sa fuite, son retour en France. Mœurs du temps, l'assassinat
 du roi, anecdotes curieuses, Au milieu de ces désastres
 et de ces disputes le duc d'Alençon avait acquis quelque gloire en
 Poitou, dans les journées de Jarnac et de Moncontour. Il est élu roi de
 Pologne (1573). Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On
 rappelait d'ailleurs un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors
 comme barbare, et qui, moins malheureux, à la vérité, que les Français,
 moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreste.
 L'apanage du duc d'Anjou lui valait plus que la couronne de Pologne ; il se
 montait à douze cent mille livres ; et ce royaume éloigné était si pauvre, que,
 dans le diplôme de l'élection, on stipula, comme une clause essentielle, que
 le roi dépenserait ces douze cent mille livres en Pologne. Il va donc
 chercher avec douleur cette terre étrangère. Bien lui prit d'être à regretter en
 France : la cour qu'il abandonnait était en proie à
 des dissensions que l'État souffrait. C'étaient chaque jour des séditions, ou
 réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnements sans
 forme et sans raison, pires que les troubles qui en étaient cause. On ne
 voyait pas tomber sur les échafauds autant de têtes considérables qu'en
 Angleterre, mais il y avait plus de secrets, et on commençait à

connaître le poison. Cependant, quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à Henri III, on leur donna la fête la plus brillante et la plus ingénieuse. Le naturel et les grâces de la nation perçaient encore à travers tant de calamités et de fureurs. Seize dames de la cour, représentant les seize principales provinces de France, ayant dansé un ballet accompagné de machines, présentèrent au roi de Pologne Digitized by Google

CHAPITRE CLXXIII. — DE LA FRANCE SOUS HENRI III.

189 logne et «oz amlwmdtafi des médailles d'or, iiii hÉipMm on anit grayé les productions qui caractérisaient chaque province. (1574) A peine Henri III est-il transplanté sur le trône de Pologne, qüo Charles IX meurt à l'âge de vingt-quatre ans et un mois. Il avait rendu son nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de sa capitale ne sont pas encore majeurs. La maladie qui l'emporta est très-rare, son sang coulait par tous les pores : cet accident, dont il y a quelques exemples, est la suite ou d'une crainte excessive, ou d'une passion furieuse, ou d'un tempérament violent et atrabilaire : il paissa dans Teqprit des peuples, et surtout des protestants, pour Feffeï de la Tengeaoee divine. ^Opinioiii utile , si elle pouvait arrêter les attentais de ceux qui sont asses poissants st assea malheiiereiiz pour ii*être pas soumis aa frein des lois I Dès que Henri m apprend la mort de son frère, il sférade de M»gne, comme on s'enfuit de prison. Il amrait pu engager le sénat di» Pologne à soufltir qu'il se partageât entre ee royaume et ses pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples; mais il s'empressa de fuir de ce pays sauvage, pour aller chercher, dans sa patrie, des malheurs, et une mort non moins funeste que tout ce qu'on avait va jus» qu'alors en "France. Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais simples, et où l'ignorance et la pauvreté rendaient la vie triste, mais exempte de grands crimes. La cour de France était, au contraire, un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstition, et d'athéisme. Catherine de Médicis, nièce du pape Glémaot fUt avait introduit la vénalité de presque toutes les charges de la eonr, telle qu'elle était à celle du pape. La reasonreOi ntOe pour un temps, et dangerensa pour toi^ourSi de vendre les revenus de rÉtat à des partisans qui avançaient raigent, était encore une invention qaTèUe avait importée d'Italie. La sopontition de l'astrologie judiciaire* des enchantements, et des sortilèges, était aussi un des fruits de sa patrie, transplanté en France : car, quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès longtemps les heaux-srts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé Luc Gauric, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace, mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conservent encore des anneaux constellés, des talismans de ces temps-là. On a cette fameuse médaille où Catherine est représentée toute nue entre les constellations d^Aries et

Taurus j le nom d'Lbullë Âsmodée sur sa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, et dans Pexergue le nomd'Mel. Jamais la démenée des sortilèges ne fitt phis en crédit. H était cmr anm de lidre des ligures de cire, qu'on piquait an ccnir en prononçant des paroles Ininte&gihlss. On eioyait par U frire périr ses ennemis; et le aanvaiff succès ne détrompait pas. On fit wbir la question à Cosflse Ruggieri, Florentin, accusé d'avoir attenté, par de tels sortilèges, à la vie de Charles IX. Un de ees sorciers, ecmdamné à être

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.77% accurate

190 CHAPirB£ CLIZm. — DS LA FRANCE brûlé, dit, dans son interrogatoire! qu'il y en avait plus de trente mille en France. Ces manies étaient Jointes à des pratiques de dévolion; et caa poktiques se mêlaient à la débauche effrénée. Les protestants, an eoatraire, qui se pii^ualisnt de réforme , opposaient des mœurs aust&res à celles de la cour; lis punissaient de mort ^^ultère. Les spectacles, les jeux, leur étaient autant en horreur qnp les cérémonies de l'°liee romaine; ils mettaient presque au même rang la messe et les sortilèges : de sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument difTt^rentes l'une de l'autre; et on espérait d'autant moins la réunion, que los huguenots avaient, surtout depuis la âaint-Barthélemy, Xormé le dessein de s'ériger en républiiiiue. Le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, et le prince Henri de Condé, fils de Louis assassiné à Jarnac. étaient les chefs du parti; mais ils a^ent été retenus prisonniers a la cour depuis le temps des massacres. Charles S leur avait proposé Faltemative d'un changement de religion ou de la mort, les princes, en qui la religion n'est presque jamais qde leur intérêt, se reiwhent rarement au martyre. Henri de NaTarre et Henri de Coiulé s'étaient faits catholiques; mais vers le temps de la mort de Charles IX, Condé, évadé de prison, avait abjuré rf^iiso romaine à Strasbourg; et, réfugié dans le Palatinat, il ménageait chez les Âilemands des secours pour son parti| à Texemple de son ptre. Henri III, en revenant en France, pouvait la rétal)lir; elle était sanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquisat de Saluces, et par conséquent les portes de l'Italie, étaient encore à elle. Une administration tolérable peut guérir, en peu d'années, les plaies d^ill royaume diml le terrain est fertile et les hshitants industriels. Henri de Navarre était toiigours entre les mains de la seine mèle, déclarée régente par Charles TX jusqu'au retour du nouveau roi. Ijes protestants ne demandaient que la siMé de leurs biens et de leur religion ; et leur pmtjet de former une république ne pouvait prévaloir contre l'autorité souveraine, déployée sans faiblesse et sans excès. Il eût été aisé de les contenir : tel avait toujours été l'avis des plus sages têtes, d'un chancelier de L'Hospital, d'nn Paul de Foix, d'un Christophe de Thou, père du véridique et éloquent historien, d'un Pibrac, d'un Harlay : niais les favoris, croyant gagner & la guerre, la firent résoudre. A peine donc le roi fut à Lyon, qu*avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à. leur devoir

aveo.un peu de politique. H dut s'apercevoir, quand il voulut entrer i main
armée dans une petite TiUs nommée Idvron, qu*iln*avait pas pris le bon
parti; on lui cria du haut des murs : « ApprochM* assassins; venez,
massaoMurs, vous ne nous trouverez pas endoimlB comme Pamirali. • 1. Il
paraît, d'après les mémoires du temps, qoelavola publique aooMll Benri lu
d'avoir aidé sa mère à vaincre la résistaace

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

8008 BBMM HL 191 ^ Il n'avait pas alors de quoi payer ses soldats ; ils se débandèrent ; et , trop beureux de n'être point attaqués dans son obemln, il alla se faire néter I Keiins , et ftive loft «ntfée dant Piuris m* eee tr!^ an miliendelA gnem elvQe ^*tt avait ftdt renaître à son aniyée, it i qall eût pn étotrtr. n ne rat ni contenir lei knguenotat ni eontMàer . les catbaJiqneB, ni réprimer ion frère le duc dfAlonçon, alors dne \^ d* Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée : il von» lait être absolu, et ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches hon^ teuses avec ses mignons le rendirent odieux; ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses scandales, et qui les augmentaient, l'avilirent; ses profusions, dans un temps où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, éternèrent son autorité. Nulle ^ police, nulle justice : on tuait, on assassinait ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère, la duc d'Anjou, catholique, iPunit contre lui âTec te prince Henri de Gondé, eelviniste, et nit venir det Saines , tandis que Condé rentre en Vtance avec des AUemanda. Dans cette anarchie, Henri, duc de Guise, fils de Iteçois, riche, [puissant, devenu le chef de la maison de Lorraine en France, ayant ' tout Je crédit de son père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, foroe ' le roi à lui donner lp commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé, afin que la cour eût toujours besoin de lui. ^ Le roi demande de l'argent h la ville de Paris : elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans, et le clergé ^ soixante millions: que les campagnes sont désnU'ies par la soldatesque; ^ la ville , par la rapacité des financiers ; IXgli^e , par la simonie et le scandale. U n'obtient que .des plaintes au lieu de secours. Cependant le Jenno Henri di NaTam ae eann enfin' de la cour, où ^ il ttait toiilonn prisonnier. On pontiait le retenir eomine prince du (seng; mais on n'mit nul droit sar la liberté d'un ni; il l'était en eflèt de la biaie Hanm, et la haute lui i^partenait par droit d'héritage. Il va en Goyenne. Les Allemands, appelé par Gondét entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou , frère du roi, est en armes. ^ Les dévastations qu'on avait vues sous Charles IX recommencent. ' Le roi fait alors, par un traité honteux dont on ne lui sait point de ^é, ce qu'il aurait dû faire, en souverain habile, à son avènement : ^ il donne la paix; mais il accorde beaucoup plus qu'on ne lui eût de^ mandé d'abord : libre exercice de la religion réformée, temples, synodes, chambres

mi-parties de catholiques et de réformés dans les ^ parlements de Paris, de
Toulouse, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes. H disivone
pnbUquement la Salnf-Barthéiemy , à ! sait au massacre de la Saint -
Barthélémy. Les remords de ee eulhenreux ' prince, sa mon
eatraoïdinaie.avaieolriMteMIalud^ t Catherine et for BsnrI m, d'uQens
acrċii par sa eopenlllien et par ase mœurs. Dans son passage M Dandiné,
Montbm aOa les éqipagM de Sa Cetite années et lorsqu'on lui reprocha
cette action, il i^sniH s «|iafesffeiele|sn i randent les hommes égaux. » (£d.
iê KthU) Digitized by Google

n'avait eu que tiop de part. Il excn^ d'impoiitianftt fin six ans, les enfants de ceux qui ont été tués dans les massacres; réhabilite la mémoire de l'amiral Coligny; et pour comble d'humiliation, il se soumet à payer les troupes allemandes du prince palatin , Casimir, qui le forçaient à cette paix : mais n'ayant pas de quoi les satisfaire, il les laisse virré à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne et dans la Champagne. Enfin il envoie au prince Casimir six cent mille cns par Bellièvre. Casimir retient l'envoyé du roi en otage pour le reste du payement, et l'emmène prisonnier à Heidelberg, où il fût porter en triomphe, au son des fiuiftra» les dépomOes de la Franoe, dana dee ehailots traînés par des toufs étmt on avait doré les eocnes. Ce ftit cet excès d'opprobre qui enhardit le due Anri de Goiasà former la ligne projetée par son onele le cardinal de Lorraine» el à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux et si mal gonmné. Tout respirait alors les factions, et Henri de Guise était fiût pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de son père, avec une ambition plus effrénée et plus artificieuse. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On disait du père et du fils qu'auprès d'eux tous les autres ' princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son cœur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple quand il foula aux pieds, dans la rue Bétiai, le corps de l'amiral CoUgny^ jeté à ses yeux , par les fenêtres. : La première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir ebes les bourgeois les plus aélés des papiers qui contenaient on projet d'associatif pour dâtendre la refigion, la roi , et la liberté de llfiitt; o'e6t4rdire pour opprimer à U fois le roi et rfttl par Isa a^ I de la religion. La ligue lût ensuite signée solennellement à Péronne et dans presque toute la Hoardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Espagne la protège, et ensuite les papes TautorisenL Le roi, pressé entre les calvinistes, qui demandaient trop de liberté, et les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'État en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase. Il s'en déclare le chef, et par cela même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés (1576), sans avoir d'argent pour renouveler la guerre. Les états généraux sont assemblés à Blois ; mais on lui refuse les subsides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les états mêmes le forçaient. Il n'obtient pas seulement la * permission de se ruiner en aliénant son domaine. Il assemble pourtant une année, en se ruinant d'une autre manière, en engageant les

revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renouellent de tous côtés, et la paix se fait encore. Le roi n'a ni l'argent ni une armée que pour être en état de ne plus craindre les Guises : mais, dès que la paix est faite, il consomme ces richesses en vains plaisirs, en fêtes, en profite pour ses favoris. Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer et de l'or. Henri III pouvait à peine avoir l'un et l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressants besoins

Digitized by Google

9 Mm nmiii m. IM cent mille francs du clergé pour six années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édils bursaux, et avec quelle rapacité le marquis d'Oy surintendant des finances, dévorait cette subsistance passagère. Il ne régnait pas. La ligue catholique et les confédérés protestants se faisaient la guerre malgré lut dans les provinces. Les maladies contagieuses, la peste se joignaient à tel de fléau : et c'est à ce temps de épidémie que, pour opposer des fléaux en due de Onise, «ayant créé daos et pairs Joyeuse et d'Alençon et leur ayant donné la prééminence sur leurs anciens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de Joyeuse, en le mariant fit la sœur de la reine sa femme, et en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses énormes dépenses excitent l'indignation publique. Si le duc de Guise n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une. C'est dans ce temps que le duc d'Anjou, son frère, va dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une désolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme Henri III permettait à son frère d'aller ravir les provinces des Pays-Bas à Philippe II, à la tête des mécontents de Flandre, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en nance, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle mesure le roi prit-il ? Pour ôter elle-même le cœur des confréries de pénitents, de l'attrait des écoles de moines à Vincennes pour lui et pour les compagnons de ses plaisirs y de prier Dieu en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline et un rosaire à la ceinture, et de s'appeler frère Henri. Cela même indigna et enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des Seize se formait sous le duc de Guise; et Paris n'était plus au roi que de nom. (1585) Henri de Guise, devenu maître du parti catholique, avait déjà des troupes avec l'argent de son parti, et il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince, qui était, comme le roi François le plus généreux chevalier de son temps, offrit de vider ce grand différend en se battant contre le duc de Guise, on se bat à sens, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait» lui écrit à Henri III, son beau-père : Qu'il lui tienne que c'est à lui et à sa couronne que la ligue en tient, bien plus qu'aux huguenots; il lui fait voir le précipice où il est; il lui offre sa vie et sa vie pour le sauver. Mais dans ce temps-là même le pape Sixte-Quint fulmine contre le roi de Navarre et le prince de Condé dans une fameuse bulle, dans laquelle il les

appelle génération bâluide el dcJcs la'ole de la maison de Bourbon : il les déclare déchus de tout droit, de toute succession. La ligue fait valoir la bulle, et force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir, et à seconder le duc de Guise qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de François II. f' Henri IV (car il faut déjà rappeler ainsi, puisque M nom est si oé« Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

IM « CHAnmi cuxm. oa la vrangb ièbre et si cher, et qu'il est devenu un nom propre), Henri IV eut à combattre à la fois le roi de France, Marguerite sa propre femme, et la ligue. Marguerite, en se déclarant contre son époux, rappelait ces anciens temps de barbarie où les excommunications rompaient tous les liens de la société, et rendaient un grince exécrable à ses proches. Ce prince se fit comte dès lors pour un grand liommo, et hâta le pape jusque dans Rome, en y finissant l'œuvre de la loi eafrefoiu» im d'oieit fomék k Sate-Quliili et en appelant à la peur de pain de cette bulle. Il n'eut pas grand-peine à convaincre sa imprudente femme de se saisir de l'Agénois, dont elle voulut s'emparer; et quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui sous les ordres du duc de Joyeuse, tout le monde sait comment il la vainquit à Goutras (octobre 1587), combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, et montrant après la victoire autant d'humanité et de modération que de valeur pendant la bataille. Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un vainqueur qui la souloit et qui la retient loijoiits iôae le drapeau, c'était celle d'un chef de parti : elle n'était point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leur moittontf; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa Henri V de s'être perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de Grammont, dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pu la conserver. Henri de Condé, son cousin, prince aussi austère dans ses mœurs que le Navarrois avait de galanterie dans les siennes, quitta l'armée comme lui, alla comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque temps dans le Poitou, ainsi que tous les officiers, qui jurèrent de se retrouver, le 20 de novembre, au rendez-vous de leurs troupes. C'est ainsi qu'on faisait la guerre alors. » Mais le sort du prince de Condé dans Saint-jean d'Angély fut une des plus tristes de ces temps horribles. A peine « fut-il coupé », fit son retour, à Charlotte de la Trémoille, sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles qui remportent en deux jours (janvier 1590). Le simple juge de Saint-jean d'Angély met la princesse en prison, l'interroge, commence un procès criminel contre elle : -il condamne par contumace un jeune homme nommé Permillac de Bèl-Castel, et fait exécuter Brillant, maître

d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans Saint-Jean d'Angély, après que la sentence a été confirmée par des commissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs; elle était enceinte; elle fut depuis déclarée innocente, et les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de rapporter ici ce donie rapporté dans taht de Hures, que la princesse accoucha du père du grand Condé, quatorze jours après la mort de son père, et quand la Sorbonne fut consultée pour savoir si cet enfant était légitime. Elle n'est plus Aux, et il est assez évident que de l'ancien prince de Gondé naquit six mois après la mort de son père* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

sous HENRI m. 199 8i HoiTi ûe fimm Mt Varmée de Bmri III à la Jottnfêe dē Oou* tM8, le due dē teKiie, 4e eoii eOM, dMtM dtte le méiM arètifti (fAttimAndi ^ul fttitietrt se joftidt^ an IfiVaфроiii, elilitfelr^ éané cette expédition, alitant de conduite ^e Henri IV avait montré de eom^e. Le malheur ê\$ Oettttw et la p:loire du duo dé Guise ftireal deux nouvelles disgrâces pour le roi de France. Guise concerte, avec tous les princes de sa maison, une requête au roi, par Inquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établissement de l'inquisition, avec la confiscation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nouvelles places de sûreté pour elle, et le bannissement dé ses favoris qu'on lui nommera. Chaque mot de cette requête était une offense. Le peuple de Paris, et surtout les Seize, insultaient ^ publiquement les favoris du roi , et marquaient pevL de respect pour sa peraonss. Rien no IhH nittit li fluiâlMNiMiui idflMMÉrtlM ds flovfr • nemant, qu'une petite ehoe qui Ait la somoe dei dèaaiiwe ie tut # ÊBBéêm Lb itrfi povr Mtat lea tmîUiMi iftlVi ptêwflâÊ ûêdê iHntoi iui défense an énc de GtdMrd'y venir. Il liil éoiil detn lettreesi tt mêmê qnTon hd dflpMie deux eoBrien. 11 ne le Minre point d'argent dan« rêpargne pour cette dépense nécessaire : on met les lettres à la poste; et le duc de Guise vient à Paris , ayant pour excuse apparente qu'il n*n point reçu l'ordre. De là suit la journée des Barricades. 11 serait superflu de répéter ici ce que tant d'Jiistoriens ont détaillé sur cette journée. Qui ne sait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet, et qu'il assembla ensuite les seconds états de Blois, où il tit assassiner le duc et le cardinal de Guise son frère (décembre 1588), après avoir communiqué avec eux, et avoir lait serment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours? Les lois sont nne chose si respectable et si sainte , que si Henri III eiiMitfleflleiMMaoïiserfêl'ippaMee, si, qotndfleilwi MpMH ipeir le ptittM «t 1« eurdliyd, dans to eMlea« é\$ Bkls, il eâl «Il dans M fcngem», eoniiM tt lé pmindt, qtieiqvefonnalliléi joUlMy sa gloire et peut-être sa fit «ittseol èM santéesf Mdi l^wwrtiat d'un hâroe et tf'un prêtre le retidirent exécration a» ym 4t imm tm catholiques, sans le rendre pl«s radoutablo. Je crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres , et principalement dans l'État de la France qu'on réimprime souven^ On y dit que le duc de Guise fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi; et le déclamateur Maimbourg prétend, dans son Histoire de

la ligue, que Lagnac, le chef des assassins, était premier gentilhomme de la chambre : tout cela est faux. Les registres de la chambre des comptes qui ont échappé à l'incendie, et que j'ai consultés, font foi que le maréchal de Ketz et le comte de Yillequier, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient la charge de premier gentilhomme, charge de nouvelle création, instituée par Henri II pour le maréchal de Saint-André. Ces mêmes registres font voir les noms des gentilshommes de la chambre, qui étaient en charge pendant le règne de Henri II ; ib Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

IM CBAPnn Omn. — M LA RUKCE avaient succédé sous François I^{er} aux cliambellans, et ceux-ci aux chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les quarante-cinq[^] qui assassinèrent le duc de Guise, étaient une compagnie nouvelle, formée par le duc d'Épernon, payée au trésor royal sur les billets de oe duc, et aucun de loluB msm se m trouve paroi les geutilshomM de le tMy*1"*tT hn^Dàc^ Saîal-CAi^el, AJflrmuiy HerbeUde, et leun Cttnpagnqnt, . éltimA dm pmtm iwrtiltlwtmne geeeo»» igm d'Bjgemwi wett foutnig jHtroî»» destMA^ "uin, tegeni de eerree, comme en ke m 9km, CiMfM priaet, ciieque grand seigneur en aviât aupiède kd diM eee len^s de tfoubies. C'étaï per des hommes de cette espèce " fM la maison de Guise afait assassiner Saint-Mégrin, l'un des ilforis de Henri III. Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démenche de Tancienne chevalerie, et de ces temps d'une barbarie plugénèreuse, dans loiqmels on terminsit ses difièceods en champ dos, à armes égales. Tel est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes assassins qui n'avaient fait nul scrupule de tuer en lâches le duc tle Ouise, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du cardinal son frère. Il fallut chercher quatre soldats du régiment des gardes, qui le massacrèrent dans le même eh&lsaii à 00190 de halMatde. Il m pisia dons Jours entre la moftdesdoiii ftaies : ote ubo piwive inliaUdo qtto le roi tiirail ou le temps de ee oonirir de quelques appétences d'une forme de jualke précipitée, Non^eeulement U nfeut pas Tart de prendre ne masque néoessaîm, mais il se manqua enoom à hti-même en ne courant pas dans l'iosM à Paris avec ses troupes. Il eut Imui (lire à la reine Catliorinet m mère, qu'il avait pris toutes ses mesures; il n*en avait pris que pour se venger, et non pour régner. Il restait dans Blois, inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulevèrent presque en même temps, comme de concert. On ;îe le regarde plus que comme un assassin et un parjure. Le pape l'excommunie; cette excommunication, qui eût été mépiisée en d'autres temps, devient terrible alors, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique, et paraît réunir Dieu et les hommes. Soixante-dix docteurs assemblés en Sorbonne le dédainnt déelm du Mne (t689), et ses sidots déliée du serment de fttléléité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitents qui le reoonmissent pour roi. Ia feotion des fleiie «m prisonnn à la Bastille les memiMus du parlement alfiBOtionnés à la

nronarekin.. ta veuve du doe de Guiee vient demander Justice du meurtre de son époux et de soa he

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

sous HENRI 111. 197 li^M, iRHnr* prier d'cwMier YwtUÊèOÊâ de eoB ftêfe. 1! hu MwêH parler par le nonce du pape , et Mayenne répondait au nonce : « Je ne pardonnerai jamais à ce miaéfftle* » Les lettres qni feedeot oemple de rpttp néprorintion sont encore aujourd'hui à Rome. Knhn le roi est obligé d'avoir recours k ce Henri de Navarre, son vainqueur et son successeur légitime, qu'il eût dû d'-s le commencement de la ligue prendre pour son appui, non-seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise, dont l'âme était au-dessus de son siècle, et qui n'aurait jamais abusé de BOB droit d'héritier présomptif. Avec le Wèo&àn du Navarrois, avec les efforts de son parti , il a UM atmée. "Lm ém lele arrWeal denst Fade, le ne répéterai pis M eoimtwT TMê M dMné par le aieurtiv de Kmri m. 7e femeî^qiwd eenlenent evec le pvéfltdent de Tlloa, que mmoA le dominioiiii Sêù* qspe €Uuieit| pvMre ftutiise, eBueuragd |Mtf ios feleir BouiffolDi par eon couvettl, perNspHt de la ligue, et muni des sacrements, deasasider audience pour Paamâner (1SS>) , le roi sentit de la joie en le "«oient, et qu'il disait que eon cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatipruerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris et à Rome : je ne dirai point avec quel ' zèle on mit sur les autels de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Home : qu'on y prononça l'éloge du moine : mais il faut observer que dans l'opinion du peuple ce misérable était un saint et un martyr; il avait délivré le peuple de Dieu du tyran persécuteur, à qui on se donnait d'autre nom que celui d'Hérode. Ce pes que' Bmxi Uif roi de Mme, eftt hunoiiidre rweeMHmi avec ee peM r^ d0 la Pileetiiie; nulB le bes peuple , toujone eol el Initare, ayecil oiAJâimqÊtBânâMmstMiégikfSKWsm leepeUte eaftuM» d'un pays, étmmSt ee iMâHeuillI.eiAneBtéliiil àeieytux m liiinii inr apffé;fle^dlBiiohln à une mort inévitable; ses supérieurs et tous ee«i qo^il evtil eonsultée M efaieni oidonné de la part de Dieu de commettre cette sainte action. Son esprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement persuadé qu'il s'immolait à JDieu, à l'Eglise, à la patrie; enfin, selon le sentmient de ses théologiens, il courait à la gloire éternelle, et le roi assassiné était damné. C'est ce que quelques théologiens calvinistes avaient pensé de Poltrot; c'est ce que les catholiques avaient dit de l'assassin du prince d'Orange. Il n'y eut aucun pays catholique, à l'exception de

Yoniseï où le crime de Jacques Clément ne lût eottiaetê* te jlittile Hariaaa,
qui passait pour un hietorien aefe, s'expiiae eiaei dise mm line de KAir
jliaiiléefi di» ffoâi : « Jee^M CléaMiil ee fil «B fcea^ M ei^ par le Murtre»
M le Msg fojel eoelft ee wcrito du due de Guise perfidement assassiné.
Ainsi pdnt leequee Glémeat» ftegé de 'vingt-quatre eue, la gloire étemeUe
di»la France. » Laite»* fieeie fut perlé en Stem jiiieqn'à mettre le portrait de
cet assassin sur lecaulele» emeeeaottgnféiwilMM: iSoiei/oegiMi
€Aém\$Ufpriââ 0 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate

19^ CUAFITKË CLXXm. — LA FKAI4C£ SOUS HENRI IU.

Un fililIfMiaelavps igoofé, ^«it la tommim juga^irt tontitb ildayrt du nnrfnt parricide : mm procès fut fait par le maf^oia iêBiahâlinij grand prévôt de France , père du oardinal; et loin que le pmureur général, La Guesle, témoin de raBsassiaat, et qui avait aaiené frère Clément h Henri III, fit les fonctions de sa charge daas ce jugement, il ne fit que celle de témoin; il déposa comme les autres. Cè fut Henri IV qui porta lui-même l'arrêt, et qui condamna le corps du moine à être écartcié et brdlô, de i'avift dâ 9QU COOfieil, akgaéMusté Saint-Cloud , 2 août 1589). Ce qu'on ne savait pas encore, c'est qu'un autre jacobin nommé Jean te Roi, ayant assassiné le commandant de Coutanoes en Normandie, Henri IY jugea aussi ce malbeuraui le jour adène qu'il jugea Gli^ ma&ti U oondamiia la «oîM IM I« Bm à êti« «la tel n aaa al4 êlM iaté 4iM li livilMs ca fai tt tiiiiiité ^ Saiiit^^ ^prëai CHail wftoluiaa toèacait^tfm mjafliwt almtalaaB^; mm laa triaMW qa'wa pMia[»i»é

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

Il n'y a parmi les eunuques que Narsès de capitainn, et qu'Orifrène
et Photius de savants. Henri IV fut souvent amoureux, et quelque

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

I 200 CHAPITRE CLZXIV. — DE HENRI IV. Jamftis la
ccuronne de France, confonnément à la bulle de notre 8ttBt> père le pape. »
Le "parlement de Rouen (septembre 1589) déclare «a»minels de lèse-
majesté divine et humaine» tous ses adhérents'. Henri IV n'avait pour lui
que la justice de sa cause, son courage, et quelques amis. Jamais il ne fut en
ôtat de tenir longtemps une armée sur pied ; et encore quelle armée ! elle ne
se monta presque jamais à douze mille hommes complets : c'était moins que
les deta^ements de nos jours. Ses serviteurs venaient tour à tour se ranger
MUft sa bannière, et s'oa nÉounuient les uns après les autres au bout de
quelques noi» de aenîM. Lee Saiiiiie, fifà prfne il fowmit payer, et quelques
nwniisgniii ià kaeiyy liiMiiBl le iml ptmaowntde its forte. B &Uait eoonr de
ville «a ville, cenilMttie et Bé0ooief mm relâche* 11 n'y a presque point de
f revteoe en France où il n*ait fiût de grands expkMtt àk tÂe dô fuelgis
endB qui lui tenaient lieu d'aroiée. D'abord, avec environ cinq miUe
combattants, il bat, à la journée d'Arqués (octobre 1589), auprès de Dieppe,
l'armée du duc de Mayenne, Xorte de vingt mille hommes; c'est alors qu'il
écrivit cette lettre au marquis de Grillon : «Pends-toi, brave Grillon; nous
avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, mon ami, je vous aime
à tort et à travers. » Knsuite il emporte les faubourgs de Paris, et il ne lui
manque qu'assez de soldats pour prendre la ville. Il faut qu'il se retire, qu'il
force jusqu'aux villages retranchés pour s'ouvrir des passages, pour
wamaaiqim evee leeviUes qui déliedem ee cewe. Pendant qn'a est liaei
eeoliiiMUMMMt daae la fatigue «i tet le deacBr, ua eiidiMl C^Huit ^^9^ ^
Bma», Ytet iwmqtrHeMWtt à Ferie donner des lois au nom du pape. La
Se^oflne ne cesse de ékàM rer qu'il n'est pas roi (et elle suhsiete encore!) ;
et la ligue rêfae eeoe le nom de ce cardinal de Yenddme, qu'elle appelait
Gharles X , auneai duquel on irai^Mâtla jnoBiutie, tendis qœ i» toi ie nelfttt
priso—iet à Tours Les rehgieux animent les peuples contre lui. Les jésuites
courent de Paris à Rome et en Espagne. Le P. Matthieu, qu'on nommait le
courrier de la ligue, ne cesse de procurer des huiles et des soldats. Le roi
d'Espagne (14 mars 1590) envoie quinze cents lances fournies, qui faisaient
environ quatre mille cavaliers, et trois mille hommes de la vieille
inCHifirie^oiie, so» le comte d'Egmont, ŪIs de cet Eg* 1. Les apologistes
des jésuites ont reproché ces arrêts aux parlements, lorsqu'ils cfétrutsaiiil
lee JéeBHes, en les accusant de eie wirnss eûée. La l'asiice oblige

d'observer qu'on ne doit reprocher à un corps que les crimes qui lui ont été inspirés par l'intérêt ou par l'esprit de corps. On peut alors dire à ceux qui le composent : « Toi-même que vos prédécesseurs ont fait, Toi-même mis dans les mêmes circonstances on pourrait attendre de vous : l'esprit qui t'animait n'est point éteint, votre intérêt n'a pas changé. » Mais il n'est pas plus raisonnable de reprocher à des corps tels que les crimes du fanatisme ou de la superstition dont leurs prédécesseurs se sont souillés, que de reprocher les excès de la Saint-Barthélemy aux descendants de Tavanne ou des Guises. {Ed. de Kehl.) 2. Ce que nous avons dit dans la note précédente peut s'appliquer ici. La Sorbonne agissait alors d'après les principes d'intolérance admis par tous les théologiens, d'après l'intérêt de l'autorité ecclésiastique, l'esprit général du

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.45% accurate

CHAPITRE CUZIV «~D£ HENRI IV. 201 làpmé\$SaKwmqa*H
peut atf^ir» el pmiTtuit pas à la Uode dix mule «nkcUnits. Il livre cetts
teMM ImMUs d'Irry sux liguem conuBAndéi ytr le dus de Mayenne, et aux
Espagnols trè»Mpéiietiia ea nombre, en artillerie, en tout ce qui peut
entretenir une année considérable. Il gagne cette bataille, comme il avait
gagné celle de Coutras, en se jetant dans les rangs ennemis au milieu d'une
forêt de lances. On se souviendra dans tous les siècles de ces paroles : a Si
vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trou-
* verez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire ! t. rr Sauvez les
Français, » s'écria- 1- il quand les vainqueurs s'acharnaient sur les vaincus.
Ce n'est plus comme à Coutras, où à peine il était le maître. Il ne yiidi iM m
aoMBt fMtt peoÉter de 1» flelobii. Bm mùèè leittlt ane adUgraiBe; elle art
toêm leeiwcée : Buds enflB 11 n'aveit pis' fpiaMflÉtolHUiiei
elsmcepeadelraipeBUeflBIgePi^ oàîû mtkî eleiB doarreaax de xvi*
siècle. Ainbi , autant il serait injnste de reprocher aux parlements leurs irfits
contre Henri IY, autant est-il raisonnable de reprocher à la Sorboima soa
décret eealM Henri m , ses décisions oontre Henri IY, ses fastraotioas au P.
IMthiaa. eta«, elo^ sla. (M. de JMiO Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

i02 CHAPITKE CLXXIY. — DE HENRI IV «M puiiiente armée : Henri IV court lui présenter la bataille. Qui ne connaît cette lettre qu'il écrivit, du champ où il mytit combattre , à cette Qabrielle d'Estrî^es, rendue célèbre par lui : c fil j» meurs , ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière àtyous (octobre 1590). » Le duc de Parme n'accepta point la bataille; il n'était Tenu que pour secourir Paris, et pour rendre la ligue plus dépendante du roi d'Espagne. Assiéger cette grande ville avec si peu de monde, devant une armée supérieure, était une chose impossible : voilà donc encore sa fortune retardée et ses viotoirea inutiles. i)u moins il empêche le 4uc de Parme de faire des conquêtes ^ et le côtoyant jusqu'aux demikee isontiâres de la picjurdiei il le fil fwttm m ybundre. ▲ pdiia eet-il déUné de cet eBiiemi, que le pape Grégeâ SV, fitadi«li «^pkM un» yeitto 4m Meee eniièi iwr ^iiiHliiiat à «Ma|ttf ém tmpM è le Uguiw U iMfe iwmmâ iMmi dw een SisloiN une le jéiiiilt Vifî, iopéfi» de» Mfies de Perle, nw Uatoi»leeiM?ieeed«eet ordre en Fraiken» H fsHl lee oondoiil Jw- | fu'& Verdim ettHlevant 4e i'ermôe du pape ; qu'il lei eerégi— nte, et qu'il les incorpora à cette armée » laquelle ne laissa en France que les Ueoe des plus horribles dissolutions : ce trait peint Tesprit du temps. C'était bien alors que les moines pouvaient écrire que l'évêque de llome avait le droit de déposer iea tm '* W droit étett pfdt d^êtd con- i ^taté ;\ main armée. ' Henri IY avait toujours à combattre l'Espagne, Rome, et la France: car le duc de Parme, en se retirant, avait laissé huit mille soldats au duc de Mayenne. Un neveu du pape entre en France avec des troupes italiennes et de» nfiiitelni; il ee joint eu due de Smiedeas kDauidOié. ieediguitai» «eUH fpà tel depde le demiev ee«»iieili de fliMN» et le denier teigfiwr fuifleiitv keltil lee tMi^ieetvipieiMMB et oeUee d» ^ fi>'i

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

CHAPIÏKË CLXIUUV. — PË UJ^KX IV. dM«ÉI la niiM •■tilN du royaamt. lit ai«i«it lut 1^ 1691) 1» pvmier préridtat da paciement de Parif «i dm magttnilt f«i s'opposaient h hmn complots, hè duc de MayeiuM, piit à 6tre luicablé lui-même par cette faction, avait fait pendre quatre de OM eéditieix h son tour. C'était au milieu de cps divisions et de ces horreurs, apr^s la mort du prt'îteuflu Charles X, quf se tonaient à Paris les étals généraux, sous la diroctiou d'un légat du pape et d'un ambassadeur d'Espagne : le légat même y présida, et s'assit dans le fauteuil qu'on avait laissé vide, et qui marquait la place du roi qu'on devait élire. L'ambassadeur d'Espagne y eut séance : il y harangua contre la loi salique , et propM l'ilteta fogit nte» Is pailament fit des rewtmWimÊm aa dvfl ia KayeRoe an Imnr da la ki saUque (1593]^ aiaia aea inMOBtraaeta a^Haitm IUat paa flalMMiant aooaartéaa waa MoMdafanif La naaHaaHaa «à rSttDuHa na M MiHOle pas m plitaf la Moiasa île cetta fgixmm, projeté avec le duc de Gîte , aainevea^ «a la m4ail4l paa «niai 4a aM teii) mlail danamir le maître? Vous remarquerez qu'à ces états le parlement voulut avoir séance par députés, et ne put Tolitenir, Vous remarquerez encore tpie ce même parlement venait de faire brûler, par son bourreau, un arrêt du parlement du roi séant à Châlons, donné contre le légat et contre son prétendu pouvoir de présider à l'élection d'un roi de France. A peu près dans le même temps, plusieurs citoyens ayant présenté requéta à la villa at au parlement pour demander qu'on pressât au MlMlaioldaaaMiaaaaMilique, avantdapmédoràaneélaGtion, la Sarinna 4Mara aaCla nfu^ inapte, 9^iiH\$m, impi\$, iimikf Êtktiéi 9mmaU MmÊiiiÊtfm é\$ MmH latakpt* gùe aiaawiannie laa aateun éé la laiYAle, et Gondat à laa akaaiar da la ville. Ce iéowt, vendu en ausii aMVfais latin que conçu par un esprit de démence, est du premier noyembre 1592 : il a été révoqué depuis, lorsqu'il importait fort peu qu'il le fût. Si Henri IV n'eût pas régné, le décret eût subsisté, et on eût continué de prodiguar à l^bUipipa U le titre de protecteur de la France et de l'Église. Des prêtres de la ligue étaient persuadés et persuadaient aux peuples que Henri IV n'avait nul droit au trône; que la loi salique, respectée depuis si longtemps, a est qu'une cUimèrej que c esl à rfgU&e seule à donner les couronnes. On m laaiawd laa éatili ^hm WÊmmê âHMéaaï, aiaeat au purlamemi 4t Paiaia, al désgrxxié ai» Ma da lali^. CMafaaaldé*ak9>a taat aa aynfaïaadaaaiaagwslinaialalé: B^mm iîêWQi^ miMiptêt. CM «la ahM difiia dMaatiaR q\$ê la fourberie et

la fliaaiiaaia a?ec laïquali tons les auteurs de co tanpa-là cher^ant è aautanir
lamia aaiitidients par les livres juifs : comme si lii asages d'un petit yÊÊfàè
confiné dans les rochers de la Palestine devaient être, au bout de trois mille
ans, la règle du royaume de France. Qui croirait que, pour exclure Henri IV
de son héritage, on citait l'exemple d'un roitelet juif nommé Osias, que les
prêtres avaient chassé de son palais parce qu'il avait la lèpre, et qui n'avait
la lèpre que pour avoir voulu Digitized by Google

204 CHAPITRE CLXXIV. — DE HENRI IV. *oflHr de Vwom au SeignenrY < rh^rMe, dit l'avocat dt)flto8 i gMige 33(0, Pâme; par conséquent Henri IV est un M-] preux qui ne doit pas régner. » Ceet ahiri que nûsenne tout le part de la ligue; mais il làttt transcrire les propres paroles de l'aveeat aa sujet de 4a loi salique. « Le devoir d'un roi de France est d'être chrétien aussi bien que ! mflle. Oui ne tient la foi catholique, apostolique et romaine, n'est point chrétien, et ne croit point en Dieu, et ne peut être justement roi î de France, non plus que le plus grand faquin du monde (page 224). » ' Voici un morceau encore plus étrange : « Pour être roi de France. Il est plus nécessaire d'être catholique ^ que d'être homme : qui dispute cela, mérite qu'un bourreau lui réponde plutôt qu'un philosophe (page 272). » Rien ne sert plus à faire eonnaltrs Pesprit da tempe. Ces maiimes étaient en vigueur dans Rome depuis tmit eents ans, et aAee n^éttient en korreur fns fat oh^tiè de l'Europe que d^nis un aièele. Les lepagnoISy avec de l'argent et des prHres, fldsaient valoir ces opinions en Ftance, et Philippe II eût soutenu les sentiffleais eentndres, s^ii y avait eu le moindre intérêt. Pendant qu'on employait contre Henri les armes, la phirae, la politique et la superstition; pendant que ces états, aussi tumultueux, aussi divisés qu'irréguliers, se tenaient dans Paris, Henri était aux portes, et menaçait la ville. Il y avait quelques partisans. Beaucoup de vrais citoyens, lassés de leurs malheurs et du joug d'une puissance étrangère, soupiraient après la paix ; mais le peuple était retenu par la religion. La plus vile populace fait en ce point la loi aux grands et aux sages ^ elle compose le plus grand nombre; elle est conduite aveuglément, eDe est fimatique^ et Henri IT n'était pas en état d*hnitnr Henri Vm et fai reine SHsabeâi. Il tàStoX clianger de rellgkm : il en coûte toujours à un brave homme. Les bis de rhonneur, qui ne elumgent jamais chez les peuples policés, tandis que tout le reste ehttige, attachent quelque honte à ces changements quaqd l'intérêt les dlâe; mais cet intérêt était si graud, si général, si lié au bien du royaume, que les meilleurs serviteurs qu'il eût parmi les calvinistes lui conseillèrent d'embrasser la religion même qu'ils haïssaient. « Il est nécessaire, lui disait Rosny, que vous soyez papiste, et que je demeure réformé. » C'était tout ce que craignaient les factions de la ligue et de l'Espagne. Les noms d'hérétique et de relaps étaient leurs principaks armes que sa conversion rendait impuissantes. Il fallut qu'il se fit uistruire, mais pour la forme; car il était plus instruit en effet que les , évêques avec*

lesquels il conféra. Nourri par sa mère dans la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, il les possédait tous deux. La coqtrorerse était, dans son parti, le si^et de tonfss les eomAiflons amsl hien que la guerre et Tamour. Les dtaltons de Pferltee, les aOuaieDs à ces limS| entraient dans ce qifon appelait le bel esprit en osa temps-là; et la Bibk était si famiUère à Henri IV, qafà la hatalBe de Contras il avait dit, en faisant prisonnier de sa main un efBder, noBuné Cbateauieoafd : « Rends-toi, Philistin, m '

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.87% accurate

CHAIⁱXiiK CLXXIV. — DE HfiNiU IV. 205 ta toit assez ce
qu'il pensait 40 m ûomeidaay ptr sa lettre (Hk juillet im) à GsMbU»
d'Uxéot : «Ca. Idpei la aatbaliqwa dans le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate

206 CUAmM CVJOLÏY. DB BENM IT. très, et ayant surtout ménagé des intelligence! dans Paris, qui avait une garnison de trois mille Espagnols, avec des Napolitains et des lansquenets, il y entre en souverain, n'ayant pas plus de soldais autour de sa personne qu'il n'y avait d'étrangers dans les murs. Paris n'avait vu ni reconnu de roi depuis quinze ans. Deux hommes ménagèrent seuls cette révolution; le maréchal de Brissac, et un brave citoyen dont le nom était moins illustre, et dont l'âme n'était pas moins noble; c'était un échevin de Paris, nommé Langlois. Ces iMtt imiMitiM» ie lA titaquillité publique s'assetièrent bieslOi In magiitiatie et les prindpaiiz bourgeois. Lee Êimmm ftoent wL Um Kl lImgeti IteafdiMitieMleTé, les imMiiiMiiiiHHi uipiguiili, IM^ eâ artMhrteiiewiwnl lioM|iOg, tt «omM fei Mm murai qoeHÉnrilV fit son entrée dent s» e^Mtoi Mtt^filyiitpiiiiil dtt simg fïj^dtt (mardi \% mars IfiM). Il rentoya tous les éMiigen, quMl pouTait retenir prisonniers; il pardonna à tous les ligueurs. Lee ambassadeurs de Philippe II partirent le joiu' même sans qu'on leur fit la moindre violence; et le roi, les voyant passer d'une fenêtre, leur dit : a MessieuzBi mes eempliments à votre maître^ mais n'y revenez plus. » Plusieurs villes suivirent l'exemple de Paris; mais Henri était encore bien éloigné d'être maître du royaume. Philippe II, qui, dans la vue d^tre toujours nécessaire à la ligue, n'avait jamais fait de mal au roi qu'à demi, lui eu fkisait encore assez dans plus d'une province. Détrompé de l'eqtértnoa. de régner en France sous le nom d§ ii flUe, il au eongelil plm fU'ft'dhlMir pour jamito le royaume, eu te dtman» bnurt) tt 11 Mtt ti«i

The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate

* négociier, à payer la soumission des ennemis. Qui croirait qu'il lui en coûta trente-deux millions numéraires de son temps pour payer le» prétentions de tant de seigneurs ? les Mémoires du duc de Sully en font foi : et ces promesses furent fidèlement acquittées, lorsque eitin, étant roi absolu et paisible, il eût pu refuser de payer ce jirix de la rébellion. LiUuc de M&yeus ne fit son accommodement qu'en 1690. Henri se Fécia— illa MékmÊBimm Inif cl lui iwmt gemmiiflwatéirihK dorFranoe. Noa-Mnleiiiifiit il loi dit, l'avoir laaaé un joar éÊKé uaa pcoannaia t « Mon taMi» irailàlaMliaalqieJa vMa Hfaftdt aMk Ti*(»Misil JiiiliBl|Mrola, et il tfaa ttaayiaiaawiiii àpaMBUfc plusieurs politises ont prétendu que quand oa piiMa ftii aottre , il daiait alors imiter la reine £iisabeth, et séparer son royaume de la aaoamunion romaine. Us disent que la balance penchait trop en Europe du côté de Philippe II et des catholiques; que pour tenir Téquilibre il fallait rendre la France protestante} que c'était i'unique noyen da la rendre peuplée, riche et puissante. Mais Henri lY n'était pas dans les mêmes conjonctures qu'Élisabeth; U n'avait point à ses ordres un parlement de la nation affectionné à ses isléfêtai il nanquait a&aata dTargent; il nfatait pm une am^a aiaii ooaaidtaUa) PJOlifpa U M ttaatt awiiamla fMrre; la ligue iM aiMMMPa fnûaHHala al emafra — '■»4f Uiaooaffa son hiyatune, laaiapaKvre, déohiréi at daaakalM subversion où il avait été du 'tempg de Philippe da Taloiai ^aas» H Charles VI. Plusieurs grands chemins avaient dUpa ni ma les roaaea, et on se frayait des routes dans les campagnes incultes. Paris, qui contient aujourd'hui environ sept cent mille habitants, n'en avait pas cent quatre-vingt mille quand il y entra Les finances de l'État, dissipées sous Henri III, n'étaient plus alors qu'un trafic public des restes du sang du peuple, quA le , conseil des finances partageait avec les traitants. La reine d'Anglaterra, le grand-duc de Florence, des princes d'AUA* magne» las HnMaadaiai tod anAent yiMYaifattlafaaliqaalhti^élatt eaalUNi aotiHa la ligMi ca&tia BaM il aankra Vlapagne; et, pa«t aaiar aaa datlia il lÉrifimm an ilrandinaait laa naaMea fléoéiÉlaaA les doBuinaa» à das fanaiaw da aes puissances étrangères , qui géraiaai a» amr da royauma las revenus de l'État. Plus d'un chef de la liguai qui avait vendu à son loi la fidélité qu'il lui devait ^ tenait aus^ daa receveurs des deniers publics, et partageait cette portion de la souveraineté. Les fermiers de ces droits pillaient sur le peuple le triple, le quadruple de ces droits aliénés ; ce qui

restait au roi était administré de même : et enfin, quand la déprédation générale força Henri IV à donner l'administration entière des finances au duc de Sully, ce ministre, aussi éclairé qu'intègre, trouva qu'en 1596 on levait cent cin* quanta millions sur le peuple pour an îâiaa antrar anvirea tsenai daaa la Icêaor rayidi gsarilt»ia twa^ttaaa^iû&wwiaqBewnnaatw viagiâiaaate» Digitized by Google

106 Si Henri IV n'avait été que le plus brave prince de son temps, le plus clément, le plus droit, le plus honnête homme, son royaume était ruiné : il fallait un prince qui sût faire la guerre et la paix, connaître toutes les blessures de son État, et y apporter les remèdes; veiller sur les grandes et les petites choses, tout réformer et tout faire: c'est ce qu'on trouva dans Henri. Il joignit l'administration de Charles kSage à la valaur[^]tà la firaochisa de Fomçois età la boatéde Louis XU. PMursafcmir à taal de bttoias, poiirftdveà laloialailéilnillf et luÉ de guenei, Hemi «niTc[^]aft dans Beoeii «ne aaMnUéa det ftoMiit dn foyanine; o'éteit une espèce d'états généraux. Lm fuém qa*il y prononça sont encore dans la mémoire des bona oitoyene wvent l'histoire de leur pays : < Déjà par la faveur du ciel, par les conseils de mes bons serviteurs, et par l'épée de ma brave noblesse, dont je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhoinuie étant notre plus beau titre, j'ai tiré ont Kiat de la servitude et de la ruine. Je veux lui rendre sa force et sa splendeur; participez à cette seconde gloire, comme vous avez eu part h la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'Approofer aveuglément met fotatés, mais ponr léoevoir voe ooa* seUs, pour les suivre, pour memettee en tHue ertw w — ina. Ce< me entie qoi ne prend guète aux cois, aux ^Moénoif el aux kaite grises; mais Tamour qne Je perla à mes scfels ne leod tout peeribis et tout honorable » Cette élo[^]pienee du cœur, dans un kéroe, eit Uen au-dessus de toutes les harangues de Pantiquilé. (Mars 1597) An milieu de ces travaux et de ces dangers continuels, les Espagnols surprennent Amiens, dont les bourgeois avaient voulu se garder eux-mêmes. Ce funeste privilét[^]c qu'ils avaient, et dont ils se prévalurent si mal, ne servit qu'à faire piller leur ville, à exposer la Picardie entière, et à ranimer encore les efforts de ceux qui voulaient démembler la France. Henri, dans ce nouveau malheur, manquait d'argent et était malade. Cependant il assemble quelques troupes, il «mha ior la fkronitièKe de la Picardie, ItiefOle à Paris, écrit de a nein aux piilements, aux cooununaatés, « pour eblenir de quoi aonrireeuxquidétoielent Iffilat : » ce eonises pnfitm paioies. H n.)ai>mtaaB an pariement de 'Parie : « Si on me donne une aiaie, dii-il, Je donnern gateoMnt ma vie pour tous auner et pour lelever la patrie. » Il proposait des créations de nouveaux offices pour avoir les prompts ressources qui étaient nécessaires; mais le parishment, ne voyant dans ces ressources mêmes qu'un nouveau malheer, refusait de vérifier les édits, et le roi eut besoin

d'employer plusieurs jussions pour avoir de quoi aller prodiguer son sang à la tête de sa noblesse. Sa maîtresse , Gabrielle d'Estrées , lui prêta de l'argent pour liasarder ce sang, et son parlement lui en refusa. ' Bnfin, par wb en^inronts, par les soins infatigables et par réeoacarie de eeRosny, due de Sully, si digne de le aenrir, il vient àboet 4taaeBûkrnne florissante armée. Ce fal la seule, depuis treale aal, qnifttlpowna du néoesMire» et la piemière q[at eût un bépitel lé» Digitized by Google

CHAPITRE CLXXIV. — DE HENRI IV. 209 . gié» éam Itqwét fci Miwéii et tet aalutoB eurent h leccu» qu'on m ooiMintll poM WBm. Chahut traqp» anptmmt avait soin de ati blessés comme elle pouvait, et te wmqaê èè foia trait Ikit pénr an* tant (le monde que les armes. (Septembre 1597) 11 repreiid Amiens, à la Mie de l'archiduc Albert, et le contraint de se retirer. De là il court pacifier le reste du royaume : enfin toute la France est à lui. Le pape, qui lui avait refusé une absolution aussi inutile que ridicule, quand il n'était pas affermi, la lui avait donnée quand il fut victorieux. Il ne restait qu'à faire la paix ' avec l'Espagne; elle fut conclue à Vervins (2 mai 1598) , et ce fut le premier traitA tvmtagttox qf» la Imnee eût Ê^i avec ses ennemis depuis Wlippe Auguste. ALOM il net Unis m soins à poHeer, à fldre ilewir es rajiMie qthA wmàt ûomipà» : les trovpes inutilés sont Uœaeiëss; Povdr t dsas les flMMm snccède aa plus odieux k-igandage; il paye peu à poa toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il voulait quHls eussent une poule au pot tous les dimanches : expression triviale, mais sentiment paternel. Ce fut une chose bien admirable que, malç^ré l'épuisement et le bripnndafre, il eût,^ en moins de quinze ans, diminué le fardeau des I tailles de quatre millions de son temps, qui en feraient environ dix du nôtre; que tous les autres droits fussent réduits à la moitié, qu'il I eût payé cent millions de dettes , qui aujourd'hui feraient environ deoz cent dn^aante millions. Il racheta pour phis de cent cinquante milUons de doînaines, aujourd'hui alidnès; toutes les jdaees Himt repafées» les vigaslns, les arsenamc ramplis, les gnûids chemina enfMBBOS : cM la gtoivs ûtemeUe du due de Sully, et eèMe du soi, I qui osa choisir un homme de guerre pour létataUr les finances de ^ rftat, et qui travailla avec son ministre. [La justice est réformée, et, ce qui était heaucoup plus difficile ^ leé , deux religions vivent en paix, au moins en apparence. Le commerce, les arts, sont en honneur. Les étoffes d'argent et d'or, prosrites I d'abord par un édit sompluaire dans le commencement d'un règne difficile et dans la pauvreté, reparaissent avec plus d'éclat, et enri^ chissent Lyon et la France. 11 établit des manufactures de tapisseries j de haute-lice, en laine et en soie rehaussée d'or. On commence à ^ faire de petites glaces dans le goût de Venise^ C'est à lui seul qu'on doit les Tsrs à soie, les plantations de mûriers, malgié les opposi* tione de Sully, plus estimabte dans sa ûdélité et dans Fart de gMi[Temer et de conserver les finances, que capable de discenmr les non^ beautés utiles. '

i Henri fait creuser le canal de Briare , par lequel on a joint la Seine I et la Loire. Paris est agrandi et embelli : il forme la place Royale; il restaure tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain ne tenait point à la ville; il n'était point pavé : le roi se charge de tout. Il fait con[. struire ce beau pont où les peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse. Saint-Germain, Monceaux, Fontainebleau, et surtout le Louvre, sont augmentés, et presque entièrement bâtis. Il donne ^ VOLTAIRE. ^ mu 14 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

(les logements dans le Louvre, sous cette longue p:alcrie qui ost son ouvrage, à des artistes en tous genres, qu'il enrourageait souvent de ses regards comme par des récompenses. Il est enûu le vrai Icmdaieui de la bibliothèque royale. Quand don Pèdre de Tolède fut envoyé par Philippe III en ambassade auprès 4e Stnil, (ft m nm/mai {ikis fwte vilte, ^U amt w» U Iteillt ««y 4liîtpM, loi dît Hmii, «I Mûftwd'litti iii*a«aBiaéi iM enftuiti; ila pfoq^kMt. » Lm jm» Im Mt» Itt Ûii lit Mlili MilradttîU 4 U iir Ht Catherine de MMitts l's les temps xpftme de troult» ottAfomU HiAii lY, les timpt 4ft la piU Hili li félicité. ^ ■ faisant ainsi fleurir son État, il fêtait l'arbitre des autres. Les papes n'auraient pas imaginé, du temps de la ligue, que le Béamaii serait le pacificateur de l'Italie, et le médiateur entre eux et Venise. Cependant Paul V fut trop heureux d'avoir recours à lui pour le tirer du mauvais pas où il s'était engagé en excommuniant le doge et le sénat, et en jetant ce qu'on appelle un interdit sur tout YKlal vén; tien, au nujet des droits incontestables que ce sénat maiutenait avec sa vigueur accoutumée. roi fut Tarbitre du ^ifiSiiad ; oilui qufi les papes avaient excommiuié Ht teve? l'eijomwupioitiwi di Veaiia'. Il pTOLéfiî 1» répuUifUi liûMMll» di J^oUltiidi, l'aida de son 4paiga«, il Bi eotttHkM |m» pMi it Ja IMra raiwmttre libre «l Mét piadaiili par rsipagna. 1. Daniel raconte une particularité qui paraît bien extraordinaire, et il est le tral qui la raconte, il {prétend que Henn IV, apvèi avoir réosMÎM le ptpe avec la république de Venise, gâta lui-même cet accommoderaent, en cosuMlniquant au nonce, àPfiri^t ^lettre interceptée d'un nr^diçant de Genève» dans laquelle ce prêtre se ▼atitatt que le doge de Tenise et plusieurs sénatenn étaient protestants dans le cœur, qu'ils n'attendaient que 1 occasion favoraUs de se déclarer, que le P. Fulgentio, de l'ordre des Servîtes, le compagnon et l'ami du célèbre Sarpi , si connu sous le ^om de fra-P;iolo, « travaillait efficaement dans ccÀle Tfgne. » H ajoute qae Henri iv fit montrer cette lettre au sénat par son ambassadeur, et qu'on en retrancha seulement le nom du doft accuse. Mais après que Paniel a rapporté la substance de cette lettre , dans laquens le Bom 4e fra-Paplo ne sa troove nas, il dit eependst que ce même fra-Paolo fut cité et accusé dans la copie de la lettre montrée au sénat. Il ne nomme point le pasteur calviniste qui avait écrit cette prétendue lettre interceptée. Il faut remarquer encore qee dans cette lettre il était question des l'ésuites, lesquels étaient bannis de la république de Venise. Enfin Daniel em)loie

cette manœuvre, qu'il impute à Henri IV, comme une preuve du zèle de ce prince pour la religion catholique. C'eût été un zèle bien étrange dans l'histoire de mettre ainsi le trouble dans le sénat de Venise, le meilleur des ministres, et de mêler le rôle méprisable d'un brouillon et d'un délateur à un personnage glorieux de pacificateur. Il se peut faire qu'il y ait eu une lettre fautive ou supposée d'un ministre de l'époque, que cette lettre même ait produit quelques petites intrigues fort indifférentes aux grands objets de l'histoire; mais il n'est point du tout vraisemblable que Henri IV soit descendu à la bassesse dont Daniel lui fait honneur : il ajoute que « quiconque a des liaisons avec les hérétiques est de leur religion, ou n'en a point du tout. » Cette réflexion odieuse est même contre Henri IV, qui, de tous les hommes de son temps, avait le plus de liaisons avec les réformés. Il eût été à désirer que le P. Daniel entre plus dans les détails de l'administration de Henri IV et du duc de Sully que dans ces petites anecdotes qui montrent toujours de la partialité que d'équité, et qui décèlent à tout le monde un homme qui n'est pas un bon citoyen. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

CBAPIXafi CLUOT. — DK MENAI XV. SU il pMtail fov k iilw
fiiiMllMHw 4t «nlipi MnpMvrnoitet de lifUiw cta Im phyëokM il lit
iUalitii. P!ûU|9i H aMi jMMii innliitlii; il ^«M, ipi*i Hat, ^pte tyran
labonenz^ ioiîbri et dissimulé ; et sa prndenci M fovfilt m» tÊ9Ê Ml
ionpiration ayeo la nkiir et la fraaeltsi de Henri IV, qui , iieo ses vivacités,
était encore aussi politique que lui. Elisabeth aequit une grande réputation;
mais n'ayant pas eu à surmonter les mêmes obstacles, elle ne pouvait avoir
la mt^mc gloire. Celle qu'elle mérite fut obscurcie par les artitices de
comédienne qu'on lui reprochait, et goiiiUée par le sang de Marie Stuart,
dont rien no la peut laver. Sixte-Quint se fit un nom par les obélisques qu'il
releva, et par les monuments dont il embellit Homej mais i>ans ce mérite,
qui est bien loin d'être le premier, m m hMHtil Ciwiti que pour aviir
«iMeim la papauté par quiM iM êê taHiH, il fiOi iilv éH iMve jusqu'à
liBtaoi^^SSSI'^ttHmseï faiblesses forent itfii do méSkm ém haimm^ il
^W'tmmi se l'empêcha de bien ^oiiMBer. Il y piMlt assez , lorsqu'il se
préparait à être l'arbitre de l'Europe , à l'occasion de la succession de Juliers.
C'est une calomnie absurde de L.e Vassor tt de quelques autres compilateurs,
que Henri voulut entreprendre cette t^uerre pour la jeune princesse de
Condé. Il faut en croire le duc de Sully, qui avoue la faiblesse de ce
monarque, et qui, eu même temps, prouve que les grands desseins du roi
n'avaient rien de commun avec la passion de l'amour. Ce n'était pas
certainement pour la pnaceiM di Oondé que Henri avait fait l« traité de
Quérasque, qall i'étilt aamé di tous l m poiMiaii d^ftalia, di lin ka i^ineet
pvoieitOTla dPAUanagBi, il ^l allait mitiia to awalili à la gMva m mm la
hilaiii di ntaMfi ftàhté, n. Ml yait à naiihit «I AUnaatai èlalMi difuamii-iU
nlOa kMBBB^i. 0#Mti mllUaM an réserve, des prépûatifs immemi, des
alliances sûres, d'babiles généraux formés sous lui , les princes protestants
d'Allemagne, la nouvelle république des Pays-Ras, prête 4 le seconder, tout
l'assurait d'un succès solide. La prétendue division de l'Europe en quinze
dominations est reconnue pour une chimère qui n'entra point dans sa tête.
S'il y avait jamais eu de négociation entamée sur un dessein si
extraordinaire, on en aurait trouvé quelque trace en Angleterre, à Venise, en
Jiollande, avec lesquelles on suppose que Henri avait préparé cette
rôTolution; \l n';f en a pas le moindre vestige; le projet n'est ni Tfii, ai
Yialsawldalili: aaais par sii alHaates, par aaa annas, par son éioadmii, il

aUait idMum«r la sfstèma de l'Borope, et s^an rendra Farliitii. Si on fiûsait
ea paîtrait fidèle de Henri IV à «i dCrangat de fmm sens y qui n'eût jamais
entendu parler de lui auparavant, et qu^ finit par hn dire : « C'est là ce
même boomie qui a étd assassiné an mi* lieu de son peuple, et qui l'a û\6
plusieurs fois, et par des hommes auxqnaU il n'avait pas âiît le moindre
mal; » il ne la pevrrait aroire.

The text on this page is estimated to be only 20.34% accurate

su CHAPITRÏ CUUV. — D£ UEUBI IV. CM «ae ehoM Mm déplfliitii ^ k aiÉMI religion qui ofdiue, auBi bien que tant dtotm, le pardm ta h^witi ait ftH fom^mira dapolt loagtttDjpB tttft dt awrtfw, «t «la «i wta da aatta leida flEiaxime, qoeqiiteonqaaaapeBaayaaaoBmaBaMaittépioiif^ «Içrîl faut avoir kt r4|Hn«vé»«B bavraor. Ce qvi est encore plas étiange, c'est que des catholiques conspirèrent contre les jours de ce bon rai depuis qu'il fut catholique. Le premier qui voulut attenter à sa Yie, dans le temps même qu'il faisait son abjuration dans Saint-Denys, fut un malheureux de la lie du peuple, nommé Pierre Barrière (27 août l.')93). Il eut quelque scrupule quand le roi eut abjuré; mais il fut confirmé dans son dessein par le plus furieux des ligueurs, Aubri, curé de Saint-André-des- Arcs ; par un capucin, par un prêtre habitué, et par Varade, recteur du collège des jésuites. Le célèbre Étienne Pasquier, avocat général de la chambie des comptes, proteste qu'il a su de la bouche même de ce Barrière que Vafada l'avait «neouagé à ea oflim. CaMa aonaatkMa reçoit va iieaTaaadflgrédeprobaMtitéparlaliBitadayalHiatliiaaiPé Aiil^i, qui aa réfàgièreat ebei la aaidlmâ légat, el yaacoBipatntoaDi daaa aon valoïir àUNBa, qoasd Henri HT antia daiia BHria; ai mfbk oe mà la probabilité encore plus forte, c'est que ▼aiaio at Aubri furent de* puis écartaléa aa effigie (36 janvier 1585), par un arrêt du parlement de Paris, comme il est rapporté dans le journal de Henri IV. Daniel fait des efforts pardonnables pour disculper le jésuite Varade : les curés n'en font aucun pour justifier les fureurs des curés de ce temps-là. La Sorbonne avoue les décrets punissables qu'elle donna; les dominicains conviennent aujourd'hui que leur confrère Clément assassina ilenn Ili, et qu'il fut exhorté à ce parricide par le prieur Bourgoïn. La vérité l'emporte sur tous les égards j et cette même vérité prononce qu'aucun des ecclésiastiques d'aiyonid'hui ne doit ni répondre ni rougir dei maximes sangoiBaifea at da la aupeiatiticia baÂaia da aaa prédécesaenrs, puisqu'il a'ea aalaneim qui aa las abhom; aUa aanaam aeulemant las monnmants da oaa jumun, afla ^Qm m ^kant jamais imités 1. L'aapiit da linatisma était ai géfiérakmant répandu qo^on aédniait un chartreux imbéeilai nommé Ouia, «I qafoa lui mit en tÂte d'aUer pins vite aa eial an tuant Henit IV. Ls m&eux fut enfenné comme un fou par ses supérieurs. Au commencement de 1599 1 deux jacobins da mandce, l'un nommé Aigar, l'antia mdieofi, oiigiDaifia d'Italie» I. H. de Voltaire

«Deaistait mieux que personne la liaison étroite et née»' saire qui existe entre ces maximes séditionnaires et celles de l'intolérance religieuse; mais il fait ici au clergé de France, à la Sorbonne, aux jacobins, «neur de croire qu'ils les ont également abusées. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que dans les ouvrages où les jurés de Paris reprochèrent aux jésuites la doctrine de l'hérésie. ils avancèrent que l'assassinat n'est permis que dans le cas d'une révélation particulière, si ce n'est le droit de vie et de mort est le plus illustre attribut de Dieu; et que le Pape ne s'abaissait à mettre en honneur ces maximes non moins insensées qu'abominables. Quant à ces maximes, elles sont si faibles, si vaines, si insensées, qu'elles ne méritent pas d'être prises au sérieux. Elles ont été produites par les jésuites, les papistes et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.05% accurate

CHAPITRE CLXXIV.*««W HBKRl IV. 213 fâsolarabT 4ft
imonfdif Itelkni Imqsm CUÉMilf iMt cflnfirèn : 10 ooisplol ftK 4éoo«mt;
Ui opièniit à 1» ppfami !• crinM ^'iU n*avai«it pu exécuter. Leur soi^Um
B^eAft^fa |^ «a frèit eapncUi

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

214 CHAPITRE CULXiV. — DE HENfU IV tassiiie; » Qttignard était bien imprudent de n'avoir pas brûlé cet écrit dans le moment qu'il apprit l'attentat de Ch.ltel. On se saisit de sa personne, et de celle de Guéret, professeur d'une science absurde qu'on nommait philosophie , et dont Châtel avait été longtemps l'écolier. Guignard fut pendu et brûlé; et Guéret, n'ayant rien avoué i\ la question, fut seulement cundamné à être banni du royaume avec tous les frères nommés jésuites. n mut q«« le préjugé iMtlB mat k» jma m tatai Mm épais, puiigm k JiwrtdB kumM^ lÈÊmwutUkmim é\$ Httmpagni^éÊM' IMrofi. U kttt nvloat Qulsttifi dt tt^mir Jaknak toulu éeasaïkt IMunkn ta roi et à kjtifttice, lorsqu'il fit amende honorable, klitdM au poing, ayaat au dos ses écrits. 11 fait eiiTiaager Guignard oenM mart^rr qui demande pardon \ Dieu, parce qu'après tout il pouvait être pécheur; mais qui ne peut, malgré sa conscionce, avouer qu'il a offensé le roi. Comment aurait-il donc pu l'offenser davantage qu'en écrivant qu'il fallait le tuer, à moins qu'il ne l'cLit tué lui-même? Jouvenci regarde l'arrêt du parlement comme un jugement très-inique : « Heminimusj dit-il, et ignoscimus; nous nous en souvenons, et nous le pardonnons. » Il ett vrai que l'arrêt était sévère; mais assurément il ne peut pttftttre injuste, tA en eoMidèNi ke tolk du Jtotfk Mgnard, ks emnortemenk du msamê Bay, idirt |i«iite| k eonhaitoii d» Jean Ghitel, kiéerik de Telkt, de Belkniitai, de HMkMi d'BeuMMel 8ft, de toiils, de Bekiem, de MblUu, ke klttet dee Jéenike di ffaples, et tant d'autrae écrits dans lesquels on trouve cette doctrine du régicide. Il est très-vrai qu'aucun jésuite n'avait conseillé ChâÊei; mais aussi il est très vrai qUe, tandis qu'il étudiait chez eux, il avait entendu cette doctrine, qui alors était trop commime. Il est encore très vrai que les jésuites se somenaient que le jésuite Guignard avait été pendu et brillé; mais il est très-faux qu'ils le pardonnassent. Comment peut-on trouver trop injuste, dans de pareils temps, le bannissement des jésuites, quand on ne se plaint pas de celui du père etdela mère de JeAn Châtei, qui n'avaient d'autre crime que d'avoir mk an moodi un eMdhettitui drai m elMMM^t Qea patents mlbrtnnés Ibm^ ecmdiffIBds «t kuntteamekt el & im eneadei m démolit kttf Bikoni «I es ékid à k pkee due pyieadde, «ù ta grava k crime et Fandt; il y dtait dit : « La cour a banni en outre eetk société d'un genre nouveau et d'une superstition dkbottque» qel a porté léan Châtei ft cet horrible parricide. » Ce qui est encore bien digne de remarque, c'est que l'arrêt du parlement fut mis à

l'rid«r de Rome. Tout cela démontre que ces temps étaient ceux du fanatisme; que si les jésuites avaient, comme les autres, enseigné des maximes affreuses, ils paraissaient plus dangereux que les autres, parce qu'ils élevaient la jeunesse; qu'ils furent punis pour des fautes passées, qui, trois auj» auparavant^ n'étaieul pas regardées dans Paris comme des

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.58% accurate

CHAPITRE CLXXIV. — DE «ENRI IV. SI 5 ftMtVBy fft
qv^uflii te ttiUIMtr des ttiipB raidit œt Anfc du psTlmMit iiAeMiiiM. Il
l'étât tellement, qu'on vit pmitm ilors tmo tpologte pour Jean Oifttel dans
laquelle il est dit que cm parricide est un acte vertoeitx, généreux, iiéroïque,
comparable aux plus grands de Fhistoire sacrtte et profane, et qu'il faut être
athée pour en doutnr. Il n'y a, dit cetttrt apologie, qu'un point à redire, c'est
que ChAtel n'a pas mis h chef «04 entreprise, pour envoyer le méchant eu
son lieu, comme Judas. » Cette apologie fait voir clairement que si
Guignard ne voulut jamais demander pardon au roi, c'est qu'il ne le
reconnaissait pas pour roi. oc La constance de ce saint liomme, dit l'auteur,
ne voulut jamais reconnaître oelni que l^lise ne reconnaissait pas : et,
quoique les juges aiflnl-MM «Ml wrps, et jetti ses esndm an mt, Km Ang ne
laissera de iNMdfioniwr «Mre eee amrtiofB démit le dlett Sibaoih, qui
saurâ lele«rraiArtt. 9 Tel était l*esprit de la ligue , tel Tesprit monacal, tel
l'abus exécration de la religion si mal ëiitniidi»^ et tel a sulieieté cet abus
Jusqu'à ces derniers temps. On a vu encore do nos jours un jésuite , nommé
La Croix, théologien de Coloprne, réiniprimèr et commenter je ne s«iis (iuel
ouvrage d un ancien jésuite nommé Busembaum'; ouvrage qui eût été aussi
ignoré que son auteur et son commentateur, si on n'y avait pas déterré par
hasard la doctrine la plus monstrueuse de l'homicide et dU régicide. Il esl
tfHdaHsISi Bm quHm hotDine prDserit pai^ un prince ne peut Mte
assasaind]||\$MiAeineni que dans lé tebitolre du prince; mais qa^tm
aoUferaln ptoseHt par le pape doit toe asBâistné partent, parce qttB le pape
est sourefara de rnniiife, et qu'un bomm» chargé de tneruR éiMBimtnié,
tiuel qu'il soit, peut donner 6ette commission à on antre, et que nn acte de
charité d'accepter ttette commission. Il est vrai que les parlements ont
condamné ce livre abominable ; il est vrai que les jésuites de France ont
détesté publiquement ces propositions : mais enfin ce livre, nouvellGmcnt
réimprimé avec des additions, prouve assez que ces maximes infernales ont
été longtemps gravées dans plus d'une tête; que ces maximes mêmes ont été
regardées comme sacrées, comme des points de religion; et que par
conséquent les lois ne pouvaient s'élever avec trop de rigueur confé te
doctetirs du réfticide* (14 mal im. 1 4 hMze» du soif) HMH It Ait enfin la
ttetime dē telle «truiM édologio ^ttenne. tUfalllae afait M qdtfqne tsdit»s
IMllant, et sen esprit était encore éehanm de tout ce qv^lf avait entendu

dans sa Jeunesse. Jamais, dans antimi siècle, la superstition ii'a produit de pareils efifets. Ce malheureux crut, précisément comme Jean Châtel, qu'il apaiserait la justice divine en tuant Henri IV. Le peuple disait que ce roi allait faire la guerre au pape, parce qu'il allait secourir les protestants d'Allemagne. L'Allemagne était divisée par 1. LA Medulla Thtologix moralU, dont la première édition est de 16%5. (Éd.; Digitized by Google

tie CHAPimi CLIXIT. MS Hmi IT. deux ligues, dout l'une était Vévangelique , composée de presque tous les princes protestants : Tautre était la catholique , à la tête de laquelle on avait mis le nom du pape. Henri IV protégeait la ligue protestante; voilà Tunique cause de l'assassinat. Il faut en croire les dépositious ooDftantet èè Btvaillae. U mara, sans jamaii wier, qu'il n'iait lucoB oompUce, qu'il avait été ponasé à ce régifiide par un inMinet dont U ne put ètrole maître. Il stoia aon intemgaloirai dMit q«elqMa feuilles ftire&t retrouvées, en par un greffier du pademeoi; je les ai vues : cet abominaÛe nom est peint parCmement, et il y a au» dessous, de la même main : « Que totyours dans mon cœur Jésus soit le vainqueur : » nouvelle preuve ma» ce moasln» n'était qu'un Ummoi imbécile. On sait qu'il avait été feuillant dans un temps où ces moines étaient encore des ligueurs fanatiques : c'était un homme perdu de crimes et de superstition. Le conseiller Matthieu, historiographe de France, qui lui parla longtemps au petit hôtel de Retz, près du Louvre, dit dans sa relation que ce misérable avait été tenté depuis trois ans de tuer Henri IV. Lorsqu'un conseiller du parlement lui demanda, danaoetbAtel deBets, en présence de Matthieu, gomment il avait pu mettra la min sur le roi très-chrétien : « C'est à savoir, dit-il, s'il est trfta-chrétiea » La &talité de la destinée se l^it sentir ici plus fu'ea aa^pm autre événement. C'est un maître d'école d'Angoulême, qui, sans conspiration, sans complice, sans intérêt, tue Henii IV au milieu de aou peuple, et change la face de l'Europe. On voit par les actes de son procès, imprimés en 1611, que cet homme n'avait en effet d'autres complices que les sermons des prédicateurs, et les discours des moines. U était très dévot, faisait l'oraison mentale et jaculatoire; il avait même des visions célestes. Il avoue qu'après être sorti des feuillants, il avait eu souvent l'envie de se faire jésuite. Son aveu porte que aon premier dessein était d'engager le loi à proscrire la religion réformée, et que même, pendant lee (êtes de Noil, voyant passer Je roi en caziosse, dans la ménie rue oA il l'aasassina depuis, il s'écria : « Sire, au nom de notre Seigneur XésoiCiuriat, et de la sacrée vierge Marie, que je parle à vous 1 » qu'il fot repoussé par les gardes; qu'alors il retourna dans Angoulême, sa patrie, où il avait quatre-vingts écoliers; qu'il s'y confessa et communia souvent. Il est prouvé que son crime ne fut conçu dans son esprit qu'au milieu des actes réitérés d'une dévotion sincère. Sa réponse, dans son second interrogatoire, porte ces propres mots : a Personne quelconque ne l'a conduit à ce faire que le

commun bruit des soldats qui disaient que si le roi voulait faire la guerre contre le saint-père, ils l'y assisteraient et mourraient pour cela ; à laquelle raison il est laissé à Dieu la tentation qui l'a porté de tuer le roi, parce que disant la guerre contre le pape., c'est la fiire contre Dieu, d'autant que le pape est Dieu, et Dieu est le père » Ainsi tout concourt à faire voir que Henri IV n'a été en effet assassiné que par les préjugés qui depuis si longtemps ont aveuglé les hommes et désolé la terre. On osa imputer ce crime à la maison d'Autriche, à Marie de Médicis, épouse du roi, à l'alaDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

CHAPITRE CULXIV. — DC H£NRI IV. 217 MéwM et d^ittlwt
€Bt wwilinîBi mbmi ifffi , ààmélÊnàmai^m\$ parrnim, et qui
MâmtBlqiifàfciw foirg> maine est crédule. Il est t^^s-av

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

CHAPITRE CULXiV. — DE H£NKI IV éfmm êê Lwtoxy t
hitiiBMr a^fcHiBhiit fm mm toi jfiHi» qu'il fit l'éloge d'une reittt ehérie,
«st dMpMfttAitie d'auditeurs » étÈÈùhk ÛB i'UÊÊmUikè pmt tUar voir le
tombeau de Henri IV : ils « mirent à genoux autonr da ceroueil, ils
répandirent des larmes, on entendit dM «ariiAMtkMf : îMiait il a'y wU cto
fim févitaU» apoâSiMOR AU QblfMl tLtttf. Voici plusieurs lettres écrites
de la main de Henri IY à Gorisanda d'Andoida, TBa?e de Philibert, comte
da Gtammont. BUaa aoat lotttas aana datas on ^f^tm aiaâiàant, par laa
oolfiSt daa» qud temps eUas jtùraat écrites. U y en a de tiès-intéreisaiitea ,
et U mm da fiauri IY laa land préoiMies. Premièn kUre. — Il ne se sauva
point de Uyiaaiai ou pour le moins fort peu qui ne soient dâyalisés, ou les
lettres ouvertes. U est arrivé sept ou huit gentilshommes de ceux qui Paient
à Parmée étrangère, qui assurent comme est vrai (car l'un est M. de
Moulouet, frère de Rambouillet, qui était un des députés pour traiter), qui!
n'y a pas «li^t genlilslhommes qui aient promis de ne porter les armes. M. de
Bouillon n'a point promis : bref, il no s'est rien perdu qui ne se recouvre
pour de l'argent. M. de Mayemio a fait un acte de quoi il nu sera guère loué;
il a tué Sacremore (lui demandant récompense da saa services) à eonpi de
poignaid : l'on ma mande qœ ne le foulant- contenter, il craignit qa'étant mal
coiitanl, il no dêcoanU isi secrète, qu'il savait tous, même l^fotiepriae
contra la personne du roi i de ^pioi U était chef de l'exécution** Bieu las
veuf vaincra par eux-mêmes, car e^était le pies utile serviteur qu'ils eussent
: il fut enterré qu'il n'était pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver
Morlans, et un laquais de mon cousin qui ont été dévalisés des lettres et des
habillements. M. de Turenne sera ici demain : il a pris autour de Syjac dix-
huit forts en trois jours; je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt,
s'il plaît i Dieu. Le bruit de ma mort allant à Pau et à Meaux, a couru à
Paris, et quelques jwéc/i^ur* en leurs sermotis la mettaient pour un des
bonheurs que Dieu leur avait promis. Adieu | mon àme. Je vous baise un
million de fois les mains. be IloiiUnban , ce i% janvier. Deuxième lettre*.
— Pour achever de me peindre, il m'est arrivé un des plus extrêmes
malheurs que je pouvais craindre, qui est la mort subite de M. le Prince. Je
le plains comme ce qu'il me devait être, non dnmt ee q\itû m'était : je suis à
cette beuire la seule butte ci viimiiiiilMper(liiide]nmeM.Iiar«nt«q^tii(m^
leatnttfts; Il em^ qm mée dolniiiew li «Me» elawl par sa gréne IMcn1 . Rien

n'est si curieux que cette anecdote. Ce Sacremore était Birague de son nom. Cette aventure prouve que le duc de Mayenne était bien plus méchant et plus cruel que tous les historiens ne le dépeignent ; ce qui n'est pas extraordinaire dans un 4^e de parti. La lettré est oe tSST. 2. Mars liSi. #
Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 17.38% accurate

CHAPITRE CUUUY. — I>£ H£NRl 1?. âl9 teurt Ce pa«m prince, mm àê MMr, jMiil «fini «m k lm\$m, somptL M pôiltiil M«s; ft ortBVll tail filt «b mriiMM«l Mt-fialMi qiif M dm Juscfii^ nathi; tout t8 wimdi tdtttiieilra m Ut, l» soir il soii {m, et êjma bien dormi, il ée leva le samedi aatii, dtaâ detem, et pois Joua aux échecs; il se leva de sa chaise, se mit à m • promeher par sa charabre, devisant avec l'un Pt l'autre : tout d'uB coup il dit : « Bnillpz-moi ma cliaiso, jn sens une grande f;iil)lesse; » il ne fut pas assis ([u'il perdit la parole, et soudain après il rendit l ànie assi*^. Los marques du poison sortirent soudain; »l n'est pas croyable Téton II ement que cela a apporté en ce pays-là. Je jiars dha l'anhe du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois en chemin d'avoir bien de la peine; priez Dieu hardiment pour moi; si j'en échappe, il faudra bien que ce Bolf lef ^ «l'ait gardé jusqnlàa fgmbiftn, dont je sois peUl4tre plus près que je ne penie. 39 foai émmmtà Mlle eselate. Bonsoir, mon âme, Je foni btio «n mUUan éi foia laa atias. TrùUiime lettre K — Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre an aoir, * detix courrieH de Saint-Jean d'Angély : le premier rapportait comme Belcastel, page de Mme la Princesse, et son valet de chambre, 8*en étaient fuis soudain, aj>rès avoir vu mort leur maître, avaient trouvé deux chevaux valant deux cents écus, à une hôtellerie du fauliourp:, rjup l'on y tenait, il y avait quinze jours, et avaient chacun une mallette pleine d'argent : eniiuis l'hôte, dit que c'était un nommé Brillant' flui lui avait baillé les chevaux, et lui allait dire tous les jours qu'ils fussent bien traités; que s'il baillait «m autres chevaux quatre mesures d^e^roine, quil leor en MHftl huit, qu'il payerait «Ml le iloeie. Ct Brillaait^ est «Il homme MeMneUPrtoeisfleeiilsea Umelioni et lui lldaeit tout gournair. n fht lom ÉotiAtf a pHt, ioiiftiift airoir belMé mille êens an page, el Ihl aieiraaheptéseBeheieexparlecomtta»' demeit de te maîtresse pour aller en Italie. Li Moiid eoofirmt, et dit de plus, que l'oii avait fait écrire une lettre par ce Brillant au Talet de chambre, ijn'on savait être à Poitiers, par où il lui mandait être à deiix cents pàs de îâ porte, qu'il voulait parler à lui. L'autre sortit soudain; l'embuscade qui était lîi le prit, et fut mené à Saint-Jean. U n'avait été encore ouï; mais bi^n disait-il h ceux qui le menaient : ce Ah ! que madame est méchante ! (jj^ue l'on prenne le tailleur, je .dirai luut, sans gêne; » ce qui fut fait. Voilà ce que Ton en sait jusqu'à cette heure; souvenez-vous de ce que je TOUS en al dit iutremis , je ne me tftmpe guère

en mes jugements; o'etft une dangereuie hété qa*a&e miutilae lémnie. t&m
m 1 . Celle-ci est ân mois de mars 1588. 1. Brillant , contrôleur de la
maison dtt piteoa da Goodé, aet flud à fttfOê nommé Briiiaud oar les
historiens. S. n Ihtéaiteia à Saint-leon d'Angély. sans appel , paf sentence
du prévôt ; et par cette même sentence la princesse ae Condé fut condamnée
à garder U Ęrison joaqu'après ton accoachement. EUe accoucha au mois
d'auguste de renri de Conde, omnier prtnee du sang. Ine «ppāti k hi eev des
pairs ; mais eWr resta prisonnière, sous la gard»? de Sainte-Même, dani
Angny, Jnsqa'en Van 1596. Benri lY fit supprimer alors tes procédturet. ,
Digitized by Google

210 cffAnmc axnw. mm ir. empoisonneurs sotit papistes ; voilà
 les instructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi Dieu m'en
 gardera, et je vous en manderai bientôt davantage. Le gouverneur et les
 capitaines de Taiilebourg m'ont envoyé deux soldats, et écrit qu'ils
 n'ouvriraient leur place qu'à moi, de quoi je suis fort aise. Les ennemis les
 pressent , et ils sont si «onpvnsét à 11 yétiÈùÊiâm 9\$fÊàt, qu*ili m leur
 douient ttd aoK itfetttoiwit. M. L> TVteioittl» y iH > fiagtièiM itilminirt.
 Vùn m'séeiit qw, il je tailla btnmp, itypomHavofar^Bal et grmd; cela me ffit
 bitar, de ftiçeik qm Je preiidni ttaigc maUies» et m*y en irai jour et
 xtuHpovr être de retour i Sainle^Foy, à l'assemblée. Mon âme, je me porte
 assez bien du corps, mais fort affligé de l'esprit. Aimez-moi, et me le faites
 paraître; ce me sera une grande consolation; pour moi, je ne manquerai
 point à la fidélité que je vous ai Touôe : sur cette vérité . je vous baise un
 miHion de fois les mains. D'Aynset, ce is mars. Qwxtrième lettre". —
 J'arrivai hier au soir en ce lieu de Pons, où il m'arriva des nouvelles de
 Saint-Jean par où les soupçons croissent du côté que vous les avez pu juger.
 Je verrai tout demain; j'appréhende fort la Tue des fidèles aerritenrs de la
 maison, car o^eit h la tèrité le plus eitrème deuil qui se soit jaiaals vu» lies
 prêcheurs romains prôcbent tont bant par les .tilles d'ici autour qu'il n*y en
 a plus qu'un à avobr, canonisent ce bel aete et celui qui l'a fait, admonestent
 tout bon catholique de prendre exemple à une si chrétienne entr^ricie, et
 TOUS êtes de cette religion ! Certes, mon cœur^ c'est un beau suget pour
 faire paraître votre piété et votre vertu; n'attendez pas à une autre fois à jeter
 le froc aux orties^ mais je vous dis vrai. Les querelles de M. d'Espéron
 avec le maréchal d'Aumont et Grillon troublent fort la cour, d'où je saurai
 tous les jours des nouvelles, et vous les manderai. L'homme de qui vous a
 parlé Brisquesiùre m'a fait de méchants tours que j'ai sus et avérés depuis
 deux jours. Je finis là, allant monter à cheval; je te baise, ma chère
 maîtresse, un million de fois les mains. Ce 17 mars. Cinquième lettre. —
 Dieu sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains ;
 certes , mon cœur, j'en suis au grabat. Vous trouverez étrange (et direz que
 je ne me suis point trompé) ce que Lyceran vous dira. Le diable est
 déchaîné, je suis à plaindre, et c'est merveille que je ne succombe sous le
 faix. Si je n'étais huguenot, je me ferais turc. Ah 1 les violentes épreuves par
 où l'on sonde ma 1. C'est èk Nérac qu'oa déqpuvrit un assas^. Lorrain de
 nation, envoyé par les prêtres de la Liane» On attenta plus de omquante fois

sur la vis de ce grand si bon priaee : • « Taatam relligio poiolt suadere
malorum ! » Locrècs,!, it2. 2. Celle 'Ci n'est point dans le Mercure.
Digitized by Gopgl

The text on this page is estimated to be only 26.68% accurate

CHAPITRE CLXXIV. — DE HENRI IV 221 «amUe I jê ne puis
faillir d'être bientôt «a fol ou habile hoMM; oeUt année sera ma pierre de
touche; c'eit on mal bien douloureux qutlt domestique. Toutes les géhennes
que peut recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien, je dis
toutes ensemble. Plaignez-moi, mon âme, et n'y portez point votre rspèce de
tourment; c'est relui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi, et vais à
Clayrac : je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un
manquement d amilié ne me peut faire changer la résolution que j'ai d'être
Lternellement k vous, non toujours esclave, mais oui bien forçat. Idon tout,
aimezjBMâ; lûtmhmm grâoe «t l'appûi de moa esprit «u choc de mou
affliotioni MM litaf ee MUeii» Bonsoir, meftéinc, jc te beiee les finie wê
rtMiw ie Ihii De X4ffee« le i sue à kieeit. Sixième lettre. — Ne vous
manderé jamais que prises de villes et forts. En huit jours se sont rendus à
moi Saint-Mexant et Maille-Saye, et espère devant la fin du mois, que vous
oyerez parler de moi Le rui triomphe; il a fait garrotter en prison le cardinal
de Guise, puis montre sur k place vingt-quatre heures le président de Neuilli
, et le préTÛi dei nuuroheiMU penans, et le eecrétaire de feu M. de Guise et
trois autres. la reine sa mère lui dit : « Hou flls, ootroyesHnoi une requête
que je tous toux bire. — Selon ce que sera, madame. — C'est que TOUS me
donniez M* de Nemours et le prince de Guise; ils sont jeunes» Ũs tous
feront ,un jour terrioe.— Je le toux bien» dit-il, madame ; je TOUS donne
les corps et retiendrai les têtes. » H a euToyé à Lyon pour attraper le duc de
Mayenne, l'on ne sait ce qu'il en est réussi. L'on se bat à Orléans, et encore
plus près d'ici, à Poitiers, d*où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le roi
le vourait, je les mettrais d'accord. Je vous plains, s'il fait tel temps où vous
êtes qu'ici, car il y a dix jours qu'il ne dégèle point. Je n'attends que l'heure
d'onîr dire que l'on aura envoyé étrangler la reine de Navarre'; cela, avec la
mort de sa mère, me ferait bien chanter le cantique de Siméon. C'est une
trop longue lettre pour un homme de guerre. Bonsoir, mon Ame, je te baise
un million de foisj aimez-moi comme vous en avez sujet. C'est le premier
de l'aa. tepattfieGusmliQniesllKusne. et gknfimont sfea Ta mourir* 1. Cette
lettre doit être écrite trois on quatre jours après Tassassinat du duc de Guise
; mais on le trompa sur l'exécution prétendue du président Neailly et de La
Chapelle-Marteau. Henri III les tint en prison; ils méritaient d'être pendus,
mais ils ne le furent pas. Il ne faut pas toiyours croire ce que les rois

certains; ils ont souvent de mauvaises nouvelles. Cette erreur a été
probablement corrigée dans les lettres qui suivirent, et que nous n'avons
point. Ce Neuilly et ce Marteau étaient des ligueurs outrés, qui avaient
massacré beaucoup de réformés et de catholiques attachés au roi, dans la
journée de la Saint-Barthélémy. Rose, évêque de Senlis, ce ligueur furieux,
séduisit la fille du président Neauville, et lui fit un enfant. Jamais on ne fit
plus de cruautés et de débauches. 3. C'est de sa femme qu'il parle; elle était
liée avec une Oeise; et le lieutenant Getheriaie se mêle, était alors malade à la Boite.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.32% accurate

MS CKAKTKB dSXff. ^ Bt KBIIM Vf. Sepiièmp îettreK —
Mon âme, je vous écris de B1ni

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

GKAfITKfi CLXXIV. — D^e HENRI IV. Si³ très-belld sortie, et taé 9mm «uMnif; j» mÊaâêUmtm mm imtfm, et Mptri, ii ledit» plM peut tenir fataMeJoiin, yfiàmqmk^hm mnp. Ce que je tous ai mandé de ne «NMr mal à personne est itfirii pour votre contentement et le mien; je parle à cette heure à vousmême étant mienne. Mon Ame, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des lettres h ma sœur du roi d'Ecosse; il me presse plus que jamais du mariage; il s'offre à me venir servir avec six mille hommes à ses dépens, et venir lui-même offrir son service; il s'en va infailliblement ôtre roi d'Angleterre'; préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien, lui remontrant l'état auquel nous sommes, la grandenr de «e prinoo aiec sa vertu. Je ne lui en écris point, ne lui en parlez çp»MMM4iie«liMit, qu'il itt îmÊm êê te wualm, et qu'il m'y a parti mm eeiidft, tir dt bm pmale, e^t piti4. Aéis, •M , J« t» Mm MSI vfliMt 4i fBil. flt éimàm êànmVn Cu\p. CLXXV. — De la France, sous Louis XIIIy jusqu'au ministè\$ du cardinal de Richelieu. États généraux tenus en France. Administration malheureuse. Le maréchal d'Ancre assassiné: sa femme condamnée à être brûlée. Ministère du duc de Lvynet, GuWf^ civiUs, Comment le cardinal de Richelieu entre au conseil On vit aprde la mort de Henri IV oambien la puiluiat U considéralûm, les moursi Tequrit d'une nation, dépendent souvent d'un seul homme. Il tenait, par une administration douce et forte, tous les ordres de l'État réunis, toutes les fartions assoupies, les deux religions dans la paix, les peuples dans l'abondance. La balance de l'Europe était dans sa main par ses alliances, par ses trésors et par ses armes. Tous ces avantages sont perdus dos la première année de la régence de .sa veuve, Marie de Médicis. Le duc d'Épernon, cet orgueilleux mignon de Henri III, ennemi secret de Henri IV, déclaré ouvertement contre ses ministres, va au parlement le jour xptoe que Henri est aaaaatiné. D'^pamoa était oolaiiel géadial 4a rinfiitiarie j \fi régiment daa gaidaa'éUitiaa»oidm:il eiitraanmettaatteiQain9iirtegar4« 4a tan ép6at attea k parlamaat à ee donner la drdt da dispoaar da la régence (14 mai 1610) , droit qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'ai» étM s4néiaui« Im l/âê da toutes les nations ont toujours voulu que caox qui nomment au trône, quand il est vacant, nomment à la régence. Faire un roi est le premier des droits; faire un régent est le second, et suppose le premier. Le parlement de Paris jugea la cause du trône, et décida du pouvoir suprême pour avoir été menacé par le

duc d'Épernon, et parce qu'on n'avait pas eut temps d'assembler \^ trois
ordres de l'Etat. U déclara, par un arrêt, Marie de Médicis seule régente. La
reine 1. Voilà une anecdote bien singulière, et que tous 1 cela veut dire qu'il
surtout ne jure pas d'Ang)«terre, l'ih n'avait point d'enfants. C'est en fait ni
roi que les historiens ont ignoré parce que la reine Elisa < depuis marie
Jacqueline. Cette lettre doit être de que Marie II appela tout Digitized by
Google

SSi CHAPITRE CLXXV. — DE LA FRANCE vint le lendemain faire confirmer cet afreïcii pcéMCT de son fils; et le chancelier de Siliery , dans cette cérémonie qu'on appelle lit de jufticCy prit l'avis des présidents avant de prendre celui dns pairs «InéMi des princes du sang, qui prétendaient partager la régence. Vous voyez par là, et vous avez souvent remarqué comment les droits et les usages s'établissent, et comment ce qui a été fait une fois solennellement contre les règles anciennes devient une règle pour l'avenir, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion l'abolisse. IfaiM de Mftdicit» régente et non maîtresse du royaume, dépense ea pratekms, pour if«oq«firir d«i crtâturoi^ lo«t «e qam Bmn lAitmà awH uDÊÊÊÉ peur têadn se iiatioa piiiSMife. hm tampu à ia m» deiquéUfls a allait ceatitfae lont pour la i^qpertliiiMeiies; leeprii> ces dont U élaii l'appui sont abandonnés (161C|« Le duc da Saioia, Charles-Emmanuel, nouvel alli^ de Henri IV, est obligé de demander pardon à Philippe III, roi d'Espagne, d'avoir fait un traité avec le ni de France; il envoie son fils à Madrid implorer la clémence de la cour espagnole, et s'humilier comme un sujet, au nom de son père. Les princes d'Allemagne, que Henri avait protégés avec une armée de quarante mille hommes, ne sont que faiWement secourus. L'État perd Imite sa considération au dehors; il est troublé au dedans. Les priaces du sang et les grands seigneurs remplissent la Frangs de factions, aiBsi qm du tenais de François II, de Charles IZ, de Henri III , et depuis dans la minorité de louis XIV. (1614) On assemble enfin dans Paris les derniers états généraamr qu'on lût tenus en France. Le parlement de Paris ne put y avoir séance. Ses députés ^avaient assisté à la grande assemblée des notables, tenue à Kouen en 1594 : mais ce n'était point là une confoeation d'états généraux; les intendants des finances, les trésoriers , y afaient pris séance comniu les magistrats. ^ L'université de Paris somma juridiquement la chambre du clergé de la recevoir comme membre des états; c'était, disait-elle, son ancien privilège; mais l'université avait perdu ses privilèges avec sa considération, à mesure que les esprits étaient devenus plus déliés, sans être plus éclairés. Ces états, assemblés à la hâte, n'avaient point de dépôts des lois et des usages, comme le parlemeift d'Angleterre, et comme les diètes de l'empire : ils ne Isdsaient point partie de U légidation suprême; cependant ils auraient toulu être législateurs. Cesl à q«oi aspire nécessairement un corps qui représente une nation; il se forme de l'ambition secrète de chaque particulier une ambition générale. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans

ces états, c'est que le clergé demanda inutilement que le concile de Trente fût reçu en France, et que le tiers état demanda, non moins vainement, la publication de la loi où qu'aucune puissance ni temporelle ni spirituelle n'a droit de disposer du royaume, et de dispenser les sujets de leur serment de fidélité; et que l'opinion, qu'il suit loisible de tuer les rois, est impie et détestable. » C'était surtout ce même tiers état de Paris qui demandait cette loi, après avoir voulu déposer Henri III, et après avoir souffert les
extrêmes
Digitized by Google

souï uxns zm. id5 mités de la famine plut[^] que de reconnaître Henri IV. Mais les factions de la ligue étant éteintes, le tiers état, qui compose le fond de la nation, et qui ne peut avoir d'intérêt particulier, aimait le trône et détestait les prétentions de la cour de Rome. Le cardinal Duperron oublia dans cette occasion ce qu'il devait au sang de Henri IV, et ne se souvint que de l'Eglise. Il s'opposa fortement à la loi proposée, et s'emporta jusqu'à dire « qu'il serait obligé d'excommunier ceux qui gV>]trti»aimient à soutenir que l'Église n'a pas le pottvoir de dépoeer lë» vm » n i[^]oviR k yri— ioi én ptpe était pleimf pferfw'Wy éitmêê #tf spirituel f m inMmit m Umpmnk La chimWa du ekfgé, 9HHnnto pr k «wliMt IHqpairai, penaeda kchaaibiada k n[^]IrifliM de s'unir a?ec elle. Le eerpe de k nHaaa avait tou[^]otnt Mà jaloux du clergé ; mais il affectait de M pas penser comme le tiers état Il a'agisMil de savoir si les pnkiiMCit tpirittirik et temporelles poaTaient disposer du trône. Le corps des nobles assemblés se regardait au fond, et sans se le dire, comme une puissance temporelle. Le cardinal leur disait : a Si un roi voulait forcer ses sujets à se faire ariens ou mahométans, il faudrait le déposer. » Un tel discours était bien déraisonnable ; car il y a eu une foule d'empereurs et de rois ariens, et on n'en a déposé aucun pour cette raison. Cette supposition, toute cbimérique qu'elle était, persuadait les députés de la noblesse qu'il y avait des cas où les premiers de la nation pouvaient détrôner leur aoufesain ; et oe droit, quoique éloigné, était it flatteuf povr llunoor* pn[^]m, qui lanohtowa voulait te partager avao k ckrge> la chambtt aeriéiiiitlqta sigBiik à oaUe du tien état qu'à k vérité il n'était iaank pannif da taar loa roi» inais élk tint ştaue anr k roita,[^] ifu milieu de cette étiaa[^]e dispute, le parlement rendit un arrêt qpà déoknit fmdrfyindaiee aéeaîiia du Mm, hi fundamentnk 4m royaume. [^] C*était, sans doute, l intérêt de la cour de soutenir k demande du tiers état et l'arrêt du parlement, après tant de troubles qui avaient mis le trône en danger sous les règnes précédents. La cour, cependant , céda au cardinal Duperron , au clergé , et surtout à Rome qu'on ménageait : elle étouffa elle-même une opinion sur laquelle sa sûreté était établie : c'est qu'au fond elle pensait alors que cette vérité ne serait jamais réellement combattue par les événements, et qu'elle voulait finir des disputes trop délicates et trop odieuses; elle supprima même Fanèt da parlement, sous préteita qtfil n'avait aneon droit da lien atataer sur les délibérations des états, qu'il kur manquait

da leaped» et que ee n'était pas à lui à faire des kis fondamentales : ainsi
aOn icjata ka annas de ceux qui combattaient pour eUe, comptant n'en av

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

i 295 CHAPITRE CLXXV. — DE LA FRANCE Mêtê éê
Médiolf 4tait bien malheureuse ; car elle ne pouvait pviih 8«r m autorité
ayec le prince de Gonée, chef dea miconte&U, auM !a perdre, ni la confier
à Concini, sans indisposer tout le royaume. Lo prince de Condé. Hi in i,
ptVe du grand Condé, et fils de celui qui avait gagn»; la bataille de Coutras
avec Henri IV, se met à la tête d'un parti et prend les armes. La cour
GOOfilut aveo iui UDFi {MUX ailOuU^y et le fait mettre à la Baslilfe. Ce
fut le sort de son pLi>^, de son grand-père, et de son fils. Sa prison
augmenta le nombre des mécontents. Les Guises, autrefois ennemis si
implacables des Coudés, se joignent à présent avec eux. Làûm de Vendôme,
fils de Henri IY. le duo ét mmrnn^ 4* li wiaitMi é\$ ÔSDiague, le
naréeMdtBoolim, tMilai sémiMli, m oMUoBiiMit diaf tes pro?tBoaa\$
itopiBUitH ^Hi wfH lear wâf «I qnnii iM fMrt la gttém qii^a prentav
BrialslN CoBskii, qa\m appalattteiiiiaiéahal d'Aam, amidalaiMvda la niiM,
les bravait tous, n leva sept milla lK»aaMt à tes Apeiia ftm maintenir
rautorité royale, ou pimèl la akOMi et ca'ftit ce qui It far* dit. Il est vniquHl
ievait ces troupes avec une commission du roi; mais c'était un des grands
malheim de l'État, qu'un étranger, qui éuit venu en France sans aucun bien ,
eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles Henri
IV avait reconquis son royaume. Presque toute la Franco soulevée contre lui
ne put le faire tomber; et un jeune homme dont il ne se défiait pas, et qui
était étranger comme lui, causa sa ruine et tous les malheurs de Marie de
Médicis. Charles- Albert de Luynes, né dans lo comtat d'Avignon, admis
avec ses deux frères parmi les gentilshommes ordinaires du roi attachés à
son éducation , s'était Introduit dans la teniliarité du jasna momarq^, en
drernnt des ples-grièolia à prendre 4es neineavs. Qm m iflill— dait pas que
ces amusements d'enfànee dussent finir par «m révolution sanglante, te
maréclud d'Anore lut avait iUt donner le gouernement d'Amboiseï et
croyait l'avoir mie dans sa dépendance : es jsfuae hemme eonçot le dessein
de faire tuer soa Menflaitenr, d'exiler la r^e, et de gouverner; et il en vint à
bout sans aucun obstacle. H persuade bientôt au roi qu'il est capable de
régner par lui-même, quoiqu'il n'ait que seize ans et demi; il lui dît que la
reine sa mère et Concini le tiennent en tutelle. Le jeune roi, à qui on avait
donné dans son enfance le surnom de Juste, consent h l'assassinat de son
premier ' ministre. Le marquis de Vitry, capitaine des gardes, du Hallier, son

frère, Persan, et d'autres, l'assassinent à coups de pistolet dans la cour même du Louvre (1617). On crie vive le rot, comme si on avait gagné une bataille. Louis XIII se met à la fenêtre, et dit : Je tuerai le roi. On va à la reine mère ses gardes; on les désarme : on la tient «n prison dans son appartement; elle est enfin soumise à la Bastille. La place de maréchal de France qu'avait Richelieu est donnée à Villeroy qui ravait eue. La reine avait réaffirmé d'un honneur Théodone, | pour avoir arrêté le prince de Condé : aussi le maréchal due de Beaufort Ion disait qu'il rougissait d'être aïeul, depuis que cette digne était la récompense du métier de sergent et de celui d'assassin

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.83% accurate

* SOI» Loms xiit* S87 La populace, toujours extrême, toujours barbare, quand on lui lâche la bride, va délerrer le corps de Concini, inhumé à Saint-Germain l'Auxerrois, le traîne dans les rues, lui arrache le cœur; et il se trouva des boïnmes assez brutaux pour le griller publiquement sur des charbons, et pour le manger. Son corps fut enfin pendu par le peuple à «M poUaod. H T ivtii dm la nation un esprit de Atodté ope In heUfisannéafdeHeiiH IVet le gofft dei arti apporté parltoim X6diflU ftvaicnt «doufii quelQie tempe, ipaii qui, a la moindre oecaeion, mpuÊÛÊÛU dana toute sa force^ la im^le ne tialtatt ainid tea reates nnglaots du maideb»! d'Aneie que paiee gn'il était étranger, et q«'il avait été puissant. L'histoire du célèbre Nam, les mémoires du maréchal d'EstréaSi du comte de Brienne , rendent justice au mérite de Concini et à son innocence ; témoignages qui servent au moins à éclairer les yivants , s'ils ne peuvent rien pour ceux qui avaient rien à reprocher au maréchal; eDe avait été favont# de la reine» c'était là tout son crime : on l'accusa d'élire eereiéif ; on prit des agnus Dei qu'elle portait pour des talismanes» ceoseiUer Courtia lui demanda de quel charme elle s'était servie pour ensorceler la reine : Galigai, indignée contre le conseiller, et un peu mécontent(3 de Marie de Médicis, répondit : « Mou sortilège a été le pouvoir ([ue les Ames fortes doivent avoir sur les esprits fiibies. * Cette réponse ne la sauva pas; quelques juges eurent assez de lumières et d'équité pour ne pas o[>iner à la mort; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, et plus encore par ceux qui voulaient recueillir les dépouilles de ces infortunés, condamnèrent k la fois le mari déjà mort et la femme, comme convaincue de sortilège, de judaïsme, et de malversations, la maréchale fut exécutée (1617) et son corps h[ut]é ; le &vori Luvnes eut la confiscation. Cl^eel cette iafiirtimée Qeligal qui avait été le premier ministre de)a iMwa d« eevtoel de BkbeUett, lorsqu'il était jeune encore , et qu'il s^ipelait l'abbé de Chillon; elle lui avait procuré l'évêché de Luçon, Qt l'avait enia lut secrétaire d'État en 1616. Il fut enveloppé dans la disgrâce de ses protecteurs; et celui qui depuis en eilla tant d'autres de haut du trône où il s'assit près de son xÔattrBi filit alors e^é d^MA» en petit prieuré au fond de l'Anjou. Concini, sans être guerrier, avait été maréchal de France; Luynes fut quatre ans après connétable, étant à peine officier. Une telle administration inspira peu de respect; il n'y eut plus

que des factions dans les grands et dans le peuple , et on osa tout
entreprendre. Digitized by Google

d'Épernon, qui avait fait donner la régence à la reine, alla la tirer du cliiUeau de Blois où elle était reléguée, et la menadairs ses terres à Augouième, comme un souverain qui secourait son ^iée. C'était là manillBstBmeut un crime de lèse-mjijesté, mâis «n crime approuvé de tout le royaume | et qui ne donnait au duc d'Spemon que de lu gloire. On afait haï Marie de Médicis toutft-puissante; on Mmait maUiettreuae. Pencmne n'avait murmuré dam le royaune, quand Louis XIII avait emprisonné sa mère au Louvre, quand il l'avall rdéguée sans aucune raison; et alors on regardait comme un attentat l'effort qu'il voulait faire pour dter sa m&re à un rebelle. On craignait tellement la violence des conseils de Luynes et les cruautés de la faiblesse du roi, que son propre confesseur, le jésuite Arnoux, en prêchant devant lui avant l'accommodement, prononça ces paroles remarquables : « Un ne doit pas croire qu'un prince religieux tire Tépée pour verser le sang dont il est formé : vous ne permettrez pas, sire, (jue j'aie avancé un mensonge dans la chaire de vérité. Je vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne point écouter les conseils violents, et de ue pas douner ce scandale à toute la clirétteiHé. » C'était une nouvelle preuve de la Hrîbtessse du gouvernement, qu'on osAt parier ainsi en chaire. Le P. Amouz ne se serait pas eiprimé an* trement si le roi avait condamné sa mère à la mort Ai pOlnelLoaisXin avait-U alors une armée contre le duo d'amen. C'était prêcher pu* bliquement contre le secret de PÉtat, c^étalt parier de la part de Dlea contre le duc de Luynes. Ou ce confesseur avait une liberté héroïque et indiscrete, ou il était gagné par Marie de Médicis. Quel que fût son motif, ce discours public montre qu'il y avait alors de la hardiesse, même dans les esprits qui ne semblent faits que pour la souplesse. Le connétable fit, quelques années après, renvoyer le confesseur. (ICI 9) Cependant le roi, loin de s'emporter aux violences qu'on semblait craindre, rechercha sa mère, et traita avec le duc d'Épernon de couronne à couronne. U n'osa pas même, dans sa déclaration, dire que d'Épernon l'avait offensé. k peine le traité de réconciliation ftit-il signé, qu'il fM rompu; c'et!iit là l'esprit du temps. De nouveaux partisans de KArîe armèrent, el c'était toujours contre le duc de Luynes, coihme aupaiavnnt eoatre Is maréchal d'Ancre, et jamais contre le toi* Tout finati tretnaic alon après lui la guerre civile. Loids XIII et sa mère se firent en eflél la guerre. Marie de Médicis était en Anjou, à la tête 'd'une petite armée contre son fils;on

sehattitau pont de Gé, et r£ut était «a pointés sa ruine. (1620) Cette confusion fit la fortune du célèbre Richelieu. Il était surintendant de la maison de la reine mère, et avait supplanté tous les confidents de cette princesse, comme il l'emporta depuis sur tous les ministres du roi. La souplesse et la hardiesse de son génie devaient partout lui donner la première place ou le perdre. Il ménagea raccommodement de la mère et du fils. La nomination au cardinalat que la reine demanda pour lui, et qu'Mle obtint difficilement, fut la récofflpense de ce servies Le duc d'Épernon fât le premier à pemr iss Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

r / SOUS LOUIS XIII. 229 mrwM. et ne demanda iit& : Um\$ Uê
vatgm m f^tiieil fÊtgm par le roi pour lui avoir Cut la guerre. La reine et le
roi son fils se virent à Brissac, et s'embrassèrent en versant des larmes, pour
se brouiller ensuite plus que jamais. Tant de faiblesse, tant d'intrigues et de
divisions h la cour, portaient l'anarchie dans le royaume. Tous les vices
intérieurs de l'État, qui l'attaquaient depuis longtemps, augmentèrent, et tous
ceux que Henri IV avait extirpés renaquirent. L'Église souiTrait beaucoup,
et était encore plus dérégulée. L'intérêt de Henri IY n'avait pas été de la
réformer; la piété dt IMieZill, peuédaiée,
[ai]»aallMalerlidiaaldre;Urègleetladéee■aa n'ont éle introduites que par
Lonit HT. Presque Im les Mnétees étaient possédés pas des Itfyés, qni les
ftdssient dessennir par dn pennes prêtres à qui on donnait des gages. Tous
les prinoes du sang possédaient les riches abbayes. Plus d'un bien de
PBglise était regardé comme un bien de famille. On stipulait une abbaye
pour la dot d'une fille, et un colonel remontait son régiment avec le revenu
d*un prieuré*. Les ecclésiastiques de cour portaient souvent l'épée; et,
parmi les duels et les combats particuliers qui désolaient la France, on en
comptait beaucoup où les gens d'Église avaient eu part, depuis le cardinal
de Guise, qui tira l'épée contre le duc de Nevers-Gonzague en 1617 , jusqu'à
Fabbé éepm& cardinal de Retz, qui se battait souvent en eoUieitant
raroherédié de Paris. Les espïiUdenMiaient en général grossieii et sans
eiiltafe. Les génies 4es Malhei]» et des Baeen n'étaient ^«fane lomièie
naissante qui I. Cet usage était moins un abus que le faible correctif d'un
abus trèsimportant. Le prince devrait sans doute réunir à son domaine et
employer au service public les biens possédés par le clergé, en payant aux
seuls ecclésiastlqnes utiles, même suivant les principes de la religion, e^tst-
à^dirie aux évé* ques et aux curés, des appointements réglés par l'ttat,
comme ceux de toutes l^s autres fonctions pubhc(ues, ou bien en laissant à
la piété des fidèles le soin • de pourvoir à Wors besoins, oomiat dans les
premiers siècles de l'Eglise : mais tant que ce nouvel ordre ne sera point
établi, n'est-il pas évident qu'il est plus raisomiable d'employer une abbaye à
doter une ûUe ou à lever un régiment, qu'à enriehir ue pfêtre , eu moine , ou
une religieeteT N'est-il pas étrange que la construction des églises et aes
presbytères, l'entretien des moines mendiants, les wpointements des
aumôniers des troupes on des vaisseaux, soient à la charge des peuples ;

qu'un dergé d'une richesse immense ait recours , pour bâtir des églises , à la ressource honteuse des loteries ; qu'il se fasse payer de toutes les fonctions qu'il exerce; qu'il vende pour douze ou quinze sous, à qui veut les acheter, les mérites infinis du corps et du aang de Jwos-Christ? Une partie des biens de rp:glise a été destinée par les donateurs au sonlagement des pauvres : y aurait-il une meilleure manière de les soulager que de ireadie ces MMis pour payer les dettes d» rntst, et posfoir abolir des impôts enéreest Une aaire partie a été donnée dans des vues d'instruction publique : pourquoi doue ne deterait-on pas avec des abbayes des étabUssements nécessaires }>oor f éducation? pourquoi n'en donnerait-on pas aux académies, auicolléges de droit ou de médecine? pourquoi ne récompenserait-on pas avec une abbave l'auteur d'un livre utile, d*one découverte importante, sans rassujeltir à la ridicule obligation de porter l'habit d'un état dont il ne fait lacune fonction , ou de se faire sous-diacre dans l'espérance d'avoir part aux grâces ecclésiastiques; ce qui est une véritable simonie? {Ed, de KkHL.) f

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

tM CHAPITRE CLXXT. 01LA FRANCS nn sf^ n'pandait pas dans la îiitum. Une pédanterie sauvage, compagne do ct^tto ignorance qui passait pour science, aigrissait les mœurs de tous les corps destinés à enseigner la jeunesse, et même de la magistrature. On a de la peine à croire que le parlement de Paris, en 1621, défendit, sous peine de mort, de rien enseigner de contraire à Aristote et aux anciens auteurs, et qu'on bannit de Paris un nommé de Clave et ies aâsociéSi pour avoir voulu soutenir des thèsea contra Us principes d'Arietote, sur le nombre des éléments , et fur li milîte* et la Imim. Malgré «M MM eévèrii, en migré cet ti««e«tt, li juetlee était TèDâle dam pteaue tom im trilnmitu des protineee* Bmai Vf Vtmi atoué au panettent de Fatitf qui ee distingua toujovrs «otant par une probité inoortuptible qu6 par un esprit de résistance aux volonté des ministres et aux édits pécuniaires. « Je sais, leur disait-il, que TOutsft vendez point la justice ; mais dans d'autres parlements il faut souvent soutenir son droit par beauooup d'argeat ; je m'ea soufittas, el j'ii boursillé moi-même. * La noblesse, cantonnée dans ses châteaux , ou montant à cheval pour aller servir un gouverneur de province, ou se rangeant auprès des princes qui troublaient l'État, opprimait les cultivateurs. Jjes villes étaient sans police ^ les cbemins impratietUlee et Infestés Û» brigands. Ln registm du paflème&t fom ki q«e leguet qui oreille à lâ sArttéde Pirti ooasUttil atota en qttâ«me»oftiq heinaies , qui ne fidsaient aneea ser?ice. Ces dérèglements, que Henri IT na pal réftirmar» n'étalant pes de ces maladies du cerps politique qui peuvent la éémire : les BUDadies téfitablement dangereosee étaient la dérangement des finânees, la dissipation des trésors amassés par Henri IV, la nécessité de mettre • pendant la paix des impôts que Henri avait épar^^nés à son peuple, lorsqu'il se préparait à la guerre la plus importante; les levées tyranniques de ces impôts, qui n'enrichissaient que des traitants; Ips fortunes odieuses de ces traitants, que le duc de Sully avait éloignés, et qui, sous les ministères suivants, s'engraissèrent du sang dupeu))le. A ces vices qui faisaient languir le corps politique, se joignaicm eeux mé lui domialenl souvent éitiolantae seooiisies«Les gouverneurs des provinces, qui n'étalent que les lieutenants da Henri IV , voniaiaat être indépendants de Louis XIIL lenrs droits, on Ifttti» usurpations étaient immenses : ils donnaient tontes les places; les gantikhommes patrvm s'attachaient à enx» très-peu au roi, et anoeia Mlns à VÈML chaque gouverneur de province

tirait de son gouvernement de quoi pouvoir entretenir des troupes, au lieu de la garde que Henri IV leur avait ôtée. La Guyenne valait au duc d'Épernon un million de livres, qui répondent à près de deux millions d'aujourd'hui, et même à près de quatre, si on considère renchérissement de toutes les denrées. Nous venons de voir ce sujet protéger la reine mère . faire la guerre au roi, en recevoir la paix avec hauteur. Le maréchal de Lesdiguières avait trois'ans auparavant en 1616, signalé sa grandeur et la faiblesse du tftoe d'une manière gtorienne. On ravaH ira tom tma vêtHailite à ses dépens, ou pliât à eeni du Danpblné, provinea dont 11 MWt pas même gouverneur, mais simplement Ũeataaaat général} aeener Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

sous LOUIS XIU. Sai cette arraéo dans les Alpes, malgré les défenses positives et réitôn'es de la coui'i secourir contre les Espagnols le duc de Savoie que celte cour abandonnait y et raventr triomphant. La France alors était remplie de seigneurs puissants, comme du temps de Btnii in, el nHià était quë plus fttîblê. B n'est pas étonnant que la TmoM manquât alors la phii heomee occasion qui se fût présentée depuis le temps de (SuiriiS-Ontat, de mettre des bornes à la puissance de la maison d*AtttHrhtants faisaient dans l'empire. Mais si le gouvernement avait été ferme et puissant comme sous Henri IV, dans les dernières années de Ricbelleu, et sous Louis XIY, il eût aidé les protestants d'Allemagne et oonfenu ceux de ftaœ. Le mlnlslin de Luynes n*afait pas ces grandes tues; et quand même fl efft pu les coneefdr, il a'annit pu les remplit : 11 efft ftdltt-une antoiltê pectée, des flnanes ea Ion ordre,, de grandes aimées\$ et toitt oettt manquait. Les divisions de la cour, sous un roi qui voulait être maître, et qui se donnait toujours un maître, répandaient l'esprit de sédition dms toutes les villes. Il était impossible que ce f^n ne se communiquât pas tôt ou tard aux réformés de France. C'était ce que la cour craignait, et sa faiblesse avait produit cette crainte; elle sentait qu'on désobéirait ^uaud elle commanderait, et cependant elle voulut commaiider. {l6iQ) Louis xm réimissait alors le Béam à la ceuronne par un édtt soleimel : est édil restituait sus catholiques les IgliseB dont les réformés s'étaient emparés «vant le règne de Henri IV, et que ce monarque leur avait consenrées. Le parti S'assemble à la RoobeUe, au mépris de la défense du roi. L'amour de la liberté, si naturel aux hommes, flattait alors les réfbrmés d'idées républicaines; ils ayaient devant les yeux l'exemple des protestants d'Allemagne qui les échauffait. Les provinces où ils étaient répandus en France étaient divisées par eux en huit cercles : chaque cercle avait un pénéral. comme en Allemagne, et ces généraux étaient un maréchal de Bouillon, un duc do Soubise, un duc de La Trimouille, un ChAtillon, petit-fils de l'amiral Coligny; enfin, le maréchal de Lesdiguitjres. Le commandant général qu'ils devaient choisir, en cas de guerre, devait avoir un sceau Où étaient gravés ces mots : Pour Christ et pour le roi; c'est-à-dire, contre le nA. ÎA Rochélie était regardés comme li capitale de cette rfoublique, qui pouvait former un Stat dans l'État. Les réformés dés lors se préparèrent à la guern. Oft vdt qi&*iU étalent assez puissants, puisqu'ils

offrirent la place de généralissime au maréchal de Lesdiguières, avec cent mille écus par mois. Lesdiguières, qui voulait être connétable de France, aima mieux les cornes.
Digitized by Google

CHAPITRE CLXII. — DE LA MARCHÉ DE LA
commander, et quitta même bientôt après leur religion; mais il fut trompé
d'abord dans ses espérances à la cour. Le duc de Luynes, qui ne s'était
jamais servi d'aucune épée, prit pour lui celle de connétable; et
Lesdiguières, trop engagé, fut obligé de servir sous Luynes contre les
réformés, dont il avait été l'appui jusqu'alors. Il fit la cour négocier avec
l'Espagne pour le parti de l'Espagne, et avec tous les gouverneurs de
provinces pour fournir de l'argent. Le 13 mars, la Loire, en
Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales : le prince de Condé est à
la tête d'un corps de trois régiments; le comte de Luynes commande Tannoy
foix. On renouvela une ancienne formalité aujourd'hui entièrement
abolie. Lorsqu'on avançait vers une ville où commandait un homme
suspect, un héraut d'armes se présentait aux portes; le commandant
l'écoutait, chapeau bas, et le héraut criait : « à toi, Isaac ou Jacob tel : le roi,
ton souverain seigneur et le mien, te commande de lui ouvrir, et de le
recevoir comme tu le dois, lui et son armée; à faute de quoi, je te déclare
criminel de lèse-majesté au premier chef, et roturier, toi et ta postérité; tes
biens seront confisqués, tes maisons rasées, et celles de tes assistants. » *
Presque toutes les villes ouvrirent leurs portes au roi, excepté Saint-Jean
d'Angély, dont il démôla les remparts, et la petite ville de Dénis qui se rendit
à discrétion. La cour, enflée de ce succès, fit pendre le consul de Clérac et
quatre pasteurs. (1621) Cette exécution irrita les protestants au lieu de les
intimider. Pressés de tous côtés, abandonnés par le maréchal de
Lesdiguières et par le maréchal de Bouillon, ils élurent pour leur général le
célèbre duc Benjamin de Rohan, qu'on regardait comme un des plus grands
capitaines de son siècle, comparable aux princes d'Orange, capable, comme
eux, de fonder une république; plus zélé qu'eux encore pour sa religion, ou
du moins paraissant l'être : homme vigilant, infatigable, ne se permettant
aucun des plaisirs qui détournent des affaires, et fait pour être chef de parti,
poste toujours glorieux, on a également à craindre ses ennemis et ses
amis. Ce titre, ce faug, ces qualités de chef de parti, étaient depuis
longtemps, depuis presque tout l'Europe, l'objet et l'étude des ambitieux. Les
guelfes et les gibelins avaient commencé en Italie; les Guises et les
Gondignys étaient depuis en France une espèce d'école de cette politique,
qui se perpétua jusqu'à la majorité de Louis XIV. Louis XIII était réduit à
assiéger ses propres villes. On crut réussir devant Montauban comme

devant Clérac ; mais le connétable de Luynes y perdit presque toute l'armée du roi sous les yeux de son maître. Montauban était une de ces villes qui ne soutiendraient pas aujourd'hui un siège de quatre jours; elle fut si mal défendue, que le duc de Rohan jeta deux fois du secours dans la place à travers les lignes des assiégeants. Le marquis de La Fioress, qui commandait dans la place. Digitized by Google

sous LOUIS xm* tas se défendit mieux qu'il ne fut attaqué. C'était ce même Jacques Nompar de La Force, si singulièrement sauvé de la mort, dans son enfance, aux massacres de la Saint-Barthélemy, et que Louis XIII fit depuis maréchal de France. Les citoyens de Montauban, à qui l'exemple de Clérac inspirait un courage désespéré, voulaient s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre. Le commandant, ne pouvant empêcher les habitants de temporiser, employa les trinitaires. Il fit venir un carme espagnol, qui avait, dit-on, aidé par ses conseils l'année précédente des Impériaux à gagner la bataille de Prague contre les protestants. Le carme, nommé Dominique, vint au camp, il bénit l'armée, distribua des agnons et dit au roi : « Vous ferez tirer quatre cents coups de canon, et au quatrième Montauban capitulera. » Il pouvait se faire que quatre cents coups de canon bien dirigés produisissent cet effet : Louis les fit tirer, Montauban ne capitula point, et il fut obligé de lever le siège. (Décembre 1621) Cet affront rendit le roi moins respectable aux catholiques, et moins terrible aux huguenots. Le connétable fut odieux à tout le monde. Il mena le roi se venger de la disgrâce de Montauban sur une petite ville de Guyenne nommée Monheurt, une fièvre y termina sa vie. Toute espèce de brigandage était alors si ordinaire, qu'il vit, en mourant, piller tous ses meubles, son équipage, son argent, par ses domestiques et par ses soldats, et qu'il resta à peine un drap pour ensevelir l'homme le plus puissant du royaume, qui d'une main avait tenu l'épée de connétable, et de l'autre les sceaux de France : il mourut haï du peuple et de son maître. Louis XIII était malheureusement engagé dans la guerre contre une partie de ses sujets. Le duc de Luynes avait voulu cette guerre pour tenir son maître dans quelque embarras, et pour être connétable. Louis XIII s'était accoutumé à croire cette guerre indispensable. On doit transmettre à la postérité les remontrances que Duplessis-Mornay lui fit à l'âge de près de quatre-vingts ans. Il lui écrivait ainsi, après avoir épuisé les raisons les plus efficaces : « Faire la guerre à ses sujets, c'est priver de la félicité. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple; elle se doit établir par la prudence et par la justice de celui qui gouverne. la durée des années ne se doit employer que contre un ennemi à vaincre. Je vous aurais bien renvoyé à l'école des jeunes gens les éléments de la politique ces nouveaux ministres d'État, qui, semblables aux chirurgiens ignorants, n'auraient point eu d'autres remèdes à proposer que le fer et le feu, et qui seraient venus lui conseiller de se

couper un bras malade avec celui qui est en bon état. » Ces raisons ne persuadèrent point la cour. Le bras malade donnait trop de convulsions au corps; et Louis XIII, n'ayant pas cette force d'esprit de son père, qui retenait les protestants dans le devoir, crut pouvoir ne les réduire que par la force des armes. Il marcha donc encore contre eux dans les provinces au delà de la Loire, à la tête d'une petite armée de quinze à quatre mille hommes. Quelques autres corps de troupes étaient répandus dans ses provinces; ils déménagèrent Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

I 184 CHAPITRE GUDCT. 1» LA PIUIICB des finances ne
permettait pas des armées plus nombreuses. Si eilm huguenots ne pouvaient
en opposer de plus fortes. (1R?*2) Soubisc, frère du duc de Rohan, se
retranche avec huit mille hommes dans l'île de Riès, séparée du Bas-Poitou
par un petit bras de mer. Le roi y passe à la tête de son armée, à la faveur
du reflux, défait entièrement les ennemis, et force Soubise à se retirer en
Angleterre. On ne pouvait montrer plot Mitt^tÉHé, itf liⁱikirtig mm vletoin
plus complète. Ce prince n'atait gntoe d'tetreHidbleie eeHeMie j gouverné
dtna Mt milion, dans son Slal, dm» aee diat aee moindres occupations !
oeite IkiUeMi le rendit methemiui toiili m ▼ ie. A l'égard de se tlelcte[^] «lit
110 lervii iitfr« tiMner m calvinistes de nouTelles ressources. j On négociait
encore plus qu'on ne se battait, ainsi tjue du temps de la Ligue et dans toutes
les guerres civiles. Plus d'un seigneur rebelle, \ condamné \re dans le
Baupbiné, et y faiiuit encore profession du calvinisme » il ae kiaiait
ouvertement solliciter par les huguenots de revenir à iMr parti, ot Ikisait
craindre au roi qu'il ne rentrât dans la faction. (Ibl?) On proposa dans le
conseil de le tu or ou de le faire connétable : le roi prit ce dernier parti , et
alors Lesdiguières dnvint en un instant catholique; il fallait l'être pour ôlre
connétable, et non pas pour être maréchal de France : tel était l'usage.
L'épée de connétable aurait pu élie dans les mains d'un huguenot, comme la
surintendance des finances y avait été si longtemps ; mais il ne fallait pas
que le chef de l'armée etdii eonudls {nK[^]waâtli raligla* dei eaMiiblea en
laa combattant. Ce elangemwt de rriigion dent Laadifuilrea nuaii é4ahooré
toni partieolierqnl n'eAt en qalm peUt Intérêt | mafalvgiiiiiaa oljeU de
l'ambltloii ae oenneiaaent point U Imts. Lonla xni était donc obligé
d'acheter sanseene dai aervtteuw, «t de négocier avec des rebelles. U met le
siège devant liMpeQier; et, ofiignant la même disgrâce que devant
Montauban , il consent à n'être | reçu dans la ville qu'à condition qu'il
confirmera l'édit de Nantes et ^ tous les privilèges. Il semble qu'en laissant
d'abord aux autres ville» : calvinistes leurs privilèges, et en suivant les
conseils de DuplessisMornay, il se serait épargné la puerre; et on voit que,
malgré aa victoire de Rlès, il gagnait peu de chose à la continuer. Le duc de
Rohaa, voyant que tout le monde négociait, traiu anaii. Qe M lnl«l«o ipk
ébtfail des iabitanta de Montpellier qu'ils feemaeAt le rot dmi kar vfile. U

eramn et tt eewdnt à Pehne la pali fénénlè ivo le ooaBétéUe de MU|iiim
(Ml). ïm soi Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

mm Lou» XI0. le paya comme ies autres, et lui douua le duohé de Vaioit m «flh gement. f : iiM iitaeHili fciiWBOtp m fgt il n mjmme pow ne riaa gagner. H y eoft, dans li «cm di la fiefie, qatkim mMStmamÊL eliojrtfltt ift JMnMs » «1 lia tbA niiUaa tvui éai féoeaftpemes. hb oo&seil de Louift XIIT, fondant eette guint #vtta, avait été aMi Agité qtie la France. Le prince de Oondé accompagnait le roi , et voulait conduire l'armée et TËtat. Les ministres étalent partagés; ils n'avaient pressé le roi de donner l'épée de connétable à Lesdiguières ^e pour diminuer l'autorité du prince de Condé. Ce prince, lassé do combattre dans le cabinet, alla à Rome, dès que la paix fut faite, pour obtenir que les bénéfices qu'il possédait fussent héréditaires dans sa maison. Il pouvait les faire passer à ses enfants, sans le bref qu'il demanda et qu'il n'eut point. A peine put-U obtenir qu'on lui donnât à ROM le titft d'Altesse, et tom lit eardiaaeft-frèirei ^rfamt aaaa dnMélaiiiahiaatrlil. Ce ftit làtevIleMt de aoatoyage AKoaie» La mif , détttrée du fMean d'une geem eMe, nUnenie, et mfrueiueyae» Ait en proie à de nomta hitiigiiea. im OÊÊÊàH éHient toua ennemli deobiYta lea «&a iaa anltea, et k fei ae dMaH d'eux tous. Il parut bien, après la mort du connétable de Luynes, que c'était lui , plutôt que le roi , qui avait persécuté la reine mère. Elle fut à la tête du conseil dès que le favori eut eipiré. Cette princesse, pour mieux affermir son autorité renaissante, voulait faire entrer dans le conseil le cardinal de Richelieu, son favori, son surintendant, et qui lui de*» vait la pourpre. Elle comptait gouverner par lui , et ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les Mémoires de ce temps-là font connaître la répugnance du roi. Il traitait de fourbe celui en qui il mit depuis toute sa confiance : il loi reprochait jusqu'à ses noetifs. Ce prince, dévot, scrupuleux, et soupçonneux, tnit plus que de PsveraionpoiîlM galanteriea du eaidinaltéDeaUalettl Matantes, et même accompagnées de ridicule. Il s'haWalt en cavalier; et, aprSa avoir écrit sur la théologie, il faisait l'amour en plumet. Les Mémoires de Retz confirment qu'il mêlait encore de la pédanterie à ee ridicule* Vous n'avez pas besoin de ce témoignage du cardinal de Retz, puisque vous avez les thèses d'amour que Richelieu fit soutenir, chez sa nit'co, dans la forme des thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. Les Mémoires du temps disent encore qu'il porta l'audace do ses désirs, ou vrais ou afl'ectés, jusqu'à la reine régnante, Anne d'Autriche, et qu'il en essaya des railleries qu'il ne

pardonna jamais. Je vous remets sous les yeux ces anecdotes qui ont influé sur les grands événements. Premièrement, elles font voir que dans ce cardinal si câblé, le ridicule de l'homme gelant n'a rien à la grandeur de l'homme d'État, et que les petites Bea de la vie peuvent lutter avec l'héroïsme de la vie publique. En second lieu, elles ont une espèce de démonstration, parmi les choses d'animaux, que le Truisme peut être

Digitized by Google

886 CHAPITU CLK^S. — M iJk FRAHCX tiquê qu'on a publié sous son nom ne peut avoir été fabriqué par lui. Il n'était pas possible que le cardinal de Richelieu, trop connu de Louis XIII par ses intrij[^]ues galantes; et que l'amant public de Marion Delorme eût eu le front de recommander la cliabteté au chaste Louis XUI[^] Âgé de quarante ans, et accablé de maladies. La répugnanoa d« Mi éHdt li Me, tpfil Mirt mouë tfom kieint §ÊpMUwaâiûÊÊÊKdiMTmM99 qui était «Ion Is oiiiiltfra le plus aanédité, et à ^ oe mifeaai eon[^]étiiMiir damait yiw d'ambîaga «tteota qi[^]Û Bia[^]pirait d'aversion à Louis XIII. 09 ayriI Itté) L'archevéfaa de Toulouse, Montchal, rapporta qaa l l cardinal jura sur l'hostie une amitié et une fidélité inviolable au surin* tendant La Vieuville. Il eut donc enfin part au ministère, malgré le roi et malgré les ministres; mais il n'eut ni la première place que le cardinal de La Rochefoucauld occupait, ni le premier crédit que La Vieuville conserva quelque temps encore; point de département, point de supériorité sur les autres; il se bornait ^ dit la reine Marie de Médicis, dans une lettre au roi son fils, à enirer qwlquefois au conseil. C'est ainsi que se paiianol les premim maie da mm, iitaiodiKtio& daas kniaailèia, J% saîi, eaofo une fois, eombieii tontes ees petites particularités sont indignes par elles-mêmes d'arrêter vos regards; éUeMloiTeiitêtre aaéaatles soua les grands événements : mais ici dIM sont nécessaires pour détruire ce préjugé qui a subsisté si longtemps dans le public, ova le cardinal de Richelieu fut premier ministre et maître absolu dès qu'il fut dans le conseil. C'est ce préjugé qui fait dire à l'imposteur auteur du Testament politique : « Lorsque Votre Majesté résolut de me donner en même temps l'entrée de ses conseils, et grande part dans sa confiance, je lui promis d'employer mes soins pour rabaisser l'orgueil des grands, ruiner les huguenots, et relever sou nom daus les nations étrangères. » Il est manilèste que la cardinal de Richelieu n'a pu parler ainsi, puisqu'il n'eut point d'abord la confiance du roi. Je nlnsisla pas sur hn[^]irudenoe d'un ministie qui aurait débuté par dire à son maître : «c Je relèverai votre nom, ^ et par lui faire sentir que ce nom étitt avili. Je n'entre point ici dans la multitude des raisons invincibles qui prouvent quovle Testament politique attribué au cardinal de Richelieu n'est et ne peut être de lui; et je reviens h. son ministère. Ce qu'on a dit depuis à l'occasion de son mausolée élevé dans la Sorbonne, magnum disputa?idi argumentumf est le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très-difficile de connaître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal.

Il eut à combattre la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, la reine mérita sa bienveillance, le frère du roi, la reine régnante, dont il osa être l'amant, enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Il était impossible qu'on n'arrivât pas à le décrier par des libelles; il y fallait répondre par des panégyriques. Il ne pouvait croire ni les uns ni les autres, mais se représenter les faits. Digitized by Google

sous iiouis xoL sa? fma ètn sûr te Idts, autant qw'oa le peut, on
doit dlmntr lit lirm. Que penaer, par mmple, de Vétimn de la Ft« du P.
Jotêph, ftinpforteiuM lettfedueanliiiialàeeliuiei^ éeilte, dit-Il»
immMieUntwil lyiès aoiï entrée daae le eoiueîlT c Comme y

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

238 CHAPITRE CLXVI. — DU MINISTÈRE

Aussitôt l'« msrqols Oœufnt entre dans là yûMmt avec une armée. On ne respecte point les drapeaux dn fape, et on Affranchit ce pays de l'invasion antrichienne. C'est là le^remiet M* nement qui rend à la France sa considération chez les étrangers. (1625) L'arp:rnt manquait sous les précédents ministères, et l'on en trouve assez pour prêter aux Hollandais trois millions deux cent mille livres, afin qu'ils soient en état de soutenir la guerre contre la branche d'Autriche espagnole, leur ancioiiiic souveraine. On fournit de l'argent à ce fameux chef Mansfeld , qui soutenait presque seul alors la cause de la maison palatine et des protestants contre la maison impériale. llt&Uait bien s'attendre ^ en armant ainsi les protestants étrangers, oue le ministère espagnol eieitefeit eeitt de Ffaaoe, et qnll lenr rendrait (comme disait Mirabel, ambassadeur dfEspagne) Targeiil taaé aux Hollandais. Les tragnenoli, en ellM, entmés et payés par TËt^ pagne, recommencent la guerre civile en France. Cfest depule Chsgise Quint et François I** que dure cette politique entre les princes catholiques, d'armer lea psumime autrui , et de les poursuivrt ches soi. Cette conduite prouve assez manifestement que le zèle de la religion n'a jamais été, dans les cours, que le masque de ia reUgioA etde la perfidie. Pendant cette nouvelle guerre contre le duc de Rohan et son parti . le cardinal négocie encore avec les puissances qu'il a outragées; vt m l'empereur f'erdinaod 11, ni Philippe IY, roi d'Espagne, n'attac^ueni la France. La Rochelle commençait à devenir une puissance ; elle aitait alors presque autant de vafsseanz que le roi* BUe foulth imiter la Mtikmde, et aurait pu y parvenir, si eÔe avait toonvé, parmi les peuples ée sa religloa, des alliés qui la seeourasseat. Vfeii le eardiaal de MnheiiM sut d'abord armer contre eQe ces mêmes Hollandais qui , par lee lalè» rôts de leur secte, devaient prendre parti pour elle, et jusqu'aux Anglais, qui, par l'intérêt d'État, semblaient encore plus la devoir défendre. Ce qu'on avait donné d'argent aux Provinces-Unies, et ce qu'on devait leur donner encore, les engagea à fournir une flotte contre ceux qu'elles appelaient leurs frères; de sorte que le roi catholique secourait les calvinistes de son argent, et les Hollandais calvinistes combattaient pour la religion catholique, tandis que le cardinal de Richelieu (1625) chassait les troupes du pape de la Yalteline en faveur des Grisons huguenots. Ceet un s^jet de surprise que Sonbise, I li Ule de la telle reehei^ loise, œil atUuiuer

k flotle hoUandalse ^upite de nie de Ré, et quil remnoi^ Pavantam sur een
qui passaieirt alew pour lee meillewe maïus du monde (1625). Ce succès,
en d^aulree tsa^Si tmltftdlde la Rochelle une république affermie et
puissante. Louis xni alors avait un amiral et point de flotte. Le cardinal , en
commençant son ministère, avait trouvé dans le royaume tout à réparer ou à
faire, et il n'avait pu, dans l'espace d'une année, établir une marine. A peine
dix ou douze petits vaisseaux de guerre pouvaient être armés. Le duc de
Montmorency, alors amiraii eelui-là même qui Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.56% accurate

• DU CARDINAL DE RICHELIEU. ^ finit depuis sa v^{lo} si tngHi»— ipt, lot oUif[^]ët monter sur \» yait seau amiral des ProYinces-Usiii; «t oe ne fut qu'aveo dtt TtimUii hollandais et anglais gÉii battit la flotte de la Booliottii Cette Tietoire même montrait qu'il fallait se rendre puissant sur mer et sur terre, quand on avait le parti calviniste à soumettre en France, et la puissance aitrichienno à miner dans l'Europe. Le nunistre accorda dono la paix aux huguenots pour mis l» tsupi ûê s'iUltmir (1626). Le cardinal de Richelieu avait dans la cour de plus grands ennemis à combattre. Aucun prince du sang ne l'aimait; Gaston, frère de Louis XIII, le détestait; Marie de Médicis commençait k voir ion OUTiage d'un œil jaloux : presque tom les gra&di tabalaioBt It Ote U pUee dtoiMJ au âm êê mBlMWtauy , po[^]r m te ùomn bientôt à Im-même fonavi t«m sw, ^ptrlàflftMimtiMM Irréconciliable. (16M) 1>8« H«nl IVy CÉMr T«aito« il.ii giiiaA*prlMr, nnilent se soaleBlr omrtre tiil, «t il lif Mt «tfWnwf è Tincenaet, Le maréchal Oraaiio et Taleyread-^SIMlaili iBlisent conm lui Gaston : il les fait accuser do wtloir attenter eoMlve le tel alMi Il enveloppe dans l'accuaton le eomte de Soissoia, prinee du sang, Gaston, frère du roi, et jusqu'à la mine réf[^]nante, dont il avait osé ' être amoureux, et dont il avait été rebuté avec mépris. On voit par là combien il savait soumettre rinsolence de sea pasaiona passagères à l'intérêt permanent de sa politique. On dépose tantôt que le dessein des conjurés a été de tuer le roi, tantôt qu'on a formé le dessein de le déclarer impuissant, de l'enfermer dans un cloître, et de donner sa femme à Gaston, son frère. Ces deux accusations se contredisaient, et ni Tune ni l'autre n'étaient Traiaemblables. Le yéritable ertme éfall de s'être nul eontre le ministre, et dftfotr parlé mémo d[^]ttevter à sa tfe* Des eoinriSiainB jugent Gbalaia i mort (ittB); il est exécuté à Rames. La maréebil Omano meurt à l[^]ncennes; lè comte ê» Soissons Mi en ItaKt; la fe> chesse de Clieyreuse, courtisée auparavant par le cardinal, et mafntt> nant accusée d*avoir cabalô contre lui, prête d'être arrêtée, poursuivie par ses gardes, échappe à peine, et passe en Angleterre Le frère du roi est maltraité et observé. Anne d'Autriche est mandée au conseil : on lui défend de parler à aucun homme chez elle qu'en présence du roi son mari ; et on la force de sij[^]ner qu'elle est coupable J Les soupçons, la crainte, la désolation, étaient dans la famille royale et dans toute la cour. Louis XIII n'était pas l'homme de son royaume le moins malheureux.

Réduit à craindre sa femme et son frère; embarrassé devant sa mère, qu'il avait autrefois si maltraitée, et qui en laissait toujours échapper quelque souvenir ; plus embarrassé encore devant le «ardioa]li dont il comm6n(;ait à sentir le joug : la crise dos affaires étrangères était encore pour Ini m noman sijet de peine; Je cardinal de Ridjaliea le liait à lui par la crainte et par les intrlgots t Bile traversa la rivière ds Somme à la nage pour ailsr gagner

Q^iaÀa^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

S49 CHAPITRE CLXXVI. — DU MllilSlàaX j ém&mymf par U
plmiUé d» tk^iimîi hm «fiito é& to ^w^t 4t m pti p«drt M «fédit eh«i Itf
Mitas. Trois mioiitrii également puissaolg fliisaient alors pMque tost k
destin de ntaropt; Olimèt ea Espagne, BuckingliMi m Angleterre, Richelieu
en Fiittoe : tae trois se haïssaient réciproquement, et tous trois négociaient
toujours à la fois les uns contre les autres. Le cardinal de Richelieu se
brouillait avec le duc de Buckingham , dans le temps même que l'Angleterre
lui fournissait des vaisseaux contre la Rochelle, et il se liguait avec le
comte-duc OlîTarèS| lorsqu'il Tenait d'enlever la Valteline au roi d'Espagne.
De ces trois ministres, le duc de Buckingham passait pour être le moins
ministre ; il brillait comme un favori et un grand seigneur, libre, franc,
audacieux, non comme un homme d'État^ ne goatacMit pee le loi CSiirlee
I« ptr nitrigue, mais par Faneadaaiit qu'a «itit en .nrtopire, et qu'il mit
oatené tv le ftli. C'était IfluxiiiiMt le ploë beittdeaea teo^, le ptai ter, el le
plue jénéreag. Il peniait que tii ki femie ae éémient iMster ans charmes de
sa figure, ttilei hmmm à la i«p6rioritô de son caractère. Soifié de oe douille
mmeurpiopre, U Avait conduit le ni Charles, encore pfince de Galles, en
Espagne pour lui faire éponierime infante, et ponr briller dans cette cour.
C'est là que, joignant la galanterie espagnole à l'audace de ses , entreprises,
il attaqua la femme du premier ministre Olivarès, èt fît mantfuer, par cette
indiscrétion, le mariage du prince. Étant depuis venu en France, en 162S,
pour conduire la princesse Henriette qu'il avait obtenue pour Charles I", il
fut encore sur le point de faire échouer l'affaire par une indiscrétion plus
hardie. Cet Anglais fît à la reine Anne d'Autriche une déclaration, et ne se
cacha pas de l'aimer, ne poiinmt espérer dans cette aventure que le ?ain
honneur d'avoir eeé e^ezpliquer. La itine, élevée dm let idées d'une
galanterie per* ttiee alêfs en Espagne, ne regarda lee témértlés dn duc de
BwÂingham que comaM on hommage à sa heauté| qui ne pouvait oflëaer
aa vertu. L'édat du duc de Buckingham déplut à la cour de Fiance, ana hii
douier de ridicule, parée que Taudace et la grandeur n'en aont pat
aoioeptihlea. U mena B^oriette à Londres, et y rapporta dans son cœur sa
passion pour la reine, augmentée par la vanité de l'avoir déclarée. Cette
même vanité le porta à tenter un second voyage à la cour de France : le
prétexte était de faire un traité contre le duc Olivarès, comme le cardinal en
avait fait un avec Olivarès contre lui. La véritable raison qu'il laissait assez

voir était de se rapprocher de la reine: non-seulement on lui en refusa la permission, mais le roi chassa d'auprès de sa femme plusieurs domestiques accusés d'avoir favorisé la témérité du duc de Buckingham. Cet Anglais fit déclarer la guerre à la France, parce qu'on lui refusa la permission de venir voir sa femme. Une telle aventure aembUdt être du temps de l'Amadiah. Les fleuves du monde sont tellement mêlés qu'ils ont tous une même origine, que les aménagements du duc de Buckingham ont été, dit-on, faits par la prière de la Reine (1875)«*

Digitized by Google

m CARDINAL DE RICHELIEU. ' 241 Un chef de parti
 pectifit4«tQBllt les circonstances. Le duc de Rohan, inasi profond dans ses
 desseins que Buckingham était vain dans les siens, obtient du dépit de
 l'Anglais l'armement d'une flotte de cent vaisseaux de transport. La
 Rochelle et tout le parti étaient tranquilles; il les anime, et engage les
 Rochellois à recevoir la flotte anglaise, non pas dans la ville même, mais
 dans l'île de Ré. Le duc de Buckingham descend dans l'île avec environ sept
 mille hommes. Il n'y avait qu'un petit fort à prendre pour se rendre maître
 de l'île, et pour séparer à* jamais la Rochelle de la France. Le parti
 calviniste devenait alors indomptable. Le royaume était diTûéi et tous les
 projets du cĭEudmal de liofaefiea «mient éftft Afanooit, « k due d#
 Buckingham était été aueî snrnd braio» de gwmi on du moiat aneîî heweoX
 qu'il était ittdacimiT, (Juillet 1627) Le aaiqai» depuis naréohal de ThoiM,
 aaufa la flaire de la France ^ en conservant Tlle de Ré avec peu de troiq^,
 contre les Anglais très-supérieurs. Louis XIII a le tempe d'envoyer une
 armée devant la Rochelle. Son frère Gaston la commande d'abord. Le roi y
 vient bientôt avec le cardinal. Buckingham est forcé de ramener en
 Angleterre ses troupes diminuées de moitié, sans même avoir jeté du
 secours dans la Rochelle, et n'ayant paru que pour en hâter la ruine. Le duc
 de Rohan était absent de cette ville, qu'il avait armée et exposée. Il
 .soutenait la guerre dans le Languedoc contre le prince de Condé et le duc
 de Montmorency. Tous trois combattaient pour eux-mêmes : le duc de
 Rohan, pour être toujours chef de parti ; le prince de Condé , à la tête des
 troupes sojalee, pour legagner à la eour eou eràUtpeiEdtt) le duo de MonW
 moveney, à la tête des troupee levées par lui*même et de sa seule au*torité,
 pour devenir le maître dans le len^uedoc, dont il était gou* vaioeury ut pour
 rendra ea fortune indépiandante, i l'eiemple de iesd^nières. La Rochelle n'a
 donc qu'elle seule pour se soutenir. Lu eitoyensy animés par la religion et
 par la liberté, ces deux puissants motifs des peuples, élurent un maire
 nommé Guion, encore plus déterminé qu'eux. Celui-ci , avant d'accepter
 une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes,
 prend un poip:Tiard, et le tenant à la main : a Je n'accepte, dit-il, l'emploi de
 votre maire qu'à condition d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier
 qui parlera de se rendre; et qu'on s'en serve contre moi, si jamais je songe à
 capituler. » Pendant que la Rochelle se prépare ainsi à une rc'îsistance
 invincible, le cardinal de Richelieu emploie toutes les ressources pour la

soumettre; vaisseaux bâtis à la hâte, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'au secours de l'Espagne : et profitant avec célérité de la haine éduite contre le duo de Buckingham, faisant valoir les intérêts de la république, promettant tout, et obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne, abandonnant l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Le comte duc . envoie Frédéric de Tolède avec une flotte pour défendre le port de la Rochelle. YoLTAïaa wm 16 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

%k% ' CIUPITRE CLXXVI. — DU MINISTÈRE VmM
espagnol arrive (16!28). CroMI^ fM le cérémonatol mdît ce secours inutile, et que Imiê XUI , pour n'avoir paê TOiila iecordsr à l'amiral de se couvrir en sa présence, vit la flotte espagnole retourner dans ses ports flfi29)? Soit que cette petitesse décidât d'une affaire si importante, comme il n'arrive que trop souvent, soit qu'alors de nouveaux '.lifférends au sujet de la succession de Mantoue aigrissent la cour espagnole, sa flotte parut et s'en retourna; et peut-être le ministre espagnol ne l'avait envoyée que pour montrer ses forces au ministre de France. Le duc de Buckingham prépare un nouvel armement pour sauver la ville, n pottvstt en trè»-pea de temps mdfe tout les eflbtH du roi de VYtftee fnutilet. ta cour a toejean M pemedée qfoe te utëxù de Richelieu, pour parer ee coup, se servit de l'amoar même de BoeMntlAfli pour Anne d*iutriche| et qu'on eilgea delà reine éerlTtt au due. BQe te pria, dit-on, de différer au mûtes PeiBlkaf|aft> ment; et en asawre que la iàihlesae de BueUngham fem^on» eur «m honneur et sur sa gloire. Cette anecdote sinf^ullêre a acquis tant de crédit, qu'on ne peut s'empêcher de la rapporter : elle ne dément ni le ca^act^e de Buckingham, ni l'esprit de la cour; et en effet on ne peut comprpn'Ire comment le duc de Buckingham se borne à faire partir seulement quelques vaisseaux, qui se montrent inutilement, et qui reviennent dans les ports d'Angleterre. Les intérêts publics sont si souvent sacrifiés à des intrigues secrètes, qu'on ne doit point du tout s'étonner mie le fidUe GhaillesH, en Hiignaats tiers de protéger la Reehella, la truit poor comfdilre k la pearion romanesque et passagto ie son flkvorî. Le général Lndtow, qui ettaUiia les papiers «i roi, lorsque l1 pattoment i^ea Ait rendu maître, assure quMl a vu la lettre ^i^êe ChafîÉ\$ m, par laquelle ce monarque ordonnslt au chevalier Peanington, COflunantfant de l'escadre, de suivre en tout les ordres du roi de FXvnee quand il serait devant la Rochelle , et de couler à fond les vaisseaut anglais dont les capitaines ne voudraient pas obéir. Si quelque chose pouvait justifier la cruauté avec laquelle les Aw^yft traitèrent depuis leur roi, ce serait une telle lettre. Il n'est pas moins singulier que le cardinal ait seul commandé au siège, tandis que le roi était retourné h Paris. Il avait des patentes de général. Ce fut son coup d'essai : il montra que la résolution et le génie suppléent à tout; aussi exact à mettre la discipline dans les troupes qu'appliqué dans Paris à établir Tordre, et Pun et l'autre étant également

difficiles. On ne pouvait réduire Ut Reelie tant que son port serait ouvert aux flottes anglaises; Il fallait le fermer et dompter la mer. ^mpe Itagon, ingénieur italien, dans la même guerre civile, imaginé de construire une estacade, dans le temps que Louis xiii voulait assiéger cette Tille et que la paix fut conclue. Le cardinal de Richelieu suit cette vue : la mer renverse tout : il n'en est pas moins ferme à le faire recommencer. Il commanda une flotte dans la mer d'environ quatre mille sept cents pieds de long; les vents la détruisent. Il ne se rebuta pas, et ayant à la main son

QuintusDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.32% accurate

DU CARDINAL DE KicdEUEU, 243 Cure» et bi description de
te digne ^Almiidre denml Tyr, Il teeommenée encore la digue. Deux
Frençats, UMx&kol et Tlriet, mettent la digue en état de résister aux Tents
et aux vagues. (Mars 16^8) Louis; XIII vient au siépn, ot y rp

f \$44 OBAnnui cwnl — do MmisitiiB ruines de son parti , traite
a?ec le roi d'Espagne , qui lui pmoiet im secours, après en avoir donné
contre lui un an auparavant. Philippe IV, , roi catholique, ayant consulté son
conseil de conscience, promet trois cent mille ducats par an au chef des
calvinistes de France; mais cet argent vient à peine. Les troupes du roi
désolent le Languedoc. Privas est abandonné au pillage, et tout y est tué. Le
duc de Rohan, ne pou Tant soutenir la guerre, trouve encore le secret de
faire une paix générale pour tout te parti , auni Bonne qu'on le pouvait JLt
même homme qui venait de traiter avec le roi d'Espagne en quaKté de obef
de parti, traite de même avec le roi de Fïrance son mattrai dans le len^ est
condamné par le, parlement comme rebelle; et, après aEVOir reçu dB
Targent de PEspagne pour entretenir ses troupes, il eôdge et reçoit cent
miUe éotts de Louis ZUI (1628) pour aciiiever de les payer et po«r ks
cengMier. Les villes calvinistes sont traitées comme la Rochelle ; on leur
ôte leurs fortifications et tous les droits qui pouvaient être dangereux; on
leur laisse la liberté de conscience, leurs temples, leurs lois municipales, les
chambres de l'édit, qui ne pouvaient pas nuire. Tout est apaisé. Le grand
parti calviniste, au lieu d'établir une domination, est désarmé et abattu sans
ressource. La Suisse, la Hollande, n^étaient pas si puissantes que ce parti
quand elles s'érigèrent en souverainetés indépendantes. Genève, qui était
peu de chose, se donna la lilwrté et h conserva. Les calvinistes de France
sucoomlÂrent t la raison en est que leor parti même était dispersé dans leurs
provinoes, cpra la moitié des peuples et les parlements étaient catholiques,
que la puissance royaîe tombait sur leurs pays tout ouverts , qu*on les
attaquait avec des troupes supérieures et disciplinées, et qu'ils eurent affairn
au carénaï de Richelieu. Jamais Louis XIII, qu'on ne connaît point assez, ne
mérita tant de gloire par lui-même; car tandis qu'après la prise de la
Rochelle les armées forçaient les huguenots à l'obéissance, il soutenait ses
alliés en Jtiilie; il marchait au secours du duc deMantoue (mars 1629) au
travers des Alpes, au milieu d'un hiver rigoureux, forçait trois barricades au
pas de Suze, s'emparait de Suze, obligeait le duc de Savoie à iTuniràloi, et
chassait les Espagnols de Casai. là roi avait de la lira* voue, mais n^vait nid
courage d'esprit Cependant le cardinal de Rlcbelieu négodait avec tous les
souverains, et contre la plus grande partie des souvetains. H envoyait un
capucin à la diète de Radsbonne pour tromper les Allemands, et ponr lier les
mains à l'empereur dans les affaires d'Italie. En même temps Charnacé était

chargé d'encourager le roi de Suède, Gustave-Adolphe, à descendre en Allemagne : entreprise à laquelle Gustave était déjà très-disposé. Richelieu songeait à ébranler l'Europe, tandis que la cabale de Gaston et des deux reines tentait en vain de le perdre à la cour. Sa faveur causait encore plus de troubles dans le cabinet que ses intrigues n'en excitaient dans les autres Etats. Il ne faut pas croire que ces troubles de la cour fussent le fruit d'une profonde politique et de desseins bien concertés, qui unissent contre lui un parti habilement formé Digitized by Google

1 pour le faire tomber, et pour lui donner un successeur capable de le remplacer. L'humeur, qui domine souvent les hommes, même dans les plus grandes affaires, produisit en grande partie ces divisions si funestes. La reine mère, quoiqu'elle eût toujours sa place au conseil, quoiqu'elle eût été régente des provinces en deçà de la Loire pendit rexpeditto a 4e m file à U RoeheUe» était tniliom ttgri» eoatn le cardinal de'Riehelieu, qui aflétait de m plae dépendue dfeBe. Lee Mémolree composée peur !• délnee de eeu» ptinetwe feppotlettt fue le câfdiiMtl étant venu la voir, et Sa Majesté loi damgmdeM dee mm^ véUes de sa santé, il lui répondit^ eBÛamiiié de eolère el les lôfree tremblantes (1629) : a Je me porte mieux que ceux qui sont ici ne voudraient. » La reine fut indignée; le cardinal s'emporta : il demanda pardon; la reine s'adoucit; et deux jours après ils s'aigrirent encore : la politique, qui surmonte les passions dans le cabinet n'en étant pae toujours maîtresse dans la conversation. (21 novembre 1629) Marie de Médicis ôte alors au cardinal la place de surintendant de sa maison. Le premier fruit de cette querelle fut la patente de premier ministre que le roi écritYit de sa main en îmv dtt cardinal, M adressant parole, «altant sa ?aleur et eemefmlwité, et laissant en Uanc les i^pointements de le placee poar les ûkn icnplir pai le cardinal même. Il était d^à gnnd aainl de fiaacei sone Ib nom de surintendant de la navigation; et ayant ôté aui cahriaialse leurs places de sûreté, il s'assurait pourluî-même de Saumur. d'An* gère, deHenfleur, du Havre de Grâce, d'Oléron, de l'île de Ré, qui dovenaient ses places de sûreté contre ses ennemis : il avait des gardes; son faste effaçait la dignité du trône ; tout i'ftitérietir tayêi l'accompagnait, et toute l'autorité résidait en lui. Les affaires de l'Europe le rendaient plus que jamais nécessaire à son maître et à l'État. L'empereur Ferdinand II, depuis la bataille de Prague, s'était rendu despotique en Allemagne, et devenait alors puissant en Italie. Ses troupes assiégeaient Mantoue. La Savoie hésitait entre la France et la meison d'Autriche. le mar^ide de Spùela eee»» peit In Kontferrat avec une année espagnole. Le cardinal vent lai^aAnie eomliattre Spinda; il se fait nommer généraleissime de l'année qpk ttarcbe en indie, et le roi ordonne dane ses pwfticqBeqn'on loi ohéisee comme à sa propre penonn^. Ce jnnmier ministre faisant les foocitene de connétable, ayant sone lui demi maréchaux de France , marche en Savoie. 11 négocie dans la route, mais en roi, et veut que le duc de Savoie vienne le trouver à Lyon (1630); il ne peut l'obtenir. L'armée française s'empare de Pignerol et de

Chambéry en deux jours. Le roi prend enfin lui-même le chemin de la Savoie; il amène avec lui les deux reines, son frère, et toute une cour ennemie du cardinal, mais qui n'est que témoin de ses triomphes. Le cardinal revient trouver le roi à Grenoble; ils marchent ensemble en Savoie. Une maladie contagieuse attaqua dans ce temps Louis XIII, et l'obligea de retourner à Lyon. C'est pendant ce temps-là que le duc de Kontmorency remporte, avec peu de troupes, une victoire signalée, au combat de YéiB^iane^ sur les Impériaux les Etyegnols et les Savoisien : il les tue et prend ' Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

S46 CHAPITRE CLXXVI. — DU MINISTÈRE
le gène Dorit. Cette action le combla de gloire. Le roi lui écrivit Quillet
1699 : « me sens obligé envers Vous autant qu'à moi le puisse être. »
Cette obligation n'empêcha pas que Montmorency ne mourût deux ans après
sur un échafaud. Il ne fallait pas moins qu'une telle victoire pour soutenir la
gloire et les intérêts de la France, tandis que les Impériaux prenaient et
saccageaient Mantoue, poursuivirent le duc protégé par Louis XIII, et
battaient les Vénitiens ses alliés. Le cardinal, dont les plus grands ennemis
étaient à la cour, laissait le duc de Montmorency combattre les ennemis de
la France, et observait les siens auprès du roi. Ce monarque était alors
mourant à Lyon. Les confidents de la reine régnante, trop égarés,
proposaient d'aller à Gaston d'épouser la femme de son frère, qui devait être
mentalement aveugle. Le cardinal se préparait à se retirer dans Angoulême. Le roi
guérit; et tous ceux qui avaient fondé des espérances sur sa mort furent
confondus. Le cardinal suivit à Paris; UV trouva beaucoup plus
d'intrigues qu'il n'y en avait en Italie entre l'empire, l'Espagne, Venise, la
Savoie, Borne, et la France. Mirabel, l'ambassadeur espagnol, était ligué
contre lui avec les deux reines. Les deux frères Marillac, l'un maréchal de
France, l'autre garde des sceaux, qui lui devaient leur fortune, se flattaient
de le perdre et de succéder à son crédit. Le maréchal de Bassompierre, sans
prétendre à rien, était dans leur confidence; le premier valet de chambre,
Beringhen, instruisait la cabale de ce qui se passait chez le roi. La reine
mère ôta une seconde fois au cardinal la charge de surintendant de sa
maison, qu'elle avait été forcée de lui rendre: emploi qui, dans le conseil du
cardinal, étoit au-dessous de sa fortune et de sa fierté, mais que par une
autre fierté il ne voulait pas perdre. Sa nièce, depuis duchesse d'Aiguillon,
fut renvoyée; et Marie de Médicis, à force de plaintes et de prières
redoublées, obtint de son fils qu'il dépouillerait le cardinal du ministère. Il
n'y a dans ces intrigues que ce qu'on voit tous les jours dans les maisons des
particuliers qui ont un grand nombre de domestiques; ce sont des petites
communes, mais ici elles entraînaient le destin de la France et de l'Europe.
Les négociations avec les princes d'Italie, avec le roi de Suède, Gustave-
Adolphe, avec les Provinces-Unies et le prince d'Orange, contre l'empereur
et l'Espagne, étaient dans les mains de Richelieu, et n'en pouvaient gu

The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

DU cahdhial de jug %k1 trésors à trente-cinq lieues, sans passer par aucun & ville; précaution prise contre la haine publique, Juttii lui QonMiUttAt dâ teQt0f AfifiA auprès du roi un nouvel effort. Le cardinal va trouver le roi à Versailles (Il novembre 1630), alors petite maison de Lha,>e, achetée par Louis XIII vingt mille écus, devenue depuis, buus Louis XIV, un des plus KTands palais de l'Kurope «t un âtiltt» de dépenses. Le roi, qui avait bacnhc sua ministre par Cnbleaae, it limt par faiblesse entre m mains, et il lui abandonne Mttx qui rAiiiiait jjetéu. Ce jour, qui ui totora à jiréaeiit apMlé la i^mnêê dm dwpm » M oiba du poiiMir abialii du ordinal. Dès le Jendamîs It gaidft dM aatiia «I «iMé» ti mdoît ptiiioMiiêràCbàimuduQ, où il mourut de douleur. La jtmr lalnit le cardinal dépeolM un huissier dft tabÎMly d* la part du roi , aux maréchaux dt ÎA Força et Schomberg, pour fîdra arrMar le marôohal de Manllaa au milieu de Farmée qu'il allait commander seul. L'huissier arrive une heure après que ce maréchal de Marillac avait reçu la nouvelle de la disgrâce de Richelieu. Le maréchal est prisonnier, dans le temps qu'il se croyait maître de l'Etat avec son frère. Richelieu résolut de faire mourir ce général ignumiaieusement par la main du bourreau; et ne pouvant Taccuser de trahison, il s avisa de lui imputer d être concussionnaire. Le procès dura près de deux années : il faut en rapporter ici les suites» pour ne point rampra la fil de catte afGûra, et pour Adra voir oa ^a pavt la vaogaaaca acoiêa d« fouvait avpiêMt al aalordadaaappaimaadalajiwttaa» JUaardliialMaaaantantapaadayîfar lamaréalial dndreit d*ètra j^gé par laadavu chainWiadiiialnaBt assemblé, droit qu'on avait déj4 vialé tant de fois : ce ne fut pas assez de lui diNUiar dans Verdun des Gomiasaires daat il ai^émit da la aéféritA; cas premiers jugei ayant . malgré les promesses et las menaces, conclu que l'accusé serait reçu à se justifier, le ministre fit casser l'arrêt : il lui donna d'autres juges, parmi lesquels on comptait les plus violents ennemis de Marillac, et surtout ce Paul iiay du Ghâtelet, connu par une satire atroce * contre les deux frères. Jamais on n'avait méprisé davantage les formes de la justice et les bienséances. Le cardinal leui' insulta au point de transférer l'accusé, et de continuer le procès à Ruel, dans sa propre maison de campagne. n m aiptaiilMaat dlIMdpav laaloiadttfçyanmda d4taniruii pfiaoBBiar dau nna miaa» aarilaattftfa; sialsil avait point da loia pour k fM»a>aaa al pour faiHaritA. OaQaa da l*lgUaa ne furent pai noiaa fMéaa dna aa procès qaa

Ma. La nouveau garde des sceaux,
Gautier, qui venait de succéder au frère de l'accusé, présida au
tribunal, où la décence devait empêcher de paraître; et, quoiqu'il fût sous-
diacre et revêtu de bénéfices, il instruisit un procès criminel : le cardinal lui
fit venir une dispense de Rome, qui lui permettait de juger à mort. Ainsi, un
prêtre verse le sang avec le glaive de la justice, et il tient ce glaive en
France de la main d'un autre prêtre qui demeure au fond de l'Italie. Ce
procès fait bien voir que la vie des infortunés dépend du désir da Digitized
by Google

2(à8 CHAPITRE CLXXVI. — DU MIMSTÈRE plaire aux
hommes poiMttls. Il Mat 'we^trchtr toutes les aeiiioaiéi maréehil : on déterra
qotfqties abus dans Texerctoe de son commen dément; quelques anciens
profits illicites et ordi|iiaires, faits autrefois par lui ou par ses domestiques ,
dans la construction de la citadelle de Verdun. «Chose étranp:e! disait-il à
so

m DU CARDU^AL D^e RICHELIEU. 249 npfiti de coDseiMMt
 imMlte pour fairt lê ml ta uBBwaw, tmm tra au roi qu'il pooiait tl qvfil
 devait sans scnipule mettre sa mhm hors d'état de s'opposer à son ministre.
 La cour était alors à Compiègne. Le roi en part, et y laisse sa mère entourée
 de gardes qui la retiennent (février 1631). Ses amis, ses créatures, ses
 domestiques, son médecin même, sont conduits à la Bastille et dans d'autres
 prisons. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal de
 Bassompierre ^ soupçonné seulement de n'être pas dans les intérêts du
 cardiiul| y fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre. (Juillet 1631)
 Depuis ce moment Marie ne revit plus ai itti ftls , ni Paris 9Mtt«faite«MiL
 CMIfthaieliil dntHla palais 4tt Lnaa^bong, ùm tipiiiii digiis 4» Rons, tt la
 pr—wiii péUiqtte qui poris «Mora tenon de
 U^Mrim,Toni(mnimmdé)«kémfÊmiiiêf «Us passa to ittte de ses jours dans
 un exil volontaire, iBSis douloureux. La veuve d» finri is Muid| k aère d'un
 roi de Fmos, la belle-mère de trois souverains, manqua quelquefois du
 nécessaire. Le fond de toutes ces querelles était qu'il fallait que Louis XIII
 fût goavsmè, et qu'il aimait mieux l'être par son ministre que par sa mère.
 Cette reine, qui avait si longtemps dominé en France, alla d'abord à
 Bruxelles, et, de cet asile, elle crie à son fils; elle demande justice aux
 tribunaux du royaume contre son ennemi. Elle est suppliante auprès du
 parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejeté ks rt» montrances, et
 qv^sUs tMit nmrûyéaa mîn de juger dés pmàs,. tsçdis qi^stte fat régsnl» :
 tant k manière de penssr ebange aveo k lofinne! On fdt encoie ««jeard'hni ss
 leqnèle : « 9n^fm Virk, reine de Anse et de JUmm^ disant que deîmk k
 février elk aniêU été eriilée prisoeniève «a château de Compiègne, sans être
 ni ecoosée ni soupçonnée, etc. » Toutes ses plaintes réitérées contre le
 esidiaal furent affaiblies par cek même qu'elles étaient trop fortes , et que
 ceux qui les dictaient, mêlant leurs ressentiments à sa douleur, joignaient
 trop d'accusations fausses aux véritables^ eaûn» en déplorant ses malheurs,
 elle ne fit que les augmenter. (1631) Pour réponse aux requêtes de la reine
 envoyées contre le ministre, il se fait créer duc et pair, et nommer
 gouverneur de Bretagne. Tout lui réussissait dans le royaume, en Italie, en
 Allemagne, dans ks Pays-Bas. Iidea Kiaain, minktie du pape dans Falkife
 de Meateoe, était de?ea« k ministie de k Fïanoe parkdnrtéritéheiiimse de m
 ntfi^Msktiens; et en samnt k eaidinal de Bieh^eu, il jetest sans kpréfokks
 fondements de k fortune qui k destinait à devenir k saooesseur de ce

ministre. Un traité avantageux venait d'être échangé avec le SaveM^e qui cédait pour JauMU Pisaciel à la France. Vers les Pays-Bas, le prince d'Orange, secouru de l'argent de la France, faisait des conquêtes sur les E^magnolsi et le cardinal avait des intelligences jusque dans Bruxelles. En Allemagne, le bonheur extraordinaire des armes de GustaveAdolphe rehaussait encore les services du cardinal en France. Enfin toutes les prospérités de son ministère tenaient tous ses ennemis dans L Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

160 CHAPinuB cuxvi. va umarÈBE rimpuissance de lui nuire, et
laissaient un libre cours à ses vengeances, que le bien de l'État semblait
autoriser. Il établit une chambre de justice, où tous les partisans de la mère
et du frère du roi sont condamnés. LA liste des proscrits est prodigieuse : on
voit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des
femmes qui avaient ou suivi ou conseillé Gaston et la reine ; on rechercha
jusqu'à des médecins et des tireurs d'huioscopes qui avaient dit que le roi
n'avait pu longtemps k Tivre; el deux furtnt onroyés aux galères, finfin, les
Mené, le dooaira la wiMièw» faml mÊÊÊ^oM, mHm wn ^tlaki&a»mâkmff
èiiflt illi à wi ili iia centre MctttmoreiiCj Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate

H» \$nn beau frère. Le comte de Boissons n'avait eaiMQtt'llM iMÎMÎBI* puissante contre le cardinal, et n'osait éclater. Gaston, abandonné parce qu'il n'était pas assez fort, traversa le royaume, plutôt comme un fugitif suivi de bandits étrangers que comme un prince qui venait combattre un roi. Il arrive enfin dans le Languedoc. Le duc de ilontmorency y a rassemblé, à ses dépens et à ioroe de firamenns, six k sept mille hommes que Ton compte pour une uaéÊ. Iêl difUiOD, qui Mt to^ionn dm lea partie, «ÛMtt lae luioM di OaelM, éài fi^eUat puat «iir. Js dnad'XthMti inofidt Mmflâiip. mnlait lartMit la eAMBMBilMMHiaMALâdnÉ dÎHâBlBift" rency , q«i mit l(Hit &it, et q«i ae trouvait dans aoa gamRMnaat U** aaptambre 3632) La journèa da CaatabuiMUry commença par des repriMlbes entre Gaston et Mnnf amay CSatte journée fut à peine un combat; ce fut une rencontre, uni aaafnnouche, où le duc se porta, avec quelques seigneurs du parti, contre un petit détachement de l'armée royale, comman'l»'e par le maréchal de Scioôiiiberg ; soit impétuosité naturelle, soit dépit et désespoir, soit encore débauche de vin, qui n'était alors que trop commune, il franchit un large fossé suivi seulemeiit de cinq ou six personnes : c'était la manière de comliattre da rancianne chevalerie, et non pa« celle d'un général. Ayaid ptodtié daoa laa laoga annanU, il y tomta pai«6 da coups, at tui pris à UyuadaOailoaat de aa paUta uméêt fui m fit awmn aio«* feaieat pour le secourir. Gaston n'était pas le seul flIadaBanri IV pitent à cette journée; le comte de Moret, bâtard de aa loOMXilua et de Mlle du BeuU, se hasarda plus que le fils légitime; il ne voulut point abandonner le duc de Montmorency, et fut tué h. ses côtés. C'est ce même comte de Moret qu'on a fait revivre depuis, et qu'on a prétendu avoir Ôté loagtempa ermite : vainc fable mêlée à ces tristes événements. Le moment de la prise de Montmorency fut celui du découragement de Gaston, et de la di^^joi^ioa d'une ;umôe q^ut; Alunliuureui^Y seul lui . avait donnée. < Alors ce prince ne put que se somnetter. La cour lui enfoia la conseiller d'Etat BoHion, contrôleur gtoéal des fiauices, qui lui proiHt la grftce du duo de Montmorency. Cependant la roi na stipula point cette grâce dans le traité qu'il Ût aTOC «on firèra, ou plutôt dana raorr nistie qu'on lui accorda; ce n'est pas agir avec grandeur que da txQm* per les malheureux et les faibles : mais le cardinal voulait, par ioua les moyens, l'avilissement de Monsieur et la mort de Montmorency. Gaston même prouit| par un article

du traité d'aimer k aurdûtai df Ilichelicu. On n'ignore point la triste fin du maréchal duc de Montmorency. Son supplice fut juste, si celui de Marillac ne l'avait pas été : mais la mort d'un homme de si grande espérance, qui avait gagné des batailles, et que son extrême valeur, sa générosité, ses grâces, avaient rendu cher à toute la France, rendit le cardinal plus odieux que n'anh Ait la mort de MariUac. On a ôcrit que, lorsqu'il tai conduit en prison , on kd trouva un InrMèlat an Tbm, am la portrait da la reine

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.66% accurate

Asne d'Autriche : cette particularité a toujours passé pour constante à la cour; elle est conforme à l'esprit du temps. Mme de Motteville, confidente de cette reine, avoue dans ses iMémoires que le duc de Montmorency, avait, comme Buckingham, fait vanité d'être louché de ses charmes; c'était le yalantear des Espagnols, quelque chose d'appiochant des sigishés d'Italie, un reste de chevalerie, mais qui ne put pas adoucir la sévérité de Louis XIV. Montmorency, «put Ml« à la]Bort(30octobral6S3), légua wi Imm» l'ÉMt»

JXJ CARmHAL DE RICHELIEU. 253 d'autres , qu'on accusa de conserver quelques inttUîEiMM avec le frère . et la mère du roi , furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grâce wr réchalaud, mais les tutratiUrent exécutés. (1633) On ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de Gasif^n ; le duc de Lorraine, Charles IV, en fut la victime. Louis Xili s'empara de Nancy, et promit de lui rendre sa capitale, quand ce prince lui mettrait entre les mains sa sœur Marguerite de hamàae, qui awit aeeiètefiietti époni^ Umtimt. Ce mrieg» était une nowalle aoniee de disputes et de queraUei daas PStat et dans TJSi^. Oea diapulas même pouvaient un Jour eolraliier une gmdft v6firtution . Il s'agissait de la iuceeaeîoa à la couronne ; et depuia la question de la loi aalique, on n'en avait point débattn de pina im< poftaaie. Le roi voulait que le mariage de son frère avec Marguerite de Lorraine fût déclaré nul. Gaston n'avait qu'une fille de son premier mariage avec l'héritière de Montpensier. Si l'héritier présomptif du royaume persistait dans son nouveau mariage, s'il en naissait un prince, le roi prétendait que ce prince fût déclaré bâtard et incapable d'hériter. C'était évidemment insulter les usages de la religion } mais la religion n'ayant pu être instituée que pour le bien des Stats, il est certain que quand œs mages sont nniâbles ou daagefeoz, il liant las aMîr. Le mariage de Ifmisieir avait M oéléM en piésence de tAnuUna^ a«loiris6 par le père et par tonte la Cunille de son époose, consommé» reconnu juridiquement par Ibs partieSi oonlinné solennellement par rarchevêque de llalines. Tonte la oour de Bome , toutes les universités étrangères regardaient ce mariage comme valide et indissoluble; la faculté même de Louvain déclara depuis qu'il n'était pas au ponvoirdtt pape de le casser, et que c'était un sacrement ineffaçable. Le bien de l'État exigeait qu'il ne fût point permis aui princes du sang de disposer d'eux sans la volonté du roi; ce môme bien de TEtal pouvait, dans la suite, exiger qu'on reconnût pour roi légitime de France le fruit de ce mariage déclaré illégitime : mais ce danger était éloigné, l'intérêt présent parlait; et il importait qu'il fût décidé, malgré l'Église, qu'un saciement tel que le mariage doU être annulé, qnand U n'a pas été précédé de Favinde cslnl ^ tient lien dn père de ftmiUe. (SepISBibre 1034) Un édit du consril ftt ce que Rome et les ooneiles n'enssent pas fait, et le roi Tint avec le cardinal faire vérifier cet édit au parlement de Paris. Le cardinal parla dans ce lit de justice en qualité de premier ministre et de pair de

France. Vous saurez quelle était l'éloquence de ces temps-là, par deux ou trois traits de la harangue du cardinal; il dit « que convertir une âme c'était plus que créer le monde; que le roi n'osait toucher à la reine sa mère non plus qu'à l'arche; et qu'il n'arrive jamais plus de deux ou trois rechutes aux grandes maladies, si les parties nobles ne sont gâtées. » Presque toute la harangue est dans ce style, et encore était-elle une des moins mauvaises qu'on prononçât alors. Cet air, qui régna si longtemps, n'était rien autre

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.03% accurate

254 CHAPITRE CLXIV. — DU MINISTÈRE génie tta ministre, et l'esprit du gouTemement a toiqonrs été eompatibie ftveo la iknsse éloquence et le iàux bel esprit I« mariage .sieur ffit loleiniéliement cassé; et même l'assemUée générale du dexgi» en 1635, se confonnant à Tédit, déclara nuls les mariages des prinoes du sang contractés sans la volonté dn roi. Rome ne Térifia pea cette loi de rftat et de TÊglise de France. L*état de la maison royale devenait problématique en Europe. Si l'héritier présomptif du royaume persistait dans un mariage réprouvé en France, les enfants nés de ce mariage étaient bâtards en France, et auraient besoin d'une guerre civile pour hériter : s'il prenait une autre femme, les enfants nés de ce nouveau mariage étaient bâtards à Rome, et ils faisaient une guerre civile contre les enfants du premier lit. Ces extrémités furent prévenues par la fermeté de Monsieur : il n'en eut qu'en cette occasion, et le roi consentit enfin, au bout de quelques années , à reconnaître la femme de son frère ; mab l'édit qvi caste tous les mariages des priiicet do Mair aoDtractéi aana Tam «I aetda» mmi dans toute sa force. Cette opiniâtreté du cardinal 4 ponrsaim la frire du ni ivams dansllAtérienrdesamaisonàMotersafemme, àdépottiUer la dic de Loftiine, son beau-frère, à tenir la reine méra dans l'exil et daas lindigence, soulève enfin les partisans de ces princes, et il y eut un complot de l'assassiner; on accusa juridiquement le P. Chanteloube de roratoire, aumônier de Marie de Médicis, d'avoir suborné des meurtriers, dont l'un (j^t roué à Metz. Ces attentats furent très-rares : on avait conspiré bien plus souvent contre la vie de Henri ÎV; mais les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme. Le cardinal, mieux gardé que Henri IV, n'avait rien à craindre; il triomphait de tous ses ennemis. I^i cour de la reine Marie et de Monbieur , errante et désolée, était encore plongée dans les disseasions qui suivent la faction et le malheur le carmnal de Richelieii avait de plus puissants ennemie à ee»battre, n résolnli malgré tons lea tnmUes eeereta qui agitaîestt MU* rieur du royaume, d*étia)lirlal»roe et Ua^oIredeiaFcaMi an dahomt et de remplir le grand pnjet de Henri IV| en Meant nae giina on* verte à tonte la maison d'AutricbOi en Alle magna» an Italie» en le> pague. Cette guerre le rendait nécessaire à un maître qui ne raimait pas, et auprès duquel on était souvent prêt à te pente. Se gloire était intéressée dans cette entreprise ; le temps paraissait venu d'accabler la puissance d'Autriche dans son déclin. La

Picardie et la Champagne ('•taient les bornes de la France : on pouvait les reculer, tandis que Jo< Suédois étaient encore dans l'empire. Les Provinces-Unies étaient prêtes à attaquer le roi d'Espagne dans la Flandre, pour peu que).i France les secondM. Ce sont U les seuls motifs de la guerre contre l'empereur, qui ne finit que par les traités de Wostphalie, et de ceîlp contre le roi d'Espagne, qui dura longtemps après jusqu'au traité des Pyrénées t lontealea antria laiaoBa ne ftirent que des prétextas. (0 décembre 1634) Ia ooor de Fianeajesqu'aten, sous le nom d'alliée des Suédois et de médiatrice dans l'empire, avait cberobé à profi* Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 23.10% accurate

Le traité de Westphalie mit fin aux troubles de l'Allemagne. Les Suédois avaient perdu une grande bataille à Nordlingen. L'empereur même servit à la France, car il se mit dans sa dépendance. Le chancelier Oxenstiern vint rendre hommage, dans Compiègne, à la fortune du cardinal, qui dès lors fut le maître des affaires en Allemagne, au lieu qu'Oxenstiern l'était auparavant. Il fit en même temps un traité avec les états généraux pour partager d'avec eux les Pays-Bas espagnols, qu'il comptait subjuguera. Le cardinal mit à mort 40000 Français à Breda. Ce héros de la guerre de Trente Ans, le cardinal de Richelieu, avait été l'un des chefs qui gagnèrent la bataille de Nordlingen contre les Suédois. On vit dans ce siècle les cardinaux de Richelieu, de La Valette et de Sourdis, endosser la cuirasse et marcher à la tête des troupes : tous ces usages ont changé. La déclaration de guerre par un héraut d'armes ne se renouvela plus depuis ce temps-là : on se contenta de publier la guerre chez soi, sans qu'elle signifiait rien. Le cardinal de Richelieu attira encore le duc de Savoie et le duc de Parme dans cette ligue : ils se firent alliés du duc de Bavière et de l'empereur. Le cardinal de Richelieu mourut en 1635. Le cardinal de Mazarin, son successeur, continua sa politique. Il fit signer le traité de Westphalie en 1648, qui mit fin à la guerre de Trente Ans. Les Français furent vainqueurs, mais ils perdirent beaucoup de monde. Le cardinal de Mazarin mourut en 1661. Le roi Louis XIV, son petit-fils, continua sa politique. Il fit signer le traité de Nimègue en 1678, qui mit fin à la guerre de Hollande. Les Français furent vainqueurs, mais ils perdirent beaucoup de monde. Le cardinal de Mazarin mourut en 1661. Le roi Louis XIV, son petit-fils, continua sa politique. Il fit signer le traité de Nimègue en 1678, qui mit fin à la guerre de Hollande. Les Français furent vainqueurs, mais ils perdirent beaucoup de monde.

depuis excitèrent, avec le cardinal de [^] Retz, les premiers troubles de la fronde, et qui firent les itarricades, embrassaient dès lors toutes les occasions d'exercer cet esprit de facI tion qui les dévorait. Gaston et le comte de Soissons consentirent à tout I ce que ces conspirateurs pourraient attenter contre le cardinal. Il fut résolu de l'assassiner chez le roi même; mais le duc d'Orléans, qui ne faisait Jamaii rien qu'à demi, ef&ayé de TattioUt, ne donna pÂl te Digitized by Google

256 CBAPITRB CUXVI. — UT IQNISTèllB projet inutile. Les Impériaux furent chassés de la Bourgogne; les Espagnols, delà Picardie : le duc de Weimar réussit en Alsace, et s'empara de presque tout ce landgraviat que la France lui avait garanti. Enfin, après plus d'avantages que de malheurs, la fortune qui sauva la vie du cardinal de tant de con[^]irations, sauva aussi sa gloire[^] qui dépendait des succès. (1637) Cet amour de la gloire lui ûâaiii recbendMr reii[^]>ire des lettres «I du M ei[^]rit jusque dm It oriiio te «flBiiirss paM[^]iwe el te mmm&t, et piimi Iw attwnii owirtfi i> périme. Iliiiigêftitteiee lespe-là ninie Itedtaie ftnçtîM, et donailt dm m pekli te pièMe de théitm auxquelles il traitailbil quelquefois. H reptemÿt « hautenr il et fierté sêfêre dès que le péril était passé. Car oe fat encore dans ce tempe qa'il fomenta les premiers troubles d'Angleterre, et qu'il écrivit au comte d'Estrades ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I" : « Le roi d'Angleterre, a?ani qu'il aoit «a au, Tena qu'il ne faut pas me mépriser. » (1638) Lorsque le siège de Fontarabie futlevépar le prince de Condé, son armée battue, et le duc de La Valette accusé de n'avoir pas secouru le prince de Condé, il fit condamner La Valette fugitif par des commissaires auxquels le roi présida lui-même. C'était l'ancien usage du gouvenMOieiiit de la pairie, qiMad Iwrois a'dtiieBteBcm xegardéi que eomoM les obeh dei pairs; maii sous vu goufeismittl pmm vooarehiquiei la préeenca, la toiz du 8oiiTer«iiidifl0eaft trap Popinie te juges. (1638) Cette goeire, excitée par le cardinal, ne réussit que quand le duc de Weimar eut enfin gagné une hataiUe complète, dans laquelle il fit quatre généraux de Tempereur prisonniers, qu'il s'établit dans Fribourg et dans Brisach, et qu'enfin la branche d'Autriche espagnole eut perdu le Portugal par la seule conspiration heureuse de ces tempslà, et qu'elle perdit encore la Catalogne par une révolte ouverte, sur la fin de 16 IO. Mais avant que la fortune eût disposé de tous ces événements extraordinaires en faveur de la France, le pa;ys était exposé à la ruine; les troupes commençaient à être mal payées. Grotius, amIWflHter do Suède à PizISi dit que les inaaoea étaliiit mil admioistrte. E anil)ieii raison, car k oardiaal M obligé, quelque taoïps apiès la porte do Corbie, de oiêr tfngt-quatio noQfom ptmÊtOËm du pateioBt ol un présidout Gertiinottont on lofait pas bseia ds nouveaux juges; et il était honloiBdé nlni Mieque pour tirer quelque aigent de la vente des charges. Le pariemeat se plaignit Le cardlDs], pour toute réponse, fit mettre en prison cinq magistrats qui s'étaient plaints en hommes libres. Tout ce qui lui

résistait dans la cour, dans le parlement, dans les armées, était disgracié, exilé ou emprisonné. C'est une chose peu digne d'attention, qu'il ne se trouva que vingt personnes qui achetassent ces places de juges : mais ce qui fait connaître l'esprit de ces hommes, et surtout des Français, c'est que ces

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

tus CARDINAL DS MCHUm. veaux membres furent longtemps l'objet de l'aTersion et du mépris de tout le corps; c'est que, dans la pruerre de la Fronde, ils furent obligés de payer chacuu quinze mille livres pour obtenir les bonnes grâces de leurs confrères, par cette contribution à la guerre contre le gouvernement; c'est, comme vous le verrez', qu'ils en eui*ent le sobiiquetde Quinx- Vingt; c'est qu'enfin, de nos jours, quand on a voulu supprimer des conseillers inutiles, le parlement, qui avait éclaté contre l'introduction des membres surnuméraires, a éclaté contre la suppression. CM «ioâ que Im mèamekoM lOftt bien oamal raçuM idonkui temps , •t qu'on M plsiBt Mwvieiit «««tant la gnéfiioa que de It bleitiuw. liOttis Xin Uvait toqlMn bnokk dfim oonfident, qu'on appellt tau finjoHf qui nuBor «m hsnitar triste, et leoefoir lei oonildiMes de M ainertiiaiee. Le ive de Seiat-Simoa eeei^tit oe poite; maie n'ayant pat aMi mteagé le caidiMly aMéfari gnldaeenr «tieMgué à Blaye. Le ni s'attachait quelquefois à des femmes : il aimait Mlle de La Fayette, fiîle d'honneur de la reine régnante, comme un homme faible, scrupuleux et peu voluptueux, peut aimer. Le jésuite Caussin, confesseur du roi, favorisait cette liaison, qui pouvait servir à faire rappeler la reine mère. Mlle île La Fayette, en se laissant aimer du roi, était dans les intérêts des deux reines, contre le cardinal : mais le ministre l'emporta sur la maîtresse et sur le confesseur, comme il l'avait emporté sur les deux reines. Mlle de La Fayette, intimidée, fut obligée de se jeter dans un couvent (1637) , et bientôt après le confes' MMur Causibi IM anitâ el relégué ea BasBe-Btelagne. Ce mdme jésuite Caussin a?âit conseillé à Lonie XIII de mettre le royaume sous la proleeiôn de la Yiege, pour stnetifier l'amoar du ni et de Mlle de La miette, qtiî n'6tatt ve^ffdé qne comme ime liaisoD eût œeor à kqnelle les sent avaient trèe-pen de part Le conseil M wnMj et le cardinal de Richelieu remj^t cette idée l'année soiunie, tandis que Caussin célébrait en mawi^ yert, k QuiflsperOorentin , l'attachement particulier de la Vierge pour le royaume de France. Il est vrai que la maison d'Autriche avait aussi Marie pour protectrice; de sorte que, sans les armes des Suédois et du duc de Weimar, protestants, la sainte Vierge eût été apparemment fort indécise. La duchesse de Savoie, Christine, fille de Henri IV, veuve de Louis Amédée, et régente de la Savoie, avait aussi un confesseur jésuite qui cabalait dans cette cour, et qui irritait sa pénitente contre le cardinal de Richelieu. Le ministre préféra

la tengeance et l'intérêt de l'État au droit à des gens; il ne bâtonna pas à liire
saisir ce Jésuffle à des les llâte de la duchesse. BeaMrques id que fons ne
Terres Jamais dans i'Usloire aucun troidile, aucune intrigue de eour, dans
lesquels les cmilMseurs des rais ne soient entrés, ^ ^ souvent ils ont été
dt^g^raciés. Un prince eat aesea frible peur coiûulter son confsreur s*«r
les afiaires d*£ttt VOLTAmiS. — VIII» h Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.97% accurate

258 CHAPITRE CÛtXVI. — VO WKISftÈRE (0ft ^Ml là !• plus grand incoiiYénient de la confession auriculaire) : le «onfesseur , qui est presque toujours d'une faction, tâche de faire XMarderàsbñ pénitent cette faction comme la volonté de Dieu; le ministre en est bientôt instruit ; le confesfieitf est puai, et on en prend un autre qui emploie le même artifice. (1637) Les intrif^{f^^}ues de cour, les (,ai).iles, rontinuent toujours. La reine Anne d'Espafjne, que nous nommons Anue d'Autriche, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, enuemie du cardinal et fugitive, est traitée comme une sujette criminelle. Ses papie» mi itisis, et iUe subit un interrogatoire defaat te «haaselier Ségwar.Ilii'y umi point d'exemple en Ftwax» i'tB pireil prooàt •riminiL Tm M trtitt iippraokée toraeat k til^ U mèriid hoinii* muMait dMtiiié à deiùMr mr Imito k iumUe de Henri IV, à penéBOier it T«m dam les pays étrangers; à maltiaitsr Gaston, son fils; à soulever des partis contre la reine d'Angleterre, sa fille; à se rendre maître de la duchesse de Savoie, son autre fille; enfin, à taiimilMr Ltmia XiU M le nndaat p»^^ tremhlfir son épouse. / Tout le temps de son minist?irc se passa ainsi h exciter la liaine cl à se vonprer, et l'on vit presque chaque année des rébellions et des ctiâtiments. La révolte du comte de Soissons fut la plus dangereuse : elle était appuyée par le duc de Bouillon, fils du maréchal, qui le reçut dans Sedan; pur le duc de Guise, petit-fils du Balafre, qui, avec le courage de ses ancêtres, voulait en faire revivre la fortune; enfin, par l'argent du roi d Lspagne , et par ses troupes des Pays-fifta^ Cte n^était pas une tentative hasardée conuBS eéHiée Gtaloil. Le ccmitft de fioisiims et le duo de Boatfka aiiint vm boule «mée ; ils savaient la oondnre; et, pour plus grande iArtté» tandi» que cette anntederait s'avancer, oa devait assassiner le eardinalt «I àdie son* lem Paria. Le cardinal de Rets, enoon tite^jetÛM, faisait dans ce complot son apprentisMfe de coa^pliilioni. (1641) Là teUûUe de la Mariée, qne le comte de Soiaos gaina, près de Sedan, contre les troupes du roi , devait encourager les conjurés : mais la mort de ce prince, tué dans la bataille, tira encore le cardinal de ce nouveau danger. 11 fut, cette fois seule, dans l'impuissance de punir. Il ne savait pas la conspiration contre sa vie, et l'armée révoltée était victorieuse. 11 fallut nég-ocier avec le duc de Bouillon, possesseur de Sedan. Le seul duc de (Juise, le même qui depuis se rendit maître de Isaples, fut condamné par contumace au parlement de Paris. Le duc de Bouillon, reçu en grâce à la

cour, et raccommode en apparence avec le cardinal, jura d'être fidèle, et dans le même temps il tramait une nouvelle conspiration. Comme tout ce qui approchait du roi liaisons le ministre, et qu'il fut toujours au bout d'un favori, le duc de liant lui donna lui-même la Jaune de la Cour et le fit venir sa propre créature au service du monarque. Ce jeune homme, devenu bientôt grand écuyer, prétendit entrer dans le conseil; et le cardinal, qui ne le voulut pas souffrir, eut aussitôt en lui un ennemi irréconciliable. Ce fut le plus grand malheur qui arriva à ce prince.

Digitized by Google

DU CAKDUiAL D£ RICHELIEU. 259 BiAiBO. SoufflDt

ttéoonlflpt ton tnfaifttf^y t^ttutê di8 los iMiif tf^tn baafôar, de «m mérita mtaie, il confiait sei ebigitea & son ftimif qu'il appelait cher amt, et parlait dt Richelieu avec tant d'aigreur^ qu'il enhardit Cinq-Mars à lui proposer plus d'une fois de Tassassiner ; et c'est ce qui est prouvé par une lettre de Louis XIII lui-même au chancelier Séguier. Mais ce même roi fut ensuite si mécontent de son favori, qu'il le bannit souvent de sa présence; de sorte que bientôt Cinq-Mars haït (îgalement Louis XIII et Richelieu. Il avait eu déjà des intelligences avec le comte de Soissons : il les continuait avec le duc de Bouillon ; et enfin Monsieur, qui, après ses entreprises malheureuses, se tenait tranquille dans son apanage de Blois, ennuyé de cete oisiveté^ et pressé par ses confidents, entra dans le complot. Il na s'en faisait point qui n'eût pour base la mort du cardinal^ et ca projet, tant da fida tanté , ne fat «xécoté Jamato. (164!9 louis Zm at Rlaballaii, tous deux tttacraéi d^l dtae mala* dteptoa daagafaoaa gna las conspliatloiui, at qoflaa ecmdidrit ManfâC au tombeaa, marchaient en RoussiUon, pour achever d*ôter cette province à la audson d'Autriche. La duc da Bouillon, à qui l'on n'aurait pas dû donner une armée à commander lorsqu'il sortait d'une bataille contre les troupes du roi, en commandait pourtant une en Piémont contre les Espagnols; et c'est dans ce temps-là même qu'il conspirait avec Monsieur et avec Cinq-Mars. Les conjurés faisaient un traité avec le comte-duc Olivarès pour introduire une armée espagnole en France, et pour y mettre tout en confusion dans une régence qu'on croyait prochaine, et dont chacun espérait profiter. Cinq-Mars alors, ayant suivi le roi à Narbonne, était mieux que jamais dans ses bonnes grâces; at Richaliaiay malada à Tarascon, avait perdu toute sa faveur, et na tfonaarvait qaa l'aTsntaga d'être atessaln« (1642) Lb tohaur do cardinal Tonlot encore 910 le complot fût découverty et qa*ane copie du titité loi 1

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

860 CHAPITRE CLXXVI. ~ BU MINISTÈRE même était dans le secret de la conspiration; mais, n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle aurait essuyées. Pour Gaston, duc d'Orléans, il accusa ses complices à son ordinaire, s'humilia, consentit à rester à Blois, sans gailleries, sans honneurs; et sa destitution fut toujours do traîner sea axes à la prison ou à Téchénard. Le cardinal déploya dans sa vengeance, autorisée de la justice, toute sa rigueur hautaine. On le vit traîner le grand écuyer à sa suite, de Tarascon à Lyon, sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, flétri fiût h nunt t l domphant de celui qui allait mourir par le dernier supplice. De là le cardinal se fit porter à Fans, sur les épules de ses gardes, dans une chambre ornée, où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit : ses gardes se relayaient; on avait des pans de morale pour le âdre entrer plus commodément dans les filles : c'est ainsi qu'il alla mourir à Paris (4 décembre 1642), à cinquante-huit ans, et qu'il laissa le roi satisfait de l'avoir perdu et embarrassé d'être le maître. On dit que ce ministre régna encore après sa mort, parce qu'on remplit quelques places vacantes de ceux qu'il avait nommés; mais les brevets étaient expédiés avant sa mort ; et ce qui prouve sans réplique qu'il avait trop régné, et qu'il ne régnait plus, c'est que tous ceux (qu'il avait fait enfermer à la Bastille en sortirent, comme des victimes déliées qu'il ne fallut plus immoler à sa vengeance. Il légua au roi trois millions de notre monnaie d'aujourd'hui, à cinquante livres le marc, somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il était premier ministre , montait à mille écus par jour. Tout chez M était quidendetir et fute, tandis qu chez le roi tout était simplicité et n'igneei ses gardes entraient jusqu'à la porte de la diambie, quand il allait chez son maître; il précédait partout les princes du sang. Il ne lui manquait que la couronne; et même lorsqu'il était mourant, et qu'il se flattait en vain de la voir au roi, il prenait des mesures pour être régent du royaume. La veuve de Henri IV l'avait précédé de six mois (3 juillet 1642), et Louis XIII le suivit cinq mois après. (Mai 1643) Il était difficile de dire lequel des trois fut le plus malheureux. La reine-mère, longtemps errante, mourut à Cologne dans la pauvreté. Le fils, maître d'un beau royaume, ne goûta jamais ni les plaisirs de la grandeur, s'il en est, ni ceux de l'humanité; toujours sous le joug, et toujours voulant le secouer; malade, triste, sombre, • sation ; le Florentin Nera l'avait été de même à Florence en 1597 ; cependant le

jurisconsulte milanais Gi^{as} s'était élevé contre cette excessive sévérité :
Qui taies condamnant. dit-il, non ^{WU} judiceSt sed carnifinen. Huyçens de
zuilichemi père du célèbre Hn^{^m}, fit sorte aiort de M, de Thoa ce disiiqm
latin : « O Isfmm subtile naft«l qeibus inlar amîoos « Moue fidem Irestca
prodeie, prooitio esL » Leduc d& Bouillon était neveu da statbonder, allié
de la France t et qvidt plus SYait ssrti le oardinal aoprès dé lèoeis XIII* {Sd,
éê KthL) ' Digitized by Gopgle

4 DU CARDINAL DE RICHELIEU. ^61 insupportable à lui-même ; n'ayant pas même son père dont il était aimé ; se défiant de sa femme ; haï de son frère ; quitté par ses maîtresses » sans avoir connu l'amour ; trahi par ses ennemis, abandonné sur le trône ; presque seul au milieu d'une cour qui n'attendait que sa mort, qui la prédisait sans cesse, qui le regardait comme incapable d'avoir des enfants : le sort du moindre citoyen paisible dans sa famille était l'en préférer au sien. Le cardinal de Richelieu fut peut-être le plus malheureux des trois, parce qu'il était le plus haï, et qu'avec une mauvaise santé il avait à soutenir, de ses mains teintes de sang, un fardeau immense dont il fut souvent prêt d'être écrasé. Dans ce temps de conspirations et de supplices le royaume fleurit pourtant ; et, malgré tant d'afflictions, le siècle de la politesse et des arts s'annonçait. Louis XIII n'y contribua en rien ; mais le cardinal de Richelieu servit beaucoup à ce changement. La philosophie ne put, il est vrai, effacer la rouille scolastique ; mais Corneille comme Molière en 1636, par la tragédie du Cid, le siècle qu'on appelle celui de Louis XIV. Le Poussin égala Raphaël dans quelques parties de la peinture. La sculpture fut bientôt perfectionnée par Girardon, et le sculpteur même du cardinal de Richelieu en est une preuve. Les Français commencèrent à se rendre recommandables, surtout par les grâces et les politesses de l'esprit : c'était l'usage du bon goût. La nation n'était pas encore ce qu'elle devint depuis ; ni le commerce n'était bien cultivé, ni la police générale établie. L'intérieur du royaume était encore à régler ; nulle belle ville, excepté Paris, qui manquait encore de bien des choses nécessaires, comme on peut le voir ci-après dans le Siècle de Louis XIV*. Tout était aussi différent dans la manière de vivre que dans les habillements, de tout ce qu'on voit aujourd'hui. Si les hommes de nos jours voyaient les hommes de ce temps-là, ils ne croiraient pas voir leurs pères. Les petites bottines, le pourpoint, le manteau, le grand collet de point, les moustaches, et une petite baibe en pointe, les rendaient aussi méconnaissables pour nous que leurs passions pour les complots, leur fureur des duels, leurs festins au cabaret, leur ignorance générale, nuisaient à leur tempérament naturel. La nation n'était pas aussi riche qu'elle l'est devenue en espèces monnayées et en argent travaillé : aussi le ministère, qui tirait ce qu'il pouvait du peuple, n'avait guère, par année, que la moitié du revenu de Louis XIV. On était encore moins riche en industrie. Les manufactures grossières de draps de Rouen et d'Elbeuf étaient les plus

belles qu'on connût en France : point de tapisseries, point de cristaux, point de glaces. L'art de l'horlogerie était faible, et consistait à mettre une corde à la fusée d'une montre : on n'avait point encore appliqué le pendule aux horloges. Le commerce maritime, dans les échelles du Levant, était dix fois moins considérable qu'aujourd'hui; celui de l'Amérique se bornait à quelques pelleteries du Canada : nous taisons Ésaïe • • « u Chap. tan. (Éc.) Digitized by Google

262 cauanBE clxzyi. — vr richkij A'aUiit aux Indes orientales ,
 tandis que la Hollande y «fait d» royaumes, et l'Angleterre de grands
 établissements. ' Ainsi la France possédait bien moins d'argent que sous
 Louis XIV. Le gouvernement empruntait à un plus haut prix; les moindres
 intérêts qu'il donnait pour la constitution des rentes étaient de sept et demi
 pour cent à la mort du cardinal de Richelieu. On peut tirer de lh , une
 preuve invincible, parmi tant d'autres, que le testament qu'on lui attribue ne
 peut être de lui. Le faussaire ignorant et absurde qui a pris son nom, dit, au
 chapitre V de la seconde partie, que la jontuMUMiB hit la remboursement
 entier de ces raolef en sept années et demie : il a pris le denier sept et demi
 pour la septième el demie partie de osntietUn'apaiTaqoe le rembonnement
 d'mi capital supposé ssns iotér6t| fin sept aimées et demie, ne donne pas
 sept «t demi par aandii mais près de quatorze. Toat ce qnfil dit dans ee
 chapitre est d'un homme ^ B*entend pas mieux les premiers éléments de
 Parithmétique que ceux des affaires. J'entre ici dans oe petit détailli
 seuleméat pour ftdni voir combien les noms en imposent ans hommes : tant
 q)De cette œuvre de ténèbres a passé pour être du cardinal de Richelieu, on
 l'a louée comme un chef-d'œuvre; mais quand on a reconnu la foule des
 anachronismes , des erreurs sur les pays voisins, des fausses évaluations, et
 l'ignorance absurde avec laquelle il est dit que la France avait plus de ports
 sur la Méditerranée que la monarchie espagnole, quand on a vu enfin que,
 dans un prétendu testament politique du cardinal de Richelieu, il n'était pas
 dit un seul mot delà manière dont il fallait se conduire dans la guerre qu'on
 avait k soutenir, alors on a méprisé ce chef-d'œuvre qu'on avait admiré sans
 eoEasMBu Gbap. CLXXVII. — Du gouvernement et des mœurs de
 l'Espagne depuis Philippe II jusqu'à Charles IL On voit, di^is la mort de
 Philippe II, les monarques espagnols afleonir leur pouvoir absolu dans leurs
 Sitats, et perdre insenaihlement leur crédit dans l'Europe. Le
 commencement de la décadence se fit sentir dès les premières années du
 règne de Philippe III : la faiblesse de son caractère se répandit sur toutes les
 parties de son gouvernement. Il était difficile d'étendre toujours des soins
 vigilants sur l'Amérique, sur les vastes possessions en Asie, sur celles
 d'Afrique, sur l'Italie, et les Pays-Bas; mais son père avait vaincu ces
 difficultés, et les trésors du Mexique, du Pérou, du Brésil, des Indes
 oientaios, devaient surmonter tous les obstacles. La négligence fut si
 grande, l'administration des deniers publics si infidèle, quu, dans la guerre

qui continuait toujours contre les Provinces-Unies, on n'eut pas de quoi payer les troupes espagnoles; elles se mutinèrent, au nombre de trois mille hommes, sous le drapeau du prince Maurice». (1604) Un simple stathouder, avec plus d'esprit d'ordre, payait mieux ses troupes que le souverain du royaume* Philippe n'a pu couvrir les mers de vaisseaux, et les provinces de Hollande Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

CHAPITRE CLXXVil. — Jj£ L'i:-iàPAGNE. -263 i èt de Zélande
eu mient plm (fut hà î ter flotte lui enlevait \m ptlnOrties Um Hdo^OM
(1606), et surtout Âamboine, qui pnéetkm^Êm précieuses épiceries , dont les
Hollandais sont restés m possession. : Enfin , ces sept petites provinco«;
rendaient sur terre les forces deottte f taste monarchie inutiles, et sur mer
elles étaient plus puissantes, t (1609) Philippe Ilf, en paix avec la France,
avec l'Angleterre, n'ayant la guerre qu'avec cette république naissante, est
oblicrô de conclure avec elle une trêve de douze années, de lui laisser tout
ce i qui était en sa possession, de lui assurer la liberté du commerce dans les
: grandes Indes, et de rendre entiu à la maison de Nassau ses biens situés
dans las tems de la monarchie. Henri IY eut la gloire de con^ «Im «aMi trèn
p«r ssi iiiilMiUdiiui. CfMI dMiaaiKe Is ptrti le fl» liiite qiii éfiëw n» st
isiNadaat k pri^ I «oiilIaHpM; U falptediflWIsdtlff IUf« toB^ i le ttà
dfSpiffie. I (1608) L'expttbta dis Hauts ftt Uen pins is tûfi àlaMBMlto.
Philippe ni us pMiit imàt à k>ut d'un petit Mskvs de SMliadaiSp i et il put
malheureusement sliaaser six à sept cent mille Maures de sss 1 tels. Ces
restes des anciens vainqueurs de l'Espagne étaient la plupart désarmés,
occupés du commerce et de la culture des terres, bi^ I moins formidables en
Espagne que les protestants ne l'étaient en France, et beaucoup plus utiles,
parce qu'ils étaient laborieux dans le pays de la paresse. On les forçait à
paraître clirétiens; l'inquisition les poursuivait sans lelâche. Cette
persécution produisit quelques révoltes, mais faibles et bientôt apaisées
(1609). Henri IV voulut prendre ces peuples sous sa protection; mais ses
intelligences avec eux furent découvertes par la trahison d'un commis du
bureau des affaires étrangères. OU iaeliieiit kiia liiir dispenlai. Ott avait d^à
pris la résolulien delMeIMBer; Us proposireni envahi dMMrter de dem
nfliliois de daeels Mr lapenalssiett de lesplmr Vfâr de l*lipagiie. Le cohmU
Alt tallea(lle i ffagi aille de ees pmerlls se lètaglèielit dsiis des
flMMMaSMBj nais i^jfMl pêuf avnies ^pie des finnides et dos pierres^ Us
y ftaet bientôt forcés. On fut oemipé, deux années entières, à traaspsiter des
citoyens hors du royaume, et à dépeupler l'Stat. Phi- * lippe se priva ainsi
des plus laborieux de ses sujets, au lieu d'imiter les Turcs, qui savent
contenir les Grecs, et qui sent iàm életgaésde iss forcer à s'établir ailleurs.
La plus grande partie des Maures espagnols se réfugièrent en Afrique, leur
ancienne patrie; quelques-uns pa.ssèrent en France, sous la régence de

Marie de Médicis : ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur religion s'embarquèrent en France pour Tunis. Quelques fiumlles, qui firent profession du christianisme , s'établirent eu PnMHse» ealJBSttidtte) tteft vlaliPiiteBifttte, etieiar tiee«'f a pae été fanoa»» : nais aaln ees iegitAi ee sent Inmipefés à la a»* tien, qni a pfeM de la tHiM de riqMBa^f et qai ensuite 1^ tnMe dena VétoËifatàm des iMmais» Ofeet. atasl qae tons Iss peuples se ailienti et qoe toates les natioDs «mt absorbées les nnes dirns Un . aaËiaa^ tmtit nnr les nenéeaUena • tsaitêt net les œnmltss^ Digili^uQ by Google

The text on this page is estimated to be only 25.22% accurate

264 CHAPITRE CLXXVII. — DU GOUVERNEMENT Cette gnutm éaifNlioli, jointe à celle qui arriva sous Isabelle, et im Qoloaiw que Ta varice transplantait dans le Nouveau-McHide, époisait insensiblement T'Espagne d'habitants, et bientôt la monarchie m fut plus qu'un vaste corps sans substance. La superstition , ce vice des âmes faibles, avilit encore le règne de Philippe lil; sa cour ne fut qu'un chaos d'intrigues, comme celle de Louis XIII. Ces deux rois ne pouvaient vivre sans favoris, ni régner sans premiers ministres. Leduc tie Lerme, depuis cardinal, gouverna loni^temps le roi et le royaume :• la confusion où tout était le chassa do sa place. Son fils lui succéda, et l'Espagne ne s'en trouva pas mieux. (1621) Le désordre augmenta sous Philippe IY, fils de Pliilippe IIL 8oA fofDci, le eeme^ue Olimée, lei it prendre le nem de grand à eonavénenail; i^UraieilM, H s'eAipeiat eadepremlarsiteiitat. ySorape «1 eee wai^ htl mftuètenl ee titre; «t, qiiÊod il «vt perte depoie le BmMrilkm per k hlMesie de eeearaMs» h Portugal par a B^geme, le Cetaletne per Vabm de eon ponveir, le Toix imbligue loi doiuiia pour éeiee tu foiaé, aim eee mate : «Plde OKltii die, piei U est giead. » Ce beau royaume était alors pev piiaceat au dehors , et misérable au dedans. On n'y connaissait nulle police. Le commerce intérieur était ruiné par les droits qu'on continuait de lever d'une province à une autre. Chacune de ces provinces ayant été autrefois un petit royaume, les anciennes douanes .subsistaient : ce qui avait été autrefois une loi regardée comme nécessaire devenait un abus onéreux. On ne sut point faire de toutes ces parties du royaume un tout régulier. Le même abus a été introduit en France ; mais il était porté en Espagne à lia tel exoèe» qu'il n'était pas permis de transporter de l'argent deprovlilioeàpr(mBQe«NaUeiBdiietKieBeaceoodait, deaftoe duaHi heureux, les préseate de k aatm : ni les eoies de Velence, ni lei belleslaiaes de rAndiJomie et de U Caetille, n*dteient prépwée par les maânB espegnoiee. LeetoUee fines éteint na luxe trèe^pen oennn. Les mmièàmê flamandes, reste «emmente de k maieon de Bourgogne, fournissaient à Madrid ce que l'en connaissait aleia de magnificence. lies étoffes d'or et d'argent étilent défendues dans cette monarehie , comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du NouveauMonde. l'Espagne était si pauvre, que le ministère de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de la monnaie de cuivre, à

laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent : il fallut que le maître du Mexique et du Pérou fît de la fausse monnaie pour payer les charges de l'État. On n'osait, si on en croit le sage GourviUe, imposer des taxes personnelles, parce que ni les bourgeois ni les gens de la campagne, n'ayant presque point de meubles, n'auraient jamais pu être contraints à payer, iaoïaie ce que dit Charles-Quint ne se trouva si misérable tout ekoMtot tant manque en Espagne. » Le règne de Philippe IV ne fut qu'un eMtednMMDI de pMeeeldi diagràee; et le oobite4no Ofimia UA eassi .nullwinT dene een edministietm que le easdînel de lUebeUen Itt henmii

dane te Digitized by Google

BT DES MOEUAS DE L'ESPAGNE. 265 (ltt6) Les armées, qui muMMiwt It gosm à l'ipiiatfon la tiève de douze aimées, enlèrent le Brésil à TEspegne; il leur en eut reité Sarinam. Ils prennent Maestricht^ qui leur est enfin demeuré. Les armées de Philippe sont chassées de la Yalteeine et du Piémont par les Français, sans déclaration de guerre; et enfin, lorsque la guerre est déclarée en 1635, Philippe IV est malheureux de tous côtés. L'Artois est envahi (1639); la Catalogne entière, jalouse de ses privilèges auxquels il attentait, se révolte, et se donne à la France (1640); le Portugal secoue le joug (1641); une conspiration, aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône la maison de Bragance. Le premier ministre, Olivares, eut la confusion d'avoir contribué lui-même à cette grande révolution en envoyant de Targent au duc de Bragance, pour ne point laisser de prétexte au refus de ce prince de venir à Madrid. Cet «gant mtae wnfH à payer les conjurés la févigation n'était pas dilAcUe. Olivares avait en nmpmdene de le liss» «ne gandson eqisgnole de la fbrtersMe de Lisbcmne. Peu de temps Oudaient le royaume. Les peuples étaient irrités d'un nouvel impôt; et enfin, le premier ministre, qui e^yait tromper le duc de Biagance, lui avait donné le commandement des armées (il décemvire 1640). La duchesse de Mantone, vice reine, fut chassée, sans que personne prit sa défense. Un secrétaire d'État espagnol, et un de ses commis, furent les seules victimes immolées à la vengeance publique. Toutes les villes du Portugal imitèrent l'exemple de Lisbonne presque dans le même jour. Jean de Bragance fut partout proclamé roi. sans le moindre tumulte : un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Des vaisseaux partirent de Lisbonne pour toutes les villes de l'Asie et de l'Afrique, pour toutes les îles qui appartenaient à la couronne de Portugal : il n'y en eut aucune qui hésitât à chasser les gouverneurs espagnols. Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été prise par les Hollandais sur les Espagnols, retourna aux Portugais et eurent les SoUtnate, unis avec le nouveau roi, don Jean de Bragance, loi fendrait ce qu'ils avaient pris à l'Espagne dans le Brésil Les villes Affsies, Xoamliaque, Oea, Maeso, furent animées du même esprit que JJsconne. Il semblait que la conquête eût été tramée dans toutes ces villes. On vit partout combien «ne domination étrangère est odieuse, et en même temps combien peu le ministère espagnol avait pris de mesures pour conserver tant d'États. On vit aussi comme on flatte les rois dans leurs malheurs, comme on leur déguise des vérités tristes. La manière dont

Olivarès annonça à j Philippe IV la perte du Portugal est célèbre. « Je viens vous annoncer, dit-il, une heureuse nouvelle : Votre Majesté a gagné tous les biens du duc de Bragance : il s'est avisé de se faire proclamer roi, et la confisI cation de ses terres vous est acquise par son crime. » La confisI cation n'eut pas lieu. Le Portugal devint un royaume considérable, >urtout lorsque les richesses du Brésil commencèrent à lui procurer I un commerce qdi eût été très^avantageux, si l'amour du tranQ avail pu aidmer IWttstrte de te nation poftogaie. • I Le eomte^ne OHvaiés» tengiems te maître de te aMnarelite esp»Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

366 CHAPITRE CLUVn. — W MUVBBMEMBNT gnolo, et l'émule du cardinal de KiciH'lieu, fut enfin disgracié pour avoir été malheureux. Ces deux ministres avaient été longtemps également rois, l'un en France, l'autre en Espagne, tous deux ayant pour ennemis la maison royale, les grands et le peuple : tous deux trèsdifférents dans leurs canicièrcs, dans leurs vertus et dans leurs vices; le comte-duc aussi réservé, aussi tranquille , .et aussi doux, que le cardinal était vif, hautain, et sanguinaire. Ce qui wnaem RichdMu dmlainiiiiitère, et ce qui lui éajok prea^ tonjow ymoiaiMl m Olimèt, M Ait iOA aotiiité. Le mtniftni Mptguol ptidit loil pir la négUgma^ ilaourat il« k aoftdeiiiiiaiftiieidépÎMét : oidftfK le chagrin les tue ; ce n'est pat Malanieat le «àagriii de le aoUtaie ^rès îe tumulte, mais celui de sentir qu'ils eont haïs et qu'ils ne peuvent le fenger. Le eendijul de Richelieu avait abrégé ses jours d'une autre minifte, par lae uuBîétwdei qui déveatotal duB k plénitude de sa puissance. Avec toutes les pertes que fit la branche d'Autriche espapnnV t lui resta encore plus d'Etats que le royaume d'Espagne n'en possède aujourd'hui. Le Milanais-, la Flandre, la Franche-Comté, le Roussillon, Naples, et Sicile, appartenaient à cette monarchie; et, quelque mauvais que fût son gouvernement, elle ht encore beaucoup de peine à la France jusqu'à la paix des Pyrénées. La dépopulation de l'Espagne a été si grande, que le célèbre Ustar^z. homme d'État, qui éctinit en 1723 pour le hien de son pays, ay compte qu'environ sept millioiu d'iMltanli, im peu moine èse dew ciniuiième de oenxaelaStance; et en ae pbôgnint Ai k dkninniiii . des citoyens , il ne pliinl «naii goe le neinkn des mstam mit mjmt resté le même. U avoue foe te remua da awttm dac mines dter et d'argent ne se montaient pai i qpieli»- iingte milUûM dn noelim d'aujourd'hui. Les Espagnols, depuis le temps de Philippe II jusqu'à Philippe IV, se signalèrent dans les arts de génie. Leur théâtre, tout imparfait qu'il était, l'emportait sur celui des autres nations; il servit de modèle à celui d'Angleterre; et lorsque ensuite la tragédie commença à paraître en France avec quelque éclat, elle emprunta beaucoup de la scènp espagnole. L'histoire, les romans agréables, les liclions iugénieubes, la morale, furent traités en Espngne avec un succès qui passa beaucoup celui du théâtre; mais la same philosophie y fut toujours ignorée. L'inquisition et la superstition y perpétuèrent les erreurs scolasiiques: les mathématiques furent peu cultivées, et les Espagnols, dans iem guerres,

employèrent presque tous des ingénieurs italiens. Ils eurent quelques peintres du second ordre, «Ils n'ont d'écrits que des peintures». L'architecture n'y fit point de grands progrès : l'Espagne suivit les dessins d'un Français. Les arts mécaniques y tenaient tous très grossiers. La magnificence des grands seigneurs consistait dans de grands amas de vaisselle d'argent, et dans un nombreux domestique. Il régnait chez les grands une générosité d'ostentation qui en imposait aux étrangers, et qui n'était en usage que dans l'Espagne : c'était de partager l'argent qu'on gagnait au jeu avec tous les assistants, de

Digitized by Google

ET DES MOEURS DE L'ESPAGNE. 267 quelque «UMiition
qu'ils fussent. Montrésor rapport» qoB quand le dœ de Lerme reçut Gaston,
frère de Louis XIII, et sa suite dans le\$ PayeBas, il étala une magnificence
bien plue aÎDgulière. Ce premier ministre, chez qui Gaston resta plu

268 CHAPITRE CLXXVU. — DE L'ESPAGNE. « Les intrigues du ministère exciU d'abord les murmures contre le jésuite. Son caractère augmenta l'indignation publique. Nitard, capable de dominer sur sa pénitente, ne pouvait pas de gouverner un État, n'ayant rien d'un ministre et d'un prêtre que la hauteur et l'ambition, et pas même la dissimulation. Il avait osé dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : « C'est vous qui me devez du respect; j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, et votre reine à mes pieds. ■ Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chefs qui sussent commander : c'est là surtout ce qui contribua aux premiers succès de Louis XIV, quand il attaqua son beau-frère et sa belle-mère, en 1667, et qu'il leur ravit la moitié de la Flandre et toute la Franche-Comté. On se souleva contre le jésuite, comme en France on s'était soulevé contre Mazarin. Nitard trouva surtout dans don Juan d'Autriche, le fils de Philippe V, un ennemi aussi implacable que le grand Condé le fut du cardinal. Si Gondé fut mis en prison, don Juan fut exilé. Ces troubles ne causèrent deux révolutions qui partagèrent l'Espagne : cependant il n'y eut point de guerre civile. Elle était sur le point d'éclater, lorsque la reine la prévint, en chassant, malgré elle, le P. Nitard, ainsi que la reine Anne d'Autriche fut obligée de renvoyer Mazarin, son ministre : mais Mazarin revint plus puissant que jamais; le P. Nitard, renvoyé en 1669, ne put revenir en Espagne. La raison en est que la régente d'Espagne eut un autre confesseur qui s'opposait au retour du premier, et la régente de France n'eut point de ministre qui lui tint lieu de Mazarin. Nitard alla à Rome, où il sollicita le chapeau de cardinal, qu'on ne donne point à des ministres déplacés. Il y vécut peu accablé de ses confrères qui marquent toujours quelque ressentiment à quiconque s'est élevé au-dessus d'eux. Mais enfin il obtint par ses intrigues, et par la faiblesse de la reine d'Espagne, cette dignité de cardinal, que tous les ecclésiastiques ambitionnent; alors ses confrères les jésuites devinrent ses courtisans. Le règne de don Carlos, Charles II, fut aussi double que celui de Philippe III et de Philippe IV, comme vous le verrez dans le Siècle de Louis XIV*. Chap. CLXXVIII. — Des Allemands sous Rodolphe 4^e, Mathias, et Ferdinand II. Des malheurs de Frédéric, électeur palatin. Dit conquêtes de Gustave-Adolphe; Fin des YF's. Pendant que la France reprenait une nouvelle vie sous Henri IV. « que

l'Ane^terre florissait sous filisabeth, et que l'Espagne était la puissance prépondérante de l'Europe sous Philippe PAOemagne et le Nord ne Jouaient pas un si grand réle. 1. Chap. xm (Ée.) Digitized by Google

CBAPrntB cuamn. — - ras AtuMAimi, irc. t69 Si on regarde l'AUemagne comme le siège de l'empire, cet empire n'était qu'un vain nom; et on peut observer que, depuis l'abdication (le Charles-Quint jusqu'au règne de Léopold, elle n'a eu aucun crédit en Italie. Les couronnements à Rome et à Milan furent supprimés comme des cérémonies inutiles : on les regardait auparavant comme essentielles; mais depuis que Ferdinand 1^{er}, frère et successeur de remperturCbaïietK^uint, négligea Je Toyige de Borne, on s'acomfiaie à s'ea passer. Les jirétentioiif des empereurs sur Bofliet cékê des p^es de donner l'empire, tombèrent ineensîUement dane Vaiàiii : tout ^est réduit à une lettre de félicitatioa qneje soaveiain pwtitfe éexit à rempereur élu. L'Allemagne resta avec le titre d'empire, maisftûUOi parce qu'elle fut toujours divisée. Ce fat ooe république dé princes, à laquelle présidait l'empereur ; et ces princees, ayant tous dee «étentions les uns contre les autres, entretenrent presque toujours une guerre cip vîle, tantôt sourde, tantôt éclatante, nourrie par leurs intérêts opposés, et j)ar les trois religions de l'Allemagne, plus opposées encore que les intérêts des princes. Il était impossible que ce vaste État, partagé en tant de principautés désunies, sans commerce alors et sans richesses, influât beaucoup sur le système de l'Europe. Il n'était point fort au dehors, mais il l'était au dedans, parce que la nation fut toujours laborieuse et belliqueuse. Si la constitution germanique avait succombé, si les Turcs avaient envahi une partie de TAUemagne , et que l'autre eût appelé des maîtres étrangers, les politiquea n'auraient pas manqué de prouver que l'Allemagne, déjà déchirée par elle-même, ne pouût subsister : Ūs auraient démontré que la forme sfogulièore de son gouvemement, la multitude de ses princes', U pluralité des religions, ne poiivaient que prépara une ruine et un esdavage inévitable. Les causes de la décadence de Tancien empire romain n'étaient pas, à beaucoup près, si palpables; cependant le corps de l'Allemagne est resté inébranlable, en portant dans son sein tout ce qui semblait devoir le détruire ; il est difficile d'attribuer cette permanence d'une constitution à compliquée à une autre cause qu'au génie de la nation. L'Allemagne avait perdu Metz, Toul, et Verdun, en 1552, sous l'empereur Charles-Quint; mais ce territoire, qui était l'ancienne France, pouvait être regardé plutôt comme une excroissance du corps germanique, que comme une partie naturelle de cet État. Ferdinand 1^{er} ni ses successeurs ne tirent aucune tentative pour recouvrer ces villes. Les empereurs de la maison d'Autriche, devenus rois de Hongrie, eurent

toijours les Turcs à craindre, et ne (tuent pas en état d'in» qvdter la Fhmce, quelque faible qu'elle fût depuis Ftaçois II jusqu'à Henri IV. Des princes d'Alemagne purent venir la piller, et le corps de l'Allemagne ne put se rtoi^r pour l'accabler. Ferdinand 1*' voulut en vain réunir les trois religions qui partageaient l'empire, et les princes qui se faisaient quelquefois la guerre. L'ssioienne maxime, diviser pour régner, ne lui convenait pas. Il fallait que l'Allemagne fût réunie pour qu'il fût puissant; mais loin d'ôtre unie, elle fut démembrée. Ce fut précisément de son temps que les cbevaliers teutoniques donnèrent aux Polonais la Livonie, réputée

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

S70 CHAFITM CUOLYm. DIS àUÊÀMàJ/m province irapériale, dont les Russes sont à présent en possession. Les évêchés de la Saxe et du Brandebourg, tous sécularisés, ne furent pas un démembrement de FRtat, mais un grand changement qui rendit ces princes plus puissants, et l'empereur plus faible. Haximilien n n toi encore moins souverain que Ferdinand P'. Si tallplfQ MH oomerrô quelque vigueur, il aurait maintenu sei dfolts sur kt Pays-Bas, qoi étaient réaOeme&t vm piovinoe impériale. L'empefeor et la diète étalent les juges naturels; ces peuples, qifaii i^psla NtMee longtemps, devaient être nris par les lob an ban de Pem* pire : cependant MexImiUen D laissa le prhice ^Orange, GoUlanme le Taeftame, Mm k guerre dans les Pays-Bas» à la tdte dw troupes allemandes, sans se mêler delà querelle. En vain cet empereur se fit élire roi de Pologne, en ISTS» après le départ du roi de France Henri OIj départ regardé comme une abdication : Battcffi, vaivode de Transylvanie, vassal de Tempereur, l'emporta sur son souverain; et la protection de la Porte ottomane , sous laquelle était ce Battori| îai plus puissante que la cour do Vienne. Rodolphe 11, successeur de son père Maximilien II, tint les rCnes de l'empire d'une main encore plus faible. Il était à la fois empereur, roi de Bohême et de Hongrie; et il n'influa en rien ni sur la Bohême, ni sur la Hongrie, ni sur l'Allemagne, et encore moins sur l'Italie. Les temps de Rodolphe semblent prouver qu'il n'est point de règle générale en politique. Ce prince passait pour être beaucoup plus incapable de gouverner que le nA de nrance Henri m. La conduite du roi de France lui coûta la vie, et perdit presque le royaume; la conduite dé Rodolphe, beaucoup plus fhblle, ne causa aucun trouble en Allemagne. la raison en est qu'en France tous les seigneurs ToulurenI ^étidilir sur les ruines du trône, et que les seigneurs alleniards étaient déjà tout faillis. Il y a des temps où il Ū»itq9^m prince soit guerrier. Rodolphei qd ne le fut pas, vit toute la Hongrie envahie par les Turcs. UAUemagne était alors si mal administrée, qu'on Ait obŪgé de Dure une quête publique pour avoir de quoi s'opposer aux conquérants ottomans. Des troncs furent établis aux portes de toutes les églises : c'est la première guerre qu'on ait faite avec des aumônes; elle fut regardée comme sainte, et n'en fut pas plus heureuse; sans les troubles du sérail , il est vraisemblable quo la Hongrie restait pour jamais sous le pouvoir de Constantinople. On vit précisément en Allemagne, sous cet empereur, ce qu'on venait do voir en

France sous Henri III, une ligue catholique contre une ligue protestante, sans que le souverain pût arrêter les efforts ni de l'une ni de l'autre. La religion, qui avait été si longtemps la cause de tant de troubles dans l'empire, n'en était plus que le prétexte. Il s'agissait de la succession au trône de Charles de Habsbourg. C'était encore une suite du gouvernement royal; on ne pouvait guère décider que par les armes à qui elles appartenaient. Les maisons de Habsbourg, de Brandebourg, de Neubourg, les disputaient à l'archiduc Léopold, car si de l'empereur s'était mis en possession de la Bohême en attendant Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

SOOS RODOLPHK 0. f71 que Taffaire fût jugée. Cette ffuercUe fut, comme nous l'avons vu, l'unique cause de la mort do Moari IV. Il allait marcher au secours de la Ugutj protestante. Ce prince victorieux, suivi de troupes aguerries, des plus grands généraux et des meilleurs ministres de l'Europe, était près de profiter de la faiblesse de Rot]olj>he et de Philippe III. La mort de Henri IV, qui lit avorter cette grande entreprise, ne rendit pas Rodolphe plus heureux. Il avait cédé la Hongrie, l'Autriche . la Momie, à son frèn Mathias, brsque le itii France se préparait 4 tÊUéhÊt eeatoe hili et krsqu'U M i6IHfé d*ini emnl li ledootikte, tt iDl eiMoie ohlisé 4e céder U BoMme h ee mlBie m mmmmA le Utre tfUBywear, fl ?éo«t cd heouM pfiié. TfwtfefltemliiaaeiieaiHieinpire : il ne atoH pas aèiae mêlé de laafoiQliiveeMnideOerbarddeDnMliatSi éMaor de Cologne, qoi ▼onlttt garder soa eiilieieclié et m Umoê^ et ^ firt chaaié de son électorat par les eiMa de ses chanoiaes et de aoii compéteur. Cette inaction sincrulièie l>aiat d'un principe plus singulier oncore dans un empereur. La philosophie qu'il cultivait lui avait appris tout ce qu'on pouvait savoir alors, excepté à remplir ses devoirs do souverain. Il aimait beaucoup mieux s'instruire avec la fameux Tycho-Brahô que tenir les États de Hongrie et de Boiièmtj. Les fameuses tables astronomiques de Tycho-Brahé et de Képler portent le nom de cet empereur; elles sont connues sous le nonj do Tables Rodolphi nés, comme celles qui furent composées au xii* siècle, 6D E^gne, par dm Arabes, portèrent la nom du sol Alfenie. Lis Altameiida se distinfealent principalement dans oe sièdie ptr las ecm* meneeneme de la vdiHalle physique, fls ne idnsaireBt Jamais dans les arts de gedt oomme les ItaUensi à peine même sTy adonnèient-tli. Ca n'est JnysqiMacenillipidleeti et late^ le don de l'inTentieii dans les soMnees natursUes. Ce génie se remarquait de* puis longtemps en Allemagne^ et Mandait à levsToisiBs da Nord. Tycho-Brahé était Danois. Ce fat une chose bien eitiaordinaire, snfw tout dans ce temps-là, de voir un gentilhomme danois dépenser cent mille écus de son bien à bâtir, avec le secours de Frédéric II, roi de Danemark, non-seulement un observatoire, mais une petite ville habitée par plusieurs savants : elle fut nommée Uranibourg, la ville du ciel. Tycho-Brahé avait, à la vérité, la faiblesse commune d'être persuadé de l'astrologie judiciaire; mais il n'en était ni moins bon astronome, ni moins habile mécanicien. Sa destinée fut celle des grands hommes ; il fut persécuté dans sa patrie a|Mrès

la mari dn le! sen pmtscteor, mais 11 en tnmii «i mitre dans Vempemr
Kedolphe, qui kr dédopimagea de iovias ses pertes et de tontm les
iiijtzstioes des oonrs. Cqpenio avait tromé la wii système dn aende^ avant
qnel^^ Brahé Inventât le sten, qni n'ési qttlngéniaui. Le tmit de honièie ^
éclaire «oJeuMui le monde partit de la pe^vUiedeTfaûftt, danela Prusse
polonaise, dès le milieu du xn* siècle. Képler, né dans le duché de
Yirtemherg, devhia, au commencement du XVII* siècle, les lois
mathématiques du cours des a«»trns. et fut regardé comme un lé^isiateur en
astronomie* X«e chanoeliei: fiacou pro« Digitized by Google

posait alors de nouvelles sciences; mais Copernic et Képler en inventaient. L'antiquité n'avait point fait de plus grands efforts, et la Grèce n'avait pas été illustrée par de plus belles découvertes; mais les autres arts fleurirent à la fois en Grèce, au lieu qu'en Allemagne la physique seule fut cultivée par un petit nombre de sages inconnus à la multitude : cette multitude était grossière; il y mit de vaines opinions une teinte de philosophie à peine élevée au-dessus de la religion. Enfin, la guerre de trente ans, qui la réduisit dans un état de déplorable misère, n'avait été causée que par la rivalité et la différence des religions. En l'année 1619, époque de la mort de l'empereur Mathias, le duc de Bavière, Rodolphe, seigneur de la Bavière, allait échapper à la maison d'Autriche: mais Ferdinand, archiduc de Gratz, réunit enfin les suffrages en sa faveur. Maximilien de Bavière, qui lui disputait l'empire, le lui céda : il lui céda, en outre, le trône impérial aux dépens de son sang et de ses trésors, et affermit la grandeur d'une maison qui depuis écrasa la sienne. Deux branches de la maison de Bavière réunies auraient pu changer le sort de l'Allemagne : ces deux branches sont celles des électeurs palatins et des ducs de Bavière. Deux grands obstacles s'opposaient à leur intelligence, la rivalité et la différence des religions. L'électeur palatin, Frédéric, était l'ennemi déclaré de l'empereur. Cet électeur palatin était un des plus puissants princes de l'Allemagne, et la cause des longs malheurs de l'Allemagne. Jamais les idées de liberté n'avaient prévalu dans l'Allemagne que dans ces temps-là. La Hongrie, la Bohême et l'Autriche même étaient jalouses de leurs privilèges. Cet esprit dominait en Allemagne depuis les derniers temps de Charles-Quint. L'exemple des sept Provinces-Unies était sans cesse présent à des peuples qui prétendaient avoir les mêmes droits et qui voulaient avoir plus de liberté que la Hollande. Quand l'empereur Mathias fut élu, en 1618, son cousin Ferdinand de Gratz, roi désigné de Hongrie et de Bohême; quand il lui fit céder l'Autriche par les autres archiducs, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche, se plainquirent également qu'on n'eût pas assez d'égard au droit des Bohémiens. La religion entra dans les griefs des Bohémiens, et alors la guerre fut extrême. Les protestants voulurent rétablir des temples que les catholiques avaient fait abattre. Le conseil d'état de Ferdinand se déclara contre les protestants; ceux-ci entrèrent dans la chambre du conseil, et précipitèrent de la salle dans la rue trois principaux magistrats. Cet emportement ne

caractérise que la violence du peuple, violence toujours plus grande que les tyrannies dont il se plaint : mais ce qui y eut de plus étrange, c'est que les révoltés prétendirent, par un manifeste, qu'ils n'avaient fait que suivre les lois, et qu'ils avaient le droit de jeter par les fenêtres des conseillers qui les opprimaient. L'Autriche prit le parti de la Bohême, et c'est ainsi que Ferdinand de Habsbourg fut élu empereur. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

nous RODOLPHE U. 273 Sa DoufvUe dignité n'«n Impota poinl MiprMMtHMiéBBoliêM, qui BOpomiMii être «iMn que pour laa fMbtas. Lllsalaar pdatim Itafifte&SiMo, «iDaaobiaik, OABolBada, on hafimm, m fMiioa\$ il IM an wmAn daa prlaoca aaBioiivm à qm U fortune nmqaa toajours, privé do toutes les lassouoca sor lesquelles il deTait oon^ter. Il ne fut point secouru par son beau>père, le roi dWngleterre, qui se refusa aux cris de sa nation, aux solttoita* î^ons de son gendre et aux intérêts du parti protestant, dont il pouvait être le chef; il ne fut point aidé par Louis XIII , malgré IMntérêt visible qu'avait ce prmce à empêcher les princes d'Allemagne d'être opprimés. Louis XIII n'était point alors gouverné par le cardinal do Richelieu. Il ne resta bientôt à la maison palatine, et à l'union protestante d'Allemagne, d'autres secours que deux guerriers qui avaient chacun une peUte ar«iéo vagakàado, ooma ta scwrfstllirf d'Italie. L'un était un piineo àm BiuaiHilisk, qui nteroît fom tout Êtat qoo i'adttfaiIslmtiott 00 rMrpatta do l'évMé d*HalbersUidt; il s^intitalait ami d\$ mim, 61 nmimi dit jppÉws, ot niilait m daifltsr ttio, poisqiAI no subsiMt que ém fMgo doa églises. L'autre, soutien de ee parti alort rainé, était un aventurier, bâtard do la maison de Mantfeld^ waA dîgBO du titre d'eniiemi des prêtres que le prince de Brunswick. Ces deux secours pouvaient bien servir à désoler une partie de l'Al^nagno^ mais non pas à rétablir le palatin et l'équilibre des princes. (1623). L'empereur, affermi alors en Allemagne, assemble une diète àRatisbonne, dans laquelle il déclare que àPoanark, ni Brunswick, ni Mansfeld, Bo prévsiuront conlso l'eaiferaoTi «t ne sasaiiant qu'à dévaster Tailo* I voLTArE. — vin. IS L Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.38% accurate

274 CHAPITRE CLXX^{ia}. DBS ALLEMANDS magne.

Ferdinand II triomphait u,u\ par les mains de ses deui généraux, le duc de Valstein (^t le comte Tilly. Le roi de Danemark était toujours bnttu à la tête de ses armées, et FercUaand, sans sortir de sa maison , était victorieux et tout- puissant. Il mettait au ban de l'empire le duc de Mecklembourg, l'un des chefs du 1 uunion protestante, et donnait ce duché àValsteiu, son génélaL II prosciiftit de même le duc Chartes de Maatoue , pow 1^41» mk en poMifk», lant ses «rdres, da ion pays qui lui appartenait par ki dfoitidiifaas* Iwupai ispérialai aurpiiiiat ft lawmslpat Mmt\$tm i aUaaiiyasdimilaliifavraBltalia. B josimamiit à tmêtm aatte aaoiaima clMUna ifui a«aU lié l'Italia à l'ai^piiay el qm dHit fiiàchée depuis si longtemps. Gcat cinquanta ttifia Mldafi, qui Tiraient à dimétioft dasa l'AUenuiggiay readatent sa psissance nbaohw. Gette jqimnai a^aseroait alors sur im peuple bien malheureux ; on en peut jugçr par la monnaie, dont la valeur numéraire était alors quatre fois au-dessus de la valeur ancienne, et qui était encore altérée. Le duc de Valstein disait publiquement que le temps était venu de réduire les électeurs à la condition des ducs et pairs de France, et les évêques à la qualité de chapelains de Tempereur. C'est ce même Valstein (pii voulut depuis se rendre indépendant, et qui ne voulait asservir ses supérieurs que pour s'élever sur eia. L'usage qua Ferdinand II tÊimit da m haàkÊm alds aa paivaice, fot 08 «pi détraiiit Jlf«a «I rautra. fl itmhÊàmmÊ^KmwÊtttmé» aftiizoadalaSiièdaalda kMogtta» al pmdM pMlioontele jNM #Mta?a"Adoipiaa, qui aotttanait ak» fia pidlaitioaa aontoa k ni de Mogaa, Siglimoiid, son patont éâmti oa M M-mÊÊm mtmfiai aa piinca 4 vanir an Allemagne , prépara aa paopre ruiiMk U hâta «iMiora aan allMr» an lédaten* loo piiaoea piaÉMtmii aa désespoir. Ferdinand II se crut, avec raison, assez puissant pour casser la paix de Passau, faite par Charles-Quint, pour ordonner de sa seule autorité * à tous les princes, à tous les seigneurs, de rendre les évêchés et les bénéfices dont ils s'étaient emparés (1629). Cet édit est encore plus fort que celui de la révocation de Tédit de Nantes, qui a fait taiai le bruit sous Louis XIV. Ces deux entreprises semblables ont eu des succès bien différents. Gustave-Adolphe, appelé alors par les princes proteitants que le roi de Danemark n'osait plus secourir, vint les venger aa ae Taajgaaal Ini^Biéma. Vmgmm taakil réidblir H^lgte poar aa êtoa la wMra; al k caidînal da Riehaliaaaa déolam aoalra laL

Ion ■taak Iwwwa. UaiaiatedaaapaiiiaBoaélalli^lMkqainBlÉrtt dakarfigiaB.
11 n'était paaplaaailMWidkaiiafpiakaïkiitm Aa lol Ma-aiMlli«i, et k cour de
Rome même, soutinssent le parti piakataBi aaatre an ampareur redoutable,
qu'il ne Pavait été de voir François I' et Henri 11 ligués avec les Turcs
contre Charles-Qumt. C'est la pïat iKia démaa* Iration que la religion se tait
quand l'intérêt parle. On aime à attribuer toutes les {grandes choses h un
seul homme quand U an a lait quelques- unes. C'ait ua pr4yiigé iior t'^t''''^
ea Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

« sous RODOLPHE U. 275 France, fHA k CÊtémêk ém BkIMm attira les armes 4ê GivtaveÂdolphé en Allemagne, et préparant itiiil cette révolution; mais U«it évident qu'il ne fit autre chose que profiter des conjonctures. Ferdinand II avait eu effet déclaré la guerre à Gustave; il voulait lui enlever la Livonie, dont ce jeune conquérant s'était emparé; il soutenait ! contre lui Sigismond, sou compétiteur au royaume de Suède; il lui j rtfasait le titre (le roi. L'intérêt, la vengeance, et la fierté, appelaient Gustave en Allemagne; et quand même, lorsqu'il fut en Poméranie, le ' . ' ministère de France ne l'eût pas assisté de quelque argent, il n'en aurait pM sMinf tenté la fortune dm mtm daaa «m guerit cUyà (i6tU n était Taia|wir«nPaM«mit» ipiÊMà k Fnmm it mm tmâlé n qa'uD. lui donBa, a'étaitMl wi m «Mil Uapoitant , ni un grand effort é\$ politique, ni un seioion wfBuat Got4af»nMolphe fit lovl ptr ImaéÎDa. Arrivé en AUeBUGna avec moins de quinze mille hommes , il m aot Jbientôt près de quarante mille, en recrutant dans le pays qui les nourrissait, en faisant servir l'Allemagne même à ses conquêtes en Allemagne. Il force l'électeur de Brandebourg à lui assurer la forteresse de Spandau et tous les passages ; il iorce 1 électeur de 6ax6 k ha ûûium ses propres troupes à conini-'iiuier. * • L armée impériale comni.iiKirt' \^.\v iiiiy est entit rement défaite aux portes de Leipsick (17 sepiembre li/.il). Tout se soumet à lui des bords de PEIba à ceux du Rhin. Il rétablit tout d'un coup le duc de Mecklexabourg dans m Etats, à un boat da TAUemagne ; et il tH déjà k iMM boai, dêaê h Pâlatfnat, apiia«Mîr prie IlayiBoa. f'flfiwieiTnir ««««"^^n^ Amn^ Viemie^ toMbé en aeiBa d.'me eemi^ gne de M fciuit dagié de grandesr qui avait ftni iâ yedwiHhie» mt réduit à demander au pape Urbén VIU dererger et dee twu^ t m lai jBûia Tua et Tautee. XI faut engager la eour de Berne à paUier une croisade contre Gustave; le laint-père promet un jubilé eu lieu de croisade. Gustave traverse en victorieux toute l'Allemagne; il amène dans Munich l'électeur palatin, qui eut du moins la consolation (rentrer dans le palais de celui qui l'avait dépossédé. Cet électeur allait être rétabli dans .son palalinat, (t ni<>me dans le ruyaunie de Bohême, par les mains du conquérant, loi-MpTà la seconde bataille auprès de Leipsick, dans les plaines de Lutz^jn, Gustave fut tué au milieu de sa victoire (16 nofembre 1632). Cette mort fut fatale au palatin, qui étant alors malade, et croyant ôtre*8aaa lUMource, luaine aa nialbeureuae tie. Si Ton demiin^ cemneit

la révolte des émigrés l'empêcha de mener à bien son projet de conquête de la Suède, ou'on
voulait que Gustave eût en tête «as contre des peuples plus barbares que
nous» a'était alors cet enfant ne sentait point étonné. C'est un événement bien
digne d'attention, que ni la mort de Gustave, ni la minorité de sa fille
Christine, reine de Suède, ni la sanglante défaite des Suédois à Nordlingen,
ne nuisit point à la conquête Ce fut alors que le ministère de France joua en
effet le rôle principal; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

976 CHAPITRE CLZXVni'. ~ DSS AIUMANDS it fit la loi aux Suédois et aux princes protestants d'Allemagne, en soutenant; et ce fut ce qui valut depuis i'ÀlMfid au roi de France, aux dépens rie la maison d'Autriche. (iust ivp-A(iolpho avait laissé après lui de très-grands généraux qu i! avait formés : c'est ce qui est arrivé à presque tous les conquérants. Ils furent secondés par un héros de la maison de Saxe, Bernard de jWeimar, descendant de l'ancienne branche électorale dépossédée par Charles-Quint, et respirant encore la haine contre la maison d'*Ai^fieie. Ce prince n'avait pour tovt Mhi qufoue petite imée qiifil avait levés dans ees tempe 4e tiouMe, ferméeetagiMMTiepar M, eldeatUeekie était au bout de leurs épées. La Franoe payait eette année, et payait àlers les Suédois. L'empereur, qui ne «ntill point de son caHast, n'avait plus de grand général à leur oppeaer; il s'était défart lui-même du seul homme qui pouvait rétaUir ses armes et son trône : il «raigait que ce làmeux doc de Valstein, auquel il avait donné un pouvoir ssns bornes sur ses armées , ne se servît contre lui de ce pouvoir dangereux ; (3 février 1634) il fit assassiner ee général qui vcrâiiit 6tre indépendant. C'est ainsi que Ferdinand T' s'était défait, par un assassinat, du cardinal Martinusius, trop puissant en Hongrie, et que Henri III avait fait périr le cardinal et le duc de Guise. Si Ferdinand 11 avait commandé lui-même ses armées, comme il le devait dans ces conjonctures critiques, il n'eût point eu besoin de recourir à cette vengeance des faibles , qu'il crut nécessaire, et qui ae le rendit pas plus henrevs. Jamais l'Allemagne ne lut pins hv miliée que tes oe temps : va chancelier attédois y dominait et y tmatt sous sa main tons les prinsss proteetanta. Oe chancelier Oasnstiem, animé d'abord de Feaprit de Ovstave-Adolphe, aon mettre, ne vonlatt point que lee Ftançaia partageassent le fruit des conquêtes de Gustave; mais, après la bataille de Mordlingen , il fut obligé de prier le minière français de daigner s'emparer de l'Alsace sous le titre de protecteur. Le cardinal de Richelieo promet l'Alsace à Bernard de Weîmar, et fit ce qu'il put pour l'assurer à la P'rance. Jusque-là en ministre avait tomporisé et agi sous main; mais alors il éclata. Il déclara la guerre aux deux branches de la maison d'Autriche, affaiblies toutes les deux en TLspagne et dans l'empire C'est là le fort de cette guerre de trente années. La France, la Su' de. la Hollande, la Savoie, attarjuaient à la fois la maison d'Autriche, et le vrai svstème de Henri IV était suivi." (15 février 1637) Ferdmand II mourut

dans ces tristes circonstances, à l'âge de cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, n'ayant jamais eu à combattre que de son propre sang. Il fut très-malheureux, puisque dans ses succès il se crut obligé d'être sanguinaire et qu'il fut contraint de soutenir une suite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que l'Inde, ravagée tour à tour par elle-même, par les Suédois et les Français, éprouvant la famine, la peste, et plongée dans la barbarie. Mais d'une guerre si longue et si malheureuse. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.93% accurate

I * ! sous RODOLPHE H. 377 F«««diiiaiMl n s él6 loué comme ira gond emparMur, et i'AUemagm nê foi JanAis plus à plMnif» qa» Êtm ion gcafamaMoat ; éSê mit été heoTOose tous ce Rodotpin II qu'on mariée. Feidiattid n kLM Fe«if>ire à M tts, IMteadlU, «Ujà «In roi des Rcfjmain; nsit il se lui laissa qu'un endive déchiié, dont la Ftam et la Suède partagèrent les dépouilles. Sou» le rigne de Ferdinand III, la puisianae aatfiririwMM déclina toujours. Les Suédois, établis dans rAllemagne, n'en sortirent plus: la France, jointe h eux, soutenait toujours le parti protestant de snn arpent et de ses armes; et, quoiqu'elle fOt elle-même embarrassée dans une guerre d'abord malheureuse contre l Espagne, quoique le ministère eût souvent des conspirations ou des ^nienes civiles à étouffer, cep'mdant elle triompha de l'empire, comme un homme blessé terrasse avec du secours un ennemi plus blessé que lui. Le duc Bernard de Weimar, descendant de l'infortuné duc de Saxe, dépossédé par Charles- Quint, vengea sur l'Autriche les malheurs de sa face. Il mit fêlÉ l\» des géndranx de Gmfim, et tl n'y eut pas m seul de ces génévani qui, depuis sa mort, ne sont lMt k gloire de la Suède. lAdaede'WMamMlepliisftaldetûwàrempamr.Ila^ " eeanBMiie*, à la téiHé, par potbe la graade bataille de Mordlingent mais agent depuis lassexnblé a^ec rargent de la Fhmoa me armée qui ae reeonBaissait que lui, il gagna quatre batailles, en moins de quatre mois, contre les Impériaui. Il comptait se faire une aoirreraineté le long du Rhin. La Fiance même lui garantissait, par son traité, la possession de l'Alsace. (1639) Ce nouveau conquérant mourut h trente-rinq ans. et légua son armée à ses frères, comme on lègue son patrimoine; mais la France , qui avait plus d'argent que les frères du duc de Weimar, acheta l'armée, et continua les conquêtes pour elle. Le maréchal de Guébriant, le vicomte de Turenne, et le duc d'Enghien, depuis le grand Condé, achevèrent ce que le duc de Weimar avait commencé. Les généraux suédois Bannier et Torstenson pressaient TAutnche d'un côté, tandis que Turenne et Condé l'attaquaient de l'autre.Ferdinand III, fatigué de tant de secousses, fut obligé de cOMlnre «lin la paix de Weatptodê. Im Saédois el les VïaDçais ftnmit, par ce fianom traité, les iégiitetoonde rAWamigiie dans la pottlifoe «t dans larelfgioii. ta quefollo des empereurs et des princes de l'empire, qoi dunit depuis sept cents ans, fû enfin terminée. l/Allemsgne M une grande aristoeiatio, composée d'un roi, des électeurs, des pcînoas et des villes impériales. Il &llut que l'Allemagne épuisée payAt oneoro cinq

millions de rixdales aux Suédois, qui Tavaient dévastée et pacifiée. Les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en ne faisant céder la plus belle partie de la Poméranie, Stetin, Vismar, Rugen, Verden , Brème, et des territoires considérables. Le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire. La maison palatine fut enfin rétablie dans ses droits, excepté dans le Haut-Palatinaat , qui demeura à la branche de Bavière. Les prétentions des moindres gentilshommes furent discutées devant les pléipotea- ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

1 87S CHAPITRE CULXVUI. — DĚS ALLEMAISBSi ěĬC. Tunt
nitinRiow iPROfIVMWi ce ^pn iwbir niini. im vNRSnn^MBSf la romaine,
la loŮiéiieiiniM, «1 la oaMiiiate, fttroU égakipMt «uf^il» aėti. La ohambre
impériale fut coapcaéo d» Tiagt*qttatre membres yiumUaiii, et de vingl-iix
catfaoliqum, et Tempereur fut oM%é de recevoir six protestants jusque
dans son conseil auique à Vienne. L'Allemaprne, sans cette païi. serait
devenue ce qu'elle était sous les descend.! nts de rh;irlemagne, un pays
presque sauvage. Les villes étaient ruinées delà Siiésie jusipi'au Rhin, les
campnî?nes en friche, les villajîes iléserts: la ville de Magdebourg, réduite
en cendres par le général impérial 'lilly. n'était point rebAtie; le commerce
d'Augsbcnrg et d% Nuremberg avait péri. 11 ne restait guère de
manufactures que celka de lér et d*acier; l'argent é^it d'nne rareté extrême;
toutes les eoouDoditéi de la vîe Sgnoiéetf lee mmm m ressentait de la
dureté qoa tmteaas'de guerre ifalMit wâm dam tou las eqnlls. n «ftllu on
ëMi «Mr pm doBfler à FAItaHM^D» Im féfbifMi de FMdioe cm eomieBoé
à y fOîiÊf oeile téÊome^ et de tow les yayi eelnl qui a i«liié le plut
d'afiMifée de lâ réfocation de FédH de Nastee. Tout le reete sMM M de soi-
atme et tree le temps. Lee arte se conmoiqtieiit toujours de proche en
proche; et enfin l'Allemagne est devence aossi florissante que Tétait l'Italie
an XVI* siècle, lorsque tant de princes entretenaient à l'enfî dans tems cours
la magnificence et la politesse. Chap. CLXm. ^DeVAngleltm9iusqu*à
Vannée le^l. Si l'Espagne s'aliaiblit après Philippe II, si la France tomba
dans la déeidenoe et dans le trouble i^rôa Henri IV jusqu'aux grands succès
du cardinal de BlhcUcn, VAagldem dèolmt IwiBlcBnii depuis le ligna
dfUBaiMh. flcm mcMMnr, Awqnee éewit avoir ptaï dlofloenoe qn'ette daoc
nBnepe, pniiqn'il joignait à la coaroane d'Anglciencc ccHc d'Oooese? d
Mpemlant ien vigne tm Mm metm glorieux. ^ Il est à remarquer que lee leia
de la succession au trône n^^nient pas en jAngleterre cette sanction et cette
force incontestable qu'eSes ont en France et en E^Mgne. (160:i) On compte
pour un des droits de Jacques le testament d'Élisabeth (pii l'appelait \ la
couronne; et Jacques avait craint de n'être pas nommé dans le testament
d'une reine respectée , dont les dernières volontés aujsaieat pu diriger la
nation. Malgré ce qu'il devait au testament d'Élisabeth, il ne porta point le
deuil de la meurtrière de sa mère. Dès qu'il fut reconnu roi, il cnit Tôte de
droit divin ; il se faisait traiter, par cette raison, de sacrét mÊşmlL 'Oe tet là

le premier fondement dm nécntoitflMBt d» In action,
etdeamalhcMilnoiicdciettlllectdcflnpMlérité. Bm le tean» paiaikic dis
piMièm «néec dcM ilgM,!! ae lonanlft ptolioRttltciMiipiiliai qnl
jentbealrén dnje taprft ImmUh; tm ki «nlrei complete qoM picdaiti In
miHMe, le Diglfized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.79% accurate

CHAPiïKiù CDULUU — J>£ l'ANGLETEAAK. S79 politîq— »
là barbarie daa guam» iMiM, Im \$KÊttiÊm m\$m9, n'appioolMnt pas de
Tatrooité de la conjuration des poudrta. Les etUMllqves lomaiiM
tfânglfttorra s'éUIMt attante à des condescendances que le roi n'eiit point
pour eux: quelques-uns, possédés plus que les autres de celte fureur de
parti, et de cette mélancolie sombre qui détermine aux grands crimes,
résolurent do faire régner leur religion en Angleterre, en exterminant d'un
seul coup le roi, la famille royale, et tous les pairs du royaume. (Février
1605) Un Piercy, de la maison de Northumberland, un Catesby, et plusieurs
autres, conçurent l'idée do mettre trente^siz tonneaux de poudre sous la
chambre où. le roi devait har«T»oMw» m/m mlflBent» laimis orima ne ikt
d'uM exésaiioii vins çwa» «■* «ttoepilM ri iiMMlt; 9Mmm
«M^èelMMMMl m*f immit VÊÊUf •hrtmk. U> ttittte-eii barito^ pwwlw»
talmla m HoUand», eadlwstMnps, étaient déjà placés sous les solives de la
rbambu, dans une cave de charbon louée dirais plusieurs mois par Piercy.
Om n'attendait que le jour de l'assemblée : il n'y aurait eu à craindre que le
remords de quelque conjuré; mais les jésuites Gamet et Oldcorn, auxquels
ils s'étaient confessés, avaient écarté les remords. Piercy, qui allait sans pitié
faire périr la noblesse et le roi, eut pitié d'un de ses amis, nommé
Monteagle, pair du royaume; et ce seul mouvement d'humanité fit avorter
l'entreprise. Il écrivit par une main étrangère à ce pair : « Si vous aimez
votre vie, n'assistez point à l'ouverture du parlement; Dieu et les hommes
concourent à punir la perversité du tempe : le danger sera passé en aussi peu
de temps que tous en met^ mm m ■aiini mw mun» * Ptorof , tas sa
séestrHé, ne eioyait pas possible qu'on ésfisât que IsfttBsÎMHtsafisrimli
périr ptr vu «m 4t poddni. Cspsndsiitli IfllM m^uiC étèkistais le soMSil da
tsI» si pstsoime n'ayant pu eon* jeetorer la nature du complot , dtntl tt
irsivsit pas le moindre iniUsSi Is «si, léfléchissant sur le peu de temps fus Is
danger devail durer, Imagina précisément quel était le dessein des conjurés.
On Ta par son ordre, la nuit même qui précédait le jour de l'assemblée,
visiter les caves sous la salle : on trouve un homme à la porte , avec une
mèche, et un cheTai qui Tattendait : on trouve les trente-six tonneaux.
Piercy et les chefs, au premier avis de la découverte, eurent encore le temps
de rassembler cent cavaliers catholiques, et vendirent chèrement leurs vies.
Huit conjurés seulement furent pris et exécutési les deux jésuites périrent du

même supplice. Le lût SOQtflit |nd)lfqiisibsbT q^afaistttstê léghimement
ooiiaanméi; Isufoindre Iss soutint innoeents, st en flt des mtrtrn. Tel étaft
TuotH du temps dans tous Iss pays où Us qoersOss de il vsUglon aveo^ent
et penrertissaient Iss brauBSB» Ospeodant la conspiration des poodfes ftit
la ssul grand exemple dfatrocHé qae les Anglais donnèrent au monde sous
le règne de Jac< qnes Loin d*atre persécuteur, il embrassait ouvertement le
tolélanUsme; il cansnia Titsment les presbytéxisnsi qui «aseignaient
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

L 2bU CHAPITRE CMinr» — DE L*ANGLETEKR£ nuin. Son règne fut une paix de vingt-deux années : le commerce florissait. la nation vivait dans l'abondance. Ce règne fut pourtant méprisé au dehors et au dedans. Il le fut au dehors, parce qu'étant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre le parti catho- ' lique, dans la grande crise de la guerre de Bohême, et que Jacques abanduiHia son gendre, rûlecteur palatin; négociant quand il fallait combattre , trompé à la fois par la cour de Vienne et par celle de Madrid, envoyant toujours de célèbres ambassades, et n'Afant Jauni d* ni les autres n'entraient dans la chambre des paixsi et le reste de nation fit peu de cas de cette distinction nouvelle. Ce qui aliéna surtout les Anglais de lui , ce fut son abandonnement à ses favoris. Louis XIII, Philippe III, et Jacques, avaient en même temps le même faible; et, tandis que Louis XIII était absolument goufOcné par Cadenet» créé duc de Luynes, Philippe UI par Sandoval, Cût duc do Lermo, ^aoqoas l'était par un Xcoaiaia nommé Corr, qu'il fit oomto do Sommorset; at dapda il quitta ce kvori pou| Geoigas Vittiors, comme uno finnmo aliandonne un amant pour im auizo. Ce Georges Villiors est ce même Buckingham, fluneux alon daai l'Europe par les agréments do sa figure, par ses galanteries, et par lei prétentions. Il fut le premier gentilhomme qui fut due en Angleterre sans être parent ou allié des rois. C'était un de ces caprices de l'esprit humain, qu'un roi théologien, écrivant sur la controverse, se livrât sans réserve à un héros de roman. Buckû^ham mit dans la tête du Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.89% accurate

JUSQUE l'année 1641. 2b 1 BiiMe diâtlM« nui ftu iMiMîi
l'InlwlîiiiÉ CîhailM T" 4Wltr4éÉiM. et ms «nemM aoili, ftùm Iteeur, 4Mi
IMiidy àl'ialiuiile pagne, dont on ménag^Mil «Ion le maritgt «reo ee jeune
prince; s^offimiA à kii Mrtir d'écuyer dans ce voyage de chevalerie enaarf •
Jacques, que Ton appelait le Salomon Angleterre , donna les mains h cette
bizarre aventure, dans laquelle il hasardait la sûreté de son fils. Plus il fut
obligé de ménager alors la branche d'Autriche, mûlAt il put servir la cause
protestante et celle du palatin son gendre. Pour rendre l'aventure complète,
le duc de Buckingham, amoureux de la duchesse d'Ûlivarès, outragea de
paroles le duc son man, premier ministre, rompit le mariage avec Tinfaute,
et ramena le prince de GoUte «i Àsgleteiie aussi précipituanMol qu'il en
était parti. Il négoda idbMttôl le mariaga 4e Chariia a«aG Haari^ fitte 4e
HmrilV et aov daLouia XIU; et» quoiqu'il le laiaràt eaporlar aa Piaaea à de
jplaa giandea tém^ntéa ^'aa fiiiagaa, U i4ufaii : aaaia Jaoqnaa ne ngagna
jamais dans sa nation le crédit qu'il avait paida. Cet |HRiioatives de la
majesté royale» qu'il mêlait dans tous ses disooura, al qu'il ne soutint point
par ses actions, firent naître une factio&qui rea* versa le trône, et en
disposa plus d'une fois après l'avoir souillé de sang. Cette faction fut celle
des puritains, qui a subsisté lonf,'temps sous le nom de whigs; et le parti
opposé, qui fut celui de l'Église anglicane et de l'autorité royale, a pris le
nom de torys. Ces animosités inspirèrent dès lors à la nation un esprit de
dureté, de violence et de tristesse, qui étouffa le ^tîma des sciences et des
arts à peine développé. Quelques génies, datanpa d'fiUaabeth, «raient
défriché le ehaaip de la Utienrtiire, laiqowa iocaUe Juaiu'alora en
Aasletanre* Shakflpaava, et apvèa lai baa^obiiaMi, paniaiaieBt dégroasir la
théâtre harbaie de la nation. Spencer avail rwmcié la poésie épique.
Aaar9oia Bacon, plus aatimabie daaa aes travaux Uttéiaires que dans sa
place de chaoelier, ouvrait une carrière toute nouvelle à la philosophie. Les
esprits se polissaient, s'éclairaient. Les disputes du clergé, et les animoaitéa
entre le parti royal et la padenenti ramenèrent la barbarie. Les limites du
pouvoir royal, des privilèges parlementaires, et des libertés de la nation,
étaient difficiles à discerner, tant en Angleterre qu'en Ecosse. Celles des
droits de Fépiscopat anglican et écossais ne l'étaient pas moins. Henri VIII
avait renversé toutes les barrières Eliaabeth en troma qmlquaahUMA
nouvaUeeMot pesées, qu'elle ahaiasa et qu'elle releva avec dntérité. Jaeqaea

I[^] diipttta : il ne lia ahattU point» fluia il pvétandît.qi[^]a fOlait lia àhattw
toufoe; et la nation, avertie par kû, aa pfépuaH hlea défandia. Ofi» «I t[^]à*)
Chadea P% hientM iqprès son avènement, voulut fidre ee qne aon père aviit
trop proposé, et qu'il n'avait point lait. . L'Angleterre était en possession ,
comme l'Allemagne, la Pologne,, la Suède, le Danemark, d'accorder à ses
souverains les subsides comme un don libre et volontaire. Charles I" voulut
secounr l'électeur palaUo, son beau-frère, etlesprotestauts, contre
l'empereur, Jacques, son Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.62% accurate

282 CHAPITRE CLXXIX. — DE l'aWGLETBRM . qirtl A'en
pliM lAiiips. il faiUttde rai«Mlpw«iwy«r dûteoBpt§ dans le ta-Palatîaat ; il
en ftJlait pour Iw cotres dépenses : ce qa'^afSC ce métal qu'on est puissant,
depuis qu'il e^t (îevpnn le signe représentatif de toutes choses. Le roi en
demandait comme une dette; le parlement n'en voulait accorder que nomme
un don gratuit; et avant de raccorder, il voulait que le roi réformât des abus.
Si Ton attendait dans chaque royaume que tous les abus fussent réformés
pour avoir de quoi lever des troupes, on ne ferait jamais la guerre. Charles
I" était déterminé par sa sœur, la princesse palatine, à cet arrangement;
c'était elle qui avait forcé le prince son mari à recevoir la couronne de
Bohème, qui ensuite avait, pendailf etnctf «M €Blieis, soUioité le foi «m
pèn à h aeeQUrir, et qui tniB oMnait, partes
iMpifBtlflPidttdBcdeBwiMiigto wbl mcoots é loagM^ iMRM. lie
piflanMiil M donna qa*»! trèt-llger saMd». U 7 wêH qatê^ exemplM en
An^tlem de raie qm, ne tevlest point assembler de pnlenient, et cynl taete
dfngent , en étaient eitofqué des parUculiers par v(rfe #eaipnmt Le prêt était
forcé : celui qui prêtait perdait d'ordineire «on argent, et celui qui ne prêtait
pas était mis en prison. Ces moyens tyranniques avaient été mis en usage
dans des occasions où un roi affermi et armé pouvait exercer impunément
quelques vexations. Chgrles V se servit de cette voie, qu'il adoucit; il
emprunta quelques deniers, avec lesquels il eut une flotte et des soldats, qui
re* vinrent sans avoir rien fait. (IG26) 11 fallut assembler un parlement
nouvetll. La chambre de» communes , au lieu de secourir lé roi, poursuiidt
eomftffori, le duo de Baekingham, d^it la puissance et la fiM# léfoltaUnI la
aaHen. Ghailles, toinéeemiflUrl^oirtmge qtf^mUiifriseltde^ son miiMw, fit
awltre en prises deu nMmbm da la elUHBkv des ftosafdeMàPifteeBser.
Getaoledadespetisaia, ^oivloUàtleatois, se fttt pas soutenu; et la faiblesse
atee kqMlle il relâcha les deu priseaniers enhardit contre lui les esprits^ ^e
la détention de ces deux membres ataii irrités. Il mit en prison pour le même
sujet un pair da royaume, et le relâcha de même. Ce n'était pas le moyen
d'obtenir des subsides; aussi n'en eut-il point. Les emprunts forcés
continuèrent. On logea des gens de guerre chez les bourgeois qui ne
voulurent pas prêter, et cette conduite acheva d'aliéner tous les cœurs. Le
duc «îe Buckingham augmenta le mécontentement général par son
expédition infructueuse à la Rochelle (16Î7). Un nouveau parlement fut

convoqué, mais c'était assembler des citoyens irrités; ils ne songeaient qu'à rétablir le droit de la nation et du parlement : Ils firent que la loi* meost loi Meacteri Nis, la gamiada la Ufcaiti, ne datait jo Dais faearel d'altal ne; qafis Qittnele féadadett le fanadavailêtraftâe qae par acte du {«rlement^ et que c'était tolérer la liberté et k ftop Mef de loger les gens de guerre chez les bourgeois. Le loi i^niâtrant toujours à soutenir son autorité, et à demander de l'argent, affaibUs» ' sait l'une, et n'obtenait point l'autre. On voulait le jour faire le procès au duc de Buckingham. (1628) Un fanatique nommé Mefi^, comme Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

JOSQU'A J.'AI n'f 164). 283 on l'a déjà dit, rendu furieux par cette askMM générale , ainniM le prenior ninltlfd dtBs a proprf Miimn ni ntiHtos ûb wêê MNiitt* sans. Oe ùoap ft voir qnéB» Idnor comaMneait ûèêlm k uàAr la 11 y aTSît tni potft droit sur FitDportatfoii il Frapoilitlofi d6B flftrduoiffisea, qa\m nommait ibxiytériaas. Una rlpiblqiie de prêtres êgatt antra aoa gouvamalt la peupla écossais. GMdt la seni paya da la terra où les bonnaun at las rieliasaBs na tandateBl pas les évêq:uai paissants. La séance an parlemant, laa drolta lionorifiques, les remitts da leur siéga, laiir étaient conservés; mais ils étaient pasteurs sans troupeau, et pairs sans crédit. Le parlement écossais, tout presbj^érien, ne laissait snbsiftor les évôqueg que pour les avilir. Les anciennes abbayes étaient entre les mains de séculiers, qui entraient au parlement en vertu de ce titre d'abhé. Peu h pie s'éleva contre lui en fureur et lui jeta des pierres. La sédition passa de ville en ville. Les presbytériens firent une hgue, comme s'il s'était agi du renversement de toutes les lois divines et humaines. D'an côté oetia

Digitized by Google

naciifsito an gtands de savlnir km eatreprises, OI 4» raatra ialutear populaire, excitèrent une guem eivile en Écosse. On ne sut pas alors ce qui la fomentait, et ce qui prépara la fin tra* gique de Charles; c'était le cardinal de Richelieu. Ce ministre-roi, voulant empêcher Marie de Médicis de trouver un asile en Angleterre chez sa liile. et enflager Charles dans les intérêts de la France, essuya du monarque anglais, plus fier que politique, des refus qui l'aigrirent (U)37). On lit, dans une lettre du cardinal au comte d'Estrades, alors envoyé en Angleterre, ces propres mots bien remarquables^ que nous avons déjà rapportés : « Le roi et la reine d'Angleterre se repentirait, avant qu'il soit un an, d'avoir négligé mas oflQres; on oonoaUfa bientôt qu'on nt doit pas me mépriser. » n avait parmi ses seorétairee «n pvfttre irlandais, qa*il enioyaà Londres et à fidimlmif semer la diseoede avec de i'^rguit parmi In puritains; et la lettre an eomte d'Estrades est encore ui monoment de cette manœuvre. Si Ton ouvrait toutes les arduves, on y fermil; tonjours la religion immolée à l'intérêt et à la vengeance. Les Ecossais armèrent. Charles eut recours au clergé anglican . et même aux catholiques d'Angleterre , qui tous haïssaient également les puritains. Ils ne lui fournirent de l'argent que parce que c'était une guerre de religion; et il eut même jusqu'à vingt mille hommes pour quelques mois. Ces vingt mille hommes ne lui servirent guère qu'à négocier; et quand la plus grande partie de cette armée fut dissipée, faute de paye , les négociations de\%nrent plus difficiles. (1638 et sul?.) U iSUlot donc se résoudre enoore à la guerre. On trouve peu d'exemples dans l'histoire d'une grandeur d*âme pareille k celle des saignena qui oooqpoaaient le conseil aeeret dn soi : ils kn saoriflèmit «em «m grande partie dèlwmlliena. Le célttlve Laud, «idiMêi|no de CSantor» béry, le marquis Hamilton surtout, se signalèrent dans cette générosité ; et le fameux comte de Strafford donna seul vingt mille livres sterling; mais ces libéralités n'étant, pas à beaucony prfts sulfiaanles, le roi fut encore obli^é de convoquer un parlement. La chambre des communes ne regardait pas les Écossais comme des ennemis, mais comme des frères qui lui enseignaient à défendre se

s'était réflé. Us roi despoliqm qoi es amit «6 tIBsl Mwait tMbé
ses sijalB; à pte fiicte nisM «n roi d'une monarchie limitée. Mti secouru par
les Anglais, secrètement inquieté par les intrigues du cardinal de Richelieu,
U ne put empêcher l'armée des puritains écossais 4s pénétrer jusqu'à
Newcastle. Ayant ainsi préparé ses maUieufS., il Sonvoqua enfin le
parlement qui acheva sa ruine (1640). Cette assemblé(? commença, comme
toutes les autres, par lui demander la réparation des guefs, abolition de la
Chambre étoilée, suppression des impôts arbitraires, et particulièrement de
celui de la marine; enfin elle voulut que le parlement fût convoqué tous les
trois ans. Charles, ne pouvant plus résister, accorda tout. Il crut regagner
son autorité «n pUant, at il sa trempa. Il comptait que son parlement
TniémÊH à se Tenger des Seossais , qui avaieit Uàî âne irruption en
Anglstaria; et ee asêvie pariaomnt lenr fit présent dé trois oent mille livres
ateiliBf ponr tes rteompenser de la guerre eivile. H se flattait d'abaisser en
Angleterre le parti des puritains, et presque toute la chambre des communes
était puritaine. U aimait tentement le comte de Strnflbrd, dévoué si
généreusement à son service; et la chambre des communes, pour ce
dévouement même, accusa Strafford de haute^ trahison. On lui imputa
quelques malversations inévitables dans ces temps de troubles, mais
commises toutes pour le service du roi, et surtout effacées par la grandeur
d'âmc avec laquelle il l'avait secouru. Les pairs le condamnèrent, il fallait le
consentement du roi pour l'exécution. Le peuple féroce demandait ce sang à
grands cris. (1641) Strafford poussa la vertu jusqu'à supplier lui-même le
roi de consentir à sa mort; et le roi poussa la faiblesse jusqu'à signer
oetactefotal, qui apprit aux Anglais à répandre un sang plus prédeux. On ne
voit point dans les grands hommes de Phitarqus une teOe magnanimité dans
un eitojfsiiy ni une telle ftdUesse dans un monarque. Chap. CLXXX. —
Dei maJhewrs et de la mort d\$ CharUi I^ . L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande,
étaient alors partagées en factions violentes, ainsi que l'était la France : mais
celles de la France n'étaient que des cabales de princes et de seigneurs
contre un premier ministre qui les écrasait; et les partis qui divisaient le
royaume de Charles I*"" étaient des convulsions générales dans tous les
esprits, une ardeur violente et réfléchie de changer la constitution de l'Etat,
un dessein mal conçu chez les royalistes d'établir le pouvoir despotique , la
fureur de la liberté dans la nation» la sotf de Fautiurité dans la dMunilne
des communes, le désir vago dans les évêques d'écraser le parti calviniste-

puritain; le projet formé chez les puritains d'humilier les évêques; et enfin le plan suivi et ordonné de ceux qu'on appelait Hérétiques, qui consistait à se servir des fautes de tous les autres pour devenir leurs maîtres. (Octobre 1641) Au milieu de tous ces troubles les catholiques d'Irlande crurent avoir trouvé enfin le temps de secouer le joug de l'Angleterre. La religion et la liberté, ces deux sources des plus grandes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

sa6 CHAPITRE cuaau — m& malheurs actions, les précipitèrent dans une entreprise horrible dont il n'y a d'exemples que dans la Saint-Barthélcmy. Ils complotèrent d'assassiner tous les proleslauts de leur île, et en effet ils en égorgèrent plus de quarante mille, (e massacre n'a pas dans l'histoire des crimes la même célébrité que la Saint-Barthélémy; il fut pourtant aussi général et aussi distingué par toutes les horreurs qui peuvent signaler un tel fanatisme. Mais cette dernière conspiration de la moitié d'un peuple oootni l*wtre, pour cause à» religioii, se ^aiaaîl dâm uqb ile alors fm ooniHie def autrai natiOBs; «U« m fitt point autorkite par des penanlUMseï aiiui doniid^ïablai hu'uiia CaâiBriiia de MADicis. toi de FraaG6| un duo de Goiae : im victUnee \mmn\Am n'étaiesi pie autii illustres, quoique aussi nombreuses. La scène ne liiit pas moioa iOttîl* iée de saog; BUÛsie tbAAtre n'attirait pas les yeux derfiuMpe. VmI retentit encore des fureurs de la Saint'BarthélMny, et les auMeieree d'Irlande sont presque oubliés. Si l'on compUiit les meurtres que le fanatisme a commis depuis les querelles d'Athanase et d'Arius jusqu'à nos jours, on verrait que ces querelles ont plus servi que les combats à dépeupler la terre : car dans les batailles on ne détruit que l'espèce mâle, toujours plus nombreuse •que la femelle; mais dans les massacres faits pour ia religion, ie^ tsmoM sont immolées comme les hommes. Pendant quHue partie du peuple irlindaia égorgeait Tautn» le rai Charles V toit en gcoese, À peine pecifiée« et la dumbre dee oqbh auines genmnaît rAn^êterie* Ces cattiioli|Hes irlandaie, pour se jo»tifier de ce maasacre , prétendirent avoir reçu une commission da roi mAme pour prendre les armes; et ClirieB, qui demandait du eeeonie contre eux à i'Ëcosse et à l'Angleterre, se vit accusé du crime siteM qu'il voulait punir. Le parlement dTcnss le renvoie avec raison au parlement de Londres, parce que Tlrlande appartient en effet à l'Angleterre, et non pas à l'Ëcosse. 11 retourne donc à Londres. La chami re basse, croyant ou feignant de croire qu'il a part en effet à la réi»eiion des Irlandais, n'envoie que peu d'argent et peu de troupes dans cette lie , pour ne pa;> dégarnir le royaume, et fait au roi la remontraoce la plus terrible. IUelui signifie «qu'il tuit déaonnals qu*U n'ait pour conseil que ceux que* le parlement lui nommera; et en cas de leA» eUe le aenae de prûidre dee mesures.» Trois membres de la ebambre allàregit bn présenter à genoux cette requête qui lui déclarait la foannk Oliiier Cromwell était dé^ dans œ tempe4à admis dana la cbainbra

bas[^] ; et il dit que, a i projet de remontrance ne passait pas dans la chambre
, il vâodfait la peu qu'il avait de bien[^] et ae raliraraii de l'Angleterre. r> Ce
discours prouve qu'il était alors fanati(^ de la liberté» ^pie son ambition
développée foula depuis aux pieds. (1641) Charles n'osait pas alors
dissoudre le parlement : on ne lui eût pas obéi. Il avait pour lui plusieurs
officiers de l'année assemblée auparavant contre l'Ecosse, assidus auprès de
sa personne. 11 était smitenu par les évêques et les seigneurs catholiques
épars dans Lundi Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

BT DI Lk MORT DS CBAIUUn I^* 287 eux qui avaient voulu, dans la conspiration des poudres, pxterminer la famille royale, se livraient alors à ses iiiiérotis : tout le reste était contre le roi. Déjà le peuple de Londres, excité par les puritains de Ja chambre basse, remplissait la ville de séditions; il criait à la porte de la chambre des pairs: a Point d'évêques! point d'évêques! » Douze lirélats intimidés résolurent de s'absenter , et protestèrent contre tout ce qiii M tetit Modttit leur Omenae, La chimÛNre des pairs les euToya àUToor} et, kwalAt après, ImêmmM^ m ittiiAml du par» Bans ce d4clm de la pulsiinQS 9m nû, lai de aea li?ori8« le Xeid Oigby, lui douât Je fatal conseil de la soutenir par «a ooup d'autorité. Le roi onUia que c'était précisément le temps qu*fl ae ftdlait peala compromettre. Il alla lui-même dans le eliambre des communes pour y faire arrêter cinq sénateurs les plus opposés à ses intérêts, et qu'il accusait de haute trahison. Ces cinq membres s'étaient évadés; toute la chambre se récria sur la violation de ses privilèges. Le roi, comme un. homme égaré qui ne sait plus à quoi se prendre, va de la chambre des communes à l'hôtel de ville lui demander du secours; le conseil de la ville ne lui répond que par des plaintes contre lui-même. Il se retire à Windsor; et là, ne pouvant plus soutenir la démarche qu'on loi avait conseillée^ il écrit à la chambre basse a qu'il se désiste de ses procédiuee contre saa nembieai et qu'il preodia autant de eoin dae priTÎlégea da yerlemeat que de ea propre vieu » fia fioleMe Taviit lesdm odieux, et le parden ^U ea deaaadait Je leadait mi^iialile. La e]w9ol>ie iNuee coMioiioiiH aloie à ^oBrenier VÈHÈU Isê pÊin mai en pariewcmt pour muHmêwmf c*ert l'ioeien dioit des barons et des seigoew» de fiefs ; lea œmmunes sont en perlemam pour les villes et les bourg» doal elles aoet dôpiitéaa. Le peuple aiait ite plua de confiance dans ses députés, qui le représentent, que dans les pairs. Ceux-ci, pour regagner le crédit qu'ils perdaient insensiblement, entraient dans les sentiments de la nation, et soutenaient l'autorité d'un parlement dont ils étaient originellement la partie principale. Pendant cette anarchie, les rebelles d'Irlande triomphent, et, teints du sang de leurs compatriotes, ils s'autorisent encore du nom du roi, et surtout de celui de la reine sa femme , parce qu'elle était catholique. Les deux chambres du parlement proposent d*armer les milices du royaume, bien entendu qu'îles ae mettront à leur (tête que des offidm dépendants dn partaient. On lie poufatt an aojet dea milices aans le coaaanlmeikt dn roi*

Le parlement l'attendait Irien qu'il neouserait pas à mi étaUtanment fait
contie liimême. Oe prince se redre, oa plutôt fuit vers le nord de
l'Angleterre. Sataunef Henriette de Ftance, fille de Henri IV, qui avait
presque toutes les qualités du roi son père, l'activité et l'intrépidité ,
l'insinuation et même la galanterie, secourut en héroïne un époux h qui
d'ailleurs elle était infidèle. Elle vend ses meubles et ses pierreries,
emprunte de l'argent en Angleterre, en Hollande, donne tout ;\ son mari,
postose en Hollande elle-même pour solliciter des secours par le moyen de la
princesse Marie, sa fille, femme du prince d'Orange.

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

dêS cHAPmiE ciKxz. ms MALmms Elle négocie dans les cours du Nord ; elle cherche partout de Tappui, excepté dans sa patrie , où le cardiaal da KichoUau, acn flonemi, et te roi son frère, étaient mourants. La guerre civile n'était point encore déclarée. Le parlement avait de son autorité mis un gouverneur, nommé le chevalier Hothara, dans Hull, petite ville maritime de la province d'York. Il y avait depuis longtemps des magasins d'armes et de munitions. Le roi s'y transporte, et veut y «Hver. PollMiMllmnrl»porlBi, etMMsmit moie dtt respect pour la penoiiiM dn ni» il m met à fenem nor las remparts, en loi demaadant pudo}^ A» M dteMr. Oft Ittirédsia depuis moins respectnensemeirt. Les mmffeMetda iol«td«pMtaient inondent TAngleterre. Les seigneurs attachés an roi rendent auprès de lui. n fiUt venir de Londres le grand sceau du royaume , sans lequel on STiit crn qu'il n'y a point de loi; mais les lois que le parlement faisait contre lui n'en étaient pas moins promulguées. îl arhora son étendard royal à Notlingham; mais cet étendard ne fut d'abord entouré que de quelques milices sans armes. Enfin avec les secours que lui fournit la reine sa femme, avec les présents de l'université d'Oxford, qui lui donna toute son argenterie, et avec tout ce que ses amis lui fournirent, il eut une armée d'environ quatorze mille hommes. Le parlement, qui disposait de l'argent de la nation, en aVait ime plus considérable. Gbirlca proleita d'abord, an présanca de la sianna, qall « maîntiMidraift les lois du royanma, tt les privilèges mènes &m pademant armé oontra loi, alfnllTinaHatmoantit dans la térifalila religion protestante. » GTait atnal que Iss prlaeea, an DUt de raUgfon» obéissent plus aux peuples que las pavples ne lenar obéissent Quand une fois ce qu'on appelle do^me est enraciné dans une nation, il faut que le souverain dise qu'il mourra pour ce dogme, ii est pbm aiaé da tenir ce discours que d'éclairer le peuple Les armées du roi furent presque toujours commandées par le prince Robert, frère de l'infortuné Frédéric, électeur palatin, prince d'un grand courage, renommé d'ailleurs pour ses connaissances dans la physique , dans laquelle il fit des découvertes. (1642) Les combats de Worcester et d'Edge-hill furent d'abord favoraUea à la oansa dn rd. U /iinnça jusqu'auprèa da Londres. Ia retea t. Le dernier parti serait le plus noble et le plos sûr. Les princes ont cru ftiire un ^and trait de politique , en se parant â^ira sue rèligieux ; et ils n*ont fait par la que se mettre dans la dépendance des fanatiques de leur secte, et assurer aux partis

pohtiques, soulevés contre eux, l'appui du fanatisme de toutes les autrés ; or cet appui seul a pu donner à ces partis la force de résister à l'autorité royale , ou de la détruire. Il n'est pas même nécessaire, pour la sûreté et l'indépendance d'an princf , qu'il s'occupe directement du som d'éclairer ses sigets; ii suffit qu'il cesse de protéger, et surtout de payer cens dont le métier est de le troapêr. Dans IV't.it actuel de l'Europe, toute rnolution prompte est impossible^ à moins que le fanatisme religieux n'^d soit un des mobiles. Ainsi tous les soins que prend tm prince poar wetéaef la religion, et empêcher le peuple de secouer le joug des prêtres , n ont (fautre effet que de conserver aux factieux de ses Etats le seul moyen de renverser son trône qu'ils puissent employer avec Digitized by Goo^le

The text on this page is estimated to be only 30.00% accurate

i £T J>£ LA MOKi D£ CHARLES l*^ iB9 « fuDM loi iiiima
dafittUndt des ioU^ te awnitioM. SUE rtpârtit M^lMbnp pow «lier càamber
de noafBitt teoours, qu'elle amena quelques mois après. On recomiaisttit
«Uns cette activité courageuse la fiUe de Henri IV. Lm parlementaires ne
furent point découragé»; ils sentaient leurs ressources : tout vaincus qu'ils
étaient, île egtiaieai comme des mattiai eontre ieeq^ueis le rot était révolté.
Ils condamnaient à la mort, pour crime de haute trahison, les sujets qui
voulaient rendre au roi des villes ; et le roi ne voulut point alors user de
représailles contre ses prisonniers. Cela seul peut justifier, aux yeux «le la
postérité, celui qui fut si criminel aux yeux de son peuple, l.es politiques le
justifient moins d'avoir trop négocié, tandis qu'il devait, sik» eux, profiter
d'un premier succès, et n'employer que œ courege HStf el iatfépîde qm md
peut finir de peteOe d6bate.

The text on this page is estimated to be only 25.79% accurate

290 CHAPITRE CUULX. — DES MALHEURS Bt inl dtt
troQlte q«l oM li tocml bovteTenô l'A^ Annt qu'elle ait prit k foriM flaliU et
heareuse qu'elle a de nos jours, les troubles de ces années, juiqu^à la mort
du roi, furent les soulioà l'excès du rMiouie se mêla aàx excès de la fureur.
Ce ridicule, que les réformateurs ««««ient tant reproché à la communion
romaine, devint le partage des prosbytériens. Les évôques se conduisirent
en lâclies; ils devaient mourir pour défendre une cause qu'ils croyaient juste
: mais les presbytériens se conduisirent en insensés; leurs habillements,
leurs discours, leurs basses allusions aux passages de l'Évangile, leurs
contorsions, leurs sermons, leurs prédictions, tout en eux aurait mérité, dans
des temps plus tranquilles, d'être joué à la foire de Londres, si cette farce
n'avait pas été trop dégoûtante. Mais malheureusement l'Absurdité de ces
fanatiques se joignait à la furair : te mêum h&Ê^ moi dont te gnltou ee
eontet moqués, impriBnteittotitrmer eiaa» tefiiaaiitteÉlitiag; ot tiBél&ient
àlaiBltte.plus teo do toittlis lioiBttMi 01 te pte ndottliMot. n in tat fis ctote
qp» diM é08 tettaiis, iU on ij^^ ni oa IrltndOi ni on tooise, ni auprès du roi ,
ni parmi ses ennemis, * il y eût beaucoup de ces ospfits déliés qui, dégagés
des pi^ngés de leur parti, se leryent des erreurs et du fanatisme des autres
pour les gouverner; ce n'était pas là le génie de ces nations. Presque tout le
inonde était de bonne foi dans le parti qu'il avait embrassé. Ceux qui en
changeaient pour des mécontentements particuliers, charipeaient presque
tous avec hauteur. Les indépendants étaient les seuls qui cachassent leurs
desseins : premièrement, parce qu'étant à peine comptés pour chrétiens , ils
auraient trop révolté les autres sectes ; en second lieu, parce qu'Us avaient
des idées fanatiques de l'égaUté primitivo éiO hommes, et que ce système
d'égalité choquait trop i'ainlMtio& dosovtroi^ Ono ios ftiuiiiipgoitfii 4o oolli
liioMll taflnite lépwtee otes dons te écrits, oM lo snppUco de Poroterêpio
do Cwtoibévr, Gnillaenmo Laud, fitf, opiès «voir dté iftiotro ons on prten»
fut eofti oondamné par le partaient. Lo soul oiino bton oodstaté qu'on loi
M» pioohs teit do ifêtre servi de quelques oéréBOtties As Vlgite toante en
consacrant une église de Londres. La sentence porta qufl ooMft pendu, et
qu'on lui arracherait le cœur pour lui en battre les joues; supplice ordinaire
des traîtres : on lui fit grâce en lui coupant la tête. Charles, voyant les
parlements d'Angleterre et d'Ecosse réunis contre lui, pressé entre les
armées de ces deux royaumes, crut devoir faire au moins une trêve avec les

catholiques rebelles d'Irlande, afin d'engager à sa cause une partie des troupes anglaises qui servaient dans cette île. Cette politique lui réussit. Il eut à son service non-seulement beaucoup d'Anglois de l'armée d'Irlande, mais encore un grand nombre d'Irlandois, qui firent grossir son armée. Alors le parlement l'accusa d'être un traître à la rébellion d'Irlande et d'être le chef de la révolte, pour laquelle il avait été nommé lieutenant-général d'Irlande (1644); et il ne resta au roi que la douleur d'avoir

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

ET SB LA MORT I» CHAULES I". Ml donné à ses ennemis le p'^tertq dfi i'accuMf d*étiii caiipliQft éÊÊ Irlandais. Il marchait d'infortune en infortune. Le prince Robert, ayant soutenu longtemps rhonneur des armes royales, est battu auprès d'iurk, et son armée est dissij)ée par Manchester et Fairfax (1644). Charles se retire dans Oxford, où il est bientôt assiégé. La reine fuit en France. Le danger du roi excite, à la vérité, sus amis à laie de nouveaux eflbrtB. le siège d'Oxford fut levé. U rassembla des troupes; il eut qaélgues tuecie. Cette apparence de fbrtOM ne dua pu. Le pirlenifliit était toidoors en état de loi opposer une année plut finrl» que laeiasM. Les généraux Sssez, Hanchester, et. WaUer, atHiptomt Ghadea à Méwbury, sur le chemin d'Oifoid. Cromwell était coleaal dasalov armée ; il s'était déjà fait connaître par des actions d'une valeur extraordinaire. On .1 t'u-rit qu'4 cette l)ataille de Newbury (27 octobre lô44)i le corps que Manchnster commandait ayant plié, et Manchester luimême étant entraîné dans la fuite , Cromwell courut à lui, tout blessé, et lui dit : « Vous vous trompez, milord, ce n'est pas de ce côté que sont les ennemis: » (ju'il le ramena au combat, et qu'enfin ou ne dut qu'à CromAvell lu micccs de cette journée. Ce qui est certain, c'est que Cromwell, qui commençait à avon- autant de crédit dans la chambre des communes qu'il avait de réputation dans i'araïue, 4CCUi>a sou j^énéral de n'avoir pas fait son devoir. Le penchant des Anglais pour dea duuee iaodea fit édatwr alom «m étrange nouveauté, qui développa le caiactère de CnNDwall, et qui ùA à la fbis ^origine de sa grandeur» de la chute du parlenent et da répieoopat , du meurtre du roi , et de la destruction de la monaGcbia* La secte des indrpendatUf commençait à faire quelque bruit. iMj^têê' l>ytériens les plus emportés s'étaient jetés dans ce parti : ils ressem* blaient aux quakers, en ce qu'ils ne voulaient d'autres prêtres qu'euxmêmes, ni d'autre explication de l'Evangile que celle de leurs propres lumi^TOs: ils diiiéraient d'eux en ce qu'ils étaient aussi tiuiiulenls (jue les quakers étaient pacifiques. Leur projet chimérique était l'égalité entre tous les hommes : mais ils allaient à cette égalité par la violence. Olivier Cromwell les regarda comme des iasluments propres à iavoriser ses desseins. La ville de londres, partagée entre plusieurs factions, se plaignait alors du ftodean de la guerre civile que le narleoient appesaatîsiaii sor elle. Cromwell fit proposer à la chambre oes commuoeSi par quelques Indépendants, de réformer l'armée, et de

s'engager, eux et les pairs, \ renoncer à tous les emplois civils et militaires. Tous ces emplois étaient entre les mains des membres des deux chambres. Trois pairs étaient généraux des armées parlementaires* La plupart des colonels et des majors, des trésoriers, des munitionnaires, des commissaires de toute espèce, étaient de la chambre des communes. Pouvaient-ils flatter d'engager par la force de la parole tant d'hommes habitués à sacrifier leurs dignités et leurs revenus? C'est pourtant ce qui arriva dans une seule séance. La chambre des communes surtout fut éblouie de l'idée de régner sur les esprits du peuple par une désuétude^ameal L t Digitized by GO'

The text on this page is estimated to be only 29.15% accurate

'iU2 CHAPITRE CLXXX. — DES MALHEURS saut emiplai. Onapptla cet acte Vacte dm fmmmmmt d jot-m^me* Les pairs hésitèrent ; mais la chàn))re des communes les e&tnllUU Lm iords EsseXf Denbiyh^ Fairfcue^ Manchester ^ se déposèrent eux-mêmes du pénéralat (l(V'j5); et le chevalier Fairfax, fils du général, n'étant point de la chambre des comunosy fut Aoouné feui commandint de l'armée. C'était ce que voulait Cromwell; il avait \xh empire absolu sur le chevalier Fairiax. Il en avait un si grand dans la chambre, qu'on lui conserva ua régiment, quoiqu'il fût membre du parlement; et même il lut ordemié au général de lui confier le commandement de la cava« lene qi^aa «Bio^ftit alon à Oxford. Le même homme qui avait m radiasse d'Mer à tons les sênateiifs tous les emplois miUtiîrasy eot oflUe de oonaemr dans leurs postes les ofAeiers du parti des iadépendants, et dès lors on s'aperçut bleu que raimée dotait goufomer le parlment. Le nouveau général Faiiftkz^ aidé de Cromwell , râforna toute l'armée, incorpora des régiments dans d^utres, changea tous les corps, établit w» discipline nouvelle : ce qui, dans tout aatia temps, eût excité une révolte, se fit alors sans résistance. Cette armée, animée d'un nouvel esprit, marcha droit au roi, près d'Oxford; cl alors se donna la bataille décisive de Nuseby, non loin d'Oxford. Cromwell, général de la cavalerie, après avoir rais en déroute celle du roi. rovmt défaire son infanterie, et eut presque seul l'honneur de cette célèbre journée (14 juin 1645}. L'armée royale, après un grand carnage, fut ou prisonnière ou dispersée. Toutes les villes se rendireot à Vairiluc et à GromweiU Le jeune prince de Galles, qui fut depuis Charies H, partageant de boom heure les infortunée de sou père , ftit obfigé de s'enftiir dms la petite lie de Seilly. Le roi se retiia enfin dans oâbrd avec les débris de son année » et demanda an parlement la paix, qu'on était bien loin de lui accorder. La eliamlire des communes insultait à sa disgrâce. La général avait envoyé à eelte chambre la cassette du roi, trouvée sur le ebamp de bataille, remplie do lettres de la reine sa femme. Quelques-unes 'de ces lettres n'étaient que des expressions de tendresse et de douleur. La chambre iea lut avec ces railleries amères qui sont le partage de la férocité. Le roi était dans Oxford, ville presque sans fortification, entre l'armée victorieuse des Anglais et celle des Écossais, payée par les Anglais. Il crut trouver sa sûreté dans l'armée écossaise, moins acharnée contre lui. Il se livra entre ses mains; mais la cliambre des communes ayant donné à Tarmée

écossaise deux cent mille livres sterling d'arrérages, et lui en devant enoore
autant, le roi cessa dès loia d*êlie libre. (16 ftrrier 1646) Les Écossais le
liTràrenl au oommîssatr  du parlement anglaiSi qui d'abord ne sut comment
E devait traiter son toi prisonnier. La guerre paraissait finie; l'armée
d'Ecosse pay e letouraalt en son pays *. le parlement n*avait plus à craindre
que sa propie armée qui l'avait rendu victorieux. Cromwell et ses
indépendants y étaient les maîtres. Ce parlement, ou plutôt la chambre des
communes, toute-puissante e&core i Londres, et sentant que l'armée allait
i'être, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

ET DE LA MORT M CRAIUtJ» 1*. t98 fMlilt se dôbarraflrier de cette armée devenue si dangereuse \ ses maîtres : eUe vota d'en faire marcher une partie en Irlande , et de licencier l'autre. On }eut bien croire que Ciomwell ne le souffrit pas. C'était là le moment de la crise; il forma un conseil d'officiers, et un autre de simples soldats nommés agitateurs, qui d'abord firent des remontrances, et qui bientrit donnèrent des lois. Le roi était entre les mains de quelques commissaires du parlement, dans un château nommé Holmby. Des soldats du coDfieil dea agitateurs allèrent l'enlever aa pariimwrt dant ee ohâHm, gaant éjalawanl toaa las partis ^ trouva la moya& da a^anftiir da Haasif^ ton-court at da paaaar dans Ttla da Wiskt» où il anit trowar uaaatta, al aà il tto trouva qu'une nouvelle prison. Dans cetta anarchie d'un parlement factieux et méprisé , d'une ville diviaéa, d'une armée audacieuse, d'un roi fugitif et prisonnier, le même esprit qui animait depuis longtemps les indépendants saisit tout à coup plusieurs soldats de l'armée; ils se nommèrent les aplnnîsmirs, nom qui signifiait qu'ils voulaient tout mettre au niveau, et ne reconnaître aucun maître au-dessus d'eux , ni dans l'aimto . ni dans l'État, ni dans l'Église. Ils ne faisaient que ce qu'avait fait la chambre descomt munes : ils imitaient leurs officiers, et leur droit paraissait aussi bon j que celui des autres; leur nombre était considérable. Gromwell, voyant ' qu'ils étaient d'autant plus dangereux qu'ils se servaient de ses prmI cipes, et qu'ils allaient lui mvir la firuit da tant da politique et de tant * da travnuz, prit tont d'un coap la parti da laa aitaminar an pdril da sa via. Un joar qu'ils s^assamblaisnt, il umid» à aux, à la tftta da son régnaant das Mrss nwfst, aMo kaqiiials U amit loi^fvn élé victo* I riensy knr demanda au nom da Diau ae qo'ila vantam, al las alttiga I avec tant d'impétuosité, qu'ils résistèrent à peine. Il en fit pendre piosisQMy atdiss9ft ainsi nna Uttàùà doni la Ofima était da l'avoir imité. Cette action augmenta encore son pouvoir dans rarm

The text on this page is estimated to be only 18.45% accurate

194 CHAPtmX CtJUOC. DIB HAIJDnniS ral, mais avec bien moins de crédit que lui. Le roi , prisonnier»- dans iMle fin Wip:ht, nn restait de faire des propositions de paix, comme s'il eût fait onroi-n i,i guerre, et comme si l'on eût voulu l'écouter. Le duc d York, lin de ses fils, qui fut depuis Jacques II, âgé alors de quinze ans, prisonnier au palais de Saint-James, se sauva plus heureusement de sa prison que son père ne s'était sauvé de Hampton -court : il se retira en Hollande; et quelques partisans du roi ayant dans ce tempslà même gagné une partie de la Hotte anglaise, cette flotta fit mla an poftdtliBrilto, oftotjme priait Mit nMk Lt]vim di fiilii, tiiiF père| et M Moottft hÉli ta ptrtii* L0B SflMMia . liiiiitewi éê mmmt diai Mtowji vont MÉit fnia IMT maltPt, aMtaMiUtBt (te lofai qjBOÊqmm u

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

ET DE LA MORT DE CHARLES I^{er}. 295 sonnes, pour dresser
contre le roi des fteoissUops Inridlqaes : on érige tme cèm de justice
nouvelle, composée ée falrlhx, de Cronnrdl, dlieton, gendre de CromweD,
de WàUer, et de cent qnaraote-eept autres juges. Quelqaes pairs qai
^assemMaient encore dans la chambre hante aeâement po«r hi feeme^ tena
im antraa 8*étant retirés, furent BOTOînés de joindre leur assistance
juridique à cette chambre illégale; aucun d'eux n'y voulut consentir. Leur
refus n'empêcha point la noavelle cour de justice de continuer ses
procédures. Alors la chambre basse déclara enfin que le pouvoir souverain
réside originairement dans le peuple, et que les représentants du peuple
avaient l'autorité légitime : c'était une question que l'armée jugeait par
l'organe de quel{ }ues citoyens; c'était renverser toute la constitution de
l'Angleterre. La nation est, à la vérité, représentée légalement par la
chambre des communes ^ mais elle Test aussi par un roi et par les pairs. On
sfést foujoun plaint dftna lea autm Btats, quand on a tu des particuliers
jugés par des commissaires; et c'étaient ici des commisaaiizes^ nonuaaés par
la mointo partie da pailement, qoi Jugeaient, leur aoaverain. il n'est pas
donteui ^e la chambre des communes na erftten «voir le droit; elle était
composée d'indépendants, qni penaaient tous que lh nature n'avait mis
aucune différence entre le roi et eox, et que la seule qui subsistait était celle
de la victoire. Les Mé< moires de Ludlow, colonel alors dans l'armée, et
l'un des jupres. font voir combien leur fierté était flattée en secret de
condamner en maîtres celui qui avait été le leur. Ce même Ludlow,
presbytérien rigide, ne laisse pas douter que le fanatisme n'eût part à cette
catastrophe. Il développe tout l'esprit du temps, en citant ce passage de
l'ancien Testament : « Le pays ne peut être purifié de sang que par le sang
de celui qui l'a répandu. » (Janvier 1648) Enfin Fafrfex, Cromwell, les
indépendants, les presbytériens, croyaient la mort dv roi nécessaire à leur
dessein d'étaUir ime YépuhUque. GromwéU ne se flattait certainement pas
alon de sac- « an roi; it n'était que lieutenant général dans une armée pleine
de fhctions. Il espérait, avec grande raison, dftns cette armée et dans -la
répoldiiiue, le crédit attaché à ses grandes actions militaires et h son
ascendant sur les esprits; mais s'il avait formé dès km le dessein de se faire
reconnaître pour le souverain de trois royaumes, il n'aurait pas mérité de
l'être. L'esprit humain, dans tous les genres, ne marche que par degrés, et

ces degrés amenèrent nécessairement l'élévation de Cromwell, qui ne la dut qu'à sa valeur et à la fortune. Charles I^{er} roi d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, fut exécuté par la main du bourreau, dans la place de Whitehall (10 février 1649); son corps fut transporté à la chapelle de Windsor, mais on n'a jamais pu le retrouver. Plus d'un roi d'Angleterre avait été déposé
ancienne- * mant par des arrêts du parlement; des tentatives de révolte péri-
; Mur le dernier supplice; des complotistes avaient jugé à mort < la
reine d'Écosse, Katerine Stuart, mais elle n'avait d'autre droit que
de résister à ses rigueurs sans que cela lui coûtât la vie : mais 'on n'avait
vu encore aucun peuple fidèle périr son propre roi sans un Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

S96 CHAmRB CLXZX. — DE CHARLKS 1[^]. tchafaud, avec l'appareil de la justice. Il faut remonter jusqu'à trois cents ans avant notre ère pour trouver dans la persoime d'A[^], roi de JLacédéfflonai l'exemple d'une pareille catastrophe *• Gbap. CLXXXI. — Dê CnmMM, Après le newln de diaries I[^], kcbambre des commiines défendit, tous peine de mort, de reconnaître pour roi ni son fils ni aucun autre, file abolit la ehmiibfe baute» où il ne siégeait plus que seiae pairs du royaume, et resta ainsi souveraine en apparence de TAngletem et de rirlande. Cette chambre, qui devait être composée de cinq cent treize mem* bres, ne l'était alors que d'environ quatre-vingts. Elle fit un nouveau grand sceau, sur lequel étaient gravés ces mots : Le parlemeiu de la république d'Angleterre. On avait déjà abattu la statue du roi, élevée dans la Bourse de Londres, et Ton avait mis en sa place cette inscription : Charles j le dernier roi et le premier tyran. Celte même chambre condamna à mort plusieurs seigneurs qui avaient été faits prisonniers en combattant pour le roi. Il n'était pas étonnant qu'on violât les lois de la guerre, après avoir violé celles des nations; et pour les enfreindre plus pleinement encore, le duc Hamilton, Ecossais, fut dunomlm des eondamnés. Cette nouvelle barliarie servit beaucoup à déterminer les Scoesais à reconnaître pour leur roi Charles II ; mais en même temps, l'amour de k liberté était si profondément gravé dans tous les ecrars, qu'ils bornèrent le pouvoir royal autant que le parlemeq} d'Angleterre l'avait limité dans les premien troubles. Llrlande reconnaissait le nouveau roi sans conditions, (komwell alors se fit nommer gouverneur d'Irlande (1649) : il partit avec l'élite de son armée, et fut suivi de sa fortune ordinaire. Cependant Charles II était rappelé en Ecosse]ar le parlement, mais aux mêmes conditions que ce parlement écossais avait faites au roi son père. On voulait qu'il fût presbytérien, comme les Parisie ns avaient voulu que Henri IV, son grand-père, fût catholique. Un restreignait en tout l'autorité royale; Charles la voulait pleine et entière. L'exemple de son père n'affaiblissait point en lui des idées qui seml. On a eenserrê les actes de eette procédure. Vn tribunal légitime qui eœ4illlDerait un garnemont à un mois de Bicêtre, sur une pareille instruction, commettrait un acte de tyrannie : et si on ajoute que ni suivant le droit parlicttlier d'Angleterre, ni (en supposant alors les Anglais absolument libres) suivant aucun principe de droit public qu'un homme de bon aent puisse admettre, ce tribunal ne pouvait être regûdé

comme légitime, ou au moins il lui paraît juste de ce jugement extraordinaire. Charles répondit avec une modération et une fermeté qui contrastaient avec la dureté et la mauvaise foi de ses juges. On prétend que des voleurs de grands chemins se sont avisés quelquefois de condamner en cérémonie, avant que les assesseurs, à ces juges qui étaient tombés entre leurs mains. Rien ne ressemble mieux à la conduite de Cromwell et de ses amis. Il a fallu toute l'atrocité du fanatisme pour que cette sentence ne soulevât point tous les partis, et que l'indignation générale n'en rendit pas l'exécution insupportable; et le fanatisme lui-même en a profité.

(Cd. Digitized by Google)

Ment »é6s dâi» Je cœur det moQ»|ies. U praaiitr fruit

The text on this page is estimated to be only 25.95% accurate

196 CKAfimB CUCDU. ~ Ml chokwbll. terre. Quelques représentations qu'on lui fit, il demeura inflexible). et se démit du généralat pour passer le reste de ses jours en paix. Cette résolution n'était point extraordinaire dans un temps et dans un pays où chacun se conduisait suivant ses principes. (Juin 1650) C'est là l'époque de la grande fortune de Cromwell. Il est nommé général à la place de Fairfax. Il se rend en Écosse avec une , armée accoutumée à vaincre depuis près de dix ans. D'abord il bat les Écossais à Donbar, et M tmi maître de UïB» d^fidimbouig. IHi Jli 0«it CMoB qui É'ÉHit antaéé jusqu*! Wora«iter, an An0l0liff, dnt fe^émoi qw iM Aa^fiaB 4e eon parti tleiidxaient fy jelBdfe; niali oo fflae j^MH cvee loi que de nmiTèUes tmpei uni diee^^Une. (13 eptembre 16M) Cromwell Tattaqua sur les bords de la Saveme, et remporta presque wae lisistiuice la ▼ictoire la plus eomplète qui eût jamais signalé sa fortune. Environ sept mille prisonniers furent menés à Londres , et vendus pour aller travailler aux plantations anglaises en Amérique. C'est, je crois, la première fois qu'on a vendu des hommes comme des esclaves, chez les chrétiens, depuis l'abolition de la servitude. L'armée victorieuse se rend maitresse de l'Ecosse entière. Cromwell poursuit le roi partout. L'imagination, qui a produit tant de romans, n'a guère inventé de ve mures plus singulières, ni des dangers plus pressants, ni de* extrémités plus cruelles, que tout oe que Charles II essuya en fuyant la ponnolte dn'neortfer de aen père. H fidlut quHl marchât prêt* que eeel par les lovtes les motus fréquentées, exténué de fktigne et de lUm, Jmqoe dau le comté de Stxafliprd. Là, au milieu d'un bois, poursuivi par les soldats de Gimmiren, il ae eaiAa dans le cieox dte obéae, où il lÉt de paater «n Jour et une suit Ce dilne se Toyait encore au commencement de ce siècle. Les astronomes Tout placé dans les constellations du pôle austral, et ont ainsi éternisé la mémoire de tant de malheurs. (Novembre 16.") 0) Ce prince, errant de village en village, déguisé, tantôt en postillon, tantôt en bûcheron, se sauva enfin dans une petite barque, et arriva en Normandie, après six semaines d'aventures incroyables. Remarquons ici que son petitneveu, Charles Édouard, a éprouvé de nos jours des aventures pareilles, et encore plus inouïes. On ne peut trop remettre ces terribles exemples devant les yeux des hommes vulgaires qui voudraient inté* lesaer le monde entier à iMt» midlieurs, quand us ont été tratenés dans leun netites préteattons ou dans tonrs trins

plafsl». GromireU étendant mint à Lendfea en triomphe. la plupart dei députés du parlement, leur oratenr à leur fêle, le eenseil de tIUe, précédé du mnfre, allèrent au-devant de lui à quelques milles de Lendrea, Son premier soin, dès qu'il fbt dans la ville, fut de porter le paiement à un abus de la victoire dont les Anglais devaient être flattés. La chambre réunit l'Écosse à l'Angleterre comme un pays de conquête, et abolit la royauté chei les vaincuai oomme elle Tavaii exterminée chez les vainqueurs. Jamais l'Angleterre n'avait été plus (puissante que depuis qu'elle était république. Ce parlement tout républicain forma le projet sinDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

• CHAPITRE CLXXII. M. CROMWELL. 1659 Tenait d'y jtiadr TBaotie {MI). LiiÉitihMiétr, eoflnM H, gfiilt 4a Charles I", mait de mourir, aptèi sfoir mtai «ifiwirft «mr»* rain ea JSollande, comme Charles en Aiglelme, et n*ayaat pas fliett réussi que lui. Il laissait nn fils an berceau, et le pvleBient espérait qae les Hollandais se passeraient de stathouder, comme TAngleterre se passait de monarque, et que la Tiouvelle république de l'Angleterre, de l'Ecosse, et de la Hollande, pourrait tenir la balance de l'P^urope : mais les partisans de la maison d*Orange sY'tant opposés à ce projet, qui tenait beaucoup de l'enthousiasme de ces temps-là, ce même enthousiasme porta le parlement anglais à déclarer la guerre à la Hollande. On se battit sur mer avec des succès balancés. Les plus sages du parlement , redoutant le grand crédit de Cromwell , ne continuaient cette guerre , qoepomr mir m prétexte d'augmenter la flotte aux dépens de PMiée, ild«MMiM gtnii pw à pm lâ p nliMiiin iMjggjii to général. Ofwwitt iH péaibft e«M lte lf)ai«iM péiÂ^ irt difitoppa tgat in ometln. « U foli, dU-tt mi m^ot général fomm à fUk âêDOêmMA ^ m lUt ifmit lat ^évsot à k tftte. » n se rendit au parlement (80 avril mAn d'officiers 0t 48 soUnlseiMinn ^ui s'eoqpifliwt d« la porte. Dès qu'il eut pris sa plaœ : « Je crois, dt41, que ee parlement est assez mûr pour être dissous. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, il se met au milieu de la chambre : « Le Spipnniir, dit-il, n'a plus besoin de vous; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage. » Après ce discours fanatique, il les charge d'injures, dit à l'un qu'il est un ivrogne, à l'autre qu'il mène une vie scandaleuse, que l'Évangile les condamne, et qu'ils aient à se dissoudre sur-lechamp. Ses officiers et ses soldats entrent dans la chambre. « Qu'on emporte la masse du parlement, dit-il; qu'on nous défasse de cette marotte, m 8ob major général, Harrisson, va drcdt à Poritiir, et le lift ieeendi» dn la eliairo me ?iel«iee. « ytm nftnm foieé, s'écria Cfônma, â m uier eer fid pifé le Setgarar, tonteU aaii, ^1 me m pimAt mourir q«e de «emneWifi une IdDe actioii.» A|asl dit eei penées, il fit sortir tovslee mei^es du parieme&i Vm iprèel'âiitret famtlapôrtehri-eUmei et emporta la clef dans sa poche. Ce qtd est Mm plus étrange , c'est que le parlemml étant détruit avec cette violence, et nulle autorité législative n'étant reconnue, il n'y eut point de confusion. Cromwell asseTn]la le conseil des officiers. Ce furent eux qui changèrent véritablement la constitution do l'État; et il n'arrivait en Angleterre que ce

qu'on a vu dans tous les pays de la terre, où le fort a donné la loi au faible. Cromwell fit nommer par ce conseil cent quarante-quatre députés du peuple, qu'on prit pour la plupart dans les boutiques et dans les ateliers des artisans. Le plus accrédité de ce nouveau parlement d'Angleterre était un marchand de cuir, nommé Barebone; c'est ce qui fit qu'on appela cette assemblée U pafkmeiU dei BardHmeiK Cromwell, en qualité de général, écrivit une lettre 1. CdasIgBUleotdfcftaniéi. • Digitized by Google

I 300 CHAPmUS CIXXXI. ~ 06 CROHWSLL. circulaire à tous ces députés, et les somma de venir gouverner l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Au bout de cinq mois, ce prétendu parlement, aussi méprisé qu'incapable, fut obligé de se casser lui-même . et de remettre à son tour le pouvoir souverain au conseil de guerre. Le.> officiers seuls déclarèrent alors Cromwell protecteur des trois royaumes (32 décembre 1663). On envoya chercher le maindft Loataftllli

UIHritdèilmmkïgBiMBLaAJiïidfmii&kllItMd'flllM^ etkfifli

IUiLQiwlyeiriBTitaàwifai^, moteimliiiMhODiMimftt'oftfMdril •ux monavqvM. G^eH ainti fu'ua uîlojmi oImoot ds p&yi de Galles piurTiiitâ se fait toi, Mtisim antre MA, par » ntarsiOQiïdiadft ion hypocrisie. Il était âgé alors de près de cinquante ans, et en avait passé quarante sans aucun emploi ni civil ni militaire. A peine était-il connu en 1642, lorsque la chambre des communes, dont il était membre, lui donna une commission de major de cavalerie. C'est de là qu'il parvint à gouverner la chambre et l'armée, et que, vainqueur de Charles et de Charles II , il monta en effet sur leur trône , et régna sans être roi , avec plus de pouvoir et plus de bonheur qu'aucun roi. Il choisit d'abord, parmi les seuls officiers compagnons de ses victoires, quatem conseillers, à chacun desquels il assigna aille linea atailagée penaiod. hu troupes 4taieat to^iaua payées «n nuiiB dHawioa, Iss msgasiBs fournie de tout; le.tito» puMle, dont il dlapoaait fempU de trois eant mille livies steriing : il an «fait cent einiïiaali mille en Irlande. Les Hollandais lui daaiandèrent la paix, et il en dieu les conditions > , qui furent , qu'on lui payerait trois cent mille livres sterling, que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais, et que le jeune prince d'Oranpe ne serait jamais rétabli dans les charges de ses ancêtres. C'est ce même prince dé^ trôna depuis Jacques II, dont Cromwell avait détrôné le père. Toutes les nations courtisèrent à l'envi le protecteur. La France rechercha son alliance contre l'Espagne, et lui livra la ville de Dunkerque^ Ses flottes prirent sur les Espagnols la Jamaïque, qui est restt« à l'Angleterre. L'Irlande fut entièrement soumise, et traitée comme un pays de conquête. On donna aux vainqueurs lès terres des vaincus, et ceux

CHAPIXHE CLXXXi. — DE CROMWELL. 301 g^héral VÊikm, wùm MiulMt «atrluide, rapporte que, quand le pro>BCfay y -enyoy» toa âlf , Hènri Cramwatti il Ptafoyi me va stui domesliqiie. Set mœurs ftirent toujoun eusiàies; il était aotare, tempérant, économe sans être a?ide du bien d'anuil^h laltorieus, et enct dans toutes les affaires. Sa dextérité ménageait toutes les aeetas, se persécutant ni les catholiques ni les anglicans, qui alors à peine osaient paraître; il avait des chapelains de tous les partis; enthousiaste avec]f^h^ fanatiques, maintenant les presbytériens qu'il avait trompés et accablés, et qu'il ne craignait plus; ne donnant sa confiance qu'aux indépendants qui ne pouvaient subsister que par lui, et se mocpian d'eux quelquefois avec les théistes. Ce n'est pas qu'il vît de bon œil la religion du théisme, qui, étant sans fanatisme, ne peutguère servir qu'à des philosophes, et jamais à des conquérants. Il y avait peu de ces philosophes, et il se délassait quelquefois aveo eux ans dépens dea inaeniéa qui lai avaieit flkmyé le chemin dn trône, PStangila à la main. Cest par oette conduite qu'il conserva jusqu'à sa mort aon autorité cimentée de sang, et maintenue par k force et par La. nature, malgié sa sobriété , avait fixé la fin de sa vie à cinquante* cinq ans. (13 septembre 1658) Il mourut d'une fièvre ordinaire, causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie ; car dans les derniers temps il craignait toujours d'être assassiné; Une couchait jamais dpux nuits de suite dans la même chambre. Il mourut après avoir nommé Richard Cromwell son successeur. A peine eut-il expiré qu'un de ses chapelains, presbytérien , nonmié Herry, dit aux assistants : « Ne vous alarmez pas; sMl a protégé le peuple de Dieu tant qu'il a éié parmi nous, il le protégera bien davantage à présent qu'il est monté au ciel où il sera assis à la droite de Jésus-Christ. » Le fanatisme était si puis- • sant , et Cromwell si respecté, que personne ne lit d'un pareil discours. Quelques iâtérêli divers qui partageassent tous ha esprit, Kiehard Cromwett ftit dédaré paisiblement protecteur dans Londres. Le conseil ordonna des funéralDes jiuM magnifiques que pour aucun roi d'Angeterre. On choisit pour modèle les solennités pratiquées à la mort du roi d'Bspagne, Philippe H. Il est i remarquer qu'on avait représenté Philippe II en purgatoire pendant deux mois, dans un appartement tendu de noir, éclairé de peu de flambeaux, et qu'ensuite on l'avait représenté dans le ciel, le corps sur un lit brillant d'or, dans une salle tendue de mCrae, éclairée de cinq cents flambeaux, dont la lumière, renvoyée par des j)laques d'argent, égalait l'éclat du soleil. Tout

cela fut pratiqué pour Olivier Cromwell : on le vit sur son lit de parade, la couronne en tête et un sceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention ni à cette imitation d'une pompe catholique, ni à la profusion. Le cadavre embaumé, que Charles II fit exhumer depuis, et porter au gibet , fut enterré dans le tombeau des rois. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

302 CHiPJIRS dJZZU. ^ DB VkSSiQiXSSm Le second
piututtcur, Richard Cromwell, ii ayaiitpas les qualités du i premier, ne
pouvait eu avoir la fortune. Soq sceptre Quêtait point sou- | tenu par Tépée ;
et n'ayant ni lIntrépidité ni rhypocrisie d OliTîer, il ne sut id se faire
craindre de Parmée, ni en imposer aux partis et ani sectes qui divisaient
l*An^terre. te conseil guerrier (TOtiiiierCromweO brava d'abord Richard.
Ce nouveau protecteur prétendit s'affermir m convoquant un parlement ,
dont une chambre, composée d'orflciers, représentait les pairs d'AngleteROi
et dont Tautre, formée de députés anglais, écossais et irlandais, représentait
les trois royaumes; mais les chefs de l'armée le forcèrent do dissoudre ce
parlement. Ils rétablirent eux- mêmes l'ancien parlement qui avait fait
couper la tête à Cli.iries I", et qu'ensuite Olivier Cromwell avait dissous
avec tant de hauteur. Ce parleuiont était tout républicain, aussi bien (^ue
rarniée. On ne voulait point de roi, mais on ne voulait j)as non plus de
protecteur. Ce parlement, (|u'on appela le crûU|)ion (ru ?/ip) , scmljlait
idolâtre de la liberté; et, malgré son enthousiasme fanatique, il se flattait d\$
gouverner, baissant également les noms de roi, de protecteur , d*évl ques, et
de pairs , ne parlant jamais qu'au nom du peuple. (12 mai 1659) Les
officiers demandèrent à îa fois au pariement établi par eux, que tous les
partisans de la maison ro^fale hissent à jamais privés de Isuo emplois et que
Kicbard Cromwdl fût privé du protectorat. Us le traitaient honorablement ,
demandant pour lui vingt mille livres sterling de rente, et huit mille pour sa
mère; mais le parlement ne donna ;\ Richard Cromwell que deux mille
livres une fois payées, et lui ordonna de sortir dans six jours de la maison
des rois^ il obéit saosmurmure, et vécut en particulier paisible. On
n'entendait point alors parler des pairs ni des évCques. Charles II paraissait
abandonné de tout le monde, aussi bien que Richard Cromwell; et l'on
croyait dans toutes les cours de l'Europe que la république anglaise
subsisterait. Le célèbre Monk, officier général sous Cromwell, fut celui qui
rétablit le trône : il commandait en £cosse l'armée qui avait subjugué le
pays. Le parlement de Londres ayant voulu casser quelques officiers de
cette armée, ce général se résolut à marcher aa Angleterre pour tenter la
(brtone. Les trois royaumes alors n'étaient qu'âne ananhie. Une partie de
l^armée de Mcmkf restée en tcosiât ne pouvait la tenir dans la siyétion.
L'autre parti, qui suivait Xonk en An^eterre, avait entêta celle de la

république. Le parlement redoutait ces deux armées, et voulait en être le maître. U y avait là de quoi renouveler toutes les horreurs des guerres civiles, Monk, ne se sentant pas assez puissant pour succéder aux deux protecteurs, forma le dessein de rétablir la famille royale; et au lieu de répandre du sang[^]. il embrouilla tellement les affaires par ses négociations, qu'il augmenta l'anarchie, et mit la nation au point de désirer un roi. A peine y eut-il du sang répandu. Lambert, un des généraux de Cromwell, et des plus ardents républicains, voulut en vain renou>*eier la guerre, il fut prévenu avant qu'il eût rassemblé un as»ex Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

0 SOUS CBARIM a. 80S giand nombre des ancieniMs troupe» de GromweU, et fut battu 6t pcit par celles de Monk. On assembla un nouveau parlement. Les pairs, si longtemps oisifs et oubliés, revinrent enfin dans la chambre haute. Les deux chambras refflmmiWBt Utjuciftt II pour roi, et il lut^^oaUné dans Londres. (8 mai 1660) Charles II, rappelé ainsi en Angleterre, sans y avoir contribué que de son consentement, et sans qu'on lui eût fait aucune condition, partit de Bréda, où il était retiré, li fut reçu aux acclamations de toute l'Angleterre; il ne paraissait pas qu'il y eût eu de ji^uurre civil». La putaMnt Mkiiiu la corps d'OUnar CronwaU» d'Ijretoa

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

304 CHAPITRE CLXXXII. — DE L'AISGLEXEKHE

eimtaiiMiit hmr ernnir on nt Moéi }uliio à ter coodrte. il IM tfoutr de lottei let saeies, cfM la aMli f«t n*Ut poim MÉklé k société par des dnpties; la wida qui , en at trompant , ait Ioi4ours.été sans fanatisme : il est impossible même qu'elle ne aait paa paisible. Ceux qui la professent sont unis avec tous les hommes dans le principe commun à tous les siècles et à tous les pays, dans l'adoration d'un seul Dieu; ils diffèrent des autres hommes en ce (ju'ils n'ont ni dogmes ni temples, ne croyaiK qu'un Dieu juste, tolérant tout le reste, et découvrant rarement leur sentiment. Ils disent que cette religion pure est aussi ancienne que le monde; qu'elle était celle du peuple hébreu avant que Moïse lui donnât un culte particulier, lis se fondent sur ce que les lettrés de la Chine l'ont toujours professée ; mais ces lettrés de la Chine ont un culte public, et les théistes d'Europe n'ont qu'un culte secret, chacun adorant Dieu en particulier et m disant aucm sompala d^asMer am oévémonies publiques : du flaoiaa il bY * ^ rmpM qu^Di trfts-petit nombre de osas qa^en -nomme nnllat'm ^li aa sajeat assemblés; mais oeux-là se disent ebrétiens primitib pMI qaa thiaales. La Sodété ro|ale de Londres» déjà fermée, maia qid na s^élaUît psr des lettres patentes qu'en 1660, oommença à adoêeir laa mœurs &k éclairant les esprite. Les belles-Iettrea renaquirent et se perfectionnèrent de jour en jour. On n'avait guère connu, du temps de CromweBy d'autre science et d'autre littérature que celle d'appliquer des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament aux dissensions publiques et aox révolutions les plus atroces. On s'appliqua alors à connaître la nature, et à suivre la route que le chancelier bacon avait montrée. La science des mathémali(iues fut portée bientôt à un point que les Archimède n'auraient pu niônie deviner. Un grand homme' a connu enfin les luis primitives, jusqu'alors cachées, de la constitution générale de l'univers; et, tandis que toutes les autres nations se repaissaient de fables, les Anglais IrottTèrent les plus sublimes vérités. Tout ce que les recherches de f^ttsienrs siècles avaient appris en physique n'approeait pas de la seule découverte de la nature de la lumière. Les prbgrès ftirem rapides et immenses en vingt ans; c'est là un mérite, une gldre, qui ne passeront Jamais. Le finit du génie et de l'étude reste; et les eMd» Fambition, du fanatisme, et des passions, É'anéaidiasant avec Im temps qui les ont produits. L'esprit de la nation acquit SOUS le xégna de Charles II une réputation immorteUe, quoique le gouvWHBBMI

n'en eût point. L'esprit français qui régnait à la cour la rendit aimable et brillante; mais, en l'assujettissant à des mœurs nouvelles, elle l'asservit aux intérêts de Louis XIV : et le gouvernement anglais, vendu longtemps à celui de France, fit quelquefois regretter le temps OÙ l'usurpateur Cromwell rendait sa nation respectable. Le parlement d'Angieieiiu et celui d'Écosse rétablis s'empressèrent d'accorder au roi, dans chacun de ces deux royaumes, tout ce qu'ils pouvaient lui donuer, couiuiti uue espèce de réparation du meurtre I* JVewtoa. (Ko.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.57% accurate

0 60IIS CHARU» U. 80& de son J)ère. Le parlement d'Angletcno surtout, qui seul pouvait le rendre puissant, lui assigna un revenu de douze cent mille livres sterling, pour lui et pour toutes les parties de l'administration, indépendamment des fonds destinés pour la flotte; jamais Elisabeth n'en avait eu taat. Cependant Charles II, prodigue, fut toujours indigent. La nation M lui pardomut pfttdftT^ndiv pour msÀn\$ ét dwzoMi qMiaal» mUte Umi iteriîBg Duaktf^y Mquit» pur Jm ■égomatioiM •t 1m aiBMi GiQnwalL lAgiMffe qii.'il eitt d'abord ttODlre les Hollandai» fat tiàMNiéftQM, poiaqu^eUe M4ta aept aillions et demi de livres sterling 'au peuple; et «Ue fut honteuse, puisque ramiral Ruyter «bU» iutqjm diM le port de Chatham, et y brûla les vaisseaux anglais. Des accidents funestes se mêlèrent à ces désastres : (1665) une peste ravagea Londres au commencement de ce règne, (1666) et la ville presque entière fut détruite par un incendie. Ce malheur, arrivé après la contagion, et au fort d'une guerre malheureuse contre la Hollande, paraissait irréparable ; cependant, à l'étonneuient dti l'Europe , Londres fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle, plus régulière, plus commode y qu'elle n'était auparavant. Un seul imp6t sur le charbon ^ et l'anteur des citoyens, snffireiii à ce timil îmmeme. Ce Ait ua gsBBd eiemple de ce que peuvent lee hommes, et qui rend croyable ca qn'on itpperle deeeacteneei^llee de l'Aeie et dePIgyptie, coautniliti «n^ tant de câêrit6. Ni ces accidents, ni ces travaux, ni la guerre de 1672 centre U Hollande, ni les eehilee dont la cour et le parlement furent remplis, ne déroberent rien aux plaiaire et à la gaieté que Charles II avait am^ nés en Angleterre, comme les productions du climat de la France, où il avait demeuré plusieurs années. Une maîtresse française, l'écrit Irançais, et surtout l'argent de la France, dominaient à la cour. Malgré tant de changements dans les esprits, ni l'amour de la liberté et de la faction ne changea dans le peuple, ni la passion du pouvoir absolu dans le roi et dans le duc d'York son frère. On vit enfin, au milieu des plaisirs, la confusion, la division, la haine des partis et des sectes, désoler encore les trois royaumes. 11 n'y eut plus, à la Têritô, de grandes guerres cîTilee comme du tempe de GiomweU, maie une siiitB de complots, da conspiiationsy de meurtres juridiques ordonnés en vertu des lois inteipréfées par la iiaine, et oifin jdsuears aesaaeînats, auxquéla la nation n'était point encore accoutumée, Itoee tèrent qiiel{iiie temps le règne de Charles H. U semUatt, par son

caractère doux et aimable, formé pour rendre sa nation heureuse, comme il faisait les délices de ceux qui l'approchaient. Cependant le sang coulait sur les échafauds sous ce bon prince comme sous les autres. La religion seule fut la cause de tant de désastres, quoique Charles fût très-philosophe. Il n'avait point d'enfant; et son frère, héritier présomptif de la couronne, avait embrassé ce qu'on appelle en Angleterre la secte papiste, objet de l'exécration de presque tout le parlement et de la nation. Dès qu'on sut cette défection, la crainte d'avoir un jour un papiste pçi^' V01T.\1BÉ. — VIII. ,
'Aà Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.35% accurate

306 . CHAPITRE CLXXXU. — DB LAHGLKIERRE^ë roi tUéiia ptmpÊB Ims les etpfMt. Ouelquêt aalkMtnxte la li» d« piniple, apostés par l.i faotion oppciée à la eour, déMMèVMit «m conspiration botoi |iiiiB étraoga ancore (fna eelle des pontes. Ils affir* mèrent par flerment que les papistes deraient tuer le roi, et donner la conronno !\ son fn ro: qu^ le]>.ipo r:!"mpnt X, dnns une congréfration qu'on apprllc Ja l'ioparfande , avait déclaré , en 1875. quole royaume. d'Anplolerre ap|)artciait aux papos par un droit imprescriptible; qu'il en donnait la lieutenanre au jt'suile Oliva, gt"n6ral de i ordre; que ce jésuite remettait son autorité au duc d'York, vassal du pape; qu'on devait lever une armée en Angleterre pour détrôner Charles II; que le jésuite La Chaise, confesseur de Louis XIV, avait envoyé dix mille louis d'or à Londres pour commeneer laa 0p6fations; que le jésuite Conyers avait aobtté mi poignard mia llwa aMing poar aMaaiier le roi, et qtfm an atait aitotéii aoUBa àna aMacin yur raanwiiaciaer. Us fffodèisaiait las nona at lea eonoMoBada loas las^eiara ^ Ca gênMl dai Jéeoitea aialt iiainiieâ pair ammaiBidar Funée paplaia. lamaia aaematioB ne M plas abeurto. La ftaaMt Iiiamlaia tpà Toyait à cinquante pieds sous tem; la faflttta qui accoucha lava les huit jours d'un laptB dans Londres ; celui qui promet à la ?itta iaMai* hlée d'entrer dans une bouteille de deux pintes; et, parmi nous, l'af* fairo de notre bulle Unigenitus, nos convulsions, et nos accusations contre les philosophes, n'ont pas été plus ridicules. Mais quand les esprits sont échauffés, plus une opinion est impertinente, plua elle a de crédit. ' , Toute la nation fut alarmée. La cour ne put empêcher le parlement ' de procéder avec la sévérité la plus prompte. Il se mêla une vérité à tous ces mensonges incroyables, et dès lors tous ces mensonges parurent fnia. Lm éHaiema pvHaadlaiaBt que la «teéial des jésuites avait nommé pear.aoïk easgéHifa d'Ctat a» toglaHwa un nmmé GataMui, «llaolié aa dua dTork zanaitaftlas papiefadaaaQBtaBUft,oiiliaava | àm kttna da kd an P. ht iAtàm, aanfaae an aaa lamaa : « Noua potuMifana «ne grande antreprfaat 11 tfagtt da kiàmrtk trois royaumes, et peut-être de détruire à Jamais l'hérésie; nous arons tm prince zélé, etc.... Il faut enyoyer beaucoup d'aigaat an roi : rar^ gent est la logique qui persuade tout à notre cour. » Tl est évident, par ces lettres, que le parti catholique voulait avoir ' le dessus; qu'il attendait beaucoup du duc d'York; que le roi lui-Tn 'Miir» favoriserait les catholiques, pourvu qu'on lui donnât de l'argent; qu'enfin les jésuites

faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour servir le pape en Angleterre. Tout le reste était manifestement faux; les confessions des délateurs étaient si grossières, qu'en tout autre temps on n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Mais les lettres de Goleman, et l'assassinat d'un de ses juges, firent tout avouer des papistes. Plusieurs accusés périrent sur l'échafaud : d'abord jésuites, puis pendus et écartelés. Mais l'empereur ne put pas juger avec impartialité, et ne put pas donner un repos public, en attendant des réformes, et Toulon abolir la religion établie par la loi, la religion catholique n'aurait été dans toutes les régions; mais il ne l'a pas fait. Digitized by Google :

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

sous CHARLES II. 307)m pendre en qvillté ée ctpHtiaes «I dfinmônim d» Tamée ilh|Mlt qiti devait subjuguier trois royauim* L\$ lête OOflArt 1b pl^sme fUI porté si loin, que la chambre des communes vota presque untnisM* ment l'exclusion du duc d'York , et le déclara incapable d'être jamais roi d'Angleterre. Ce prince ne confirma que trop, quoifflts amiAes après, Li sentence de la chambre des communes. L'Angleterre, ainsi que tout lo Nord, la moitié de l'Allemagne, les sept Provinces-Unies , et les trois quarts de la Suisse, s'étaient contentés jusque-là de regarder la religion catholique romaine comme une idolâtrie : mais cette flétrissure n'avait encore passé nulle part en loi de l'État Le parlement d'Angleterre ajouta à l'ancien serment du tiol fsUfgatk» d^àbàorm le papisM «OUM me fdoUl rte. OmUm itreiiilfoiif ém l'esprit hiuntin 1 Les premiort «hrtiim aemiiàm tLÉ féiitl èb Boom éfftdemdM iltlttêt qt^il itêâtÊàì oof» tifnoiMBt pn. Is fltaMMàÊmbmAMSa^ àovm mapemm ohfètftni trtilènDt é^HkMte» eeu qui priaiml devant des figures de saints. Ce culte fut reçu ensuite l'Occideaft«l dans l'OrioBly abhorré après dans la moitié de l'Europe. Enfin Rome chrétienne, qui fonde sa gloire sur la destruction de ridoUtrie, est mise au rang des païens par iet loiâ d'tt&e nation piiiasaate, rtiptotée aujourd'hui dans l'Europe. L'enthousiasme de la nation ne se borna pas à des démonstrations de haine et d'horreur contre le papisme ^ les accusations, les suppU» ces, continuèrent. Ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la mort du lord Stafford, vieillard zélé pour rÉtat, attaché au roi, mais retiré des affaires , et aelMVtttt sa carrière honorable dans l'exercice paisible de toutes las f«rfw. npaastit pmur papiste, et noréliit pis. Les MMuii FMih sèrenl Atoit tmihi engager fm d%iK à tuer la toi. t'aecmalenr m lui avait jamais par^, et cependant il ftrt tni; ffarnooeom dn Idrd SCafford parot en laitt dans tout son tonr; a M condamné, «i lami n^on M donner sa grftce : âiiblesse Infâme, dont son père avait été coopaMs, et qui perdit son père. Cet ezempto prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi : il y a mille moyens d'npaiser un prince; il n'y en a point d'adoucir la férocité d'nn corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que persoxme ne répond pour le corps entier. Pendnnt que les papistes et les anglicans donnaient à Londres cette siiiiiglante scène, les presbytériens

d'Ecosse en donnèrent une non moins absurde et plus abominable. Ils assassinèrent l'archevêque de Saint-André, primat d'Ecosse; car il y avait encore des évêques dans ce pays, et l'évêque de Saint-André avait conservé ses prérogatives. Les presbytériens rassemblèrent le peuple à cette belle action et la comparèrent hautement dans leurs sermons à celles de Jael, de Achis, et de Judith, auxquelles elle ressemblait en effet. Ils menèrent leurs auditeurs, au sortir du sermon, tambour battant, à Glasgow,

Digitized by Google

808 CHAPITRE CLIXUI. — DE L*ANGLKTEIUË dont ils s'emparèrent. Ils jurèrent de ne plus oliér au roi comme chef suprême de l'Eglise anglicane, de ne ren m naïtre jamais son frère pour roi, de n'obéir qu'au Seigneur, et d'iuimoier au Seigoeur tous les prélats qui s'opposeraient aux saints. (1679) Le roi fut obligé d'envoyer contre les saints le duc de Monmouth, son fils naturel, avec une petite armée. Les presbytériens marchèrent contre lui au nombre de huit mille boounM, comintnd^ par dee ministres du saint fivanglle. Cette armée s'appelait Vo/rmée 4u Seiftrmr. U j avait un vieux ministre qui monta sur un petit tertie, et qui se fit soutenir les mains comme Moise, pour obtenir une victoire sûre. L'armée du Seigneur ftit mise en déioate dès les premiers coups de canon. On fit douze cents prisonniers. Le duc de Monmoutli les traita avec humanité; il ne fit pendre que deux prêtres, et donna la liberté à tous les prisonniers qui voulurent jurer de ne plus troubler la patrie au nom de Dieu : neuf cents firent le serment; trois cents jurèrent qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qu'ils aimaient mieux mourir que de ne pas tuer les anglicans et les papistes. On les transporta en Amérique, et leur vaisseau ayant lait nauîragef ils reçurent au fond de la mer la couronne du martyr. Cet esprit de vertige dura encore quelque temps en Angleterre, en Ecosse, en Irlande : mais enfin le roi apaisa tout, moins par sa prudence, peut-être^ que par son caractère aimable, dont la douceur et les grtos prévalurent, et cliangèrentinsensiUfiment la férocité atrabilaire de tant de factieux en des mœurs plus sociables. Charlesn paraît être ie premier roi d'Angteterre qui ait acbeté par des pensions seerbtes les suffrages des membres du parlement; do moins, dans un pays où il n*y a presque rien de secret, cette méthode n'avait jamais été publique; on n'avait point de preuve que les rois ses prédécesseurs eussent pris ce parti, qui abrège les difficultés, et qui prévient les contradictions. Le second parlement, convoqué en 1679, procéda contre dix-huit membres des communes du parlement précédent, qui avait duré di\ huit années. On leur reprocha d'avoir reçu des pensions; mais, comme il n'y avait point de loi qui défendît de recevoir des graûâcatioos de son souverain, on ne put les poursuivre. Cependant Charles II, voyant que la chambre des communes, qui avait détrôné et fait mourir son père, voulait déshériter son frère de son vivant, et craignant pour lui-même lessuitesdHme téUa entreprise, cassa le parlement, et régna sans en assembler désormais. (1661 j[Tout fut tranquille dès le moment que

Tautorité royal» «t parlementaire ne se cboquèrent plus. Le roi fat réduit enfin à vivre avec économie de son revenu, et d'tme pension de cent mille livres steriing, que lui faisait Louis XIV. Il entretenait seulement quatre mille hommes de troupes, et on lui reprochait cette garde comme s'il eût eu sur pied une puissante armée. Les rois n'avaient communément^ avant Itti^qoe cent hommes pour leur garde ordinaire. On ne connut alors en Angleterre que deux partis politiques, celui des torys qui embrassaient une soumission entière aux roist et celui ^ . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

sous CfîÀEUSS II* 300 Jes whigs qui soutenaient les droits des peuples, et qui limitaient ceux du pouvoir souTerain. Ce dernier parti Ta presque toujours emporté sur l'autre. Hais ce qjiû afeut la puissance de l'Angleterre, c'est que teialet paftii ont également concouru, d^uis le tempe d'CiisaMn, à Cnofiaar le commerce. Le même parlement ulaire rende les emmagasinements pea sûrs. Alors la loi pourrait être un véritable encouragement pour la culture; mais elle serait alors un remède qu'on oppose à un vice regardé comme incurable ; et quelque bon que puisse être ce remède, ii vaudrait mieux n'en avoir pas besoin, r £4. de Kwt. • . .

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

ilO CHAPITRE CLZXXn. ~1>B L^AHGtBTERRB» RTC. ' toujours accordé depuis ce temps-là cinq schellinî?s pour chaque mesure de froment portée à l'étranger, lorsque cette mesure, qui conlieut vingt-quatre boisseaux de Paris, ne vaut à Londres que deux livres huit sous sterling. La vente de tous les auîres grains a été encouragée à proportion ; et dans les derniers temps il a été prouvé dans le parlement que l'exportation des grains avait valu en quatre années ceat Boixante-dix millions trois cent trente milla lime àê Muet. I/Angletem n'ftfiit pat mom toittM cef gnoâte reeeowceff do mufê de duiriet n ! elle était encore trikitaira de nadiatrie de k Fimaoe, quitlitttd*ellepliiedehithxnm(nioliâ^eimétparUl)^^ dtt eemmme. Lee neanfaotoree de toUee^ dt ^iceî» de cuim, d'airain, d'acier, de papier, de chapeaux même, manquaient attx Aftglafs : c'est la révocation de Tédit de MaolM qui leur & doimé pteeqoe toute cette nouvelle industrie. On peut juger par ce seul trait si les flatteurs de Louis XIV ont eu raison de le louer d'avoir privé la France de citoyens utiles. Aussi, en 1687, la nation anglaise, sentant de quel avantage lui seraient les ouvriers français réfugiés chez elle, leur a donné quinze cent mille francs d'aumônes, et a nourri treize mille de ces nouveaux citoyens dans la ville de I^ondres, aux dépens du public, pendant une année entière. Cette apiitifletioii a« eomiiemi dans umi natioii guerrière, mise enfin eu étal de loudoyer uau partie de nsurope contre la Firanoë. BOe a de noa joute multlpUé son eré^, eana anjpntenter ses fonde, au point que les detlee de PSlat eut particuliers ont monté à cent de née millions de rente. C'est précisément la aituation où c'est trouvé le royaume de France, dans lequel TÊtat, sous le nom du roi, doit à peu près la même somme par année aux rentiers ot h ceux qui ont acheté des charges. Cette manœuvre, inconnue à tant d'autres nations, et surtout à celles de l'Asie, a été le triste fruit de nos {guerres, et le dernier efTort de l'uidustrie politique; industrie non moms dangereuse que la guerre même. Ces dettes de la France et de l'Angleterre se sont depuis augmentées prodigieusement. • Chap. CLXXXIIL — De l'Italie, et priiKipalement de Rome, à ii fin du xvT" siècle. Du concile de Trente. De la réforme du ca^lendrier, etc. Autant la PMnoe al riUemagne furent Itotdevaraém à la fia da m* et au commencement du xvn* siècle, languissantes, sans oomaerce , privées des arts et de toute police, abandonnées à l'anarchie; autant les peuples de l'Italie commencèrent en général à jouir du repos et cultivèrent à l'envi les

arts dégoût, qui ailleurs étaient ignorés, ou grossièrement exercés. Naples et Sicile lurent sans révolutions; on n'y eut même aucune inquiétude. Quand le pape Paul IV, poussé par ses . neveux, voulut ôter ces deux royaumes à Philippe II, par les armes de Henri II, roi de France, il prétendait les transférer au duc d'Anjou, qui fut depuis lui-même, moyennant vingt mille ducats de tribut

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

CHAPITRE CLXXIX. DE L'ITALIE, ETC. 311 t Mal ma Hra sUi», et surtout à condition que «t M» Miwm f mk* raient d«\$ principautés considérables et indépendantes. Ce royaume était alors le seul au monde qui fût tributaire. On prétendait que la cour de Rome voulait qu'il cessât de l'être, et qu'il fût enfin réuni au saint-siège; ce qui aurait pu rendre les papes assez puissants pour tenir en main la balance de l'Italie. Mais il était impossible que ni Paul IV ni toute l'Italie ensemble, ôtassent Naples à Philippe II, pour l'ôter ensuite au roi de France, et dépouiller les deux plus puissants monarques de la chrétienté. L'entreprise de Paul IV ne fut qu'une témérité malheureuse. Le fameux duc d'Albe, alors vice-roi de Naples, insulta aux démarches de ce pontife, en faisant fondre les cloches «t tout le bronze de Bénévent qui appartenait au saint-siège, pour «■ ftiw ém Mnai. Oilte guavt M pieiy» iiMilât flaio fpé mat* WMôii> Li dac MUm M flmaic dt fmâm InM^ MHMtHtMlt été pffte too» ClMffltKïalA, «t da lenfB à» (Mta etdfAnMod, «t di tai d'tatiiti mif il alk, «8 hmA ds qwilques Ml», Mmt lis pMs du pontife; on rendit les cloches à Bénédicte, et tout fut M, (li60) Ce fut un spectacle d'œil, après la mort de Paul IV, que la condamnation de ses deux neveux, le prince de Palliano, et le cardinal Caraffa : le sacré collège vit avec horreur ce cardinal, condamné par les ordres de Pie IV, mourir par la corde, comme était mort le cardinal Soli' sous LéonX. Mais une action de cruauté ne fit pas une réunion cruelle, t't la nation romaine ne fut pas tyrannisée : elle se plaignit seulement que le pape vendit les charges du palais, abus qui augmenta dans la suite. (1563) Le concile de Trente fut terminé sous Pie IV d'une manière paisible. Il ne produisit aucun effet nouveau ni parmi les catholiques. q«i oroyiliil«miliaiftlflitd«lbi«flff9B^ ni pami kiprotaHiati, quintkimiaiaiiipaasfliMoliangaaitaaMiaiagii des ■■tiww flillMl9Q8a ^ adaplitmt fMlfHa rèi^ da diwiptina dai>— tea da mSIm du aaaiila. La France surtout conserva ce qu'on appelle les libertés de son Bgliat qui «OBt en effet les libertés de sa nation. Vingt-quatre articles, qui Moquent les droits de la juridiction civile, ne furent jamais adoptés en France : les principaux de ces articles donnaient aux seuls évêques l'administration de tous les hôpitaux, attribuaient au seul pape le jugement des causes criminelles de tous les évêques, soumettaient les laïques en plusieurs cas à la juridiction épiscopale. Voilà pourquoi la France rejeta toujours le concile dans la discipline qu'il établit. Les rois d'Espagne le reçurent dans tous leurs États

avec le plus grand respect et les plus grandes modifications, mais secrètes et sans éclat ; Venise imita l'Espagne. Les catholiques d'Allemagne demandèrent Qml'mage da la ooiq^ allananaga diaprAlm. Pia PT aioovda la ooOTnirtw mm)m d— a wp>nn , pardatMi, àl'ttnpfmtllaitei* 1. Soli s'étant racheté , ainsi que Voltaire l'a dit au chapitre cxxvu, et fut le cardinal Petrucci qu'on pençUt dans sa prison. uVo'« -«» Btuchoi.) 2. La relation des disputes et des actes de ee eoBcOe se trouve ca m» piapeaftanu* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.54% accurate

312 CHAPITRE CLXXXIU. — 8 L'ITALIE Unll «là
rarcheyéquedeXtytnet; mtitfttlittiexHiie sur le célilMt des prêtres. V
Histoire du papes en donne poirniion que Pie IV , étant délivré du concile,
n'en avait plus rien à craindre : « De là vient, ajoute l'auteur, que ce pape,
qui violait les lois divines et humaines, faisait le scrupuleux sur le célibat. »
Il est très-faux que Pie IV violât les lois divines ei humaines: et il est très-
évident qu'en conservant l'ancienne discipline du célihat sacerdotal depuis
si longtemps établie dans rOccident, il se conlormait à une opinion devenue
une loi de TÊglise. Tm 1m avttw usages de la diioii»Une ecelénestique
partievliaifrà rAUemigne siUsietAreBt Lee qaeelions préjndieiiililee à la
ples, des troupes , de bandits, courant sans oessa d'une profinoa à uaeautra,
aehalsiaat i iapfoleetiaB des partis priaeaa, ou les feataiaat à lialalÉnr. On m
pirtleseitarmiaar daosJTfilatdu salnl-aiéga JosfsfSau lAga da SiiltQaint; et
après lui ils reparurent quelqueiaB. Oe tàtsl exempla aacoulagaait les
particuliers à l'assassinat : Tusa^a dit stylet n'était «pM trop aoBunun dans
les villes, tandis que les bandits coasaieat laa eampagnes; lesécochers de
Padoue s'étaient accoututtés à aiSOaunar laa pansants sous les arcades qui
bordent les rues. i Malgré ces désordres trop communs, l'Italie était le pays
le plus ! florissant de l'Europe, s'il n'était pas le plus puissant. On
n'entendait plus parler de ces guerres élranej^ères qui l'avaient désolée
depuis le règne du roi de France Charles VIII , ni de ces guerres intestines
de principauté contre principauté, et de ville contre ville; on ne voyait plus
de ces conspirations autrefois si fréquentes. Naples, Vewàaè, Rome,
Florence, attiraient las'étaageta par tour igniftoansii et par la culture da tous
les arts. Las plaisirs de l'aspdt a'étaiatte eacore bien connus que da&a ca
dimat. La aligian tff montimit an peuples BOUS un appareil iaiposant,
néeessalra aux liuagiiialtaQa ssa* •fbles. Ce n'était qu*en Italie qu'on avait
éloié daa taoïples dignaade l'antiquité; et Saint-Pierre de Rome les
sarpaasait tous. Si laa pratiques superstitieuses, de fausses traditions, des
miracles supposés, subsistaient encore, les sages les méprisaient, et savaient
que las abus ont été de tous les temps l'amusement de la populace. Peut-être
les écrivains ultramou tains, qui ont tant déckuné oonice Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 23.21% accurate

A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE. Si ces usages, n'ont pas assez distingué entre le peuple et ceux qui le conduisent. Il n'aurait pas fallu mépriser le sénat de Rome parce que les malades guéris par la nature tapissaient de leurs offrandes les temples d'Esculape, parce que mille tableaux votifs de voyageurs * échappés aux naufrages ornaient ou défiguraient les autels de Neptune, et que dans l'encens brûlait et fumait de lui-même sur une pierre sacrée. Plus d'un protestant, après avoir goûté les délices du séjour de Naples, s'est répandu en imputations contre les J.Bilades qui se font à jour communé dans cette TiUe, quand le aing de « , saint JeanTier, de saint Jean Baptiste et de Mitte Stkne, est mené dans deuteillee de l'Hijie Mnt pieché de lenm titea. lia accueent ceux qui préaident à l'égUae d'impotar à le OHriaUé de la piodigee iniitilea. Le satrant et eige Addiaon dit qu'il tfe janieie tn • more diwyNnf Prkk^ un tQur ^ue gioaaier. Teiia eee aateiife poiio laMent obsenrer que oea inatitutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique; que probablement les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la Divinité; et qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils seraient méprisés du même peuple qui les révère '. A Pie IV succéda ce dominicain Ghisleri, Pie V, si haï dans Home uiême, pour y avoir fait exercer avec trop de cruauté le ministère de l'Inquisition, publiquement combattu ailleurs par les tnbunani aeciH liera. La lèmeuae bulle In oama Ileaiim% taanée de«a Banl III, est publiée par Pie V, dans laquelle on bme tona kadf^ de l'aeim* MttBf , z4folta plaaieaia eoa», et l'H éiever contre elle l'ue feix de plnaifliira miiveraltée L'eUiBCliffii de Poidn dea M nn dae prinaipau éfine1. Ces superstitions ne nous paraissent pas aussi indifférentes qu'à M. de Voltaire. Comme le miracle réussit ou manque au gré du charlatan qui est chargé de le faire, et que le peuple entre en fureur lorsqu'il ne réussit pas le elMaé de Htplflt a le pouvoir d'exciter à son gré des séditions parmi une populace nombreuse, dénuée de toute morale, que le sang n'effraye pas, et qui n'a rien à perdre ; en sorte que la cérémonie de la liquéfaction met aisolament le goUTement de Naples dans la dépendance des prêtres. Toute réforme, toute loi qui déplaît aux prêtres devient impossible; à établir. Il faudrait éclairer le peuple; mais si un ministre était soupçonné d'en avoir l'idée, le miracle manquerait, et il se

verrait exposé à toute maffiarde du peuple. Un seigneur napolitain avait imaginé de faire le miracle chez lui ; ce moyen était un des plus sûrs pour le faire tomber ; mais le gouvernement eut peur des prêtres, et on lui défendit de continuer. Son secret se trouve décrit dans le » Mémoire de l'Académie des sciences de Paris, 1757 (page 111 de l'ouvrage • pas sûr que ce soit exactement le même que celui des prêtres. Espérons qu'un archevêque de Naples aura quelque jour assez de véritable pitié et de courage pour avouer que ses prédécesseurs et son clergé ont abusé de la crédulité du peuple pour mériter la flétrissure et l'exécution au grand jour. Il est bon de savoir que , si le miracle est retardé , il arrive souvent que le peuple s'en prend aux étrangers qui se trouvent dans l'église, et qu'il soupçonne d'être des hérétiques. Alors ils sont obligés de se retirer, et quelquefois le peuple les poursuit à coups de pierres. Il n'y a pas quinze ans que M. le duc de S. et h. le comte de C. essayèrent ce traitement, sans se faire attirer par les iudices. (éd. de M. M.) a. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

1)14 CHAHin CLXZZin. M VifàUE menu de son pontificat. Les religieux de cet ordre, établis principa- ! lement au Milanais, vivaient dans le scandale. Saint Charles Borromév.. archevêque de Milan, voulut les réformer : quatre d'entre eux conspirèrent contre sa vie; l'un des quatre lui tira un coup d'arqiieItus»; dans son j^alais, pendant qu'il faisait sa prière (1571). Ce saint homme, qui ne fut que légèrement blessé, demanda au pape la grâce des coupables; mais le pape punit leur attentat par le deruier supplice, et abolit l'ordre entier. Ce pontife enToya quelques troupes en PrsiMe M seeoms dt toi CtuHrn tK mmtm lis huguenoti é\$ tm royauM. IBii se uwifliH à to htMê èè WoÊMÊnmat. hê^mmiH UÊÊOÊtA êè ttmcê étÊât atowi partiBa fc cet aaeès de iilifiliwiMil, qat dMi niU* soUm ds pi^t étaient tm ieMm «tOé. Mais ce qui consacra la alBMiia da 91a Y, ce fut son empresaaaMOI à déIMre la chrétienté OOBtM les Turcs , et l'ardeur dont il pressa l'armement de la flotte qui gagna la bataille de Lépante. Son plus bel éloge vint de ConstaBtiBopk même, où l'en fit des xéjoiùseanoaa pa>bliques de sa mort. Grégoire XIII, Buoncompagno, successeur de Pie V, rendit son nom immortel par la réforme du calendrier qui porte son nom : et en cela, il imita Jules César. Ce besoin où les nations furent toujours de réformer l'année montre bien la lenteur dos arts les plus nécessaires. Les hommes avaient su ravager le monde d'un bout à l'auti e , avant d'afoir sa aamattsa lm temps et régler lama Jooia. Im anaiiaa Balaai]» n'iraiaal d'ateid «oiw q«a dit Mia limaliaa at ^ tnriaaaaoA quatre Jaaia; aaaailalaar anaéa fat de teoia caait ainaaali cinq, fana laa remèdes à eetfea tessa aeaqfntBtton Hmni aviaat d%^ reurs. Les pontifes, depuis Numa Pompilius, furent les aataonomss de la nation, ainsi qu'ils l'aTaioaitélé abai les Bsbykniens, chez les Égyptiens, chez les Perses, chez presque tous les peuples de l'Asie. La science des temps les rendait plus vénérables au peuple, rien ne conciliant plus l'autorité ^ua la connaissance des choses utiles ineon* nues au vulgaire. Comme chez les Romains le suprême pontificat était toujours entre les mains d'un sénateur, Jules César, en qualité de pontife, réforma le caleiidriur autant qu'il le put; il se servit de Sosigène, mathématicien, Grec d'Alexandrie. Alexandre avait transporté dans cette ville les scianaaa at la aomMiaai c^t la plus etiièia éeola de aaaHématiques , at ci'était Ut q[ue les £gyptlenS| at même las Bébrenx, avalant anilii puisé q^tS/pm aonnaiisanf.aa iMIai. Lea Sgf^tîsBa avaient an asparayanl élam des manaa

Inomas de pienv; m!à\$ las Gxacs leur enseignèrent toaa les beaux-arts, ou plutôt les exerctaat ebiez eux sans pouvoir former d'élèves égyptiens. En effet, on ne compte, chez ce peuple d'esoUfaaaHéaùBéai aam hoama diattafaé dans les arts de la Grèce. Les pontifes chrétiens réglèrent l'année , ainsi que les pontifes de Tancienne Rome , parce que c'était à eux d'indiquer les célébrations des fêtes. Le premier concile de Nicéc, en 325, voyant le déranj^e ment que le temps apportait au caieudiici de Céli>ar> cokâulta, cummc Digili^uQ by Google

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

lui, le» Grecs d'Alexandrie : ces Grecs répandaient que l'équinoxe du printemps arrivait alors le 21 mars et les pères réglèrent le temps de la fête de Pâques en conséquence. Deux légats mécomptèrent depuis le début de Jules César, et cela de» astronomes consultés par le concile, augmentèrent dans la suite des siècles. Le premier de ces astronomes vient du flux et du reflux du nombre d'or de l'athénien Méthon ; il donne dix-neuf années à la révolution par laquelle la lune revient au même point du ciel : il ne s'en écarte qu'une heure et demie ; méprise insensible dans un siècle, et considérable après plusieurs siècles. Il en était de même de la révolution apparente du soleil, et des points qui fixent les équinoxes et les solstices. L'équinoxe du printemps, au siècle du concile de Nicée, arrivait le 21 mars ; mais à l'époque du concile de Nicée, l'équinoxe avait avancé de dix jours, et tombait à l'un des jours de ce mois. La cause de cette précession des équinoxes, inconnue à toute l'antiquité, n'a été découverte que de nos jours : cette cause est un mouvement particulier à l'axe de la terre ; mouvement dont la période s'achève en vingt-cinq mille neuf cents années, et qui doit passer en conséquence les équinoxes et les solstices par tous les points du zodiaque. Ce mouvement est dû à la gravitation, dont le seul Newton a connu et calculé les perturbations qui semblaient hors de la portée de l'esprit humain et ne s'agissait pas, du temps de Grégoire XIII, de songer à deviner la cause de cette précession des équinoxes, mais à mettre ordre à la confusion qui commençait à troubler sensiblement l'année civile. Grégoire fit consulter tous les célèbres astronomes de l'époque. Un médecin, nommé Lilio, né à Rome, eut l'honneur de fournir la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, telle qu'on la voit dans le nouveau calendrier ; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir par une précaution aisée. Ce Lilio a été depuis ignoré ; et le calendrier porte le nom du pape Grégoire, ainsi que le nom de Sosigène fut couvert par celui de César. Il n'en était pas ainsi chez les anciens Grecs ; la gloire de l'invention demeura aux artistes. Grégoire XIII eut celle de presser la conclusion de cette réforme nécessaire ; il eut plus de peine à la faire traverser par les nations qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. La France résista quelques mois ; et enfin, sur un édit de Henri III, enregistré au parlement de Paris novembre 1582, on s'accoutuma à compter comme il le fallait ; mais

l'empereur Maximilien H ne put persuader à la diète d'Ausbourg que
réquinoxe était avancé de dix jours. On crai^^iit que la cour de Rome, en
instruisant les hommes, ne prit le droit de les maîtriser. Ainsi l'ancien
calendrier subsista encore quelque temps chez les catholiques même de
l'Allemagne. Les protestants de toutes les communions s'obstinèrent à ne
pas recevoir des mains du pape une vérité qu'il aundt ftdla recevoir des
Turcs, s'ils l'avaient proposée. 1. Yoltaire confond ici l'anticipation de
Tannée julienne sur l'année tropique avec la précission des équinoxes.
çjNote d\$ if. Aindiol.) Digitized by Google

316 CHAPITRE CLXXXIU. — DE L'ITAUE, ETC. (1575) Les
(Jérusalem) jours du pontifical de Grégoire XIII furent célèbres par celle
ambassade d'obédience (qu'il reçut du Japon. Rome faisait des conquêtes
spirituelles à l'extrémité de la terre, tandis qu'elle faisait tant de pertes en
Europe. Trois rois ou princes du Japon, alors divisés en trois
souverainetés, envoyèrent chacun un de leurs plus proches parents saluer le
roi, d'Espagne, Philippe II, comme le plus puissant de tous les rois
chrétiens; et le pape comme père de tous les rois. Les lettres de ces trois
princes au pape commençaient toutes par un acte d'adoration envers lui. La
première, du roi de Bungo, était écrite :

CHAPITRE CULXXIV. — DE i)in£-gUliM. 317 Adrien IV, Tua des plus grands papes, fils d'm mendiant, avait élé OOendiaDt lui-niAme. L'histoire de l'Eglise est J)l(jiiiie de ces exem^es, qui encouragent la simple vertu, et qui confondent la vanité humaine. Ceux qui ont voulu relever la naissance de Sixte-Quint n'ont J)as songé qu'en cela ils rabaissaient sa personne; ils lui ôlaientle mérite d'avoir vaincu les premières difficultés. 11 y a plus loin d'un gardeur de porcs, tel qu'il le fut dans son enfance, aux simples places qu'il eut dans .son ordre , que de ces places au trône de l'Église. On a composé sa vie à Rome sur des journaux qui n'apprennent que des dates, et sur des panégyriques qui n'apprennent rien. lie eonlelier qui a écrit lu vie de SixteQuint commence par dire « qui! a Thonnenr de parler du plus haut, du meillenr, du plue grand des pontifes, des grinces, et des sigas, dn glorieux et de rinunortel Sixte. » Il s'ôte luMUème tout crédit par ce début. L'esprit de Sixtè-Quint et de son règne eat la partie essentielle de son histoire : ce qui le distingue des autres pepes, c'est qu'il ne fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur, et même avec violence, quand il est un simple moine; dompter tout d'un coup la fougue de son caractère dès qu'il est cardinal; se donner quinze aus pour incapable d'affaires, et surtout de régner, afin de déterminer un jour en sa faveur les suffrages de tous ceux qui compteraient régner sous son nom; reprendre toute sa hauteur au moment même qu'il est sur le trône; mettre dans son pontificat une sévérité inouïe, et de la grandeur dans toutes ses entreprises; emheliir Rome, et laisser le iréa^r pontifical trts-riohe; licencier d'ahocd les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les handits par Ut seule force des lois, sans avoir de troupes; se fitire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère : c'est là ce qui mit son nom parmi les noms îQustres, |lu vivant même de Henri et d'Élisabeth. Les autres souverains risqnainnt alors leur trône, quand ils tentaient quelque entreprise sans le secours de ces nombreuses armées, qu'ils ont entretenues depuis : il n'en était pas ainsi des souverains de Rome qui, réunissant le sacerdoce et l'empire, n'avaient pas même besoin d'une garde. Sixte-Qumt se fit une grande réputation en embellissant et en polissant Rome, comme Henri IV embellissait et poliçait Paris ; mais ce fut là le moindre mérite de Henri, et c'était le premier de Sixte. Aussi ce pape fit en ce genre de bien plus grandes choses que le roi de France : il commandait à un peuple hien plus paisible, et alors infiniment plus industriel; tt il avait dans les ruines et dans les exemples de randenne

Rome, et encore dans les traVaUx de ses prédécesseurs, tout l'encouragement 4 ses grands desseins. IHi temps des Césars romains, quatorze aqueducs immenses, soutenus sur des arcades, voituraient des fleuves entiers à Rome l'espace de plusieurs milles, et y entretenaient confinuelleraent cent cinquante fontaines jaillissantes, et cent dix-huit grands bains publics, outre l'eau nécessaire à ces mers artificielles, sur lesquelles on représentait des batailles navales. Cent mille statues ornaient les places publiques, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

CHAPiTHE CLXmV. — DE SIXTE-QUINT. les oârmfoars, les temples , les maisons. On iroyait qnatre-tingl-dix eelesses êlefêss sur te pottiques : qnarante-lrail obélisques de marbre de granit, taillés dans la Hante-Cgypte, étonnaient Fimaglnatioiyy qoi t eoncevaSt à peine comment on arât pu transporter du tropique ans bords dv Tibre ces masses prodigieuses. Il restait au pape de restaurer qœlqaes aqueducs , de relever quelques obélisques ensevelis sous des décombres, de déterrer quplques statues. / Sixte-Quint rétablit la fontaine Mazia, dont la^ source^ est à vingt milles de T^omo, auprès de l'ancienne Prénoste, et il la fit conduire par un aqueduc de treize mille pas : il fallut élever des arcades dans un chemin de sept milles de longueur; un tel ouvrage, qui eût été peu de chose pour l'empire romain, était beaucoup pour Rome pauvre et resserrée. Cinq obélisques furent relevés par ses soins. Le nom de rarchbiteele Ftontana, qui les rétaUit, est encore célébra à Rome; cehii te artisiss Si les taillbient, qui les transportèrent de si loin, n'est pas connu. Ut dsns quelques voyageurs, et dans oent auteurs qui les ont copiés, que quand UibUnt âsver sur son piédestal Tobéosque du Ystlcan, les cordes employées à cet usage se trouvèrent trop longues, et que, malgré la défense sous peine de mort de parler pendant cette opération, un homme du peuple s'écria : Mouilles les corder. Ces contes, qui rendent l'histoire ridicule, sont le fruit de l'ignorance; les cabestans dont ou se servait ne pouvaieat avoir besoin de ce ridicule secours. L'ouvrage qui donna quelque supériorité à Rome moderne sur Tancienne fut la coupole de Saint-Pierre de Rome. Il ne restait dans le monde que trois monuments antiques de ce genre, une partie du dôme du temple de Minerve dans Athènes^ celui du Panthéon à Rome, et celui de la grande mosquée de Gonstantinople, autrefois SainteSophie, ouvrage de Justlnlen. Vâis ces coupoles, assez élevee dans rintérieur, étaient trop écttste au dehors, te BrunéUeschi, qui ré> tsbfît farchitecture en Ilelie au xtr slèclOt remédia à ce déCMI pir un coup de Tart, en étsbtissant deux eeupoles Fune sur Piutie, dans la cathédrale de Florence; mais ces coupoles tenaient encore un peu du gothique, et n'étaient pas dans les nobles proportions. Michel-Ange Buonarotti, peintre, sculpteur, et architecte, également célèbre dans ces trois genres, donna, dès le temps de Jules II, le dessin des deux dômes de Saint-Pierre; et Sixte -Quint fit GDostfUire en vingt-deux mois cet ouvrage dont rien n'approche. La bibliothèque,

commencée par Nicolas V, fut tellement augmentée alors, que Sixte-Quint peut passer pour en être le vrai fondateur. Le vaisseau qui la contient est encore un beau monument. Il n'y avait point alors dans l'Europe de bibliothèque ni si ample, ni si curieuse; mais la ville de Paris en a emporté depuis sur Rome en ce point; et si l'architecture de la bibliothèque royale de Paris n'est pas comparable à celle du Vatican, les livres y sont en beaucoup plus grand nombre, bien mieux arrangés, et prêtés aux particuliers avec une tout autre facilité. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.53% accurate

CHAPITBS CLXzznr. — hb sdcis-qiiiiit. Le maJheur de Sixle-
Quint et de ses États fut quo toutes ces f^Maudes fondatiiMis appauvrèrent
son peuple, au lit'u que Henri IV soulagea le ^ bien. L'un et l'autre, à leur
mort, laissèrent à peu près la même ^ somme en argent comptant; car
quoique Henri IV eût quarante millions ^ en réserve dont il pouvait
disposer, il n'y en avait que environ vingt ^ dm leg eaftftde la BMtUle; et
lm cûiq ailHoiis d'éciis d*or que Sixte ^ mitdAiMliokâteraMnt-Ange
rmaakatà peu i^èi à ftefi mlUIOM da BM llm0 CM ««■tt M
pMMêtniftiiàlft«ii«^^ dans vu fittt pM^ia aaiM cmmatm m mm ■wfciiinmi,
itl goa ûBliii de Bûme, iiat ip^nnwU km UMiinH. fliilty f«v Mnamr

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

320 CHAPITRE CLXXXIV. — DE SIXTE-QUINT. .

Le pape Sixte-Quint, qui ne se contenta pas de juger vos siens, mais qui crut c'est à lui de fonder la cour. Ce pape parut encore moins conserver la grandeur et l'impartialité de son ministère, quand, après le parricide du moine Jacques Clément, il prononça devant les cardinaux ces propres paroles, fidèlement rapportées par le secrétaire du consistoire : « Cette mort, dit-il, qui donne tant d'étonnement et d'admiration, sera connue à peine de la postérité. Un très-puissant roi, entouré d'une forte armée qui a réduit Paris à lui demander miséricorde, est tué d'un seul coup de couteau par un pauvre religieux. Certes, ce grand exemple a été donné, afin que chacun connaisse la force des jugements de Dieu. » Ce discours du pape, qui ne se contenta pas de regarder le crime d'un œil froid, mais qui le considéra comme une œuvre de la Providence. Sixte-Quint était en droit de se vanter d'avoir honnêtement accompli son devoir à l'égard de Henri III, qu'il regardait comme un ennemi de la France, et qui, dans le même consistoire, dit : « Je les dois au roi de France, mais je ne les dois pas à Henri de Valois impénitent. » Tout cède à l'intérêt : ce même pape qui avait privé si fièrement Blaise de Navarre de leurs royaumes, qui avait signifié au roi Henri III qu'il fallait venir répondre à Rome dans soixante jours, ou être excommunié, refusa pourtant à la fin de prendre le parti de la ligue et de la Espagne contre Henri IV, alors hérétique. Il sentait que si Philippe II réussissait, ce prince, maître à la fois de la France,

cBAmu ctxKxr. ~im toeoMmia, ne. sti saint-siège était de tenir, autant qu'il pouvait, la balance entre la France et la maison d'Autriche. Ce pape accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare : c'était encore un effet de ces lois féodales si épineuses et si contestées, et c'était une suite évidente de la faiblesse du pape. La mort d'Henri VIII d'Angleterre dont le mariage avec Catherine de Médicis avait été annulé par le pape, avait permis au pape de reprendre le duché de Ferrare. Les seigneurs de Ferrare, les ducs de Mantoue, qui étaient des vassaux du pape, avaient été obligés de reconnaître sa suzeraineté. Mais depuis Grégoire VII, ils étaient, ainsi que Ferrare, dépendants de Rome, et la maison de Modène, autrefois propriétaire de ces terres, ne les possédait plus qu'à titre de vicaire du saint-siège. En vain la cour de Vienne et les diètes impériales prétendaient toujours la suzeraineté. (1597) Clément VIII enleva Ferrare à la maison d'Est, et ce qui pouvait produire une guerre violente ne produisit que des protestations. Depuis ce temps, Ferrare fut presque déserte. Ce pape fit la cérémonie de donner l'absolution à Henri IV, en l'absence de son père, le roi de France, et par ses artifices dont usa le pape avec Henri IV avec l'Église. (IW) Ce prince avait abjuré sa religion réformée; et cependant les deux tiers des cardinaux persistèrent dans un consistoire à lui refuser l'absolution. Les ambassadeurs du roi eurent beaucoup de peine à empêcher que le pape ne servît de cette formule : « Nous réhabilitons Henri dans sa royauté. » Le ministère de Rome voulait bien reconnaître Henri pour roi de France et opposer ce prince à la maison d'Autriche ; mais en même temps Rome soutenait, autant qu'elle pouvait, son ancienne prétention de disposer des royaumes. Sous Borghèse, Paul V, renaquit l'ancienne querelle de la jurisdiction séculière et de l'ecclésiastique, qui avait fait tant de sang. (1605) Le sénat de Venise avait défendu les nobles de donner des terres aux églises sans son concours, et surtout de donner des terres aux moines. Il s'en fit aussi en France de l'ordre de Saint-Denis et de l'abbaye de Vioenne, où un abbé de Saint-Denis avait fait de rapines et de meurtres. Le pape écrivit à la république que les décrets et l'emprisonnement des deux

ecclésiastiques blessaient l'honneur de Dieu ; il exigea que les ordonnances du sénat fussent remises à son nonce, et qu'on lui rendît aussi les deux coupables, qui ne devaient être Justiciables que de la cour romaine. ^ Paul V , qui peu de temps auparavant avait fait plier la république de Gênes dans une occasion pareille, crut que Venise aurait la même condescendance. Le sénat envoya un ambassadeur extraordinaire pour l. Voy. l'article FiaaAat dans le *Journal de Trévoux* p. 170. VOLTAIRE. — VI II 2t Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.95% accurate

touttnttr aat dnits. Paul xépaudit 4 TâiabaafMUir qy» ai kt dwtti ni
ûft nisooi de V«Um ne vilaisiât ri«n, et qu'il faUait Mk. U aAnai n'obéit
point, te doge et lee lèateiin ftirent «xoomaimiés (17 avril 1C06), et tout
rËut de Venise mis en interdit, c'est-à-dire qu'il fut défendu au clergé, sous
peine de damnetien éterneUe , de dire Il mniia, de ûûre le service,
d'administrer aucun sacrement, et de prêter son ministère .\ la sépulture des
morts. C'était ainsi que Grégoire VII et ses successeurs on avaient usé
envers plusieurs empereurs, bien sûrs alors que les peuples aimeraient
mieux abandonner leurs empereurs que leurs églises, et comptant toujours
sur des princes prêts il envahir les domaines des excommuniés. Mais les
temps étaient changés : PauIV, par cette violence, hasardait qu'ou lui
désobéît,, que Venise fit fermer toutes les églises, et renonçât à la religion
catho- ' lique ; elle pouvait aisément embrasser la grecque , ou la
luthérieime, ou la calyiniite, ei pariidt, en effets allora de ae e^pmr de k eoah
nuwioa du pape. Le ohangwnwit ne le ffitf pae Ihit mm tmUaes la roi
d'Espagne annit pu en profiter. Le aénaï ae eontenta de défendra la
publication du monitoire dana tonte l'étendue de aes tenée. le grand
Ticalrede l'évêque de Padoue» à qui cette défense fut signifiée, répondit au
podestat qu'il ferait ce que Dieu lui inapirerait ; mais lé | pociestat ayant
répliqué que Dieu avait inspiré au conseil des Dix de | faire pendre
quiconque désobéirait, l'interdit ne fut pul)fié nulle part; et la cour de Rome
fut assez heureuse pour que tous lee YénitiMS 1 continuassent à vivre eu
catholiques malgré elle. ■ I Il n'y eut que quelques ordres religieux qui
obéirent. Les jésuites ne voulurent pas donner l'exemple les premiers. Leurs
députés se rendirent à l'assemblée générale des capucins; ils leur dirent que,
« dans cette grande affaire, l'univers avait les yeux sur les capucins, et qu'on
attendait leur démarche pour savoir quel parti ou devait prendre. > îm
ci4>ttcissy qm an emsant en spectacle à Tunivera, ne balancèrent pas à
fermer leurs églises. Les jésuites et les théatioa Armèrent aUxi lee leur». Le
aénat lea fit teuaemJ^uer pour Renei et les jésuilea felent bannia)k
pefpéibuié. Parmi tant demoinea qui, depuia leur tadalion» avaient trabi le«
pairie pour lea inléréu papea» il a'en UouTa un à Veniee qui Ait citoyen) et
qui acquit une gloire durable en défendant ses aemreins contre les
prétentions romaines; ce fut le célèbre Sarpi, sieODnu sous le nom de Fra
Paolo. Il était théologien de la république : ce titre de théologien ne

Tempêcha pas d'être un excellent jurisconsulte. Il soutint la cause de Venise avec toute la force de la raison, et avec une modération et une finesse qui rendaient cette raison victorieuse. Deux sujets du pape et un prêtre de Venise subornèrent deux assassins pour tuer fra Paolo. Ils le {lerccient de trois coups de stylet, et s'enfuirent dans une barque à dix rames, qui leur était préparée. Un assassinat si bien concerté, la fuite des meurtriers assurée par tant de précautions et de frais marquaient évidemment qu'ils avaient obéi aux ordres de quelques hommes puissants. On accusa les jésuites ; on soupçonna le pape ; k ciime ftil dÂMm4 par U cour cemaîne et par le^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

qui réchappa de ses blessures, ^arda longtemps un ée« ftylits
doiU 11 avait été frappé , mit aa-desiouï eette inscriptioft : Ma whi Mm l«
xd d'SsMga» exoîtitt 1« pape contre 1m Yénitiflnf, ii la fOi Bèenzi rr f0
déolanit pour eux. Les Yiailleiie maktmA à Yéranep à Padone, à Bei^eme»
h Bxewiaj iU levèrent quatre miUe soldait m FnuDoe. Le pape, de son oôtô,
ordonna la levée de quatre mille Oenee et de ^eilqiies Suisses catholiq[ues.
Le cardinal Borghèse devait commander cette petite aimde. Les Turcs
remercièrent Dieu soleuDellement de la discorde qui divisait le pape et
Venise. Le roi Henri IV eut la gloire, comme je l'ai déjà dit d'être l'arbitre du
différend, et d'exclure Philippe m de la médiation. Paul V essuya la
mortification de ne pouvoir même obtenir que l'accommodement se fît à
Rome. Le cardinal de Joyeuse, envoyé par le roi de France à Venise,
révoqua, au nom du pape, l'excommunication et l'interdit (1609). Le pape,
abandonné par l'Espagne, ne montra plus que de la modération, et les
jésuites restèrent bannis de la république pendant plus de cinquante ans : ils
n*y ont été r^pelés qu'en 1657 , à la prière du pape Aieôadrt VU; nais ila
n'ont jamiis pu y zétaUir leur crédit Banl Y, depuis en temps, ne voulut plus
iBin anannt êkâsioB qà pût eompiwnette ton autorité : onJe pressa en
TStndeliîM un aviido de foi de Pimmaeulée cono^tion de laaatnie Ykiga;
ilse oontenta de défendre d'enseigner le contraire en publio» pour ne pas
ohoquer les dominicains, qui prétendent qu'elle a été conçue comme les
autres dans le péché origineL Les dominiMûni étaient aioBs tréa-piiissiBili
«a Sa* pagne et en Italie. Il s'appliqua à embellir Rome, à rassembler les
plus beaux ouvrages de sculpture et de peinture. Rome lui doit ses plus
belles ioutauiies, surtout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique tiré des
thermes de Vespasien, et celle qu'on appelle VAcqua Faola, ancien ouvrage
d'Ausruste, que Paul V rétablit; il y fit conduire l'eau par un aqueduc de
Irente-cinq mille pas, à l'exemple de Sixte-Quint : c'était à qui laisserait
dans Borne les plus nobles monuments. U acheva le palais de • Mome-
Cafillo. Le palais Borghésaest ladaa^eoBeidéthlfls. IUMne, embellie sous
chaque pape , devenait la plus belle nlle dn mendi. Ur* iMunYIQ
construisit cafrandantaldeSaini*Ptem» dont les eelmiies et las ornements
paralliaient partnnt ailkw dis qui n'ont là qu'une juste proportion : c^estla
eh«f<4*in«m4ii Florentin Bemîni, digne de mêler ses ovnagee aweeu d»
sonoim|itneli Michel- Ange. « Cet Urbain VIII, dont le nom était Barberini,

aimait tous les arts; U réussissait dans la poésie latine. Les Romains, dans une profonde paix, jouissaient de toutes les douceurs que les talents répandent dans la société, et delagloire qui leur est attachée. (1644) Urbain réunit à l'État ecclésiastique le duché d'Urbino, Pesaro, Sinigaglia, après l'extinction de la maisou de La RQvèrei qui tenait ses piiucipauléii t^u fici du U Gbap. ujuLiv. (£d.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

324 CHAPITRE CLXXXV. — DES SUCCESSEURS taioi-iiégt.
U domfittion daspootilH romtfaa dtriiit éoM tonjonn jÊMpâmttt^ dtpvSs
Almndie^L Rien neHoidila ploi la tmiiiiilîité publique : à peine s'aperçut-on
de la petite guerre qa'UrlMili ¥01, nations fer le désavantage du commerce.
Les papes élaieat obligés d'ielMIHP ie» tinuigen le lité dont ruoh mmt les
Romains, et qu'on revendatt ea détail dans la ville. Cette bituma dtina eneoie
atqouxdluii; il y a des Rtats qoe le fana eori•Ut, il j en a d'antne fo^ an^nit
La pondeur de quelques eerdiaena et des panais des papes semit à flaire
oieiii remarquer FfaF dlgaee des autres citoyena, qol peurtabli à la tae de
tant de beaux édifices, semblaieai s^eoofSMIIUri dans leur paomé, d'être
habitants de Rome. Les voyageurs qui allaient admirer cette ville étaient
étonnés de ne voir d'Orviette à Terracine, dans l'espace de plus de cent
milles, qu'un terrain dépeuplé d'hommes et de bestiaux. La campagne de
Rome, il est vrai, est un pays inhabitable, infecté par des marais
croupissants, | que les anciens Romains avaient desséchés. Rome, d'ailleurs,
est dans an terrain ingrat, sur le bord d'un fleuve qui est à peine navigiUe.
Sa aitaatkm entre sept montagnes était pfaitôt eèUt d'un repaire qae d'ona ?
ille« Ses prainlères ghenras flBrant les pillages d'im peuple qui ne peindraii
gaève «im qaa de rapines; et lorsque le dioialear GamillB est pris Véies, à
quekjiisa liemi de Rome, dans l'Ombiiey teiit le peuple romain voulut
quitter son territoire stérile et fees sept monta* gnes, pour se transplanter au
pays de Véies. On ne rendit d^tuis les environs de Rome fertiles qu'atee
t^rgenl des aaHoBS nlacaesi et Digiii^L-o L^y Google

The text on this page is estimated to be only 26.54% accurate

imî; suu:£*QUUiT. 325 pirlt.MiiAdlnM lb«toMfilft«w\$
MiaM«ralaM pto Mfiit de piliU qiw de mgiiWM, M » wpiis — ia i» f iwiit
lut ^ mm* L» «Am-nége possédait aillems de lioiiii contréts, eomme ceOe
de Ms9M. L'êTêqie de Salisbury, Banel, wMkoê la misère dupeable, daas
les meilleurs cantons de ce pa|8, aux taxes et à la forme du pm^ lernement.
Il a prétendu, avec presque tous les écnysains , qu'un prince électif, qui règne
peu d'années, n'a ni le pouvoir ni la volonté de faire de ces établissements
utiles qui ne peuvent devenir avantageux qu'avec le temps. Il a été plus aisé
de relever les obélisques, et de construire des palais et des temples, que de
rendre la nation commerçante et opulente. Quoique Rome fût la capit.ile des
peuples catholiques, elle était cependant moins peuplée que Venise et
Naples, et fort au-dessous de Paris et Londresj elle n'approchait pas
d'Amsterdam pearropnlukce, et pouv lei erti néeaaaelm foi k piodiiimt On
en eompteity à le !■ 4a wnoF ilMe, qvfmakm eeal fiegt aitte liabi* • ce
celonl ee Iwim&t eneere vérifié per lee ngielNi é« liineapin. Il mltiif, eanée
commune, trois mille six cents enfants : ce momAÊ% de aeimiices ,
multiplié par trente-qeetre, donne toiyours à peu prêt le amme des
iiabitants; et cette somme est ici de cent vingt-deux raille quatre cents. Paul
Jove , dans son Histoire de Léon X, rapporte que, du temps de Clément VII,
Rome ne possédait que trenteileux mille habitants. Quelle différence de ces
temps avec ceux des Trajan et des Ântonin ! Environ huit mille Juifs, établis
à Home, n'étaient pas compris dans ce dénombrement : ces Juifs ont
toujours vécu paisiblement à Rome ainsi qu'à Livourne. On n'a jamais
exercé contre eux en Italie les cruautés qu'ils ont souiTeries en Espagne et
en Portugal. L'Italie était le pays de l'Europe où la religion inspirait alors le
plus dedoaen» * RobmM leiealiMBtie dee «rie elde le polîteiie jusqu'au
tiède de LooieZIV, etcMeefBi détcnaiiiiA le leiae Ohilfluie à y tar aos ^joor;
meie Uealèt lltalie HbH égalée deiis pU»d*im gmie perle tance, et
suxpaatée de beaucoup dans quelquMMve. Les Angleie eurent sur elle
eulent de supériorité pir les sciences que per le eon* merce. Rome conserva
la gloire de lae anlignités el dee Mfeaz qui la *iiM»î«mmAwM>* Ammnti^
Julea IL La Toscane était, comme l'État du pape, depuis le xvi« siècle, un
pays tranquille et heureux. Florence, rivale de Home, attirait chez elle la
mCme foule d'étrangers qui venaient admirer les chefsd'œuvre antiques et
modernes dont elle était remplie. On y voyait cent edieeie etatOM

paUîques. Les deex mies qpx décoraient Paris» e8lledeBaiiiiIVft]e*Qlieval
qui portelestataedelrfieiaXIU» acnieal étéfi»diieiàlloreBoe» et tféteimtdee
iwéaeti dee griads àwm. teoommemeveitviadt le Itomae il flofifunte e«
soeneniae Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

CHAPITRE r.î.ïYIVI. — L'ITALIE é ftèlns, qu0 !• gnmMM
Comm n IM m èM dtafvyar ringt MIB» liimiii f imuMH du éw ét Miliq»
€obIw dm Miiwiit, en 1613, aaiit mettra cneiiii inpOt m tôt m^elii
«SBOipl» im ékm Im MtioDS plus paissantai. Xa tille de Venise jouissait
dNin avantage pii> ëlgaiitr, c'est que dipais te xm* siècle sa tranquillité
intérieure ne fût pas altérée im seul moment; nul trouble, nulle sédition, nul
danger dans la Tîlle. Si on allait à Rome et h Florence pour y voir les
grands monuments des beaux-arts, les étrangers s empressaient d'aller
goûter dans Venise la liberté et les plaisirs; et on y admirait encore, ainsi
qu'à Rome, d'excellents morceaux de peinture. Les arts de Pesprily étaient
(JOHITés; les spectacles y attiraient les étrangers. Rome était la ville dêi
cérémonies, et Venise la ville des divertissements : elle avait ftdt la paix
aveo les Tores, aprte lu Mlilto dt Lépwtei et m om»meree, quoique déckn^
dtidt mKÊê ionrtéwiMe dm le iémma : iiii poMédiit Giedle, et phnleani
Use, mrle, l» tekmiy um périls derAlbsnfe, ettoei ee^sHi mi«fe de m }eim
ea Itidle. (Idlf^ Amnillecde sesfiespérités, elle fut sur le point d'dtre détruite
par une conspiration qui n'avait point d'eiemple depuis la fondation de la
république. L'abbé de Saint-Réal, qui a écrit cet événement cél&bre avec le
style de Salluste, y a mêlé quelques embellisseraents de roman ; mais le
fond en est très-vrai. Venise avait eu «ne petite guerre avec la maison
d'Autriche sur les eAîes de Tlstric. Irroi d'Espagne, Philippe 111, possesseur
du Milanais, était toujours l'ennemi secret des Vénitiens. Le ducd'Ossone,
vice-roi de Naples, don Pèdre de TokMe, gouverneur de Milan, et le
marquis de Beilraar, ambassadeur d'Espagne à Venise, depuis cardinal de la
Cueva, s'unirent tous trois pour anéantir la république : les mesures étaient
si extraor dUiaires, et le projet si hors de "vralsettliiice, que le sénat, tout
vigilant et tout éclairé qnfl était, ne poufah en eoooevolr de soupçon. Teidse
éteR gndée par sa sitoalloD, «I par les laginee ffA fméraa&ent. La DitAge
de«es lagnea, qiné hiseeax |Mftel taatM ita eété, taafAldte antre, ne latee
Jnoate le ehenUii mmrl «ux^aiiseanz ; il faut chaque Jour indiquer une
route nouvelle. Venise mit une flotte formidable sur les côtes de Tlstrie, où
elle flûieitla guerre àParchiduc d'Autriche, Ferdinand, qui fut depuis
Fètnpereur Ferdinand IL II paraisse it impossible d'entrer dans Venise :
cependant le marquis de Bedniar rassemble des étrangers dans la ville,
attirés les uns par les autres jusqu'au nombre de cinq cents. Les principaux

conjurés les engagent sous différents prétextes, et s'assurent de leur service avec l'argent que l'ambassadeur fournit. On doit mettre le feu à la ville en plusieurs endroits à la fois; des troupes du Milanais doivent affluer par la même ferme; des matelots gagnés devraient montrer le chemin à des navires chargés de soldats que le duc d'Ossonea envoie à quelques lieues de Venise; le cardinal de Piémonte, en des lieux sûrs, doit être de la même manière informé de la véritable situation, et qui communiquait donc à l'ambassadeur, et de l'empêcher, par ce moyen, de se faire, le contraire de ce qu'il veut.

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

Il flotte de venir à temps au secours de la ville. Tous les conjurés étant des étrangers de nations différentes, il n'est pas surprenant que le complot ait été découvert. Le procureur Nani, historien célèbre de la république, dit que le sénat fut instruit de tout par plusieurs personnes : il ne parle point de ce prétendu remords que sentit un des conjurés, nommé Jaffier, quand Renaud, leur chef, les harangua pour la dernière fois, et qu'il leur fit, dit-on, une peinture si vive des horreurs de leur entreprise, que ce Jaffier, au lieu d'être encouragé, se désola. Les conjurés sont de rimagination émouvante : au lieu d'en défier en liant l'histoire : il n'est pas étonnant qu'ils choisissent, ni tant d'âme ni l'union, qu'un chef de mouvement ne soit pas leur maître, et qu'ils aient les imaginations qu'il doit enhardir. Tout cela le sénat put tirer de conjurés fut noyé incontinent dans les eaux de Venise. On ne peut dans Bedmar le caractère d'amhassade, on pouvait ne pas ménager; et le sénat le fit sortir secrètement de la ville, pour le dérober à la fureur du peuple. Venise, échappée à ce danger, fut dans un état florissant jusqu'à la prise de Candie. Cette république soutint seule la guerre contre l'empire turc pendant près de trente ans, depuis 1641 jusqu'à 1669. Le siège de Candie, le plus long et le plus mémorable dont l'histoire fasse mention, dura près de vingt ans; tantôt tourné en blocus, tantôt ralenti et abandonné, puis recommencé à plusieurs reprises, fait enfin dans le même temps, jusqu'à ce que le commandement de l'expédition fut rendu aux Turcs presque tout entier, en 1669. A cette lenteur et à cette ditte le genre humain a contribué et la même peine infligée. On voyait auprès de Venise, aux limites de cette Italie où tous les arts étaient en honneur, des peuples assez peu policés que étaient alors ceux du Nord. L'Istrie, la Croatie, la Dalmatie, étaient presque barbares : c'était pourtant cette même Dalmatie si fertile et si agréable sous l'empire romain; c'était cette terre délicieuse que Dioclétien avait choisie pour sa retraite, dans un temps où ni la ville de Venise ni ce nom n'existaient pas encore. Voilà quelle est la vicissitude des choses humaines. Les Morlaques, surtout, passaient pour les peuples les plus farouches de la terre. C'est ainsi que la Sardaigne, la Corse, ne se ressentaient ni des mœurs ni de la culture de l'esprit, qui faisaient la gloire des autres Italiens : il en était comme de l'ancienne Grèce, qui voyait auprès de ses limites des nations encore

âges. Le roi de Malte se soutenait dans cette dette, que Charles Quint lui donna après que Soliman l'eut chassée de Rhodes en 1538. Le grand maître Julien L'Isle-Adam, ses chevaliers, et les Bardiens attachés à eux, firent d'abord errants de ville en ville, à Messine, à Gallipoli, à Rome, à Viterbe. L'Isle-Adam alla jusqu'à Madrid implorer Charles Quint; il passa en France, en Angleterre, tâchant de relever partout les débris de son ordre qu'on croyait entièrement ruiné. Charles Quint fit présent de Malte aux chevaliers en 1625, aussi bien Digitized by Google

ride Ti4^\$ BiiU Tripoil leur tel Umtù maiM par les mima Soliman. Kalte n'éteit qafim rocher preaqae etMle : le traviil y avait forcé autrefois la terre à MietteoBde, fuead ee pe|s élail pet•édé par les Carthaginois : car les nouveaux possesseurs y trouvèreaft • des débris de colonnes, de grands édifices de marbre, avec des inscriptions en langue punique. Ces restes de grandeur étaient des témoignages que le pays avait été florissant. Les Romains ne dédaignèrent pas de le prendre sur les Carthaginois ; les Arabes s'en emparèrent au ix^e siècle ; et le Normand Roger, comte de Sicile, l'annexa à la Sicile vers la fin duxii^e siècle. Quand VilliersL lslc-Adam eut transporté le siège de son ordre dans cette Ile, le même Soliman , indigné de voir tût» les joiusjws Taisseauz expose mx eeonee déi euemis qu'il mit cru détreirey foulut preodie Mûtô emm» H aieit pib BMtee. Il envoya trente miUe soldets demt œtte petite place, qui i^éliH défondae que par tmpt cents cheraliers. (UM) Le giâod mîtte, Jesa de La Valette, âgé de soixante et ooae ans, eontint quatre aïois le siège. lies Turcs montftrent à Tassaut en plusieurs endroits différents; on les repoussait avec une machine d'une nouvelle invention : c'étaient de grands cercles de bois, couverts de laine enduite d'eau-de-vie , d'huile, de salpêtre et de poudre à canon, et on jetait ces cercles enflammés sur les assaillants. Enfin, environ six mille hommes de secours étant arrivés de Sicile, les Turcs levèrent le siège. Le principal bourg de Malle, qui avait soutenu le plus d'assauts, fut nommé la cité victorietise f nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Le grand mettre de La Valette fit bfttir nne dté noavelle, qui porte le nom de La Valette, et qui raidit VaUe imprenalile. Cette petite lie a toujours, depuis ce ten^s, bravé toute la poissanoe ottomna; mats Tordre n'a jamais été esses riclw pour tenter de gnuides eonquèles, ni pour équiper des flottes nomnreuses. Ce monastère de guerriers ne soMiste guère que des bénéfices qu'il possède dans les Btats cathohques, et il a fait bien moins de mal aia Tnies que les eoisatiea algériens n'en ont fait aux chrétienap « Grap. CLXXXVU. — Ile la AoOiBiids an xnt êièêk, La Hollande mérite d'autant plus d'attention, que c'est un État d'une espèce toute nouvelle, devenu puissant sans posséder presque de terrain, riche en n'ayant pas de son fonds de quoi nourrir la vingtième partie de ses habitants, et oonsidérabte en Europe par ees tiannx an bout de l'Asie. (1609) 7ous voyez cette république leconnae libre et souveraine par le roi d'Espagne, son ancien mettre, iqkiès avoir acheté sa

liberté par quarante ans de guerre. Le travail et la sobriété firent les premiers gardiens de cette liberté. On raconte que le marquis de Spinola et le président Richardot allant à la Haye, en 1608, pour négocier chez les Hollandais mêmes cette première trêve, ils virent sur leur chemin sortir d'un petit bateau huit ou dix personnes qui s'assirent sur l'herbe, et eurent un repas de pain» de fromage et de Digiii^L-o L^y Google

II Lière, chacun portant toi-même ce qui lui était nécessaire. Les ambassadeurs 'espagnols demandèrU àw paysan qui étaient e« voyageurs. Le paysan répondit : cCe sont las députés daa ttatit nos isviMte seigneurs et maîtres. »Les ambassadaiirs aspagMas'éoiièmt : «TaOà des gens qu'on ne pourra Jamais vaincre, et avec lesqnals iltat Mit la paix. > C'est à peu près oe qui était arrivé autrefois à des iahSMi» deurs de Lacédémone, et à ceux du ni de Perse. Les méoMs moewa peuvent avoir ramené la même aventure. En général les particuliers de ces provinces étaient pauvres alors, et l'État riche; au lieu que depuis, les citoyens sont devenus riches, et l'État pauvre. C'est qu'alors les premiers Iruits du commerce avaient été coasaerôa iia.défenafi puliUque. Ce peuple ne possédait encore ni le cap de Bonne-Espérance , dont il ne s'empara qu'en 1653 siirles Portugais, ni Cochin et ses dépendances, ni Malaca. Il ne trafiquait point encore directement à la Chine, le commerce du Japon , dmit les HeUandaîe aom a^jourd'itui les ma^* très, leur M interdit jusqu'en 1600 par les Portugais, ou plutôt ym r^agne, maîtresse encore du PortagaL Mais ilaavataUdéjàeaBérfe les Molu^ues : ils commençaient à s'établir à Java; et la compagnie des Indes, depuis 1602 jusqu^eo 1609, avait déjà gagné plus de deux fois son eapitd.Des ambassadeurs de Siam avaient déjà fait à ce peuple de commerçants, en 1608, le même honneur qu'ils firent depuis à Louis XIV. Des ambassadeurs du Japon vinrent, en 1609, conclure un traité à la Haye , sans que les États célébrent cette ambassade par des médailles. L'empereur de Maroc et de Fez leur envoya demander un secours d'hommes et de vaisseaux. Ils augmentaient, depuis quarante ans, leur fortune et leur gloire par le commerce et par la guerre. La douceur de ce gouvernement, et la tolérance de toutes les manières d*adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleuis, mîe là née»* salre , peuplèrent la Hollande d'une fimle d'étrangers, ^ surtout de Wallons que Tinquislôn pexsécutait dans leorjiitcie, et qui d'osnitui devinrent citoyens. La religion réformée, dominante dans la Hollande, servît encore à sa puissance. Ce pays , alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la ms* gnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux; et cette terre, OÙ il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, et que les espérances des familiei» n'étaient point ensevelies dans

le célibat du cloître. Amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint le gîte du monde. Toute la Hollande s'enrichit et s'embellit par ses canaux immenses. les eaux de la mer furent contenues par des digues. Des canaux creusés dans toutes les villes furent revêtus de pierres; les rues devinrent de larges quais ornés de grands arbres, les rues bordées de marchandises abordèrent aux portes des parties» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

t 880 CHAPITRE CLXXXVn. — DK LA HOLLANDE liM, «t les étrangers ne se laamit ytaX d'admiror oe mélange singulier, formé par les faites de maisons, les cimes des arbres, et les Isanderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois, dans tud mèmeliu, 4e spectacle de la mer, de la ville et de la campagne. Riais 1(3 mal est tellement mêlé avec le bien, les hommes s'éloignent si souvent de leurs principes, que cette république fut près de détruire elle-même la liberté pour laquelle elle avait combattu, et que l'intolérance fit couler le sang chez un peuple dont le bonheur et les lois étaient fondés sur la tolérance. Deux docteurs calvinistes firent ce que tant de docteurs ayaient Mi aîlleun. (1609 et suiv.) Gomar et Armin disputèvMit dam Lcjde atei ftirair eu es qatbB'enteiidâleiit pas, «i lie diviaèrant les ProTinees-UiileB. La ««erâUe ftit aamMaMe, en pluéMuapetata, à aallaa dea itanlatea et Isa aeotiitea, dea jaaatolaïaa et 4aa aaoifciiataa» a«r la i^rédestination, sur la grIoB, aor la liberté, ser te questions abaottres et friroles, dans lesquelles oa ne sait pas même définir les choses dont on dispute. Le Jolâr dont oa Jouit pendant la M^a donna la malheureuse facilité à un peuple ignorant de s'entêter de ces qneréUes; et enfin, d'une controverse scolastique Il se forma deux partis dans TÉtat. Le prince d'Orange, Maurice, était à la tête des gomaristes ; le pensionnaire Barnevclt favorisait les arminiens. Du Maurier dit avoir appris de l'ambassadeur son pître, que Maurice ayant fait proposer au pensionnaire Bamevelt de concourir à donner au prince un pouvoir souverain, ce zélé républicain n'en fit voir aux États que le danger et Fin justice , et que dès lors la ruine de Barneveit fut rièsolue. Ce qui est avéré, c'est que le stathouder prétendait accroître aoB aielBitlft per les gomaristes, et Bamofelt la restreindre par les aminiana : e^ast que plurieon Tfillea levèrent te aoUata qu'on appelait At^mnàmU^ parœ qu'ib attendaient les ordres du magiatrati et me pvensfeKit point Tordre du stathouder; o*^ qu'il y eut te aédîtieaa sanglanlaa dans quelques villes (1618), et que la prinee Maufiee poursuivit sans relâche le parti contraire à sa puissance. Il fit eatfli aaseaabler un concile calviniste à Dordrecht, composé de toutes les Églises réformées de l'Europe, excepté de celle de France, qui n'avait pas la permission de son roi d'y envoyer des députés. Les pères de ce synode, qui avaient tant crié contre la dureté des pères de plusieurs conciles, et contre leur autorité, condamnèrent les arminiens, comme ils avaient été eux-mêmes condamnés

par le concile de Trente. Plus de cent ministres arminiens furent bannis des sept Provinces. Le prince Maurice tira du corps de la noblesse et des magistrats vingtsix commissaires pour juger le grand pensionnaire Bamevelt, le célèbre QfOUaa, et quelques autroa du parti. On lea «fiit retenus siimois en prison avant de leur CUie leur pioete. INÊk tegaandattoOfli de la révolte de8*aept Prorinoea et te princees dHliswna eaatew PHspagae, ftttd^idqneSeduod'iU&eiliîsaitungiilr longtemps te pffaonniers sans les Juger, et qu'enfin il les faisait condonMirpMr des eomateatres, las mêmes griefs dont on s'était plaint sous- la monarchie espagnole renaquirent dans le sein da4a liberté, fiamavilt eut la tête tranchée dans la Baye (1619), plua lojuatement Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

AU XVU* ^CLS. 331 OMora iiB cosêêb imvflMil 61 4b Bén à BimpHtt, C'étiit un vi6ilUidd»aoiittitefitd(KiMcii9, ^îmnt«arnqtiaiiMl# mm atk t^ puUi^ dans toutes les aflaim politkiues, «mmtaat de wnwèf que Mattrioe et ses frères em avaient eu par les armes. La sentence poi^l gai'i) avait contrùté au postiltle l'Église de Dieu, Giotiua , depuia am* bassadeur de Suède en France, et plus illustre par ses ouvrages que par son ambassade, fut condamné à une prison perpétuelle, dont sa femme eut la hardiesse et le bonheur de le tirer. Cette violence fit naître des conspirations qui attirèrent de nouveaux supphces. Un fils de Barnevelt résolut de venger le sang de son père sur celui de Mau- , rice (1623). Le complot fut découvert. Ses complices, à la tête desquels était un ministre arminien , périrent tous par la main du bourreau. Ce fila de Barneyelt eut le bonheur d'échapper tandis qu'on saisissait : las eonjunSa s mala 9ùà jeuim fr^re mit Ift tltatranab^, iraiquaoui«Bl ' pgyrfofar aa ia caiapIralkMit De Thon poiotI en ygaaaa frtdaéaMBt pour la màmm aauaa, La aondamnation dnjaoaa HoUandala-étill bâaa j ploa aroella^ (hélaît la oonsUe da l'ii^natiaa da la IUra moniir paraa qu'il a'anît.iMa été la délateur de aon fr^ Si ces temps d'atooitd «laaant cmttonéi les Hollandais libres eussanl été plua maUMmata que leun ancêtres esdavea du duc d'Albe. Ces peraécutions gomarien' naa reasenUalant à ces premières persécutions que les protestants « i a.Taîent si souvent reprochées aux catholiqueS| at qua toutaa laa aeataa avaient exercées les unes envers les autres. Amsterdam, quoique remplie de gomaristes, favorisa toujours les arminiens, et embrassa le parti de la tolérance. L'ambition et la cruauté du prince Maurice laissèrent une profonde plaie dans le cœur des Hollandais, et le souvenir de la murt de Barnevelt ne contribua pas peu dans la suite à faire exclure du âlaihoudérat le jeune prince d'Orange, Guillaume IHj qui Ait depuia roi d'Angleterre. U était m* Gosa au Imaa»! lataqaa te panaionmyiaa WHI ftip uia , dana la traité da pais daa fisats généràm am CfomwaU, en 1963, qu'a a^y aandt pb» da ataihoidar an BoUanda. Gcanvali pamuindt aaaaaa, dana cet «nfiuat, la id Gbarlaa Vf aon fianil-ptoy al lapeaaionnaiceda Witt veac^t la aang d*qxi panaionnaire* Cette manœuvra da Witt Hat enfin la cause funeste de sa mort et de celle de son frère : mais vdlk à peu près toutes les catastrophes sanglanta aawaéai an fioUanda par la combat de la liberté et de l'ambition. La compagnie des Indes, indépendante de ces factions, n'en bâtit • pas

moins Batavia, dès l'année 1618, malgré les rois du pays, et malgré les Anglais qui vinrent attaquer ce nouvel établissement. La Hollande, marécageuse et stérile en plus d'un canton, se faisait, sous le cinquième degré de latitude septentrionale, un royaume dans la contrée la plus fertile de la terre, où les campagnes sont couvertes de riz, de poivre, de canne à sucre, et où la vigne porte deux fois l'année. Elle s'empara depuis de Bantam dans la même lie, et en eut la domination. Cette seule compagnie eut huit grands établissements dans les Indes, en y comptant le cap de Bonne-Espérance, quoique à la pointe de l'Afrique, plus important qu'elle en même temps que le Portugal en 1653. Digitized by Google

332 CHAPITRE CLXXXVU. — DE LA HOLLANDE. Vê m It
 mêm» imaps les BoBAiidÉlB «^itaMitisaieit taniA ans eitrenltét dt forint,
 ils oomiBflMèfevI à éleiidn le^ de rOoeMexit en Améri(|DS, après
 l'expiratioa ds U M?» de deus «nnés avec PEspagne. La compagnie
 d'Occident se rendit mattresse da presque tout le Brésil, depuis 16:23
 jusqu^en U*i36. On vit avec étoiUM» ment, par les registres de cette
 compaprnne, qu'elle avait, dans ce court espace de temps, équipé huit cents
 vaisseaux, tant pour la guerre que pour le commerce, et qu'elle en avait
 enlevé cinq cent quarante-cinq aux Espagnols. Cette compagnie l'emportait
 alors sur celle des Indes orientales ; mais enfin , lorsque le Portugal eut
 secoué le joug des rois d'Espagne, il défendit mieux qu'eux ses possession»,
 et regagna le Brésil, où il a trouvé des trésors nouveaux. plus fractueiue des
 eipéditioiu bollaiidaises Ait e^ de l'amiral IHerre Htin, qui eidera tous les
 gaHons d'Espagne reveneat de la Bmne, et rsij^rta, dans oe seol ^yage,
 Tin^t mlUleos de mm Mvres à sa patrie* Les trésoi;8 du nirama monde,
 eenqpds par les li^ Sois, senîiieBt à fortifier contre eux leurs aDdeos iqiHs,
 deveoas irs ennemis redentables. Ia république, pendant gnatne-iriagia ans,
 ii TOUS en exceptez une trêve de douze années, soutint eelle gnem dans les
 Pays-Bas, dans les Grandes-Indes , et dans le nouveau monde; et elle fut
 assez puissante pour ;cûnclure une paix avantageuse à Munster, en 1647,
 indépendamment de la France, son alliée et longtemps sa protectrice, sans
 laquelle elle avait promis de ne pas traiter. Bientôt après, en 1652, et dans
 les années suivantes, elle ne craint point de rompre avec son alliée,
 l'Angleterre; elle a autant de vaisseaux qu'elle; son amiral Tromp ne cède au
 fameux amiral Blake qu'on mourant dans nne tetafOe. Slle sseomt ensolle le
 roi de Danemark , assiégé dads Copenhague par le roi de SoMe, Ciiailles X.
 8a flotte, commandée par l'amiral OMam, liât la flotte suédoise,
 etdéliffeOo» penhagae. Touloun rivale *dti eommerw des Anglais, elle kor
 ftit la guerre sous Charles II comme sous GronrufeU, et avec de bien pWf»
 grands succès. Elle devient l'arbitre des couronnes en Iflgg^ louis XI¥ est
 obligé par elle de faire la paix avec l'Espagne. Cette même république ,
 auparavant si attachée à la France, est depuis ce temps-A jusqu'à la fin du
 xvn* siècle l'appui de l'Espagne contre la France même. Elle est longtemps
 une des parties principales dans les affaire^ de l'Europe. Elle se relève de
 ses chutes; et enfin, quoique aff'aiblie, el!e subsiste par le seul commerce,
 qui a servi à sa fondation, sans avoir fait en Europe aucune conquête que

celle de Maastricht et d'un très-petit et mauvais pays, qui ne sert qu'à défendre ses frontières; on ne fa point Toe s'agrandir depuis la paix de Munster : eu cela plus semUafae k Itéeienne répoMiqoe de Tyr , puissante par le seîd eommece , qn^ odfo de Carfhage, qui est tant de possessions en Afrique, el i edie de Tenise, gui sTèiait trop étendne dans la terre lérme. f
Digitizeu Ly v^jQOgle

CHAPITRE CULXXVUL — PU nAIWIIâBy. 333 Cbap.

GLKZXVIU. — Du Danemark, de la Suidê^ êt dê la Mifiie» ou zvn" «i^ii. Vous M iwy ez point te ItaiienMifc «ntm dmt te tyiHoit ie Ftoope au zn* fiète. Il n'y a rten d« mteianUA foi attite tea yma te aiitras aatioiia dépote te dévosition toteanélte du tjna Ghctetiem If. Ce foyanne, compoié du Daaamuk et da te Homégê^ ftal teoftemps gouTerné à peu près comme la Pologne. Ce AK une aristocralto à to> fuelle présidait uu roi électif. C'est l'ancien gouToirmeBM&t de presque toute VEurope. Mais, dans l'année 1660, les états assemblés défirent au roi Frédéric III le droit héréditaire et la souveraineté absolue. Le Danemark devient le seul royaume de la terre où les peuples aient établi le pouvoir arbitraire par un acte solennel. La Norvège, qui a six cents lieues de long, ne rendait pas cet État puissant. Un terrain de rochers stériles ne peut être beaucoup peuplé. Les îles qui composent ie Danemark sont plus fertiles ; mais on n'en avait pas encore tiré les mâmea avaatages qu'aujourd'hui. On ne s'attendait pas encore que taa Iteaate aniateatuu Jour «aeoiiipagmedei Indes, etuadliMIMemiit àTiaimnehar ; que te lai pimrnit anteeteur abéflBent amie*vaiieaftux da gneaa al ma année de fiagMnf mifle tenuMi. lea fuufania^ aaoïe aont eanutte tes komoies : ib se fomaal ttnL L'Sssprit de eomaatea, Midttftiie, d'économie, s'esteommuidquédepnMàaeiiyiodia. ia ne paderai point ici des guerres que te Danemark a si souvent soutenues contre la Suède; eUea n'ont presque peint laissé de grandes traces ; et vous aimez mieux considérer les mœurs et la forme des gouvernements, que d'entrer dans le détail des meurtres qui n'ont point produit d'événements dignes de la postérité. Les rois, en Suède, n'étaient pas plus despotiques qu'en Danemark aux xvi* et xvii* siècles. Les quatre états, composés de mille gentilshommes, de cent ecclésiastiques, de cent cinquante bourgeois, et d'environ deux cent cinquante paysans, faisaient les lois du royaume. On n'y connaissait, non plus qu'en Danemark et dans le Nord, aucun de oea titres de eomte, de marquis, de teauUy'st uéqoenia dans te reste da ^flurope. Ce ffit te rd Êe, flte da GneUna Yasa, qui tes in» troduteit ms WU Cet firic cependant était Uen loin de régner avae vu poufoir itadu, et il laissa au mande un nomi exempte te malheurs qui peuvent suivre le désir d'être despotique, et FIneapaeité da l'être. (1^) I

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

834 Cmvnm CUDOCYin. DAHtlUiat découvert, atin que personne ue doutait de sa mort, «t q^'otL nt pâit te servir de son nom pour troubler le nouveau règne. (1580) .Le jésuite Possevin, que le pape Grégoire XIII envoya dans ia Suèdo et dans tout le Nord, en qualité de nonce , imposa au roi Jêuif puur pénitence de cet empoisonnement, de ne faire qu'un repas ttnttoftnuÎMwiis; pénitence ridicule, mais qui montre ta moins que J« «tetdoll#ti*«qÉl. Otns dm roi Mo ifiliot M punit plot rigouNi !• iti Jten, si H mtam Muivin, nt pmnt léniilr k fùm éominer la nUgta «rtboliqnt. Ufol Xna, ne^êaeomxiodaftptt de la latbérienne , tenta de faire reeeTOir la grecque ; mais il n'y réussit pas davantage. Ce mi atait quelque teinture des lettiea, et il était presque le leul dans son royaume qui se môle de controTerse. Il y avait une université à Upsal, mais elle était réduite à deux ou trois profos«:ears sans étudiants. La nation ne connaissait que les armes, sans avoir pourtant fait encore de progrès dans l'art militaire. On n'avait commencé à se servir d'artillerie que du temps de Gustave Vasa ; les autres arts étaient si inconnus, que , quand ce roi Jean tomba malade en 1592, il mourut sans qu'on pût lui trouver un médecin; tout au contraire des autres rois, qui quelquefois en sont trop environnés. Il n'y avait enoere ni médecin ni chirurgien en Suède. Quelques épieiers vendaient mn^mmà dm droguée médioinales qu'on prenait «n Iiaaaafd. On en uaaHaineidafts presqnetotttleMid. Lee hommes, bien loin d*y être eaqpeeée à l'ah» dee art», s^mlentpas en eneoN ee proeimr les aitt néceaaaires. Cependant la 8«ade pouvait alors devenir très-pniasante. 9igismond, fils du roi Jean, avait été élu roi de Pologne (1587), cinq ans avant la mort de son père. La Suède s'empara alorsde Ift Finlande et^e TEsthonie. (1600) Sigismond, roi de Suède et de Pologne, pouvait conquérir toute la Moscovie, qui n'était . alors ni bien gouvernée ni bien armée; mais Sigismond étant catholique et la Suèdo luthérienne, il ne conquit rien, et perdit la couronne de Suède. Les mêmes états qui avaient déposé son oncle Eric le déposèrent aussi (1604), et déclarèrent roi un autre de ses oncles qui fut Charles IX, père du grand Gustave-Adolphe. Tout eela ne se passa pas sans les troubles, les guerres et les conspirations fvl aeeompagnent de tels changements. Charles IX n'était regardé que MMne «ft mipetenr per les prinees alliés de sigismond mais ei Mde U élail roi légitime. . (1611) OasCave^olphe, sott me, lui soeoédi sans aneim otetaele» n'ayant pu eneoara di»4ialtads aeeomplis, qui esl Pêge de la

majorité des rois de Suède et de Saaenark, ainsi que des princes de Tempire. les 3aédois ne possédaient point alors laScanie, la plus belle de leurs provinces : elle avait été cédée au Danemai^ dès le xnr* siècle, de sorte que le territoire de Suède était presque toujours le théâtre de toutes les guerres entre les Suédois et les Danois. La première chose que lit Gustave-Adolphe, ce fut d'onttrer dans cette province do Scauie; mais il ne put jamais la reprendre. Ses premières guerres furent infruaueuses ; ii fut obligé de faire la paix a?ec le Danemark (1613). Il Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

Ml avait tant de penchant pour la guerre, qu'il alla attaquer les Moscovites au delà de la Newa, dès qu'il fut délivré des Danois. Ensuite il se jeta sur la Livonie, qui appartenait aux Polonais; et, attaquant partout Sigismond, & son cousin, il pénétra jusqu'en Lithuanie. L'empereur Ferdinand II était allié de Sigiemonde et Czaïski, mais Sigismund ne put rien faire. Il mourut en 1632. Christine) sa fille, non moins célèbre que lui, ayant régné aussi glorieusement que son père avait combattu, et ayant présidé aux traités de Westphalie qui pacifièrent l'Allemagne, étonna l'Europe par l'abdication de sa couronne, à l'âge de vingt-sept ans. Puffendorf dit qu'elle fut obligée de se démettre : mais en même temps il avoue que, lorsque cette reine communiqua pour la première fois sa résolution au sénat, en 1651, des sénateurs en larmes la conjurèrent de ne pas abandonner le royaume ; qu'elle n'en fut pas moins ferme dans le mépris de son trône, et qu'enfin ayant assemblé les états (21 mai 1654), elle quitta la Suède, malgré les prières de tous ses sujets. Elle n'avait jamais pu supporter le poids de la couronne. Elle aimait les beaux-arts. Si elle avait été reine en Italie où elle se serait retirée, elle n'eût point abdiqué. C'est le plus grand exemple de la supériorité réelle des arts, de la politesse, et de la société perfectionnée, sur la grandeur qui n'est que grandeur. Charles X, son cousin, duc des Deux-Ponts, fut choisi par les états pour son successeur. Ce prince ne connaissait que la guerre. Il marcha en Pologne, et la conquit avec la même rapidité que nous avons vu Charles XII, son petit-fils, la subjuguier, et il la perdit de même. Les Danois, alors défenseurs de la Pologne, parce qu'ils étaient toujours ennemis de la Suède, tombèrent sur elle (1658) : mais Charles X, quoique chassé de la Pologne, marcha sur la mer glacée, d'île en île, jusqu'à Copenhague. Cet événement prodigieux fit enfin conclure une paix qui rendit à la Suède la Scanie, perdue depuis trois siècles. Son fils, Charles XI, le premier roi véritablement sage et son petit-fils, Charles XII, l'état du royaume sous Miroverai ici qu'une seule chose, qui montre l'usage de la force, du gouvernement a changé dans le Nord et combien il a fallu de temps pour le changer. Ce n'est qu'après la mort de Charles XII que la Suède, toujours guerrière, s'est enfin tournée à l'agriculture et au commerce , autant qu'un terrain ingrat et la médiocrité de ses richesses peuvent le permettre. Les

Suédois ont eu enfin une compagnie des Indes; et leur fer, dont ils ne se servaient autrefois que pour combattre, a été porté avec avantage sur leurs vaisseaux, du port de Gothembourg aux provinces méridionales du Mogol et delà Chine. Voici une nouvelle vicissitude et un nouveau contraste dans le Nord. Cette Sutide, des^otii^uemaut gguvtiinéej >t d^v^juac da uui jumelé Digitized by Google

royaume de la terre le plus libre et celui où les rois sont le plus
pendants. Le Danemark, au contraire, où le roi n'était qu'un duc, où la
noblesse était souveraine, et le peuple esclavé, devint, dès l'an 1661 un
royaume entièrement monarchique. Le clergé et le baronage danois durent
«1 donner à la BMMBt ilMolii que éammmier; fU fenèreat ees noUti à être
si^Ms o0Buae«iii, «ti éfber au roi Frédéric une autorité sans bornes. Or
monarque fut seul dans la forme qui, par un contrat formel de l'État les
ordres de l'État, fut reconnu pour souverain absolu des hommes et des lois,
pouvoir qui faisaient, la régner et la négliger à sa volonté. On lui donna
juridiquement ces armes terribles, contre lesquelles il n'y a point de
bouclier. Ses successeurs en ont rarement abusé. Ils ont senti que leur
grandeur consistait à rendre heureux leurs peuples. La Suède et le
Danemark sont parvenus à cultiver le commerce par des routes
diamétralement opposées, la Suède en se rendant libre, et le Danemark, en
cessant de l'être*. Qy#. CLynx. ne le Mflyne mm xvnp itfcls, H 4m
mtimtm ! e» «eifoàreff. La Pologne était le seul pays qui, joignant le nom
de république à celui de monarchie, se donnât toujours un roi étranger,
comme les Vénitiens choisissent un général de terre. C'est encore le seul
royaume qui n'ait point eu l'esprit de conquête, occupé seulement de
défendre ses frontières contre les Turcs et contre les Moscovites. Les nations
catholique et protestante, qui avaient troublé tant d'états, pénétrèrent enfin
dans cette nation. les protestants furent assez considérables pour se dire
accorder la liberté de conscience en 1587 ; et leur parti était déjà si fort, que
le nonce du pape, Annibal de Capoue, n'employa qu'eux pour tâcher de
donner la couronne à Tarchiduc Maximilien, frère de l'empereur Rodolphe
II. En effet, les protestants polonais élurent ce prince autrichien, tandis que
la faction opposée choisissait le Suédois Sigismond, petit- fils de Gustave
Vasa, dont nous avons parlé. Sigismond devait être roi de Suède, si les
droits du sang avaient été consultés : mais vous avez vu que les états de la
Suède disposaient du trône. ^ Il était si loin de régner en Suède, que
Gustave- Adolphe, son cousin, fut sur le point de le détrôner en Pologne, et
ne renonça à cette entreprise que pour aller tenter de détrôner l'empereur.
' C'est une chose étonnante que les Suédois aient souvent parcouru la
Pologne en vainqueur et que les Turcs, bien plus puissants, n'aient jamais
pénétré beaucoup au delà de ses frontières. Le sultan Osman attaqua les
Polonais avec deux cent mille hommes, au commencement de Sigismond, du côté de la

Vddavie : les Cosaques, scoili peuples alors atle* chés à kr^ublique et sons sa protection, rendirent par une résietanee 1« GSicliâj^itre a été écrit avant la révolution de 1772. (Éd.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

opiniâtre, l'irruption des Turcs inutile. Que peut-on conclure du mauvais succès d'un tel armement, smuu que les capitaine^i d Osman oe savaient pas faire la guerre ? (1633) sigijMwi mmnt 1> Mf» amiê qom OaHm»Adbiplw* te ft]»lMlMas, qui lui MMoMa, litcQflUBMieerkMd» déMioidaM Mifti èMaîlf aux Rosses et aux Turcs. Ces peuples, qu^I faut distinguer dwOosaques du Tanaïs , habitent les diuxriyes du Borysthône : leur yim est entièrement semblable à celle des anciens Scythes et des Tartares des bords du Pont-Euxin. Au nord et à l'orient de l'Europe, toute cette partie du monde était encore af^reste : c'est l'image de ces prétendus siècles héroïques où les hommes, se bornant au nécessaire, pillaient ce nécessaire chez leurs voisins. Les seigneurs polonais des palatinats qui touchent à l'Ukraine voulurent traiter quelques Cosaques comme leurs vassaux, c'est-à-dire comme des serfs. Toute la nation, qui n'avait de bien que sa liberté, m «mlm iiuaniBflment, al désola tengtflitpa lii tame da k Pologne. Gia Cosaques étalant da la raUgioA grecque, et aa fet «BflOM una faioa da plus pa» laa randia ioéM» ifltslinit tnriT Inir rilTHHîf laïuas se donnèrent aux Rusaat, laa airtna au Tma, toujoora à aandititton da vivre dans leur Utea anaïahie. Us ont acnaane la peu qu'ils ont de la religion des Grecs,. et ils ont enflm perdu presque entièrement leur liberté sous l'empire de la Russia» qui, après avoir été policée de nos jours, a voulu les policer aussi. ' Le roi Ladislas mourut sans laisser d'enfants de sa femme MarieLouise de Gonzague, la même qui avait aimé le grand écuyer CinqMars. Ladislas avait deux frères, tous deux dans les ordres : Tua jésuite et cardinal, nommé Jean Casimir; l'autre évêque de Breslau et de Kiovie. Le cardinal et l'évêque disputèrent le trône. (1048) Casimir fut élu. Il renvoya son diapaaii, piil la aoaronw da Mogne, et épousa la teiive de scn fitoi; aaaîa ifiêa mit vu, pendani fli^il anBéas» son royaume ioviom tronblé par des ItetiaiiSy detaaté la&tdt par la roi de Suède y Gliarles X, tantôt par les Moscovites et par Isa Cosaques, il fOiTît l'eiample de la reine ChristiM : il abdiqua comme elle (1668) y mais avec moins da gloire, et aUa mourir à Paria alM da Ssial Gatmain des Prés. La Pologne ne fut pas plus heureuse sous son successeur Michel Coribut. Tout ce qu'elle a perdu en divers temps composerait un royaume immense. Les Suédois lui avaient enlevé la Livonie, que les Russes possèdent encore aujourd'hui. Ces mêmes Russes, après leur avoir pris autrefois les provinces de Pleskou et de Smolensko,

s'emparèrent encore de presque toute la Kiovie et de l'Ukraine. Les Turcs prirent, sous le règne de Mehmed III, la Podolie et la Volynie (1672). La Pologne ne put se conserver qu'en se rendant tributaire de la Porte Ottomane. Le grand maréchal de la couronne Jean Sobieski, pour effacer cette honte, il la vérité, dans le sang des Turcs à la bataille de Chokzim : (1674) cette célèbre bataille délivra la Pologne du tribut et valut à Sobieski la couronne; mais apparemment cette victoire si célèbre ne fut pas aussi sanglante et aussi décisive qu'on le dit, puisque les Turcs furent vaincus — yui 22 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

aaS CHAFTTRS Cfimry, — - DB. LA POLOGIIB trardèi oiit
aloi*s la Podolie et une partie de rukruiûe, avec rimpurUote forteresse de
Kaminieck qu'ils avaient prise. Il est vrai que Sobieski, devenu roi, rendit
depuis aOA nom immorHlparVi 4AifniMMdt Titane; miitttiie put jamais
npNntolaodniMkf «t 1m Tons ne itel fîtadti qu'apêi sa motl, £ te piix de
Outovili, «a tm. La Pèt^gM, 4inatovlii 4ti aiofiwMt, m dhiBai riche ni plus
paum; mais m diMiplins sflilaire m pétant point pwiwtionnée, et le czar
Pierre ayant enfin, par le MOfin des étrangers, introduit chez lui cette
discipline si avantageuse, il est arrivé que les Russes, autrefois méprisés de
la Pologne, l'ont forcée en 1733 à recevoir le roi quMls ont voulu lui
donner, et que dix mille Russes ont imposé des lois à la noblesse polonaise
assemblée. I/impératrice-reine Marie-Thérèse, l'impératrice de Russie
Catherine II, et Frédéric, roi de Prusse, ont imposé des lois plu&duresà cette
république, au moment que nous écrivons '. Quant à la religion, elle causa
peu de troubles dans cette partit du monde. Les unitaires eurent quelque
iempê dm églises dans la Fologne, dans Jk IMbiOÊXA^^ in eoaiBflelBtat
da zvb* lièote» te nnittiTes, qiiVA afpiilte Hnttt iMdi

The text on this page is estimated to be only 17.85% accurate

AU xÿu* sliQLi. m dans tant de provinces, sans avoir aujourd'hui de temple en aucun endroit du monde. Il semble qu'on ait craint d'admettre parmi les communions du christianisme une secte qui avait autrefois triomphé & i lungtexops de toutes les autres oommimioiuu C'est CDOOM m eonlvedietta ii Peipril iimmlii. Oafia^iortt, es •ffet, qtto les ehfélieae nmiMlietnt drâ JÉS«Mllirift«ii BieiiM^ lion indifinMdaDieay et peuMiBtiiptrée, oa qu'ib léiAmt dn liii jft pMBièn eiéttm de Dieu ? Cm àm eyitàiâM eonl ioduai jaaocipréhoMiÎMeeî mais les lois de la moitié^^ Femewr dette» et oM du prochain^ «81 éflilennt àUpe>téedatotlt«oadey éBetoilet iiéoeiiiUrei* Nous ne donnions point alors le nom de Russie à la MoBcovie, et nous n'avions qu'une idée vague de ce pays; la ville de Moscou, plus connue en Europe que le reste de ce vaste empire, lui faisait donner le nom de Moscovie. Le souverain prend le titre d'empereur de toutes les Kussies, païee qu'en effet il y a plùsieixi ptorinoee àè ti wn qA lui appaftteaUiBI, mi Êat Ieii|iel lei tt • dei yiHwrttoai K la MoMifl» «Il BMrie m fomrBitl «i zn* éiUkê à m |vle IftPelogat. tetfeefwds, aioiifnelw aoUtepoloBiii, iompliieit pour KmtB toav ffcheiie lm inbltants de leurs terres; lie eoltivMev» étaient Iflufi awlayeD* la czar était quel^paMs ehtîfi far«iK bo^rd8; mais aussi ce czar nommait souvent son successeur, ce q«l n'est jamaii arrivé en Pologne. L'artillerie était très- peu en usage an XVI* siècle dans toute cette partie du moTido, la discipline militaire inconnue : chaque boyard amenait ses paysans au rendez-vous des troupes, et les armait de flèches, de sabres, de bâtons ferrés en forme de piques, et de quelques fusils. Jamais d'opératiuiis réf^ulières en campagne, nuls magasins, point d'hôpitaux : tout se faisait par incursion ; et quand il n'y avait plus rien à piller, le boyard, ainsi que le staroete polonais et le minatartaia, raMBiltia traiiitti LnlMiar laa ehamps, oeodulr* aea tmpiooay el eombntte, toiti lnrinda» llnflMi]uai^MiinnpedtPlemla0ranrt*, «te'eella tledei trois quarts des habitants de la tam* L«a Rmiea oanquiiant aieéBMKt, au nriUan da liède, les royaumes de Casanatd'Aatracan sur les Tartares afklblis et plus mal itisaiplinée qu'eux encore; mais jusqu'à Pierre le Grand, ils ne purent se soutenir contre la Suède du côté de la Finlande ; des troupes régulières devaient nécessairement l'emporter sur eux. Depuis Jean Basilowitz, ou Basilides, qui conquiert Astracan et Gasan, une partie de la Livonie, Pleskou, Novogorod, jusqu'au caar Pierre, il n'y a rien eu de

considérable. Ce Basilides eut une étrange rwiemblance avec Pierre T»";
c'est que tous deux firent mourir leur ûls. Jean Basilides, soupçonnant son
fils 1. voy. VUiêlairi dê Pimê U Qirmà^ diap. i». Digitized by Google

pendant le siège de Pleskou, le tua cfiaioOiiP èà pique; et Pierre ayant fait condamner le sien à la mort, ee jamt ^nace ne survécut pas à sa condamnation et à sa grâce. L'histoire ne fournit guère d'événement plus extraordinaire que celui des fameux Demetrius (Dmitri), qui agita si longtemps la Russie après la mort de Jean Basilides (1584). Ce czar laissa deux fils, Tun nommé Fédor ouThéodor, TautreDeraetri ou Demetrius. Fédor régna; ûemetri fut conliué dans un village nommé Uglis avec la czarine sa mère. Jusque-là iMmaun de cette cour ntiTtient point encore adopté la politique ta catau et ta aaeiftDs empeveiin grecs, de aterifier lesprinoet dneang à la itaté dn trtne. Un premier minletr», nommé Borit^ntauNi S dont Féta avait époiué la amnr, pcrouda an ear Fédor qn'on ne pouTait bien régner qu'en imitant les Turcs, et en assassinant son frère. Ce premier minietre, Boris, envoya un officier dans le village où était élevé le jeune Demétri, avec ordre de le tuer. Ji'officier de retour dit qu'il avait exécuté sa commission , et demanda la récompense qu'on lui avait promise. Boris, pour toute récompense, fit tuer le meurtrier, afin de supprimer les preuves du crime. On prétend que Boris, quelque temps après, empoisonna le czar Fédor; et, quoiqu'il en fût soupçonné, il n'en monta pas moins sur le trône. (1597) Il parut alors dans la Lithuanie un jeune homme qui prétendait être le prince Demetri échappé à l'assassin. Plusieurs personnes, qui l'avaient vu auprès de sa mère, le reconnaissaient à des maKqoii airliiM. U fiSMMWsU parfléteamit an Fiince; il moBtrsIt la erob d*mr, «nifdila 4a piarraries, qu'on amdt atlaeiiéa an «m da Banmiri, à son iMpléma» Un palatin da Saadmir la reconniit d'àketd poor 1» ils ds Ma Bisilideat et pour la vériuAla onr. Un» diAta ém Fbbgns examina solennellement les preuiat da la naimBoa, et laa ayant tmVées incontestables, lui fournit une année pour chasser rnaoïpatsar Boris, et pour reprendre la couronne de ses ancêtres. Cependant on traitait en Russie Demetri d'impoteur, et même de magicien. Les Russes ne pouvaient croire que Demetri, présenté par des Polonais catholiques, et ayant deux jésuites pour conseil, pût être leur véritable roi. Les boyards le regardaient tellement comme un imposteur, que le czar Boris étant mort, ils mirent sans difficulté sur le trône le fils de Boris, âgé de quinze ans. (1605) Cependant Demetri s'avançait m Rassia mm Farnéa pdonaise* Geua qui étaient méeenisnts du goavamament mospovita sa dé* dasèient en sa fmnr* Un général rassa,

éfastenprésaneaderarmée de Dematrit s'écria : « U est la seul léf^time
héritier de Pempire, > et passa de son côté avec les troupes qu'il
commandait La révolution fat bientôt pleine et entière; Demetri ne fut pins
un magicien. La peuple de Moscou courut au château, et tratna en prison le
fils de Boris et sa mère. Demetri fut proclamé czar sans aucune
contradiction. On publia que le jeune Boris et sa mère s'étaient tués en
prison; il est plus vraisemblable que Demetri les fit mourir. 1 • Oodonoif.
(£dO Digitized by Gopgle

* 0 * AUX XVI* ET Xm* SLICLES. 341 La veuve de Jean Basilides, mère du vrai ou faux Demetri, était depuis longtemps reléguée dans le nord de la Russie; le nouveau czar renvoya chercher dans une espèce de carrosse aussi magnifique qu'on en pouvait avoir alors. Il alla plusieurs milles au-devant d'elle; tous deux se reconnoirent avec des transports et des larmes, en présence d'une foule innombrable ; personne alors dans l'empire ne douta que Demetri ne fût le véritable empereur. (1606) Il épousa la fille du duc de Sandomir, son premier protecteur ; et ce fut ce qui le peignit. Le peuple vint avec bonheur une impératrice catholique, une cour composée d'étrangers, et surtout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. Demetri dès lors ne passa plus pour un Russe. Un boyard, nommé Zuski, se mit à la tête de plusieurs conjurés; au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar, il entre dans le palais, le sabre dans une main et une croix dans l'autre. On égorge la garde polonaise : Demetri est chargé de chaînes. Les conjurés amènent devant lui la czarine, veuve de Jean Basilides, qui l'avait reconnu si solennellement pour son fils. Le clergé l'obligea de jurer sur l'Évangile ' et de déclarer enfin si Demetri était son fils ou non. Alors, soit que la crainte de la mort forçât cette princesse à un faux serment et l'amena sur la nature, soit qu'en effet elle rendit gloire à la vérité, elle éclara en pleurant que le czar n'était point son fils; que le véritable Demetri avait été, en effet, assassiné dans son enfance, et qu'elle n'avait reconnu le nouveau czar qu'à l'exemple de tout le peuple, et pour venger le sang de son fils sur la famille des assassins. On prétendit alors que Demetri était un homme du peuple , nommé Griska Utropoya , qui avait été quelque temps moine dans un couvent de Russie. On lui avait reproché auparavant de n'être pas du rite grec, et de n'avoir rien des mœurs de son pays; et alors on lui reprocha d'être à la fois un paysan russe et un moine grec. Quel qu'il fût, le chef des conjurés, le prenant de sa main (1606) , et se mit à sa place. Ce nouveau czar, monté en un moment sur le trône, renvoya dans leur pays le peu de Russes échappés au carnage. Mais comme il n'avait d'autre droit au trône ni d'autre mérite que d'avoir assassiné Demetri, les autres boyards, qui de ses égaux devenaient ses sujets, prétendirent bientôt que le czar assassiné n'était point un imposteur, qu'il était le véritable Demetri, et que son meurtrier n'était pas digne de la couronne. Ce nom de Demetri devint cher aux Russes. Le chancelier de celui qu'on venait de tuer s'avisait de dire qu'il n'était pas mort, qu'il guérirait bientôt de ses blessures, et qu'il repaîtrait à

la tête de ses fidèles sujets. Ce chancelier pareotffut la Moscovie, menant avec lui, ântt une^ litière, un jeune homme auquel il dcnnait le nom de Demetri, et qu'il traitait en sourerain. A ce nom seifl les peuples se soidevèreot; il se donne des hataflei au nom de ce DeoMtrf qalon ne Toyiit pu : mais le parti dit ebancéKer ayant été battu, ce second Demetri disfaïüt bientôt. Les fmagInalSons étaient si frappées de ce nom, qofus troisième Demetri se présenta en Pologne. Celui-là fut plus heureux que les euttes; il fut seutwu par le roi de Pologne Sigiimond,- et vint as* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

342 CHAPITRE CXC. — DE LA RUSSIE éiégnr Je tyna Zuski
daiiB Moteou infiiiie. ZimId, enfermé dans Mo»coa, tenait encore en sa
puissance lâteave du premier BemeCri, ei le palatin de Sandomir, père de
cette veuTe. Le troisième redemanda la princesse comme sa femme. Zuski
rendit la fille et le f ^rc . espérant peut-être adoucir le roi de Pologne, on
flattant que la palatine ne reconnaîtait pas son mari dans un imposteur;
mais cet imposteur était victorieux. La veuve du premier Demelri ne
manqua pas de reconnaître ce troisième pour son véritable époux : et si le
premier trouva une mère, le troisième trouva aussi aisément une <5pouse.
Le beau-père jura que c'était là son gendre, et les peuples ne doutèrent plus.
Les boyards, iartagés entre l'œurpatcur Zuski et rimposleur, ne
reconnurent ni l'un ni l'autre. Us déposèrent Zuski, etiemifeni dilli m
eouvent. C'était encore une auperstition des Russes « oonne de Tandenne
Sjg^sc grecque , qu'un prince qu'on avait fait mdne ne pouvait plus régner :
oe même usage s'était insensiblement établi autrefois dans l'Église latine.
Zuski ne reparut plus, et Semetri fiit aamsfné dans un festin par des
Tartares. (1610) Les boyards alors offrirent leur couronne au prince
Ladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne. y-*^P^« se préparait à venir la
rece- | voir, lorsqu'il parut encore un quatrième Demetri pour la lui disputer,
j Celui-ci publia que Dieu l'avait toujours conservé, quoiqu'il eût été !
assassiné à Uglis par le tyran Boris, à Moscou par l'usurpateur Zuski, et
ensuite par des Tartares. Il trouva des partisans qui crurent ces trois .
miracles. La ville de Pleskou le reconnut pour czar; il y établit sa cour
quelques années, pendant que les Russes, se repentant d'avoir appelé les
Polonais, les ciiassaient de tous côtés, et que Sigismond ' renonçait à voir
son fils Ladislas sur le trône des czars. Au miUett de ces troubles,
onmitmirletrdnelefiidupatriavdieFéderRoBMiiiov: ce patrlarohe était
paient, par les femmes, du esar Jean BasQides. Son fils, Michel FédéiowiU,
c'est-knlire de Fédor, ftit élu à r«ge de dixHi^t ans par le crédit du père.
Toute la Russie reconnut ce Miehel, ! et U viUe de Pleskou lui livra le
iiuatrième Ikunetti^ fui finit par être pendu* I n en restait un cinquième :
c'était le fils du premier , qui avait régné en effet, de celui-là même qui avait
épousé la fille du palatin de Sandomir. Sa mère l'enleva de Moscou
lorsqu'elle alla trouver le troisième | Demetri, et qu'elle feignit de le
reconnaître pour son véritable mari. (1633) Elle se retira ensuite chez les

Cosaques avec cet enfant, qu'on regardait comme le petit-fils de Jean Basilides, et qui, en effet, pouvait bien l'être. Mais dès que Michel Fédérowitz fut sur le trône, il força les Cosaques à lui livrer la mère et reniknti et les lit no^{er} 1 un etf^{utft}» ^ On ne s^{altendait} pas à ua aititae Oometri. Cepenaut, souaFeoipire de Miolial Fédérovita en IUUNie, et eoua le regae da Ladislav «n Pelomi, en til eneora un aouvsMi prétendant de eu non I la eonr de Baaiia. Quelqpm jawiea gens, en as Mgaanl aM «a Gflsavie de te âge , apeipçure&t sur son dos des caractérea fuseei, imprimés «vee ime aiguille; en y llesit ; i^{seietr}^, fik dn \$gmr tenelK. CeloM yassa

Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 22.40% accurate

10X xn* n xvnf siÉcua» pour ce même fils de la palatine de Sandomir, que le czar Fédérowitz avait fait noyer dans un étang glacé. Dieu avait opéré un miracle pour le sauver ; il fut traité eu liis du czar à la cour de Ladislas, et on prétendait bien se servir de lui pour exciter de nouve'aux troubles eu Russie. La mort de Ladislas, son protecteur, lui ôta toute espérance : il se retira ea Suède, et de là dans le Holsteia; mais maiiieureusemeuL pour lui le due de HoUteio avait envoyé en Moscovie une. ambassade pour iMMf imiini de loie de Perse, et m unbiMadar n^yaiil réimi ^ AMm des detlei k MotBMy le doe d* Holil^ ^Mmm di k dMi « MmBt ai d qui M aak « ToDtes ces ayentures, qui tienneKl du ftMeux , et qui SOBI ywftmt ' tr>i ifiM, a^MrriTent point chez les peuples policés qui ont une forint de gouTemement régulière. Le czar Alexis, fils de Michel Fédérowitz, et petit-fils du patriarche Fédor Romanow, couronné en 1645, n'est guère connu dans l'Europe que pour avoir été le père de Pierre le Grand. La Russie, jusqu'au czar Pierre, resta presque inconnue aux peuples méridionaux de l'Europe, ensevelie sous un despotisme malheureux du prince sur les boyards, et des boyards sur les cultivateurs. Les abus dont se plaignent ai^ourd'hui les nations policées, auraient élé des lois diTisee pour lei Rueies. Il y a quelques règlements panot Ma qot MttiM to ammm ûm mmirqntU et dit manftctn* rim; Mii daat oit pays du Nodc Û dliil tais marc dfaviif m lit : oa iiodiaa iwdii fboâiiii, qoi ki MilM pi«m ^MpêAmÊÊBL fidm éMéidiSi m iSm d'une pii« étmmtlf aoîi domestique, soit samija. Lors^ili k MWli .de Garlisle,» «mbassadeur de Charles II d'Angleterre à Moscou, traTersâ tout l'empire russe d'Ar* change! en Pologne, en 1663, il trouva partout cet usage, et la pauvreté générale que cet usage suppose, tandis que l'or et iipiwcuriâa brillaient à la cour, au milieu d'une pompe grossière. Un Tartare de la Crimée, un Cosaque du Tanaïs, réduit à la vie sauvage du citoyen russe, était bien plus heureux que ce citoyen, • puisqu'il était libre d'aller où il voulait, et qu'il était défendu au Russe de sortir de son pays. Vous connaissez, par l'histoire de Cliarles ZII, ei piviiHi>di IkM I*», foi i^ Iram nsknte, quelk dilEfrinci immm um dkvMlik a lociMli diat ^.mÊnin* Tnm lièski ntaiiit p« ite ii lidt liiii €11 ftjytgMt fiiilffl^ Après la mort de Sélim II (1585), les Ottomans conservèrent leur supériorité dans l'Europe et dans l'Asie. Ils étendirent encore leurs frontières sous le règne d'Amurat IIL Ses généraux prirent, d'un côté, iUab en Hongrie, et de l'autre,

Tibris en Perse. Les janissaires, redoutables aux ennemis, l'étaient toujours à leurs maîtres; mais Amurat III leur fit voir qu'il était digne de leur commander. (1593) Ils vînr rent un jour lui dMaander k Ute dtt tidteidar, c'iil-à«diri du fmd Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

314 . CHAPITRE CXCI. — DE L'EMPIRE OTTOMAN
Il est tenté de venir à bout de la porte et
menaçait le sultan même. Il leur fit oïr la mort : soit de fous les
officiers du sérail, il fond sur eux le sabre à la main il en tue plusieurs; le
reste se dissipe et obéit Cette milice si tière souffre qu'on exécute à ses yeux
les principaux auteurs de l'émeute : mais quelle milice que des soldats que
leur maître était obligé de combattre ! On pouvait quelquefois la réprimer;
mais on ne pouvait ni l'accoutumer au joug ni la disjoindre, ni l'abolir, et
elle disposa souvent de l'empire. Mahomet III, fils d'Amurat, méritait plus
qu'aucun sultan que ses janissaires usassent contre lui du droit qu'ils
s'arrogeaient de juger leurs maîtres. H. Comnenus se venge, à ce qu'on dit,
par son père, qu'il avait fait mourir son père. Mis au jour par son père,
Sibum de son père, qu'il avait fait mourir son père. Oa mmmà psia»; il n'y a
qu'un seul Uribles est puni : les barbares gouvernaient avec sagesse et les
tansylvanie contre l'empereur Rodolphe II, qui abandonnait les États de son
père et de l'empire; il dévasta la Hongrie; il prit Agria en personne (1596), à
la vue de l'archiduc Mathias; et son fils ne laissa pas de maintenir
la grandeur ottomane. Pendant le règne d'Achmet I^{er}, son fils, depuis 1603
jusqu'en 1631, tout dégénère. Sha-Abbas le Grand, roi de Perse, est toujours
vainqueur des Turcs. (1603) Il reprend sur eux Tauris, ancien théâtre de la
guerre entre les Turcs et les Persans; il les chasse de leurs conquêtes, et par
là il délivre Rodolphe, Mathias et Ferdinand II d'inquiétude. Il combat pour
les chrétiens sans le savoir. Achmet conquit, en 1639, une paix bonteuse mais
y eut un massacre (il lui prit Agria, Ctoiss^e Fsst,
Albs^e Royale et Bquisepar Msi Mit M. Mestl^o eo Bli^e
pddsdel & IMMirss Ca Itt Siqwvoissitt TC Ussas BOMBn hmA 8opM, arrêter
les pègres des Turcs contre l'Autriche «t eoit Tenise; et, dans les temps
antérieurs, l'ennemi des Turcs Oni Htsnlliwpls Ce qui se passe après la mort
d'Achmet nous prouve bien que le gouvernement turc n'était pas cette
monarchie absolue que nos historiens nous ont représentée comme la loi du
despotisme établie sans contradiction. Ce pouvoir était entre les mains du
sultan comme un glaive à deux tranchants qui blessait son maître quand il
était manié d'une main faible. L'empire était souvent, comme le dit le comte
Marsigli, une démocratie militaire, pire encore que le pouvoir arbitraire.
L'ordre de succession n'était point établi. Les janissaires et le divan ne

choisbMBtpsifltpoiirtar empersor leits^Ac bmetq^ s^ppeltR Oman, nsM
Ifnsupba, Mm d^Aebmst (16U). Us st dlgoûtèreat «i bout ds dmx mois de
Hiislspba, qifon dteitfnospiMsds régner; fis ItniMDl eft prison et
proelsasèrent le feuatoansn^ssttiivev, igéâtisvM ans : ils régnèrent en
effet sous son WNl. Mustapba, du fond ds sa prison, aimlleieore un parti.
Sa fastisa persuada aux janissaires que le jeune Osman avait dessein de
diminuer lenr nombre pour «ifaibUrlmirpottfoir.Oft déposa Oma mv sepséu
Voy. cbap. xcui. (&sO Digitizeu Ly v^jQOgle

texte; on renferma aux Sept-Tours, et le grand vizir Daout alla
 lui-même égorger son empereur (1622). Mustapha fut tiré de la prison pour
 la seconde fois, reconnu sultan, et au bout d'un an déposé encore } ar les
 mêmes janissaires qui l'avaient deux fois élu. Jamais prince , depuis
 Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de
 Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, puis
 conduit aux Sept-Tours, et étranglé dans la priabn. Tout change sous Amurat
 II, au commencement du 16^e siècle. Il enleva le trébuchet. Il ne resta plus
 que de bâtir une ville sur les débris de la précédente. (12 décembre
 1638) il enleva Buam à Pane. Dix ans après, il partit de Bagdad,
 vers l'ancienne, Séleucie, capitale de la Mésopotamie, que les Perses
 n'ont cru depuis pouvoir mettre leurs frontières en sûreté qu'en dévastant
 trente lieues de leur propre pays par delà Bagdad, et en faisant une solitude
 stérile de la plus fertile contrée de la Perse. Les autres peuples défendent
 leurs frontières par des citadelles ; les Perses ont défendu les leurs par des
 déserts. Dans le même temps qu'il prenait Bagdad, il envoyait quarante
 mille hommes au secours du Grand Mogol, Sha-Jehan, contre son fils
 Aurangzeb. Si ce torrent qui se détachait de l'Afrique tombait sur l'Inde
 magne, occupée alors par les Mogols et les Français, et dévolue par elle-
 même à l'Europe, elle n'aurait pas été subjuguée. Les Turcs avouent que ce conquérant
 n'a fait de mérita que la valeur , qu'il était cruel, et que la débauche augmentait encore
 sa cruauté. Un excès de vin termina ses jours et déshonora sa mémoire
 (1639). Ibrahim, son fils, eut les mêmes vices, avec plus de faiblesse, et nul
 courage. Cependant c'est sous ce règne que les Turcs conquièrent l'île de
 Candie, et qu'il ne leur resta plus à prendre que la capitale et quelques
 forteresses qui se défendirent vingt-quatre années. Cette île de Crète, si
 célèbre dans l'antiquité par ses lois, par ses arts, et même par ses fables,
 avait déjà été conquise par les mahométans arabes au
 commencement du 9^e siècle. Usysalmit bâtit Candie, qui depuis a
 porté son nom à l'éternité. Les comparaisons des mœurs
 de l'antiquité et du présent, les lois de la morale, les
 croisades, les prières, les fêtes, les fêtes, les fêtes
 de l'empire grec au lieu de la décadence, Yabisa Ait aasas itoha pour
 adhérer à l'île de Candie, et assez heureuse pour la conserver. Une tenture

singulière, et qui tient du roman, attira les armes ottomanes sur Candie. Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de nie nommée Calismène. On prétendit que le vaisseau turc portait un fils du Grand-Seigneur. Ce qui le fit croire, c'est que le kislara-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, était dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans la bataille, le corps fut
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

MB CHAFinUE CXCL — >ra L*nPIRB OTTOMAN assurèrent que l'enfant appartenait à Ibrahim, et que sa mère l'ea- j voyait en Égyjite. Il fut longtemps traité à Malte comme fils du sultan, • dans l'espérance d'une rançon pruporliunnée à sa naissance. Le sultan dédaigna de proposer la rançon, soit qu'il ne voulût point traiter avec , les chevaliers de Malte, soit que le prisonnier ne fût point en effet son ' fiU. Ce prétendu prince, négligé enûn par les Maltais , se fit domiai- I

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

AU XVⁿ* SIÈGLB. 347 I w«ll mibjugutit IfAnglttttre, l'Seaiw, «t flTtandB. Un rebeOfly aornné Listing , forçait to denier empereur éê Ift raoe ehinoiie à a^Mnoigler a?ee m Itomme et am enOmts, et owneit Penpife de k Chi]»e ans eon« qaérâats tartares. Aurttigzeb, dans le Mogol, se réToHait contre sonpère; il le Ht languir en priBon, et jouit paisibleoent du fruit de ses crimes. Le plus grand des tyrans, Mulei-Ismaël , exerçait dans l'empire de Maroc de plus horribles cruautés. Ces deux usurpateurs, Aurengzeb et Mulei Ismaël, furent de tous les rois de la terre ceux qui vécurent le plus heureusement et le'plus longtemps. La vin de l'un et de l'autre a passé cent aimées. Cromwell, aussi méctiant qu eux, vécut moins, mais résina et mourut tranquille. Si on parcourt l'histoire du monde, v.n voit les faiblesses punies, mais les grands crimes heureux, et l'univers est une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune. cependant la guerre de Candie était semblable à celle de Troie» QmtiiftÊÊoh ta Tuée mmçaient la vîUe ; qnélquefoia il» «iaknl aMl4» gés eux-mdmes dans la Canée, dont ils ayaient DUL leur plioe d'année, Jamnis ta VtaHtaii ne mentrlrent fta de rtalnliea et de «miage; île finirent someftl ta flotta iniques. X* trésor de Saint-Mans fut époieé à taer des ioldits« Lee tmikta dn lérail, les irruptions dee Turcs en Hongrie, firent languir Ifentreprlsc sur Candie quelques années , mais jamais elle ne fut interrompue. Enfin , en 1667 , Achmet Cuprogli , ou Kieuperli grand vizir de Mahomet IV, et fils d'un grand vizir, assiégea régulièrement Candie, défendue par le capitaine général Francesco Morosini, et par du Puy-Montbrun Saint- André, officier français, à qui le sénat donna le commandement des troupes de terre. Cette ville ne devait jamais être prise, pour pou que les princes chrétiens eussent imité Louis XIV, qui, en 1669, envoya six à sept mille hommes au secours de la viUe , sous le cummau dément du duc de BeanfM et du duc de Navailles. Le port de Candie fut toigourt litee, Il ne liUait qu'y transporter ese» de eeidati pocr rérieter mm jtttlBeaiei. La républiqaer ae flit paa asm potaente pour leret due tronpee sofltaBlai. Le daede Beaitat, le atae ni awil Jeié ds tempe de k Vrande un peweimage pta taiiige ^lllaeta, alla attar quer eireiiTerser ta tttiQs dans tan» trencfata» eolfl de laebtaae de MODiee : mais un magasin de poudre et de grenades ayant sauté dans ces tranchées , tout le firuit de cette action Ait perdu. Les Français, croyant marcher sur un terrain miné, se retirèrent en désordre poursuivis par les Turcs, et le duc de Beaufort fttt tué

daae aeta ae» tion avec beaucoup d'officiers français. Louis XIV, allié de l'empire ottoman, secourut ainsi ouvertement Venise, et ensuite l'Allemagne contre cet empire, sans que les Turcs " parussent en avoir beaucoup de ressentiment. On ne sait point pour- *" quoi ce monarque rappela bientôt après ses troupes de Candie. Le duc de Navailles, qui les commandait après la mort du duc de Beaufort, était persuadé que Uplaoe ne pouvait plus tenir contre ta Turcs. Le eepliaine fénéieiy Mneewo Mennini, qui aoittiat li tagtenpe ee â< csei^ceeilpl* 0i^^ Digitized by Google

siège, pouvait tander émirat «ut mgMuf «t m ittrerp Jâ mer dont
 11 Ait toujoiink HMItn : aato en atptotiiit il onsemit encore quelques
 places dans Plie à la république, et la capitulation était un traité de paix. Le
 vizir Âchmet CuprogU nettit toute sa gloire et celle de l'empire ottoman à
 prendre Candie. (Sept. 1669) Ce vizir et Morosini firent donc la paix, dont
 le prix fut la ville de Candie réduite en cendres, et où il ne resta qu'une
 vingtaine de chrétiens malades. Jamais les chrétiens ne firent avec les Turcs
 de capitulation plus honorable ni de mieux observée par les vainqueurs. Il
 fut permis à Morosini de faire embarquer tout le canon amené à Candie
 pendant la guerre. Le vizir prêta des chaloupes pour conduire des citoyens
 qui ne pouvaient trouver place sur les vaisseaux vénitiens. Il donna cinq
 cents sequins au bourgeois qui lui présenta les clefs, et deux cents à l'un
 de ceux qui l'accompagnaient «e TM8 et les Tédiflène m tliitlieit mbim
 des peuples ajosis jusqu'à» Jour de rembarquement Le vainqueur de Candie,
 ÇnpfcgU . était un des megems généraux de l'Europe, na de 50000 mimètres,
 et en même temps jMe et humain. Il acquit une gloire immortelle dans cette
 longue guerre, où, de l'aveu des Turcs, il périt cent mille de leurs
 soldats. Les Morosini (car il y en avait quatre de ce nom dans la ville
 assiégée), les Comaro, les Gustiniani, les Benzoni, le marquis de Montbrun
 Saint-André, le marquis de Frontenac, rendirent leurs noms célèbres dans
 l'Europe. Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé cette guerre à celle de
 Troie. Le grand vizir avait un Grec auprès de lui qui mérita le surnom
 d'Ulysse; il s'appelait Payanotos, ou Payanotî. Le prince Cantemir prétend
 que ce Grec déterminait le conseil de Candie à capituler, par un stratagème
 digne d'Ulysse. Quelques vaisseaux français, chargés de provisions pour
 Candie, étaient venus. Payanotoe Ht arborer le pavillon français phateore
 ytimÊoHms qui, ayant pif i le large pendant k nids, entrèrent le
 Jovralatadeoocupéepar lafloUeotlomaie et furentTeçin avec des cria
 d'aDégreue. Bafimcew^ qui négocia avec le conseil de guerre de Candie,
 leur persuada que la roi de France abandonnait les intérêts de la république
 en imitant des Turcs dont il était allié; et cette feinte hâta la capitulation. Le
 capitaine général Morosini fut accusé en plein sénat d'avoir trahi Venise. Il
 fut défendu avec autant de véhémence qu'on en mit à l'accuser. C'est encore
 une ressemblance avec les anciennes républiques grecques, et surtout avec
 la romaine. Morosini se justifia depuis en faisant sur les Turcs la conquête

du Péloponèse, qu'on nomme aujourd'hui Morée, conquête dont Venise a joui trop peu de temps. Ce grand homme BKM rut doge, et laissa après lui une réputation qui durera autant que ▼ «ttiie. fioduilla guerre de Ondiefl arriva d»slee Torce on événement ^ fM Polqet de Mttntfcm de n«N9e et ée Pâaie. n «I lirdt général, ftmdé smr la vaine earieeifté, que Famiêe im devÉk être l'époque d'une grande révûlatio& aur la terre. Le nomlne mjabatique de 666 qui se tiom dana fJ^ioai^pie était Ja miie ^ oelte Digitized by Gopgle 1

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

ê AU XYIV SIÈCLE. 3⁹ opinion. J&mais Tattente Taiitaohijil
bb fui » universelle. Les juifs, de leur côté, prétendirent que leur messie
devait naître cette année. Un juif de Smyrne, nommé Sabatei-Sevi, homme
assez savant, fils d'un riche courtier de la factorerie anglaise, profita de cette
opinion générale, et s'annonça pour Je messie. Il était éloquent et d'une
figuro avantageuse, aflectant de la modestie, recommandant la justice,
parlant en oracle, disant partout que les temps étaient accomplis. 11
voyagea d'abord en Grèce et en Italie. Il enleva une fille à Livoume, et la
mena à Jérusalem , où il commença à prêcher ses frères. Cesl ebas les juifs
une tnditioii oonstante, que tour ShiJOy leur Moiiiiih, Jiw nngiir «llnir «pi,
atMt ymk w^wm nie. Us it yewartant galli mi m m SUak qjii itoit reparattie
âa femawrikmet |M8 sayanto^pour le soleil,
àeeMeéskeonfUflMdsaiet'iDiMc^ri lignifie le soleil cbes Jet Orées, et piiee
que Êlie, «jraat été maepefK hors de le lent dans un ehar de feu, attelé de
quatre eheYauz ailés» e beaucoup de ressemblance avec le char du Soleil et
ses quatre chevaux inventés par les poètes. Mais sans nous arrêter à ces
recherches, et sans examiner si les livres hébreux ont été écrits après
Alexandre, et après que les facteurs juifs eurent appris quelque chose de la
mythologie grecque dans Alexandrie , c'est assez de remarquer que les
Juifs attendent Êlie de temps immémorial. Aujourd'hui même encore, quand
ces malheureux circoncent un enfant avec cérémonie, ils mettent dans
salle un fauteuil pour Êlie , en cas qu'il veuille les honorer de sa pféeeeeee*
tte doit mm» le giaiid sabbat, le gcend aesiie, et la léfololiaR «liiennUe.
Cette Idée a flileM Mié ebee lee efaiêliem. tlie doil nak aannaner te An de
ee noaoe et m Mnel oïdm de cbosea..PNiqM loie le» fiMiaHfei etteBdent
un SHe. Lee piefèlUv des Cévennes, qui allèrent II JÂadres ressusciter dee
aMiVti eft IWt avaient vu ila iiii avaieni firlé; il devait se auatrer au peuple.
Aujourd'hui même ee leeias de Qicmvulsionnaires qui a infecté Paris
pendant quelques années, annonçait Êlie à la populace des faubourgs. Le
magistrat de la police fit, en 1724, enfermer à Bicêtre deux Êlies qui se
battaient à qui serait reconnu pour le véritable. Il fallait donc absolument
que Sabatei-Sevi fût annoncé chez ses frères par unXUe» sans quoi sa
mission aurait été traitée de chimérique. Il trouva un rabbin , nommé
Nathan , qui crut qu'il y aurait assez à gagner à jouer ce second rôle. Sabatei
déclara aux juifs de l'Asie Mineure et de Syrie que Nathan était Êlie, et

Nathan assura que Sabatei éUit le aeHiep le Sbilo, l'atteoto du peuple ealii.
ItefireBtdegseiideeeBevmtoiiiideinà Jérusalem et y réfnon&ieiitla eynagogw.
MaÛMni expliquât les propbètes, etliteil ?ti» ekiie— ut qate boeide rennée
le MUaii deveh ètra détitaé, el qfom JénneleM oettaildemyr
laiiMdtieaMdB»eeide.1te furent persuadés. Lee (ijaeMees retentissaleat dea
emieMm prédictiose On ee fendail eiir ces parolea d'lieie * : • Unur^moB^
iênueiBi» i.leilNUI, i.UaO Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

a&O CHAPITRE CSOL L^BMIUS OTTOMAN Ipvoz-vous dans
votre force Pt dans votre ^loire; il n'y aura plus d'incirconcis ni d'irapurs an
milieu de vous. » Tous los rabbins avaient à la bouche ce passage' : « Us
feront venir vos frères de tous les climats à la montagne sainte de
Jérusalem, sur des chars, surdes litières , sur des mulets, sur des charrettes.
» Enfin cent passages, que les femmes et les enfants répétaient,
nourrissaient leur espérance. Iln'y avait point de juif qui ne se préparât à
loger quelqu'un des dix anciennes tribus disper«êif. La pmuafioii M tl Ibrts,
11»- jiMi iliiniimiuiqnt partout l0iir GommerM, «1 ê\$ Mitat piéli pmip la
vdyage teiMMMleai, JVtll^ dMMt à'Dimaa douce Immums poaf ptêM» ans
éosae

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

AU xvnp «iouL Sa réputation s'étant étendue dans tous les pays de l'Europe, il reçut aux' Dardanelles les députations des juifs de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam; ils payaient chèrement la permission de lui baiser les pieds, et c'est probablement ce qui lui conserva la vie. Les partages de la terre sainte se faisaient tranquillement dans le château des Dardanelles. Enfin le bruit de tes miracles fut si grand, que le sultan Mahomet eut la curiosité de voir cet homme, de l'interroger liil*iiilénie. On amena le roi ées Juifi au sérail. Le wûmmM éÊmsaé^ ea tw Mt it mml\$. Mêm tépen» m»doitwnenl 911^ Hiaits miii'MMDe il i^eoi^clfliiit InerwieleMeni en tao s«Tttp«ta Min ml, lai dit XihMMi, fw m in«erti gai ée» pendit Tautré. Eh bien, dit le sultan» ^'on le dépouille tout tmiÛ •erpimdebut «uflMeeiiemêiooglans; et s'il est in-fufaiéraiile, nette le reconnâitrons pour le messie. « Sabatei se jeta à genoux , et ateot qoe c'était un miracle qui était au-dessus de ses forces. On lui proposa alors d'être empalé ou de se faire musulman, et d'aller publiquement \ à la mosquée. Une balança pas, et il embrassa la religion turque dans le moment. Il prêcha alors qu'il n'avait été envoyé que pour substituer la religion turque à la juive, selon les anciennes prophéties. Cependant les juifs des pays éloignés crurent encore longtemps en lui ; et cette scène, qui ne fut point sanglante, augmenta partout leur confusion et leur opprobre. OmI^m lampe après que he jntti entent emyé cette honte dane l^äiqpire eUMun, lae eliMtfe&e de l'Eglise Itttee entent une nuire miilHeHiwi. Ile nnient tei^onn jusqnWoie coneerfé la gnde dn eiliti wêimlÊm k lireBaliim, atee lee eeeecate tfaigert qne ftmatiaaiert faüieiiiM pfffineee de leur eemmnîon» et surtout le roi dniipagne; mais ce même PayaMtOe, qui avait conclu le traité de la reddition de QMidie, obtint dn §maâ vizir, Achmet Gupi>egll (1674) , que l'Église grecque aurait désormais la garde de tous les lieux saints de Jérusalem. Les religieux du rite latin formèrent une opposition juridique. L'affaire fut plaidée d'abord devant le cadî de Jérusalem, et ensuite au j^and divan de Constantinople. On décida que l'Église grecque ayant compté Jérusalem dans son district avant le temps des croisades, sa prétention était juste. Cette peine que prenaient les Turcs d'examiner les droits de leurs sujets chrétiens , cette permission qu'ils leur donnaient d'exercer leur religion dans le lieu même qui en fut le berceau , est un exemple bien frappant d'un gouvernement tolérant smr la religion , quoiqui^ lit

eanguinaie en le reste. Quand les Oreca mdnrent, en TUf III oe inm un
anuiy ae neKiie en poMMieB| lea nraee ume iMatdfenty et fli y ent dn eu^
répandu. Le ^envenieioent ne punit pereomie de mort : noate&e preuve de
Prafliaaité d« iMt àfunaet Copregi, dont les eieniples ont été rarement
imités, de ses prédéoesseurs, en 1638, avait fBàl étrangler Cyrille, fameux
patriarche gieu de Constantinople, sur les accusations réitérées de son
figlise. Le caractère de ceux qui gonvment fait en tout lien les tempe de
doueenr ou de eruanté. I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

MMI CBAPITRB CUilL nOttltS DBS TOBCSL Le torrent de la puissance ottomane ne répandait pas seulement en Candie et dans les Ues da la ré|»uUiqie v^Henn»; il pénétrait iOttfflal m Pologne «t «n Hongrie, te même Maliomet IV, dont le Vttdfiir «fait prie Gendie, miH«hA«Apenoiwe.mtie]fleP(^Batt MoMii rukMine, Ift Podolie, la Yolhinie, U TiUe de XftmiBieck» et ne leur donna la paix (1672) qu'en leur imposant ce tribut «navel de vingt mille éeus, dont Jean Sobieski les délivra bientôt. Les Turcs avaient laissé respirer la Hongrie pendant la guerre de trente ans qui bouleversa l'Allemagne. Ils possédaient, depuis 1541, les deux bords du Danube à peu de chose près, jusqu'à Bude inclusivement. Les conquêtes d'Amurat IV en Perse l'avaient empêché de porter ses armes vers l'Allemagne. La Transylvanie entière appartenait à des princes que les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III étaient obligés de ménager, et qui étaient tributaires des Turcs. Ce qui restait de la Hongrie jouissait de la liberté. Il n'en fut pas de même du temps 4é Teiqpereur Léopold : k Imte Hoigde et la Tienaylv«aie furent le fkéàtn dee léfiiiitlons, des guerres, die dAfaeteteie. Detoveles peuple» aaX peisA schubm yeux daiea cette kicteie, U A*7 ea«9^ eu de plue aulbeieux 91e lee Hoagneie. XMrpiii d^Qjdé, pertegé entre la faction cetboUque et la pTHilmtit, el entre ptalieurs partis, fut à laloie qocupé par les armées turqueeel allemi^es. On dit que Ragotzki , prince de la Transylvanie, fut la première cause de tous ces malheurs. Il était tributaire de la Porte; Ja refus de payer le tribut attira sur lui les armes ottomanes. L'empereur Léopold envoya contre les Turcs ce Moutécuculli , qui depuis fut l'émule de Turenne. (1663) Louis XIV fit marcher six mille hommes au secours de l'empereur d'Allemagne, son ennemi naturel. Ils eurent part à la célèbre bataille de Saint-Gothard (1664), où Montécuculii battit les Turcs. Mais, malgré cette victoire, l'empire ottoman fit une paix «yantageuee» par laquelle il garda Bvde, Neubaiiael mAae, et la Tcansylvaie» te Bongroia, délivrée dee Tarot, Tonlurent alors défendre iear fiberté contre Léopold s d cet empereur ne cobiihl que leedieîtedesa couroesie. De vmmm troubles éolatéient. Le jenne Smerik Tékaî, eelgneor bongrois, qui avait à venger le sang de sec amis et de ses parents, répandu par la cour de Vienne, souleva la partie de la Hongrie qui obéissait à l'empereur Léopold. Il se donna à l'empereur Mahomet IV, qui le déclara roi de la hante Hongrie. La Porte Ottomane donnait alors quatre couronnes

à des princes chrétiens, celles de la haute Hongrie, de la Transylvanie, de la Valachie, et de la Moldavie. Il s'en fallut peu que le sang des seigneurs hongrois du parti de TékéU, répandu à Vienne par la main des bourreaux, ne coûtât Vienne et l'Autriche & Léopold et à sa maison* Le grand vizir Kara Mustapha, sQcceaieiii do d^Ac bmet Cuprogli , fÉt obargé par Hebcml IV d'etti'quer l'empereur d'AUenagne , aow prétexte de Tcnger TékélL Js mâtu f Digiii^L-o L^y Google

S1ÉG£ DE VIENNE. 353 Kabomet vint assembler son armée diBi Jm plftiaw d'AndrinopIe. Jamais les Turcs n'en levèrent une pbis nombreuse; elle était de plus de cstnt quarante mille hommes de troupes régulières. Les Tartares de Crimée étaient au nombre do trente mille; les volontaires, ceux qui servent l'artillerie, qui ont soin des bagages et des vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques , composaient avec l'armée environ trois cent mille hommes. Il fallut épuiser toute la Hongrie pour fournir des provisions à cette multitude. Rien ne mit obstacle à la marche de Kara^ Mustapha. Il avança sans résistance jusqu'aux portes devienne (16 juillet 1683) f et en fomift aussitôt le siège. Xe eomte de Stareiiiiberg , gouvemear é§ la ville, aTih une garnbon dost le fimds était de BeSie miOe honuneSi mais ifA n'en compoutC pas en effel pins de huit mille. On armaleslKNiiseois qvd étalent teMéi dam Vienne; on arma jusqu'à rUnifenité. les profeiseu», les écolieiSy montèrent la garde, et ils eurent un médecin ponrmijor. Za retraite de l'empereur Léopold augmentait encore la terreur. îl avait quitté Vienne dès le septième juillet, avec l'impératrice sa bcllc-mère, l'impératrice sa femme, et toute sa famille. Vienne, mal fortifiée, ne devait pas tenir longtemps. Les annales turques prétendent que Kara Mustapha avait dessein de se former dans Vienne et dans la Hongrie un empire indépendant du sultan. Il s'était figuré que la résidence des empereurs d'Allemagne devait contenir des trésors immenses. En effet, de GenOntlao^ jusqu'anx Immes de l'Asie, c'est Tusage que les sosmaine idant tot^onn nn trésor qui fkit leur naaoareê en temps de goerm. On ne oonnatt ohea eux ni les leréea extnoidiniUfes dont les traitants avaneent Faigent, ni les eréaiions eliee mtes de duafei, ni les rentes foncières et tiaia^tes sor PStat; le fltnttee dn crédit pa^ Uio, les artifioea d'Une banque au nom d'un souverain, sont ignorés; les potentats ne savent qu'accumuler l'or, l'argent et les pierreries : ' c'est ainsi qu'on en nse depuis le temps de Cyrus. Le vizir pensait qu'il en était de même chez l'empereur d'Allemagne; et, dans cette idée, il ne poussa pas le siège assez vivement, de peur que, la ville étant prise d'assaut, le pillage ne le privât de ces trésors imaginaires. Il ne fit jamais donner d'assaut général, quoiqu'il y eût de très-grandes brèches au corps de la place, et que la ville fût sans ressource. Cet aveuglement du grand vizir , son luxe et sa mollesse , sauvèrent Tknae qui devait péifr. S Uina an roi de Pologne, Jean Sobîeskl, l» tempa A tenir an eecours; au duo de Lorraine^ Charles Y, et aux prinoea de rempire, oehd d'assemUer une

année. Les émissaires muⁱ muraient ; le découragement succéda à leur indignation; ils décriaient : « Venez, infidèle; la seule vue de vos chapeaux nous fera fuir. » En effet, dès que le roi de Pologne et le duc de Lorraine descendirent de la montagne de Calenberg, les Turcs prirent la fuite presque sans combattre. Kara Mustapha, qui avait compté trouver tant de trésors dans Vienne, laissa tous les siens au pouvoir de Sobieski, et bientôt après il fut étranglé (12 septembre 168:î). Tékéli, que ce vizir avait fait roi, soupçonné bientôt après parla Porte ottomane de négocier avec l'empereur d'Allemagne , fut arrêté par le nouveau vizir , et enYOLTAnUE. — VU. fi

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

354 CHAPITRE CXCU. — PROGRÈS DES TURCS. Yoyé, ha fers âni pfdli «t ânxs msfiifli à GbiistaiitiBOpto (tMS). Ln Tares perd[^]ent presque Umté la fidngife. (1687) U règne de tf ahomst IT ne Itct pltis ilmeax qotf par te A[^] grâces[^] Morosini prit tout le Pébponèse, qui valait mieux qae Gmdle. Im hotahos de PariDée vénitienne détrul[^]rent, dans cette oonqndte* ptas ancien monument que les Turcs avaient épargnéa, et entre[^]aatieSy leameux temple d'Athènes dédié aux dieux inconnus. Les janissaires, qui attribuaient tant de malheurs à Tindolence du sultan, résolurent de le dt'poser. Le caïmacan, gouverneur de Constantinople, Mustapha Cuprogli, le shérif de la mosquée de Sainte-Sophie, et le nakif, garde de l'étendard de Mahomet, vinrent signifier au sultan qu'il fallait quitter le trône, et que telle était la volonté de la nation. i Le sultan leur parla longtemps pour se justifier. Le nakif lui répliqua qu'il était venu pour lui commander, de la part du peuple, d'abdiquer reiopixe, et de le laisser à son frère SoQniaD. MalliuieC HT répondit : «lAiroloiitéde0ifiusoit tUte; puisque la colère doit tomber sur ma iMe, aUea diie à mon ik4fe ^ Ueu dédare sa volimté par la taicbi db peuple.» La plupart de nos liistoriena prétendenl que Mahomet IV fut égofgé par lai janissaires : mais les annales turques font foi qu'il vécut encore cinq ans renfermé dans le sérail. Le mÔme Mustapha Cuprogli, qui avait déposé Mahomet IV, fut grand vizir sous Soliman IN. Il reprit une partie de la Hongrie, et rétablit la réputation de l'empire turc : mais depuis ce temps les limites de cet empire ne dépassèrent jamais Belgrade ou Têmesvar. Les sultans conservèrent Candie; mais ils ne sont rentrés dans le Péloponèse qu'en 1715. Les célèbres batailles que le prince Eugéiu; a données contre les Turcs ont fait voir qu'on puu\ait X les vaincre I min[^] uou p«u> qu'au pût faire sur eux beaucoup de conquêtes. Ce gonfemeaifliity [^]on nous peint si de[^]otique, si arftltlire, paattneFavoIr Jamaia Mqw sm» liallianet II, SdCnian[^] etSâBmfl, qfd tient tout plier sons leur vdionté. Mais sous pieequetonalea autres paiiahai on en[^]ecenray et surtout dans nos derniers tenqie, tous retrouves dans Constantinople le gouYemement d'Alger et de Tunis; ynm TOyei en 1703 le padisha, Mustapha II', juridiquement déposé par k milice et par les citoyens de Constentinople. On ne choisit point un de ses enfants pour lui succéder, mais son fr[^]re Acbmet III. Ce même empereur Achmet est condamné en 1730, par les janissaires et par le peuple, à résigner le trône à son neveu

Mahmoud, et il obéit sans résistance, après avoir inutilement sacrifié son grand vizir et ses ; principaux officiers au ressentiment de la nation. Voilà ces souverains absolus ! Ou s'imagine qu'un homme est par les lois le maître absolu d'une grande partie de la terre, parce qu'il peut faire impunément quelques crimes dans sa maison, et ordonner le meurtre de quiconque ; mais il ne peut persécuter sa nation, et il est puni de son oppression. (Éa. 7 ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

t , SIEGE DS YISNNE. 355 jSÊ mœurs des Tuioft offrent un
gm»à mtraste : ûê iOnt à la foi* féroces et charitables, intéressés et m
cmunettant prtifM jamalfs de larcin; leur oisiveté ne les porte ni au jeu, ni à
l'intempérance; trèspeu usent du privilège d'apouser plusieurs femmes, et de
jouir de plusieurs esclaves; et il n'y a pas de grande ville en Europe où il y
ait moins de femmes publiques qu'à Constantinopie. Invinciblement
attachés à leur religion, ds haïssent, ils méprisent les chrétiens : ils les
regardent comme des idolâtres : et cependant ils les soutirent, ils les
protègent dans tout leur empire et dans la capitale : on permet aux daétittM
êBUâtêltm fncmdoa» ûu» te im^ quarti«r fn'Ut ont 4 OimiUrtfaople» m voit
fMiw jumlmfani pnHidig ttt pmtiiiQM liemi, «1 ntel prim fm§B én duel;
&miL vwtoqiA Itor est eomnne «vee tous ks peuples de l'Asie, et cette
verta Tient de 1» coutume de n'être armés que quand ils vont à la gnerrei
C'était aussi l'usapre des Créés et des Romains; et l'usage contraire ne
s'introduisit chez les chrétiens que dans les temps de barbarie et de
chevalerie, où l'on se ht un devoir et un honneur de marcher à pied avec des
éperons aux talons, et de se mettre à table ou de prier Dieu a\

356 CHAPITRE CICI. — De LA |>ERSE 00ntume dd mtrquer
de blanc lat Jom tenreux, et de noir les jours funestes, s[^]st oonservée chez
eux avec scrupule. Elle était très-familière aux Romains, qui l'avaient prise
des nations asiatiques. Les paysans de nos provinces ont moins de foi aux
jours propres à semer et à planter indiqués dans leurs almanachs, que les
courtisans d'Ispahan n'en avaient aux heures favorables ou dangereuses
pour les affaires. Les Persans étaient, comme plusieurs de nos nations,
pleins d'esprit et d'erreurs. Quelques voyageurs ont assuré que ce pays
n'était pas; aussi peuplé qu'il pourrait l'être. Il est très-vraisemblable que du
temps des mages il était plus peuplé et plus fertile. L'agriculture était alors
un point de religion : c'est de toutes les professions celle où il y a le plus besoin
d'industrie nombrilienne finifl[^] qui, en émergeait la caatéeila
foree,met]epliBaiitaMiiti*lmineeétaldefl^{^^} ecd'eaemnir plusieurs enlànli.
Cependant l'is[^]alian, avant les dernières révolutions, était à dire grand et aussi
peuplé que l'Inde. On comptait dans la Tauris plus de cinq cent mille habitants.
On comparait OadUBii à LfeUL U est impossible qu'une ville soit bien
peuplée si les campagnes ne le sont pas, & moins que cette ville ne subsiste
uniquement du commerce étranger. On n'a que des idées bien vagues sur la
population de la Turquie, de la Perse, et de tous les Etats de l'Asie, excepté
de la Chine : mais il est indubitable que tout pays policé qui met sur pied de
grandes armées, et qui a beaucoup de manufactures, possède le nombre
d'hommes nécessaire. La cour de Perse était plus de magnificence que la
Porte Ottomane. On en voit la relation du temps de Xerxès, quand on
voit dans nos voyages ces chevaux couverts de riches étoffes Si leun
lumières brillants d'or et de pierreries, et ces quatre mille vases d'or dont parle
Chardin, lesquels servaient pour la table du roi de Perse Les ehseas
communes, et surtout les comestibles, étaient trois fois meilleur marché à
Ispahan et à Constantinople que parmi nous. Ce bas prix est la
démonstration de l'abondance, quand il n'est pas une suite de la rareté des
métaux. Les voyageurs, comme Chardin, qui ont bien connu la Perse, ne
nous disent pas au moins que toutes les terres appartiennent au roi. Ils
avouent qu'il y a, comme partout ailleurs, des domaines royaux, des terres
données au clergé, et des fonds que les particuliers possèdent de droit,
lesquels leur sont transmis de père en fils. Tout ce qu'on nous dit de la Perse
nous persuade qu'il n'y avait point de pays monarchique où l'on jouît plus
des droits de l'humanité. On s'y était procuré, plus qu'en aucun pays de

l'Orient, des ressources contre Ifennui, qui est partout le poison de la île. On
sa saeasmUait dans des salles iflunenses, qu'on appelait lea malaoBs à eaU,
«4 las uns prenaient de cette liqueur, qui n'est «i usage panaiBoaaqua depub
la fin du xvii^e siècle; les autres loaalenl, ou Msaisal[^] m éomtalent
deaûdseum de contes, tandis qi[^]àanbovt detoasHeuiwl[^] I. Ctaap» «.vw. (lai)
Digitized by Google

mais MOBORS, btc»887 siâstique prêchait wmt ^pnl^ie argent,
 et qu'à un autre bout ces pècps d'hommes qui se sont fait un art de
 l'amusement des autres, déployaient tous leurs talents. Tout cela annonce un
 peuple sociable, et tout nous dit qu'il méritait d'être heureux. Il le fut, à ce
 qu'on prétend, sous le règne de Sha-Abbas, qu'on a appelé le Grand. Ce
 prétendu grand homme était très-cruel; mais il y a des exemples que des
 hommes féroces ont aimé l'ordre et le bien public. La cruauté ne s'exerce
 que sur des particuliers exposés sans cesse à la vue du tyran, et ce tyran est
 quelquefois par ses lois le bienfaiteur de la patrie. 8hft*Abktay iteKendtal
 ^taïaSI-Sophi, se rendit despotique «n dlIntenl ne mUlee ttOt à peu près que
 celle des janiaiaires, et que les giato ptéÈdtyuaM, C«t ainsi le emt Piem a
 détroit la miliee dea atfâili pour établir sa pnismea, Itoiu ^ons dans toute la
 tem ka traites divisées en phûieiirs petits corps affermir le tréoe» et lea
 troupes réunies en un grand corps disposer du trône et le renverser. Sha-
 Abbas transporta des peuples d'un pays dans un autre; c'est ce que les Turcs
 n'ont jamais fait. Ces colonies réussissent rarement. De trente mille familles
 chrétiennes que Sha-Abbas transporta de l'Arménie et de la Géorgie dans le
 Mazanderan, vers la mer Caspienne, il n'en est resté que quatre à cinq cents
 : mais il construisit des édifices publics, il rebâtit des villes, il fit d'utiles
 fondations; il reprit sur les Turcs tout ce que Soliman et Sélim avaient
 conquis sur la Perse : il chassa les Portugais d'Ormus ; et toutes ces grandes
 actions lui méritèrent le nom de Qrofid ; il mourut en 1629. Son fils Sha-
 Sophi, plus 'cmèl que 8ba-Âbb8i, nais moins gwnier, moins politique,
 abruti par Udébauebe, eut ua si^a» malbsurenz. Le (kand Mogol Sba-6ean
 dadenie38. Depuis ee Unsfê vous voyez la monarchie persane décliner
 insensibieoNBtp Jusqu'à ce qu'en&i la mellse de la dynastie des Sophis a
 «Misé sa ruine entière. Les eunuques gouvernaient le sérail et rempise sous
 Muza-Sophi, et sous Hussein, le dernier de cette race. C'est le comble de
 l'avilissement dans la nature humaine, et l'opprobre de l'Orient, de
 dépouiller les hommes de leur virilité; et c'est le dernier attentat du
 despotisme de confier le gouvernement à ces malheureux. Partout où leur
 pouvoir a été excessif, la décadence et la ruine sont arrivées. La faiblesse de
 Sha-Hussein faisait tellement languir l'empire, et la confusion le troublait si
 violemment par les factions des eunuques noirs et dss «oittqueablaacs, que
 si ■7ri-Veis*et ■ss i^oaus n'avaient pas détiuh eelta dfuastia, «Oe l%At été
 par éVbMimr CtH Is aoït dek Perse que toutes ses dynasties temmenoent 1^

la teua et finissent par la liiblssM» Presque tous ces *^p»iii—
•nluulusoctdatadan-pull, que nous nommons fiardsuapale. Qss agnaus, qui
ont boulsMsè la Pene au commencement du siècle où nous sommes , étaient
une ancienne colonie de Tartares habitant Isa «cntagisa da Gaadabar, entre f
luda et la Peisa. Presque toutes I. jlihwIU.(Éa.) • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

au CHAirm GXQDI. «^M U PIRSI, les révolution» qui ont changé le sort de ce pays-k\ sont arrivées par fiit Tartare». Les Persins avaient reconquis Candahar sur le Mogol, yers Tan 1650, sous Slia-Abbas II, et ce fut pour leur malheur. Le ministère do Sha-Husscin, petit-fils de Sha-Abbas II, traita mal les aguans. Myri-Vois, qui n'était qu'un particulier, mais Uïx particulier ^urageux et entreprenant, se mit à leur tête. C'est encore ici une de ces révolution» où le caractère des peuples qui la firent eut plus de part que la (caractère de leurs duÂ : car Myri-Vois ayant été assassiné el imglaoé PW «ft iiltx* Moiftt nommé Maghmud, 10» propre neveu, qui ii^4UU âgé OU» àê iSz^lwit ans, il n'y pM â'appmiMa m ce jauft« boaim pâl imm beto•oup pav ki^Klnai «1 qjM mÊâméi oea troupaa îndiatiplinéai de aoBtBgBftfda Hiocea» «oniM nos généraux conduisent des années féglAea. La ganfamBmmt de Hussein était n^priséi et la provûice de fla»vfftif» ayant comaancé les troubles , les provinces du Caucase, da 9M de la Géorgie, se révoltèrent aussi, i^nûn MagUmud assiégea Iq^llfw en 1722. Sha- Hussein lui remit cette capitale, abdiqua le foyaume h ses pieds, et le reconnut pottj: aoa lUëltM» trop liattreux i|ue Maphmufi daignât épouser sa fille. Tous les tableaux des cruautés et des malheurs des hommes, que nous examinons depuis le temps de Charlemafrne, n'ont rien de plus horrible que les suites de la révolution d'Ispahan. Maghmud crut ne pouvoir s'affermir qu'en faisant égorger les familles des principaux citoyens. La Perse entière a été trente anné^ ce qu'avait élé l'AUftmagne avant la paix da Wea(^lialie, oa qua fui la Vmm du laïups de Ciuriaa VI, TAaglatirm tei Im guema da.lA mm miÊ§§ eldala 1^ kUmehe; maia la taaa ait tmMi éUA jlua flnfkwnt dtoa un plus grand abîme de malheurs. La feligMui aul «aaata pifl à aaa déinlttiaii Us aguans tenaient paorOmar, comme les Persane ponr Ali; itaailagtand» ohefdes aguana, nâlaai las plus lAcbas superstitions aag plus détestables cruautés : il mourut en démence, en 1725» après avoir désolé la Perse. Un nouvel usurpateur de la nation des aguans lui succéda ; il s'appelait . Asraf. La désolation de la Perse redoublait de tous côtés. Les Turcs l'inondaient du côté de la Géorgie, l'ancienno Colchide. Les Russes Ibudaient sur ses provinces, du nord à l'occident de la mer Caspienne, vers les portes de Delhent dans le Shirvan, qui était autrefois l'Ibérie et l'Aibanie. On ne nous dit point ce que devint parmi tant do troubles le roi détrôné, Sha- Hussein. Ce prince n'est connu

que pour avoir eeu d'époque au malheur de son pays. On dea lUada
tatan^aMW, namnéfteana, énbappè a» fnaaaafw 4a la tolla imp^Matoy
atait anaom daa sujeto fldMaa fi^ aa wêêêêê' blèient antow dâ aa peiaanna
wa Taufaa» Im gnasaa aifUaa 0I las taaqpa da malbaor praduiaant tanfonia
das biwiraas aztraaedtoaims qui auamtété Igiarés dans daa taeips paMbies,
Le fils d'un berger devint le pfiÉKlaqr dtu prinoa Tkanaa, et le soutien du
trône dont il âHamiila l'usurpateur. Cet homme , qui s'est placé au rang des
plus grands conquérants, s'affl^elait Kadir. Il gardait les moutoaa da aan ika
dma les m Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

DE SES MCffiURS) ETC. 359 piaillât dsGMMssan, p«te it FanciRiiit Hyreanii M te la BMiriaM. Il ne faut fO fe figurer ces Wgers oomme les nôtres : la viè ptttonk fui tfmâ eoneervée dant plus d'une contrée de l'Asie n'est pet fois opulence : les tentes de ces riches bergers valent beaucoup mieux f|m maisons de nos cultivateurs. Nadir vendit plusieurs grands troupeaux de son père, et se mit à la tête d'une troupe de bandits, chose encore fort commune dans ces pays, où les peuples ont gardé les mœurs des temps antiques. Il se donna avec sa troupe au prince Thamas; et h. * force d'ambition , de courage et d'activité , il fut à la tête d'une armée. Il se fit appeler alors Thamas Kouli-kan , le kan esclave de Thamas ; mais l'esclave était le maître sous un prince aussi faible et aussi efféminé que son père Hussein, (1729) Il reprit Ispahan et toute la Perse, peamiil le mtmn Ni Asief jusqu'à GuMift? , le fiinquit, le prit priMiiert «t tel tt imq^ U liie ffifèi lui av»lr tmM ^ linMbmi «yart alBil Mte W li pibmfkÊÊm mt le Mm te «b tfMB| «t ifayant mis en tet â*âti« tegiMi teelnl Vempèdàw demie, n taiferma dans la capitale du Corassan, el iglflut to^ovrs au nom de ce priioe priionnier, ttallft filtre telpimnre aux Turcs ^ sachant bien qu'il ne pouvait affermir sa puissance que par la même voie qu'il Tanlt aoqfse. Il battit les Turcs ^ Ériwan, reprit tout ce pays, et assura ses conquêtps en faisant la paix avec les Russes. (1736) Ce fat alors qu'il se fit déclarer roi de Perse, sous le nom de Sha-Nadir. Il n'onblia pas l'ancienne coutume de crever les yeux à ceux qui peuvent avoir droit au trône. Cette cruauté fut exercée sur son souverain Thamas. Les mêmes armées qui avaient servi à désoler la Perse servirent aussi à la rendre redoutable à ses voisins. Kouli-kan mit les Turcs plusieurs fois en fuite. Il fit enfin avec eux une paix honorable, par laquelle ils rendirent tout ce qulla anieot jàmali priia anx fenaiii meplft Bagdad et aon tflffftolfe* KflÉU-ka&, ehafgé de erimes et ée gloire, aSa enflolte eonquèrir nuu, oomme nooi le mroiia aa abaphre À VogoL Deivloiif dans aa patria, il trouva an j^aiti fetaê en ftiveuf dÊa iufteoes de la maison rojaltt ^i existait e&oon; el« an milieu de ces nouveaux troubles, il Att amaHaê par son propre neveu, ainsi que l'avait été llyri«TeiB, le premier auteur de la révolution. La Perse alors est devenue encore le théâtre des guerres civiles. Tant de dévastations y ont détruit le commerce et les arts, en détruisant une partie du peuple : mais, quand le terrain est fertile et la nation industrielle , tout se répare à la longue. CBiP, CXCIYt — i>U lfo0ol. Cette prodigieuse

variété deaics, de coutumes, de lois, de révolutions, qui ont toutes le même principe, rialérdt , fUiBie le taUeau de l'univers. MouB n'ttfOM VU aléa Perea ni en Turquie de fflv l'évolté contre jon ^re. Tous voyez dans l'Hide lee deux fils du Grand WÉigcà (;ean^Gidr lid HÎlta la guene l'on wptbi Vralre, «a emnumeement dn xvn* rfléle. I/an de ces deux ptiaees, nommé sharOean, atepare de rempile, en mr, aptUlataert daaon père, Oeao-Oulf, a« piéDigitized by Google I

360 CHAPmIE CXCIV. — DU MOGOL. Jadkw d\in petit-Als à
qui Gean-Guir avait laimé le tte». L'ordre de snooesMon n'était point dans
fAsia une lot rooonm OOI10 dans I» Bâtions do rsurope. Gos paa|to
«raient uns aoone do maUnon de plus que nous. Sha-Gean, qui s'était
révolté contre son père, vit aussi dans la suite ses enfants soilevés contre
lui. Il est difficile de comprendre comment des souverains, qui ne pouvaient
empôcher leurs propres enfants de lever contre eui des armées, étaient aussi
absolus qu'on veut nous le ftiire croire. 11 paraît que l'Inde était gouvernée à
peu près comme l'étaient les royaumes de l'Europe du temps des grands
fiefs. Les gouverneurs des provinces de TIndoustan étaient les maîtres dans
leurs goufornomfl&ts, «l€« domiait émik»^tcijmalé\$ an «nAoïts dos
emperovs. CTétatt^smâMomeiit m anfBt ètemol do gnonoB ohdlos : anisi,
dte q«B Û mité do Pottipo

de Tamerlan subsistait encore, et tons Mandcesseurs l'avaient augmenté. Aurengzeb y ajouta des richesses étonnantes : un seul de ses trônes a été estimé par Tavernier cent soixante millions de son temps, qui en font plus de trois cents du nôtre. Douze colonnes d'or, qui soutenaient le dais de ce trône, étaient entourées de grosses perles : le dais était de perles et de diamants, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries; tout le reste était proportionné à cette étrange magnificence. Le jour le plus solennel de l'année était celui où Ton pwiit Ympmnr ém des balances d'or, en présence du peuple ; et, et jonr-Uty là seeevait pour plu de einquaste aUBioiia de prAmits. Si laTffl^ le idiflMt a ioflod sur las hnanmoi a'esl asauiteeni dana Plnd6;leaei«peiwiiyftalait le Blême hneai Tiraient dans la ataM molleaaa çneles rois indiens dont parle Quinte Cnrce; et lesTahuiaeni Urtarea prirent insensibleasent ces mêmes moeurs, et devinrent Indiens. Tout cet excès d'opulence et de ioxe n'a servi qu*aa malheur de Tindoustan. H est arrivé, en 1739, au petit-fils d'Âurengzeb, Mahamad* Sha, la même chose qu'à Crésus. On avait dit à ce roi de Lydie : « Vous avez beaucoup d'or, mais celui qui se aervica du lèr mieux ^ue tous^ vous enlèvera tout cet or. » Thamas Kouli-l^an , élevé au trône de Perse après avoir détrôné son maître, vaincu les aguans et pris Candahar, est venu jusqu'à la capitale des Indes, sans autre raison que l'envie d'arracher au Mogol tous ces trésors que les Mogols avaient pris aux Indiens. Il n'y a guère d'exemple ni d*ane plus grande année que celle du Grand Mogol MaiMflaad,]0?ée oonUe TlMunasKoiili-kany ni d'ane plus glande ftiMena U opposa doiiæ cent miUehommea, dix miUepièoea de eaaon etdem miUe éUphants anitéa en goem au vainquevr de la Faïæ, qui n'a« fait pas am lui eoixante mille pombattaps. Bari» nVKvait yaa armé tant de forces contre Aletandre. On ajoute encore que cette multitude d'Indiens était eouforta par des retranchements de six lieues d'étendue , du côté que Tinmaa Koull-kan pouvait attaquer; c'était bien sentir sa faiblesse. Cette armée innombrable devait entourer les ennemis, leur couper la communicatioti et les faire périr par la disette dans un pays qui leur était étranger. Ce fut, au contraire, la petite armée persane qui assiégea la grande, lui coupa les vivres, et la détruisit en détail. Le Grand Mogol Mahamad semblait n'être venu que pour étaler sa vaine grandeur, et pour la soumettre à des brigands aguerris. Il vint s'humilier devant ^liamaaKooH-kan , qui lui parla en mettra , et le traita en sujet. Le vainqueur entra dat» Ddhi, ville ^on m>u8 représente plus grande

et plus peuplée que Paris et Londres. H tkatnait à saanite ce riclm et
miséraUé empereur. H l'enferma d*abord dans une touTi et se fltpKMiamer
lui-* mtoe empereur des Indea. Quelques officiers mogols essayèrent de
profiter d'une nuit où les Persans s'étaient livrés à la débauche, pour prendre
les armée contre leurs vainqueurs. Thamas Kouli-kan livra la ville au
pillage ; presque tout fut mis à feu et à sang. 11 emporta beaucoup plus de
trésors de Deliii 4Mfi ks Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique.
Ces Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

ctumm excnr. ^ wt uùoqu ricliesses, amassées par un brigandage de quatre siècles, ont été apportées en Perse par un autre brigandage, et n'ont pas empêché les J^trsans d'être longtemps le plus malheureux peuple de la terre : elles y sont dispersées ou ensevelies pendant les guerres civiles jusqu'au temps où quelque tyran les rassemblera, KoulMtn , en partmidii Mfispour «iimmr 6a Pem, twi]* nuûift 4* laiMT]• nom d'enBfMMiràoe|toliamad««fihafii'aa9iit ûéMnài mf8ilUiMl»goiimnM»eiUiwiVMe-Mîq»i aniléUvék Gnnd llogol, et fui «^Mmmdu indépendant de lui. n dé|iili»lfpî«i«fM. mea de ce yaili empitfi Cachemire, CàbovH et Hultan, pour les incoit' porer >]^ Perse , et impoiA à rindoustaa m int»vt de qne^piei villiens. L'Indoustan fut gouverné abrs par un vice-roi, et par un conseil que Tbamass Kouli-kan avait établi. Le petit -âls d'Âurengzeb garda le titre de roi des rois et de souverain du monde, et ne fut plus^un fantôme. Tout est rentre ensuite dans l'ordre ordinaire quand Koulikan a été assassiné en Perse au milieu de ses triomphes : le Mogol n'a plus payé de tribut; les provinces enlevées par lô vainqueur persan sont retournées à l'empire. Il ne faut pas croire que ce Mahamad, roi des rois, ait été despotique avant son malheur) Ameagieb l'afiait été à for» de soins, de nctdres» ei4a emauti^ Le despetism» eit un état fideni qni aciiails ne pouvoir duier, U eetinpoeettile qm, dane m mituê oft dae iteloU aoudeieiit des aînées de yiiiigt nUlebomnaa, eet nce-ioîa oîiéi»' aeiiit longtemps et aveuglément. Les terres que l'empereur donna à Ms Tioe-roia deviennent dès là même indépendantes de lui. GardonMM donc MoB de croire que dans l'Inde le fruit de tous les travaux liai hommes appartienne à un seul. Plusieurs castes indiennes ont conservé leurs anciennes possessions. Les autres terres ont été données aux grands de l'empire, aux raïas, aux nababs, aux omras. Ces terres sont cultivées, comme ailleurs, par des fermiers qui s'y enrichissent, et par des colons qui travaillent pour leurs maîtres. Le petit peuple est pauvre dans le riche pays de l'Inde, ainsi que dans presque u>ns les pa^s du monde ^ mais il n'est point serf et attaché à la glèbe, am^i qnll l'a été dana notre Europe, et qu'il encore en Pologne, eu Bobéno, et dana plwleirs paysde rAUanagne. I4 paysan, daiiatoiili l'Asie, piNit sortir ide son pays quand U en eat méenntent, etenehei^ clier.iin meilleur, i^il en trouve. Ce qu'on peut rémnier de lInde en général, è*eet qn'eUe eat genTemée comme un pays de

conquête par trente t} Tans qui reconnaissent un empereur amolli comme eux dans les délices, et qui dévoraat la substance du poiiple. Il n'y a point là de ces grands tribunaux p^ipi^ nents, dépositaires des lois, qui protègent le faible contre le fort. C'est un problème qui paraît d'abord difficile à résoudre, que Por et l'argent venus de l'Amérique en Europe aillent s'engloutir continuellement dans rindoustau pour n'en plus sortir, et que cependant le peuple y soit si pauvre qu'il y travaille presque pour rien : mais la raison en est que eelaifent ne va pas au peuple; il va aux marchands, qui paycat dee dieilB immaneanim gonvemeurs j ces gouverneurs en rex»Digiii^L-o L^y Google

The text on this page is estimated to be only 20.14% accurate

iSBAffividi Gicnr* ~ m HOioii. Mi dent beaueoap au Grand Mogol, et enfoui^nt Le reste. La iioioa des hommes est moins payée que partout ailleurs dans ce pays l^ y>his riche de la terre, parce que dans tout pays le pni des journaliers ne passe guère leur subsistance et leur vêtement. L'extrême fertilité de la terre des Indes, et la chaleur du climat, font que cette subsistance et ce vêtement ne coûtent presque rien. L'ouvrier qui cherche des diamants dans les mines pa^ne de quoi acheter un peu de riz et une chemise de coton. Partout la pauvreté sert à peu de frais la richesse. Je ne répéterai point ce que j'ai dit des Indiens * : leurs superstitions aoDt te ntaes que da lamff dfAImiadr; te liraaiis y 0BBeig]i«Bl i> ittéwa fg|%/to ; te fimam wè jettent tmort êmêm Kthfi Mi» aie mu le eeipe de ten aeHe : wm leyageurs, Me BlfoeiettÉi» m ettt TU nlHemU UTeinplfin, Xee éhtû§ltn ee eesl jMt eeef foriqMMe vmpofAd'hmÊmt iêimfÊê enrntine à letunnetlmi Tiienieriepperle fut témoin dant Afn^ flutee, Tune des capitales de TInde, que le grand bram in étant mort, 11 njeiiiet . ^ a?ait étudié sous lui , f iDt à la loge des Hollandais, arrêta ses comptes, leur dit qu'il était résolu d'aller trouver son maitre dans l'autre monde, et se laissa mxmrir de faim, 'quelque effort qu'on fit pour lui persuader de vivre. Une chose digne d'observation, c'est que les arts ne sortent presque jamais des familles où ils sont cultivés; les filles des artisans ne juennent des maris que du métier de leurs pères : c'est une coutume trêftancienne en Asie, et qui avait pusse autrefois en loi dans l'Êgypte. La loi de l'Asie et de l'Afrique, qui a toujours permis la pluralité des femmes, n'est pas une loi dont le peuple, toujours pauvre, puisse ûdre usage. Les riches ont toujours compté les femmes au nombre do lewre Une, et tti ent prie 4ee emciues pour te geider *. eiM m œege imméiiiurlel, élrilils teeRide eoam de» Me Tâele.Lon* qpm te Jiiii feulufent iToim loi, il y a pte de iioie mille aas, Semoel, ter negteit et ter prête, qii ifeppiMit à MaUlesemat de le royauté , remontft eu Ivife qae oe ni ter impeeerett dee trlkute peur avoir de quoi donner à ses eunuquee* H ftHait qie te hommes teeeotdèetegtemps bien pliés à reMUfage, poir ^Hme lelle coutume ne parût point extraordinaire. Lorsqu'on finissait ce chapitre, une nouvelle révolution a bouleversé rindoustan. Les princes tributaires, les vice-rois, ont tous socou*^ îe joug. Les peuples de l'intérieur ont détrôné le souverain. L'Inde est devenue, comme la Perse, le théâtre des guerres civiles. Ces désnstres fout voir que le gouveineiuent était très-mauvais, et

en même temps que ce prétendu despotisme n'existait pas. L'empereur n'était pas assez puissant pour se faire obéir d'un raïa. Nos voyageurs ont cru que le pouvoir arbitraire résidait essentiellement de la part des Ondes Mongoles, parce qu'Aurengzeb avait tenté d'exterminer les «tatars de la mer Noire» d'immense territoire de la mer Noire, ne dire qu'il faut qu'on aie la sainte doctrine, et que ce despotisme, qu'il était tel» se déferait enfin

de lui-même. Il n'est pas une forme de gouvernement, mais une subversion de tout gouvernement; il admet le caprice pour toute règle; il ne s'appuie point sur des lois qui assurent sa durée; et ce colosse tombe par terre dès qu'il n'a plus le bras levé ; il se forme de ses débris plusieurs petites tyrannies, et l'État ne reprend une forme constante que quand les lois régissent. m GSAP. GXGtr. — D« Chine au xv^e siècle et où l'on trouve du xv^e siècle. n wmeti tan faaSû; siib donto^e èè mok que, dans la éfOMsiSB litâBûim qui léguait iq^e rès la dynastie des Tlurtaras de GaUgisto, ranpeiaar OvuioMa sooeéda à nnkum, et Kicum à Quancum. Il est bon que ces noms se trouvent dans les tables chronologiques; mais TOUS attachant toujours aux événements et aux mœurs , vous franchissez tous ces espaces vides pour venir aux temps marqués par de grandes choses. Cette même mollesse qui a perdu la Perse et l'Inde fit à la Chine, dans le siècle passé, une révolution plus complète que celle de Gengis-kan et de ses petits-fils. L'empire chinois était, au commencement du [xvii^e siècle , bien plus heureux que l'Inde , la Perse , et la Turquie. L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se décide par de grands trihananx, suboidoimas les uns aux autres, dont les membres ne ■ont reçus qu'après pWeurs amans sévras. Tout sa règle à la Chine par cas trilninnix. Six cours souterraines sont à la tête de toutes les cours de l'empire. la ptandiia teflle sur tous les mandarins des provinces; la seconde dirige les finances; la troisième a l'intendance des rites, des sciences, et des arts; la quatrième a l'intendance de la guerre; la cinquième préside aux juridictions chargées des affaires criminelles; la sixième a soin des ouvrages publics. Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux est porté à un tribunal suprême. Sous ces tribunaux, il y en a quarante-quatre subalternes qui résident à Pékin. Chaque mandarin, dans sa province, dans sa ville, est assisté d'un tribunal Il est impossible que, dans une telle administration, l'empereur exerce un pouvoir arbitraire. Les lois générales émanent de lui; mais, par la constitution du gouvernement, il ne peut lui-même sans avoir consommé des biens étouffés dans les lois, et l'un par les suffrages. Que l'on se prosterne devant l'empereur eûmae devant un dieu, que le moindre manque de respect à sa personne soit puni selon la loi comme un sacrilège, cela ne prouve certainement pas un gouvernement despotique et arbitraire. Le gouvernement despotique serait celui où le prince pounalt, sans contrevenir à la loi, donner à un citoyen les biens ou la

vie, sans forme et sans autre raison que sa volonté. Or, s'il y eut jamais un Etat dans lequel la vie, l'honneur, et le bien des hommes, aient été protégés par les lois, c'est l'empire de la Chine. Plus il y a de grands corps dépositaires de ces lois, moins l'administration est arbitraire; et si quelquefois le souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'en défendent.

Digitized by Google

pQfl0 à être cpnnu de lai , il ne peat en abuser contre la miittitaati
 ^ lui est inconnue, et qui vit sous la protection des lois. La, culture des
 terres, poussée à un point, de perfection dont on n*a pas encore approché en
 Europe, fait assez voir que le peuple n'était pas accablé de ces impôts qui
 gênent le cultivateur : le grand nombre d'hommes occupés à donner des
 plaisirs aux autres montre que les villes étaient florissantes autant que les
 campagnes étaient fertiles. Il n'y avait point de cité dans Tempire où les
 festins ne fussent accompagnés em spmMim, Oa n'allait 'point au théâtre,
 on {Usait venir les tbélitm diDt la maiaoa; fut da la tragédie, da la oomédiei
 ^ail eoBimw» aana ètm pezffectioniin4\$ car 1» Chinaii a'ont parfé^oanA
 aucun dea arU da reqvit : aiaia lia JouiasaâDt am prohuioa da ao' Îii*ils
 coDnaiaaaient; et anfia ila éUûanl beureiiz autant qaa 1* aatasa umaine le
 comporte. Ce bonheur fut suivi, vers l'an 1630, de la plus tecriUe
 catastrophe et de la désolation la plus générale. La famille des conquérants
 tar- . tares , descendants de Gengis-kan , avait fait ce que tous les
 conquérants ont tâché de faire; elle avait affaibli la nation des vainqueurs,
 afin de ne pas craindre, sur le trône des vaincus, la même révolution qu'elle
 y avait faite. Cette dynastie des Iven ayant été enfin dépossédée par la
 dynastie Ming, les Tartares qui habitèrent au nord de la grande muraille ne
 furent plus regardés que comme des espèces de sauvages dont il n'y avait
 rien ni à espérer ni à craindre. Âu delà de la grande muiailla eit le
 wfmmBôfi teantong, incorporé par la lāmOle de Gengia-bun à l'empire de
 la Chine , et devenu entièrement chinois. Au nord-eat de Leaotong étaient
 quelques hordea de Tarlarea ntantchoux qia» le Yîce-rai de Leaotong traita
 durement. Us firent dea représentationa hardies, telles qu'on nous dit que les
 Scythes en firent de tout tempa depuia rinvasion de Cyrua; car le génie des
 peuples est tom'ours le même, jusqu'à ce qu'une longue oppression les fasse
 dégénérer. Le gouverneur, pour toute réponse, fit brûler leurs cabanes ,
 enleva leurs troupeaux, et voulut transplanter les habitants. (1622) Alors ces
 Tartares, qui étaient libres, se choisirent un chef pour faire la guerre. Ce
 chef, nommé Taïtsou, se fit bientôt roi; il battit les ChinoiS| entra victorieux
 dans le Leaotong, et prit d'assaut la capitale. Cette guerre se fit comme
 toutes celles des temps les plus reculés. Les armes à feu étaient inconnues
 dans cette partie du monde. Les anciennes armes, comme la flèche, la lance,
 la massue, le cimenterre,* étaient en usage : on se servait peu de boueUen
 et de casques, encore moins de brassarda et de hottinea de métal. lea

fortifications avaient en un fossé, un mur, des tours; on était le mur) on on montait à l'escalade. La seule force du corps devait donner la victoire; et les Tartares, accoutumés à dormir en plein champ, devaient avoir l'avantage sur un peuple élevé dans une vie moins dure. Taïtsou, ce premier chef des hordes tartares, étant mort en 1626, dans le commencement de ses conquêtes, son fils, Taitsong, prit tout d'un coup le titre d'empereur des Tartares, et s'égalait à l'empereur de la Chine. on dit qu'il savait lire et écrire, et il paraît qu'il reconnaît

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

\$Êê c&AmiiiaR!?.-^ratACBimAtr!mrsiÉCLB sait un seul Dieu, comme les lettrés chinois; il l'appelait Tien, comme eux. Il s'exprime ainsi dans une lettre circulaire aux magistrats j des provinces chinoises : a Le Tien élève qui lui plaît; et il m'a peutêtre choisi pour devenir Totre maître. » En effet, depuis Pannéd 1628, 1» Tftii lui fit remporter ficUàtn m flftOlfe. (MtAtt HD lloffillMr tri»' ktbfle ; il poliçait son peuple féfooi podf te mdr obétanat, 6t MM" liianit des loii as ttlKia è» h gtidfv. Il trmqpes: «k Vémptrmr ûè h Chine, dont te itt»tt égt àmeom (tedr, 6lqttlrl^i|idaiCH

The text on this page is estimated to be only 18.60% accurate

ET AU COMMÈNCXMSMT DU XVUT. 367 VMMiÉ# IMi*
CiMI fovi M diiftltf 6MqMrMr 4t li IMS IÉImIm la» Jteoîttft mtoi wlii
pflaôm (liiiu H «m étMta. L»F. Atan ^IMW, —if êê Cflligaey ww^ lifai mt
ilmt ttpret di n tmpênmm par se» aemUiitwmmes eo physiques «l «a
Mtiématiques , qu'ft HaH deronti mandarin^ C'était M 9«i 1« premier svait
fondu du cation de bronze à la Cbino : mais le peu qu'il y en avait à Pékin,
et qu'on nô savait pas employer . ne satisf4 pas i'ea^pite. Le suuMkiia ScbaU
quitta Pékin avant la révolution. iLprès la mort de l'cmpennir, les Tartares et
les rebelln*; se disputèrent la Chine. Les Tartares ét.iitîni unis et aguerris;
les Chinois étaient divisés et indisciplinés. 11 fallut petit ;\ petit céder tout
aux Tartares. Lear Dation avait pris un caractère de supériorité qui ne
dépendait pas do la Conduite de leur ehéf. Il en était comme des Arabes de
Mahomet, qtà fatm^ fMtalfai éêthÊB mm mm il raiMielies par aaxLa iBi»t
de Peaiperear Miaong, que lee Tartâree peidlial aa ae Mfa-là, aa lai
aapilil»9eaiepaioiaalmleaiaaoaq«Éiea.'lliéiu-lant un de IM iie?eiix anem
anittt ; c'est Ckan-tchi , pèia éa eélèbre Kang-hi, waa lifael la rellprion
chrétienne a teie dea piegr^s à la Chine. Ces peuplée , qui avaient d'abord
pris les armes pear défeadra leur liberté, ne connaissaient pas le droit
héréditaire. Nous voyons que tous les peuples ont commencé par élire des
chefs pour la guerre; ensuite ces chefs sont devenus absolus, excepté chez
quelques nations d'Europe. Le droit héréditaire s'établit et devient sacré
avec le temps. Une minorité ruine presque toujours des conquérants, et ce
fut pendant cette minorité de Chun-tchi que les Tartares achevèrent do
subjuguier la Chine. L'usurpateur Li-tsô-tciung fut tué par ua autre usurpa-
teur chinois qui prétendait venger le dernier empereur. On reconnut daaa
pliiciaara provincee lee enfants naie ou faux da dernier priaae déiataé et
étnmglé , eaïaaia aa avait pfedaH dat HtMtil aa XaMla. Daa inaiidariiaa
eUaoii lifMmt «hiMi^ard^ aaoïfalaiaa iifiM itaaaiaaaa à iMMt da im laa
taMr n f M génital thtatii qfà attitft ^ari^aa taoïpe Ima fR)grë8, païaa avait
quelques canons, soit qu'il les eût det PmlMIgala de Mtaia, tilt qaa le jéuite
SefaaU les eût fait fondre. Il est très>remarquabie que les Tartares,
dépourvue d'artillerie, l'emportèrent à la fin sur ceux qui en vivaient; c'était
le contraire de ce qui était arrivé dans le nouveau monde , et uaa pieava da
la BttféiMffité dee paapiae du Noffd i«r ceux du Midi. Ce qu'il y a de plus
surprenant, c'est que les Tartares conquirent pied à pied tout ce vaste empire

de la Chine sous deux minorités; car leur jeune empereur Chun-tchi étant mort, en 1661, à l'âge de vingtquatre ans, avant que leur domination fût entièrement affermie, ils élurent son fils Kang-^{ki}, au même âge de huit ans auquel ils avaient élu son père, et ce Kang-ki a rétabli l'empire de la Chine, ayant été aaeasaiigaalaitas haniaaz peforteftixa égaleflMnt obéir det Odooia etdaalMaraB. Us mitaioaiiaires qu'il fit manderiDe^{at}ltaéceata^{lin} prineo paifidt. QiieIqaait»|i§Haat ataartota LaMttil, q/A uHaA Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

àomitstÈeiMi fmBt été mandarins, disent qu'il était d'une avarice sordide, et plein de caprices : mais ces détails personnels n'entrent point dans cette peinture générale du monde; il suffit que l'empire ait été heuieitt tous ce prince : c'est par là qu'il faut regarder et juger les rois. Pendant le cours de cette révolution, qui dura plus de trente ans, une des plus grandes mortifications que les Chinois éprouvèrent, fut que leurs vainqueurs les obligeaient à se couper les cheveux à la manière tartare. Il y en eut qui aimèrent mieux mourir qvm é» moamr àlsvr dmlmw Hmm mKtmtmlm Mttitfim titller quelqatitéii* tionst fpmma k«ir Piem te» dUifét àfatoafeclMrkiite: Le terni» fm «mm eonfoniu la ntion conquérante afw It peuple Taincu , comme il eet «fifé ém nos Gaules , dansfAtirterpe, tt aiUflars. Mais les Tartares ajui idopté les kns, lat usages, et la religion des Ghiaoby ki tes aitiMM n'as eoppoiiimmi MalAft qu'une seule. Sous le règne do ce Kang-ki les missionnaires d'Europe jouirent d'une grande considération; plusieurs furent logés dans le palais impérial : ils bâtirent des églises; ils eurent des maisons opulentes. Ils avaient réussi en Amérique en enseignant à des sauvages les arts nécessaires : ils réussirent à la Chine en enseignant les arts les plus relevés à une nation spirituelle. Mais bientôt la jalousie corrompit les imiti de kor sagesse; atait iiprit dla^iitiria U é&wmtaaâkn^ dkA m Simpt an irwiniiiiimf «as Idnli^ feaftna lm fkm Oftailf ffitiffiTiPi OaMéloaa* à lacabiaft di ^ d« ttget 4iQi s'élit «ir et qu'ils feaatat «oMigner , qui ee persécutaient et a'anathémati* I salent réciproquement, qui s'intentaient des procès oiiiBineb à ' Borne' , et qui faisaient décider dans des congrégations de caidinanz à l'empereur de la Chine entendait aussi bieu M langue que des laiMiMinaires venus d'Italie et de France. Ces querelles allèrent si loin, que Ton craignit dans la Chine, ou qu'on feignit de craindre les mêmes troubles qu'on avait essayés au Japon'. Le successeur de Kang-ki défendit l'exercice de la religion chrétienne, tandis qu'on permettait la musulmane et les difTérenus sortes de bonzes. Mais cette même cour, sentant le besoin des mathéOMtifusi vmnt que le préteuda danger à*wm leligimi aemaUe, ce^ ebaesaat les laisskmnaireà. Cet emuereur. ^nâunmA xonatohina. Imt diteeiprapm yifolai, oat eala benaelDi dsnppurliréMt j Mars lettres iutttalées curimmi d éiifttUes : \ « Que diriei^us si j'enfofaie une Iwmpe dehonn et de laéaa itm votre pays? comment les recevriez- vous? Si votis avez au tromper mea père y a'eipèna

H* aie (coBiiMC de ttèineb Voi» vott^ ^ 1. Yoy. le chap. xxxix, des
JNfpiifef tir U\$ cirémoniêt cMiolMi. ele.» à la Un du Siècle de Louis XIV.
2* Yoy. la chapitra suivant concernaot ia Mposu Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.23% accurate

89 AU COLIfiËJMCeMfiKT DU iLVXU*. fltt M 6M qve
derimidfèot-iKN»)? tetfi^eli 4b fos piteei. Leadiaei* fli» ^M'fW Mtaf ne
eonnaiMMI^ vous. Dans un temps de trouUtt ils n'éooovtoraieQt d'antm vote
vdtre. Je bien qu'à prèMBl il n'y a rien è mindre ; mais quand les
imÊWÊÊMK yîwdwMit par milJîers, il pourrait y avoir du désordre. » Les
mêmes jésuites qui rendent compte de ces paroles, ayoutent avec tous les
autres que cet empereur était un des plus sages et des plus généreux princes
qui aient jamais régné; toujours occupé du soin de soulager les pauvres et
de les faire travailler, exact observateur des lois, réprimant l'ambition et le
manège des bonzes, entretenant la paix et l'abondance, encourageant tous
les arts utiles, et surtout la culture Ht «a tKDpa lea édiieea poUioa, les
grands chemias, lei qui joiganl lova lii tamea de oo grand easpiie, Ikuanl
«itrt^ ma «M iMgiiiaancaetwa èBwaonalt qainUrien d'égal qua ohas laa
Bumaitia* Ce qvt aMaUBii natieattMritei tfaal te Imiblei^^ te CfaiM Mtyft
«B 1699, sous l'anpamr Xang-hi. Ce phénomène tel plus funeste que oalui
qui de noa jours a détruit JUm et Liabonne; il fit périr, dit-on, environ
quatre cent mille hommes. Ces secousses ont dû être fréquentes dans notre
globe : la quantité de volcans qui vomissent la fumée et la flamme font
penser que la première écorce de la terre porte sur des gouffres, et qu'elle
est remplie de matières inllammables. Il est vraisemblable que notre
habitation a éprouvé autant de révolutions en physique que la rapacité et
Tambition en ont causé parmi les peuplea. Chaf. CXCyl. — Du Japon au
xvir siècle y et de VeMinetion de la * religion chrétienne en ce pays. Dans
la tente des réTolmteie que noua arm» mes (fan boal de rnni

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

» gnirent pour leurs anciennes possessions, et l'empereur enfin craignit pour rÉtat. Les Espagnols s'étaient rendus maltj:es des l lulippines, voisines du Japon t on Mwit ce qu'ils avai«it t^i en Ainérit^ue^ il ii^tt pu MonMiKt fiiilHi fêfiwtl^ fÉiiiPt alviili* L'emperw du JJ^OA* dès i'aa t686, proaciiiil U leUgioa tienne; l*eitidoe en Ait deta4ii iu JaytBeit mmpaiMdaaMi: mtii eoantoAinmittaUtQ^ioaitlecommefOd tinR>rtii^^ Eipignols, } tmmkâomùm fÊkmkm\éu»]êf&^ wÊjtm qu*o& en eondiOMMH aux suppliées/ Le gouvernement défendit inS marchands étrangers d'introduire des prêtres chrétienne 4aiisie pays : malgré cette défense, le goiivornour des Iles Philippines envoyt des cordeliers en ambassade à l'empereur japonais. Ces ambassadeurs commencèrent par faire construire une chapelle publique dans la ville capitale, nommée Méaco; ils furent chassés, et la persécution redoubla. Il y eut longtemps des alternatives de cruauté et d'indulgence. Il est évident que la raison d'Etat fut la seule cause des persécutions, et qu'on ne se déclara contre la religion chrétienne que par la craïuid de la voir servir d instrument aux entreprises des Espagnols; car jamaii on ne persécuta au Japon la religion dl Goofufiua, quoique apporté «n peuple dont lii IqpoBiii tQ«l Jiliiin« eiiiiqMlilil^ la guem. La ■ ayant il Jndiiiifiwi ulimiiiui 1 — piw» fri a é longimp m sur iM Uani, noua dH 911e, l'an lil4, on fit m dénnmlmnant im habitants dé Mémw U j amlt donan raMjiww dans cette capitila, fd fixaient toutes en pali| «lcat douze etilis aanoitiant plus de qtttn cent mille habitants, sans CQxnpter la cour nombreuse du dairi^ souverain pontife. Il paraît que, si les Portugais et les Espagnols s'étaient contentés de la liberté de conscience, ils auraient été aussi paisibles dans le Japon que ces douze religions. Ils y faisaient encore en 1636 le commerce le plu^ avantageux: Kempfer dit qu'ils en rapporteront i Macao deux mille trois cent cinquante caisses d'argent. Les Hollandais, qui trafiquaient au Japon depuis 1600, étaient jaloui du commerce des Espagnols. Ils prirent en 1627 , Ters le cap de BodqoEspérance, un vaisseau espagnol qui lUittl^ella du Japon à ^isbonns : nt^ortNfQ«èmt dit ietteee dHm ofidir |iottugais, nomni4 Mon>, eepèea de consnl de b nation} oes iMtm teafanMlanlln yiaadW conspiration des eliFétlins du lanen éonmn Hmpumu{ m tpèiàUÊH h nombre des valsseam 0I des soldats qu*on attendait de Mlmtpe m d» établissements d'Asie, pour faire ténMir Icpiojel. ÎM Umtm total envoyées à

la cour du Japon : M. de Fontenay-Matignon eût, en 1614, publiquement Alors le
gouvernement aimait mieux renvoyer à tout commerce avec les étrangers que
se voir exposé à de telles entreprises. L'empereur Jemitsu, dans une
assemblée de tous les grands, porta ce fameux édit. que désormais aucun
Japonais ne pourrait sortir du pays, sous peine de mort; qu'aucun étranger
ne serait reçu dans l'empire; que tous les Espagnols ou Portugais seraient
renvoyés, que tous les chrétiens du pays seraient mis en prison, et qu'on
donaient environ mille écus à • Digiii^L-o L^y Google

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

/ qateonque ilooiif liftit un prêtre cbrétten. C6 parti eitxême de se
sép«r«r toul d'un oovp d« iMte du monde, M do nttimotr à looslet
mwmîÊftm d« oommoroo, no pemot pta do donler qiio la oonipiwiloB n'ait
été Tèritddo : aiai» oo qui xoad la pmm complàto, ifoit qi^ oflét les chiéliiM
â« pafi, ayie quelques PocCagaii à leur tête, , sembléront en armée en
ttombre do pins do tionto mille. Ils furent Imitas on 16tt» et se retirèrent
dano mm IMenme iBff lo bord do la mer, dans lo voisinage du port de
Nangazaki. rependant toutes les nations étranf^fres étaient alors chassées
du Jaj'on; les Chinois mêmes étaient compris dans cette loi générale, pitrce
que quelques missionnaires d'Europe s'étaient vantés au Japon d'être sur le
point de convertir la Chine au christianisme. Les Hollandais eux-mêmes,
qui avaient découvert la conspiration, étaient chassé comme les autres : on
avait déjà démoli le comptoir qu'ils avaient à Firando; leurs vaisseaux
étaient déjà partis : il en restait un, que le gouvernement somma de tirer son
canon contre la forteresse où les ohrétieno étaient réfugiés. Le capitaine
hoOaadais MMor tendit eo ftOMClo oitfleo ! lot oàréHeiif Itmat IdoBlAt
fttfoéSy ot pétliOBt dam dMtaft supplices* Inooio «no fbia, quand ott se
Mopt isonto m capitaine pwlagaliy WDÊÊBÊÊ Umo, oC xn oapttiAao
hoUandafs, nommé KôkMtttr^ suscitant dins la Japon do si étrangof
éféaomonts, on reste oonvaiBini do Fooprt ranoant dos Bnropéam», ot do
ooCIO ftrtaUté qni diapooe des satlons. Le service odieox qu'avaient rendu
les Hollandais au Japon ne leur attira pas la grâce qu'ils espéraient d'y
commercer et de s'y étnblir lîhrement; mais ils obtinrent la permission
d'aborder dnns une petite lie nommée Désima, près du port de Nangazaki;
c'est là qu'il leur est permis d'apporter une quantit(^ déterminée de
marchandises. 11 fallut d'abord marcher sur la croix, renoncer à toutes les
marques du christianisme, et jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des
Portugais, pour obtenir d'être reçus dans cette petite île , qui leur sert de
prison : dès quMls y arrivent, on s'empare de leurs vaisseaux ot dO IOOVS
marchandises, auxquelles on met le prix, fli tlmnoBft efaaqno aanéo •dMv
eottovrim pour gagner do Farsoiit; oovx qui sont rolsàBalatia
etdaaaliBlloluques, se kfsoent ainsi traiter on eselms t on les oén^ doit. Il
osl fMd , do la petite flo où Ils sont voienui Jnsqn'à la oonr do remperwBP;
ot lli sent parlont reçus ofoo eiviUlé ot «loo bonheur, malo fardés à me et
observés ; leurs oonduoteurs et leurs gardes font un serment par écrit signé

de leur sang, qu'ils observeront toutes les démarches des Hollandais, et qu'ils en rendront un compte Mh\n. On a imprimé dans plusieurs livres qu'ils abjuraient le christianisme au Japon : cette opinion a sa source dans l'aventure d'un Hollandais qui , s'étant échappé et vivant parmi les naturels du pays, fut bientôt reconnu; il dit, pour sauver sa vie, qu'il n'était pas chrétien, mais Hollandais. Le gouvernement japonais a défendu depuis ce temps • qu'on bâtît des vaisseaux qui pussent aller en haute mer. Ils ne veulent avoir que de longues barques à voiles et à rames pour le conunorOO do leurs lies. La fréquentation des étrangers est devenue diouf eux le plus Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

871 CHAPITRE CXCVI. — DU JAPON AU XVII^e SIÈCLE.

grand das crimes; il temble qalli les craignent encore iprèi le danger qalls ont onuru. Cette terreur ne e*tacorde ni avec le eoung de la satioii; ni avec la giandeur de Pempire; mais n^rreur du passé « |jfnt agi eni que la crainte de Tavenir. Toute la conduite des Japonais a été celle d'un peuple généreux, facile, fier, et extrême dans aei lèsolutioBS : ila refin^t d'abord les étrangers avec cordialité ; et , qnaad ib te sont orna ontiagée et trahis par enz^ ^ ont rompu me eux sans retour. Lorsque le ministre Colbert, d'étemelle mémoire, établit le premier une compagnie des Indes en France, il voulut essayer d'introduire le commerce des Français au Japon, comptant se servir des seuls protestants, qui pouvaient jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais : mais les Hollandais s'opposèrent à ce dessein; et les Japonais, contents de recevoir tous les ans chez enz une nation qnHa fuit prisonnière, ne voulurent pas en reoevoir deoi» Je ne parieiai point ici dn royaume de Siiai» qaPonnonns représentait lietncoup pins vaste et plus opolont fait n^art; on lem dans le SMê 4ê i0mi II V (ehap . zir) le peu qu'U est nécessaire savoir. La Corée, la Ccchinchine» le Tun^ûn, le Im» Ava, Pégn, sont des Days dont on a peu de connaissance; et dans ce prodigieux nombre d'îles répandues aux extrémités de l'Asie, il n'y a guère que celle de Java, où les Hollandais ont établi le centre de leur domination et de leur commerce, qui puisse entrer dans le plan de cette histoire générale. Il en est ainsi de tous les peuples qui occupent le milieu de l'Afrique, et d'une infinité de peuplades dans le nouveau monde. Je remarquerai seulement qu'avant le xvi^e siècle, plus de la moitié du globe ignorait l'usage du pain et du vin; une grande partie de l'Amérique et de l'Afrique orientale l'ignore encore , et il faut y porter ces nonnitira pour j célébrer Jm n^res do not» wligion. Les anthropophages sont iMcncoup pins rares qnV» ne lè diC, «t depuis dnquanls ans aucun de nos voyageurs n'«n a m H y n beaucoup d'eqièoes d'bommes manifestement différentee les unes des antres. Plusieurs nations vivent encore dans l'état de la pure nature ; al, tandis que nous faisons le tour du monde pour découvrir ai leurs terres n'ont rien qui puisse assouvir notre cupidité, ces peuples ne s'inibr* ment pas s'il existe d'autres hommes qu'eux, et passent leurs Jouta dans une heureuse indolence qui serait un malheur pour nous. Il reste beaucoup à découvrir pour notre vaine curiosité mais si Toii s'en tient à l'utile « on n'a que trop découvert. Cbap. GXCVH.

— Bés[^]imé de toute cette histoire jusqu^{*}m SMNfS oit comtnenM le beau
eiè[^] de Lovù XIY^{*} rai parcouru ce vaste théâtre des révolutions depuis
Charlemagne, et mêoM en remontant souvent beaucoup plus haut, Jusqu'au
tenq» de Louis XIV. Quel sera le fruit de ce travail qnelnmt tlreia4[^] de
Pbistoire? On y a vu les faits et les moBurs; voyons [^]pnilaivantaganoas
produira la connaissance das nos et des autres» Digitized by Gopgle

I CHAItira GXC^{rn}. RÊROMi M CETTE mSIOIRB. 373 Un lecteur sage s'apercevra aisément qu'il ne doit croire que les grands événements qui ont quelque vraisemblance, et regarder en pitié toutes les fables dont le fanatisme, l'esprit romanesque, et la crédulité, ont char[^]îé dans tous les temps la scène du luonde. Constantin triumphe de l'empereur Maxence : mais certainement un lafi^ofiMii se lui apparut point dans les nuées, en Picardie, avec une inscription grecque. CI0TÎ8, souillé «TasêassinsCfl, se fêli ehrètSen, ^ comment to assassi^onats noumnx; mais ni une eolomlie ne liii iq[^]orte une ampoule pour son iMiptdme , ni un ange ne descend du ciel pour lui donner un étendard. Un moine de Claimux peut prêcher une croisade ; mais il faut être imbécile pour écrire que Dieu fit des miracles par la main de ce moine, afin d'assurer le succès de cette croisade, qâi fut aussi maOïeureuse que follement entreprise et mal conduite. Le roi Louis VIII peut mourir de phthisie; mais il n'y a qu'un fanatique ignorant qui puisse dire que les embrassements d'une jeune fille l'auraient guéri, et qu'il mourut martyr de sa chasteté. Chez toutes les nations l'histoire est défigurée par la fable, jusqu'à ce qu'enfin la philosophie Tienne éclairer les hommes; et lorsque enfin la philosophie arrlTe au milieu de ces ténèbres, elle trouve esprits si ayeugl& par des si[^]les d'erreurs . qu'eUe peut à peine Ws détromper; eUe trouve des cérémonies, des faits, des monuments, étahUs pour constater des mensonges. Gomme, par exemple, un philosophe aurait-il pu persuader à la populace, dans le temple de Jupiter Stator, que Jupiter n'était point descendu du ciel pour arrêter la fuite des Romains? Quel philosophe eût pu nier, dans le temple de Castor et de Pollux, que ces deux jumeaux avaient combattu à la tête des troupes ? ne lui aurait-on pas montré l'empreinte des pieds de ces dieux conservée sur le marbre ? Les prêtres de Jupiter et de Pollux n'auraient-ils pas dit à ce philosophe : « Criminel incrédule, vous êtes obligé d'avouer, en voyant la colonne rostraUj que nous avons gagné une bataille navale dont cette cokmnê est le monument : avouez donc que les dieux sont desÎMndus'Sur terre pour nous défendre, et ne Uasphémez point nos mirades en présence des monuments qui les attestent. » (Test ainsi que raisonnent dans tous les temps la fourberie et rimbédOité. Une princesse idiote bâtit une chapdleanx onie mille vierges; le desservant de la chapelle ne doute pas que les onze mille vieiges n'aient existé , et il fait lapider le sage qui en doute. Les monuments ne prouvent les faits que quand ces faits vraisem* blables nous

sont transmis par des contemporains éclairés. Les chroniques du temps de Philippe-Auguste et l'abbaye de la Victoire sont des preuves de la bataille de Bovines : mais quand vous verrez à Rome le groupe du Laocoon, croirez- vous pour cela la fable du cheval de Troie? et quand vous verrez les hideuses statues d'un saint Denis sur le chemin de Paris, ces monuments de bextafe vous pran* veront-il» que saint Denis, ayant étale cou coupé, mante une Ueue entière portant sa tête entre ses bras, et la baisant de temps en tempe? "Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

3T4 CHAPITRE CïCVn. — RÉSUMÉ ÎM plnpiit des
moinraieili, quand IIS'SO&t érigés longteiii]^ apfès l'actioi, ne prouvent
que des erreurs consacrées; il fiuijt même quelquefois se défier des
médaillies frappées dans le tempe d'au événement. Nous ayons tu les
Anglais trompés par une ftiose nomeUe» graver sur l'exergue d'une
médaillie : A Vamiral Vernon^ vainque^it de Carthagène ; et à peine cette
médaillie fut-elle frappée, qu'on npprit que l'amiral Vernon avait levé le
siéj^e. Si une nation dans laquelle il y a tant de philosophes a pu hasarder
de tromper ainsi la postérité, que devons-nous penser des peuples et des
temps abandonnés à la grossière ignorance? Croyons les événements
attestés par les registres publics , par le consentement des auteurs
contemporains, vivant dans une capitale, éclairés les uns par let aiiIreB, et
telTliit sous les yeux des principaux de la ttHieiu Mais pour tous oee petits
MU obscurs et romanesques , écrits par des liommet olisours dans le fond
de quelque proyince ignorante et iMurliare; pour ces contes chaigés de
dreonstanoes absordea; pour ces psodiges qui déshonorent l'histoire au lieu
de Venibellir, renvoyons-les àVoragine^ au jésuite Canssin , à Maimboorg,
et à leurs semblahles. Il est aisé de remarquer combien les mœurs ont
cliangé dans piesque toute la terre depuis les inondations des barbares
jusqu'à nos jours. Les arts, qui adoucissent les esprits en les éclairant,
commencèrent un peu à renaître dès le xii** siècle; mais les plus lâches et
les plus absurdes superstitions, étouffant ce germe, abrutissaient presque
tous les esprits; et ces superstitions, se répandant chez tous les peuples de
l'Europe ignorants et féroces, mêlaient partout le ridicule à la barbarie. Les
Arabes polirent l'Asie, l'Afrique, et une partie de TEspugue, jusqu'au temps
où ils furent subjugués par les Turcs, et enfin chassés par lee Espagnols;
alera ilgaonmee omtUti toutes œs Mlee parties dek feue} des mmm dures et
sombrae tendiieni le genre humain Ihioiiohe de Bagdad jusqu'à Rome.
Lasapeene fbrent élus, pendaoi]duiieara sièetes, que laeameaà la maini el
toi péuptoe, les princes mémOf étaient si imbéeileSvqute antipape reconnu
par eux était dès ce moment vicaire de Dieu, et un homme infaillible. Cet
homme infaillible était^il déposé, on réyéraitle caractère de la Divinité dans
son successeur; et ces dieux sur terre, tantôt assassins, tantôt assassinés,
empoisonneurs et empoisonnés tour à tour, enrichissant leurs bâtards, et
donnant des décrets contre la fornication, anathématisant les tournois, et

faisant la guerre, excommuniant, déposant les rois, et vendant la rémission des péchés aux peuples, étaient à la fois le scandale, l'horreur | et la divinité de l'Europe catholique. Tew «VOi Yu% aux xu* et xur siècles, les moines devenir princes, aiaei que les éyéques; oee éféques et ces moines partout à la tête du goufèraement liodaL ltoétsl)lifeul des eoutumes ri aîlMi qfm knm mman \ le dtmi eulnsif dlsutrer dans une église cieee uu teMoaa «V to poing, to droit de faire bal^lea eau des étage per t. Yeiaigne est rantsnr de U X.^0iiitft 4off^ (iDO a. Ouq». Digiii^L-o L^y Google

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

os CETTE HISTOIKB* 375 to main», pu k\$ frélat; l« droit d«
ptsser la premièf» iiiift mt tai novf elles mariéti dw leurs domaines; le droit
denafonner lai Mr« •

376 CHAPITRE dCVn. — RÉSOIft ttnt, «taon etcltfe dalui lâ maison de son wfSpmar. Vaoê n'achatoM dM MeteW âom&akpm que chez les nigros. On nous reproche cé commerce : un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que Tacheteur: ce négoce démontre notre Sttpénoritéi celui qui se donne un maître était né pour en avoir. Plusieurs princes, en délivrant les sujets des seigneurs, ont voulu réduire en une espèce de servitude les seigneurs mômes j et c'est ce qui a cau.sé tant de guerres civiles. On croirait, sur la foi de quelques dissertateurs qui accommodent Ufoi à leurs idées , que les républiques furent plus vertueuses, plus heareoaes que les monerahies; maie, ene compter les gverres epiniftm tgn m flseot si longtemiA 1m Yénitteiis et les Génois à gniveadnit see maiehindins ches les mehomtois, qodt UmùÀBB Yeaiee, Gtoes, floTenee,Pise, a^épreiifèmt-dlee pasT combien de fois Gènes, Flûieoe et Pise , onl-eUee diaagé dé maîtres? Si Venise n*en a jamais e«, éUe ne doit cet avaatage qu'à sei profonds marais appelés lagmm. On peut demander comment, au milieu de tant de secousses , de guerres intestines, de conspirations, do crimes et de folies, il y a eu tant d'hommes qui aient cultivé les arts utiles et les arts agréables en Italie, et ensuite dans les autres États chrétiens. C'est ce.que nous ne voyons point sous la domination des Turcs. Il faut que notre partie de l'Europe ait eu dans ses mœurs et dans son génie un caractère qui ne se trouve ni dans la Thrace, où les Turcs ont établi le siège de leur empire, ni dans la Tartarie, dont ils sortirent autrefois. Trois choses influent sans cesse sur Fe^irit des hommes, le climat, le goiiYememeftt,- et le itUgicm: ^est la seule maniètfi d'expliquer Ténigme de oe monde. On a pu remarquer, dans le eours de tant de révoluSloiiB, fpitû itHt . fumé des peuples presque sauvages, tsnt en Europe qu'en Asie, dans les contrées autrefois les plus policées. Telle He de l'Alchipel qui florissait autrefois est réduite aujourd'hui au sort des bourgades de l'Amérique. Les pays oii étaient les villes d'Artaxartes, de Tigranocertes, de Colchos, ne valent pas à beaucoup près nos colonies. Il y a dans quelques îles, dans quelques forêts, et sur quelques montagnes, au milieu de notre Europe ,• des portions de peuples qui n'ont nul avantage sur ceux du Canada ou des noirs de l'Afrique. Les Turcs sont plus policés; mais nous ne connaissons presque aucune ville bâtie par eux: ils ont laissé dépérir les pluâ beaux établissements de l'antiquité ^ ils lèguent sur des ruines. . n n'est rien dans FA^e qui ressemble àlft noblesse dlmope : ott ne trouve nulle part

en Orient un ordre de citoyens distingués des autres par des titres héréditaires, par des exemptions et des droits attachés uniquement à la naissance* Les Tartares paraissent les seuls qui aient dans les races de leurs Mœurs quelque faible image de cette institution : on ne voit ni en Turquie, ni en Perse ni aux Indes, ni à la Chine, rien qui donne l'idée de ces corps de nobles qui forment une partie essentielle de chaque monarchie européenne. Il faut aller jusqu'au Malabar pour retrouver une apparence de cette constitution : eaDigitized by Google

BB CXHB BVtOPB. 377 core est-elle très-différente; c'est une tribu entière qui est toute destinée aux armes , qui ne s'allie jamais aux autres tribus ou cajiteai (^ui ne daigne même avoir avec elles aucun commerce. L'auteur de V Esprit des lois dit qu'il n'y a point de république en Asie. Cependant cent hordes de Taxtares» et des peuplades d'Arabes, forment des républiques errantes. H y eut autrefois des républiques trfts-flûrissantes et si^rieures A eeDes de la C^rècOi comme Tyr et Sidon. On n'en trouve plus de pareilles depuis leur diute. Les grands empires ont tout englouti. Le même auteur croit en voir une raison dans les vastes plaines de l'Asie. Il pi'étend que la liberté trou?e plus d'asiles dans les montagnes; mais il y a bien autant de pays montueux en Asie qu'en Europe. La Pologne , qui est une république, est un pays de plaines. Venise et la Hollande ne sont point hérissées de montagnes. Les Suisses sont libres, à la vérité, dans une partie des Alpes; mais leurs voisins sont assujettis de tout temps dans l'autre partie. Il est bien délicat de chercher les raisons physiques des gouvernements; mais surtout il ne faut pas chercher la raison de ce qui n'est point. La plus grande différence entre nou^ et les Orientaux est la manière dont nous traitons les femmes. Aucune n'a régné dans FOrient, si ce n'est une princesse de Uingrèlie dont nous parle Chardin , par laqueUe il dit qu'il fttt Tolé. Les femmes, qui ne peuyent r^er en France, y sont régentes; elles ont droit à tous les autres trônes^ excepté à celui de Tempire et de la Pologne. Une entre différence qui na!t de nos usages a?ec les femmes, c'est cette coutume de mettre auprès d'elles des hommes dépouillés de leur virilité; usage immémorial de l'Asie et de l'Afrique, quelquefois intrCH duit en Europe chez les empereurs romains. Nous n'avons pas aujourd'hui dans notre Europe chrétienne trois cents eunuques pour les chapelles et pour les théâtres; les sérails des Orientaux en sont remplis. Tout diffère entre eux et nous; religion, police, gouvernement, mœurs, nourriture, vêtements, manière d'écrire, de s'exprimer, de penser. La plus grande ressemblance que nous ayons avec eux est cet esprit de guerre, de meurtre et de destruction, qui a toujours dépeuplé la terre. Il faut avouer pourtant que cette fureur entre bien moins dans le caractère des peuples de Flnde et de la Chine que dans le nôtre. Nous ne voyons surtout aucune guerre commencée par les Indiens ni par les C&uiois contre les habitants du Noid : ils valent m oela mieux que nous; mais leur vertu même, ou plutôt leur douceur^ les a perdus; Us ont été subjugués. Aa milieu de ces uecageoumts et de cas

dastnusfiims ^ nous oh» serrons dans l'espace de neuf cents années, nous voyons un amour de Tordre qui anime en secret le genre humain, et qui a prévenu sa ruine totale. C'est un des ressorts de la nature qui reprend toujours sa force; c'est lui qui a formé le code des nations; c'est par lui qu'on révère la loi et les ministres de la loi dans le Tunquin et dans l'île Formose, comme à Rome, Les enfants respectent leurs pères en tout pays ; et le fils en tout pays, quoi qu'on en dise, hérite de son père : car si en Turquie le fils n'a point l'héritage d'un timariot, ni dans l'Inde celui Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

de la terre d'un omra, r'pst que ces fonds n'appartenaient point
à père. Ce qui est une bénéfice à vie n'est en aucun lieu du monde
héréditaire; mais dans la Perse, dans l'Inde, dans toute l'Asie, tout citoyen, et
l'étranger même, de quelque religion qu'il soit, excepté au Japon, peut
acheter une terre qui n'est point domaine de l'État, et la laisser à sa famille.
J'apprends, par des personnes dignes de foi, qu'un Français vient d'acheter
une belle terre auprès de Damas, et qu'un Anglais vient d'en acheter une
dans le Bengale'. Ces deux nations d'Europe qu'il y a quelques peuples
dont la Indonésie n'est pas qu'une trêve à la guerre et un tour de main lent
à l'indolence* Im Iwrbm mt d'acobiie, par lequel ttn émoger
voilà «8erlAbiend«acmplMsailieio|al, itibBlsl» «boom dans ton IM
royaumes chrétiens» à xooliui q[iite iit défog4 par iot eoamtions
paitifiilières*. Nous pensons encore que dans tout l'Orient les femmes sont
esclaves, parce qu'elles sont attachées à une vie domestique. Si elles étaient
libres* claves, elles seraient donc dans la mendicité à la mort de leurs maris;
c'est ce qui n'arrive point : elles ont partout une portion réglée par la loi, et
elles obtiennent cette portion en cas de divorce. D'un bout du monde à
l'autre vous trouvez des lois établies pour le maintien des familles. Il y a
partout un frein imposé au pouvoir arbitraire, par la loi, par les usages, ou
par les mœurs. Le sultan turc ne peut ni toucher à la monnaie, ni casser les
janissaires, ni se mêler de l'intérieur des sérails de son maître. L'empereur
ottoman ne peut pas un édit sans la sanction d'un tribunal. Ou eisulo
dans l'oua les 2talf

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

! DE cmm aiSTQiRB. S79 talapoin, disent partout : « Soyez équitables et bienfaisants. » On reproche au bas peuj)le de la Chine beaucoup d'infidélités dans le négoce : ce qui l'encourage peut-être dans ce vice, c'est qu'il achète de ses bonzes pour la plus vile monnaie l'expiation dont il croit avoir besoin. La morale qu'on lui inspire est bonne; l'indulgence qu'on lui vend, pernicieuse. fu vain quelques voyageurs et quelques missionnaires nous ont reprâMnté leî pxètn» d'Orient comme dea prédicateurs dt Piniquité; c'est calomnier la Mture buraaint : il n'eit pas posiilib qu'il y ait jamais une aociéti leligieue instituée pouc invêtir au crimeu Si dans presque tous les pays du monda oa % Immolé iutrefois des Tictîmas humaines , ces cas ont été rares. C'est une Itarkurie abolie dans Tancien monda; elle était encore en usage dans le nouTeau» Mais cette superstition détestable n'est point un préGapte raUgieux qui influe sur la société. Qu'on immole des captifs dans un temple chez les Mexicains, ou qu'on les étrangle chez les Romains dans une prison, après les avoir traînés derrière un char au Capitole, cela est fort égal, c'est la suite de ia guerre; et quaud la religion se joint à la guerre, ce mélange est le plus horrihle des fléaux. Je dis seulement que jamais on n'a vu aucune société religieuse, aucun rite institué dans la vue d'encourager les hommes aux victis. On s'est servi dans toute la terre de la religion pour faire le mal, mais elle est partout insUtuée pour porter au. bien ; et ai le dogme apporte la liuiatiame et la guerre, la morale inspire partout la concorde* On na se trompe pas moins quand on croit que la religion des mu* sulmans ne s'est établie que par les armes. Les mahométans ont eu leurs missionnaires aux Indes etâlaCbine» et la »ecte d'Omar combat la secte d'Âli par la parole jusque sur les côtes de Coromandel et de Malabar. Il résulte de ce tableau que tout ce qui tient intimement à la nature humaine se ressemble d'un bout do l'univers à l'autre; que tout ce qui peut dépendre de la coutume est différent, et que c'est un hasard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature; il s'étend sur les mieurs, sur tous les usages; il répand la variété sur la scène do Tuniveis : ia nature y répand l'unité; elle établit partout un petit nombre de principes invariables : ainsi le fonds est partout le même, et la culture produit des ilroits dims. Puisque la nature a nds dans le oosur des hommes lIntérAt, l'or** gueil, et tentes les passions » il n'est paa étonnant que nous ayons vu, dana une période d'environ dix aiioles^

une suite presque continue de calamités et de désastres. Si nous remontons aux temps précédents, ils ne sont pas meilleurs. La coutume a fût fois le mal a été opéré partout d'une manière différente. U est aisé de juger par le tableau que nous avons fait de l'Europe, depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours, que cette partie du monde est incomparablement plus peuplée, plus civilisée, plus riche, plus éclairée, qu'elle ne l'était alors, et que même elle est beaucoup supérieure à ce qu'était l'empire romain , si vous en exceptez l'Italie. C'est une idée digne seulement des plaisanteries des Lettres persanes» ou de ces nouveaux paradoxes, uuu moins frivoles, quoique démentés Digitized by Google

380 CHAPITRE CXCVn. RÉSUMÉ DE CETTE HISTOIRE. d'un
 ton ptas tériaix, de prétendre que l'Europe soit dépeuplée depuis le temps
 des anciens Romains. Que Ton considère, depuis Pétenbourg jusqu'à
 Madrid, ce nombre prodigieux de villes superbes, bâties dans des lieux qui
 étaient déserts il y a six cents ans ; qu'on fasse attention à ces forêts
 immenses qui couvraient la terre des bords du Danube à la mer Baltique, et
 jusqu'au milieu de la France; il est bien évident que, quand il y a beaucoup
 de terres défrichées , il y a beaucoup d'hommes. L'agriculture, quoi qu'on en
 dise, et le commerce, ont été, beaucoup plus en honneur qu'ils ne l'étaient
 auparavant. Une des raisons qui ont contribué en général à la population de
 l'Europe, c'est que dans les guerres innombrables que toutes ces provinces
 ont essuyées, on n'a point transporté les nations vaincues. Charlemagne
 dépeupla, à la vérité, les bords du Wésér; mais c'est un petit canton, qui s'est
 repeuplé avec le temps. Les Turcs ont transporté beaucoup de Bulgares
 hongroises et dalmatiennes; aussi ces pays ne sont-ils pu assez peuplés; et la
 Pologne ne manque d'habitants que parce que le peuple y est encore
 esclave. Dans quel état florissant serait donc l'Europe, sans les guerres
 continuelles qui la troublent pour de très-légers intérêts, et souvent pour de
 petits caprices ! Quel degré de perfection n'aurait pas reçu la culture des
 terres, et combien les arts qui manufacturent ces productions n'auraient-ils
 pas répandu encore plus de secours et d'aisance dans la vie civile, si on
 n'avait pas enterré dans les cloîtres ce nombre étonnant d'hommes et de
 femmes inutiles ! Une humanité nouvelle qu'on a introduite dans le fléau de
 la guerre, et qui en adoucit les horreurs, a contribué encore à sauver les
 peuples de la destruction qui semble les menacer à chaque instant. C'est un
 mal à la vérité très-déplorable , que cette multitude de soldats entretenus
 continuellement par tous les princes; mais aussi, comme on l'a dû
 remarquer, ce mal produit bien : les peuples ne se méprennent point de la
 gaem que font les Perses; les citoyens des Villes assiégées passent
 souvent d'une vie à une autre, sans qu'il en ait coûté la vie à un seul
 habitant; ils sont seulement le prix de celui qui a eu le plus de soldats, de
 chevaux, et d'argent. Les guerres civiles ont très-longtemps désolé
 l'Allemagne, l'Angleterre, la France; mais ces malheurs ont été bientôt
 réparés , et l'état florissant de ces pays prouve que l'industrie des hommes a
 été beaucoup plus loin encore que leur fureur. Il n'en est pas ainsi de la
 Perse, par exemple, qui depuis quarante ans est en proie aux dévastations;

mais si elle se réunit sous un prince sage, elle reprendra sa consistance en moins de temps qu'elle ne l'a perdue. Quand une nation connaît les arts, quand elle n'est point subjuguée et transportée par les étrangers, elle sort aisément de ses ruines, et se rétablit tMf^nifs. sm BB a'ksiii son hm sMatSM. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

SIÈGLÈ DE LOUIS XIV. USTE MISONNÈS tIW IHTANTS DE LOUIS Xiy, MUfISTRES, DE LA PLUPART DES ECRIVAINS KUA ÂMXiÊXMA OUI OMT FIéKHAX nAHft C& V Louis XIV n'eut qu'une femme, Marie - Thérèse d'Autriche, née comme lui en 1638, fille unique de Philippe IV, roi d'Espagne, de son premier mariage avec Elisabeth de France, et sœur de Charles II et de Marguerite-Thérèse, que Philippe IV eut de son second mariage avec Marie-Anne d'Autriche. Ce second mariage de Piulippe IV est très-remarquable. Marie-Anne d'Autriche était sa nièce, et elle avait été fiaaeée, en 1648, à Wlipp^-Balthazar, infuit d'Espagne ; de sorte que ppe IV épom à k <9it s» lito «1 la teols 4» aon LesBOM d« I^znr ftntentoâébrées'Je 9 juin 16f10. Mvfa-TIMw moaret en 1689. Les historiens se sont Iktigvét à dira qnelqos ohoet d^ile. On a prétendu qu'une veligieMse lui ayant demandé si eÙe n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son père, elle répondit : « Non, il n'y avait point de rois. » On ne nomme point cette religieuse, elle aurait été plus qu'indiscreète. Les infantes ne pouvaient parier à aucun jeune homme de la cour, et lorsque Charles P', roi d'Angleterre, étant prince de Galles, alla à Madrid pour épouser la fille de Philippe III, il ne put même lui parler. Ce discours de Marie-Thérèse semble d'ailleurs supposer que s'il y avait eu des rois à la cour de son père, elle aurait cherché k s'en faire aimer. Une telle réponiie eût été conTttMUtåitiBnrA'Atoiandrnf n»itm|ntà]»mdi^ plicitA 4e UÊ^ThMÊè. U plupui d«i liieloilni ftptaiiontàfldBt dira ans piinMi qnUs n'«it si dit ni dû dira. !• stttl enfint de c» oiadagt dn LoniaXIV qni jéM M Louis, diHi^in, nommé Monseigneur^ né In 1*' noveodm 1861, mort le 14 ATril 1711. Rien n'était plus eewnun, longtemps ayant la mort de C« pfiaon» qw proverbe qtii courait sur lui : « Fils de roi, père de roi, jamais roi. » L'événement semhle favoriser la crédulité de ceux qui ont foi aux prédictions : mais ce mot n'était qu'une répétition de ce qu'on avait dit du père de Philippe de Valois, et était fondé d'ailleurs sur la santé de Louis XIV, plus robuste que celle de son fils. La vérité oblige de dire qu'il ne faut avoir aucun égard aux livret é Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

388 ENFANTS DK LOUIS XIV. icandaleiiz sur la ne pri?6e de
oe Mince. Les Mêmes d\$ Mme de M

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

en KiHl ; Françoise-Marie de Bourbon, dite Mademoiselln de
Blms, née en 1677 , mariée À PliUippâ II, duc d'Orléaiis, régtiut dô
i^rancei mortQ en 1749.]>Biix HQtrafl filf , morts jmety tat Tun de Mlle
de Fontangee. Louis, daimhihi, a]ai«6 UM Alla aatuielli. Apièa la mert^a
aan fèra m «aalut laMt wilgiOMa» Hm la dnahwaéa Banrgogne» appMwm
^ «alla foaaiiaik était Êuntê, (waaa) lai éniaa «aa doiy atJftMria. PBiMGBS
n PBNrcisais du saxo botal, QUI Tfauaaitr iiâiit ts adbfli^ m lora atf . .Trak-
Baptiste Gaston, duc d'Orléans, second lils de Henri IV et de Marie de
Médicis, né à Fontainebleau en 1608, presque toujours in» fortuné, haï de
son frère, persécuté par le cardinal de Richelieu, entrant dans toutes les
intrigues, et abandonnant souvent ses amis. Il fut la cause de la mort du duc
de Montmorency, de Cinq-Mars, du vertueux de Thou. Jaloux de son rang
et de l'étiquette, il fit un jour changer de place toutes les personnes de la
cour à une fête qu'il don* sait I et prenant la duc de Moptliafon par la main
pour la teira dascenon-Montpensioŕ, dont noua atana les JTiémotm, «l
éotlU aat kaanaoup padé dmilM an iiaa. HAnanmira-LoinsB, femma 4a
GaiM mdialif Jiiiali^eb»* donna aon Mil at et >ete en Mnaa. F^iiHiffiffi-
*'f*iTT'i*i'^ tanna da ^Tltrlia Ihniniiai daa da PaOMIMt? Mon\$%eur, frère
unique de Louis XIV, maitlaftjuin 1701. 11 épousa Henriette, fille de
Charles I**, roi d'Angleterre, petite -fille de Henri le Grand, princesse chère
à la France par son esprit et par ses grâcesi morta à lailaur da son Aie an
Ifilii li eut da oatla pon* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

6S^ PK1I4C£S ET PHIIICniES DU SAJSG ROYAL. mm
MaiMoaiae, mariée à Charles H, roi d'EspagiM, en 1679, morte à 27 ans, en 1689 ; et AnM-lfarie, maiséoà Vktah&ai6dé»9 àm de Savoie, depuis roi de Sardaigne. C'est à oanw êê oe mariage que, dans la plupart des mémoires sur la guem dt la AWCMBioay on nomme le duc d'Orléans oncle de Philippe V. Ce fut lui qui commença la nouvelle maison d'Oriéans. U eut de la fille de rélecteur palatin, morte en 1722, Philippe d'Orléans, régent de France, célèbre par le courage , par l'esprit, et les plaisirs; né pour la société encore plus que pour les affaires ; et l'un des plus aimables hommes qui aient jamais été. Sa sœur a été la dernière duchesse de Lomine. Xort en 1733. sa Mumn bb oami mm m oiiwi ieua, Henri, prince de Condé, second du nom, premier prince du sang, jouit d'un crédit solide pendant la régence, et de la réputation d'une probité rare dans ces temps de trouble. Possédant environ deux millions de rente selon la manière de compter d'aujourd'hui, il donna dans sa maison l'exemple d^me économie que le cardinal Mazarin aurait dû ifl^tor dans le goamnemeiit daFBtaly maia qui était trop dff* ficile. Sa plus grande gloîie fiit d'ètra k pte dn grand Condé. Moit en 1646. liamam» Gonsa, Louis, ndu nom, fils du préciSdail et doChadollBMargarita da Montmorency, neyeu de l'illustra at milhauienz dae de Montmorency, décapité à Toulouse, réunit en sa personne tout oe qui avait caractérisé pendant tant de siècles ces deux maisons da hàn^ Né le 8 septembre 1621 : mort le 11 décembre 1686. Il eut de Clémence da Maillé de 3rézé, nièce du cardinal de Aichalieu, Henri - Jules I nommé communément Monsieur k Prince.» mort en 1709. Henri- Jules eut d'Anne de Bavière , palatine du Rhin , Louis DE Bourbon, nommé Monsieur le Duc, père de celui qui fut le premier ministre sous Louis XY. Morl en 1710. BRANCHE DE CONTI. Le premier prince de Conti, Armand, était ficère du grand Condé; jl joua un rôle dans la Fronde. Mort en 1666. Il laissa d'Anne Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, Louis, mort sans enfant de sa femme Marie-AnnOi ûUe de liOUisXIV et de la duchesse de La Valière, en 1685 ; Et FRANCOis-LomS| prince delà Roche-sur-Yon , puis de Conti, qui l^t élu roi da Mogna en 1697 ; prinea dont la mémoire a été longlénips c^èra à la nranee, ressembUmt an grand Condé par fmçxii at k oen* lagé, at tooiovn animé du désir da jOaira, qualité qui aaifia^i^ fufllloia aB giaad

Gondé. Mort an 1109. n ont' tfAdélaUa da BoQilMMi, aa oonsina,
Lmi*AniiAiiny né an 1666, foi funréeat à Lonia xnr. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.57% accurate

PRINCESS ST PRINCESSIS DU SAM ROYAL. 3»0 BRANCHI
m fiOR»»r*8ÔIS8OMS. 11 n*y eut de cette branchie que Louib, comte de
6oii>soii;j : tué à la bataille de La Marfée, en 1641. ToqM Iti mttm Imnchts
de la maison de Bourbon teient éteintes. Lei CouRTBNJj n*étal«Bl
feo^anui piinaea du laog que par la voix IHiUique,^ «t ik ate amtol potelto
wag. Ik decaendaïowt de Louis le Grat; mais Isws ancêtres ayant pris las
armoiries de rhéritièie da Cottitanai, ils n'avaient pas eu la prteaution da
s'attacher à la maison royale, dans un temps où les grands terriens ne
connaissaient de pr^ rogative que celle des grands fiefs et de la pairie. Cette
branche avait produit des empereurs de Constantinople , et ne put fournir un
prince du sang reconnu. Le cardinal Mazarin voulut, pour mortifier la
maison de Condé, faire donner aux Courtenai le ranp: et les honneurs qu'ils
demandaient depuis longtem]«s ; mais il Xie trouva pas en eux un grand
appui pour exécuter ce dessein. 80U¥JIRAIMS COMTSMPORAIVflb
PAPES. fiarberini, Urbain vill. Ce fut lui qui donna an eanUnanz le titre
d^éminence. 11 abolit les jésuitesses : il n'était pas encore question d'abolir
les jésuites. Nous avons de lui un gros recueil de vers latins. U faut avouer
que l'Arioste et le Tasse ont mieux réussi. Mort en 1644. Pamphilo,
Innocent X, connu pour avoir chassé de Rome les deux neveux d'Urbain
VIII, aiix(iuels il devait tout; pour avoir condamné les cinq propositions de
Jansônius sans avoir eu l'ennui de lire le livre, et pour avoir été gouverné
par la Dona Olympia j sa belle-sœur, qui vendit ,sous son pontificat tout ce
qui pouvait se vendre. Mort en 1655. Ghigi, AiiWikifpro TD* CM lui qui
demanda pardon à Louis XIV, par m lépt • ieisri. U tait plos mauvais poète
qu'UibainTiU. Longtimpê kmé pov avoir aâgligé la népotisme, U fiait par
l» mettre sur le trône. Mère en 1067. Ro^igjiosiy Glémiiit IX, ami des
lettres sans faire de vais, peeffiqne, économe, et libéral, père du peuple. Il
avait à cœur deux choses dont il ne put venir à bout : d'empêcher les Turcs
de prendre Candie | et de mettre la paix dans l'Eglise de France. Mort en
1669. Âltieri , Clément X, honnête homme et pacifique comme son
prédécesseur, mais gouverné. Mort en 1676. Odescalchi, Innocent XI, fier
ennemi de Louis XIV, oubliant les intérêts de l'Eglise en faveur de la li^uo
formée contre ce monarque, il en est beaucoup parlé dans cette histoire.
Mort en 1689. Ottoboni f Vénitien , Alexandre YIII. Nul ne secourut plus
les pauvres, et n'enrichit plus ses parants. Mort en 1691. Pîgnalelli,

limociiiT ZII. Ũ condsmna roinstre Wéùtim% d'aflleui» il ftit aimé et
estimé. Mort en 1700. Albeni, ClCmbitXI. Sa bulle contre (hiesnel,
qiilià'a9i*anefeiitta| Vomoui ^ vm S5 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.44% accurate

tÛUffillAIIIS CONTIUfPORAIMS. est J)eaacoup puis vuua^Q
^ue seâ o^vro^^eâ ttii six voluaies m-ioiia. Mort ea 1721. MAISON
OITOMANB. iBiony. CMt lai dont Bacôia dit av«o justo r^rim L'imbécile
Ibrahim, saas omindre sa naissance, IValne, exempt de péril, mie étmelle
eafenee. Tiré de sa prison pour régner après la mort d'Amurat, son frère.
Tout imbécile qu'il était, les Turcs conç^uireut Tlle dQ Candie soi^ son
règne. Etranglé en 1649. Mahomet IV, fils d'Ibrahim, déposé et mort en
1G87. SoulUN m, fils d'Ibrahim, et frère de Mahomet IV, après des sucoât
divers dan^ ses guerres con^ TAUemagae, meurt ^ sa mort m* t^raOe AD
JQ9t. AcBMBT n, ftère du précédent, poëta et mnaideii. Son armée liit
liettae à Saleolraneà ptr le priDoe Loiiif de Bade. Mort en 1695. Mustapha
II, fils de Mahomet IV, vainqaeur àTémeswar, vaioea par le prince Eugène à
la bataille de Zattia tur le Tibisk, en septembre 1697 , déposé daaa
Andrinople, et mort dans le sérail de Gonstantinople on 1703. AchMET
111, frère du précédent, battu encore par le yrllee Sufltae 4 l'eierwaff4i44
§t .4Mgrfbt|e> déposé en Udp. On n^n dira rien ict| parce qnHl en est
beavoçup paflé dans k eorps de l'histoire. Ferdinand III. mort en 1657.
LiîopoLD !•% mort en 1706. Jo-^! ! ii I", mort en 1711. GuAHL^a YI, mort
en 1740. Idem, taufte If y Mft m im. Obabim n, moit m im i taum Y, mevt m
174ê. Jean IY, duc de Bragance, surnommé h Ibifim^* 0aiifqiaae| Leohe de
Ousman, le fit roi de Portugal. Mort en 1656. Alfonsb VI, fils du précédent.
Si Jean fut roj par le courage de sa femme, Alfonse fut détrôné par la sienne
en tÛS1\ confiné' dana 111s de Terceire, où il mourut en 1683. Don Pèdi'.k,
frère du précédent, lui ravit sa couronne et sa femme j et, pour l'épouser
légitimement, le fit déclarer impuissant, tout débauché qu'il était. Mort en
1700. iBAH Ti mort en 1750. ♦ Digitizeu Ly v^jQOgle

The text on this page is estimated to be only 22.57% accurate

SOUVERAINS CONTEMPORAIKS. 387 Charles I", assassiné juridiquement sur uu échalaud, en 1649. GrouveIiL (ÛU^er), protaoteur, le 22 décemLrti 16Ô3, plus puissaal qu'un roi : mort It 13 septoalire 165S« Gaoïnnu (Ri«li«rd), piMolMir imwéftitwBWif apik k mort de son pèrt , diponédé piiiiblMMiil ao moii de Jvéii 1 M» : OMrt «i tM * . UuBua II, norlea tM5« J ACQUIS n, détrôné en 1688 : mort en lYOl* GuiiXÀUiw IU, Mît en 1702. Anne Stuàbt, BOflt en ROIS DB JUK£IIAfUU Christian IV, mort en 1648. Frédéric III, reconnu en 1661 , par. le clergé et les bourgeois, pour souverain absolu, supérieur aux lois, pouvant les faire, les abroger, les négliger, à sa volonté. La noblesse fut obligée «le se conformer aux vœux des deux autres ordres de l'Rtat. Par cette étrange loi, les rois de Danemark ont été les seuls princes despotiques de droit; et ce qui est encore plus étrange, c'est que ni ce roi ai ses ftiMcesseurs n'en ont abusé que rarement. Mort le 19 février 1670. Cbbistiah mort en 1699. FâMi^tm IT, mort en (lao. « nom B9 wk^B, Christine. U en est parlé beaucoup dans le siôde de Louis XIV. KU^ avait abdiqué en 1654. Morte à Rome en 1689. Charles X, plus communément appelé Charles-Gusl aie : il était de la maison palatine, et neveu de Gustave-Adolphe par sa mère. Il voulut établir en Suède la puissance arbitraire. Mort en 1660. GHAAus XI, qui établit eette puifltanee : mort en 1897. Cbabus xn , qui en abusa, et qui, par cet aboli îal cause de la liberté dn royaome : mort en 1718. ' ROM DE FOLOOVb. Ladislas-Sigismond , vainqueur des Turcs. Ce fut lui qui, en 1645, envoya Une magnifique ambassade pour épouser par procureur la princesse Marie de Gonzague de Nevers. Les personnes, les habits, les chevaux, 1q9 carrosses des ambiu^adeurs polonais, éclipsèrent la splendeur de la cour de France, à qui Louis XIV n'avait past&eore donné eet éebU éelipea depuis toutes les autres court du monde. Mort en 1648. 1« Bu 1YI9* çkê») Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate

388 SOUTERAIHS COMTBMPORAINS. JEAÏf-CASiMiR, frère du précédent, jésuite, puis cardinal, puis roi, épousa la veuve de son frère, s'ennuya de la Pologne, la quitta en 16T0', se retira à Paris, fut abbé de Saull-Gdrxaam des JPréÂ^ vécul beaucoup avec Ninon. Mort en 1672. Michel Virsnovieski, élu en 1G70. Il laissa prendre par les Turcs Kaminieck, la seule ville fortifiée et la clef du royaume, et se soumit à être leur tributaire : mort en 1673. iEàM fiOÉima, éitt en 1664, vainqueur dee Tlifcs et libfinletr de Vienne. Sa vie a été écrite par l'abbé Coyer, homme dfetprit et philolophe. -A épousa une Fiançaiae, ainsi que Lidislaa et Caaîniâr; o^éuit mie d'Arquien. Mort en 1696. AuousiB l*', électeur de Saxe, élu en 1697, par une partie deU noblesse, pendant que le prince de Conti était choisi par Tautre. Bientôt seul roi ; déiràné par Giiarles 3UI| rétabli par le ezar Pierre : mort en 1733. Stanislas, établi au contraire par Charles XII, et détrûnô par Pierre I* ; mort en llùbK HOIS DE PRUSSE. Frédéric, le premier roi : mort en 1700 ^ Frédéric-Guillaume, le. premier qui eut une g^nde armée et qui la disciplina, père de Frédéric k Uraud^ le premier qui vainquit avec cette aimée ; mon eu 1740. CZAR8 BB RUSSIE, DEPUIS SaPERBURS. Mjchel ROMANOW, fils de Philarète, archevêque de Rostou, élu eu 1613, à l'âge de quinze ans. De son temps les czars n'épousaient que leurs sujettes; ils faisaient venir à leur cour un certain nombre de filles, et choisissaient Ce sont les anciennes mœurs asiatiques. Cest ainsi [que Michel épouea la fiUe d'un pauvre gentilhomme qui cnUiTait ses ehamps lui-même : mort en Juillet 1646. Alszw, fils de Ifichel, qui combattit les Ottomans avec succès : meit en février 1676. FfiDOR, fils d'Alexis, qui voulut policer les Russes, enviege réservé à Pierre le Grand : mort en 1682. Ivan, frère de Fédor, et aîné de Pierrei incapable du trône : meit en 16P6. ' Pi£aB£ LB Gbano, vTBi fondateur : mort en janvier 1736., G0UVBRNBUB8 DE FJUANDRB. Ces Pays-Bas ayant presque toujours été le théâtre de la guerre sous • Louis XIV, il paraît convenable de placer ici la suite des gouvtfneiUS à» cette province , qui ne vit aucun de ses rois depuis Philippe U. Le marquis Francisco de Mello d'Asoicab, le Bttême qui fut battu par le grand Condé : démis en 1644. 1. En 1668. (ED.) - 9. Bn 1766. (ED.) — S, En If IS. (ED.) Digitizeu v^jQOgle

The text on this page is estimated to be only 25.12% accurate

soinsRAiifs contemporaiiss. 369 !• grand eominaiidflur Castbl
RoofitiGo : mort «n 1647*. Léopold - GniUAUMB , afdiUhio d'Auttiche,
c'est-à-dire portant lé titre d'archiduc, mais n'ayant rien dans r^ntriob», frèrd
de Ferdi« nand II. Ce fut lui qui envoya un député au parlement da Piria
poar s'unir avec lui contre le cardinal Mazarin. Mort en 1656. Don Juan
d'Autriche, fils naturel de Philippe TV, fameux ennemi du premier ministre
d'Espagne, le jésuite Nitard, comme le prince de Condé du cardinal
Mazarih, mais plus heureux que le prince de Condé, en ce qu'il fit chasser
Nitard pour jamais. Ce fut lui qui fut battu par Turenne à la bataille des
Dunes. Mort en 1659'. Le marquis de Caracène : raort en 1664. Le marqms
db Castel Éodrigo, qui soutint mal la guerre contre Louis XIVy et qpl ne
pouvait pas la bien aoutenlr :,niort en iW* Knuiaatta db Yblasoo,
cmmélable de CastfUe : mort en Le e

The text on this page is estimated to be only 21.81% accurate

290 MARÉCHAUX DE FRACÈ. AuBtJssON DÉ La Feuillade (François u*), miréclMI on 1675. C'est lui qui . par reconnaissance , fit «lever Ut ItiM d» Lvoil «HT à It place des Victoires. Mofit m IOBl. 8oti IUs &• AH fliarielial que famgtemps isrèSi tu 1T)& AnifONT (Antoitte s*) , patft-fili dtt eélUm Jm, nutrèchal d'Araonl» Vm dm gnmdi cafiiiaiiiéa de Henri IY. Antoine contribua beaneoup aa gain de la btiaaie da Rethel en 1610. U ant k bâton da inartelial pour réoompanse, et mourut en 1669. BaunoratT (Testu de), maréchal en 1746. Barwick, ou plutôt Berwick (Jacques Fitzjames, duc de), fila naturel du roi d'Angleterre, Jacques II, el d;inc sœur du duc de Marlborough. Son père le fit duc de Barw'ick en Angleterre. Il fut aussi duc en Espagne. Il le fut en France. Maréchal en 1706; tué au siège de Philipsbourg en 1734. Il a laissé des Mémoires que M. l'abbé Hook a publiés en 1778; on y trouve des anecdotes curieuses, etitadelaib instructifs sur ses campagnes. Bassompieuue (François de), né en tfifiliTOy calonal géblfalAes Suisses, maréchal en 1622; détenu à la Bastille depuia IMI Jm^^fc la onrt du eaidinal de Riahellatt. U y oompoia* aaa Mtaolraa qid foulant sur des Intrigues de conr et Ma gaïaaiaarles. Oéaar, dana M Mémoires, ne parle polbt de ses bonnes fortunes. L'on ignore assez communément qall fit reTètir de pierres, à ses dépens, la fossé du Coora-ia-R^, qtfan tient de combler. Mort en 1646. Bauvonns (Bernardin Gigault, marquis de), maréchal en 1668^ il gagna une bataille en Catalogne, en 1684. Mort en 1694. Bhlle-Isle (Charles-Louis- Auguste Fouquet, comte de), petH-fils du surintendant, distingué dans les guerres de 1701; duc et pair, prince de l'empire , maréchal en 1741. Il fit avec son frère (Louis-Charles), tout le plan de la guerre contre la reine de Hongrie, où son frère fut tué. Mort ministre et secrétaire d'État de la guerre, en 1761. Bezons (Jacques Bazin de), maréchal en 1709 : mort en 1733. BinoN (Armand-Charles de Oontaut, duo bb), qui a fût Mflna le duché de M maison. Ayant servi dsna toutes las gnarfes dé IMIs TOf, et perdu un lmm au siège de lAndiu, n*a été ttarèshal 1714. BouFULaa (Louis^rançois due ni) , l*un de» meffiaura ofMérs tfs toais XIYt maiéehal an lé98 l mort an 1711. BouBO (Éléonor-Marie du Uainei oomte du), gagna tin coùibat Impartant aaas umls XIT, ai ne lUt maréalui qu'an 17S&. Mort la même année. BnAivcAs (flenri s^f ayant sarri kmétamps sons Louis XIV, mt ma* réchal en 1734. Brézé (Urhain de Maillé, marquis de), beau -frère du cardinal de Richelieu,

maréchal en 1632 , Tice-roi de Catalogne : mort en 1650. Broolio (Victor-Maurice), ayant servi dans toutes les guerres de Louis XIV, maréchal en 1724 : mort en 1727. RnoGLio (François-Marie, duc de), fils du précédent. L'uu des mailleurs lieutenants généraux dans les guerres de Louis XIY,
Digitized by Google |

The text on this page is estimated to be only 15.45% accurate

IIAIUiCHAUX DB FRANCE. 391 en 1734) pèm ftttM inartebftl de Bro^noS qui ft ftaii 1m talents de ses ancêtres. c ASTI- TA AT* f Tncqncs hë), Blaréohal en 16i»8t biessô à mort lâ même ' année', au siège de Calais, Catinat (Nicolas de), maréchal en 1603. Il mCla la philo^^npliie aux talents do la t^nerre. Le dernior jour qu'il commanda en Italie, il donna pour mot Pans et Snint-Cratien, qui était le nom de sa maison de campagne. Il y mourut en sage, après avoir refusé le cordon bleu, GBAmM (Mo6l BmiftoÉii meritiit de), avait étâ aa ilége dé Candie; aaréeliel en 1709» il t'eit feiidii délAbti pafr la déflinie de Gitÿe en 1675;leaM8s deeettefedteplaeedtttraqiatrtitBeis, eteofttaieice BiUla àoAuMi à ramie des illlte. léà gens de i'âft ngafdent eùoere eitttt déilnie eemme m aedile. Mort m 171». Gsanuv^lieirÂim (Itançois-LotttelUiaaseletj eotnlénf), tleMunlnd de France, servit également bien sur terre et sur tner, nettoya la mér des pirates, battit les Anglais datis la baie dé Bantri, bombarda Alger en 1 688 , mil en âûreté lea tiea de rAmérique. Itarôchal en 1708 : mort en 1716. CHAULNBfi (Honoré d'Albert, duc db)^ maréchal en 1620 : mort en 1649. Ciioiseul-Francières (Claude, comte dr), troisième maréchal de France de ce nom, en 1693 : mort en 1711. Clërembault (Philippe de), comte de Pâliuau, maréchal en 1653 : mort en 1665. CmnoÊn-tmmKÈM (Oaspard^ aat^iiii ns), ayant wHi daiia la fuem de 1701, nmdeliil en 1717. oeran (fraigili de Mtt^itetoti dne tt), Ibn^temtM olleier général BOUS hoioiB ZIY, marôchal in 1784, n gagné dtoi ImtaÛles en Italie. Coumn (Gaspard de), petit-fils de l'amiral; maréchal en 1632; il emmnanda l'armée de Louis XII^ contre les tMupee rebelle» da ooâte de SoissonS. Tué à La Marfée : mort en IG'fR. Créqui (François de Bonne de), maréchal en 1668; mort avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le vicomte de Turennei en 1687. Il était de la maison de Blanchefort. Duras (Jacques-Henri de Durfort, duc de), neveu du vicomte de Turenne, fut maréchal en 1675, immédiatement après la mort de son oncle : mort en 1704. Duras (Jean-BapUste dl JSmMf étte dë), maréchal de camp sous Lonte XIV; maréchal de Franoe en 1741 fib de Jaeques-Henrl, et jkm du Hiiéekal ê» Dnn» ami

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

UàMiCBAXJX DE FRANGE Estampes (liequat de La Fertô-
ImlMtit nf), maréchal en 165t : mort en tG83'. KsTRÉF.s (François-
Annibal , duc d'), maréchal en 1626. Ce qui est très-singulier, c'est qu'à l'âge
de quatre-vingt-treize ans il se remaria avec Mlle de Manicamp, qm fit une
fausse couche. Il mourut à plus de cent ans, en 1670. KsTHËKs (Jean,
comte d'}, vice-amiral en 1670, et maréchal en 1681 : mort en 1707.
ESTBÉES (Victor-Marie, duc b'), fils de Jeta d'Estrées, vice-amiral de
Fianoe, comme eon père, ara&t d'être maréchiL H est & remarquer qa*eii
cette qualité de Tioe^amiral de Fhmce il commandait les flottas ihmçeie et
espe^nole ea 1701 ; maréchal eu 1708. Mort en 1737. * raniT (Abraham),
maréchal en 165S. On s*est ohstiiié à voutoir attribuer sa fortune et sa mort
à des causes snmatnréUes. Il n'y eut d'extraordinaire en lui que d'ayoir fait
sa fortune uniquement par son mérite, et d'avoir refusé le cordon de Tordre,
quoiqu'on le dispensât de faire des preuves. On prétend que le cardinal
Mazarin lui proposant de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit : a Peut-
être faut-il à un ministre des braves gens et des fripons. Je ne puis être ^ue
du nombre des premiers. » Mort en 1662. • Fare (de La), fils du marquis de
La Fare, célèbre par ses poésies agréables ; officier dans la guerre de 1701 ,
maréchal en 1746. Ferté-Sennecker (Henri, duc de La), fait maréchal de
camp sur la brèche de Hesdin, commanda l'aile gauche à la bataille de
Kocroi; maréchal en 1651 : mort en 1681. FoncB (Jacques Mompar'de
Canmont, duc m la), meiéehil en tutst. Cest lui qui échappa an massacre de
la Saial-Barthéimyi et qui a écrit cet événement dans des Mémoires
eeneervés dam sa maisoa. Mert à quatre-Tingt-dizsept ans,, en 165S.
FoLCAin.T (Louis), comté de Daugmm, maréchal e& 1663 : amit en 1659.
.Gassion (Jean de), élève du grand Gustave, maréchal en 1643. Il était
calviniste. Il ne voulut jamais se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas
de la vie pour en faire pa^ à quelqu'un* Tué an eiése de Lens, en 1647.
Grammont (Antoine de), maréchal en 1641 : mort en 1678. Grammont
(Antoine de), petit-fils du précédent, maréchal en 1724, père du duc de
Grammont, tué à la bataille de Fontenoi ; mort en 1725. Grancei (Jacques
Rouzel, comte de), maréchal en 1651 : mon en 1680. Gdébsiant (Jean-
Baptiste Budee» esmlenE), mevésUea 1642, l'an des gnnds hommes de
guerre de scm temps; tué, en 1643, an siège de Rotveilt enterré avec pompe
à Notre-Dame. . HABOomiT (Henrif due a*). On peut dire que c'est lui qui

mit lia à I. AMès asTAMMS attrait àt être placé Estrades, qai, o^iélci esanss
aaaiéofial, ne ra pas été dans to MalÔ0iif dit AMtMtfM. (^eft dt^^ Digitized
by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 25.07% accurate

MARÉCHAUX Afi FAANCS* W raneicouie inimitié das Fmçai» et des Espagnols, lorsqu'à était amI basafdemr à Madrid. Sa daxtérité et son art de plaire diqwihwU m ftTOialileBieit la cour d'Eipagne, qu'eata QIMriea II potei da ràpognance à instituer son héritier un petit-flt de Leva ZIT. U défait coiDiiiander à la place du maréchal de Villars, Tannée delà heUa eash imgne de Denain ; mais il lui aurait été difficile de miens Ikire. Mar6» , chai en 1703 : mort en 1718. Son fils maréchal depuis, en 1746. HocQuiNCOUHT (Charles de Monchi), maréchal en 1661 iluéenaai^ vant les ennemis devant Dunkerque, en 1658. HospiTAL-ViTRi (Nicolas DE L'), capitaine des gardes de Louis XIÎT; maréchal en 1617, pour avoir tué le maréchal d'Ancre : mais il mérita d'ailleurs cette dignité par de belles actions. On le compte parmi les maréchaux de ce siècle, parce qu'il mourut sous Louis XIV. en 1644. BDMiÈaBS (LoQla de Gravant, due j>*), maréchal en 1668 : mort Ismmmm (n*), de la maison de Gand, olieier sona Lonja Xnr, mar féechal.en 174t. JoTivai (lean- Armand m)» maréclial de France'en 1693 : mort en 1710. LoRGEs (Gui-Aldonce de Durfort, duc bb), nereu da ?ioomte de Turcnnc; maréchal en 1676 : mort en 1702. Luxembourg (François-Henri de Montmorency, duc de), l'élève du grand Condé; maréchal en 1675. Il y a eu sept maréchaux de ce nom, indépendamment des connétables; et depuis le xi* siècle, on n'a guère vu de règne sans un homme de cette maison à la tête des armées. Mort en 1695. LuzEMBouRO (Christian-Louis de Montmorency), petit-fils du précédent, sM aignlé dans la guerre de 1701.. Maréchal en 1747. MÀiLLBBOia (lean-Baptiste-François, maïqnia be), fils du ministre ifËtat Dasmarets, s^étant signalé dans tontes les occasions pendant la guerre de 1701 ; fkit maieéchal en 1741. Maesin ou Mabchin (Ferdinand y comte bb), ayant passé du service ■ de la maison d'Antriehe à celui de Ffranoe; aaréciial en 1703 : tué à Turin en 1706. Matignon (Charles-Angnste Goyon de Gacé db}| maréchal en 1708 ; mort en 1729. Maulevrikr-Langeron, maréchal en 1745. Médavi (Jacques-Léonor Rouxel de Grancei, comte de), n'a été fait maréchal qu'en 172^ q[uoil eût gagné une bataille complète en 1706 : mort en 1725. Meillebate (Charles de la Porte, duc de La), fait maréchal en 1639, sons Louis XIII» qui lui donna le bâton de nuuréal sur la brèche de la idlie de Hesdin. Il étaltgrand maître de l'artillerie, et avait la réputaticni d'être le meilleur gâiéral pour les sièges. Mort en 1664. MoHtBSQBiou-

n'ÂBTAONAM (Pierre db)» maréchal en 1709 : mort en 1725. Montreyel
(Nicolas- Auguste de la Banme^ Burqnis db)» Burécbal en 1703 : BMTtea
1716. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.22% accurate

•94 VâRÉCHAUX DE FAAX^{CE}. • Mom-HooMmoniT (liai^{pt} i» La), maiédhal en 164t. n IMbU •a ehftteia d« Fitm-lBciit m 1645\$ et il eit à nM^{oer} qM n'y a KÊcm f étiéni fOl n^Éit été empiiMUié ott uSé tois les ministères tt lUcheilM il dt Maïadii. Mort «a 1657. 8ob pttit-ftlt maiéeliia •n 1747. Namots (Louis-Armand de Brichanteau, marquis de), sorrit avec distinrtion , sous)o maréchal de Villars, dans la guerre de 1701. Maié* chai sous Louis XIV : mort en 1742. Navailfs (Philippe de Montault-Bénac, duc de), maréchal en 1675, commanda à Candie sous le duc de Beaufort, et après lui. Mort en 1684. No AILLES (Anne-Jules, duc de), maréchal en 1693. U se signala ea B8I>agne, où il gagna la bataille da Ter. Mort en 1708. HoAnus (Adrian-lIattriot ns), ils da précédent, généd dteée dans le RoussiUoii. enl706| gnoid d'Espagne en 1711, après mlr pris Oinsne. n wtL été maréobàl de France qtt'en 1734. n gontenia les finances en 1715, et a été depuis minisira d'J^{at}. Personne n'a écrit des dépêcHes tnieux qce loi. M. VMé Kflot a publié, en 1777, ùi» Mémoires tirés de ses manuscrits; on y trouve des anecdotes cuifeoses sur les deux règnes où il a r^{'cu}. Sei detlK fik ont été làits maréchaux de France en 1755. Mort en 1766. Plessis- PnASLiN (César, duc de r,hoi>eul, comte de), maréchal en 1645. Ce fut lui qui eut la gloire débattre le Ticomte de Turenne à Rethel, en 1650. Mort en 1675. PuYSÉGUH (Jacfiuns de Chnstenet, marqu!» WS) , inaréchal en 1734, fils de Jacques, lieutenant général sous Louis XIII et Louis XIV, qui s'est acquis beaucoup de considération, et qui a laissé des Mémoires. Le maréchal a écrit sur la fuerre. C'était nn homme qne le ministère consultait dans tentes les affaires critiques. lUimAf (Josias, comte me), d'une ftmllle origlnalf« du ânehé da HoLstein, maréchal en 1645, catholique la même année, n^{svn} prison en 1649, pendant les troubles, relâché ensuite : mort en 1650. Bavait été souvent blessé ; et Bautru disait da lui « qu'il ne lui était resté qu'un de tout ce dont les hommes peuyent aroir deux. > On kti fil ime épitaphe gai finissait par ces Ters : Et Mars ne hd Urfm rien d'entier[^] le eoMT. RiCtttLTEU (Louis-François-Armand du Ples«;is, duc de\ brigadier BOUS Louis XIV, général d'armée à Gênes, maréchal en 1748, aprisllo de Minorque sur les Anglais, en 1756. RoCBBKAT (Renri-LonSsd'lloigni, marquis de), maréchal en 1675: mort en 1776. RoQtmuttti (Gaston -Xean - Baptiste -Antoine , doc m), mukStaà 1724. BosBif on BosE (Conrad de), d'une ancienne maison de Zltmie, Tint

d'abord servir simple cavalier dans le régiment de Brinon; mais son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade. Jacques II le fit général de ses troupes en Irlande. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.87% accurate

XâHÉCBàUX DE FRANCE. 395 Maréchal de FraoM en 1703 : mort à l'âge de quatre*?iiiigt^t aui, en 1715. Saint-Luc (Tiraoiï'on d'I'îpînaf, seigneur r>î=). fils du brave SaintLuc, dont l'éloge est dans Brantôme; maréchal en 1628 : mort en 16'44. ScHOMBERG (Frédéric-Armand), élève de Frédéric-Henri, prince d'Orange: maréchal en 1675, duc de Mertola en Portugal, gouverneur et généralissime de Prusse , duc et général en Angleterre. Il était protestant zélé, et quitta la Fiance ;\ la révucatiou de Tédit de Mantes. Tué à la bataille de La Boyne, en 1600. ScBtntHBBao (Jaan de) , comte de Mondejeu, originairo de Prusse ; maréchal en 1958 : mort en 1671. Tâllabd (Camille de Bostua, éaù m). Ci lût loi gui oondnt let deux imitéB de ptrtice. Mkréahal en 1708* mlnittre d'Ëlat en 1726 : mort en 1728. Tessé (René de SVeulai, comte os}» maréchal en 1703 : mort en 1725. ToumiLLE (Anne-Hilarion de Costentin, comte de), se fit connaître, étant chevalier de Malte, par ses exploits contre les Turcs et les Barbaresques. Vice-amiral en 1690, U rémporta une victoire complTto sur les Hottes d'Angleterre et de Hollande, et perdit, en 1692, celle de La Hopue: défaite qui l'a rendu plus célèbre que ses victoire». Maréchal de France en 1693 : mort en 1701. TuRENNE (Henri de La Tour d*Auvergne, vicomte un), né en 1611; maréchal de Pitance en 1644, maréchal général en 1660 : mort en 1675. UzELiBS (Nicolas Châlon da Blé, mar^s n*), maréchal en 1703, président dè èonsdl des UTâtres étfangères en 1718 : mort en iTSO^ Yaobam (Sébastien Prêt», marquis M), mâréehil en 1703 : mort en 170t * . ViLLARS (Louis-Claude, duc de), qui prit le nom d*Hector, maréchal en 1702, président du conseil de guorre en 1718', représenta le connétable au sacre de Louis XV en 1722. Mort en 1734. Û est assez mention de lui dans cette histoire, ainsi que de Ttirene. ViLLEROi (Nicolas de Neuville, duc de), gouverneur de Louis XIY en 1646; maréchal la même année : mort en 1685. ViLuiROi (François de Neuville, duc Dfi), fib du précédent, gouverneur de Louis XV, maréchal en 1603. Son père et tu! ont été chefli dn conseil des finance^ titre sans fonction qôî leor donnait entrée au consetL Hort en 1780. Yimam (LOais-Yielor de Beehecheaart« duc de), geaihlonier de FfigUee, général des galères, Tiee^roi de Messine; maréchal de France en 1676* On ne le compte point comme le premier maréchal de lamarinSf parce qu'il servit lengtempe snr terre ; mert en 16i8.

I. En nis. , ^ . a. En f 7 1 8 il entra au conseil de régence. Yoj. les Memoirt*
oi bamt-Simon, édit. Hachette. • Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 24.68% accurate

aM GRAMM AUttÂUZ DE FKANCB. GRANDS AMIRAUX DE FRANCE tout LB DE UNJU XIV. Annand s» Maillé, marquis de BnÉat, grand maître, eliefet surintendant général de la navigation et du commerce de Flmoe en 1643 : tué sur mer d'un coup de canon, le 14 juin 1646. Anne d'Autriche , reine régente , surin tendante dea mers de France en 1646 : elle s'en démit en 1650. César, duc de Vendôme et de Beaufort, grand maître et surintendant général de la navigation et du commerce de France en 1650. François de Vendôme, de BeauTorti ûls de César, tué au combat de Candie,* le 25 juin 1G69. ' ' Louis de Bourbon, comte db Tebuandois, légitimé de France, amiral an mois d'août 1669, âgé de deux ans : mort m 1683. Louis-Alezandie na Boubboic, légitimé de Fiïnoe, comte de Tonlouse, amiral en 1683| et mort en 1737. tous LE aiOKB DB LOVIB XIT. Armand-Jean du Pleasia, duc de Richelieu, pair de France en 1643, du virant de François son père; et se démit de cette charge en 1661. François, marquis de Cri^qui, lui succéda, et se démit en 1669, un an après avoir été nommé maréchal de France. Louis-Victor de RochechouaeT| comte» puis duc db Yxvohnb , prince de Tonnai-Charente, en 1669. Louis DE RocHECHOUART duc DS MoRTSBiAR, eu sufTiTance do SOR père : mort le 3 aTril 1688. Louia-Augnste w Booibon , légitimé de Fkance, prince de Dombes, due du Maine et d'Aiimale, en 1688; et a'an démit en 1684. Loiiia-Josq»h; dno i» VBimôiiBy ea 1694 : mort en 1712. Bené, aire de Froolai, comte ni tasi, maréchal de ftmoe en 1712, et s'en démit en 1716. Le chevalier d'Orléans ^ , en 1716 : mort en 1748» Aprèalui cette dignité a été réunie à l'amirauté, i uuxmtass d'irAT. Giiiifio VASAinm, cardinal, premier ministre, d^me andenne ftmHle de Sidle transplantée à Rome, flls de Pietro Maiarini et d'fiortnuaa Bnftdini , né en 166t; employé d'abord par le cardinal SaoohettL II arrêta les deux armées française et espagnole prêtas à ae charger aa* près de Casai, et fit conclure la paix de Quérasque, en 1631. Vice4égat à Avignon, et nonce extraordinaire en Fcancé en 1634* U 1. Jean-Philippe , dit le chevalier d'Orléans . né en no7, enfant naturpl de Philippe d'Orléans, régent, et d'une demoiselle Lebel, lUk d'bfiuieur dâ la ynatâaM (Ed.) Digitizeu Ly v^jQOgle

MINISTRES D'ÉTAT. 397 km de Savoie, en 1640, en
 qualité d'ambassadeur extraordinaire du roi. Cardinal en 1641, à la
 recommandation de Louis XIII. Entièrement attaché à la France depuis ce
 temps-là. Admis au conseil suprême, le 5 décembre 1642, sous le nom de
 spécial conseiller. Il y prit place au-dessus du chancelier. Déclaré seul
 conseiller de la reine répente pour les affaires ecclésiastiques, par le
 testament de Louis XIII. Parrain de Louis XIV avec la princesse de Condé-
 Montmorency. Il se désista d'abord de la préséance sur les princes du sang,
 que le cardinal de Richelieu avait usurpée; mais il précédait les maisons de
 Yendoe«td0LoiigMiTifl»: apièilflftité ta FftMêB, il prit le pas «a limi tien
 rar k grand Coadé. Il n'aol point dt Isttrai patentât de piemier miDiatre,
 .mait il en^t lea ftnetiona. On en a eipédié pour le caidinal Duboia. Mllppe
 d'Oiléans, petit-fils de France, a daigné en recevoir après sa régence. Le
 cardinal de Fleuri n'a jamaia en ni la patente, ni Je titre. Le cardinal Ifasarini
 mort en 1661. CRAHCXLISRS* Charlea M L'AvmPUix, mâxqti» de
 (Mtaauneuf , longtemps employé dans lea ambassades. Garde des soeani m
 1630, aJs en prison en 1633 au ehâtoan d'Angoulême, oH il resta dix ans
 j^isonnier. Garde desœaïuten 1650| d6misenl661, féout et mourut dans les
 orages de la cour. Mort en 1653. Pierre Séguier, chanceMer, duo de
 Yillemor, pair de France, n apaisa les troubles de la Normandie en 1639,
 basarda sa vie à la journée des barricades. Il fut toujours fidèle dans un
 temps où c'était un mérite de ne l'être pas. Il ne contesta point au père du
 grand Condé la préséance dans les cérémonies, quand il y assistait avec le
 parlement. Homme équitable, savant, aimant les gens de lettres , il fut le
 protecteur de l'Académie française, avant que ce corps libre, composé des
 premiers seigneurs du royaume et des premiers écrivains, fût en état de
 n^avoir jamais d'autre protecteur que le roi. Mort à quatreYingt-quatre ans,
 en 1640. Matlieu Moût, premier prAidentdn partement de Péris en 1641,
 garde des soannz en 1661, magistrat juste et intrépide, A n'est pas mi,
 comme le disent deux nouveaux dictionnairas>, que le peuple Toulut
 rassaasiner; mais il est vrai qu'il en imposa toiqonni aux s6di« tieux par son
 courage tranquille. Mort en 1656. Étienne d'Aligre , chancelier en 1674, fils
 d'un autre Etienne, ciumcelier sous Louis XIII. Mort en 1677. Michel Le
 Tellier, chancelier en 1677 , père de l'illustre marquis de Louvois. Sa
 mémoire a été honorée d'une oraison funèbre par le grand Bossuet. Mort en
 1685. Louis BoucHERAT, chancelier en 1685. Sa devise était un coq sous

va aolttl, par allusion i la dofise de Louis ZIV. Les paroles étaient : Sol
niMrile^gilsm. Mort en 1699. I. Le Itfolioeaaire de Banal •tûuibaad, et oital
de Oanden. (£o.) . . DigitizcG by Li(.)o^le

CHANCERES. Louis Phelpeaux, comte de Pontchartrain,
descendant des premiers secrétaires d'État, chancelier en 1699. S'éleva à
l'honneur par son mérite en 1714. Mort en 1727. Daniel-Kranz von Youm,
mort en 1717, président de la cour suprême de Suède.
Claude II Bonnelles, d'origine irlandaise, conjointement avec son frère
de Bienville) muni «tous les jours». M. le capitaine
atmosphère du milieu de l'air. Rattaché «à la loi». Milieu de la Bauum.,
naissance de la climatologie, fin de la mission de l'armée, n'ayant pas
fini, en 1648, la loi «du milieu» en 1652 : plus tard dans la agglomération
du barreau que dans ce cas des fonctions Il eut sous lui, pour sa part
la fin de la Paix, dit fixer, connu par ses déprédations. Cet Émeri était
le fils d'un paysan de Sienna, placé par le cardinal Mazarin. Il disait que les
miniatures de ces n'étaient pas faites pour être maudites. Émeri imagina
bien des sortes d'impôts, de nouveaux offices de jurés mesuriers et porteurs
de charbon; de mouleurs, chargeurs et porteurs de bois j de premiers
commis de la taille et des ponts et chaussées, émis pour lui,
d'augmentation de gages j de coadjuteurs d'amendes et des épices, etc. La
même fin de la surhabitation en lois, mais immanquablement prodigieuse pour le
dernier qui souffrit; Invention qu'il charge l'État pour un article, mais moins
onéreuse que celle des Papes perpétuelle, à fin de l'enrichissement pour tout dire.
Mort en 1650. Claude de Mesnais, comte d'Avanture, d'une ancienne famille
en Guyenne, homme de lettres qui unissait l'esprit et les grâces à la science;
plénipotentiaire avec Servien: chéri de tous les négociateurs autant que
Servien en était redouté. Surintendant en 1650 il mourut la même année.
Charles, duc de La Vieuville, le même que le cardinal de Richelieu avait
fait chasser du conseil, et enfermer dans le château d'Amboise Digitized by L.J.

The text on this page is estimated to be only 21.53% accurate

399 boise, en 1624, qui, échappé de ce cliâteau, avait fui en Angleterre, et qui avait été condamné à mort par coutumaoa. Créé duc et pair en 1661, «C smlBtendant ht nê m «uié». Mon ea 1653. i Bené bb Lomueu, marquis n lUifONi «^piésiéMit à m9flk«r . soriitleiuidit ea 106t. n ne li flit ^oHm an. Oa a préltnda qvû anit Mti pendasl eatte «ittéa la aââtaaa éa Malaaiii, qui ast im äaa phia beaux de TEurope; mais il fut construit un aa aupaittfial. Ceat la coup d^easai et la ahéf-d'œuvra da Fiai^ela Kaasard, qui était alors un jeune homme, et simpb maçon. Il y a sur aala une singiilièfa anecdote, que plusieurs personnes ont apprise comme moi du petit-fils du suriutoudant. Son hôtel, démoli aujourd'hui, formait u/i impasse dans la rue des Prouvaires. Un jour, en faisant fouiller dans uu ancien petit caveau, il y trouva quarante mille pièces d'or au coin de Charles IX. C'ebt avec cet argent ^ue le château 4e 4i«Ûson\$ lut ijùli. Mort en 1677. On Toit que le\$ s^rintexulants sq succédcûant ppidemai^t dans ces trovluaa. Âbel SnviBii, après nnât p^cocié la paix da Wea^phalia am la due da LgnffuaTilla et le comte d'AfaviZi et en ayant eu la prinaipil itonneiir, surintendant en 1653, conjoiiitement aveô I^colaa Fouquat, adr ministra jusqu'^ sa mort, aErivéa ea |6&9« Maia Fouquat eut toi^oan la principale directipa»Nicolas FouQUET, marquis de Belle-Isle, surintendant aa 1663 « quoiqu'il fût procureur général du parlement de Paris. On a imprimé par erreur, dans lus premières éditions du Siècle de Louia XIV, qu'il dépensa dix-lmit cent mille francs à bâtir son palais de Vaux, aujourd'hui Villars; c'est une erreur de typographie: il y prodigua dixiiuit millions de son tefflpS| ^ui en leraieat pi^ de treule-^ix (lu nôtre. Le cardinal Xaiarini depuis son retour en 1653, se faisait donner, par le surintendant, ylngt-trois millions par an pour lea dépaâaaa aacfilia. Il afibataît à idl pfix da viens Inllata dtoiés, al aa llUsait payer la aonuoe aa^fcèra. Ca fiit aa qui perdit Fouquat* Jamala diaaipitear daa finanaaa i«|alaa na fot ^ua noUa et plus géi^d^ei» que aa aunataadaat. Jaaaia homipe en place a'eut plus d'amiaFaraoâuals, et jamais homme persécuté ne iUt mieujt s^ervi dana aan malhaaT* Condamné entendant au hannisaeiueat patpétuai, par aeiwiMaiiiiii an 16^ ^ mort ignoré en 1680. Après sa disgrâce, la place de surintendant fut supprimée. ' Sous les surintendants il y avait des contrôleurs généraux. Le cardinal Mazarin nomma â cette place un étranger, calviniste d'Augsbourg, nommé Barthélémy Hervart, qui était son hanquier.

Cet Hervart avait en effet rendu les plus grands services à la couronne. Ce fut lui qui, après la mort du duc Bernard de Saxe-Weimar , donna son armée à la France , en avançant tout l'argent nécessaire. Ce fut lui qui ra* tint eatte nième armée et d'autres régiments dana le service du roi, kraque le vioaOMa de Totanna voalai la JUva féfaliar aa 1946. 11 avança deux millions cinq cent mille livres de la monnaie d^ors pour Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

400 SUBINTSNDIAITS DES FINAMCSS. id leleur dans le devoir; deux impûiUuU :>erYiceâ qui proUTeat (^u'on ^ n'est le maître qu'avec jde l'argent. | Lorsqu'on vrita la wfintwnitttt Fouquet, il pr#ta taom aa mi I deux millioiis* U jouall un jen prodigieux, et perdit loiivent cent rniOa 4gus dans une séancflb Cette profiisioii Ifeapteha d'avoir k pramièie [place. Le roi eut avec raison plus de mêtam ea Golbert. Baraxtt i iport simple conseiller d'Etat, en 1676. { Sa famille quitta le royaume après U révocation de Tédit do Mantes^ et poru des Itiens immenses dans lespa^ étrange». llenri-A,ugnsIB un LohémiLi comte sb BshnhIi ont le départnnMnt des affaires étrangères pendant la minorité de Louis XIT. Sa fioiténs lui fit point da tort, parce qu'elle était fondée sur des sentiments d'honneur. Nous avons de lui des Mémoires instructifs. Mort en IW. François Sublet dbs Noyers, retiré en 1643, mort en 1645. Léon Le Bouthillier de Chayignt, fils de Claude Le Boutbillier, eut le département de la guerre : mort en 1652. Louis Phelypeaux , marquis de La. Ybiluâbe, eut le département des affaires du ruyauume : mort en 1681. Louis PuELiPEAux, SOU fils, fut roçu en survivance; mais la charge fut donnée à un antre de ses enfants, Balthasar Phelypeaux, qui eut pour soccasstnr un antre Louis Mielypeaux, son fls. Ba ltfaas»r Phelypeaux, reçu en survinnoe en 1660, entre en eiarce en 1676 : UMiit en 1700. Tous trois estimés pour leurs tertns, et aimés pour leur dooeur. Cette charge de seorétaire dPtet est resiée sans intsmipticn dans la famille des Phelypeaux pendant cent soixante-cinq ans, depuis Paul Phelypeaux, fait secrétaire d'État en 1610| jusqu'à Louis i^ietjpeaux, duc de La Vrillière, retiré on 1775'. Henri-T/)uis de Loménie, comte de Bkienne, fils de Henri-Auguste. , eut la vivacité de son père, mais n'en eut pas les autres qualités. Ptant conseiller d'État dès l'Age de seize ans, et destiné aux affaires éiraiigères, envoyé en Allemagne pour s'instruire, il alla jusqu'en Finlande, et écrivit ses voyages en latin. Il exerça la charge de secrétaire dttst des aflUres étrangères à yingt^trois ans; mais ayant perdu u ftmma, Henriette de Oiayigni, il en fât si affligé qua son esprit MMna; on fut obUfé de Péloigner de la société. La resta de sa vie tat IrisnaUieiireux. On a déchiré sa mémoire dans las datnie» OielioiiBiires historiques; on émût montrer da la «onpassion pour son élit, al ét ^ la considération pour son nom. i Hugues, marquis de Lyonne, d'une ancienne maison de Dauphiné. | eut les affaires étrangères jusqu'en 1670. On a de lui

des Mémoires. C'était un homme aussi laborieux qu'aimable : son fils avait obtenu la Survivance de sa charge; mais à la mort du père elle fut donnée à IL de Pomponne. Mort eu 1671. I. Mort en im» soeoMaiTesunt eonuda 8siat*FIDSMtia» H daa da U VriUièr«. (Bd.)

I Jean-B^{apt}iste Goumont ^{ava}ç» uniquement par son mérite, n par* i vint à
 étifi iBMtet du eardhMl Masafin. S'étant instmit à fond de toutes les parties
 du gottremement et particulièrement des finances, il devint mt lumme
 nécessaire dans le délabrement où le cardinal Maeariiy le surintendant
 Fouquet, et encore ^{us} les malheurs des temps, avaient mirles finances.
 Louis XIV le fit travailler secrètement avec lui pour s'instruire. Il perdit
 Fouquet de concert avec Le Tellier, alors socrétaire d'État; mais il se fit
 pardonner cet acharnement par l'ordre invariable qu'il mit dans les finniicps,
 et par des services dont on ne doit point perdre la mômoire. Contrôleur
 général en U)6' { , on peut le regarder comme le fondateur du commerce et
 le protecteur de tous les arts : il n'a point négligé l'agnculture, comme on le
 dit dans tant de livres nouveaux. Son géoie et ses soins ne pouvaient
 négliger cet(ë partie essentiflle. Ou ne peut lui sepiocher peut-être que
 d'avoir cédé au préjugé qui ne voulait pu que leommeroe des giaina avec
 l'éCiaii» ger vestlft Ubie. Mort en 1683. , Jean-Baptiste CoiBBaT , marquis
 de SnenuAi, fils ns Ptmfowsm[^] seoiétaife d*Ëlat des affliires élrân* . gères
 en 1671, homme savant et de beaucoup d'eq^t, ainsi que presque tous les
 Âmauld , chéri dans la société, et préCérant quelquefois les agréments de
 cette société aux affaires, renvoyé en 1679, et remplacé par le marquis de
 Croissi. Il ne fut point secrétaire d'Ktat toute sa vie, comme le disent les
 nouveaux Dictionnaires historiques; mais le roi lui consen'a le titre de
 ministre d'État, avec la permission d'en* trer au conseil, permission dont il
 n'usa pas. Mort en 1(>99. • Michel Le Tei.liier. le chancelier, secrétaire
 d'État jusqu'en 1666. François-Michel Lr Teluer, marquis de Louvois, le
 plus grand ministre de la guerre qu'on eût vu jusqu'alors , secrétaire d'fitat
 eu 166G. Il fut plus eitimé qu'aimé du roi, de la cour et du public; il eut le
 bonheur, comme Colbert, d'avoir des descendants qui ont ftkx honneur à sa
 maison, et même des maréchaux de France; il n'est pas mi quil mourut
 subitement an sortir du conseil, comme on Ta dit dans tant de fifres et de
 dictionnaires. Il prenait les eaux de Balarue, et TOidait travailler en les
 prenant : cette ardeur indiscrete de travail causa sa mort, en 1691. Louis

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

marquis tic Ixjuvois, secrétaire d'État de la guerre, après la mort de son père, jeune homme qui commença par préférer les plaisirs et le faste au travail. Mort à trente-trois ans, en 1701. Claude Le PtumiR, prteidMit aux «fiqnêtes, prérdt te nar•handsi homiM d« Men, mM^Bte, mtiié, MfftUft \$m code d« drôH eaaöii. Cette étade se pendMilf pie le dlilgnér pour «oeeeMir de grmdColbêrtjeepeBdeiitUieftit en1688, Ofi dit as fùl qif il n'ètett pee propre poar cette plaoe perce quMI n'était pas aeseï dur : « C*e\$t pour eela que je le choisis, » répondit LOuisXIV. il quitta lê mialelàre et la oour au bout de six ans. Toute sa faaille 4 été venomdiéef eoBune lui, pour son int^^t^rité. Mort en 1711. Loi]i

The text on this page is estimated to be only 21.07% accurate

ÉCRIVAINS FBiBCAIS DU ADtCLE DE UtUIS XIV. M3
GATÂLOeUË D£ hA PLUPART DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS QUI OMT
J>Am h& &lècU& D£ LOUIS JUY| foim êÊMÉL A];.'«feiotftB itMfcAMà
tt et i«ni. * Abaûiê ou LABAto* (Jean), né en Guyenne, en 1610, jésuite,
pntM janséniste, puis protestant, voulut faire enfin une sécte et s'unir avec
Antoinette Bonrignon, qui lui répondit que chacun avait son SaintEsprit, et
que le sien était fort supérieur à celui d'Abadie. On a de lui trente et un
volumes de fanatisme. On n'en parle ici que pour montrer raveuglen^ent de
l'esprit humain. Il ne laissa pas d'avoir des diciples. Mort à Aliéna, en
1674. Abbadie (Jacques), né en Béarn, en 1658, célèbre par son traité âe la
Religion chrétienne j mais qui fit tort ensuite à cet ouvragé par celui d«
V(hÊiveHwN êet ttpt iuaux, tfmt mt Irlande*, en ActtBiti (Dom lean-tne),
béfiédfetin, grand et JndMtflitOQidpfiiiffliir. Ké en IM^tHoti en IM.
ALKtjamm (nM), né à Rmieft, «n 1439, domiilfeâfii. H t Mt beaucoup
d'oam^es de théotogie, et dl^iitâ beaueoop stir les usagés de la Cliiie,
contre les Jéniiies qui en revenaient. Mért en 1724. A>mLOt DIS La
IlousSATE (Nicolas) né à OrléafiS, efi IS^. Ses frâ* diirtinr!*^ nrec des
notes politiques et ses histoires sont fort recherchées; Mc'moires, par ordre
alphabétique, sont tri-s-fautifs. Il est le préinipr qui ait fait connaître^ le
gouvernement de Venise. Son histoire dt plut au sénat, qui était encore dans
l'ancien préjugé qu'il y a des mystères politiques qu'il ne faut pas révéler.
On a appris depuis qu'il n'y a plus de mystères, et que la politique consiste à
^tre riche et à entretenir de bonnes armées. Amelot traduisit et commenta le
Prince de MaMarelf litre longtemps citer aux petfft iefgifitars qnl te
ifisputalent 6b petits fitats mal goutomés, defeuûi iontilé dans nn tettipe oil
tant d« grandes puissances, tmjonts armées, étmrfRmi ^unliitiim des
faîUes. Aittfliot se ctojAli le phis gMod polHîmie de VEtiïtfiB; dependant il
ûe sut jamais sê tirer de la fflémocrité; et fl mourut dans la misère : c'est
qu'il était poitiqne par son «tpAt, et mm pÊt son eataotère. Mort en 1706. ^
Amelotte (Denys), né en Sâinton^e, en 1606, de l'Oratoire. Il est
principalement connu par tme assez bonne version du Nouveau TeS' tament.
Mort en 1678. Amontons (Guillaume), né à Paris, en 1663, excellent
mécanicien : mort le 1 1 octobre en 1705. Ancillon (David), né à Metz, en
1617, calviniste, ef son fils Charies, moft à Berlin en 1715, ont eu quelque

réputation dans la 1, Laiidie. (As.>-*'S. a iioiidrei. (is.) Digitized by
Googlt*

404 Ansélme', moine augustin, le premier qui ait fait une histoire généalogique des grands officiers de la couronne, continuée et augmentée par Dufourni, auditeur des comptes. On a une notion très-vague de ce qui constitue les grands officiers. on s' imagine que ce sont ceux à qui leur charge donne le titre de grand, comme grand écuyer, grand eckfinsan ; mais le connétable, les maréchaux, le chancelier, sont grands officiers, et n'ont point ce titre de grand, et d'autres qui n'ont ne sont point réputés grands officiers. Les capitaines des gudes, les premiers gentilshommes de la chambre, sont d'venus légitimement de grands officiers et ne sont pas comptés par le P. Anselme. Rien n'est dit sur cette matière, et il y a autant de confusion et d'incertitude sur les droits et sur tous les titres de fonction, qu'au regard de l'administration. Mort en 1694. . ALLAULD (Antoine), vingtième fils de celui qui plaça contre les Boites, docteur en Sorbonne, né en 1612. Rien n'est plus connu que son éloquence, son érudition, et ses disputes, qui le rendirent si célèbre et en même temps si malheureux, selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil et dans la pauvreté, sans considérer la gloire, les amis, et une vieillesse saine, qui furent le partage de cet homme fameux. Il est dit dans le supplément au Moréri qu'Arnauld, en 1689, pour avoir les bonnes grâces de la cour, fit un libelle contre le roi Guillaume , intitulé : c'est le portrait de Guillaume de Nassau, nonvél Abealoni novvalBérodei noamu CromiveU, nomeaii Néron.» Ce style, qui ressemble à celui du P. Garasse, n'est guère celui d'Arnauld. Il ne se gêne jamais à flatter le roi. Louis XIV eût fort pu le lui reprocher ; et ceux qui attribuent cette intention au fameux Arnauld ne savent pas qu'on ne lésait point à la cour par des livres. Mort à Bruxelles, en 1694. L'auteur du Dictionnaire historique, littéraire, critique et janséniste, dit, à l'article Arnauld, qu'aussitôt que son livre sur la Fréquente communion parut, l'enfer en frémit, et que le jésuite Nouet fit la première attaque. » Il est difficile de savoir au juste quelle est l'opinion de l'enfer sur un livre nouveau; et, à l'égard des hommes, ils ont entièrement oublié le P. Nouet. Il est très-vrai que la plupart des écrits polémiques d'Arnauld ne sont plus connus aujourd'hui. C'est le sort de presque toutes les disputes. Dictionnaire historique, littéraire, surl'usage si Jénimile, s'emporte un peu contre cette Histoire : il a raison : mais l'auteur démontre savoir que les injures prodiguées à son sujet d'après les théologiens sont à peine ces mêmes, et c'est beaucoup dire. Arnauld-d'Andilly (Robert), frère

aîné du précédent, né en 1588, l'un des plus grands écrivains de Port-Koy&l. Il présenta à Louis XIV, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sa traduction de Josèphe, qui de tous ses ouvrages est le plus recherché. Il fut père de Simon Arnaiild, marquis de Pomponne, ministfe d'Ëtati et ce ministre ne put empé1. Pierre ds Onibenn , an rtligiwi la P. Aeseisie de >lstere4llrie. (Éd.) Digiii^L-o L-y Google

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. 405 eber ai 1m dliputM ai les
 dkgt^mi dé m It telnr ia 8orbonne. Mort en 1674. ÂUBERi (Antoine) , né
 en 1616. (hi a de lui ke Vies des ceidinaux de Richelieu et de Mazarin,
 ouvrages médiocres, mais dans lesquels on peut s'instruire. Mort en 1695.
 C'est lui qui le premier fit connaître la fourberie de l'auteur du Testament
 politique du cardinal de Richelieu. AuBiGNAG (François d'), né en 1604. Il
 n*eut jamais de maître que lui-même. Attaché au cardinal de Richelieu, il
 était l'ennemi de Corneille. Sa Pratique du théâtre est peu lue; il prouva par
 sa tragédie de Zénobie que les connaissances ne donnent pas les talents.
 Mort en 1676. kJttMûsi (lâ comtesse a^. Son Yoyage et ses Mnolrst
 éEtpagnej el des romans écrits avec légèreté, loi firent quelque réputation*
 Xorta en 1705. ▲iramiT (Hyacinthe RobiUard d*) , jésuite, auteur d'une
 nouvdla manière d'écrire l'histoire. On a de lai des ^inao^e^ chronologifim
 depuis 1601 jusqu'à 1715. On y voit ce qui s'est passé de plus important
 dans l'Europe exactement discuté, et en peu de mots; les dates sont exactes.
 Jaraais on n'a mieux su discerner le vrai, le faux, et le douteux. Il a fait aussi
 des Mémoires ecclésiastiques; mais ils sont malheureusement infectés de
 l'esprit de parti. Marcel et lui ont été tous deux effacés par VHistoire
 chronologique de France du président Hénault, l'ouvrage à la fois le plus
 court, le plus plein que nous a^oas en ce genre, et le plus commode pour les
 lecteurs. Baillet (Adrien), né près de Beauvais, en 1649j critique célèbre.
 Mort en 1706. Balozb (fitienne), du limousin, né en 16)0. Cest bii qui a Imé
 le recnail des manuscrits de la biblioâièqua de Colbeet U a tEaaailé jusqu'à
 l'âge de quatre-yingt-butt ans. On lui doit sept Yolumas d'anciens
 monuments. Exilé pour avoir soutenu les prétentions du cardi* nai de
 Bouillon, qui se croyait indépendant du roi, et qui fondait son droit sur ce
 qu'il était né d'une maison souveraine, et dans la principauté de Sedan,
 avant que l'échange de cette souveraineté aieo ia roi eût été consommé.
 Mort en 1718. Balzac (Jean-Louis Guer de), né en 1594. Homme éloquent,
 et le premier qui fonda un prix d'éloquence. U eut le brevet d'historiographe
 de France et de conseiller d'État, qu'il appelait de magnifiques bagatelles.
 La langue française lui a une très -grande obligation. Jl donna le premier du
 nombre et de l^iaimenie à la prose* Il ant da aon vivant tant de réputation ,
 qu'un nommé Goulu , génénl des fniiUaafii, écriTit contra lui deux volumes
 dli^ifes. Mort an 1764. BaBanaa, la plus singuliar peui^tra de tons las
 aafats célèbres. Il doit être compté parmi les Français, quoique né en

Allemagne '. Son père était un prédicant réftigié. H sut le grec à six ans, et l'bébreu à . neuf. C'est à lui que nous devons la traduction des voyagea du iuif I. Né en i72f, plu^ de cinq ans epfèe la BMrt dt Loais ZIV ; il a'estpaede ton siècle. (iVoli de M. Meuchot.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

406 ÉCRIVAINS FRANÇAIS Benjamin de Tudèle, avec des dissertations curieuses. lii jtunaBturator était déjl lavant ei^ bisloiri, en phOosophiQ, en jm^^vatiques. tt étionsit toiu ceux gui le oonliureiit p9iu)ftn| sa yie» et en fiil regretté à sa mort; U n'avait aae dix- neuf ans longn'il fut au monde; H eft Tiîii que son pere tra?aU)a lieauço^ip aux oa? nf ee de cel enffnt. Barbetbac (Jean), né & Bézien, en 1674; calviniste, frofiettseur en droit et en histoire à Lausanne, traducteur et commentateur de PuffiBndorf ei de Grotius. Il semble que ces Traités du droit des gens, . de la guerre j et de la paix^ qui n'ont jamais servi ni à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer ie droit d'aucyn homme, soient une consolation pour les peuples des maux qu'ont faits la politique et la force. Ils donnent l'idée de la justice, cummc on aies portraits des personnes célèbres qu'on ne peut VQir, Sa préface de Puffendorf mérite d'être lue : il y prouve que U morale des Pères est fort iadéneure à celle des philosophes mcaernes* |îort en X179» Babbixr D'AuGOTia (Jean)| connu cliex lea Jésuites sont le nom de fÀweat Stteruif et dans le monde par 8% Çriti^ def snlreltèiw dv F.Bùuhourtj et par l'excellent plaidoyer pour un hon^sui innocent appliqué à la question et mort dans ce supplice; il fut longtemps protégé par Ck)U)ert, qui le fit contrôleur des hMiments du roij mais ayant perdu son protecteur, il mourut dans la nû^èrei en l^^t Barbieh (Mlle) a fait quelques tragédies. Baron (Michel). On ne croit pas que les pièces qu'il donna sous son nom soient de lui Son mérite plus reconnu était dans la perfection de iart du comédien, perlectioniu très-rare, et qui n'appailiit qu'à lui. Cet art demande tous les dons de la nature, une grande intelligence, un travail assidu, ui^e mémoire imperturbahle, et surtout cet art si me de sq transformer en la personne qu'on représente. Voilà pourtant ce qn\>n s'obstine à mépriser. les nrédicateqrs Tenaient souvent à la comédie dans nue loge grillée étudier B^iop, et de ils allaient déclamer coDtre la comédie. (Test la coutume que les confeseueis exigent des condédiens mourants qu'ils renoncent à leur profession. Baron avait quitté le théâtre en 1691 , par dégoût. Q y avait remonté en UaOt àFftge de soixante-huit ans : et il y fut encore admiré, jusqu'en Tannée 1729. Il était alors âgé de près de soixante et dix-huit ans : il se retira encore et mourut la même année, en protestant qu'il n'avait jamais eu le moindre scrupule d'avoir déclamé devant le public les chefs-d'œuvre de génie et de morale

des grands auteurs de la nation : et que rien n'est plus impertinent que
d'attacher de la valeur à réciter ce qu'il est glorieux de composer. Basnage
(Jacques), né à Rouen en 1653. Calviniste, pasteur à la fin, plus propre à
être ministre d'Etat que d'une paroisse. De tous ses livres son Brevin de
Juifs et celles de l'ancien Testament et de l'histoire sont les plus estimés. Les
livres sur les affaires de son temps. On le voit au jésuite Lan» et à
D'Alègre. 9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.69% accurate

DU âliCU Di4 L0Ui4 HXV» 4Û7 mu Mon fB 1728. BA819AGB
0» Bmjta^ (Htnri) , 4e Rouen, frèie du inMdent, avooal en Hollaud^, mais
encore plut j^iUeer^^t 9W a écrit Z)*« la \$ol4ran€\$ dit rtUgimu^ li était
laborieux, et noue avoe de lui le JHtimtimirw dê Furêiie augmenté.
:Mort en 1710. Bassompierre (François, maréchal de). Quoique ses
Mémoires appartiennent au siècle pïéfÀteAt» ou peui ie compte? deo»
efitle Me, étaal mort en 1646. Bauprand (Michel"Antoine), né 4 Peri^ ea
i6d3t ééogrii)|^, mouii estimé que Sanson. Mort en 1700. Batlb (Pierre), né
au Cariai dans le eomté de Foix, en 1647, retiré en HoUa&de plutôt dommê
philosophe que comme calviniste, persécuté pearteit ee ne par Juieo, et
eprâs le aert par lee ennemie de la pbilecofkie. (k lafem, que Unie Bedné
appelle «1 Imm a|^ naît ans paniiM eon eupeffln : el quand Jurien Ini
etUliât retranche» sa pension , U refiiea une anfmement de rbonoraire que
lui donneit MeîBiem lien, sun imprimeur. S'il avait fféfu eombien sen
OieUeBr* naire serait recherché, il l'aurait rendu encore plus utile, en
retran-» chant les noms obscurs, et en y ajoutant plus de noms illustres.
C'est par son excellente manière de raisonner qu'il est surtout
recummandable, non par sa manière d'écrire, trop souvent diffuse, lâche,
incorrecte, et d'une familiarité qui tombe quelquefois dans la bassesse.
Dialecticien admirable, plus que profond philosophe, il ne savait presque
nen en physique. Il ignorait les découvertes du grand rse>v ton. Prosque
tous ses articles philosophiques suf-poseut ou combattent un eerl^iaBiflBe
qui ne aubiiete plue. Il ne oonneiaiait d'autre définition de Jn SMtièie que
l'étendue : eee aatiea propri^tée lioannitte en aeupçennée ent uà% neltn
enfin la mie philoMphie. Qn nnn dnedénMnr stratione nouvêUei, et dee
doutes nouveaux : de sorte qu'en plne d'un endroit In seeplique Bnyle n'est
pu encore assex leaptifue» Il a féu elU est mort en sage. Dae4iaieiaux a
écrit sa vie en un grœ volume; elle ne devait pas contenir six pages : In Tê
d'un éegjyaift éédentaim est dans ses écrits. Mort en 1706. Il ne faut jamais
oublier la persécution que le fanatique Jurieu suscita dans un pays libre à ce
philosophe. Il arma contre lui le consistoire calviniste sous plusieurs
prétextes, et surtout à l'occasion du fameux article de David. Bayle avait
fortement relevé les excès, les trahisons, et les barbaries, que ce prince ^uif
avait commises dans les temps où la grâce de INeu l'ahandimnait U n'eût
pas été indéoent 4 en eoBiisleiie Engager Bayle à eéléfam ee f rinee juif qui

fit une si MlepénUenee, et qui obiintde Dinn que leimte et dix mille de eee
enjels mnnmeseni de la peslei nmur eipler le eiinui de leuf lei qui avait œé
ùdre le dénontanent dtt peuple. Xeie en ful doitêtiesoi* gneneement
observé, c'est que ces pasteurs, dans leuf eensure, le reprennent d'avoir
quelquefois donné des éloges à des papes gens de bien, et lui enjoignent de
ne jamais justifier aucun pape, parce que, disent-ils eiprosséraenit Ue ne
sent pas de \im Eglise. Ce trait «i(un Digitized by Gook:

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

408 ÉCRIYAIMS FRAMÇAIS de oMsqai eamlliiMiille
midures^deputi. An mie, onitonlîi contiimw son Dietionnaie; mais on n'a
pu limiter *. Les oontîBoatMir» ont cru qu'il ne É'agissait que de compiler.
H faliftit aroir le génie et la dialeetiqae de Bayle pour oser travailler dans le
même genre. BlABiiONT DE PÉRÉFixE(Hardouin), précepteur de Louis
XIY, archevêque de Paris. Son Histoire de Henri IV ^ qui n'est qu'un
abrégé, fait aimer ce grand prince, et est propre à former un bon roi. 11 h
composa pour son éb've. un crut que Mézeray y avait eu part; eu ellel, il s'y
trouve beaucoup de ses manières de parler; mais Mézeray n'avait pas ce
style touchant et digne, en plusieurs endroits, du prince dont Péréfixe
écrivait la vie, et de celui à qui il l'adressait. Les excellents conseils qui s'y
trouvent pour gouverner par toi-même ne furent inaérés que dane la
eeeonde édftion, après la mort dueerdinii Mmarii. On apprend d'aillMn à
eonnettie Benri IV beaneoup pins due eeN» Miieiit que dane eelle de
Daniel, éerile nn pen eèehônntty et e4 fl eit trqp parlé du P. CSoton, et trop
peu dea grandea qnalMe de Henri IT, et des parttoularitée de la vie de ce
bon roL Péidiie dnent tout cœur né aeneible, et liit adorer la mémoire de ce
prince, dont les faiblesses n'étaient que celles d'un homme aimable» et dont
ks ferlus étaient celles d'un grand homine. Mort en 1670. Beausobrk (Isaac
de), né à Niort en 1609, d'une maison distinguée dans la profession des
armes, l'un de ceux qui ont fait honneur à leur patrie (ju'ils ont été forcés
d'abandonner. Son Hiatoiredu maniL-Jifisme est un des livres les plus
profonds, les plus curieux, et les mieux faits. Un y développe cette religion
philosophique de Manès, qui était la suite des dogmes de l'ancien
Zoroastreet de Pannen Hermès: religion qni oédoîsit longtemps eaînt
Aagastin. Cette histeiie est enrichie de oonnaiseanee de Pai^uité; mais
enfin ce n'est (eomme tant d'antras Uvresmoina bons) qu'un meueil des
erreurs iitunaines. Hért à Berlin, enl7S8. BiMSBRAOB (Isaac de), né en
Normandie, en 1612. fia petite maison de GentiUjt oA il se retira sur la fin
de sa viei était remplie d'ineoiip» tions en vers, qui valaient bien ses autres
oumgee; c'est dommage qu'on ne les ait pas recueillies. Mort en 1691.
Bergier (Nicolas) a eu le titre d'historiographe de France; mais il est plus
connu par sacûrieuse Histoire des grands chemins de l'empire romain,
surpassée aujourd'hui par les nôtres en beauté, mais non pas (n solidité. Son
(ils mit la dernière main à cet ouvrage utile, et le fit imprimer sous Louis

XIV ^ Mort en 1623. Bernard (Mlle), auteur de quelques pièces de théâtre, confondument avec le célèbre Bernard de Fontenelle, qui a écrit presque tout le Bmliit. Il est bon d'observer ^ la Fontenelle originaire 4\$ ¥ùm§i wntieief dit ftenfcsir, qtfonaiii^timée euse onnom, et derié qui de Ntmeoy ta Perrière, successeur de Fléchier. Banaan (facques) , du Dauphiné, né en 1659, l'un des Htômteurs ' ses journaux ont été écrits. Mort en Hollande» en 1918. %ft.de GbaBffipié.(Ée.)-^a. Soasiieaisxiu» sniefla.(Éej

The text on this page is estimated to be only 28.77% accurate

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. « 409 Bernier (François) ^ « inconnu
l'histoire; né à Paris, le 1685. » Il fut huit ans médecin de l'empereur des
Indes. Ses Voyages sont curieux. Il voulut, avec Gassendi, renouveler en
partie le système des atomes d'Epicure; en quoi certes il avait très-grande
raison, les espèces ne pouvant être toujours reproduites les mêmes, si les
premiers principes ne sont invariables : mais alors les romans de Descartes
prévalaient. Mort en vrai philosophe, en 1688. BIGNON (Jérôme), né en
1589. Il a laissé un plus grand nom que de grands ouvrages. Il n'était pas
encore du bon temps de la littérature. Le parlement, dont il fut avocat
général, chérit avec raison sa mémoire. Morley lii6. BILLAINE (Adam),
connu sous le nom de Mfr Jami, a Mulhous à Nancy. Il ne fut pu ouvrier
bonna swigii Uer qui, sans la littérature, devint poète dans sa boutique.
On ne peut empêcher de parler de lui le rondeau qui vaut mieux que
beaucoup de rondeaux de Benaunide i Pour te guérir de cette sciatique Qui
te retient comme un paillard Dedans ton lit sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de safran Puis les frotter on les met
en pratique. Prends-en deux doigts, et bien dessus les applique Dessus
l'externe où la douleur te pique; Bt tu boiras le reste promptement Pour te
guérir. 8 Ur cet avis ne sois point hérétique; Car je te fais un serment
authentique Que si tu es débile de médecine, Ton médecin, peut ton
soin l'augmenter, Fut Passai de ce qu'il communique Pour te guérir. Il eut des
pensions du cardinal de Richelieu, et de Gaston frère de Louis XIII. Mort en
1662. BOCHAHT (Samuel), né à Rouen, en 1599, calviniste, un des plus
savants hommes de l'Europe dans les langues et dans l'histoire, mais
systématique, comme tous les savants. Il fut un de ceux qui allèrent en
Suède instruire et admirer la reine Christine. Mort en 1667. BCSLULV
DBSRAAAUZ (Nicolas) de l'Académie, né au village de Grèce auprès de Paris,
en 1636. Il essaya du barreau, et ensuite de la Sorbonne. Dégouté de ces
deux chicanes, il ne se livra qu'à son talent, et devint l'honneur de la France.
On a tant commenté ses ouvrages, on a chargé ces commentaires de tant de
minuties, que tout ce qu'on pourrait dire ici serait superflu. On fera
seulement une remarque qui paraît essentielle; c'est qu'il faut distinguer
soigneusement dans ses vers ce qui est devenu proverbe d'avec ce qui
mérite de devenir maxime. Les maximes sont nobles, Digitized by Li(.)o^le

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

I 410 * ÉCAIVAUKS FBANÇiis sages , et utiles. Elles sont faites pour les hommes d'esprit et dd goût, pour la bonne compagnie. JLes proverbes 06 sont que pOQf l|Tal^t«| «t 1*011 Mit que 1b TQlgaiTe eet de tout les Atits. Pour paraître honnête homme, en un mot, iliftttt i'^ife. On me verra dormir au branle de sa roue '. Chaque âge a ses plaisirs, son esprit, et ses zocsuis. I/espht n'est point ému de ce qu'il ne croit pas. Ii0 ml péttt quelqiiiofois n'être pas ▼rsisamblablo. Voilà ce qu'on doit appeler dos maximes dignes doi nnniKtIsa fBMr Mais pouf des ws tflds fui eeoMi : J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon. S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine. • Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir, Ainipz-vous la muscade? on en a rais partout. La raison dit YicgilOi et la rima Quinaulti oe sont là idntAt des pmeilMs dn]pa«^e que des yoi» dignes d'être retenus par les conniJssenrs. Mort en 171 1. BoiLBAU (Gilles)^ né à Paris, en 1631 ^ fFèreaIMldnllMaeux Boileau. Il i a fait quelques traductions qui valent mieux que ses vers. Mort en 1669. Boii.KAU (Jacques), autre aîné de Despréaux, docteur de Sorbonne esprit bizarre, qui a fait des livres bizarres, écrits dans un latin extraordinaire, comme V Histoire des flagellants, les Attouchemenis impudiques, les Habits des priHres , etc. On lui demandait pourquoi il écrivait toujours en latin : « C'est, dit-il, de peur que les'évôques ne me lisent; ils me persécuteraient. » Mort en 1716. BûiNDiN (Nicolas), trésorier de France et procureur du rd de ss compagnie, de l'Académie des bdiesMtfss, conna pÊt d'ezoellrates teeherolies snr les théâtres anelens, et sur les tribvs romatnes,,par h jolie comédie du Port de mer. CTétait «n eritique dnr ; le iKcfioiisiativ hietorigue et januMite * le traite d'athée. U n'a jamais riçn écrit sur la religion. Pourquoi insulter ainsi k la mémoire d'un magistrat que les auteurs de ce Dictionnaire n'ont point connu Quelle insolence punissable! Comme il était mort sans sacrements, les prêtres de sa paroisse voulaient lui refuser la sépulture, espèce de juridiction qu'ils prétendent avoir droit d'exercer; mais le gouvernement et les mairistrats, qui veillent au maintien des lois, delà décence, et des maurs, répriment avec soin ces actes de superstition et de barbarie. Cependant on craignit que ces prêtres n'ameutassent le petit peuple contre le convoi de Boindin, ainsi qu'ils l'avaient ameuté contre celui ds Molière^ et Boindin fut enterré sans cérémonie. Mort en 1751. BoiSROBERT (François Le Metel de), plus célèbre par ^ faTeor ai^rès 4a

cardinal de Biobetieu, et par sa fortune , que par son méi. La ruue d@ la
Fortune. a. Le Dictionnaire de Banml et Mband. (Éo.) Digitized by GoogU

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

BU tSÈCLB DB lOOIt HV. 411 rite. Il composa dix-huit pièces de théâtre qui ae réufitkeat gu^rt qu'auprès de son patron. Mort en 16G2. BoiviN (Jean), né en Normandie, en 1663, frère de Louis Boivin, et utile comme lui pour riutelligence de^ Leautés des auteurs grecs. Mort en 1726. Bomowi CJacqwatJépigPfl), de Dijon, né ta 16Î7, é?4qaed» Ooadom» «I ttosïittê dê Mmue. Ok 4 d« lui eiafuut»-ua «utrages; mais « aoBt ma ùràumu fimibrm et mmBi9tùiiiniurVMisê&innimvm§fk qd Vtmt ttOBdiiit à llmmortalité. Os a îB^iriaié jdonmmi foie que M évêque a vécu marié; et Saint-Hytointtit*, eoDBa par la part qu*U est à la plaisanteia éd Matbanasius, a passé ponr ion flli; mais c'esl une fausseté reconnue. La famille des Secousses , coaticlérea dans Paris, et qui a produit des personnes de mérite, assure qu'il y eut un contrat de mari;ip:o secret entre Bossuet, encore très jeune, et Mlle D(*svieux; que cutle demoiselle fit le sacrifice do sa passion et de son état à la fortune que l'éloquence de son amant devait lui procurer dans l'Éjîlise; qu'elle consentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat, qui ne lut point suivi de la célébration; que Bussuel, cessant ainsi d'être son mari, entra dans les ordras; et qu'après la mort du prélat, ce fat attla mlaia lunllls qui régla lei laprlm «t lit aonvaotiaoa matrimonialm, Jamait oatta demoïieUe n'abaia , dit «tttt iàmilla, d« gaertt diagaraux qu'eito avait entre les matas. I3to yécul Uni|Mirs l'amie de réTèqœ de Meauï, dans une imion séfèia et respectéa* li lui donna do quoi acheter la petite terre da Mauléoa, à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de Mauléon, et a véou près de cent années. On raconte (ju'ayant dit au jésuite La Chaisaj confesseur de Louis XIV : « On sait que je no suis pas janséniste, » la Chaise répondit : « On sait (jue vous n'êtes que mauiéoniste. » Au reste, on a prétendu (pie ce prrand homme avait des senlimeuls]>liiIosophiques diliérents de sa théolou'ie , à pou près comme un b.iv.mt magistrat qui, ju;^eait selon la ietlie de la loi, s'élèverait quelqioluis eu secret au-dessus d'elle par la force de son génie. Morl. eu 1704. BoumKR (Rôné), de La Joussrîiiiière, auteur 4a quelques vars lUu taiiîa. Il fit en mourant, k quatre-vingt-dix ans, son épitapha i ' J'étais poêle, historien; Et maintenant i»uis rien. BeuHiEB (Jean), président du parlement de Dijon, né en 1073. SOB érudition Ta rendu célèbre. Il a traduit envers firtnçais qoelquai morceaux d'anciens poKus latins. H pensait qu'on ne écAi pas las traduire autrement; mais ses vers font voir cpmbiçn c^est une entreprise difficile. Mort en

1746'. BouHOUBS (Dominique), jésuite, né à Paris, en \C)1H. La langue et le bon goût lui ont beaucoup d'obligations. Ũ a iait quelques bons » 1.

Hyacinthe Cordonnier, connu sous le nom de Thémiseuil de Saint*

Hyacinthe, né à Orléans le septembre idS4, mort en iTi^ (i^o.) 2. Ytitâire lui secoèda à rAcadémie. (Es.; Digitized by Google

412 ÉCRIVAINS FRANÇAIS ouvrages dont on a lu de bonnes critiques : *En primum dicitur publica crescit*. Le vie de saint Jean de Loyole, qu'il composa, n'a réussi ni chez les gens du monde, ni chez les savants ni chez les philosophes. Celle de Xavier a été plus mal reçue. Ses Remarques sur la langue, et surtout sa Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit, seront toujours utiles aux jeunes gens qui voudront se former le goût : il leur enseigne à éviter l'enflure, l'obscurité, le recherché et le faux : s'il juge trop sévèrement en quelques endroits le Tasse et d'autres auteurs italiens, il les condamne souvent avec raison. Son style est pur et agréable. Ce petit livre de bien penser blessa les Italiens, et devint une querelle de nation; on sentait que les opinions du Boileau, appuyées de celles de Boileau, pouvaient tenir lieu des lois. Le marquis d'Orléans et quelques autres composèrent deux vers pour justifier quelques vers du *l'usage*. ' Remarquons que le P. Bouhours ne serait guère au droit de lapier* cher des pensées fausses aux Italiens, lui qui compare Ignace de Loyola à César, et François Xavier à Alexandre, s'il n'était tombé rarement dans ces fautes. Mort en 1702. BOUILLAUD (Ismaël), de Loudun, né en 1605, savant dans l'histoire et dans les mathématiques. Comme tous les astronomes de ce siècle, il se mêla d'astrologie, ainsi qu'on le voit dans les lettres que lui écrivait Desnoyers, ambassadeur en Pologne, et depuis secrétaire d'État ; c'était alors un moyen de faire la cour aux puissances. *Confugiendum ad astrologiam astronomi aliter* disait Képler. Mort en 1694. BOUTAUMONT (Henri, comte de), de la maison de Condé, le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire, et le plus épuré d'éloquence de France, s'il n'avait pas été trop systématique. Il approuva notre gouvernement féodal le chef-d'œuvre de l'imprimerie. Le système féodal pourrait mériter le nom de chef-d'œuvre en Allemagne ; mais en France, il ne fut qu'un chef-d'œuvre d'anarchie. Il fegrette les temps où les peuples, esclaves de petits tyrans ignorants et barbares, n'avaient ni industrie, ni commerce, ni propriété; et il croit qu'une centaine de seigneurs, oppresseurs de la terre et ennemis du roi, composaient, le plus parfait des gouvernements. Malgré ce système, il était excellent citoyen, comme, malgré son faible pour l'astrologie judiciaire, il était philosophe de cette philosophie qui compte la vie pour peu de chose, et qui méprise la mort. Ses écrits, qu'il faut lire avec précaution, sont profonds et utiles. On a imprimé» à la fin de ses ouvrages, un gros Mémoire pour rendre le roi des Français plus

râdie que tout les «ufm mofMirqtieff «nitmUe. Il est évident que oet
ouvrage n'est pas du oomts da Boulainvilliers ; cependant tous oes petits
écriTains politiques, qui gouvernent VÈm dans leur grenier, citent cette
rapaodie. Mort an 1720». BouacBiNn (Jean-Pierre Moret db), marquis, da
VaUwnais, né à 1. BoaUiaa. (És.) - a. iiaa. {èb,} Digitized by Gopgle

DU siiiCLS DB toms nv. 418 GrrriK)l)le, nii 1651. Il voyagea dans sa jeunesse, et se trouva sur la flotte d'Angleterre à la bataille de Solbaye. Il fut depuis premier président de la chambre des comptes du Dauphiné. Sa mémoire est ch^{re} à Grenoble pour le bien qu'il y fit, et aux gens de lettres pour ses grandes recherches. Ses Hfémories sur le Dauphiné furent composés dans le temps qu'il était aveugle, et sur les lectures qu'on lui faisait. UoH en 1730. BouBUALOi» (louis), né à Bourges, «n 1682, jésuite-, le pmtar modèle des bons prédicateim en Surope. Mort en 1704, Bocbsault (Bdme), né en Bourgogne, en 1638. Ses Mfm d Met, oetimées de son temps, sont defenues, comme toutes les lettres dans ee goût, l'amusement des jeunes provindanx. On jooe encore sa oo[^] médie d'ÉsopeK Mort en 1701. Boursier (Laurent-François), de la société de Sorbonne, né en 1679, auteur du fameux livre de V Action de Dieu sur les créatures, ou do la pré motion physique. C'est un ouvrage profond par les raisonnements, fortifié par beaucoup d'érudition, et orné quelquefois d'une grande éloquence ; mais l'attachement à certains dogmes peut ravir à ce célèbre écrit beaucoup de sa solidité et de sa force. L'auteur ressemble à un homme d'État qui, en voulant établir des lois générales, les corrompt par des intérêts de ûtmine. Il est trop difBofle dWier les systêmés sur la gr&ee afeo le grand systkne de l'action étemelle et Immuable de Bien sur tout ce qui ekiste. H luit avouer qu[^] n'y a que deux manières pbHosopbiques d'expliquer la machine du monde : ou Dieu a ordonné une fois, et la nature obéit toujours; où Dieu donne oontU nueilement à tout Tête et toutes les modifications de rHie : un tralsième parti est inexplicable. Il est dit dans le nouveau Dictionnaire historique, littéraire, criti" que et janséniste, que « Boursier, semblable à l'aigle, s'élève en haut, et trempe sa plume dans le sein de Dieu. » On ne voit pas trop comment Dieu peut servir de cornet à M. Boursier. Voilà la première fois qu'on ait comparé Dieu à la bouteille à l'encre. Mort en 1749. BouRZEis (Amable de), né en Auvergne, en 1606, auteur de pluâeurs ouvrages de politique et de controverse. Silbon' et lui sont soupçMnés «fafoir oomposé le Tttkmmt politique attribué an cardinal de Riekeliea, Mort en 1073. BntBBor (GvIBaame sa), né «n Normandie, en ItflS. H est connu par sa traduetimi dê la JPhanàk; mais on ignofe eommunément quil a fait le lueatn travesti[^]. Mort en 1661. Breteuil (Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de) , marquise duChâtelet, née en 1706. Elle a éclairci Leibnitz, traduit et commenté Newton, mérite fort inutile à la

cour, mais révééré chez toutes les nations qui se piquent de savoir, et qui ont admiré la profondeur de son génie et de son éloquence. De toutes les femmes qui ont illustré la France, f . Deux eomédies : Érap« à UtvilU, et Ésopeàktwmr, (ie.) Jean !^i!h n , conseiller d'Etat, l'on des premiers nembresde rAeadémie française, mort en 1667. (Ed.) 3. 11 n'en a fait que le premier livre, (Eo.) DigitizcG by C

The text on this page is estimated to be only 25.38% accurate

414 éCRIYilINS FRANÇAIS c'est fjllo qui a ' u le [l]us de véritable esprit, et qui a moins aïïeoté le bel esprit. Morte en 1749. Bbienne (Ilenri-Auguste (le Loménie de) , secrétaire d'État. Il a laissé des Mémoires. Il serait utile que les ministres en écrivissent, mai^ non tels que ceux qui sont rédigés depuis peu' sous le nom du duc de Sully. Mort en 1666. BHUBT8 (l'abbé se), né en Languedoc, en 1839*. Dix Toinoet êm eaâtftfariB qaTU i falta amieil kiial aott Dcna dans l'MUi; auila la petite eomédie d« Orandniri aipérioim à «attisa lealàma da MalfAia, et 0^ de VÀ9ùetÊi Patillfi, analaii nwfauaMttl da la naïveté gauMsa qu'il rajeunit, le feront aonnaStre tant qu'il y aura en Franoe un Ibâitva. Pabprat l'aida dans ces deux jolies piècea. Ce sont les seuls ouTragfa de génie que deux auteurs aient composés ensemble. Mort en 1723. On croit devoir relever ici un fait très-singulier qui se trouve dans un recueil d'Anecdotes littéraires'^^ 1750, chez Durand^ tome II, page 369. Voici les paroles de l'auteur : « Les amours de Louis XIV ayant été jouées en Angleterre, Louis XIV voulut faire jouer aussi celles du roi Guillaume. L'abbé Brueys fut chargé par M. de Torcy de l'aire la pièce; mais quoique applaudie* elle ne fut pas jouée. » Remarquez que 06 fc^l éÀneedoteSi qui est rempli de pareila eoBtee, . eal imprimé atao approbation et privilège ; janum on na Jona laa aoMMira da Laaia XIY anr ationnn tliéâtM 4a lioadias, at on aait que la rai Mllamna n'eut Jamaia da maltfasea* Quand tt an aurait au, Louia XI¥ était tro|| attaahé aux bioméances pour ordennar qu'on fh vêB ooméiiadaa amours de Guillaume; M. de Torcy n'était paabomM à proposer «na chosa si impartinantai anHn l'abbé Brueys ne mmgm jamais fi composer ce ridicule ouvrage qu'on lui attribue. On ne paui trop répéter que la plupart dé ces recueils d'anecdotes, de ces ano, de ces mémoires secrets, dont le public est inondé, ne sont que des ûom* pilations faites au hasard par des écrivains mercenaires. Brumoy (Pierre), jésuite, né à Rouen, en 1088. Son Théâtre des Grecs passe pour le meilleur ouvrage qu'on ait en ce genre, malgré ses fautes et l'infidélité de la traduction. Il a prouvé par ses poésies qu'il est bien plus aisé de traduire et de louer les anciens, que d'égalier pur ses propres productions les grands modernes. On peut d'ailleurs lui reprocher de n'avoir pas assez senti la supériorité dû tliélUra franqaia sur la gree, et la prodigiensa diffranoe qui sa timivf antia la JKMMfbru^ at las GfmmmiUn. MoHan 17«l. BoFFiBR (Claude), jésuite. Sa Mimoên tfUfhUlk ast dte grand secoun pour aeux qui

teulent avoir les principau Mtl da llâlaïra toujours présenta à l'esprit U a fait servir les vers (Je ne dis pas la poésie) à leur premier usaga, qui était d'impritaer dans la mémoire des hommes les événements dont on voulait garder le souvenir. Il y a dans ses traités de métaphysique des morceaux que Locke n'aurait pas désavoués, et c'est le seul jésuite qui ait mis une philosophie raisonnable dans ses ouvrages. Mort en 173/. I. Publiés en im, (iu.) — 2. 16^0. (fo. - 3. Par l'abbé Rayasi. (Ba.) Digitizeu Ly v^jQOgle

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

DU SIBCaiB DK LOU» XIV. 416 Bussy-Rabutin Jloger lie
R:iljutin, comte df), né dans le Nivernais, en 1618. Il écrivit avec pureté. On connaît ses malheurs et ses ouvrages. Ses Amours des Gaulesi passent pour un ouvrage médiocre dans lequel il n'imita Pétrone que de fort loin. La manie des Français a été longtemps de croire que toute l'Europe devait s'occuper de \mf\$ inWgmi gHaiMu Vingt courtifUMi ost étrit VMstoiv» 4ê km amonn. ft piloe Itvdn feâam dt ihnalw é» kwn Mtttinni. Mmi à GAttU (Il tliMlier m), ^ bM mnam qm ttm It mm ^ArnSOif était attaché au ministre ColbeH. On ignolt klMq^da sa naisMta il 6ê sa mon. Il y a de lui un rtottai) diqtilqttes ceataîDM d'épignmna» parmi lesqvelles il y en a l^auccmp éi miuvaisei, etquelqiaa^nMi iie joU«8. Il 4«tt aaiii0tll«tttBi| sait iliia aaraM teagiMiiaaéaia Fta* preesiôn. Caî.met (Augustin), bénédictin, né en 1672. Rien n'est plus utile que la compilation de ses recherches sur la Bible. Les faits y sont exacts, les citations fidèles. line pense point, mais en mettant tout dans un grand jour, il donne beaucoup à penser. Mort en 1757. Calprbnêde (Gautier-Coste de La), né à .Caliors' vers Tan 1612, gentflrtBiflio Mifaiift d« roi. Oa fst l«i qai ttilka tongs romans à la mode. la ndrtrtf ét a«a roMana aaiaitait toa 4ai «veitma émi niMIgaib iMait iMa aina ait al qai n'étalant paalnpaMllilas, quoiqu'eBea fliÉsaiit prâqiw Inmjdt La Baiaada, rAiaMa, la TaMf «a eootnin, avaient chargé leiefenans poéliqiai de fictiana qal aan entièrement hors de la nature : mais les charmes de leur po4lle| lai beautés innombrables de détail, lenrs allégories admirables, ninligt celles de l'Arioste, tout cela rend ces poèmes immortels, et les ouvrages de La Calpren^de, ainsi que les autres prands romans, sont tombés. Ce qui a contribué

416 ACRIVAmS FRANÇAIS semble. H induMt la Jth[^]orique ,
 Gomate Dtcier a traduit k Poétique 4e ee IImqbiii Gne. On ne peut
 liVnipôeimr d'admirer ArisMe et le Hèele d'Atomdfe, qaaiid on mit qœ le
 précepteer de ee gnnl lM«»ie> tantétolde«rlaplytiqiee,
 aoowntàDodlimslesprineipei de raeqaenee et de la poéeie. Où eat le
 physMen de nea jours tiîm fié on puisse apprendre à composer mi diuoun
 ettuae tragédie ? Cat•andie vécut et mourut dans la plus grande pauvreté. Ce
 fut la faute non pas de ses talents, mais de son caractère intraitable,
 farouche, et solitaire. Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent A 86
 plaindre que d'eux-mêmes. Mort en 1695. Cassini (Jean-Dominique), né
 dans le comté de Nice en 1625, appelé par Colbert en 1666. Il a été le
 premier des astronomes de son temps, du moins suivant les Italiens et les
 Français; mais il commença comme les autres par Tastrologie. Puisqu'il fut
 naturalisé en France, qu'il s'y maria, qu'il y eut des enftntSy et qu'il est mort
 à Péris, on doH le compter mi nenfaie dee Fnii(aiB. Il a ImnmrtiBié ton non
 per m Méfidimm dt Seàit[^]Ptffroiii à Bologne ; elle eenit à lldre voir tes
 wtetiona de la vitesse du moavement de la terre anteer du edeil. On lui doit
 les premières tables dea aateUites de Jupiter, la Opnneliiiiicie de la rotation
 de Jupiter et de Mars, ou de la durée de leurs jours, la découverte de 'quatre
 des sateUites de Saturne. Huyghens n'en avait aperçu qu'un; et cette
 découverte de Cassini fut célébrée par une médaille dans l'histoire
 métallique de Louis XIV. îl a le premier observé et fait connaître la lumière
 zodiacale. Il a donné une méthode pour déterminer la parallaxe d'un astre
 par des observations faites dans un même lieu, et s'en servir pour déterminer
 la dislance des astres à la terre, avec plus de précision qu'on ne l'avait
 encore fait; mais la première idée de cette méthode est due à Morin. Le fis»
 le petiHUE de Giiiiialt ont été de PAeadémiades eeiences,
 elienatriècô«potît»lileyettentréea 177[^]1 ; cette eq>èee d'illnetietioa eetploee
 réelle etaera plni dvrrable q«e cdle dont U fiuniUe de GeesSai «Mit Jouï en
 Italie, quelqnee siècles aapaiavant, et qae les révolotioiis de ee peys lai
 avaient fait perdre. Mort en 1712. Catrou (François) , né en 16&9« jésuite.
 Il a fait avec le P. RoniUé vingt tomes de VHisUnre romaine. Ils ont
 cberolié l'éloqoenee , et n'ont pas trouvé la précision. Mort en 1737. Cerisi
 (Germain Habert de) était du temps de l'aurore du bon goût et de
 l'établissement de l'Académie française. Sa Métamorphose des yetix de
 Philis en astres fut vantée comme un chef-d'œuvre, et a cessé de le paraître

dès que les bons auteurs sont venus. Mort en 1655. Chantereau Le Fèvre (Louis), né en 1588. Très-savant homme, l'un des premiers qui ont débrouillé l'histoire de France j mais il a aotéité une grande erreur , c'est que les fiefs héréditaires n'ont cornjneaé qu'après Hugues Capet Quand il n'y aurait que Tezemple de la Nocmandie, donnée ou plnt^ estoiquée à titre de fief héréditsire en 912» osla snffiialt pour détruire ropinioa de Chantereau, que phh sieurs historiens ont adoptée. Il est d'ailleurs certain que Gharlemsgiie institiia en Mnoa des fieCs am propôtét et que oellB fMTBM Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. 417 fermement était connue annt hil
duis la LombanHt ef 4nis la Germanie. Mort en 1658. Chapelain (Jean), né
en 1595. Sans la Pwellê il aurait eu de la réputation parmi les gens de
lettres. Ce mauvais poème lui valut beaucoup plus que Viliade à Homère.
Chapelain fut pourtant utile par su littérature. Ce fut lui qui corrigea les
premiers vers de Racine. 11 commença par être l'oracle des auteurs , et ûnit
par en être l'opprobre, Mort en 1674. Chapelle (Jean de La). Voy. Là
Chapelle. Cba«ab* (Giaiide-Emmanuel Luillier), fils naturel de François
LuilUer, mattre des oomptes.U n'est pas trai fu^ Ail le premier

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

418 KCKIVàUîS vrâuçàJS écrit aor II ytoandêt tant U«tTr»i que «oa» toqi» XIY toia «rU élargirent leur sphère. Ce pharmacien, voyageant à Madrid, faX mis dans les cachais di rinfuisitioa» parce qu'il était calviniste. Une prompte abjuration et les sollicitations de l'ambassadeur de Franco lui sauvèrent la vie et Ulierté. 11 s'occupa longtemps d'expériences sur les vipères, et des moyens d'empôchcr les edots souvent mortels de leur morsure : mais il se trompa en soutenant contre Rodi que le venin des vipères n'était pas contenu dans le suc jaune qui sort de deux vésicules lilacées derrière les crochets de leurs mâchoires. Dans le cours de ses expériences, il fut mordu plusieurs foUf saus qu'il eu résultât d'accidents très-graves. Mort en 1698. CuAKDiN (Jeaji) , né à Pari» eu 2îul voyoé^eur u'a laissé des îXémoires plus curieux. Mort à Londres en 1713. Gbabutil (Charles Faucon de Ris), l'un de ceux qo! acquirent delà céUMté par ladéliiolesse de leur esprit, sans ae Mfm trop au pnUic. LaDunense CcwoentUîondu iMréthaH d'ffaegitiieeiK H du P. Camojfi imprimée dans les CSwttes de Saint-Évremondy est de Charieval, jusqu'à lapetite Dissertation sur le jansénisme et sur le molinisme que SaintÉvremond y a ajoutée. Le style de cette fin est très-différent de celui du commencement. Feu M. de Caumartin', le conseiller d'État, avait l'écrit de Charieval, de la main de l'auteur. On trouve dans le Morcri que le président de Ris, neveu de Charieval, ne voulut pas faire imprimer les ouviages de son oncle, de peur que le nom d'auteur peutêtre ne fut une tadic dan:i sa famille. 11 faut être d'un état et d'un esprit bien abject pour avancer une telle idée dans le siècle où nuus sommes; et c'eût été dans un liomme de robe un orgueil di^e des temps militaires et barbares, o& Ton ihwdonnail l'étude pttiBaimil à la robe, par mépris pour la robe et pour l'étude. Ifortenl603* CHAMfram (François), né àParis eu 1630| académicien utile. On a (le lui une traduction de la Cyrafitfdis. U soutint rivemeat l'opinion que les inscriptions des monuments publies de Itaoce doivent être et français. Eu effet, c'est dégrader une langue qu'on |>arl« dans toute l'Kurope, qije de ne pas oser s'en servir; c'est aller contre son but, (jue de j;arler à tout le juiblic dans une langue que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. Il y a une espèce de barbarie à latiniser des noms français que la postérité méconnaîtrait, et les noms de Rocroy et de Fontenoy font un plus grand eilet que les noms de Jlocrosium et Funlcniaum. Mort en 1702. Cbàst&e (Édme de La Chastre-Nançay,

comte de La) , a laissé des Mémoires. Mort en 1645. Cbauuxd (Guillaume Anftaya bé), né en 1630, connu par ses poésies négligées, et par les beautés hardies et foluptieuses qui s'y trouvent. Une philosophie au-dessus des préjugés; tel était son caractère. Bénévoles les délices» et même avait intrépidité en 1710. t. 11 s'agit ;rAntoine» t. 4. eusmaieia l'homme de Ganouvtbii a été en 1710. t. 11 (lii) DO Digitalized by Google:

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

BU SifiCU D« LOUIS JdV. 4lSf Xai Ten qate etta l6|li» di lui
aonl 1» fiièei talitvtBi la CeuUê^ qoi commence ainsi : r.e destructeur
impitoyable Et des marbres et de l'airain j mai» nrtoiit i'Bfitfe m la Maii , au
«anwia U Km t Mus j'approche du terme, et moins je lu re4outei Sur lies
priscipes si^ mon esprit aljermi , Content, persuadât ne comiaft plus le
doute; le ne sois libertin, ni défot i demi. Cxejnpt des pr^ugési falfronte
l'imposture Des Taines superstitions, Et me ris des préventions De ces
faibles esprits dont la triste censure Fait un crime à la créature De l'usage
des biens ^ue lui fit son auteur. Une anm épîtie m mtae fitencere.pk» de
bmlC) elle coauMaet ainsi : J'ai vu de pilele (ttyi, fal fu Isa luménldei) Oéjà
fanaient frapper mes oreilles timides Les afteox eria du eiiien de l'empire
dea BOrts;. Et les noïies Tapeurs, et les brûlants transporta Allaient de ma
raison offusquer la lumière f C'est lors que j'ai senti mon âme tout entière,
Se ramenant en soi, faire un dernier effort Pour braver les erreurs que l'on
joint à la mort. Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître, Quê rien
n'est en effet de ce qui ne peut ôtre; Que ces fantômes vains sont enfants de
la peur Qotae MMe nennriee InqMrtme en noue coetir, Lanque ie lonpa-
garoux. qu'eUe»même pense, Da démené et df enfan eue endort noire
enfance. Ces pièces ne sont pas cbàtiées ; ce sont des statues de Michel-
Ange ébauchées. Le stoïcisme de ces sentiments ne lui attira point de
persécution- car, quoique abbé, i-1 était ignoré des théologiens, et ne vivait
qu'avec ses amis. Il n'aurait tenu qu à lui de mettre la dernière main à eea
ouvrages, mais il ne bavait pas corriger. On a imprimé de lui trop de
bagateUaa inaipidaa de aoiété; ^eitleaawifaia gnAI etl^lMar rice dea
édtMiB «a en #it eauae. lies prôAetfaûaanlâUllÉidii nooeU aont de caa
fena ohaeum qoi craiana élw de lieQie aompaanto en impiimant toutes les
fadaïses d'un homme de bonne ecBDfifnie. GanMiNAis, jésuite. On
l'appelait le MantÊê dw prédimlroii, etBeuiB» daloue le Corneille. Mort en
1689. CiiERON- (Élisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, célèbre par la
musique, la peinture, et les vers, et plus connue sous ton Ufiffl ijua SQUS
celui de son mari| le sieur Le Hay. Morte eu 1711. Digitized by GoOglc

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

ÉCRIVAINS FRANÇAIS Chevreau (Urbain), m; h Loiulun en 1G13, savant et bel esprit qui eut beaucoup du léputaliuii. Mort eu 17U1. CuiFFLET (Jean-Jacques), né à Besançon en 158S. On a de lui plusleirt ledunehes. Mort en 1660. H y a en lepl éeriTains de œ nom* CBonr (? MB9oli*Haoiéoi m), de PAeadtoie, né à Piris en 1644, envoyé à Siam. On a sa relation. H n'était que tonsuré à son départ; mais à Siam il se fit ordonner prêtre en quatre jours. Il a composé plusieurs histoires, une Traduction de Vimitation de Jésus-Chnsf . dédiée à Mme de Maintenon, avec cette épigraphe, Concupiscet rex deeorem tuum • ; et des Mémoires de la comtesse des Barres. Cette comtesse des Barres, c'était lui-même. 11 s'iiabilla et vécut en femme plusieurs années. Il acheta, sous le nom de la comtesse des Barres, une terre auprès de Tours. Ces Mémoires racontent avec naïveté comment il eut impunément des maîtresses sous ce déguisement. Mais quand le roi fut devenu dévot, il écrivit Phistobre de r£glise. Dibb ses Mémoîm mr la eonr on tnmve des dioees mies, quelques-unes fanseee, et kÊÊMOùv^ de hastidées; ils sont écrits dui na stjle tnp fkniiier. MortenlTtt. Claude (leen), né en Agénois en 1619, ninistre de Charenton, et l'oracle de son parti, émule digne des Bossuet, des Amauld, et des Nicole. Il a composé quinze ouvrages, qu'on lut avec avidité dans le temps des disputes. Presque tous les livres polémiques n'ont qu'un temps. Les fables de La Fontaine, l'Arioste, passeront à la dernière postérité. Cinq ou six mille volumes de controverse sont déjà ouldiés. Mort à la Haye en 1687. CoLBECT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, neveu du grand Colbert , ministre d*jStat sous Louis XIV, a kiasé des Mémoires depuis la paix: de Riffiek jusqu'à oeUe d^treoht : ils ont été inprisiés pendent qv'en aelMfait Féditioa de cet JBisai sur le tOela 4s Aouit JEIF. Os oonfifw ment lont ce qu'on y avance. Ces Méeu^res mféraient des détails qid ne coBTiemunt gotk ceux qui veulent s'instruire à fond : ils sont éorits plus purement que tons les Mémoires de ses prédécesseurs : on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV. Mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur : c'est la vérité, c'est la modération ellemême, qui ont conduit sa plume. Mort en 1746. Collet (Philibert), né à Châtillon-les-Dombes , en 1643, jurisconsulte et homme libre. Excommunié par l'archevêque de Lyon pour une querelle de paroisse, il écrivit contre l'excommunication, il combattit ûi clôture des religieuses; et, dans son Traité de l'usure ^ il soutint .Vivement

1*0881:0 auloiM en Siesse de stiputer les ittléréti aveo le capital, usage
approofé dans {dus de la moitié de rsnrope , et reçu dans Pautie iisr tous les
néioefenu, malgré les lois qalm élude. U easurt aussi que les dîmes
quVm fayuinze eclériastlquee ne sont pas de droit divin. Mort en 1718. I.
Cette anecdote ist isesaclf\ U tradsotloA de rMisKon était dédiée à
I^uisXiY.(SD.) Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

DU SIFICIJE DE LOUIS XIV. kU . • CcoiOB (Ptid). I4 tempt de
naiisaieê est iiMOUitt* : k de eee ovnges eommeneenl à féls%\ mie ib
eoot ulOee à eeax qfii aiaieat lee recherches littéraires. Mort à Londree, m
lfl0t. GoifMiRE (Jeta), jésuite. Il réussit parmi eeoï qui croient qafoa peat
Adre de bons vers latins, et qui pement que des étrangers peufent ressusciter
le siècle d'Auguste dans «M leagot qofUs ne peoMBi pet même proncaoer.
Mort ea 1102. In iU?am non ligna feni. Bxm.f Soi. Iflft.t CoNTi (Armand
de Bourbon , prince de) , frère du grand Condé, destiné d'abord pour l'Yâtat
ecclésiastique, dans un temps où le préjugé rendait encore la dignité de
cardinal supérieure à ceUe d'un prince du sang de Fraoee. Ce fat lui qui eut
le malheur d'être généralissime de la Firande eontie la eo«r, et même eontre
eon ftève* H fet depuis déveC et janeéaiete. 1km «vmw de loi !• Mw

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

4n iCRITAIMS FRANÇAIS CkmifWLLE (Thomas), né à Rouen, en 1625, homme qui aurait eu une grande réputation, s'il n'avait point eu de frère. On a de lad trente-quatre pièces de théâtre. Mort pauvre, en 1709. COURTILZ DE Sandras ((Iralien dk), né il Paris, en 1644. On ne place ici son nom que pour ;ivertir les Français, et surtout les étrangers, combien ils doivent se dcfier de tous ces faux Mémoires imprimés en Hollande. Courtilz fut un des plus canpabies éorivaÎBfl 46 oe geon. Il inonda l'Europe de fietioiis sous le nom d'histoires. U était biea honteux qo^nn capitaine dn régiment de Champagne allât en Hollande vendre des mensoiiges tniz libraires. et ses imitatenrs qoi ont écrit iMAdêUMLAs mti» lettr pwpn p«tftie| eentr* éi Wm prfaisw qni MMigiiient de se tenger, et contre des «itoyens qui ne le peaTSDI^ ont mérité l'etécratioif publique» Il a con^osé la Conduite de la France dèputt iêpaix de Nimègue^ et la Réponse au même livre; VÉtat de la France sma loi/fv XIII et sous Louis XIV ; la Conduite do Mars dans Us guerres de Hollande ; les Conquêtes amoureuses du grand Aie andre ; les Intrigues amoureuses de la France; la Vie de Turenne ; celle de l'amiral Coligny ; [es Mémoires de Rnchefort, d^Artagrian, de Monthrun^ de Vordac, de la marquise de Fresne; le Testament politique de Colbertj et beaucoup d'autres ouvrages qui ont amusé et trompé les ignorants. U a été imité par les auteurs de ces misérables bvochvree eontre kFttDoa, isMusNT, VÉpilùgueur, et ttetd'aiMtMtiMpéffiedjifMs ft* It IMm a inspirées, que la aettiae et le asansaaatt aal dSatéaa, à ftbié hm dt lA «aDatUA. Mort à Faris« en 1713. flovam (lAuis), né à Paria, «si ltl7, présUanI de la cour des mon* naies. Personne n'a plus ouvert ^ue lui les sources de l'histoire. Ses traductions de la collection byzantine et d'Kusèbe de Gésarée ont mis tout le monde en état de jucror du vrai et du faux, et de connaître avec quels préjugés et quel esprit de parti l'histoire a été presque toujours écrite. On lui doit beaucoup de traductions d'historiens grecS| que lui seul a fait connaître. Mort en 1707. Crêbillon (Prosper Jolyot de), né î\ Dijon, en 1674. Nous ignorons si un procureur, nommé Prieur, le fit poète, comme il est dit dans le SkHmmên hUîwique portatifs an qntlit taloMA Koiia aroyons fM la génla 7 «tt plus da part qua la prMasaar. Mana ne aroyens pas qaa ranaodoia wpponêê dans la mêma ovfiéga aaniiv aon fila aoil mie. on lia JMiit Irai» BBdlÉer éstaiis ces petits oonlas. H irai Offlpm

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.84% accurate

\ DV SIÈCLE DE LOUIS XIV. 423 éNgittk, mais à jamais utile
JMTMS traductions et ptf quelques-unes th ses notes. Mort au Louvre, en
1722. Nous dflTOBS à Mme OaderlA traduction d'Homère la plus fidèle
par le style, quoiqu'elle manque de force, et la plus instructive par les notes,
quoiqu'on y désire la finesse du goût. On remarque surtout f{u'elle n'u
jamais senti que ce qui devait plaire aux Grecs dans des temps grossiers, et
ce qu'on respectait déjà comme ancien dans des temps postérieurs plus
éclairés, aurait pu déplaire s'il avait été écrit du temps de l'iaton et de
Démosthène; mais enfin nulle femme n'a jamais rendu plus de services aux
lettres, lltao Daisier Mt m dw ptodiges dtt tSMi « J40iit Dacdb (Anne
UAm» nie «ahiaiste à Stnmur, en 16&1| UhMtM par M aeidnee. Le due de
Montaoner la fit traralllef à Tin 4e om lim» ^*oii nAOiM Jksuphimt pour
rédaeeUnn de Monfleigneur. te Florus avec des notes latlDee est d'elle. 8ee
inMliictions de Téretn €id*Homère lui font un honneur immortel On ne
pouvait lui reprocher qfOLB trop d*admiration pour tout ce qu'elle avait
traduit. La Motte ne l'attaqua qu'avec de l'esprit , al eUe ne eomlMrttot
gtt'avee de l'éruditioa. Morte en 1720, au Louvre. D'Aguesseau (Henri-
François), chancelier, le plus savant magistrat que jamais la France ait eu,
possédant la moitié des langues modernes de l'Europe, outre le latin, le
greC| et un peu d'hébreu; très-instruit dans l'histoire I profond dais la
jurUqprodeDce, et, ce qui est plus tm, ékmmi» U lut le premier an barreau
qui parU «leo Imm et pureté à la fois: aTant lui oa faisait des phrases U
eoofut le prqjet darèfonner les lois, nuls il ne put faire que quatre e» dsq
eidoonances utiles. Un seul homme ne peut suf&re àce travail immense fM
Louis XIV avait entrepria avio le ecoours d'un giaad mmtm de magistrats.
Mort en 1750. Danchet (Antoine), né à Riom, en 1G71, a réussi à l'aide du
musicien dans quelques opéras, qui sont moins mauvais que ses trapédins.
Son prologue des jeux séculaires au devant d llésione passe raèrnfi ju ur un
très-bon ouvrage, et peut être comparé à celui d'iwkwiw. On a retenu ces
beaux vers imités d'Horace : Pdre des saisoa et des jours, Fais naître on ces
dimats un siècle mtoictaliie» Puisse à ses ennemis ce peuple ledeutaUe ftre
à jamais heureux et triompher toi^oursl Nous arons à ms lois asmri U
ficloire; Aussi loin que tes fsuz nous portons notre gloirs. Fais dans tout
Tunivers craindre notre pouvoir. { Toi , qui vois tout ce qui respire^ Soleil,
puisses-ta ne rien voir De si puissant que cet empire I * C'est dans ce

prologue qu'on trouve les ariettes qui servirent depuis de canevas au poëte
Rousseau pour composer les ooi^iels ofMiés qui causèrent sa disgrftoe. Us
couplots erig&mn de Ottcliit talmi peutDigitized by Google

ÉCRIVAINS FRANÇAIS être mieux que les parodiât B0ÊÊÊmau
foiei fIHMT mÊm ito Ht»* cliet qu'oo a la phw niAïui : Que ramant ^l
derienf heureux E& derienne encor pîus fidèle! One foi^ours dans les
mêmes nœuds n trouTe une douceur nouvelle! Que les soupirs et les
langnieurs Puissent seuls fléchir les rigueurs De la beauté la plus sévrro !
Que l'amant comblé de faveurs Sache les goûter et les taire 1 Mort en 1748.
l)AN\ :uLRr (Klorent Carton), avocat, né à Fontainebleau, en 1661, aima
mieux se livrer au thé&tre qu'au barreau. Ce que Regnard était à l'égard de
Molièie diBi la haute comédie , 'le comédien Dancourt l'était dans la Ikroe.
Beaucoup de ses pièces attirent encore un asses grand concoun; eUas sont
gaies; le dialogue en est nalf. La quantité de pièces qu'on a faites dans ce
genre ftcOe est Immense; elles sont pbis du goÂt du peuple que des esprits
délicats; mais ramusement est un des besoins de l'homme, et cette espèce de
comédie, aisée à représenter, plaît, dans Paris et dans les provinces, au
grand nombre, qui n'est pas susceptible de plaisirs plus relevés. Mort en
1726. Danet (Pierre), l'un de ces hommes qui ont été plus utiles qu'ils n'ont
eu de réputation. Ses Dictionnaires de la langue latine et des antiquités
furent au nombre de ces livres mémorables faits pour l'éducation du
dauphin , Monseigneur, et qui, s'ils ne firent pas de ce prince un .savant
homme, contribuèrent beaucoup à éclairer la France. Mort en 1709.
Dangeau (Louis de Courcillon, aUtlbé ns), né en 1643, excellent
acadMeien*. Ilort en 1733. Davibl (Gabriel), jésuite, historiographe de
France, né à Rouen, en 1649, a reetlflé les fkutes de Mézerai sur la première
et seconde race. On lui a reproché que sa diction n'est pas toujours pure, que
son style est trop lUble, qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre , qu'il n'a
pas assez fait connaître les usages , les mœurs , les lois; que son histoire est
un long détail d'opérations de guerre dans lesquelles un historien de son état
se trompe presque toujours. Mort en 1728. Le comte de Boulainvilliers dit,
dans ses Mémoires sur le gouvernement de France, qu'on peut reprocher à
Daniel dix mille erreurs : c'est beaucoup; mais heureusement la plupart de
ces erreurs sont aussi indifférentes que les vérités qu'il aurait mises à la
place; car qu'importe que ce soit Paile gauche ou Paile droite qui ait plié à la
bataille de Montlhéry ? Qu'importe par quel endroit Louis le Gros entra
dans les mesures du Puîset*? Un citoyen veut savoir par quels degrés le j.
Frère du marquis. (Êo.) 9. i

40 Cf. SobtiB m lam zrr. 495 gouvernement a changé de forme, quels ont été les droits et les usurpations des différents corps, ce qu'ont fait les états généraux, quel a été l'esprit de la nation. Le grand défaut de Daniel est de n'avoir pas été instruit des droits de la nation, ou de les avoir dissimulés. Il a omis entièrement les célèbres états de 1355. Il n'a parlé des papes, et surtout du grand et bon roi Henri IV, qu'en jésuite ; nulle connaissance des finances, nulle de l'intérieur du royaume ni au non. Il prétend dans sa préface, et le p. M. de Hénault a dit à l'égard de la loi, que les pratiques de l'histoire de France sont plus intéressantes que celles de Rome, par exemple. Quant à Orogène «rien plus de terrain Bonivus et Turpin. Il ne s'est pas aperçu que les faibles commencements de tout ce qui est grand intéressent toujours les hommes ; on aime à voir la petite origine d'un peuple dont la France n'était qu'une province, et qui étendit son empire jusqu'à l'Euphrate, l'Euphrate et le Niger. Il faut avouer que notre histoire et celle des autres peuples, depuis le v^e siècle de l'ère vulgaire jusqu'au XV^e, n'est qu'un chaos d'aventures barbares, sous des noms barbares. D'Argonne (Noël), né à Paris, en 1634, chartreux à Gaillon. C'est le seul chartreux qui ait cultivé la littérature. Ses Mélanges sous le nom de Yigneul de Marville sont remplis d'anecdotes curieuses et intéressantes. Mort en 1704. D. K. L. T. U. B. (Guillaume), né à Paris, en 1675 » a réformé la géographie, qui n'avait longtemps été si imparfaite d'être perfectionnée. C'est lui qui a changé toute la position de notre hémisphère en longitude. Il a enseigné à Louis XV la géographie, et n'a point eu de meilleur élève. Ce monarque a comp

The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate

426 ÉCRIVAINS FRANÇAIS tmÊê Ift |rti|iiq«e ett lombée, parce qu'*eU» fondée ni nv la géoilélie, ni sur Texpérience. Set Reeherchei «ar kl âi9f»riquey où Vm tfooTe la loi fondamentale de cettè niiDM soupçonnée par Snellius, et des applications de cette loi, qui ne pouvaient être que rouvra?e d'un trf's-grand géomMre; sos travaux sur les lois du choc des corps, objet dont il a ou le premier l'idéo de s'occuper, seront toujours, malgré les erreurs qui lui sont échappées, des monuments d'un génie extraordinaire; et le petit livre connu sous le nom de Géométrie de Descartes, lui assure la supériorité sur tous les mathématiciens de son temps. Il a eu longtemps une si prodigieuse réputation, que La Fontaine, ignorant à la Térlté, mais éého de k ?oiK publique, aditéf ki : Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu Dans les siècles passés, et qui tient le milieu Entre l'homme et Tesprit, comme entre I huître et riHUmDO Le liant tel de nos gausi £ranclid bête de somme. L'aMrf Geneit, dâiis le «Me présMit, donné la mallmmse peine de mettre en Ten ftan^s la physiqtf de Dewsitetf. Ce n'est guère que depuis Tannée 1730 qifon a comtnencé à feienlr en France de toutes les erreurs de cette philosophie chimérique, quand la géométrie et la physique expérimentale ont été plus cultivées. Le sort de Descartes en physique a été celui de Ronsard en poésie. Mort i Stockholm, en 1050. Des Barreaux (Jacques de La Vallée, seigneur) est connu des gens de lettres et de gortt par plusieurs petites pièces de vers agréables dans le goût de Sarasin et de Chapelle. Il était conseiller au parlement. On sait qu'ennuyé d'un procès dont il était rapporteur, il paya de son argent ce que le demandeur exigeait, jeta le procès au feu, et se démit de Sà dbsrgé. Ses petites plées de poésie sont encore entre les mains des enrleux; elles sont toutes àssw nardies. La vo\x publique lui effriInia un sonnet aussi mMieere que fliueux, qui finit par des vert : Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guêtre peuf guem; J'adore en périssant la raison qui l'aigrit; Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre, Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ? Il est très-faux que ce sonnet soit de Des Barreaux ^ il était très* Îftclié qu'on ie lui imputât. Il est de l'abbé de Lavau, qui était alors eune et inconsideré ; j'en ai vu la preuTe dans noe letlie de Lam à *abbé Servien. Des Barreaux est mort en 1673. Des Coutures (le baron) traduisit en prose et commenta Lucrèce, vers le milieu du règne du Louis XIV. Il pensait comme ce philosophe sur la plupart des premiers principes des

abuses* ^ il ereyait la mat^ t. L'article Des Coutures fut lyouté dans l'édilioa
de nS2, et td qu'il est i0l. Au lieu de ce qui le termine, on Ut ces mots dans
un mairasariil oue je pestède de la main de Yoltatte : « te notebta de eeux

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

1 DU SIÈCLJS DE tiOUXS XIV. 427 étemelle, à Itempi» da tow
iw tBtitM. la nliplM ahNttiaM a seule combattu cette opinion.
Deshoulières (Antoiik'ttn du Ligier de La Garde). De toviw Its dames
françaisns qui ont cultivé la poésio, c'est celle qui a le plus . réussi, puisque
c'est celle dont on a retenu le plus de vers. C'est dommage qu'elle soit
l'auteur du mauvais sonnet contre l'admirable Phèdre do Racine. Ce sonnet
ne fut bien reçu du public que parce qu'il était satirique. N'est-ce pas assez
que les femmes soient jalouses en amour ? faut-il enoore qu'elles le soient
en l)«Ue»>lettres 7 Une femme satirique tewBÊtÊÛàÈ à Méàm Mà Stylktf
4mhi ImmUéi «bangées ea iBcmatm. Dmimit (l«A)y mè à FmMmf es lilti
toltardt totauM, kamm liai^tetf «ilMf de plnsieurs ourragei potal^aee^ Il
noidsl jtfonw qae les réjouissances à la ^ôte des rois seat dee fnhnÊÊkm^
•C qsm le monde aUtil bientôt finir. Mort en 1700. Desmabfts de SAiNT-
Sonr.iN (Jean), né à Paris, en InQn. Il travailla beaucoup à la tragédie de
Mirame du cardinal de Richelieu. Sa comédie des Visionnaires passa pour
un chef-d'o'uvre, mais c'est que Molière n'avait pas encore paru. Il fut
contrôleur général de l'extraor- % dinaire des guerres et secrétaire de la
marine du Levant. Sur la fin de sa vie, il fut plus connu par son fanatisme
que par ses ouvragtis. Mort en 1676. TmtOfÊeÊÊÊ (Vmff MflflauU}, né à
Teuifi m 1180, aialt Mi eomédien dans m jetaeesei Apfàs «feir iUt plsiieiii
eosMies, il flIM«9élaB§leapedeieffidmda9MiiMMi Aaelel^ etafanlienipli
Miniaillfe ATec succée, il le remit à faire dee cemédiei» On ae ttoaie pas
dans ses pièces la force et la gaieté de Regnardi encore adae eee painturès
du eoetir humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique,
qui fait le mérite de l'inimitable Molière; mais il n'a pas laissé de se faire de
la réputaion après eux. On a de lui quelques pièces qui ont eu du succès,
quoique le comique en soit un peu forcé. 11 a du moins évité le genre de la
comédie qui n'est que lanpoureuse, de cette espèce de tragédie bourgeoise,
qui n'est ni tragique, ni comique, monstre né de l'impttissee des tatears el
de k satiété du pubUc après les beaai joam éa eièela de iaaie XI?. 8a
eomédia da GkfHtMÊmik soa aeillear eaftage^ et piPluMiawmt tsstiria aa
théâtre» quoique lo pemuN^a éi êkfUm ealt, dil^eai aaofaéi maii las antres
caraetères paraissent traités supérieurement. Mort en 1)54. mSIMIER (
Pierre) , né à Marseille, en 1692, fils d*ttn avocat. 11 fut le premier qui
débrouilla les généalogies et en fit une science. Louis XIII le fit

gentilhomme serrant, maître d'hôtel, et gentilhomme ordinaire de sa chambre. Louis XIV lui donna un brevet de conseiller d'État. De véritablement grands hommes ont été bien moins récompensés; leurs travaux n'étaient pas si nécessaires à la vanité humaine. Muriet en 1660, tachees, «ni «m la matière étensUe, est étonnant. » Jacques Parrain, baron Des Coutures, né à Arranches, est mort en 1702. Sa traduction de Lucrèce, qui avait paru en 1685, deux volumes in-12, a été effacée par celle de Lagrange. (Voie d'après Biuchoi.) Digitized by Google

428 ÉCRITAINS FFUIFCAIS VÙUYUT (Joseph TboQUer), abbé, conseiller d'honneur de la chancellerie des comptes de DAle, de l'Académie française, né à Sefins, en 1683; célèbre dans la littérature par son Mémoire de l'Académie sur l'usage de l'écriture. déposé en 1764 d'en avoir jamais une qui égalât celle de Pellissot. Honneur de tous les traductions les plus élégantes et les plus fidèles des ouvrages philosophiques de Cicéron, enrichies de remarques judicieuses. Toutes les œuvres de Cicéron imprimées par ses soins et ornées de ses remarques, sont un beau monument qui prouve que la lecture des anciens n'est point abandonnée dans ce siècle. Il a parlé sa langue avec la même pureté que Cicéron parlait la sienne, et il a rendu service à la grammaire française par les observations les plus fines et les plus exactes. On lui doit aussi l'édition du livre de la Faiblesse de l'Esprit humain composé par l'évêque d'Avranches, Huet, lorsqu'une longue expérience eut fait enfin revenir des absurdes futilités de Pécorde, et du fatras des rediorches des siècles barbares. Les Jésuites auteurs du Journal de MoMM se déchaînèrent contre l'abbé d'Outet, et soutinrent que l'outrage n'était pas de l'évêque Huet, mais le seul prétexte qu'il ne pouvait pas à un ancien prélat de Normandie d'avouer que la scolastique est ridicule et que les légendes ressemblent aux quatre fils Aimon, comme s'il était nécessaire pour l'édification publique qu'un évêque normand fût imbécile. C'est ainsi qu'ils avaient soutenu que les Mémoires du cardinal de Retz n'étaient pas de ce cardinal. L'abbé d'Olivet leur répondit, et sa meilleure réponse fut de montrer à l'Académie l'ouvrage de l'ancien évêque d'Avranches, écrit de la main de l'auteur. Son Age et son mérite sont notre excuse de l'avoir placé, ainsi que le président Hénault, dans une liste où nous nous étions fait une loi de ne parler que des morts d'HAUT (Jean), célèbre jurisconsulte. Son livre des Jours cistes eut beaucoup d'approbation. Mort en 1696. Dom Aams (Pierre-Joseph), Jésuite, le premier qui ait écrit dans l'histoire les révolutions - pour son seul objet. Celles d'Angleterre qu'il a écrites sont d'un style éloquent; mais depuis le règne de Henri VIII il est plus disert que fidèle. Mort en 1698. Doujat (Jean), né à Toulouse, en 1609, jurisconsulte et homme de lettres. Il faisait tous les ans un enfant à sa femme, et un livre. On en dit autant de Tiraqueau. Le Journal des Savants l'appelle (un grand homme; il ne faut pas prodiguer ce titre. Mort en 1688, à soixante-dix-neuf ans. | Dubois (Gérard), né à Orléans, en 1629, de l'Oratoire. Il a fait l'histoire de l'Église de Paris, Mort en 1696. BoBos (L'abbé), son

Bi-Ê99êf\$ de fe^l^fus de Cmbrmt est profonde, politique, intéressante; elle
ftit connaftte les usstfss et las mœurs de temps, et est un modèle en ce
genre. Tous les artistes lisent «tee fhdt ses sifieTiam inr ki poétie, U
pHHhim 0\$ le fmuiquê. Gftat le Mm le pins utile quVa ait jamais écrit sur
ces matières ehés aucune des nationsder£inope. Geqaifàitlatotédecetoanagey
c'est qu'a n^ 1. liflUMuraile s eotobre ifss. (Èù») Digitized by Googit:

The text on this page is estimated to be only 25.84% accurate

DU tOkCU DB UXnS XIV. k2» a que peu d'erreurs et beaucoup de réflexions, vraies, nouvelles et profondes. Ce n'est pas un livre méthodique; mais l'auteur pense, et fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique ; il n'avait jamais pu faire de vers» et n'aurait pu le faire; mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. Il publia, pendant la guerre de la succession, un ouvrage intitulé Lettres de Voltaire à M. de Wauvray sur la dépravation des colonies anglaises, contenant la suite nécessaire de la destruction de la puissance française d'Amérique et du besoin qu'aurait l'Angleterre d'inquiéter ses colonies, et du refus qu'elles leur feraient de se soumettre à ses lois. Mort en 1712. Duc d'Angoulême (Charles Dufresne), né à Amiens, en 1610. On sait combien ses deux Glossaires sont utiles pour l'intelligence de tous les usages du Bas-Empire et des siècles suivants. On est effrayé de l'immensité de ses connaissances et de ses travaux. De pareils hommes méritent notre éternelle reconnaissance, après ceux qui ont fait servir leur génie à la patrie. Mort en 1688. Boissier (Jean-Antoine), né en 1670» jésuite. On trouve dans ses poésies françaises, qui sont du genre médiocre, quelques vers nobles et heureux. Il a mêlé à la langue épurée de son siècle le langage marotique, qui énerve la poésie par sa malheureuse facilité, et qui gâte la langue de nos jours par des mots, et des tours surannés» Mort en 1720. Du Châtelet (madame). Voyez Breteuil. Duché de Vancy (Joseph-François), valet de chambre de Louis XIV, fit pour la cour quelques tragédies tirées de l'Écriture, à l'exemple de Racine, non avec le même succès. L'opéra d'Iphigénie en Tauride est son meilleur ouvrage. Il est dans le grand goût ; et, quoique ce ne soit qu'un opéra, il retrace une grande idée de ce que les tragédies grecques avaient de noble. Ce goût n'a pas subsisté longtemps; même bientôt après on s'en est réduit à une simple ballade, au lieu de ces grands airs de* taahé Sylvestre qui avaient amené de si belles danses; ainsi l'opéra même a dégénéré dans le temps qu'il était presque à son apogée dans la décadence. Mme de Maintenon fit la fortune de cet auteur : elle le recommanda si fortement à M. de Pontchartrain, secrétaire d'État, que ce ministre, prenant Duché pour un homme considérable, alla lui rendre visite. Duché, homme alors très-obscur, voyant entrer chez lui un secrétaire d'État, crut qu'on allait le conduire à la Bastille. Mort en 1704. Duchesne

(André), né en Touraine, en 1584; historiotâraphe du roi, auteur de beaucoup d'histoires et de recherches généalogiques. On rappelait U Père de VHitUnre de France. Mort en 1640. DuffBBsm ((aiarlesnAltaaa)^ né4 Parisien 1611, pefattie et.9oita. Son poème de la Mafiire a réussi auprès de eenx qui peuvantUre d'eiireea fasa latine qim aeoz dft sMe dfAegnsie. Mort en 1661. DuFBESmr (Oliailes Rivière), né à Paris en 1646. n passait pour petit-Hia de flemi IV, etlui laswmt ait> Son pèse amil été valet de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.10% accurate

iamwàBm fkimcais ira garde-robe de Louis XIII, et le fils l'était de Louis XIV, qui lui fit toujours du bieu, malgré son dérangement, mais qui ne put Tempêcher dfl mourir pauvre. Avec beaucoup d'e.-,)]rit et plus d'un taleut, il ne put jamais rien faire de régulier. On a de lui beaucoup de comédies , et il n'y en a guère où loa na trouve des scèues jolies et singulières. Mort eu 1724. Duouat-Tbouin (René), né à SaiatrMalo en 1673| 4'anulMir dor VMm liouteiunt génértrl d«i «méet amlif, te pi» gMods hniMlii m MR ttmwèf «tené te Utooiitt teito im tlkfiB #»i nitef il pNpMtà oÉlv Miiitiw ûm fis aowpitriite. IM eal73«. PbMI (taques- Joseph), né en Forez en 1649; l'une des meilleures plumeidii fArti janséniste. Sou Ummé^fÉducation d'un roi n'a point été fait pour le roi de Sardaigne, ccmme on Ta dit, et il a été achevé par une autre main. Le style de Duguet est formé sur celui des bons écrivains de Port-Royal. Il aurait pu comme eux rendre de grands services aux lettres; trois volumes sur vingt-cinq chapitres d7sY2u' prouvent qu'il n'était avare ni de son temps ni de sa plume. Mort en 1733. DuB^LDB (Jean-Baptiste), jésuite, quoiqu'il ne soit point sorti de Paris, et qu'il n'ait point su le chinois, a ^onné sur les Mémoires iê its «oofir^ 14 plua An^^le el la miUtmt dtenptioA d»Vem§ÊXêi9 H ca^inA qu'a» «iltet I» IMidÉ» llori « 114». Llnnliable coriosité que amu Mon* ét fOia^ iMloify les mœurg te rtfnnig , n'aat point vmm mUMU i un bourgmiUU% dê mddelbourg, nommé HuUêf homme très-riche, guidé pif «0tte génie curiosité, alla h la Gbioa vers Tan 1700. Il employa une grande partie de son bien h s'instruire de tout. Il apprit si parfaitement la langue, qu'on le prenait pour un Chinois. Heureusement pour lui la forme de son visage ne le trahissait pas. Enfin il sut parvenir au grade de mandarin; il parcourut toutes les provinces en cette qualité, et revint ensuite en Europe avec un recueil de trente années d'ob>tirvations; elles ont été perdues dans un naufrage : c'est peut-être k plus grande perte qu'ait faite la république des lettres. DuflAH^L (Jean-Baptiste), de Normandie, né en 1^24, secrétaire dt l'Académie des atcîionces. Quoique philoiophe, il teil théologien. Lt Bhilogophiei qui #ig| pMtetete dipnig lui» a aul àiet oomges, laaif iOR 9m a whiigté. UqH mVIOê» DmcAMA» (Céstr €Jmmiii), né à MaMMille«i im. fftriwi i^g connu mieux que lui la métaphysique de la grammaie; peraone afe p]m appcofondi les principes des langues. Son livre des Trop^^etélyenu ingensiblement nécessaire, et

tout ce qu'il a écrit sur la grammaire mérite d'être étudié. Il y a dans le grand Dictionnaire encyclopédique beaucoup d'articles de lui, qui sont d'une grande utilité. Il était du nombre de ces philosophes obscurs dont Paris est plein, qui jugent sainement de tout, qui vivent entre eux dans la paix et dans la communication de la raison, ignorés des grands, et très-redoutés.

«hftfktan^ en Wut lieare qui veuient^domiA^r sur les esprits, u Digilized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 16.28% accurate

foule de ces boflunea misf» mi me suU^ 4e l'a^piii 4u aièfiW»
Horl en 1756. DupiN (Louis Pallies), n7, docteur de Sorljonne. Sa Bihlio^
thèque des auteurs ecclésiastiques lui a Uui toUûÇU^ iia iéj^utf^^oa I et
quelques ennemis. Mort e|i 1719. Ddfuux (Scipioo), dèOlaiAom, quoique
néea }S60, peutdMeoompté tee le lift^ de iMe ZIV, «ywl «Bwe véeei eevi
ion lègae. li e4 t la pramîet lileâêrâin ^ ail cité «i|i0ft Mi anteritéfy
préetutio»

432 ÉCRIVAINS FRANÇAIS différents. Tous partent d'un cœur plein de vertu, mais son Mécène l'inspire. Il a été vainement blâmé par Glatigny, et par l'abbé Faydier. Mort à Cambrai en 1715. Après la mort de Fénelon, Louis XIV brûla lui-même tous les manuscrits que le duc de Bourgogne avait conservés de son précepteur. Ramsay, élève de ce célèbre archevêque, m'a écrit ces vers : « S'il était né en Angleterre, il aurait développé son génie, et donné l'essor sans crainte à ses principes, que personne n'a connus. » Ferrand (Antoine), conseiller de la cour des aides. On a de lui de très-jolis vers. Il jouait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. Voici d'entre autres quelques vers : D'amour et de mélancolie Célestinus enfin consumé, En fontaine fut transformé; Et qui boit de ses eaux oublie Jusqu'au nom de l'objet aimé. Pour mieux oublier l'Algérie, J'y courus hier faire un voyage; A force de changer d'amant L'infidèle Vient à bout de varier. On voit que Ferrand mettait plus de naturel, de grâce, et de délicatesse, dans ses sujets galants, et Rousseau plus de force et de recherche dans des sujets de débauche. Mort en 1719. Fbuquier (Antoine de Pas, marquis de), né à Paris en 1648. Officier renommé dans la guerre, et excellent guide de l'armée. Mort en 1711. Fénelon (Esprit), du comtat d'Avignon, né en 1689 > évêque de La Rochelle et père de Molière; poète français et latin, historien, prédicateur, mais connu surtout par ses belles oraisons funèbres. Son Éloge de Théodose a été faite pour l'éducation de Monseigneur. Le duc de Montausier avait engagé les meilleurs esprits de France à travailler, par de bons ouvrages, à cette éducation. Mort en 1710. Fleury (Claude), né en 1640, sous-précepteur du duc de Bourgogne, et confesseur de Louis XV son fils, vécut à la cour dans la solitude* et dans le travail. Son Histoire de l'Église est la meilleure qu'on ait jamais faite, et les discours préliminaires sont fort au-dessus de l'histoire. Us sont presque d'un philosophe, mais l'histoire n'en est pas. Mort en 1723. Fontenelle (Jean de La). Voyez La Fontaine. Fontenay (Bernard Le Bovier de), né à Rouen le 11 février 1657. On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le règne de Louis XIV ait produit. Il a ressemblé à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la tragédie-opéra de Bellérophon, et depuis il donna l'opéra de Théétis et Pélée, dans lequel il imita beaucoup Quinault, et qui eut un grand succès. Celui d'Énée et Lavinie en eut moins. Il essaya ses forces au théâtre tragique; Il aida Digilized by GoOgle

DU ttàCUe M LOUIS XI? ai 43â JIUo Bernard dans quelques
 pièces. Il en* composa deux, dont une ^ fut jouée en 1680, et jamais
 imprimée'. Elle lui attira trop longtemps de tiMiifiistes i^rodiMt : ctr il arait
 eu le mérite de reonnattre que, bien que son e^rit s'ilendit à lont, il n'avait
 pat la fatal de Pierre Gomeille, Bon onole, pour la tragMie. Xa 1686, il iit
 raUâgofie de Méro et d'i^n^ru; Rome et Ctalm ' Cette plaisanterie ai
 eonnue, jointe à VMitêiin én erMlet, «nila depuis contre lui une penéciitioii.
 U «\ea8iia une moine dangereuse, et qui n'était que littéraire, pour avoir
 soutenu qu'à plusieurs égards ' les modernes valaient bien les anciens.
 Racine et Boilcau, qui avaient ' pourtant intérêt que Fontenelie eût raison,
 affectèrent de le mépriser, et lui fermèrent longtemps les portes de
 l'Académie. Ils firent contre lui des épigrammes; il en fit contre eux, et ils
 furent toujours ses ennemis. Il fit beaucoup d'ouvrages légers, dans lesquels
 on remarquait déjà cette fineue et cette prafondenr qui décrivent un homme
 eopériew à les ontiages mêmes. On mnaïqua dans let w» et due les Viaiopin
 du mottr l'eiprit de Vloitrney meia plaa éleadn et plw pbiloeopldqiie. Sa
 Pluroltt^ des mondM fut mi onrraga unique en ton genre. Il sut faire, des
 Ofonàm de Van Dale, vn lim agréable. Les matières délicates auxquelles on
 touche dans ce livre lui attirèrent des ennemis violents, auxquels il eut le
 bonheur d'échapper. Il vit combien il est dangereux d'avoir raison dans des
 choses où des hommes accrédités ont tort. Il se tourna vers la géométrie et
 vers la physique t avec autant de facilité qu'il avait cultivé les arts
 d'agrément. ISommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il
 exerça cet emploi I pendant plus de quarante ans avec un applaudissement
 universel. Son i ififfolrvdf rioMLAiée jette tfèe-eoiifantnn^ mémoifée les
 ph» obsevzs. H ftit le premier qui porta cette élégance I dans les sciences. 8i
 quelquefois il y répandit trap d'omement, ^4liit I de ces fno»#ffynff
 abondantes dans lesquelles les fleon cteissent nalnvriI lement avec les épis.
 [Cette Histoire de V Académie des sciences serait aussi utile qu'elle est i
 bien faite, s'il n'avait eu à rendre compte que de vérités découvertes : mais il
 fallait souvent qu'il expliquât des opinions combattues les unes [par les
 autres, et dont la plupart sont détruites, r Les éloges qu'il prononça des
 académiciens morts ont le mérite I singulier de rendre les sciences,
 respectables, et ont rendu tel leur auteur. En vain l'abbé Desfontaines et
 d'autres gens de cette espèce ; ont voulu obscurcir sa réputation ; c'est le
 propre des grands luûies d'aipoir de méprisables ennemis. S'il lit imprimer

Après des comédies froides, peu théâtrales, et une apologie des tourbillons de Descartes, l'on a pardonné ces comédies en faveur de sa vieillesse, et son cartésianisme en faveur des anciennes opinions qui, dans sa jeunesse, l'avaient été celles de l'Europe. Enfin, on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences abstraites, 1. Aspar et Irulus, cette dernière attribuée à M. de Bernard, sa parente. (t.D.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.18% accurate

ÉCBXfàm FRAHÇAIS et il a eu du mérite dans tènes les autres genres (jifil a traités. Tant de talents ont été soutenus par la connais^jaiT^^ ([q9, langues et de Thistoirc; et il a ('t/* . sans contredit, au-tiessus de tt^us les «aYaOïta qui n'ont pas vu lf> don de l'invention. Son Histoire drs Oracles, qui n'est qu'un abrégé très-sage et trèsmodéré de la grande histoire de Van Dale, lui fit une querelle assez violente avec quelques jésuites compilateurs de la Viè dêf MoinU^ qui a?aient prâclfteml Teipiil 4w taaj^kltttn. U» éeriTiienI à ton auMrt «Btct le mitimaiit nitoBaiîU» de Via Me et de Fé&taa^ Le pliilof^^he de Fuisse féjNuuttl pebilM «b*û m âmi, le eavaet Bf«De|»f phUonihft de Holtaade,- lépotidit, et le liTrtf des emopi* IsIsuH M Art pas lu. Plusieurs aanées après , le jéseite LeTeilier, Senftaseur de Louis XIY, ce malheureux auteur de toutes les querelles qui ont produit tant de mal et tant de ridicule en France, déféra Fontenello à I.onis XIV, romme un athée, et rappela l'allégorie de Méro et d'f^tirqu. 3îarr-]{c}ii^ de Paulmy, marquis d'Argenson, alors lieutenant de police, et depuis çnrnde des sceaux, écarta la persécution qui allait éclater contre Fontenelle, et ce philosophe le fait n^

The text on this page is estimated to be only 22.41% accurate

DU SIÈCLE DS LOUIS XIY. 43& mrtgès it teufs MMiarS) qui ne penviitt être dtéi que pour fldri abhorrer leur mmples. Qieon n'teifU ynine que fie mitiilie et* , tirée en mauvais ?eri eenfre hi auteurs lie |itii estuaéi de ee& temps. Ceux qui n'en écrivent aujourd'hui qu'en mauvaise pfoee sont euoorA plus méprisés qtw lui. On n'en parle ici que pour inspirer le mteae mépris envers ceux qui pourraient l'imiter. Mort en 1725. Galland (Antoine), iié en Picarflie. en 16'i6. Il apprit à Constantinple les langues orientales, cl traduisit une partie des Confis arabes^ qu'on connaît sous le titre de 3lille et une nuitf! ; il y mit beaucoup du sien : c'est un des livres les plus connus en iuropej il est amusant pour toutes les nations. iMort en 1715. Gallois (l'abbé Jean), né à Paris, en 1632, savant universel, fut lé pfender qia tmmi au Journal dêt moÊU evec le «onie&iMMîlere Sillo , qui ivitt eoïça hdée de ee irav^ . Il ensefsnâ depuie un peu de latin an minlele d*ttal Golbeft, qui malgré see ooeepatioie, entl «foir essee de kmpe peur apprendre o«tte langud; il preutit sttrtottt eee leçons en earrosie dane ses voyages de Tersailles à Paris, on di«It, avec vraisemblance, que c'était en vu6 d'être chancelier. On peut observer que les deux hommes rjui ont le plus protégé les Icttrei^ ' ne savaient pas le latin, Louis XIV et M. Colbert. On prétond (jue * I l'abbé Gallois disait : « M. Colbert veut quelquefois se familiariser aveo a moi, mais je le repousse j)ar le respect. » On attribue ce même mot à Fontcnelle à l'égard du régent : il est plus dans le caractère de FnnI te ne lie , et le régent avait dans le sien plus de familiarité que Coiberté Mort en 1707. I GAeesNt» (Pierre-Gassend, plus connu sous le nem de) , né en I vence, eh lS9t, restaurateur d'une partie de la physique d'Ëpieure. t n sentii la néoessité des atomes et dntlde. llewton ét d'iwtree ont ! démontré depuis ee que Gassendi avidt affirmé. H eut moins de répu** I tntion que Desoartes, parée qt^il était plus raisonnable, et quill n'était p«e inventeur; mais On l'accusa , comme Descartes, d'athéisme. Quel quee^nnns crurent que çelui qui admettait le vide, eomme Ëpicui^, \ niait un Dieu, comme lui. C'est ainsi quô raisonnent les caïomniâl teurs. Gassendi en Provence, où l'on n'était point jaloux de lui, était appelé le saint Prêtrr; h Paris, quelques envieux l'appelaient Vafhée. I Il est vrai qu'il était sceptique, et que la philosophie lui avait appris à i douter de tout, mais non pas de l'existence d'un Être suprême. Il avait avancé longtemps avant Locke, dans une grande lettre à.Descartes, I qu'on ne connaît point du tout Tâme, que Dieu peut

accorder la pensée à l'attitude de Montaigne qu'on nomme flurélien elle lui
conservait une certaine noblesse. Mort en octobre 1617. Goussier (meulien), écrivain
de la Mésopotamie-Chapelle à Paris, auteur ; d'Henri de Montaigne et de l'Épistémologie
de l'Épistémologie et de l'Épistémologie. Il était entré chez les jésuites à l'âge de
quinze ans, et en sortit dans un âge mûr. Il était si passionné pour les
bons auteurs de l'antiquité qu'il aurait voulu qu'on leur pardonnât leur
religion en faveur des beautés de leurs ouvrages et de leur mythologie : il
trouvait dans la Fable une philosophie naturelle, admirable, et des
emblèmes frappants de toutes les choses. Digitized by Google.

The text on this page is estimated to be only 25.08% accurate

SUBPOUQf Uttin), jésuite, k Quimper en 1646, profond dans rhistoire et diim^ique dani lei lentlBients. Il faui ^mq^ir, dit Montaigne, non qutl est le pHw savant, mais le mieux savant. Uardouin poussa la bizarrerie jusqu'à prétendre que VÉnéide et les Odes d'Horace ont été composées par des moines du xin* siècle : il veut qu'F.née soit Jésus-Christ, et Lalagé, la maîtresse d'Horace, la religion chrétienne. Le même dibcenieineut qui faisait voir au P. Harduuiu le Messie dans Ënée , lui découvrait des athées dans les PP. Thomassin, Quesnel, Malebranche, dans Arnould, dans Nicole et Pascal. Sa folie ôta à sa calumuiiu toute i»on atrocité; mais tous ceux qui renouvellent cette accusation d'athéisme contre des sag^ ne sont pas toi^Qurs reconnus pour fouit, et lont «ouvent tris-daagereiu. (M a vtt des lioiniiias abuser da leur minlatèiBi an employant eaa anaas contre Jesquallaa U n'y a point da bouclier, pgur peidra» aaiia rssi source, des personnes zaspectablas auprès des princea tiop pan tostruits. Mort en 1729. HccQUET (Philippe), médecin, mit au^mr» en 1722, le système raisonné de la Trituration^ idée ingénieuse qui n'explique pas la manière dont se fait la digestion. Les autres médecins y ont joint le suc gaslri({ue et la chaleur des viscères; mais nul n'a pu découvrir la M* cret du la nature, qui se cache dans toutes ses opérations. Helvétius (Jean-Claude-Adrien), fameux médecin, qui a irès-hiei écrit sur l'économie animale et sur la hcvre. Mort en 1755. Il était père d uu vrai philosophe qui renonça h la place de fermier général })uur cultiver les lettres, et qui a eu le sort de plusieurs phiiosoplieâ j per- ^ seouté pour un Um et pour sa vertu. HaNÀDLT (Gharles-Jean-François) , président aut aUQUfites du parlement» surintendant da la maison da rapa, da flaaMPÛi fiiiaçaise, né à Paris le 8 février 1685. Nous avoia 44*à J^Ui ^ ion lim j utile de VÀbrég^ de VÛiitoire de la France, hm recherches ptoiblss qu'une telle étude doit avoir coûtées ne l'ont pas empêché de sacrifier aux Grâces, et il a été du très-petit nombre de savants qui ont joint aux travaux utiles les agréments de la société qui ne s'acquièrent point. Il a ; été dans l'histoire ce que Fontenelle a été dans la philosophie. Il Ta reiKhie familière; aussi lui avons-noU4 rendu, comme à i'onieoeUe, justice de son vivant, Mort en 1770. Hesnault (Jean), connu par le sonnet de V Avorton , par d'autres pièces, et qui aurait une très-grande réputation si les trois premiers chanta da aa traduction de Lucrèce t qui furent perdue, avaient paru et avaient été écrits oonune aa qui imua aat

aaaté du oommanaamant de cet ouvrage. Mortaa Anrasta, lapcatérité na le
imllindra pu avec un bcmma du méma nom, at dHm aiérta supérieur, i qui
uons devcHia la liua courte et la meilleure histoire de France, at peutéHa la
saule manière dont il faudra désormais écrire toutes les grandes histoires;^
car la multiplicité des faits et des écrits devient si grande qu'il faudra bientôt
tout réduire aux extraits et aux dictionnaires : mais i! sera difficile d'imiter
l'auteur de V Abrégé Chfotwloffiquef d'approfondir ^t de choses, en
paraissant les efilemer Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

temps sous Louis XIV. Il y a de lui quelques bonnes épigrammes, dont on a retenu des yens. Mort en 1666. GoMBERVILU (Marin Le Roi db), né à Paris, en l'OO, l'un des premiers académiciens, n'écrivit de grands romans au temps du bon goût, et sa réputation mourut avec lui. Mort en 1674. GoNDi (Jean-François-Paul BB), cardinal de Betz', né en 1613, qui vécut en Catilina dans sa jeunesse, et en Atticus dans sa vieillesse. Plusieurs endroits de ses Mémoires sont dignes de Salluste ; mais tout n'est pas égal. Mort en 1679. GoîRVILLE, valet de chambre du duc de La Rochefoucauld, devenu son ami et même celui du grand Condé ; dans le même temps pendu à Paris en effigie, et envoyé du roi en Allemagne ; ensuite proposé pour succéder au grand Colbert dans le ministère. Nous avons de lui des Mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa jeunesse avec une naïveté. Il y a de très-belles anecdotes vraies et curieuses. Né en 1625, mort en 1703. ^Écom», dianeine de Tours. Son poème de PftllefcNiiia eut un succès prodigieux. Le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est d'ordinaire que dans le choix du sujet, et dans la malignité humaine. On n'est pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce poème. Le commencement en est très-heureux ; mais la suite n'y répond pas. Le diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est amené. Le style est bas, uniforme, sans dialogue, sans grâces, sans finesse, sans pureté de style, sans imagination dans l'expression ; et ce n'est enfin qu'une histoire satirique de la bulle Unigenitus en vers burlesques, parmi lesquels il s'en trouve de très-plaisants. Mort en 1743. GuBBBT (Gabriel), né à FftriSyen 1641, connu dans son temps par son Pûimam réformé et par la l^nem

440 ÉCHIVAINS FRANÇAIS La Bruyère (Jean db), né à Dourdan, en 1644. Il est certain qu'il peignit dans ses Caractères des personnes connues et considéra l)les. Son livre a fait beaucoup de mauvais imitateurs. Ce qu'il dit à la fin contre les athées est estimé; mais quand il se môle de théologie, il est au-dessous même des théologiens. Mort en 169(). La Chambre (Marin Cureau de), né au Mans, en 1594. l^nn des premiers membres de TAcadémie française, et ensuite de celle des sciences : mort en 1669. Lui, et son fils, curé de Saint- Barthélémy, et acadéinicieii, ont eu de la répotation. La Ghapbxe (Jean db), lecevaux géaéni dof finances, anteor 4e * quelques tngéifies qui eurent da soooée «n leur tempe. H était vn de oenz qui tàcb^ent d'imiter Racine ; car Bactne forma, sans le vouloir, une école, comme les grands peintres. Ge fiit un Kaphaël qui ne fit point de Jules Romain : mais au moins ses premiers disciples écrivirent avec quelque pureté de langage; et, dans la décadence quia suivi, on a vu de nos jours des tragédies entières où il n'y a pas douze vers de suite dans lesquels il n'y ait des fautes grossières. Voilà d'où Ton est tombé, et à quels excès ou est parvenu après avoir eu de si grands modèles. Mort en 1723. La Chaussée. Voy. Nivelles. La Chqze (Mathuriu Veissière de) , né à Nantes, eu 1661 , bénédictin à Paris. Sa liberté de penser, et un prieur contraire à cette lilierté, lui firent quitter son ordre et sa religion. C'était une bibUothftqua TÎTante, et sa mémoire était un prodige. Outre les choses utiles 'et agrôaUes qu*il sandt, il en atalt étudié d*autres qu'on ne peut savoir, comme l'andenne langue égyptienne. Il y a de lui un ouvrage estimé , c'est l§ Chrittianisme des Indes. Ce qu'on j trouve de plus curieux, c'est que les bramins croient l'unité d'un Dieu, en laissant les idoles aux peuples. La fureur d'écrire est telle, qu'on a écrit la vie de cet homme eo un volume aussi gros que la Vie d'Alexandre, Ce petit extrait, encore trop long, aurait suffi. Mort à Berlin en 1739. La Fare (Charles-Auguste, marquis de), connu par ses Mémoires et par quelques vers agréables. Son talent pour la j)oésie ne se développa qu'à r°e de près de soixante ans. Ce fut Mme de Caylus, l'une des plus aimables personnes de ce siècle par sa beauté et par son esprit, pour laquelle il fit ses premiers vers, et peut-être les plus délicats qu'on ait de lid : n'abandonnant un jour à la tristesse. Sans espérance et même sans désirs. Je regrettais les sensibles plaisirs Dont la douceur enehanta ma jeunesse. «Sont-ils perdus, disais-je, sans retour? Et n'es-tu pas cruel. Amour! Toi que je fis, dès mon

enfance. Le maître de mes plus beaux jours, D'en laisser terminer le cours A
l'ennuyeuse indifférence? » Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV 441 Alon j'aperçus d'uis les iirt
VmhÊkt maJlra à» rmilws» Ottiy plan ^aae Jde inbmiuiiiiMy Me dit en
souriant : « Tircis, ne te pStiss plai, Je vaie mettre fin à ta peine, Je te
prometi m regard de Cayins. > Né en 1644 , mort le nsuâ 1713. Là Faibttb
(Marie-lilagdeleiiiie Fiocbe de La Vergue, comtoïie db^ Sa Primum de €Mfef
et m ZM\$ fiiNoat les premieie romans où Ton fit lesnMBiin des honnêtes
gens, et des aventses naturelles décrites Sfec grâce. Avant elle, on écrivait
d'un style aiD|ieiilé dee efeuises pea misemblabies. Morte en 1693. La
Fontaine (Jean), né à Château-Thierry, en 1621 ; le plus simple des
hommes, mais admirable dans son genre, quoique nùghgô et inégal. 11 fut
le seul des grands hommes de son temps qui n'eut point de part aux
bienfaits de Louis XIV. 11 y avait droit par son môritn ot par sa pauvreté.
Dans la plupart de ses fables, il est infiniment audessus de tous ceux qui ont
écrit avant et après lui, en quelque langue que ce puisse dtre. Dans les
contes qu'il a imités de l'Arioste , il n'a pas son éiéguée et sa piireté; fl n'est
pas, 4 beanoonp près, si grand ' psintre, et e^est œ que Beilean n'a pas
aperçu dans sa JKsssrfofief» wr JsoeMli» paroe (|iie Dei^céaune savait
presque pas l'italien : mais daas ke contes puisés èhsa Boeeace, La Fcmtaine
lui est bien supérieuresTi parce qu'il a beaucoup plus d'esprit, de grâces, de
finesse. Boceace n'a d'autre mérite que la naïveté , la clarté et Ifexactitude
dans le langage. 11 a fixé sa langue, et La Fontaine a souvent oonempu la
sienne. Mort en 1695. 11 faut que les jeunes gens, et surtout ceux qui
dirigent leurs lectures, prennent bien garde à ne pas confondre avec son
beau naturel, le familier, le bas, le négligé, le trivial; défauts dans lesquels il
tombe trop souvent. Il commence par dire au Dauphin dan^ son prologue :
Et si de t*agrée je n'emporte le prix, _ J'aurai du moine riumneur de Ta? oir
entrepris. On asnt assez qu'il n'y aurait nul lionnear à ne pas emporter le
prix d^agrée. La prâsée est aussi finisse que l'expression est mauvaise.
Vous chantiez! j'en suis fort aise; Hé bien l dansez maintenant. Livre I, fable
i. Comment une fouzoïi peut-eiie dire ce proverbe du peuple à une cigale?
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire! ' Tout cela c'est la mer à
boire. Livre VIII, ixv. 11 faut avouer que Pbàdre écrit avec une pureté qui
n'a rien de cette bassesse. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.02% accurate

W4 icmm^ ¥HAî^g4is Le gibier du Uoi| m 90 mt pas MiiMfiux,
¥■11 hnir fi \tfm WtUlf^Wi i iltifl >t riffti Imit ut lmtn¥ Livn II, ZDC. Un
Jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où, It liéroa au hm§ iMO ttUPt^é
(i'ui long cou ; Um VU, IV. Et le ranaxd qui a cmi Untr\$ dims fon «m; il la
ihit gui ii'mi a fi'mi iliiBi liM UiMisL Distinguons bien aai négligences, ces
puérUitéai qui wmX fBuid nonbvit dai twùtt aifaaimhtai

The text on this page is estimated to be only 20.26% accurate

DU SittCLE DE LOUIS XIV. 44? au grand Coudé, t ItM des
llémoires sur la guem eivil0» T^iii las Mémoires de cq temps sont édaircis
et jusUfiéa les uns par les autres. Ils mettent la vérité d(3 Ttiistoire dans le
plus grand jour. Ceux do Lenet ont une avecJoto trùs-remarquable. Une
dame de qualité, de Frauclic-Comté , se trouvant à Paris , grosse de huit
mois, en 16G4, son mari absent depuis un an, arrive : elle craint qu'il ne la
tue; elle s'adresse à Lenet sans le connaître. Celui-ci consulte l'ambassadeur
d'Espagne; tous deux imaginent de faire enfermer le mari, par lellro dfl
caoli«t, k la Ba:>tiUe, jusqu'à ce aue sa femme soit relevéQ de couche. Us
s'adressent à la reine. Le rot, en riant, MX et signe la letire de cachet hd-
même; il saim la lie de la HsniiDe et de ÎWant; ensuite il demande pardon
an maii» et lui IvU on piésept. La LouBfiBB (Simon db), né à Toubnse en
1642, et envoyé à Siam ei^1687. OnadelnidflilléciiûnmidaeeFasrii n^Uam'
qiw m mof nets et ses odes. Mort en 1129, Il y a un jésuite du même pays et
du même nom, savant mathématicien, mais { {uï n'est plus connu que pour
avoir voulu partagei; c^V^ Pascal la gloire d'avoir résolu les problèmes sur
la cycloïde. La Mare (Nicolas de), né à Paris, eu 1641', commissaire au
Châtelet. Il a fait un ouvrage qui était de son ressort, V Histoire de la police.
Il n'est bon que pour les Parisiens, et meilleur à consulter qu'à lire. Il eut
pour récompense une part sur le produit 4e la Comédie, doit tt Bi jouit
jamais ; il aumt autant falu aj^giier aux comédiens oae fÊûmm m ki gages
dn guel* Uismf (AmKTbéiëie de MMiwitit de GpnneeUee, matqiiise bb),
Béeenldèr^daMdfthieMeiipd'eqiali « laissé wlqneiëeiiiladW morale utile et
d'un style agréable* Son traité JH ¥4miàié fidtToif ^eUe méettail d'&volr
dea amta» La aernl^re dea dames qui ont illustré ce beau siéde est une dea
grandes preaves des progrès de Te^rit ^ Le donne son venute in eccellenza
iH pt#Miét|WHi Oie hanno posto cura, Orl. /nr., Q, PU. MofNiàFacis,
eal733. Lami (Berpaidj, ^é au Mans, en IM, d» l'Oratoire, aav^nl dans ploa
d'im ganm. U composa ses Wm^M ds MiMkMÛqm dans im voyage quHl
fit h pied da Grenoble à PariSr Vorl en 1715. L4 IIONNOTE (Beroard n^,
né h Dijon , en 1641 , excellent littéra* leur. Il fut le premier qui remporta le
prix de poésio k VAcadémie fran* çaise; et même son poème du Duel aboli,
qui remporta ce prix, eat à peu de chose près un des meilleurs ouvrages de
poésie qu'ou ait faits en France. Mort en 17'i8. Je ne sais pourquoi le
docteur de Sorbonne Ltidvocat, dans son Dictionnaire, dit que les Noël's de

La Monnoyq, en patois bourguignon, sont ce qu'il a fait de mieux : est-ce
parce que . la Sorbonne, qui ne sait pas le paUiis bourgj^i|faûa , A Tait m
décret contre çfci Uviu ^us l'eu^uwdre ? 1. Né k]9oisy«k«Griuid eo im*
(Ed.) Digitized by Google

444 ÉCRIVAINS FRANÇAIS La Mothe Le Vayer (François ds), né à Paris, en 1588. Précepteur de Monsieur, frère de Louis XIV, et qui enseigna le roi un an ; historiographe de France, conseiller d'État, grand pyrrhonien, et connu pour tel. Son pyrrhonisme n'empêcha pas qu'on ne lui confiât une éducation si précieuse. On trouve beaucoup de science et de raison dans ses ouvrages trop diffus. Il combattit le premier avec succès cette opinion qui nous sied si mal, que notre morale vaut mieux que celle de l'antiquité. Son traité de la Vertu des païens est estimé des sages. Sa devise étoit : De loi eotoi mai agurat la «MM 99gwra étitudur, comme celle de Montaigne était : Que sais-je? Mort en 1672. La Motte-Houdart (Antoine de), né à Paris, en 1672, célèbre par sa tragédie d'André de Castro, l'une des plus intéressantes qui soient restées au théâtre, par de très-jolis opéras, et surtout par quelques odes qui lui firent d'abord une grande réputation; il y a presque autant de choses que de vers; il est philosophe et poète. Sa prose est encore très-estimée. Il fit les Discours du marquis de Mimeure et du cardinal Bulois, lorsqu'ils furent reçus à l'Académie française le 17 Mars de la guerre de 1718 ; le Discours que prononça le 1er Mars de Tenebris un petit concile d'Embrun. Ce discours est mémorable : «wi ardisvftqoe c» damne mi évêque; et c'est un auteur d'opéras et de comédies qui fit le sermon de Farcherêque. Il avait beaucoup d'amis, comme Bastien de La Motte y s'effrita beaucoup de gens qui se plaisaient dans sa société. Je l'ai vu monseigneur rire, sans qu'il eût personne auprès de son lit, en 1731. L'abbé Trubert dit qu'il y avait du monde; apparemment il y avait de autres heuiea que moi. L'intérêt seul de la vérité oblige à passer ici les bornes ordinaires de ces articles. Cet homme de mœurs si douces, et de qui jamais personne n'eut à se plaindre, a été accusé après sa mort, presque juridiquement , d'un crime énorme, d'avoir composé les horribles couplets qui perdirent Rousseau en 1710, et d'avoir conduit plusieurs années toute la manoeuvre qui fit condamner un innocent Cette accusation a d'autant plus de poids qu'elle est faite par un homme très-insinuant de l'ordre des Jésuites, et tenue comme une espèce de testament de mort. Nicolas Boudin, procureur du roi des trésoriers de France, en 1751 , laisse un Mémoire très-circonstancié, dans lequel il charge, après plus de quarante années, La Motte-Houdart, de l'Académie française, Joseph Saurin, de l'Académie des sciences, et Malafer, marchand bijoutier, d'avoir ourdi toute cette trame; et le Châtelet et le parlement d'avoir rendu consécutivement les jugements les plus injustes. 1» Si N.

Boindin était en effet persuadé de l'innocence de Rousseau, pourquoi tant tarder à la faire connaître ? pourquoi ne pas la manifester au moins immédiatement après la mort de ses ennemis? pourquoi ne pas donner ce Mémoire écrit il y a plus de vingt années ? Digitized by Google

DU S JK I» ton» xnr. 445 2* Qui ne voit clairement que le
 Mémoire de Hoindin est un libelle diiramaioire , et que cet homme haïssait
 ép^alment tous ceux dont il parle dans cette dénonciation faite à la
 postérité ? 3* Il commence par des faits dont on connaît toute la fausseté.
 Il prétend que le comte deNocé, et M. Melon, secrétaire du régent, étaient
 les associés de Halafer , petit maiehand joaillier. Tous ceux qm les ont
 fréquentés savent que 6*est une insigne calomnie. Ensuite il confond N. la
 Paye, secrâaire du cabinet dn roi, vm son ftère le capitaine aux ganles.
 Enfin comment peut-on imputer à un joaillier d'avoir eu part à toute cette
 manœuvre des couplets ? 4* Boindin prétend que ce joaillier et Saurin le
 géomètre s'unirent avec La Motte pour empêcher Rousseau d'obtenir la
 pension de Boileaii, qui vivait encore en 1710. Serait-il possible que trois
 personnes de iirofessions si dillérentes se fussent unies et eussent médité
 ensemble uno maïKBuvre si réfléchie, si iirfâme, et si difficile, pour priver
 un citoyen, alors obscur, d'une pension qui ne vaquait pas, que Rousseau
 n'aurait pas eue^ et à.laquelle aucun de ces trois associés ne pouvait
 prétendre ? 5° Après être convenu que Rousseau avait fait les cinq premiers
 couplais suivis de ceux qui lui attirèrent sa «disgrâce, il fiût tomber sur la
 Motte-Houdart le soupçon d'une douxaine d'autres dans le même goût; et,
 pour unique preute de cette accusation, il dit que ces douce couplnts contre
 une douxaine de personnes qui devaient s^aassembler ehex N. de ViUiers
 furent iq»portés par La Kotte-Houdart hii-même chez le sieur de Villiers,
 une heure après que Rousseau avait été informé que les intéressés deiaient
 s'assembler dans oette maison. Or, dil*ily Rousseau n'avait pu en une heure
 de temps composer et transcrire ces vers diffamatoires. C'est La Motte qui
 les apporta; donc La Molle en est l'auteur. Au contraire, c'est, ce me semble,
 parce qu'il a la bonne foi de les apporter, qu'il ne doit pas être soupçonné de
 la scélératesse de les avoir faits. On les a jetés à sa porte, ainsi qu'à la porte
 de quelques autres particuliers. Il a ouvert le paquet; il a trouvé des injures
 atroces contre tous ses amis et contre lui-même^ il vient en rendre compte :
 rien n*a plus l'air de l'innocence. 6* Ceux qui s'intéressait à Fhistoire de ce
 mystère d'iniquité doivent savo&r qme l'on s'assemUait depuis un mois dies
 N. de ViHlen, et que ceux qui s^assemblaient étaient, pour la pliqtartt ^
 mêmes que BûOflseaa avait di^à outragés dans cinq couplets quil avait
 imprades^nwnt fééitéa à qiièlques perscmnes» Le premier même de ces
 donae nouvettnx eoupleta marquait asses que les intéressés sPissemhlaient

tantôt an café, tanfét cbes Villien. t Sots assembiï^s chez de Villiers, Parmi
les sots troupe d'élite, D'un vil café dignes piliers, Craignez la fui-eur qui
m'irrite. Je vais vous poursuivre en tous lieux Vous noircir, vous rendre
odieux; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

4M ÉciaTAiis nusQAis Se veux qiiio partout on vous chanti)
Vous percer et rire à vos yeux Est une douceur qui m'enchanté. 7* U eH
1rè»4lMa qw hm eiii q predrim «oo^leli, mooimvt foor èlM dt AMMBewi»
M AflMH ^'effleurer la lidtoato de «iii q «s puttomlion» «mdm 1» dit It
Mtedfêi «& y Toil lei bAms h«rie«n futdnt iMMtrw* Que le bourreau, par
son valet, Fasse un jour serrer la sllflet D« Bèria «t d« sâ Béqu^e; Qtte
Pdeotm, qui teit Ifl teiUrt, Ait le fouet au pied dè l'fohellfl. C'est là le style
des cinq premiers couplets avoués par Rousseau. Certainement ce n'est pas
là de la fine plaisanterie. C'est le même style que celui de tous les couplets
qui suivirent. 8* Quant aux durnitis couplets sur le même air, qui fUre&t,
en 1710| la matière du prcKsëi Intenté & Mttvlii, di VÈaAétti^ des
eotenees, k. Véoiolre ae dit Hea ^ue cè que lee jiiëoei du proeèe ont epris
d^ttie todfteti q». H prétend eeiOemeDl que le milheureiii qid IM eondemnè
eu kmhflseoeieittf pour mit été euboraé |ir BMeein, . devait êtie eondamnè
aux ^é^féif ai én eflM 11 avait été faux témoin. Q'eift en quoi le sieur
iBoindin se trompe : car» en premier lieu, il eût été d*une injustice ridicule
de eondamner aut galères le suborné, quand on ne décernait que Itt peine du
bannissement au suborneur; en second lieu, ce mallieureux no s'était pas
porté accusateur contre Saurin. Il n'avait j)U t'tre entièrement suborné. Il
avait fait plusieurs déclarations eontradieoires; la nature de sa faute et la
faiblesse de sou esprit ne eomportaient pas une peine eeemplaire. 9"* N.
Doindin fait entendre eepressément dans son Mémoire qtle Is maison de
Noailles et les jésuites servirent à perdre Rousseau dans eetle aflhire, et qué
Saurin fit agir le erédit et la tkywt. la Mis aiei certitude, et pluieurs
pereonnes vivantes enom la savant aoauae moi, que ai là laaiani deIféaiUee
ni les Jéiaftes ae soBléltlrant U fàveur fut d'éliofd tout eatiftre poor
Rnaeseeia t eir> quoique le eii public s'élevât contre lui, ii avait gagné deui
searétatras d*fitat, M. de Pontchartiaia et M. Yoisin, que ce ori public
n'épouvantait pas. Ce fut sur leurs ordres, en forme de sollicitations, que le
lieutenantcriminel Lecomte déeréta et eeprisonna Saurin, jl'interrogea, le
confronta, lo récola, le tout en moins de vingt-quatre heures, par une
procédure précipitée. Le eancelier réprimanda le lieutenant-criminel sur
cette procédure violente et inusitée. Quant aux jésuites, il est si faux qu'ils
se ftissent déeclarés contre Rousseau, qu'immédiatement après la sentence
eontradieoire du Chàtdet, par laquelle il Ait attanimeffient eondamnè, il fit

une retraite au Aovidat des jésuitesi sotts la dlraétioa 4a P. aanaden, dans le
temps qttU ^»pelait an parlemeal. Cette fatiaite ehM les jésuites piovfadenz
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

DU soeui DS umn xnr clioses : la première, qu'ils n'étaient pas ses ennemis; â seconde, qu'il voulait opposer les pratiques de la religion aux accusations de libertinage que d'ailleurs on lui suscitait. Il avait déjà fait ses meilleurs psaumes, en même temps que ses épigrammes licencieuses, qu'il appelait les Gloria patri de ses psaumes, et Danchet lui avait adressé Tnulttis tour à tour Pétrone à la yilé, B&Vid à la eottt, M. Il ne serait donc pas étonnant qu'ayant pris le manteau de la religion, comme tant d'autres, tandis qu'il portait celui de cynique, il eût depuis «ooMrfé !• pPMëer, qui lii était ÛÊimm nlmïfmmt mk9ih sairt. On ne ttmt tirtr iuaiiiw aonséquenta és aatte tatotioilt il â que IMea eonoaine le edrar de Phoome. 10* U est Important d'obsenrer que pendant plus de trMe innéaa que La Motte^Houdarti Sanrin, et Malafer, ont wméwt à ee procès» aneun d'eux n'a été soupçonné ni de la moindre mauvaise manœuvre^ si de la plus légère satire. La Motte-Houdart n'a jamais même répondu à ces invectives atroces, connues sous le nom de Cahff^s^ et sous d'autres titres, dont un ou deux hommes, qui étaient en horreur à tout le monde, l'accablièrent si longtemps. U ne déshonora jamais son talent par la satire , et même, lorsqu'on 1709^ outragé continueUemenl par Rousseau, il fit celte lielle ode s On ne se choisit point son pire; Par un reproche populaire le sage n'est point abattu. Oui, quoi oue le Tulgaire pensée Rousseau, la plus vile naissance Donne du lustre à la vertui etc< j quandi dls-Jë, il fil M outrage^ eé Ait bien |>lulèt fine leçon de noialé et de pblUleopliié qu'une Mtrr». H «ihdrta Ait Ronaieaai, qui ranUt son père, à ne point rougir de sa naissatieâ. Il l'exhortait kêpmfnt Pesprit d'envie et de satire. Rien ne ressemble moins à la rage qui respire dans les couplets dont on Taccuse. Mais Rousseau, après une condamnation qui devait le rendre sage, soit qu'il fût innocent ou coupable , ne put dompter son penchant. Il outragea souvent, par des épigrammes, les mêmes personnes attaquées dans les couplets, La Faye, Danchet, La Motte-Houdart, etc. Il fit des vers contre ses anciens et nouveaux protecteurs. On en retrouve quelques-uns dans des lettres, peu dignes d'être connues, qu'on a imprimées; et la plupart de ces vers sont du style de ces couplets pour lesquels le parlement l'avait condamné j témoin ceux-ci contre l'illustre musicien Rameau : Distillateur d'accords baroques, Dont tant d'idiots sont férus, Digitized by GoOglc

446 iCIIITAm IBASCAB Chez les Thraces et les Iroques Portes
T09 opéras i)ourru3| etc. On en cttrouv» dn mftme goût dtms la recueil
intitiilé PorufeMUU d\$ BKmtmaUf contre l'abbé d'Olivet, qui Knii formé
on j^njet de le Ikîre revenir en France. Enfin, loraqucy sur la fin de sa yie, il
yînt se cacher quelque tempi à Paris, aficbant la déTOtion, il ne put s*em*
pêcher de faire encore des épigrammes violentes. Il est vrai que Tâge avait
gâté son style, mais il ne réforma point son caractère, soit que par un
mélange bizarre, mais ordinaire chez les hommes, il joignît cette atrocité à
la dévotion, soit que, par une méchanceté non moins ordinaire, cette
dévotion fût hypocrisie. !!• Si Saurin, La Motte, et Malafer, avaient
comploté le crime dont on les accuse, ces trois hommes ayant été depuis
assez mal ensemble, n est bien difficile qu'il n'eût rien transpiré de leur
crime. Cette réflexion n'est pas une ptmKMi msis, jointe m matam, eUe est
d*un grand poids. . 12*Si imgarçoamiSiiiiifl^ple«t«MigiMier«|Qe te
nommdC^^ loiiiiif AfmmU^ co^dcmné oomme témoin suborné ptr
Rooesean» n'agit point été en effet coupaètey il l'aurait dit, il l'aurait crié
toute sa ne à toal le monde. Je l'ai connu. Sa mère aidait dans la cuisine de
mon père, ainsi qu'il est dit dans le factum de Saurin ; et sa mère et lui ont
dit plusieurs fois à toute maluttilley en ma présence, qa*il avait été
justement condamné. Pourquoi donc, au bout de quarante-deux ans, N.
Boindin a-l-il voulu laisser, en mourant, cette accusation authentique contre
trois hommes qui ne sont plus? C'est que le Mémoire était composé il y a
plus de vingt aasj c'est que Boindin les haïssait tous trois; c'est qu'il ne
pouvait pardonner à La Motte de nfatoir pas sollicité pour lui une place à
FACadémle française, et de lai avoir avoué que ses ennemis, qui raecttsaient
d'athéisme^ lui donnaient l'excluston. n s'était brouillé avec Saurin, qui
était, comme lui, un esprit idtier et in* flexible. Il s'était brouillé de même
avec KalalBr) homme dur el impoli, n était devenu rennemi de Léiiiget de
La n^v, qui avais frit contae lui celle épSgramme ; Oui, Vadius, on connaît
votre esprit; Savoir s'y joint; et quand le cas arrive Qu'œuvre paraît par
quelque coin fautive, Plus aigrement qui jamais la reprit? Vais on ne voit
qu'en vous aussi se montre L'art de louer le beau qui s'y rencontre. Dont
cependant maints beaux esprits font cas. De vos pareils que voules-vous
qu'on pense? Eh quoi ! qu'ils sont connaisseurs délicats? Pas n'en voudrais
tirer la conséquence; Ibis bien qu'ils sont gens à Cuir de cent pas. C'était là

en effet te caractère de Boindin, et c'est lui qui est peint Digitized by
GoOgle

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV 449 dans le TémpiU du orodl, sous le nom de Bardou. H fUt dans son Héflloire la dupe de sa haine, incapable de dire oe qu'il ne croyait pas, et ineapaUe de changer d'avis sur ce que son humeur lui inspirait. Ses mœurs étaient irréprochables : il vécut toujours en philosophe rigide; il fit des actions de générosité; mais celte humeur dure et ÎDsociable lui donnait des préventions dont il ne revenait jamais. Toute cette funeste affaire, qui a eu de si longues suites, et dont il n*y a guère d'hommes plus instruits que raoi, dut son origine au plaisir innocent que prenaient plusieurs personnes de mérite de s'assembler dans un café. On n'y respectait pas assez la première loi de la société, de se ménager les uns les autres. On se critiquait durement, et de simples impolitesseS donnèrent Irâu à des haines durables et à des erimes. Cest au lecteur à juger si dans cette affidre 11 y a en trois criminels ou un seut On a dit qu'il se pourrait à toute force que Saurin eût été l'auteur des derniers couplets attribués à Rousseau. Il se pourrait que Rousseau ayant été reconnu coupable des cinq premiers, qui étaient de la même atrocité, Saurin eût fait les derniers pour le perdre, quoiqu'il n'y eût aucune rivalité entre ces deux hommes, quoique Saurin fût alors plongé dans les calculs de l'algèbre, quoique lui-même fût cruellement outragé dans ces derniers couplets, quoique tous les offensés les imputassent unanimement à Rousseau, enfin quoiqu'un jugement solennel eût déclaré Saurin innocent. Mais, si la chose est physiquement dans l'ordre des possibles, elle n'est nullement vraisemblable. Rousseau l'en accusa toute sa vie : il le chargea de ce crime par son tesument; mais le professeur Rollin, auquel Rousseau montra ce • testament quand il vint clandestinement à Paris, l'oUigea de rayer cette accusation. Rousseau se contenta de protester de son innocence à Tarâcle de la mort; mais il n'osa jamais accuser la Hotte, ni pendant le cours du procès, ni durant le reste de sa ?ie, ni à ses derniers moments. Il se contenta de faire toiqours des vers contre lui. (Voy. l'article Joseph Saurin.) LanCelot (Claude), né à Paris, en 161 fi. Il eut part à des ouvrages très-utiles que firent les solitaires de i'ort-Royal pour l'éducation de la jeunesse. Mort en 1695. Laplacette (Jean de), deBéarn, né en 1639, ministre protestant à Copenhague et en Hollande; estimé par ses divers ouvrages. Mort à Utrecht, en 1718. La Porte (Pierre de), premier valet de chambre de la reine mùrC, et quelque temps de Louis XIV ; mis en prison par le cardinal de RicMieii, et menacé de Hi mort pour le forcer à trahir les secrets de sa maîtresse, qu'il ne trahit point Dans la

foule des Mémoires qui développent l'histoire de cet âge» ceux de la Porte ne sont pas à mépriser; ils sont d'un honnête homme, ennemi de l'intrigue et de la flatterie, sévère jusqu'au pédantisme. Il avoue qu'il avertissait la reine que sa familiarité avec le cardinal Mazarin diminuait le respect des grands et des peuples pour elle. Il y a dans ses Mémoires une anecdote sur l'enfance de Louis XIV, qui rendrait à la mémoire du cardinal Mazarin.

VOLTAIRE. — VIII. 29 Digitiz

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

s'il avait été onpaUa du erime hoatenK que La Porto soniUt lui imputer. Il paiait La Porte fiit trop scropMleuz et trop mauiaU physicien; il ne savait pas quMl y a de teiqpéraments fort avano^ A devait surtout se taire \ il se perdit pour avoir parlé , et po^ avoir attribué à la dibaiiche un [accident fort paturel. Mort, à Paris, im la fin de 1680. La Quintinie (Jean de), né près de Poitiers, en 1526. Il a créé l'ait de la culture des arbres, et celui de les transplanter. Ses préceptes ont été suivis de toute TEuropc, et ses tc^eats récpmj^eusés maguiûquexnâAt par Louis XIV. Mort vers 1700. La RocheFouqAULD (François, due HB), nô 1Ç^3. Ses Hétf^pires flont lus, et on sait par coeur ses PeiK^ . ICort «n XésO* lABBET jflss^]>e}| né e^ Normandie, en Son BUMf€ 4U»* gUtem fut êsthnée avant celle de Rapin de Thoiras., et son BûMn de lotfif X|F ne le fut jamais. Mort ^ Berlin, en 1719. La Rue (Chî^rles db), né en 1643, jésuite, poète latin , poito fraa« KSi et prédicateur» Vun de ceux qui travaillèreiit à ces livres nonpuOBés uphinSf pour Téducation de Monseigneur. Virgile lui tomba en partage. Il a fait plusieurs tragédies et comédies^ sa trag'edio de Sylla fut présentée aux comédiens, et refusée. Il a fait encore celle de Lysimachus. On croit qu'il a beaucoup travaillé à VAndrienne. Il était trèslié avec le comédien Baron, dont il apprit à déclamer. Il y avait deui sermons de lui qui étaient fort en vogue : l'un était le Pccheur mourant ^ et l'autre lePéchcui'n\ort ; oa les oT^liait ^uaa^ il devait les prononcer, Mort en 1715. I4UIUY (François de), i^é ^ Angers^ en ^612, juri\$co.ns\4te el homme 'de lettres. Ali le p^mier Qiii eoseupia la drçyi^ français i Paris* Mort en 1683. tAUNOY (Jean ut), né en Normandie, en I603f ddctanf eat^AoIfI^, aavi^t laborieux, et criti^e intrépide. Il détrompa de plusieurs erreurs, et surtout de Texistence de plusieurs saints. On sait qu'un ciii6 de Saint- Kustache disait : « Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon saint Eustache. » Mort en 1678. Laurière (lùisohe-Jacob dk), né à Paris, en 1659, avocat. Personne n'a plus approfondi la jurisprudence et l'origine des lois. C'est lui qui dressa le plan du Recueil des ordonnances, ouvrage immense qui signale le règne de Louis XIV. C'est un monument de Ti a constance des choses humaines. Un recueil d'ordonnances n'est qqe l'histoire dei variations. Mort an 1728. Imsùf (rabbd), né en 1787^ Tua ^ plus savants hommes dans les d^tajls de Phistoie de FrancÎB. H aurait ^ e^iployé v% G(dbort, mais il vint trop tard. Mort en 1760U ;Lbbossu

(René), né à Paris, en 1631, chanoine régulier de la Sainte-Trinité de Genève. Il voulut concilier Aristote avec Descartes; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un et l'autre. Son Traité sur l'épique a beaucoup de réputation, mais il n'a jamais dénoté. Mort en 1680. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.55% accurate

DU SXilÇJA PU iOUIs v[^]. 45) des Pratiques s[^]tperstitieuses a
c:U' recherché; mais c'est un médecin qui ne parle que de très-peu de
maladies, et qui lui-même malade, Hort en 1729. Lb Clbi[^]g (Jean), né I
Cfçndy», en mais [^]rlgiitalie de Beurai*, n n'était pas le èetd savant de 9a
fiunille, nuls il était le plus savant. Sa BtbUo[^]ièquê «mÛMnsUe, dans
laquelle fl iplta la République des lettres d[^] Ba[^]le, est meilleur ouvrage.
Son plus grand mérite est d'avoir alors approclié df| Bayle , qu'il a combattu
80[^]vent U f beaucoup plus [^]crit que ce grand homme; mais il n'a pas conn[^]
comme lui l'art de plaire et d'iqstfuire, W [^] sî [^]-dess[^]s 4[^] ia science. Mort à
Amsterdam, en 1736. Lecoïnte [^]Charks), né à Troyes, en 1611; de
l'Oratoire. Ses An-' nalcs ecd/siastiques , imprimées \$14 Lgi[^]vre j>[^]r ordre
d[^] roi, sont un monument utile. Mort en 168t. Lefèvre (Tanneguy), né à
Caen, &a, IQihx calviniste, professeur I Sninrar, méprisant ceux de sa secte
[^] et dmæi|i«nt pi[^]rmi euxj plqf philosophe que buguenot, écrivant ansâi
)>ien en latin qu'op [^]uiss» écrite dans une langae morte, Disant des vers
grecs qui doivent avolf tm (sa de lecteurs. La plus grande obligation qu[^] Ivi
i[^]e[^]t les. lettres Mt d'avoir produit Mme Dacier. Mort en 167S. Lbfèvre
(Anne). Y07. Mme (uqBHi Legendre (Louis), né à [^]louen, en 1659, a fait
une BUtoiré de France. Pour bien écrire cette histoire, il faudrait la plume et
la liberté du président de Thou; et il serait encore très-difficUa de lencd les
premiers siècles intéressants. Mort en 1733. Legraxd (Joachim), né en
Normandie, en 1653, élève du P. Lecoïnte. Il a été Tu[^] dçs hommes les piu[^]
orofonds dsi[^]s l'iustoire. Mor| en 1733. Le Laboubeur (Jean), né à
Montmorency, en 1623, geutiïïïomnit • servant de Lonis XfT[^] et ensuite so[^]
aumônier. Ss[^] relation du voyage de FdQgne, quill fit avec flïiQte)a
maréchal[^] de Guébriant, la seui# lémme qui ait jamais eu h titre et ([^]t les
fonctions d'amnm[^]icfi plénipotentiaire, est asses curieuse. Les
conunentaires historiques dqn(il a enrichi les Mémoires de Gastelnau ont
répandu beaucoup de jout sur l'histoire de France. Le mauvais poëmi) do
C&orlSMfflf n'est pas de lui, mais de son frère. Mort en 1675. Lk Long
(Jacques), né [^] Paris, en 1665; de l'Oratoire. Sa Bihliothcque historique de
la France est d'une grande recjiercha e| d[^]^^^B grande utilité, à quelques
fautes près. Mort en 1721. LÉMERY (Nicolas), né à Rouen, en 1645, fut le
premier chimiste raisonnable, et le premier qui ayt donné une
P/wfwwcqjatie [^]nivexsdk* Mort en 1715. tE Mom (Pierre), Jésuite, né en

1002. Sa Dévotion aisée le rendait inutile; mais il eût pu se faire un grand
nom par ses Loix si il eût mis une parfaite imagination. Pourquoi donc
ne réussit-il pas ? C'est ce qu'il n'avait ni goût, ni connaissance du génie de sa
langue, des amis sévères. Mort en 1771. idBun OB fmsmm
(Louis-Ébaste Bli fi de imskUm^At n»tf9 Digitized by Google

452 ÉCRIVAINS FRANÇAIS des requêtes, né à Paris, en 1637, élève de Nicole, et l'un des plus savants écrivains de Port-Royal. Son Histoire des empereurs et des rois de France, écrite avec autant de vérité que de précision, est l'ouvrage le plus utile et le plus intéressant des historiens; car l'histoire, avant l'invention de l'imprimerie, étant peu exacte, était peu exacte. Mort en 1698. Ximénès (Jacques), né en Beauvais, en 1661, pasteur calviniste à Berlin. Il contribua plus que personne à répandre les grâces et la force de la langue française aux extrémités de l'Allemagne. Son Histoire du concile de Constance, bien faite et bien écrite, sera, jusqu'à la dernière postérité, un témoignage du bien et du mal qui peuvent résulter de ces grandes assemblées, et que du sein des passions, de l'intérêt, et de la cruauté même, il peut encore sortir de bonnes lois. Mort en 1728. Le Quien (Michel), né en 1661, dominicain; homme très-savant, n'a guère travaillé sur les Églises d'Orient et sur celle d'Angleterre, n'a surtout écrit contre Le (Sonneray sur la Validité des évêques anciens : mais les faits ne sont pas plus de ces disputes que les Thèses n'en font des dissertations sur l'usage géographique. Mort en 1733. Le Sage, né à Vannes*, en Basse-Bretagne, en 1667. Son roman de Gil Blas est demeuré, parce qu'il y a du naturel; il est entièrement pris du roman espagnol intitulé : La Vida del escudero don Mambrino Obregón. Mort en 1747. Le Tourneux (Nicolas), né en 1640. Son Année chrétienne est dans beaucoup de mains, quoique mise à Rome à l'index des livres prohibés, ou plutôt parce qu'elle y est mise. Mort en 1686. L'abbé de Vauvenargues (Michel), de l'Oratoire, réfugié en Angleterre. Son Histoire de Louis le Grand, difficile, pesante, et satirique, a été recherchée pour beaucoup de faits singuliers qui s'y trouvent; mais c'est un dilettante odieux, qui, dans l'épître de l'opéra Héracle, ne cherche qui décrier Louis, qui attaque les morts et les vivants; il ne se trompe que sur peu de faits, et passe pour s'être trompé dans tous ses jugements. Mort en 1718. L'Hôpital (François, marquis de), né en 1661, le premier qui ait écrit en France sur le calcul inventé par Newton, qu'il appela les nombres petits; c'était alors un prodige. Mort en 1704. LeNGÉPIERRE (Hilaire - Bernard de Racineleyne, baron de), né en Bourgogne, en 1658. Il possédait toutes les beautés de la langue grecque, mérite très-rare en ce temps-là; on a de lui des traductions en vers d'Anacréon, Sapho, Bion, et Moschus. Sa tragédie de Médée, quoique inégale et trop remplie de déclamations, est fort supérieure à celle de Pierre Corneille : mais la Médée de Godelme n'était pas de son bon

temps. Il Ougepierre fit beaucoup d'autres tragédies d'après les poètes grecs,
et il les imita en ne mêlant point Tamour à ces sujets sévères et terribles;
mais aussi il les imita dans la prolixité des liens t. A sa suite, à quatre lieues
de Vaene» le s mai iss. (tsj Digitized by Google)

DU SdCLB DB LOM ST. 453 communs, et dans le vide d'action et d'intrigue, et ne les égala point dans la beauté de Télocution, qui fait le grand mérite des poètes. Il n'a donné au théâtre que Médée et Électre. Mort en 1721. LONGLEHLE (Louis Dufour de), né à Gharleville, en 1652, Abbé du Jard. Il savait, outre les langues savantes, toutes celles de l'Europe. Apprendre^ plusieurs langues médiocrement, c'est le fruit du travail de quelques années; parler purement -et éloquentement la sienne, le tréma de toute la vie. Il savait l'histoire universelle, et on prétend qu'il composa de mémoire la description historique et géographique de la France ancienne et moderne. Mort vers l'an 1733. LONGUEYAL (Jacques), né en 1680, jésuite, n'a fait huit volumes de l'Histoire de l'Église romaine, continuée par le P. Fontenay. Mort en 1735. Mabillon (Jean), né en Champagne, en 1632, bénédictin. C'est lui qui, étant chargé de montrer le trésor de Saint-Denis, demanda à quitter cet emploi, parce qu'il n'aimait pas à mêler la fable avec la vérité. Il a fait de profondes recherches. Colbert l'employa à rechercher les anciens titres. Maignan (Emmanuel), né à Toulouse, en 1601, minime, l'un de ceux qui ont appris les mathématiques sans maître. Professeur de mathématiques à Bome, où il a toujours été depuis un professeur minime français. Mort à Toulouse, en 1676. HAULET (Benott na), consul au Grand-Caire. On a de lui des lettres instructives sur l'Égypte, et des ouvrages manuscrits d'une philosophie hardie. L'ouvrage intitulé TeUiamed est de lui, ou du moins a été fait d'après ses idées. On y trouve l'opinion que la terre a été toute couverte d'eau, opinion adoptée par M. de Buffon, qui Ta fortifiée de preuves nouvelles; mais ce n'est et ce ne sera longtemps qu'une opinion. Il est même certain qu'il existe de grands espaces où l'on ne trouve aucun vestige du séjour des eaux; d'autres où l'on n'aperçoit que des dépôts laissés par les eaux terrestres. Mort en 1738. Maimbourg (Louis), jésuite, né en 1610. Il y a encore quelques-unes de ses histoires qu'on ne lit pas sans plaisir. Il eut d'abord trop de vogue, et on l'a trop négligé ensuite. Ce qui est singulier, c'est qu'il fut obligé de quitter les jésuites, pour avoir écrit en faveur du clergé de France. Mort à Saint-Victor, en 1666. UXANTETUM^ (Françoise d'Auligné Scarron, marquise de). Elle est auteur, comme Mme de Sévigné, parce qu'on a imprimé ses Lettres après sa mort. L'une et les autres sont écrites avec beaucoup d'esprit, mais avec un esprit différent. Le cœur et l'imagination ont dicté celles de Mme de Sévigné; elles ont plus de gaieté, plus de liberté : celles (de Mme de

Maintenon sont plus contraintes; il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Mme de Sévigné, en écrivant à sa fille, n'écrivait que pour sa fille. On trouve quelques anecdotes dans les unes et dans les autres. On voit par celles de Mme de Maintenon, qu'elle avait épousé Louis XIY, qu'elle influait 1. Née en 1635 ; femme-de 8serr«»a en is&a, de Louis XIY en (&•) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

454 dans les affaires d'État, mais qu'elle ne les poin ornait pas; qu'elle ne pressa point la révocation de V^la^hi de Kantcs et ses suites, v^jais qu'elle ne s'y opposa point; qu'elle prit le parti des molinistes parce i que Louis XIV l'avait pris, et qu'ensuite elle s'attacha à ce parti; que Louis XIV sur la fin de sa vie portait des reliques; et beaucoup d'autres particularités. Mais les connaissances qu*on peut puiser dans ce recueil mt trop adidlôes par la quantité ds lettres inutiles qu'il mlênne; défiuit oommun à tous ees reûueih. 31 on almprimait que l'utile, il y aurait cent fols moins de livres. Morte à Salnt^Gyr, en 1719. Un nommé La Beaumelle , qui a été précepteur à Gendre, a fidt im* primer des Mémoires de Mainienon remplis de faussetés. I MALE6RANCHE (Nicolas), né à Paris, en 1638; de l'Oratoire , l'un des plus profonds méditatifs qui aient jamais écrit. Animé de cette imagination forte qui fait plus de disciples que la vérité, il en eut : de son temps il y avait des malebranchisies. 11 a montré admirablement les ' erreurs des sens et de l'imagination ; et quand il a voulu sonder la nature de l'âme, il s'est perdu dans cet abîme comme les autres. 11 est, ainsi que Descartes, un grand homme avçc lequel on apprend bien peu de cliQse; et il n*était pas un grand géonAtre Odoune Beseartes. Mort en 1715. IlA£b2iBtt f liribdlas), nē & Pa^is, en 1650. Les ilèami d» {fêmiirie du âce de Bourgogne sont les leçohs qu'il donna à ce prince. Il se Ht une réputation par sa profonde Uttérature» Mme la dindieaw du Maine fit saîbrtuniB. Moi t en 1727. Malleville (Claude de), l'un des premiers académiciens. Le seul sonnet de la Belle matineuse en fit un homme célèbre. On ne parlerait pas aujourd'hui d'un tel ouvrage; mais le bon en tout genre était alors i aussi rare qu'il est devenu commun depuis. Mort en 1647. I Marca (Pierre de), né en lf)94. Étant veuf et ayant plusieurs en- I fanls, il entra dans l'Église, et fut nommé à l'archevôché de Paris. Son livre de la Concorde de V empire et du sacerdoce est estimé. Mort en 1 6G2. ' HaboiXes (Michel SB), né en TOuraine, en 1600, fils du célèbre Claude de Marottes, capitaine des cent snlsses, eonnii par son ooi^wt singulier, & la tête de l'armte de Hënri IT, contre MatfTanlt Hiehel, abbô de YiHedoin, comnosa soixante-neuf oumges, dont i^usieuis étaient des traductions tres-utiles dans leur temps. Mort en 16B1. Marsollier (Jacques) , né & Paris, en 1647 , chanoine régulier de Sainte-GenetièYè» connu par i^usieuis histoires IHen éoritesi Mort en 1724. Martignac (Étienne Algaï de), né en 1628, le premier qui

donna une traduction supportable en prose de Virgile, d'Horace, etc. Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en vers. Ce ne serait pas assez d'avoir leur génie : la différence des langues est un obstacle presque invincible. Mort en 1698. Mascasoh (Jules), de ManeiUe, né en 1634, ér[^]que de TuOe, et puis d'Àgen. Sës CHÛùofU fwMm halancèrent ^ftÂoid celles de Bossuet; nuds aujourd'hui elles ne servent qu'à ftJie voir combien Bossuet était un giand homme. Mort en ITOO. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.27% accurate

I DU SIÈCLE DE LOUIS XIV 455 MÀSSILLON (Jean-Baptiste), né à Hyères, en Provence, en 1633; de l'Académie, évêque de Clennput Le prédicateur qui a le mieux connu le monde; plus fleuri que Bonidaloue, plus agréablement et dirait Véloquence sent l'homme de cour, Pacadémicien, et Thonnie d'esprit; de plus, philosophe modeste «t tolérante. Mnt en 1701. MAOcaMUX (François), né à Lamoignon en hMoiien, poète et littérateur. On a retenu quelques-uns de ses vers Ms que ceux-ci qu'il fit à l'âge de plus de quatre-vingts ans i Chaque jour est un bien que Dieu me donne; Jouissons aujourd'hui de celui qu'il nous donne, n'en appartient pas plus «aux jeunes gens qu'à moi, Et ce qui de demain n'appartient à personne. Mort en 1708. Maynard (François), président d'Aurillac, né à Toulouse, vers 1582. On peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le siècle de Louis XIV. Il reste de lui un assez grand nombre de vers heureux purement écrits. C'est un des auteurs qui s'est plaint le plus de la médiocrité attachée aux talents. Il ignorait que le succès d'un ouvrage est la seule récompense digne d'un artiste; que, si les princes et les ministres veulent se faire honneur en récompensant cette espèce de mérite, Il y a plus d'honneur encore d'attendre ces faveurs sans les demander; et que, si un bon écrivain ambitionne la fortune, il doit la faire soi-même. Bien n'est plus connu que son beau sonnet pour le cardinal de Richelieu; et cette réponse dure du ministre, ce mot cruel, rien. Le président Maynard, retiré enfin à Aurillac, fit ces vers ^ qui méritent autant d'être connus que son sonnet : Par votre humeur le monde est gouverné Vos volontés font le jour et l'orage; Vous vous riez de me voir confiné Loin de moi dans mon petit ménage : Mais n'est-ce rien que d'être tout à soi, De n'avoir point le fardeau d'un emploi, D'avoir dompté la crainte et l'espérance? Ah! si le ciel, qui me traite si bien, Avait pitié de vous et de la France, Votre bonheur serait égal au mien. Depuis la mort du cardinal, il dit dans d'autres vers que le tyran est mort, et qu'il n'en est pas plus heureux. Si le cardinal lui avait fait du bien, ce ministre eût été un dieu pour lui : il n'est un tyran que parce qu'il ne lui donna rien. C'est trop ressembler à ces mendiants qui disent « n'est point un sonnet; la pièce a vingt vers, et est intitulée : Épi grammé, à la page M du iédilioa des iMiurwru 4e ifaynord» 1615, iii-4*. (Vol. 8. Ces vers sont intitulés: 5oimmi, page St de l'édition de M. de Kienf, éditée Digitized by Google)

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

M iCRIYAINS FRAIfCÀIS pellent les passants monseigneur, et qui les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumône. Les vers de Maynard étaient fort beaux. Il eût été plus beau de passer sa vie sans demander et sans murmurer. L'épithète qu'il fit pour lui est dans la bouche de tout le monde : Las d'espérer et de me plaindre Des muses, des grands, et du monde. C'est ici que j'attends la mort, Sans la désirer -ni la craindre. Les deux derniers vers sont de la UadittoUoiideeetanfliea venlatia: iSummum nec metuas dtm, nec optes, Hart. , lib. X , ep. XLvn. La plupart des beaux vers de morale sont des traductions. Il est bien commun de ne pas désirer la mort; il est bien rare de ne pas la craindre, et il eût été grand de ne pas seulement songer s'il y a des grands au monde. Mort en 1646. Ménage (Gilles), d'Angers, né en 1613. Il a prouvé qu'il est plus aisé de faire des vers en italien qu'en français. Ses vers italiens sont estimés même en Italie ; et notre langue doit beaucoup à ses recherches. Il était savant en plus d'un genre. Sa Requête des dieux empêcha d'entrer à l'Académie. Il adressa au cardinal Mazarin sur son retour «i France, une pièce latine, où l'on trouve ces vers : Et putOf tam viles despicias ipse tag

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

Ménestrier (Claude-François), né en 1631, a beaucoup servi à la science du blason, des emblèmes et des devises. Mort en 1705. Méry (Jean), né en Berry, en 1645, l'un de ceux qui ont le plus illustré la chirurgie. Il a laissé des observations utiles. Mort en 1722. Mézeray (François-Eudes de), né à Argentan, en Normandie, en 1610. Son Binaire de France est très-amaue; ses autres écrits le sont moins, n perdit ses pensimis, pour avoir éH w q«'il croyait U ftriliL Mliim plM lundi qa%XMl| tt iaégtl daw mOto teit Eudes; Il éttdt Mie du P. Eedes, fondear de k eongré* pikm tAMApAdne et trto-pea conmie des eodistes. Mort ea 1683. Kdieuie (le maniaieM)» msaln de KwMeignew, iieéiLe«ieznr, On a de lui fuelques morceaux de peéiies qui ne sont pas ioléfieitrei à celles de Racan et de Maynard : mais comme ils parurent dans un temps où le bon était très-rare, et le marquis de Mimeure dans un temps où l'art était perfectionné, ils eurent beaucoup de réputation, et à peine fut-il connu. Son Ode à Vénus, imitée d'Horace n'est pas indigne de roriginal. Molière (Jean-Baptiste Poquelin de), né à Paris, en 1620, le meilhnt des poètes comiques de toutes les nations. Cet article a engagé à nlit les poMM taaiiifm def antiqlM. H fntt aTOuer que si.Foa compile Tart et la i^gularité de notre théâtre aTOe ces scènes déoonsnes des cndene, oes Intrigaes fifUes, cet nsage grossier de fttitn annon«rperdesaetenrs, dans des nendognes froids etsansTndsembbuieef ce quMls ont fait et ce qu'ils veulent liiire; Il ilfut ayooer, dfs-je, que Molière a tiré la comédie du chaos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie : et que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. Molière avait d'ailleurs une autre sorte de mérite, que ni Corneille, ni Racine, ni Boileau, ni La Fontaine, n'avaient pas. Il était philosophe, et il l'était dans la théorie et dans la pratique. C'est à ce philosophe que l'archevêque de Paris, Harlay, si décrié pour ses mœurs, refusa les vains honneurs de la sépulture : il fallut que le roi ^ageât ce prélat à souffrir que Molière fût enterré secrètement dans fcoîmetUri da la petite ehapeBe deSiIntJoseph, ne Bftmtmartre Mort en 1673. OniTest fifBé à l'eufi dans gMlques dictionnaires noufesux de décrier les -vers de Molière, on faveur de sa prose, sur la parole de Par* chevêque de GaflrixraiY Féndon, ^ ieniUe en effet donner la prlféi^ce à la prose de ce grand comique, et qui avait ses raisons pour n'aimer que la prose poétique; mais Boileau ne pensait pas ainsi. Il faut convenir qu'à quelques négligences près, négligences que la

comédie tolère, Molière est plein de vers admirables, qui s'impriment facilement dans la mémoire. Le Misanthrope , les Femmes savantes ^ le Tarttt//c, sont écrits comme les satires de Boileau. V Amphitryon est un lecueild'épigrammes et de madrigaux faits avec un art qu'on n'a point ^té depuis. La benne poésie est à la kmne prose ce que k'dasie est â «le simple démarcbe ndbte , ce que la mvàigim est an récit ordinaire » 1* A Ry, ôa Rye, près d'Ârgsntaa. (tao Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

«M É(?R1VAINS FRANÇMS QB que les couleurs d*ua tableau sont à d^iwiim aU mfmi* lit ik vient que l9s (pcw el ks BoMUm a>ottt iHuii m éi OMète «i prose. MoNGAULT (l'abbé de). La meilleure traduction qu'on ait faite des Lettres de Cic(^roii est de lui. Elle est enrichie de notes judicieuses et utiles. Il avait él6 précepteur du fds du duc d'Orléans, régent du royaume, et mourut, dii-on, de chagrin de n'avoir pu faire auprès de son élève la même fortune que l'abbé Dubois. Il ignorait apparemment que c'est par la «ansMie, «t bod, par l'esprit, qaa togk fiUt fortune. Homounv (GludMdaaeaQBidtt|baroià4el4t BBM«fltoE), pié> /riifDt «B paiiflnwnl do Eai4Mi3^ aé an 16899 df»^ dans sm iai isUm pmmtSi owttagb èè plaiaitniarle, ptefa da tnnii ai annoBceat un esprit plus solide que son livre. C'est une ûiilillM u Siamois de Dufresny, et de VMtpion Jure, mais ImUaiifm qui fait voir comment ces originaux devaient être écrits. Ces oUTrages ^ûtd^ naire ne réussissent qu'à la faveur de l'air étranger; on met avec succès dans la bouche d'un Asiatique la satire de notre pays, qui serait bien rnoins accueillie dans la bouche d'un compatriote : ce qui est commun par soi-même devient alors singulier. Le génie qui règne dans les Lettres persanes ouvrit au président de Montesquieu les portes de l'Académie firangaise, quoique l'Aaadéaie tdM nallmitée dans son la re; maia en ntaia tai^pa la liberté avao la^nelle U parla dii gommâmes et daa abua de U raligîoai lii attim «aa eidiaâiNa ^ nal de Fleury. H prit un tour très-adroit paor mettra J)a m&Biatn aea intérêts ; il fit liMra en pan de jmua une nouiraUa é4ilkm d» aai livre', danata^aUemi ratninobaoïiQn adoucit tout ce qui pounditiia condamné par un cardinal et par un ministre. M. de Monteaqaiea porta lui-même l'ouvrage au cardinal, qui ne lisait guère, et qui en lut miff partie. Cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes de crédit, ramena le caxdinâl et Mont^uieu eatca '^'^ l'Académie. Il donna ensuite le traité sur la Grandeur et la Décadence des Romo it,s . matière usée, qu'il rendit Beufe par des léfleions très-fines et des pelnturea frèt-fortas : c'est ime hiatoira pditique de l'empire romain. Bnfim oafit mm M»9tH 4b\$M\$^0ab. timé dastaelitie baèaeNp plea de génie qee dana Gvotiiia et dana Pnffendorf. Oaaelâilquelqna violence pew &e aaa auteurs; on lit l'Xfpril des laîr antaat pour wm plaisir que pour fca înatruatioD. Ce livre est écrit avat airtant de liberté que les Lettres persanes y et cette liberté n'a pas peu servi au succla: elle lui attira des ennemis qui

augmentèrent sa réputation , parla haine qu'ils inspiraient contre eux : ce sont ces hommes nourris dans les factions obscures des querelles ecclésiastiques, qui regardent leurs opinions comme sacrées, et ceux qui les méprisent comme sacrilèges, lis t. Voltaire est le seid aatear qui parle de cette édition , faite spécialement pour le cardinal, et que personne encore n'a pu se procurer. ICau U ne fiuit pas se hâter d'en conclure gno l'anocdote soit fausse. Voltaire a eu, sur beaucoup de faits contemporams , deâ renseignements particuliers. (JSoU à§ Jf. gevehol.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

I 130 wdteim 01 xam tir» M8 écrivirent violemment contre le président de Montesquieu; ils enpngèrent la Sorhonne à examiner son livre, mais le mépris dont ils furent couverts arrêta la Sorhonne. Le principal mérite de VEspx^^ f^'''^ est l'amour des lois qui rt'pnedans cet ouvrage; et cet amour des lois est fondé sur l'amour du f:enre humain. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'éloge qu'il fait du gouvernement anglais est ce qui a plu davantage en Fraace. La tito et piquante ironie qu'on y trouve contre l iuqdifililioft m ohamé «Mtle ttoade, faon ka inqéisilHini. 6ai Hdtaâsm^ presque toiqours profondes^ sont appuyées d'exemples fâtés jde Fhi»> tBinietialBilfli nationt. Il estmt fâfen kû anpvMiliééi pMdre IrapmmtêieemBples dra de (petite satiaMsesMgsi et free^ ihoonnvrey mat ke NÉitiens trop suspectes des voya^sm. H ne cite |MI toujours avec beaucoup d'exactitude; il fait dire, par exemple, à l'acteur du TestatnmU politique attribué au cardinal de Richelieu, « que s'il trouve dans le peuple quoique mallieux honnête; homme, il ne faut pas s'en servir. » Le Testament politique dit seulement, à l'endroit cité, qu'il vaut mieux se servir des hommes riches et bien élevés, parce qu'ils sont moins corruptibles. Montesquieu s'est trompé ' dans d'autres citations, jusqu'à dire que François P*" (qui n'était pas né lorsque Christophe Colomb découvrit J^Anérique) afidt.xe&isft Ise oflta de OliMspte Oolimdi. Le dèM cen^^ dvrrage, la singiâie affectatioi de ne mettre souvent que trois om qMtm lilpoM ÉÊûs nn ehapltfè/et ebeoré de ne Mtè de eêe qiHSre l^es mfmMipUISiittrilil, ont indisposé beaucoup de lecteurs; on fl^etl pkdal de tnMftr trop souvent des saillies où l'on attendait des raisoBnementS) on atepoché à l'auteur d'avoir trop donné d'idées douteuses pour des idées certaines : mais, s'il n'instruit pas toujours son lecteur, il le fait toujours penser; et c'est là un très-grand mérite. Ses expressions vives et ingénieuses, dans lesquelles on trouve l'imagination de Montaigne, son compatriote, ont contribué surtout à la grande réputation de VEsprit des lois; les mêmes choses dites par un homme savant, et même plus savant que lui, n'auraient pas été lues. Enfin, il n'y a guère d'otmgos où il j ait plus d'esprit, phis didées pfoftMdes, plut de etoftos beiriittit «teùhmtroaTepiiBaslBsMdteiktttt appitMmateesopf» Bloiit, loit «É tae oombeltaaid* Oft doit le nelttii m Mf dee Urm origâiimi qid ont illusM ie «Meéi liMis KITS tt^itetiMMB modtte dans Fantiquhib a est mort en 17â6, en philosophe , comme il avait vécu. MoNTPAtJCON (Bernard

de), né en 1655, bônédiotiai i'm dûs plus savants antiquaires de l'Europe.
Mort en 174!. MONTFAUCON' DE ViLLARs (l'abbé), né en 1635, célèbre
par le CtmêB âo. GalHiUa. C'est une partie de l'ancienne mythologie des
Perses. L'ath teur fut tué, en 1675, d'un conp de pistolet. On dit que les
sylphes l'avaient assassiné pour avoir révélé leurs mystères. 1. Le premier
ouvrage imprimé de Montesquieu est de 1721; ce sont les Lettres Persanes;
Louis XIV était mort en I7i5. Montesquieu, Voltaire. J. i, Rousseau
etBoffoa» so&tles quatre graads homjaes du &viu« siècle. (iVoie dê M.
BtuehoU) .\ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

460 • ÉCRIVAINS FRANÇAIS WaimÊimUÊ, filed» Moa Mtiéans, née 1«>27. S» Mémoires sont plus d'une femme oœupée d'elle qm d^nns jrinwe 1A» noin de grands événements; mais il s'y trouve des choses très turieuses; on a aussi quelques petits romans d'elle, qu'on ne lit guère. Les princes, dans leurs écrits, sont au rang des autres hommes. Si Alexandre et Sémiramis avaient fait des ouvrages ennuyeux, lisseraient négligés. On trouve plus aisément des courtisans que des lecteurs. Morte en 1693. MoNTREuiL (Mathieu de) , né à Paris, en 1G21, l'un de ces écrivains •gféables et iuilis dont le Mkê 4« liOQit XIV a piodiit un grand Bonilve, etqvi&tetpis ItMd^iémnff daaaalegnwa.ioédtom. Il y a peu 4e mis géalM; mais l'iaprit di tbWft et VbmiÊÊÊiom entlric liattNOQp dteteu^ agrMUes.]IeitàAis« ealOtt^ . WmÊu (Leni^t né emVnrnm^ em lg*8> On ne rtittendiit pes qm fanteiir du Foft amour, et le traducteur de Rodriguex, eQtfepeU dans sa jeunesse le premier dictionnaire de faits qu'on eût encore tu. Ce grand travail lui coûta la vie. L'ouvrage réformé et trîis-augmenté porte encore son nom, et n'est plus de lui. C'est une ville nouvelle bâtie sur le plan ancien. Trop de généalogies suspectes ont fait tort surtout à cet ouvrage si utile. Mort en IbâO. On a lait des supplèments reoipilis d'erreurs, MoRiN (Michel-Jean-Baptiste), né en Beaujolais, en 1583, médecin, mathématicien, et, par les préjugés du temps, astrologue. Il tira l'hofoseope de Louis XI7. Malgré cette eliariatanerie, il était eaMt. U proposa d'employer les obsemtioos de U lune à la détenniiiatioii des longitudes en mer; mais eette méthode exigeait dans les taUes des mouvements de cette planète ce degré d'exaetitiide que les travin réunis des premiers géomètres de ce siècle ont pQ à peine lear do^ ner. Voy. l'article Cassini. Mort en 1656. MoRiN (Jean), néàBlois, en 1591, très -savant dans les langues Orientales et dans la critique. Mort à l'Oratoire, en 1659. MoRiN (Simon), né on Normandie, en 1623. On ne parle ici de lu: que pour déplorer sa fatale folie et celle de Desmarets Saint-Sorlin, son accusateur. Saint-Sorlin fut un fanatique qui en dénonça un autre. Morin, qui ne méritait que les Petites-Maisons, fut brûlé vif en 1663, avant que la philosophie eét ftdt assez de progrès pour empêcher les savants de dogmatiser, et les juges d'êfve si craels. WormnuM (Françoise Bertanl ni), née en lél6, en Rormandie. Cette dame a éerit des Mémoiies qiA regardent parttooiièrenient la letae Anne, mkn de Louis XIV. On y tronte beanoonp de petits lUls, adec «n grand air

de sincérité. Morte en 1689. Naudé (Gabriel), né à Paris, en 1638;
médecin, et plus philosophe que médecin. Attaché d'abord au cardinal
Mazarin, à Rome, puis au roi. Son vrai nom est Montereul; mais surnom de
"le Boiteux" lui, et pour sa raison "le Sage".) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.48% accurate

cardinal de Richelieu, au cardinal Mazarin , et ensuite à la reine Christine, dont il alla quelque temps grossir la cour savante ; -retiré enfin à Abbeville, où il mourut dès (ju'il fut libre. De tous ses livres, son Apologie des grands hommes accusés de magie est presque le seul qui soit demeuré. On ferait un plus gros livre des grands hoounes accusés d'impiété depuis Somte. Populus nam solos crédit habendos • £sse deos quos ipse colit. Juv., sat. XY, V. 37. Vort en 16S3. KBMOims (Iftrie de loogneviUay dnebMae m), nte m 16S5. On « d'elle des Hémoires où Von Uovfe qaékffmê particulirttés des temps malheureux de la Fronde. Morte en 1707. Nevers (Philippe-Julien Mazarin Mancini, duc de). On a de lui des pièces de poésie d'un goût très-singulier. Il ne Xaui pAS s'en rapporter au sonnet parodié par Racine et Despréaux : nans in palils dMé| Nemsialmnetllilême Mtdesvefto&Jaanis pictoBU n'enleûd ite/ It en faisait qu'on entendait très-aisément et avec grand plaisir, eomme eux-ct contre Rancé, le /amenz réformateur de la Trappe, qui a;vail écrit contre Paroherêque Fénelon : Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté, Vieilli dans la retraite et dans l'humilité , OiguiUeox de ses croix, bouffi de sa souffrance, Ronpt aei mstéB statoli ea ronpiat U sUmim; St| ooiiUe qii saint prélat sPaniiiiian aiQoardfboi, Du fond de sas déssrta dédame eoKtro lai; Bt moins h«mble de ecrar qat fier de sa doctrina, * Il esa décider ce çm Rome examina. Son esprit et ses tsleats se sont perfeetiouléa dans son petit-fils. Mort ao 1707» NicÉROK (Jean-Piene)» tonsMlay né à Paris» en aatenr dea Mémoirm sur les hommes lUtcilnf dont les lettrrs. Tous ne sont pas illustres, mais il parle de chacun conTenablement ; il n'appelle point un orfèvre grand homme. A mérite d'avoir place parmi les sawts utiles. Mort en 1738. Nicole (Pierre), né à Chartres, en 1625, un des meilleurs écrivains de Port-Royal. Ce qu'il a écrit contre les jésuites n'est guère lu aujourd'hui ; et ses Essais de morale , qui sont utiles au genre humain, ne périront pas. Le chapitre, surtout, des moyens de conserver la paix 4aiwlaaaeiM)aak«i oM4^maiikiid on ne trouve rien d'égal en ce genre dans FanUqntd; mais cette paix cet peut-être aussi difficile à établir ^eeOe de l'abbé de Saint-Piene. Mort en 1695. NivBLtB M La GBAtnsÉB (PierreClaiidi^* H a fyt^lqoes comédies dans vn gean nouveau et attendrissant , qai ont eu du succès. Il est -vrai que ponr laire des comédies U lui maaipaait le génie comiqiie. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.71% accurate

4A8 tCBIVAOIS FRAXÇA» Beaucoup (le personnes de ^oùt uo peuvent souffrir des comédies où l'on ne trouve pus un trait de bonne plaisanterie; mais y a du mérite à savoir toucher, à bien traiter la morale, à faire des vers bien tournés et purement éciits : c'est lu ménle de cet auteur. 11 était né SûM JU>ui8 XIY. Ũu lui a reprucbé que ce qui approche du trugiquit dins 868 pièces n'est pas toujours asset intéressuil, et qu» «st du ton de la oomédie n'est pas plaisant L'alliage de ces deux métanx est difficile à troaver. On croit que La (Biaussée est un des psaraiea après ceux qui ont eu du génie, u est mort ta» Tannée 1750^ NoDOT, n*est connu que par ses fragmenta de Pétrone, qu'il dit avoir trouvés à Belgrade , en 1688. Les lacunes qu'il a en effet remplies ne me paraissent pas d'un aussi mauvais latin que ses adversaires le disent. Il y a des expressions, :\\ la vérité, dont ni Cicéron , ni Virgile, ni Horace, ne se servent; mais le vrai Pétrone est plein d'expressions pareilles, que de nouvelles mœurs et de nouveaux usages avaient mises à la mode. Au reste, je ne fais cet article touchant Nodot que pour faire voir que la satire de Pétrone n'est point du tout celle que le consul Pétrone envoya, dit- ou, à Néron, avant de se faire ovmt les veines Fligitia priiHupis a\\ib nominibua eioletewigi leminarumque ^ novitate ci^usque stupripeçacri^sit, atque qbsignatg mûit NërônI. » On a pD^fends qne le prafpsseor Agamemnon est Sénèque ; mais le style de Sénèque est précisément le contraire de celui d*Aga* memnouï turgida fÊ/uàk^^ Agawnwm «rt ui fiaï 4ôolamAteur de collège. On ose dire que Trimalcion est Néron. Comment un jeune empereur, qui après tout avait de l'esprit et des talents, peut-il être représenté par un vieux financier ridicule, qui donne à dîner à des parasites plus ridicules encore, et qui parle avec autant d'ignorance et de sottise que le Bourgeois gentilhomme dn Molière f Comment la crasseuse et idiote Forlunala, qui est fort au-des6uus de Mm^ Jourdain, pourrait-elle être ^ femme ou U maUresse dit Néron f quel rapport des polissons de collège, qui livent dt fttita laielas dûs des lieux de débauche obBflBn, peuTonl-ils mis a.w la cour magniâqun et TolptaeiuA d'an ^mper^? QttA bomnia aanséta en lisant cet ouvrage liceaei^aSf ne jugem pas qu'il est d'un boauns effréné, qi:i a del'eiy>rit, mais dont le fou& n'est paseacMieftaaiié; qui fait tantôt des vers très-agréables, et tantôt de très-mauvais | qui mélo les plus basses plaisanteries aux plus délicates, et quieflftluuHQÔême un exemple de la décadence du goût dont il se plaint?

La clef qu'on a donnée de Pétrone ressemble à C^Ud dea iⁱVtiléMi 4s fxx
 Bruyère; elle est faite au hasard. ■ OZANAM (Jacques), juif d'origine, né
 près de Bombes, en 1642. U apprit la géométrie sans maître, dès l'Age de
 quinze ans. Il est le premier qui ait fait un dictionnaire de mathématiques.
 Ses Illustrations mathématiques et physiques ont toujours un grand débit
 et ce il est. itl^GbattWéesaléeaèiM, «tⁿiortlAt⁰i&aitm.(£D.;
 Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

DU mififM M 469 plus l'ouvrage d'Ozanam, comme les
dermèiei^ èUilioii^ de Moréri ne sont]>lus son ouvrage. Mort en 1717.
Pagi (. \Qtoie), Provençal, né eu 1624» francîMaûi, & A «onrigé Banmius ,
et a en pension dn clergé pour cet oomge. Hart en IM. BâJfm (liMc)i àBloie
en |W, ee)«iDlelet Afial qoitMi » «tliffUBBkt H teifit Mal»e eUe. lIMt m
im Pardies (Ignace- Gaston), jésuite, né à Pan, en 1636, connu |^ ses
Éléments de géométrie, et jiar MM lifve «tir VÂflié 4m UlmK M" . tendre
avec Desoarte& que les animaui^ sont de pures machines privées du
sentiment dont ils ont les organes, c'est démentir rexpériencc et insulter la
nature. Avancer qu'un esprit pur les anime, c'est dire ce qu'on ne peut
prouver. Reconnaître que les animaux sont doués de sensations et de
mémoire, sans savoir comment cela s'opère, ce serait parler un sage qui sait
que l'ignorance vaut mieux que l'erreur : car quel est l'ouvrage do \à. nature
dont on conuaisiie Idâ preiuiurs principes? Mort en 1673. PAmi (intoia), uâ
à Paie, m bon a^thématicte. 9 , eat «BWf xs^ de ceux qjnk a^pÉbeul la
s4mM« aaia «atlae. Qi qil'ay«depluaenig«Ver dafa, ffeat^*iliécutlniimiiiiia à
ffaie, lilM «I lieuim, 4^feQ mfiim^ 4i dtm oeoia limm 4» fmâ». Hait en
meu Pascal (BlaîM), fils du premier intendani qu'il y eut à Rouen, té en
1623 , génie prématuré. Il voulut se servir de la supériorité de oa géxiie
çomoie les rois de leur puissance; il crut tout soumettre et tout abaisser par
la force. Ce cjui a le plus révolté certains lecteurs dans ses Pensées, c'est
l'air despotique et méprisant dont il débute. Il ne fallait commencer que par
avoir raison. Au reste la langue et l'éloquence lui doivent beaucoup. Les
ennemis de Pascal et d'Arnauhl firent supprimer leurs éloges dans le livre
des Hommes iUustica du i'errait. Sur quoi ou cita ce passage de Tacite
^inn. lil, uolyi), « Pr^^fulgebant «Ctam «ttue Bsulua eu ipau quod «{âgies.
eoiuia lift tMaam » Pawi

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

464 IICHIVAIMS FRaMÇAIS' Patru (Olivier), né à Paris, en 1604, le premier qui ait introduit la pureté de la langue dans le barreau. Il reçut dans sa dernière maladie une gratificatioa do Louis XIV| à qui Tob dit qu'il n'était pas riche. Mort en 1681. Pavilix)n (Étienne), né à Paris, en 1632, avocat général au parlement de Metz, connu par quelques poésies écrites naturellement. Mort en 1705. PBLLi88

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

DU .fiyràUK XiOUIs JUV. Md l'Acioste etle Tum avec transport, appellent encore &)mèra incom[^] parabel Mort tn 17(11, if. ir. a «t[^]dit dms te imeielw litUrûùmf Um% U, page 27, qu'Addiflon ayant Hiit iprémt da aea anveagi» à Deapréau, ealiiM • lui répondit qu'il n'aurait jamais écrit aoBtva Pamilt, s'il aiût[^]dt ai eicwUentes piècta d'iaa nodame. Gommeut paut[^]xi imprônar «a tal mensonge? Boileau ne savait pas un mot d'anglais, aucun Françaia n'étudiait alors cette langue. Ce n'est que vers l'an 1730 qu'on commença à se familiariser avec elle. Et d'ailleurs, quand même Addison, qui s'est moqué de Boileau, aurait été connu de lui, pourquoi Boileau n'aurait-il pas écrit contre Perrault, en faveur des anciens, dont Addison fait l'éloge dans tous ses ouvrages? Encore une fois, défions-nous de tous ces ana, de toutes ces petites anecdotes. Un sûr moyen de dire des sottisea est de répéter au hasard ce qu'on a antaadv dira. PiBBOT n[^]AjuMQOUKt (liicolas), d*ima anoiaawi finilla d« paillement de Paria, né à Yitry> en 1606, tradactaog éléfaiU, «t doolon appela chaque traduction la hélU infidèle : mort pauvre en 1664. Petau (Denys), né a Orléans, en l&8ft> jéHûte. lia réformé Ja ahn[^] nologie. On a de lui soixante et dix ouvrages. Mort en 16â2. pETis DE La Croix (François), l'un de ceux dont le grand ministre Colbcrt encouragea et récompensa le mérite. Louis XIV l'envoya en Turquie et en Perse, à l'âge de seize ans, pour apprendre les langues orientales. Qui croirait qu'il a composé une partie de la vie de Louis XIV en arabe, et que ce livre est estimé dans l'Orient? On a de lui V Histoire de Gengis-Kan[^] et de Tamerlan, tirée des anciens auteurs arabes y et plusieurs livres utiles ; mais sa traduatïoii das Mille eê un jours est €e qu'oa lit le plus : ^ L'homme est de glace aux vérités, Il est de feu pour les mensonges. La Fontaine, IX, vi. Mari m 1ÎI3. ntm. (Fiarm), né à P«iia, en 1617, phfloaoplie et savant II n*a éeiiil qite Ma. Mort en 1687. PURON (Paul), de l'ordre de Cîteaux, né en Bretagne, en 1639, grand antiquaifa, l[^]oi a tr»vailM sur l'origine da la langue des Celtes. % Mort en 1706. •POLIGNAC (Meîchior de), cardinal, né au Puy en Vetay, en 1661, aussi bon poète latin qu'on peut Fôtre dans une langue morte; très- éloquent dans la sienne; l'un de ceux qui ont prouvé qu'il est plus aisé de faire des vers latins que des vers français. Malheureusement pour * lui, en combattant Lucrèce il combat Newton. Mort en 1741. PoNTis (Louis de). Ses Mémoires ont été tellement en yogue, qu'il eal aôeanaita da dfre que cet homme, qui a fliit tant da ImÂm

cbôses pour le aendea éa roi, est la aaal qui en ait Jamais parié. Amaï ses fl.
AdÉloïis-^Qr-lfane. (Ed.) 2. Cet ouvrage est de son père François Petis,
mort en ISaS» etfin'enlal que r éditeur au commencement du xvui* siècle.
^fi».) VOLTAIRB. ^ rīL 30 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

466 fiCAIVAUis FRAX^^AIS Aoyi^ n léint que ton hém portait le nom de m tem en Duphiiiéu Il n'y a pefitt m IMwpIdiié ie mUgamné de PontiB. H est mdme Ibit douteux que Poi^tis ait exiité * . * Le DiioHmmain hklftHqm penaêif, eHqtiatn rolumes, assute que ces Mémoires sont vrais. Ils sont cepenÉBiit tmf^ë de faUes, comme Ta déoMMitvé le P. à'Aytigaf, dam la préffece de ses Mémoires historiques, PORÉE (Charles), nô en Normandie ^ en 1675, jésuite; du petit nombre do professeurs qui ont eu fie la célébrité chez les gens du monde; éloquent dans le goût de Sénèque; poète, et très-bel esprit. Son plus grand mérite fut de faire aimer les lettres et la vertu à ses disciples. Mort en 1741. Pdységur (Jacques de Chastenet, maréchal de). Il nous a laissé lUrt de la guerre ^ comme Boileau a donné Y Art poétique, Oomn. (Piiquier), ni en 1034, de FOratoite. U a été maOttafiXi en ee ^% l^Mt ta le sujet d'eue grande diviaioa permi ses ooai> patrietiÉ. B^alleini, il a Yéttt paum et dane l'eijil. Ses moëtirs étaisat iMiee eoBtuft oeUeade tewoetix qui aeeont oeeiq>ée qtie dedUq>Htea. liente pages changées et adoucies dans son livre auraient épargné dflS qiiereUes à sa patrie; mais il eût été moins célèbre. Mort en 1719. QuiNAULT (Philippe), né à Paris, en 1636, auditeur des comptes, célèbre par ses belles poésies lyriques, et par la douceur qu'il opp aux satires très-injustes de Boileau. Ouinauît était, dans son genre, très-supérieur à Lully. On le lira toujours; et LuUy, à son récitatif près, ne peut être chanté. Cependant on croyait, du temps de Quinault, qu i! devait à Lully sa réputation. Le temps apprécie tout. Il eut part, comme les autres grands hommes, aux récou] penses que donna Louis XIV, maie une part médiocre f les grandes grâces furent pour Lully. Mort en 1688. N.B. U est vKfigorté dans les Anecdotei UUiraim que Boilean, étant à la salle de l'Opéra, de Versailles, dît à Tolficier qui pla^t : f Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende point les paroles. J'estime fort la musique de Lully | mais je mépdse souTerrain»' ment les vers de Quinault. » Il n'y a nulle apparence que Boileau ait dit cette grossièreté. S'il s'était borné à dire ; a Mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique, » cela n'eût été que plaisant, mais n'eût pas été moins injuste. On a surpassé prodigieusement Lully dans tout ce qui n'est pas récitatif; mais personne n'a jamais égalé Quinault. Qi}iNCT(ie marquis de), lieutenant général d'artillerie, auteur de rjJtieoirs mOiCoâps ds LimU UT. U entre dans de grands détails, utiles pour oeuz qui

Teulent eiiim daae leur leetnre les opérations d'toe campagne. Ces détails
pourraient fournir des eienipleii , s'il y avait des cas pareilsi mais il ne s^en
txem jamais^ ni dans les aibi* I. Pontis n'est point un personnage
imaginaire. Né en 1583, il est mort en 167U. P. Thomas Dufossé fut le
réducteur de ses MéfiwirtSt (JSoiû d\$ M. ètm» 8. À Yendei, pris de Gem*
(SSb) * Digitized by Googlt:

The text on this page is estimated to be only 21.72% accurate

Da &ÈaM DS LOUIS XIY. 467 rcs, ni dans la guerre. Les ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la gmrre est comme les Jeu ^adime, qu'os a^iead ^e par Iftatge \ et les jouit tton sont quelquefois des jMi.thi hMid. RAcmB (Jean), né % la i^rté-Milkm, n IMt Mv« à Peft-BoyaL Il portait eneore liMbit •oMsiastique.qMad fl fil k tragédie da gcne, qu'il présenta à Itolière, et celle des Frère.^ ennemis y dont Molière lui donna le sujet. Il est intitulé prieur de TËpinay dans le privilège de VAndromaque. Louis XIV fut sensible à soîi cxtrômè mérite. Il lui donna une charge de gentilhomme ordinaire, le nomma quelquefois des voyages de Marly, le fit coucher dans sa chambre, dans une de ses maladies, 'et le combla de gratifications. Cependant Racine mourut de chaji^rin ou de crainte de lui avoir déplu. Il n'était pas aussi philosophe que grand poète. On lui a rendu justice fort tard. « Nous avons été touchés, dit Saiui-Ëvremûnd, de MariamiMf de SoffwtKÛbe, dPAkyimiei d*AfiénmaquËy et de BHmmimi. » ffest aîosl fulen mettait lum-seulemeat la mauTaise Sophmisbe de Corneille, mais eneore les împertiieAlis ytèioia d'iAeysntfs el ie Bmimm^ k eM de ees chers-d'œuvre immortels. L*or est mtoÊém mm hk bmB pSBdaat li vie des artistes, et la mort les Sépare. Il est à remarquer que Racine ayant consulté Corneille sur satrt4 gédie d'Alexandre, Corneille lui conseilla de ne plus faire de tragédies, et lui dit qu'il n'avait nul talent pour ce penre d'écrire N'oublions pas qu'il écrivit contre les jansénistes , et qvi'iise lit ensuite janséniste» Mort en 1699. Racine* (Louis), fils de Timmortel Jean Racine, a marché sur les traces de son père, mais dans un sentier plus étroit et moins fait pour i0s mHBBS. n eatsAdtit la aiéeânique ta ws «issl iieft ^e son ^ mais U ttren atitt ni llm ni èeê^ièm.ÛmtmffuÊt à'Mmm^* ^roiilieietdliiughialtoD»laa8éiiMetoHM«mpère, flnefttdesteift q«s pe«r la Janséabiiie. On «a trouve 4e ttée-bean dans le poBa» du kl Grdcêf et dans celui de la Jcligion, ouvrage trop didaelÉq[lie et troy monotone, copié des Pensées de Fastal, mais rempli de beaux détails, tf'Is que ces vais du ehent seotHui) dans toquai il traduit Lntèee pèer le réfuter : Cet esprit, é morbds. oui vous rend û jaloux, N'est qii*un feu qui s'almme ei s'éteint avec nous. Quand par d'affreux sillons Timplacable vieillesse A sur un Dront hideux imprimé la tristesse ; Que, dans un corps oourbé sous un amas de jours, Le sang, comme à regret, semble achever son cour8| Lorsqu'on des yeux

couverts d'un lugubre nuage Il n'entre des objets qu'une invidieuse image; I. Fontenelle donna le même conseil à M. de Voltaire, après la tragédie de Brutus. Tous deux étaient de bonne foi. Corneille trouvait Racine trop simple» •t fontenelle trouvait Voltaire trop brülant. iÉi, ê\$ tihL) t. Mé en isss, merten i76S.

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

4d8 toinr^s f AAMÇAis Qu'en débris cha^iue jour le corps tombe et périt : JE» fiiiiM atim je toU tomtier Peiprit •L'ât0 moBiMilt tbn, flmlMtii miu aounitiim, Jette pir inter? alte vue leur obeeuve. Trille destin de Phomme t U arrive au tmnbeaii Plui iàUile, plus enfant qii*il ne Test au berceiB. Là mert d'un coup fttal Ir^pe enfin Téd^oe; Bans an dernier soupir, acherant son supplice. Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé, Son Ame s'évapore, et tout Tbomme est paseé. U s'élftve quelquefois dans ce poSme contra le font Jil bim des lonb èbaflesbury et Bdingbroke , ià bien mis en vera par Pope. Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise, Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien, Dans son flegme anglican répondra ; « Tout est bien. » Badne, en qualité de jiuiijfte, «90jtit que presque font est md . égpm» lenglemps; il acenie Pope dlrréliglon. Pope était tta ta pi^sle , c'est ainsi qu'on appelle en Angleterre les ca&oUqnes romaiiss. Pope, élevé dans cette religion, qu'il tourne quelquefois en ridicule dans ses épîtres, ne voulut cependant pea kt quitteor qnoi^ii KU pbilesophe, ou plutôt parce qu'il était assez philosophe pour croire que ce n'était pas la peine de changer. Il fut très-piqué des accusations de Louis Racine. Ramsay entreprit de les concilier. C'était un Kcossais du clan des Ramsay, et qui en avait pris le nom, suivant l'usage de ce pays. Il était venu en France après avoir essayé du presbytérianisme, de TÊglise anglicane, et du quakerisme, et s'était attaché à l'illustre Fénelon, dont il a depuis écrit la vie. C'est lui qui est Tauteur des Yoyaga éê Cyrus, trls*iiîUe imitation dtt7éMMfife. U imagina d'écrtre à Lenit Racine «ne lettre lew le aem de Pope, danalefiuiBs oebi-ei eemble ee jnetiier* JPavais véou une année entière am Popei je eavaii fuH était incapable d'écrire en tençais, qefil ne pariait point du tont notre langne, et qu'à peine il pouvait lire nos antemrs; c'était une chose pubU^w en Angleterre. J'avertis Louis Racine que cette lettre était de Ramsay, et non de Pope. Je voulus lui faire sentir le ridicule de cette supercherie: j'en instruisis même le public dans un chapitre sur Pope, qui a été imprimé plusieurs fois du vivant de Pope même. Cependant, après s.i mort, l'abbé Ladvocat a imprimé cette lettre, forgée par Ramsay, et l'a imputée à Pope, dans son Dictionnaire historique portatif , où il copie plusieurs articles des premières éditions de cette liste des écrivains de siècle de Louis xiv, mais où il insère des anecdotes entièrement fausses. U est juste de fiira connaîtra au ptbBc la Tfrité. Hancé (Armand-Jean Le

BoatbiUier de), né en 1626, comença par traduire l'Annoiretm, et l'utitna la
tébrme eflknyante de laTr^ype^ en 1664. Il se dispensa, comme législateur,
de U loi qui force ee qui vivent dans ce tombeau à ignorer ee qui ae passe
sur la terra. n Digilized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. 469 éeriTît ftvee éloqueilBe.
Quelle inconstance dans Phomme! Après tToir fondé et gouverné son institut, il se démit de sa pUee, et voulut la reprendre. Mort en 1700. Rapin (Réné;, né à Tours, en 1621, jésuite, connu par le Poème des jardins en latin, et par beaucoup d'ouvrages de littérature. Mort en 1687. Rapin de Thoiras (Paul), né à Castres, en 1661 , réfugié en Angleterre, et .longtemps officier. L'Angleterre lui fut longtemps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût de ce royaume, et de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti; c'était même la seule Idstoire qu'on pût citer en Surope coBime approchante de la perfeeUon fu'on ezi^ de ces ouvrages, Jusqu'à ce qu'enfin on ait vu paraître cdle du célèbre Hume, qui a su écrire l'histoire en philosoplie. Mort à yésel,*en 1725. Régis (Pierre-Silvain), né en Âgends, en 1632. Ses livres de philosophie n'ont plus de cours depuis les gmndes découvertes qu'on a fiâtes. Jlort et 1707. Regnard (Jean-François), né à Paris, en 1656'. 11 eût été célèbre par SCS seuls voyages. C'est le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Il grava sur un rocher ce vers : JHtrVtndm ttHimittf mtMiUbidfiÊiî ûrl>it. Pris sur la mer de Provence par des corsaires, esdave à Alger, racheté, établi en France dans les charges do trésonier de France et de lieutenant des eaux et forêts, il vécut en voluptueux et en philosophe. Né avec un génie vif, gai, et vraiment comique, sa comédie du Joueur est mise à côté de celles de Molière. 11 faut se connaître peu aux talents et au génie des auteurs pour penser qu'il ait dérobé cette pièce h Dufresny. Il dédia la comédie d^s Ménechmes à Despréaux, et ensuite il écrivit contre lui, parce que Boileau ne lui rendit pas assez de justice. Cet bonne si gai novrot de chagrin à ciiiqiumle-qa^ « tend ntaie qu'il «mça ses joui. Mert ea I7ia IRniitti DtsHAun (Ttoaafolle-Sén^a), mb à Paris, en 1632. U a rendu de grands services à la langue, et «I aulBiir de qvtiques poésies françaises et itaUeenes. Il fit passer «ne de ses pièces italiennes pour être de Pétrarque. 11 n'eût pas fait passât IÊbê lêa ijamyas sous le fiom d'un grand poète. Mort en 1713. Renaudot (Théophraste) , médecin, très-savant en plus d'un genM, le premier auteur des gazettes en France'. ^lort en 1658. Renaudot (Eusèbe) né en 1646. très-savant dans l'histoire, et dans les langues de l'Orient. On peut lui reprocher d'avoir empêché qus le Dictionnaire de Bayie ne f&t imprimé en France. Mort en 1720. Rbix. Yoj. Gchdi. KsiRAV

(GbailesMné), do FOiMoiit, de VàmUmà» des sdeacesi 1 . Né à Paris le 8
févriar ISMi mort i Dottrd^ en I70S. C£i»0 a. En nui issi. (£o.) ' Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

^70 iCHTTAinS FRANÇAIS né en 1656, auteur de VAnaltfte démontrée, publiée ea On rappela l'Euclide de la haute géométrie. Mort en 1728. RiCHELET (César-Pierre), né en 1631, le premier qui ait donné un dictionnaire presque tout satirique, exemple plus dangereux qu'utile. Il est aussi k; premier auteur des dictionnaires de rimes, tristes ouvrages, qui font voir combien il est peu de rimes noLles et riches dans i^o^ç pQésie.i et qui prouvent l'extrême difficulté fa|re de bons . dans Aotre langae. Mort en 1698. RiCHBUBU (Ans«id-Je|n Duplessia, cardinal pb), né I Paris, ea VoS&» Palme Louis XIV oaquil pen^&nt «on minstère, on doit mettre . parmi les escri?ains de ce siècle illustre le fondateur de l'Académie française, apteur lui-même de plusieurs ouvrages. Il fit la Méthode des controverses dans son exil à Avignon , après l'assassinat du maréchal ' d'Ancre et de la Galigai, ses protecteurs. Les principaux potHfs de la Hcligion calliolinuc défendus, Vhistruction du Chrétien, et la Perfr:tiondu Chrédén, sont h peu près de ce temps-là. Il est bien sûr qu'il ne composait pas la Perfection du Chrétien du temps qu'il faisait condamner à mort le maréclial de Ma-rillac dans sa propre maison de Ruel, et qu'il était avec Marion Delorme dans un appartement, lorsque les commissaires prononcèrent l'arrêt de mort dicté par lui. On sait aussi quMI^y a beaucoup de vers de sa façon dans la traginBomédie allégorique intitulée JPurope, et 4w la tragédin de Afirame. On sait qu'il donnait \ cinq auteurs les sujets des pièces représentées aupalaiscardinal, et qu'il eût mieux fait d^ s'ea tenir «y seul Gomeitta, aaos même lui founûidiaHjfiJC. I«eiionnaire historique y que le cardinal de Richelieu est l'auteur de ce testament qui a fait tant de bruit, et qui est supposé. Il croit devoir ce respect à la mémoire du bienfaiteur tlela Sorbonne; mais c'est rendre un mauvais service à sa mémoire, que de l'accuspr d avoir fait un livre où il n'y a que des erreurs et des fautes de toute esi»ècc. Si malheureusement un ministre d'État avait pu composer un si mauvais ouvrapre, tout ce (jugu en denait conclure, c'est qu'on pourrait être un grand ministre, ou plutôt m niiaatre baureux, avec une grande ignorance des laits les , plus OQquauBa, des erreurs grawèces, el des projets xidMHilaa. Cm \ done mger Uioénoîw Ou caidinal daBictiBlîeu, qnt de dteontrar, comme on Ta fait, quMI ne peut «tre TaxilBur de ee tealamealfiil, sans son nom, aurait été ignoré à jamais. L'abbé Ladvocat, tout bibliothécaire qu^U était de la SorboMM, sfM trompé en disant qu'on

avait retrouvé dans cette bibliothèque un manuscrit de cet ouvrage apostillé de la main du cardinal. Le seul manuscrit apostillé ainsi est au dépôt des affaires étrangères ; il n'y fut porté qu'en 1705. Ce n'est point le testament qui est apostillé. C'est une narration succincte composée par l'abbé de Bourzeis, à laquelle on avait, longtemps après, ajouté ce testament prétendu : et les notes marginales même, écrites de la main du cardinal, prouvent que cette narration suéboïenne n'était pas de lui; elles indiquent le contraire.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

DU SIECLE DE LOUIS XIV. 471 de Tabbé éê B Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

ÉCRIVAINS FRANÇAIS to « le public. La Motte leur parut trop heureux, parce qu'il était riche et accueilli. Ils oubliaient que cet homme était aveugle et accablé de maladies. Ils voyaient dans Rousseau un banni infortuné, sans songer qu'il est plus triste d'être aveugle et malade que de vivre à Vienne et à Bruxelles. Tous deux étaient en effet très-malheureux; l'un par la nature, l'autre par l'aventure funeste qui le fit condamner. Tous deux servent à faire voir combien les hommes sont injustes, combien ils varient dans leurs jugements, et qu'il y a à se toiser pour amener leurs suffrages. Mort à BnftQea, en 1740 (« iUvaieatt eutfamanldasaiaaouTiagaadoramâaitÀ, deagrAoea, daaaatiflMnt, doFînimition; a savait très-bien tourner une épigramme et une stance. Ses lettres sont écrites avec une plume de l'érudition dans le fiel le plus dégoûtant. Il appelle M^{lles} Lou vancourt, qui étaient trois sœurs très-aimables, trio de louves acariâtes: il appelle le conseiller d'Etat Rouillé tamarin mordant, caustique et rustre, après lui avoir prodigué des louanges dans une ode assez, médiocre'. Les mots de maroufles, de bêtises, salissent ses lettres. Il faut, sans doute, opposer une noble fierté à ses ennemis; mais ces basses injures sans gaieté, sans agréments, sont le comble d'une âme noble. Quant aux couplets qui la font banir, voyez les articles de M^{lles} Motti et Saubin. On a souvent remarqué ici que Rousseau ayant avoué qu'il avait écrit cinq de ces malheureux couplets, il était coupable de tous les autres au tribunal de tous les juges et de tous les honnêtes gens. Sa conduite après sa condamnation n'est nullement une preuve en sa faveur; on a entre les mains des lettres du sieur Médine de Bruxelles, du 7 mai 1737, conçues en ces termes: « Rousseau n'avait d'autre table que la mienne, d'autre asile que chez moi; il m'avait baisé et embrassé ce jour-là le jour qu'il lora mes créanciers à me faire arrêter, » Qu'on joigne à cela un pèlerinage à Notre-Dame du Boully auquel on doit « un miracle sur la Foy » dans les couplets'. Bnnum (Thiani) Unedialui » a été en 1657 » laborieux ecclésiastique. Ha soutenu contre Dodw^e Topinoia qf » Étiemble d'Udam ksftmÊiimtpi VM fwk prodigieuse de martyrs. Peut-être n'a-t-il pas à sa disposition gué les martyrs et les morts ordinaires; les persécutions pour cause de religion, et les persécutions politiques. Quoi qu'il en soit, il est au nombre des savants hommes du temps. C'est principalement dans ce siècle que les bénédictins ont fait les plus profondes

recbercbes, comme 1. Le IT mrs iT%t. (Be.) 2. C'est l'ode m du livre II, en tête de laquelle on lit : A M.de Caumartin, Sais que Rousseau avait d'abord adressée a M. Rouillé du Coadray. {HoU tu Beuehot,) 3. On pourrait ajouter que Rousseau, ayant été maltraité en publie par La Faye, insulté dans les couplets, consentit à recevoir de l'argent, et renonça aux poursuites qu'il avait commencées; cet excès de bassesse ie rend indisue de tente cvajaaoa. (M d« MIO Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. 473 Vartène sur les anciens rites de TÊgiise. Thuillier et mt d'autres ont achevé de tirer de dessous terre les décombres du moyen âge. C'est encore un genre nouveau qui n'appartient qu'au siècle de Louis XIV; et ce n'est qu'en France que les bénédictins y ont excellé. Mort en 1709. Sablière {Antoine Rambouillet de La). Ses madrigaux sont écrits avec une finesse qui n'exclut pas le naturel. Mort en 1680. Sacy (Louis-Isaac Le Maistre de), né en 1613, l'un des bons écrivains de Port-Royal. C'est de lui qu'est la Bible de Royaumont et une traduction d'«8 comédies de Térence. Mort' en 1684. Son frère, Antoine Le Maistre, se retira oottme M à Poit-Royal. màt M «mil; on le eroyait nn honuno très'éloquent, ittai8.on no le cnift plm êkê qatH ont c6dé à la vanité de fkiro Imprimer mb piiidoyofs. Un asiro Saoy, tToeat, et de l'Académie française, mais d'une autre tanHlo, adonné «me traduction estimée des Lettres de Pline ^ en 1701. Saint-Aulaire (François-Joseph de Beauvoir, marquis de). C'est une chose très-singulière que les plus jolis vers qu'on ait de lui aient été faits lorsqu'il était plus que nonagénaire. Il ne cultiva guère le talent de la poésie qu'à l'âge de plus de soixante ans, comme le marquis de La Fare. Dans les premiers vers qu'on connut de lui, on trouve ceux-ci qu'on attribua à La Fare : ■ 0 muse légère et facile, . Qui , sur le coteau d'Hélicon^ Vîntes offrir au vieil Anacréon / Cet art charmant, cet art utile Qui sait rendre douce et tranquille La plus incommode saison; Vous qui de tant de fleurs sur le Parnasse écloses. Orniez à ses côtés les Grftcas ot ks Ris, . Bt qgu oaohiei m olmnz griia Sous tant de couronnes de roses, etc. Ce fut sur cette pièce qu'il fut reçu à l'Académie ; et Boileau alléguait cette même pièce pour lui refuser son suffrage. Il est mort en 1742, à près de cent ans, d'autres disent à cent deui. Un jour, à l'âge do a plûs de raHro-Yingt-quinEe ans, il aonpail treo Hum la daahaaw du Maine : die Piq^pelait Apollkm, «t loi demandait Je n« aala quai aaant; fl loi répondit : La divinité qui iftunnse A ffiO" demander mon secret, Si J'étais Apollon, ne serait point ma mme; • laie serait Tliétis, et le jour finindt Anacréon moins vieux lit de Inen moins joliae dioaaa. Si les Grecs avalent eu des écrivains teb que nos bons auteurs, ils auraient été encore plus vains; nous leur applaudirions aidoud'hui avec encore plus de tiubam. I.]>elnletdeVentaiae.CIBii) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

kU Sainte-Marthe (Gaucher de). Cette famille a été pendant plus de cent années l'écundo en savants. Le premier Gaucher de Sainte-Marthe f^t Charles, qui fut élo(juent pour son temps. Mort en lôô.). Scévoie, neveu de Cliaries, se distingua dans les lettres et dciu.[^] les affaires* C« fut lui qui réduisit Poitiers sous l'obéissance de Ueuri IV, U mourut à Loudun, en ia23 , et U fameux Uliiaiii Gnuadier prononça traces. Mort en 17[^]6. Scévoie et Louis de Sainte-Marthe, frères jumaanXf âU du premier Set' vole, enterrés tous deux à Paris, dans le même tombeau, à SaiutSeverin, furent illustres par leur savoir. Ils composèrent ensemUô 1a Gallia christiana. Scévoie, mort en 1650*, Louis, mort en IG'jG. Denys de Sainte-Macth[^]> leur cousm» afii[^]ava ouvrage Mort à Paris, en 1725. Pierre-Scévole de Sainte-Marthe, Ircre 4iu6[^] du devaier Scévoie, fut •historiographie de France. Mqrt en 1C90. ftiUiiHévauiONo (Cbarlefl de Sainl-ï[^]anys, s£) né an Nonmaidie, en 1613. Une morale .yoluptueuse, dea letixaa éaiitaaà daa gêna de cour, dana un lempa où ae mot de cour était prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médioma, ffoSm appelle teia de tùdiU[^] faits dans des sociétés lUuatrea, tout eela avea iMMuoep d'esprit, oott* tribua à la réputation de ses ouvrages. Un nommé Desmaizeanz ka a fait imprimer, avec une vie de Tauteur, qui, contient seule un gros volume; et dans ce 'f[^]ros, volume il n'y a \ms quatre paires intéressantes. Il n'est grossi que des mêmes choses qu'on trouve dans les Ofùivres de Saint-Évremond : c'est un artifice du libraire, un abus du métu i a éditeur. C'est par de tels artifices qu'on a trouvé le secret de multiplier les livres à l'infini, sans multiplier les connaissances. On connaît son exil, sa philosophie et aea ouvrageii. Quand on lui demanda, à sa mail, ifil voiMil aa r

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

Tu n'en fus pas?]»leuro le lien, Passaut, (i'avuir maut^ué ii'm êue. Mort en 1670. &L»T-PiERR[^] (Charlw-Irénée Gastel, abbé ss), né en 1658, gentilhÊiomèàèHmnéxQf n'avant qa'im fMrtmt Médiocre, la partagea quelque tempi wmkêpmlmê Varignonet VoataaciUa. Il tenait InÛuicflMp mr la politique. Lameillegit définitioa [^]on ait Uxlà an itérai de ses ouvrafes, est ce qu'en disait le cardinal Dubois, que e'étalant laa JÉvw d'un ban citoyen. Il avait la simplicité de satiatiKat 4tDS ms livres, les vérités les plus triviales de la morale, et, par une autre aiiBit plicité, il proposait presque toujours des choses impossibles comme praticables. Il ne cessa d'insister sur le projet d'une paix perpétuelle, e\$ d'une espèce de parlement de rKurope, qu'il ajipelle \d diète europain\$. On avait imputé une partie de ce prujet chmiérique au roi Henri IV, et l'abbé de Saint-l[^]ierre. pour aiipuyersus xlées, piéUind;iit quo cette diète europainc avait été aiiprouvée et rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, etqu'on eu avait trouvé le plaaiemales papiers de ce prince. UjM permatlaU catle iation pout mieux l[^]fa \$pûter ion projel, Q m[^] porte, aveo bonne foi, la lettre par laquelle le cardinal da Fieury répondit à ses propoMoia s m YoQi aw ottbUé, moQfieur,' pour artiole ptéHminife, de oomaanner par envoyer uae twqia de mîssionnairea pour disposer le cœur et l'esprit des princes. » Cependant l'abbé de fiaioV Pierre ne laissa pas enfin d'être très-utile. Il travailla beaucoup pour délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire; il écrivit et il agit en homme d'État sur cette seule matière. Il fut unanimement exclu de l'Académie française, pour avoir, suus la régence du duc d'Orléans, préféré un peu durement, dans sa Polysynodie, l'établissement des conseils, à la manière de gouverner de Louis XIV, protecteur de l'Âcadémie Ce lut le cardinal de Polignac qui fit une brigade pour IVMhire, et qui en mt à bout. Je qu'il y a d'étrange, c'est que, dans m lempe-ià méma, le eai[^]Unal de Polignao conapixait contre le régent[^] et çpie oa pônae, fi[^] donnait im logement an Palaia-Boyal à Saint* Itere, et qui avait toute la &mille à sou service, souffrit celte exclusion. L'abbé de Saint-Piem me se plaignit point. Il continua de vivre an philosophe aveo ceux marnes qui l'avaient exclu. Boyer, ancien évôque 'de Mirepoix, son confrère, empêcha qu'à sa mort on ne prononçât son éloge à l'Académie, selon la coutume. Ces vaines fleurs qu'on jette sur le tombeau d'un académicien n'ajoutent rien ni à sa réputation ni à son mérite; mais le refus

fut un outrage; les services que l'abbé de Saint-Pierre avait rendus, sa probité, et sa douceur, méritaient un autre traitement. Il mourut en 1743, âgé de 61 ans. L'exclusion fut unanime, à une voix près, celle de Fontenelle. Il raconta depuis qu'il avait entendu plus d'une fois un homme de la cour, à l'Académie, attribuer, devant l'abbé de Saint-Fièvre, et devant lui-même le mérite de cette action de justice. L'exemple de l'abbé de Saint-Pierre prouve qu'en France il est également dangereux pour un homme de bien qu'il soit méconnu, qu'il soit méprisé, de ne pas tenir la parole donnée, en particulier de ne pas tenir la parole donnée.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.18% accurate

476 Uft. Je lui demandai, quelques jours avant sa mort, comment il regardait ce passage; il me répondit : « Comme un voyage à l'étranger. » Le traité le plus singulier qu'on trouve dans ses ouvrages est l'anéantissement futur du mahométisme. Il assure qu'un temps viendra où la raison l'emportera chez les hommes sur la superstition. Les hommes comprendront, dit-il, qu'il suffit de la patience, de la politesse, et de la bienveillance, pour plaire à Dieu. Il est impossible, dit-il encore, qu'on ne trouve des propositions fausses données comme fausses, des aimées abandonnées opposées à « aaaa aimées » des louanges données à daa actives injealées « H M lève U pir « ii « trepaieût. Il prétend que « de l'avis de l'antiquaire Hma laeapnliy joafpfaus i^w gioar attera, aaron éclairé sur ce lim : que le grand maître même et les cadis verront qu'il est de leur intérêt de détromper la multitude, et de se rendre plus nécessaires et plus faipatés en rendant la religion plus simple. Ce traité est curieux. Dans ses Annales de Louis XIV, il dit . que l'Etat devrait bâtir des loges aux Petites-Maisons pour les théologiens intolérants, et qu'il aurait à proposer de jouer ces espèces de pièces sur le théâtre. C'est ici l'occasion d'observer que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'a donné cette liste des écrivains et des artistes qui ont fleuri sous Louis XIV, qu'après avoir vu leurs ouvrages, et souvent connu leurs personnes, recherchant tous les moyens de s'instruire sur ce siècle célèbre, depuis qu'il fut nommé historiographe de France. Il ne faut, dans cette liste, parler de l'illustre Rétier de l'abbé de Soissons au roi Louis XIV, puis de la Siide fol Imprimé en 1768 pour la première fois, et que les Jamaks de rakkède 8aill * Piam ne panmol qu'en 1758, ayant été imprimées en 1757. Gea ^miolat, il le faut avouer, sont une satire continuée du gouvernement de ce monarque qui méritait plus d'estime; et cette satire n'est pas assez bien écrite pour faire pardonner son injustice. La famille de l'abbé, sentant quel dangereux effet cet ouvrage pouvait produire, empêcha son auteur à le dérober au public : il ne fut imprimé qu'après sa mort. Comment donc l'abbé Sabatier, natif de Castres, qui a donné depuis la liste des écrivains de Trois siècles, a-t-il pu dire « que l'auteur du Siècle de Louis XIV a puisé l'idée mal remplie dans ces Annales politiques qui offrent un tableau frappant des progrès de l'esprit chez notre nation? » Évidemment, il est impossible que l'auteur du Siècle ait pu en prendre le modèle du fabbé de 6aill 4tère, qu'il ne pouvait connaître, et de laquelle il a vengé la

mémoire de Louis XIV, de la qu'il se connaît. Ensuite, il est
très malade que Tabbé de Saint-Rien ne soit étendu dans son lit sur la
pauvreté de l'humanité de notre nation. A peine en dit-il quelque
mots; et quand il parle des beaux-arts, c'est pour les avouer. « Voici comme
il s'explique, page 155 : « La peinture, la sculpture, la musique, la poésie, la
comédie, l'architecture, prouvent le nombre des fainéants, leur goût pour la
fainéantise, qui suit à la suite de la Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

m SdtC'IM M^LOQB UT. 4?7 entretenir d'autres e M—nt, povfni
firib M onigMrt. » a iMciflÉit tout an plaisir ds se mgor,
etdAmoaAftanpiAtttfi^tellvate* laU»;
c^esllegoèlteiMsmédkiMydtlouiatagaiBli,^ las hoflunts d« msmun. » ' Il
traite enftd LiHiis XI Y , M ffaigt endroits, de grand «itat. It loi, qui était
sans contredit un vieil enfant, finit son livre par cette formule , PûtaHê oimi
Msw/i'mhU; «aïs U n'est pas diia^ JParodtf om Wiédisanfs:. A l'égard de
l'abbé Sabatier, natif de Castres, qui est venu à Paris faire le métier^e
calomniateur pour quelque argent, il est difficile . d'espérer pour lui le
paradis. C'est même un grand effort que de le lui souhaiter. Saint-Réal (
César Vichard de), né à Chambéry, mais élevé en France. Son HttUnm 'éi
Im c^t^wmêion de VmUe est un chef-d'œuvre. SâiL» (Denys ob), né «a
16M, eonsaîBer au ptrianant de Pitii, inTentMirdiftJoiiniiai.
BaqpltyefféelkMUui es dftrienefé imwrini par quelques Joumam qpn
pêlbllàrent à Fenvi des libnUrai adides» al que de» éerifaiBs obscurs
femplirant d'ecbraits infidèles^ dlneptièe, et de mensonges. Enfin en est
parvenu jusqu'à faire un trafic pvUn d'éloges et de censures, surtout dans
des feuilles périodiques; et la littérature a éprouvé le plus grand
avilissement par «es inliniis manèges. Mort en 1669. San DR AS, Voy.
Courtilz. Sanlecque (Louis), né à Paris en 1650', chanoine régulier, poSte
qui a fait quelques jolis vers. C'est un des effets du siècle de Louis XIV que
le nombre prodigieux de poètes médiocres dans lesquels on trouve des vers
heureex» La plupart de ees ?an appartiennent au temps, et non au génie.
Mort en ITli. Samor ÇHeola^, né à Ibiievitte en 1600 ; le père de la
géographie, avant GniUmM Midn. Jfdrt«nllQ7. Ses éaiifili JiéiittMnlde ion
néiils. Santeul (Jean-Baptiste) , né à Paria «n 1630. n passe pirar ooellaBé
poète Mn» ai on peut l'être, et ne pouvait éinre des vers français. Ses
hymnes sont chantées dans l'Église. Comme je n*aî point vécu chez
Méc^ne entre Horace et Virgile, j'ignore si ces hymnes sont aussi liOBDes
qu'on le dit ^ si , par eiempie, Orbiê rdsdmfitor, «une redemptut 1. £a (£o.)
Digitizcu by Li(.)o^le

The text on this page is estimated to be only 19.01% accurate

478 .ÉCRIVA*:«S FRANÇAIS . hM pas ftn «a a teit
igtô»btement en pHm et en vers. Mort en 1654. Saumaise (Claude), né en
BourgoRne en Î588, rrWrô h T.nyde pour être \\m\ liomme d'une érudition
immense. On prétend (jue le cardinal de Rirlioliou lui o (frit une pension dv
douze mille francs pour retenir en France, à condition qu'il écrirait à la
gloire de ce ministre^ et même qu'il écrirait sa vie; mais Saumaise aimait
trop la liberté, et haïssait trop celui qu'il regardait comme le plus grand
ennetnide cette même liberté , pour accepter geci offres. Le rôf d'AilflllBmy
GIlidfflO, l%iig(tgea à oompenr k €H âê ttmg royêMtUÊM im pênMm
Charles- 1**. Le lim se répon^t pas à la fêçmMi M Vmm : MiltM, amrar
dta poMn tatai*» qnelqrteit «UilfiMi m k pbmxM d'Adam, ét ii aedUe de
ton les poèmes tatiifès tirés de l'Amiea TMaMUt, iMta Baumaisif miIb 1b
iMrta «omme une bête féroce combat un sauvage. Ces deux ouvrages, d^m
pédantisme dégoûtant, sont tombés deas ToaMi. Les Aoms des auteurs
fiiont pas péri. Mort en 1653. Saurtn (.Tacques). né h Nîmes en 1677. Il
passa pour le mcillf^nr prédicateur des Églises réformées. Cependant on lui
reproche, comme à tous ses confrères, ce qu'on appelle le style réfugié, a Il
est difficile, dit-il, que ceux qui ont sacrifié leur patrie à leur religion parlent
leur langue avec pureté, etc. » De son temps, cependant, le français ne
s'était pas corrompu en Hollande comme il Test aujourd'hui. Bayle n'avait
point le style réfugié; il ne péchait que pat une familiarité qui ■ppteche
quelquefois de ht Irnsseese. ÏM diftmts da langage des pasleurs oalfintttes
ifenaient de oe copiam les pirnues incorreetes des K^mlers idformttean) de
pfbs, pieeqae tm ayiat ilé ilevés à Samnur, en Poitou, en Dauphiné ou en
Lsngaedee, ils «nsembleat les anoièivs de parler vicieuses de la province. Ou
créa pour flenrln une place de ministre de la noblesse à la Haye* Il était
eaTam, et homme de plaisir. Mort en 1730. Saurin (Joseph), né pr^s
d'Orange en 1G59, de TAcadémie des sciences. C'était un génie propre à
tout; mais on n'a de lui que des extraits Journal des saraiit^, quelques
Mémoires de mathémati(fups, et son fameuxFacfum contre Rousseau. Ce
procès, si malheureusement célèbre, fit rechercher toute sa vie, et servit à
susciter contre lui les plus infAmes accusations. Rousseau, réfugié en
Suisse, et sachant que son ennemi avait été pasteur de FÊglise réformée à
Bercher, dans le iMLilliage d*TYerduny remua tout pour avoir des
témoignages eontre M. tt teut savoir qae Joseph taerin , dégouté de son

mfitfalère , firré è le pidlesepu et eux muMmatiques, avait prUM la
Vlmnee sa patrie, la iOUm de PvfSi et TAieadéate des seioneee, am vfflege
de Bnehsr. PovmupUr eedeswtn, Il avait faUii rsdtrre dsis le seia de u
AHarmanviUs. ^^.) Digitized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

«M ri^glise romaine, et il y rentra (h'-s Tannée 1690. L'évOque de Meaux, Bossuet, crut avoir converti un ministre, et il ne fit (lue servir à la petite fortune d'un philosophe. Saurin retourna en Suisse plusieurs années après, pour y recueillir quelques biens de sa femme, qu'il avait persuadée de quitter aussi la religion réformée. Les magistrats le décrétèrent de prise 4© corps, comme un pasteur apostat qui avait fait ^>o6tafi6r «a femme. GdA te (MMittA 1712, aprèa le fameux procès de Rouimm; «t RomsMni Mt à Soiture préoMMU äaas ee temps, là* Ce M ûofê f«t iM leensarieni lit plie flétriiii&iee éetattènai oontre fiautiii. Oa lui ImiMita d'eaei w dABti qiil amtieBt inflritè la , corde ; on produisit ensuite contre lui me aneieiaae lettre, dans]»• qmlle U avait Ait lui^ame, disait-oi| la confession de ses orfmes à un pasteur de ses amis. Enûu, pour comble d'indignité, on eut la bassesse cruelle d'imprimer ces accusations et cette lettre dans plusieurs journaux, dans le supplément deBayle, dans celui de Moréri; nouveau moyen malheureusement inventé pour fU'trir un homme dans l'Europe. C'est étrangement avilir la littérature que de faire d'un dictionnaire un g relie criminel , et de souiller d'opprobres scandaleux des ouvrages qui ne doivent être que le dépôt des sciences; ce n'était pas. sans doute, l'intention 4es premiers auteurs de ces archives de la Lttéra-> ture , qu'on a députe iniéetèee de tant d^additlons amai erronées qu'odieuses. L'art d'écrire est derenn «mtent m fil métier» dans lequd des libraires qui ne savent pas lire payent des mensonges et des ftiitl* litési à tant la feuille, à des éorivains mercenaires qai ont fldt de la littérature la pins lâche des professions. Il n'est pas permis an mdna de consigner dans nn. dictionnaire des accusations criminelles, et de s'ériger en délateur sans avoir des preuves juridiques. J'ai été à portée d'examiner ces accusations contre Joseph Saurin ; j'ai parlé au seigneur de la terre de Berciier, dans laquelle Saurin avait été pasteur; je me suis adressé à toute la famille du seigneur de cette terre : lui et tous ses parents m'ont dit unanimement qu'ils n'avaient jamais vu Toriginaî de la lettre imputée à Saurin : ils m'ont tous marqué la plus vive indignation contre l'abus scandaleux dont on a chargé les suppléments aux dictionnaires de Bayle et de Moréri; et cette Jtiste Indignation qu'ils m'ont témoignée doit passer dans le cceur de tous les hmmèlia gens. J'ai en main ka attestations de trois pasteurs, qui avouent « qu'ils n'ont jamais vu Poriginal de cette prétendue lettre de Sauiiit, ni conna personne qid Feût

vue, ni ou! dire qu'elle eût été adressée à aucun pasteur du pays de Yaud, et qu'Us ne peuvent qu'improver l'usage qu'on a fait de cette pièce » Joseph Saurin mourut en 1737, en philosophe intrépide qui connaissait le néant de toutes les elioses de oe monde, et plein du plus 1. 11 est bon de remarquer que ce certificat est de 1757, vingt ans après laiBort df Siariat eependantlesprédicants suissat vonlarent déposer les troia» * dignrs pasteurs qui avaient signé suivant leur conscience : tant la haine théoloaique est imnlacahie, et tant l'hypocrite uitolérance dt CjOyin » Jf^é de profondes racdun danslM pays qu'il a inltootés de son esf rit (M ve AH) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

4M tCRITAWS frauça» profond mépris pour tous ces vains préjugés, pour toutes ces disputes, pour CCS oji nions erronées qui surchargent d'im nouveau poiiU les malheurs innombrables de la vie humaine '. Josf^ph Saurin a laissé un fils d'un vrai mérite, auteur d'une tragédie de Spartacus, dans laquelle il y a des traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille. BAinnia (Joseph), né à U flèche, en 1663. Il apprit iias OMitre Ifs élénMats de û fféomtoe. U est im des pranien çni aient ctlaillé les «nntsgas et les dâsavantages des jeu de baaaid. H disait que tout ce que peut m Jumme ea mitMmatlgueiy na aiitie Je peut aussi, cda s'enteed pour ceux qui se bornent à s^prendze, mais non pour les inTeateurs. Il avait été muet jusqu'à Pâi^ de sept aas.. Mort en 1716. Savary (Jacques), né en 1G22, le premier qui ait écrit sur le commerce. Il avait été longtemps négociant. Le conseil le consulta sur l'ordonnance de 1673, dans tout ce qui regarde le négoce, et il en rédigea presque tous les articles. Le Dictionnaire de commerce, qui est de lui 'et de Philémon, son frère, chanoine de Saint-Maur, fut une entreprise aussi utile que nouvelle; mais il faut regarder ces livres à peu près comme les intérêts des princes, qui changent en moins de ciaoMaate aos. Im olijets et les canaux du commerce, les gains, les finesse^ ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du tcnaps de Sanrj. Mortea 1600. ScARBOif (Paul), fils d'un conseilla de la graod'chambre, né en 1610. Ses oomédiee sont plps burlesques que comiques. Son TMrgik 1. Dans l'édition de 1757, l'article se terminait ainsi : « Depuis que cet article a été composé, j'ai en main la déclaration suivante: «De doit fermer la bouche i ceox qin ont voutii décrier on philosophe : « Nous, les pasteurs de l'Eglise de Lausanne, canton de Berne, en Suisse, déclarons qme, requis de dire ce que nous pouvons savoir d'une accusation intentée contre feu M. Joseph Saurin , ci-devant pasteur de la baronnie de Bercher, au bailliage d'Tverdun , et touchant une lettre imputée audit siear Saurin , dans laquelle il paraît s'accuser d'actions criminelles et honteuses; ladite lettre et ladite imputation étant imprimées dans les Suppléments aus Dictionnaires de Bayle et de Moréri, noos dédirons n'avoir jamais vu l'origînal de cette prétendue lettre, ni connu personne qui Tait vue. ni ouT dire qu'elle ait été adressée à aucun pasteur de ce pays; en sorte que nous ne poumiis qu'improuver l'osage qu'on aliit de ladite piscs. Sa foi de quoi noes aoss sommes sianés. Ge se ouurs itst, à Lanssene. SIgaéi: Abraham de Crousaz, premier pasteur de fK^in de

Lausanne , et doyen. N. POLIER DK BOTTBNS, premier pasteur de l'Eglise de Lausanne. Daniel povillard, pasteur. » Ce certificat fut attaqué dans le Journal helvétique: et Voltaire publia la Béfutation d'un écrit anonyme, etc., que l'on trouvera dans les Mélanaes, {Note de M. Beuchot.) » • » i «î^ 2. Le Dictionnaire de commerce n'est pas de Jacques Savar>', mort en J690, mais de Jacques Savary, son fils, mort en t7i6 , et connu sous le nom de Saynry des Brûlons. Ge Be fût qu'en iras que parut la première édition , par les soins de l'abbé Savary, qui avait été le coUaDorateur de son frère, et qui , lors âv^i^Sr'nL^"^^ ^ ^x»me de supplément, qui fut pahlié en iTSe. Digilized by GoOgle

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

r DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. 4SI* franesti n'est parddimalile
qo^i nii bouffon. Son Roman comiqm M presque le seul de ses ouvrages
^10 les gcns'de goût aiment encore; mais ils ne l'aiment que comme un
ouvrage gai , amusant, et méfliocre. C'est ce que Boieau avait prédit. Louis
XIY épousa sa vottve eu 1685. Mort en 1660. ScuDÉRI (Georges de), né au
Havre de Grâce, en 1601. Favorisé du cardinal de Richelieu , il balança
quelque temps la réputation de Corneille. Son nom est plo^ cûnnu que ses
ouvrages. Mort en 16a7. SamABi (Magdeleine) , sosiur Georges, née en
Hme en 16iT| plus GOimue aajouid'hui par quelques teis agrieUes qei
xesleiM d^Blley que par les éaonnes toIboêoê .de la CWt et du l^yrur.
Louis XIV lui doma une penaion, et raceueiUit aveo dlstiuetioiu Ce fut elle
qui remporta le pramier prix d'^oquenoe todé pu l'Aea^ démie. Morte en
1701. Segrais (Jean Regnault de), né à Caen, en 1625. Mademoiselle
l'appelle une manière de bel esprit : mais c'était en effet un très-bel esprit et
un véritable homme de lettres. Il fut de quitter le service

The text on this page is estimated to be only 16.95% accurate

48S éCRITAIKS FRANÇAIS inliamt éi ioit, qiMfe w ndM pat
i«Bdfi jnte égÜB l'OraisoQ Amèbre de Turenne, pronobcâe pw MaMMOa,
Ml gnud clitMfœuTre de Fléchier. Morte en 1696. SiLVA (Jtan-Biqttiste),
né à Bordeaux, très-célèbre médecin à Paris, a fait un livre estim?'» sur la
saignée; il était fort au-dessus de son livre. C'était un de ces médecins que
Molièrô a'eiU pu.lU a»é lôûdre ridicules. Né en 1G84. Mort vers l'an 1746'.
Simon (Richard), né en 1638. de l'Oratoire; excellent critique. Son Histoire
de V origine et du progrès des revenus eccle'siastiques , son Histoire
critique du vieux Testament ^ etc. | sont lues de tou^ les savants. Mort à
Dieppe, en 1713. mmam (iBoques), J«aaite, ai ta llit. JJSm dea plna aifasta
«t dial^v «teablai komaaaaéa bob temps. Oa sait à falna qiPil
lalflOirfiMBawda Lads un, paroa fit à païae païkr 4» ni dans ea poste
délicat II fât préféré par le pape à tous 1m aannli Mali» paarftôTO la Préboa
da 1» GoUseticm das aonoties. Ses nomr kNNii wm^m fmai afla*«Blim4a,
at sa«t tièa-pau lua. Mort «a lesi. SiRMOND (Jean), neveu du précédent.
Historiographe de France, avec le brevet de conseiller d'État, qui était
d'ordinaire attaché à la charge d'historiographe. L'un de ses principaux
ouvrages est la Vie du cardinal d'Amboise, qu'il ne composa que pour
mettre ce iiiiiiistre au-dessous du cardinal de Riclielieu, son prot^teur. il lut
un Ues premiers académiciens. Mort en 1G49. • 8oagit»K (Samuel)) né en
ûauphiné, eu 1515. L'un de ceux qui ont |«iiê I» litot dfUalùiiograpkt ia
Wmuce. àmi du pape dénaat IX, aMit aea anltilioa; i* veaaiiait fM da
Mbkm aarquaa da la gênéloélé d» oa paotili, Il lui «aiifit : « flaiit^ Mpaoui
séBérai ém paiaaaaBt d» Mai a bisBé f. 1742. (ÉD.) 9. oédéon TaUsnaat
dsa Mna. ratitaw das JVMMMt, as| ai i la BoGbeUe ws lOia cl'nae aatn
braadHi da la MtelvalMa. {mid Digitized by GoOglc

The text on this page is estimated to be only 21.14% accurate

DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. «M des Mémoires utiles, dignes d'un bon magistrat et d'un bon citoyen; mais 80Q éloquence n'est pas encore celle du l^o temps* UoU 1652. Tabtbbi (Jifône), jésuite. Il a traduit les satires d'Horace, de Ferse, et de Xutintl, et e •opprimé les elucénités grossières dont il est étrange qae JuVImI[^] et surteut fioraee, aient seirfllé leurs ouvrages. Il a ménagé en cela la jeunesse, pour kqaett» 11 mfpài traTailler; mais sa traduction n'est pas assez littérale pour eUet le mm est rendu 9 mais non pas la valeur des nota» Voct en 1720. Terrasson (l'abbé Jean), né en 1669', philosophe ptiny*pt ia vie et à sa mort. Il y a de beaux morceaux dans son Sithot. Sa trad«otien de Diodore est utile § sQu Air[^]Tiiffll tfH ocre des nations chez qui des ouvrages très-médiocres passent pour des chefs-d'œuvre, parce qu'il ne s'est pas trouvé de génie qui les ait surpassés. Ou ignore cooununéiaeat [^]ue Tristan ait »ua en vec» i'olû[^] 1. Né à Lyon en iG70. C[^]O.) 2. Le u novembre 1636. {En») 3. Le u octobre i7i[^]* (Ed.) Digitiz

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

484 ÉCRIVAINS FRANÇAIS de Ift Vierge, et 11 n'Mt pu étrange
qa\fi Fignora. Hort en Voîel ton épH^àie, qu'il eompoM : Je fis le chien
couchant auprès d*uii grand seigneur-, Je me vis tonlours pauvre, et tâchai
de paraître : Jb vécu dans la peine, espérant le bonheur, 8t numnii sur un
coffre, en attendant mon maître. ToRENNE. Ce grand homme nous a laissé
aussi des Mémoires qu'on trouve dans sa vie écrite par Ranisay. Nous avons
beaucoup de Mémoire» de nos généraux; mais ils n'ont pas écrit comme
Xénophon et César. VAnxâiTT (Jwn-foy), né à Beauvais, en 1632. La
publie lui doit la science des médaiUss; et le roi, la moitié de son cabbiet Le
minîsfare Goibert le fit voyager en Hdle, en Grèce, en Egypte, en Turquie,
en Psrae. Des coisàres d*A]ger le prirent «a 1674, avec Itohitecte Des*
godets. Le roi les racheta tous deux. Jamais savant n'essuya plus de
dangers» Mort en 1706. Vaillant (Jean-François-Foy), né à Home, en 1665,
pendant tes vo\Ti{?es de son père : antiquaire comme lui. Mort en 1708.
Valixcourt (Jean-Bcïptiste-Henri du Troussel de), né en 1653. Une épître
que Despréau lui a adressée fait sa plus grande réputation. On a de lui
quelques petits ouvrages : il était bon htterateur. Il fit une assez grande
fortune, qu'il n'eût pas faite s'il n'eût été qu'homme de lettres. Les lettres
seules, dénuées de cette sapracité laborieuse qui rend un homme utile, ne
procurent presque jamais qu'une vie malheureuse et méprisée. Un des
meilleurs discours qu'on ait jamais prononcés à l'Académie, est celui dans
lequel M. de Vefincourt tâche de guérir Terreur de ce nombre prodlfdeut de
Jeanes gens qui, prenant leur foreur d'écrire pour du talenT, vont jttésenter
de mauvais .vois à des princes, inondent le poUie de leurs brodiures, et qui
accusent ingratitude du siècle, parce qu'ils sont inutiles au monde et à
euxmêmes. Il les avertit que les professions qu'on croit les plus basses sont
fort supérieures à celle quMls ont embrassée. Mort en 1730. Valois (Adrien
de), né h Paris, en 1607, historiographe de France. Ses meilleurs ouvrages
sont sa Notice des GauiUp et son Histoire de la première race Mort en
1692. Valois (Henri de), frère du précédent, né en 1603. Ses ouvrages sont
moins utiles à des Français que ceux de son frère. Mort en 1670. Varignon
(Pierre), né à Caen, en 1654 : .mathématicien célèbre. Moit en 1722.
Vaullas (Antdlne), né dans la Marche, en 1624, historien pins agréable
qu^nact. Hort en lém. Tavassieur (François), né dans le Gharolais, en 1605,
jésuite, grand litlénieur. n fit voir le premier que lee Grecs et les Romains

n'ont jamais connu le style burlesque, qui n'est qu'un resta de barbarie. Mort
en 1681. u Qata FHmoorim, Çê^) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

DU SIÈCLE DE L'UNIVERS XIV. 485 VAOBÂN (Sébastien Le Prestre, maréchal de), né en 1633. La Dtmê royale qu'on lui a imputée n'est pas de lui, mais de Boisguillebert'. Une n'a pu être exécutée, et est en effet impraticable. On a de lui plusieurs Mémoires dignes d'un bon citoyen. Il contribua beaucoup par ses conseils à la construction du canal de Languedoc. Observons qu'il était très-ignorant, qu'il l'avouait avec franchise, mais qu'il ne s'en vantait pas. Un grand courage, un zèle que rien ne rebutait, un talent naturel pour les sciences de combinaisons, de l'opiniâtreté dans le travail, le coup d'oeil dans les occasions, qui ne se trouve pas toujours ni avec les connaissances ni avec le talent ; telles furent les qualités auxquelles Il dut sa immortalité. Il a pénétré par sa conduite, qu'il pouvait avoir de ces citoyens d'après la romanesque de Bohk Mort en 1717, Tamsus (Canide fût-il), né à Bourg-ank-Brena, en 1585. Ceint on Aef pffamien qui ont épuisé et ravi la langue, et de ceux qui pouvaient faire des vers italiens sans en pouvoir faire de français. Il toucha pendant trente ans sa traduction de Quinte-Curce. Tout homme qui veut bien écrire doit corriger ses ouvrages toute sa vie. Il mourut en 1750. Viforgier (Jacques), né à Paris, en 1657'. Il est, à l'égard de La Fontaine, ce que Campistron est à Racine, imitateur faible, mais naturel : mort assassiné à Paris par des voleurs, en 1720. On laisse entendre, dans le Moréri qu'il avait fait une parodie contre un prince puissant qui le fit tuer. Ce conte est faux. YnvoT (René Anlwrt de), né en Normandie*, en 1655. Historien agréable et élégant Mort en 1735. VtaLABS (le maréchal, Louis-daade duc na), né en 1658. Le premier tome des Mémoires qui portent son nom est entièrement de lui Il savait par cœur les beaux endroits de Corneille et de Racine, et de Molière. Je lui ai entendu dire un jour à un homme d'État fort célèbre, qui était étonné qu'il sût tant de vers de comédie : « J'en ai moins joué que vous, mais j'en sais davantage. » Mort en 1734. Villeneuve (Marie-Catherine Desjardins, plus connue sous le nom de Mme de). Ses romans lui firent de la réputation. Au reste, on est bien éloigné de vouloir donner ici quelque prix à tous ces romans dont la France a été et est encore inondée; ils ont presque tous été, excepté l'aide, des productions d'esprits faibles qui écrivent avec facilité des choses indignes d'être lues par les esprits solides : ils sont même pour la plupart dénués d'imagination; et il y en a plus dans quatre I. Yanban est l'auteur du Freÿsset d'Henri royal; Boisguillebert ou (ut des

plans analogues. (Ed.) 3. Né à Lyon, le 3 janvier 1655. (Éd.) S. Au château de Bemetot, arrondissement d'Ivetot. (Ev.) %. Les Mémoires du duc de VUlnrs, maréchal de France ^ 173*, trois volumes in-12, ont été publiés par l'abbé Margon, qui fabriqua les deux derniers volâmes; e'est le même qoi » trois ans après , doana Ita frax ÈÊêmoÊm é» An*« xctck. {Note de M. Beurhot.) , • • i, Kée en i632àAle&6on. (foO Digiti

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

48G ECRIVAmS FRANÇAIS DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

p\$gn de PArloite que dam tous oet insipIdeB éerits glMI te goût des Jeunet
geu. N6e à Alençon» Ten 1640; morte en 1683. TiLUBftS (Pierre bi)» aê à
Cognac, en 1648, jésuite. Il millva Ito lettres, eommc tous ceux qui sont
sortis de cet ordre. Ses «ermens, et Bon Foëme sur Vart de prêcher, eurent
de son temps quelque réputation. Ses stances sur la solitude sont fort au-
dossus de collps de Saint-Amant, qu'on avnît tant vantées, mais no sont pas
encore tout à fait dignes d'un siècle si au-dessus de celui de Saint-Amant.
Mort en 1728. Voiture (Vincent), n6 à Amiens, en 1598. C'est le premier qui
ftft en France ce qu'on appelle un bel esprit. Il n'eut guère que ce mérite
dans ses écrits, sur lesquels on ne peut se fcmer le goût; mais ce mérite était
alors très^nure. On e de hd de trèi-JoUs vers, maie en petit nombre. Ceux
qu'il fit pour la reine Anne dfAntifelw, et qu'on nimirma pas dims son
teeoell, eont im monument de eetle HImM Si régnait à la eonr de eetle nine,
doit les ftondwi lamèfent la neenr etiabonte. i*entends cehû de La Valette,
Ponroit Toir l'éolat sans égal Dans lequel maintenant tous été J*entends
celui de la beauté Car auprès je n'estime guère » i Cela soit dit sans vous
déplaie^ Tout l'éolat do la majesté. n fit aussi des vers italiens et espagnols
sueoéa. Ilort en 1646. Qen*est pas la peine de pousser i»las loin
oeecatalofM. Ony voitun petit nombre de grands génies, un assec grand
dimitateun, et on pourrait donner une liste beaucoup plus longue des
savants. Il sera difficile désormais qu'il s'élève des pénles nouveaux, à
moins que d'autres mœurs, une autre sorte de pouvemement, ne donnent un
tour nouveau aux esprits. îl sera impossible qu'il se forme des savants
universels, parce que chaque science est devenue immense. Il faudra
nécessairement que chacun se réduise à cultiver une petite partie du vaste
cliamp que le siècle de Louis XIV a défriché. 1. Alors on était dans l'usage
de retrancher, dans les vers, les lettres anales qnf inoommoéalent; wm tu
pour vont iU; C'est ainsi qu'en usent les Italiens et les Anglais. La poésie
firangaise est trop flaés^ ettiw*seBfent trop prosaïque. Digitized by GoOglc

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

ARTISTES CÉLÈBRES DU SIÈCLE DE LOUIS XIV. 4\$
ARTISTES CÉLÈBRES. XUSIGIEin. La musique française, du moins îa
vocale, n'a été jusqu'ici du goût d'aucune autre nation. Elle ne pouvait l'être,
parce que la prosodie française est difTérente de toutes celles de l'Europe.
Nous appuyons toujours sur la dernière syllabe, et toutes les autres nations
pèsent sur la pénultième o« mu l^tépea«llièm, aioti qui les Italiens. Notre
lai^gue est la seub qvU Ait dts iiot taralnés ptf to f muatai et ^ qui ne sont
pas prononcés dans la déclamation ordinaire, le sont dans la déclamation
notée, et le sont d'une manltre uniorme glùi'ttUf tictot-rcu, harbari-cu,
fwri^eu.... Voilà ce qui rend la plupart de nO» airs et notre récitatif
insupportables à quiconque n'y est pas accoutumé. Le climat refuse encore
aux voix îa lôfîîreté que donne celui d'Italie; nous n'avons point l'habitude
qu'on a eue longtemps chez le pape et dans les autres cours italiennes, de
priver les hommes de leur virilité pour leur donner une voix plus belle que
celle des femmes. Tout cela, joint à la lenteur de notre chant, qui fait un
étrange contraste avec la thradti de notre nation, rendra toi^ours la musique
française propre pour les seals Frsnçais. ilalgté toutes ces retsoiâ) lee
élfiîiceft qui enl été leii0iMBipB en FMBœ eoiiTieiiieftt que nos
mtuieieîis ont Mt dei rîiefiHf asm ea ijustaiit lettre airs à nos paroles, et que
cette dédamAHoa notée a son» mt «M expression admirable; mais elle ne
l'a que pour des oreillet très-accoutumées, et il faut une exécution paifMte.
UAuitdeseeleiifi : en Italie, il ne faut que des chanteurs. La musique
instrumentale s'est ressentie un peu de la monotonie et • de la lenteur qu'on
reproche à la vocale; mais plusieurs de nos symphonies, et surtout nos airs
de danse, ont trouvé plus d'applaudissements chez les autres nations. On les
exécute dans beaucoup d'opéras italiens; il n'y en a presque jamais d'autres
chez un roi' qui entretient un des meilleurs Opéras de l'Europe, et qui, parmi
ses antres talents singuliers, acnltlTé avec un très-grand soin celui
delanmsique. li)ui(Jéaii-Bairtiete)| aé à fioiOMe, ob 1131, «noié ea Mnee à
rtge de quatone aae, otae sKbant eoœore que Jouer daviolia, ftit le père de la
vraie musique en France. H sut accommoder soa art tu génie de ia langue |
c'est l'unique moyen de réussir. Il est à remarquer qu'alors la musique
italienne no s'éloignait pas de la gravité et de la Uoble simplicité que nous
admirons encore dans les récitatifs de LuUi. Rien ne ressemble plus à ces
récitatifs que le fameux motet de Luigi, chanté en Italie avec tant de succès

dans le xv^e* siècle
Oï et qui oomr mence ainsi : SiwU dreeet «mudt rosa?|
SwKt fugitivi flont; 1. Le grand Frédéric. (Én.) Digitized by Google

«M Frondes relut i annosm Sunt labiles honores. Il Cuit biea
obaemr que dans oette mnsiqiie de paie dédunaticm, qui est la milapée des
anciens, c'est |»riacipalaiient la beavlé iiata« reUe des paroles qui produit la
beauté du chant;

W SÛCUI Dfi UMiS XIV. trmilleBt dm le grand goût : iqais ai k
 cM a le goût petit; si aa manière est aride et léchée, si sas figures grimacent,
 si ses tsbleaiiz sont ieints oomme les.éventails; les élères, sulijugiiés par
 Piniitatioii oa par Tenvie de plaire à un mauvais maître, perdait entièrement
 ridée de la belle aatore. Il y a une fatalité sur les académies : aucun ouvrage
 ^on appelle académique n'a été encore, en aucun genre, lin ouvrage de
 génie. Donnez-moi un artiste tout occupé de la crainte de ne pas saisir la
 manière de ses confrères, ses productions seront compassées et contraintes.
 Donnez-moi un homme d'un esprit libre, plein de la nature qu'il copie, il
 réussira. Presque tous les artistes sublimes, ou ont fleuri avant les
 établissements des académies, ou ont travaillé dans un goût différent de
 celui qui régnait dans ces sociétés. Corneille I Racine, Despréaux, Lesueur,
 Lemoine, non-seulement prirent une route différente de leurs ooiMies, mû»
 Ha les avaient presque tous pour ennemis. Foamm (Nicolas), né ans ladetys,
 en NoimaBdie, en IMé, Art Félève deaongénift; il se pesisotioina à Bmne.
 On l'appéiie le petaCie des gens d'esprit; xm pourrait aussi l'appeler celui
 des gens de goût. Il n*a d'autre défaut que celui d'avoir outré le sombre du
 coloris de l'école romaine. Il était, dans son temps, le plus grand peintre de
 l'Europe. Rappelé de Rome à Paris, il y céda à l'envie et aux cabales; il se
 retira : c'est ce qui est arrivé à plus d'un artiste. Le Poussin retourna à
 Rome, où il vécut pauvre, mais content. Sa philosophie le mit au-dessus de
 la fortune. Mort en 10^5. Lesueur (Eustache) , né à Paris, en 1617 , n'ayant
 eu que Vonët pour maître, devint cependant un peintre excellent. Il avait
 porté l'art de la peinture au jUvm batt peint, lonqii^ monnit à l'âge de
 trente-huit «ns, en lfiB6. BttniMMi e« la Téuonm* ent été ettlbrea. Tieia
 des neiUevis taUeamc qui evnent l'é^se de 8aint-Piei>e de Reme sont du rc
 —ln , du Bourdon et du Yalentin. Lebrun (Charles), né à Paris, en 1619. A
 peine eut-il développé son talent , que le surintendant Fouquet, l'un des plus
 généreux et des plus malheureux hommes qui aient jamais été, lui donna
 une pension de vingt-quatre mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. Il
 est à remarquer que son tableau de la Famille de Darius ^ qui est à
 Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de Paul Véronèse,
 qu'on voit à côté, et le surpasse de beaucoup par les dessins, la composition,
 la dignité, l'expression, et la fidéliàdtt coslame. Les estampes de ses
 tsUeavz des bmcNUas d'Ilsmwdra aMit enem plus lesahées qne les
 baUnilki d» Conilontm, par Baphael et par Jalea Romain. Mort enieoo.

MIGNARD (Pierre), né à Troyes, en Champagne, en 1510, lût le rival de Lebrun pendant quelque temps; mais il ne l'est pas aux jeux de la postérité. Mort en 1695. I. Sébastien Bourdon, né ea 161% neri en tevi. Moite Tateatin, aéca jses, mort en i632. (£».) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

490 Gelée (Claude), dit Le Louvain. Son père qui en voulait faire un garçon peintre, ne prévoyait pas qu'un jour son fils ferait des tableaux qui seraient regardés comme ceux d'un des premiers paysagistes de l'Europe. Mort à Rome, en 1078. Gaspard (Pierre-Jacques). On a de lui des tableaux qui commencent à être d'un grand prix. On rend trop tard justice, en France, aux bons artistes. Un omise médaille y font tout droit « tort à tout » ohéfin d'eux-mêmes » Il n'a eu que attente, par conséquent, pas en U ni ai « ux to médiom « a fait tal faut les autres nations en tout genre » Parrocel (Joseph), né en 1646 | bon peintre et maître de six élèves mort. Mort en 1704. Jean-Étienne (Jean), né à Rouen en 1644, élève de Lebrun, inférieur à son maître, quoique bon peintre. Il a peint presque tous les objets d'une couleur un peu jaune. L'esquissait de cette couleur par une singulière conformation d'organes. Devenu paralysé du bras droit, il s'exerça à peindre de la main gauche, et on a de lui de grandes compositions exécutées de cette manière. Mort en 1717. Saint-Basile Baptiste). Il y a été établi dans la capitale admettait d'un oisif fiid « li me. ÊmeÊmeÊme^Âtmmûfm^m vn des phar béant qu'il y avait Baroqui Oalai da date IMietà, dite la ohatte da TMDillet, ainsi us ebiMfOttm da giiias; al «a aa M a lepfoéhi qaa d^tm ttap foli^tasn foar on tâawm dtaatL Mé en 1651, Mort en 1717. La irtMMB* (€UiafiMM^s'aldislia&aepar«aaB^ iiUble. BorLLONGNE * (Bon) , excellent peintre; la prima en est que as ta.)]leaux sont vendus fort cher. * BouLLONc.NE ^ (Louis). Ses tableaux, qui ne sont pas sans mérite , sont moins recherchés que ceux de son frère. Haoux% peintre inégal ^ mais, quand il a réussi, il a égalé le Kem* bmdt. ItoAim (HyaoteHia); H à F^ignaa an 16M» Quoiqu'on ait giihia da tépaMoà que dans la pomalt , la siaad taUaai où tta mpiimié le cardinal da Boafilni avmnt Tannée Mialet est mahaM^Bom égal àai plus baaaï oumgres de Hubens. Mort en 1743. Detroy ^ (François) a travaillé dans la feiU da RigaBd* On a ée aoi fils des tableaux d'histoire estimés. Watteau' (Antoine) a été dans le gracieux à peu près ce que Teniers a été dans le grotesque. U a fait des disciples dont les taUauz sont recherchés. * I. Hé à PsTisen lerst leorl en tTS%. (ed.) - f. ei te%T. (ed.) 3. Né en iG'iO; et mort à Paris, sa ville natale, en I7i6. (Ed.) %. Né à Paris, en I6ti9 ; mort dans sa ville natale, en I7U. (£s4 5. Né à Paris, en les'i; mort en i73S. (Ed.) 6. Né à Montpellier, en 1677 ; mort en I73*. (Éd) 7. Né à Toulouse, en iQks ; mort à Paris, en i73n. (fr>.) 8. Né à

Valenoiennes , eu lù^k ; il était âgé d'environ trente-sept ans quand a
meut» en im, à Nogent-sur-llame. (XoO Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.57% accurate

I DU SIÈCLE D' LOUIS ;^V. ' 401 Mjmomâf né à Paris, en 1688, a peut-Mfe surpassé tôt» M» peintres par la composition du saloA 4fHmiide, à Versailles. Cette apothéose d'fiiRmle était, me flatterie pour le cardinal Hercule deFleury, qui n'avait rien de commun avec l'Hercule de la fable. îi eût mieux valu, dans le salon d'un roi de France, représenter l'apothéose de Henri IV. Lemoine, envié de ses confrères, et se eroyant mal récompensé du cardinal, se tua de désespoir en 1737. Quelques autres ont excellé à peindre des animaux, comme Desportes et Oudry'; d'autres ont réussi dans la miniature; plusieurs dans le portrait. Quelques peintres, et surtout le célèbre Vanloo ^, Se sont distingués depuis dans de plus grands genres; et U est à croira que M«rlM ^ira pas. JQUUPninn, rnSOmPrÊOna^ •RATlulra, ETC. La sculpture a été poussée à sa perfection aoufl lattis X1Y| et s'est soutenue dans sa force sous Louis XV. Sarasin (Jacques), né en 1598, lit des chefs-d'œuvre à Rome pour le pape Clément VIII. Il travailla à Piffis avec le même Sttccàs. Mort en 1660. PtioET (Pierre), né à Harseille en 1623, uehitaete. sculpteur, et psintra; célèbre par plusieurs olMsfihd'œiim ça^im ?oit a Versailles, llort en Legros etTBÉODOif ont embelli Tltalie de leurs ottmgestlis firsat chacun I k Home, deux modèles qui remportèrent au concours sur tous les autres, et qui sont comptés parmi les chelÎB-d'QSUTre. Legros mourut h Rome en 1719. GiRARDON (François) , né en 1630, a égalé tout ce que l'antiquité a de < plus beau, par les bains d'ApoUon^ et parle tomi^eau du cardinaï de Richelieu. Mort Cil 1715 <. les="" coi="" coustou="" et="" beaucoup="" d="" se="" sont="" tr="" encore="" surpass="" aujourd="" pat="" quatre="" ou="" cinq="" de="" nos="" sculpteurs="" modernes.="" gb="" nantbdil="" ifblum="" auiaaii="" tabjxok="" ib="" fran="" besportes="" n="" mri="" s="" if="" m="" mtt-bafliate="" oldfy="" en="" mort="" ghariea-a="" vanloo="" mourut="" i765.="" son="" fr="" a="" jeanbaptiste="" cessa="" vivre="" pierre="" legros="" faris="" jeabwbaptiste="" zb="" smii="" paris="" le="" jour="" que="" louis="" xiv.="" e="" jsie.="" antoine="" coisevox="" originaire="" lyon="" tskst="" moh="" s.="" trois="" :=="" nieolas="" oaiuamne="" plus="" c="" des="" iett="" b="" i777.="" ghauveau="" i67s="" robert="" nantmil="" k="" heiiurtii="" lim="" fttidri="" vari="" claude="" mellan="" abbetillei="" imi="" parie="" i6ss.="" girard=""

audraa="" .="" lyott="" im="" smrl="" it.="" g="" ieit="" i707.=""
digitized="" by="" googlc=""/>

The text on this page is estimated to be only 28.62% accurate

Clerc ^ les Breveté Poilly \ Picart*, Duchange*, suivis encore par de meilleurs artistes, ont réussi dans les tailles-douces; et leurs estampes ornent, dans l'Europe, les cabinets de ceux qui ne peuvent avoir des tableaux. De simples orfèvres, tels que Claude Ballin et Piem GnoiAnr't ont mlrill d'Ilie ndiaamigdes plot célèbres evtiitos, pirlabeintéde leur deMin et par rôlégaæe de leur es6eutioB. ' MAMiAS»' (FreBQois) a M-n êm mMiSÊn «le hitoetee de rawepe. le eb&teau ou plntAt le palais de Maisons, auprès de Saint-Germafft, est un elMif<4'aMmiv ptiee qell «ut la liberté entière de ee Hwer àM génie. Il n'est pas aussi facile à un génie né avec le bon goût de l'architecture de faire valoir ses talents, qu'à tout autre artiste. Il ne peut élever de grands monuments que quand des princes les ordonnent. Plus d'un bon architecte a eu des talents inutiles. Mansard" (Jules-Hardouin), son neveu, mort en 1708, fit une fortune immense sous Louis XIV, et fut surintendant des bâtiments. La belle chapelle des Invalides est de lui. Il ne put déployer tous ses takots dans caBe de TeiBailles , ofù ilfat gêné par le terrain et par la dispoflitioii dtt petit cbftteau qu'il fidlut conserver. . OttrepieelieàkTiHedeIMSdeii*iBTOLrquoedeasfonl aiieedaiis]e boa geût; rancêime de Jeen Goujon ; et la nouvelle, de Bouchardon : encore sont-elles tontes deaz mal placées. On lui reproche de n'avoir d'autre théâtre magnifique que celui du Louvre, dont on ne fidt point d'usage , et de ne s'assembler que dans des salles de spectacle sans goût, sans proportion, sans ornement, et aussi défectueuses dans l'emplacement que dans la construction ; tandis que les villes de provinces donnent à la capitale des exemples qu'elle n'a pas encore suivis ». La France a été distinguée par d'autres ouvrages publics d'une grande importance : ce sont les vastes hôpitaux, les magasins, les ponts de pierre, les quais, les immenses levées qui retiennent les rivières dans 1. Sébastien Leclerc, né à Metz, en 1637; mort à Paris, en i7i^ C^n.) 2. Pierre Brevet , né à Lyon, ea i66, *reconstralte, brûlée de nouveaa le 22 mars i8i8, et reconstniite encore; pour l'Ctoéra-comique, ou Ips italiens, la salle qui est entre le boulevard et la plaæ des Italiens. (Mole de M. BtU' 0*01.)* ^ ^ ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

DO SLiGtB 0B LOUIS ZIT. 49S Jt'ur lit, les canaux, les écluses, les ports, et surtout l'architecture militaire de tant de places frontières, où la solidité se joint à la beauté. Oii connaît assez les ouvrages élevés sur les dessins de Perrault, de Levau, et de DoiAbat*. * L*«rt des jardins « été créé et perfectionné ptr Li Nobtrb * pour Vt.' giéabtoy et par Là QsamiiBpoar l'iitile. n n'Mt p» Ti^ ah poimé la «mpiicité jniqiiPè «nbiaiBer iuBilièreaient le roi «t le pei». Son élève Cdlineaa m'apioteeté q«e OM hiiloriettes, xtpportéei dans leni de diotionaaim, sont fausses ; et on n% pes besoin de oe témoignage pour savoir qu'un intendant des jaidins ae Mse point ke papes et les rois des deux côtés. La gravure en pierres précieuses, les coins des médailles, les fontes des caractères pour rimphmehei tout cela s'est ressenti des progrès rapides des autres arts. Les horlogers, qu'on peut regarder comme des physiciens de pratique, ont fait admirer leur esprit dans leur travail On a nuancé les étoffes, et même l'or qui les embellit, avec une itt« teUigance et un goût li tare, cpie tdte ^ffe, qni n'a été portée que par laln», nédlait é^être eonaervée cobum on monnmeat dlndus* td«. Enfin la lièele passé a mis estai eà ooas sommes en état de rasienn Uac dans un corps, et de transmettre à la postérité le dépôt de toutes les sciences et de tous les arts, tous powés anssi loin que l'industrie I humaine a pu aller; et c'est à quoi a travaillé une société de savants remplis d'esprits et de lumières. Cet ouvrage immense et immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes. Il a été commencé par messieurs d'Alembert et Diderot, traversé et persécuté par l'envie et par l'ignorance, ce qui est le destin de toutes les grandes entreprises. Il eût été à souhaiter que quelques mains étrangères n'eussent pss défiguré cet isoiporant onrrage par des déclamations puériles et des Xauaeans insipides, qui n'empêchent pas que la veste de Pou* rage M soit utile an gaaia baniain. Gbap. L —

Tiifrodiieitdii. Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. Tous les temps ont produit des héros et des politiques : tous les peuples ont épnrwré des révolutions : loutsa les llstoiies sont presque égales poiv «ai aa ^ aMttre «ae des faite dans sa aiéttoifa. Xsis ■ t. casttds Mfinlt, auquel on doit la eoloanaée de Louvre, né à Paris en I6i3, mort en 1688. Louis LevaUt MTt m leiS, sat poet élè«e

Magois Dorbay, mort en 1697. (Eo.) «. André Lellostre, l'Us d'un jsfdinistr
du roi, né en 1611» à Paris, SMrt en 1697* (iSii) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

m quiconque pense, et, ce qui est plus rare, quiconque a du goût, ne conijde que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux oCi les arts ont été perfectionnés, et qui, awfèat d'époque à la grandeur de Teaprit humain, Bintf rexempie de lâ poÂ4rité. I.eptmiirè»0iifièoh»,à«B laviritiddi i^eUctIMhis, «I eelvi d» Pba^ «td'Aimuto»» m «M des PAnotte, te Bénœ* IhèM» dif AriMli, des Platon, des Aptlles, des Phidias, des PrazilUe; et cet honneti? « M renfermé daae ke Moilat de ift Oièief l» fMte de la terre alors eoinue était barbare. Le second âge est celui de César et d'Augufle, désigné encore par les noms do Lucrèce, de Cicéroa^ de Xilalive» éê Vllgiie» d'HflfMfti d'Ovide, de Varron, de Vitruve. Le troisième est celui qui suivit la prise de Gonstantinople par Mahomet II. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient eutreprenre les rois de rEurope. Les Médicis appelèrent à Florence les savants, que les Turcs chûsaieit de la Grèce ; c'était le temps de la gloire de flbdiik Im beenz*«rti y avaient d4ià x^piit wm vitaivreUe; lee IlriiM Iv honorèrent du nom de Tertu, comme les premiers Grecs les avaient Mi racsténséadunomdesegeise. Tout tendait èl» y •rfeetiani Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, le troimieat d— un terrain favoraUa, où ils fruQl*fiènnnt tout à coup. La Fmeet FAn» gieterre, rAllemagne, l'Espagne , voulurent à leur tour avoir de ces fruits : mais ou ils ne viAient point daiia oeieUvit^ oai hien ila déi^ aérèrent trop vite. François 1" encouragea des savants, mais qui ne furent que savants : il eut des architectes; mais il n'eut ni des Michel-Ange, ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture; les peintres italiens qu'il appela ne firent point d'élèves français. Quelques épigranunes et quelques contes libres composaient toute notre poésie^ Rabelais était notre seul lim de prose k la mode, dm Innii de Henri n. En un mot les Italiens seuls avaient tout, si tous en eaoeplei la musique, qui n'était pas encore perfscionnée, et U iphiloecophie eipôrintalOi inconnue partout également, et qu'enfin Gililée fit connaître. Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV; et c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts, à la vérité, n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste et les Alexandre; mais la raison humaine en général s'est

perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce temps; et il est vrai de dire qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu, jusqu'à ces Ues qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts| dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans nos mœurs, un gouvernement une révolution générale qui doit leur servir de modèle»*

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate

CHAPITRE I. — INTRODUCTION. ' 495 nclle à la vérité
gkdre de notre p[^]atrie. Cette heureuse mflOfIDôe ni s'est pas même arrêtée
en France; elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont
avait alors besoin cette nation spirituelle et liariUe; elle a porté le goût en
Allemagne, les sciences en Russie; elle a même ranimé l'Italie qui
languissait, et rjSmope ê dû sapoUteasi fit l'esprit de société à la cour do
Louis XIV. Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de
Bialheurg et de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens
piisttiles ntepêche pas le» priooea d'Être ambitieux, les peuples d'ôU»
sMItiMoc, tes prêtm «l lis «(ùmi d'âtra quelquefois liouiaats «I ImitMi. Tm
iM flièslM m rsnsfnWent par U mtehanoeiA te Kwiinm v[^]if Ml msali[^]tt»
cas qoatn diiUaga4i par lis grands talents. Avant îo siècle que j'appelle de
Louis XfV, et qui commence à pea près î l'établissement de l'Académie
française', les Italiens appelaient les ultraruoiitains du nom de barbares; il
faut avouer que les Français méritaieit en queliio sorte celle injure. Leurs
pères joignaient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté
gothique. Ils n'avaient presque aucun des arts aimables, ce qui prouve que
les arts Vtiles étaient négligés; car lorsqu'on a perfectionné ce qui est
nécessaire, on trouve hie«tôt le beau et l'agréable; et U n'est pas étonnât fM
la fémtnf WMrtp[^], la poésie, l'éloquence, la phitaiopkitf tesnti.preflqut
i/mnam 4 wm Mliia qui, ayam te part» vu roeta et sur la IMitomtet (lAtnlt
pourtant point de flotte, «tqvi, ilMntlelu» àl«ietet avait 4 pÉbua foalqiea
maiu»* lectures grossières. Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les
Portugais, les Flainands, les Hollandais, les Anglais, firent tour à tour le
commerce de la France, qui en ignorait les principes. Louis XIII, à son
avènement à la couronne, n'avait pas un vaisseau : Paris ne contenait pas
quatre cent mille hommes, et n'était pas décoré de quatre beaux édifices: lea
autres villes du royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au delà de la
Loire. Toute la noblesse, cantonnée à la campagne dans des donioQS
fntour[^]s de fossés, opprimait ceux qui cuUiviaat la tem. liaBde elmûM tetat
presque IntpntiMbkyi; les villes teieni sans pelioe» V6M sans aifenft» et le
gonvenemeat presque toujours sans oédit panel les «étions 4traagàr«8i On
ne doit pas se dissimuler que d[^]uis la décadence de la fitmille de
CUerleougnei la France avait langu plus ou moins dans eatte faiblesse,
pene çu[^]eUe n'iait pies[^]ae jamais jeui d'uni bon fouvemement. Il faut,

pour qu'un État soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les lois , ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. En France, les peuples furent esclaves jusque vers le temps de V^luⁱi^p^6*Àugusteⁱ les seigneurs fm-Qut tyrans jui>qu'À 1. Louis xiv est né le S septembre loas» i'étabUftiSflMat da l'Académie lrsQ|aisQ §st de md, {Note d« M* Bmakot.) ' Digitized by Googlt*

I 496 CHAPITRE I. — INTRODUCTION. lOttiB ZI; et Im nràs, toujours oeevpés à soutenir leur autorité contre Isurs ?assMi, n*tourént jamais ni la temps da songar an bmihenr de lauis si4«te, ni la poufoir da las rendra liauranx. Louis XI fit beaucoup pour la puissance royale , mais rien pour la fittiaité et la gloire de la nation. François I** fit naître le oommerœ, la navigation, les lettres, et tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, et tous périrent avec lui. Henri le Grand allait retirer la France des calamités et de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la maison i d'Autriche, le calvinisme, et les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moin^ U commença cet iMmem ouvrage. Ainsi j pendant neuf cente années, le génie des Français a été presque toujours rétréci sous un gouvernement gotldqne, au milîeu des diTisions et des guerres dviles,^ n'ayant ni lois ni coutumes fixes, eliangant de deux siècles en deux siècles un kngage tocjours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre et l'oisiveté; les ecclésiastiques vivant dans le désordre et dans l'ignorance; et les peuples sans industrie, croupissant dans leur mistre. Les Français n'eurent part ni aux grandes découvertes ni aux inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les ^ glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai système de l'univers, ne leur appartiennent point; ils faisaient des tournois , pendant que les Portugais et les Espagnols découvraient et conquéraient de nouveaux mondes à l'orient et à l^Nsei- i dent du numde connu. Chaifes-Qufnt prodiguait déjà en Europe les • trésors du Mexique, avant que quelques sujets de François I** eussent ^Mcouvert* la contrée inculte du Canada 'y mdis par le peu mêm» qa» firent les Français dans le commencement du xn* siècle, on Tit de ^i ils sont capables quand ils sont conduits. | On se propose de montrer ce qu'ils ont été sous Louis XIY. Il ne faut pas qu*on s'attende à trouver ici , plus que dans le tableau des siècles précédents, les détails immenses des guerres, des attaques de villes prises et reprises par les armes, données et rendues par des traités. Mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, et disparaissent pour ne laisser voir que les grands événements qui ont fixé la destinée des empires. Tout ce qui s'est fait ne mérite pas

d'être écrit. On ne s'attachera, dans cette histoire, qu'à ce qui mérite l'attention de tous-les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, et conseiller l'amour de la Vertu, des arts, et de la patrie. On a déjà vu ce qu'étaient la France et les autres États de l'Europe avant la naissance de Louis XIV; on décrira ici les grands événements politiques et militaires de son règne. Le gouvernement intérieur du royaume, objet plus important pour les peuples, sera traité à part»

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

PRiB I. — iNTMiyucnoir* W La vie privée de Louis XIV, les particularités de sa cour et de son règne, tiendront une grande place. D'autres articles s'attachent à tout les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siècle. Enfin on parlera de l'Église, qui depuis si longtemps est liée au gouvernement; qui tantôt l'inquiète et tantôt le fortifie; et qui, instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique et aux passions humaines. Chap. II. — Des États de l'Europe avant Louis XIV» • * Il y avait déjà longtemps qu'on pouvait regarder l'Europe comme une espèce de grande légalité partagée en plusieurs États, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondants les uns avec les autres; tous ayant un même fond de religion . quoique divisés en plusieurs sectes; tous ayant les mêmes principes de droit public et de politique, inconnus dans les autres parties du monde- C'est par ces principes que les nations européennes ne font point esclaves leurs prisonniers, qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis, qu'elles continuent de la piété et de quelque droiture certains princes, comme de rempeindre dot foia» et de astens moins jura pelBiiiala« et qu'elles aident à tout dans la «go politique de tenir entre elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu * de la guerre, et entretenant les uns chez les autres des ambassadeurs ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, et garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre. Depuis Charles- Quint la balance penchait du côté de la maison (l'Autriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'Espagne, du Portugal, et des trésors de l'Amérique ; les Pays-Bas, le Mexique, le royaume de Naples, la Bolivie, la Hongrie, l'Allemagne même» al on peut le dire, étaient devenues son patrimoine; et si tant d'États avaient été réunis sous un seul chef de cette maison il n'y avait à craindre que l'Europe lui aurait enfin été sacrifiée. Si l'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France : il est d'une plus grande étendue; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes et patients dans le travail. La nation allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la France sous les premiers rois Capétiens , qui étaient des chefs, souvent mal

obéis, de plusieurs grands vassaux et d'un grand nombre de petits.
Aujourd'lini aoiianla viUaa libres, et qu'en nomme in^^érialés, envim autant
de aouveraina aéculiers, préa de quarante piîncea ecclé8îaati

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

CHAPITU U* — • DfiS ETATS DS I

AVANT hQim xnr* 499 raristociatie allemande en une monarchie
 absolue, et commcut il fut sur le point d'être détrôné par OustâTtt-Adolphe.
 Son fils, Ferdinand IU , qui liàrita ;de sa politique , et fit. comme M la guem
 de aon cabinet, régna pendant la.minorité de I^vis XIV* L'Allemagne
 n'était point alon aussi florissanle qu'elle l'est devenue * depuis; le luxe y
 était inconnu^ et les commodités de la vie étaient encore très-rare chez les
 plus grands seigneurs. Elles n*y ont été portées que vers l'an 1686 par les
 réfugiés français qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile et
 peuplé manquait de commerce et d'argent; la gravité des mœurs et la lenteur
 particulière aux Allemands les privaient de ces plaisirs et de ces arts
 agréables que la sagacité italienne cultivait depuis tant d'années, et que
 l'industrie française commençait dès lors à perfectionner. Les Allemands,
 riches chez eux, étaient pauvres ailleurs; et cette pauvreté, jointe à la
 difficulté de réunir en peu de temps sous les mêmes étendards tant de
 peuples diffl(érents, les mettait à peu près, comme aujourd'hui, dans
 l'impossibilité de porter et de soutenir longtemps la guerre chez leurs
 Toisins. Aussi c^est presque tondeurs dans Fempire que les Français ont
 fait k guerre contre les empereurs. la dliltonee dn goiifaraeaint et du génie
 paraît rendre lea Fiaiifaia pbis pwprss peut l'attaqie» at Jea Allfwnands nour
 la ^^f^^w^ M L'MfAffMSi L'Espagne, gouvernée par la branche aînée de la
 maison d'Autriche, avait imprimé, après la mort de Charles-Quint, plus de
 terreur que la nation germanique. Les rois d'Espagne étaient
 incomparablement plus absolus et plus riches. Les mines du Mexique et du
 Potosi semblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Vous
 avez vu ce projet de la monaiohiei on plutôt de la supériorité univetselle sur
 notre continent chrétien commancé par Charlee-Qulnti at soutenu par
 Philippe IL La' grandeur espagnole ne fut plus, sous Philippe III, qu'un mta
 corps sans substance, qui avait plus de r^utation que de force. Philippe IV,
 héritier de la faiblesse de son père , perdit le Portugal par sa négligence, le
 Roussillon par la faiblesse de ses armes, et la Catalogne par l'abus du
 despotisme. De tpls rois ne pouvaient être longtemps heureux dans leurs
 guerres contre la France. S'ils obtenaient quelques avantages par les
 divisions et les fautes de leurs ennemis, ils eu perdaient le fruit par leur
 incapacité. De plus, ils commandaient à .des peuples que leurs privilèges
 mettaient en droit de mal servir; les Castellans avaient la prérogative de ne
 point combattre hors de leur patrie ; les Aragonais disputaient sans cesse

leur liberté contre le conseil royal; et les Catalans, qui regardaient leun roia comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces* T *Biipagno cependant, réunie «rec rempire, mettait un poids redoutable dans la halanoe de TSurope. Digitized by Googlt*

500 CBAPmUB U. MS ÉTAIS h'EmOBE DU PORTUGAL. Le Porhipal redevenait alors un royaume. Jean, duc de Bragance, prince qui passait pour faible , avait arraché cette province à uii roi plus faible que lui. Les Portugais cultivaient par nécessité le commerce, que l'Espagne négligeait par flafté; ils Tenaient de se liguier avec la Vnoob et la Hollande, en 1641 , contre l'Espagne. Cette iévoliiti

•AVANT LOUIS XIV. Ml nous rayons déjà dit, la trône et la f ie
 sor un 6ciafaiid, ptr une révolution presque inouïe. Cette fJTuerre civile,
 commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un temijs
 l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins : elle perdit sa
 considération avec son bonheur; son commerce fut interrompu; les autres
 nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au temps où elle devint
 tout à coup plus formidable que jamais, sous la domination de Gromwell,
 qui l'assujettit en portant r£vangile ŪÊM «Demain, l'épée dans rautre, le
 masque de la tfM0mm le Tisage , et qui , dans iob goQveniemeiiti coumt
 det f«uJlt48 d'an gmnd tiA tome les crimes d'un usurpateur. DE ROME.
 Cette balance que l'Angleterre s'était longtemps flattée de maintenir entre
 les rois par sa puissance, la cour de Rome essayait de la tenir par sa
 pohtique. L'Italie étaitdivisée, comme aujourd'hui, en plusieurs
 souverainetés : celle que possède le pape est assez grande pour le rendre
 respectable comme prince , et trop petite pour le rendre redoutable* La
 nature du gouvernement ne sert pas à peupler son pays, qui d'ailleon a peu
 d*aigenl et de commerce; son autorité spirituelle, toujours un peu mêUe de
 temporel, est détruite et alihorrée dans la moitié de la ^irétiaité; et si dans
 fanlro il est ngardé comme un pftra, il a des enflants qui lui résistant
 quelquefois a?eo raison et aveo snecès. La maxime de la France est de le
 regarder comme ime personne sacrée^ mais entreprenante, à laquelle il faut
 baiser les pieds, et lier quelquefois les mains. On voit encore, dans tous les
 pays catholiques, les traces des pas que la cour de Rome a faits autrefois
 vers la monarchie universelle. Tous les princes de la religion catholique
 envoient au pape, à leur avènement, des ambassades qu'on nomme
 d'obédience. Chaque couronne a dans Rome un cardinal, qui prend le nom
 de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchés, et s'exprime
 dans ses bulles comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissiom* Tons
 les évêques italiens, espagnols, flamands, se nomment évêques par la
 permission divine, et%par ciUe d» «atnt^t^e. Beaucoup de prélats français,
 ws 168)t r^elèmtt oatte iénnule si inconnue aux premiers siècles; et nous
 avons tu de nos JourSt en 175é,r un éTéque (Stuart Fitfr4ames, érdque de
 Soissons) assez courageux pour remettre dans un mandement qui doit
 passer à la postérité; mandement, ou plutôt instruction unique, dans laquelle
 il est dit expressément ce que nul pontife n'avait pas osé dise, ^pie tous les
 hommes | et les infidèles mêmes, sont nos frères. Enfin le pape a conservé,

dans tous les Etats catholiques, des prérogatives qu'assurément il n'obtiendrait pas si le temps ne les lui avait pas données. Il n'y a point de royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la première année des bénéfices
oonrsloriauz^ Lia religieux, dont les ebefs résident à Ronui, aient encore autant I Digitized by Google

508 CHAPITRE n. — DES ÉTATS DE L'EUROPE de sujet
immédiat du pape, répandus dans tous les États. La coutume, qui fait tout,
et qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des lois,
n'a pas toujours permis aux princes de remédier entièrement à ce danger qui
tient d'ailleurs à des choses regardées comme sacrées. Pitler serment à son
seigneur qu'il n'a son souverain est une crime de lèse-majesté dans un laïque ; c'est
dans le cloître, un acte de hérésie. La difficulté de savoir à quel point on
doit obéir à son* TOrain étranger, la facilité de se laisser séduire, le
plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne soi-
même, l'esprit de trouble, le malheur des temps, n'ont que trop souvent
porté des ordres entiers de religieux à servir Rome contre leur patrie.
L'esprit éclairé qui règne en France depuis un siècle, et qui s'est étendu dans
presque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons
livres écrits sur cette matière sont de vrais services rendus aux rois et aux
peuples; et un des grands changements qui se font par ce moyen dans
nos mœurs sous Unâ XIY, c'est la persuasion dans laquelle les religions
commencent tous à être qu'ils sont obligés da roi au lieu d'être serviteurs du
pape. La Juridiction, cette marque essentielle de la souveraineté, est encore
demeurée au pontife romain. La Pologne même, malgré toutes ses Hérésies
de l'Église gallicane, souffre que l'on appelle au pape en dernier ressort dans
quelques causes ecclésiastiques. Si l'on veut dissoudre un mariage, épouser
sa cousine ou sa nièce, se faire relever de ses vœux, c'est encore à Rome,
et non à son évêque, qu'on s'adresse; les grâces y sont taxées, et les
particuliers de tous les États y achètent des dispenses à tout prix. ; Ces
avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus
grands abus, et par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés,
sont maintenus avec art. Berne ménage son crédit avec autant de
politique que la république romaine en mit à conquérir une moitié du monde
connu. Jamais cour ne sut mieux se conduire selon les hommes et selon les
temps. Les papes sont presque toujours des Italiens Unanimes dans les
affaires, sans passions qui les aveuglent ; leur conseil est composé de
cardinaux qui leur ressemblent, et qui sont tous animés du même esprit. De
ce conseil émanent des ordres qui vont Jusqu'à la Chine et à l'Amérique : il
embrasse en ce sens l'univers ; et on a pu dire quelquefois ce qu'avait (lit
autrefois un étranger du sénat de Rome : « J'ai vu un consistoire de rois. »
La plupart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de

cette cour; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de , justice à sa
prudence. Je ne sais si une autre nation eût pu conserver si longtemps dans
l'Europe tant de prérogatives toujours combattues; tous airtfe conr fat edt
peuMCve perdues, ou par sa fierté, ou par sa mëllesie, ou par sa kmenr» on
par sa fhracilé ; mais Rome, employant piesque toofont à pwpm la flmeté et
la soe|>lesse, a oonaené tout ce qu'elle a pu humainement gMder. On la fit
rampante sons Ghirice- ' Quint, terrible au roi de Fraaeo Henri m, ennemie
et amie tour à tsw 4e Heui IV, «Mie «m Louia zm, eppeaéo oamtoneaf à
Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.86% accurate

AVANT LOUIS XIV. 508 Louis XIV daos le temps qu'il fut à craindre, et souyent ennemie secrète des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des Turcs. Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, et de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui 'à Rome de cette ancienne puissance qui , six sièdes aupaxavanti avait voulu soumettre l'empire et l'Europe à la tiare. Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les papes surent prendre autrefois avec tant d'art et de grandeur, de créer et de dûuner des royaumes : mais le roi d'Espagne, possesseur de cet fstat, ne laissait à la cour romaine que l'honneur et le danger d'avoir unvissaltrop pidfltant Au reste» l'Etat du pape était dans ime paix heureuse qui n*aTait été altérée que par la petite guerre dont j'ai parlé entre les caidinaux Ba^ beiini noTewt dupepe Urbain vm, et le duo de Paimt^ * m muas m ifnàUM» Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les Turcs et l'empereur; elle défendait à peine ses États de terre ferme des prétentions de l'Allemagne et de l'invasion du Grand Seigneur. Ce n'était plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui, cent cinquante ans auparavant, avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse de son gouvernement subsistait; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force, et la ville de Venise était, par sa situation, ineapaUe d'êtie domptée, et, par sa fUidesse, incapable de fiure des oimqiaAlm» L'fitat de Horenee jouissait dt la tran^Uité aide l'abondanoi iMia le gouvernement deallédic^; las lettres, les arlai et Ja poUteise» que les Médicis avaient fait naître, florissaient eneore* La Toeeane alen était en Italie ce qu'Atbànes avait été en Grèce. La Savoie, déchirée par une guerre civile et par les troupes françafses et espagnoles, s'était enfin réunie tout entière en faveur de la France, et contribuait en Italie à l'affaibii Moment de k puissance ' autrichienne. Les Suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux; ils étaient pauvres; ils ignoraient les sciences et tous les arts que le luxe a fait naître; mais ils étaient asges et heuseux'. I . Essai fur Us m(vuf«. chap. CLXiXf . 3. Vers le sflôliea du règoe 4eLosisXI T«ks sciences ont élé cultivées «s Suisse. Ce pays a produit depais quatre grands géomètres du nom de BernoiUi , dont les deux premiers appartiennent au siècle passé , et le célèbre aMtonisIc Haller. C'est aotuelleâlnl «m te eoettées de l'Europe où

il y a le plus d'instruction , où les sciences physiques sont le plus répandues, et les arts utiles cultivés avec le plus de succès. La philosophie proprement dite. la « tête de la politique, y ont fait moins de progrès: mais leur marche doit nécessairement être plus lente dans les petites nations que dans les grandes monarchies. (M. de Lamoignon) Digitized by Google

504 CHAPITRE U. — DES ETATS DE L'EUROPE DES
ÉTATS DU NORD. L'initiation du nord de l'Europe, la Pologne, la Suède, le Danemark, la Russie, étaient, comme les autres puissances, toujours en défiance ou en guerre entre elles. On voyait, comme aujourd'hui, dans la Pologne, les magnats et le gouvernement des Goths et des Francs, un roi électif, des nobles partageant sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles; point de villes fortifiées; presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois ou par les Moscovites, et tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les paysans mêmes dans les états généraux, mais alors plus soumise à ses rois que la Pologne, furent victorieux partout. Le Danemark, autrefois formidable; la Suède, ne l'était plus à personne; et sa véritable grandeur n'a commencé que sous ses deux rois Frédéric III et Frédéric IV. La Moscovie n'était encore que barbare. DES TURCS. Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient été sous les Sélims, les Haïdar, et les Soliman : la mort corrompait le sérail, sans en augmenter la cruauté. Les sultans étaient en même temps et les plus despotiques des souverains dans leur sérail, et les moins assurés de leur trône et de leur vie. Osman et Ibrahim venaient de mourir par le cordeau. Mustapha avait été deux fois déposé. L'empire turc, ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les Persans; mais, quand les Persans le laissaient respirer, et que les révolutions du sérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté; car depuis Tembour de Borysthène jusqu'aux États de Venise, on voyait la Moscovie, la Hongrie, l'Asie Mineure, la Grèce, les îles, tour à tour en proie aux armes des Turcs; et dès l'an 1644/ ils faisaient constamment cette guerre de Candie si funeste aux chrétiens. Mais étaient la situation, les forces et l'intérêt des principales nations européennes vers le temps de la mort du roi de France Louis XIII. SMATIOR DU LA PRANGS. La France, alliée à la Suède, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, et ayant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soutenait contre l'empire et l'Espagne une guerre ruineuse aux deux partis, et funeste à la maison d'Autriche. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siècles entre les princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés et des provinces ravagées pour obtenir quelques petites villes frontières dont la possession vaut ni plus ni moins que la conquête. • Les généraux de Louis

xm avaient pris le Boussilloii ; les Catalans venaient de se donner à la F^{oo}i
prcrtectrioie de la liberté qu'Os dé* fondaient contre leurs foisj mais ces
succès n'avaient pas empêché que Digitiztxi by Google

À l'âge de Louis XIII les ennemis n'eussent pris Corbie en 1636, et ne fussent venus jusqu'à Poitiers. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitants; et le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochères de Paris & fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, et pour re« pousser les ennemis des portes de la capitale. Les Français étaient donc « it beauoioq; » de mal aux Espagnols et aux Allemands, et n'en avaient pas moins essuyé. Fortes de la jeunesse après la mort de Louis XIII et malheureux du temps. — Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Wallenstein, un duc de Weimar, Piccolomini, • Jean de Vert, le maréchal de Guebriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte-duc d'Albion, mais surtout le cardinal de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe, n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'état et de guerre célèbres : la politique et les armes semblent malheureusement être les deux processions les plus naturelles à l'homme : il faut toujours ou négocier ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, et le peuple attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune. La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vu faire du temps de Louis XIV; les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun général, depuis le siège de Metz par Charles-Quint, ne s'était vu à la tête de cinquante mille hommes; on assiégeait et on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance. Les piques et les arquebuses étaient en usage : on se servait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il restait encore des anciennes lois des nations celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coutume : il envoya un héraut à Bruxelles déclarer la guerre à l'Espagne en 1635. Vous savez que rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées : le cardinal infant, le cardinal de Savoie, Richelieu, La Valette, Sourdis, archevêque de Bordeaux, le cardinal Théodore Trivulce, commandant de la cavalerie espagnole, avaient endossé la cuirasse et fait la guerre eux-mêmes. Un évêque de Mende avait été souvent intendant d'armées. Les papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au cardinal de La Valette qu'il le dépouillerait du cardinalat s'il ne quittait les armes;

mais, réuni avec la France, a le combla de bénédictions. Les ambassadeurs, non moins ministres de paix que les ecclésiastiques, ne fusaient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées auprès desquelles ils étoient employés. Ghamacé, envoyé de France en Hollande, y commandait un régiment en 1037, et depuis même l'ambassadeur d'Estrades fut colonel à leur service. La France n'avait en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

j05 chapitre II. — DES ÉTATS DE L'EUROPE effeoUfii sur
piod. La marine anéantie depuis doB siècles, rétablie un peu par le cardinal
de Richelieu , fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n*avait qu'environ
quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire; mais l'argent était à vingt-
six livres le marc : ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre
vingt-cinq millions de notre temps, où la valeur arbitraire du marc d'argent
monnayé est poussée jusqu'à quaninle-n?uf livres et demie; celle de l'argent
fin à cinquante-quatre livres dix-sept sous ; valeur que l'intérêt public et la
justice demandent qui ne soit jamais changée'. Le commerce, généralement
répandu aujourd'hui, était en très-peu dé mains; la police du royaume était
eatiôreme&t négligée, preufe oertaine d'une administration peu heureuse.
Le cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur 'attachée à cellé de
rCtat, avait eomI. Comme, dans la suite, il sera souvent question de cette
opération surlts monnaies, et que M. de Voltaire n'en a discuté les effets
dans aucun àb SeS ouvrages, on nous pardonnera d'entrer ici dans quelques
détails. lA lme naménii* n'sat qu'une déBomination arbitraire qa'on emploie
pour exprimer une certaine partie d'un marc d'argent. Cette proposition, le
mtre d'argent vaut cinquante livres, est l'équivalent de celle-ci : j'appellâ
Uvrela oinqvantlftne paitie dit nuro émargent, âtati, m édH qui prononoertH
qm le marc d'argent vaudrait cent livres ne ferait autre chose que déclarer
que, dans la suite, on donnera dans les actes le nom de livre à la centième
partie du marc d'argent, au lieu de donner ce nom à la cinquantième. Cette
opération est donc aheelBHWt iadiUireBle tm iHi leiïiii mais lUe ae ftot pas
ém ses effets. Il est d'un usage général d'exprimer en livres la valeur de tous
les eneagements pécuniaires; si donc on change cette Moaiaatiott de livre»
et qo^BO lieu d'exprimer la cinquantième partie d'un marc d'argeal, par
exemple, elle n'en exprime que la centième, tout débiteur, en payant le
nombre de livres qu'il s'est engagé de payer, ,ne donnera rèNiemeiit qat la
moltilde ee qu'il devait. Ainsi, ce changement, purement grammatical,
devient l'équivalent du retnmohement de la moitié des dettes ou des
obligations payables en argent. D'où il résulte pour un Etat qui ferait une
opération semblable ; 1° Une réduction de la dette publique à la moitié de
savalMIFy M ^piitt faire une banqueroute à cinquante pour cent de perte. t*
Um diminution 4e moitié dans ce que l'Etat pa^e en gages, en appointe^
ments, en pensionSt ce qui fait une économie de moitié sur les places

inutiles ou jugées telles, et une diminution sur les places utiles et trop payées : car on sent que, pour les places utiles, une augmentation de gages ueyient une suite nécessaire de cette opération. 3«» Une diminution aussi de moitié dans les impôts qui ont une évaluation fixe en argent : on les augmente proportionnellement dans la suite; mais cette augmentation M fut moins promptmmnt que le cbantftmint des monnaies. Souvent un gouvernement faible a profité de cette circonstance pour faire, dans la forme des impôts, des changements qu'il n'aurait osé tenter directement. k" Une perte de moitié pour les particuliers créanciers d'aotmapartioriisn; injustice qu'on leur fait sans aucun avantage pour l'IStat. s* TJn mouTement dans les prix des denrées, qui dérange le oonuneroe, parce que les denrées ne peuvent pas doubler de pnx sur^le-ehamp, ni aussi promptement que l'argent. Ainsi, cette opération est une manière de faire une banqueroute, et de manquer à ses engagements , qui eatratne de plus avec elle une injustice envers un très-grana nombre de citoyens, même de ceux qui ne sont pas créanciers de l'Etat, une secousse dans le commerce, et du desordre dsju la perception des impôts. -«^ Mais si, daos quelque Ktat del'Surope, on établissait un système plus rai« Digitized'oy Google

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

507 mencié à rendre la France formidable au dehors, sans avoir encore pu la rendre bien florissante au dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés ni gardés; les brigands les infestaient; les rues de Paris, étroites, mal pavées, et couvertes d'immondices dégoûtantes, étaient remplies de volubus. On Toit, par les registres du parlement, que le fnet d9 oette étatt féduil alon à quaranto-einq koauaes mal payés, et qui même ne senraient pas» la non da Fnngoia II, laVianoe ifaH M to^ooa cm d&* ehir6e par des guerres dyUes, ou troublée par des fâctions. Jamais la joug a'aTfut- été porté d'une manière paisible et volontaire. Laa saignaaisawbaiit été élefés dans les conspirations ; o'édjl l'art da la cour, comme celui de plaire au souverain Ta été depuis. Cot espùt dû dîsGordi et de faotioa avait passé de la cour jusqu'aux Bonnables sur les monnaies que celui qui est adopté chez presque toutes les nations, et au'on fût obligé , pour donner à ce système plus de perfection et de simplicité, de changer la valeur de la livre numéraire, alors on éviterait les inconvénients dont nous venons de parler, et on se mettrait à l'abri de toute injustice, en déclarant que tout ce qui devait être payé en livres anciennes ne pourrait être acquitté qu'en payant, non le même nombre de livres nouvelles , mais un nombre de ces livres qui représenterait un égal poids * d'argent. Voici maintenant en quoi nous croyons que demient consister les ebtingenients dans les monnaies : 1* A rapporter toutes les évaluations en monnaies à un certain poids d'un écal des deux métaux prfeienz, à l'argent , par exemple , et à ne fixer aucun rapport entre la valeur de ce métal et celle de l'autre, de l'or, par exemple. En effet, toute différence entre la proportion fixée et celle du commerce est une source de profit pour quelques particuliers, et de perte pour les autres. 9* A éhuiger les dénominations et les monnaies, de manière que chaque monnaie répondît à un nombre exact des divisions de la livre numéraire et du marc d'argent, et que les divisions de la livre numéraire et celles du marc d'argent eussent entre elles des rapports exprimés par des nombres entiers et ronds. L'usage contraire a concentré entre un petit nombre de personnes la connaissance de la valeur réelle des monnaies; et dans tout ce qui a rapport au commerce, toute obscurité, toute complication est en avant au lieu d'être an petit nombre sur le plus grand. On pourrait joindre à l'empressement sur chaque monnaie, un nombre qui exprimerait son poids, et sur celle d'argent (Toy. n° i), sa valeur numéraire. 3« A faire les monnaies d'un métal pur :

parce que c'est un moyen de faciliter la connaissance du rapport de leur valeur avec celui des monnaies étrangères, et de procurer à sa monnaie la préférence dans le commerce sur toutes les autres; 2» parce que c'est le seul moyen de parvenir à l'uniformité du titre des monnaies entre les différentes nations, uniformité qui serait d'un grand avantage. L'uniformité, dans un seul Etat, s'établit par la loi; elle ne peut s'établir entre plusieurs que par la loi ne s'acquiesce que par la nature, et ne fixe rien d'arbitraire. 4" A ne prendre de profit sur les monnaies que ce qui est nécessaire pour couvrir la dépense de leur fabrication. Cette fabrication a deux parties: les opérations nécessaires pour préparer le métal à un titre donné, et celles qui réduisent le métal en pièces de monnaie. Ainsi on rendrait, pour cent marcs d'argent en lingots, cent marcs d'argent monnayé, moins le prix de l'essai et celui de leur fusion en monnaie. On rendrait pour cent marcs d'argent allié à un centième quatre-vingt-dix-neuf marcs d'argent monnayé, moins les frais légitimes pour l'affiner et le réduire ensuite en monnaie. Ces moyens très-simples auraient l'avantage de rendre si clair tout ce qui regarde le commerce des matières d'or et d'argent, et la monnaie, que les mauvaises lois sur ce commerce, et les opérations pernicieuses sur les monnaies, deviendraient absolument impossibles. (Ed. de l'Institut)

I 508 CHAPITRE II. — LES ÉTATS DE L'EUROPE moins
villes, et poilédait toutes les communautés du royaume : se disputait tout,
parce qu'il n'y avait rien de réglé : il n'y aifalt pSi jusqu'aux paroisses de
Paris qui n'en vinssent aux mains; les processions se battaient les unes
contrn les autres pour l'honneur de leurs bannières. On avait vu souvent les
chanoines de Notre-Dame aux prises avec ceux de la Sainte-Chapelle : le
parlement et la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas dans
l'église de Notre-Dame, le jour que Louis XIII mit son royaume sous la
protection de la vierge Marie Presque toutes les communautés du royaume
étaient armées ; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duel.
Cette barbarie gothique , autorisée autiefois par iee Mil mêmes, et devenue
le eanc tère de la natkm, contrilmaient encoie, autant que tes guerres dvttas el
étrangères, à d^upler le pays. Ce n'est pas trop dir»y que dans le cours de
vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus
de gentilshommes français de la main des Rtançais mêmes que descelle des
ennemis. On ne dira rien ici de la manière dont les arts et les sciences
étaient cultivés; on trouvera cette partie de l'histoire de nos mœurs à sa
place. On remarquera seulement que la nation française était plongée dans
l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peu]le. On
consultait les astrologues, et on y croyait. Tous les mémoires de ce temps-
là, à commencer par l'Histoire du président de Thou, sont remplis de
prédictions. Le grave et sévère duc de Sully rapporte sérieusement celles
qui furent faites à Henri IV. Cette crédulité , la marque la plus iniàible de
l'ignorance, était si accréditée qu'on eut toîa de tenir un astrologue caché
près de la chambre de la reine Anne d'Autriche au moment de la naissance
de Louis XIV. Ce que l'on eioira à pdne, et ce qui est pourtant rapporté par
l'ahbé Vittorio Siri, auteur contemporain très-instruit, c'est que Louis xm eut
dès son enfance le surnom de Ju\$tê, parce qu'il était né sous le signe de la
balance. La même faiblesse, qui mettait en vogue cette chimère absurde de
l'astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions et aux sortilèges : on en
faisait un point de religion; l'on ne voyait que des prêtres qui conjuraient
des démons. Les tribunaux, composés de magistrats qui devaient être plus
éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des sorciers. On reprochera
toujours à la mémoire du cardinal de Richelieu la mort de ce fameux curé
de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme magicien par une
commission du conseil. On s'indigne que le ministre et les juges aient eu le

incapacité de croire aux diables de Loudun, ou de se haribler d'avoir fait périr
un innocent dans tes flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à ta
dernière I. Les lettres patentes sont du 10 février 1634; ce fut le 15 août, jour
de la procession, qu'eut lieu la bataille entre le parlement et la cour des
sorcières. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

^ AVANT LOUIS XIV. 509 postérité que U aM6cliakd*Aam
fiabrûlAe on pto sorcière'. On voit encore, dans une copie de quelques
registres du Cliâtelet, un procès commencé en 1610, au sujet d'un cheval
qu'un maître industriel avait dressé à peu près de la manière dont nous
avons vu de\$ exemples à la foire; on voulait faire brûler et le maître et le
chevaP. En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs et l'esprit
du siècle qui précéda celui de Louis XIV. Ce défaut de lumières dans tous
les ordres de l'État fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques
superstitieuses qui déshonoraient la i^igion. U» «àmistes, oonfindaiit %y9o
k millt itisoDiuble te eatholiqueg les àiws qa'oa leteit de ee culte, n'en
étaient que plus aflénis dans leur haine contre notre Sglisa. Us opposaient
à nos supentitloM popolaies , souvent lempûes de débaucée, une dimlé
farooebo et des moiofs iéioees, caractàro de presque tous les réformateurs :
ainsi Tesprit de parti déchirait et avilissait la France; et l'esprit de société,
qui rend aujourd'hui cette nation si célèbre et si aimable, était absolument
inconnu. Point de maisons où des gens de mérite s'assemblaient pour se
communiquer leurs lumières; point d'académies, point de théâtres réguliers.
Enfin, les mœurs, les lois, les arts, la société, la religion, la paix et la guerre,
n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle appelé le siècle de Louis
XIV» Geap* UL -^ Mvnoriii dt louis XH. YiiMni des Wron^U sous Is
gfcma (kmdéf alors dite d^Snghim, Le cardinal de Richelieu et Louis XIII
venaient de mourir , l'un admiré et haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé
aux Français, alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministère
, et peu de respect pour le trône. Louis XIII, par son testament, établissait un
conseil dis régence. Ce monsrquc , nîal obéi pendsnt sa vie , se flatta de Fé^
tre mieux après sa mort; mais ht première démaiclie de sa teuTO Anne
(PAutriche fut de faire annuler les volontés de son mari par nn arrêt du
parlement de Paris. Ce oorps, longtemps opposé à la cour, et qui afait à
peine conserré sous Louis XUI la liberté de faire des remontmies, oassa le
testament de son roi aveo la même Milité qu'il au* 1. Variante : « Et que le
conseiller Courtln, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de
quel sortilège elle s'était servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis
, que la maréchale lui répondit : « Je me suis servie du « pouvoir qu'ont les
âmes fortes sur les esprits faibles ; » et qu'enfin cette répHise B6 serWt
qu*à précipiter l'ànél de sa mort • »« On voit encore, » etc. (Ed.) 3. Vabiente

: « Accusés tous deux de sortilèges. Dans cette disette d'arts, de police, de raison, de tout ee qui fait fleurir un empire, il 8*éleTant de temM en i temps des hommes de talent, et le gouvernement se signalait par des eiforts qui rendaient la France redoutable. Mais ces hommes rares et ces efforts passagers, sous Charles VIII, sous François 1" à la fm du règne de Henri le Gnind, servaient à faire remarquer daTsalage la fliUesse féanile. i « Ce défaut de liuiièreSt etc. (£d.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

510 CHAPITRE m. — BimORITÉ itH jfiigé li cause d'un citoyen *. Anne d'Antriolld s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servie du même tribunal après la mort de Henri IV; et Marie de Méfiicis avait donné cet exemple, parce qno tonte autre voie eût été longue Pt incertaine; que le parlement, entouré do ses gardes, ne pouvait résister à ses \')lontés, et qu'un arrêt rendu au parlement et par les pairs semblait a^^surer un droit incontestable. L'usage qui donne la régence aux mères des rois parut donc alors aux Français une loi presque anssl fondamentale que celle qui prive les Umam de la coofoiiiis. L§ paritmeat de PêHê ayant dècidi dent Ibis cette question, cM-àrdira ayant aenl dédavépardes arrfttc ce dnit deanlva», partit en effet avoir d(mnékfégenec:U le regii^ non •as qaelqae.tfaiaaBt]ianeai eoniffle le tateor des rois, et ehaquo concellier crut être une paitia de la souveraineté. Par le même arrêt, Gaston, duc d'Ofléanai Jeune oncle du roi, eut le nia titre de MealMiant général du royaume sous la régente absolue. Anne d'Autriche fut ohli^rée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'Espagne, Philippe IV, son frère, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément pourquoi l'on faisait cette guerre: on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de France. On se battait depuis 1635 parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu, et il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire Il s'était lié contre l'empereur avec la Saède, et me le doc Bernard de Saie^Weimar, l'un de ces généraax que les Italiens nommaient CundotUerif c^e8t4i

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

JUL UHJJfi XXV. bil Coudé. La plupart des grands capitainM sont dMwaê iés par degréf. Ce prince était né général ; Vêti 4t kl gmfre sMiblait taluiim iaatlael Bitonl : il «rail •& Surope que lui tt k Soédoia Tontensoft ^li •une&lenàyiaftaiMi eftgêaiequipfataei»aiBerdereii>4ri6iieei. Le4K0 d'EDjghîea avait reçu , avec la nouveUe de la mort de Louis XIII , Tordre de ne point hasarder de iNktaiUi. ItSinarôohal de THospital, qui loi avait été dooné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par luii iis forcèrent le m^échBl à trouver la bataille nécessaire. (19 mai 1G43) On remarque que le prince, ayant tout réglé lo soir, Teille de la bataille, s'endormit si prufundémeut qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la [même chose d'Alaiandie. & Oil naturel qu'un jeiUM bomme, épuisé dts latiguea demande l'arrangement d'un ai grand jour , toouie eneuifedana un sommeil pleine il l'est aussi q[ii^m Isit pour la guerre, agissant sans inquiétude, laissa au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la liataille par lui-mêmei par un coup d*œU qui voyait à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi ferle, aussi serrée que la plialange ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la (tireur du soldat vainqueur. Le duc d*EDghien eut autant de soin de tfis épargner, qu'il en avait pris pour les vuncre. Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espar gnole, mourut percé de coups. Condé, en Papprenanti dit « qu'il vou» draît être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu. » Le respect qu'on avait on Kurope pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèl)re; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François 1" contre les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes autant que des troupes françaises. Les journées de Pavie et de Saint-Quentiu étaient encore « • I. Torstenson était page de

Gustave-Adolphe, en 1634. Le roi, orê d'attaquer an coros de Lithuaniens, en Livonie, et n'ayant point d'iuljuaant auprès do lai, enreya Torstenson porter ses ordres i on officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis; Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient chanffé leur marche; le roi était désespéré de l'ordre qnH avait donné: «Sire, ait Torstenson, daignez me paraonner; voyant Tes ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contnuie» » Le roi ne dit mot ; mais le soir, ce page servant à table, il le fit souper A Sété de lui , et lui donna une enseigne aux gardes , quinze jours après une compagnie, ensuite un réfinsat* fovilvisoa fit «a des crMWi eepHaiass 4e nsurope.

Digitized by Google

512 cHAPiTaB m. f— MnoRirÉ des époques filalM à la
lépwUlion de la Franee. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des
avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le
maréchal de Guébriant avait eu de petits succès, mais toujours balancés par
des pertes. Les grandes batailles qui ébranlent les États, et qui restent à
jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été livrées en ce temps que
par Gustave-Adolphe. Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire
française et de celle de Condé. Il sut vaincre et profiter de la victoire. Ses
lettres à la cour firent résoudre le siège de Tournai, que le duc d'Enghien
n'avait pas osé hasarder; Et, au retour de sa course, tout était
préparé pour cette édition. Le prince de Condé passa à travers le
pays ennemi, trompa la vigilance du général Beck, et prit enfin Thionville (8
août 1643). De là il courut mettre le siège devant Sierck, et s'en rendit
maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemands; il le passa après eux; il courut
réparer ses pertes et les défaites que les Français avaient essuyées sur ces
frontières après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris ,
et le général Mercy sous ses murs avec une armée supérieure encore à la
sienne. Condé avait sous lui deux maréchaux de France, dont l'un était
Turenne, et l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après
avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jetait alors les
fondements de la grande réputation qu'il eut depuis. Le prince, avec ses
deux généraux, attaqua le camp de Mercy, retranché sur deux éminences. 01
août 1644) Le combat recommença trois fois, à trois jours différents. On dit
que le duc d'Enghien perdit son bâton de commandement dans les
retranchements des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à
la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies
pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de
Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce prince.
Mercy décampa quatre jours après. Philippsbourg et Mayence rendus furent
la preuve et le fruit de la victoire. Le duc d'Enghien retourne à Paris, reçoit
les acclamations du peuple, et demande des récompenses à la cour; il laisse
son armée au prince maréchal de Turenne* Mais ce général, tout brave
qu'il est déjà, est battu à Friedland (Avril 1645) Le prince renvoie à
son armée, reprend le commandement et joint à la gloire de commander
encore Turenne celle de réparer sa défaite. Il attaque Mercy dans les plaines
de Nordlingen. Il y gagne une bataille complète (3 août 1645), le maréchal

de Grammont y est pris; mais le général Gta, qui commandait sous Merci , est fait prisonnier, et Merci est au nombre des morts. Ce général, regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré près du champ de bataille ; et on grava sur sa tombe , sta , viator ; heROEM CALCAS : Arrête , voyageur; tu foules un héros. Cette bataille mit le comble à la gloire de Condé, et fit celle de Turenne, qui eut l'honneur d'aider puissamment le prince à remporter une victoire dont il pouvait être humilié. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi celui dont il fut depuis Témule et le vainqumir* Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

Le nom du duc d'Enghien éclipsait alors tous les autres noms. (7 octobre 1646) Il assiégea ensuite Dunkerque, à la vue de l'armée espagnole, et il fut le premier qui donna cette place à la France. Tant de succès et de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministère autant qu'aux ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes et de sa gloire, et on l'envoya en Catalogne «vto de mautaiseB troupes mal payées ; A assiégea Lérída, et' fat oUigé de tofer te siège (1647). On Taocnae, dans quelques lims, de ftaftumnMdB, mir oumt te tranehée vm dds tiotens. On M MTait pas que c'était Tusage en Espagne. Bientôt les affaires chancelantes forcèrent teoônrd de rappeler Gondé* en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empennir IMfoand m, âs* siégeait Lens en Artois. Condé, rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : «Amis, souvenez-vous de Kocroi, de Fribcург, et de Nordlingen. » (10 août 1648) Il dégagea lui-même le maréchal de prammont, qui pliait avec l'aile j^auche; il prit le général Beck. L'archiduc se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les Impériaux et les Espagnols, qui «ompontent Mite «miéf, ftarent âMpét; ils pevttrant pitts d0 MOI to|Mttu, et tNsMiuit pièaes de eiiidn, oe qui était idon ia^tmâéMtâté On teor fit dnq milte piiiaomiiwt,

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

514 CHAPims m. — ifnKttrrt w Loms znr prudent, et malheureux, qui se vit à Li fois dépouillé de son État par la France, et retenu prisonnier par les Espagnols. Les alliés de la France pressaient la puissance autrichienne au midi et au nord. Le duc d'Albuquerque, géiiéal des Portugais, gagna (mai 1G44) contre l'Espagne la hatuille^de Badajoz. Torsleusuu délit les Impcnaux pics de Tabor (mars 1645) , et remporta une victoire complète. Le prî&ce dH)raiàge, à U tdto du BoUandaif « pteétta jusque dans le BralMUit. Is foi d'Kspagne, battu de touf G6tét| TOjait le RousailUm et la Catalogne antre lee naine dea Français. Naplea, xévoltée contra lui, Tenait de se donner au dne de Giiîae, dernier pfince de oette kancle d'we malin ai fteende en hommeaiUustreg etdangereui* Celui-oi, qui ne pana ^ pour «n aventurier audacieoxi parce qn'il ne réaasit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque an milieu de la nette d'fiflyMM* ^ ^ défendre DiapJea, aana antre aeconrs que son courage. A voir tant de inalhnurs qui fondaient sur la maison d'Autriche, tant de victoires accumulées jiar les Français, et secondées des succès de leurs alliés, on croirait que Vienne et Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, et que l'empereur et le roi d'Espagne étaient jiresque sans États. Cependant cinq années de gloire, à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels , beaucoup de sang répandu , et nulle révolution. S'il y en eut une à eraindre, oe fut pour la France i oUe toudiait à ^ ruine aa milian de aes prospéiilie appaieitee* Chap. IV. — Guerre civile. ta reine Anne d'Autriciie» légente absolue^ avait fait du 4y*Htnfl Ifazarin le maître de la France, et le aien. Il avait sur elle cet enpiie quhin homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, e| avec aaass de £amet6 pour ptraistar dans son choix. On lit dans quelques mémoires de ces temps-là que la reine ne donna sa confiance h Ma/.arin qu'au défaut de i'utier, évôque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. On peint cet évêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, et que la reine ne s'en était servie quelque temps que comme d'un fantôme, "pom ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second oeidiaal et d'im étanger. Hais ce qu'on ne doit pas oroin, o'eat que Potier etU comme&ée aon ainlatèn passager par déEdanr aux HoUaa* daia < qu'il fiOlait facile se toenieatlMttqBea a'ili Toulaient demeurw dans l'kllianoe de la Firanoe. > H

aurait dene dd ihiiu la nAme piive* sHion a« Suédois. Fresque tous les historiens «wertéal setle abaordité, parce qu'ils Pont lue dans les mômins des courtisans et das frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, OU falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puéril ne doit pas être cité, et l'absurde ne peut être cru. 11 est très-vraisemhlahle que le cardinal Masarin était miiuâtre d^ai^^ depiùà iongteapa Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

CBAnm IT. «[^]OTBOIB CIVUJL 515 dans l'esprit (le la reine, et même du vivant de Louis XIII. On ne peut en douter quand on a lu les Mémoires de La Porte, premier valet de cliambre d'Anne d'Autriche. Les subalternes, témoins de tout l'intérieur d'une cour, savent des choses que les parlements et Iq& die/[^] de parti même ignorent, ou ne font que soupçonner'. Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait UTOir ? écu longtemps avec un ministre pour peindre son caractère, pour dire quel degré da courage ou ô% MUmm il afill dans l'tipntv à quel point il étiit qa pnniint w ftw[^] AiBii» mm vouloir dsiiian M «a'dtiil MÉnffin, pm diE« oonloiMnil oo ût Û afiMli» dans Im . oonuDOioMMli de «t fiMidm« iotuit d» atepLMé «n» Binhriiwi «rail déj[^]yd d« hauteur* I[^]oin de proBdrt deo gardot et da maasher avec un faste royal, il eut d'diofd la train la fins modailai il mit de Taffabilité at même de la mollesse partovt aù aon prtdfiaiwur tnit M paraître une fierté inileiible. La reine voulait faire aimer sa régenea et sa personne de la cour et des peuples, et elle y réussissait. Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et le prince de Condé, appuyaient son pouvoir, et n'avaient d'émulation que pour servir l'État. Il fallait des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne et contre l'empereur. Los finances en France étaient, depuis la mort du graud iienri, aussi mal administrées qu'en Espagne et en Allemagne. La régie était un chaos ; l'ignorance extrême ; le brigandage au com[^] bto t naia «a brigandage ne a'élaidiit pas sur des objets aussi consi» Untim qu'aqjQud'lrai. Lllat étall Ul «a «oina aniallé*! m a**i«il9oâitdaaaaiBiéaa dadanioantmiUslmmaa[^] pàtal 4a apbâdaa jaaiBaaaaa àpayer, paint da gaam aaiiliiiia à aantaiiÈr. iaamemia de r[^]t montilaiiii, data laa paanièraa amdaa da la ré» gence, à Jffès de soixante et quiiixe millions de livrea êé da taaqia» C'était assez a*il y aivait eu d« réooBomia daas le ministère : mais en 1646 et 47 on eutkaaoin da nouveaux secours. Le surintendant était alors un paysan siennois, nommé Particelli Êmery, dont l'âme était plus basse que la naissance, et dont le faste et les débauches indignaient la nation. Cet homme inventait des ressources onéreuses et ridicules. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin, de conseillers du roi crieurs de vin; il vendait des lettres de noblesse. Les rentes sur l'iiôtel de ville de Paris ne se montaient alors qu'à près d'onze millions. On retrancha quelques quartiers ' aux rentiers; on augmenta les droits d'entrée; on créa

quelquaa chaa» geadeniatfmdaaraquètes; on ratîat ditlwn qptoa ^ngt adUa
Icia de gages ank magiatoala. Ilealaiad de juger cooûdaa ka esprîta ftm
«NiMa aaMt 4aM Italiens, venus tous deux en France sans fortune, enrichis
aux dépaM de la nation, et qai donnaient (tont da piiiaa aor au. i« parlamaBi
da Paria, Isa maltraa daa xaqnllaa, ka anHaa aoura, laaaantiawrtuDaai 1.
Les Mémoires manuscrits du duc de La Rochefoucauld confirment le même
fait. Il était un des confidents de la reine dans les dmiers temps de la vie de
Louis XUI. (Ed. de Kehl.) , 8. CetteèraUiationaétéiiiaiUavanikgaarredeiTM.
{Sd^dêHM,)

The text on this page is estimated to be only 29.65% accurate

516 CHAPITRE IV. — GUERRE aVUJ^ t^nt. Su Ttiii Maïaiin
6ft la suristradaiee à son confideat finimy, «t le loMgiM. dftot une de ses
terne : on elndigiialtflMDieqiieeel bomme eût des terres en Fftinee, et on
eut le osfdintl Hazann en borreor. quoique, dans ce temps-là même, il
eonsovmtt le grand onmge de la paix de Munster : car il faut bien remarquer
que oe ft» neux traité et les barricades sont de la mÔme année 1648. Les
guerres civiles commencèrent à Paris comme elles avaient 6001" mencé à
Londres, pour un peu d'argent. (1647) Le parlement de Paris, en possession
do vérifier les édits de ces taxes, s'opposa vivement aux nouveaux édits; il
acquit la cooûaace des peuples par les contradictions dont il fatigua le
ministère. On ne commença pas d'abord par la révolte ; les esprits ne
s'aigrirent •t M tabfidivsat que par diaprés. la populace pont dfiboid oouir
•iixanies,etieelMisir«ièher, oooimeaavtftftMâl^^ mis éss nagistraiï, des
hommes d'Stat pneUaDt cvee plus d« mttKfté, et eommeneort par obsemr
les UeiMtaesi, antanC ^ Faspilt do parti peut le permettre. Le cardinal
Ifazarin ataft eni qa^en divisant adroitement la magistrature, il préviendrait
tous les troubles; mais on opposa rinflexibilité à la souplesse. Il retranchait
quatre années de gages à toutes les cours supérieures, en leur remettant la
paulette, c'est-à-dire en les exemptant de payer la taxe inventée par Paulet
sous Henri IV, pour s'assurer la propriété de leurs charges. Ce
retranchement n'était pas une lésion, mais il conservait les quatre années au
parlement, pensant le désarmer par cette faveur. Le [parlement méprisa
cette grâce qui l'exposait au reproche de priSttnr Mm imMt à oebii doi aiilM
oompagnies. (1648) U'n'en donna pas moins aon anét dfnnion
aveelesantfoaoonfsdo jvstlee. Maniln, qui a^nit Jamais bien pa prommeer le
français, ayant dit que eet arrêt d'o^on était attentatoire, et l'ayant ftit cuser
par le conseil, ce seul mot d'o^non le rendit ridicule; et, comme on ne cède
jamais à cemc qa*on méprise, le pariomsiit en dofint pins entreprenant. Il
demanda hautement qu'on révoquât tous les intendants, regardés par le
peuple comme des exacteurs, et qu'on abolît cette magistrature de nouvelle
espèce, instituée sous Louis XIII sans l'appareil des formes < ordinaires;
c'était plaie à la nation autant qu'irriter la cour. Il voulait que, selon les
anciennes lois, aucun citoyen ne fût mis en prison, sans que ses juges
naturels en connussent dans les vingt-quatre heures ; et rien ne paraissait si
juste. Le parlement fit plus; il abolit (14 mai ks intendants par on arrftt, afoe

okdre ans pvoeniouM du xd da son ressort dlnformer contre eux. ' Ainsi la haine contre le ministre , appuyée de Tamour du bien public, menaçait la cour d'une révolution. La reine céda; elle offrit de casser les intendants, et dentanda seulement qu'on lui en laissât trois : elle fut refusée. Hévolte de Masaniello, T juiUel i64T. Çkn*} Digitized by Google

CHAPITRE IV. — GUERRE CIVILE. 517 (20 lûût 1648)

Pendant que ces troubles ccMiinmiçaient , Je prince de Condé remporta la célèbre victoire de Lens, qui mettait le comble à sa gloire. Le roi, qui n'avait alors que dix ans, s'écria : Le parlement sera bien fâché. Ces paroles faisaient voir assez que la cour ne regardait alors le parlement dâ Paris que cûnmie une assemblée do re« belles. Le cardinal et ses courtisans ne lui donnaient pas un autre nom. Plus les parlementaires se plaignaient d'être traités de rebelles, plus Us toiaaimt de féaistance. lA leî&e et le oardiiial léBoliiviit de Uim «otever trois des plus opiniâtres magistrats du parlement, No?ioB BUuusméiily président qu'on âppdle k mortier, CharUm, président d'ime ehaioihre des en* quêtes, et Bnntssel, ancien conseiUer-daro de la^grand'chambre. Ils n'étaient pas chefs de parti, mais les instruments des chefs. Gharton, komme trôs-hovnéi était connu par le sobriquet du piésident Je dis ça, parce qu'il ouvrait et concluait toujours ses avis par ces mots. Broussel n'avait de recommandable que ses cheveux blancs, sa haine contre le ministère, et la réputation d'élever toujours la voix contre la cour sur quelque sujet que ce fût. Ses confrères ea faisaient peu de cas, mais la populace l'idolâtrait. Au lieu de les enlever sans éclat dans le silence de la nuit, le cardinal crut en imposer au peuple en les faisant arrêter en plein midi , tandis qu'on chantait le TtDeum à Notre-Dame pour la victoire de Lens, et que les suisses de la chambre apportaient dans l'église soixeiUe et treize drapeaux pris sur les ennemis. Ce ftat précisément ce nui causa U subversion du royaume. Charton s'esquiva; on prit Blanomenil sans pehie; il n'en fut pss de même de Broiusel. tfne vieiUe servante seule^ en voyant jeter son maître dans un carrosse par Gommings, Ueuténant des gardes du corps, ameute le peuple; on entoure le carrosse; on le brise; les gardes françaises prêtent*main-forte. Le prisonnier est conduit sur le cbcmin de Sedan. Son enlèvement, loin d'intimider le peuple, l'irrite et l'enbardit. On ferme les boutiques, on tend les grosses chaînes de fer qui étaient alors à l'entrée des rues principales: on fait quelques barricades, quatre cent mille voix crient : « Liberté et Broussel I » 11 est difficile de concilier tous les detaib rapportés par le cardinal de Rets, Mme de HotteviUe, Favocat général Talon, et tant d'autres; mais tous conviennent des principaux points. Pendant la nuit qui suivit Fémeute j la reine faisait venir environ deux mille hommes de troupes cantonnées à quelques lieues de Paris, poiir soutenir la maison du rot. Le chancelier Séguier se

transportait déjà au parlement, précédé d'un lieutenant et de plusieurs hoquetons» pour casser tous les arrêts, et même, disait-on, pour interdire ce corps. Mais, dans la nuit même, les factieux s'étaient rassemblés chez le coadjuteur de Paris, si fameux sous le nom de cardinal de Retz, et tout était disposé pour mettre la ville en armes. Le peuple arrête le carrosse du chancelier et le renverse. Il put à peine s'enfuir avec sa fille, la duchesse de Sully, (qui , malgré lui, l'avait voulu accompagner j il se retire en désordre dans

518 * CHAPITRE IY. — GUSRRS CiYIL£ rhMÛBÎMjnWt
 piwêitiaMdlépttrltapdiMe. Le liêûlMaal dffl Tient hbftmàn dans mm
 ourosse, et U mène au Palais4la|li, Msnti de deux miaipÊgÊà»» suisses, et
 d'une escouade de gendariDes; le peuple tire sur eux , quelques-uns sont
 tués : la duchesse de Sully est blessée au bras (26 août 1648). Deux cents
 barricades sont formées en un instant; on les pousse jusqu'à cent pas du
 Palais-Royal. Tous les soldats, après avoir vu tomber quelques-uns des
 leurs, reculent et regardent faire les bourgeois. Le parlement en corps
 marche à pied vers la reine, à travers les barricades qui s'abaissent devant
 lui f et redemande ses membres emprisonnés. La reine est obligée de les
 rendre, et, par Oiia iième, êkê Ifttite les iàfltieuc à d§ nouveuz dslni^ai*
 eatéfMl d» MX té Ytnfs d%vMr iMl armé tavl jouniée, qui M luniiiiie des
 donisiMlir, et qui Alait la seeoad de wtte espèce. Cet liomme slagiiller est
 le premier érêqoe en Kraiiee qui iHtAi une guerre dfito sans tToir la religien
 pour prétexte, n ifeel peint lui-même dans ses Mémoires écrits avec un air
 de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa
 conduite. C'était un homme qui, du sein de la débauche, et languissant
 encore des suites infâmes qu'elle entraîne, prêchait le peuple et s'en faisait
 idolâtrer. Il respirait la faction et les complots; il avait été, à l'âge de vingt-
 trois ans, l'âme d'une conspiration contre la vie de Richelieu : il fut l'auteur
 des barricades : il précipita le parlement dans les cabales, et le peuple dans
 les séditions. Son extrême fanitê nu nnatt enuepteinirB oes onniet
 temetairei, ami qnron sh parlât CTett cette même nnhô qui inl a tiittépétir
 tant de fols : «Xe Mis dhme maison de Tlorence ainsi ancienne que tîeDe
 des idas grands nrinM;»lni, dont leeanètreacftieol été des
 maidiands,oûmmeiint de ses compatriotes. Ce qui paraît surprenant, c'est
 que le parlement, entraîné par lui, leva rétentatd contre la cour, avant mdme
 d'dtie a^ayé par aucun prince. Cette compagnie, depuis longtemps, était
 regardée bien différemment par la cour et par le peuple. Si l'on en croyait la
 voix de tous les ministres et de la cour, le parlement de Paris était une cour
 de justice faite pour juger les causes des citoyens : il tenait cette prérogative
 de la seule volonté des rois, il n'avait sur les autres parlements itt royaume
 d'autre prééminence que ceUe de Fandenneté et d'un resiOft mua
 consldén^; il n'était la cour des pairs que parce que la cour téildait à Paria; il
 n'avait pas plna de droit de ftdre des remontmces que les autres corpa, et te
 droit était encore une pure grâce : il amdt •accédé à ces parlements qui

représentaient autrefois la nation française; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom; et pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les états généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation; et le parlement de Paris ne ressemblait pas plus aux parlements tenus par nos premiers rois, qu'un consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un consul romain. Digitized by Google

CHAPITRE XT. — GUERRE mLE. 519 Cette seule emnr de

nom étsxt I0 pffitexfe des pféteotioiis fmbitieuses d'une compagnie d'hommes de lof, qai tous, pour avoir «dtoté leurs offices de robe, pensaient tenir fa place dm conqéra&ts des Gaules, et des seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps, en tous !os temps, avait abusé du pouvoir que s*aroge nécessairement vax premier tribunal toujours subsistant dans une capitale. Il avait osé ^ donner un arrêt contre Charles VU, et le bannir du royaume; il avait commencé un procès criminel contre Henri III' : il avait, en tous les ' temps, résisté, autant qu'il l'avait pu, à ses souverains; et dans cette minorité de Louis XIV, sous le plus doui des gouvernements, et sous la plus indulgente des reines, il voulait ftûre la guerre civile à son prince, & l'exemple de ce parlement d'Angleterre qui tenait alors son roi prisonnier, et qui loi lit trancher la tête. Téls étalent les dlsconis et les pensées du cabinet Mais les citoyens de Paris, et tout ce qui tenait à la robe, voyaient dans le parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'État, et qui l'aimait au p^^ril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, et qui marchait d'un pas 6<:n entre="" le="" roi="" et="" peuple="" sans="" examiner="" torigine="" de="" ses="" droits="" son="" pouvoir="" on="" lui="" supposait="" les="" plus="" sacr="" incontestable="" :=="" quand="" voyait="" soutenir="" la="" cause="" du="" contre="" ministres="" d="" rappelait="" p="" v="" f="" peu="" diff="" droit="" qui="" donne="" couronne="" aux="" rois="" celui="" donnait="" an="" parlement="" mod="" volont="" rois.="" eiftre="" ces="" deux="" extr="" un="" ttiliett="" juste="" impossible="" trouver="" car="" enfin="" il="" n="" avait="" loi="" bien="" reconnue="" que="" celle="" l="" temps.="" sous="" vigoureux="" rien="" tout="" faible="" ton="" pouvait="" appliquer="" ce="" dit="" m.="" gu="" cette="" compagnie="" se="" plaignit="" louis="" xtii="" pr="" par="" noblesse="" a="" messieurs="" tous="" prendrez="" votre="" revaughe="" dans="" minorit="" ne="" veut="" point="" r="" ici="" sur="" troulies="" coi="" des="" livres="" pour="" remettre="" yeux="" tant="" alors="" si="" cbers="" importants="" aujourd="" presque="" oubli="" mais="" doit="" dire="" caract="" nation="" moins="" appartient="" i="" toutes="" guerres="" civiles="" distingue="" fronde.="" pouvoirs="" chez="" lea="" hommes="" uniquement="" maiiktien="" paix="" archev="" bans="" ayant=""

commenc="" troubles="" crut="" emportements="" justifi="" reine=""
para="" en="" public="" outrag="" dame="" anne="" y="" ajoutait=""
quelque="" titre="" c="" opprobre.="" reprochait="" avec="" fureur=""
sacri="" voy.="" histoire="" parummtf="" chap.="" xxx.="" digitized=""
by="" gopgle="" />

\$90 CBAPITRB IŸ. — CWIBRBB ClflU. aniiiK' pour Mazarin; et, ce qu'il y avait de plus insupportable, elle rni(>ij(kiit de tous côtés ces chansons et ces vaudevilles, monuments do plaisanterie et de malignité, qui semblaient devoir éterniser le di)iitc où l'on aiïectait d'être de sa vertu. Mme de Motteville dit, avec sa noble et sincère naïveté, que « ces insolences faisaient horreur à la reine, et que les Parisiens trompés lui fàisaient pitié* » (6 janvier 1649} Elle s'enfuit de Paris avec sfs enHuits, son minte•tre» le duc d'Orléans, frère de Louis xm, le grand Condé lui-même, et alla à Saint-Germain, où presque toute la eour 6

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

CBâpru rr. ^ otm» cm». 521 ceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu; iis les accablaient de tiégoûts, et ne les regardaient pas comme membres du parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun quinze mille livres pour 169 frais de ia guerre , et pour acheter la tolérance de ieun confrères. La grand'chambre , les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre des impôts faibles et nécessaires, surtout contre l'augmentatioa du tarif, laquelle il'ilfaUt qu'à d«a oent mUle livres, foofairent ma lomm de près dt difwrillkms de sotVB Bioiiwled'ai^éiirtffcu, pour la Sttbfeiiiioii de k patria. On lenditun arrêt par lequel il fut ordumé de se eaitir de lent riig«at deip«rtiawsdftlftee«r. te ea piil po«r douie «bI mUle ^ DM lime. On le?» dôme ipiUe homaMt par artH d« paiiemeait (l&lftviier 1649) : chaque porte cochère fournit ea liomme et un cheval. Cette eafalerie fut appelée la caxicàmêâêi portes cœhires. Le coadjuteu^ avait un r^iment à lui, qu'on nommait Je régiment de Carémktf parce que le coadjuteur était archevêque titulaire de Gorinthe. Sans les noms de roi de France, de grand Condé, de capitale du royaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de Condô assiégea cent mille bourgeois avec huit miMe soldats. Les Parisiens sortaient en campagne, ornés de plumes et de rubans; leurs évolutions étaient le si^et de plaisanterie des gens du métier. Ils fuyaient dûs qu'ils rewDOBtfalWBt deux eenta hommes de Tarmée royale. Tout se toimiait «n niUerle; le régiment de Coriuthe aryant étéliMipar «A petit parti, on appeia oet ésheo SftjprvaitlrsMar CSoHulMttf. Ces fngt eenseiilaie, qui Mirieirt fourni ehamm quii^ n^ewcnt d'autre honaenr qve d'être appdés les qiÊtnxê^vkiQit» Le duc de Beaufort-Teriddine, petitéls deHenrlPr, lldole du peuple, et l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour et de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui que sous le Dom de rot des halles. Une balle lui ayant lait une contusion au bras, il disait que ce n'était qu'une confusion. La duchesse de Nemours rapporte dans ses Mémoires que le prince ! de Condé présenta à la reine un petit nain bossu, armé de pied en I cap : a Voilà, dit-il, le généralissime de l'armée parisienne. » 11 voulait par là désigner son frère, le prince de Gonà, qui était en effet l»sso, et qM toParisieBeavaieiit «Mai poiir lear géD cse mtae Ceadé M easoite généré

des mêmes troupes; et Mme de I Nsmom ^lïvie qu'il dimitqw toute eette
guerre leaaéiitaitd'étm i écrite qu'en lers iNiriesques. H Flqipelait aussi la
gnemdss peM de I ehaaribie. I ies troupes parisiemnes^ qui sortaient de
Paris et revenaient ton* I joursbattues, étaient reçues avec des huées et des
éclats de rire. On ne I réparait tous ces petits échecs que par des couplnts et
des épigrammes. t I os cabarets et les autres maisons de débauche étaient les
tentes où ion tenait les conseils de guerre i au milieu des plaisanteries, d^»
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

522 CHAPITRE IV. — GUERRE CIVILE
Et de la gaieté la plus dissolue. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la Fronde, ayant rencontré le tint sacrement qu'on portait dans les mes, un homme qu'on soupçonnait d'être Masaria, interrompait la prétra à 60 toises du plat d'épée. Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de Paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche dont on apercevait la poignée, et on criait : Voilà le bréviaire de notre arclwvéjne. Il vint un héraut d'armes à la porte Saint-Antoine, accompagné d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi pour signifier des propositions (1699). Le parlement mit tout le feu et la flamme; mais il adflll dl^ la gnuMMMBÉLM vtt mwfi êê l'araUdM LiepioMy qu'il itiaha alon la gttéfie à la VM Mi. à m ttSUim M tMH «as travblaf • la loMaHi i*iMihla ta aoips ma Augustiss, «mmia des syndwi, tilt pÉMiquemaBl daa aéaines réglées. On eût eni que t'était pour létenar la Waaeëf et pour assembler les états généraux; c'était pour un tilioiiret que ik r^e wnit accordé à Mme de Pons; peut-être n'y a-t-il jamais eu une prciwe plus sensible de l'infirmité d'esprit qu'on reprochait aux Français. Les discordes civiles qui désolaient l'Angleterre, précisément au même temps, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique et une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles; le fer décidait tout; les échafauds étaient dressés pour les vaincus; leur roi, pris en combattant, fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abîme qu'il avait creusé pour le peuple (9 février 1640), «feava lant d'eidei, elaiw le xnêim appaivUde jwtee» que si Toi avait oandanBétn citoyeft eriatui, laaafM, daos Je cours de ces troubles liorfiUaey Londres se fût miebtftmaoiBflBt des calamités attachées aux guerres civiles. Les Français, au contraire, se précipitaient dans les séditions par caprice, et en riant : les femmes étaient à la tête des factions; l'amour faisait et rompait les cabales. La duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. C'était la même armée que le célèbre duc de Saxe-Weimar avait rassemblée. Elle était commandée, après la mort du duc de Weimar, par le comte d'Erlach, d'une ancienne maison du canton de Berne. Ce fut le comte d'Erlach qui donna cette armée à la France, et qui lui fit perdre la bataille de Rocroi.

Aliaoe. le fleoQite 4e Tufui» wulut le séeûm^ l'Alaaoe ait été perdue po«r
Lotie lOT, uale 11 M inêttat* laUe; Il contint les troupes weimarîennes dans
la fidélité qu*ellee de* talent à leur sermttt H fat nème ehaigi^ le eaidinil
Minrin d*aîi«ter la TitraHe. Ce grand hamme, lafidUt tiers ptr fUUnat, I. Le
9 février d'après l'ancien calendrier que les Anglais ott COAservé jua* I
qu'en i7S8. Gstia date oonespoad aa sa janvitr iM. (mi Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

GHAMTRB — O0BIIRI CITJUi* 5t8 fut obligé de quitter en fugitif l'année dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion : il devint, de général du roi de France, lieutenant de don Eslevan de Gamare, aV86 lequel il fut battu à Réthel par le maréchal du Plessis-Praslin. On connaît ce billet du maréchal J Hucquincourt à la duchesse de Montbazou ; Péronne est à la belle des belles. On sait ces vers du duc ûè La RoelMiNKMralA four 1& duahciit 4i Longuevilte , lorsqu'il reçut, an «oatet de flyat-AaloiMi ub irap dt moiequet qui]«î fil p6fdf» qacAqii» tampa la vm i Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux, J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurais faite aux dieux'. On Toit, dans ks Mémoires de Mademoiselle, une lettre da GaateHi duc d'Orléans, son père, dont l'adresse est : A mesdamef! îps com* tesses maréchaes de camp dans l'arwée de ma fille œntre Maxarin. La guerre finit et recommença à plusieurs reprises; il n'y eut jiersonne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé, ayant ramené dans Paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue; et ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompemei proportionnées à sa gloire et k ses serTîces, il fut le premier à tounier Ifflfarift iB fldieids, à Intvfr Ift fîiie» et à insaUev le gouveiMBient, qnll dédaigiiiit U éeri^, à ce qafoB inétend^ eaei^ dinel, ûWUkMriuêm ti^mr Ftifitifhù. Il lui ditu Jew: ildièii. IRirr» n encouragea an luyrqjeia de Jersay à faire une déclaratioa d'amour à la reine^ et trouva mauvais qu'elle oaât s'en offenser^ U ae ligua avec le prince de Conti , son frère, et le duc de Longueville, ngiû abandonnèrent le parti do la Fronde. On avait appelé la cabale du duc de Benufort, au commencement de la régence, celle des importants ; on appelait celle de Condé le parti des petits-maitres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'État. 11 n'est resté de tous ces troubles d^autres traces que ce nom de petxt-maitre , qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse ayaotageuse et mal élevée , et le nom de frondeurs qu'on dopue w» ososettie de gewwuenem» On employa de tooe eMée dee moyens eiOUt bee qifedieeié My, eoQseîller au CMtélet, depuis seerétaife du cardinal de Rets, imagina de se ftdreune incision an bras, et de se flUre tivar «s ceiq^ de pisio let dans soA carrosse» pour lidity acofolte qpB la coor avait nmlu l'assassiner. Quelques jours après, pour diviser le parti du prince de Condé et les frondeurs, et pour les rendre irréconciliables, on tire dos coups de fusil dans les carrosses du grand Condé, et on tue un de ses valets

de pied, ce qui s'appelait une jolyade renforcée. Qui ût cette étrange 1. Ces
yen sont tirés d'une tragédie de du Ryer; le dao de La RoolMmi» aaald les
écrivit au-dessous d'un portrait de Mme de Longaerille : s'étaat aperQtt
qu'elle le trompait, il en parodia les deox derniers hémUtiches : Pour
mériter son cœur, qu'enfin je connais mieux. J'ai fait la guerre aux rois; ^'ea
ai perdu les yeux. (M. éê Ksht.) Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

524 CHAPITRE IV. — GUEKKE CIVILE. entreprifet eiUca le parti du cardinal IbarinT II en Itit tris-soup^né. On en aoenaa le eaidinal de Bett, le dnc de Beaufort, èt lé fienx Brommli en plein parlement, et ils furent jnstifiéa. Toub les partis se choqnaient, négociaient, se trahissaient tour à tour. Chaque homme important, ou qui voulait Pâtre, prétendait établir sa fortune sur la ruine publique; et le bien public était dans la bouche (le tout le monde. Gaston était jaloux de la gloire du grand Condé et du crédit de Mazarin. Coiidé ne les aimait ni ne les estimait. Le coadjuteur de l'archevêché de Paris voulait être cardinal par la nomination de la reine, et il se dévouait alors à elle pour obtenir celle dignité étrangère qui ne donnait aucune autorité, mais un grand relief. Telle était la force du préjugé, que le prince de Conti, frère du grand Condé, voulait aussi couvrir sa couronne de prince d'un chapeau rouge. Et tel était en même temps le pouvoir des intrigues, qu'un abbé sans naissanoe et sans mérite , nommé La Bivière , disputait ce chapeau romain an prinee. Us se l'eunut ni l*nn ni l'anre : le prince, parce qu'enfin il sut le mépriser; la lUvièiu, pane qu'on se moqua de son ambition; ^lals U ooadjuteur Pobtint pour avoir abandonné le prince de Gondé tu ressentiment de la reine. Ces ressentiments n'avaient d'autre fondement que de petites querelles d'intérêt entre le grand f ondé et Mazarin. Nul crime d'État ne pouvait être imputé à Condé; cependant on l'arrêta dans le Louvre, lui, son frère de Conti, et son beau-frère de Longueville, sans aucune formalité, et uniquement parce que Mazarin le craignait (18 janvier 1650). Cette démarche était, à la vérité, contre toutes les lois; mais on ne connaissait les lois dans aucun des partis'. Le cardinal, pour se rendre maître de ces princes, usa d'une fourberie qu'on appela politique. Les frondeurs étaient accusés d'avoir tenté d'assassiner le prince de Gondé; Mamin lui fidt accroïie qnH {^^t d'arrêter un des cd^urés, et de tromper les ftundenrs ; que cfeit h Son Altesse à signer Férdre aux gendamos de la garde de se tenir prêts au Louvre. le grand CSondé dgne lui-même l'oàre de sa détention. On ne vit jamais mieux que la politique consiste souvent dansk mensonge, et que l'habileté est de pénétrer le menteur. I . Le prince de Condé fut d'abord conduit à Yincennes, avec une escorte commandée par le comte de Miossens. L*abbé de Choisy rapporte dans ses Mémoires que, la voiture du prince ayant cassé, Condé dit àMiossens : « Voiîû une belle occasion pour un cadet de Gascogne ; >• mais

que Miossens fut fidèle à la vti«i. Gstle aueodofea ne pant étra vnit :
Mieaaaaea éutit d'Albrct, du ménw nom que la mère de Henri IV, et ce r/était
pas du prince de Condé qu'il pouvait attendre sa fortune. C'est le même que
le maréchal d'Albret, qui fut depuis un des premiers protecteurs de Mme de
Maintenon. Le comte d'Harconrt, de la maison de Lorraine, conduisit
ensuite Condé as Eivra; la prince , étant avec lui daaa la même voitora , lui
fit oette obanaon : Cet homme gros et court Si fameux dains l'histoire, Ca
grand comte d'Hareonrt Tout rayonnant de gloire , Qui secourut Casai, et
qui reprit Turin, Bst devenu reoers de Juea Maxailn* (Ed. dê mi.) I
Digitiztxi by Google

On lit dans la Vie de la duchesse de Longueville que la reine mère se retira dans son petit oratoire pendant qu'on se saisissait des princes, qu'elle fit mettre à genoux le roi son fils, âgé de onze ans, et qu'ils prièrent Dieu dévotement ensemble pour l'heureux succès de cette expédition. Si Mazarin en avait usé ainsi, c'eût été une momerie atroce. Ce n'était dans Anne d'Autriche qu'une faiblesse ordinaire aux femmes, la dévotion même. Les hommes forts sont insensibles de ces petites choses. Le prince de Condé eût pu vaincre s'il avait seulement voulu plaire; mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour le mal, conseilla presque imbécilement, fit des feux de joie pour le héros de la Fronde. Ce qui montre encore combien les événements trompent les hommes, c'est que cette prison de trois princes, qui semblait devoir assoupir les factions, fut ce qui les releva. La mère du prince de Condé, exilée, resta dans Paris malgré la cour, et porta sa requête au parlement (1650). Sa femme après mille périls, se réfugia dans la ville de Bordeaux; aidée des ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld, elle souleva cette ville, et arma l'Espagne. Toute la France redemandait le grand Condé. S'il avait paru alors, la cour était perdue. Gourville, qui, de valet de chambre du duc de La Rochefoucauld, était devenu un homme considérable par son caractère hardi et prudent, imagina un moyen sûr de délivrer les princes enfermés alors à Vincennes. Un des conjurés eut la bêtise de se confesser à un prêtre de la Fronde. Ce malheureux prêtre avertit le coadjuteur, persécuteur en ce temps-là du grand Condé. L'entreprise échoua par la révélation de la confession, si ordinaire dans les guerres civiles. On voit par les Mémoires du conseiller d'État Lenet, plus curieux que connu, combien, dans ces temps de licence effrénée, de troubles, d'iniquités, et même d'impiétés, les prêtres avaient encore de pouvoir sur les esprits. Il rapporte qu'en Bourgogne le doyen de la Sainte-Chapelle, attaché au prince de Condé, offrit pour tout secours de faire parier en sa faveur tous les prédicateurs en chaire, et de faire manœuvrer tous les prêtres dans la confession. Pour mieux faire connaître encore les mœurs du temps, il dit que lorsque la femme du grand Condé alla se réfugier dans Bordeaux, les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld allèrent à la tête d'une bande de Jeunes gens à la messe qui crièrent à ses oreilles: vive Condé! ajoutant un mot obscène pour Mazarin,

et la priant de joindre sa voix aux leurs. (13 février 1651) Un an après, les mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand Gondé et les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcèrent la reine à ouvrir leurs prisons, et à chasser du royaume son premier ministre. Mazarin alla lui-même au Havre, où ils étaient détenus; il leur rendit leur liberté, et ne fut reçu d'eux qu'avec le mépris qu'il en devait attendre j après quoi il se retira à Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.87% accurate

^ GK4PIZEB IV. OUEBBM OViLf. liôge. Coudé reyint dans Paris aux acclamations de ce même peuple qui Vwnit tut W. te prépome renouveU les cabales^ les dttwwMlons» il J«f meuftiMu Lft wyawM MiU daai Mtto mAoUte motn quélqiiM améH. Ii0 gouvernement ne prit pm/pm jaiBftii qvê ém pvtvttt ÂiUef «1 1»» Oifltwi : ii semblait devoir MomnlNV; nuU iai MvoUéi Auent Idih Joiin désunis, et e'tit ot qui sauva la oonr. Le cotdjutMur, H&tAt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, suscita contre lui une partie du parlement et du peuple ; il osa en même temps servir la reine, en tenant tête à ce prince, et l'outrager, en la forçant d'6l oigner le car^dinal Mazarin, qui se retira à Cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernements faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services et ses offenses, et de nommer au cardinalat ce nita* aM4iuSmir, Tuteur des barricades, qui avait contraint la fanllk lOfil» à iBrtir dft la «apital* il traiiM^ Gbap. V. — Suite de la guerre cwiê jusqu'à la fin de la rébellion, en 1653. Knfin le prince de Condô se résolut à une guerre qu'il eût d4 cooftmencer du temps de la Fronde, s'il avait voulu ôtre le maître de l'État, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoyen. Il part de Paris; il va soulever la Guyenne, le Poitou et l'Anjou, et mendier contre la France ie secours des fapaguols| dont il avait été I9 ûéau iii plus terrible. Bien ne marque mieux la manie de ce temps, et le dérèglement 9iiMinaioail toutes les démarches, que ce qui arriva alors à m ^iifii, U ittiiii lui invoya un iowrfir m Puâa iwi te propoatUn» qui devaient l'engager au retour et à la {hUx. Le Gonrrier ae trompa; etauUeud'alleraAiiffanriUe, o«t Mt la priMi, tt iUi à ▲ igvfillle. La lettre vint tmp tant Condé dit que, s'il Tavait vegne plus tôt, il au< rait accepté les propositions de paix; mais quê^ pniaqu*!! était d^à assez loin de Paris, ce n'était pas la peine d*y retourner. Ainsi la méprise d'un courrier et le pur caipJEiai de ii prinoi xepiûngèrttiil la i'rance dans la guerre civile. | (Décembre 1651) Alors le cardinal Mazarin, qui, du fond de son izU h Cologne, avait gouverné la cour, entra dans le royaume, moins en ministre qui venait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remetait en possession de ses fstats; il était conduit par une peiiaa année de aept mille homnea tofee 4 aes dépens, q'est^lHure avec Targent du royaume, qn'U i*était approprié. On fait dire au roi , dans une déclaiation de ce timp»>là» que le cardinal avait en efiGH levé eea tieâpes de son argenti ee qid doit Mmfondre l'opinion de ceux qui ont écrit qu'à ia première aertii

dn royaume Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. U donna le commandement de sa petite avmÔAi au maréchal d'Hocquincourt. Tous les officiers portaient des écharpes vertes; c'était la couleur dos livrées du cardinal. Uaque parti avait alosa son écharpe : la Uatisim était eelie

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.84% accurate

du roi; Tisabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait jusqu'alors affecté tant de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de son maître; mais il ne put résister à cette vanité : c'était précisément ce qu'avait fait le maréchal d'Ancre, et ce qui contribua beaucoup à sa perte. La même témérité réussit au cardinal Mazarin ; la royauté l'approuva. Le roi, déjà malade, et son frère, Louis XIV, (Louis XIV) à Paris, pendant l'épidémie de peste, lui donna son approbation. Le roi, déjà malade, et son frère, Louis XIV, (Louis XIV) à Paris, pendant l'épidémie de peste, lui donna son approbation.

Le parlement refusa d'enregistrer les lettres de cachet par lesquelles le roi voulait punir les auteurs de la révolte des nobles. Le parlement refusa d'enregistrer les lettres de cachet par lesquelles le roi voulait punir les auteurs de la révolte des nobles.

On trouva que sous Charles IX on avait promis, par arrêt, cinquante mille écus à celui qui représenterait l'amiral de Coligny mort ou vivant. On crut très-sérieusement procéder en règle en condamnant à mort le premier ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante mille écus, qui après tout n'eussent point été payés. Chez une autre nation, et dans un autre temps, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les esprits, qui portaient la gaieté dans les tristes moments de la vie, se divertirent de l'arrêt. Ils firent dire au cardinal « que si on le pendrait, on le pendrait bien ».

Ce ridicule fut suivi de la proscription de la personne du vicaire général de Paris, qui fut vendue par un second arrêt; cet argent était destiné à payer un assassin; il fut distribué par les dépositaires, comme tout l'argent qu'on levait alors. Le cardinal, de son côté, n'employait contre ses ennemis ni le poison ni l'assassinat; et, malgré l'aigreur et la manie de tant de partis et de tant de baines, on ne commit pas autant de grands crimes, les chefs de parti furent moins cruels, et les peuples moins furieux que dans la ligue ; car ce n'était pas une guerre de religion. (Décembre 1651) L'esprit de vertige qui régnait en ce temps posséda si bien tout le corps du parlement de Paris, qu'après avoir solennellement déclaré « que si on le pendait, on le pendrait bien ».

Il fut décidé que si on le pendait, on le pendrait bien. Il fut décidé que si on le pendait, on le pendrait bien.

hénéarayale^ Deux eearîQen taait anaa imimideiiti pour aller aveo
qaalffiaa payiODi Ulte rompre les ponts par où le canlinal daMît passer :
l'un d'eux, nonuttéBitaut, fut fait prisonnierparIfletnMEpaidaniy railabé
avec indulgence, et moqué de tousdes partis. (6 août 1G52) Cependant le
roi majeur interdit le parlement de Paris, et le transfère .\ Pontoise. Quatorze
membres, attachés à la cour, obéissent, les autres résistent. Yoiia deux
pailements pour mettra ia Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.23% accurate

»tê CKAMTIUI T. «^ .SOM DI LA OTXRKB CtVICB. comble à la confusion, se foudroient par des arrêts réciproqna, comme au temps de Henri IV et de Charles VI. Précisément dans le temps que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le ministre du roi, elle déclarait criminel de lèse-majesté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce ministre; 0ty par un renversement d'esprit que toutes les démarches précédentes fendent wojelile, elle oidooM gnete Bonfdlee tmqwt de talon, duc tfOiMent, aaiebeaient eoiiwMiMtta; eleOedliéiiditenniêBie temps qoto pilt tnettns denjeni dm les toettei pnMgneepenr les soudoyer» On ne pouvait attendre autre chose ftae eompagnie de magistrats qui, jetée hors de sa sphère, et ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant et décidant en tumulte, prenait des partis auxquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavanti et dont elle-même s'étonnait ensuite. Le parlement de Bordeaux servait alors le prince de Condé; mais il tint une conduite un peu plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné dBlaoour^ ilétifiMins agité pardeiftctiiM opposées. Des objets plus oonsidénliles fatiwiaiem tonte j^FiiiHii. Coudé» ligué avec les Esptifatikf éM m mmfÊgam ooainleiei; . et Turenne, ayant quitté ces mêmees lipe|{Mte «vee keqmlft £ moH été battu à RAUiel, venait de faire sa paix avec la ooiir, et commandait l'armée royale. L'épuisement des finances ne pennittait ni à Tun ni à l'autre des deux partis d'avoir de grandes armées; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des temps où cent mille hommes en campagne ne peuvent à peine prendre deux villes: il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir. Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mère, son frère, et le oardhial Mazarin, de province en province, n'ayant pas autant de tNRqMe autoor de sa personne, à beaucoup près, qu'il m eut'defMiis ea temps de paix pour Miaule ficéai Cinq àtismllta kemBea^ ko UM envoyée d'Espagne, ktaiitntlevéipàriMifartîiaiadaiHioeada Condé, le poursahaient an eaur de ion myauaa. Le prince de Condé courait cependant de Boidentt à MoBti^biiii prenait des villes et grossissait partout son partL Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée royale se trouvait auprès de Gien sur la Loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieues, sous les ordres du duc de Nemours et du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux généraux allaient être funestes au parti

du prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus hâÉC9B et ^lus aimtlile ^habile. Tons deux ensemble ruinaient leur année. Lee soldats eavaienl que 1# grand Coudé était à oent fieneede là» «t se eroyaient peidna» kn^u suilieudelaBultuaeeunierree présenta dana la forêt d*Odians devant les gnndea gvides. Lee eeuliaeUeereeouiueiitdmcaQonrflerleprlneedeOoudélni^^ qaà Digitized by Google

CSAVITRS ^ sons SS LA WUIM GTfBX* Mt venait d'A;;cn , à travers milifi aÿâiUttres, et tou^ius déguisé, M nettre à la tête de son armée. Sa présence faisait beaucoup, et cette arrivée imprévue encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain et inespéré transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance et de Taudace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce priBCe dans la guerre était de prendre en na tenue les lésioiittoni Iw plai taafditn, etdnieicié» eiiier cfto non wkê» da eoMnate que de promponoi. (7 avril l<6t) L'amée TOfale mt lipiiéi en dedt eorpe. Oondé fendit anr oéM qcd était à Blenan, oonmiandé pir le meridMI d^Hoo^inemirt; et ee corps fotdiiBipé en même tetti ^'attaqué. Ttanne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin effrayé courut à Gien, au milieu delà nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le roi par la fuite, et de le conduire secrètement à Bourges. Le prince de Condé victorieux approchait de Gien; la désolation et la crainte augmentaient. Turenne, par sa fermeté, rassura les esprits, et sauva la cour par son habileté; il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvements si heureux, profita si bien dtt leMki et du temps, qu'il empdeba Coudé de pontrentm» eon avnntege. S M dMieMe alen de décider kqoel avait aoqali te pins dliaoMir, en de Condé "violorieitx, ' ou de Timnm qui hd avait arraché le Mt de m Tkrtolre. Il ait mi que dans ee ComM de Blenan, al longtempe eélébre en France , il n'y avait pas an qnalre cents hommes de tués ; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille TOryale, et d'avoir entre ses mains son ennemi le cardinal Mazarin. On ne pouvait guère voir un plus petit combat, de plua grands intécéts, et un danprer plus pressant. Condé, qui ne se flattait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hocjnincourt, fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire et des dispositions favorables d*nn perupte aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat dont on exagérait encore toutes les oirconslancesi la Ittine qi^on per» tait à Mmrtn, te nom et te présence du grand Oondé, semUtadenl d'abord te rendre maître absolu de te capitale : mais dans le fond tous lee esprits étaient divisés; chaque parti était subdivisé en factions, comme il anire dans tous tes troubles. Le coadjuteur, devenu cardinal de Retz, raccommode en apparence avec la cour, qui le craignait et tlont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, et ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, et

était opposé à Condé. Le parlement flottait entre la cour, le duc d'Orléans, et le prince : quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin, chacun ménageait en secret des intérêts particuliers; le peuple était une mer orageuse, dont les yagues étaient poussées au hasard par tant de Tents contraires. On fit promener dans Paris la châsse de sainte GeneTiève , pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre; et la populace ne douta pas que cette sainte n'opMât ce miracle, comme elle donne dateploie. * «a Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

530 CHAPITRE V, — SOTTE DE LA GUERRE CIVILE. On ne voyait que négociations entre les chefs de parti , députatioDS dn parlement, assom])16os de chambres, séditions dans la populace, crpns de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastères. Le prince avait appelé les K.spagnols k son secours. Charles IV, ce duc de Lorraine chassé de ses Fatais, et à qui il restait pour tout bien une armée do huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'Espagne, vint auprès de Paris aveo cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pow ita inteibiiM qm Is friimdi Itaié ni M ta mil tenl pmm tinir. U dat ds loniM quitta UmBHùt là Mnot, aftièi rtfoîr dtelét nir lea pusaf»^ «Bpflrtaaft l'im«Dt des deux partit^ 'Goadéitilftdono dans Paris ^ amuipomolr fvî dinimia tm |iWi^ al use année plus faible encosra. Tlirenné mena le roi et sa cour ffia Paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit (juillet 1652) de la hauteur de Charonne la bataille de Saint- Antoine , où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un et de l'autre, ^ui semlîlait m pouvoir plus croitrei en lut augmentée. Le prince de Condé, avec un petit nombre de seigneurs de son parti, mik èè pm da loldato» aotiat «I mpousaa reffnri da Vuxmiê yaiala. La dwa dH)rltoi, iaaartain dm parti full daiait prendre, laalail daM WQà pallia du Xnsuaboa^B* Xm aflidlaal da Rats était ftanitiwfdaaa loai ai^aaêohé. La parlomaat attandaiiTimada la hataflapoaf donner foalqiia arrê La tém an lannaa était prosternée daaa aaa ihiyfiêtta ans Qannétites. Le peuple, qui craignait aloia égalaomt at les troupes du roi et celles de Monsieur le Prince, avait fermé lit portes de la ville, et ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait do plus grand en P'rance s'acharnait au combat, et versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de La Rochefoucauld, si illustre par son courage et par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui ht perdre I4 vue pour quelque temps. Un ^evaB d« cardinal Xagarln y fut Uép at le peuple se crut vengé. On jia voyait que jeunaa aaigoauia tuéa ou Uaiiêa qu'oa rapporttiilàla porta fiainl-AAtoina, qai na a'oufrait point» BoAa lladaaaiaaUa, fille da Gaston, praMUit la parti de Coudé» aon pte n'osa sacouriti fit ouvrir léf portes aux Uaasés. et eut la hiTdiatia da faire tirer sur les troupes du roi le canon da la Bastille. L*armée royale se retira : Con

The text on this page is estimated to be only 18.91% accurate

CBArans T« wmm m m, maam cmuL &ai homme attaché à Monsieur le Prince. Il avoue que lui-mt-me, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette; 'et , qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit payer une rançon : el fl rapport» cet flolfiiM eoam dii lAoïes ofAtôabti» la lint d0 ptin ythit don à Fnto fingtrqualM d« m» lonf. Is peuple Bouffirait, lea aumônea ne sofilaaient pat; pluatav» fWfiniaB teiîat daaa la dlaatta. Y aH41 rien de plva tenaata 41» aa qai aa paaaa dana aalia fwfa datant Bordeaux? Un gentilhomme est pris par les troupes royaleai an lui tranche la tête. Le duc de La Rochefoucauld fait pendre par représailles un gentilhomme du parti du roi; et ce duc de La Rûchefoucnuîd passe pourtant pour un philosophe. Toutes ces horreurs étaient l^iantôt ouUUtea pour laa gcanda intérêt» daa eheila da parti. Mais en même temps y a-t-il rien de plus ridicule que de voir le frand Condé baiser la châsse de sainte Geneviève dans une procession, y frotter son chapelet, le montrer au peuple, et prouver, par cette facétie, que les héros sacrifient aonranl à la aaaailIaY Nidla déaaM, naOla MaBaéaaaai ni dana ka yaooédéiy ni tea laa pamlea. Onar Talon rapporte qu'il «ntendil daa oonaaiUara aiipalari an opinaift, le cardinal prunier nUaiatia, fg\$w(n* Ua aonaaiUar, Aomnid QMilra*8ooa, apaaàopha-niâement le graad Ckaidé en plein parlamam; «l aa donna daa gDoraïadaa dana la aanctiaim 4a la Jnatiaa. n y aratt en des coups donnés & Notre-Dame pour une place qua les présidents des enquêtes disputaient au doyen de la grand'chambre en 1644. On laissa entrer dans le parquet des gens du roi, en 1645, des femmes du peuple qui demandèrent à genoux que la parlement lit révoquer les impôts. Ce désordre en tout genre continua depuis 1044 jusqu'en 1653, d'abord sans trouble, enhn dans des séditions contmuuUtJi) d un bout du royaume à l'autre, (1662) Le grand Condé MtÊ^ jusqu'à dMiar nn aanfOat an floiBta de Rieux, fila dn prinea dVltenf, ahaa ladna d'Oiléav t oa n'était paa la ni^an da regagner la aanir daa Pariaiaana» La aonte de Rieux ^ rendit le aoafflat an vainqueur da BMtOft de Fribourg, de Nordlia. gen, ai da Lena. Oetta étrange aventure ne produisit rien ; Monsieur fit mettre pour quelquea jonra la fila dn duo d'filhattf à ia BaatiUai al il n'en Ait plus parlé La querelle du duc de Beaufort et du duc de Nemours, son beaufr^re, fut sérieuse. Ils s'appelèrent en duel, ayant chacun quatre seconda. Le duc de lieawurB lut tué par la duc de Beauforti et le mar^uia I. Des hommes très-instruits des

anecdotes de ce temps prétendent que le S rince de Condé n'avait insulté Kieux que de paroles ou de gestes : celui-ci eeee le pr«iiii«r coup, que les «nls de prince lui rendirent avec usure. Les deux avocats généraux du parlement, Orner Talon et Jérôme Bignon, furent consultés : Talon voulait poursuivre le comte de Rieux; Bignon, plus sage, s'y opposa, et fit reviiyr aeft oel]i|aa à een avia. {Sd, 4\$ MQ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

. de VillarsS sarBommé Orondatef qui seoodtit Nemoun, tua sod «dfvntire, HérImrt, qulln'acftit JanaiB lu anparamit Dejwte, a n*y en ftfiit pas fembn. lis éniB MestiMqiisiits, tes dépiéâ»^ lioDs oontinudlM, les dâMmches poussées imqifk Kmpiidaiee pnUique; mais au milieu de css désordns tt régika toi^Mm une gtiele qui ' les rendit moins funestes. Après le sanglant et inutile combat de Saint-Antoine , le roi ne put rentrer dans Paris, et le prince n'y put demeurer longtemps. Une émotion populaire, et le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigade au parlement. (20 juillet 1652) Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante et chassée en quelque façon de la capitale, pressé par les cabales du duc d'Orléans et du prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans lieutenant général du royaume , quoique le conflit sur : c'étoit le même titre qu'il «fait du duc au duc d'Orléans» un du tÊOB^ de la Ugte. La prince d'Orléans Oondé fttt nommé gouverneur des «méai. Les deux parlements de Paris et de Bourdeaux, aa coitealiiC l'un à l'autre leur autorité, donnant des arrêts contraires, et qui par l'effet se aéraient rendus le mépris du peuple, Raccordaient à demander l'expulsion de Mazarin : tant la haine contre le ministre semblaient le devoir essentiel d'un Français. ' Il ne se trouva dans ce temps aucun parti qui ne fût faible : celui de la cour l'était autant que les autres; l'argent et les forces manquaient à tous; les factions se multipliaient; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes et des regrets. La cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appelait la cause des troubles, et qui n'en était que le prétexte. Le roi se donna des fins du royaume (1er août 1652) : pour avoir de la suite, il déclara que le roi ' donna une déclaration royale, par laquelle il renvoyait son ministre, en vantant ses services et en se plaignant de son exil*. Charles Ier, roi d'Angleterre, tenta de perdre la tête sur un échafaud pour avoir, dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford, son ami, à son parlement; Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son royaume en souffrant l'exil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différents. Le roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre, et qui haïssait les rois; et Louis XIV, ou plutôt la reine mère, en renvoyant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, et qui aimait la royauté. (10 octobre 1652) Le cardinal à peine parti pour aller à

BonHan, Heu de sa nouv^e ratraite, les citoyns de Paria, de kv aetl mmmr .
ment, députèrent an roi pour le supplier de »?enir daoa aa capitale, nyrentra;
et tout y fotd paisible 43^e eût été diffidledlmaginer que ^elqnes Joun
aupararant tout avait été dana la eonftiaion. Gaston 2. Ce fut pendant cet
exil quf» le cardinal écrivit au rol î « Il ne me resi« pa< un Mile daDB un
royaume dont j'ai reculé toutes les ffonUères. • (Ed, de Kehl,: Digitized by
Google

d'Orléans, malheureux dans ses entreprises, qu'il ne sut jamais soute\l nir, fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir; et U fàt le deuxième fils de Henii le Grand qui mounrt sans beanaaop de gloire. Le cardinal de Retz, aussi imprudent qu*audacieux, fbt arrêté dans le Louvre, et, après avoir été conduit de prison en prison, û mena longtemps une vie errante, qu'il finit enfin dans la rcMle, ^ où il aciiuit des vertus que son grand courage n'avait pu eonnattre ^ dans les agitations de sa fortune. ■ Quelques conseillers qui avaient le plus abusé de leur minist?re l' payèrent leurs démarches par l'exil; les autres se renfermèrent dans les bornes delà magistrature, et quelqueg-uns s'attachèrent à leur ^ devoir par une gratification annuelle de cinq cents écus, que Fouquet, procureur général et surintendant des finances , leur ût donner sous ^ main'. ^ Le prince de Condé, cependant, abandonné en Ftanoe de presque * ' Ions ses partisans, et mal secouru des Espagnols^ continuait sur Isa ' lh)ntières de la Champagne une guerre malheureuse. H restait encore des filetions dans Bordeaux, mais elles furent bientôt apaisées. ^ Ce calme du royaume était Teffet du bannissement du cardinal Ma^ zarin; cependant, à peine fut»ii oliassé par le cri général des Français et par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir (3 février 1653). Il fut étonné de rentrer dans Paris tout-puissant et tranquille. Louis XIV ^ le reçut comme un père, et le peuple comme un maître. On kii fit un ^ festin à l'hôtel de ville, au milieu des acclamations des citoyens : il jeta de l'argent à la populace; mais on dit que, dans la joie d'un s! ^ heureux changement, il marqua du mépris pour l'inconstance, ou f-plutôt pour la folie des Parisiens. Les officiers du parlement, après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur puMic, briguèrent > presque tous l'honneur de venir lui demander sa protection; et ce même parlement, peu de temps après, condamna par contumace le - prince de Condé à perdre la vie (27 mars 1653) ; changement ordinaire y dans de pareils temps, et d'autant plus humiliant que l'on condamnait ^ par des arrêts celui dont on avait si longtemps partagé les fautes. ^ On vit le cardinal, qui pressait cette condamnation de Condé, marier ^ au prince de Conti , son frère, l'une de ses nièces (22 février 16ô4) l i: preuve que le pouvoir de ce ministre allait être sans bornes. f Le roi réunit les parlements de Paris et de Pontoise : il défendit les ^ assemblées des chambres. Le parlement voulut remontrer; on mit en prison un conseiller, on eu ejiiia quelques autres; le parlement se tut :

^ - tout étiût déjà changé. f Gbap. VL — Étai dê la Frimee jtuqu^à la mort du cordlnat Matofin , f en 1661. Pendant que l'Etat avait été ainsi déchiré au dedans, il avait été ç attaqué et aflaibili au dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroy, de Lens, etdeNordh'ngen, fut perdu. (1651) La place importante de Oun* r 1. Mémoim de G

The text on this page is estimated to be only 24.90% accurate

CHAPiTKK VI. ~ ÉTAÏ Dfi LA FKAIsCfi tafwi Art in^ffite pâr Im Bipigodi; Oi ebattèrait les Fmñçais Pifirin; Ut ttprirent Oaial en Italie*. GepeDdtBt, malgré les tumultes d'une guerre civile et le poids d'une fMRt éliiiiig>ii, le ceidioal Mazarin avait été assez habile et esseï heureux pour conclure cette célèbre paix de Westplialie par laquelle l'empereur et l'empire vendirent au roi et à la couronne de France la souveraineté de l'Alsace pour trois millions de livres payables à Farchiduc, c'est-h-dire pour environ six millions d'aujourd'hui. (1648) Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel ùlectorat fut créé pour la maison de Bavière. Les dntits de tous les pouces et des villes impéijales, les privilèges des uiuiudres gentilshemiaiei aUemands, furent confirmés. Le pouvoir de Tempereur fut leitreiiil daoa des bornée âtreites, et lea français , joinU aux Snédoie, définrent lea légialateon de l'empire. Cette gloire de la Fnace était dM| «umeiïie en partie, anx âmes de k Suède. GiwlaTe^Ldolpbe avmit eomnencé d'ébraoler rempire. 6ea généraux avaiet encore poussé aaes loin leurs conquêtes sous le gouveiDement de sa fiUe Christine. 5>on général Vrangeli était prêt d'entrer en Autriche. Le comte de Kœ* iiigsmarck était maître de la moitié de la ville de Prague, et assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'empereur, il n'en coûta guère à la France ^u'eaviron un miUiou par an donné aux Suédois. Aussi la Suède obtint par ces traités de plus grands avantages que la France; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, et de l'argent £Ue força l'empereur de faire passer entre les mains des luthériens dea bénéfices qui appartenaient aez catholiques romains. Rome cria à l'impiété, et dit que la cause de Dieu était trahie. Les protestants ae f antftrent qu'ila avaient aantifié rouvrage de la paix, en dépouillant des papiatei* L'intérêt seul fit parier tout le monde. L'Espagnè n'entra point dans cette paix, et avec aaes de raison : car, voyant la France plongée dans les guerres civiles, le ministère espagnol espéra profiter des divisions de la France. Les troupes allemandes licenciées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'emptreur, depuis la paix de Munster, fit' passer en Flandre, en quatre ans de temps, près de trente millu hommes. C'était une violation manifeste de;^ traités j mais ils ne sout presque jamais exécutés autrement. Les ministres de Madrid curent, dans le commencement do ces négodatioos de Westpbalie , l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande. la monarchie espagnole fui ^fln trop

heureuse de n'avoir pins pour ennemis, et de reconnaître pour aonveralns, ceux qu'elle avait traités si hmftenqif de rebelles indi0iies de pardon* Ces républicains augmentèrent leurs richesses, et affermirent leor giandeor et leur tranquillité, en traitant avec rfiquagB», aana rompre awc la lance. * , J -. ^Y^^^^T^ ^."^ ^ septembre isMi iaretfeae et Ûasal an eetobM. (A 0/0 d9 M. Éeuchot,) Digitiztxi by Google

jusqu'à la mort de mazarin. 535 i <1W9 ^ taittit pQlMiitSy qa«
 dans une pt&m qnHk eorant qnriqae tempi après avec TAngletism, ili
 odMBt m mer Mot fii»* L ssaul de ligne; et la vietoire demeura souvent
 indécise entre Staka, ^ famltal aagtaii, al Tromp, l'amiral de Hollande, qui
 étaient tova L deux sur mer ce que les Gondé et les Turenne étaient sur
 terre. La I France n'avait pns en cg temps dix vaisseaux de cinquante pièces
 do canon qu'elle pùl mettre en mer; sa marine s'anéantissait de jour en jour.
 Louis XIV se trouva donc, en 1653, maître absolu d'un royaume , encore
 ébranlé des secousses (ju'il avait reçues, rempli de désordres en tout genre
 d'administration, mais plein de ressources, n'ayant aucun allié, excepté la
 Savoie, pour faire une guerre offensive, et n'ayant plus d'ennemis étrangers
 que l'Espagne, qui était alors en plas sauvas Itat qne la France. Tous les
 Fraisais qnf mdttiit itfl la foi&tn olvUe élaiaitt tamalÊ, hors la prinoa de
 Gondé et qudqiiMa* me da asa paftfsans, dont un en deui loi étaient
 demeuréa fldUee par railtlé et par gmndear d^e, oatiare le eomte «de
 Gellgny et Bevlevilei et les atitrea, parce que la eenr ne wnltt pas ta*
 aebeter assez chèrement. Condé, devenu général des années espagnoles , ne
 put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur
 infanterie aux journées de Rocroy et de Lens. Il combattait avec des troupes
 nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régiments français
 qui avaient appris à yaincre sous lui, et qui étaient commandés par Turenne.
 Le sort de Turenne et de Condé fut d*être toujours vainqueurs quand ils
 combattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils
 commandèrent les Espagnols. Turenne tfaH k peine taufé les déMs de
 Têimê» ifEspagne à la bataille de RétM, lorsque de général da roi de Année
 il s'était fldt le Beotenant d'an général espagnol : le prinoe de Gondé ent le
 même sort demt Anes. (S5 aoM 1654) Mrclitdac et hd assiégeaient cette
 riUe. Tnrenne les assiégea dans leur camp, et força leon lignes; les tronpea
 de l'archiduc furent mises en fuite. Condé , avec deux régiments de Français
 et de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de Turenne; et, tandis que
 l'archiduc fuyait, il battit le marécbal d'Hocquincourt, il repoussa le
 maréchal de La Ferté, et se retira victorieux, en couvrant la retraite des
 Espagnols vaincus. Aussi le roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : «
 J'ai su que tout était perdu, et que vous avez tout conservé. » Il est difficile
 de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que
 Condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru , et

que J'archidne et son conseil ne Tonhirent rien fiiire diDS cette journée de ce que Gondé arait proposé. Arras saifé. les lignes feieées, et l'archldoo mis en ftdte, eomblfr* rent Torenne de ^ire; et on cibsenra qae dans la lettre écrite au nom da roi anp«rlement< sar cette tietoiroy on f attrlhoa le succès de tonte I. Datée daViBMBBés, da 11 s^tanbrt les*.

536 CHAPITRE VI. ~ ITAT IX Lk flUNCB la êUiipftgnc au ^-
tr^^^ft' Mazarin , et qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le
cardinal s'était Irouvô, en effet, à quelques lieues d'Arras avec le roi. Il était
même entré dans le camp au siège de Stenay, que Turenne avait î)ris avant
de secourir Arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre.
Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des évéïienients, et cette vanité lui
dojma im ridicule que toute l'autoiilé du ininislère ne put effacer. Le roi ne
se trouva point à la bataille d'Arras, et aurait pu y être : il était allé à la
tranchée au siège de Stenay; mais le cardinal Ifazftria ne voulut pas qu'il
expofit tetatigt ptiMliMy à lib^Mlli li ii|Ni« d0 rStat «t la puifliaaoe du
ministM ■MnWaiaant attachéft. j/mk côté HtMiin, mattn alMolii àê la Fctn»
6t du jaoBt rai; de ravira don Louia da Haio, qui gottmnait l'Bqwgne at
Philippe I?, eontîmiaient sous le Bom da laiiva maîtres cette guarre peu
niftmaDl soutenue. Il n'était pas encore question dans le monde du nom de
Loaîa XIV, et jamais on n'avait parlé du roi d'Espagne. Il n'y avait alors
qu'une tête couronnée en Europe qui eût une gloire personnelle : la seule
Christine, reine de Suède, gouvernait par. elle -même, et soutenait l'honneur
du trôxiel abandoiutôi ou flétri « ou inconiiu dans Il's autres Ktats. Charles
II, roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mère et son frère, y traînait ses
malheurs et ses espérances. Un simple citoyen a?ait subjugué l'Angleterre,
l'&coaia at Hilaiide. Gromwell, oalmer* patenr digne da régner., arait pria
le nooi de praCteleiir, et non eaUi da niy païaa que laa Angiaia aavaieat
jua^où lea droila de Unua rois devaient ffêteiuke, et ne aannaïaMient paa
qnéUaa étaient lea lionaf de Tautorité d*iin proteotenr. Il affermit son
pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'eatwprit point sur les
privilèges dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais des gens de guerre
dans la Cité de Londres; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il
n'offensa point les yeux par trop de faste; il ne se permit aucun plaisir; il
n'accumula point de trésors; il eut soin que la justice fût observée avec cette
impartialité impitoyable» qui ne distingue point les grands des petits. Le
frère de Pantaléon Sâ, ambassadeur de Portugal en Angleterre, ayant cru
que sa licence serait impunie parce que la personne de son Drare était
aaorée, inaolta des citoyens de JUnidieBy at en fit aaiataiaar [un pour ae
venger de la réstatanea daa antrea; il iîit eondaïNié à Aire pendu. Gromwâl,
qui pouvait lui liixe grâce, le laiM eaéeater, et l signa anavite un traité avec
l'ambassadeur. Jamala le commerce ne fut si libre ni si florissant; Jamaia

VAaf^ ferra n'avait été si riche. Ses flottes victorieuses faisaient aapectar son nom sur toutes les mers; tandis que Mazarin, uniquement occupé de i dominer et de s'enrichir, laissait languir dans la France la justice, la ' commerce, la marine, et même les finances. Maître de la France, comme Cromwell l'était de l'Angleterre, après une> guerre civile, il eût pu faire pour le pays qu'il gouvernait ce que Cromwell avait fait pour le sien; mais il était étranger , et l'âme de Mazarin, qui n'avait Digitized by Google

jusqu'à la MOÏT DE MAZARIN. 537 pas la barbarie de oeUe de
 GtenireU» a'en mit fit «wh la gnndeur. Toutes les nations de l'Europe qui
 avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques I", et sous Charles I",
 la briguèrent sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoiqu'elle
 eût délesté le meurtre de Charles I*", entra dans l'alliance d'un tyran ^'elle
 estimait. Maiariiii et don Louis de Haro prodiguèrent à Fenfi leur poUti^Ma
 pour iPtanir avec le protecteur. D goûta quelque temps la satirfMttoai de se
 fùht eontisé par les deni ptes pvlssaaits royamaes de la cbrétienté. Le
 ministre espagnol lui oiliNÛt de l'aider à prendre Calais; Mazarin lot
 proposait d'assiéger Dunkerque, et de lui remettre cette ville. Cromweli
 avait à choisir entre les clefs de la France et celle de la Flandre. Il fut
 beaucoup sollicité aussi par Condé; mais il ne voulut point négocier avec un
 prince qui n'avait plus pour lui que son nom, et qui était sans parti en
 France, et sans pouvoir chez les Espagnols. Le protecteur se détermina pour
 la France, mais sans faire de traité particulier, et sans partager des conquêtes
 par avance : il voulait iUostier son usupaioii par de plus grandes
 eUraprises. Son deaseim était d'tealafTer le Meiiqiia mn Espagnols; ma» Us
 Itarent avertis à teo^s. Ji«s nniraxa de CkeiBweU laiBrpriNnt du BEiatek
 Ja^ (mai 1655), Ue que les Anglais potsMeal eaaof, et qai assue laar
 commerce dans le Neivraau-Monda* Go M fiit i|ii^rès l'expéditloii da la
 Jamaïque que Gromireil signa son traité avec le roi de France, mais sans
 faire encore mention de Dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal; il
 força le roi à lui donner le titre de frè^^e dans ses lettres. (8 novembre
 1655) Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la
 minute du traité qui resta en Angleterre; mais il traita véritablement en
 supérieur, en obligeant le roi de France de faire sortir de ses Etats Charles II
 et le duc d'York, petit-ûls de Henri IV, àquilanaaoe def^ un asile. On aa
 pouvait iuiire un plus grand saerifloa de mamumt à la Hortona. Tandis que
 Mazarin tàisatt ea traité, Ghados II lui demandait une de sas nièces «n
 mariage. Le mamis état de ses aflàires, qui obligeait ee prince à cette
 démarche, Pat oe qui Ini attira un refus. On a même • soupçonné le cardinal
 d'avoir voulu marier au fils de Cromwell celle qu'il refusait au roi
 d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que, lorsqu'il vit ensuite le chemin du
 trône moins fermé à Charles il. voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé
 à son tour. La mère de ces deux princes, Henriette de France, fille de Henri
 le Grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le

cardinal d'obtenir au moins de Cromwell qu'on lui payât son douaire. C'était le oooâile des htmiliatiflas les pins donkraiivses^ de demander «M
sobsistanee à oeUii qm avait vané la aang de son mari sur un éekalMid.
Muaiin fit de fidbies instanaas.en Ai^^teterre au nemda oette reiaa^ et lui
annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, at dans
la honte d'avoir imploré la pitié de CromweUf Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

I 51ê CHAPITRE YU — itÂT DI LA FRANCE tandis qae set
enfants allaient dans l'armée de Condé et unberque, et six miUe Tieux
eoldalB, qui aealeiil Ibit la lévalntiia d'Angleterre, renléceàrani rarmée de
Turenne. Alove Dvnhevque, la phm tepniMe piao» de la Handre, ibt
aeilésêe par mer et par tene* Qoadé et doa Jnaa d'Autriobe, ayanl ramassé
toutes leurs forces, se présentèrent pour la sefiAttCtr* I/JSurope avait les
yeux sur cet événement. Le cardinal Maxarin mena Louis XIV auprès du
théâtre de la pruerre sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de
vingt ans. Ce pcinoe se tint dana CaUia* Ce lut U que 1. Mai 1657. (£D.).
Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

• JUSQU A LA MÛET D£ MAZARIN. 539 Cnmnrell litf anfoya vna MiIiM^ kf* son gtndre, le lordFtlcoQlirîdflt. lie foi lui envoya le duc de Créquî et Mancini, dlK de Nevers, neveu du cardinal, suivis de deux cents gentilshommes, llancini présentaau protecteur une lettre du cardinal. Cette lettre est remarqii;ih]e ; Mazarin lui dit « qu'il est affligé de ne i» pouvoir lui rendre en personne les respects dus au plus grand homme du monde. » C'est ainsi qu'il parlait à l'assassin du ^ndre de iienrilY, I.' et de l'oncle de Louis XiV, sou maître. > Cependant le prince maréchal de Turenne attaqua l'armée d'Espar ^ gne , ou plutôt l'armée de Flandre , près des Dunes. Elle était com- • mandée ptr don Juan d'Autriche , fils de Philippe IV et d'une oomédimlQe^ et iiii devint deui ane mitè» heao-ftto de louîel?. lieprinoe [' de Gondé éliit daoï cette emte» amis il ne conunandeit pas : ainai, il v ne ffit pas difficile & Turenne de ninçre. Les six mille Anglais coni trihuèient h la ^foloire, elle fut complète (14 juin 1658)« Les dem princes d'Angleterre, qui furent depuis rois', virent lenrs« malheurs t augmentés dans cette journée par l'ascendant de Cromwell. 'f Le génie du ^rand Condé ne put rien contre les meilleures troupes ^ de France et d'Angleterre. L'armée espagnole fut détruite. Dunkerque •. se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. Le cardinal ne laissa paraître Louis XiV ni comme guerrier ni comme roi) il n'avait point d'argent à distribuer aux sol\data ; à peine était-il servi : fi allait manger ches Sasarin ou obea lema^ ^ fééhaldeTwnftne, quaadil ^tàl'annéa. GeleÉlittdeUdl^ I roif«]ft n'était pas dans Iffiéà UV l'edet du mépiis pour le flMie, mais celui du dérangement de ses affaiies, et du soin que Is cardinal • \ 93mi de réunir pour soi-même la spiendeuf et Fantorité. [Louis n'entra dans Dunkerque que pour la rendre au lord Lockhart, I ambassadeur fie Cromwell. Mazarin essaya si par quelque finesse il [pourrait éluder le traité, et ne pas remettre la place : mais Lockhart I menaça, et la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne. I Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras , voulut engager Turenne à lui céder encore l'iïiouI neur de la bataille des Dunes. Du Bec-Crépin, comte de Moreti vint, I dfi^> de la plft d» mittistre , proposer au général d'éeiîw une lettre I p«r laqnalb il que le easdinal mit amngé lui-néoMi toq\$ le pian des opérations. Tmrenne >açnt eyee «éptisoeé insinuatïoB8> etne twdal petet donner vn avea qui eût pïoduit la honte dte généal d'année et k ridicule

d'un homme d'Église. Mazarin , ^ aeait ea cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne. il- Au milieu de ce premier triomphe le roi tomba malade à Calais, et fut plusieurs jours à la mort. Aussitôt tous les courtisans se tournèrent ' vers son frère Monsieur. Mazarin prodigua les ménagements, les flatteries, et les promesses, au maréchal Du Plessis-Praslin , ancien gouverneur de ce jeune prince, et au comte de Guiche, «on favori. Il se forma dans Paris une cabale assez hardie pour écrire à Calais contre le 1. XAGsIdeiona. (ÉD.) — S. CBIadesH et laeqpissu. (ÉD.)

Digitized by Gopgle

« 540 CHAPITRE XI. — ÉTAT DE LA FRANCE cardinal. Il prit
 ces mesures pour sortir d'affaire, et pour mettre à couvert ses richesses
 immenses. Dû empirique d'Alibey fut guéri le roi du via émétique que
 les médecins de la cour regardaient comme un poison. Ce bonhomme
 s'asseyait sur le lit du roi, et disait : < Vous à un garçon bien malade, mais il
 n'en mourra pas. » Dès qu'il fut convalescent, le cardinal exila tous ceux qui
 avaient cabalé contre lui. (13 septembre 1658) Peu de mois après, mourut
 Cromwell, à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faisait
 pour raffermissement de sa puissance et pour la gloire de sa nation. Il avait
 humilié la Hollande, imposé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu
 l'Espagne, et forcé la France à briser son alliance. Il avait dit depuis peu,
 en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux étaient conduits à Lisbonne :
 « Je veux qu'on respecte la république anglaise autant qu'on a respecté
 autrefois la république romaine. » Ses amis lui annoncèrent la mort.
 Je ne sais s'il est mort au moment même et le prophète,
 et s'il leur répondit que Dieu ferait un miracle en sa faveur. Thurloe, son
 secrétaire, prétend qu'il leur dit : La nature peut plus que vos médecins. Ses
 mots ne sont pas d'un prophète, mais d'un homme très-sensé. Il se peut
 qu'étant vaincu que les médecins pouvaient se tromper, il voulût, en
 cas qu'il en échappât, se donner auprès du peuple la gloire d'avoir prédit sa
 guérison, et rendre par là sa personne plus respectable, et même plus
 sacrée. Il fut enterré en monarque légitime, et laissa dans l'Europe la
 réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, et d'un
 usurpateur qui avait su régner. Le chevalier Temple prétend que Cromwell
 avait voulu, avant sa mort, se lier avec l'Espagne contre la France,
 et s'aliéner avec le secours des Espagnols, comme il avait en
 Angleterre par les mains des Français. Bien n'était plus dans son caractère
 cela dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainsi
 l'un après l'autre deux nations que la sienne hait également. La mort
 renversa ses grands desseins, sa tyrannie, et la grandeur de l'Angleterre. Il
 est à remarquer qu'on porta le deuil de Cromwell à la cour de France, et
 que Mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la
 mémoire du meurtrier d'un roi son parent. Nous avons vu déjà que Richard
 Cromwell succéda paisiblement et sans contradiction au protectorat de son
 père, comme un prince de Galles aurait succédé à un roi d'Angleterre.
 Richard fit voir que du caractère d'un seul homme dépend souvent la

destinée de l'Etat Ilcvilt un génie bien oontFSire à oelui dfOlivier CioisweB,
toute ladoopoeur éss vertus dviles, et rien de cette intrépidité létoce qui
aurifie toot à ses intérêts. U ettt conservé fhérit^[u acquis par lea tmmxde
eoà pire, sll eût voulu l^re tuer trois eu quatn principau officien de f .
Cinquante-neuf. Né à Hantingdon, Je SS avril 1S9S* CBS.) 3. Dam VEuai
mtr la nmm^ nbt^ aoaaL 'Digiliztxi by Google

iraOlfA LA MORT DE .MASABIll. tkl l armée qui s'opposaienf à son élévation. Il aima mieux se démettre du gouvernement que de régner par des assassinats; il vécut particulier et même ignoré, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il voyagea en P'rance : on sait qu'à Montpellier le prince de Conti , frère du grand Condé, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour : « Olivier Cromwell était un grand homme ; mais son fds Richard est un mliértbl » de n'avoir pas su jouir du fruit dea orimea de son père. » lalwnkMr. Quelque tempa aiqmnnnt la Ffaaoe Ht m mttxe eiemple liien ph » mémorable du mépria d'une couronne. Otfktittef rtine de SNIède, Tînt à Puis. On admira en elle une jeune reine, qui à Tingl-iept ans avait renoncé à la souveraineté dent alla était digne, pour vivre libre et tranquille. Il est honteux aux écrivains protestants d*avoir osé dire, sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans et l'avait laissé mûrir sept années. Cette résolution si supérieure aux idées vulgaires, et si longtemps méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochaient de la légèreté et une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre : mais il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits. Pour connattra le génie «dqua de oetta letea, on n'a gai lira aaa litti^ laia dit diù «lia qafaOa éadfk à Ghannt, a^ daor dalranaa aufréa d'aMa ; • J'ai peetéde aana toata, ja qwitta afac iHsilité. Après cela ne araignez pas pm aurî; mon bien n'eet paa m fovfoir de la fortuna. » JBUa éeciTU an prince de Caodé ; c la me tiens autant honorée par votre estime que par la couronne que j'ai portée. Si, après l'avoir quittée, vous m'en jugez moins digne, j'avouerai que le repos que j'ai tant souhaité me coûte cher; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne, et je ne noircirai jamais une action qui m'a semblé si belle par un lAche repentir; et s'il arrive que vous condamnerez cette action, je vous dirai pour toute excuse que je n'aurais pas quitté les Liens que la fortune m a donnés, si je les eusse crus nécessaires à ma félicité , et que j'aurais prétendu k l'empire du monde , si j'eneseété atian aiainéa d'jréiasiry oadaaumrir, que la aanit le grandCondé. » Telia était l'âma de oetta peraonne si singulière; tel était aon etyle dana notre langoe, qu'elle avait parlée rarement. SOe savait huit langues; elle avait élé disciple et amie de Descartes, qui monrut 4 Stoakholmy dana aon palaia^ aprèa n'avoir pu

obtenir seulement une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré on S^^d^ tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent que de commander à des hommes sans lettre on sans génie. Elle avait cuuivé tous les arts dans un climat où ils étaient

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

CHAPITRE Vi. — ÉTAT DE LA fRATsCE m FnuMM que pour y passer , parce que ces arts ne commençalMt 91% y natre. Sou goût la fixait à Rome. Dans cette vue elle a^ait il, «n dt ses généraux lui avait menti , s'écria qu'il avait été tenté de le fendre en deux d'un coup de sabre; qu'alors un marchand anglais avait dit au czar qu'on aarait condamné Sa Majesté à être pendue. On tel obligé de relever ici l'insolence absurde d'oa pareil conte. Peut-on imaginer que le czar Pierre aille dire, dans un café, qu'un de ses généraux lui a menti? fend-on aujourd'hui un homme en deux d'un coup de sabre? un empereur va-t-ii se plaindre à un maretead anglais de ce qiTaa général lui a menti? en quelle langue parlait-il à ce marchand, lui qui ne savait pas l'anglais? comment ce faiseur de notes peut-il dire que Christine, après son abdication, était en droit de fiiire assassiner nn ttallim i Fontainebleau, et ajouter, pour le prouver, qu'on aurait pendu Pierre le Grand à Londres? On sera forcé de remarquer quelquefois les absurdités de ce même éditeur. En fait d'histoire, - il ne ÛAt pas dédaigner de répondre: il n'y a que trop de lecteurs qui se laissent séduire par les mensongM d*nn écrivraui saus puèrar, ma feleaie, aaat science, et sans raison. Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

jOBQif A LA mm jm xaiai». reine Christine avait donné le royaume fie SuMc, se faisait redouter dans le Nord et dans l'Allemagne. L'empereur Ferdinand lîl était mort en IGô? ; son fils Léopold, âgé de dix-sept ans, déjà roi de Hongrie et de Bohême, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de son père. Mazarin voulut essayer de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique ; il eût ùXLvl ou forcer les électeurs ou lee séduire. La FMMtiMitftiii iim forte pour Mit llnopiiey ni usa lieliie po«r Pastatlwi âvssi Im ftfnâkm mmiiutw, ftiles à l'itaciott ptr le améiinl de OHwamwt et pwLyetmi, ftimi^UM ehiwtonnéBf muA^ M iBfÊM pnepoeée. L4opoM ftit tfhi. Tout oe ^mpai U poUtiqu» de Mazarin , ce fût de foire une UgVi «too ^ pfiMee allemands pour robseryatidi des traités de Munster, et pour doimtr un train. à Ite* torité de Tenipereur sur Tempire (auguste 1658). La France, après la bataille des Dunes, était puissante au dehors par la gloire de ses armes, et par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait) il était épuisé d'argent) on avait i)esoin de la paix. Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n*ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains. Des armées mercenaires, levées par ordre d*iin ministre^ et conduites par un général qui obéit ma «rtoQie à ce nteitite, Ibnt plusieei» campagnea lehweiea, sans que !•• TOii en ma Asaqeab eUaa eoulMtteiit afeat respéranoe en lateeledaMIBdefwHrtBiitlepatrîiaofMhmde flMtre. le neuida Tainqneur ne profite Jaaiilf dee dépodium dv ptaple ndniiii i il psfe foail{ Il souflt^ dana iaptoipérlié dea ermea, comme dana l'adTersité; et lafNUKkdeil imqueiass! nécessaire, après la plus grande fia* foire, que quand les ttmemis ont pria ses places frontières. Il fallait deux choses au cardinal pour consommer heureusement son ministère : faire la paix, et assurer le repos de l'État par le mariapre du roi. Les cabales pendant sa maladie lui faisaient sentir combien un héritier du trône était nécessaire à la grandeur du ministre. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier Louis XIV promptement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'Espagne et la princesse de Savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument Mlle Mancini, l'une des nièces du cardinal; né ayeo un eœur tendra et de la lèrmelé dana aea volontéa. plein de passion et aana eipéffenee, il amit pn se fèsondie à épouser sa inaiiressa» Mme de MotteviUe, ftivoritede là r^e mère, dont les Mémoires ont un grand air de yérité, prétend que Mazarin fut

tenté de laisser agir Tamonr du nd, et de mettre sa nièce sur le trône. 11
avait déjà marié une autre nièce au prince de Conti, une au duc de Mercœur
: , eeUe que Louis XIV aimait avait été demandée en mariage par le roi
d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition.
Il pressentit adroitement la reine mère : «Je crains bien, lui dit-il, que le roi
no veuille trop fortement épouser ma nièce. » La reine, qui connaissait le
ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui
répondit avec la hauteur d'une princesse Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

CHifUu n.-?-Érâx m la xsahce du sang d'Autriche , fille, femme, et mère de rois, et avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque temps un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : « Si le roi était capable de celte indignité, je me mettrais avec mon secondais à la tête de toute la nation contre le roi et contre vous. • Mazarin ne pardonna jamais, diMtt, 00110 rtfNnMàkcwM; moia il prit lo parti aago do ponier ooiuMoilo : ii lo fit lui-«iteo un hmneurot «n

Hiérlllo.doi^ofpanr'àlftpiMioiidoIiNiioXIV. tapOQVOir Binait paa hmoia d'mio Mîno de ton aang pour «ppni. H mifaoit mtaDo.lo oaraotftM do aa iito; ot ii cmt afimir oacore la puiattaoo de son mîaialèro» on iupui lo gkto donfoiOMO 4?6iof«r tcop oo maison. Dès l'année 1656 il avait envoyé Lyonne en Espagne solliciter la paix, et demander Tinfante; mais don Louis de Haro, persuadé que, quelque faible que fût l'Espagne, la France ne l'était pas moins, avait rejeté les offres du cardinal. L'infante, fiUe du premier lit, était destinée au jeune Léopold. Le roi d'Espagne, Philippe IV, n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance malsaine faisait craindre pour sa vie. On> voulait que Tinfante, qui pouvait être hôritite de tant Miato, portât aet dioito dont la maison d'Autriche, et non dans aoo maiioi onneniio : mais oi^ PULippo I? ojut «oi m antroflSf dimPldi^ipoPBOffer, ot.oa taMétaot onooM oMOùatOi lo danger do donner Tinfimla an roi-do IP^ttooe M ponotneino \$mmà^ ot la bataîHe des Dunes lui rendit la poix néooisaire. . LeoBapogiKds promirent l'ioluie, et demandèrent une suspension d'armes. Uazarin et don Louis se rendirent sur loalfontièresd'ËiqMigBO et de France, dans l'île des Faisans (1659). Quoique le mariage d'an roi de France et la paix générale fussent l'objet de leurs conférences, cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance, et à régler des cérémonies. Les cardinaux se disaient égaux aux rois, et supérieurs aux autres souverains. La France prétendais avec plus de justice la prééminence sur les autres puissances. Cependant don Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazaria et lui , eotro la Flmnoo ot l'Bspagno. Les conférences durèrent qnatro mois. Hazada et don Lmûs y déployèrent tonte lonr politiqiio : ooUe dn cardîMI étUt k finoaso; cello do don Louis, là lentenr. Moi

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

JusQU A LA HORT DE MAZARIN. Il méditait dès longtemps l'alliance des maisons de France et d'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster : « Si le roi très -chrétien pouvait avoir le» Pays-Bas et la Franche-Comté en dot, en épousant l'infante, alors nous pourrions aspirer à la succession d'Espagne, quelque renonciation qu'on fit faire à l'infante : et ce ne serait pas une attente fort éloignée, puisqu'il n'y a que la vie du prince son frère qui Ten pût •nlm» V Oê prinoe était akns Ballhasar, qui mourut en 1649*« Lt cMtfnalfli trompait évidemment en peôntiit «jn'OD pouniit èBOSMt 1m Fifi aig et U FM&obe-Gomtéen mariage à rinfante. On ne etlpnli pin «M M4de irille pour la dot. An contraire, on rendit à la monarchie eipilpieladea villes considérablès «la'on avait conquises , comme SaintOmer/ Tpmi Mmib» Oudenarde, et d'Autree placea. On en garda quelques-unes. Le cardinal ne se trompa point en croyant que la renonciation serait un jour inutile; mais ceux qui lui font l'honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince don Balthasar mourrait en 1649; qu'ensuite les trois enfants du second mariage seraient enlevés au berceau; que Charles, le cinquième de tous ces enfants mâles, mourrait sans postérité; et que ce roi autrichien ferait un jour au testament eu faveur d'un petit-fils de Louis XIY. Mais enfin le cardinal Mazarin prévint ce que vaudraient des renonciations, en cas ^tt -la feiMté mAle de Philippe IV s'éteignit; et dea évènementsfii étranges l'ont justifié après pins de dnqoante années*. kaideiTiiéièsat pomaat ar oir pour dot les villes que la Fïanoe rendait, n'apporta, par son contrat de maiiage« que cinq cent mille écos d'Or an il en coûta davantage an rà pour Faller recevoir sur la frontière. Cas cinq cent mille écus, valant alors deux millions cinq ' cent mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministces. Æân ia France n'en reçut jamais que cent mille francs. Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage, présent et réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son père ; et X-ouis XIV ratifia cette renonciation de la manière la plus solennelle, et la fit ensuite enregistrer an parlement Oea fsâ^ciaiions et ces cinq cent mille écus de dot semblaient être lea .olaaaes oidinaires des mariages des inikntes d'Espagne aveo les rois de France. Xa reine Anne d'Autriche, fiUe de Philippe 111, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions; et quand on avait donné

Isabelle , fille de Henri le Grand, à Philippe IV, roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cent mille écus d'or pour sa dot, dont 100 000. Né le 10 octobre 1629, mort 10 octobre 1646. (Éd.) 3. La renonciation d'Anne d'Autriche avait été présentée aux états de Castille et d'Aragon» et acceptée par eux. Celle de Marie Thérèse ne leur fut pas présentée; etc'est une des principales raisons sur lesquelles tenaient les jurisconsultes, auxquels Charles II s'adressa, se fondèrent pour décider que les descendants de Marie-Thérèse étaient les héritiers légitimes de la couronne d'Espagne. {Sd. dt KehL) VULTA. — VliL " ;ia Digitized by Google

54^6 CHAPITRE VI. — ÉTAT DE LA FRANCE méiBA on ne lai
paya jamais rien; dt toitt qu'il ne puiait fm qu'il y eAt alon aucun avantage
dîna eea gMaida mariage» : m voyait que des flUea de foia mariées à des
leb, ayant à peina m présent de noces. Le duc de Lorraine, Charles IY, de
qui la France et l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt qui
avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en
prince malheureux qu'un punissait, parce qu'il ne pouvait se faire craindre.
I^a France lui rendit ses Etats, en démolissant Nancy , et en lui défendant
d'avoir des troupes. Don Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire
recevoir en grâce le prince de Condô , en menaçant de lui laisser en
souveraineté Rocroy, le Catelet, et d'autres places dont il était en
poseenoB. Ainsi la France gagna à la fois ces villes et le grand OmÊk U
peiiit sa charge de grand maître de la maison dn roi, qu'en deaaa ennla it
aon fils, et ne xevint presque qa'aveo sa gllore* Gbarles U, rai titulaire
d'Angleterre, plus malhemm alen ^ k duo de Loname, vint près des
Pyrénées, oA Pon traitait oetle pttic. Il implora k secours de don Louis et de
Mazarin. Il se flrttait qne lone fois» ses cousins germains, réunis, oseraient
enfin venger uneosnsa commune à tous les souverains, puisque enfin
Cromwell n'était plus: îl ne put seulement obtenir une entrevue, ni avec
Mazarin, m avec don Louis. Lockhart, cet ambassadeur de la république
d'Angleterre, était à Saint-Jean de Luz; il se faisait respecter encore, même
après la mort du protecteur; et les deux ministres, dans la crainte de choquer
cet Anglais, refusèrent de voir Charles II. Ils pensaient que son .
rétablissement était impossible, et que toutes les factions anglaises, quoique
divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de rois.
Us se trompèrent fous deos i U fertone fit, pen de mds iqirès, ce que ces
deux ministres-attraîenl pu avoir k gloire dte* tiepxendre. Gliaries Aft
rappelé dans ses fitals par les Angtala^ saaa qu'un seul potentat de TEurope
se ftttjamab mis en devoir, ni d'empâdier le meurtre du père, ni de serviras
rétablissemeni du dls^ Il fut reçu dans ks plaines de Douvres par vingt mille
citoyena, qui se jetèrent à genoux devant lui. Des vieillards qui étaient de ce
nombre m'ont dit que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut
peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite
(juin 1660). Ce changement se fit en bien moins de temps que le traité des
Pyrénées ne fut conclu; et Charles II était déjà paisible possesseur ' de
l'Angleterre, que Louis XIY n'était pas même encore mahé par I procureur.

(Août 1660) Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi. et kmmveUe reine à
Puis. Un père qui aurait marié scm fils sans lui donner lladr ministration de
aon liien, tîmx eM paa usé autrement que Xaiarin; il revint ito puissant et
plus Jakoi de sa puissaneot el mime dea hsn' neurs, que jamais. Il exigea et
il obtint qne k paileawnt vint k harangner par députés. G^était une chose
sans exemple dans la monarchie; mais ce n'était pas une trop grande
répaietimi du mal que le parlemeat < im avait t»ii. U ne donna plus la main
ans prinme dn sang» «i liée Digitiztxi by Google

JinQU*À LA MORT D'IAZARUM, 547 fimb wmm mMs».

CM qui «vait tniU don Louis de Haro en égal, mdtit tffitar le geani Coodé en inférieur. U marchait alon avec un Ikate royal, ayant, outre ses gardeas une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grâce au roi, il était perdu. La reine mère, si longtemps protectrice obstinée de Mazarin contre la France, resta sans crédit dt*s qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le roi, son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé, aussi bien qu'à elle-même; elle respectait son ouvrage, et Louis XIY n'osait pas encore régner du vifiHl él Maiarin. Va aiiniitiv esl eOTatUe du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de* VBm m teed daM m main par les tempdtee; mais dans le oalme il esl coopaUe de «Mt le ton qa*ilnefikit pas. Maaarin ne fit de bien qu'à hAf «t à sa fttmiUe par l'apport à lui. Hait années de puissance tiwHni» el IvaiMiiiae, depuis son dernier retour juagu'à sa mort ne furent marquées par aucun établissement gbrieux ou utile; car le collège des Quatre-Nations ne fut que l'effet de son testament. U gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré. Le roi demandait quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait : « Sire, il n'y a rien dans les coffres de Votre Majesté; mais monsieur le cardinal vous en prêtera. » Mazarin était riche d'environ deux cents millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs Mémoires disent qu'il en amassa une partie par des moyens trop au-dessous de la graadettr de sa place. JU rapportent qu'il partageait avec les arma* tBOM te prefiii de leuiw eeurses : «feat ce qui ne fut jamais prouvé; mais les Hollandais l'en soupçonnèient et ils n'auraient pas soupçonné laeaidinaldeRieMien» Oo dit qu'en meiraat il eut des scrupulesi quoique au deho» il moatiÉt du courage. Du moins il craignit pour ses biens, et il en fit au roi une donation entière, croyant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Krifin il mourut (9 mars 1661); et il n'y eut que le roi qui semblât le regretter, car ce prince savait déjà dissimuler. Le joug commençait à lui peser; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort qui le mettait en possession de son trône. Louis XIV et la cour portèrent le deuil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, et que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. On tfeatiiymidisa pas id dVoaminer si le

cardinal Haiarii « été nn gmdmînîsire eu non: c'est à ses actions de parler,
et à la postérité déjuger* Le vulgaiie si^pose quelquelbis une étendue
d'esprit prodi* gieuscy et un génie pieeqe divin, dans ceux qui ont
gouverné des empires avec quoique succès. Ce n'est point une pénétration
supérieure qui fait les hommes d'État, c'est leur caractère. Les hommes, pour
peu qu'ils aient de bon sens, voient tous à peu près leurs intf^rôts. Un
l)Quiigeaia d'Amsterdam ou de fierna en sait sur ce point autant gue
Digitized by Google

« 548 CHAPITRE VI. —ÉTAT DE Lk FRAHGE, ETC. Séjail, Ximénès, Buckingham , Richelieu, ou Mazarin : mais notre ecmdferite tt noe «nfraprites dépendent uniquement da In ttmpè de notre âme, et nos anecès dépendent de U fortune.' Par eiemple, ai un génie tel que le pape AkiandieVI, cte Borgit son illa, avait eu la RoelieUe à prendre, il auail invité daiu son eamp les principaux chefs, sous un serment sacré, et se serait dérait d%ux; Ifazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant et en divisant les bourgeois; don Louis de Haro n'eût pas hasardé l'entreprise. Richelieu fit one digue sur la mer, à l'exemple d'Alexandre, et entra dans la Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, et faisaient passer Richelieu pour un téméraire. On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que PAME de ItidiéUen mpinit la Imuteur et la vengeance; que Maiarin était sage, souple, et avide de biens. Vais pour connaîtra à quel point un minisfirs a de l'esprit, U lte on Pentendre souvent parier, ou lira œ qu'il a écrit Il arrive souvent panni les hommes d*État ce qu'on voit tons les jours parmi les courtisans; celui qui a le plus d'esprit échoue,. et celui qui a dans le oaraetftra plus de patience, de force, de souplesse, et de suite, réussit. Kn lisant les Lettres du cardinal Mazarin, et les Mémoires du cardinal de Retz, on voit aisément que Retz était le génie supérieur. Cependant Mazarin fut tout-puissant, et Retz fut accablé. Enfin il est j très-vrai que, pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un j esprit médiocre, du bon sens, et de la fortune j mais pour être un bon i ministre y il fàut avoir pour passion dominante Pkmour du bien publie, i Le grand homme dlttat est oehii dont il leste de gnadi aïoiiinmsiiii \ utiles à la patrie. Le monument qui immortaliss le eaidinal Maiarin est Paeqàlsitkin de l'Alsace. Il donna cette province à la Frânoe dans le temps que la France était déchaînée contre lui ; et, par une fatalité singulière, il fit j plus de bien au royaiune lorsqu'il y éui% persécuté que dans la tran* quiUité d'une puissance absolue. Chap. vn. Louis IIV gouverne par lui-même. Il force la \fQtukê ' d Autriche espagnole à lui céder partout la préséance ^ et la coiif dt Home à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à Ven^pereur, au Portugal, am ÉtOU-Géniram^ tirtètèsm royaume fiorissarU et redoutable, Jamaia il n*y eut dans une eour plo d*intrigues et d'Éipéfnioerqns durant l'agonie du cardinal Masarin. tes fommes qui prétendaient à la beauté se flattaient de

gouverner un prince de vingtpdeuz «ns, que l'amour avait déjà séduit jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa umIH tresse. Les jeunes courtisans croyaient renouveler le règne des favoris. Chaque ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires osât prendre sur lui le < IMeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce moDigitized by CoOgl(

I CHAPITRE VII.— L'ÉPIQUE DE LA LUXE.

^9 oarque autant qu'il l'avait pu. Il ne Tiastruisait que depuis foirt peu de temps, et parce que le rel avait vaiilit être Inetrait Oa était ai loin d'espérer d'être gouverné par aoA aoiiimin, que de lona Max qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier miAtstre, il n'y eu eut aucun qui demandât au roi quand H voudrait les entendfe. * Us lui demandèrent tous : « A qui nous adreaserons-nous ? » et Louis XIV leur répondit : A moi. On fût ttDCore plus surpris de le Voir persévérer. Il y avait quelque temps qu'il consultait ses forces , et qu'il essayait en secret son génie pour réjîner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Mme de Motte ville nous apprend que la réputation de Charlea H» roi d'Angletrre, qui passait alors pour gouverner par kd-même, inspira de l'émulation à Louis XIT. 81 càa est, il surpassa beaiH ooup stfn rival, et il mérita toute sa vie ce qu'on avait dit d'abord de Charies. n commença par mettre de Tordre dans les finances, dénngéeepac un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence et la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat et de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, et tous employés à la gloire du roi et la France. Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part '. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de Henri le Grand n'avaient point vu de véritable roi, et qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d^admiration et «Tespénnce quand ils virent l«ids XIV flvltre à vingt^en ans ce que Henri avait ftdt à cinquante. Si'Senri IT avait en un premier nunistre, il eût été perdn, parce que k baine contre un partieulier eût ranimé vingt ftctions trop puissantes. Si Louis XIII n'en avait pas eu, ce prince, dont un corps faible et malade énervait l'ême, eût succombé sous le poids. lionis XIV pouvait sans péril avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avait plus en France qu'un maître et des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloires, et qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans. Les anciens rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui est très-naturel : mais les

rois de France ont toujours réclamé la préséance que mérite l'antiquité de leur race et de leur ro^{me}; et aPils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le • chef de k x^{ublique} d'Allemagne, ^{noe} ^{eclif} et peu puissant pai I, Chap. w k XXX. (Ad.) Digitized by Google

550 CHAPITRE VU. — LOUIS XIV GOUVERNE

te »as, sans contredit, sur tous les souverains, à cause du titre de César et d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majesté. Les rois de France pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la France avait fondé le véritable empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux non-seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompue, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie plusieurs siècles avant que, dans le monde entier, aucune des maisons qui possèdent aujourd'hui des couronnes fût parvenue à quelque élévation. Us voulaient au moins excéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de triomphateurs les rois d'Espagne opposaient le titre de catholiques; et quoique Charles-Quint avait eu un roi de France à Madrid, la fierté espagnole était bien loin de céder ce rang, les Anglais et les Suédois, qui n'allèguent aujourd'hui aucun de ces noms, reconnaissent le moins qu'ils peuvent cette supériorité. C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues. Les papes, qui donnaient les États avec une bulle, se croyaient, à plus forte raison, en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la supériorité quand elle était plus puissante que l'Espagne; mais depuis le règne de Charles-Quint, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise; un pas de plus ou de moins dans une procession, un lieu placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, et établissaient des titres pour cette prééminence. La mesure du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes, comme la fureur des duels entre les particuliers. (1661) Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de Suède à Londres, le comte d'Estrades, ambassadeur de France, et le baron de Vatteville, ambassadeur d'Espagne, se disputèrent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent et une plus nombreuse suite, avait gagné la populace anglaise: il fit d'abord tuer les chevaux des carrosses français; et bientôt les gens du comte d'Estrades, blessés et dispersés, laissèrent les Espagnols marcher tête nue comme en triomphe. Louis XIV, informé de cette insulte, rappela l'ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sentir de force au roi d'Espagne,

rompit les conférences qui se tenaient alors en Flandre au sujet des Unités,
et fit dire au roi Philippe IV, son beau-père, que celui-ci ne reconnaissait
supériorité de la couronne de France et ne réparait cette infirmité par une
satisfaction personnelle, la guerre allait recommencer, Philippe IV ne voulut
pas replonger son royaume dans une guerre nouvelle pour la présence d'un
ambassadeur : il envoya le comte de Fuentes déclarer au roi, à
Fontainebleau, en présence de tous les ministres étrangers qui étaient en
France (24 mars 1662), « que les ministres espagnols ne concourraient
plus dorénavant avec ceux de France. » Ce n'en Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

PAR LUI-MÊME 551 était pas assez pour reconquiessement la prééminence du ni; mais c'en était assez pour un aye authentique de la fiblesse espagnole. Cette cour, encore fière» murmura longtemps de son humiliation. Depuis» plusieurs ministres espagnols ont renouvelé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu régalié à Nimègue; mais Louis XIV acquit alors, par sa force, une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre. À peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occasion où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis longtemps en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens, des conspécies et Jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations dont elle était inondée comme des barbares» et les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, et la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints par tout, et surtout à Rome. Le duc de Créquy, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrême les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinée de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la Ville. Quelques laquais du duc de Créquy s'avlsèrent de charger, l'épée à la main, une esconade des Corses (ce sont des gardes du pape qui accomplissent les exécutions de la justice). Tout le corps des Corses offensé, et secrètement animé par don Mario Chigi frère du pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créquy, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur fin août 1662). Ils tirèrent sur le carrosse de l'ambasadeur, qui rentrait alors dans son palais; ils lui tuèrent un page, et les autres plusieurs domestiques. Le duc de Créquy sortit de Rome, accusant les parents du pape, et le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, et que tout s'oublie. Il fit pendre un Coadjuteur et un sbire au bout de quatre mois; et il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre que le rot menaçait de flétrir assiéger Rome, qu'il faisait déjà passer des troupes en Halle, et que le maréchal du Plessis-Praslin était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une

querelle de nation à nation, et le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV : mais les circonstances . n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal. LA cour romaine ne flt qirtffter le roi sans pouvoir M noire, te parlement de Prorence cita le pape et fit saisir le comiat û*kHpm. Digitized by Gopgle

55S • CHAPi Tius vn* LOUIS xir GoorniMB Dans d'autres temps les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages : mais c'étaient des armes usées et devenues ridicules : il fallut que le pape pliât; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère, d'envoyer son neveu le cardinal Chigi, en qualité de légat à latere, faire satisfaction au roi; de casser la garde corse, et d'élever dans Rome une pyramide , avec une inscription qui contenait l'injure et la réparation. Le cardinal Chigi fut le premier légat de France en France. Les légats, auparavant, venaient donner des lois, et imposer des décrets. Le roi ne se contentait pas de faire réparer un outrage par des cérémonies passagères et par des monuments qui le sont aussi (car il permit, quelques années après, la destruction de la pyramide); mais il força la cour de Rome à promettre de rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modène de ses droits sur Comacchin; et il tira ainsi d'une insulte l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'Italie. En soutenant sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. (27 octobre 1662) Ses finances, bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acquiescer à la loi d'impôt, pour cinq millions de livres. Si à la fin de la guerre de trente ans, le roi eût eu la honte de dépendre le prix du sang des Anglais. Son chancelier Hyde, accusé d'avoir conseillé le traité de 1660, fut banni depuis par le parlement d'Angleterre , qui punit son* Tent les fautes des favoris, et qui quelquefois juge même ses rois. (1663) Louis fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre et de la mer. On creusa entre la ville et la citadelle un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur. (30 août 1663) Quelque temps après le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Sarrebourg. Ce malheureux (Charles IV , duc de Lorraine) mais prince lâche, inconstant, et improdente, venait de mourir on traita par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million sur l'Etat qu'il abandonnait, et que les princes du sang de Lorraine seraient réputés princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner sa parole et de se remettre à la clémence du roi. Louis augmentait ses Etats même pendant la paix, et se tenait toujours prêt pour la guerre, faisant

fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline , augmentant leur nombre, faisant des revues fréquentes. Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'empereur d'Allemagne et les Vénitiens. La politique des rois de France a toujours été, depuis François I^{er}, d'être alliés des empereurs turcs, non-seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir. Cependant, elle ne Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

PAR LUI-MÈIIB. -553 chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur, trop en danger^ et l'iniérôt de la France était bien que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent : enfin ses traités avec Tempire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six mille hommes en Hongrie, sous les ordres du comte de Coigny', seul reste de la maison de ce Coigny autrefois si célèbre dans nos guerres civiles, et qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage et par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, et toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui Télitede la aMaméêWmce, et wtn autres le jewe La Mfflide^ liome en* tMKWMurt el «Hde ëe flofav el de fvrtnie. Cet eern» eft HeoiKie iQ«i le uêêM MoBieettedli, ipaA tewt tte itoce m g»>4 firir Kiejwrii ea f eiyyagil, etfai itynii» eniemat eontie Jft Fraaeey balança la répotatk» de Tmmm. H y e«t ha grand combat à Saint-Gothard, au bord du Raab, entre les Turcs et l'année de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur-, les Allemands mêmes, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice; mais ce n'est pas la rendre aux Allemands, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Fsançais eurent seuls l'iionneur de la victoire. Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, 6É à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soutenir secrètement le Portugal contre FKspagne. Le cardinal Mazarin andtabendonné formellement les Portugais, par le traité des Pyrè* ' nées; mais PEspagnol eveiilWt plMiem pedtee infnetloiiiilecîtee è • la pefab Le rmmj^ eo tl «ne kmfie ei déoiiiife : le imrécbel de SoboMbeiv, iltiijpiret UgnMiel, |MM.'eaPeiie8elcvee9aetmMitte . eoldali fittaçile, qu^il payait de l'aigent de Louie XI?, etqâ*il UigÊÊât de soudoyer en wm dn lei de Fortagelw Owjqeilie adlie soldats fra»> ' çais, joints aux lioi^ee peitiegalles, remportèrent à Villa-Viciosa (17 juin 1665) une victoire complète, qui affermit le trône dans la maison de Bragance. Ainsi Louis XIV passait déjà pour un prince guerrier et politique, et l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encore fait la guerre. Ce fut par celte politique qu'il évita, malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors aux flottes hollandaises. Il s'étajt allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ vers œ temps-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au

siiget du vein et bîsam boaneur du pavlBon, et des intérêts réeU-de «es
eenamree due lie Mes. lesie vefyiil 9mc plaitir 'eee den piéMoieeee
Mriteeeae^eftmer tevskeette^fgneeeiitralMrey deeflsMee de plue de eeal
TalMetaiy et ee détruire nrattteUemeiit per leebatàilUie les ptoB flpteîâttee
qui et aaient jameie deméee , àott tout ie fctttt élrît raftdMlMwnMitdee dem
partie. H ifm dwat mae qui dam twie joew * 1. Né le 17 décembre tSiT,
mort le i6 avril i686, laissant un ffls, Aiaiaadre* Gesperd, qui nemt sa im,
seoe peslinié. (la4 . Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 23.56% accurate

564 cHAPiTRS m ~ uxns snr goovkriob entiers (11 , 12, et 13 juin 166G). Ce fut dans ces combats que le Hollandais Kuyter acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux j d'Angleterre jusque dans ses ports, à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Uoilande sur les mers, dont les Anglais avaient toujours •u Tempire, el où l«ifs ZIV n'était riera enmrt. lA dlMBfnititn dt FOoén était partagée , depuis quelque temps, mm en ém naliona^ L'art âi eouinin lei valneam, «t éfm wurà pour !• maamm el pour la gierre, ii*étaH Um umam que dfeUei. LaFiaDoe, tous le ministke je MeiMUaM, •eeioyvttpiitaHiite sur mer» parée que d'euTiron sciaurte Taisseaai ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouyait en mettre en mer enyfron trente, dont un seul portait soixante et dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures pour la construction et pour l'équipement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, et de donner à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroyable : mais, en 1664 et 1665, tandis que les Anglais et les Hollandais couTTAieii lOoia» de prée de tieia «enta groa Taineauz de guerre , il a'eA «lait enoare que qufnae otttielse da demtar rang, que le due de Beanfort oeoupait contre lee piimles de Barbarie ; et lorsque lea Stata-OénénuB piesaèreni Leuia XIV deioittdie aa ftoUft à la lenr, il ne se tram dans le port de Bnit qu'un aaul Mloly qefott eut houle de faire partir, et qu'il fallut pourtant leur envoyer sor km instances - réitôreea. Ce fiit une béate qm Louia XiV a'ei^raaBa ^Uk tHo ^éflacer. (1605) Il donna aux États un secours de ses forces de terre pbn " < essentiel et plus honorable. Il leur envoya six mille Français pour les défendre contre Pévêque de Munster, Christophe-Bernard Van Galen, prélat guerrier et ennemi implacable, soudoyé par l'Angleterre pour désoler la Hollande; mais il leur fit payer chèrement ce secours, et i ka traita of—e m liooMae pulMuit qui vend sa pfolaetion idée mareluttde opuMk GoilMet «It but knr mmefi^B uau auuiBBiaul la aoide de aaa laeiipaa, mala jwqoflBB Ma dtae attbaMaia eaioyée en Angleterre pour eonelure leur paix avec QlMilea II. Jamaia eaeom ne fut da—é de ai mai? aiao galee, nlte^usteeviofiia de nooiuttleiaiee« Le roi ayant ainsi aguerri ses troupes, et formé de nouveaux offipiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté et vengré dans Rome, ne voyait pas un seul potentat qu'il

dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste; Londres réduite en cendres' par un incendie attribué injustement aux catholiques; la prodigalité et l'indigence continuelle de Charles II, aussi dangereuse pour ses affaires que la contagion et Pin- < oendie, mettaient la Wmm m sûreté do oM dès Anglais. L'empereur réparait 4 peine l'époieeneBl d'une guem ùomtn lea Tom Le lei d^Kipagne, I^li^ IV» mouraut» et aa monaielile auaBi ftîUe que i 1. li6 13 s^tessbrs teaa. çkJ} Digitized by Copple

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

« PAR liOMIÉIIBé M6 lui, laissait Louis XIV le seul puissant et le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, et marquait l'impatience de se signaler et d'être conquérant. Chap. YUI. ^ Conquête 4e la Flandre. Vùwmêmk m piteirta UeùtU à «s roi^kdicMiMit Pmppê IV» «m iMtitpèrty moml (lett^ : il mît m èè m pnafèi» Smudé, «ir dA ionis Zm, Mil» prtaoeM MtiMkMie» Mite à anii tàn Louis XIV; mariage i>ar lequel la iMtrdÉs mpêffoélB est ente foidbée.daiie te maison de Bourbon « si longtemips son ennemie. De son second mariage avec Marie-Âne d'Autriche était né Charles II, enfant faible et malsain, héritier de sa couronne, et seul reste de trois enfants mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit que îa Flandre, le Brabant et la Franche-Comté , provinces du royaume d'Espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les lois des nations à un tribunal désintéressé, i aHaire eût été un peu douteuse.

jLooteflteMiningsisdwiltyiPiottBnMuril, et paaréBilhiriigitni, qiii lei jagèrent iiMWIwlatiet; mab te oqneU «I te toniMMir de.te vwave de PkUip^ IV tet tmnÉtoBl kte rnuBenh. Blte «wail posr alte nom yriwtoÉB fttai, te tel npnm à» fliaitti Qiriat; ttii tea tete de ckarlea-Oiiiat n'élatent faàra snivtee par la cour de France. Un des prétextât que prenait le cntnl du roi était que les eiafOHtt miUe écus donnés en dot à sa femme n'avaient point été payés; mais on oubliait que la dot de la fille de Henri IV ne Tayait pas été davantage. La France et l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, où Ton étala des calculs de banquier et des raisons d'avocat; mais la seule raison d'État était écoutée. Cette raison d'État fut bien extraordinaire. Louis XIV allait attaquer un enfant dont il devait être naturellement le protecteur, puisqu'il avait épousé la sœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'empereur Léopold, regardé comme le chef de la maiscm d'Autriche, le laiasmit oppriattr cette mtleoii, «I i'asnafo tas te Vteadrof Qai onintt ^ Temperw •! te f«l 4t mac* tOMMU d4ji parte^ in ktea tea djpwÉltei dv Jeom Qhaitei d'Avtri^i soi d'Bipagoet On tftm goelqaïf Ihmm èi otite triate tirité daaa tet Ménaèm da tnaafte de tpiey % «tte iBw amd poa dé> jDèlétt. tempo a enfin dévoilé ce mystère, qui pnafo ^entro tel Nia tecoBvenanoe et le dioit du plus tetltteMmt Iteo do ytte»> fOTtout quand cette justice semble dootense; Tous les frères de Charles II, roi d'Espagne,

étaient morts. Charles était d'une complexion faible et malsaine. Louis XIV
et Léopold firent, dans son enfance, à peu près le même traité de partage
qu'ils entamèrent depuis à sa mort. Par ce traité, qui est actuellement dans
le dépôt du Louvre, Léopold devait laisser Louis XV se mettre déjà en 1.
tome I, p. 10, édition supposée de la Baye. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.57% accurate

sus CHAPnU TOU — OOVQOfn possession de ia Flandre, à condition qu'à la mort de Charles, l'Espagne passerait sous la domination de l'empereur. Il n'est pas dit s'il en coûta de l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire, ce principal article de tant de traités demeure secret. Léopold n'eut pas sitôt signé l'acte qu'il s'en repentit : il exigea au moins qu'aucune cour n'en eût connaissance ; qu'on n'eût lit point une docti «opie, Mte fisage ; et que]• atiii instnnMnt qni 4raûl nbttatÊt m ÊÊsÊÊmé àKûB un» oiiiHte aiAtil, donl Vmpmnx «nrtît wmtMtl to lol d« ¥nao& Tavlnu Cette eMwtta dut èbct déposé» «itMIMmains dngrmd-dM dt Whtm». Vmapmm U nmitpourcet dfel «lire les maint de VuoàÊÊÊÊàim de France à Tiemiit cjt le loi OBiieinMiMdAtes gaidet da oofpt m poftop de Vienne pour accompagner le courrier de peur que l'empereur cbangeM d'avis et ne fît enlever la cassette sur la route. Elle fut portée à Versailles, et non à Florence ; ce qui laisse soupçonner que IMjfm avait reçadeTargent, puisqu'il n'osa se plaindre. Voilà comment l'empereur laissa dépouiller le roi d'Espagne. Le roi, comptant encore plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha eu Flandre à des conquêtes assurées. (1667) U était à la tête de trente-cinq mille hommes; un autre corps de huit mille fut envoyé fm Dunkerque ; un de quatre miDefeit LmwnlKmfgé Tnxenne étaîl eeoe loi le généfll de oette «imée» Cdhest «fait mnltipUé les leeMHUMa éi l*ftat pour ftmniir 4 eee dépeMBs, Lowoia, aonveau minMÉwi delagneKie, «feît trtt det pg^yaletigi immeneei ponrla cem* pagne. Des megarfne de tonle eipèee étaient disttilNiée aor la frontière, il iatroduiMit le ptemier cette mélliode avantageuse, que la faiblesse du goufement avait jnequ'akHra lendeo impraticaUe, de faire subsister les arméet par magasins; quelque siège que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logements des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée et chère. Le grade militaire commença dès lors à être sn dioil beaucoup an-dessus de celui de la naissance. Les services et aen lae aient ftarent oomptés, ce qui ne e'éteit .guèie vu eaeore : par k Foffieier de k.plMe Qédioem naifMnee fiit eneonragé» aana qiie cAttx de U pHv JMMde enennt à ae plaindre. L^inteteabe, anr qui tomliat tottt le poids de

Ja fœnie, depnis Pinnlililé leœanne des lances, pMH^Mi lee- lœcompenses
diiii la œievelerie œtait en powenjen. Le roi, entre un chef et un ministre
œgalement habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, et cependant ne l'en
servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin, liguœ de
nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ses avantages une province
mal dœfendue d'un royaume ruinœ et dœchirœ. Il n'avait œ faire qu'œ sa belle-
rœerc , femme ftœUey gouvernœe par un jœsuite, dont l'ad^œnistration
mœnuœinea noœ?elles dana le rage. Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

DE LA FLANDRE. 557 prise et malheureuse kintit ki ndutchie
espigMb itwdMBM. le roi de France avait tout ce qui manquait à
l'EqpagM. L'art d'attaquer les places n'était pas encore perfectionné comme
aujourd'hui, parce que celui de les bien fortifier et de les bien rU'fendre était
plus ignoré. Les frontières de laFiaudre espagnole étaient presque sans
fortifications et sans garnisons. Louis n'eut qu'à se présenter devant elles.
(Juin 1667) Il entra dtM Charleroy comme dans Paris ; Ath, Tournay furent
prises en deux jours; Purnes, Armentières, Gourtray, ne tinrent pas
davantage. Il descendit dans la tranchée dmat Douai, qui te mdit le
lendemain (6 juillet). LUe, la pins florissait tlll» d» oes pays, li seuls bien
lortiiée, st quai «vsit uns garttiseii ds eU wHO» lioauass , ^apiuda (37 août)
apois neuf joofs de dége. Les Biptgiisls n'andoit que Irait milis homaïss à
opposer à Tannée Tistorieue; encore Tarnêrê-gBide de cette petits armée
fut-elle taillés sa plèosf -(81 août) par le marquis depuis maréchal de
Créqui. Le reste se caoba foos BniieUss st sous Mans , kisisnt le roi Taincre
sans combattre. Cette campagne, faite au milieu de la plus grande
abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une cour. La
bonne chère, le ' luxe, et les plaisirs, s'introduisirent alors dans les armées,
dans le tenips même que la discipline s'affermissait. Les officiers faisaient
le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités '
plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eu longtemps que ' des
assietts ds litf su campagne. Le aiarqnii drflomiers Ait le pre^ mîer, ait
aUgs^Ams', en 1658, ^ asfltasr sawinatts d'aigsiit i à la tmiefaés, et qui y
fit iwtiigw des lagoûls st dss sntNflute. Maie : dans cette campagne ds
1667, oàun jsans roi, aimant k msgnifissnss, étalait celle ds sa ssnr dans lae
fatigues de la guerre, tout le moudsse piqua de somptioelté et de goût dans
la bonne chère, dans les habits , dans les équipages. Ce luie, la marque
certaine de la richesse d'un i grand État, et souvent la cause de la décadence
d'un petit, était cei pendant encore très-peu de chose auprès de celui qu'on a
vu depuis. Le i • roi, ses généraux, *et ses ministres, allaient au rendez-vous
de l'ar» mée à cheval; au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cai
Valérie, ni de secrétaire d'officier général qui ne fasse ce voyage en \ chaise
de poste avec des glaces et des ressorts, plus commodément et t plus
tranquillement qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un r quartier à
on antre. ' I La dtficataass dès olfieisfs ns Isa «mpêfibatt point alors d'ito à

la I tnndiésai«elspotsatêts«tlae«iiiasasa«r]ados.IieîOisndaBiMdt t Psism^ :
il alla ainsi à la tranchés devant Douai stdsvantlJQla^ conduite sage
conserva pins d'un grand homme. Elle a été trop négli« i gée depuis par des
jeunes gens peu robustes, pleins de valeur, mais j de mollesse, et qui
semblent plus craindre la fatigue que le danger, La rapidité de ces conquêtes
remplit d'alarmes BruxeUes^ les ciI f . Louis de
CréTant,man|siSypQisdacd*Hamières, nommé maréchal en i66tt '
n'assiégea jamais Arras, qui appartenait aux Franç^ais depuis te'iO; mais, ^
çn i676t il assiégea Aire, dont il s« rendit mattrele 3i juillet. (iVo40 cUM,
MsucU^t.) Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

55S CHAPTTRB Vnr. ~ OOMQCTiTS Cl LA FLANDRE. toyens transportaient déjà leurs «ffets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes, et l'on lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, et de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes et de ces génies qui parurent dans ce siècle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa nouvelle méthode, devenue aujourd'hui la règle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places refléter que des dorures presque sans campagne. On en eût été surpris si l'on n'en eût été sûr que plus expédient à être»

fcvifo^ées fu Italienne : plâi U te vendit jamais, moins elle était en prise. H eût tenu la ville de Lille par le point le plus facile (IM). On n'avait point en vain défriché le gottvamoMnt d'une ville de celui de la forêt de la Flandre»

L'exemple commença en faveur de Vauban; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer que le premier de ces plans en relief qu'on trouva dans la gauche du LOUVRE* fut celui (les fortifications de Lille. Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans et de ses maîtresses, et des fêtes qu'il donna à sa cour. ' Chap. IX. — Conquête de la Franche-Comté. Paup d'Aist-la-Cha^eik. (1668) On était plongé dans le déterrement à Sotofreimâln, teeqa*aa eimirde Ylilfer, au mois de Janvier, on fut étonné de voir de la tiaopee BHueàer de t«paae6iéB« auer et venir par les chemins de la Champagne, dans le Trois>fiê

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

CHAPnRB n. omcuAts db la fRAHCHff-Goini. 059 Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, et Louvois de sa faveur auprès du roi; Condé était jaloux en héros, et Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la Bourgogne, qui louchait à la Franche-Comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de temps qu'en Turenne n'en avait mis Tété précédent à conquérir la Flandre. Un « oaiBUiniqMa éfûmé an projet à imvoii, qairemtamssa avid« iMat,]NNirttaîner« tiiiiM.iBai^ etpowMnirea mdoMtimpeflOii mitres Cette province, appelée par TCt ûtêê « d itflMt, aiii tiMMle, bta peuplée, étendue en long de quarante lieues et laiffe d« tingt, avait le nom de Franche, et l'était en effet. Les rois d*Bq>agne en étaient pins» tôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée et disputée entre le parlement et le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands privilèges, toujours respectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, et voisine de la France. Besançon même se gouvernait soiBM me fUk inperlal»* Janait peuple m Téout lOM «M adminiatlon plus dovea, «t m M ai «ttaM à wm aeimralnt. Lavr amovr pour la maison d'Autriche sW oonserré pendant état géoènk lions; asaia eet amour 6tail^ an linid, «alni di lavr lfbtrté. Enitt la Franche-Comté était heureuse, mais païrre, et puisqu'elle était naa .espèce de république, il y avait des factionarQuoi ^oadiaB Pelliaon, on ne se borna pas à employer la force. On gagna d'abord quel({ucs citoyens par des présents et des espérances. On s'assura l'abbé Jean de Vatteville, frère de celui qui, ayant insulté à Londres l'ambassadeur de France , avait procuré , par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis longtemps musulman chez les Turcs, et enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand doyen , et d'avoir ^autres bénéfices. On aohetft pan aber quelquea magistrats, quelques officiers; et à la fin nêma, la «lafqlite dfVaana, gotnretnanr général, devint si traitailile, quil accepta pubUqMoant, après k gnarre, vm grosse panaiiaa et le gnada da lieutenant général mt Ftance. Ces intrigues secrètes, à peinoainmencées, furent soutenues par ringt mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé; Luxembourg court à Salins : le lendemain Besançon et

Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation que la conservation d'un saint suaire fort révééré dans cette ville; ce qu'on lui accorda très-aisément. Le roi arrivait à Dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes sont assiégées et prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune qui fit tout pour lui» Il alla assiéger Déle en personne. Cette place était réputée forte ; elle avait pour commandant le comte de Hontreville, un homme de grand courage» fidèle par conscience d'âme aux Espagnols, qu'il combattait au parlement, qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison que quatre cents *
Digitized by Google

MO CHAPITRE IX. — CONQJÊTE lûtdats et les citoyens, et n osa se défendre. La Mwhéae fat point footfie dans lies fornMi. ▲ peiiM Feul-aïi onterte , qu'une foule de jeunes Tolontaires, qui laiveient le roi, courut attac^ier la contrescarpe, et s'y logea : le prince de Condé, à qui l'âge et l'expérienco avaient donné un courage tranquille, les fit soutenir à propos, et partagea leur péril pour les en tirer. Ce prince était partout avec son fils, et venait ensuite rendre compte de tout au roi , comme un officier qui aurait eu sa fortune à faire . Le roi, dans son quartier , montrait plutôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse qui n^était pu néoisniie. TovH le oëitaoïrial de Siin«-G«niiiia éttdC obaecvé. U trait soa petit oouelier, aee grandes, ses petites entrées, une Mlle des andienees dans ta tante. Il ne teinpéfilt le Me du trône qQ*en fdsant manger à sa table ses officiers généraui et ses aidée de eamp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François I" et de Henri IV, qui cherchaient toutes les espèces de danger. Il se contentait de ne les pas craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dôle (14 février 1668) au bout de quatre jours de siège, douze jours après son départ de Saint-Germain; et enfin, en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le conseil d'Espagne, dienné et indigné du peu de résistance , écrivit au gouvemenr « que le loi de Flnaee aurait dû envoyer aes laquais pi«ndn poiseiïien de û\$ pays, an liend'y aller en personne* » Tant de fortune et tant d'ambitioii léieillèrent l'Sorope «saoerpie; ilompire commença à se remuer, et Fempefeur à lever des troupes. Les Suisses, foisins dee Francs-Comtois, et qui n'avaient guère alors d'autre bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printemps prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, et fut en effet protégée par cette petite natiua, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable et rebelle. ' La Bdiande était gouremée par Jean de Witt, qui dès TAge de vingt-bntt ans avait été élu grand pensieanaïie, home amovratée lalâierté de «on pays, autant que de sa graadenr perMHUïdie : «seu» Jeti &la frugalité et à k modestie de sa répuUiqno, il n'amit qohm laquais et une servante , etaiïaitàpiéd dans la Hayt, tandis que dans les négoeiations de TKurope , son nom était compté avec les noms des plus puissants rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre « de

sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, et qui, cependant, fut depuis très-malheureux*. U avait contracté avec le obevalier Temple, ambassadeur d'AngiaI. Jean de Witt avait 6té , en Hollande , un des premiers et un des meilleurs disciples de Desoytes. On a ds lui un Traité des courbes, ouvrage de sa première jcwwae, rempli de dieies ingénieuses et nouvelles, qui annonçaient un véritable géomètre. Il paraît être le premier qui ait imaginé de calcoler U probabilité de la vie humaine, et d'employer ce calcul pour déterminer quel djgi«dje»»t«S viagères répond à an intérêt donné eu rgntes perpétuelles. Digitized by Google

DL Ii4 nunCBB^CÛMXÉ. ^61 terre à la Haye, une amitié bien rare entre des ministres. Tomple était un philosophe qui joignait les lettres aux 'affaires; homme du bien, malgré les reproches que l'é^ôque Bucnet hii a faits d^{attiô}isaie ; nâ avec le génie d'un sage répubUcaUi «isiaiit la Hollande comme aonr propre pays, parce qu'elle était libre, et awai jaloiiui de eette liberté que te gnuMl peniionniUre lui-même. Ces deux dtoyene Munirent avec le comte de Dbona, ambasndeur de Suède, pour acréter ki pxogrâa du roi de France. Ce temps était marqué pour les événements rapides. La Flandre, qu'on nomme Flandre française, avait été prise en trois mois; la Franche-Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre, et la Suède, pour tenir la balance de l'Kurope et réprimer Tambition de Louis XIV, fut proposé et conclu en cinq jours. Le conseil de l'empereur Léopold n'osa entrer dans celte intrigue. Il était lié par le traité secret qu'il avait signé avec le roi de France pour dépouiller le je^{ne} roi d'Espagne.' U eneoun^{aait} secrètement Tunion de rinifleterre, de la Suède et de la Hollande; mata il ne prenait aueunea nesurea onrertes. Louis ZIV fut indigné qu'un petit fitat tel que la Hollande oouçftt ndéede borner ses conquêtes, et d'être l'arbitre des rois, et plus encore qu'elle en fût capable. Celte entreprise des Provinces-Unies lui fut «n outrage lensible qu'il ûUlui dévorer, et dont ii méditi^{dèa} lo» la TOigeance. Tout ambitieux, tout puissant, et tout irrité qu'il était, il détourna Torage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa luimême la paix. La France et l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, et le nouveau pape RospigUosi» Clément IX, pour médiateur* Ul eovr de Rome, pour décorer la fUblAiie d'un oiédil appâtent, xecheioha par toutes aortes de moyens rbonneur d'être-l'adiitre entre les couronnes. BUe n'avait pu l'olSenir au traité dse Pyvfinées : eUe parut l'avoir au moineau traité d'Âix-la-Chapelle. Un nonce fut envoyé à ce congrès pour être un fontôme d'arbitre entre des lântêmes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déjài jaloux delà gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait, en effet, à Saint-Germain, par le ministère de leur ambassadeur Van Beuning. Ce qui était accordé en secret par lui était envoyé à Aix-laChapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France et TEspagne à recevoir sa médiation ? Ce Yan Beuning, échevin d'Amsterdam, avait la Tfvacité d'un Fran* çaia et la fierté d'un

BspagnoU II se plaisait à choquer , dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi, et opposait une inflexibilité républicaine au ton de supériorité que les ministres de France com* m^çaient à prendre. « Ne vous fles-TOus pas à la parole du roi ? > lui disait M. de Lyonne dans une conférence. « J'ignore ce que veut le soi, dit Van Beuning, je considère ce qu'il peut. r> Enfin, à la cour du plus superbe monarque du monde, un bourgmestre conclut avec ai4(Q« VOLTAJRE. — VIXI. ^6 Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

Mt CHAPITRE IX. COU QUÊn Bl Là FRANCHE-COMTÉ. filé (2 mai 1668) une paix par Uquslie le roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollaïdais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, et ôtre délivrés d'un voisin si redoutable; mais toutes les nations trouvèrent que le roi marquait assez de modératii n en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage en retenant les villes de Flandre, et il s'ouvrait les portes de la UoUandei ^u'ii songeait à détruire dâus le temps qu'il lui cédait. Chap. X. — Travaux et magnificence de Lotiis II V. Aventure singulirrr en Portugal. Conmir m France* Secours en Candie, Conquête de la Hollande, iMb XI?, kftùk de rater qi^Ique temps en paix, eontinaa, eomme ttftnltoenmeooé, àvé||^, à fbrtifler, et embellir eon royaume. H fit toir ^Nm roi absofai, qui veut le bieoi Tient à bout de tout saat peine. Il n*ayait qu'à oommander, et les soooèt dans TadmiiilstiatiiNi étaient aussi rapides que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose téritablement admirable de voir les ports de mer, auparavant déserts, ruinés, maintonnnt entourés d'ouvrages qui faisaient leur ornement et leur défense, couverts de navires et de matelots, et contenant déjà près de soixante grands vais<5eaux qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, et sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle ; et dans l'ivtéifear êé sa ee«v al de aa capitale, âm aHs plus neblei et plus ingénieux donnaient à la FMnee des plaïinat «ne gloire dont les siècles précédents n'avaient pas en même ridée* Lasietim florissaient; le bon goih et la ration pénètment daaa lea éooles ÛB la barbarie. Tous ces détails de la gloire et de la félicité de la nation trouveront leur véritable place dânawtfee bistoive*; il ne sfagil ici que des affaires générales et miiitalM. Le Portugal donnait en ce temps un spectacle étrange à l'Europe. Don Alphonse, fils indigne de Theureux don Jean de Bragance, y régnait: il était furieux et imbécile. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de don Pèdre, frère d'Alphonse, osa concevoir le projet de détrôner son mari, et d'épouser son amant. L'abrutissement du mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire; il avait eu publiquement d'une courtisane un enfant qu'il avait reconnu : enfin, il avait couché tr&s-longtemps avec la reine. Malgré tout

cela, elle l'accusa d'impuissance; et ayant acquis dans le royaume, par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par Msteeum, elle le fit enférmer (novembre 1667). Elle obtint bientôt de Borne une boDe poor épouser son beau-Mre. U nM pas étanaal que Borne ait accordé cette bulle \$ mais il l'est que des penonnea tovtapuissantes en aient eu besoin. Ce qœ Julae Û avait accordé aana dîf- . I. Cbap. saon et xxxm, (Éd.) Digitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

f CHAPITRE X. CONQUÊTE de LA HOLLANDE. 563 fleRé
«a iûl d'Angleterre Henri vm, dément IX Fàeoofda & Fépoin«r d'an roi de Portugal. La plus petite intrigue fiilt dans tm temps ce qne les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans on autre. H y a toujours deux poids et deux mesures pour tons les droits des rois et des peuples; et ces deux mesures étaient au Vatican depuis que les papee influèrent sur les aflkires de TEurope. H serait impossible de comprendre comment tant de nations avaient laissé une si étrange an* torité au pontife de RDme, si Ton ne savait combien l'usage a de force. Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille royale, et non dans le royaume de Portugal , n'ayant rien changé aux affiûies de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité. La France reçut bientôt après un roi qui descendait du trône d'une autre manière. (1668} Jean-Casimir, roi de Pologne, renouvela l'exemple de la reine Christine. Fatigué des embarras du gouvernement, et voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris dansTabbaye de SaintGermain» dont il fut abbé. Paris, devena depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi qui cherchait les douceurs de la société, et qui aimait les lettres. Il anit ' été jésuite et cardinal avant d'être roi; et, dégoûté également de la royauté et de rēglise, il ne cherchait qu'à vivre en particulier et en sage, et ne voulut jamais sottflHr qu'on lui donnât à Paris le titre

htk CHAPITRE X. — CONQUÊTE ni, maltie de Tempire de la Tarquoie, mâH dt tnmfmkgmêàMmj «I qui même avait de bons ingéniMn, Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères, et les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes commandés par le duc de Beaufort : secours devenu trop faible dans un si grand dangeTi puce que la générosité française ne fut imitée de personne. La Feuilladc, simple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens temps de la chevalerie. Il mena près de trois cents gentilshommes à Candie à ses dépens , quoiqu'il ne fût fu riebe. Si quelque aiitra milioii avait flût poôr Im Téniliaiit à Jpio« portion de La Veuillade, il est à eroire que Candie eût été délivrée. CSe seeouis ne «errit qu'à leteider la prise de qutiqiies joius, et à Terser dtt sang inutilement Le duc de Beaufort périt dans une sortie*, et Kiupuli entra enfin par capitulation dans cette TiBe, qui s'était ptes qu'un monceau de ruines (16 septembre 1669). Les Turcs, dans ce siège, s'étaient montrés supérieurs aux chrétiens, même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles- dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons pris cet usage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur italien. Il est certain que des vainqueurs tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, et celte constance dans le travail qui faisait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie et prendre Rome en bien peu de temps : nuds ks lâelMs empereurs qv^ ont eus depuis, leurs mentais fénérauy et le viee de ieur gouvernement, ont été le salut de la ehrétienté. Le roi, peu touobé de oes événements ébignés, laissait nMr son grand dessein de conquérir tous les Pays-Bas, et de commeneer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette (letite république dominait sur les mers : mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'i^papne et avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités et sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées et invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues et méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, et qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à peu près sur le même pied; les officiers, les commandants mime des placees ^ mm,

étaient les enfluits ou les paments des bourgmestres, nourris sans l'expérience et dans l'indivision, en gardant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de Witt avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu et ce fut une des grandes fautes de ce républicain. (1670) Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet 1. 25 juin 1670.

DB UL HOLLMO». appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque anglais n'était pas, à la vérité, fort sensible à la honte que son règne et sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusque dans la rivière delà Tamise par la flotte holUndftiM. U ne respirait ni U Tengeanoe ni ks conquêtes. Il TOiikfl irim dans les plaisirs, et iélpier avec ua pouvoir moins gêné; c'est par là qu'on le pouvait séduire. louis, qui n*a?ait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Ciarles, oui n'en poutftit avoir sans son parlement Cette liaison secrète entre les deux rots ne fut confiée en France qu'à Madame, sœur de Charles U et épouse de Monsieur, frère unique du roi, à Turcnne, et à Louvois. (Mai 1670) Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de Madame en Angleterre, un voyage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunivcrque et vers Lille. La pompe et la grandeur des anciens rois de l'Asie n'approchaient pas de réolat de ce voyage. Trente mille hommes précédèrent ou suivirent la flnrofaedu roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des pays eonquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à apïanlr les-ehenins» Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses, et les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, et goûtait dans le fond de son cœur le plaisir et la gloire de tout (ct appareil, qui couvrait son voyage. Ce fut une léte continuelle depuis Saint-Germain jusqu'à Lille. Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, et éblouir ses voisins, répandait partout ses libéralités avec profusion; l'or et les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à Calais, pour voir son frère qui s'était avancé jusqu'à Cantorbéry. Ciarles, séduit par son amitié pour sa sœur et par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, et prépara la ruine de la BoUande au œilïett des plaisirs et des têtes. La perte de Madame, morte à son retour d'une manière soudaine et affreuse, jeta des soupçons injustes sur Monsieur, et ne changea rien aux résolutions des deux rois'. Les dépouilles de la république qu'on devait détruire étaient déjà partagées par le traité secret entre les cours de France et d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la 1. On trouve des anecdotes carieuses sur tontes ces négociations dans les {>ièces justiûcatives des Mémoires de la

Grande-Bretagne et de l'Irlande, par le chevalier Dalrymple. On y voit comment l'argent de Louis XIV gouverna l'Angleterre depuis 1669 jusqu'en 1677 ; comment il servait à déterminer Charles II à se convertir, et puis à l'engager à différer sa conversion, et qu'il était le contre-poids des autres intérêts qui conduisaient ce roi et ses ministres. Ces détails de corruption sont honteux ; mais il est utile que les peuples les connaissent, et que les princes apprennent que ces mystères de la politique sont toujours révélés. Au reste, ces Mémoires prouvent qu'à cette époque Louis XIV avait beaucoup plus de politique que de zèle pour la religion. Après avoir sollicité l'union anglaise de Charles II. Louis XIV, peu satisfait de lui, se lia avec les mécontents, et leur fournit également de l'argent contre Charles II. Digitized by Google

Ainsi on change de vues, d'alliés et d'ennemis et on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre; mais l'Europe les écoutait en silence.

L'empereur, occupé des séditions de la Hongrie; la Suède, endormie par des négociations; l'Espagne, toujours faible, toujours irrésolue, et toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de Louis XIV. La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions : Tune, des républicains rigides à qui toute ombre d'autorité despotique semblerait un monstre contraire aux lois de l'humanité, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de Guillaume III. Le grand pensionnaire Jean de Witt et Corneille son frère, étaient à la tête des partisans austères de la liberté; mais le parti du Jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine. Des mœurs étonnantes, introduites depuis plus de sept cents ans chez les chrétiens, permettaient que des prêtres fussent seigneurs temporels et guerriers. Louis soudoya l'archevêque de Cologne, Maximilien de Bavière, et ce même Van Galen, évêque de Munster, abbé de Corbie en Westphalie, comme il soudoyait le roi d'Angleterre, Charles II. Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet évêque, et maintenant il le paye pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier, et né dans la prison où son père fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque, il avait voulu dépouiller la ville de ses privilèges. Elle résista, il l'assiégea; il mit à feu et à sang le pays qui l'avait choisi pour son pasteur. Il traita de même son abbaye de Corbie. On le regardait comme un brigand à gages, qui tantôt recevait de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevait de la France contre la république. La Suède n'attaqua pas les Provinces-Unies; mais elle les abandonna dès qu'elle les vit menacées, et rentra dans ses anciennes liaisons avec la France, moyennant quelques subsides. Tout conspirait à la destruction de la Hollande. Il est singulier et digne de remarque, que de tous les ennemis qui et contre ce même Jacques, qu'il protégea depuis avec tant d'opiniâtreté. Balguy a imprimé la liste de ces pensionnaires du roi de France, avec les sommes données à chacun. On

y trouve le nom d'Algernon Sydney, avec une somme qui n'aurait pas suffi pour séduire son secrétaire. Il est vraisemblable, ou que Barillon trompait Louis XIV avec ces listes, comme d'autres gens le trompèrent depuis avec des listes de conversions; ou (ce qui est plus probable encore) que quelque intrigant subalterne trompa Barillon, et garda pour lui-même l'argent qu'il prétendait avoir fait accepter à Sydney. {Éd. d» Kehl.) 1 . Corwei, en latin Corbêia noMl^pour la distingeer à» CorbHn m4m, Gorinc en Picardie. (Bd.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

M L^a HOLLANDE. 567 * allaient fondre sur o^a pttit État, il m*f en eût pas or fui pi^t alléguer * un prétexte de guerre. C*était une entreprise à peu près semblable à cette ligue de Louis XII, de l'empereur Mnxirailien, et du roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte deiA s^ubli^ue de Yenise^ parce qu'elle était riche et liùre. ^ Les États-Généraux coiislernés écrivirent au roi , lui demandant ^ bumblement si les grands préparatifs qu'ii faisait éiaieut en eiïet destinés contre eux, ses anciens et fidèles alliés; en quoi ils l'avaient ^ éftasé; quelle répar«tifli 11 exigeait Il répandit : « qu'il fvaîlde M ^ tnmpei i^age quetanaadealtfla^ttgBitéy dMUilBedmitéeeonpt» ^ i fmm^ » See miaistseB ellégaeim |^ «Mti veiMB qutleftiet' tier de Hcdlande avait M tnp iaeotat, et qitV» dieait que Yen «en* ning avait fait frapper une médaille nqurieuse à Louis' XIV. Le goût des devises régnait alors en France. On avait donné à JLonie XIV la de* ' vise du soleil avec cette légende : Nec pluribus impar. On prétendait ^ que Van Beuning s'était fait représenter avec un soleil, et ces mots f pour âme : In conspectu meo stetit sol; A mon (ispect le soleil s'ejit arrêté K Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les États avaient ' fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que ' la république avait fait de glorieux : a Assertis iegibus; emendalis sa^ « cris; adjutis, defensis, conciliais regibus; vindicata marium liber« tate; fltaUUta erMe Ilivopœ quête.a < Lealdi tflM^ ^ épnrée; lee roia eeeouraa, déiuiduf , et féoBia; la libeflè daa aem fengée ; l'Europe peoiflée. * ^ Ils ne se vantaient en eflbt de rien quHb n^eueent MX : cepeerievi ils firent briser le eoin de cette médaille potr apaiser Louis XIV. Le roi d'Angleterre, de son côté, leur reprochait que leur flotte n'a* vait pas baissé son pavillon devant un bateau anglais, et alléguait encore un certain tableau, où Corneille de Witt, frère du pensionnaire, ' était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaisseaux pris et brûlés dans le fond du tableau. Ce Corneille de Witt, qui, en ' effet, avait eu beaucoup départ aux exploits maritimes contre l'Angle' terre, avait souffert ce faible monument de sa gloire; mais ce tableau presque ignoré était dans une cheaibie où l'on a^ntmit presque ja' mais. iUe ittinietrea anglais qui mtMl par éetf t ke grlefii delewiei eontre la HeUande, y spéciflèient dee tiUeinii l^jurieu , «èiMjre pieUÊrm, Lee qA tradeieaieiit toajours les nteolne des nliiie* tresenfrançab, eyaat traduit «Miffee par lemot/M^/lr, tromfmm^ répondirent qu'ils ne smient eeque e'élalt que eee UMêommmH

I. n est vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a crue être celle de Van Beuning; mais elle ne porte point de date. Elle représente un combat avec un soleil qui culmine sur la tête des combattants. La légende eelc Sl

568 CHAPITRE X. — CONQUÊTE peurs. En éDet nt deffailftit jamaii fa'il était question de ce portrait dHitt dtt i»m eonoltoynt, et ili ne pueiit imaginer ee piétene de la guerre. Tout ce que les efforts de l'ambition et de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérants qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées et sntint d'argent que Le«de en employa ponr aubjugoer le petit Hat dea Provinces- uniees. CInqiUQ|B millions, qui en Iteiiient eoiottidlini ^uatre-Tiiig»4ix-aepl, teent eoBSoamés à cet epptieîL Trente vaisseam deecinqtnte pièces de eanon joignirent la flotte anglaise, forte de oent Toiles. Le roi , avec son frère, alla sur les frontières de la Flandre espagnole et de la Hollande, vers Maestricht et Charleroy, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de Munster et Télecteur de Cologne en avaient environ vingt raille. Les pénéraux de l'armée du roi étaient Condé et Turenue. Luxembourj; commandait sous eux. Vauban devait conduire les sièges. Louvoi.s était j)arlout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu un armée si magnifique, et en même temps mieux disciplinée. C'était surtout un spectacle imposant, que i& maison éa toi nonttftaient féforaée. On y voyait quelle eompagnies des giides dn eoips, eha« cone oempoeée de trois eeals gentilshommes, entre lésais il y nrait beaucoup de jeones eodslt sans paye» assigettis comme les entrée à In léglnlarité du serrleei deux eents gendannss de la garde, deux cents «.J^vau-Iégersy cinq cents mousquetaires, tons gentilshommes choisis , parés de leur jeunesse et de leur bonne mine; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentées jusqu'au nombre de seize; les (.ent-Suisses même accompagnaient le roi, et ses régiments des gardesIrançaises et suisses montaient la parde devant sa maison, ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plupart couvertes d'or et d'argent, étaient en même temps un objet de terreur et d'admiration pour des peuples chez qui tonte esptea de magnificence était inconnue. Une dieâpline defenneeneoe ptasenete vnât mis dans hirmée «a nonvei ofdte. U n'y eeelt point enoore dlnspeoteun de eevelerie et dinlantevie, ceeame noue en nvens vu d^niis; mais deux bommesnniqueB eteeun dans leur genre en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors Tinlanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'liui. Le chevalier de Fourilles faisait la môme charge dans la cavalerie. Il y avait un

an que Martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelques régiments. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante et uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible était connu , mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il «mit imaginé des pontons de cuivre, qu'on por- • tait aisément sur des charrettes. Ls roi, avec tant d^avantages, sûr de sa fortune et de sa gloire, menait avec lui un IMorien qui deieit écrire ses victoires; n'était PèDisson, homme dont il a AU parlé daas i'artioledesheauMrts, phiscepaUsdehlen éarirefiMdenttpisiatlar. Digitized by GOogle

« " jmLk BOLLAMI». M9 Ce qui avançait encore la chute des
Hollandais, c'est que le marquis de Louvois avait fait acheter chez eux par
le comte de Bentheim, secrètement gagné, une grande partie des munitions
qui allaient servir à les détruire, et avait ainsi dégarni beaucoup leurs
magasins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu
ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les
jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un
négociant dft ce pays avait autrefois répondu au prince Maurice , qui la
léjprinMUMlalt m m tel iiégow : cMooMigmeiir, si on pomrait pair nier
ûUre quelqueA CQmmeice «Tantagevx avep Tenler, je luuaidaraif d'y aller
Iwùlir vm Toilat. » Mais ee qui «««t surpsenant, e'epi qu'on a i|n« * primé
qua le marquis de Loii?

570 CHAPITRE I. — CONQUÊTE 9011

portrait enrichi de diamants / estimé plus de tan mille francs. Cette eondoite atHrtil fadmirtHon tapeiplee, ol «igiiiiaiUiU li endnt» de ta pttiesanee. Le roi était à !a tête de sa maison et de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes : Turenne les commandait sons lui. Le prince de Gondé avait une armée amsi forte. Les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamiliy, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement : Rhinberg, Orsoy, Téeel, Buriek; Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent infsitlee. Oélhi de lUdiiberg, que le roi toirist assiéger en penenoe, ifessuya pas un coup de eaoon; et , pour asearer encore mleaz sa prise , on eut soin de eorrompfe le lieutenant de la place, Irlandais de nation, mmuné Ooeserl, qoi eut la iâclieié de se vendre, einmprudenee de se retirer ensuite à Maestridit, oA le ptinoe d'Orange le fit pnnir de mort. TbntSS les places qui bordent le Rhin et Plssel se rendirent. Quelques gontemeurs enroyèrent leurs clefs, dès quMls virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'enfuirent dos villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire; la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au delà de ce fleuve, et, après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient iUre nn pont de bateaux, et de s'opposer, si on poofait, à ce passage. En eflét lintention dn roi était de passer le flevre sor tm pont de ces petits liateaux inventés par Martinet Des gens dn pays informèrent alors le prince de Condé que la sécheresse de la saison avait formé an gaé sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert do bureau de péage, qu'on nomme Tollhiiys, la maison du péage, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nnprer au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres PeUisson , témoia oculaire, et ce que m'ont confirmé les habitants. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de Peau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cents cavaliers, et deux faibles

régiments d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du roi et les meilleurs troupes de cavalerie passèrent, sans risque, au nombre d'environ quinze mille hommes (12 juin 1672), le prince de Condé les côtoyait dans un bateau de rivière. À peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre, ils s'enfuirent l'instant d'après devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, et demanda la vie. On ne perdit dans le passage que le comte de Nogent et quelques autres. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.84% accurate

DE LA HOLLANDE 571 qa/âê «ttalicf» qfri, ifélicrt êmHêéa gué, a» noyèronl; «t il B'y aurait eu personne de taé dans cette Journée, sans rimpnidence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête {Aetee dea Aimées du vin, il tira un ooap de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant : Point de quartier powr ctte canaille. Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise, désespérée, reprit à l'instant ses armes, et fit une décharge dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossebræk qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, Cftti lui fracassa le peignit Cmidé ne reçut jamais que cette Ueiem émm toadae iti etmpagne», Les françaie inMi flieot main-lMM sur cette Snfiuileile , qui ee mit à tsâté^Him eMa^ Lonie XIV yam aar «a pont de baienii »9m finteHeito, après avqIp diifgé Uil*â|flui taM Utnavohe. Tel Alt ee passage d« Rhin , actkNi édatante et uoignef eélébiée alors Gomme im dea grands éivénementB qui dussent occuper lamé» moire des hommes. Cet air de grandeur dont le roi relevait toutaa aea actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, en lin le goût que le peuple, et surtout les Parisiens, ont pour l'exafiéralion , joint à rignorance de la giicrri' où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela ht regarder, à Paris, le passage du Hhin comme un }irudige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgié l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le TMui* Il était trôs" vrai que riaii nattât pina ia^Maana pour laa ennuie que ce passage , et que ^ib «faient m wk eeipe delnonea tnrapea ài'antm lioid, l'entrepriaie élfît trte^pèiiUettae. Dès qu^on eut pusé le Rhin on prit Doebooigf Znfphen, Aniheinit Nosembourg, Mimègue, Schenck, Bommel, Crèfecoeur, etc. Il n'y avait tfvàn d'heures dans la jonraée od le roi ne reçût la nouvelle de quelque conqpète. Un officier nommé Mazel mandait à M. de Turenne : oc Si vous voulez m'envoyer cinquaae cbevaux, je pouriai preadre . avec cela deux ou trois j)laces. » (20 juin 1672) Utrecht envoya ses clefs, et capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville (30 juin), menant avec lui son grand aumônier, son confesseur et l'archevêque iituluiie d' Utrecht. On

rendit avec solennité la grande église aux catholiques. L'archevêque, qui n'en portait que le vain nom, fit pour quelque temps établir dans son diocèse l'usage de la messe. 1. On prononce Osseimbrouck ; Vos fait ou chez les Hollandais. 2. Peu de temps après un de ces archevêques titulaires d'Utrecht, se trouvant par hasard ce qu'on appelait janséniste, se retira dans son diocèse, où les jansénistes sont tolérés comme toutes les autres communions chrétiennes. Il se fit élire un successeur par le clergé et le peuple de son Eglise, suivant l'usage des premiers siècles ensuite il le consacra. Au moyen de cette précaution, il s'est établi une succession d'évêques jansénistes, qui ne sont, à Utrecht, que des évêques d'Utrecht. (éd. de 1740) Digitized by Google

CHAPiXaS X. — GOfiQUÉTf giuii de Louis XIY faisait des conquêtes comine ses armes. C'était ua 4foit qu'il tequérait for la HoUands dans l'esprit des catholiques. • Ut pv0iiBaai d'Utnelit, d'Ow-IiMi| 4» Gualdre, étaient soumises : Imatacdim nlittaMdaât pliia qn^ la aonanl 4a sob aRUvaga aa da ta iwoa. Las Juili qui y soni 4taUU a'anipcaMèront d'oflnr à GoarnUe, iatandaiit al aai dtt priaaa da Goiidé, Àtt mUttoM racheter du pillaga. Déjà Naaidan^ Toiaina d'Aiattardam» teit prise. Quatre .e^valian allant en maraude s'avancèrent jusq«'aiil poitas de Muiden, oà - mml les écluses qui peuvent inonder le pays, et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non-seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, et bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardanlaa pour la libarlé, se prépaiaiQDt à inir atix extrémités at à a^ambarquer pour Batavia. On fit. la étoombccaMl da tous las taiaiaaiix qui poimiasl flUia aa toyage, at la caloil da aa qu'an pour nit ambarquar. On trouva qua dnquanta ndUa fiuniUaa pomaieniaa rétogier dans laur acmiella palHa* La HoUnda n'aût plaa aii^ bout des Indes orientala : ses prorinaas d'SuDopa, (pli n'achètent kiir hl6 qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que da iaiir commerce, et, si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout à coup ruinées et dépeuplées. Amsterdam , l'entrepôt et le magasin de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce et les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses, et des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitants comme de richesses, et auraient été enfin submergées, ne laissant il Louis XI Y que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singuUar et le plus beau monument de Findustrie humana. La dtolatiott da l'fitat était augmantée par laa divisions oïdinaiias aux malhauraux, qui s'imputent las uns aux autres las ealamitéa poliliqaas. La grand pansionnaim da Witt ne eroyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain et jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du prince d'Orange , encore plus que les conquêtes du roi de

France; il avait fait jurer \ ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclu de la charge de stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lièrent de Witt à ce serment. Il aimait mieux voir sa république soumise par un roi vainqueur que soumise à un stathouder. Le prince d'Orange, de son côté, plus ambitieux que de Witt, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de sa constance, brigait le stathouderat, et s'opposait à Ut paix avaa ta méoia aidw. Lia. Slats r^luDigitiztxi by Google

The text on this page is estimated to be only 29.31% accurate

' nS hk HOLLAIft». 57S rent qu'on demanderait la paix malgré lepdaoe; maillé pnoceUrt élevé au stathoiidérat ' malgré les de Witt. Quatre députés vinrent au camp du roi implorer sa clémence au nom d'une république qui, six mois auparavant, se croyait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV avec cette politesse' française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs mêmes du gouvernement. Louvois, dur et altier, né pour bien servir plutAt que pour faire aimer son mettre, reçut les suppliants avec l>iit«nr, et même amc fkmàitB de la niUerit» Qm Im obligea de le^ ▼eoir plusieofs fus. Sofia le loi leur fit déclarer eae voloatée* Il voulait que les États lui eéditiseiit tout oe qu'il» avaiieiit au del^ du Bbin* N»m&gue, des villes et des foiâts daai !• sein de tour pays; qute lut payât vingt millions; que les Frauçaië fiieseiit le» BMttves de toua les grandi chemins de la Hollande, par terre et par eau, sans quMls payassent jamais aucun droit; que la religion catholique fût partout, rétablie; que la république lui envoyât tous les ans une ambassade extraordinaire avec une médaille d'or, sur laquelle il fût gravé qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV ; enfin , qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre et aux princes de Tempire, tels que ceux de Cologne et de Munster, par qui la tioUande était encore désolée. Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la servitude parurent intolénhlesy et la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir dus vakieus. On réwdut de périr lea ames à la wia» .Tous les oeûis et toutes les e^fmees.se tosnieieiit vera la prince d'Orange. Le peuple en tosur éclata contre la gnnd pensioanaifiay qui tfaitdamandé la paix. A ces séditions se joignirent la politique du pnaco et ranimosité de son parti. On attente d'abord à la via du grand pensionnaire Jean de Witt, ensuite on accuse Corneille, son frère, d'avoir attenté k celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il récita dans les tourments le commencement de cette ode d'Horace , Justum et tenacem, etc. , convenable à son état et à son courage» et^u'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin : Les torrents impétueux, La mer qui gronde et s'élancCi La fureur et l'insolence D'un peuple tumultueux, Des fiers tyrans la vengeance, N'ébr^inlent pas la constance D'un cœur ferme et vertueux. (20 août 1672) Enfin la populace effrénée massacra dans la Haye les deux frères de Witt, Vua qpïi avait gouiiRié rÉtat pendant dizI. Il fut stathouder le l"" juillet. Comment La Beaumelle, dans son édition

sttbreptice du Siècle de Louis XI K, a-t-il pu dire dans ses notes qu'il ne fut
déclaré que capitaine et amiral T 7. La Beaumelle, dans ses notes, dit : ^ C'e

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

CHANTRS X. CONQUÊTE neuf ans avpc vertu, et l'autro qui l'avait servi de son f'p6e On exerça sur lonrs corps sanglants toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, et que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Ancre, à l'amiral de Coligny, etc. ; car la populace est presque partout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. Ruytermôme, l'amiral de la république, qui seul combattait pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam. • àxk nniM éB OM déeoitfns et d» ees détolatioiis. te magistrats HMHtfèvnut dfls wrtns cptVMi ne toII gvèie ^6 dsDs Iss lépobliljaes» Lis piitfealitrs fsl misiit des billeti de biaoqve eonruient en foole à la baaqiie d'ânisterdan; on craignait que l'on n^06t touché an trésor pâtiitùè (Shaenn É^empressait de se faire payer du peu d'argent qu'on croyait poimjir y êtêa encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où le trésor se conserre. On le trouva tout entier tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu qui avait, quelques années auparavant, consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce temps, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi et tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles II, roi d*Angleterre , pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais et fournir à ses plaints, non content de Targent delà France, venait de faire iMrnqnefOuie I ses serjets. Autant il était honteux l ce roi de Tioler ainsi la foi publique, autant il était glorieux anz mag^rats d'Amsterdam de la garder dans ma temps où & semblait permis d'y manquer. A cette Terttt républicaine ils Joignirent ce courage d'esprit qoi prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les d^es qui retiennent les eaux do la mnr. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leyde, Delft, furent inondés. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de ^ruerre qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples, ils manquèrent surtout d'eau douce; elle se vendait six sous la pinte; mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, et

n*étant pins un État, demeurât encore redoutable sur mer : c'était Félément véritable de ces peuples. Tandis que Louis XIV passait le Rhin, et prenait trois provinces¹. On avait d'abord tenté d'assassiner le grand pensionnaire dans la Haye; mais il échappa et eut le crédit de faire punir l'assassin. On n'osa condamner son frère à la mort, parce que les tourments n'avaient pu lui arracher l'aveu d'aucun des crimes qu'on lui avait imputés ; on se contenta de le bannir. Ce fut dans le moment où le grand pensionnaire allait délivrer son frère de la prison après ce jugement, que tous deux furent massacrés. Cette mort a répandu sur le nom de Guillaume III un opprobre ineffaçable. {JEd, dcKthl») Digitized by

The text on this page is estimated to be only 29.30% accurate

££ Ul hollande. blb ramiral Ruyter, aree eaTiron cent îauseanx de \$QBne et plue de • elnquanfe brûlots, alla étiercher, près des côtes d'Angleterre , les flottes des deux rois. Leurs puissances réunies n'avaient pu mettre en zner une armée navale plus forte que eelle de ht lipuU^pie. Les Anglais et les Hollandais combattirent oomme des nation s accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. (7 juin 1672) Cette bataille, qu'on nomme de Solbaie, dura un jour entier. Ruyter, qui en donna le sipnal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'York, frère du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruyter. Le duc d'York, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part k raction ; et tel fut le sort de c^tte journée , que les côtes de la Hollande furent en sûreté. Après eette tetafle, Ruyter , malgré kseadttes et las etwilpadietiwn de aea compatrioleSf fit entier la flotte marriiaBde des iades dans le TnéLf déléadant ainsi et eniiehlsaant sa pallie d'un oôté, Jsnm'efle périssait de IVwitre* Le

•WS CBAPim XI. — ' ÈWÂCBAWm Dup. H. — ivaeuatUm âê
 la HoUotMlf. SkMi49 iponquO» de k On croit nécessaire de dire à ceux qui
 pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir que ce n'est point id une
 simple ralato de campagnes, mais pintAt an9 hittoin dis mcBon des
 IwnniiMiii Assesds UtMS ssnt iMm dstmlBS Iss mîiiiitissdes acUons ûm
 gusm^ il ds Mi détails ds U finsw et de la miièfe hvmaine.. I.e dessela ds |
 eet iiiii istds psiadre les principaux cafseUres de oii révolutions, •t d'ésartsr
 la multitude des petits faits, pour Imsser Toir ks amis considécaUes, et, s'il
 se peut, l'esprit qui les a conduits. La Fiance fut alors au comble de sa
 gloire. Le nom de ses généraux imprimait la vénération. Ses ministres
 étaient regardés comme des | génies supérieurs aux conseillers des autres
 princes; et Louis était en | Europe comme le seul roi. En effet, l'empereur
 Léopold ne paraissait (pas dans ses armées; Charles II, roi d'Espagne, fils
 de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance; celui d'Angleterre ne mettait
 d'activité dans sa vie que celle des plaisirs. Tous ces priBses et Umn
 ndatitrii firent de gvandei liraiss.

L*Aiiigletineai^einlfaliptiiiQlpiidelanSaûiid^t en sVmjsaiit am la Flrnoa
 panr éiever une pciaiaioa que son intérêt était dMMUr. L'empereur,
 l'empire, le conseil espagnol, firent encore plus mal ds nSfas s'opposer
 d'abord à ce toirent Enfin Louis lui-même Mnmh une aussi grande faute
 qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si
 faciles. Condé et Turenne voulaient qu'on démolît la plupart des places
 hollandaises. Us disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on
 prend des Etats ^ mais avec des armées; et qu'en conservant une ou deux
 places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la
 conquête entière. Louvois, au contraire, voulait que tout fût place et
 garnison; c'était aussi le goût du roi. Louvois SYait par là plus d'en^is à sa
 dl^ioiilion; il étendait le pouvoir de son minisitee ; Il s'appiandismit de
 eontredlre ks plus grands eapitaines d« siècle. Loids le crut, et sa trompa^ U
 l'avoua depuis ; il manqua la moment d'entrer dans la capitale de la
 Hdliande; il aOaiblit son aimée en la divisant dans trop de plaoea; n laissa à
 son ennemi le temps de respirer. L'histoire des plus grands princes est
 souvent le récit des fautes des hommes. Après le départ du roi, les aiïaires
 changèrent de face. Turenne fUt obligé de marcher vers la Westphalie, pour
 s'opposer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre, Monterey, sans être
 avoué du conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince

d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce prince .fit tête aux Français jusqu'à l'hiver. C'était d4iàba«noei9 de feabnear la iNtnne. Bateni)ver ^nt: liiglaeei eouvirent les inondation de la Hollande. Lnawfcmrg, qui eemmandalt dans Utrecht, fit nn nonvean genre de guerre inconnu aux Français, et mit la Bollandé dana un nouveau danger, anast terrible que les précédents. H assemble, une nuit, près de douze miUe fiuitassins tirés das garDigitized by Google ■

1 I DS LA HOLtANOI. 597 nisons voisines. On armo leurs
 souliers de crampons. Il se met à leur tête , et marche kur la glace vers
 Leyde et vers la Haye. Un dégel survint ; la Haye fut sauvée. Son armée
 entourée d'eau, n*ayant plus de chemin si de Tifres, était prête à périr. Il
 follait , pour s'en retourner à Iftiehty marcher sur une digue étroite et
 fangeuse, où l'on pouvait à peme se traîner quatre de firent. On ne pontait
 arriTer à cette digne qu'en attaquant un fort qui semblait imprenable sans
 artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté Tannée qu'un seul jour, elle serart morte
 de ftim et de fatigue. Luxembourg était sans ressource ; mais la fortunct qui
 avait sauvé la Haye , sauva son armée par la lâcheté du commandant du
 fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événements
 dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles: celui-
 là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté qui
 acheva de rendre le nom français odieux dans ce . pays. Bodegrave et
 Svammerdam, deux bourgs considérables, riches et bien peuplés,
 semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au
 pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue. Ds mirent le lini à ces deux
 villes; et, à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche et à la
 cruauté. U est étonnant que le soldait firançaia soit si barbare, étant
 commandé par ce prodigieux noote d'officieis, qui ont avec Justice la
 réputation d'élce aussi humaine que courageux. Ce pillage laissa une
 Impression si profonde, que, plne de quarante ana aprée, j'ai tu les. lime
 hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfants, retracer cette
 aventure ^ et inqpirsr la haine contre les Français à des générations
 nouvelles. (1673) Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes
 par ses négociations. Il gagna le duc de Hanovre. L'électeur de
 Brandebourgs, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt
 rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne où Louis n'eût des
 pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette
 province, sévèrement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué
 au roi d'Angleterre, pour fàire encore la guerre k la Hollande, malgré les
 cris de toute la nation anglaise indignée de aervir l& grandeur de Louis
 ZIV, qu'éUe eût voulu abaisser. L'Kurope était tarâblée par les anneset par
 les négociations de Louis. Enfin il ne pot empèobac que Fempeieur,
 l'empire, et l'Espagne, ne sfalliassent avec la Hol* Umde , et ne lui
 déclarassent solennellement la guerre. Il avait telle* ment changé le cours

des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la maison d'Autriche. L'empereur Léopold envoyait des secours lents; mais il montrait une grande générosité. Il est rapporté qu'allant à Égra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin, et qu'après la communion il prit en main un crucifix, et appela Dieu à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du temps des croisades : et la prière de Léopold n'empêcha point le progrès des armes du roi de France. Il parut d'abord combien sa marine était déjà perfectionnée, à la vue de trente vaisseaux qu'elle avait joints» PaoBée d'apararanti à la ▼eimiaB — m 87
Digitized by Google (

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

578 CHAPITRE XI. — ÉVACUATION

flotte anglaise, on en joignit quarante, sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des Anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des Hollandais, leurs ennemis. C'était l'educ d'York, depuis Jacques II, qui avait invité le Duc de Cumberland à lui donner les ordres sur mer par les mouvements divers des pavillons. Avant ce temps les Français ne savaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert et à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent et se secourent mutuellement. Ils firent à peu près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, et égalèrent leurs maîtres. Le vice-amiral d'Illustrées et son lieutenant Martel firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans trois batailles navales consécutives, au milieu desquelles (le 21 juin 1673), entre la flotte hollandaise et celle d'Angleterre. L'un des plus admirables que je connaisse ces trois actions. D'Illustrées écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquiescer. » D'Illustrées méritait que Ruyter eût ainsi parlé de lui. La valeur et la conduite furent égales de tous côtés ; la victoire resta toujours indécise. Louis, ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encore l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même temps que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clef des Pays-Bas et des Provinces-Unies ; c'était une place forte d'André par son génie intrépide, ne pouvant l'être, nous Français, qui avions pesé au poids de l'Espagne, et depuis à celui de Hollande. La garnison était de six mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siège, se servit, pour la première fois, des parallèles inventées par des ingénieurs italiens au service des Turcs devant Candie. On ajouta les places d'armes que l'on fait dans les tranchées pour y mettre les troupes en bataille, et pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra, dans ce siège, plus exact et plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours (29 juin 1673). Pour mieux assurer encore la dislocation du siège, il usa d'une sé-

vérité qui parat même trop grande. Le prince d'Orange, qui s'avait eu pour opposer à ces conquêtes n'eut plus que des soldats sans expérience et des soldats sans courage, les mit donc à l'épreuve, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poste. Le roi employa aussi les châtimens la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé Du-Pas, rendit Naerden au prince d'Orange (le 9 septembre 1673). Il ne tint à la vérité que 1. jour. au-dessus.

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

OB LA BOLtAHDE. »79 quatre jours; mais il ne remit sa ville tju'après un combat de cinq heures, donnr sur de mauvais ouvrages, et pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible et rebutée n'aurait point soutenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner Du-Pas ' à être traîné dans Utrecht, une pelle à la main; et son épée fut rompue : ignominie inutile pour les officiers français, qui sont atM MMiMM à la gloira pour q^on ne les goaftnw yotail fu k eniate d» k honk. Il knt Mvolr ipfk k térité kt pioMom ta •oflMuiidanli ém plioM ki obligttU à ioaknir Irak awato; ouk m sont de ces lois qcd ne sont jamais exécttiks. Du-Pas se fit tuer, ua M •ffk, êm de U petite nlle de Onm, oà il Mfvii ?olon taire. \$cm courage et se mort durent laisser des regrets au marquis de Louvois, qui l'avait fait punir si durement. La puissance souvecaiiie petit mai* traiter un brave hommo, mais non pas le déshonorer. Les soins du roi, le génie de Vauban, la vigilance sévère de Louvois, rexpérienre et le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de CÀjndé ; tout cela ne put réparer la faute qa*oa avait faite de fafder tto^ de places, d'eWkir fmiêf «t éè nanfoer Jm^ eterdaBL Le pHBee4eGoaA6vioidiit es nk pmer dens k eeMvde k But» lande mondée, taeane ne pnl ni Mettre okli^e i la jonction de Montccuculli et du prince d'Orange, ni eapleàer k prince d'Orange (le prendre Bonn. L'évêque de Munsteft ^ ^^^^ juré k Mine ëv États généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais. Le parlement d^ngletcrre força son roi d'entrer sérieusement dans (les négociations de paix, et de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises avec autant de promptitude qu'on les avait conquises Oe ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'intedadant Robert tia de k iwk profkœ d'Utraohli en in en» tike oe«l tiriiMk et huit milk fkrins» On était gi pieiiéd'éfaoïier jm pays conquk am tant de npidik, que Tin\$t-huit milk yriaooakn k)llindehr teent rendus pour un écîi fir loldat L'arc de triomphe de k porte BainI* Denis , et les autres monuments de la conquête , étaient à peint achevés, que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dane le cours de cette invasion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer, et l'adresse de transporter sur terre le théàue de la guerre hors de leur pays. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui avec trop de précipitation et trop de fierté de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à

soutenir .contre l'Espagne, l'empire, et k HoOande réunis, d'dtre abandonné
de rAni^etenei et enfin de Knnstor, de Cologne même , et de klaser dsns ke
pnye q«'il mit «ttTifk 4rt qnlllk ptoi de haine qoe tf^^ tion pour lui. X« rai
tint eenl «oi^ km kt mmaû»^% i^élait kita.U|i41. La Beaumelle dit q^u'il fut
condamné à om prisott perpètielle. Cknaieiit cela poocnuiril^ue» piii3

Yoyance de ton gottfacntioial et k foiw de Km St«t parurent bien da?enUge encore lonqu'il iàllnl ee défendre contre tant 'de puiances liguéec et contre de granda génèranz, qjam quand il ayait pris, ea w|ageant| la Flandre française, la Franoïie-C(»nté, et la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense. On vit surtout quel avantage un roi absolu , dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à Turenne contre les Impériaux, une de quarante mille à Condé contre le prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontière diê Roussillon; une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusque dans Messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Frauciie> Comté. Il se défendait, et il attaquait partout eu même temps. D^sliev d, dans sa nouidie entreprise surlaV^tandMSointé, la supériorité de son gouvernement parut tout entière. Il s^agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir tes Suisses, nation ansit redontaUe que fMunrre, toujours aimée, loajimrs jalouse à fexcés de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant d^, et s*effluouchant de voir Louis XIV une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur et l'Espagne sollicitaient les treïie cantons de permettre au moins un passage fibre ît leurs troupes, pour secourir la FrancheComté, demeurée sans défense par la négligence du ministère espagnol. Le roi, de son côté, pressait les Suisses de refuser ce passage; mais l'empire et l'Espagne ne prodiguaient que des raisons et des prières; le roi, avec de l'argent comptant, déterminâ les Suisses à' ce qu'il voulut : le passage fut refusé. Louis, accompagné de son frère et du fils du grand Condé, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de sièges, et pouvait croire l'entendre aussi bien que les Condé et les Turenne; mais, tout Jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deut grands hommes entendaient mieux què lui la guecre de campagne, lyailleurs, il n^assiégea jamais une ville sans être moralement sûr de la prendre. Lonvoîs lUsait si bien les préparatift, les troc^ étaient si bien fournies, Vauban, qui conduisit presque tous les sièges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la glrère du roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de Besançon : ^e* fut prise en neuf jours (15 mai 1674); et au bout de six semaines toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France, et semble y être pour jamais annex^e : monument de la faiblesse du ministère autrichien-espagnol , et de

la force de celui de Louis XIY. Cbap. XII — Belle campagne et mort du maréchal de Iwreime. — Dernière bataiUe du grand Cmdé à Senef, taniBs que le roi prenait rai^dement la Trandie-Gomtè, avec cette facilité et cet éclat attaché encore à sa døtinée, Turenne, qui na faisait que défsadn les frontières da oôté du Rliin, déployait ce que ^art de la gnem peut avoir de plus gmad et de pins habile. I/eeDigitiztxi by Google

CHAPITRE Zn. — BSLLS CAMPAGIIB, ITC. 581 lime des

lunnmos se mesure par les difficultés surmontées, et c'est ce qui u dunué une si fraude réputatioii à culte campagne de Turenne. (Juin 1674) D'abord il fidt une marche longue et vite, passe le RÛn i Philipsbottrg, marche fonte la nnit à Sintzheim, Ibroe cette Tfille; et en même tempe il attaque et met en ftiite Caprara, général de PempeteoTy et le Tieax dnc de Lorraine, Chailea IT, ce prince qui j^assa toute sa ?ie à perdre ses fitats et à lever des troupes, et qui tenait de réunir sa petite armée aTce une partie de celle de r«npeiBur. Turenne , après l'avoir battu , le poursuit , et bat encore sa cavalerie k Ladenbourg (juillet 1674); de là il court à un autre général des Impériaux, le prince de Bouruonville, qui n'attendait (jue de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque, et lui lait quitter le champ de bataille (octobre 1G74). L'empire rassemble contre lui toutes ses forces; soixante et dix millé ABemand» sont dans l'Alsace ; Brisach et Philipshourg étaient bloquéf pur eux. Turenne n'avait plus que vingt mille hommes effectib tout au plus. (Décembre) Le prince de Gondé Id envoya de Flandre quelque MOU» de cavalerie; alors il traverse, 'par Tenue et parBéfort, des iMMignes couvertes de neige; il se trouve tout d'un coup dans la Haute-Alsace, an milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine , et qui pensaient que la campagne étadt finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent; il en fait deux prisonniers. Il marche àColmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées de l'empire, avait son quartier. Il arrive dans le temps que ce prince et les autres généraux se mettaient à table; ils n'eurent que le temps de s'échapper; la campagne étaij; couverte de fuyards. ïureune, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à teire, attend encore auprès de Turlcbeim une partie de rinflmterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait ehdsI tendait sa victoire sûre : il éétût cetlB infanterie (5 janvier 167S). Enfin une armée de soixante et dit miU» hommes se trouve vaincue et dispersée presque sans grand contet. L'Alsace reste au roi, et les généraux de l'empire sont (Âligés de repasser le Rhin. TSoutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art,, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent égalOBMnt admirées des Français et des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, et fnalgré les ordres réitérés de

Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout-puissant, et se charger de l'événement malgré les cris de la cour, les ordres de Louis XI Y, et la haine du ministre, ne fut pas la nuwKlre marque du eowege de Tttenne, ni le moindre exploit de la campagne. H bot avouer que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les e^i^oits de guerre gémirent de cette campagne al gloriense. Elle DigitizL

The text on this page is estimated to be only 20.04% accurate

58S CHAFIÏiLS XII. — BĚLLS CAMPAa2i£ AU oélàbct par Im
mlhmiit des peuples, autui que p«r le» «i^Mi* tiooft de TUiwuit. Aprè» la
lialaiUa da Sintihaim» a mit à foiï età aang le Palatinat, pays uni et fertile,
couyert de villes et da boufga apiliailta. L'électanr palatin tii, da haut de son
château de Manheim, dans vâOil et vingt-cinq villages aookbiasés. Ce
prince, désespéré, défia Tureone à un combat singulier, par une lettre pleine
de reproches*. Turenne ayant envoyé la lettre au roi, qui lui défendit
d'accejtter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de i électeur que i-ur
un compliment vague, et qui ne signifiait rien. C'était assez le sl)ie et
Tusage de Turexme, de s'ejcprimer toujuuiji avec modéralion aiubiguité. Il
brûla avec le même sang-froid les fours et une partie des campâmes da
VAlaace, pour empêcher laa miamia da ankatatar* Il paaait aimUtt à aa ca?
alaria da ravagar la Lonaiiia. On y fit tant da désordre, que l'intendant, «jui,
de son côté, désolait la Lokiaina «laQ aa plume, loi écrivit et lui paria
souvent pour arrêter oes eioêa. il répondait frôlement : « Je le ferai dire à r

hl MORT DE IURENKE. 583 pjânee de CkHuléftiiiîl tête en
 Flandre au jeune prinov d*0nilg6| tiadis que Turennt obassaît les
 AUeBUDxls de l'Alsace, ta campagne du' maréchal de Turenne fut
 heureuse, et celle du prince de Condé sanglante. Les petits comhals de
 Sintzheim et de Turkheim furent (Ucisifs : la grande et célèbre bataille de
 Seiief ne fut qu'un carnage. Le grand Condé, qui la donna pendant les
 marches sourdes de Turenne en Alsace, n'en tira aucun succès, soit que les
 circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des
 mesures moins justes, soit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles et de
 meilleures troupes àcomkLttre. Lf marquis de Feuquières veut qu'on ne
 donne à la baïaUle de Senef qoa le nom de eombet, pam' ^e l'action ne ee
 pum pu enti» deux «rm^ei ningâes, et que toos les eotpe n^k^irent point ;
 mais û pAiall ^on s'aecorde à nommer UttailU cette fournie ai ^Te et ai
 meurtrière. im choc de trois mille hommes rangfi, dont tous les petite corps
 agiraient, ne serait qu'un comluit CiMt toîlonrs l'inoportance qui décide du
 nom. Le prince de Condé avait à tenir la campagne, avec environ quarante-
 cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avait, dit-on, soixante
 mille. Il attendit que Farmée ennemie passât un défilé à Senef, près de
 Mons. Il attaqua (11 août 1674) une partie de Tar• rière-garde, composée
 d'Espagnols, et y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de
 n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé ; mais on
 admira la manière dont il rétablit le désordre, et on n'approuva pas que
 Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop Uen
 fetiancliés. On se iMrttHâ trds raptisaa. X4S deuxgfotouSi dans ce mélange
 de ftittas et de grande» actiûDS, signalèrent également leur présence
 d'esprit et leur eeorage. De tous les combats que donna le grand Condé, ee
 ftit celui ot ilpio^ digua le plus sa vie et celle de ses soldais. Il eut trois
 chevaux toés aeua lui) il voulait , après trois attaques meurtrières, en
 hasarder en* core une quatrième. Il parut, dit un officier qui y était, quMI
 n*y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que
 cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part et d'autre,
 après les mêlées les plus sanglantes et les plus acharnées, prirent la fuite le
 soir par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées se retirèrent
 chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire,
 toutes deux plutôt également affaiblies et vaincues. Il y eut près de sept
 mille morts et cinq mille prisonniers du cdté des Français; les ennemis

firent une perte égale, tant de sang inutilement répandu empêcha l'une et l'autre année de rien entreprendre* prendre de considération* Il importe tant de donner de la réputation à son armée que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il «?ait eu la victoire»^ assiégea Oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille » en faisant aussitôt lever le siège et en poursuivant le prince d'Orange. On observe également en France et chez les alliés la vaine cérémonie de rendre grâces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper. Digitized by Google

5S4 CKAINILL su. MBIXK CAHTAMB Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de Tempire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à U tête de ses armées le général Montecaculli, celui qui anitninea Im Tant à la jmiiiiéed0Saiiit4Mu«I,etqui, mal* gié Tofanna et Coodé, avait joint le ptinee d'Orange, et avait anété la fortune de Loois XIY| a|^ la oonquête de traia pravineee de Hollende* On a remarqué que les plni grands généraux de Tempire ont eott* ?ent été tirée dltaie. Ce paya, dana ea décadence et dans son esclavage, porte encore des hommes qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. MontecucuUi était seul digne d'être opposé h. Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et dans des campements plus estimés que des victoires jiar les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarclies que lui-même eût voulu faire à sa place; et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse, et l'activité; enfin, ils étaient prêts d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au sort d'une bataille, auprès du village de SaltBbach, lonque Turenne, en allant ehoiir une place pour dresser une batterie, ftit tqé d'un 0019 de canon (27 juillet 1675). n n'y a personne qui ne sache ks ciroonstanoea de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en letracer les prine^sles, par le même «prit qui iUt qu'on en parle encore tous les Jours. Il semUe qu'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua ayant emporté le bras de Saint-Hilaire« lieutenant général de l'artil* lerie son fils, se jetant en larmes auprès de lui : Ce n'est pas mot , lui dit Saint-Hilaire, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer; paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de Turenne. Il est très-rare que sous un gouvernement monarchique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats et des peuples. Louvois fkit le seul qui ne le regretta pas : la Toiz publique Paccusa même lui et son fkère, rareherêque de Reims, de s'être réjouis indécemment de la perte de ce grand liomme* On sait les honneurs que le roi Ht rendre à sa mémoire, et qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connétable Du Guesclin, au-dessus duquel l'opinion générale TélèTe autant que le siècle de Turenne est supérieur au siècle du connétable. Turenne n'avait pas eu toujours des succès heureux à

la guerre ; il avait été battu à Mariendal , à Rethel , à Cambrai ; aussi disait-il qu'il avait fait des fautes, et il était assez grand pour l'avouer. U ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées dont la décision rend quelquefois une nation maîtresse de l'autre; mais ayant toujours réparé ses défaites et fait beaucoup avecpeUi il passa pour le plus habile capitaine de l'Enrope, dans un temps où l'art.de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, •Digitizeci by Googlej

* ET MOBT DE TUHBMNE. 5M quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'État; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage, et modéré, parce que ses vertus et ses grands talents, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire que de tous les généraux des Bâmes pas Béiy Gonsah^{de} Cordoue, nommé le grand capitaine, est l'Exupia il reasemUait davantage. Né en 1611, il fut fait lieutenant l'an 1638. Amm protestant, et même aneim phikMopfaeiie pensa quela penntasieii seioieût fait ce échange dans un homme de guerre; dans un patricien âgé de cinquante ans *, qui avait encore des mœurs. On sait que Louis XIV en le créant maréchal-général de ses armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Pellisson et ailleurs : « Je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous. » Ces paroles, selon eux, pouvaient, avec le temps, opérer une conversion, place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincère. Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentiments de la religion. Enfin il était très-vraisemblable que Turenne ne quitta la religion de ses pères que par politique ; mais les catholiques, qui triomphaient de ce échange, ne voulurent pas croire l'âme de Turenne capable de feindre. Ce qui arriva en Alsace, immédiatement après la mort de Turenne, rendit sa perle encore plus sensible. Montecoulli, retenu par rhabileté du général français pendant six mois entiers au siège du Rhin, passa le jour dès qu'il sut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée qui demeurait éperdue entre les mains de Lorges et de Vaubrun, deux lieutenants généraux désunis et incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait besoin d'un chef non-seulement pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Créqui venait d'être vaincu, par sa faute, à Consarbruck. (Il août 1675) Un corps de vingt mille Allemands, qui assiégeait Trêves, fut en pièces et mit

en ftaite sa petite armée. U échappe à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, se jeter dans Tièves, qu'il aurait dû secourir aveo prudene, et qui! défendît avec courage. Il voulait à'ensevelir sous les ruines de la p]ace ; la brèche était praticalde : il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdain, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche. On n'a point vu commettre une lâebeté aveo Unt d'audace. U 1. Cinquante-sept ans. (Éo.) Digitizeii by Google

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

CHAmas xa. ^ mors w torkzine. menace le maréchal de le tuer s'il ne signe. Créqui se i-ctire, avec quelques officiers fidèles, dans une ii^iinQ : U aima xmeux èlsQ pris à discrétioQ que de capituler Pour iempUo«r lai hommes qjom la Franct «nit perdus dans tant da tiégit ai da ambalft X-oiils ZIV MaonaaiUé da ae sa poiat tenir ans Mamaa da niUot aookaa à roidinairai «mus da ffin marquer la hKà al Tariito-bia. Par lua inaiiaiiia aautnina, aKQOurd'lini hogm 4.*a«gai lai potsMieiiaa das fiaU étalent dsns robli^ttUw d'aDer à lanii d^eaa à k toaira pour la sarrice de leur saigiiair sunrain, et de tester armés un certain nombia da jours. Ce service composait la phif gnuade partie des lois de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun État qui ne lève des soldats, qu'on xa> tient toujours sous le drapeau, et qui forment des corps disciplinés. Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son royaume. Louis XIV suivit alors cet exemple. Le corps de la noblesse marcha sous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, sur les frontières de Flandre; et après sur celles d'Allemagne; mais ce corps ne fut ni considérable ni utile , et ne pouvait l'être. Les gentilshosunes aimant la servir, étaient afficiartdaba les troupes; aanz ^ Tlga ou la mdcantantaaiattt taaait xanfênaâa chas ans n'aa aortîreiit poiât; lat autres, qui a*oaciqpaient à oultlTar leun héritages, Tînmil avac i^agnaaoa m aoaibfa d'enviroa quatre mîUa, Biaa aa lanaaikbUit aMuns à une troupe gaarnto. Toua montés et année iué» gaiement, sans eipérience et sans exercice, ne pouvant ni ne voulant faire un service régulier, ils ne causèrent que de l'embarras, et on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace, dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées , et qui, avec le courage naturel à la nation | ne ût jantais Lien la guerre. (Août et septembre 1675) Turenne mort, Créqui battu et prisonnier, Trêves prise, MontecucuUi faisant contribuer l'Alsace, le roi crut que le prince de Condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort da Toianna. Condé laîiaa le maréchal de Luxemhonrg sootenir an Handxa la fortune de la Fnmce, et alla arrêter tas progrès de MontecucullL Autant il venait de montrer d'impétuosité I Senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pUvit h tout, déploya le même art que Turenne. Deux seids campements arrêterent les progrès da l'armée allemande, et firent lever à XonteououUi les sièges d'Hagenau et de Saverne. Après cette campagne, moins écla^

tante que celle de Senef, et plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux ni de jeunes gens ni de princes ^ c'était avec quelque peine qu'il 9'était servi même du 1. Reboulet dit que le marquis de Créqui eut la faiblesse de signer la d^tulation : rien n'est pins faux; il aima mieux se laisser prendre à dtserétioo, et il eut ensuite le bonheur d'échapper, çvu'on lise tous les mémoires du temps; SH®.V°Î.*^°**^^ i^~^i>régé chronologioue du président Hénault; a Bois-Jourdain, dit-a, fit la capituUtion à rinsu da maréelul, » elo. Digifczed by Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

É CSAPITKS UL — RBTRÀITE BK CQBOXL 587 princo de Condé. l a jalousie de Louvois contre Turenne avait conIribuô, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées. Ce prince se retira à Chantilly, d'où il vint trùs-rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. U passa le reste de sa^vie tourmenté de la goutte, se consolait de lat aouloïir» et de «a retraite dans la oonwaatioii die hommei de génie en tout genre» dont la France était alors remplie» Il était digne de les entendue» et n'était étranger dans aneone des scienoes 'ni des arts où ils brillment Ilfut admiré encore dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avait Dût dans sa jeunesse nn liéros impétueux et plein de passionS| ayant consumé les forces de son corps, né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le temps, et son esprit s'aiïiaibiissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé, les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686. MontecucuUi se retira du service de l'empereur, en même temps que le ^ince de Condé cessa de commander les armées de France. C'est un conte bien répandu et biôa méprisable que Montecuculli re» nonça au commandement des années après la mort de Turenne, parce qu'il n'avait, disait-il, plus d'émnie digne de lui* fi anrait dit une sottise, quand même il ne AU pas resté un Condé, leln de dire cette sét* Use dont on lui foit honneur, il combattit contre les FraaçaîSy el Itnr fit repasser le Rhin cette année. Iyafllenrs, ^el général d'année an» rait jamais dit à son maître : c Je ne veux plus vous servir » piroe que vos ennemis son4 trop îîRihieSi et ^ue j'ai un mérite trop siqférienrf» Après la mort de Turenne et la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage contre l'empire, l'Espagne, et k HoUande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. H avait Louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils vouUUent. lies troupes, longtemps victorieuses, étaient animées du même e^iit qu'excitait encore la présence d'un roi toujours heureux. Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, (26 avril 1676) Condé, (U mai 1676) Bouchain , (17 mars 1677) Valenciennes , (5 avril 1677] Cambrai. On l'accusa, au siège de Boucbain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes pour tenter de jeter du secours dans la place. On reprocha aussi au prince

d'Orange d'avoir pu livrer ba« taiûe à iouis XIV, et de ne l'avoir pas fait Car
tel est le sort des roia et des généraux, qu'on les Uâme teitfours de ce qu'ils
font et de ea qu'ils ne font pas; mais lui ni le prinoe d'Orange n'étaient
hHmal^ lA prince ne donna point la haàiUe» qucsqu'UlevouIfil, parea que
Monterey , gottfanieur dea Payate» qui était dans son aonée, ne voukil point
exposer son gouvernement au hasard d'un év^ment dé» Digitized by Gopgle

588 CHAPITRE Xin. — DEPUIS UL MÛHJ M fOmMHX eisif; la j[^]loire de la campagne demeura au roi, puisqu'il fit ce qa'U toulut, et qu'il prit une ville en présence de son ennemi. A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événements singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation. Le roi faisait ce siège, ayant avec lui son frère et cinq maréchaux de France, d'Humières, Schomberpr, La Feuillade, Luxembourg, et de Lorge. Les maréchaux commandaient chacua leur jour l'uii après rautr8. Vauban dirigeait toutes les opératkⁿ». On n*aT«it pris eneore aucun des dehors de la place. H Cillait tfaliotd attaquer deux demi4nuDies. Derrière cei[^] deiⁱⁱⁱⁱ4nnes était un grand ouTrage à couronne, palissadé et fraisé» entouiéd'nn fbésé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage à couronne était encore tm autre ouvrage, entouré d'un autre fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchements, franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté coulait le grand cours de l'Escaut, profond et rapide, quT sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garnison de trois mille hommes préparait une longue résistance. Le roi tint constô de guerre pour attaquer les ouvrages 4u deliors. C'était l'Mage que ces attaques se fissent toigoura penduitla nuit, afin de marcher aux ennemis sans être aperçu, et [^]épargner le sang du soldat Tauban proposa de faire l'attaque en pleiii jour. Tous les maréchaux de France se récrièrent centre cette proposition. Lottvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. «Vous voulez, dit-il, ménager le sang du soldat : vous l'épargnerez bien davantage quand il combattra de jour, sans confusion et sans tumulte, sans craindre qu'une partie de nos gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que trop souvent. Il s'agit de surprendre l'einienii, il s'attend toujours aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé des fatigues d'une veille il soutienne les efforts[^]de nos troupes fraîches. Ajoutez à cette raison que s[^]il y a dans cette année des scSdats de peu de courage , la nuit Dmrise leur timidité; mais que pendant le Jour INbU du général inspire'la valeur, et élève les hommes au'4essus «Peux-mêmes. » Le roi se rendit aux raisons de Vauhan, malgré Louvois et cinq m»» réchaux de France. (17 mars 1677] A neuf heures du matin les deux compagnies de •mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent

de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger, et c'était beaucoup : mais quelques mousquetaires noirs, ayant pénétré par un petit sentier jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cette fortification, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même temps, les mousquetaires gris y aiboinlent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent : on tue et on ponrmit les asllégée : les mous> quetaires baissent le peut-lavis qui Joint cet ouvrage aux antres : ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras Diqitizefj hy nnrtgï

LA PAIX DE HILLION 589 (le l'Escaut et sur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déjà dans la ville, avant que le roi sache (le premier ouvrage attaqué est emporté. Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément dans les troupes et avec les boïnges qui tenaient à eux dans la rue ; qu'ils y périrent, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes gens, conduits par un homme net, nommé Moissao, se mirent en bataille derrière des charrettes ; et, tandis que les troupes qui tenaient se fondaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons, pour protéger par le feu ceux qui étaient dans la rue : on donnait des otages de part et d'autre : le conseil de ville s'assemblait : on députait vers le roi : tout cela se faisait sans qu'il y eût rien de pillé, sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espèce. Le roi fit la garnison prisonnière de guerre, et entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail. (9 mars 1678) Il eut encore la gloire de prendre Gand * en quatre jours, et Ypres en sept (25 mars). Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encore plus grands par ses généraux. (Septembre 1678) Du côté de l'Allemagne, le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la Tervure, prendre Philippebourg à sa suite, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général qui prit Philipsbourg était Charles V, nommé duc de Lorraine, héritier de son oncle Charles IV, et dépouillé comme lui de ses États. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtemps les armées de l'empire avec gloire : mais, malgré la prise de Philipsbourg, et quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattants, il ne put jamais rentrer dans ses États. En vain il mit sur ses étendards : Aut nunc, aut nunquam «ou maintenant, ou jamais. » Le maréchal à Créquy racheté de sa prison, et devenu plus prudent par sa défaite de Gonsarbruck, lui forma tout durs l'entrée de la Lorraine. (7 octobre 1677) Il le battit dans le petit combat de Xocbersberg en Alsace. Il le harcela et le fatigua sans relâche. (14 novembre 1677) Il prit Fribourg à sa suite ; et quelque temps après il battit encore un détachement de son armée à Rhinfeld. (Juillet 1678) Il passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite ; et ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl,

rûpée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité par une suite de succès dus à sa prudence; et il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu. I. VArt de vérifier les dates dit que la ville de Gand fat prise le S mars* St que la citadelle capitula le 12. (Note dt M, Bwchot.) a. Kintsing. (Se.) Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate

590 CHAFXTA£ XUI. — DEPUIS LA MORT D£ TUAËNMB

Le prince d'Orange ne fût pas plus heureux en Flandre que le duc dt I(OrmiM m ÀlliBiagnei ! BoiMmdttteit II M oUigé de Imr le •ié« de Maelriecht et de Gbarleroi; mais, aprte «loir lalaaé tomber QmMf BomMs «linteMieuee, fois la puiauioe de lAiaa xnr, pifdit la batiOle de Mont Casiei contre Monsieur (11 aTfli 1877), en mlM aBOOttrir Salnt-Omer. Laa maréchaux de Luxeogibourg et d'Humières commandaient l'armée sou*; Monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'Oranpe et un mouvement habile de Luxembourg décidèrent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur et une présence d'esprit qu'on n'attendait pas d'un prince eflôminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce prince, qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine et en soldat. Le roi , son frère, parut jaloux de sa gloire. Il parla peu à Monsieur de sa victoire. Il u'alk pu:^ mime loir le tfimm de baltiHe, quoiqaH as travfit tout espièa. Q— l^aw awtiieuw de'HèMiear, ploa péBètm&li^ lae e»traa, ki prédfrear atom qE'il M eommeadettH pfas i^méa; at ib ne ee trM^ pèrent pas. TèmA de villes prises , tant de combats gagnés en Flandre et en Alle> magne, n'étaient pas les seuls succès de Louis XIV dans cette guerre. Le comte de Schomberg et le maréchal de Navailles battaient les Espagnols dans le Lampottidai&f aupiad des Pyrénées. On les attaquai! josque dans la Sicile. La Sicile, depuis le temps des tyrans de Syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans le monde, a toi^ours été subjuguée par des étrangers; asservie successivement aui Bemahis, aux Vandales, aux Arabes, un M^rmaida, mit le irasselage des papes, en ffttnçais, a»t ABeîwmda, tn tspagnols; belMiit pmqôe tMfimm wm maflfae» ee féieHnH eomife en» ane ftifede lértaUae tibtiB dignes de la litaU, m^mÊMt ooaiiaiMtamt te •éditiona pour changer de chaînes. ïm aa^etrUa de Messine venaient d'allumer une guerre eivile contre leurs goutemeurs, et d'appeler la France à leur secours. Une flotte Bspngnoée UofiatI leur poiL Us étaient réduitta eus extrémités de ia làmine. D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flotte espagnole. Il apporta à Messine des vivres, des armes, et des soldats. Ensuite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de , guerre de soixante pièces de canon, deux de quatre-vingts, et plusieurs brûloU ; iLbat la flotte ennemie (•ttnier 16TS), et oM tiora^iegie

est obligée d'implorer, pour la dMOM être k Mie, kt HoDandak em eadeas
enemb, qirim legaidait tot^ottie comme les maîtres de la mer. Royter tfont I
SOB ecooers du fond du Zuyderzée, passe k détroit et joint à vingt talmeaiii
e^agnols vingMioie gnads vaisseaux de guerre. Alors les Français qui,
jointes avec les Anglais, n'avaient pu battre les flottes de Hollande,
remportèrent seuls sur les floUandais et ks Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

jusqu'à la paix 0S IflMÈGinS. Ml Espagnols réunis. (8 janvier 1676) Le duc de Vivonne, obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déjà mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette Iwtiilto ptr Boquesne, Ueutenant général des ar* mées nantes, iKurnnt imsi singuUa* que Kuyter, pamiv eomme Inà an eommtndement par xm seà mérite, niait nlayant «noere jaiMit eommandé/dlniife nafate, ttt pins signalé Jnsqn*! oa Bwaiiftt éuê l*art d'un amateur que dibt eehii d'un généfaiL Kais quiconque a le génie de son art et du commandement, passe bien vite et sans effort du petit au grand. Duque?;nc s»? montra grand général de mer contre Ruyter. C'était l'être que de remporter sur ce liollnnflais un faible avantage. Il livra encore une seconde bataille navale aux deux flottes ennemies près d'Agouste ' (12 mars 1676). Ruyter blessé dans cette bataille y termina sa glorieuse vie. C'est un des hommes dont la mémoire est encore dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet et mousse de vaisseau; il n'en fut que plus respectable. Le nom des prliieia da Naann paa aiMtoaaos d« aiefi. La aoniMll d'Espagne fad domat la lltia at lea patentaa Mûat, dignMê éirttigèraetfritalaponriuiT^iiliieiaiA. Om pateataanaTiBmntcpiV ptês sa mort. Les enfuits de Ruyter, dignes da tour ptoa, refusèreti oa titre si brigué daiiff &oa ttOMfdiiaai BMMqpdn'iaatpBapfélérablaatt nom de bon citoyen. Louis XTV eut assez de grandeur d'ftme pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était dc^fait d'un ennemi dangereux. Il répondit « qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible à ia mort d'un grand homme. » Duquesne, le Ruyter de la France, attaqua une troisième fois les deux flottes après ia mort du général hollandais. Il leur coula à fond, brûla, et prit plusiaim ttlaasaaiix. Jm maiéclial duc de Vivonne avait le eemmaadenie&t enahéf danaeettatelaflia; naia ee n'en ftiitpaa moinalHiqaaaneqoi remporta la tietaiie*. LfBoiopa était éloiBée que la ytanca fftt dafenne aa al ^ de lempa auasl ledoMMa ma oiar que sur terre, n est vrai que ces armements et ces batailles gagiiéea ne aervirent qu'à répandre l'alarme dans tous les États. Le roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa nièce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de trésors. Enfin les Français évacuèrent Messine (8 avril Î678), dans le temps qu'on croyait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup Louis XIV d'avoir fait

dans cette guerre des entreprises qu'il ne soutint 1. Près d'Augusta, 1» 92
avril anyter moamt de ses Maaaaiaa la ta de même mois. (£d.) a. Dnquesne
Ait mil rêompeosé parce qu'il était prottstenl. lieeli XTT le M fit sentir un
jour : « sire, lui répondit Duguesoi, qaaad j'ai combattu pour Votre Majesté,
je n'ai pas so

296 CHAPITRE XI. — DEPUIS LA MORT DE TURCOT pas,
 et d'abord abandonné Vienne, « il a vu la Hongrie, après avoir noté
 l'issue. Capotaient « l'été être bien redoutable de l'avenir d'un malheur
 que de ne pas conquérir toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un
 bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup plus
 qu'en Espagne épuisée et battue en tous lieux. Il suscitait en outre de
 nouveaux ennemis à la maison d'Autriche. Il fomentait les troubles de
 Hongrie; et ses ambassadeurs à la Porte ottomane le pressaient de porter la
 guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encore, par bien-séance, quelque
 secours contre les Turcs, appelés par sa politique. Il accablait seul tous ses
 ennemis. Car alors la Suède, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre
 malheureuse contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, père du premier
 roi de Prusse, commençait à donner à son pays une considération qui est
 bien augmentée depuis : il enlevait alors le Poméranie aux Suédois. Il n'est
 remarquable que dans le cours de cette guerre il y eut presque toujours des
 conférences ouvertes pour la paix : d'abord à Cologne, par la médiation
 inutile de la Suède ; ensuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La
 médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine que l'avait été
 l'arbitrage du pape au traité d'Aix-la-Chapelle. Louis XIV fut en effet le seul
 arbitre. Il fit ses propositions, le 9 d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes,
 et donna à ses ennemis jusqu'au 10 de mai pour les accepter. Il accorda
 ensuite un délai de six semaines aux États généraux, qui le demandèrent
 avec soumission. Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la
 Hollande. Cette république avait été assez heureuse ou assez adroite pour ne
 paraître dans l'entreprise pour sa ruine en Espagne,
 d'abord alliées, étaient les principales parties. Mais dans les
 conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais; il leur
 rendait Mastricht, et remettait aux Français quelques villes qui devaient
 servir de barrière aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai,
 Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg; mais il se réservait Bouvains, Condé,
 Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Cassel,
 Charlemont, Popering, Bailleul, etc. ; ce qui faisait une bonne partie de la
 Flandre. Il y ajoutait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise et ces
 deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre. Il ne voulait dans
 l'Allemagne que l'Alsace ou Philipsbourg, et laissait le choix à l'empereur.
 Il rétablissait dans l'évêché de Strasbourg et dans leurs terres les deux

lièresFarsienberg, que Pempereor avait dépouillés, et dont l'on était en prison. . n ffit bautement le protecteur de la Suède, son alliée, et alliée malheureuse, contre le roi de Danemaric et Pélecteur de Brandebourg. 11 eiigea que le Danemark rendit tout ce qu'il avait pris sur la Suède; qu'il modérât les droits de passage dans la mer Baltique; que le duc de Holstein fût rétabli dans ses États; que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquise; que les traités de Westphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de r urope Digitized by Googli

JUSQU'À LA PAIX D'ILMÈGUE à l'autre. En vain l'électeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus SQUINLAE, l'appelant monseigneur[^] selon l'usage, le COZGUN|ITDE lui Jaifiser ce qu'il avait acquis, rassurant de son zèle et de son senioe : ses soumissions furent aussi inutiles[^] e sa résistancOI et il ûiUnt que le Tainqueur des Suédois rendit toutes ses conquêtes. Alors les ambassadeurs de France prétendaient la main sur les électeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéraments pour traiter àClèves avec le comte depuis maréchal d'Estrades, ambassadeur auprès des États Généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un électeur, et le comte d'Estrades ne put traiter. Charles-Quint avait mis l'égalité entre les grands d'Espagne et les électeurs. Les pairs de France par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont cliangées, puisque aux diiïites de Tempire les ambassadeurs des électeurs sont traités comme ceux des rois. Quant à la Lorraine , il offindt de rétablir de nouveau le due CShailles Y ; mais il voulait rester maître de Nancy et de tous les grands chemins. Ces conditions furent fliées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées qu'elles dussent désespérer ses ennemis, et les obliger à se réunir contre lui par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître et agissait en même temps en politique. Il sut aux conférences de Nimègue semer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empressèrent de signer, malgré le prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient que les Espagnols étaient trop faibles pour les secourir s'ils ne signaient pas. Les Espagnols, voyant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que Tempire ne faisait pas assez dfeiswtaponr la cause commune. Enfin les Allemands, abandonnés de la Hb&ande et de l'Espagne, signèrent les derniers en laissant mboorg au roi et confirmant les traités de Westphalie. Bien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. Ses ennemis eurent beau faire des propositions outrées pour colorer leur faiblesse, l'Europe reçut de lui des lois et la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine qui osât refuser l'acceptation d'un traité qui lui semblait trop odieux. Il aimait mieux être un prince errant dans l'empire qu'un souverain sans pouvoir et sans considération dans ses États; il attendit sa fortune du temps et de son courage. (10 août 1678) Dans le temps des conférences de Nimègue, et quatre jours après que les plénipotentiaires de Vtmoi et de Hollande «ndèrent signé la paix, le prince d'Orange fit voir

combien Louis XI? avait eu lui un ennemi dangereux. Le maréchal de l'Âmbomg, qui bloquait Ifons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de Saint-Denis, et dînait chez l'intendant de l'armée. (14 août) Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, et engage un combat sanglant, long et opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée, car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage mais il attaquait VOLTAIRE.

— viii. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

b9k CHAPITRE X^m. — DEPUIS LA MORT DE TURBINE,
ETC. de troupe qui le rapoiaient sur la foi du trait a Le maréchal de
Luxembourg eut beaucoup de peine à résister ; et s'il y eut 'JU'^lqTTe
avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange. L'Uisque «on
infanterie demeura maîtresse du terrain où elle avait combattu. Si les
hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres
hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. IL savait
certainement que la paix était signée; il savait que cette paix avantageuse à
son pays ; cependant il prodiguait sa vie et celle de ses soldats milUen
d'honneur pour première ^hme ptfac générale qu'il n'eût pu empêcher,
même en battant les Français. Cette action pleine d'humanité non moins
que de grandeur, et plus admirée alors que Mimée, ne produisit pas un
nouvel article de paix , elle eût, sans aucun fruit, la vie à deux mille
Français et à autant d'ennemis. On vit dans cette paix combien les
événements contredisent les projets. La Hollande, contre qui seule la guerre
avait été entreprise, et qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au
contraire, elle y gagna une barrière : et toutes les autres puissances
qui s'étaient garanties de la destruction y perdirent. Le roi fut en ce temps au
comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant assiégé
aucune place qu'il n'eût prise , supérieur en tout genre à son ennemi» réunis,
la terreur de l'Europe pendant six années, enfin son arbitre et son
pauvre, ajoutant à 868 états l'Union-Générale, et la moitié de
la Hollande; et, ce qu'il défait accomplir pour le plus grand de son avantage,
roi d'une nation alors heureuse, et alors même modèle des autres nations.
L'hôtel de ville de Paris lui décerna quelque temps après le nom de grand
avec solennité (1680), et ordonna que dorénavant ce titre seul serait
employé dans tous les monuments publics. On avait, dès 1673. frappé
quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne
réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV a prévalu
dans le public sur celui de grand. L'usage est le maître de tout. Henri, qui
fut surnommé grand à si juste titre, après sa mort, fut appelé communément
Henri IV ; et ce nom seul en l'honneur. M, la Princesse eut son honneur appelé U
général Condé, même avec lement à l'époque des actions héroïques, mais par U
fin d'être ainsi appelé à le distinguer, par ce surnom, de l'autre prince de
Condé. Si on pouvait nommer Condé la grande ce titre ne lui eût pas demeuré.

On dit le grand Corneille , pour le distinguer de son frère. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homère, ni le grand Tasse. Alexandre le Grand n'est plus connu que sous le nom d'Alexandre. On ne dit point César le grand. Charles-Quint , dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eu le nom de grand ; il n'est resté à Charlemagne que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité; le nom d'un homme qui a fait de grandes choses impose plus de respect que toutes les épithètes. m m r amiiliiB fiounub Digitized by Copgl(

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

TABLE. j . ESSAI SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS. (suite.) Pages. Chap. CXjlvIÙ. — De Luther. Des indulgences i Chap. CXXIX. — De Zuingle et de la cause qui rendit la religion romaine odieuse dans une partie de la Suisse*. 7 Chap. CXXX. — Progrès du luthéranisme en Suède, en Danemark et en Allemagne , 40 Chap. CXXXI. — Des anabaptistes» 48 Chap. CXXXII. — Suite du luthéranisme et de l'anabaptisme 44 Chap. CXXXIII. — De Genève et de Calvin 46 Chap. CXXXIV. — De Calvin et de Servet 47 Chap. CXXXV. — Du roi Henri VIII. De la révolution de la religion en Angleterre 21 Chap. CXXXVI. — Suite de la religion d'Angleterre 58 Chap. CXXXVII. — De la religion en Écosse 32 Chap. CXXXVIII. — De la religion en France, sous François I^{er} et ses successeurs. ».«*..• 33 Chap. CXXXIX. — Des ordres religieux, 89 Chap. CXL. — De l'inquisition 49 Chap. CXLI. — Des découvertes des Portugais 56 Chap. CXLII. — Du Japon 64 Chap. CXLIII. — De l'Inde en deçà et de l'autre du Gange. Des mœurs d'hommes différents , et de leurs coutumes. 65 Chap. CXLIV. — De l'Éthiopie ou Abyssinie 69 Chap. CXLV. — De Colombo et de l'Amérique 71 Chap. CXLVI. — Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique et l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau - monde est moins peuplé que l'ancien> , 78 Chap. CXLVII. — De Fernand Cortès 82 Chap. CXLVIII. — De la conquête du Pérou 87 Chap. CXLIX. — Du premier voyage autour du monde 91 Chap. CL. — Du Brésil 93 Chap. CLI. — Des possessions des Français en Amérique 95 Chap. CLII. — Des Îles françaises et des flibustiers ? 99 Chap. CLIII. — Des possessions des Anglais et des Hollandais en Amérique ^03 Chap. CLIV. — Du Paraguay. De la domination des jésuites dans cette

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

596 TABLE. Pages. partie de l'Amérique ; cll' leurs querelles avec les Espagnols et Ici Portugaig. 408 Ch4f. CLV. — État de l'Asie au temps des découvcrles des Portugais 112 Chap. CLVI. — Des Tarlnres 4<6 Chap. CLVU. — Du Mo^^ol 4 47 s Chap. CLVlli. — De la Perse et de sa réyoluUon au xn* siècle ; de ses usages , de ses mœurs, etr 4 21 Chap. CLIX. — De Tempire ottoman au xyi' siéote : ses usages, son KUUYernement , ses revenus 124 Chap. CLX. — De la bataille do Lépanle 429 Cbap. CLXL — Des côlea d'Afrique 48f Chap. CLXll. — Du royaume de Fez et de Maroc 433 Chap. CLXIII. — De Philippe II, roi d'Espagne 4 34 Chap. CLXIV. — Fondation de la république des Provinces-Unies. . . 140 Cbap. CLXV. — Suite du rt'gne de Philippe II. Malheur de don Sébastien-, roi de Portugal 4 47 Chap. (XXVI. — De l'inTasion de l'Angleterre, projetée par Philippe II. De la flotte invincible. Do pouvoir de Philippe II en France. Êxamen de la mort de don Carlos, etc 451 Chap. CLXVII. — Des Anglais sous Edouard Vï, Marie et Élisabeth. . . 4 56CuAP. CLXVUL — De la reine Élisabcih 4 58 Chap. CLXIX. — De la reine Marie Stuart 463 Cmap. CLXX. — De la France vers la fin du xvi* liècle, lops Frtnçois II 466 Chap. Cl.XXI. — De la France. Minorité de Charles IX 469 Chap. CLXXII. — Sommaire des particularités principales du concile de Trente 477 Chap. CLXXIII. — De la France sous Henri 111. Sa transplantation en Pologne, sa fuite, son retour en France. Mœurs du temps, ligue, assassinats, meurtre du roi, anecdotes curieuses 488 Chap. CLXXIV. — De Henri IV 498 Chap. CLXXV. — De la France, sous Louis XIII, jusqu'au ministère du cardinal de Richelieu. Etats généraux tenus en France. Administration malheureuse. Le maréchal d'Ancre assassiné : sa femme condamnée à être brûlée. Mmistère du duc de Luynes. Guerres civiles. Comment le rardintil de Riclieliou entre nu conseil. 3^1 CttAP. CLXXVI. — Du ministère du cardinal de Richelieu 237 Chap. CLXXVII. — Du gouvernement el des mœurs de l'Espagne depuis Philippe 11 jusqu'à Charles 11 262 Chap. CLXXVIII. — Des Allemands sous Rodolphe II, Mathias et Ferdinand II. Des malheurs de Frédéric, électeur palatin. Des conquêtes de Gustave-Adolphe. Paix de Westphalie, etc. 268 Chap. CLXXIX. — De l'Angleterre jusqu'à l'année 4644 278 Chap. CLXXX. — Des malheurs et de la mort de Charles I" 285 Chap. CLXXXI. — De Cromwell . 296 Chap. CLXXXII. — De l'Angleterre sous Charles U. 302

TABLE. 597 Pages. Chap. CLXXXIII. — De l'Italie, et principalement de Rome, à la fin du XYi* siècle. Do concile de Trente. De la réforme du calendrier, etc. 3jO Chaf. CLXXXIY. — De Sixte-Quint.. »<6 Chap. CLXXXV. — Dea guccesseura de Siite-Quint 820 * Chap. CLXXXVI. — Suite de l'Italie au xvn« siècle 32f> Chap. CLXXXVII. — De la Hollande an xvii* siècle 328 Chap. CLXXXVIII. — Do Danemarck, de la Suède et de la Pologne au xvii' sii^rle 833 Chap. CLXXXiX. — De la Pologne au xvii« siècle, et dea sociniens ou unitaireB 336 Chap. CXC. — De la Russie aux xvi* et xvn» siècles 339 Chap. CXCI. — De Tempire ottoman au xvn* siècle. Siège de Candie. Faux messie. 843 Chap. CXCIi. — Progrès dea Tore». Siège de Vieone 352 Chap. CXGII. — De la Perse, de ses mœora, de sa dernière révolotion, et de Thamaa KouU-kan , ou Sba-Nadir 355 Chap. CXCiV. — Du Mogol 359 Chap. CXCV. — De la Chine au ivn* aiècle et au commencémfint du XVIII* 364 Chap. CXCVI. — Du Japon au xvn* giècle, et de Teitinction de la religion chrétienne en ce paya 369 Chap. CXCVII. ■ — Résumé de toute cette biatoire juaqu'ao tempa où commence le beau siècle de Louis XIV 372 SIÈCLE DE LOUIS ,XIV. Liste KÂiaoyvis. des enfants de Louis XIV, dea princes de la maison de France de son temps, des souverains contemporains, des marécliaux de France, dos niinislres. de la plupart des écrivains et deg artistes qui ont fleuri dans ce siècle , 381 Chap. 1. — Introduction 492 Chap. II. — Des États de l'Europe avant Louis XIV 496 Chap. 111. — Minorité de Looia XIV. Victoires dea Français sons le grand Condé, alors duc d'Enghien 508 Chap. IV. — Guerre civile. 613 Chap. V. — Suite de la guerre civile juaqu'à la fin de la rébellion, en <653.... M5 Chap. VI. — Etat de la France jusqu'à la mort du cardinal Mazarin, en 4664 532 Chap. VII. — Looia XIV gouverne par lui-même. Il force . la brauche d'Autriche espagnole à lui céder partout la préséance, et la cour de Rome k loi Taire aatiafaction. 11 achète Dunkerque. Il donne des secoora à Tempereur, au Portugal, aux états généraux, et rend son royaume florissant et redoutable 547 Chap. VIII. — Conquête de la Flandre 554 Chap. IX. — Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle. .. 557 Chap. X. — Travaux et magnificence de Louis XIV. Aventure aingu*

The text on this page is estimated to be only 8.30% accurate

598 TABLE.. Uèn M FQila|ri« Ctetailr «i fMM. «Bmows «i
GnUft» Coaq^âto éefeBoQaDdt » • Ml ÛÊàr, XI. ^ tfiooilioA 4t la
Hplkaiflii. Sooonte •coaqlto 4p U FruichO'Oointé. . igb • • * • ...
(7S ^ Cb4F. XII. — Belle campagne et mort du BMMr6oliil de TVMM»
Dernière bataille du grand Condé à Senef • i7t Cbaf. XIII.
^Do^lamoiideTiiraBMjuiqa'àUpiixdelilai^^ «n im.,* Mt ■ • fMi.
Imprimerie de Ch. Lahne et rnè de fleomi» 9. Digitized by Googlecj

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.75% accurate

I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

- Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

Digitized by Google

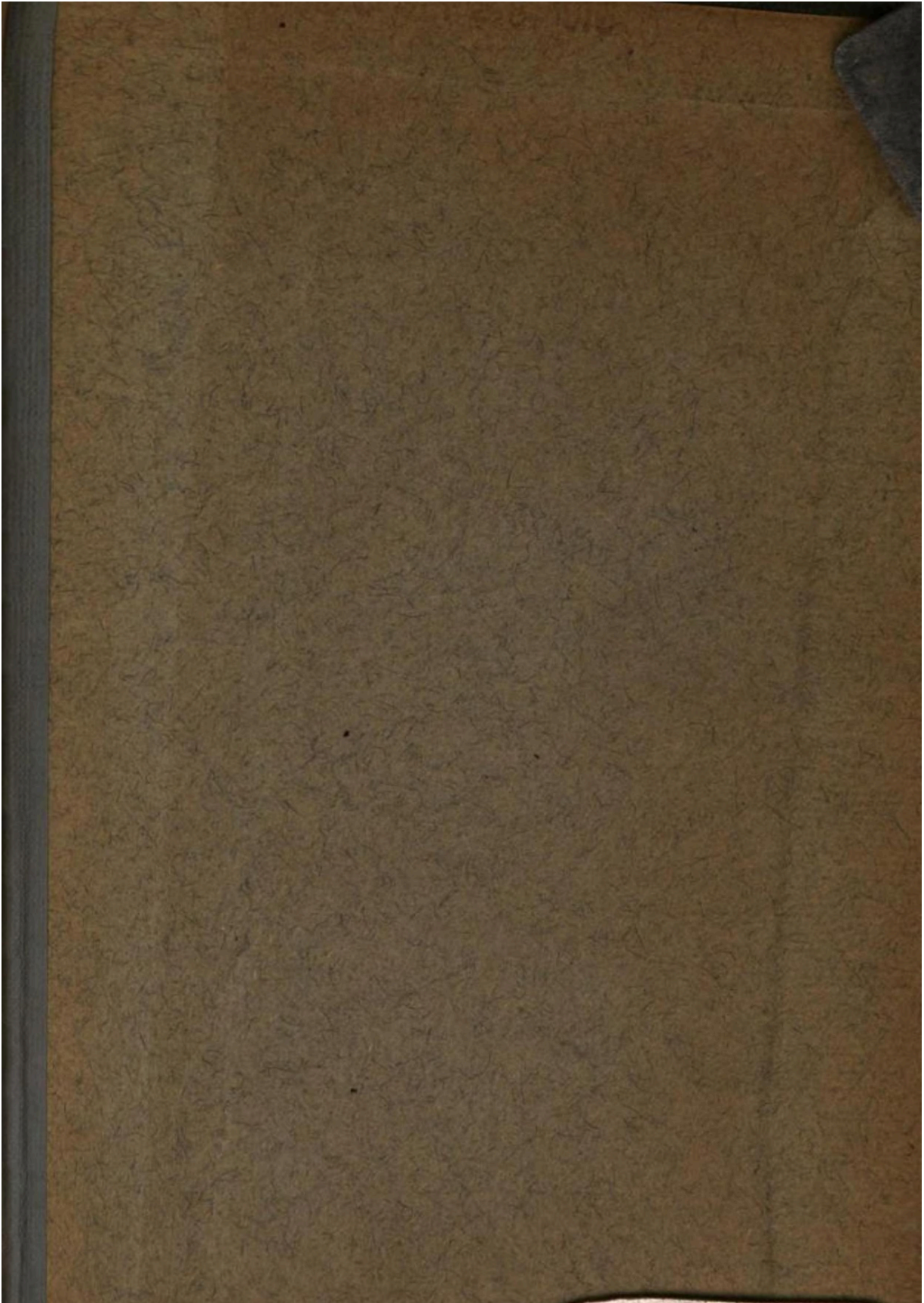
The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

Digitized by Google

j i I I « Digilizeû by Google

The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

ized by Goo< THE NEW YORK PUBL: REFERENCE DEPARI
This book 18 under no oircum» taken from the Build> 77



The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

Digitized by Google